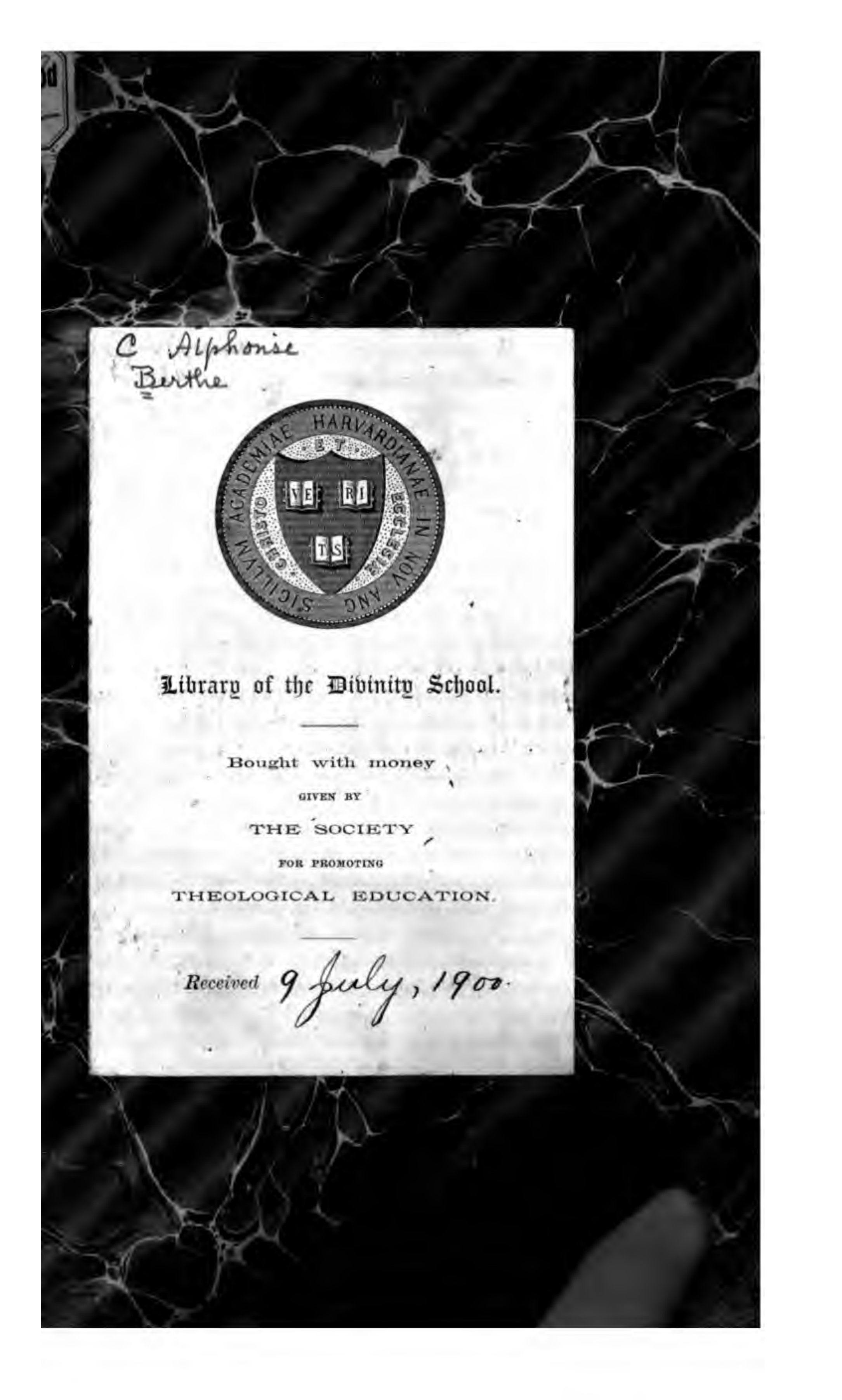



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



SAINT ALPHONSE

DE LIGUORI

SAINT ALPHONSE

DE LIGUORI

DÉCLARATION DE L'AUTEUR :

Si nous donnons à certains personnages le titre de saint ou de martyr, ou si nous qualifions de miraculeux quelques faits de cette histoire, nous n'entendons en aucune manière, par ces qualifications, prévenir le jugement du Souverain Pontife, à qui nous soumettons humblement notre personne et nos écrits.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Mesnil (Eure).



R. P. BERTHE
DE LA CONGRÉGATION DU T. S.-RÉDEMPTEUR

SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

1696 — 1787

TOME PREMIER

Labora sicut bonus miles Christi Jesu.
« Agis en vrai soldat de Jésus-Christ. »
II Tim., c. II, 3.

Deuxième édition



PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1900

Divinity School

Qui duobus hisce voluminibus Vitam S. Alphonsi M. de Ligorio descripsit, P. Augustinus Berthe, Familiæ Alphonsianæ Consultor generalis, in hoc opere conficiendo nec paucos insumpsit annos, nec ullum sibi utilem prætermisit fontem ex iis plurimis, qui in Archivo nostro generali reperiuntur. Inter hos satis fuerit duos memorasse, videlicet : Acta Beatificationis et Canonizationis Alphonsi, typis edita; ipsosque manu scriptos et authenticos Processus, volumina XXIV complectentes, in quibus testium omnium declarationes integre referuntur. Absoluto jam labore, scriptum Auctoris (quod ipsi partim pervolvimus) duobus Instituti theologis relegendum dedimus et dijudicandum, qui illud existimarunt prelo dignissimum. Libenter igitur annuimus, ut, servatis ex jure servandis, volumina hæc in lucem prodeant, sanctique Doctoris præclara gesta enarrent, doctrinam saluberrimam referant, lineamenta denique animi, ad divinam ipsius Redemptoris imaginem compositi, in aprico ponant atque illustrent.

Romæ, ad S. Alphonsi, die XXIII Octobris, Festo Commemorationis SS. Redemptoris, anno 1899.

M. RAUS, CSSR.
Sup. Gen. et Rect. Maj.

IMPRIMATUR

Fr. ALBERTUS LEPIDI, O. Pr.

S. P. Ap. Magister.

IMPRIMATUR

JOSEPHUS CEPPETELLI, Archiep. Myren.

Vicesgerens.

PRÉFACE

« Agis en vrai soldat du Christ Jésus. » Ce mot de l'Apôtre, inscrit comme épigraphe en tête de cet ouvrage, résume l'histoire de saint Alphonse de Liguori, et formule en trois mots la leçon que doivent apprendre, s'ils veulent sauver leur pays, les catholiques français du vingtième siècle.

Depuis plus de cent ans la Révolution bat en brèche l'Église de Dieu avec une fureur qui va toujours croissant. Aux droits de Dieu elle oppose les droits de l'homme; à la souveraineté du Christ, la souveraineté du peuple. Au nom de cette nouvelle divinité qui s'appelle la volonté nationale, elle a depuis longtemps abrogé les commandements de Dieu, les lois de l'Église, et jusqu'aux premiers principes sur lesquels reposent les sociétés humaines. Actuellement elle renverse à coups de bélier toutes les institutions chrétiennes : elle laïcise la famille, l'école, l'hôpital, la caserne, le cimetière, et même la rue, désormais interdite au Dieu fait homme; elle abat les crucifix, emprisonne le Vicaire de Jésus-Christ, proscrit les religieux, et soudoie des milliers de scribes pour lancer chaque jour aux chrétiens des injures que les païens des premiers siècles leur avaient épargnées. Et l'on voit venir le jour où, exilée de ses temples et privée du droit de propriété, l'Église n'aurait plus même une catacombe pour y célébrer le saint sacrifice et réunir ses enfants persécutés.

Or si l'on demande comment, dans l'espace d'un siècle, la Révolution a pu réduire les catholiques à cet état d'esclavage, il faut ré-

pondre que notre mère s'appelle l'Église militante, et que beaucoup d'entre nous l'ont malheureusement oublié.

La plupart n'ont pas voulu comprendre que le cataclysme de 1789 n'était pas une révolution comme on en a vu dans tous les temps, mais la Révolution des peuples contre Dieu et contre son Christ ou l'apostasie des nations. Aveugles volontaires, en présence des ruines qui s'accumulent, ils continuent de répéter « que le mal n'est pas si grand, que tous lés siècles se ressemblent, et que les hommes ont toujours été les mêmes : maximes générales, dit avec raison le comte de Maistre, que la paresse ou la légèreté inventent pour se dispenser de réfléchir. » Ils dormiront dans leur optimisme jusqu'au jour où, la religion et la morale détruites, la société s'écroulera sous les coups du socialisme.

D'autres ne se font pas illusion sur la gravité du mal, mais ils le déclarent irrémédiable. Un pays socialement athée, disent-ils, est condamné à voir peu à peu les individus perdre la foi ; et l'histoire ne cite pas de peuples qui aient retrouvé la foi après l'avoir perdue. Avec la religion disparaît le patriotisme, et l'impiété amène l'invasion. C'est la loi providentielle contre laquelle aucune force humaine ne saurait prévaloir. Évidemment, avec d'aussi belles raisons, l'on est peu disposé à combattre : il ne reste qu'à se croiser les bras en attendant les barbares.

A l'encontre de ces désespérés se dressent les présomptueux. Ceux-là affirment d'un ton prophétique que la France de Charlemagne et de saint Louis ne saurait périr. La Révolution a beau déchristianiser : Dieu va la tuer par un miracle. La croix qui brille sur le dôme de Montmartre, c'est le signe de la victoire. — Oui, nous pouvons l'espérer, ce sera le signe de la victoire, mais à condition que, fidèles soldats du Christ, nous nous rangerons sous l'étendard sacré pour combattre l'ennemi.

Nous reconnaissons volontiers qu'au milieu de l'apathie générale, une phalange glorieuse n'a jamais consenti à désarmer. Mais, il faut l'avouer, les succès de ces militants n'ont pas égalé leurs efforts, parce qu'ils ne s'entendent pas sur la tactique à suivre pour vaincre l'ennemi. Les uns rompent ouvertement avec la Révolution ;

les autres, croyant devoir la ménager, acceptent ses principes, vantent comme elle la liberté, le progrès, la civilisation moderne, adjurent même l'Église de se réconcilier avec le droit nouveau, de sacrifier ses immunités, et de se montrer moins intransigeante en fait de morale, d'ascétisme, d'exégèse, d'histoire, de traditions. En caressant le monstre révolutionnaire, ils se flattent de l'apprivoiser et même de le baptiser. On leur répond qu'il n'y a pas de conciliation possible entre le bien et le mal, entre Dieu et Satan, entre l'Église d'en haut et celle d'en bas. On sait du reste que, depuis le Syllabus, la lettre pontificale sur l'Américanisme, et la magistrale Encyclique aux catholiques français sur la direction des études cléricales, le système des compromis est définitivement jugé. Ceux qui s'opiniâtreraient à suivre une tactique condamnée par leurs chefs ne seraient pas, dit Léon XIII, de la race des vaillants qui sauveront Israël.

De cet exposé je conclus que, si nous avons perdu bon nombre de nos positions, c'est parce que nous n'avons pas voulu les défendre assez vigoureusement; et il est bien à craindre que la foi ne périsse dans notre pays si les catholiques encore fidèles à leur baptême ne s'unissent pas pour opposer une invincible résistance aux implacables persécuteurs de Jésus-Christ et de son Église. En temps de guerre, tout homme est soldat; en temps de persécution, tout chrétien doit dire comme les Machabées : Plutôt la mort que l'apostasie! *Moriamur in simplicitate nostrâ.*

Cette croisade s'imposant plus que jamais comme une question de vie ou de mort pour l'Église de France, il s'agit de susciter de vrais soldats, des confesseurs de la foi et, au besoin, des martyrs. Or chacun le sait, le meilleur moyen de ranimer dans les cœurs la sainte flamme de l'enthousiasme chrétien, c'est de mettre sous les yeux des catholiques la vie et les combats de ceux qui se sont faits les chevaliers du Christ et de son Église. Aux premiers siècles, quand le sang coulait à flots, on lisait dans les assemblées les Actes des martyrs, et les hommes, les femmes, les enfants, entraînés par l'exemple, couraient au-devant des sup-

plices. C'est précisément dans l'intention et avec l'espérance d'encourager prêtres et fidèles à combattre le bon combat que je livre aujourd'hui au public l'histoire d'un intrépide lutteur : saint Alphonse de Liguori.

Jetons un simple coup d'œil sur sa longue carrière, et nous nous rendrons compte des victoires que nous remporterions sur les ennemis de Dieu si nous savions lutter avec le même esprit, le même courage, les mêmes armes, que ce champion de notre sainte et noble cause.

Quand le jeune chevalier napolitain fut en âge de comprendre ce qui se passait dans le monde, trois espèces de sectaires, les jansénistes, les régalistes, les philosophes, travaillaient de concert à ruiner le catholicisme. Voltaire et Rousseau semaient partout les principes de la Révolution qui opprime aujourd'hui le monde entier. N'ayant au cœur qu'une passion : propager le règne de Jésus-Christ en sauvant les âmes rachetées par son sang, Alphonse abandonna son palais, son droit d'aînesse, ses espérances d'avenir, suspendit son épée à l'autel de Notre-Dame de la Merci, et entra dans la milice sacrée afin de porter secours au peuple de Dieu.

Chrétien dans toute la force du terme, il se choisit des armes de bonne trempe. Pour vaincre Satan et ses suppôts, il faut le bras de Dieu. Notre chevalier en est intimement persuadé, aussi est-il avant tout l'homme de la prière. Il combat comme Josué, mais il prie comme Moïse. De plus, sachant que, pour vaincre à coup sûr, la pénitence qui expie doit se joindre à la prière qui supplie, il saisit cette seconde arme et devient par ses austérités semblable aux anachorètes du désert.

Revêtu de cette céleste armure, il prend son glaive et marche à l'ennemi. Son glaive, c'est le glaive de la parole, non pas le glaive émoussé des rhéteurs, mais celui du grand Apôtre, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, et brise toutes les résistances.

Mais à qui s'adresse cette parole apostolique, que le monde ne connaissait plus guère? Alphonse va droit au peuple, aux pauvres, aux abandonnés. Il se dit que les grands et les riches ne

manqueront jamais de prédicateurs : pour lui, il prêche aux lazzaroni sur les places publiques de Naples, aux marins des côtes d'Amalfi, aux paysans des vallées, aux pâtres des montagnes, et si de temps en temps il paraît dans les chaires de la capitale, c'est, comme Jésus à Jérusalem, pour reprocher aux heureux du siècle leurs vices et leurs désordres. Partout on l'acclame ainsi qu'on acclamait le Maître; partout on vénère le saint, le thaumaturge, le prophète, car Dieu est visiblement avec lui, et la Vierge daigne l'illuminer, pendant qu'il prêche au peuple, d'un éclat tout céleste.

Toutefois il rêve de plus amples conquêtes. Le soldat se fait capitaine et fonde la congrégation du Très Saint-Rédempteur : toute une armée qu'il pénètre de son esprit, et dont les membres s'en iront comme lui, le chapelet en main, la croix sur la poitrine, à la poursuite des âmes, non plus dans un royaume, mais dans le monde entier. Ce dessein paraît impossible à réaliser, mais en dépit du régalisme, des lois oppressives, de procès qui durent vingt ans, il triomphe de toutes les oppositions par le prestige de sa sainteté.

Ce n'est pas encore assez pour son grand cœur : il veut que tous les chrétiens se pénètrent de son esprit chevaleresque. Par ses nombreux écrits adressés aux diverses classes de la société, il s'efforce de réveiller partout la foi, l'amour de Jésus-Christ, le zèle pour le salut des âmes. Ses chaleureuses exhortations vont trouver les évêques dans leurs palais, les prêtres dans leurs presbytères, les religieux et les religieuses dans leurs cellules, les rois eux-mêmes sur leurs trônes.

Afin de le donner en exemple aux pasteurs, Dieu le fait évêque. En quelques années, il défriche un champ couvert de ronces et d'épines, sème dans les cœurs la bonne semence, extirpe les vices et les scandales, transforme son clergé, change en un mot la face de son diocèse.

Il travaillait ainsi par la parole et par la plume à la propagation du règne de Dieu, quand tout à coup un cri retentit à ses oreilles : « Écrasez l'infâme! » C'était la horde de Voltaire qui attaquait

Jésus-Christ, l'Évangile, l'Église, tous nos dogmes sacrés, pendant que le jansénisme continuait à ruiner la morale et les sacrements. Alphonse saisit sa plume, comme le patriote son épée quand le pays est en danger, et, trente ans durant, sur tous les champs de bataille, il fait face à l'ennemi. Écoutons l'immortel Pie IX plaçant sur le front de l'intrépide champion l'auréole du Docteur :

« Le Christ reste fidèle à son Église, s'écrie le pontife. Au moment où les novateurs du siècle passé endoctrinaient et pervertissaient les âmes, par une disposition toute particulière de la Providence, apparaît Alphonse-Marie de Liguori, qui combattit le bon combat pour la défense de l'Église de Dieu. Par ses doctes et laborieux ouvrages il extirpa jusqu'à la racine l'arbre empoisonné du jansénisme et en purgea le champ du Seigneur. Non content de cette victoire et n'écoutant que son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il écrivit une multitude d'ouvrages pleins de science et de piété, soit pour tracer aux théologiens une voie sûre entre les opinions trop larges ou trop rigides, soit pour défendre la foi catholique contre les sectaires, soit pour affirmer les droits du Saint-Siège, soit pour ranimer la piété dans le cœur des fidèles. A ce noble héros s'applique cet éloge de la divine Sagesse : « Sa mémoire ne périra pas, son nom vivra de génération en génération, les peuples se raconteront les merveilles de sa vie, et l'Église chantera ses louanges. »

Et quand ce grand homme, apôtre, fondateur, évêque, ascète, moraliste, apologiste, eut ainsi pendant un demi-siècle soutenu l'Église et remué le monde, Dieu lui mit sur les épaules la croix de son divin Fils, et lui fit gravir, vingt ans durant, la montagne du Calvaire. Crucifié dans son corps comme le saint homme Job, Alphonse ne poussa pas une plainte. Crucifié dans son cœur jusqu'à se voir calomnié près du pape et chassé de la Congrégation dont il était le fondateur, il s'écria : *Fiat!* Crucifié dans son âme jusqu'à se sentir abandonné de Dieu lui-même, sur le bord de l'enfer, entouré de démons qui le poussent au désespoir, il accepte l'épreuve, triomphe de tous ses ennemis, et meurt en souriant à la Vierge Marie qui vient le chercher pour le conduire au ciel.

Sur sa tombe se multiplient les prodiges. Le pape, qui l'a condamné, entreprend son procès de canonisation. Le peuple s'agenouille devant le saint, le clergé en fait le second ange de l'École, le Saint-Siège l'élève au rang des Docteurs de l'Église. Par ses livres comme par ses fils, Alphonse reste le vaillant soldat du Christ dans le monde entier.

La vie de ce grand saint est donc merveilleusement adaptée aux besoins de notre temps. En admirant les actes héroïques de ce chevalier chrétien, les indifférents se réveilleront du sommeil léthargique dans lequel ils sont plongés, les désespérés reprendront courage, les présomptueux continueront à compter sur Dieu, mais comprendront que nul n'a droit à l'assistance divine s'il ne paie de sa personne ; et enfin les catholiques plus ou moins séduits par l'illusion libérale apprendront du saint Docteur à mourir plutôt que de transiger avec la Révolution ou de céder à Satan un seul des droits qui appartiennent au Christ et à son Église. Puissent les fortifiants exemples et les salutaires leçons de l'homme de Dieu former une véritable armée de valeureux croisés et préparer ainsi la restauration du règne de Jésus-Christ.

Cette restauration, sans laquelle tout est perdu, serait-elle donc impossible? Il y a douze ans j'écrivis l'histoire de Garcia Moreno, le président-martyr, pour prouver le contraire. Un homme d'énergie, appuyé par une petite armée de braves, balaya les tyranneaux de la Révolution qui opprimaient son pays depuis un demi-siècle. Au milieu des nations sans Dieu, il gouverna comme Charlemagne et saint Louis. Son peuple redevint le peuple du Christ, et sa République s'appela la république du Sacré-Cœur. La Révolution l'assassina, mais en mourant il s'écria : « Dieu ne meurt pas! »

Et en effet, Dieu vit toujours pour aider ceux qui travaillent à sa gloire et au salut des âmes. Dieu veut sauver la France et lui envoyer une Jeanne d'Arc ou un Garcia Moreno, mais à la condition que nous le mériterons. En 1870, Dieu nous offrit la délivrance, mais les Français préférèrent au règne de Dieu le règne de la Révolution. Pour que Dieu sauve la France, il faut qu'elle

se convertisse, qu'elle rompe avec les doctrines d'impiété, qu'elle reconnaisse les droits du Christ et de son Église, et qu'au moins l'élite de ses enfants soit décidée à les reconquérir, même au prix de leur sang. En formant cette armée de vrais chrétiens, Alphonse de Liguori préparera les voies au futur libérateur.

Un mot seulement, en terminant cette courte préface, sur les sources de cette nouvelle histoire. Grâce à la vénération qu'il excitait de son vivant, les actes et les paroles de saint Alphonse ont été religieusement recueillis et notés par ses contemporains. Un de ses religieux, le père Tannoia, qui vécut quarante ans avec lui, nous a laissé, dans ses *Mémoires sur la vie et la congrégation d'Alphonse-Marie de Liguori* un portrait fidèle de son maître et ami. Pour combler les lacunes de cet ouvrage et corriger certaines erreurs de l'auteur, j'ai trouvé dans nos archives dix volumes in-folio de documents authentiques, classés et annotés de nos jours par un savant confrère qui, tout dévoué au saint fondateur, n'a point hésité à consacrer une partie de sa vie à ce travail de bénédictin. De plus, j'ai pu consulter les vingt-quatre volumes contenant les dépositions d'une centaine de témoins qui, aux divers procès de canonisation, ont raconté, sous la foi du serment, les actes et les vertus du saint. D'autre part, l'étude de ses nombreux ouvrages de dogmatique, de morale, d'ascétisme, m'a singulièrement aidé à comprendre les éloges prodigués par l'Église au saint Docteur. Enfin, sa correspondance spirituelle et scientifique, publiée récemment, m'a fait mieux connaître encore sa vie intime et sa vie d'écrivain.

Tels sont les documents qui m'ont fourni les éléments de cette histoire. En l'écrivant, j'ai essayé de faire revivre sous nos yeux le gentilhomme, le religieux, le fondateur, l'évêque, le champion de l'Église, au milieu de ses contemporains et des multiples événements auxquels il a été mêlé. Le saint ayant travaillé toute sa vie à régénérer la société décadente du dix-huitième siècle, je n'ai pu montrer son action sans découvrir quelque peu les plaies de ce siècle en décomposition. L'Église n'a pas besoin de nos mensonges,

disait dernièrement Léon XIII, et si l'on voit de l'humain dans ses ministres, on n'en comprend que mieux la toute-puissance de Celui qui la soutient par la seule force de son bras.

D'un autre côté, pour faire connaître le Docteur de l'Église, j'ai dû envisager le rôle du théologien et du moraliste. Toutefois cet ouvrage s'adressant aux laïques comme au clergé, je me suis borné à exposer le grand travail du saint sur la morale et son système sur les opinions probables. Je n'ai fait aucune allusion aux controverses modernes sur ce dernier point, me réservant de traiter cette question dans un ouvrage spécial.

Et maintenant je demande à Dieu de bénir cette histoire et de la rendre utile à sa gloire et au salut des âmes. « Seigneur, dirai-je avec saint Alphonse, au livre de la *Vérité de la Foi*, vous avez banni du monde l'idolâtrie, et sur ses ruines vous avez planté la vigne de votre Église. Vous l'avez si bien enracinée qu'elle a étendu ses rameaux dans le monde entier. On a vu la Croix de votre Fils partout adorée, et son saint Évangile porté chez tous les peuples. Mais le féroce sanglier est sorti des forêts, et la cruelle hérésie a dévasté votre vigne. *Exterminavit eam aper de sylvâ.* Étendant jour par jour ses ravages, on peut dire qu'à peu d'exceptions près, l'infidélité désole tous les pays de l'Europe. Seigneur, visitez votre vigne, *visita vineam istam,* réparez les brèches faites à votre Église, sauvez de la fureur des ennemis vos saintes Écritures, vos commandements, en un mot toutes vos vérités saintes, qu'ils méprisent et tournent en dérision. Par amour pour votre Fils bien-aimé, qui a planté cette vigne au prix de ses sueurs et de son sang, dirigez, conservez votre sainte Église et daignez humilier ses ennemis, *inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, te rogamus, audi nos.*



SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

LIVRE PREMIER

LES APPELS MYSTÉRIEUX

1696-1732

CHAPITRE I[er]

ENFANCE ET ADOLESCENCE

1696-1713

La famille des Liguori. — Don Joseph. — Dona Anna Cavalieri. — Naissance d'Alphonse-Marie. — Prédiction de S. François de Hieronymo. — Les aînés et les cadets. — Une mère chrétienne. — Le P. Thomas Pagano. — La congrégation des jeunes nobles. — Un trait de sainteté précoce. — « Je dois tout à ma mère. » — L'étudiant. — Les langues. — Les beaux-arts. — Les codes napolitains. — Don Joseph et les jeux de cartes. — Le docteur de seize ans.

Dans les dernières années du dix-septième siècle vivaient à Naples deux époux aussi distingués par leurs vertus que par leur naissance : don Joseph de Liguori et dona Anna Cavalieri.

Don Joseph descendait d'une antique et illustre famille. Il y avait des Liguori à Naples avant qu'on n'y vît des rois. Un Marc Liguori gouvernait la cité vers la fin du douzième siècle. Mêlés aux guerres féodales, alliés aux vieilles races patriciennes, les ancêtres de don Joseph comptaient parmi les plus nobles d'entre les gentilshommes napolitains. Il en était fier, et à juste titre. Capitaine des galères royales, le descendant des Liguori n'entendait pas déroger ; il espérait bien par son courage et sa fidélité se montrer digne de ses aïeux, occuper avec honneur le siège de la *Porta-Nuova* [1], que de temps immémorial les siens avaient illustré, et mériter toujours les bonnes grâces de son auguste souverain, l'empereur et roi Charles VI [2].

Comme on le voit, don Joseph ne ressemblait en rien à ces fils de famille dégénérés qui prétendent suppléer par des quartiers de noblesse à l'absence ou à l'insuffisance du mérite personnel. Ami du travail, esclave du devoir, il n'avait cessé de développer les qualités naturelles dont Dieu l'avait doué. Contrairement aux

1. Naples avait à ses portes des *Sedili*, lieux de réunion où les nobles délibéraient sur les impôts ou sur leurs propres intérêts.
2. L'empereur d'Autriche régna sur Naples de 1708 à 1734.

préjugés et aux habitudes du soldat, il alliait la piété à la bravoure, fréquentait les sacrements, et donnait à ses subordonnés l'exemple des plus austères vertus. Lorsqu'il était en mer, la cabine du noble capitaine, décorée de saintes images, ressemblait à la cellule d'un chartreux. Il ne manquait jamais d'emporter à bord quatre statuettes du Sauveur, lesquelles représentaient Jésus agonisant au Jardin des Olives, Jésus attaché à la colonne de la flagellation, Jésus au tribunal de Pilate, Jésus expirant sur la croix. Sa dévotion aux douloureux mystères, disait-il, lui avait valu des grâces nombreuses et signalées. Ainsi vivait don Joseph, fidèle à Dieu, fidèle au roi, ami de la religion, des bonnes mœurs et de la discipline. Impérieux, violent même en face de la contradiction, il exigeait de ses inférieurs une soumission parfaite, et nul n'eût osé devant lui se permettre des critiques inconvenantes ou des propos équivoques.

D'un caractère tout opposé, dona Anna personnifiait, pour ainsi dire, la patience et la douceur. Son père, don Frédéric Cavalieri, conseiller à la cour royale sous le règne de Charles VI, pratiquait les vertus chrétiennes avec une perfection telle, que son directeur ne craignait pas de l'appeler, comme le saint homme Job, « un homme simple, juste et craignant Dieu ». Formé par ses leçons et ses exemples, ses enfants ne pouvaient manquer de marcher à grands pas dans la voie de la vraie piété. L'aîné de ses fils, Jacques Cavalieri, devint évêque de Troia, et mourut en odeur de sainteté. La dernière de ses filles, dona Anna, éclipsa toutes les dames de Naples par ses éminentes vertus. C'était, à la lettre, une femme d'oraison, tout entière à ses devoirs d'épouse et de mère, ennemie du faste, du théâtre, et de ces réunions mondaines où l'on perd, avec un temps précieux, le doux et suave amour de Dieu et de la famille. Chrétienne de la vieille roche, elle récitait les heures canoniales, pratiquait le jeûne et l'abstinence, et ne craignait pas d'employer, afin de s'élever au-dessus des sens, la discipline et le cilice. Pour trouver la noble dame, tout le monde savait qu'il fallait la chercher ou à l'église ou dans son palais ou bien sous l'humble toit des pauvres, auxquels elle portait elle-même le superflu que tant d'autres consacrent à leurs plaisirs.

Or, Dieu avait uni ces deux âmes privilégiées pour donner à l'Église un des plus grands saints qui l'aient illustrée. L'an 1696, don Joseph et dona Anna habitaient leur maison de campagne de Marianella, située aux portes de Naples, quand, le 27 septembre, fête des saints martyrs Cosme et Damien, vint au monde leur pre-

mier-né. Deux jours après, un samedi, fête de saint Michel, l'enfant reçut le baptême dans l'église paroissiale de Notre-Dame des Vierges, à Naples. On lui donna le nom d'Alphonse-Marie, pour le consacrer d'une manière spéciale à la Mère de Dieu. On y ajouta ceux de Cosme, Damien, Michel, et d'autres encore, soit en mémoire des saints qui avaient présidé à sa double naissance, soit en souvenir de ses glorieux ancêtres.

Le père et la mère remerciaient Dieu d'avoir béni leur union, quand il plut au Seigneur de leur manifester les mystérieuses destinées de l'enfant au berceau. Il y avait alors à Naples un homme de Dieu que l'Italie entière révérait comme un prodige de sainteté : c'était le père François de Hieronymo, de la compagnie de Jésus. D'abord missionnaire au Japon, où il avait en vain ambitionné le martyre, il poursuivait maintenant dans sa patrie les âmes pécheresses pour les ramener à Dieu. Puissant par ses paroles, plus puissant par ses miracles, il convertissait des multitudes qui jusque-là s'étaient obstinées dans le mal. Un jour l'homme de Dieu, passant devant le palais des Liguori, s'y arrêta quelques instants pour saluer don Joseph et dona Anna, dont il connaissait la piété. L'heureuse mère s'empressa de lui présenter son petit Alphonse, et de réclamer pour lui les bénédictions du saint missionnaire. François le considéra longtemps comme s'il eût voulu lire dans son cœur; puis, nouveau Siméon, le prenant dans ses bras, il le bénit, et dit aux parents : « Cet enfant ne mourra pas avant d'avoir accompli sa quatre-vingt-dixième année. Il deviendra évêque, et fera de grandes choses pour Jésus-Christ. » Là-dessus il quitta le palais, laissant le père et la mère à leurs réflexions.

Malgré toute sa religion, le capitaine des galères royales trouva cet horoscope tant soit peu étrange. Il est bien vrai, se disait-il, que, dans l'Ancien Testament, Dieu réclamait les prémices des fruits de la terre et les premiers-nés de chaque famille, mais de nos jours on ne lui offre plus que les cadets. Que ceux-ci se consacrent au service des autels, rien de mieux; mais l'aîné doit perpétuer le nom et conserver le domaine de ses pères. Illusionné par son zèle, le bon père de Hieronymo ne voit partout que missionnaires et évêques; mais Dieu ne me défend pas d'avoir d'autres visées. Il nous donnera sans doute de nouveaux rejetons qui pourront devenir, si telle est sa volonté, des évêques ou des missionnaires. Et de fait, la famille s'augmenta bientôt de six autres enfants, trois garçons et trois filles, dont plusieurs manifestèrent dès leurs tendres années des goûts prononcés pour la vie ecclésiastique

ou religieuse. Don Joseph en conclut, selon ses désirs, qu'il ne fallait pas considérer le pressentiment exprimé par l'homme de Dieu comme une véritable prophétie.

Dona Anna raisonnait tout autrement. Ainsi que Marie après la prédiction du saint vieillard, elle renferma dans son cœur les paroles prophétiques de l'homme de Dieu. Abandonnant à la Providence la destinée de l'enfant, elle s'appliqua pieusement à faire éclore les germes de vertu que l'instinct maternel avait découverts dans ce jeune cœur. Elle se constitua l'institutrice des sept petits anges confiés à ses soins. Jamais elle ne voulut souffrir qu'une voix étrangère les initiât à la connaissance de leur Père et de leur Mère du ciel. Tous les matins, après les avoir bénis, elle leur apprenait à prier Jésus et Marie. Avec eux elle récitait le rosaire et les invocations à leurs saints protecteurs. Sa joie, c'était de les voir réunis chaque soir autour d'elle pour apprendre de sa bouche les éléments de la doctrine chrétienne. Avec quel cœur elle leur parlait alors du grand devoir d'aimer Dieu, de s'attacher à Jésus et à Marie, de fuir le péché comme le mal qui surpasse tous les maux! Ainsi autrefois Blanche de Castille élevait le royal enfant qui fut plus tard saint Louis.

Le petit Alphonse écoutait avec ravissement les leçons de sa mère. Docile aux impressions de la grâce, il n'avait de goût que pour la piété. A l'âge où ses pareils savent à peine fixer la mobilité de leur esprit, on le voyait fuir les distractions et les amusements pour se recueillir en la présence de Dieu et le prier avec ferveur. Sa récréation consistait à dresser de petits autels, à les décorer pieusement, à reproduire les cérémonies sacrées. Quand il fut en âge de recevoir le sacrement de pénitence, dona Anna le conduisit à son parent et directeur le père Thomas Pagano, de l'Oratoire. Cet excellent religieux, très éclairé dans les voies spirituelles, prépara l'enfant à recevoir la sainte communion, et le dirigea pendant son adolescence avec tant de prudence et de sagesse, que dans la suite jamais Alphonse ne prit une détermination importante sans l'avoir consulté.

Au couvent de l'Oratoire, dont le père Pagano était le supérieur, existait une congrégation de jeunes nobles, qui rendait aux parents l'inappréciable service, non seulement d'éloigner les enfants des mauvaises sociétés, mais encore de former leur cœur à la piété et à la vertu. Dès l'âge de neuf ans, Alphonse fut admis dans la congrégation et devint aussitôt un sujet d'édification pour ses camarades, non moins que d'admiration pour ses maîtres, qui

jamais n'avaient vu à cet âge un si vif désir d'entendre la parole de Dieu ni un pareil amour de la perfection. A douze ans, profitant des leçons du bon religieux, et plus encore des exhortations de sa mère, qui épiait en lui les mouvements de la grâce, l'enfant savait faire oraison, s'élevait jusqu'à Dieu dans de célestes comtemplations, et versait d'abondantes larmes en méditant sur la malice du péché. Déjà le Seigneur, qui se plaît dans les cœurs purs, le favorisait de ses intimes communications, comme le prouve le fait suivant, rapporté par un témoin oculaire.

Chaque dimanche, les pères de l'Oratoire conduisaient leurs jeunes congréganistes à quelque maison de campagne des environs, pour y jouer et se divertir à leur aise. Un jour qu'ils se trouvaient sur la montagne de Miradoïs, dans la villa du prince de la Riccia, les enfants proposèrent un jeu qu'Alphonse ne connaissait pas. Il refusa donc d'y prendre part, mais, sur les instances réitérées de ses camarades, il se mit enfin à jouer avec eux. Le malheur voulut qu'il gagnât un nombre considérable de parties, et par suite d'enjeux, au grand étonnement de ses compagnons, qui finirent par lui reprocher amèrement de les avoir trompés. « Tu nous disais que tu ne connaissais pas le jeu! sécria l'un des perdants, avec colère et propos outrageants. — Comment! reprit Alphonse, pour quelques misérables deniers, vous ne craignez pas d'offenser Dieu! » Ému jusqu'au fond de l'âme, il jeta par terre les pièces d'argent qu'il venait de gagner, tourna le dos à ses camarades, et disparut dans un bocage voisin.

Jusqu'au déclin du jour, les enfants continuèrent leurs jeux sans s'occuper d'Alphonse, mais quand vint le moment du départ, comme il ne reparaissait pas, on se mit à l'appeler et à le chercher de tous côtés. Quel ne fut pas l'étonnement de ces jeunes étourdis quand ils le trouvèrent à genoux au pied d'un vieux laurier aux branches duquel il avait attaché l'image de la Madone qu'il portait toujours sur lui! Absorbé dans un saint recueillement, il ne remarqua point le bruit qui se faisait autour de lui. Les enfants, stupéfaits, le considéraient avec respect. Celui qui l'avait offensé, pris de remords à cette vue, ne put s'empêcher de dire à ses camarades : « C'est un saint! et moi, malheureux, je l'ai blessé au cœur! » Enfin, Alphonse ouvrit les yeux comme s'il sortait d'un long ravissement, aperçut ses compagnons, et ne put dissimuler le grand trouble qu'il éprouvait en se voyant surpris dans cet état. Depuis ce moment, les jeunes congréganistes le regardèrent, non sans raison, comme le privilégié de la Madone.

Alphonse à douze ans, c'est le saint en miniature. L'enfant deviendra un homme, mais ses traits ne changeront pas. Il restera tel que l'a formé sa mère, pieux et recueilli, ami de l'oraison, ennemi acharné du péché. « S'il y eut quelque bien en moi dans mon enfance, disait plus tard le saint évêque, j'en suis entièrement redevable à la sollicitude de ma mère. Presque toujours retenu par ses excursions maritimes, mon père ne pouvait s'occuper comme il l'aurait voulu de notre éducation : toute la charge en retombait ainsi sur ma mère. » Et il ajoutait dans l'élan de sa reconnaissance : « A la mort de mon père, j'ai fait le sacrifice de ne pas aller à Naples; mais quand je saurai ma mère sur le point de mourir, si je n'en suis pas empêché d'ailleurs, je n'aurai pas le courage de ne pas me rendre auprès d'elle pour l'assister à ses derniers moments. »

Donnez au jeune Alphonse une mère moins chrétienne, plus occupée de ses plaisirs que de ses enfants, plus attachée au monde qu'à sa maison, les âmes perdaient un sauveur, l'Église un docteur, Dieu lui-même un des plus grands saints de son paradis.

Don Joseph était ravi de son fils. Non seulement il grandissait en sagesse et en grâce, mais ses facultés naturelles s'épanouissaient d'une manière merveilleuse. Intelligence vive et perspicace, mémoire prompte et tenace, raison droite, cœur ouvert à tous les nobles sentiments, volonté ferme et énergique, tout en lui présageait un homme supérieur. Avec de bonnes études, une conduite irréprochable et les avantages de sa naissance, Alphonse, se disait le fier capitaine, sera certainement l'honneur de sa maison.

En ce temps-là les gentilshommes napolitains avaient encore l'horreur du *far niente*. Chacun se donnait un emploi selon ses aptitudes et sa position. Don Joseph décida que son fils suivrait la carrière du barreau, carrière fort estimée à Naples, où les procès entre ducs et marquis étaient à l'ordre du jour. Plusieurs des ancêtres d'Alphonse avaient revêtu la toge de l'avocat, et d'ailleurs, c'était pour lui le moyen d'arriver aux premières charges de la magistrature. Il fallait donc, comme prélude à l'étude du droit, l'initier à toutes les connaissances littéraires, scientifiques et artistiques, qui devaient faire du jeune gentilhomme non seulement un jurisconsulte sérieux, mais encore un de ces orateurs éloquents qui commençaient à illustrer le barreau de Naples.

Mais, en lui procurant la science, Don Joseph avait surtout à cœur de sauvegarder l'innocence de son fils. Rien ne put le décider à l'interner dans un de ces collèges où trop souvent les

mœurs des jeunes gens courent les plus grands dangers. Il lui donna pour gouverneur et professeur de belles-lettres un prêtre distingué de la Calabre, nommé Dominique Buonaccio. D'autres maîtres, choisis parmi les plus habiles de la capitale, lui enseignèrent les arts et les sciences. Ainsi l'adolescent resta, sous la tutelle de sa mère et de son gouverneur, à l'abri des passions et fréquentations qui nuisent à l'étude autant qu'à la vertu. Libre de cœur et d'esprit, le jeune homme se plongea tout entier dans les livres, ses uniques mais très chers compagnons. Du reste, il lui fallait économiser les minutes pour parcourir le cercle d'études tracé par don Joseph.

Outre sa langue maternelle, dont il pénétra toutes les délicatesses, Alphonse dut apprendre le latin, le grec, et le français. Les deux langues classiques étaient considérées comme langues nationales par le napolitain, qui fut grec avant d'être latin, et latin avant d'être italien. Quant au français, les descendants de Roger le Normand et de Charles d'Anjou, si souvent unis à la France, le regardaient encore comme une langue de terroir. D'ailleurs, au dix-septième siècle, alors que brillaient dans le ciel littéraire ces étoiles de première grandeur qu'on appelle Corneille, Racine, Pascal, Fénelon, Bossuet, l'Italie avait à cœur de puiser à leur source les grands trésors de l'éloquence et de la poésie. Grâce à son extrême facilité, jointe à une application continuelle, Alphonse acquit en peu de temps la connaissance de ces diverses langues, de leur littérature variée, et surtout de la poésie italienne et latine. Déjà même il s'exerçait à composer des pièces fugitives qui faisaient pressentir le suave poète des *Cantiques spirituels*.

A l'étude des lettres s'ajoutait celle des beaux-arts, sans laquelle, en Italie surtout, il n'est point de gentilhomme accompli. Dès l'âge le plus tendre, son père lui donna des maîtres de dessin, de peinture, et même d'architecture. Ce ne fut pas sans profit, car sous l'impulsion de sa piété, Alphonse se servira plus tard avec succès du pinceau pour représenter aux yeux les sujets les plus capables d'impressionner les âmes, comme la sainte Vierge, Jésus enfant, Jésus crucifié. Il en fit même graver des copies à l'usage de ses communautés.

La musique était la passion favorite de don Joseph. Il condamna son fils encore enfant à passer trois heures chaque jour au clavecin. Ne pouvant assister aux leçons, il enfermait Alphonse dans sa chambre avec son maître, prenait la clé, et s'en allait à ses affaires. Ces longues heures de réclusion parurent d'abord une pénitence au

jeune pianiste, mais bientôt il s'éprit tellement de l'harmonie, que sa prison lui devint un lieu de délices. A treize ans il touchait son instrument avec la perfection d'un maître. Les pères de l'Oratoire firent un jour représenter dans la congrégation des jeunes nobles un drame musical intitulé *Saint Alexis*. Alphonse y joua le rôle du diable touchant du clavecin, et il déploya dans l'exécution un talent si remarquable qu'il ravit d'admiration tous les spectateurs. Plus tard, absorbé par ses travaux religieux, il déplorait le temps qu'il avait perdu dans ces futilités. « Mais, ajoutait-il, je devais obéir à mon père ». Observons encore que le musicien vint souvent au secours de l'apôtre. Les pieux cantiques composés par lui, rendus plus pieux encore par ses mélodies pleines de douceur et d'onction, remuaient le cœur des fidèles et les préparaient admirablement à se laisser vaincre par les accents enflammés de son éloquence.

Rien de disparate comme la musique et la science, l'harmonie et les mathématiques. Aux lettres et aux arts, selon le programme tracé par son père, Alphonse dut cependant ajouter l'étude des sciences exactes, des sciences naturelles, de l'histoire, de la géographie et de la cosmographie. Son esprit, très souple, se pliait avec la même facilité et le même succès à tous les genres d'études. On conserve encore, comme spécimen de ses travaux cosmographiques, un planisphère armillaire, qu'il fabriqua de ses propres mains.

Après cette préparation littéraire, artistique et scientifique, Alphonse aborda, encore presque enfant, les hautes questions de la philosophie et du droit. Jusque-là on avait maintenu dans les écoles l'enseignement de la philosophie scolastique, mais à la fin du dix-septième siècle, deux avocats, Andrea et Cornelio, s'avisèrent d'introduire à l'Université de Naples les œuvres de Descartes. Cornelio publia même deux dissertations contre les principes de la philosophie traditionnelle et en faveur de la méthode cartésienne, dissertations dont la nouveauté suscita de violentes critiques. Les uns s'engouèrent de Descartes, les autres restèrent fidèles à l'Ange de l'École. Il est difficile de dire quelle sorte d'enseignement philosophique fut donné au jeune Alphonse, mais il est certain qu'à cet âge, vu ses occupations et son esprit plus pratique que spéculatif, il n'eut ni le temps, ni le moyen, ni le goût, de se jeter dans les abstractions et les subtilités de l'École. Quand plus tard il étudia la philosophie, il la considéra dans ses rapports avec la théologie, et dès lors, ses écrits en font foi, il prit saint Thomas pour maître.

L'étude du droit réclama toute l'attention de cet adolescent de

treize à quatorze ans, et l'on se demande comment, si précoce que fût son intelligence, il parvint à se reconnaître dans cette inextricable forêt des lois napolitaines. Pour apprécier toute la difficulté d'un pareil effort, il faut se rappeler que dix peuples divers, romains, lombards, normands, angevins, souabes, aragonais, français, espagnols, ont tour à tour occupé le pays et fabriqué des codes à l'usage de ses habitants. De là le *Droit romain*, le *Droit féodal*, les *Constitutions normandes*, les *Capitulaires* des Angevins, les *Pragmatiques* des Aragonais et des vice-rois espagnols, sans compter les *Statuts* particuliers de la ville de Naples, les *Usages* des tribunaux, les *Privilèges* ou *Grâces*, le tout aggloméré sans ordre, sans harmonie, sans ombre de classification. Plusieurs fois des avocats, qui se croyaient des Triboniens, essayèrent de tirer de ce fatras des *Pandectes* nouvelles, mais sans y réussir. Le conseiller Taffia passa cinquante ans de sa vie à rédiger en sept énormes volumes ce qu'il appela le *Jus Regni*, mais sans trouver un fil conducteur à même de le diriger dans ce labyrinthe. Si vous joignez à tous ces codes les explications contradictoires des jurisconsultes qui, sous le nom de *Traités*, *Conseils*, *Allégations*, *Décisions*, *Commentaires*, ont amassé leurs épais nuages sur ce chaos ténébreux, on se demande, je le répète, comment un enfant de cet âge a pu s'engager dans une pareille étude.

Il s'y engagea cependant avec un entrain et une énergie qu'on ne saurait trop admirer. Deux professeurs émérites le dirigèrent dans son travail. Grâce à son infatigable activité, à sa lucidité d'esprit, à son excellente mémoire, il parcourut en quelques années les âpres sentiers non seulement du droit civil mais encore du droit canonique. A cette époque, l'avocat devait posséder l'un et l'autre droit, car, bien que le régalisme menaçât d'anéantir successivement les immunités de l'Église, les tribunaux tenaient compte encore des lois ecclésiastiques.

Une fois plongé dans l'étude de tous ces codes, aussi prolixes que confus et désordonnés, il ne s'agit plus pour Alphonse d'aucune espèce de divertissement qui entraînât une perte de temps quelconque. La seule récréation autorisée par son père consistait à passer une heure de la soirée chez un de ses amis, don Balthasar Cito, jeune homme très studieux lui-même, qui devint plus tard conseiller d'État. Là, en compagnie de quelques autres jeunes gens, il s'amusait à certains jeux de cartes alors en vogue dans la société. Encore devait-il prendre grand soin de ne point outrepasser l'heure marquée par l'impitoyable capitaine des galères, car celui-ci ne con-

naissait que la consigne et l'exactitude. Il arriva qu'un soir, dans l'entraînement du jeu ou de la conversation, Alphonse prolongea sans trop s'en apercevoir la durée de la récréation. Après l'avoir attendu quelque temps, don Joseph, impatienté, monta dans la chambre du retardataire, enleva tous les livres éparpillés sur la table, et les remplaça par autant de jeux de cartes; puis, se promenant de long en large dans une pièce voisine, il se prépara à bien recevoir le délinquant. Alphonse, rentré peu après, monta de suite dans ses appartements. Quelle ne fut pas sa surprise de voir sur sa table de travail un étalage complet de cartes à jouer! Il se demandait ce que signifiait cette mystification, quand son père, envahissant sa chambre à la façon d'un ouragan, le lui expliqua d'un mot : « Ces cartes, dit-il, c'est la matière de tes études; ce sont là les savants auteurs qui te font oublier le temps! » Sans se plaindre, le jeune homme accepta la remontrance paternelle, bien qu'un peu sévère, et se tint sur ses gardes. A partir de ce jour, quand approchait l'heure de quitter ses amis, il ne regardait plus ses cartes que d'un œil : l'autre fixait le cadran de l'horloge.

Sa constance au travail fut couronnée des plus brillants succès. A l'âge de seize ans, il osa se présenter devant le conseil de l'Université pour subir l'examen du doctorat *in utroque jure*. D'après les statuts, aucun candidat ne pouvait être admis à cette épreuve avant sa vingtième année, mais Alphonse avait acquis dans toute la ville une telle réputation d'esprit et de savoir, que la Faculté lui accorda une dispense de quatre années. En vertu de ce privilège, le 21 janvier 1713, il comparut devant l'aréopage napolitain. Comme autrefois l'enfant de Nazareth devant les rabbins de Jérusalem, il étonna les juges par la sagesse de ses réponses, la justesse de ses reparties, et la connaissance approfondie des matières qu'il lui fallut traiter. A l'unanimité, les examinateurs le jugèrent digne d'entrer dans leur illustre corporation. On lui mit au doigt l'anneau de sagesse, on le coiffa du bonnet doctoral, on le revêtit d'une toge qui faillit ensevelir le petit prodige dans ses longs et larges plis. « Ils m'avaient affublé, disait-il plus tard, d'une longue casaque qui traînait sous mes pieds, et faisait rire tout le monde. » On riait en effet, mais avec des larmes dans les yeux. L'on présageait au jeune lauréat le plus brillant avenir, et chacun se disait : « Heureux les pères qui ont de tels fils! »

Et vraiment, l'homme heureux, c'était don Joseph. Depuis longtemps sans doute il avait oublié la prédiction du père François de Hieronymo. Évidemment, avec ses grands talents et après un pareil

début, son aîné, son Alphonse, devait occuper dans le monde une position digne de lui et de ses ancêtres. L'excellent capitaine ne savait pas que si parfois Dieu prend des détours, c'est pour arriver plus vite à ses fins. Dans le docteur en droit, Dieu préparait le futur moraliste, et déjà sa main taillait la plume d'un nouveau docteur de l'Église.

CHAPITRE II

L'AVOCAT

1713-1715

Alphonse stagiaire. — Les soirées du président Caravita. — Les sept maximes d'un avocat consciencieux. — Nombreuse clientèle. — Dangers du barreau. — La congrégation des docteurs. — L'Hospice des Incurables. — Conférence spirituelle. — Retraite annuelle. — Conversion d'un jeune musulman.

Alphonse estimait la profession de défenseur du droit comme la plus noble après le sacerdoce : aussi se prépara-t-il avec grand soin à la pratique des affaires en assistant assidûment aux séances des tribunaux et aux délibérations des jurisconsultes. Plusieurs années il fut stagiaire chez un avocat célèbre, puis dans l'étude du légiste Jovene, un des plus distingués de la capitale. Dès lors la passion de savoir, les discussions, les exercices oratoires, dominèrent tellement l'âme du futur avocat, qu'il renonça même, pour gagner du temps, à ses chères récréations du soir. Les parties de cartes durent céder la place aux conférences du président Caravita.

Cet homme de loi, illustre par sa science comme par sa piété, d'un dévoûment sans bornes pour les jeunes gens, avait fait de sa maison une sorte d'académie, où se réunissaient les candidats aux grades et les avocats studieux. Le vieux jurisconsulte se faisait une gloire et un plaisir de présider leurs conférences. Chaque soir il soumettait une question de droit, plus ou moins controversée, à la discussion de ses disciples. Chacun émettait son avis en l'appuyant des arguments que la loi ou la raison pouvaient lui fournir. La dispute s'échauffait, les plus calmes devenaient éloquents en défendant leur opinion, puis le président résumait les débats et prononçait son jugement. Ces soirées, on le conçoit, étaient non moins utiles qu'attrayantes ; aussi Alphonse ne chercha-t-il, à cette époque de sa vie, d'autre société que celle de Caravita.

Avant de se charger d'aucune cause, Alphonse examina consciencieusement les dangers et les responsabilités de l'avocat. Dans ses longues méditations sur ce sujet, il se fit un certain nombre de maximes dont ceux de sa profession pourraient grandement profiter. Les voici dans leur éloquente simplicité :

1. Jamais l'avocat ne doit patronner une cause injuste : et l'honneur et la conscience s'y opposent.

2. L'avocat ne doit pas défendre une cause même juste par des moyens injustes ou illicites : les plaidoiries doivent être véridiques, sincères, et respectueuses.

3. L'avocat est obligé d'étudier les pièces du procès afin d'en tirer les arguments les plus efficaces pour la défense de sa cause, et cela avec autant de soin que s'il s'agissait de ses propres intérêts.

4. Pour réussir dans sa défense, l'avocat doit implorer le secours de Dieu, premier protecteur de la justice.

5. L'avocat mérite un blâme s'il se charge d'affaires qui dépassent ses talents ou ses forces, ou s'il prévoit que le temps lui manquera pour préparer la défense de sa cause.

6. Si, par ses retards ou sa négligence, l'avocat perd son procès ou porte préjudice à son client, il est tenu de le dédommager. De même il est obligé à restitution s'il lui occasionne des dépenses superflues.

7. La justice et la probité doivent être les deux compagnes de l'avocat : il doit les aimer comme la prunelle de ses yeux [1].

On peut croire que saint Yves, le patron des avocats, avait formulé pour son usage des maximes semblables, et que pour cette raison sans doute on composa le refrain devenu populaire :

Advocatus, et non latro,
Res miranda populo.

L'avocat qui prendrait pour règle de sa conduite les sept maximes d'Alphonse, serait, aujourd'hui encore, considéré comme un phénomène. On l'admirerait, comme on admira saint Yves et saint Alphonse. Celui-ci n'avait que vingt ans, et déjà surabondait le nombre de ses clients. Sans doute les membres de sa famille, les Liguori, les Cavalieri, leurs alliés et leurs amis, s'empressèrent de réclamer ses services et de prôner ses talents; mais, en dehors de ces influences, l'admiration qu'il excitait suffit pour lui procurer les causes les plus importantes. On recourait à lui pour trois motifs

1. Rispoli, *Vita di S. Alfonso*, cap. IV.

qui toujours attireront la clientèle partout où on les trouvera réunis. Le public estimait sa science du droit, qu'on savait être universelle, son absolu désintéressement, son éloquence claire et persuasive, qui exerçait un légitime ascendant sur l'esprit des magistrats. De fait, de 1715 à 1723, durant les huit années qu'il passa au barreau, il ne perdit aucune de ses causes. Jamais on ne vit docteur plus jeune ni avocat plus heureux.

Malgré des succès toujours grandissants, Alphonse était parfois tenté d'abandonner une profession que pourtant il aimait de tout son cœur. C'est qu'il voyait chaque jour la malice, le mensonge, le sophisme, dénaturer les causes les plus justes, et ce spectacle révoltait au dernier point sa nature droite et chevaleresque. Il s'en ouvrait parfois à l'un de ses amis : « Notre profession est bien dangereuse, disait-il. L'honnêteté des avocats leur fait perdre un grand nombre de causes. D'un autre côté, les juges peuvent se tromper sur les faits : la variété des circonstances étant infinie, il faut peu de chose pour se méprendre. En somme, notre métier exige un rude labeur et produit peu de fruit. » A la vue des injustices qui se commettaient ouvertement, cette pensée de quitter le barreau lui revenait souvent à l'esprit : « Mon ami, disait-il un jour à son collègue don Joseph Capecelatro, nous menons une vie malheureuse, et nous risquons de plus de faire une mauvaise mort. Cette carrière ne me convient pas, je la quitterai certainement pour assurer le salut de mon âme. » Pensait-il déjà à prendre pour clients les pauvres pécheurs et à plaider la grande cause de leur éternité? Nul ne le saurait dire.

Un fait non moins certain qu'étonnant, c'est que, malgré ses études et plaidoiries, sa vie spirituelle ne souffrit aucun détriment. Elle se fortifia même d'une manière sensible. A l'âge de dix-huit ans, il passa de la congrégation des jeunes nobles dans celle des docteurs, également dirigée par les pères de l'Oratoire. Les dignes enfants de saint Philippe de Néri l'avaient pénétrée de l'esprit de leur saint fondateur, esprit de ferveur et de charité, qui s'épanouissait dans cette jeunesse d'élite. Alphonse y entra le 15 août 1715, fête de l'Assomption, fête glorieuse de Celle qu'il avait chargée de patronner et de bénir toutes ses entreprises. Le souvenir des secours spirituels qu''il trouva dans cette congrégation, lui inspira plus tard ce beau passage des *Gloires de Marie* : « Les congrégations sont autant d'arches de Noé, où les chrétiens trouvent au milieu du monde un abri contre la tempête des tentations et contre le déluge de péchés qui menace de tout envahir. La congrégation, c'est la nouvelle

tour de David : à ses murailles pendent mille boucliers, c'est-à-dire des secours sans nombre contre les esprits de l'abîme, et des armes pour se perfectionner dans la vertu, comme la méditation, la prière, la fréquentation des sacrements, les exercices de charité envers les associés ou les malades. »

Notre jeune avocat devint le modèle de la congrégation. Nul associé ne pratiqua la règle plus fidèlement, nul n'assista plus assidûment aux réunions hebdomadaires, nul n'édifia plus que lui par la ferveur de la piété, et surtout par l'éclat d'une pureté qu'aucune ombre ne ternit jamais. Chaque semaine les congréganistes devaient visiter quelque hôpital pour y soigner les malades. Alphonse s'affectionna tellement à cette œuvre de sublime charité, qu'il se rendait à son hospice des Incurables avec plus de joie et d'ardeur que le voluptueux à ses théâtres et divertissements. On l'y rencontrait, non seulement aux jours prescrits par la règle, mais toutes les fois qu'il pouvait s'arracher à ses multiples occupations. C'était un beau et touchant spectacle que de voir ce brillant avocat, ce noble gentilhomme, se faire l'aide des frères infirmiers, arranger le lit des malades, leur présenter des aliments ou des remèdes, les consoler par d'affectueuses paroles, et tout cela avec autant de bonté et de sollicitude que s'il se fût agi de ses propres frères ; c'est que, dans ce malade de l'hôpital, sa foi lui découvrait le membre souffrant de Jésus-Christ.

Pour alimenter sa piété, Alphonse trouvait à l'Oratoire un puissant secours dans le père Pagano, son directeur et son confident. Outre la confession qu'il faisait tous les huit jours, il lui ouvrait son cœur avec une confiance filiale chaque fois qu'il avait besoin de conseil. Ses doutes, ses tentations, ses scrupules, ses inclinations et tendances, les faveurs dont Dieu le gratifiait, il exposait tout cela avec candeur au père de son âme. Et le sage directeur appropriait les exhortations aux nécessités du moment, apaisant ses troubles, tempérant son ardeur ou l'excitant au besoin. Aussi le pieux jeune homme tira-t-il le plus grand profit de ces conférences spirituelles. La méditation lui devint plus que jamais familière ; les exercices de piété, prière, fréquentation des sacrements, dévotions à Marie, entrèrent dans son règlement de vie comme les actes principaux de sa journée ; les vertus acquirent dans son âme une énergie nouvelle, et l'on peut dire qu'il devint un ange de ferveur, un ange surtout par cette pureté virginale dont jamais une parole, un geste, une imprudence n'altéra la splendeur.

A ces moyens de sanctification s'en ajoutait un autre, qu'il tenait

de son père. Bien que soldat, et d'un caractère un peu rude, don Joseph n'était pas un chrétien ordinaire. S'il ambitionnait un peu trop les honneurs de ce monde, il voulait aussi faire bonne figure dans l'autre. Chaque année, durant la semaine de la Passion, il se retirait dans un couvent pour y faire les exercices spirituels. Quand son fils fut en âge de profiter d'une retraite, il le conduisit avec lui, soit chez les pères jésuites, soit chez les pères de la Mission. Pendant cette semaine de recueillement, on méditait sur les vérités éternelles, on priait avec plus de ferveur, on se confessait avec des dispositions plus parfaites, on s'armait de courage pour entreprendre une nouvelle étape dans la voie du ciel. Alphonse avouait que ces retraites annuelles avaient singulièrement contribué à détacher son âme des choses temporelles pour la lancer vers Dieu. Aux jours de sa vieillesse il parlait volontiers des exercices spirituels prêchés par un saint et savant jésuite, le père Buglione. Il y avait assisté à l'âge de dix-huit ans, mais le seul souvenir des impressions ressenties en cette circonstance remuait encore l'âme du saint vieillard.

Une vie si exemplaire dans un gentilhomme de rang et de talent, devait nécessairement produire des fruits d'édification, si nous en jugeons par une conversion éclatante qui s'opéra dans sa propre maison. Don Joseph avait à son service plusieurs esclaves musulmans. L'un d'eux, qui paraissait doué de bonnes dispositions, fut attaché au service particulier d'Alphonse. Bientôt cet esclave manifesta le désir de se faire chrétien, ce qui causa grand étonnement, car, parmi les infidèles, les fils de Mahomet sont certainement les plus inconvertissables. De tous les musulmans occupés dans le palais de don Joseph, aucun n'avait abjuré l'islamisme, malgré tous les efforts dépensés pour les amener à la vraie foi. On demanda donc au jeune Maure ce qui le déterminait à embrasser la religion de Jésus-Christ. « Rien que l'exemple de mon maître, répondit-il avec émotion. La religion qui produit de telles vertus ne peut être que la vraie. »

Après s'être assuré que la grâce divine avait réellement touché le cœur du musulman, Alphonse le confia à son parent, le père Mastrilli, de l'Oratoire, pour l'instruire et le préparer à l'abjuration; mais à peine fut-il entré dans le couvent qu'il tomba malade et dut être transporté à l'hôpital. Un soir, vers neuf heures, il demanda vivement le père, et comme on voulait le remettre au lendemain, il fit retentir l'hôpital de ses cris et supplications, si bien qu'on fut obligé de le satisfaire. Dès qu'il

aperçut le père Mastrilli, il sollicita le baptême avec instance. « J'ai vu la Madone et saint Joseph, s'écria-t-il, et ils m'ont dit de me faire baptiser sans délai, parce qu'ils m'attendent au ciel. » Le père objecta que la maladie n'était pas sérieuse, et que d'ailleurs il n'était pas suffisamment instruit. « Interrogez-moi, mon père, reprit-il, je suis prêt à vous répondre. » Et en effet il répondit d'une manière si exacte à toutes les questions, que le père consentit à lui administrer le saint baptême. La cérémonie terminée, le père lui dit : « Maintenant vous pouvez vous reposer. — Ce n'est pas le temps de me reposer, s'écria le converti tout radieux, c'est le moment d'aller en paradis. » On attribuait cette repartie à l'enthousiasme du néophyte, mais une demi-heure s'était à peine écoulée que, souriant d'un air céleste, il prenait réellement son vol vers les cieux.

Alphonse avait sauvé le pauvre africain : les prières de l'esclave reconnaissant l'aideront à se libérer lui-même des entraves du monde, car l'heure des tribulations va sonner pour notre héros.

CHAPITRE III.

LE CHEMIN DE DAMAS.

1716-1723

Don Joseph songe à marier son fils. — Dona Thérésa. — Un héritier inattendu. — Déconvenue de don Joseph. — Dona Thérésa au Carmel. — Le soufflet d'un père. — Vie mondaine. — Au théâtre. — Relâchement. — La main d'une damnée. — Retraite et conversion. — La confirmation. — L'ange du saint Sacrement. — Les trois amis. — Nouveau projet de mariage et nouvel échec. — Un procès perdu. — Trois jours d'agonie. — Le coup de grâce.

Alphonse avait vingt ans. Son père, dont la passion dominante était l'honneur de sa maison, notait déjà, en vue d'une alliance prochaine, les différentes familles sur lesquelles pourrait se porter son choix. A son avis, il lui était permis d'élever assez haut ses prétentions. Outre sa noblesse, sa situation au barreau, ses talents exceptionnels, Alphonse se recommandait par ses agréments extérieurs. Son large front dénotait un penseur; ses yeux très doux, ses lèvres souriantes, sa physionomie calme et sereine, révélaient la bonté de son âme. Sur son visage, que la plus légère inconvenance faisait rougir, se reflétait la pureté de son cœur, tandis que ses manières aimables et prévenantes trahissaient l'éducation soignée d'un gentilhomme. Avec ces qualités, jointes à la faveur dont jouissaient les Liguori près de la maison régnante de Habsbourg, Alphonse occuperait certainement, dans un temps plus ou moins éloigné, un siège à la chambre royale. Quel grand seigneur, se disait l'heureux père, ne regarderait pas comme un honneur de le posséder pour gendre?

Don Joseph n'avait que l'embarras du choix. En homme pratique qui sait apprécier la fortune aussi bien que la noblesse, il jeta les yeux sur une de ses parentes, dona Thérésa, fille de don François de Liguori, prince de Presiccio, laquelle à tous ses charmes joignait celui d'être fille unique, et par là même héritière de biens considérables. Le prince et la princesse, sa digne épouse, acceptè-

rent d'emblée la proposition de don Joseph. Ils connaissaient à fond leur jeune cousin, et certes ils eussent cherché longtemps avant de trouver pour leur fille un époux plus capable d'assurer son bonheur, et, ce qui surtout les préoccupait, son salut éternel. Le mariage fut donc arrêté entre les parents, et l'on ne différa les fiançailles que pour laisser à l'avocat le temps de prendre pied au barreau, et à Thérésa, laquelle comptait à peine seize ans, d'arriver à un âge plus mûr.

Mais la Providence, qui avait aussi ses plans sur Alphonse, prit plaisir à voir don Joseph démolir lui-même un échafaudage si bien construit. Il arriva, contre toute prévision, que, dans l'intervalle fixé pour le mariage, la princesse de Presiccio mit au monde un héritier, ce qui dérangea singulièrement les calculs de don Joseph. Il fallait faire son deuil de la fortune et du beau domaine de Presiccio. Don Joseph trouva que le cas demandait réflexion. Ses entrevues avec la famille du prince devinrent plus rares et plus froides. Dans ses courtes apparitions il évitait avec soin de faire allusion au projet d'alliance, ce qui mécontenta gravement les parents, et plus encore la jeune fille. Or ce refroidissement et ce mécontentement allaient nécessairement aboutir à une rupture, quand tout à coup Dieu reprit le nouveau-né, cause involontaire de ses ennuis. En habile diplomate, don Joseph redevint plus assidu au palais des Presiccio, et remit insensiblement sur le tapis le projet d'alliance, comme si nul incident ne fût intervenu. De leur côté, le prince et la princesse, qui aimaient beaucoup don Alphonse, feignirent de n'avoir point remarqué les tergiversations et changements de front de don Joseph, mais la jeune fille se montra moins accommodante. Cette aventure lui avait démontré la vanité des amitiés humaines. Quand on lui reparla du prochain mariage, elle répondit avec fermeté : « Du vivant de mon frère, je ne convenais plus; maintenant qu'il est mort, je redeviens un parti sortable. C'est donc la dot, et non la personne qu'on recherchait. Je connais maintenant le monde et n'aurai rien de commun avec lui : Jésus-Christ seul sera mon époux. »

La noble et vertueuse Thérésa-Maria de Liguori tint parole. Deux ans après, elle prit le voile au Carmel où elle avait fait son éducation. Sa vie fut courte, mais on peut dire, avec l'Écriture, qu'en peu de temps elle fournit une longue carrière. Le 30 octobre 1724, cinq ans après son entrée au couvent, son âme angélique prit le chemin du ciel. Nous savons par Alphonse lui-même les vertus admirables qu'elle pratiqua dans le cloître, les crucifiantes épreuves

qui l'unirent à son divin époux et sa joie céleste au moment de la mort, car trente-sept ans après, sous les instances de la supérieure des carmélites, il retraça en quelques pages émues la sainte vie de celle qu'on lui avait destinée pour épouse.

Dans ces propositions d'alliance, don Alphonse ne jouait qu'un rôle passif, car, sans être fixé sur sa vocation, ses goûts comme ses habitudes l'inclinaient bien plus vers la vie religieuse que vers le mariage. Il obéissait à son père qui, naturellement impérieux, consultait ses convenances plus que les inclinations de son fils. Don Joseph fut donc le seul mortifié d'un échec qui déjouait de magnifiques espérances longtemps caressées. Son caractère irascible s'aigrit par suite de ce désappointement. Malheur à qui contrariait, dans cette phase de mauvaise humeur, le fougueux capitaine! Don Alphonse, tout avocat qu'il était, l'apprit bientôt à ses dépens.

Un soir qu'il y avait au palais des Liguori brillante réunion de dames et de gentilshommes, un domestique oublia d'éclairer les invités au sortir des salons. La faute fut à l'instant réparée, mais don Joseph, à cheval sur l'étiquette, transforma cette négligence involontaire en crime impardonnable, de sorte que l'infortuné serviteur dut subir une véritable avalanche de reproches. Alphonse voulut l'excuser, mais son intervention ne fit qu'exaspérer son père, dont l'emportement ne connut plus de mesure. « Mon père, lui dit Alphonse, quelle tempête pour un rien! Quand vous vous mettez à gourmander, vous n'en finissez plus. » Outré de colère à cette réflexion, qui avait le tort de frapper juste, don Joseph s'oublia jusqu'à donner un soufflet à l'inopportun moraliste. Sans dire mot, le jeune homme se retira dans sa chambre, moins confus de cette rude humiliation que désolé d'avoir provoqué, par la vivacité de sa réponse, l'irritation de son père. Le moment du souper arrivé, comme il ne paraissait pas à table, sa mère alla lui en demander la cause. Elle le trouva au pied de son crucifix, les yeux baignés de larmes. Sans chercher de vaines excuses, il avoua sa faute, la suppliant de lui servir d'intermédiaire auprès de don Joseph pour obtenir son pardon. Alors, accompagné de son avocate, il vint se jeter aux pieds de son père et le conjura d'oublier l'offense dont il se reconnaissait coupable. L'excellent capitaine, une fois sa colère apaisée, avait lui-même compris sa faute. Plus confus que son fils pénitent, subjugué par son héroïque vertu, il le prit dans ses bras, et le serra sur son cœur.

Cette vertu qu'Alphonse cultivait depuis son enfance, le démon en était jaloux. N'ayant pu le river au monde par un mariage, il

fit un suprême effort pour le détacher de Dieu et l'incliner vers les créatures. Don Joseph seconda de nouveau, sans en avoir conscience, les machinations du mauvais esprit. Toujours préoccupé de procurer à son fils une alliance honorable, il le produisait dans toutes les sociétés de Naples. Le jeune et brillant avocat se trouva jeté, contre sa volonté, au milieu de ce monde fascinateur qui éblouit même les âmes les plus saintes. Il fréquentait le théâtre et se livrait à la chasse ou à d'autres divertissements, honnêtes sans doute, mais de nature à passionner son âme, à la distraire des choses sérieuses, à la fermer aux impressions de la grâce et aux consolations de la piété. Les mondains ont beau canoniser leurs plaisirs, ils ne feront jamais que le recueillement et la dissipation, la vie de plaisir et la vie de piété, coexistent dans le même cœur.

Sans presque le remarquer, Alphonse se laissa plus ou moins prendre aux charmes de cette sirène enchanteresse qu'on appelle la bonne société. Partout il se voyait entouré et choyé, partout des félicitations sur ses succès au barreau, partout des marques non équivoques d'estime et d'affection, partout les gracieux sourires de dames et de demoiselles préoccupées d'attirer son attention. Naturellement ce concert de louanges flattait les oreilles du jeune avocat et chatouillait doucement son cœur. Le monde, si méprisé jusqu'alors, envahissait son âme pour y prendre la place de Dieu. Déjà s'opérait en lui comme une sorte de refroidissement spirituel. Pour des motifs futiles, il omettait les exercices de piété qui jusque-là faisaient ses délices. Et sur cette pente du relâchement, il descendait toujours « en grand danger, dira-t-il plus tard, de se précipiter au fond de l'abîme si Dieu et la sainte Vierge ne l'eussent tiré de ce périlleux sommeil. » — « Festins, théâtres, parties de plaisir, écrit-il dans la préface des *Visites au Saint Sacrement*, voilà ce que le monde propose à ceux qui l'aiment. Mais que de tristesses et de déceptions, que de cruelles épines sous ces fleurs ! Croyez-en mon expérience, à moi qui déplore de les avoir connues. »

Il ne faudrait pas cependant s'imaginer que, même à cette époque critique de sa vie, Alphonse eût été la victime de ce monde dont il déplore ainsi les malignes influences. Au dire de ses confesseurs, jamais il ne commit de faute mortelle, ni même de faute vénielle pleinement volontaire. Le père Dominique Corsano, qui recueillit les aveux du saint durant les douze dernières années de sa vie, fit au procès de béatification la déposition suivante : « De son amour brûlant pour Dieu dériva cette parfaite innocence de l'âme que le serviteur de Dieu conserva jusqu'au dernier de ses

jours. Jamais il ne souilla la robe de son baptême, je ne dis point par un péché mortel, mais même par un simple péché véniel commis de propos délibéré. » Un autre témoin au procès, le père Tannoia, ajoute : « J'ai vécu cinquante-deux ans avec le vénérable serviteur de Dieu, et jamais, je dois le dire, je n'ai pu surprendre en lui une faute vénielle : l'ombre seule du péché lui faisait horreur. » On demandait un jour à Balthasar Cito, l'ami intime d'Alphonse, si dans sa jeunesse il n'avait jamais montré quelque légèreté de conduite. Le bon vieillard réfléchit un instant, puis il s'écria plein d'émotion : « Jamais! Alphonse fut toujours un modèle de vertu. Je dirais un blasphème si je parlais autrement. »

A qui s'étonnerait qu'un jeune homme si bien fait pour plaire au monde, ait pu le traverser sans contracter une souillure, il faudrait rappeler ses habitudes invétérées de piété, sa vertu solidement affermie, et surtout les précautions dont il s'entourait pour empêcher le poison de pénétrer dans son âme. Qu'on en juge par sa manière d'assister aux représentations théâtrales, auxquelles il ne se rendait du reste que pour se conformer aux volontés de son père. Au lever du rideau, alors que les spectateurs braquent leurs lorgnettes sur la scène, Alphonse, lui, ôtait ses lunettes, et comme il était myope, acteurs et actrices, décors et tableaux, échappaient complètement à ses regards. Nous avons sur ce point son propre témoignage. Un jour qu'il s'entretenait avec ses religieux du danger du théâtre, il avouait naïvement que sa myopie l'en avait préservé. « Sans mes lunettes, disait-il, que j'avais soin d'enlever au début de la pièce, je ne voyais rien, absolument rien : la musique seule m'occupait. Ainsi, grâce à Dieu, je n'ai pas commis de faute au théâtre. »

Moyennant ces précautions que les saints ont seuls le courage de prendre, Alphonse put vivre quelques années au milieu du monde corrupteur sans perdre l'amitié de Dieu. Néanmoins le monde lui enleva la ferveur et l'endormit dans cette torpeur spirituelle qui est un premier signe de la décadence d'une âme et le premier pas vers l'abîme. Il était temps que, pour rompre le charme fascinateur, Dieu lui montrât l'enfer, comme il l'avait dévoilé aux yeux de sainte Thérèse pour la détacher des amitiés humaines.

Alphonse était à cette époque étroitement lié avec un de ses collègues, François Capecelatro, duc de Carabona. Très pieux et très vertueux, ce jeune homme avait coutume de faire chaque année les exercices spirituels. Au carême de 1722, il invita son ami, dont il connaissait les dispositions d'esprit, à suivre avec lui la retraite que devait prêcher, dans la maison des lazaristes, un missionnaire dis-

tingué, nommé Vincent Cutica. Alphonse se laissa entraîner. Le 20 mars, jeudi avant le dimanche des Rameaux, date vraiment bénie, il s'enferma dans la solitude où Dieu le conduisait pour lui parler au cœur. Le prédicateur, en homme vraiment apostolique, rappela les motifs qui doivent porter l'âme à se donner toute à Dieu, dépeignit au vif la vanité et la caducité des choses de ce monde, et ne craignit point de faire trembler son auditoire d'élite en lui mettant sous les yeux les tourments éternels de l'enfer. A cette occasion, il raconta un fait, de date récente, qui saisit d'effroi tous les assistants.

Un gentilhomme de Florence, dit-il, avait entretenu de longues et criminelles relations avec une dame de sa connaissance. Touché par la grâce divine, il cessa ses désordres et fit pénitence. Un jour qu'il suivait à Florence, chez les pères de la Mission, les exercices d'une retraite, il se mit à prier pour sa malheureuse complice, dont il venait d'apprendre la triste fin. Agenouillé devant un pieux tableau de la Madone, il lui recommandait l'âme de la pauvre pécheresse, lorsque soudain celle-ci lui apparut tout en larmes : « Ne priez point pour moi, lui dit-elle, je suis damnée. » Et pour confirmer cette terrible déclaration, le spectre appliqua la main sur le tableau devant lequel priait le gentilhomme. Or l'empreinte de la main brûlante était restée sur le bois carbonisé. Après cet émouvant récit, le prédicateur mit le comble à l'épouvante des retraitants en leur montrant le sinistre tableau qu'on venait d'apporter de Florence à Naples.

A mesure que s'écoulaient les jours de cette bienheureuse retraite, il semblait à don Alphonse qu'une lumière surnaturelle dissipât les ombres de son esprit. A cette clarté de plus en plus pénétrante, il comprit que les vanités de ce monde, comme autant de nuages, avaient obscurci dans son âme les vérités saintes et paralysé son élan vers Dieu. Triste et confus, il se jeta aux pieds du crucifix, pleura sur ses négligences, et promit solennellement de ranimer en lui la ferveur d'autrefois. Le monde avait causé sa disgrâce : il forma la résolution de s'en détacher absolument, et même de renoncer au mariage, si avantageux que fussent les partis dont son père pourrait encore l'entretenir. Les impressions de cette retraite se gravèrent profondément dans son âme, et jamais il n'en perdit le souvenir. « Si dans ma jeunesse, disait-il plus tard, je ne suis pas devenu l'esclave du monde et la proie des passions, je le dois à Dieu et à don François Capecelatro, qui me conseilla de faire avec lui les saints exercices. » — « C'est dans votre maison, pendant une re-

traite, écrivait-il un jour aux pères lazaristes, que j'appris à connaître Dieu et à fuir le monde. »

Le 21 septembre 1722, l'année même des grandes résolutions qu'il venait de prendre, Alphonse reçut le sacrement de confirmation. Pourquoi attendit-il l'âge de vingt-six ans pour recevoir ce sacrement? A cette question, soulevée lors du procès de béatification, l'avocat de la cause répondit que l'usage existait à Naples, non seulement dans le peuple, mais parmi les personnes les plus honorables et les plus vertueuses, de différer la réception du sacrement de confirmation jusqu'à l'âge mûr, quelquefois même juqu'à la vieillesse, ce qui exclut de la part d'Alphonse ou de ses parents toute idée de négligence[1]. Ne pourrions-nous pas ajouter que la Providence inspira au saint jeune homme la pensée de s'unir à l'esprit qui donne la force, juste au moment où il lui faudra soutenir de rudes combats pour accomplir sa destinée? Six mois après, en mars 1723, dans une nouvelle retraite, son projet de renoncer au monde prit la forme d'une décision solennelle et irrévocable. Il résolut de vivre dans le célibat et de renoncer à son droit d'aînesse en faveur de son frère Hercule. Quant à sa profession d'avocat, il continuerait à l'exercer jusqu'au jour où Dieu en déciderait autrement.

A dater de cette époque, qu'il appelait humblement l'époque de sa conversion, l'esprit de force et de sagesse s'empara réellement d'Alphonse. Sa piété comme sa vertu revêtirent un caractère héroïque. Il avait toujours aimé le saint Sacrement de l'autel, mais à partir de ce moment il comprit par expérience ces paroles de David : « Seigneur, que vos tabernacles sont aimables! Un jour passé dans votre temple vaut mieux que mille au milieu des mondains. » Plusieurs fois par semaine il s'approchait de la table sainte, et chaque soir il faisait une longue visite à l'ami de son cœur. On venait précisément d'établir à Naples l'adoration solennelle des Quarante heures. Alphonse ne manquait jamais de se trouver au rendez-vous que semblait lui donner Jésus, exposé chaque jour sur son trône dans une des églises de la cité. Pour lui témoigner sa tendresse, il apportait un bouquet de fleurs destiné à orner le saint autel, enviant, comme il le dira plus tard dans un de ses beaux cantiques, le sort de ces charmantes créatures, qui restent jour et nuit près du divin Maître pour l'embaumer de leurs parfums. Après avoir offert pieusement ce don, il s'agenouillait devant l'hostie sainte et restait en adoration, non pas quelques minutes comme la plupart des fidèles, mais des heures

1. *Summarium additionale*, n° 1.

entières, recueilli, immobile, en extase devant le Dieu d'amour.

On peut se figurer l'impression que produisait le spectacle de ce gentilhomme qu'on eût pris pour un ange revêtu d'une forme humaine. « Quand j'étais encore jeune clerc, raconte un de ses admirateurs, j'allais souvent avec deux de mes amis visiter le saint Sacrement dans les églises où l'on célébrait l'adoration des Quarante heures, et toujours nous trouvions auprès du sanctuaire un jeune homme qui nous édifiait singulièrement par sa pieuse attitude et son profond recueillement. Ses vêtements, la distinction de toute sa personne, sa modestie, ses manières aimables, tout trahissait en lui le gentilhomme de haute naissance. A notre arrivée, nos yeux l'apercevaient priant avec une indicible ferveur, immobile et comme perdu en Dieu. Et nous le laissions, à notre départ, dans le même état d'union intime avec Notre-Seigneur. Souvent nos entretiens roulaient sur ce saint jeune homme; nous nous disions que sa piété devait nous faire rougir, et nous brûlions du désir de le connaître et de converser avec lui, mais le temps sans doute n'en était pas encore venu. » L'heure de la rencontre sonnera bientôt, car nous retrouverons ces trois jeunes gens parmi les premiers compagnons d'Alphonse, au début de sa vie apostolique.

Don Joseph remarquait parfaitement les extraordinaires progrès de son fils dans la vie spirituelle, mais il était loin de soupçonner ses secrètes résolutions. Toujours en quête d'une alliance honorable pour sa maison, il négociait alors le mariage d'Alphonse avec la fille du duc de Presenzano. Or la proposition fut acceptée, ce qui occasionna force réceptions, présentations, soirées, durant lesquelles le jeune avocat dut faire bonne contenance pour ne pas exaspérer son père. Le Dieu qui brisa le premier projet de mariage, se disait-il, trouvera bien le moyen d'entraver le second. Il se contenta de se montrer indifférent envers la jeune princesse.

Cette froideur n'échappait point à l'œil investigateur de don Joseph : aussi déployait-il toute son éloquence pour vanter à son fils la bonne éducation, l'esprit, la piété, les agréments de la jeune fille. Il faisait valoir la haute position de ses parents, les avantages qui en résulteraient pour lui, et beaucoup d'autres raisons qui militaient en faveur de cette union. Sans opposer un refus formel, Alphonse représentait sa faible santé qui, disait-il, devait le détourner du mariage. Don Joseph haussait les épaules, maudissait la timidité de son fils, et n'en continuait pas moins à le conduire chez la princesse. Le jeune homme l'y suivait bien malgré lui, et montrait une telle réserve, une telle circonspection, que chacun en était pour ses

frais de complaisance ou d'amitié. Cette situation, extrêmement tendue, ne pouvait durer longtemps.

Un soir, comme la conversation languissait, on eut recours à la musique pour passer le temps. Le talent artistique d'Alphonse étant bien connu, le duc et les gentilshommes présents l'invitèrent à jouer du clavecin, ce qu'il accepta très gracieusement. Après quelques morceaux brillamment exécutés, la jeune fille lui proposa d'accompagner une romance. Elle vint donc se placer près d'Alphonse, le visage tourné vers lui. Par modestie, tout en jouant, il tourna la tête du côté opposé. Se méprenant sur la cause de ce mouvement, la jeune fille quitta sa place et passa de l'autre côté, mais de nouveau l'accompagnateur détourna la tête, ce qui fit perdre contenance à la cantatrice. « Monsieur l'avocat me paraît tant soit peu lunatique, » fit-elle toute dépitée, et elle quitta la salle.

A la suite de cette aventure, ses parents eurent beau la raisonner, insister sur les excellentes qualités du jeune homme, mettre en avant les avantages de cette alliance, elle ne voulut plus en entendre parler. A toutes les insistances, elle répondait : « Monsieur l'avocat ne veut pas me regarder en face, et vous voulez que je le prenne pour mari! » Les parents rompirent leurs engagements, et don Joseph se retira, le cœur navré de cette nouvelle déconvenue. Alphonse en profita pour notifier à sa pieuse mère sa détermination de garder le célibat, et la supplia d'employer toute son influence pour la faire agréer par don Joseph.

Alphonse avait donc brisé, afin de se donner tout à Dieu, le plus fort lien qui attache les âmes à la terre, mais il y en existait un autre, peut-être plus puissant sur son cœur, dont il ne pensait pas devoir faire le sacrifice : c'était sa profession d'avocat. Bien qu'il en reconnût les dangers, il ne songeait plus comme autrefois à la quitter. N'était-ce pas une vocation sublime, celle qui lui donnait le droit de défendre l'innocent opprimé, l'honnête homme injustement dépouillé? Pourquoi renoncerait-il à ses plaidoiries, utiles au prochain puisqu'il gagnait toutes ses causes? D'ailleurs aucune notification d'en haut ne l'induisait à croire que Dieu l'appelât à un autre état de vie. Pour l'arracher au barreau, il fallut un nouveau coup de la grâce, mais un coup formidable qui le renversa comme Paul sur le chemin de Damas.

En cette année 1723, on s'occupait beaucoup à Naples d'un important procès intenté par le duc Orsini au grand-duc de Toscane, en revendication d'un domaine qu'on estimait valoir de cinq à six

cent mille ducats, environ trois millions de notre monnaie. Les graves intérêts en jeu, le rang élevé des compétiteurs, le renom des avocats, tout contribuait à attirer l'attention du public. L'un de ces avocats était notre Alphonse. Plein de confiance dans ses talents, et dans son rare bonheur qui lui permettait de compter ses victoires par le nombre de ses plaidoiries, le duc Orsini n'avait pas hésité à lui confier sa cause. Alphonse l'étudia avec le plus grand soin, passa tout un mois à reviser les pièces du procès, compulsa scrupuleusement les moindres documents propres à éclairer sa conscience, et acquit la pleine conviction que la législation existante autorisait et justifiait les prétentions de son client. Aussi, le jour du débat arrivé, se présenta-t-il au tribunal avec assurance et comme un homme sûr de gagner son procès.

Dominique Caravita, son maître et son ami, occupait le fauteuil de la présidence. Nombre de juges, d'avocats, d'hommes de loi et de curieux avaient envahi la salle d'audience, se promettant de fortes émotions. Alphonse mit en relief, avec sa lucidité ordinaire, les raisons qui appuyaient la revendication de son client, et allégua tous les textes de loi qui en démontraient la justice. Bien qu'il s'agît de droits féodaux, dont la discussion exigeait la connaissance des codes les plus variés, le savant avocat se joua dans ce dédale de lois de toute provenance avec tant de dextérité qu'il ravit d'admiration tous les auditeurs. Ses collègues ne lui ménageaient pas les signes d'approbation, et il était facile de lire sur le front du président la sentence qui allait intervenir.

L'avocat du grand-duc, au contraire, écoutait cette plaidoirie en homme stupéfait de l'assurance avec laquelle son adversaire établissait ses preuves. Il lui laissa cependant développer son argumentation sans l'interrompre. Les conclusions entendues, il se contenta de répondre froidement : « Vos arguments tombent à faux, car vous avez passé sous silence un document qui met à néant votre thèse. — Quel document? demanda-t-il un peu piqué : produisez-le. » L'avocat tendit une pièce qu'Alphonse avait eue vingt fois dans les mains. Il la parcourut des yeux, et pâlit étrangement. Il venait d'y lire une clause, qu'il n'avait pas remarquée, et qui portait sur la différence entre les « collations » faites d'après l'ancien droit lombard ou d'après les *Capitulaires* des Angevins. Cette clause assurait incontestablement la victoire à son adversaire. Il resta un instant atterré, sans prononcer une parole; puis il ne put que dire à l'avocat du grand-duc : « Je me suis trompé, cette pièce vous donne raison. »

Presque aussi décontenancés que le malheureux Alphonse, les spectateurs de cette scène se demandaient par quel inexplicable mystère cette clause décisive avait pu échapper à sa clairvoyance, car nul ne doutait de sa sincérité. Lui paraissait comme anéanti par le coup qui venait de le frapper. C'en était fait, pensait-il, de son honneur : on attribuerait sûrement son erreur, non à une méprise, mais à une coupable dissimulation. Sur son visage abattu et contracté chacun pouvait lire la terrible agitation de son âme. En vain ses amis s'efforcèrent de le consoler. Le président Caravita rappela que les meilleurs avocats, les plus intègres, les plus incorruptibles, avaient subi de pareilles déceptions; mais rien ne put relever son cœur écrasé sous le poids de l'humiliation. Il quitta la barre comme un homme désespéré, et disparut en se disant à lui-même : « O monde, je te connais maintenant! Tribunaux, vous ne me verrez plus! »

Rentré chez lui sans trop savoir quel chemin il avait suivi, Alphonse s'enferma dans sa chambre, sous le coup d'une émotion qui paralysait toutes ses facultés. On eût dit un malheureux qui, frappé de la foudre, tombe dans une véritable insensibilité. A l'heure du dîner, sa mère le fit appeler, mais n'obtint aucune réponse. A de nouvelles instances il signifia qu'il n'avait besoin de rien. Le soir il s'abstint de nouveau de paraître à table, ce qui mit toute la maison en alarme, surtout sa pauvre mère, qui ne pouvait deviner la raison de cette étrange conduite. Le lendemain, refus obstiné comme la veille de prendre aucune nourriture et de communiquer avec qui que ce fût. Heureusement don Joseph était absent. Quand il rentra le troisième jour, il trouva tout son monde en larmes. Après avoir entendu les explications de dona Anna, il courut lui-même appeler son fils; mais ni ses prières, ni ses reproches, ni ses explosions de colère ne purent tirer Alphonse de la prostration dans laquelle il était plongé. « Il va mourir d'inanition, disait la pauvre mère en sanglotant. — Eh bien, qu'il meure! s'écriait don Joseph, outré d'une pareille obstination. Mais sur la fin du jour, dona Anna se mit à pousser des cris de douleur qui retentirent dans le cœur de son malheureux fils et le rappelèrent au sentiment du devoir. Il ouvrit sa porte et parut aux yeux de ses parents dans un tel état d'anéantissement qu'ils n'eurent pas la force de lui adresser un reproche. On le pressa de prendre un peu de nourriture : il refusa d'abord; mais enfin, vaincu par les sollicitations maternelles, il consentit à manger une tranche de melon, qui lui parut, disait-il en racontant cette scène, plus amère que le fiel.

Cependant peu à peu la tempête s'apaisa. Quand il fut capable de réflexion, il comprit que son attachement au monde et à l'honneur avaient produit, après son échec, cet espèce de brisement intérieur. Alors une clarté subite, dissipant les ténèbres amoncelées dans son âme, lui révéla l'inexplicable mystère de la distraction qui avait amené la perte de son procès. Évidemment Dieu ne l'avait aveuglé que pour l'arracher aux vanités de la terre et à ces triomphes du barreau où il s'était inconsciemment sans doute mais réellement complu. Alors, sous l'impulsion de la grâce divine, il répéta la parole que, dans un sentiment de dépit, il murmurait naguère au sortir de l'audience : « Tribunaux, vous ne me verrez plus ! » Et comme Paul, terrassé mais docile, il ajouta : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Dieu ne tardera pas à lui répondre.

CHAPITRE IV.

UNE LUMIÈRE CÉLESTE.

1723

Les pensées de la solitude. — Alphonse refuse et de plaider et de paraître à la cour. — Désespoir du père et perplexités du fils. — Visite aux Incurables. — La céleste lumière. — Alphonse suspend son épée à l'autel de N.-D. de la Merci. — Il forme le projet de se faire prêtre et d'entrer à l'Oratoire. — Tentateurs et protecteurs. — Mgr Cavalieri. — D. Joseph présente lui-même son fils à l'archevêque de Naples.

Une fois échappé à cet oiseau de proie qu'on nomme le monde, Alphonse naquit à une vie nouvelle. L'hallucination des apparences s'évanouit comme les rêveries d'un songe, tandis que les réalités, Dieu, l'âme, l'éternité, se dressèrent à ses yeux dans toute leur grandiose majesté. Il sentit s'éveiller en lui un besoin extraordinaire de solitude et de méditation. Fidèle à cet attrait de la grâce, il congédia ses clients, s'isola de ses parents et de ses amis, et transforma sa chambre en ermitage. Là, comme l'anachorète, il passa ses jours aux pieds de son crucifix, dans la prière, les pieuses lectures, les saintes contemplations. Il ne sortait de sa cellule que pour visiter le prisonnier du tabernacle, le seul ami de son cœur. Le matin il assistait au saint sacrifice et recevait la sainte communion ; le soir, à l'adoration des Quarante heures, on le voyait abîmé devant la divine hostie. Dans ces bienheureux colloques il oubliait tout : le temps qui fuyait trop vite à son gré, le peuple qui l'entourait, le désordre de sa chevelure qui tombait à larges flots sur ses épaules au point d'attirer tous les regards. Après Jésus, il ne fréquentait plus que ses membres souffrants, les pauvres malades des Incurables, et celui qui tenait à son égard la place de Dieu, le père Pagano, son fidèle directeur. Il lui exposait les besoins de son âme, et surtout les scrupules qui le tourmentèrent à cette époque de sa vie. « Des doutes, des inquiétudes, raconte-t-il lui-même, me tenaient

souvent dans l'angoisse; mais mon obéissance aveugle au père Pagano calmait ces tempêtes intérieures. » Ainsi, pour mieux tremper l'âme de son serviteur, Dieu mêlait les peines aux consolations.

Tout d'abord cette vie solitaire n'étonna pas trop don Joseph. L'extrême confusion qu'avait éprouvée son fils expliquait ce dégoût du barreau et des affaires. La plaie, disait-il, finira par se cicatriser, et alors il reprendra ses occupations ordinaires. Mais à la longue, comme aucun changement ne se produisait, il en conçut un profond chagrin. « Quel projet peut donc méditer don Alphonse? » disait-il souvent à dona Anna, qui, du reste, partageait ses inquiétudes. Tous deux ne devinaient que trop bien ce qui se passait dans son âme, mais ils n'osaient approfondir ce sujet, pour ne pas voir s'évanouir un reste d'espérance. L'incident suivant vint les tirer d'incertitude.

La famille de Liguori avait alors sur les bras une affaire litigieuse qui intéressait tous ses membres. Naturellement don Joseph chargea son fils de l'étudier. « Mon père, lui répondit Alphonse avec une respectueuse fermeté, je vous prie de vous adresser à un autre. J'ai dit adieu au barreau, et ne veux plus m'occuper que du salut de mon âme. » A cette déclaration catégorique qui confirmait ses pressentiments, don Joseph resta d'abord suffoqué, puis il éclata en sanglots et quitta la chambre de son fils sans pouvoir articuler une parole. C'en était donc fait de la gloire de sa maison, de tout ce brillant avenir que l'amour paternel avait rêvé. L'édifice s'écroulait comme un château de cartes qu'a dressé la main d'un enfant et que le moindre souffle renverse. Le malheureux père alla raconter son infortune à sa femme, qui s'efforça de le consoler en lui faisant espérer que le temps triompherait des dégoûts d'Alphonse pour sa profession. « Oh non, dit Joseph, je connais son opiniâtreté; une fois sa résolution prise, il est inflexible. »

Au reste, s'il avait pu conserver encore une lueur d'espoir, il la perdit bientôt. Le 28 août, la ville de Naples célébrait l'heureux universaire d'une royale naissance, celle de l'impératrice Isabelle, femme de Charles VI. A cette occasion il y avait grande fête à la cour, réception de la noblesse au palais du vice-roi, et cérémonie du baise-main, que don Joseph ne pouvait éviter. Il pressa son fils de l'accompagner au palais, mais celui-ci s'excusa sous un prétexte quelconque. Aux pressantes instances de son père, il répondit par la pensée qui dominait alors son esprit : « Que voulez-vous que j'aille faire à la cour? Tout cela n'est que vanité. » Don Joseph n'était pas d'humeur à supporter une contradiction, encore moins

une remontrance : « Fais ce que tu veux, lui dit-il d'un ton plein de colère, et va où bon te semble. » Alphonse voulut le calmer. « Pardonnez-moi, lui dit-il humblement, la peine que je viens de vous faire : je suis prêt à vous accompagner. » Mais le bouillant capitaine n'entendait plus rien : « Laisse-moi, répétait-il, et fais ce qu'il te plaît. » Il lui tourna le dos et monta en carrosse, non pour se rendre à la cour, mais bien pour aller dévorer son chagrin dans sa maison de campagne de Marianella.

Alphonse se trouva dès lors en proie à de terribles perplexités. D'un côté la grâce l'entraînait loin du monde, et de l'autre son père voulait à toute force l'y ramener; quel parti prendre pour ne pas blesser sa conscience? « Si je résiste à l'autorité paternelle, se disait-il, je fais mal; et si j'obéis à mon père contre la volonté de Dieu, ne fais-je pas plus mal encore? Qui donc me montrera le chemin à suivre? » Profondément troublé, il se dirigea vers l'hôpital des Incurables, où son cœur lui disait qu'il entendrait la réponse de Dieu.

A peine avait-il commencé sa visite ordinaire aux malades, qu'il se vit tout à coup environné d'une mystérieuse lumière. En même temps il lui sembla que la maison, secouée par un tremblement de terre, allait s'écrouler. Puis il entendit une voix intérieure articuler distinctement ces mots : « Laisse là le monde, et donne-toi tout à moi. » Bouleversé jusqu'au fond de l'âme, Alphonse conserva cependant assez de sang-froid pour continuer son œuvre de charité. La visite terminée, il descendait l'escalier de l'hôpital, quand tout à coup l'éclatante lumière reparaît, de nouveau la maison s'ébranle, et la même voix répète avec plus de force encore : « Laisse là le monde, et donne-toi tout à moi. » Stupéfait, il s'arrête et s'écrie : « Seigneur, trop longtemps j'ai résisté à votre grâce : faites de moi ce qu'il vous plaira. » Et il sortit de l'hôpital les yeux pleins de larmes.

Sous l'impression de cet étrange phénomène, il s'achemina, non point vers le palais des Liguori, mais vers une église qu'il avait beaucoup fréquentée durant ces quinze derniers jours. C'était l'église de la Rédemption des Captifs, dédiée à Notre-Dame de la Merci. On venait d'y célébrer à l'occasion de l'Assomption une neuvaine solennelle qu'Alphonse avait suivie très assidûment. La célèbre Madone était encore exposée dans le sanctuaire. Instinctivement, il alla se jeter à ses pieds pour lui demander la grâce de connaître et d'accomplir la volonté de Dieu. A l'instant il se voit, pour la troisième fois, investi d'une lumière toute céleste, et ravi hors de lui-

même. C'était l'heure du grand holocauste. Sous l'impulsion de l'esprit divin, Alphonse se consacra au service de Dieu et s'engagea d'une manière irrévocable à embrasser l'état ecclésiastique. Il prit même la résolution d'entrer le plus tôt possible à l'Oratoire. Comme gage de sa promesse, il détacha l'épée de gentilhomme suspendue à son côté, et la déposa sur l'autel de Notre-Dame de la Merci.

Ainsi Dieu acheva dans cette église de la Rédemption des Captifs la conquête de celui qui devait être le rédempteur de tant d'âmes, esclaves de Satan. Jamais Alphonse n'oublia cette journée mémorable ni ce sanctuaire de Marie. Jamais il ne retournait à Naples sans faire une visite d'action de grâces à sa céleste bienfaitrice. « C'est elle, disait-il un jour en montrant l'image de Notre-Dame de la Merci, c'est elle qui m'a tiré du monde et m'a fait entrer dans l'état ecclésiastique. »

En quittant la Madone, Alphonse se rendit à l'Oratoire pour confier au père Pagano les merveilleuses faveurs dont il venait d'être l'objet, ainsi que sa résolution d'entrer dans la milice sainte sous la bannière de saint Philippe de Néri. Le prudent directeur l'écouta froidement : « On ne décide pas ces grandes choses en un jour, lui dit-il; dans un an vous aurez ma réponse. — Dans un an! s'écria le jeune homme, je ne veux pas même attendre un jour. — Mon fils, reprit le père Pagano, il faut procéder lentement, mûrir votre dessein, et prier beaucoup pour connaître la volonté divine, » et il congédia son pénitent, tout en admirant la puissance de Dieu sur les âmes.

Rentré chez lui, Alphonse prit l'énergique détermination de s'abstenir de toute nourriture durant trois jours, d'abord pour expier les trois jours de jeûne déréglé qu'il s'était imposé par dépit après la perte de son procès, et ensuite pour obtenir de Dieu par la voix de son directeur la confirmation de ses résolutions. Comme son père était encore à Marianella, il trouva différents prétextes afin de ne point paraître à table. Ces trois jours, il les passa dans d'ineffables délices, et, pour ainsi dire, sur le cœur de son Dieu. Quand il rendit compte à son directeur de ces saintes joies, de son inexprimable horreur du monde, de son ardent désir du sacerdoce, celui-ci ne put que l'encourager à suivre une vocation qui venait évidemment du ciel. Quant à son entrée à l'Oratoire, le père Pagano et ses consulteurs furent d'avis qu'il ne faudrait ouvrir la porte au pieux gentilhomme qu'après avoir obtenu l'assentiment de don Joseph, avis d'autant plus sage qu'on pouvait s'attendre de la part de ce dernier à une vive opposition.

En effet, don Joseph revint de Marianella apaisé mais non rési-

gné. Ne sachant rien des dernières décisions de son fils, il en était encore à déplorer le fatal entêtement qui le tenait éloigné du barreau. Dominé par cette idée fixe, il ne cessait de le torturer, tantôt le conjurant de ne pas sacrifier ses intérêts les plus chers, tantôt lui reprochant avec colère sa vie inutile et extravagante. « Je prie Dieu, lui dit-il un jour, de me retirer de ce monde ou de vous en retirer, car je n'ai plus le courage d'arrêter les yeux sur vous. » Cette parole, sortie d'un cœur profondément ulcéré, produisit sur Alphonse un effet tout contraire à celui que son père en attendait. « Dieu est mon seul refuge, se dit-il, puisque mon père lui-même semble me renier. » Et il résolut d'en finir avec toutes ces luttes en manifestant sa ferme décision d'embrasser l'état ecclésiastique. Un jour donc, à la suite d'un nouvel assaut, il termina l'entretien par ces mots : « Inutile, mon père, de vous tourmenter à mon sujet. Je dois vous déclarer que je n'appartiens plus au monde : j'ai fait la promesse irrévocable d'entrer à l'Oratoire pour m'y consacrer à Dieu. Je vous prie de ne pas vous troubler et de me donner votre bénédiction. » A ce discours, auquel il ne s'attendait nullement, don Joseph, immobile, consterné, se demandait s'il était bien éveillé ou si quelque cauchemar lui troublait l'esprit. Soudain, laissant un libre cours à son désespoir, il éclata en plaintes violentes, et se retira dans ses appartements.

Seul avec sa douleur, il se représenta les suites fatales de la détermination prise par son fils. C'était, outre le renversement de sa fortune, l'écroulement des projets grandioses que les talents d'Alphonse avaient fait concevoir; c'était peut-être, à bref délai, l'extinction de l'illustre famille de Liguori. Deux autres de ses fils, Benoît et Gaétan, appartenaient déjà, l'un au clergé séculier, l'autre au clergé régulier. Il ne lui restait que don Hercule, un jeune homme de dix-huit ans, que Dieu pouvait lui enlever. Et voilà que son aîné, son privilégié, l'espoir de sa race, la gloire de sa maison, par un coup de tête ridicule, allait causer sa propre ruine et celle de sa famille! De ces considérations l'irritable capitaine concluait qu'il était de son devoir d'opposer au dessein d'Alphonse une invincible résistance, et d'employer tous les moyens pour ramener à la raison cet esprit égaré. Hélas! que de parents, illusionnés par l'intérêt ou par l'orgueil, contrarient, comme le père de notre saint, la vocation de leurs enfants et s'imaginent accomplir un devoir en luttant contre Dieu!

Don Joseph affecta d'abord de ne plus adresser la parole à son fils et de le traiter avec mépris, en homme qui ne mérite plus aucun égard. Dona Anna souffrait cruellement de ces mauvais

traitements qui brisaient le cœur d'Alphonse, et s'efforçait de mettre un peu de baume sur la plaie. Le jeune homme endura tout sans se plaindre, mais aussi sans fléchir. Alors le père s'avisa d'une autre tactique, en apparence moins cruelle, mais plus crucifiante et plus dangereuse. Il prit son fils à part, énuméra toutes les raisons qui devaient lui faire abandonner son projet, et cela avec l'éloquence que donne la passion. Il se jeta à son cou, le suppliant d'avoir pitié de lui et de ne pas délaisser un père qui l'avait tant aimé. Alphonse mêla ses larmes aux larmes paternelles, mais il ne céda pas.

En désespoir de cause, don Joseph conjura ses amis de lui venir en aide. Parmi eux se trouvaient des personnages que le jeune avocat avait appris à respecter, tel que don Muzio de Maio, président de la cour royale, et le père de Miro, abbé des bénédictins. Tous deux se prêtèrent aux désirs du capitaine, mais sans succès. Aux observations du président Alphonse répondit en chrétien : « Dieu m'appelle : je dois obéir. » Au père abbé, qui employait toutes les ressources de son esprit pour lui représenter les avantages du droit d'aînesse, le tort qu'il allait se faire en quittant le monde, et l'insigne folie de tout sacrifier à de prétendues inspirations dont le diable sans doute était l'auteur, Alphonse, en vrai sage, opposa cette réponse : « Votre conviction n'est pas la mienne. Je suis certain, moi, que Dieu me veut hors du monde; je dois et je veux me rendre à son appel. » Tous ceux qui essayèrent de le vaincre échouèrent contre son inébranlable volonté : « Je me suis fait auprès de lui l'avocat du diable, racontait un prêtre, mais j'ai perdu ma peine. »

Cependant, au milieu de ces assauts quotidiens, Alphonse ne manquait pas de défenseurs. Outre le père Pagano de l'Oratoire, le père Vincent Cutica, supérieur des lazaristes, et le chanoine Gizzio, parent par alliance de dona Anna, le soutenaient de leur puissante autorité, mais don Joseph trouvait toujours quelque objection à leur opposer. Pour triompher de sa résistance il fallut l'intervention d'un homme qui possédait toute sa confiance : c'était le digne frère de sa femme, Mgr Cavalieri, évêque de Troia. Le saint prélat, âgé de soixante ans, dont il avait passé la moitié dans les durs labeurs de l'épiscopat, était alors retenu à Naples par sa santé maladive. Souvent Alphonse avait recours à lui pour se consoler et se fortifier dans cette lutte de chaque instant. Comme moyen extrême, don Joseph crut aussi devoir recourir aux bons offices du saint évêque pour ramener son fils au devoir de l'obéissance, et lui remettre sous les yeux les obligations d'un aîné de famille. Mais, au lieu d'entrer dans

ses vues, le digne prélat lui dit d'un air sévère : « Comment! Pour sauver mon âme, j'ai renoncé moi-même à mon droit d'aînesse, et vous voulez que je conseille à votre fils de faire le contraire, au risque de me perdre avec lui pour toute l'éternité. » A cette parole, sortie de son cœur plein de foi, le saint vieillard joignit l'exposé des raisons qui, dans le cas présent, prouvaient jusqu'à l'évidence la réalité d'une vocation divine, et il finit par supplier son cher beau-frère de ne pas s'opposer plus longtemps à la volonté de celui qui a droit de commander à tous.

Cette voix vraiment épiscopale brisa la résistance de don Joseph. Il permit à son fils d'embrasser l'état ecclésiastique, sous la condition toutefois qu'il renoncerait à l'Oratoire et demeurerait dans la maison paternelle. D'après les conseils de son saint oncle et du père Pagano, Alphonse accepta la condition imposée par son père, ou plutôt dictée par la Providence, qui se sert des volontés humaines pour arriver à ses fins. Sans l'opposition de don Joseph, Alphonse se fixait à l'Oratoire et perdait ainsi la liberté nécessaire pour fonder la grande œuvre en vue de laquelle Dieu l'appelait au sacerdoce.

Quelques jours après, le capitaine des galères royales, don Joseph de Liguori, accompagné de son fils, avocat au barreau de Naples, demandait une audience à l'éminentissime cardinal de Naples, Mgr Pignatelli. Introduit auprès du vénérable prélat, il lui présenta don Alphonse, en le priant de vouloir bien l'admettre au nombre des aspirants au sacerdoce. L'archevêque connaissait le brillant avocat, mais ignorait absolument ses nouvelles dispositions. Aussi ne put-il s'empêcher de témoigner, avec sa grande satisfaction, une surprise plus grande encore. « Eh quoi! répétait-il à don Joseph, votre fils veut se faire prêtre! — Hélas! répondit le pauvre père, telle est sa ferme volonté, et plût à Dieu qu'il en fût autrement! » A ces mots, de grosses larmes tombèrent de ses yeux, larmes bien amères en ce moment, mais qui bientôt se changeront en larmes de joie.

Le 23 octobre de l'année 1723, à l'âge de vingt-sept ans, Alphonse dépouilla l'habit séculier pour revêtir la livrée de Notre-Seigneur. C'était un samedi : la Vierge de la Merci, qui l'avait appelé, voulut elle-même l'offrir à son divin Fils.



CHAPITRE V.

L'ASPIRANT AU SACERDOCE.

1724-1726

Le séminaire de Naples. — Études privées. — Règlement des jeunes clercs. — Alphonse s'adonne à l'étude des sciences ecclésiastiques. — Ses maîtres — Ses règles de sanctification. — Ses fonctions cléricales. — Sa vie humble et pauvre. — Les trois amis. — La tonsure et les ordres mineurs. — Alphonse, sociétaire de la « Propagande » et des « Pères Blancs. » — Le sous-diaconat. — Mission de Caserta. — Diaconat. — Premier sermon à Saint-Jean. — Mort de Mgr Cavalieri. — Maladie mortelle et guérison miraculeuse. — L'ordination sacerdotale.

Le cardinal Pignatelli, une des gloires de l'ordre des théatins, gouvernait depuis seize ans l'Église de Naples quand Alphonse entra dans les rangs du clergé. Il avait consacré tout ce temps à perfectionner par de sages règlements la discipline ecclésiastique. Son séminaire était vraiment une pépinière de prêtres pieux, vertueux, aussi savants que zélés. Outre la littérature et la philosophie, on y enseignait la théologie dogmatique et morale, le droit civil et le droit canonique. Des leçons d'Écriture sainte et de langue hébraïque initiaient les jeunes clercs à l'intelligence des livres sacrés. Au nombre des professeurs brillaient alors les deux Majella, don Janvier Fortunato, plus tard évêque de Cassano, les Faenza, les Mazocchi, et surtout l'illustre chanoine Gizzio, qui pendant quarante ans exerça la charge de supérieur.

Alphonse aurait donc pu trouver au séminaire archiépiscopal de solides garanties de science et de piété sous la direction du vénérable Gizzio, son parent et son soutien dans les récentes luttes contre son père, mais des personnages respectables lui conseillèrent d'étudier la théologie en son particulier. Son âge avancé ne comportait guère un contact journalier avec des compagnons à peine sortis de l'adolescence, et ensuite il convenait de ménager la susceptibilité

de ses parents, qui n'eussent pas été flattés de voir le descendant des Liguori traverser les rues de Naples au milieu d'humbles séminaristes. Il étudia donc les sciences comme il avait étudié la littérature et le droit, dans la maison paternelle. Du reste, grand nombre de clercs, à cette époque, se préparaient au sacerdoce sans passer par le séminaire. Des règlements précis, auxquels tous devaient s'astreindre sous peine d'exclusion, pourvoyaient à leur instruction comme à leur formation sacerdotale. D'après les prescriptions synodales, ces jeunes clercs devaient se réunir dans la matinée du dimanche chez les pères de la Mission pour y faire en commun leurs exercices de piété. Chaque semaine avait lieu une conférence théologique, à laquelle tous étaient tenus d'assister. Les dimanches et fêtes, ils exerçaient les fonctions cléricales dans la paroisse qui leur était assignée. Avant la promotion aux ordres sacrés, les ordinands s'y préparaient par dix jours de retraite. De plus, chaque année, les pères des Missions apostoliques leur prêchaient les exercices spirituels. Alphonse, on le devine, se conforma de point en point à ces sages prescriptions, dont un contrôle sévère assurait du reste l'universelle et parfaite observation.

Sa connaissance des saints canons l'avait préparé aux études théologiques. Ensuite, sachant avec quelle ténacité les légistes et les historiens de cette époque conspiraient contre les droits de l'Église, il comprenait mieux que personne la nécessité de posséder à fond la vraie doctrine pour être à même de la défendre contre l'incrédulité qui la nie et contre l'hérésie qui la dénature. Aussi se remit-il au travail avec la sainte passion d'un soldat qui se forge des armes pour combattre l'ennemi. La théologie dogmatique et morale faisait ses délices. L'une lui révélait les profonds mystères de l'amour divin, l'autre les moyens de répondre à cet amour et de conduire les âmes à leur fin dernière. Il aimait à suivre les développements de cette science divine dans les saints Pères, qui furent toujours ses maîtres chéris, dans les définitions de la sainte Église, dans les auteurs les plus estimés, et surtout dans saint Thomas, qu'il honorait d'un culte spécial. L'histoire de l'Église, les attaques des hérétiques, les apologies vengeresses des grands docteurs attirèrent aussi son attention. Persuadé que l'Écriture sainte doit être le livre favori du prêtre, il ne passait pas un jour sans se nourrir de cette manne céleste, dont l'Esprit, qu'il invoquait sans cesse, lui faisait goûter, mieux que les plus doctes commentaires, l'ineffable suavité. Quant à la théologie ascétique, chère à tous ceux qui aiment Dieu et les âmes, il en puisait la moelle dans les écrits et les exem-

ples des saints, particulièrement de sainte Thérèse, sa patronne de prédilection.

Parmi les docteurs éminents de cette époque, se distinguait entre tous don Nicolas Torni, chanoine de l'église métropolitaine. Membre de la Propagande, ou congrégation des Missions apostoliques, il en avait longtemps dirigé les études. D'une érudition très variée, nul ne le consultait sans recevoir quelque lumière. Alphonse le prit pour maître, et sut apprécier son mérite, car, dans ses ouvrages, jamais il ne parle de Torni qu'avec les plus magnifiques éloges. De son côté, le vénérable chanoine, comprenant qu'il y avait dans son élève l'étoffe d'un grand théologien, l'aida de tout son pouvoir. Un autre professeur émérite, don Janvier Fortunato, qu'Alphonse consultait aussi dans ses doutes, rendait hommage à sa perspicacité, ainsi qu'à la merveilleuse facilité avec laquelle il exposait les controverses les plus subtiles et débrouillait les cas de conscience les plus compliqués. Dans les académies ecclésiastiques où se rassemblaient les savants pour étudier les problèmes difficiles de la science sacrée, Alphonse excitait l'admiration de tous par ses discussions méthodiques et savantes. On voit qu'il se jeta sur les livres de théologie comme autrefois sur les livres de droit. Le soir, il retrouvait un second président Caravita dans l'excellent Nicolas Guerriero, chez qui se réunissaient les principaux membres du clergé napolitain pour profiter de ses vastes connaissances et discuter sous sa direction certaines questions d'actualité.

Toutefois Alphonse n'oubliait pas que si le prêtre, lumière du monde, doit posséder la science, il doit en même temps, comme sel de la terre, se distinguer des laïques par sa piété comme par sa vertu. Les règles qu'il s'imposa dès le début de sa vie cléricale seront avantageusement méditées par tous les aspirants au sacerdoce.

1. Le clerc, dit-il, doit faire chaque jour une heure d'oraison mentale, afin de se conserver dans le recueillement et la ferveur; visiter le saint Sacrement, surtout là où il est solennellement exposé; lire la vie des saints pour s'exercer à les imiter; honorer d'un culte tout particulier la très sainte Vierge Marie, mère et reine de l'Église.

2. Pour se sanctifier, le jeune clerc ne doit fréquenter que des prêtres modèles, afin de s'édifier par leurs bons exemples; fuir les conversations mondaines; éviter la familiarité avec les laïques, surtout avec les femmes, et veiller soigneusement sur sa réputation, pour l'honneur du corps respectable auquel il appartient.

3. Le jeune clerc se montrera obéissant aux ordres de ses supérieurs, modeste sans affectation comme sans fierté, calme et paisible à la maison, exemplaire en classe, édifiant à l'église, surtout quand il y exerce ses saintes fonctions.

4. A la sainteté négative, qui consiste dans l'exemption du péché, le clerc ajoutera la sainteté positive, par l'exercice des vertus. Il doit s'approcher du saint tribunal au moins tous les huit jours, et de la sainte table plus souvent encore.

Ces règles de sanctification, Alphonse les observait avec la plus scrupuleuse fidélité, édifiant ainsi toute la population, et particulièrement la paroisse Saint-Ange, à laquelle le cardinal l'avait attaché. Tous les jours on le voyait servir le prêtre à l'autel avec une piété et une modestie vraiment angéliques. Le dimanche, il remplissait les fonctions d'acolythe ou de thuriféraire avec tant de simplicité et de dignité qu'il forçait l'admiration même d'amers censeurs qui ne lui pardonnaient pas son renoncement au monde. Quant au peuple, il ne pouvait contempler sans émotion le noble gentilhomme, devenu volontairement le dernier de tous dans la maison du Seigneur. Comment ne pas louer son humilité quand, le dimanche, on le voyait passer dans les rues de la cité, le crucifix en main, chantant de pieux cantiques avec les enfants qu'il conduisait à l'église. Le brillant avocat se faisait alors petit avec les petits et leur expliquait avec la plus exquise simplicité les éléments de la religion. Pour les disposer à recevoir dignement le pain des anges, il les formait à la piété, les éloignait des occasions de péché, les initiait à la pratique des vertus chrétiennes, avec tant d'amour et de dévoûment qu'il les ravissait d'admiration. Déjà dans l'humble catéchiste on devinait l'apôtre qui remuera le monde par ses ardentes prédications.

Toutefois s'il eut de fervents admirateurs, il eut aussi des ennemis. La noblesse mondaine n'aime pas de voir un gentilhomme troquer son épée contre un cierge. Elle adore Jésus, mais elle n'estime ni la paille de l'étable, ni le bois de la croix. Alphonse, lui, se montrait chrétien d'outre en outre, c'est-à-dire disciple du crucifix. Il ne connaissait ni répugnances ni délicatesses. Il portait le cilice, ne reculait pas devant les disciplines sanglantes, et jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge. Ses vêtements humbles et communs ne rappelaient en rien l'homme du monde d'autrefois. Plus de carrosse pour le transporter, plus de serviteurs en livrée pour l'accompagner. Par condescendance envers son père, il se laissa suivre quelque temps encore par un la-

quais, mais il s'en débarrassa bien vite comme de toute autre distinction honorifique, de manière à ressembler en tout au plus pauvre des prêtres.

Dès lors plusieurs de ses anciens amis affectèrent de le traiter avec mépris et feignirent même de ne plus le connaître. Il devint la fable des avocats, des seigneurs, des princes, qui autrefois le portaient aux nues. Depuis saint Paul, le monde n'a guère changé : il appelle toujours la sagesse une folie, et ne se doute nullement que lui-même est fou. Le président de la cour royale, don Muzio de Maio, si plein jadis d'affection pour Alphonse, lui ferma sa porte dès que ce dernier eut revêtu l'habit clérical, sous prétexte qu'un gentilhomme ne se présente pas dans cet accoutrement chez des gens respectables. Don Joseph lui-même, le brave capitaine, rougissait de son fils. Plus d'entretiens intimes, plus de promenades avec lui. Il évitait de le rencontrer par la ville, afin de n'avoir pas à échanger avec ce paria une parole ou un salut. Le saint jeune homme endura ces mépris des années entières, souffrant cruellement dans son cœur, mais heureux d'être traité comme Jésus-Christ.

Il ne manquait pas du reste de généreux chrétiens qui s'efforçaient de lui faire oublier par leur affection ces dédains de l'orgueil froissé. Un avocat célèbre, Dominique Bruno, avait autrefois perdu en plaidant contre Alphonse un procès de grande importance. Le retrouvant un jour en habit clérical, il lui sauta au cou en pleine rue et lui dit gaiement : « Mon cher Alphonse, Dieu vous le pardonne, mais vous auriez dû endosser cet habit trois ans plus tôt : vous ne m'auriez pas fait passer pour un ignorant, ni ravi la palme que je vous disputais. » Puis il le félicita de tout son cœur du parti qu'il avait pris. D'autres personnes, même des plus honorables, lui vouèrent la plus franche amitié, et parmi ces dernières nous retrouvons avec plaisir les trois jeunes clercs qui, nos lecteurs s'en souviennent, l'avaient si souvent admiré, sans le connaître, à l'adoration des Quarante heures.

Jean Mazzini, Joseph Panza, Joseph Porpora, tous trois distingués par leurs talents comme par leur naissance, se préparaient ensemble au sacerdoce. Ils se demandaient avec tristesse pourquoi ils ne retrouvaient plus aux pieds des autels le jeune gentilhomme qui les avait autrefois tant édifiés, lorsqu'un jour ils remarquèrent à sa place un jeune homme en soutane dont l'attitude, les manières, la vive piété, leur rappelèrent d'une façon frappante le mystérieux inconnu. Sous ce nouveau costume, se disaient-ils,

n'est-ce point le même personnage? Pour en avoir le cœur net, ils l'attendirent au sortir de l'église : « Monsieur, lui dit Mazzini, je vais vous poser une question qui pourra vous paraître indiscrète, mais vous me pardonnerez mon audace parce qu'il s'agit de la gloire de Dieu et de notre intérêt spirituel. Ne seriez-vous pas le jeune gentilhomme que nous avons tant de foi rencontré à l'adoration des Quarante heures? » Alphonse sourit, et leur avoua qu'ils avaient bien deviné. « Dans ce cas, reprit Mazzini, encouragé par l'affabilité de son interlocuteur, nous oserons vous prier de nous raconter pour notre édification comment s'est opérée la transformation que nous remarquons en vous. — Dieu l'a ainsi voulu, » répondit Alphonse avec humilité. Et il leur raconta naïvement son histoire; comment, issu de la famille des Liguori, il exerçait la profession d'avocat dans l'espérance d'arriver aux premières charges de l'État, et comment une lumière venue du ciel lui avait fait comprendre la vanité des choses de ce monde, ainsi que la vraie sagesse, laquelle consiste dans le seul amour de Dieu. Il leur dépeignit, non sans émotion, la scène des Incurables, son ravissement dans l'église de la Rédemption des Captifs, et l'offrande de son épée à Notre-Dame de la Merci. Il ne leur cacha pas les tribulations dont il avait à souffrir au sein de sa famille, et les supplia de l'aider par leurs prières à les supporter courageusement.

Les trois jeunes gens étaient touchés jusqu'aux larmes. Une si grande fermeté de caractère jointe à une si tendre piété, gagna leurs cœurs, et ils lui demandèrent de vouloir bien les honorer de son amitié. Depuis ce temps ils ne firent plus avec lui qu'une seule âme. Tous les jours ils se retrouvaient aux pieds du saint Sacrement, puis allaient ensemble faire une visite aux sanctuaires privilégiés de la Madone. Sur la route, dans de pieux entretiens qui rappellent ceux de saint Basile et de saint Grégoire, ou les conférences d'Augustin et de ses amis à Cassiacum, ils dissertaient sur les perfections divines, sur les gloires de Marie, sur l'héroïsme des saints, ou encore sur les grands moyens d'arriver à la perfection. Quelquefois, entraînés par le charme de ces conversations, les plus délicieuses pour les esprits élevés, ils sortaient de la ville et se retiraient dans quelque endroit solitaire, où ils prolongeaient leurs saintes causeries jusqu'à la tombée de la nuit. Ainsi les âmes nobles et pieuses se sentaient attirées vers Alphonse par une secrète affinité; ainsi Dieu préparait de loin à son apôtre ceux qui devaient être ses premiers collaborateurs.

Le 23 septembre 1724, moins d'une année après son inscription

sur le registre des clercs, Alphonse reçut la tonsure des mains de Mgr Mirabello, archevêque de Nazareth. On le jugea digne de cet honneur d'après les certificats délivrés par ceux qui avaient charge de surveiller sa conduite. Le curé de Saint-Ange attesta sous la foi du serment « que l'aspirant avait régulièrement assisté aux offices divins et parfaitement rempli ses fonctions, surtout celle d'évangéliser les petits enfants ». Un secrétaire des Missions apostoliques certifia « sa constante assiduité aux exercices des ordinands; » le père Vincent Cutica, « son assistance régulière aux réunions spirituelles du dimanche, ainsi que son grand zèle pour l'étude des rubriques et des saintes cérémonies ». On voit par ces comptes rendus minutieux que l'archevêque de Naples ne conférait les ordres, ou même la simple tonsure, qu'à bon escient.

Préparé de longue date à son sacrifice, c'est avec une sainte allégresse qu'Alphonse vit tomber sous les ciseaux du pontife les touffes de ses cheveux, symbole des vanités du siècle. La couronne cléricale lui paraissait plus belle et plus enviable que la couronne des empereurs. Son cœur exultait en prononçant la glorieuse formule : « Le Seigneur est désormais mon partage et mon héritage. » Trois mois après il recevait les ordres mineurs, qui l'approchaient un peu plus du saint autel, objet de tous ses vœux. Pour remercier son Dieu, il voulut faire encore un pas vers les âmes et montrer ainsi au Rédempteur combien il brûlait de travailler à étendre son règne.

Parmi les sociétés de missionnaires qui florissaient à Naples au commencement du dix-huitième siècle, se distinguait tout spécialement la congrégation dite de la Propagande. L'Italie entière admirait les hommes remarquables sortis de son sein et les grandes choses accomplies par leur ministère. Son but était primitivement l'évangélisation des fidèles; mais, de fait, durant les soixante-dix ans écoulés depuis sa fondation, aucun de ses membres n'avait quitté l'Italie. Les missions aux catholiques firent oublier les missions étrangères, bien qu'en vertu de la règle les sujets fussent autorisés, sur l'avis conforme des supérieurs, à offrir leurs services à la société de la Propagande, établie à Rome pour porter la foi aux nations infidèles.

Soit qu'il voulût se consacrer aux missions napolitaines, soit qu'il caressât l'idée de passer les mers pour travailler à la conversion des peuples païens, Alphonse sollicita son admission dans la célèbre congrégation. Comme il possédait éminemment toutes les conditions exigées des candidats, aptitude pour la prédication, vie

intègre, zèle apostolique, on l'admit au noviciat, à la grande joie de Nicolas Torni et du chanoine Gizzio, directeurs de cette œuvre. Dès lors il assista chaque semaine aux conférences scientifiques et ascétiques des sociétaires, qu'il étonna souvent par ses vertus comme par l'étendue et la profondeur de sa science. Il participa même comme catéchiste, en juin 1722, à une grande mission que prêcha le chanoine Gizzio, accompagné de dix autres confrères, aux pêcheurs de l'île de Procida, sur la côte de Naples. Ainsi Jésus inaugura ses prédications en réunissant autour de lui les pêcheurs du lac de Galilée.

Tel était le zèle du jeune clerc, qu'à peine admis à la Propagande, il entra dans la société des Pères Blancs, appelés de ce nom parce qu'ils revêtaient un manteau blanc pour remplir leurs pénibles fonctions. Fondée à Naples en 1430 par saint Jacques de la Marche, cette société avait pour but de procurer des secours spirituels aux condamnés à mort, surtout pendant les trois jours qui précédaient l'exécution. On n'y admettait que des prêtres courageux et exemplaires, seuls capables de vaincre les résistances de malfaiteurs trop souvent endurcis par l'habitude du crime. Alphonse avait une prédilection pour les âmes les plus exposées à la perdition éternelle : aussi se fit-il avec joie, durant tout son séjour à Naples, l'ami et le compagnon de ces rebuts de la société, qu'il transformait en vrais pénitents avant que le bourreau mît la main sur eux. Des fruits de son expérience il composa plus tard un petit traité sur la manière d'assister les condamnés à mort et sur les moyens à prendre pour les amener à résipiscence.

Le jour du sous-diaconat approchait. Après s'y être préparé dans le silence et la prière, le 21 septembre 1725, Alphonse fit sans hésiter le pas solennel qui le consacrait définitivement au service des autels. Quelque temps après, reçu profès de la Propagande, il partit immédiatement, avec un certain nombre de ses collègues, pour évangéliser la ville de Caserta. Il ne remplit dans cette mission qu'un rôle très humble, et néanmoins il gagna tous les cœurs, à commencer par celui de l'évêque. Rien de plus touchant à ce sujet que la déposition d'une honorable dame, lors du procès de béatification.

« Je n'avais que treize ans, dit-elle, quand j'entendis prononcer le nom du serviteur de Dieu et que j'eus le bonheur de le voir. C'était à l'occasion d'une mission donnée dans notre ville de Caserta. Parmi les missionnaires se trouvait don Alphonse, qui à cette époque n'était pas encore prêtre. Il expliquait aux enfants la doctrine

chrétienne et j'assistais assidûment à ses catéchismes. Les hommes avaient de lui une très haute opinion, et je me souviens que mon père m'en parlait souvent comme d'un clerc très avancé dans les choses divines. Mon père me raconta aussi qu'un jour le serviteur de Dieu priait dans la cathédrale auprès d'une image de la sainte Vierge, quand l'évêque s'approcha de lui et lui demanda lequel des prédicateurs s'appelait Alphonse de Liguori. Il avait, disait-il, connu autrefois à Naples un jeune gentilhomme de ce nom. A cette question, Alphonse rougit et se cacha le visage dans ses mains; puis, levant les yeux vers la Madone : « C'est moi, dit-il, qui suis le pauvre pécheur à qui cette très aimable mère a obtenu la vocation ecclésiastique. » Lorsque, la mission terminée, les pères quittèrent Caserta pour retourner à Naples, le peuple s'était tellement épris du jeune missionnaire qu'un grand nombre de personnes l'accompagnèrent longtemps, s'attachant à ses vêtements, et le suppliant avec larmes de ne les point quitter [1]. A ces démonstrations d'un peuple enthousiaste en faveur de l'humble catéchiste, on devine l'attraction puissante qu'exercera bientôt sur les âmes l'incomparable apôtre.

A mesure qu'il montait les degrés du sacerdoce, son amour pour Dieu prenait de nouveaux accroissements. Informé de ses remarquables progrès dans la piété, de l'assiduité avec laquelle il exerçait ses fonctions, et de son zèle ardent pour le salut des âmes, l'archevêque l'admit au diaconat, avec dispense des interstices, le 6 avril 1726. De plus, il permit au nouveau diacre de prêcher dans toutes les églises de Naples. Son premier sermon eut pour objet le saint Sacrement. Il le prêcha dans l'église de Saint-Jean à l'occasion des Quarante heures, devant un magnifique auditoire accouru de tous les points de la ville pour entendre l'ancien avocat. A la vue du Dieu exposé sur l'autel, dont l'amour n'est que trop souvent payé d'indifférence, il emprunta au prophète Isaïe cette exclamation pleine d'à-propos : *Utinam dirumperes cœlos et descenderes! Aquae arderent igni.* « Seigneur, ouvrez donc les cieux et descendez parmi nous : les eaux se changeront en flammes [1]. » En commentant ce texte, il dépeignit sous des couleurs si vives l'amour de Jésus au saint Sacrement et l'ingratitude des hommes envers le Dieu de l'eucharistie, que le discours opéra pour ainsi dire le miracle demandé par Isaïe. A cette parole de feu les cœurs les plus glacés se fondirent, et les plus indifférents s'embrasèrent comme autrefois les disciples d'Emmaüs en écoutant le Sauveur. Depuis ce sermon, curés

1. *Déposition de Catherine Minutelli*, Catal. testium, p. 25.

et religieux l'invitèrent à prêcher les Quarante heures. De leur côté, les supérieurs de la Propagande, voyant à quel point ses prédications excitaient dans les âmes l'amour de Dieu et la haine du péché, l'adjoignirent fréquemment aux missionnaires qui évangélisaient les différentes parties du royaume.

Quelques mois après l'ordination du diaconat, Alphonse eut à subir une double épreuve, comme si Dieu voulait, en le clouant sur la croix, le préparer à offrir dignement le saint sacrifice. D'abord, au mois d'août, il enleva de ce monde son oncle bien-aimé, l'évêque de Troia. Cette séparation lui fut d'autant plus sensible qu'elle brisa le cœur de sa pauvre mère. De plus, il perdait en Mgr Cavalieri un exemple et un soutien. Dans ses longues luttes au sujet de sa vocation, il avait pu apprécier la grande vertu et surtout le dévouement de son oncle à son égard. Son unique consolation fut d'apprendre l'héroïque patience du saint vieillard au milieu des dernières épreuves. Sous les étreintes de l'agonie, les lèvres collées sur le crucifix, il s'écria : « Mon Dieu et mon tout ! *Deus meus et omnia*, » et rendit son âme à ce Dieu qu'il avait tant aimé. Bientôt après, il s'opéra tant de miracles sur son tombeau que, dans la Pouille et même dans tout le royaume, on invoqua Mgr Cavalieri comme on invoque les saints du ciel.

Chacun se disait à Naples qu'heureusement le neveu remplacerait l'oncle disparu, quand tout à coup on apprit qu'Alphonse, tombé dangereusement malade, était lui-même aux portes du tombeau. L'excès du travail, les veilles, les études, les macérations avaient affaibli sa santé : les prédications incessantes des derniers jours achevèrent de la ruiner. Un jour, à la suite de plusieurs syncopes, les médecins le déclarèrent perdu sans espoir. La mort arrivait avec une si effrayante rapidité qu'il fallut lui administrer les derniers sacrements. Don Joseph s'arrachait les cheveux de désespoir, dona Anna fondait en larmes, parents et amis attendaient dans d'inexprimables angoisses la terrible catastrophe. Alphonse seul ne perdit pas confiance. Une voix intérieure lui disait que sa bonne mère Marie l'arracherait à la mort. Il demanda instamment qu'on lui apportât l'Image de Notre-Dame de la Merci, aux pieds de laquelle il s'était irrévocablement décidé à quitter le monde pour se donner tout à Dieu. On obtempéra au désir du mourant, et force fut bien de reconnaître que la bonne Vierge lui avait elle-même inspiré ce désir, car à peine eut-il contemplé la Madone et formulé devant elle une courte prière, qu'il se trouva subitement hors de danger à la grande stupéfaction des médecins qui l'avaient condamné.

La convalescence dura quelques semaines, après lesquelles Alphonse s'enferma dans la solitude durant dix jours pour se préparer à la prêtrise. Seul avec Dieu, il repassa dans son âme les trente années écoulées depuis son apparition sur cette terre, et les grâces innombrables dont le ciel l'avait favorisé. Alors, le cœur débordant de reconnaissance et d'amour, il renouvela sa consécration au Seigneur, et lui dévoua sans réserve cette vie que Marie venait de lui conserver. Le samedi 21 décembre 1726, il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Sardes, Mgr Inviti, prélat de la maison du pape. Le lendemain, il montait à l'autel pour offrir la sainte victime : première messe séraphique, prélude de tant d'autres qui lui méritèrent cet éloge de l'Église : « Quand il célébrait le saint sacrifice, ce qu'il n'omettait jamais, son cœur, semblable à celui d'un séraphin, se liquéfiait sous l'ardeur de son amour, produisait en lui des mouvements extraordinaires, et le jetait dans de saints ravissements. »

En le voyant à l'autel, le vieux capitaine des galères, que la maladie d'Alphonse avait fort adouci, dut se rappeler la prédiction du père François de Hiéronymo et se dire que, si son fils n'était pas encore évêque, il pourrait fort bien le devenir. De plus, il aura remarqué sans doute que le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose » trouvait dans son histoire une merveilleuse application.

CHAPITRE VI.

LE FEU SACRÉ.

1727-1728

Les douze flammes de la charité sacerdotale. — Vie active et vie contemplative. — A la campagne. — Tribulations intérieures. — Pourquoi Dieu envoie ces croix de l'esprit aux âmes privilégiées. — Alphonse en chaire. — Caractère de sa prédication. — Alphonse au confessionnal. — Trois insignes convertis : Pierre Barbarese, Nardone, Jean Olivieri. — Conférence populaire. — Grand émoi des autorités. — La secte des *Côtelettes*. — Barbarèse et Nardone emprisonnés. — L'Œuvre des *Chapelles*. — Allons au peuple.

Notre-Seigneur est venu allumer dans les cœurs le feu de la charité. Partout où se rencontre une matière inflammable, c'est-à-dire une âme disposée, il jette la divine étincelle, mais ce n'est pas seulement une étincelle, c'est une flamme d'amour qui embrase le nouveau prêtre. La chasuble dont le pontife lui couvre les épaules symbolise, dit l'Église, la céleste charité. De là, au sortir de l'ordination, les élans d'Alphonse vers la perfection, et son zèle passionné pour la conversion des pécheurs, dont témoignent les résolutions suivantes :

1. Je suis prêtre, ma dignité l'emporte sur celle des anges : je suis donc obligé de vivre avec une angélique pureté.

2. Un Dieu daigne m'obéir : à plus forte raison dois-je obéir à sa voix, aux inspirations de sa grâce, aux volontés de mes supérieurs.

3. La sainte Église m'a fait un honneur souverain : je dois l'honorer moi-même par la sainteté de ma vie, par mes travaux, par une lutte incessante contre l'erreur et l'impiété.

4. J'offre Jésus au père éternel : je dois me revêtir de ses vertus afin de traiter dignement le plus auguste des mystères.

5. Le Seigneur m'a fait ministre de la réconciliation, médiateur entre Dieu et l'homme : il faut donc me conserver dans l'amitié de Dieu pour rendre efficace mon rôle de médiateur.

6. En moi les fidèles contemplent le modèle des vertus auxquelles ils aspirent : mon devoir est donc de les édifier toujours et de me montrer grave, prudent, réservé, mais sans rudesse ni fierté.

7. Le prêtre doit triompher de l'enfer, de la chair et du monde : donc correspondance à la grâce divine afin de remporter la victoire dans ce terrible combat.

8. Les pécheurs attendent de moi leur résurrection : je dois donc y travailler par mes prières, par mes exemples, par mes paroles et par mes œuvres.

9. Prêtre de Jésus-Christ, il me faut haïr le respect humain, les amitiés mondaines, l'ambition et l'intérêt, qui discréditent le sacerdoce et perdent tant d'ecclésiastiques.

10. Le recueillement, la ferveur, l'exercice de l'oraison, la pratique des vertus solides, seront ma continuelle occupation si je veux plaire à Dieu.

11. Je ne dois chercher que la gloire de mon Dieu, la sanctification de mon âme et le salut de mon prochain. J'ai le devoir d'y travailler toujours, fût-ce au prix de ma vie.

12. Je suis prêtre enfin, c'est-à-dire obligé par état d'inspirer aux âmes la vertu et de glorifier Jésus, le Prêtre éternel [1].

De ces douze maximes résultait pour le nouveau prêtre l'obligation de se dévouer, comme le Rédempteur lui-même, à une double vie : la vie contemplative et la vie active ; mais, avec la perspicacité de l'homme dirigé par l'esprit de Dieu, Alphonse comprit, comme tous les saints, que l'action doit naître de la contemplation, l'amour du prochain de l'amour de Dieu, le zèle apostolique de la vie intérieure, et que le plus grand danger du prêtre actif, c'est de vouloir enflammer les âmes sans entretenir en lui-même le feu sacré. Dès le début de sa vie sacerdotale, il s'astreignit par un règlement inviolable aux exercices quotidiens sans lesquels, faute d'aliment, la piété meurt bien vite.

La journée s'ouvrait invariablement par l'oraison, puis venait la préparation à la sainte messe. Il avait composé pour son usage personnel la prière suivante, dont chaque expression révèle la pureté de son cœur : « Seigneur, je vais offrir votre sang pour les pécheurs, mais aussi pour moi, le plus pervers et le plus ingrat de tous, je vais l'offrir à l'effet d'obtenir de votre miséricorde les grâces dont j'ai besoin, spécialement la grâce de toujours célébrer dignement, et non seulement de persévérer, mais de croître perpétuellement

1. *Vita de S. Alfonso,* dal R. P. Ripoli, cap. x

dans votre amour, en sorte que j'accomplisse toujours non pas ma volonté mais la vôtre. Ne permettez pas, ô mon unique et souverain bien, que je ne me sépare jamais de vous par un péché mortel, ni même que je contriste votre cœur par un péché véniel pleinement délibéré. » Après la sainte messe, uni au Dieu qu'il venait de recevoir, il prolongeait son action de grâces durant un temps considérable. Dans la journée, les livres ascétiques, la vie des saints, la lecture de l'Écriture sainte, l'entretenaient dans de célestes pensées. Le soir, à l'adoration des Quarante heures, il oubliait le temps, si bien que son confesseur lui défendit de prolonger ses stations au-delà d'une heure et demie. Quant à sa dévotion envers la sainte Vierge, récitation du rosaire, visite à ses sanctuaires privilégiés, jeûne du samedi, neuvaine préparatoire aux fêtes célébrées en son honneur : il ne négligeait rien pour montrer à cette céleste mère sa confiance et son amour.

Persuadé que l'homme incline toujours vers le relâchement et qu'il faut souvent, sous peine de déchoir, sortir de la routine ordinaire pour se retremper dans la ferveur, il imagina d'ajouter aux exercices spirituels de chaque année un stimulant non moins efficace. A ses trois amis, Mazzini, Panza et Porpora, s'étaient joints don Janvier Sarnelli, fils du baron de Ciorani, Michel de Alteriis, et plusieurs autres jeunes gens, tous fortement préoccupés d'avancer dans la perfection. Il leur proposa de prendre un jour chaque mois pour se retirer ensemble dans quelque solitude, où, libres de toute occupation, ils consacreraient leurs moments aux intérêts supérieurs de Dieu et de l'âme. Le projet adopté par acclamation, de Alteriis offrit pour ces réunions une de ses maisons de campagne. Heureux de pouvoir dérober chaque mois quelques instants au monde, Alphonse et ses amis s'y donnèrent rendez-vous. Là, dans un pieux oratoire, aux pieds de la vierge Marie, les heures s'écoulaient, trop vite à leur gré, en saintes méditations, conférences de piété, exercices de pénitence. L'enfant Jésus, représenté devant eux par son image, présidait à table, et chacun des convives lui apportait, au profit des pauvres, une partie des mets qui lui étaient servis. Le repas terminé, la récréation se passait à chanter des hymnes de l'Église ou de pieux cantiques. Et quand finissaient ces jours de paix et d'allégresse, les solitaires retournaient à leurs occupations, enviant le sort des religieux qui vivent, loin du monde, dans le calme et le silence du couvent.

A tous ces moyens de ranimer la ferveur Alphonse joignit le plus efficace de tous : la réception fréquente du sacrement de pénitence.

Non seulement il se confessait tous les huit jours, mais à cause de sa conscience timorée, qui craignait jusqu'à l'ombre du péché, il entretenait des relations habituelles avec son directeur. Pour comprendre la vie intérieure d'Alphonse, il faut savoir que Dieu mêla toujours les afflictions les plus crucifiantes aux faveurs spirituelles les plus singulières. Souvent le trouble, le doute, l'inquiétude, tourmentaient son âme au point de lui faire subir un véritable martyre. On peut suivre sur les pages de son journal intime les étapes du chemin douloureux qu'il eut à parcourir, chemin semé de croix si pesantes qu'il serait tombé, comme Jésus sur la route du Calvaire, s'il n'avait eu pour le soutenir l'appui constant de son directeur.

Le Dieu de la croix tient en réserve pour chacun des élus l'épreuve particulière qui répond à ses besoins. Il lui plut de conduire son serviteur Alphonse au sommet de la montagne sainte par la voie la plus âpre de toutes, la voie des tribulations intérieures, qu'avaient suivie avant lui les Dominique, les Bonaventure, les Ignace, les Madeleine de Pazzi, les Jeanne de Chantal, et tant d'autres saints et saintes. Le Seigneur traite ainsi ses plus grands amis pour des raisons qu'il n'est pas difficile de pénétrer.

Ceux qu'il élève sur les hautes cimes ont besoin, pour se préserver du vertige de l'orgueil, de s'abîmer sans cesse dans leur néant par des exercices constants d'humilité. Or quoi de plus humiliant, pour un docteur du peuple comme saint Alphonse, que d'habiter en lui-même comme dans une chambre obscure où parfois ne pénètre pas le plus faible rayon de cette lumière qu'il répand à flots sur les âmes, et d'être obligé de se traîner sans cesse, comme un enfant ou un aveugle, vers un guide spirituel pour demander la route à suivre. De là cet esprit d'abjection et cette simplicité d'enfant qui furent les traits caractéristiques de sa sainteté.

De plus, les hommes appelés à commander doivent être rompus à l'obéissance sous peine de tomber bientôt sous la servitude de la volonté propre. Or, sans jamais cesser de commander, Alphonse dut à ses inquiétudes de conscience de surpasser tous ses sujets en obéissance. La parole de ses directeurs devint littéralement pour lui parole d'évangile. Dans ses perplexités, il se contentait d'exposer la situation, puis il consignait par écrit la réponse qu'il recevait, comme si Dieu même l'eût dictée. Afin de couper court à toute envie de raisonner ou de résister, il fit le vœu d'obéir à son directeur, clouant ainsi sa volonté propre sur l'arbre de la croix.

Au reste, ces tribulations, si sanctifiantes pour lui, ont également profité aux autres. Le saint a passé une partie de sa vie au confes-

sionnal, ce divin refuge des âmes éprouvées, tentées ou découragées. Pour accueillir avec patience et consoler ceux qui pleurent, il faut soi-même avoir connu les larmes, dit avec raison le cygne de Mantoue. Habitué à l'épreuve, Alphonse fut, au tribunal de la pénitence, le grand consolateur des affligés et le très habile médecin de toutes les maladies de l'âme, en particulier du scrupule, comme on peut le voir par ses judicieux avis sur ce sujet. N'est-ce point aussi sous l'influence de ses tortures morales qu'il voulut approfondir le système des lois et de la conscience, cherchant à sortir du doute sans empiéter sur les droits du législateur comme sans sacrifier ceux de la liberté?

Chose étrange et qui montre jusqu'à l'évidence le caractère providentiel de cette épreuve, les tourments intérieurs d'Alphonse n'entravaient en rien sa liberté d'esprit ni son incessante activité : un pareil crucifiement aurait suffi pour tuer vingt fois un corps plus robuste que le sien et paralyser une âme que Dieu n'eût pas soutenue. Et jamais homme ne fut plus contemplatif dans la prière, plus appliqué à l'étude, plus prudent au conseil, plus résolu dans l'exécution, plus actif dans les travaux apostoliques.

Telle nous apparaît la vie intérieure du jeune prêtre quand les supérieurs de la Propagande le lancèrent à la poursuite des pécheurs, non seulement à Naples, mais dans les diverses contrées du royaume. Uniquement inspiré par l'amour des âmes, Alphonse accepta de prêcher aux savants et aux ignorants, aux nobles et aux lazzaroni. S'il montra quelque préférence, ce fut toujours pour les plus pauvres et les plus abandonnés. De même il rompit en visière avec l'éloquence des prédicateurs alors en vogue. C'était le temps du verbiage pompeux et fleuri qui déshonora si longtemps la chaire chrétienne. L'orateur étalait devant un auditoire, qui souvent n'y comprenait rien, un vain fatras d'érudition, de périodes artistement ciselées, de mots à effet, de figures outrées, et débitait ces ridicules fadaises sur un ton emphatique et déclamatoire qui ne rappelle en rien les intonations simples et variées de la conversation. Bien loin d'imiter ces ennuyeux rhéteurs qui se prêchent eux-mêmes, Alphonse se mit à prêcher simplement, comme Paul, Jésus crucifié. Plein de la science sacrée dont il faisait son étude quotidienne, éloigné de toute affectation dans le style comme dans les manières, il parut en chaire avec l'autorité d'un homme de Dieu donnant au peuple, non sa doctrine, mais la doctrine du Maître qui l'a envoyé. Sa parole, écho de la parole du Verbe, tombait ainsi sur ses auditeurs comme une manne céleste, dont la suavité pénétrait l'âme du littérateur aussi

bien que celle du paysan. Aussi remarquait-on à ses sermons des ecclésiastiques distingués, des avocats, des procureurs, des gentilshommes, des dames de haut rang, mêlés aux artisans et aux ouvriers, et tous quittaient l'église silencieux et recueillis, méditant les grandes vérités qu'ils venaient d'entendre. Un satirique de talent, Nicolas Capasso, qui souvent égayait les Napolitains par ses spirituelles facéties, assistait régulièrement aux sermons d'Alphonse, qui du reste était son ami. « Don Nicolas, lui dit un jour le prédicateur, je vous vois toujours au pied de ma chaire; j'imagine que vous méditez une satire contre moi. — Nullement, répondit Capasso; de vous je n'attends ni style fleuri, ni belle période, et c'est vraiment un charme de vous écouter parce que vous vous oubliez vous-même pour prêcher Jésus-Christ. » En parlant ainsi, Capasso faisait l'éloge de l'orateur et son propre éloge.

Un an après son ordination, autorisé à entendre les confessions, le nouveau prédicateur se vit aussitôt entouré de pénitents, désireux depuis longtemps de lui confier le soin de leur âme. Au confessionnal comme en chaire, il étonna par sa méthode, qui contrastait singulièrement avec celle des rigoristes alors en honneur. D'après ces disciples de Jansénius, le pauvre pécheur n'était jamais assez bien préparé pour recevoir l'absolution de ses fautes, ni assez accablé de pénitences pour les expier. On éloignait ainsi d'un sacrement qui ne pouvait plus s'appeler le sacrement de la miséricorde. Bien qu'élevé par des partisans de l'école rigide, le jeune confesseur comprit d'instinct ce que l'étude lui démontrera plus tard, c'est-à-dire que pour conduire les âmes au ciel, il faut tenir le juste milieu entre le laxisme, qui laisse croupir le pécheur dans le vice, et le rigorisme, qui le désespère en l'accablant d'intolérables fardeaux. Dur pour lui-même mais indulgent pour les autres, Alphonse accueillait avec bonté les plus grands pécheurs. « Plus une âme est enfoncée dans le mal, disait-il, plus il faut la bien recevoir, afin de l'arracher aux griffes de l'ennemi. » Il écoutait le pénitent avec patience et douceur, et finissait par le disposer à l'absolution, soit immédiatement, soit après un temps d'épreuve. Quant à la pénitence sacramentelle, au lieu de surcharger d'œuvres difficiles, qui trop souvent restent inaccomplies, il imposait des exercices de piété très simples, mais de nature à éloigner du péché et à ranimer la ferveur.

Grâce à cette méthode tout évangélique, il réussit à opérer d'innombrables conversions, même dans les quartiers les plus excentriques de Naples, parmi les lazzaroni, qu'il instruisait et attirait

ensuite à ses pieds par son extrême bonté. Non seulement il convertissait ses pénitents, mais il en faisait des chrétiens fervents et des apôtres pleins de zèle.

Un jeune maître d'école, Pierre Barbarese, plus habile à pervertir ses élèves qu'à les instruire, vivement touché par un sermon d'Alphonse, résolut d'en finir avec sa vie de désordres. Il alla se jeter aux pieds du prédicateur pour lui faire l'aveu de ses fautes. Celui-ci sut l'attacher si fortement à Dieu, que le converti devint un modèle d'instituteur. Désireux de sauver les enfants qu'il avait autrefois scandalisés, il les attirait de grand matin à l'école, leur enseignait la doctrine chrétienne, et leur rappelait les vérités éternelles; puis, la prière récitée, il les conduisait à l'église pour entendre la sainte messe. Le soir, il visitait avec eux Jésus et Marie. Chaque semaine, il les disposait à recevoir les sacrements, et faisait lui-même à l'église la préparation à la communion et l'action de grâces. Dans son zèle il dressa même les plus instruits de ses élèves à suggérer ces mêmes actes aux moins capables, pratique édifiante qui se conserva longtemps à Naples.

Un jour vint se jeter aux pieds d'Alphonse un ancien soldat qui depuis de longues années menait une vie déréglée. Plusieurs fois déserteur, il n'avait échappé au dernier supplice que par suite d'une haute intervention. Expulsé de l'armée, il vivait en proscrit, pour ne pas dire en brigand. Le hasard l'ayant amené au sermon du nouveau prédicateur, il se rendit près de lui, confus et tremblant, non pour réclamer un pardon dont il se croyait indigne, mais pour lui exposer son lamentable état. Alphonse l'accueillit avec tendresse, l'excita au repentir, et entendit sa confession. Non seulement il le délivra du poids de ses fautes, mais il l'enflamma d'un tel zèle que Nardone (c'était son nom) devint, avec Barbarese, un de ses plus puissants auxiliaires dans l'œuvre de la conversion des pécheurs.

Une parole d'à-propos, une repartie saisissante lui suffisait parfois pour ébranler les cœurs les plus endurcis. Un gentilhomme chargé de péchés lui en faisait un jour le récit avec une froideur glaciale. « Vous n'avez pas d'autres fautes? lui dit Alphonse après l'accusation. — Non, répondit le pénitent, je n'ai que cela sur la conscience. — Vous n'avez que cela sur la conscience! reprit le confesseur avec émotion, mais que pourriez-vous y mettre de plus? Vous ne voyez donc pas que, pour ressembler à un turc, il ne vous manque que le turban? Mon enfant, quel mal vous a donc fait Jésus-Christ? » Ces quelques mots, prononcés avec l'onction que le zèle inspire, firent pénétrer dans cette âme indifférente la plus vive

contrition. « Mes fautes sont donc telles, se dit à lui-même le pauvre pécheur, que je n'aurais pu en commettre de plus énormes! » Il reçut l'absolution, le rouge au front, les yeux pleins de larmes, et dès lors il ne cessa de pleurer ses péchés jusqu'à son dernier jour. Nous retrouverons plus loin Jean Olivieri, c'était son nom, devenu l'ami d'Alphonse et l'un de ses plus fervents disciples.

Non content de convertir les pécheurs, le zélé missionnaire les initiait aux pratiques de la piété et de la mortification chrétienne. Tous ses pénitents devenaient des hommes d'oraison, de vrais enfants de Marie, de fidèles amis de Jésus au saint Sacrement. Leur grand nombre ne lui permettant pas de les instruire individuellement comme il l'aurait voulu, il imagina de les réunir pendant les soirées d'été dans quelque endroit solitaire, où il pourrait leur parler familièrement de Dieu et de leur âme. A ces conférences affluèrent bientôt des artisans, des ouvriers, des lazzaroni, enthousiastes de leur pieux directeur. Ses amis, Mazzini, de Alteriis, et d'autres prêtres zélés, prêtèrent volontiers leur concours à ces entretiens populaires. A voir cette réunion de prêtres et d'ouvriers unis de cœur et d'âme dans l'amour du même Dieu, on eût dit une assemblée des premiers chrétiens.

Mais à Naples, comme ailleurs, il ne manque pas d'imaginations vives, qui voient dans chaque motte de terre une montagne aussi haute que l'Himalaya. Des agités et des craintifs se demandèrent ce que signifiaient ces rassemblements nocturnes de laïques et d'ecclésiastiques, et quelle trame s'ourdissait ainsi dans l'ombre. Un incident burlesque, sinistrement interprété, fit naître toutes sortes de soupçons. Parmi les gens du peuple il s'en trouvait parfois qui, faute d'instruction, se livraient à des mortifications exagérées. On dénonça par exemple un pauvre ouvrier qui, forcé de travailler tout le long du jour pour nourrir sa famille, se condamnait encore à ne manger que des raisins et des herbes crues. Alphonse lui reprocha ces rigueurs immodérées. Don Porpora, qui ne craignait pas d'égayer l'assemblée, ajouta en plaisantant : « Il faut manger pour vivre : Dieu le veut ainsi. Si l'on vous donne des côtelettes, prenez-les, et grand bien vous fasse! » Ces propos, habilement commentés, changèrent les soupçons en certitude. Évidemment on était en présence d'un club d'épicuriens, de molinistes, ou d'autres hérétiques plus dangereux encore, qui cachaient leur immoralité sous le couvert de la dévotion. Immédiatement on informa le cardinal-archevêque, gardien des bonnes mœurs, de cette découverte, en notant avec soin les circonstances aggravantes : réunions nocturnes, propos équivo-

ques, grand nombre de lazzaroni, cris et rires bruyants, sans compter d'autres indices qui permettaient de croire à un complot contre la religion ou la sûreté de l'État.

A tout hasard l'archevêque avisa du fait le gouverneur de la ville, qui ordonna au chef de la police de se rendre, sous un déguisement, à la prochaine réunion des clubistes. Celui-ci s'embusqua de manière à tout voir et à tout entendre sans être remarqué. Comme c'était l'octave de la Nativité de la sainte Vierge, l'orateur parla de langes, de berceau, et de beaucoup d'autres choses qui parurent suspectes au représentant de l'ordre public. Il fit son rapport en conséquence, et l'arrestation des principaux meneurs fut décidée pour le lendemain.

Alphonse se trouvait fort à propos chez l'archevêque quand on vint lui signifier la décision des autorités. Il comprit aussitôt qu'il s'agissait de sa réunion et se hâta de contremander la conférence du soir; mais ses deux convertis, devenus ses principaux auxiliaires, Nardone et Barbarese, n'ayant pas été prévenus à temps, se rendirent comme les autres jours sur la place de la *Stella*, où ils furent appréhendés et conduits au poste. Chemin faisant, Nardone dit à son camarade : « Cette politesse n'est peut-être pas de votre goût? — Pardon, répondit en riant Barbarese, les juifs garrottèrent Jésus pour le conduire au prétoire, et ces bons agents se contentent de nous mener avec une simple ficelle au bras. » Le procureur les somma de dire toute la vérité sur la réunion nocturne. Ils répondirent naïvement qu'Alphonse de Liguori l'avait organisée pour enseigner la doctrine chrétienne à de pauvres ignorants comme eux. A ce nom, le procureur tomba des nues. « Dieu vous le pardonne, leur dit-il en éclatant de rire, mais vous avez mis en alarme l'Église et l'État. » On les conduisit chez le gouverneur, qui prit plaisir à les questionner sur les pratiques de piété qu'on leur enseignait; mais pendant l'entretien les deux camarades ayant entendu la sonnette du saint Sacrement, se précipitèrent au balcon en criant : « Voilà Notre-Seigneur, voilà Notre-Seigneur! » Et ils se jetèrent à genoux pour adorer le divin viatique, ce qui arracha des larmes au gouverneur.

Le lendemain, la capitale était en émoi. Un saint homme, rencontrant Alphonse, lui demanda de vouloir bien prier pour préserver la ville du malheur dont elle était menacée par les nouveaux hérétiques. Mazzini étant allé dire la messe chez les camaldules, un de ces religieux lui demanda s'il connaissait la nouvelle secte. « Quelle secte? demanda Mazzini. — La secte des côtelettes, dit avec effroi son interlocuteur, cette secte mêlée de prêtres et de laïques qui se

réunissent sur la place de la *Stella*. — Je la connais, répondit Mazzini, et vraiment je ne crois pas que ces sectaires soient des hommes bien dangereux. »

Cependant, à l'occasion de cet imbroglio, Alphonse alla trouver le cardinal pour lui expliquer le bruit opéré par ces conférences populaires, ce dont le cardinal le remercia, tout en le priant de ne pas continuer les rassemblements en plein air. « Les loups pourraient se couvrir de peaux de brebis, lui dit-il, et faire du mal sous votre nom. » Le zélé missionnaire dut obéir, mais afin de perpétuer un système d'instruction qui avait transformé des ouvriers, des artisans, des marchands ambulants en apôtres et en véritables saints, il résolut d'en modifier la forme, de manière à le rendre encore plus fructueux. Dans ce but il engagea Barbarese, Nardone, et les plus capables de ses pénitents, à donner eux-mêmes des conférences au bas peuple, non plus sur la place de la *Stella*, mais dans des maisons ou chapelles particulières. Ceux-ci se mirent à l'œuvre avec le plus grand zèle. Installé dans la boutique d'un barbier, Barbarese apprenait chaque soir à de pauvres ouvriers les prières du chrétien, leur enseignait les principaux mystères de la religion, faisait avec eux un quart d'heure d'oraison sur les vérités éternelles ou sur la passion de Jésus-Christ, et les exhortait pieusement à la dévotion envers le saint Sacrement et la sainte Vierge. L'entretien durait une heure, heure de douces joies pour tous les associés.

Il arriva ce qu'Alphonse avait prévu. L'œuvre grandit de jour en jour, et bientôt la boutique du barbier devint trop étroite pour contenir la foule qui s'y pressait. Sur le conseil de son sage directeur, Barbarese transporta la conférence dans une chapelle appartenant à la corporation des bonnetiers, où bientôt l'entourèrent plus de cent auditeurs. Nardone et plusieurs autres pénitents d'Alphonse avaient organisé dans divers quartiers de la cité des réunions semblables, qui devinrent autant de centres de conversion et de sanctification.

Un jeune cardeur de laine, nommé Angiolo, étant entré un soir chez un barbier, remarqua que des hommes du peuple, arrivant l'un après l'autre, se rendaient directement dans une arrière-boutique. Curieux de savoir ce qui s'y passait, il les suivit et se trouva soudain au milieu d'une nombreuse réunion d'hommes qui priaient ensemble devant une statue de la sainte Vierge entourée de lumières. Étonné de ce spectacle, il demande ce que signifiait cette réunion, et ce qu'attendaient ces hommes, dont les uns étaient assis, les autres à genoux. « Nous attendons, lui fut-il répondu,

don Alphonse de Liguori, qui va nous faire une conférence sur les vérités de la religion. S'il est empêché, le patron le remplacera. » En effet, Alphonse ayant fait défaut, le patron, c'est-à-dire le barbier, catéchisa les assistants, qui ensuite se mirent à prier ensemble avec une ferveur digne des premiers chrétiens. Le jeune Angiolo, touché de cette scène, sollicita son admission dans la société. Il y cultiva si bien la mortification que la congrégation franciscaine de saint Pierre d'Alcantara n'hésita pas à le recevoir au nombre de ses membres. Angiolo mourut en odeur de sainteté à l'âge de quatre-vingts ans.

Ces réunions privées, se développant toujours, donnèrent naissance à l'œuvre magnifique des Chapelles, ainsi nommée parce que bientôt, à l'imitation de Barbarese, tous les chefs de conférence rassemblèrent leurs disciples dans diverses chapelles de confrérie. L'autorité ecclésiastique leur donna un règlement, et les plaça sous la direction du clergé paroissial; chaque soir, au son de l'*Angelus*, les associés se rendaient à leurs chapelles respectives. Après la récitation du rosaire et des actes du chrétien, on leur faisait une instruction sur un point du catéchisme. L'explication de la méthode d'oraison terminait la séance. Le dimanche se passait pour ainsi dire tout entier en exercices de piété. Le matin, méditation d'une demi-heure, communion générale à la messe, action de grâces et bénédiction du saint Sacrement. L'après-midi, visite à Jésus et à Marie, puis promenade à la campagne. Le soir, réunion à la chapelle comme les autres jours. En 1800, il existait à Naples soixante-cinq chapelles et, trente ans plus tard, une centaine. L'œuvre des Chapelles comptait trente mille associés.

On voit qu'Alphonse avait compris, bien avant nos démocrates chrétiens, que le prêtre doit aller au peuple, selon leur expression. Seulement il allait au peuple comme Jésus-Christ, non pour lui parler de ses droits politiques et sociaux, mais de ses devoirs envers Dieu et le prochain. Au lieu de prêcher constamment le bien-être matériel, il rappelait aux pauvres et aux ouvriers que Jésus naquit dans une étable, qu'il travailla dans la boutique d'un charpentier pour gagner son pain de chaque jour, et qu'enfin il mourut sur la croix. Si l'on veut travailler sérieusement à la conversion du peuple, on fera bien de revenir à la méthode enseignée par saint Alphonse, et pratiquée avec tant de succès par l'œuvre des Chapelles.

Le lecteur désirera peut-être savoir ce que devinrent Barbarese et Nardone, les deux principaux coopérateurs de notre saint dans la fondation de cette œuvre. Barbarese parvint à un âge très avancé,

fidèle toujours aux réunions. Trente-cinq ans après les faits dont nous venons de parler, il apprit un jour qu'Alphonse, alors évêque, prêchait dans diverses églises de Naples. Barbarese courut l'entendre avec son enthousiasme d'autrefois. Arrivant dans un hôpital où il voulait évangéliser les pauvres malades, l'évêque y trouva son converti. « Qu'êtes-vous venu faire ici, Barbarese? lui dit-il en souriant. — Je suis venu entendre le Saint-Esprit, » répondit avec amour le vieux conférencier. Il mourut un samedi, le 19 septembre 1767, en odeur de sainteté. Son compagnon, Nardone, toujours pénitent et toujours zélé pour la conversion des pauvres pécheurs, mourut aussi comme un saint, ne laissant d'autre héritage que le souvenir de ses vertus.

Tels furent les travaux d'Alphonse dans la capitale durant les deux premières années de son apostolat, ce qui ne l'empêcha pas de coopérer aux missions du dehors. En janvier 1727, nous le trouvons à Terlizzi, ville du diocèse de Bari, avec huit de ses collègues, sous la direction du père Torni, leur supérieur; en avril, à Campagna, la ville épiscopale, avec quinze autres prédicateurs; en novembre, à Bosco, près de Naples. En 1828, Benoît XIII accorda un jubilé à l'Italie à l'occasion du tremblement de terre, des inondations et autres fléaux qui désolèrent les provinces, ce qui occasionna un surcroît de travail pour les missionnaires, et en particulier pour Alphonse, qui jamais ne recula devant les fatigues de ce laborieux ministère. Un acte de la Propagande prouve combien les sociétaires avaient en estime leur jeune collègue. Leur congrégation jouissait d'un bénéfice important attaché à une chapelle, bénéfice dont les revenus, d'après les dispositions du fondateur, devaient être adjugés au plus digne et au plus infatigable des prédicateurs : bien qu'il fût le dernier de tous par sa promotion au sacerdoce et son admission dans la société, les confrères d'Alphonse n'hésitèrent pas à lui conférer ce bénéfice. Hélas! ils n'auront pas toujours pour lui, nous le verrons bientôt, ni la même générosité, ni la même bienveillance.

CHAPITRE VII.

AU COLLÈGE DES « CHINOIS. »

1729

Mathieu Ripa et le collège de la Sainte-Famille ou des « Chinois. » — Ministère d'Alphonse. — Un coup de foudre. — Crucifiement du corps et de l'âme. — Prédications et confessions. — Conversion d'une courtisane. — La pénitente Marie. — Mission dans l'église du Saint-Esprit. — Conversion de D. Joseph. — Villégiature à Sainte-Marie-des-Monts. — Campagnards et chevriers. — Mission aux âmes abandonnées. — Alphonse prêche à Scala. — Retour à Naples.

Dieu est exigeant pour ses saints. Après tant de renoncements, Alphonse entendait encore résonner à son oreille la voix d'en haut qui, cinq ans auparavant, lui criait aux Incurables : « Quitte le monde, et donne-toi tout à moi. » Il avait quitté le monde, mais il habitait encore le palais de ses aïeux ; il vivait au sein de sa famille, obligé souvent, pour ne pas déplaire à ses parents, de diminuer ses veilles et ses mortifications. « Laisse ton palais, lui disait alors la voix, laisse parents et amis, et enferme-toi dans une pauvre cellule. » Toujours docile aux inspirations de la grâce, Alphonse se mit en quête de la pauvre cellule.

En cette année 1729, un homme attirait à Naples l'attention du public religieux. Mathieu Ripa avait quitté son pays vingt ans auparavant pour se faire missionnaire en Chine ; puis, après dix-sept années de travaux apostoliques au milieu des idolâtres, il était revenu dans sa patrie, avec l'intention de fonder un séminaire de missionnaires chinois, composé d'indigènes et d'européens qui, leur éducation terminée, se consacreraient à l'évangélisation du Céleste-Empire. Il avait amené dans ce but un lettré de la Chine et quatre autres indigènes pour commencer cette œuvre. Après bien des péripéties, dont il nous a laissé l'histoire, Ripa fonda le « Collège de la Sainte-Famille », au mois d'avril 1729, avec l'autorisation du pape et de l'empereur Charles VI. Quelques ecclésiastiques zélés

s'adjoignirent à lui comme membres de la communauté, et d'autres comme simples pensionnaires pour l'aider dans son entreprise.

Or Mathieu Ripa cherchait en vain un prêtre capable de desservir une chapelle attenante à la communauté. Ses amis de la Propagande, Torni et Gizzio, lui conseillèrent de faire appel au dévouement d'Alphonse de Liguori, leur collègue. Le jeune missionnaire vit dans cette proposition un dessein particulier de la Providence, c'est-à-dire le moyen de sortir de sa famille, de mener la vie religieuse, et de grouper autour de sa chaire ses nombreux pénitents. Du reste, en l'unissant à Mathieu Ripa, Dieu ne l'appelait-il pas peut-être à devenir lui-même l'apôtre de cette Chine où cinq cents millions d'hommes attendent encore le Libérateur? Don Joseph, pressenti au sujet de ce changement de domicile, ne se montra pas trop farouche. Les fréquentes absences de son fils pendant ces deux années, ses occupations incessantes, ses goûts solitaires, avaient préparé cette séparation. Alphonse continuerait d'habiter Naples, à côté de sa famille : cela suffisait à son vieux père. Alphonse entra donc aux « Chinois », en qualité de pensionnaire, au commencement de juin 1729.

A peine habitait-il la maison depuis six semaines qu'il faillit y périr. Le 18 juillet, les membres de la communauté prenaient ensemble leur récréation du soir, quand tout à coup une violente tempête ébranla l'édifice. Tous se jetèrent instinctivement à genoux et se mirent à réciter les litanies de la sainte Vierge, en attendant la mort. Et voilà qu'au milieu des éclairs et du grondement du tonnerre, la foudre pénètre dans la salle où ils étaient réunis, éteint la lumière, et glace d'effroi tous les cœurs. Silence au couvent, silence au dehors, comme si le dernier coup de tonnerre eût tout anéanti dans une immense catastrophe. Enfin le cri d'un jeune homme revenu à lui tira tout le monde de la stupeur. On alla chercher de la lumière, et tous furent trouvés étourdis mais sains et saufs, excepté le père Ripa, qui gisait à terre sans pouvoir faire un mouvement. On le crut mort, mais il n'était que blessé. Le démon sans doute avait voulu détruire cette maison qui renfermait les fondateurs de deux ordres religieux, mais la Vierge Marie, qui voyait dans ces deux hommes les sauveurs d'un grand nombre d'âmes, les protégea. « Ce fut un insigne bienfait de la Providence, dit Mathieu Ripa en racontant cet événement, que nul de nous n'eût péri; car, sans un secours spécial de Dieu, tous nous devions être, dans cette chambre étroite, suffoqués sinon foudroyés. »

Une fois installé aux « Chinois », Alphonse profita de sa liberté

pour se liver à la mortification avec plus d'austérité qu'un saint Pierre d'Alcantara, si l'on en croit l'évêque de Cassano, Mgr Coppola. « Simple pensionnaire, il n'était nullement obligé de s'astreindre au régime plus que pauvre de cette communauté naissante, mais il voulut prendre sa large part des privations imposées à ses membres. La règle leur accordait au dîner un bouilli et des légumes, mais on y mangeait rarement de la viande, faute de ressources, et s'il en paraissait quelquefois sur la table, c'étaient de misérables débris, à moitié gâtés, qu'on achetait pour quelques centimes. Le plus souvent on devait se contenter d'un bouillon de raves tirées du jardin, de légumes, ou de quelques racines. Les restes de ce maigre repas, avec quelques biscuits détrempés dans le bouillon de raves, servaient de souper à ces ouvriers de Dieu, brisés par la fatigue de la journée. Loin de se plaindre de cette chétive et rebutante nourriture, le gentilhomme élevé dans toutes les délicatesses l'empoisonnait encore en la saupoudrant d'herbes amères. Souvent il laissait là les fruits, qui seuls auraient pu procurer au goût quelque satisfaction. Il jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge. Presque toujours il mangeait à genoux ou assis par terre, comme un pauvre pécheur indigne du morceau de pain noir qu'on lui octroyait. D'une inaltérable sérénité au milieu de ces dures privations, il encourageait ses compagnons à porter la croix avec joie, « afin de nous faire saints, disait-il, et de plaire à Jésus-Christ ».

Un des plus fervents disciples de Ripa, le père Janvier Fatigati, qui nous a transmis ces détails, ajoute qu'Alphonse se couvrait le corps de cruels cilices et de chaînettes de fer, se flagellait jusqu'au sang plusieurs fois par jour, et s'ingéniait par tous les moyens possibles à crucifier sa chair. Dans sa cellule il étudiait debout, son livre à la main, sans presque jamais se permettre de s'asseoir. Il allait jusqu'à introduire dans ses chaussures de petits cailloux, qui le tourmentaient sans relâche. Après avoir travaillé et prié toute la journée, il passait encore la moitié des nuits soit à veiller dans sa chambre, soit à faire oraison devant le saint Sacrement, jusqu'au moment, où, la nature réclamant impérieusement un peu de repos, il se couchait sur une planche ou sur la terre nue, comme le Christ qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête.

On pourrait croire que Dieu récompensait ce martyre volontaire par une effusion plus abondante de ses consolations, mais telle n'est point la méthode ordinaire de la Providence avec les grands saints, fidèles images de Jésus crucifié. Le temps des dou-

ceurs était passé. Jusque-là, quand Alphonse s'agenouillait devant le saint Sacrement ou devant la Madone chérie, son cœur se remplissait de suaves affections. Quelquefois même, oubliant ce monde, il se croyait ravi dans la région des anges. Le Seigneur s'était servi de ces divines amorces pour le tirer à lui; maintenant il le traite non plus en enfant qu'il faut caresser, mais en homme fort qui doit agir par amour, sans joie ni consolation d'aucune sorte. Ainsi que Jésus au Jardin des Olives, assailli d'inquiétudes et de troubles intérieurs, Alphonse se voyait plongé dans un océan d'amertume. Pour échapper à ces angoisses, il demandait au ciel un peu de cette rosée céleste qui rafraîchit les âmes, mais le ciel restait fermé. « Je vais à Jésus, et il me rebute; je recours à Marie, et elle ne m'entend pas. » Néanmoins, intrépide comme les âmes jugées dignes de ces rudes épreuves, il s'avançait toujours dans la forêt obscure, guidé par la seule lumière de la foi, soutenu par le seul plaisir de faire la volonté de Dieu.

S'il est vrai que les saints gagnent vite le chemin des cœurs, on peut s'imaginer l'effet que produisait le prédicateur choisi par le père Ripa quand, de sa cellule d'anachorète, il passait dans la chaire de vérité. « La présence d'Alphonse à la chapelle des « Chinois, » dit le père Fatigati, suffit pour y attirer une foule de fidèles, qui jamais ne se lassaient de l'entendre. » Non content de prêcher le dimanche, il expliquait au peuple dans la semaine les gloires de Marie, et préparait les auditeurs à célébrer ses fêtes par des neuvaines en son honneur. Chaque année, il conviait ses pénitents aux saints exercices. En descendant de chaire, il consacrait à entendre les confessions tous les moments libres de la journée, et le soir il revenait souvent de l'adoration des Quarante heures accompagné d'une longue suite d'hommes et de jeunes gens, qui le retenaient une partie de la nuit. Dieu seul connaît le nombre de pécheurs qu'il lui a ramenés durant ces quelques années et de justes qu'il a enflammés du saint amour.

Il avait le don particulier de faire comprendre aux âmes l'excellence de la virginité et la sublimité de l'état religieux. Après une de ses prédications sur ce sujet, quinze jeunes filles se déterminèrent à entrer dans le cloître. Une demoiselle de grand esprit, Fortuna Trolla, revint un jour du sermon tellement éprise de la céleste vertu, qu'elle congédia son fiancé pour devenir l'épouse de Jésus-Christ. Des personnes de condition renoncèrent à des partis avantageux pour vivre d'une vie sainte dans le monde, sous la direction de l'homme de Dieu; on cite même des gens mariés

qui, d'un commun accord, embrassèrent une vie chaste et mortifiée.

Sa parole avait une telle puissance qu'elle abattait les pécheurs les plus obstinés et les rendait dociles à sa volonté. Une célèbre courtisane l'ayant entendu, fut tellement épouvantée à la pensée de ses fautes qu'elle se convertit et, dirigée par lui, devint une véritable Marguerite de Cortone par la rigueur de sa pénitence et l'héroïsme de ses vertus. Dans cet ordre de faits, les contemporains admirèrent surtout la transformation instantanée et presque miraculeuse d'une jeune fille appelée Marie.

Fascinée par les vanités et les plaisirs de ce monde, cette malheureuse déshonorait le beau nom qu'elle portait. Ni les prières ni les remontrances ni les menaces de sa mère ne la firent rentrer dans le devoir. Désespérée, celle-ci pria le saint prédicateur des « Chinois » de travailler à la conversion de la pécheresse. Alphonse réussit à ramener au bercail cette brebis égarée. Elle se confessa, mais bientôt, cédant à l'habitude, elle retomba dans ses désordres. Sur les instances de la pauvre mère, le zélé directeur tenta un nouvel effort. Il dépeignit si vivement à l'infortunée jeune fille le hideux état de son âme et les dangers qui la menaçaient, que, touchée de repentir elle se retira dans un coin de l'église et se mit à sangloter. Le confesseur comprit ce qui se passait dans cette âme. Avant de quitter l'église, il la rappela :

— Marie, lui dit-il, voulez-vous sincèrement vous donner à Dieu?

— Oui, je le veux, répond-elle sans hésiter.

— Sans réserve et de tout cœur?

— Sans réserve, repartit avec force la pénitente.

— Puisqu'il en est ainsi, reprend le confesseur d'un ton décidé, allez, coupez-vous les cheveux, et faites-vous carmélite. »

La jeune fille obéit et revêtit l'habit religieux. Dieu, qui voulait élever cette nouvelle Madeleine à une très haute sainteté, la fit passer par le creuset des tribulations et des plus horribles tentations. Alphonse ne l'abandonna pas dans ses épreuves. Il la soutenait avec la plus grande charité et ne cessait de la recommander aux prières des saintes âmes qu'il dirigeait. Quand le devoir l'obligea de quitter Naples, il confia celle qu'il appelait la pauvre Marie au soin de son vénéré maître, don Nicolas Torni. Grâce au coup d'état de l'habile et courageux directeur, qui n'hésita pas à la retirer du monde, où elle se serait infailliblement perdue, la pécheresse triompha de tous les obstacles, mourut en odeur de sainteté, et opéra même après sa mort plusieurs miracles.

La chapelle des « Chinois » devint ainsi le refuge des pécheurs et l'oasis des âmes pieuses durant les deux ans et demi qu'Alphonse y exerça le saint ministère. Aussi, dans ses *Mémoires* sur sa congrégation, Ripa a-t-il consacré au pieux chapelain une page des plus élogieuses. « Nous avions au nombre de nos pensionnaires, écrivit-il, don Alphonse de Liguori, gentilhomme très distingué par sa naissance, mais plus encore par l'excellence de ses vertus et ses grandes qualités de missionnaire. Bien qu'il ne fût pas agrégé à notre institut, il avait le plus vif désir d'aller en Chine pour y prêcher l'Évangile, et se tenait prêt à répondre à l'appel de Dieu, comme il l'a maintes fois répété à son directeur. Confiant dans son zèle et ses talents, je faisais reposer sur lui presque toute la charge de notre église, en ce qui concerne la prédication et la confession. Il s'acquitta de cette charge au plus grand avantage des âmes. »

Ces travaux incessants, qui auraient absorbé l'activité de plusieurs hommes, laissaient encore à notre saint le temps de s'occuper d'autres œuvres. Non seulement il assistait à certains jours aux réunions de Barbarese et de Nardone, mais il prêchait l'adoration des Quarante heures toutes les fois que les curés réclamaient son concours, et participait, comme ses collègues de la Propagande, à la grande œuvre des Missions apostoliques. Six mois après son entrée chez Ripa, il donna une mission dans l'église du Saint-Esprit, à Naples, mission qui lui procura une des plus grandes joies de sa vie.

Don Joseph s'était, avec le temps, bien relâché de ses anciennes rigueurs à l'égard de son fils, mais jamais cependant il ne lui avait tout à fait pardonné des déboires dont il souffrait toujours. Alphonse priait pour ce cœur ulcéré, mais sans arriver à le guérir. Or, pendant la mission donnée dans l'église du Saint-Esprit, il arriva qu'un soir don Joseph, passant devant cette église au sortir du palais royal, entendit la voix de son fils qui, en ce moment, prêchait à une foule immense. Poussé par la curiosité, le capitaine des galères franchit la porte du temple. Le prédicateur parlait de l'amour de Dieu avec de tels accents que tout l'auditoire ému, silencieux, était à la lettre suspendu à ses lèvres. Don Joseph fut bientôt, comme tout le monde, subjugué par cette éloquence simple et vraie qui allait droit au cœur. L'émotion des assistants le gagna bien vite, et il sentit que ses yeux se remplissaient de larmes. Après le sermon, il sortit de l'église en gémissant de s'être si vivement et si longtemps opposé à la vocation de son fils,

et pour la première fois il remercia Dieu d'en avoir fait un apôtre de l'Évangile. Il était encore sous cette impression quand Alphonse rentra, car, en raison de la proximité de l'église, il logeait chez son père pendant cette mission. Don Joseph, qui l'attendait, s'avança au-devant de lui, lui ouvrit ses bras, et le serra sur son cœur en versant d'abondantes larmes. « O mon fils, s'écria-t-il, combien je vous suis reconnaissant! Vous m'avez appris tout à l'heure à connaître Dieu. O mon Alphonse, soyez mille fois béni d'avoir embrassé un état si agréable à Notre-Seigneur. » Depuis ce jour, totalement transformé, l'excellent père ne cessa d'aimer et de vénérer celui qu'il regardait comme un saint de Dieu.

Trois mois après, en janvier 1730, Alphonse commençait avec ses collègues une nouvelle mission dans le bourg populaire de Marano, où il dut, tout en entendant de nombreuses confessions, remplir le rôle de prédicateur et de catéchiste, c'est-à-dire occuper la chaire deux heures chaque jour. En le voyant arriver couvert d'une soutane usée et rapiécée, les gens du pays ne purent s'empêcher de plaisanter sur son accoutrement. « Si les sermons de ce déguenillé, disaient-ils, ressemblent à ses vêtements, malheur à nous! » Mais à son discours d'ouverture, ravis d'admiration, ils ne pouvaient détacher leurs regards de ce pauvre de Jésus-Christ, dont l'habit râpé cachait tant de sagesse et d'éloquence.

A la suite de trois autres missions, données aux peuples de Casoria, de Capodimonte et de l'Annunziata de Naples, Alphonse tomba dans un tel état de fatigue et d'épuisement que ses collègues lui conseillèrent d'aller respirer quelque temps l'air pur de la campagne pour réparer ses forces. Se sentant incapable de continuer les travaux de son ministère, il accepta cette idée de villégiature, et il fut convenu qu'il se rendrait, accompagné de quelques amis, dans une charmante solitude des environs d'Amalfi, d'où l'on jouit à la fois des magnificences de la mer et des beautés pittoresques de l'incomparable baie de Naples. Au jour fixé, cinq de ses compagnons, Mazzini, Mandarini, Panza, Jorio et Porpora, s'embarquèrent avec lui à destination d'Amalfi, mais une violente tempête les jeta sur la côte de Minori, où ils durent attendre le calme pour regagner Amalfi. Là ils trouvèrent par hasard chez l'archevêque un vicaire-général de Scala, qui les pressa fortement de s'établir, pour leurs vacances, à Sainte-Marie-des-Monts, dans le voisinage de Scala. « Vous y trouverez, leur dit-il, une habitation convenable à côté d'une chapelle où vous pourrez garder le saint Sacrement, et vous y vivrez comme dans un ermitage. De plus,

tout en restaurant votre santé, vous rendrez un immense service aux pauvres chevriers qui, sur cette montagne déserte, sont à peu près dénués de tout secours spirituel. Je vous accorde les pouvoirs nécessaires pour travailler au salut de ce peuple abandonné. » Une invitation si cordiale ne pouvait manquer d'être acceptée par Alphonse, qui désirait vivement utiliser ce temps de repos. Les six voyageurs prirent donc la route de Sainte-Marie-des-Monts.

La chapelle de ce nom s'élève, à une lieue et demie de Scala, sur une colline spacieuse que dominent les hautes montagnes de Corbelliano et de Correto. La petite caravane n'arriva sur ce plateau qu'après une longue et pénible ascension, mais le spectacle grandiose qui s'offrit aux regards d'Alphonse et de ses amis leur eut bientôt fait oublier la fatigue. D'un côté la splendide côte d'Amalfi avec ses jolis villages, ses hameaux disséminés sur les bords de la mer, et par delà l'immense nappe d'eau se confondant avec l'horizon : de l'autre côté, les majestueux Apennins aux cimes couronnées de verdure; enfin, à leurs pieds, le petit ermitage, silencieux et désert, au milieu d'une riche et abondante végétation. Loin des bruits du monde, seuls en face du grand Dieu auteur et conservateur de cette belle nature, nos six touristes émerveillés crurent avoir retrouvé le paradis terrestre. Aussi décidèrent-ils de consacrer un jour de repos à l'exercice de la contemplation, aux pieds du saint Sacrement ou en présence de ces splendeurs de la création qui leur révèleraient la puissance et la beauté du Créateur. Mais ils s'aperçurent bientôt que Dieu ne les avait pas conduits sur cette montagne pour y mener la vie cénobitique.

Ayant appris l'arrivée parmi eux d'une escouade de missionnaires, les campagnards et les chevriers disséminés sur le plateau accoururent à la chapelle de Sainte-Marie-des-Monts dans l'espoir que ces hommes de Dieu leur adresseraient quelques instructions. Leur attente ne fut pas trompée. Alphonse les accueillit avec bonté, les interrogea sur la religion, et s'aperçut bientôt que ces pauvres délaissés n'en savaient guère plus que les troupeaux dont ils avaient la garde. Nos apôtres se mirent donc à leur apprendre, comme à des enfants, les vérités nécessaires au salut, puis les dispositions requises pour recevoir les sacrements. Ignorants mais pleins de bonne volonté, ils recueillaient avec avidité ces vérités saintes dont ils n'avaient jamais entendu parler. Après leur avoir enseigné ces premiers éléments de la religion, Alphonse fit retentir à leurs oreilles les terribles vérités qui arrachent l'âme au péché pour la jeter aux pieds de Dieu. On comprend l'impression que produisit sur ces

âmes simples et naïves la prédication du jugement et de l'enfer Quand ces bons paysans, déchargés de leurs péchés, eurent reçu la sainte communion, ils s'en allèrent raconter leur bonheur aux habitants des hameaux plus éloignés. Ceux-ci arrivèrent à leur tou à la petite chapelle de la montagne, suppliant les missionnaires de vouloir bien aussi s'occuper de leurs âmes; de sorte que la villégiature se changea en une longue et continuelle mission.

Alphonse n'avait guère évangélisé jusque-là que les grande villes ou tout au plus les bourgs populeux, abondamment pourvu de prêtres et de secours religieux. Il ne s'était fait aucune idée de l'ignorance de ces campagnards, pâtres et laboureurs, éloigné des églises paroissiales, abandonnés dans leurs pauvres chaumières L'état lamentable des chevriers perdus en ces parages fut pour lu une véritable révélation. Le gentilhomme qui s'était dévoué à évangéliser sur les places publiques les lazzaroni de Naples, se demanda pourquoi des missionnaires zélés n'iraient point à traver les campagnes, sur les collines, sur les plateaux des montagnes, su les rivages de la mer, chercher ces enfants de Dieu qui connaissen à peine leur Père, pour les instruire et les convertir. La voix au appels mystérieux, qui lui inspirait ces réflexions, ne tardera pas à lui révéler pourquoi la Providence l'avait conduit à Sainte-Marie des-Monts au milieu des chevriers de la montagne.

Dès les premiers jours de son installation en ce pays, Alphons rendit visite à l'évêque de Scala. C'était alors Nicolas Guerriero, le bienveillant docteur qui, cinq ans auparavant, l'accueillait à se conférences du soir en compagnie de quelques intimes. Connaissant les talents de son ancien disciple et la réputation qu'il s'étai faite à Naples, l'évêque le pria d'évangéliser son peuple le dimanche suivant, qui tombait dans l'octave du saint Sacrement Alphonse accepta l'invitation, et prêcha sur l'amour que nous devons au Dieu du tabernacle. Il en exposa les motifs avec tant de force que tout l'auditoire éclata en sanglots. Puis, quand le prédicateur fit contraster l'amour de Dieu pour l'homme avec l'indifférence, les crimes, les sacrilèges des pécheurs, la foule poussa de tels cris de repentir qu'ils furent entendus des religieuses du Saint Sauveur, dont le monastère se trouve pourtant à une certaine distance de la cathédrale. L'évêque lui-même, vivement impressionné s'éprit d'une si grande amitié pour les missionnaires, qu'il voulai à toute force les attacher à son diocèse. Il ne consentit à les laisse partir qu'après avoir obtenu d'Alphonse la promesse de revenir, au mois de septembre, prêcher à Scala la célèbre neuvaine du Crucifix

A la fin de juillet, Alphonse quitta Sainte-Marie-des-Monts pour retourner à Naples, emportant le souvenir des chevriers de la montagne et du bon peuple de Scala. Il ne se doutait pas que dans cette ville bientôt Dieu lui révèlerait ses futures destinées. Mais pour comprendre ce qui va suivre, il nous faut maintenant mettre en scene un personnage qui jouera un grand rôle dans l'histoire de notre saint.

CHAPITRE VIII.

LE PÈRE THOMAS FALCOIA.

1729.

Thomas Falcoia. — Son désir du martyre. — Vingt ans à Rome. — Vision d'un nouvel institut. — Le couvent de Scala. — La sœur Marie-Céleste. — Révélations et miracles. — Tribulations. — Intimité d'Alphonse et de Falcoia. — L'évêque de Castellamare.

Depuis son entrée au collège des « Chinois », Alphonse y rencontrait souvent un vénérable religieux de la congrégation des Pieux-Ouvriers, nommé Thomas Falcoia. Les Napolitains admiraient sa vertu; Mathieu Ripa, qui le connaissait de longue date, le regardait comme un saint, et il était heureux de prendre ses conseils pour mener à bonne fin la difficile entreprise que la Providence lui avait confiée. De là les fréquentes relations du père Falcoia avec la communauté de la Sainte-Famille. Comment ce saint vieillard a-t-il exercé une influence sur la vocation d'Alphonse? Ce chapitre va nous l'apprendre.

Thomas Falcoia naquit à Naples, en 1663, de parents profondément pieux, qui lui inspirèrent dès sa plus tendre enfance l'amour de Jésus crucifié. A sept ans, comme autrefois sainte Thérèse, il rêvait de se consacrer aux missions lointaines, dans l'espoir d'y trouver le martyre. A quatorze, sous l'impression du même sentiment, il s'imposait de longues courses pour s'habituer aux durs labeurs de la vie apostolique. Grâce à sa piété fervente, à son esprit de mortification, à son horreur instinctive du péché, il fut assez heureux, dit saint Alphonse, pour traverser ce monde pervers sans souiller la robe de son baptême.

Après de brillantes études, Thomas entra dans la congrégation des Pieux-Ouvriers. Il n'avait alors que vingt ans, mais déjà son esprit était mûr, son âme forte, son zèle infatigable. A peine promu

au sacerdoce, ses supérieurs l'envoyèrent, avec quelques-uns de ses confrères, fonder à Rome un couvent de leur ordre. Il resta vingt ans dans cette résidence de Sainte-Balbine, à deux pas de l'église Saint-Jean devant la Porte latine, édifiant prêtres et laïques par son esprit d'oraison, son activité dans les missions, et le dévouement sans égal avec lequel il enseignait la religion aux catéchumènes, juifs ou mahométans[1].

Toutefois ces travaux, bien que fructueux, ne suffisaient pas à cet homme vraiment apostolique. La pensée des missions lointaines faisait toujours battre son cœur. Plus il aimait son Dieu, plus il aspirait à verser son sang pour lui : témoin cette prière sublime, que saint Alphonse nous a conservée : « O suprême Majesté, permettez à votre chétive créature de vous présenter une requête par les mains de Marie, ma mère, en la suppliant de l'appuyer auprès de vous. Je réclame l'unique faveur de subir le martyre, soit pour glorifier votre nom, soit pour éviter le péché, soit pour travailler à vous gagner des cœurs. Et cette grâce, dont je me reconnais indigne, je la sollicite néanmoins de votre infinie bonté pour plusieurs raisons. D'abord je suis le dernier rejeton d'une race qui va s'éteindre : ne convient-il pas qu'avant de disparaître, ce rameau produise un fruit analogue au fruit béni de la croix? Puis ma famille religieuse existe depuis un siècle sans qu'aucun de ses membres ait encore versé son sang pour vous : n'ajouterez-vous point à toutes ses splendeurs la gloire du martyre? Enfin, en mourant sur la croix, votre Fils nous a laissé cette parole : « Là où je suis, doit être mon serviteur. » Puisque je suis son serviteur, n'ai-je pas droit à verser mon sang comme il a versé le sien? » Et afin de rendre effectif cet ardent désir du martyre, il sollicita du souverain pontife la permission de passer aux Indes pour y prêcher aux infidèles. Mais la Providence avait d'autres vues sur lui, car cette autorisation lui fut refusée.

Dieu fit alors éclater par des prodiges l'éminente sainteté de son serviteur. La princesse Borghèse, dont il était le directeur, possédait à son service un jeune musulman, qu'elle s'efforçait en vain de convertir. Elle allait l'abandonner à son fanatique enthousiasme pour le prophète de la Mecque, dont il était glorieux et fier de porter le nom. Or, passant un jour près du palais Borghèse, Falcoia rencontre l'esclave. Il l'aborde et, lui traçant un signe de croix sur le front : « Mahomet, dit-il, fais-toi chrétien. » A l'ins-

1. Annotations du P. César Sportelli.

tant même, illuminé par un coup de la grâce, le musulman voit ses ténèbres se dissiper, et s'écrie : « Je veux devenir enfant de l'Église. » Il reçut le baptême et vécut très chrétiennement jusqu'à sa mort[1].

Un jour, ravi en Dieu pendant son oraison, Falcoia aperçut des yeux de l'esprit une embarcation prête à sombrer au milieu des flots. Au nombre des passagers il reconnut plusieurs de ses amis et de ses pénitents. Vite il se jette à genoux et supplie le Seigneur d'arracher à la mort ces infortunés. Cette intervention les sauva, car ils racontèrent, pleins de reconnaissance et d'admiration, qu'au fort de la tempête, le vaisseau désemparé allait s'engouffrer dans l'abîme quand le serviteur de Dieu leur apparut et les conduisit au port, sans qu'il leur fût possible de comprendre comment ils avaient échappé au naufrage[2].

Or, dans la dernière année de son séjour à Rome, il se produisit un fait qui décida de sa destinée. Il se promenait un jour sur les bords du Tibre avec un de ses confrères, lorsqu'une vision subite absorba complètement toutes ses facultés. En un instant Dieu lui fit comprendre qu'il voulait créer une nouvelle famille religieuse d'hommes et de femmes, dont le but particulier serait l'imitation parfaite des vertus du Sauveur. Par leur humilité, ses membres représenteraient la vie cachée de Jésus, et par leur zèle, sa vie publique, alors qu'il cherchait les âmes dans les vallées et sur les montagnes de la Judée. Cette vision remplit d'une si grande joie le cœur du saint religieux qu'il ne put s'empêcher de la laisser éclater au dehors. Et comme son compagnon paraissait étonné de cette allégresse soudaine et sans cause apparente, l'homme de Dieu ne put que lever les yeux au ciel. A partir de ce moment, sans révéler une faveur divine que d'autres auraient pu traiter d'illusion, il chercha le moyen de susciter dans l'Église le nouvel institut religieux, objet de la céleste communication[3]. Ses différentes tentatives n'avaient abouti qu'à des échecs. Vers 1710, Falcoia quitta Rome et revint à Naples, où pendant quatre années il chercha vainement des auxiliaires pour réaliser son projet. Élu ensuite général de son ordre, il se donna tout entier à l'administration de ses couvents, sans toutefois oublier sa grande idée. A l'expiration de sa charge, redevenu simple sujet, il rencontra, dans une mission qu'il prêchait à Tarente, douze prêtres zélés qui,

1. *Trattato del divino Secreto*, Naples, 1759.
2. *Ibid.*, page 91.
3. Annotations du P. Sportelli.

à son investigation, se réunirent pour vivre sous une règle commune, imiter les vertus du Sauveur, et prêcher l'Évangile aux pauvres. Mais, hélas! la petite société ne tarda pas à trouver cette vie trop austère et se dispersa bien vite. Falcoia ne se découragea point. « *Deus et dies*, répétait-il souvent : Dieu fera son œuvre au jour qu'il a marqué [1]. »

Un autre essai, qui lui avait coûté dix ans de travaux et de soucis, semblait devoir aboutir à une nouvelle déconvenue. A la suite d'une mission prêchée en 1719 dans la ville de Scala, les notables de l'endroit lui manifestèrent le désir de relever une communauté de filles pieuses qui périclitait, faute de ressources et surtout de direction. Son supérieur, le père Filangieri, accueillit favorablement cette proposition; il offrit même une partie de sa fortune pour restaurer le couvent, de sorte que, le 20 mai 1720, douze postulantes des meilleures familles s'y réunirent sous la direction du père Falcoia, chargé de les former à la vie religieuse. Celui-ci les soumit à la règle de la Visitation, et demanda aux visitandines de Naples une religieuse expérimentée pour les initier à l'esprit de l'ordre. Mais, Dieu le permettant ainsi, on répondit à toutes ses instances par un refus catégorique. Laissé à sa propre inspiration, le pieux directeur les pénétra de l'esprit qui l'animait lui-même et les excita vivement à faire consister toute leur perfection dans l'imitation des vertus de Jésus-Christ. Sous un tel maître, la communauté acquit une grande réputation dans les environs, si bien qu'après trois ans elle comptait plus de trente membres.

En de telles conjonctures, qui n'aurait conçu les plus belles espérances? Les religieuses vénéraient un père dont Dieu lui-même se plaisait à mettre en relief, par des grâces extraordinaires, la haute sainteté. Deux sœurs, très gravement malades, avaient dû à ses prières une guérison presque instantanée. La supérieure elle-même allait succomber aux attaques d'une fièvre dont aucun remède ne pouvait avoir raison, quand, sur un ordre de Falcoia, la fièvre disparut subitement. Un immense incendie, qu'aucune force ne parvenait à circonscrire, dévorait les bois qui couronnent les hauteurs de Scala : l'homme de Dieu fit un signe de croix dans la direction de la montagne, et le feu cessa ses ravages.

En 1724, entra au couvent une Napolitaine, de la famille des Crostarosa, qui se nommait Marie-Céleste. Elle avait à cette date vingt-huit ans. Favorisée de grâces extraordinaires dès l'âge le plus

1. Annotations du P. Sportelli.

tendre, ses huit dernières années s'étaient écoulées dans un couvent du carmel. A l'occasion d'une retraite, elle y entendit prêcher le père Falcoia, dont les sermons pleins de force et d'onction firent sur elle une impression si profonde qu'elle le choisit pour son directeur. C'était une nouvelle grâce, car, peu de temps après, ce carmel ayant été dissous, Falcoia lui offrit, ainsi qu'à deux de ses sœurs, un refuge dans la communauté de Scala.

Elle y pratiquait depuis six mois les exercices du noviciat, quand Dieu la gratifia de singulières faveurs, qu'elle décrit en ces termes dans son autobiographie : « Le lundi des Rogations de l'année 1725, étant allée communier comme de coutume, j'éprouvai en un court espace de temps une intime transformation de mon âme en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il me sembla avoir échangé la vie présente contre les joies inénarrables de l'éternité. Je reçus en ce moment une effusion des biens très précieux contenus dans la vie du Sauveur. Jésus me dit qu'il voulait se servir de moi pour établir dans le monde un nouvel institut dont toutes les règles se rapporteraient à l'imitation de ses divins exemples. Je vis comme un livre ouvert, au-dehors et au-dedans duquel étaient écrites les perfections de l'Agneau divin. Il m'en resta une impression si vive qu'elle ne put jamais s'effacer de ma mémoire. » De plus, le jour de la Fête-Dieu, Notre-Seigneur fit connaître à la sœur Marie-Céleste la règle et l'habit du nouvel institut, ainsi que l'esprit dont les membres devaient être animés. Il lui ordonna d'écrire tout ce qu'il venait de lui signifier, et d'en faire un rapport exact à son père spirituel [1].

Ces étranges communications troublèrent d'autant plus la pauvre novice, que le père Falcoia se trouvant à Rome pour le jubilé de l'année sainte, elle se voyait privée de tout conseil. Afin de soulager sa conscience, elle raconta sa vision à la maîtresse du noviciat, qui lui prescrivit d'en noter par écrit tous les détails et de garder là-dessus le silence le plus absolu. Marie-Céleste obéit, mais Dieu, maître de ses secrets, donna des lumières analogues à la sœur Marie-Colombe et à d'autres religieuses. De plus, il disposa si bien les cœurs que toute la communauté priait et redoublait d'austérités pour hâter une transformation qui semblait voulue du ciel.

Sur ces entrefaites, Falcoia, de retour à Naples, reçut de Marie-Céleste un rapport détaillé de ces faits mystérieux. Elle annonçait même l'envoi prochain de la règle que Dieu lui avait montrée.

1. Ces faits consignés dans l'autobiographie de la sœur Marie-Céleste, le sont également dans une relation de la sœur Marie-Raphaël (Mathilde de Vico), relation dont cette dernière affirma solennellement l'absolue véracité.

Se défiant de l'imagination des femmes non moins que des illusions du démon, le prudent directeur répondit à la sœur que seule une personne orgueilleuse et crédule pouvait ajouter foi à de pareilles inepties. Bien plus, pour la punir de sa folle témérité, il lui interdit la communion jusqu'à la fête de l'Assomption et lui commanda, au nom de l'obéissance, de jeter au feu sa prétendue règle. Mais Dieu prit visiblement parti pour la sœur, car la lettre de Falcoia, datée du 30 juin, ne parvint au couvent de Scala que quarante-sept jours après, c'est-à-dire le lendemain de l'Assomption. Ainsi Marie-Céleste n'eut point à se priver de la sainte communion, et la règle, au lieu de subir l'épreuve du feu, arriva saine et sauve entre les mains de son destinataire.

Naturellement le saint vieillard en examina tous les détails avec la plus scrupuleuse attention. Quel ne fut pas son étonnement de retrouver dans ces pages le reflet de la vision qui, vingt années auparavant, avait fait tressaillir son cœur sur les bords du Tibre! C'était bien ce qu'il avait vu : un institut basé sur l'imitation de Jésus-Christ, une règle modelée sur ses vertus. Le Sauveur voulait-il enfin réaliser l'idéal qu'il lui avait fait entrevoir, et n'aurait-il permis le refus obstiné des visitandines que pour enrichir son Église d'une nouvelle famille religieuse? Plus il étudiait le manuscrit de la sœur, plus il y reconnaissait l'esprit de Dieu ; toutefois, pour contrôler son propre jugement, il soumit cette règle à l'examen de plusieurs théologiens, qui ne purent s'empêcher de l'admirer. Suivant leur opinion, le couvent de Scala n'étant agrégé à aucun ordre existant, rien ne s'opposait à l'introduction de la nouvelle règle si toutefois les religieuses professes consentaient à l'accepter.

Fort de cet avis, Falcoia posa la question aux membres de la communauté. Il n'y eut qu'une voix pour réclamer la transformation depuis si longtemps désirée. Du reste Dieu lui-même se chargea de dissiper tous les doutes s'il avait pu en exister encore. Une sœur, nommée Marie-Madeleine, tombée en démence depuis plusieurs années, troublait le couvent par ses fureurs et des tentatives de suicide, au point que son oncle, vicaire-général de Scala, souhaitait la voir mettre dans une maison d'aliénées. On la garda néanmoins parce qu'une religieuse de ses amies consentit à veiller sur elle nuit et jour. Or cette sainte religieuse, sœur Marie-Raphaël, demandait instamment à Dieu de faire un miracle en faveur de la pauvre folle, comme preuve de sa volonté relativement à la nouvelle règle. Soit qu'elle eût communiqué sa pensée au père Falcoia, soit qu'il ait agi de son propre mouvement, toujours est-il qu'après

avoir longtemps prié, le pieux directeur posa le manuscrit de la sœur Marie-Céleste sur la tête de la folle, et que celle-ci, à l'instant même, recouvra ses esprits.

Que fallait-il de plus pour constater la volonté de Dieu? Falcoia convoqua les religieuses en chapitre, leur montra l'excellence d'une vie consacrée tout entière à copier les actes de Jésus-Christ, et leur proposa de déclarer, par voie de suffrage, si elles adoptaient oui ou non la règle proposée. Les votes furent unanimes pour l'affirmative. Seule la supérieure objecta qu'une affaire aussi grave demandait réflexion. Avant de prendre parti, elle désirait, disait-elle, conférer en particulier avec le père Filangieri, supérieur général des Pieux-Ouvriers.

C'était un prétexte. Opposée à la nouvelle règle mais ne sachant comment justifier son opposition, la supérieure s'appuya sur le père Filangieri, qui ne possédait aucun titre pour intervenir dans cette affaire. Circonvenu par elle et par certaines sœurs qu'elle avait su rattacher à sa cause, Filangieri se déclara contre la nouvelle règle, contre la sœur Marie-Céleste, qu'il traita de visionnaire, et contre Falcoia qui, d'après lui, s'était laissé prendre dans les filets de Satan. Il enjoignit à ce dernier de ne plus dire un seul mot, ni en public, ni en particulier, sur la transformation du couvent. Afin de couper le prétendu mal dans la racine, il fit déclarer solennellement par des théologiens de sa congrégation que les événements de Scala avaient le diable pour auteur, que Marie-Céleste n'était qu'une hallucinée et Falcoia un cerveau détraqué. Le bruit s'en répandit bientôt dans toute la ville de Naples. Non content de ces mesures, pourtant assez radicales, Filangieri voulut obliger les religieuses à chasser du couvent la sœur Marie-Céleste, mais elles lui répondirent qu'elles croiraient pécher gravement si elles traitaient avec une pareille rigueur une personne qui n'avait nullement démérité. Pour les punir de cette résistance, il défendit à Falcoia de remettre les pieds au couvent et même d'y expédier une lettre.

A ces violences Falcoia n'opposa que la soumission la plus humble : témoin cette lettre adressée à ses chères filles : « Je vois maintenant, leur dit-il, combien Dieu vous aime. C'est lui qui écarte providentiellement de vous l'obstacle à votre perfection. Sa main saura rétablir l'ordre troublé non par votre faute mais par ma maladresse. Le père général, sachez-le bien, m'a traité comme je le mérite, en m'accusant d'ineptie et d'illusion. Recevez donc en paix la défense qu'il m'a faite de m'immiscer dans les affaires du couvent. Vivez

toujours dans l'obéissance, et priez pour moi la divine Majesté. En ce qui me concerne, je ne cesserai de prier pour mes très chères filles, que je bénis une dernière fois du fond de mon cœur. » A partir de ce moment, Falcoia cessa tout rapport avec les religieuses de Scala, selon l'ordre qu'il en avait reçu. Brisé, mais résigné, il attendit en silence l'heure de Dieu.

C'est pendant les années qui suivirent ces tristes événements que le père Falcoia fit, au collège des « Chinois », la rencontre d'Alphonse de Liguori. Il avait entendu parler de sa grande sainteté, de ses prédications, des œuvres multipliées auxquelles il se dévouait, des nombreuses conversions qu'il opérait, mais il n'avait pas eu jusque-là l'occasion de s'entretenir cœur à cœur avec lui. De son côté, Alphonse n'avait appris que par la renommée le prestige qui s'attachait au nom de Falcoia. Mais à peine ce vieillard de soixante-dix ans et ce jeune homme de trente-quatre ans se furent-ils rencontrés chez Ripa, qu'ils se lièrent de la plus étroite amitié. C'est que les âmes ne vieillissent pas : éternellement jeunes, elles s'attachent l'une à l'autre toutes les fois que le divin Esprit les unit dans le même amour, l'amour de Jésus crucifié. Alphonse comprit bientôt qu'il avait devant lui un vétéran du Christ, blanchi dans les saints combats; un religieux d'une volonté forte, mais docile à la voix de l'autorité; un esprit supérieur, mais ouvert aux lumières et aux impressions de la grâce; un homme de bon conseil, qui l'aiderait au besoin de sa longue expérience. De son côté, Falcoia ne tarda pas à discerner dans Alphonse un de ces privilégiés que Dieu comble de ses dons pour en faire les grands auxiliaires du Rédempteur. Il l'aima comme son fils, un fils que la Providence mettait sur sa route pour le consoler au milieu de ses tribulations. Dans le neveu il lui semblait retrouver l'oncle, le saint évêque de Troia, dont il avait été l'intime ami. C'est la même âme, disait-il souvent, la même ferveur, la même horreur des moindres fautes, la même dévotion à Marie, le même zèle pour la conversion des pauvres pécheurs.

Toujours préoccupé du couvent de Scala, l'homme de Dieu ne manqua pas de raconter à son jeune ami les péripéties de la fameuse histoire qui avait tant défrayé les salons et les couvents de Naples. Humble et défiant de lui-même, il se gardait bien de condamner ceux qui l'accusaient d'illusion, mais cependant il croyait posséder trop de preuves de la réalité des visions pour se rendre aux opinions de ses adversaires. Du reste, après son exil du couvent, les religieuses étaient restées fidèles à leurs convictions. Elles

avaient à la première élection déposé l'ancienne supérieure et choisi pour la remplacer la maîtresse du noviciat, cette sœur Marie-Angèle qui avait si sagement dirigé Marie-Céleste au moment de ses révélations. Filangieri, frappé d'apoplexie, venait aussi de disparaître. De tous ces faits Falcoia concluait que tout espoir n'était point perdu. Alphonse écoutait avec le plus grand intérêt les récits du saint vieillard; mais, fortement prévenu contre les visions de la sœur Marie-Céleste depuis que les théologiens de Filangieri les avaient condamnées, il se gardait bien de prendre parti.

Sur ces entrefaites l'empereur Charles VI, renseigné sur les mérites et les vertus de Falcoia, proposa de le nommer à l'évêché de Castellamare. L'humble religieux avait dans une autre circonstance refusé l'épiscopat; mais il se demanda, puisque l'empereur revenait à la charge, s'il n'était pas l'interprète des volontés de Dieu. Castellamare se trouvait dans le voisinage de Scala. L'épiscopat, en l'émancipant de son ordre, lui rendrait sa liberté d'action relativement à la transformation du couvent. Cette raison, la seule capable de triompher de ses répugnances, lui fit accepter la mitre.

Or, il se trouva qu'au moment où il allait se rendre à Rome pour y recevoir la consécration épiscopale, Alphonse rentrait à Naples après sa villégiature de Sainte-Marie-des-Monts. Comme il devait retourner à Scala au mois de septembre pour y prêcher la neuvaine du Crucifix, tout naturellement Falcoia le pria de donner les exercices spirituels au couvent. Il aurait ainsi l'occasion d'examiner l'esprit qui animait les religieuses, de contrôler les révélations de Marie-Céleste, et de former son jugement sur la nouvelle règle.

Alphonse accepta, sans prévoir que cette retraite allait décider de son sort et de celui de bien d'autres. Quant à Falcoia, il était également loin de se douter qu'il envoyait au couvent de Scala l'homme prédestiné pour élever, sous sa direction, le double édifice dont le divin architecte lui avait montré le plan sur les bords du Tibre.

CHAPITRE IX

LES RÉDEMPTORISTINES.

1730

Alphonse au couvent de Scala. — Ses préventions contre les visions. — L'interrogatoire. — Il reconnaît l'intervention divine. — Les religieuses et l'évêque de Scala acceptent la nouvelle règle. — Retraite sur l'imitation de Jésus-Christ. — Le gâteau de la sainte Vierge. — Lettre d'Alphonse aux religieuses. — Croix intérieures. — Maladie grave. — Rédaction des constitutions. — Falcoia et l'évêque de Scala. — Alphonse révise les constitutions. — La fête de la Transfiguration. — Alphonse et les rédemptoristines. — Prédiction de la sœur Marie-Céleste.

La promotion de Falcoia à l'épiscopat avait grandement réjoui les religieuses de Scala. Privées depuis trois ans de leur saint directeur, elles attendaient avec impatience sa visite. « Hâtez votre retour, lui écrivaient-elles à Rome, et ne laissez pas plus longtemps vos filles dénuées de tout secours spirituel. » Il leur répondit que, dans l'impossibilité de quitter la ville éternelle avant le mois de novembre, il leur enverrait un homme selon son cœur, le missionnaire Alphonse de Liguori, pour leur prêcher la retraite et remplir auprès d'elles les fonctions de confesseur extraordinaire. Elles devaient le considérer comme un autre lui-même, et par conséquent n'avoir aucun secret à son égard.

Ainsi annoncé, Alphonse se rendit à Scala, au mois de septembre, accompagné de deux de ses amis, Mazzini, son éternel compagnon, et Mandarini, l'un des collègues de Ripa. Il prêcha d'abord, avec grand concours de peuple, la neuvaine promise à l'évêque Guerriero, puis il se rendit au couvent pour y commencer les saints exercices. D'après les bruits qui circulaient à Naples au sujet des religieuses de Scala, qu'on traitait publiquement de visionnaires, il était assez disposé à croire qu'il aurait à lutter contre des illusions très préjudiciables au progrès spirituel. L'histoire ne dit-elle pas que des personnes très pieuses et vraiment saintes ont été parfois victimes de leur

imagination ou de tromperies diaboliques? Ces craintes tourmentaient l'esprit d'Alphonse, au point qu'il ne crut pas pouvoir entreprendre un travail sérieux avant d'avoir éclairci la question des révélations.

Il se présenta donc au couvent plutôt en juge qu'en prédicateur. Ayant demandé au parloir la supérieure et les assistantes, il leur déclara qu'en sa qualité de confesseur extraordinaire, il entendait avant tout examiner à fond les faits relatifs à la religieuse hallucinée, dont le récit avait tant occupé Naples et les environs. A cette ouverture peu rassurante, la supérieure, sœur Marie-Angèle, répondit modestement « qu'elle et ses compagnes se conformeraient à ses volontés, heureuses par avance des bons conseils qu'elles recevraient de sa bouche pour progresser dans l'amour et l'imitation de Jésus-Christ. » Sur sa demande formelle, elle exposa ensuite de point en point les événements qui avaient eu lieu depuis cinq ans, et de quels artifices s'était servi le démon pour troubler la communauté et retarder l'œuvre de Dieu. Après grand nombre de questions sur les circonstances au milieu desquelles ces faits s'étaient produits, Alphonse ajouta que, pour contrôler cette déposition et porter un jugement motivé, il devait instruire la cause, procéder à une investigation sérieuse, et dans ce but interroger en particulier les membres de la communauté. « Il importe, dit-il, que la lumière se fasse. Si ces révélations viennent de Dieu, nous ne pouvons pas les ensevelir dans un injurieux oubli; si ce sont de simples hallucinations, il faut remettre dans le bon chemin les âmes égarées. »

Le lendemain, les religieuses durent donc comparaître tour à tour devant lui, à commencer par Marie-Céleste, cause principale de toute cette affaire. Laissons-la raconter elle-même sa déposition : « Le père Alphonse, dit-elle, me commanda d'abord de lui raconter toute l'histoire de ma vie, et toutes les grâces que Dieu m'avait faites depuis mon enfance. Je lui dis comment Dieu m'avait appelée à son service d'une manière admirable; qu'ainsi, par exemple, à l'âge de onze ans, la première fois que je m'approchai de la sainte table, le seigneur Jésus s'était montré visiblement à moi et m'avait pénétré d'une si profonde horreur pour mes péchés que j'éclatai en sanglots au milieu de tout le peuple, en criant : « Malheureuse que je suis d'avoir ainsi contristé le cœur de mon Dieu! » Depuis cette première grâce, ajoutai-je, ma vie entière n'a été qu'une longue chaîne de faveurs, au moyen desquelles Dieu ne cessa de m'attirer à lui. J'arrivai enfin aux communications divines touchant la nouvelle règle et le nouvel institut, et ne lui cachai

point les craintes qui m'avaient assaillie, ni la persécution dont j'avais été victime. Cela fait, le père Alphonse me congédia. » Marie-Colombe et d'autres religieuses plus ou moins favorisées des mêmes lumières furent interrogées après Marie-Céleste, puis toutes les sœurs, y compris l'ancienne supérieure, durent expliquer et motiver leur opinion.

Devant ces dépositions qui lui mirent sous les yeux toutes les pièces du procès, les préventions d'Alphonse se dissipèrent comme de petits nuages devant un rayon de soleil. Évidemment il avait devant lui une communauté fervente, parfaitement soumise aux lois de l'obéissance, uniquement préoccupée de progresser dans l'amour divin. Les religieuses dont Dieu s'était servi pour manifester ses volontés se montraient en tout les modèles de leurs compagnes. Leurs récits portaient le cachet de la simplicité et de la droiture. Nul indice d'exaltation ou de suggestion diabolique. Les révélations n'avaient eu d'autre effet que d'exciter les âmes à la vertu. Au lieu de les abattre, la persécution stimulait leur courage et leur confiance. Et puis cette Marie-Madeleine, guérie de sa folie furieuse au seul attouchement de la règle, n'était-elle pas une preuve vivante de l'intervention divine?

Sa conviction faite, Alphonse n'hésita pas à manifester en public le jugement qu'il venait de prononcer au fond de son âme. Ayant rassemblé la communauté, il affirma qu'après un examen approfondi des faits en question, on devait reconnaître que ces faits avaient Dieu pour auteur, et que, par conséquent, on s'était trompé en les attribuant à des hallucinations de l'esprit ou à des prestiges diaboliques. Il exhorta ensuite les religieuses à remercier Dieu des singulières faveurs dont elles étaient l'objet, et à remplacer au plus tôt la règle actuellement en vigueur par celle que Dieu voulait leur donner. Alors, s'adressant au petit groupe de dissidentes, il leur mit sous les yeux la responsabilité qu'elles avaient encourue en entravant une œuvre divine. Ce jugement, prononcé avec l'accent d'une foi vive, fit une telle impression sur toute la communauté, que l'ancienne supérieure s'écria publiquement : « Si telle est la volonté de Dieu, non seulement je ne fais plus d'opposition, mais je déclare adopter la première la règle du nouvel institut. » A ce revirement subit, inattendu, des larmes coulèrent de tous les yeux, les sœurs s'embrassèrent en signe de parfaite union, et de tous les cœurs, inondés d'une sainte joie, s'éleva vers le ciel une prière de reconnaissance et d'amour.

Alphonse avait décidé que Dieu voulait l'édifice; mais, pour en

poser la première pierre, c'est-à-dire adopter la nouvelle règle, il fallait l'autorisation de l'évêque de Scala, qui seul avait juridiction sur le couvent. Or il était à craindre que Guerriero, fatigué des divisions et tergiversations de ces dernières années, n'ordonnât le *statu quo* pour éviter de nouveaux embarras. Falcoia réussirait difficilement dans cette épineuse négociation, discrédité qu'il était près de l'évêque et de son clergé. Ensuite, devenu lui-même évêque de Castellamare, pouvait-il s'immiscer dans l'administration de son voisin? Mieux valait qu'Alphonse traitât lui-même la question avant de quitter Scala. Sans perdre de temps, il se rendit auprès de l'évêque avec ses deux compagnons, exposa les motifs sur lesquels il basait son jugement relativement aux révélations, et lui demanda d'autoriser la règle. Connaissant le bon esprit et les capacités du pétitionnaire, Guerriero s'en remit complètement à son appréciation. « Organisez la communauté, lui dit-il, comme vous le jugerez convenable pour la gloire de Dieu et la sanctification des religieuses. » Ainsi muni du plein pouvoir de l'évêque, Alphonse rassembla les sœurs en chapitre et, de concert avec elles, il décida qu'à la Pentecôte prochaine la règle serait mise en vigueur. Ces préliminaires terminés, afin d'infuser dans les âmes l'esprit du nouvel institut il prit pour sujet de la retraite la vie et les vertus du divin Sauveur. Avec quel amour, avec quelle éloquence il développa ce beau thème, l'objet constant de ses oraisons et de ses prédications, on peut le conjecturer par l'enthousiasme des sœurs et plus encore par le redoublement de ferveur qu'on remarqua dans la communauté. Ces deux actes accomplis, il quitta le couvent de Scala, laissant les religieuses, maintenant ses filles en Jésus-Christ, heureuses des bénéditions qu'il leur avait apportées, mais inconsolables de le voir s'éloigner d'elles. La supérieure et ses compagnes ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance. A cette occasion l'une d'elles nous a conservé ce trait naïf et gracieux, qu'on dirait tiré des *Fioretti*. « Quand don Alphonse eut terminé les exercices, dit-elle, la première fois qu'il vint au couvent avec don Jean Mazzini, la mère Marie-Angèle ne voulut pas qu'ils partissent sans leur donner un gâteau pour le voyage. La sœur cuisinière, qui avait en ce moment beaucoup de besogne, se mit à préparer les ingrédients nécessaires; puis, se tournant vers la sainte Vierge, elle lui dit : « Ma bonne Mère, aidez-moi. s'il vous plaît. » Et là-dessus elle entra en extase. Revenue à elle, elle trouva, sans qu'elle eût allumé le feu, le gâteau tout fait et cuit à point. Elle l'envoya de suite à don Alphonse, avec ces mots : « Mangez-le, c'est la Ma-

donc qui l'a fait. » Or, ajoute la pieuse narratrice, il confessa depuis qu'en mangeant de ce gâteau, il s'était senti le cœur tout ému et tout enflammé de l'amour divin. » Belle et touchante simplicité! les superbes vous méprisent, mais néanmoins c'est aux âmes simples que Dieu aime à se manifester.

De retour à Naples, le saint reçut une lettre pleine d'affection, dans laquelle Falcoia lui disait que les échos de sa parole étaient arrivés jusqu'à Rome. « Mes filles, ajoutait-il, ont regardé comme une singulière bénédiction la retraite que vous leur avez prêchée. Elles étaient bonnes; grâce à vous, je les retrouverai meilleures. En leur nom comme au mien, je vous remercie de toute mon âme, vous que j'ose appeler mon fils puisque vous voulez bien me donner le doux nom de père. Quant à l'inauguration du nouvel institut, veuillez n'en dire mot à personne jusqu'à mon retour. » Le prudent vieillard imposa également aux religieuses un silence absolu sur la prochaine transformation de leur communauté. Il savait que le feu couve souvent sous la cendre et qu'une étincelle suffirait pour ranimer la malveillance à Scala comme à Naples.

Cependant Alphonse recevait du couvent lettres sur lettres attestant plus sensiblement encore l'effet produit par ses instructions. Chacune de ses retraitantes lui ouvrait son cœur et réclamait des conseils pour avancer dans la vertu. Chacune lui promettait de ne pas l'oublier devant Dieu. Il leur répondit avec la tendresse d'un saint François de Sales : « Bien des jours se sont écoulés depuis la retraite de Scala, mais votre souvenir est aussi vivant chez moi que si je venais de vous quitter... De temps en temps mes yeux se tournent vers votre couvent, et je vous dis alors : O âmes éprises de l'amour divin, oui, aimez Jésus. Rappelez-vous qu'il ne se passe aucun instant sans que lui-même vous aime. Parlez-lui souvent, surtout quand vous êtes au chœur en présence du saint Sacrement. Aimez Jésus, aimez par-dessus tout son adorable et divin cœur, sa très sainte et très aimable volonté. Unissez votre volonté à la sienne, et dites-lui : « Votre bon plaisir, Seigneur, votre gloire, et c'est assez. » Viennent ensuite les afflictions, les abandons, les ténèbres, les tempêtes : acceptons tout parce que Dieu le veut, car Dieu est toujours bon et toujours digne d'être aimé. A lui donc, à lui dans tous les siècles amour et bénédiction. »

Après cette effusion d'une âme pleine de Dieu dans des âmes capables de la comprendre, Alphonse prend texte des promesses contenues dans les lettres pour se recommander humblement aux prières de la communauté. « Prêtre appelé à sauver les âmes, dit-

il, je pourrai procurer à Dieu quelque gloire, mais ne cessez point de prier pour moi. Peut-être vous paraîtrai-je importun en sollicitant si souvent vos prières, mais je crains qu'avec le temps votre zèle ne vienne à se refroidir. La pensée que vous me recommandez à Dieu me donne force et courage. Dieu, me semble-t-il, ne peut refuser de vous exaucer quand vous le priez pour ma pauvre âme. Quant à moi, jamais je ne vous oublie; vous occupez même une grande place dans mes chétives oraisons. »

Alors, avec cette charité tendre et affectueuse d'un père qui, écrivant à sa famille, s'inquiète du plus petit de ses enfants, il adresse un souvenir à chacune des religieuses, qu'il désigne par son nom; et ce souvenir, c'est une pensée appropriée aux besoins et au caractère de chaque âme, pensée qui lui rappellera les résolutions et promesses de la retraite.

Cette lettre, où se peint l'âme de son auteur, nous montre une fois de plus qu'en se détachant du monde pour s'élever jusqu'à Dieu, les saints ne perdent rien de leur tendresse. L'homme avide de plaisirs et de voluptés égoïstes, devient dur et parfois féroce; l'homme pur, au contraire, participe à la bonté divine, et, de son cœur élargi et attendri s'échappe le cri de l'apôtre : « Mes petits enfants, je vous porte tous dans mon âme pour former en vous Jésus-Christ. »

Du reste, si Dieu ménage parfois à ses serviteurs ces doux épanchements de la charité, il ne tarde pas à les remettre sur la croix. Béthanie n'est pas loin du calvaire. Alphonse en fit bientôt l'expérience, et ce n'est pas sans raison qu'il suppliait les sœurs de le recommander à Dieu. Des troubles intérieurs le tenaient de nouveau dans une mortelle agonie. « Sachez, écrivait-il, que je paie bien cher les délices de Scala, comme je vous l'avais d'ailleurs annoncé. Je suis en ce moment au fort de la tempête, et parfois, ne voyant plus ni ciel ni terre, je me trouve dans une obscure caverne, « séjour du plus affreux désordre et d'une inexprimable horreur[1] ». Que la volonté de Dieu, notre souverain bien, s'accomplisse toujours! Voulût-il m'envoyer en enfer, j'y consens s'il y va de sa plus grande gloire; mais de grâce demandez-lui que je ne l'offense pas, car il n'est pas de sa gloire que je l'offense. Au reste, Seigneur, me voici : un enfer est trop peu pour moi. »

A ces peines de l'âme vint s'ajouter l'épreuve de la maladie. Épuisé par les fatigues d'une mission qui suivit presque immédiate-

1. Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. *Job.*

ment les travaux de Scala, il se rendit à Amalfi pour y donner les exercices spirituels à une communauté religieuse. La fièvre l'obligea d'interrompre ses prédications, mais il profita d'une légère amélioration pour en reprendre le cours. De retour à Naples, il se vit, au bout d'un mois, par suite d'une rechute, aux portes du tombeau. Sa poitrine paraissait atteinte et comme brisée. La fièvre atteignit un degré d'intensité qui ne laissait plus d'espoir. On s'attendait si bien à sa mort prochaine que Mathieu Ripa, alors à Rome pour les affaires de sa congrégation, revint précipitamment à Naples pour assister aux derniers moments de son ami. Quel ne fut pas son étonnement de le trouver en pleine convalescence! La sainte Vierge, qui l'avait déjà guéri miraculeusement, accéda une fois encore aux prières qu'on faisait de tous côtés, notamment au couvent de Scala, pour l'homme qui devait publier partout ses gloires et les gloires de son fils.

A l'occasion de cette maladie du saint, citons un trait qui montre l'extrême délicatesse de sa conscience. Cinquante ans après, repassant dans son esprit les années écoulées, il se rappela le danger où il s'était trouvé dans cette circonstance et les nombreuses visites d'un médecin dévoué. Il lui parut que cet homme n'avait pas été suffisamment payé de ses peines; en conséquence, il fit parvenir à ses héritiers la somme de vingt ducats, dont il se croyait redevable envers eux. Avis aux négociants, aux fabricants, aux agioteurs, aux hommes d'État, qui se croient d'honnêtes gens après avoir volé des millions. Par cet acte de scrupuleuse justice, Alphonse leur rappelle qu'on n'entre pas au ciel chargé des dépouilles du prochain.

Durant les trois mois d'inaction forcée qui suivirent cette maladie, les religieuses de Scala se préparaient au grand événement qui devait avoir lieu le 23 mai, fête de la Pentecôte, ainsi qu'Alphonse l'avait décidé. Certains mécontents du dehors essayèrent bien encore de soulever des difficultés, mais l'évêque Guerriero, fidèle à la parole donnée, maintint l'autorisation de substituer, au jour fixé, la règle nouvelle à celle des visitandines, observée dans le couvent jusqu'à ce jour. Toutefois cette règle, élaborée par Marie-Céleste d'après ses révélations, n'était qu'une simple esquisse, une vue générale des vertus que les religieuses devaient pratiquer à l'imitation du divin Sauveur, du costume qu'elles devaient porter, et du genre de vie qu'elles devaient mener. Sur ces données Falcoia avait rédigé une esquisse de règlement que les sœurs observèrent à partir de la Pentecôte, en attendant la règle et les constitutions définitives. La rédac-

tion de ces constitutions suscita des difficultés graves, au sujet desquelles Falcoia écrivait à Alphonse : « Plût à Dieu que vous fussiez près de moi, à Castellamare, pour mener à bonne fin d'importantes négociations. »

Le conflit de juridiction que notre saint avait prévu éclata dès l'arrivée de Falcoia à Castellamare. Ses ennemis travaillèrent l'évêque Guerriero, espérant toujours lui faire rétablir l'ancien état de choses, et s'ils n'y parvinrent point, au moins obtinrent-ils qu'il arrangerait lui-même la nouvelle règle selon les besoins de la communauté. Dans une lettre à Alphonse, Falcoia décrivait ainsi son embarras : « Vous avez obtenu de l'évêque la transformation du couvent de Scala, mais il prétend aujourd'hui le transformer à sa manière. Je vous en prie, usez de toute votre habileté pour l'amener à composition. Qu'il me laisse établir les règles et diriger cette barque. Je m'occupe du monastère depuis longtemps, je connais toutes les difficultés qui sans doute préoccupent le prélat. Du reste, après avoir élaboré les constitutions, je les soumettrai à son examen, disposé à modifier ce qui ne lui paraîtrait pas mériter son approbation. »

Vu l'effervescence des esprits à Scala, le jeune missionnaire ne crut pas pouvoir s'immiscer dans cette affaire épineuse avant d'avoir consulté ses supérieurs. Le père Pagano lui conseilla l'abstention, et le chanoine Torni la lui prescrivit absolument. Il fut donc obligé de répondre à Falcoia qu'il lui était impossible d'accéder à ses désirs, parce que les supérieurs de la Propagande lui défendaient positivement de s'occuper de Scala.

Cette nouvelle jeta l'alarme dans le couvent. Alphonse écarté, le nouvel institut croulait avant d'avoir existé, car Falcoia, déconsidéré, n'arriverait jamais à désarmer ses ennemis. Les religieuses se voyaient déjà replongées dans une mer de tribulations. Seule, la sœur Marie-Céleste, forte de sa confiance en Dieu, ne manifestait aucune crainte. « Cette défense de vous occuper de nos affaires, écrivait-elle à Alphonse, ne sera pas maintenue, c'est simplement un exercice de patience pour vous et pour nous. Dieu ne vous a pas envoyé dans notre monastère sans un dessein particulier. Il l'a fait en vue de nos progrès futurs et non pas seulement pour le bien que déjà vous avez accompli par le passé. Mais Dieu veut la souffrance. Ceux qui s'occupent de nous doivent souffrir avec nous. En apprenant cette prohibition, je n'ai pas laissé de me plaindre au Seigneur dans l'oraison. Il m'a fait comprendre que personne ne nous enlèvera l'homme que lui-même nous a donné

pour soutien. Et voilà comment je suis parfaitement tranquille. »

La bonne sœur avait raison. Les têtes devenant plus calmes, l'évêque Guerriero permit enfin à Falcoia d'élaborer la règle, mais sous la condition que son travail serait revu et corrigé par don Alphonse de Liguori, qui avait, disait-il, sa pleine et entière confiance; dès lors, la paix étant faite entre les deux évêques, l'interdiction qui pesait sur Alphonse n'avait plus sa raison d'être. Dieu l'amena ainsi providentiellement à travailler aux règles de l'institut, comme il l'avait conduit à Scala pour approuver les révélations d'où l'institut lui-même était sorti.

La rédaction de ces règles et constitutions dura deux années. Alphonse y contribua largement. Marie-Céleste avait rédigé son travail sous forme d'exhortations adressées aux religieuses par le Seigneur lui-même. Falcoia croyait devoir maintenir cette forme exhortative, très propre selon lui à impressionner les esprits. En preuve de son opinion, il citait le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* dont les enseignements sont presque toujours placés dans la bouche du Sauveur. Malgré ces raisons, Alphonse insista pour qu'on donnât aux différents articles une forme prescriptive, comme plus précise, plus traditionnelle, et par là même plus susceptible d'obtenir l'approbation du Saint-Siège. Son avis prévalut. Quant au fond, conformément à la volonté de l'évêque de Scala, il revit soigneusement, feuille par feuille, tout le travail de Falcoia, notant les passages qui demandaient une explication, corrigeant ce qui lui paraissait défectueux, ajoutant ou retranchant selon qu'il le jugeait opportun. Deux de ces feuillets, conservés dans les archives de notre maison généralice, prouvent, par les observations tracées de sa main, la sérieuse revision qu'il fit du projet primitif avant de lui donner son approbation. C'est ce projet ainsi revisé, corrigé et transformé par Alphonse, qui obtint l'approbation épiscopale, et plus tard celle du Saint-Siège.

Là ne se borna pas son action dans la création du nouvel institut. Outre les constitutions,. norme de leur vie extérieure, il fallait donner aux religieuses l'esprit dont Dieu voulait les animer, c'est-à-dire l'application constante à l'imitation des vertus du Sauveur, qui devait être la note caractéristique de leur sainteté. C'est encore Alphonse qui se chargea d'une tâche évidemment trop lourde pour le vieil évêque de Castellamare. Par ses visites, par ses lettres, au confessionnal, en chaire, il ne cessa de poursuivre ce but. « Il se rendait très souvent à Scala, écrit Mathieu Ripa, soit pour y prêcher des retraites ou des neuvaines, soit pour y entendre les confessions des

religieuses. » Et en effet, au mois de juin de cette année 1731, nous le trouvons au couvent de Scala, s'occupant du matériel et du spirituel dans une sorte de visite canonique. Au mois d'août, les sœurs devaient revêtir le nouvel habit : à cette occasion la sœur Marie-Céleste lui écrit : « Nous vous attendons pour ce moment solennel, d'autant plus que Mgr Falcoia nous fait savoir qu'il lui sera impossible de venir. Et puis nous avons besoin de vos instructions pour nous préparer convenablement à ce grand acte. Vous nous ferez comprendre mieux encore la règle que nous avons à suivre et les devoirs que nous avons à remplir. »

La cérémonie eut lieu le jour de la Transfiguration du Sauveur. Les religieuses revêtirent la robe rouge et le manteau bleu, qui les rendirent, même extérieurement, semblables au Seigneur Jésus. Et ce changement de costume fut vraiment l'indice de la transfiguration de leurs âmes, car dès lors, vivantes images de Jésus crucifié, elles vécurent dans un tel amour de la mortification qu'il était plus nécessaire de modérer leur ardeur que de la stimuler. Après tant de troubles et de tempêtes, l'ancien couvent, absolument transformé, prit le nom de monastère du Saint-Sauveur. Dès lors, grâce au crédit dont jouissait Alphonse, les diatribes firent place aux panégyriques, et les détracteurs les plus obstinés des religieuses devinrent leurs plus fervents admirateurs. « Je me réjouis de tout cela, écrivait l'évêque de Castellamare à son jeune ami. Vous en avez tout le mérite, car si l'institut jouit maintenant d'un certain prestige, il vous en est de tout point redevable. » C'est donc à bon droit que les religieuses du Très-Saint-Rédempteur ont toujours considéré saint Alphonse comme leur père et principal fondateur. Falcoia avait préparé la matière, mais c'est Alphonse qui lui a donné l'âme et la vie. Lui seul réussit à faire admettre l'origine divine des révélations, cause première de la fondation; lui seul obtint de l'évêque de Scala l'autorisation de commencer l'œuvre; lui seul, en revisant et corrigeant les règles et constitutions, décida l'évêque à les approuver. Dix ans après la mort de Falcoia, quand il s'agit d'obtenir du souverain pontife l'approbation de ces mêmes règles, Alphonse s'empressa de solliciter à cet effet l'appui du roi Ferdinand. De plus, durant toute sa vie, il ne cessa, par lui ou par les siens, d'infuser dans le cœur de ses filles l'esprit de leur institut. En plusieurs circonstances, comme nous le verrons par la suite, il sauvera le monastère d'une ruine certaine; et si les religieuses de Scala s'établirent à Sainte-Agathe des Goths, et de Sainte-Agathe se propagèrent dans le monde entier, c'est encore à saint

Alphonse qu'il faut attribuer cette diffusion de leur congrégation.

Dieu ne laissa pas sans rémunération le grand ouvrier qui venait d'implanter cette nouvelle vigne dans le jardin de son Église. On a vu par quelles tribulations il épurait cette âme d'élite, réduite parfois à répéter ce cri de saint François de Sales : « Mon Dieu, si vous voulez me jeter en enfer, j'y consens, mais ne permettez pas que je vous offense. » Or, il reçut un jour, au plus fort de ses tribulations, une lettre ainsi conçue : « Mon père, pendant le temps de l'oraison, je demandais à Dieu de ne jamais nous séparer de lui, lorsque je vis le trône de gloire qu'il vous prépare dans l'éternité en récompense de votre amour pour Jésus et des travaux que vous entreprenez pour sa cause. En preuve de l'amour que je lui porte, m'a-t-il dit, je donnerai aux âmes dont il prendra soin un accroissement de grâce et de ferveur. Celles qui écouteront sa parole y puiseront une abondance de biens célestes. Annonce-lui de ma part que j'ai pour agréables les travaux qu'il entreprend pour convertir les pécheurs, et surtout les peines qu'il se donne pour conduire les justes à la perfection du divin amour, car c'est par eux surtout que je suis glorifié et c'est par eux que je dispense au monde mes grandes miséricordes. » Mon père, je vous fais cette communication parce que telle est la volonté de Dieu, à laquelle je dois me soumettre. »

La lettre était signée de sœur Marie-Céleste, qu'il avait lui-même déclarée, un an auparavant, l'interprète des volontés divines. Il ne put lire cette communication sans se sentir transporté de joie, comme l'apôtre Paul au fort de ses tribulations. Dieu qui voulait le tenir durant toute sa vie au jardin des Olives, lui envoya sans doute cette céleste missive comme il envoya du ciel un ange pour fortifier Jésus au milieu de son agonie. Aussi la conserva-t-il jusqu'à sa mort avec tout le soin qu'on prend d'un trésor précieux. Nous devons la conserver à notre tour, comme une véritable prédiction des destinées de notre saint. Il occupe en effet dans le ciel le trône de gloire qu'a vu Marie-Céleste : nous en avons pour garant la décision infaillible de l'Église; et, autour de ce trône, grâce à ses travaux toujours bénis de Dieu, brillent les phalanges d'apôtres qu'il a suscitées, et les multitudes d'âmes qu'il a converties et sanctifiées.

CHAPITRE X.

SUPRÊME APPEL.

1731-1732

Nouvelle vision de Marie-Céleste. — Dieu lui montre Alphonse à la tête de nombreux missionnaires. — Réalité de la vision. — Entretien de Falcoia et d'Alphonse au sujet du nouvel institut. — Opinion du P. Pagano. — Entretien d'Alphonse et de la sœur Marie-Céleste au sujet de sa vision. — Mazzini et Mandarini. — Missions de Nardo et de Solignano. — Pèlerinage à l'Image miraculeuse de Foggia. — Neuvaine de prédications. — L'apparition. — Pèlerinage au mont Gargan.

La paix avait succédé aux agitations de Scala. En septembre 1731, Alphonse vint prêcher derechef à la cathédrale la neuvaine du Crucifix, et au monastère une retraite, dans laquelle il put mesurer les progrès accomplis depuis un an. Plein de reconnaissance envers le Dieu que lui donna de mener à bonne fin cette œuvre difficile, il s'en alla porter à d'autres religieuses des diocèses voisins les bénédictions attachées à sa sainte parole.

L'évêque de Castellamare remerciait aussi le Seigneur de lui avoir envoyé l'homme de sa droite pour réaliser une partie de l'œuvre que son divin esprit avait inspirée. Mais ne verrait-il pas fleurir aussi la branche apostolique du nouvel institut, ne contemplerait-il pas avant de quitter la terre ces missionnaires des âmes abandonnées qui lui étaient apparus dans sa vision du Tibre? Sans doute Dieu a les siècles à sa disposition pour réaliser ses desseins, mais le saint vieillard espérait bien, comme le prophète Siméon, bénir ces nouveaux rédempteurs avant de chanter son *Nunc dimittis*.

Dieu ne trompa point sa confiance. Le 3 octobre 1731, la sœur Marie-Céleste fut favorisée d'une nouvelle vision, dont elle a consigné les détails dans son autobiographie. « C'était le soir, dit-elle, au moment d'entrer au réfectoire. Je méditais sur les grandeurs du saint patriarche d'Assise, dont nous allions célébrer la fête, lorsque

tout à coup, ravie en esprit, je vis apparaître Notre-Seigneur ayant à sa droite saint François, l'un et l'autre dans un nimbe de lumière. A gauche se trouvait un prêtre que le Sauveur m'indiquait du doigt : c'était don Alphonse de Liguori. Jésus me dit alors : « Voilà celui que j'ai choisi pour être le chef de mon institut, le préposé général d'une nouvelle congrégation d'hommes qui travailleront à ma gloire. » En même temps cette congrégation m'apparut comme déjà fondée et en plein exercice, ce dont je conçus une telle joie que je ne pus ce jour-là prendre aucune nourriture. » Ainsi s'exprime la sœur Marie-Céleste. Le lendemain, elle reçut de plus amples lumières sur la règle, sur les exercices de piété qu'on devait pratiquer, sur le costume, la pauvreté, et les travaux de ces apôtres suscités par Dieu pour aller à la recherche des âmes abandonnées.

On peut se demander quel degré de créance méritent ces récits de la sœur. Nous n'avons aucune raison de suspecter l'affirmation d'une religieuse à l'esprit droit et ferme, qui, au témoignage unanime de ses directeurs, s'était distinguée entre toutes par sa piété et son obéissance, d'autant plus qu'une de ses compagnes, la sœur Marie-Colombe, fut favorisée de communications analogues sur la vocation d'Alphonse. Du reste, au procès de béatification du saint, l'avocat de la cause affirma sans hésiter la réalité de cette révélation. Dix des premiers membres de l'institut, témoins au procès, parlèrent de cette vision comme d'un fait incontestable. D'où l'on peut conclure que les religieux du Très-Saint-Rédempteur et leur fondateur avaient ajouté foi à la relation de la voyante, encore que saint Alphonse, pour se rendre à l'appel de Dieu, se soit appuyé bien plus sur l'ordre de ses directeurs de conscience que sur des révélations particulières.

La sœur Marie-Céleste fit part de ce fait à l'évêque de Castellamare, qui feignit d'abord une incrédulité absolue. « D'après vos récits, répondit-il, on croirait vraiment que vous êtes en conférence habituelle avec Notre-Seigneur. Je n'ajoute aucune foi à vos révélations, et je vous engage à faire comme moi. Toutes ces fantaisies ne peuvent régler notre conduite. Et si je désire connaître en détail ce que vous croyez voir et entendre, c'est uniquement parce que je l'estime utile à votre direction. » Il lui défendit ensuite formellement de communiquer à don Alphonse la vision qui concernait son futur apostolat. Toutefois la supérieure, sœur Marie-Angèle, avait déjà fait pressentir à ce dernier que les deux sœurs favorisées du ciel étaient en possession d'un secret le concernant, mais que l'obéissance due à leur directeur ne leur permettait pas de le lui confier pour le

moment. Il était difficile de mieux s'y prendre pour exciter sa curiosité.

Malgré son dédain affecté, Falcoia se rendit sur-le-champ à Scala pour interroger la sœur Marie-Céleste. Avec son expérience, son esprit de discernement, la connaissance des faveurs extraordinaires dont le Seigneur se plaisait à favoriser cette âme, il n'eut pas de peine à se convaincre que le ciel, exauçant enfin ses désirs, allait compléter l'œuvre commencée. La congrégation de missionnaires dépeinte par la religieuse était bien celle qu'il avait vue en esprit vingt ans auparavant; seulement Dieu ajoutait cette fois une particularité : il désignait lui-même l'homme qui devait être la pierre fondamentale et la cheville ouvrière du nouvel institut. Sans perdre de temps, Falcoia écrivit à son jeune ami qu'il espérait se rendre à Naples au plus tôt, pour l'entretenir d'une affaire qui le concernait personnellement [1]; mais comme il ne put faire ce voyage à cause de sa mauvaise santé, Alphonse s'empressa de se rendre à Castellamare, impatient lui-même de connaître le secret qu'on lui cachait depuis un mois.

Falcoia lui raconta la vision de Marie-Céleste. Le ciel, dit-il, voulait achever son œuvre, le double institut du Saint-Sauveur, destiné à glorifier l'Homme-Dieu par l'imitation de ses vertus et l'évangélisation des pauvres âmes abandonnées. Or la pierre fondamentale de l'édifice, le chef nommément désigné de cette congrégation de missionnaires, c'était lui, Alphonse de Liguori. D'ailleurs, ajouta l'homme de Dieu, l'œuvre n'est-elle pas excellente, nécessaire même au salut d'une multitude d'âmes? Sans doute divers ordres religieux travaillent dans le royaume de Naples à la conversion des pécheurs, mais aucun ne s'occupe spécialement des pauvres campagnards dispersés dans les villages ou perdus sur les montagnes.

A cette étrange déclaration, Alphonse ne put cacher son trouble ou, pour mieux dire, sa stupeur. Sans doute il saluait de ses vœux un ordre ayant pour but particulier l'évangélisation des campagnes. Il en avait senti la nécessité à Sainte-Marie des Monts; mais comment pouvait-on jeter les yeux sur lui pour réaliser une pareille entreprise? Il répondit à Falcoia que, plus il considérait l'excellence de ce projet, plus il se sentait incapable de l'exécuter. Il n'avait ni la science, ni l'expérience, ni la vertu, ni les autres qualités requises pour opérer cette création. Sans doute la vision de la sœur Marie-Céleste le mettait en cause, mais cette sœur n'était-elle

1. Lettre du 4 novembre.

pas dupe de son imagination, peut-être même de l'esprit malin? Comme membre de la Propagande, un champ immense s'ouvrait devant lui à Naples comme dans la province : devait-il et pouvait-il abandonner le certain pour l'incertain, l'œuvre que Dieu lui avait mise en main pour une autre dont l'existence restait problématique? En tout cas, concluait Alphonse, une question de cette importance demandait beaucoup de prières et de longues réflexions. Quant à lui, si bien établies que pussent être les révélations de la sœur, il serait toujours enfant de l'obéissance, et ne ferait jamais un pas dans cette voie nouvelle sans l'assentiment de son directeur.

L'évêque de Castellamare abonda dans le sens de son très prudent interlocuteur. « Consultez votre directeur, répondit-il, c'est dans l'ordre. J'ai acquis la certitude que l'appel vient de Dieu, et par conséquent je n'ai aucune inquiétude sur la réponse qui vous sera donnée. »

De retour à Naples, notre saint s'empressa de soumettre toute l'affaire au père Pagano. Celui-ci, contrairement aux espérances de Falcoia, désapprouva complètement le projet en question, et déclara même ne plus vouloir en entendre parler. « C'était là, disait-il, une machination diabolique pour détourner Alphonse de ses fructueuses prédications. Sous quel étendard, si beau qu'il fût, remporterait-il des victoires plus glorieuses pour Dieu et plus avantageuses pour les âmes? La nouvelle milice sortirait-elle jamais des futurs contingents? Il était très permis d'en douter. D'ailleurs, existât-elle de fait, la chétive santé de son chef ne lui permettrait pas de guider à travers les vallées et les montagnes ces apôtres d'un nouveau genre : c'est donc pour vous un devoir, conclut Pagano, de rester ce que vous êtes, sans plus songer à changer de vie. »

Habitué dès son jeune âge à considérer la volonté de son directeur comme la volonté de Dieu, Alphonse s'efforça d'oublier tout ce qui concernait le nouvel institut, mais ce fut en vain; il se trouva dans l'impossibilité de penser à autre chose. A chaque instant passaient et repassaient devant les yeux de son esprit ces religieux voués à l'imitation de Jésus-Christ, ces missionnaires du peuple rassemblant les pauvres abandonnés pour leur enseigner les vérités du salut, ces hommes de Dieu ramenant à Jésus-Christ des enfants qui ne connaissaient plus leur Père, tels que les chevriers de Sainte-Marie des Monts. L'idée que le ciel l'appelait peut-être à ce genre de vie sublime l'obsédait tellement que, peu de jours après la consultation dont nous venons de parler, il retourna chez son directeur pour lui manifester ses perplexités. Quelle ne fut pas sa stupéfaction d'entendre le père Pagano, subitement transformé, approuver

hautement ce qu'il avait traité de folie quelques jours auparavant! Aux doutes et inquiétudes de son pénitent il répondit que l'idée du futur institut venait évidemment de Dieu. Les nouveaux missionnaires lui procureraient une grande gloire, ils seraient l'instrument du salut pour des millions d'âmes. Alphonse ne devait pas craindre de s'engager dans la voie que le ciel ouvrait devant lui. Et comme ce dernier s'étonnait de voir son directeur, habituellement si ferme et si tenace, changer ainsi d'opinion en si peu de temps, Pagano répondit qu'il s'en étonnait autant et plus que lui, mais que telle était sa conviction arrêtée. Il n'ignorait pas, ajouta-t-il, qu'une telle décision l'exposerait au ressentiment de la Propagande, peut-être aux reproches du cardinal Pignatelli, mais, en homme consciencieux, il devait dire la vérité, même à ses dépens. Toutefois, avant de trancher définitivement la question, il l'engageait à prendre l'avis de quelques hommes éclairés.

Informé de ce qui venait de se passer, Falcoia lui conseilla d'ouvrir son cœur à Mathieu Ripa, leur ami commun, mais Ripa venait de quitter Naples pour se rendre à Rome, où l'appelaient de nouveau les intérêts de sa congrégation. Alphonse se résolut à consulter deux personnages vénérés dans toute la ville pour leur grande sainteté, le père Vincent Cutica, supérieur des lazaristes, et le père Dominique Manulius, provincial de la compagnie de Jésus. Après avoir examiné sérieusement le but particulier de l'institut projeté, les deux éminents religieux déclarèrent que cette œuvre intéressait au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes. En conséquence, tous deux engagèrent fortement le digne missionnaire à correspondre aux grands desseins de la Providence.

Plus la vocation divine paraissait se confirmer, plus Alphonse tremblait à la pensée de sa faiblesse et de son incapacité. Pour mieux éclairer sa conscience et celle de son directeur, il voulut examiner de très près et par lui-même les révélations de Marie-Céleste. Falcoia lui avait bien raconté sommairement la vision de la sœur, mais, afin de mieux former son jugement, il désirait en connaître les diverses particularités. Accompagné de ses deux amis intimes, Mazzini et Mandarini, il se rendit à Scala, sans toutefois leur avouer le but de ce voyage, car il s'était promis de ne révéler son secret qu'après la décision du père Pagano. Nous allons voir que Dieu en disposa tout autrement.

Le lendemain de son arrivée, il entendit la confession des religieuses. Quand la sœur Marie-Céleste se présenta au saint tribunal, il commença par lui demander le récit détaillé de sa vision.

La sœur obéit, puis lui déclara nettement, dit l'avocat au procès de béatification, « que, conformément à la volonté de Dieu clairement manifestée, il devait quitter la ville de Naples, où abondaient les ouvriers évangéliques, et fonder une congrégation de missionnaires dont la vocation spéciale serait de rompre le pain de la parole divine aux habitants délaissés des campagnes. « Je me connais moi-même, repartit Alphonse. J'ai la conscience de mon incapacité, et je ne puis croire que Dieu me demande une œuvre, selon moi, irréalisable. Vous aurez certainement pris pour des illuminations divines les rêveries de votre imagination. » La sœur persista dans son affirmation que Dieu voulait pourvoir au salut des pauvres campagnards, et l'avait choisi, lui Alphonse, pour exécuter ce dessein. Là-dessus s'engagea entre elle et lui un débat assez animé, dont Mazzini raconte ainsi les suites :

« J'étais à la chapelle, dit-il, pendant que le serviteur de Dieu confessait les religieuses. Tout à coup je l'entendis élever la voix plus que de coutume. Il parlait avec vivacité et semblait contester ce que lui disait sa pénitente. Les confessions terminées, nous rentrâmes à la maison que nous habitions. Il s'enferma dans sa chambre et se mit à sangloter. De ma cellule j'entendais ses gémissements. Comme c'était l'heure du repas, je me permis de frapper à sa porte pour le lui rappeler. Le voyant tout en larmes, je lui demandai quelle était la cause de sa profonde tristesse. « L'altercation, lui dis-je, que vous avez eue tout à l'heure avec l'une des religieuses, n'y est peut-être pas étrangère. S'il ne s'agit pas d'un secret sacramentel, confiez-moi ce qui a pu provoquer cette pénible contestation, et peut-être cette confidence ramènera-t-elle le calme dans votre âme. — Figurez-vous, me répondit-il, que la mère Marie-Céleste soutient que je dois abandonner Naples pour fonder à Scala une nouvelle société religieuse, à l'effet d'évangéliser les campagnes. Telle est, me dit-elle, la volonté de Dieu sur moi. C'est une entreprise au-dessus de mes forces. D'ailleurs, vous connaissez mes travaux à Naples, les missions auxquelles j'ai l'obligation de participer, toutes les affaires dans lesquelles je suis impliqué. De là le trouble qui m'agite et les anxiétés sous lesquelles je succombe. Je ne vois pas moyen d'entreprendre cette œuvre, et je crains, si je ne l'entreprends pas, de résister à la volonté de Dieu. »

« Je m'efforçai de consoler mon pauvre ami et de relever son esprit abattu. Courage! lui dis-je, il n'y a pas lieu de tant vous tourmenter. Nous ne connaissons pas actuellement la volonté de Dieu : attendons qu'elle se manifeste. — D'ailleurs, s'écria-t-il en

poursuivant son idée, où voulez-vous que je trouve des compagnons? — Qu'à cela ne tienne! répliquai-je, je serai, moi, votre premier compagnon. Allons donc prendre notre repas, puisque c'est l'heure, et laissons à Dieu le soin de tout arranger. »

« Ces paroles, ajoute Mazzini, lui rendirent un peu de calme. Il me suivit au réfectoire, où naturellement nous continuâmes l'entretien commencé. Quand Mandarini entendit parler d'un institut destiné à évangéliser les campagnes, il s'offrit aussitôt comme novice. Cette générosité de ses deux compagnons, en faisant luire à ses yeux quelque espoir de succès, ramena dans son cœur la paix et la joie. »

Le lendemain, dans un nouveau colloque avec la sœur, il se fit redire encore certains détails de la vision que l'intéressaient particulièrement, et la relation qu'il en fit à ses deux amis les impressionna tellement qu'ils se déclarèrent disposés à tout sacrifier pour s'enrôler dans la nouvelle milice. Tous trois s'en retournèrent à Naples avec l'intention bien arrêtée de commencer l'œuvre dès qu'ils y seraient autorisés par leur directeur respectif. A cet effet, Alphonse pria la sœur Marie-Céleste de lui envoyer par écrit un récit circonstancié de tout ce qu'elle avait vu et entendu, afin que le père Pagano, ayant sous les yeux toutes les pièces du procès, pût rendre son jugement en pleine connaissance de cause. En attendant, plusieurs missions qu'il dut prêcher dans la Pouille avec ses collègues de la Propagande l'arrachèrent pour quelques mois à ses graves préoccupations.

Au mois de janvier 1732, nous le trouvons à Nardo, ville épiscopale de huit mille âmes. Il y prêcha tous les soirs le grand sermon devant des foules immenses. Sa parole ardente produisit un effet prodigieux. Les pécheurs sortaient de l'église en se frappant la poitrine, même en se meurtrissant le front contre les murailles. Un jour qu'il avait dépeint le péché dans toute sa laideur, une dame, brisée de douleur, expira pendant le sermon. Jamais on n'avait vu pareil mouvement de conversion. Les religieuses de Sainte-Claire voulurent entendre ce prédicateur qui remuait toute la ville; il leur parut un séraphin dont les paroles, comme autant de flèches, perçaient les cœurs et les enflammaient de l'amour de Dieu. L'une d'elles, avancée dans la perfection, désira l'entretenir un instant, mais à peine eurent-ils échangé quelques paroles, qu'ils restèrent comme en extase en présence du Dieu dont leurs cœurs étaient également pleins.

De Nardo, Alphonse se rendit à Polignano, où la mission pro-

duisit les mêmes fruits de salut. Dans cette ville se trouvait un couvent de carmélites infesté depuis longtemps par les esprits mauvais. Ses prières comme ses sages recommandations délivrèrent les religieuses de ce terrible fléau.

Pour se reposer de ses labeurs, Alphonse entreprit, à la fin de février, le pèlerinage de Foggia, qui, depuis une année, attirait le peuple chrétien de toutes les provinces du royaume. Le 20 mars 1731, vers neuf heures du matin, un épouvantable tremblement de terre avait failli ensevelir toute la ville sous ses ruines. Pendant que les maisons s'écroulaient écrasant des centaines de personnes, un prêtre intrépide courut à la collégiale, où l'on vénérait une Madone miraculeuse connue sous le nom de la Vieille-Image, et, comme l'église ébranlée menaçait ruine, il emporta le précieux tableau et le déposa dans l'église des capucins, au milieu d'un peuple qui fondait en larmes. Trois jours après, de fréquentes commotions du sol faisant craindre de nouveaux désastres, les habitants se portèrent en si grande foule au nouveau sanctuaire de la Madone, qu'il fallut élever un autel en plein air pour y placer la sainte Image. C'était le Jeudi-Saint : tout le peuple avait les yeux tournés vers le tableau, entièrement recouvert d'une feuille d'argent[1], à l'exception d'un creux de forme ovale à l'endroit de la tête, quand, pendant la sainte messe, la Vierge Marie apparut tout à coup dans cet ovale sous la figure d'une jeune fille de quinze ans, non en peinture mais avec tout le relief et l'incarnat d'une personne vivante. A cette apparition céleste, l'assistance poussa des cris de joie et de reconnaissance : n'était-ce pas l'arc-en-ciel après la tempête ? Ce miracle se renouvela les trois jours suivants et maintes fois encore dans le courant de l'année. De là les foules innombrables de pèlerins qui accouraient à Foggia de tous les points du royaume pour vénérer la Madone miraculeuse.

Il n'en fallait pas tant pour attirer notre saint à l'autel de sa bonne Mère. A Foggia, il se trouva de suite en pays de connaissance, car cette ville dépendait alors de l'évêché de Troia, que son oncle, Mgr Cavalieri, avait illustré par ses vertus. Un chanoine, don Francesco Garzilli, intime ami de l'évêque défunt, tint à honneur d'héberger le pèlerin de la Madone. L'évêque lui-même, Mgr Faccoli, en visite à Foggia, vint le premier présenter ses hommages au digne neveu de son saint prédécesseur, au zélé missionnaire que se disputaient la capitale et les provinces. Gentilshommes, prêtres

1. Parce que le temps en a effacé les couleurs.

séculiers, religieux, suivirent son exemple. Comme toute la ville, informée de sa présence, désirait entendre l'éloquent prédicateur, l'évêque lui proposa de prêcher une neuvaine en l'honneur de la miraculeuse Image. Alphonse refusa d'abord, alléguant qu'il n'avait pas mission de ses supérieurs pour évangéliser Foggia; mais le prélat lui ayant répondu qu'en pareil cas on devait présumer l'autorisation, et que d'ailleurs il prenait sur lui toute responsabilité, Alphonse s'inclina devant cette décision et commença la neuvaine. Dès l'ouverture, l'église devint trop étroite pour contenir la foule des auditeurs. On fut obligé les jours suivants d'établir la chaire en dehors du saint lieu. Les prédications amenèrent une telle abondance de pénitents qu'on dut avoir recours à tous les confesseurs des environs. Non content de convertir les pécheurs, le zélé missionnaire tonna contre les occasions de péché, de manière à opérer une véritable réformation des mœurs et d'assurer ainsi la persévérance des convertis.

A six milles de Foggia, dans un bois écarté, s'élève un sanctuaire de Marie, honorée sous le vocable de la Vierge à la Couronne. Le dernier samedi d'avril, de nombreux pèlerins y allaient faire leurs dévotions, et le lendemain ils se livraient à de véritables bacchanales. C'était durant toute l'octave un scandale. Après l'avoir énergiquement flétri, Alphonse annonça qu'il bénirait toute la population, excepté pourtant ceux qui se préparaient à déshonorer le sanctuaire de la Madone. Aucun habitant de Foggia ne voulut encourir cet anathème, d'où il arriva que, malgré l'entraînement de la coutume, les divertissements criminels n'eurent pas lieu cette année.

La Vierge miraculeuse aida singulièrement son bien-aimé serviteur durant cette neuvaine. Les apparitions de l'année précédente se renouvelèrent plusieurs fois à la vue de tous les auditeurs, et en particulier du missionnaire, qui ne pouvait en détacher ses yeux. Un soir après le sermon, pour contenter sa piété et voir le tableau de plus près, il gravit les marches de l'autel. Pendant qu'il contemplait la pieuse Image, la Vierge Marie lui apparut tout à coup et le jeta dans un ravissement qui dura près d'une heure. Quand il revint à lui, ne pouvant contenir l'élan de sa joie, il entonna l'*Ave, maris stella*, que les trente témoins de cette scène continuèrent avec lui. Les traits de l'apparition s'imprimèrent si bien dans son esprit que, le lendemain, ayant appelé un peintre, il le mit à même, par sa description, de les reproduire sur la toile [1].

1. Cette peinture existe encore dans notre maison de Ciorani, ou du moins elle existait avant l'envahissement du royaume de Naples par les troupes piémontaises.

Quarante-cinq ans après, il fut question de couronner la Vierge miraculeuse. On pria le missionnaire d'autrefois, alors évêque de Sainte-Agathe des Goths d'attester le miracle dont il avait été témoin : « Nous déclarons sous la foi du serment, écrivit-il, qu'en l'année 1732, pendant que nous annoncions la parole sainte dans la ville de Foggia, nous avons vu plusieurs fois et en des jours différents, la face de la très sainte Vierge Marie apparaître dans le tableau connu sous le nom de la Vieille-Image. La Vierge avait les traits d'une jeune fille de treize à quatorze ans. Sa tête était couverte d'un voile blanc, son visage saillant et mobile comme celui d'une personne vivante. Nous ne pouvions considérer cette céleste apparition sans verser des larmes d'attendrissement. Nous attestons de plus que nous n'avons pas été le seul témoin de ce prodige : il a été vu de tout un peuple qui, par ses cris et ses larmes, se recommandait à la Mère de Dieu. »

Le cœur embaumé de ce doux et ineffable souvenir, Alphonse entreprit un second pèlerinage, que depuis longtemps il désirait faire. A huit lieues de Foggia, le mont Gargan dresse ses cimes pittoresques à cinq mille pieds au-dessus de l'Adriatique. Sur ces rocs majestueux apparut, il y a quinze cents ans, l'archange saint Michel, et lui-même traça l'emplacement du sanctuaire qu'on devait élever en son honneur. C'est là que, de siècle en siècle, les peuples sont venus réclamer sa protection. Aujourd'hui encore, quand revient le 8 mai, la fête de l'Apparition, des milliers de pèlerins, suivant l'exemple de leurs pères, gravissent en chantant des cantiques les crêtes escarpées de la montagne pour s'agenouiller et prier devant l'autel du grand archange. Le pieux missionnaire ne pouvait s'éloigner de ces contrées sans visiter à son tour le sanctuaire de saint Michel, l'un des patrons de son baptême, l'insigne protecteur des chrétiens, pour lequel il professait et professera toujours une singulière dévotion.

En passant à Manfredonia, il reçut la visite de l'archevêque, du chapitre, et de plusieurs gentilshommes, qui, après l'avoir complimenté, le supplièrent de leur accorder une neuvaine de prédications, comme il l'avait fait à Foggia; mais, n'ayant aucun mandat de ses supérieurs, il ne crut pas devoir accéder à leurs instances « Dieu veuille, dit-il à l'archevêque, que ma condescendance à l'égard du peuple de Foggia, ne passe point à Naples pour une désobéissance qui mérite châtiment! »

Le lendemain, il gravissait les pentes abruptes du Gargan, puis célébrait l'auguste sacrifice sur l'autel dédié à l'archange. A son

angélique piété, à son recueillement qui tenait de l'extase, les a sistants auraient pu le prendre pour un esprit céleste venant i bas rendre hommage au chef des milices sacrées.

Pauvre Alphonse! il avait bien raison de se placer, avant de r tourner à Naples, sous l'égide du puissant antagoniste de Satan. moment était venu où l'enfer allait se déchaîner contre lui et cont l'œuvre rédemptrice dont il devait être le fondateur.

CHAPITRE XI

FIDÈLE A DIEU.

1732

Naples et l'institut nouveau. — Mécontentement de la « Propagande ». — Alphonse est traité d'halluciné. — Le dominicain Fiorillo. — Alphonse cherche des collaborateurs. — Reproches amers de Gizzio et de Torni. — Décision de Fiorillo. — Opposition de Mathieu Ripa. — Lettre de Falcoia sur la vocation. — Alphonse se met sous la direction de Falcoia. — La croix dans l'hostie. — Retraite au clergé de Naples. — Mission dans l'église du Saint-Esprit. — La grande tentation. — Départ.

Selon ses prévisions, le pèlerin de Foggia fut accueilli très froidement à Naples par ses confrères de la Propagande. A la première assemblée de la congrégation, le chanoine Torni crut devoir, en sa qualité de supérieur, lui reprocher durement la neuvaine de la Vieille-Image, qu'il qualifia de désobéissance injustifiable. L'accusé aurait pu lui opposer le sentiment de l'évêque, ancien membre de la Propagande, et l'espèce de contrainte morale qui l'avait forcé de présumer la permission de ses supérieurs, mais il préféra garder le silence et subir devant ses collègues cette humiliation imméritée.

Au fond, cette conduite assez étrange s'explique par l'état des esprits. Ce projet d'un nouvel institut avait transpiré dans le public. On se racontait tout bas que la religieuse de Scala, la célèbre pénitente de l'évêque de Castellamare, prétendait avoir reçu des révélations à ce sujet, et que, dupé par cette visionnaire, Alphonse recrutait déjà la troupe dont il devait être le chef. Le monde religieux de Naples s'occupait de ces rumeurs. Les accusations de crédulité et de fanatisme volaient de bouche en bouche. On finit par répéter tout haut ce qui se disait dans le mystère, en sorte que les missionnaires de la Propagande apprirent bientôt qu'ils étaient menacés de perdre celui qu'ils regardaient comme leur meilleur sujet. De là leur mécontentement, leurs sarcasmes, leurs mordantes iro-

[illegible] traître, le déserteur, l'ingrat, qui les abandonnait [illegible] disaient-ils, une de leurs plus belles chapel-[illegible]

[illegible] maintenant pourquoi le prédicateur de Foggia fut [illegible] sévèrement à son retour. Le chanoine Torni aimait Al-[illegible] qu'il en était aimé, il appréciait mieux que personne [illegible] ses vertus; mais plus il l'aimait, moins il lui pardon-[illegible] de quitter la Propagande. Le chanoine Gizzio, rec-[illegible] séminaire, partageait toutes les idées de Torni, de façon [illegible] s'ouvrit de leur part une véritable campagne de vio-[illegible] contre le futur fondateur.

[illegible] toutes leurs attaques Alphonse se contentait de répondre qu'il [illegible] pris aucune détermination et n'en prendrait aucune sans [illegible] de son directeur. Rien de plus raisonnable ni de plus [illegible] mais la passion ne raisonne pas. Gizzio l'accusa de pren-[illegible] pour guide dans toute cette affaire, non les inspirations de [illegible]-Saint, mais les hallucinations d'une visionnaire dont il était [illegible]. « Vous vous trompez, répondit-il, je me règle sur l'É-[illegible]gile, et non sur des visions comme vous le supposez. — D'ail-[illegible], reprit le chanoine, sur quoi fonder l'espoir de mener à bonne fin pareille entreprise? — Celui qui met sa confiance en Dieu, dit Alphonse, peut tout espérer de lui. » Poussé à bout, Gizzio le traita d'orgueilleux, d'entêté, d'insensé. A son exemple, des prêtres d'ail-leurs recommandables l'accablaient d'invectives et de sarcasmes. « Hâtez-vous, lui criait-on en ricanant, d'enrichir l'Église de vos nouvelles fondations. » L'humble missionnaire baissait les yeux de-vant les railleurs, sans jamais proférer une parole qui sentît la plainte ou le reproche.

L'injure n'amenant aucun résultat, Gizzio fit appel à la conscience. Il avait pour directeur spirituel le dominicain Fiorillo, que toute la ville de Naples vantait à juste titre comme un religieux de grande prudence et de haute sainteté. Un jour donc que l'entêté chanoine discutait encore avec Alphonse au sujet du futur institut: « Le seul homme, lui dit-il, en qui je trouve assez de discernement pour traiter une affaire de cette gravité, c'est le père Fiorillo. Exposez-lui la question, et nous verrons si celui-là vous approuvera. » En vain notre saint objecta-t-il que, dirigé depuis son enfance par le père Pagano, il n'avait aucune raison de préférer à ses avis ceux d'un homme qu'il ne connaissait pas : Gizzio ne voulut rien entendre, Fiorillo seul méritait sa confiance. Ayant rapporté à son directeur cette singulière idée de Gizzio, Alphonse fut bien surpris,

de voir que, loin de la blâmer, Pagano la fit sienne : « Le chanoine a raison, dit-il, allez trouver le père Fiorillo. S'il approuve l'œuvre, je l'approuve; s'il décide que Dieu ne la veut pas, je ne la veux pas non plus. » En parlant ainsi, l'oratorien voulait-il décliner une responsabilité qui devenait compromettante? Il vaut mieux penser que Dieu lui mit cette réponse sur les lèvres afin de déjouer les calculs du chanoine Gizzio.

Fiorillo connaissait Alphonse de réputation, mais jamais il n'avait eu l'occasion de le voir ni de l'entretenir. Or, quelques jours après, l'ayant rencontré au cours d'une visite, il entendit prononcer son nom, le considéra attentivement, puis lui dit à l'oreille d'un ton inspiré : « Dieu n'est pas content de vous : il vous veut tout à lui et attend de vous autre chose que ce que vous faites. » Cette observation plus qu'étrange, venant d'un religieux qui n'avait avec lui aucune relation, émut profondément Alphonse. « Fixez-moi le jour où je pourrai vous rencontrer chez vous, répondit-il à l'homme de Dieu; j'ai précisément à vous parler d'une affaire très sérieuse, à laquelle vous venez, sans le savoir, de faire allusion. »

Au jour fixé, il exposa au père Fiorillo les révélations de la sœur Marie-Céleste et les raisons qui militaient pour ou contre le nouvel institut; puis il le pria de lui tracer, au nom de Dieu, sa ligne de conduite. « Dans un cas semblable, répondit le sage religieux, saint Louis Bertrand pria sainte Thérèse de lui donner six mois pour réfléchir : je vous en demande tout autant. — Si une demi-année ne vous suffit pas, dit Alphonse, prenez une année entière ; j'y consens volontiers. — Dès que j'aurai reconnu la volonté de Dieu, reprit Fiorillo, je vous ferai savoir ma décision. » Et il congédia son interlocuteur en ajoutant : « Demandez pour moi la lumière d'en haut. »

Cette lumière qui devait dissiper tous les doutes, Alphonse la sollicitait depuis un an par de continuelles prières et d'effrayantes mortifications. Les jeûnes, les veilles, les flagellations, avaient tellement épuisé son corps, raconte Mazzini, que sa mère tremblait pour sa vie. « Mon Alphonse va se tuer, me disait-elle, si vous ne parvenez à le modérer. » En même temps il se recommandait à toutes les âmes pieuses et surtout aux religieuses de Scala. Celles-ci rivalisaient avec lui de ferveur et d'austérités. Oraisons prolongées, disciplines, cilices, chaînes de fer, rien ne coûtait à ces âmes héroïques. Dieu ne résista pas à de telles supplications.

Pour former son jugement sur la vocation d'Alphonse, le père Fiorillo avait demandé six mois. Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis leur entrevue, qu'il le fit mander au couvent des dominicains.

Après l'avoir embrassé tendrement, il lui dit : « Courage! mon cher fils. L'œuvre que vous méditez est une œuvre divine. Jetez-vous entre les bras de Dieu et soyez comme une pierre qui roule de la montagne au sein de la vallée. De grandes persécutions vous attendent, mais ne craignez rien : Dieu vous aidera. » Immédiatement averti de la décision du père Fiorillo, Pagano donna sa pleine approbation, et dès lors, appuyé sur le jugement de son directeur comme sur un oracle divin, Alphonse résolut de marcher en avant et d'affronter toutes les contradictions.

Le jugement de Fiorillo ne pouvait devenir une arme contre Gizzio et Torni sans être rendu publique. Or, pour ne pas compromettre son ordre ou son ministère, le dominicain ne permit pas au jeune missionnaire de le divulguer ni même de continuer ses visites au couvent. On peut juger par ce fait de l'animosité qui régnait à Naples contre les projets d'Alphonse; mais depuis qu'il avait la certitude de faire la volonté de Dieu, l'opposition ne l'inquiétait plus. Il s'empressa de communiquer la bonne nouvelle à l'évêque de Castellamare, qui lui envoya des encouragements: « Continuez, mon cher fils, lui écrivait-il, de travailler pour la gloire de Dieu. Vous deviendrez le digne instrument de l'œuvre providentielle que vous confie le divin Maître, comme je vous l'ai annoncé déjà, et comme je vous l'annonce encore avec la même assurance que le père Fiorillo, bien que je ne puisse me prévaloir ni de sa haute intelligence, ni des lumières surnaturelles dont Dieu l'a favorisé[1]. »

En même temps, on lui mandait de Scala que l'ennemi de Dieu et des âmes emploierait tous les moyens pour ébranler sa constance, mais qu'avec l'aide de Dieu il renverserait tous les obstacles. « Celui qui a inspiré l'ouvrier, ajoutait-on, sera votre maître et votre garde. La Vierge Marie, notre Mère, récompensera l'amour que vous lui témoignez. Vous avez à remplir une mission sublime. Dieu vous donnera pour vous aider de dignes collaborateurs. Confiance donc, car plus vous serez animé de confiance, plus vous opérerez de merveilles. Dieu dans son éternel amour, vous a marqués de son signe, vous et vos compagnons. » Celle qui parlait ainsi avec la naïve simplicité d'une voyante, c'était cette sœur Marie-Colombe dont il connaissait le jugement droit et la haute sainteté.

Dès lors, sûr de sa vocation, Alphonse ne pensa plus qu'au futur institut. Il continua de prêcher dans la chapelle des « Chinois » et de participer aux travaux de la Propagande, mais son âme était ailleurs.

1. Lettre du 29 avril 1732.

Pendant le carême de 1732, il donna les exercices spirituels aux pauvres et aux religieuses de l'hôpital Saint-Janvier hors des murs; après Pâques, avec onze de ses compagnons, il évangélisa la ville épiscopale de Cajazzo; mais, à peine rentré à Naples, il se mit en quête d'ouvriers apostoliques. Vers la fin de mai, il écrivit au père Fiorillo pour lui demander si, parmi ses nombreux pénitents, il ne se trouverait point quelques prêtres disposés à le suivre. Il en reçut cette réponse, digne du saint et zélé dominicain : « Je n'ai pour le moment personne à vous présenter, mais si je rencontre des collaborateurs utiles à votre œuvre, je ne manquerai pas de vous les adresser. Que ne puis-je recommencer ma vie sacerdotale! avec quel bonheur je vous suivrais, ne fût-ce que pour porter vos bagages apostoliques. Surtout que la pénurie de sujets ne vous fasse pas reculer : Dieu vous en donnera dans la suite qui, sans être nombreux, feront grande besogne. »

Cependant le public, ignorant la décision de Fiorillo, ne comprenait rien à la conduite d'Alphonse. Est-ce donc que la Propagande ne fournissait pas ample matière à son zèle? N'était-ce point la mépriser que de déserter ses rangs pour s'enrôler sous un autre drapeau? A cette pensée, Gizzio et Torni avaient peine à maîtriser leur indignation. « Ne comprenez-vous pas, lui dit un jour Gizzio, l'extravagance de votre conduite? Vous méprisez les conseils de vos directeurs : Pagano ne vous approuve pas, Fiorillo vous blâme ouvertement, la ville entière vous condamne. Ces autorités, vous les mettez sous vos pieds, et cela pour vous attacher opiniâtrément aux rêveries d'une hallucinée! Il faut vraiment que vous ayez un bandeau sur les yeux pour ne pas reconnaître que c'est de la folie. » Lié par son secret, Alphonse se contenta de protester à nouveau qu'il ne s'écarterait jamais de la ligne de conduite tracée par son directeur.

Il fallait cependant sortir de cet imbroglio. Consulté sur les moyens à prendre, Pagano n'en vit pas d'autre que de rendre publique l'opinion de l'illustre dominicain. Impossible, en la dissimulant, de réduire les chefs de l'opposition; impossible même d'entreprendre sans scandale une œuvre que semblerait désapprouver le père Fiorillo. En face de si graves inconvénients, l'obligation du secret n'existait plus. Les pères Cutica, Manulius, Falcoia, consultés tour à tour, confirmèrent la décision de Pagano, ce qui permit au calomnié de justifier sa conduite.

Les deux chanoines ne tardèrent pas à lui en fournir l'occasion. Hanté par son idée fixe, Gizzio lui reprocha de rechef l'obstination dont il faisait preuve en méprisant les conseils d'un homme aussi

sage que le père Fiorillo. — C'est ce qui vous trompe, répondit tranquillement Alphonse. Vous affirmez sans cesse que Fiorillo me désapprouve : vous saurez au contraire qu'il m'a donné sa pleine et entière approbation. » Et il tendit au chanoine une copie de la lettre de l'illustre dominicain. Inutile de peindre la stupéfaction de Gizzio. Il lisait et relisait ces lignes, ne trouvant, dans sa confusion, aucune parole pour se défendre. Torni vint à son secours : « J'aimerais à voir la lettre autographe, dit-il. » Alphonse la lui ayant présentée, il se déclara satisfait, et dès ce moment, sans rendre toutes ses bonnes grâces à celui qu'il avait tant aimé, il cessa de l'accuser et de le blâmer. Malheureusement il n'en fut pas de même de Gizzio ni des membres de la Propagande, qui vouèrent à leur collègue un ressentiment implacable. Le jugement de Fiorillo, que tous réclamaient comme le jugement de Dieu lui-même, ne signifia plus rien dès qu'ils le virent contraire à leur propre jugement.

D'autres récriminations, plus sensibles peut-être au cœur d'Alphonse parce qu'elles semblaient plus légitimes, vinrent s'ajouter aux accusations qui le poursuivaient depuis six mois. Le 25 juillet, Mathieu Ripa revenait de Rome, où depuis plusieurs mois il négociait l'approbation de son œuvre. Il était heureux de revoir sa chère famille, pauvre encore en sujets, mais riche déjà des bénédictions du pape, quand la nouvelle du dessein formé par Alphonse vint subitement changer sa joie en tristesse. Sans être incorporé à la congrégation des « Chinois », ce dernier n'en était pas moins, en desservant l'église, l'un des plus fermes soutiens. De plus, Mandarini, l'un des sujets les plus distingués de Ripa, lui manifesta sa résolution bien arrêtée d'entrer dans le futur institut. La perte de ces deux hommes précieux jeta le vénérable fondateur dans un abattement profond. C'était selon lui, la ruine de sa société naissante : aussi n'épargna-t-il aucun effort, c'est lui-même qui le raconte, pour détourner Alphonse de son projet. « Je lui démontrai par un grand nombre d'arguments, dit-il, qu'il ne devait pas laisser le bien certain qu'il faisait à notre église et à notre congrégation pour le bien très incertain qu'il espérait faire dans un institut non encore existant. Je lui mis devant les yeux le dommage qu'il nous causerait, surtout s'il nous enlevait encore notre Mandarini. Je lui déclarai en outre que son dessein me paraissait peu raisonnable, car s'il voulait s'adonner à la prédication ou à l'instruction de la jeunesse, il trouvait excellemment chez nous les moyens de remplir ce double ministère puisque notre société a pour but de prêcher l'Évangile jusqu'aux extrémités du monde et d'ouvrir des écoles pour les

païens eux-mêmes. Mais tous ces raisonnements ne purent le fléchir. Il se contentait de me répondre : « Je suis absolument sûr de ma vocation. »

En désespoir de cause, Ripa eut recours à Falcoia, son ami intime, et le père de son âme. Dans une lettre éloquente, après avoir développé les raisons ci-dessus exposées, il adjure l'évêque de Castellamare de ne pas détruire son œuvre en lui enlevant ses plus solides appuis. Falcoia lui rappela dans sa réponse une vérité que tout le monde semblait oublier, à savoir que les directeurs de conscience ne sont pas les maîtres des vocations. « Vous savez parfaitement, dit-il, qu'il n'appartient pas à un directeur de distribuer les vocations à ses disciples selon son bon plaisir. C'est là le rôle de la Providence, qui d'abord a préparé dans le paradis des places pour y recevoir les statues taillées sur cette terre, puis disposé des ateliers, qui se multiplient tous les jours, où se polissent et se perfectionnent ces statues vivantes destinées à la gloire éternelle. Afin que cet immense travail de sculpture n'incombe pas aux mêmes ouvriers, Dieu a créé différents ateliers, qu'il approvisionne selon sa sainte volonté. Or le père spirituel n'a d'autre fonction que de sanctionner les choix que Dieu lui-même a faits. L'âme ne s'égare pas en lui obéissant.

« Vous me dites qu'un directeur peut se tromper. — Je réponds que Dieu, fidèle à ses promesses, ne refuse jamais d'éclairer ceux qu'il a placés en ce monde pour être la lumière des âmes : autrement comment pourrait-on connaître d'une manière sûre la volonté divine? En suivant cette règle, don Alphonse ne saurait s'égarer.

« Vous me condamnez comme si je voulais renverser votre congrégation. — Mais vraiment qu'avez-vous à craindre? Le bras de Dieu est-il raccourci, ou ne peut-il soutenir votre maison tout en en bâtissant une autre? Laissons faire le bon Dieu : l'œuvre qu'il commence aujourd'hui ne détruit pas, mais consolide plutôt celle qu'il a faite hier.

« Le nouvel institut, dites-vous, ne tiendra pas. — S'il vient de Dieu, il tiendra malgré les tempêtes. S'il ne vient pas de Dieu, il tombera, et alors quel dommage vous causera-t-il?

« Vous nous enlevez des sujets précieux! — Je voudrais, mon cher père, que nous missions un peu plus notre confiance en Dieu et un peu moins dans les hommes. La congrégation des Pieux-Ouvriers, à peine fondée, perdit quatre de ses plus excellents sujets, qui la quittèrent pour fonder quatre autres congrégations. Le vénérable père Caraffa ne s'en troubla point, et bien lui en prit car

Dieu lui envoya de nouveaux ouvriers pour remplacer les premiers. Je vous en supplie donc, mon cher père, ne vous laissez pas tromper par le démon, qui veut se servir de vous pour faire obstacle à notre sainte entreprise. En vous prêtant à cette manœuvre, vous vous ménageriez de cruelles angoisses dans cette vie et dans l'autre. »

Cette lettre si raisonnable et si chrétienne ne modifia nullement l'opinion de Ripa. N'espérant plus empêcher la fondation projetée, il somma Mandarini d'opter sur le champ entre le couvent des « Chinois » et le futur institut. Celui-ci persistant dans sa volonté de suivre Alphonse le jour où commencerait son œuvre, Ripa l'exclut de sa congrégation. Mandarini quitta immédiatement le couvent; Alphonse continua quelque temps encore d'y habiter, mais l'intimité qui de ces trois amis, Alphonse, Ripa, Falcoia, avait fait un seul cœur et une seule âme, fut à jamais brisée.

Quelle tristesse pour notre saint de se voir ainsi comme rejeté par ceux qu'il aimait le plus sur la terre! et cependant ce n'était là que le commencement de ses douleurs. En voyant l'opposition grandir de plus en plus, ses deux conseillers intimes, Pagano et Fiorillo, craignirent, s'ils favorisaient ostensiblement son œuvre, de déchaîner contre eux les colères des adversaires. La congrégation de la Propagande et celle des « Chinois » pourraient entraîner l'archevêque de Naples à épouser leur querelle, ce qui nécessairement leur attirerait des disgrâces et paralyserait leur ministère. Ils engagèrent donc fortement Alphonse à prendre l'évêque de Castellamare pour directeur de sa conscience. « Au reste, disaient-ils tous deux, n'est-il pas logique de croire que la Providence, en inspirant à Falcoia la première idée de l'institut, l'ait choisi en même temps pour diriger celui qui doit en être le fondateur? » Sans méconnaître la valeur de cette raison, Alphonse ne pouvait se décider à quitter le père Pagano, l'ange gardien de son enfance, le soutien de sa jeunesse, son guide fidèle à travers les sentiers difficiles qu'il avait déjà traversés. Avec son extrême délicatesse de conscience, il lui fallait ce conseiller ferme et prudent pour l'éclairer et le fortifier dans les terribles épreuves auxquelles Dieu le soumettait. Il lui semblait que, privé du père Pagano, il deviendrait semblable à l'aveugle qui perd le bâton sur lequel il appuie ses pas. Aussi, bien que son directeur revînt de temps en temps sur la nécessité du changement en question, toujours Alphonse reculait. Et le père spirituel, également désolé de devoir abandonner ce fils chéri, remettait à plus tard la douloureuse exécution.

Avant de prendre une décision définitive sur une affaire qu'il

considérait à bon droit comme très grave, Alphonse voulut consulter sa bonne mère Marie par une neuvaine de prières qui se terminerait le jour de l'Assomption. Et comme il professait une dévotion particulière pour Notre-Dame de la Merci, depuis que, neuf ans auparavant, il avait suspendu son épée à l'autel de la Madone, c'est devant cet autel qu'il vint prier tous les jours de la neuvaine. La sainte Vierge prêta l'oreille aux ferventes supplications de son serviteur. Le jour même de l'Assomption, pendant qu'il la conjurait de lui faire connaître la volonté de Dieu, son esprit fut tout à coup inondé d'une vive lumière, et il comprit qu'il devait prendre l'évêque de Castellamare pour directeur de sa conscience, ainsi que l'avait affirmé Pagano. Immédiatement il pria l'évêque de l'accepter comme son fils spirituel, en lui promettant une obéissance absolue. Bientôt même il s'engagea par vœu à ne jamais lui désobéir, toutes les fois que sa volonté serait exprimée par un ordre formel. Ce vœu providentiel lui mettait en main l'arme défensive sans laquelle, comme nous le verrons bientôt, son institut n'eût jamais existé.

Falcoia répondit avec l'affection d'un père au jeune prêtre que depuis deux ans déjà il appelait son fils. Il le bénit de tout son cœur et lui parla des préparatifs que l'on faisait à Scala pour le recevoir, lui et ses compagnons. Scala, disait-il, devait être le berceau de la congrégation, parce que le Seigneur avait daigné manifester en cet endroit sa volonté relativement à cette œuvre. Du reste, Dieu se plaisait à opérer des prodiges dans cette ville. En preuve Falcoia lui racontait que le 11 septembre, le saint Sacrement étant exposé dans la chapelle des religieuses, celles-ci, ainsi que l'aumônier, aperçurent dans l'hostie une croix qui, de noire qu'elle était d'abord, devint rouge comme du sang puis blanche comme la neige. On vit ensuite se dessiner dans la même hostie une belle image de Jésus crucifié, puis les instruments de la passion, et enfin des rocs montagneux au bas de la croix. A ce spectacle merveilleux, les sœurs, vivement impressionnées, éclatèrent en sanglots. Quelques-unes, terrifiées, s'enfuirent de l'église. Toutes enfin se mirent à remercier la divine Majesté, qui voulait sans doute signer de sa main l'approbation de l'institut, et préparer ceux qui en feraient partie à recevoir les croix dont on ne manque jamais à l'école du Christ. Là-dessus le vieil évêque engageait son nouveau pénitent à souffrir patiemment les avanies dont il était l'objet, pleinement résigné à la volonté du Dieu qui prend soin de tout et de tous.

Après cette lettre, Alphonse n'attendait plus que le signal du départ,

quand le chanoine Torni, sans doute afin de le tenter de nouvea par l'appât du bien qu'il pourrait faire à Naples, s'entendit avec l'ar chevêque pour lui confier la retraite ecclésiastique. Comme tou jours, sa piété, sa vertu, sa prudence, lui gagnèrent tous les cœur « C'est visiblement un vase d'élection, dit à cette occasion le ca dinal Pignatelli : l'Esprit-Saint parle par sa bouche. » Cette re traite produisit une vraie réforme dans le clergé de Naples, Torn l'envoya ensuite prêcher la mission dans la grande église du Sain Esprit. Il y donna les sermons du soir, quelquefois même les méd tations du matin, au milieu d'un flot d'auditeurs qui, après avo assiégé la chaire, encombraient les confessionnaux. C'est pendai cette mission qu'Alphonse eut à surmonter, de toutes les tentatioi de cette époque, peut-être la plus terrible.

L'église du Saint-Esprit étant assez distante du couvent des « Ch nois, » le prédicateur logea pendant la mission dans le palais d son père. On se rappelle qu'après avoir vivement combattu la ve cation de son fils, don Joseph avait fini par se repentir d'avoir longtemps contrarié les desseins de Dieu; mais il n'avait jama pensé que son Alphonse, déjà éloigné de sa famille, s'éloignera aussi de la ville de Naples. L'idée de cette cruelle séparation l brisait le cœur. Une après-midi, le missionnaire, brisé de fatigu s'était retiré dans sa chambre pour y prendre un peu de repos. Do Joseph vint l'y trouver, les yeux pleins de larmes. Il le prit dai ses bras et s'écria en sanglotant : « Mon fils, mon fils, pourqu voulez-vous m'abandonner? Qu'ai-je donc fait, pour que vous n causiez un si grand chagrin, et devais-je m'attendre à être ain traité par vous? » Et le bon vieillard serrait son fils contre son cœu en criant : « Ayez pitié de moi, ne m'abandonnez pas. » Cette étrein d'un père au désespoir dura trois heures, trois heures d'agoni pendant lesquelles la grande âme d'Alphonse, sous ce double a saut de la nature et de la grâce, ne put que répéter les paroles Jésus au Jardin des Olives : « Mon Dieu, que ce calice est ame cependant que votre volonté soit faite! » Il triompha de la te tation, mais il ressentit en ce moment une telle tristesse qu'il pouvait jamais y penser sans frissonner. Aussi ne parla-t-il de cet scène qu'à son confesseur, et encore aux derniers temps de sa vi pour montrer comment la grâce de Dieu l'avait soutenu dans l plus grands périls.

A partir de ce jour, il ne cessa de soupirer après la délivranc « Mon père, écrivait-il à Falcoia, donnez-moi vite, oui vite, vit l'ordre de partir. Satan met tout en œuvre pour empêcher le p

décisif. Il faut commencer sans délai pour rendre inutile les machines de guerre. Me voici au dernier jour de la mission ; je parle ce soir de notre bonne mère Marie. Priez pour moi toujours, et faites vite : il s'agit de la gloire de Jésus et de Marie. »

L'évêque de Castellamare répondit que tout était préparé pour le recevoir. Comme la congrégation devait porter le nom du Saint-Sauveur, il lui paraissait convenable d'en faire l'inauguration le 9 novembre, fête de la basilique romaine placée sous ce vocable. Il le priait donc d'arriver à Scala dans les premiers jours de ce mois avec ses compagnons. Lui-même s'y rendrait pour les bénir et les aider de ses conseils.

Quelques jours après, les Napolitains virent un jeune prêtre, vêtu d'une soutane râpée, monté sur un âne, s'éloigner de la capitale. C'était le descendant des Liguori, l'avocat célèbre d'autrefois, le prédicateur aujourd'hui renommé dans tout le royaume. Cédant aux appels mystérieux de la grâce, il laissait la fortune et la gloire, ses parents bien-aimés, ses amis de la Propagande, ses enfants spirituels, tout enfin, pour se donner à Dieu et aux âmes abandonnées. Du palais de Naples à la grotte de Scala, la chute était profonde ; moins profonde toutefois, se disait l'amant de Jésus, que du ciel à l'étable de Bethléem.

LIVRE SECOND.

APOTRE ET FONDATEUR.

1732-1749.

CHAPITRE Ier.

INAUGURATION DE L'INSTITUT.

1732.

Scala. — Le couvent. — Les sept postulants. — Sportelli. — Vitus Curzius. — La montagne escarpée. — Mazzini. — Mandarini. — J. B. Donato. — Pietro Romano. — Silvestre Tosquez. — Caractère de ce dernier. — Visite au monastère de Scala. — Les tribulations de Marie-Céleste. — Nouvelles apparitions de la croix dans l'hostie. — Le 9 novembre 1732. — Division des esprits. — La pierre d'achoppement. — Rupture des conférences. — Arrivée de Vitus Curzius. — Mortifications d'Alphonse et de ses compagnons. — Le peuple de Scala.

La petite ville de Scala s'élève sur le versant d'une montagne d'où elle domine les bourgs et les villages disséminés sur la côte pittoresque d'Amalfi. Rien de plus gracieux que ce nid d'aigle, d'où l'on aperçoit par delà les plus beaux paysages, les flots de la grande mer, les barques des pêcheurs d'Atrani et de Minori, et cet horizon mystérieux qui s'étend comme un vaste rideau cachant un autre monde. Sur ces sommets, loin des foules bruyantes, l'âme se sent pour ainsi dire plus près de Dieu. C'est vers ces monts solitaires que, le 5 novembre 1732, Alphonse de Liguori dirigeait ses pas.

Depuis plusieurs années, il s'était attaché à cette ville de Scala, qui lui rappelait tant de doux souvenirs. On l'y aimait aussi, car les habitants n'avaient pas oublié ses fortes et touchantes prédications. Ils l'accueillaient comme un ange envoyé du ciel pour les doter d'une famille de vaillants missionnaires, émules par leur sainteté de ces religieuses du Saint-Sauveur dont ils admiraient chaque jour les sublimes vertus. Son vénérable ami, l'évêque Guerriero, n'était plus là pour lui souhaiter la bienvenue, mais son successeur, Mgr Santoro, prélat d'un grand cœur et d'une haute piété, le reçut à bras ouverts, promettant de l'aider de tout son pouvoir dans l'œuvre qu'il voulait fonder.

L'hospice des religieuses devait servir de couvent provisoire aux

membres du nouvel institut. C'était une maisonnette étroite et incommode, composée d'un modeste oratoire, de trois chambres et d'une salle commune. Quelques mauvaises chaises, de pauvres paillasses pour la nuit, quelques vases de terre à l'usage de la cuisine et de la table, en formaient tout le mobilier. Notre saint éprouva des transports de joie en entrant dans cette masure, dont l'exiguïté, les murs froids et nus, et jusqu'aux ustensiles de ménage, rappelaient à s'y méprendre la maison de Nazareth. Quel bonheur de se voir enfin dans cette solitude après laquelle il aspirait depuis si longtemps, au milieu des généreux compagnons qui n'avaient pas reculé devant les hasards et les labeurs d'une fondation naissante!

Des sept postulants recrutés pendant ces six derniers mois, César Sportelli, Vitus Curzius, Jean Mazzini, Pietro Romano, J. B. Donato, Vincent Mandarini, Silvestre Tosquez, les cinq derniers seulement se trouvaient réunis à Scala. Avant d'aller plus loin et pour comprendre les événements qui vont suivre, il est nécessaire de faire connaître au lecteur ces premiers compagnons de notre saint.

Gentilhomme, avocat distingué, procureur du marquis de Vasto, César Sportelli savait allier les travaux exigés par ses différentes fonctions aux exercices de la piété chrétienne. Dès l'adolescence, il s'était mis, comme sa sainte mère, sous la direction du père Falcoia, qui lui prophétisa sa future vocation. Un jour qu'il racontait à la mère la vision des bords du Tibre : « Cet enfant, dit-il en lui montrant son fils, sera du nombre des heureux missionnaires que Dieu m'a montrés. » César grandit avec ce souvenir. Aussi quand il fut question de la nouvelle milice, bien qu'âgé de trente ans, déclara-t-il que, pour s'y enrôler, il n'hésiterait pas à sacrifier la gloire et la fortune.

Son ami, Vitus Curzius, secrétaire du marquis de Vasto, ne lui ressemblait guère. Orgueilleux et arrogant, ce jeune gentilhomme avait oublié les leçons puisées au sein de sa noble et pieuse famille. Il n'avait, disait-il, d'autre instrument de dévotion que son pistolet et son épée, et il en faisait un fréquent usage, car il ne comptait plus le nombre de ses duels. Les exemples de Sportelli et de sa vertueuse mère le firent rentrer en lui-même. Ardent pour le bien comme pour le mal, il fit, aussitôt après sa conversion, de très rapides progrès dans la vertu. Un songe dont il raconta immédiatement à Sportelli les mystérieux détails détermina sa vocation : « Je me voyais, dit-il, au pied d'une montagne très haute et très escarpée, dont un grand nombre de prêtres s'efforçaient d'atteindre le sommet. Je voulus les imiter, mais à peine avais-je fait un pas que le pied me manquait,

et je roulais en arrière. Plusieurs fois je recommençai ces tentatives; mais, à mon extrême déplaisir, je glissais et retombais toujours, jusqu'à ce qu'enfin, l'un de ces prêtres, touché de compassion, me prît par la main et m'aidât à gravir la montagne. » Les deux amis plaisantèrent sur le songe et la maladresse du songeur, lorsque, dans le courant de la journée, passant ensemble près du collège des « Chinois », ils rencontrèrent Alphonse, que Vitus ne connaissait aucunement. A peine l'eût-il aperçu que, se retournant stupéfait vers Sportelli : « César, dit-il, voilà le prêtre qui m'a tendu la main la nuit dernière pour m'aider à gravir la montagne. » Son compagnon lui apprit que ce prêtre s'appelait Alphonse de Liguori, et qu'il avait l'intention de fonder un nouvel ordre de missionnaires, « dans lequel, ajouta-t-il, je suis résolu d'entrer ». Ce fut un coup de la grâce pour Vitus; il comprit, d'après le songe qui l'avait tourmenté, qu'Alphonse était l'homme choisi par Dieu pour l'aider à gravir la montagne sainte, et il résolut aussitôt de se mettre à sa suite en qualité de frère servant.

Excepté ces deux laïques, retenus encore à Naples par leurs emplois, les quatre autres postulants, tous prêtres, se trouvaient à Scala pour inaugurer la fondation. Le premier, Mazzini, n'était âgé que de vingt-six ans, mais la maturité du caractère et la sainteté de la vie avait devancé chez lui le nombre des années. Nous savons déjà comment il fit connaissance d'Alphonse au pied des autels, et comment, pour l'encourager à fonder l'institut nouveau, il lui promit d'être son premier compagnon. » Il eût sur-le-champ tenu sa promesse, mais son directeur le retint quatre ans encore avant de lui permettre de rejoindre le saint fondateur, ce qui exerça singulièrement la patience des deux amis.

Plus heureux, Mandarini, exilé par Ripa du collège des « Chinois », se trouvait absolument libre de suivre la vocation à laquelle il se croyait appelé. Aussi distingué par sa naissance que par ses talents, docteur en droit et en théologie, plein de zèle et de piété, Mandarini promettait de devenir en peu de temps un missionnaire accompli.

Ce fut par son entremise qu'un de ses compatriotes des Calabres, Jean-Baptiste Donato, entendit parler des projets d'Alphonse. Déjà membre d'une société destinée à propager la dévotion au saint Sacrement, ce prêtre savant et zélé manifesta le plus vif désir d'entrer dans le nouvel institut. On aurait pu se demander si cet empressement à passer d'une société dans une autre ne dénotait pas une certaine versatilité de caractère, mais les explications de Donato

parurent si naturelles et ses intentions si droites que sa demande fut acceptée.

A ces trois ecclésiastiques encore jeunes s'était joint un chanoine de Scala, don Pietro Romano, depuis longtemps déjà confesseur des religieuses du Saint-Sauveur. Bon théologien, excellent prédicateur, il avait bien vite apprécié les vertus d'Alphonse et conçu le désir d'entrer dans un ordre dont il connaissait mieux que personne les mystérieuses origines.

Parmi ces postulants s'en trouvait un cinquième, sur lequel nous devons nous étendre davantage. Silvestre Tosquez était un gentilhomme de grand avenir, dont le frère occupait un poste important à la cour de Vienne. Intendant général des douanes à l'âge de trente ans, avocat éloquent, Tosquez pouvait aspirer aux premières charges de l'État, dont il était du reste digne par ses talents comme par sa conduite; mais il avait d'autres visées et de plus nobles ambitions. Son bonheur était de passer en oraison tout le temps qu'il pouvait dérober à ses divers emplois. Il étudiait la mystique avec plus d'ardeur que la jurisprudence, il parlait des choses divines avec la compétence d'un contemplatif. Son imagination ardente et son cœur de feu l'entraînaient vers ces voies extraordinaires par lesquelles Dieu conduit au sommet de la perfection certaines âmes privilégiées. D'une volonté forte et tenace, il était bien déterminé à quitter le monde pour embrasser la vie religieuse et s'élancer, lui aussi, sur les hauteurs; mais parmi les ordres existants aucun ne répondait à l'idéal de ses rêves.

Or six mois avant l'époque où nous sommes arrivés, se trouvant un jour avec Mandarini, son confident, il lui raconta que, pendant un séjour à la cour de Vienne, Dieu lui avait fait voir en songe un institut dont les membres, vrais imitateurs de Jésus-Christ, vêtus du même habit que lui, prêchaient comme lui l'Évangile aux pauvres. « Chose curieuse! ajouta-t-il, ces mêmes ouvriers du Christ que j'ai vus des yeux de l'âme il y a huit ans, m'ont été représentés de nouveau pendant la neuvaine de la Pentecôte, au moment où je suppliais Notre-Seigneur de me faire connaître ma vocation. Quand surgira ce nouvel institut, j'y entrerai sans délai et de grand cœur. »

Vivement impressionné par cette communication, Mandarini lui apprit l'intention d'Alphonse de fonder une société d'ouvriers évangéliques, destinée précisément à imiter Jésus-Christ et à prêcher aux pauvres. « J'ai promis de faire partie de cette société, ajouta Mandarini : pourquoi ne seriez-vous pas des nôtres? » L'enthousiaste Tosquez, au comble de la joie, accepta d'emblée cette proposition,

et quelques jours après, sur l'avis d'Alphonse, il se rendit à Castellamare pour s'entretenir de sa vocation avec Mgr Falcoia.

Un caractère de cette trempe convenait bien peu à un institut spécialement dévoué à l'évangélisation des pauvres âmes abandonnées, mais l'évêque ne put, dans une courte entrevue, pénétrer à fond le séduisant personnage. Enchanté tant de sa personne que de ses dispositions à la vie religieuse, il vit dans ce favori de la cour un protecteur envoyé providentiellement à la congrégation naissante pour la soutenir au besoin contre les attaques des méchants et les tracasseries des hommes d'État. Il n'hésita pas à lui permettre de visiter le couvent de Scala et de s'entretenir avec les religieuses, spécialement avec la sœur Marie-Céleste, afin d'étudier l'œuvre de Dieu et de s'initier à la sainte vie qu'il devait mener bientôt. C'était une imprudence, dont le saint vieillard ne tarda pas à se repentir.

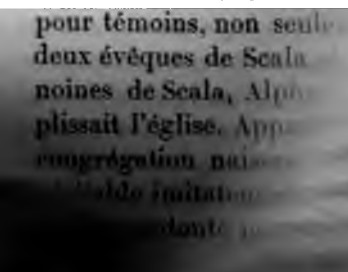
Le couvent de Scala parut à Tosquez un véritable paradis. Il fut si ravi de ses entretiens spirituels avec les sœurs, surtout avec celles que Dieu favorisait de ses intimes communications, qu'il passa plusieurs jours au monastère, et ne se contenta pas de cette première visite. Ses relations devinrent d'autant plus faciles que l'évêque Santoro l'accueillait comme un ami, car il connaissait de longue date ses éminentes qualités et sa vie irréprochable. Le digne prélat accorda même à ses instances une grâce que les religieuses brûlaient d'obtenir, c'est-à-dire l'approbation authentique de la nouvelle règle, que son prédécesseur, mort presque subitement, avait négligé de libeller par écrit. Naturellement la grande piété, les doctrines mystiques, l'éloquence entraînante de Tosquez, son entier dévouement à leur œuvre charmèrent les religieuses. Elles n'avaient pas assez d'éloges pour ce laïque qui leur prêchait la perfection comme un docteur de l'Église. « C'est une recrue providentielle que Dieu vous envoie, écrivait la sœur Marie-Céleste à don Alphonse : Tosquez sera votre conseiller. Quand Dieu comble un homme de tous les dons de la nature et de la grâce, c'est qu'il veut faire de lui non seulement un saint, mais un guide dans les voies de la sainteté. » Plus calme, la sœur Marie-Colombe, tout en préconisant les vertus de Tosquez, le croyait trop attaché à son propre jugement; « mais, ajoutait-elle naïvement, aucun homme n'est parfait sur cette terre. » Alphonse rendait justice à Tosquez; toutefois il comprit que son influence pouvait être nuisible aux religieuses et surtout à Marie-Céleste, dont il connaissait les secrètes tribulations.

Depuis un certain temps cette sœur souffrait intérieurement de voir l'évêque de Castellamare interpréter à sa façon la règle que Dieu

avait révélée. Si Dieu a vraiment inspiré cette rè
comme Alphonse et Falcoia le reconnaissent, il ne d
mis d'en altérer substantiellement les dispositions.
plaignait à Falcoia d'innovations qui lui paraissaien
l'œuvre de Dieu, il lui répondait avec sévérité que l
des révélations particulières, et qu'après tout ses révé
peut-être que des illusions, ce qui mettait à la tort
de la pauvre sœur. Elle eut le tort de raconter à
tions au sujet de son directeur. Au lieu de l'exhor
celui-ci prit parti contre Falcoia et blâma sa m
la règle. De là, division dans le couvent ent
partageaient la manière de voir de Marie-Céle
vaient mauvais tout avis contraire à celui de

Alphonse ressentit une peine très vive de
quez dans des questions qui n'étaient null
Aussi s'efforça-t-il, et à plusieurs repris
Falcoia sur le dommage que l'imprud
aux religieuses éblouies de son prestig
trop tard, à ces représentations. Dans
parvint à calmer les agitations et à éte
tranquille, écrivait-il à son jeune
compris la sœur Marie-Céleste, me so
quez se montre également de bo
assouplira ce caractère. » Ces assu
dissiper des craintes hélas! trop f

Tel était l'état des esprits quan
gnit à Scala ses cinq compagno
institut. Les trois jours suivan
préparation à la cérémonie
trois jours, se renouvela, au s
chapelle des religieuses, le n
deux mois auparavant. On
une croix lumineuse domi
croix les instruments de



pour témoins, non seul
deux évêques de Scala
noines de Scala, Alph
plissait l'église. App

miracle symbolique, que le saint fondateur a choisi pour armes de sa congrégatien cette même croix du Christ, accompagnée des instruments de la Passion [1].

Le dimanche 9 novembre, dédicace de la basilique du Saint-Sauveur, Alphonse et ses compagnons se rendirent à la cathédrale de Scala pour l'inauguration solennelle du nouvel institut. L'évêque de Castellamare célébra le saint sacrifice pour attirer sur le petit troupeau les bénédictions divines, puis on chanta le *Te Deum* d'action de grâces au Dieu qui crée sans cesse de nouveaux ouvriers pour travailler à sa vigne.

Les jours suivants furent consacrés à délibérer sur le but de l'œuvre et sur les règles propres à la constituer. Dans ces conférences, que présidait l'évêque de Castellamare, on admit d'un commun accord que les révélations reçues devaient former la base des règles et constitutions, et que, par conséquent, les exercices de chaque jour seraient calqués sur la règle des religieuses. Ces deux troncs, issus d'une même racine, vivraient aussi de la même vie. Mais, en dehors de ces points fondamentaux, restaient une multitude de détails sur lesquels les révélations se taisaient ou réclamaient une interprétation. Dieu avait daigné tracer les principaux linéaments de l'institut, mais il laissait aux hommes le soin d'en organiser le fonctionnement. Tout en cherchant le bien commun et sans nier ce principe, les esprits se divisèrent sur la manière de l'appliquer aux graves questions d'où pouvait sortir la vie ou la mort de la congrégation naissante.

Comment devait s'exercer l'apostolat indiqué dans les révélations? Alphonse croyait qu'il fallait le borner à l'évangélisation des peuples, les missions et les retraites. Tout au plus admettait-il qu'on s'occupât des petites écoles aux lieux mêmes des fondations. Ses compagnons, Mandarini, Tosquez et Donato, voulaient adjoindre à la prédication l'enseignement secondaire, bien qu'il y eût, comme on le leur faisait observer, surabondance d'éducateurs de la jeunesse et pénurie de missionnaires dévoués à l'instruction du peuple.

Tosquez et Mandarini prétendaient imposer aux futurs missionnaires l'habit rouge et le manteau bleu. Pour ressembler à Jésus-Christ, il fallait à leur avis porter le costume attribué par la tradition au Sauveur du monde. Alphonse soutenait avec Falcoia qu'un pareil accoutrement, si contraire aux usages du pays, exciterait l'étonnement des populations et les railleries du clergé. Sans tran-

1. Manuscrit d'une religieuse de Scala.

cher la question, il obtint du moins que, pour le moment, on éviterait une singularité capable de discréditer ou même de tuer le nouvel institut.

Des divergences analogues se manifestèrent sur d'autres points graves. Alphonse tenait à la récitation de l'office en commun, Donato y était opposé. En général, ce dernier avait peine à comprendre d'autres règles que celles de son ancienne communauté. Relativement au vœu de pauvreté, chacun abondait dans son sens. Tosquez exigeait le dépouillement absolu des ordres mendiants, tandis que d'autres s'effrayaient des moindres privations.

Évidemment l'autorité seule pouvait trancher ces différents, mais qui représentait l'autorité? C'était précisément la grande pierre d'achoppement. Mandarini, Tosquez et Donato n'acceptaient en aucune manière les interprétations de Falcoia. Conformément aux craintes de Marie-Céleste, l'évêque de Castellamare leur paraissait tenir trop peu de compte des révélations sur la règle. D'ailleurs, il ne possédait, à leur avis, aucun titre pour s'ingérer dans cette affaire. Après tout, le chef de l'institut, désigné par Dieu lui-même, ce n'était pas Falcoia, mais Alphonse de Liguori. Volontiers peut-être se fussent-ils rangés aux opinions de ce dernier, s'ils ne l'eussent considéré comme un simple écho des opinions de Falcoia.

Sur ce point capital, le saint fondateur avait une manière de voir diamétralement opposée à celle de ses compagnons. Disposé de tout son cœur à créer l'œuvre rédemptrice que le ciel daignait lui confier, il croyait devoir accepter en tout la direction de l'homme choisi par la Providence pour lui expliquer les vues de Dieu sur cette œuvre. A son avis, l'évêque de Castellamare, directeur de la sœur Marie-Céleste au moment des révélations, était l'interprète-né de ces mêmes révélations. Loin donc de trouver à redire aux conseils et directions de Falcoia, il remerciait tous les jours le ciel de lui avoir donné ce saint vieillard pour diriger ses pas dans cette grande mais difficile carrière d'apôtre et de fondateur.

En partant de principes si opposés, on ne pouvait aboutir, malgré la bonne volonté de chacun, qu'à des divisions sans fin. Aussi l'évêque de Castellamare conseilla-t-il à son jeune ami de rompre les conférences, d'éviter toute discussion avec ses compagnons, et de s'armer de patience au milieu des contrariétés qui naîtraient inévitablement de cette situation tendue. C'était un orage que le démon suscitait pour étouffer dans son germe un institut destiné à lui ravir un grand nombre d'âmes, mais Dieu ne permettrait pas qu'il réussît. En tout cas il fit promettre à son pénitent, au nom de

l'obéissance, de tenir ferme contre toute entreprise des opposants, et, au besoin, de rester seul au poste d'honneur. Telle était bien la volonté d'Alphonse, dont la fermeté croissait avec le péril, comme l'oiseau qui, secoué par la tempête, se cramponne d'autant plus à la branche qui le porte. « Aujourd'hui 15 novembre, écrivait-il en prévision de nouvelles luttes, je fais le vœu de ne jamais quitter l'institut, à moins que le directeur de ma conscience ne m'y oblige. De plus, je fais le vœu de ne jamais consentir au moindre doute sur ma vocation et d'obéir en tout à Falcoia[1]. » Le démon peut maintenant déchaîner les ouragans : la volonté du fondateur, rivée à celle de Dieu, ne subira pas la moindre vacillation. On verra par la suite de ce récit que si la congrégation existe, elle le doit à ce vœu héroïque.

Malgré ces différends, où chacun du reste soutenait de bonne foi l'opinion qui lui paraissait la plus agréable à Dieu, la petite communauté s'établit dans une régularité parfaite. Cinq jours après son érection, Vitus Curzius était venu s'adjoindre au petit troupeau en qualité de frère servant. Le fier gentilhomme avait distribué ses vêtements aux pauvres, décidé à vivre pauvre lui-même, mais il comprit bientôt qu'il est plus facile de se dépouiller de ses vêtements que de son caractère. A peine introduit au milieu de ceux qu'il pouvait à bon droit appeler ses égaux, on lui commanda de servir à table. Cette humiliation, à laquelle il ne s'attendait pas, le mit hors de lui : « Moi, disait-il, servir à table, laver la vaisselle, avilir ainsi ma naissance ! » Il se révoltait à cette pensée, quand un prêtre vint s'unir à lui pour servir ses frères et laver ensuite les plats à la cuisine. Ce prêtre, c'était Alphonse, dont la noblesse éclipsait celle du pauvre Vitus. A ce spectacle, il s'indigna contre lui-même : « Orgueilleux, se dit-il, tu rougis de servir, et voici qu'Alphonse de Liguori se fait le serviteur de tous ! » Depuis lors, humble et soumis, il se livra de tout cœur à l'action de la grâce, appuyé sur l'homme qui, réalisant son rêve mystérieux, le prit réellement par la main pour le conduire, par des sentiers ardus, au sommet de la sainte montagne[2].

1. Journal de S. Alphonse.
2. *Summarium*, N° 3, *De Humilitate*, page 655, § 114.

CHAPITRE II.

LE SCHISME.

1732

Alphonse et le cardinal Pignatelli. — Ressentiment de la Propagande. — Alphonse en est exclu. — Le cardinal prend sa défense. — Calme apparent à Scala. — Mission de Tramonti. — Nouvelles divisions. — Marie-Céleste se soustrait à la direction de Falcoia. — Lettre d'Alphonse sur ce sujet. — La crise. — Séparation. — Abattement d'Alphonse. — Visite à Castellamare. — Marie-Céleste exclue du couvent. — Desseins cachés de la Providence.

On pourrait comparer la vie d'Alphonse au couvent de Scala à celle des anachorètes du désert. Il passait son temps libre aux pieds de Dieu dans de pieuses lectures et de saintes oraisons. Après une préparation souvent très longue, il célébrait la messe avec la piété d'un ange. Son action de grâces durait des heures entières. Ses visites au saint Sacrement, qui se renouvelaient fréquemment, l'enflammaient de l'amour divin et l'unissaient si étroitement à l'hôte du tabernacle qu'il ne le quittait jamais sans regret. Afin de ressembler à Jésus crucifié, il ne reculait devant aucune mortification. Une nourriture extrêmement mal préparée par Vitus, qui s'entendait mieux à manier l'épée qu'à faire la cuisine, lui paraissait encore trop délicate. Il trouvait moyen de l'empoisonner en mêlant à tous les mets de l'aloës et de la myrrhe. Souvent son repas consistait en un potage grossier, et encore le prenait-il à genoux ou assis par terre, portant une pierre suspendue au cou comme un criminel. Le samedi, pour honorer sa mère Marie, il jeûnait au pain et à l'eau. Il portait un cilice, des chaînettes de fer, des croix armées de pointes aiguës qui lui déchiraient les chairs. Deux fois la semaine il se donnait la discipline jusqu'au sang. Plus avide de souffrances que les mondains de voluptés, il suivait avec ardeur le seul chemin qui mène de la terre au ciel : le chemin de la croix.

Ses collègues, entraînés par son exemple, bien que divisés sur la

question des règles, lui restaient unis dans un même esprit de ferveur et de renoncement. Tosquez, alors à Naples, leur exprimait son vif regret de ne pouvoir s'associer à leurs mortifications. « Vous êtes bien heureux, leur écrivait-il, vous qui souffrez pour Jésus-Christ la faim et le froid, surtout en cette saison rigoureuse. Je suis indigne, mon cher Alphonse, de partager votre bonheur. Le Seigneur ne veut pas encore satisfaire mon brûlant désir de vivre avec vous et comme vous. Il veut purifier l'ardeur de mon inclination, et moi je veux faire sa sainte volonté[1]. »

Le soin de sa propre sanctification n'empêcha pas Alphonse de travailler à sanctifier la population de Scala. Il introduisit dans la cathédrale la très salutaire coutume de faire tous les matins la méditation au peuple et tous les soirs la visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge. Le jeudi il prêchait sur le sacrement de l'autel, et le samedi sur les gloires de Marie. Les dimanches et jours de fête, l'un des pères rappelait aux chrétiens les vérités à croire et les devoirs à remplir. Diverses confréries destinées aux gentilshommes, aux jeunes gens, aux jeunes filles, recevaient chaque dimanche une instruction spéciale. Aussi en peu de temps la ville changea de face : les jeunes filles firent l'admiration de la contrée, et la vertu brilla d'un tel éclat qu'elle força les libertins à dissimuler leurs vices. L'évêque Santoro ne savait assez remercier le ciel de lui avoir envoyé, pour régénérer son troupeau, de zélés missionnaires. Déjà même des diocèses voisins on demandait des missions et des fondations. Il ne faut pas s'étonner si l'ennemi de Dieu et des âmes va remuer ciel et terre pour ruiner la petite communauté, source de si grands biens.

Vers la fin de novembre, c'est-à-dire quelques jours après les conférences de Scala, Alphonse se rendit à Naples, où il devait prêcher, durant l'avent, avec ses confrères de la Propagande, une mission à l'Annunziata. Il profita de son séjour dans la capitale pour conférer avec l'archevêque et les supérieurs de la société sur la situation que lui créait son nouvel état de vie.

Le cardinal Pignatelli le reçut affectueusement, mais non sans lui reprocher doucement la rareté de ses visites. Et comme Alphonse alléguait pour s'excuser les nombreuses occupations du cardinal, le bon vieillard lui répondit : « Il y a place ici pour vous comme pour tout autre. » Encouragé par ce gracieux accueil, Alphonse expliqua la décision qu'il venait de prendre et comment il avait quitté Naples pour se dévouer au salut des pauvres âmes abandonnées. A cette

1. Lettre du 21 décembre 1732.

nouvelle, le front de l'archevêque se rembrunit. Il ne put dissimule sa tristesse en voyant que le modèle de ses prêtres, et sans contredi le premier de ses missionnaires, abandonnait son diocèse. Afin d le détourner de ce projet, il lui représenta les services éminents qu Naples attendait de lui, tant à cause de sa position dans le mond que grâce à l'influence acquise sur le clergé et les fidèles. L'œuvre laquelle il voulait consacrer sa vie était excellente sans doute, ma n'allait-il pas aboutir à un échec et tomber ainsi dans le discréd de ceux qui commencent un édifice sans pouvoir l'achever? Alphons objecta au cardinal la raison de conscience, qui doit primer toute les autres. Ses directeurs avaient parlé : son devoir, disait-il, éta d'obéir. Le vertueux prélat n'en continua pas moins à exhaler s douleur, mais il avait assez de grandeur d'âme pour comprendr le devoir, et même pour protéger celui qui ne reculait pas devar un sacrifice héroïque quand il s'agissait de la volonté de Dieu Alphonse emporta de cette audience la conviction que l'archevêqu soutiendrait son œuvre contre ses détracteurs [1].

Ce lui fut une immense consolation, car il n'y avait qu'une voix Naples pour le blâmer. Son départ avait surexcité tous les esprits et révolté ses anciens confrères. Aussi, quand il se présenta devar Torni, Gizzio et d'autres membres influents de la Propagande pou solliciter la grâce de rester associé de la congrégation et de con server les revenus de la chapellenie qu'on lui avait octroyée en re connaissance de ses services, il lui fut répondu que sa requêt serait difficilement admise. Son exode de Naples avait gravemer offensé ses collègues : comment les empêcher de manifester leu juste ressentiment en le rayant du cadre des sociétaires et en le dé pouillant, par voie de conséquence, d'une chapellenie à laquelle n'avait plus droit puisque, d'après l'intention des donateurs, le bénéfices doivent appartenir à ceux qui en supportent les charges. C raisonnement spécieux était contredit par les faits. Plusieu membres de la Propagande, moins méritants qu'Alphonse, avaie cessé d'être membres actifs et conservé néanmoins leurs titres bénéfices. Alphonse n'insista point pour le moment, mais il résol de faire valoir ses droits quand les passions se seraient calmées. comptait du reste sur la justice de l'archevêque, qui déciderait e dernier ressort, et aussi sur l'amitié de Torni, qui, loin de partag l'animosité de ses confrères contre le saint fondateur, l'aidait de s conseils et de ses encouragements.

1. Chronique de Joseph Landi.

Après la mission très fructueuse de l'Annunziata, qu'Alphonse prêcha conjointement avec plusieurs de ses anciens collègues, Torni crut sans doute que ceux-ci ne donneraient point de suite à leur projet d'exclusion. On peut le conclure d'une lettre qu'il adresse au saint à propos de ses difficultés et de ses tristesses : « Je n'ai pu retenir mes larmes à la pensée des contrariétés qui vous accablent. Le Seigneur, que je ne cesse de prier pour votre œuvre, vous donnera, j'en ai la ferme confiance, la force d'âme dont vous avez besoin au milieu des tribulations par lesquelles il plaît à sa très sage Providence de vous éprouver. Dieu vous donnera également les lumières nécessaires pour vous éclairer sur ses desseins. »

Le bon chanoine rassure ensuite Alphonse sur ses dispositions. « Je ne nourris contre vous, croyez-le, aucune pensée d'hostilité ou d'aversion. Je regarderais ce sentiment comme une impiété. Vous savez du reste combien je vous aime. Loin de s'affaiblir, mon amitié pour vous ne fait que s'accroître. Écrivez-moi donc quand il vous plaira : vos lettres me seront toujours chères. Notre congrégation ne peut cesser de vous reconnaître pour un de ses dignes enfants. On n'a pas jusqu'ici agité la question de votre chapellenie, et d'ailleurs on n'entreprendra rien contre vous sans l'ordre exprès de notre éminentissime archevêque. Soyez persuadé que, si cela dépend de moi, il ne sera pris aucune mesure qui vous soit préjudiciable. »

Quant aux règles de l'institut, au sujet desquelles Alphonse avait aussi demandé ses conseils, Torni ajoutait : « J'espère qu'après les avoir examinées devant Dieu, on tiendra compte de mes observations, et que vous recevrez l'approbation du Saint-Siège. Ainsi appuyée et fondée *supra firmam petram*, votre œuvre sera durable[1]. »

En écrivant cette lettre rassurante, le chanoine Torni n'avait consulté que son bon cœur. Il ignorait jusqu'à quels excès devait s'emporter l'orgueil blessé de ses confrères. Se croyant trahis et méprisés par celui qu'ils appelaient un déserteur, ils ne cessaient d'invectiver contre lui et de réclamer le châtiment que méritait sa faute. Puisqu'il les avait indignement abandonnés, ils se croyaient en droit de l'expulser et de lui enlever la chapellenie dont on avait récompensé son zèle d'autrefois. Ils en vinrent à un tel état d'exaspération que Torni se vit obligé, malgré son vif regret, de

1. Lettre du 20 décembre 1732.

convoquer une assemblée pour délibérer sur cette double question.

Le 23 février 1733, jour fixé pour cette délibération, tous les associés, cédant à leur aveugle colère, votèrent comme un seul homme, au scrutin secret, l'exclusion d'Alphonse et le retrait de la chapellenie. Un des membres les plus influents, avant de procéder au vote, s'écria au milieu de l'assemblée : « Je n'ai jamais voté la peine capitale contre un membre de la congrégation, mais aujourd'hui qu'il s'agit d'humilier un superbe, je la vote de tout cœur. » Et il déposa dans l'urne une boule noire à la vue de tous les assistants. Le témoin qui raconte cet acte fanatique, n'a pas donné le nom du coupable, mais on peut l'attribuer sans témérité au chanoine Gizzio, qui ne pardonna jamais à son parent d'avoir pris, sur la question de sa vocation, d'autres avis que les siens. « Cette scène, ajoute un peu emphatiquement le même témoin, me parut une image du jugement dernier. »

C'était si peu le jugement dernier que la sentence fut immédiatement invalidée par le cardinal Pignatelli. Après la séance, le chanoine Torni, entouré des principaux membres de l'assemblée, se présenta devant le vénérable prélat pour lui notifier la décision qui venait d'intervenir. Le cardinal en témoigna le plus vif chagrin. « Pourquoi recourir, leur dit-il, à ces résolutions extrêmes? De deux choses l'une : ou Dieu bénira l'entreprise d'Alphonse, et ce sera pour vous une grande gloire; ou Dieu lui refusera sa bénédiction, et l'on dira de votre excellent collègue qu'il a tenté sans succès une très bonne œuvre. Dans les deux cas, je ne vois rien qui puisse entacher votre honneur. Au reste, ajouta-t-il d'un ton très décidé, je suis le supérieur de votre congrégation et j'entends que don Alphonse, réintégré dans vos rangs, continue à jouir des revenus de sa chapellenie. Je défends qu'il soit désormais exercé sans mon consentement aucune autre poursuite contre lui. » Les députés se retirèrent la tête baissée, mais plus aigris que jamais contre l'innocente victime qui leur valait cette semonce et cette humiliation.

Le chanoine Torni ne manqua pas d'annoncer à son protégé les résultats de cette orageuse journée. « Je fis valoir, lui écrivit-il, les raisons qui militaient en votre faveur, mais l'on passa outre et l'on vota votre exclusion à l'unanimité. » Il lui raconta ensuite comment, sur son rapport à l'archevêque, celui-ci avait annulé le décret de l'assemblée : « Je crois, ajoute le bon chanoine, avoir fait tout le possible; et, pour vous prouver mon affection, je vous promets de vous défendre de mon mieux, tant que je serai supérieur.



Après moi, daigne le Seigneur mettre les mêmes sentiments dans le cœur de celui qui me remplacera[1]. »

On s'imagine aisément l'impression douloureuse que dut éprouver, à ce récit, le cœur sensible de notre saint. Ainsi ses confrères bien-aimés l'avaient, à l'unanimité, renié, dépouillé, chassé comme un traître et un transfuge ! Et cela devant toute la ville de Naples, sans considération pour sa famille, pour son pauvre père si susceptible sur le point d'honneur ! Le cœur brisé, il remercia l'archevêque et le chanoine Torni de leur charitable intervention en sa faveur; puis, se jetant aux pieds de Jésus agonisant, il s'écria comme lui : « Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite ! »

Heureusement, pour se consoler de ces amertumes venues du dehors, il put croire un instant, dans ces premiers mois de 1733, qu'à l'intérieur il arriverait à la pacification des esprits. Ses compagnons partageaient leur temps entre la prière et le travail. Les missions de campagne allaient commencer, et chacun se préparait à ce nouveau ministère. « Le pauvre don Vincent (Mandarini), écrivait Alphonse à Falcoia, travaille de toutes ses forces à composer les instructions que je lui ferai prochainement prêcher à nos montagnards. » Tosquez lui donnait bien encore quelque inquiétude, mais Falcoia, qui croyait l'avoir converti, écrivait à son sujet des lettres rassurantes. « Il viendra vous voir, disait-il, pendant votre mission, et ce sera pour vous une consolation de l'entendre. »

Alphonse évangélisait à cette époque les environs de Tramonti, en compagnie de Donato, de Mandarini, et de Vitus Curzius, leur fidèle serviteur. C'était la première mission donnée par les pères du Saint-Sauveur, ainsi qu'on les appelait alors. Dans les trois localités où ils se rendirent, Prete, Campinola et Ieta, les campagnards accoururent en foule pour les entendre. « Je savoure d'ici, leur écrivait Falcoia, la bonne odeur de vos prédications. Que ne puissé-je, mon cher Alphonse, travailler avec vous ! Je serais au comble du bonheur si je pouvais seulement nettoyer vos chaussures. Du moins je suis de cœur à vos côtés, et je demande à Dieu de bénir vos labeurs. »

Tosquez vint en effet de Naples faire visite à ses compagnons. Pendant les quatre jours qu'il leur consacra, chacun fut frappé du changement qui paraissait s'être opéré en lui. Alphonse se trouva en présence d'un homme modeste, plein de respect pour ses supérieurs et d'estime pour sa vocation. Il en conçut une telle joie qu'il

1. Lettre du 23 février 1733.

écrivit sur-le-champ à la sœur Marie-Céleste pour l'exhorter à se soumettre humblement aux volontés de son directeur. Comme il lui avait plusieurs fois reproché son opposition, il s'efforce dans cette lettre de regagner sa confiance.

« Dieu a permis nos divisions, dit-il, pour un plus grand bien. Les choses paraissent maintenant en bonne voie. Notre union avec don Silvestre, aussi étroite qu'auparavant, m'en est une preuve. Néanmoins une épine me reste dans le cœur, sœur Céleste. Depuis que ces contestations se sont élevées entre nous, vous ne m'avez pas écrit une ligne qui respire vraiment l'humilité, cette vertu que je voudrais voir briller dans une âme aussi unie à Dieu que la vôtre. Je vous ai traitée sévèrement, c'est vrai; mais n'est-il pas utile d'humilier ceux que Dieu comble de ses faveurs, et surtout un esprit absolu comme le vôtre, attaché plus qu'il ne faut à son propre sens? Je n'ai jamais incriminé votre volonté; je ne m'en suis pris qu'à votre jugement. D'ailleurs si le défaut de réflexion ou un zèle indiscret m'ont entraîné trop loin, je suis prêt à vous en demander pardon. Je prie Dieu tous les jours de vous accorder la parfaite humilité. Demandez la même grâce pour moi, car je ne veux pas résister davantage aux pressants appels de Dieu. Donnons-nous entièrement à Jésus-Christ, mais, sans l'humilité, ni vous ni moi n'arriverons à rien. Don Silvestre nous rejoindra bientôt, et tout s'arrangera pour la plus grande gloire de Dieu. »

Dans cet espoir, la mission de Tramonti terminée, Alphonse commença les prédications du carême à Scala; mais il lui fut bientôt facile de comprendre que ce carême le conduirait à la voie douloureuse, et peut-être au calvaire. Sous le calme apparent qui l'avait trompé, les mêmes causes de discorde et de ruine existaient toujours. Il s'agissait entre eux non de questions indifférentes mais de l'organisation de l'institut, par conséquent d'un fait qui intéressait au plus haut point la gloire de Dieu et le salut des âmes. Sur ce point capital, chacun se croyait obligé de défendre en conscience ce qu'il croyait être la vérité. Tout en rendant hommage aux mérites et à la sainteté de l'évêque de Castellemare, Mandarini, Tosquez et Donato n'admettaient nullement ses interprétations de la règle révélée à Marie-Céleste; et comme, après tout, Dieu n'avait pas chargé l'évêque de Castellamare de diriger l'institut, non seulement, disaient-ils, les associés ne sont pas tenus de lui obéir, mais ils ne peuvent, en conscience, accepter sa direction.

Sans aller si loin, Marie-Céleste croyait aussi que, vu sa manière d'interpréter la règle, les directions de Falcoia seraient fatales au

nouvel institut. « Aussi longtemps, dit-elle, qu'on délibérait pour savoir si les révélations avaient Dieu pour auteur, je me crus obligée au silence; mais l'œuvre ayant été déclarée divine, je crus devoir résister, dans l'exécution de cette œuvre, aux entreprises qui me paraissaient entraver ou dénaturer les desseins de Dieu; non pas pour me faire valoir, ce que j'ai en horreur, mais par respect pour la vérité[1]. »

Cette situation devait nécessairement amener une crise. Elle s'ouvrit par la très grave résolution que prit la sœur de ne plus confier à Falcoia la direction de sa conscience, résolution qu'elle motive en ces termes: « Outre les lumières que le Seigneur me donna sur ce point, j'avais depuis longtemps le désir de me choisir un autre directeur, et cela pour les raisons suivantes. Depuis cinq ans, c'est-à-dire depuis que je manifestai à Mgr Falcoia les communications divines relatives à l'institut, toujours il vécut dans de grandes perplexités à mon égard. Son esprit resta dans l'obscurité relativement aux voies par lesquelles Dieu me conduisait, d'où je conclus qu'il n'était plus pour moi le canal des volontés divines. Ensuite tout ce que je lui disais avec simplicité, dans la candeur de mon âme, il l'interprétait d'une manière sinistre, tout à fait contraire à ma pensée, ce qui me jetait dans un abîme de troubles et d'afflictions. Et comme il ne voyait plus clair dans mon intérieur, je compris qu'il ne pourrait jamais me procurer le repos après lequel j'aspirais. Je lui demandai donc l'autorisation de consulter un autre directeur, surtout quand il s'agirait de faits importants, mais il me le défendit formellement. Il attribuait ce désir à mon orgueil et me disait des choses qui me faisaient pleurer jour et nuit. Cependant je ne m'ouvris à personne jusqu'au moment où je vis mon directeur opposer aux lumières données par Dieu sur l'institut des doutes et des difficultés qui jetèrent la division parmi ceux qui devaient en faire partie. Alors, après mûre considération et sans autre intention que de plaire à Dieu et de procurer le repos à mon âme, je crus devoir chercher d'autres conseils pour me guider[2]. »

Cette détermination de Marie-Céleste mit Alphonse dans une véritable désolation. Il portait un immense intérêt à cette âme comblée des dons les plus précieux, et dont Dieu s'était servi pour lui faire connaître sa vocation. D'un autre côté, cette démarche de la sœur allait doubler les forces de ses compagnons dans leur opposition à Falcoia. Il employa tous les moyens pour la faire revenir sur

1. Autobiographie de la sœur Marie-Céleste.
2. Lettre du 20 avril 1733.

sa résolution. A son instigation, la mère supérieure du couvent et d'autres sœurs attachées à Marie-Céleste essayèrent, mais en vain, de modifier ses dispositions. C'est alors qu'Alphonse lui écrivit une admirable lettre, dans laquelle il établit clairement le principe fondamental qui domine toute cette discussion, c'est-à-dire l'absolue nécessité de s'en rapporter, pour terminer les divisions, à l'autorité de Mgr Falcoia.

« Il est certain, lui dit-il, que les règles rédigées par vous ont besoin de mille explications en ce qui regarde les écoles, les missions, les maisons d'étude, les exercices divers, les emplois, et une foule d'autres points. Or, pour nous mettre d'accord, puisque nous ne pouvons nous entendre, il faut, après avoir exposé nos vues, accepter la décision d'un arbitre unique. Mais cet arbitre unique doit être un homme d'expérience, rompu aux affaires de communauté, aux missions et autres exercices spirituels, un homme intérieur, éclairé, capable de résoudre les difficultés qui peuvent surgir. Et quel est donc l'ordre religieux dont la règle ne soit pas due à la dépendance d'un directeur unique? Je n'avais un doute que pour la réforme des carmes. Mais j'ai trouvé plus tard que, malgré la sainteté des premiers réformateurs, malgré leur profonde entente des affaires, la réforme fut sur le point de crouler faute d'avoir été organisée par un seul chef. Il s'introduisit en effet une si grande diversité d'observance que sainte Thérèse craignit de voir échouer la réforme. Aussi le père Jérôme Gratien prit-il sur lui de rédiger les constitutions : ce sont celles que l'on trouve dans les chroniques de l'ordre, et qui furent partout observées. »

Après avoir montré la nécessité d'un arbitre unique pour arriver à l'union des esprits, Alphonse établit que cet arbitre n'est autre que Mgr Falcoia. « Dieu vous l'avait donné pour directeur, dit-il, au moment de vos révélations sur l'institut. A lui par conséquent et à lui seul il appartient de les contrôler et de les expliquer. C'est absolument le cas de sainte Thérèse. Par cela même que son confesseur la dirigeait au moment de ses révélations relatives à la réforme, il se trouva du même coup chargé de diriger l'œuvre de la réforme. Et à qui avions-nous recours avant l'arrivée de don Silvestre, sinon à Mgr Falcoia? D'ailleurs, c'est un vieillard expérimenté, éclairé, au courant des affaires du monde, et l'on trouverait peu d'hommes doués au même degré de toutes les qualités nécessaires pour nous diriger.

« Voilà pourquoi, sœur Céleste, j'obéirai uniquement à Mgr Falcoia, mon directeur et l'homme choisi par Dieu pour diriger notre œuvre.



Sachez-le une fois pour toutes, je suis entré dans l'institut, non pour en être le chef, mais uniquement pour obéir à Dieu, et j'espère n'en sortir jamais, quelques instances qu'on puisse me faire à cet égard. Je ne me guide pas en cela sur vos révélations, mais je suis la voie ordinaire et sûre de l'obéissance à mes directeurs. « Nous devons en cette vie, dit sainte Thérèse, nous mettre à l'aveugle entre les mains de nos supérieurs ou directeurs. » Pour ce motif, je me suis remis tout entier, vous le savez, entre les mains de Mgr Falcoia, et j'espère vivre et mourir sous la grande loi de l'obéissance. Quand même, par impossible, tous les autres voudraient s'en rapporter à moi seul, je n'abandonnerais pas Mgr Falcoia. »

Voilà bien l'homme ancré solidement dans le port du salut. On lui dit que Dieu l'a choisi pour fonder un ordre nouveau : il accepte le fardeau, non point à cause des révélations, mais par obéissance à ses directeurs. Ses compagnons s'éloignent de lui, parce qu'au lieu de diriger, il se laisse diriger lui-même : il reste inébranlable dans ses résolutions. On lui fait entrevoir que s'il veut abandonner Falcoia on l'acceptera comme l'arbitre des controverses : il répond que si tous consentaient à s'en rapporter à lui seul, en ce cas même il n'abandonnerait pas son directeur, c'est-à-dire la voie de l'obéissance. »

La conclusion de cette lettre, dans laquelle l'âme d'Alphonse se montre à découvert, c'est que la sœur Marie-Céleste se trompe en refusant la direction de Falcoia. « Pourquoi quitter, dit-il, un saint, un homme éclairé, que Dieu lui-même vous a donné pour directeur, et qui vous a guidé durant tant d'années avec une sagesse dont vous ne sauriez trop remercier la Providence? Il vous a tenue dans l'humilité et l'abjection, mais ne fallait-il pas en agir ainsi pour dompter votre esprit hautain et rompre toute attache à votre propre jugement? Sœur Céleste, je ne vous parle ainsi que pour la gloire de Dieu et le bien de votre âme. Ne vous fâchez pas contre moi, et surtout ne vous ingéniez pas à trouver à tout ceci répliques sur répliques. Votre esprit, je le sais, vous en fournira en abondance, mais je me demande ce qu'elles vaudront au tribunal suprême. Croyez-moi, sœur Céleste, humiliez-vous devant Dieu, et il vous dispensera ses lumières. Obéissez à vos supérieurs, et vous ne vous égarerez pas. Si vous refusez de vous en rapporter à moi ou à Mgr Falcoia, prenez au moins conseil de personnes désintéressées; seulement prenez conseil avec l'intention bien arrêtée, non de vous faire donner raison, mais d'embrasser la vérité dès que vous la connaîtrez. Encore une fois, chère sœur Céleste, tout ce que je viens

d'écrire, c'est l'affection que je vous porte en Jésus-Christ qui me l'a dicté. Si vous m'en savez mauvais gré, vous serez injuste à mon égard. Que Jésus et Marie nous donnent d'accomplir la seule volonté de Dieu! »

Marie-Céleste n'en voulut nullement à Alphonse, mais elle ne crut pas pouvoir se rendre à ses désirs. Persuadée qu'en émettant des doutes sur des révélations jadis acceptées comme venant de Dieu, Falcoia compromettait gravement l'œuvre du Seigneur, et que, d'un autre côté, sa direction ne pouvait plus que lui troubler la conscience, elle resta inébranlable. Ce blâme que lui infligeait Alphonse, elle le considéra comme une épreuve ajoutée à toutes celles qui l'accablaient depuis longtemps. « Après avoir reçu cette lettre, dit-elle, délaissée de tous, malade de corps et vide d'esprit, je m'abandonnai complètement entre les mains de la Providence et j'attendis, sans autres lumières que celles de la foi, que Dieu me fît connaître ses desseins[1]! »

Du reste, le dénouement de la crise approchait. L'irritation des Tosquez et de ses compagnons contre Falcoia croissait de jour en jour, ce qui rendait leur commerce intolérable pour Alphonse. « Qu'il est difficile de vivre avec don Vincent! écrivait-il à son directeur, que d'ennuis j'ai maintenant à supporter! Je remercie Dieu de me donner assez de force, au milieu de ces tempêtes, pour résister à la tentation et ne pas perdre courage. C'est donc là ma récompense, après que je me suis aliéné tout le monde, parents, amis, archevêque, pour obéir à Dieu! O mon père, ne m'abandonnez pas, car sans votre assistance, je ne sais ce que je deviendrai. »

En désespoir de cause, Falcoia fit une dernière tentative, mais sans aucun succès, pour ramener à lui Tosquez, l'âme de l'opposition, de sorte que le saint vieillard, se voyant l'occasion d'un dissentiment irréductible, écrivait au fondateur : « Si je pouvais sans manquer au devoir abandonner la direction de cette œuvre, je le ferais à l'instant même et de tout cœur, mais il ne me semble pas que ce soit la volonté de Dieu. »

Pendant ce temps, les compagnons de Tosquez, Donato et Mandarini avaient quitté Scala sous prétexte de travaux évangéliques dans les environs de Tramonti, mais en réalité pour chercher un nouveau domicile. Ils espéraient attirer à eux les anciens collègues de Donato, et fonder soit à Tramonti soit à Teano une nouvelle

1. Autobiographie de la sœur.

société basée sur leurs idées. Devinant leur intention, Alphonse écrivit à Mandarini de presser son retour à Scala, où sa présence était nécessaire. Il en reçut cette réponse navrante : « Je reviendrai à Scala uniquement pour remplir certains devoirs et mettre ordre à mes affaires. Nos collègues de Téano, avec qui nous sommes en rapport, sont décidés à s'unir à nous. Don Silvestre sera également des nôtres, et se chargera de pourvoir aux frais de notre nouvel établissement. Si vous voulez nous accompagner, ce que nous vous demandons tous avec instance, nous serons au comble de nos vœux. Notre désir le plus ardent, c'est de ne jamais nous séparer de vous, mais de vivre unis tous ensemble dans la paix de Jésus-Christ. Si vous en disposez autrement, vous nous causerez à tous un profond chagrin, mais j'espère que Notre-Seigneur et sa sainte Mère ne le permettront pas. »

C'est le Vendredi-Saint, au pied de la croix du Sauveur, qu'Alphonse reçut cette désolante déclaration. On se figure les réflexions du pauvre abandonné. Ses meilleurs amis, ceux qui avaient tout quitté pour le suivre, le laissaient seul sur son rocher de Scala. Déjà il entendait les ricanements de ses ennemis de Naples lorsqu'ils apprendraient sa ruine. Ce fut un moment d'inexprimable angoisse, qu'il n'oublia jamais. Dans sa vieillesse, il avouait au Père Corsano, son confesseur, qu'il avait éprouvé deux grandes tentations dans sa vie ; la première, quand, au moment de quitter Naples, il se vit durant trois heures aux prises avec son père ; et la seconde, cinq mois après, au moment du cruel abandon. Sans le vœu fait entre les mains de Falcoia de rester fidèle à sa vocation même si tous le délaissaient, l'institut était anéanti.

Informé par Alphonse du fatal événement, l'évêque de Castellamare ne parut nullement s'en inquiéter : « Laissons faire Dieu, mon cher ami, répondit-il, et laissons aussi les hommes faire ce qu'il leur plaît. Toute plantation qui n'a pas Dieu pour auteur sera déracinée. Soumettons-nous, c'est notre devoir et aussi notre intérêt spirituel. Non pas que je perde de vue notre entreprise, puisqu'il a plu au Seigneur de m'y mêler ; mais nous devons, vous et moi, et vous plus encore que moi, nous reposer dans le sein de la Providence, qui ne perdra de vue ni son œuvre, ni ses coopérateurs. D'ailleurs vous gagnez plus que vous ne perdez à cette séparation : d'abord en vous établissant solidement dans l'obéissance ; ensuite, vos collègues disparaissant, disparaissent de grands obstacles au progrès de l'œuvre ; enfin, sans ce départ volontaire de vos compagnons, il eût fallu les renvoyer, et, devant Dieu comme devant les

hommes, mieux vaut subir l'abandon que de l'infliger aux autres. »

Falcoia était un de ces caractères déterminés qui ne reculent ni devant les hommes ni devant les événements. En terminant, il invitait Alphonse à se rendre près de lui pour délibérer sur les affaires de l'institut. Alphonse n'eut garde de manquer au rendez-vous, heureux d'aller chercher un peu de réconfort dans les bras de celui qu'il aimait comme un père. Mais à peine eut-il exprimé sa peine et sa crainte au sujet du schisme que l'intrépide vieillard l'interrompit : « *Vultis et vos abire?* s'écria-t-il. Voulez-vous, vous aussi, abandonner l'institut? Dieu n'a besoin ni de vous ni d'aucun autre. Si c'est sa volonté d'établir cette œuvre, il saura susciter d'autres ouvriers. — Mon père, répondit Alphonse avec une profonde humilité, je suis persuadé que Dieu n'a besoin ni de moi ni de mon œuvre. Je crois cependant qu'il m'ordonne de la poursuivre, et bien que je sois seul, je m'efforcerai cependant d'arriver au but. » C'était le mot qu'attendait l'évêque de Castellamare. Les yeux pleins de larmes, il serra dans ses bras son héroïque pénitent : « Mettez votre confiance en Dieu, mon cher fils, lui dit-il, et Dieu vous bénira. » Après de longs entretiens avec l'évêque sur l'avenir de l'institut, Alphonse, fortifié et encouragé, retourna dans sa solitude de Scala.

Quelques jours après, se jouait au monastère du Saint-Sauveur l'épilogue de ce triste drame de la séparation.

Les religieuses du Saint-Sauveur avaient été trop mêlées à toutes ces agitations pour n'en pas ressentir le contre-coup. Les unes, attachées à Marie-Céleste, ne voyaient dans le schisme que la suite naturelle de la direction imprimée à l'institut, tandis que les autres, unies de cœur et d'âme à leur directeur, considéraient la sœur comme la principale cause de la catastrophe. On l'accusait de subir stupidement l'influence de l'orgueilleux et fanatique Tosquez, de préférer ses rêves de visionnaire aux règles de l'Église, et surtout d'avoir fomenté l'esprit de révolte en refusant de soumettre sa conscience à la direction de Mgr Falcoia. Avec son intelligence supérieure, Marie-Céleste n'avait pas de peine à trouver des raisons pour légitimer sa conduite. Non contente de se défendre, elle défendait aussi Tosquez contre les accusations, d'ailleurs exagérées, de ses adversaires. Le « pieux gentilhomme », comme elle l'appelait, ne méritait pas tous ces reproches. La charité faisait un devoir aux sœurs de ne pas incriminer les intentions dont, après tout, Dieu seul est juge. La reconnaissance, ajoutait-elle, leur prescrivait aussi de ne pas s'acharner contre l'insigne bienfaiteur qui avait obtenu de l'évêque l'approbation de leur règle. Et puis, n'était-il

pas imprudent de ménager si peu un homme très puissant dans le monde et même à la cour?

Cette résistance irrita les supérieurs, qui trouvèrent bon, pour l'amener à résipiscence ou du moins lui ôter toute influence, de la confiner dans sa cellule et d'interdire tout rapport avec elle. Bien que très souffrante de corps, Marie-Céleste accepta cette nouvelle épreuve avec la plus grande soumission. Dans une lettre écrite à son confesseur le 20 avril, elle lui explique les motifs de conscience qui l'ont déterminée à poser les actes que l'on incrimine aujourd'hui, puis elle ajoute : « Je proteste maintenant devant Dieu et devant les hommes que je ne m'occupe ni de l'institut, ni des règles, ni des frères, ni des sœurs. Je renonce pour me guider à toute lumière surnaturelle et même aux lumières de mon propre esprit; je renonce à mon propre jugement pour ne me conduire que par la lumière de la foi. Je renonce à moi-même pour m'attacher à Jésus, le seul bien de mon âme. J'ai eu tort de penser qu'en parlant de moi comme d'une illusionnée, Mgr Falcoia compromettait l'œuvre de Dieu, comme si Dieu pouvait souffrir de mon déshonneur. Veuillez lui dire, ainsi qu'à toute la communauté, qu'on me fera plaisir en publiant partout mes imperfections et mes fautes, afin que je puisse réparer ainsi, par mon humiliation, tout l'honneur que j'ai enlevé à mon Dieu. » On voit par cette déclaration que si la servante de Dieu a pu commettre une erreur de jugement, certainement elle a toujours été de bonne foi.

Cependant la paix ne se rétablissait pas à l'intérieur de la communauté. Pour mettre fin à cette tourmente, Falcoia, qui n'admettait pas les demi-moyens, décida qu'il fallait frapper un grand coup. Par son ordre ou du moins par ses conseils, la mère supérieure fit savoir à la sœur qu'elle serait exclue du couvent si elle refusait de souscrire à l'une des trois conditions suivantes : la première, de cesser toute correspondance avec Tosquez; la seconde, de signer de sa main les règles élaborées par Mgr Falcoia; la troisième enfin, de s'engager par vœu à lui confier comme auparavant la direction de sa conscience. » Sur les deux premiers points Marie-Céleste ne fit aucune observation, mais elle ne crut pas pouvoir accepter le troisième. Un de ses frères, de la compagnie de Jésus, homme de doctrine et d'expérience, étant venu lui faire visite dans ces tristes circonstances, elle lui ouvrit son cœur et lui exposa ses scrupules. Il lui répondit que, non seulement elle n'était pas tenue de faire le vœu qu'on exigeait d'elle, mais que, vu ses longues souffrances intérieures, elle ne pouvait sans imprudence

aliéner sa liberté. Ainsi disposée, la pauvre sœur comparut devant le chapitre, assemblé pour la juger. Quand la supérieure, au nom de toutes les vocales, l'eut sommée de souscrire, sous peine d'exclusion, aux trois conditions posées, elle répondit, sur le premier point « qu'elle n'avait aucune raison d'écrire au « pieux gentilhomme » et promettait volontiers de n'entretenir aucune relation avec lui; sur le second, qu'elle acceptait de tout cœur la règle de sa communauté. Comme la dernière et la plus infime des religieuses, elle n'avait ni à se mêler de la règle ni à la signer de sa plume, mais elle ferait néanmoins tout ce qu'on voudrait. Quant au troisième, c'est-à-dire au vœu proposé, elle refusait formellement de prendre cet engagement, parce que de graves motifs de conscience l'empêchaient et l'empêcheraient toujours de se lier par un pareil vœu [1]. » Là-dessus, la supérieure, au nom du chapitre, déclara la sœur Marie-Céleste exclue de la communauté, et le lendemain, 25 mai, après avoir embrassé la supérieure et les religieuses, qui toutes fondaient en larmes, elle dit adieu à ce monastère de Scala, où depuis huit ans Dieu avait mêlé pour elle les grandes joies aux grandes souffrances.

Alphonse était absent lors de ces tristes débats. Au retour de ses courses apostoliques, il ne trouva plus au monastère cette âme privilégiée, qu'il avait pu croire un moment dans l'illusion mais à laquelle il porta toujours le plus vif intérêt. On peut conjecturer que, présent à Scala, il eût donné le sage conseil de ne pas exiger de la sœur un vœu que repoussait sa volonté, exigence qui paraît contraire à la prudence aussi bien qu'à la justice. Toutefois les événements qui suivirent ces séparations prouvent que Dieu permit ces erreurs de jugement pour épurer par la tribulation des âmes dévouées à sa gloire et les appliquer ensuite aux œuvres de sa grâce. Tous ces roseaux brisés deviennent, sous sa main, des arbres chargés de fruits excellents. Mandarini et Donato fondent la congrégation du Saint-Sacrement [2], qui, pendant plus d'un siècle, donna d'excellents missionnaires au royaume de Naples. La destinée de la sœur Marie-Céleste Crostarosa fut plus extraordinaire encore. En sortant de Scala, elle se rendit, à la demande de l'évêque, dans un monastère de Nocera qui avait grand besoin de réforme. Sous son gouvernement aussi ferme que maternel, les vertus religieuses

1. Autobiographie de la sœur.

2. Cette congrégation, composée de trois ou quatre maisons, fut approuvée en 1844 par Grégoire XVI. Réduite bientôt à la seule maison de Teano, elle s'éteignit en 1860 au souffle de la Révolution.

refleurirent là où régnaient le relâchement et le désordre. Après avoir employé six ans à cette œuvre, sur les instances des notables de Foggia, elle fonda dans cette ville le monastère du Saint-Sauveur. Là encore, durant dix-sept ans, elle fut, par son héroïque conduite, l'édification de ses sœurs ainsi que des jeunes filles confiées à ses soins. Toute la ville l'avait en telle vénération qu'on ne l'appelait jamais que la « sainte prieure ». Alphonse vint la voir pendant une mission qu'il fit à Foggia, et put se consoler avec elle des douleurs passées. Dans ses courses à travers la Pouille, le frère Gérard, aujourd'hui sur les autels, aimait à conférer des choses divines avec la vénérable sœur. Or le 14 septembre 1755, après une vie pleine de mérites, Marie-Céleste se préparait à paraître devant Dieu. « Lisez-moi la passion du Sauveur, » dit-elle aux religieuses qui l'entouraient. Et quand on prononça le *Consummatum est*, elle rendit le dernier soupir. A ce moment-là même, le bienheureux Gérard, malade lui-même à Caposele, bien loin de Foggia, dit au frère Stefano, qui le soignait : « La mère Marie-Céleste va recevoir aujourd'hui la récompense de son grand amour pour Jésus et Marie : je viens de voir son âme s'envoler au ciel. » Dieu lui-même se chargea de confirmer ces paroles de son serviteur. Le corps de la sainte religieuse s'est conservé intact jusqu'à ce jour. Des miracles nombreux opérés à son tombeau ont répandu partout sa réputation de sainteté. L'évêque de Foggia terminait naguère le procès d'information pour la béatification, et l'on peut espérer qu'un jour Dieu glorifiera sa servante devant le monde entier.

Après cette digression sur les jugements de Dieu, si différents des nôtres, retournons, cher lecteur, auprès d'Alphonse que nous avons laissé seul, abandonné de tous, dans son réduit de Scala.

CHAPITRE III.

RENAISSANCE.

1733

Alphonse devient la fable de ses ennemis. — Le cardinal Pignatelli prend sa défense. — Il lui ordonne de continuer son œuvre. — Trois nouveaux compagnons : Sportelli, Sarnelli, Mazzini. — Mission de Ravello. — Doit-on quelquefois changer de directeur? — Les hésitations de don Joseph Cerchia. — Mandarini demande en vain sa réintégration dans l'institut. — La « Casa d'Anastasio ». — L'ordre du jour. — Sainteté des compagnons d'Alphonse. — La grotte de Scala. — Missions dans les villages. — Revirement de l'opinion.

On se figure difficilement l'état du solitaire de Scala après la tempête qui venait d'emporter ses compagnons. Il avait beau interroger tous les points du ciel : nulle consolation pour son âme, nul secours pour son œuvre. A Scala, l'évêque ne savait plus que penser d'une fondation traversée par tant d'épreuves, les religieuses vivaient dans le trouble et l'agitation, le peuple se scandalisait de toutes ces luttes. A Naples, on tournait en ridicule Alphonse et sa congrégation. Ses adversaires publiaient partout qu'il s'était laissé prendre comme un enfant aux rêves d'une visionnaire, et cela pour fonder un ordre nouveau, comme s'il en manquait dans l'Église. C'était un orgueilleux, disait-on, qui toujours avait méprisé les conseils des hommes les plus sages et les plus expérimentés. Du haut de la chaire, les prédicateurs le citaient en exemple pour montrer jusqu'où peuvent descendre les âmes favorisées de Dieu quand elles s'appuient sur leur propre sens. On ajoutait que du reste son œuvre était ruinée : le pape avait défendu, sous peine de suspense, aux deux évêques de Scala et de Castellamare de s'en occuper à l'avenir; lui-même devait, par ordre supérieur, quitter Scala. Sans faire injure à ses anciens collègues de la Propagande, qui naguère le rejetaient de leur sein comme un lé-



preux, on peut penser qu'ils n'étaient pas tout à fait étrangers à ces fausses rumeurs.

Un seul homme prit la défense d'Alphonse : ce fut le cardinal Pignatelli. Quand les adversaires lui apprirent avec une joie mal dissimulée l'échec du jeune fondateur, il répondit qu'il fallait le plaindre mais non le condamner. « Je ne vois rien de répréhensible, ajouta-t-il, dans les débuts de cette œuvre, et Dieu n'a pas dit son dernier mot. » Afin de se rendre bien compte de l'état des choses, il chargea le chanoine Torni d'inviter Alphonse à se rendre au palais archiépiscopal. Alphonse obéit, mais ce voyage à Naples figure sans contredit au nombre de ses grandes mortifications, car il ne se faisait aucune illusion sur l'accueil qui l'attendait. Ses ennemis l'accablèrent de railleries et d'insultes; ses parents et amis, Gizzio, Ripa et plusieurs autres, refusèrent de le recevoir. Il souffrit ces injures avec patience; mais qu'allait décider le cardinal? Inquiet de cette insurrection générale contre l'institut, n'allait-il pas lui commander de l'abandonner? Ce n'est pas sans crainte que le saint se présenta, en compagnie du chanoine Torni, devant le vieil archevêque.

Contrairement à son attente, celui-ci le reçut avec une extrême bienveillance. Entrant aussitôt en matière, il lui fit raconter toute l'histoire de la séparation, non sans montrer à chaque détail combien il compatissait aux souffrances qu'Alphonse avait dû endurer pendant ces cinq mois. Mais quel parti prendre aujourd'hui, vu les circonstances? Le chanoine émit l'opinion qu'il fallait renoncer à l'entreprise. « Si Dieu voulait cette œuvre, dit-il à son ami, il ne vous ôterait pas les moyens de l'établir. Du reste, vous ferez plus de bien à Naples que partout ailleurs. » La tentation était grande, mais Alphonse se souvint de son vœu. « Je suis convaincu, répondit-il, que le démon a machiné lui-même les troubles de Scala, mais il ne sera pas dit que je me tiendrai pour vaincu parce qu'il plaît à l'enfer de traverser mes plans. Si mes premiers compagnons m'ont quitté, d'autres viendront les remplacer. En tout cas, resterais-je seul sur la brèche, je n'hésiterais pas à me sacrifier pour sauver les âmes abandonnées dans les campagnes et les hameaux du royaume. » Cette réponse héroïque remplit d'admiration le cardinal. « Il ne convient pas, dit-il au chanoine, qu'on abandonne Scala pour le moment. Recourons à Dieu, qui nous fera connaître sa volonté. Et vous, mon fils, ajouta-t-il en se tournant vers Alphonse, continuez votre œuvre. Confiez-vous en Dieu et n'ayez aucun souci des hommes : le ciel vous aidera. » Il l'engagea

de plus à ne pas réintégrer dans l'institut, en cas qu'ils lui en fissent la demande, les compagnons qui l'avaient abandonné.

Ces sentiments du cardinal, bientôt connus de tout Naples, décontenancèrent les railleurs. Ils n'en continuèrent pas moins leur concert de calomnies et d'outrages, mais avec moins d'espoir d'abattre leur adversaire. Alphonse reprit le chemin de Scala avec plus de confiance, confiance qui ne fut pas trompée, car Dieu vint immédiatement à son secours en lui adressant trois postulants d'excellente trempe pour remplacer les trois qui l'avaient délaissé. Le premier, César Sportelli, est déjà connu de nos lecteurs. Disciple chéri de Falcoia, intime ami d'Alphonse, il n'attendait que le moment de se débarrasser à Naples de ses nombreuses affaires pour s'agréger à l'institut. Quand sonna l'heure de la délivrance si impatiemment désirée, l'édifice paraissait s'écrouler et toute la ville poursuivait de ses quolibets l'architecte infortuné. Mais le généreux Sportelli n'en accourut pas moins à Scala pour se mettre sous la direction du saint fondateur. Celui-ci le reçut à bras ouverts et le chargea de faire l'école aux enfants, tout en se préparant au sacerdoce. Le distingué mais très humble avocat de Naples se trouva trop honoré de passer plusieurs années au milieu des petits enfants. Après Sportelli, se présenta un jeune prêtre de Cajazzo, nommé Xavier Rossi. Attiré par les vertus d'Alphonse, il désirait vivement entrer immédiatement dans la congrégation, mais, pour des raisons que nous aurons bientôt à faire connaître, il dut ajourner sa résolution. Le troisième postulant, don Janvier Sarnelli, fut accueilli comme un renfort providentiel que Dieu envoyait juste à point pour appuyer l'institut chancelant.

Don Janvier Sarnelli, fils aîné du baron de Ciorani, naquit à Naples en 1702. Compatriote d'Alphonse, de noble naissance comme lui, il passa sa jeunesse dans l'innocence et la piété. Après avoir étudié la jurisprudence, il renonça au monde pour entrer dans les ordres sacrés. C'est au collège des « Chinois », où il se préparait au sacerdoce par une vie d'étude et de prière, qu'il se lia d'amitié avec le saint fondateur. Devenu prêtre en 1732, brûlant d'un saint zèle pour la conversion des pécheurs, il se fit, comme Alphonse, missionnaire de la Propagande, quelque temps avant le départ de son ami pour Scala.

Depuis lors, tout en se jetant à corps perdu dans les travaux apostoliques, Sarnelli se sentait entraîné comme irrésistiblement vers celui qu'il regardait déjà comme le père de son âme. Travailler pour sauver les âmes les plus abandonnées lui paraissait une

vocation sublime. Il s'en ouvrit au père Manulius, ce supérieur des jésuites qu'Alphonse avait aussi consulté avant son départ. Le pieux et prudent religieux lui conseilla de consulter l'évêque de Castellamare. « Allez à Scala, lui dit Falcoia, et voyez par vous-même si la vie qu'on y mène vous convient. » Quelques jours après, Sarnelli se jetait aux pieds d'Alphonse et lui annonçait son dessein d'entrer dans l'institut.

Alphonse fut au comble de la joie. Les deux amis vécurent ensemble quelques semaines, heureux de se retrouver unis de cœur et d'âme. Sarnelli se montra enchanté de la petite communauté, de la ferveur, de la charité, de l'esprit de mortification qu'on y voyait régner partout et toujours. Cette vie de prière et d'étude lui convenait à merveille. Et puis courir après les brebis perdues sur ces montagnes, n'était-ce pas le rôle que Dieu préparait à sa dévorante activité? Sa vocation lui parut certaine, et n'eût été sa résolution de ne pas s'engager avant d'avoir obtenu l'agrément de son directeur, il serait resté dans cette chère solitude.

Alphonse lui proposa de l'accompagner, avant de retourner à Naples, à la mission de Ravello, petite ville assise sur une colline en face de Scala. Pietro Romano les aiderait, tout en remplissant son ministère auprès des religieuses. Sportelli s'occuperait des enfants et s'initierait ainsi aux travaux apostoliques. Sarnelli accepta de grand cœur. Ainsi, quelques mois seulement après la défection de ses compagnons, quand partout on ricanait sur sa mésaventure, Alphonse évangélisait avec succès, à quelques minutes de Scala, une population relativement importante. Dieu voulait montrer une fois de plus que « l'homme obéissant remporte des victoires. »

Cette mission terminée, Sarnelli reprit la route de Naples pour conférer une dernière fois avec son confesseur sur son entrée dans la congrégation. Il trouva la ville plus exaspérée que jamais contre Alphonse et son œuvre. On venait d'y apprendre l'expulsion de la sœur Marie-Céleste, et l'on faisait toutes sortes de commentaires sur cet événement. « On dit ici, écrivait Sarnelli le 2 juillet, que l'institut, appuyé sur la révélation d'une visionnaire fanatique, est en ruines; que, si vous ne renoncez pas à l'entreprise, vous resterez seul sur les rochers de Scala; et que, si l'évêque vous tolère encore, ce n'est pas comme membre de l'institut, mais parce que vous vous appelez Alphonse de Liguori. On ne craint pas d'affirmer que la Propagande m'a intimé l'ordre de quitter la mission de Ravello, et de m'en retourner à Naples. C'est un vrai bienfait de Dieu que j'aie dû rentrer ici, car je pourrai détruire les préven-

tions de nos amis et désarmer la malveillance de nos adversaires. Dieu! quel tapage vont-ils faire quand ils connaîtront ma résolution, mais peu m'importent leurs vaines clameurs [1]. »

Sarnelli ne se contenta pas de rompre des lances en faveur d'Alphonse. Avant son départ de Scala, il avait composé une lettre apologétique pour réfuter les sottes accusations qui pleuvaient contre l'institut, et il en fit distribuer de nombreux exemplaires. « Faites-en copier de nouveaux, écrivait-il à Alphonse, cette apologie nous sera très utile. » Il lui apprenait en même temps que le père Manulius le croyait fait pour l'institut, mais désirait recourir encore à Dieu avant de donner sa réponse définitive.

Les raisons qui faisaient hésiter le sage religieux ne manquaient pas d'une certaine gravité. Tout d'abord, dans ces premiers temps, l'institut s'occupait des petites écoles. « Or, dit Sarnelli lui-même à don Alphonse, ce genre d'occupation ne me sourit guère. La vie de missionnaire me paraît plus propre à sauver beaucoup d'âmes, d'autant plus que dans les missions on enseigne la doctrine chrétienne et l'on forme au service de Dieu des multitudes d'enfants. Avec mon activité naturelle, passer ma vie au milieu de trente ou quarante écoliers me paraîtrait aussi dur que la mort. » Une seconde difficulté provenait des œuvres que Sarnelli dirigeait à Naples, tant pour préserver les jeunes filles exposées à perdre leur innocence que pour ramener à la vertu celles qui avaient fait naufrage. Il rassemblait même les matériaux d'un ouvrage capital qu'il voulait publier contre la prostitution qui désolait alors la ville de Naples. Fallait-il donc abandonner ces projets et plusieurs autres qui intéressaient au plus haut point la religion et le salut des âmes? « Toutefois, disait Sarnelli, je me jette entre les bras de la Providence et de celui qui doit gouverner mon âme au nom de Dieu. »

Le père Manulius donna sa réponse le 14 juillet. « Les raisons pour et contre mûrement examinées, dit-il, j'ai la certitude que votre vocation vient de Dieu. Et parce que cette vocation est de souveraine importance, le démon, j'en suis sûr, vous suscitera bien des obstacles. Mais soyez ferme, et marchez à l'autel pour vous offrir en sacrifice comme si vous entendiez la voix de Dieu qui vous appelle. » Sarnelli n'était pas homme à reculer. Ayant mis en sûreté les jeunes filles qu'il avait recueillies et terminé toutes ses affaires, il s'adjoignit vers la fin d'août à la communauté de Scala. Déjà en

1. Lettres de Sarnelli des 9 et 14 juillet.

septembre, il prêchait à la cathédrale, au milieu d'un grand concours de peuple, la neuvaine du Crucifix miraculeux. Du reste Dieu bénit son obéissance et son abnégation. Non seulement ses œuvres de Naples ne souffrirent pas de son entrée dans l'institut, mais, armé de l'ouvrage qu'il méditait, et soutenu par les prières de ses frères, il parvint, comme nous le verrons plus tard, à extirper de la ville de Naples le chancre qui la rongeait.

L'entrée de Sarnelli dans la congrégation réveilla les désirs de son ami Mazzini. « J'ai vu Mazzini, disait don Janvier dans ses lettres au saint fondateur. Le brave homme brûle toujours de vous rejoindre. Il attend avec soumission, mais non sans tourment, que son directeur l'y autorise. Comme ce dernier a en profonde estime le père Manulius, j'espère qu'il finira par se décider [1]. » Sarnelli se trompait; le directeur en question persista dans son refus, sous le vain prétexte que l'institut n'était pas suffisamment établi. Avec un pareil raisonnement aucune société religieuse ne pourrait ni se former ni se développer, car la première condition d'existence et de développement pour une congrégation nouvelle c'est de pouvoir s'incorporer les sujets que Dieu lui envoie. Consulté à ce sujet, Falcoia répondit qu'on avait déjà trop temporisé et que Mazzini devait changer de directeur. « Il arrive un moment, dit-il, où ce changement devient très licite. Plusieurs fois sainte Thérèse a usé de ce droit, et moi-même je ne serais pas entré chez les Pieux-Ouvriers si je n'avais suivi son exemple. Si des hommes de sagesse et d'expérience ne doutent nullement de la vocation de Mazzini, pourquoi ne suivrait-il pas leur avis, malgré les défenses de son père spirituel? Il faut obéir à Dieu plutôt qu'à un homme dont les commandements n'obligent après tout qu'en raison de leur conformité avec la volonté divine. Tout le rôle des directeurs consiste à faire exécuter les volontés du Dieu dont ils tiennent la place. Quand donc on a de graves raisons de penser que le père spirituel contrarie les desseins de Dieu sur nous, il faut, après avoir pris l'avis d'hommes prudents et expérimentés, laisser sa direction; quand, par exemple, une vocation se présente avec les signes ordinaires : un désir ardent et constant d'acquérir une perfection plus grande, de fuir les dangers du monde et de travailler de toutes ses forces au service de Dieu, si le directeur s'y oppose, il travaille contre l'intérêt spirituel du pénitent, et celui-ci doit l'abandonner. Sainte Thérèse parle longuement dans sa *Vie* du grand tort que fit à son âme un de ses directeurs.

1. Lettre du 9 juillet.

Mazzini est dans le même cas. Qu'il ne fasse rien cependant sans le conseil d'hommes prudents ». Il faut croire que cette décision, bien que très théologique, parut inopportune, car le pieux postulant dut attendre une année encore avant que les portes du couvent s'ouvrissent devant lui.

Pendant que Mazzini pleurait sur cette prolongation de son exil, un prêtre de Castellamare, don Joseph Cerchia, que la grâce appelait au couvent, ne pouvait se résoudre à quitter le monde. Homme de doctrine, de zèle et de piété, il se sentait entraîné vers Alphonse et son institut. Plusieurs fois il avait assisté aux missions en qualité de prêtre auxiliaire; plusieurs fois même il avait pris l'engagement de se rendre à Scala pour correspondre enfin à une vocation qui paraissait certaine, mais toujours il reculait devant ce sacrifice : il ne pouvait quitter sa mère ni sa chère cité de Castellamare. Après la mission de Ravello, il avait bien promis à Alphonse de s'exécuter, mais quand vint le moment fatal, il demanda un nouveau répit, en citant pour s'excuser la parole de Notre-Seigneur : *L'esprit est prompt, mais la chair est faible.* Rien de plus touchant que les lettres d'Alphonse à cette pauvre victime de la sensibilité naturelle : « Comment! lui dit-il familièrement, c'est ainsi que vous vous tirez d'affaire : *Spiritus quidem promptus, caro autem infirma.* Et voilà toute votre reconnaissance envers Marie, qui vous a comblé de bienfaits, voilà le fruit de ces grands désirs de vous donner tout à Dieu! Venez vite à Scala, *presto, presto, presto.* Vous me parlez de famille, de mère, de frères, de parents, et moi je vous dis : « Oubliez votre peuple et la maison de votre père [1]. » A qui ne laisse pas tout pour Dieu, Dieu ne se donnera pas. Voici le moment des missions, nous avons besoin de vous. Vite, vite, vous ferez plus de bien qu'à Castellamare [2]. » Don Joseph n'arrivait pas; dix jours après Alphonse le presse de nouveau : « Nous partons en mission le mois prochain, ne manquez pas au rendez-vous, et mettez-vous bien dans la tête que vous nous arrivez, non plus comme prêtre auxiliaire, mais comme un homme qui pour Jésus-Christ a laissé maison, famille et patrie. Sans cela, adieu la sainteté. *Celui qui pour moi ne sait pas renoncer à son père et à sa mère, ne peut être mon disciple.* Vous faisiez le brave autrefois, vous alliez faire pour Dieu monts et merveilles, et aujourd'hui?... Arrivez donc sans plus de délai. Inutile d'apporter ni argent ni bagages : on trouve à

1. *Obliviscere populum tuum et domum patris tui.*
2. Lettre du 3 juillet.

Sca la nourriture et vêtements; mais il n'y est question ni de famille, ni de parents, ni d'étrangers. On ne pense qu'à Dieu et à sa volonté sainte. Plus de répliques : Dieu vous veut, non vicaire de paroisse, mais membre de l'institut du Saint-Sauveur. Dieu est le père de toutes les âmes, non seulement de Castellamare, mais de tous pays, car toutes sont rachetées par le sang de Jésus-Christ. »

Trois fois en quinze jours il renouvela ses pressantes sollicitations, mettant pour ainsi dire l'épée dans les reins du pauvre don Joseph. « A-t-on jamais entendu dire, s'écriait-il, qu'un fils renonce à la perfection pour s'occuper de sa mère, lorsque cette mère est entourée de nombreux enfants! » Et comme don Joseph, poussé à bout, répondait : « C'est impossible : quand on ne peut pas, on ne peut pas! » Alphonse répliqua : « Quand on ne veut pas, on ne veut pas. Du reste, ajouta-t-il, je n'insisterai pas davantage, car si vous entrez dans nos rangs, il faut que ce soit de votre plein gré. » Don Joseph ne savait pas vouloir; il resta le fidèle ami d'Alphonse, l'admirateur de son institut, l'auxiliaire de ses missions, mais jamais il n'eut le courage de quitter sa mère,.. ni Castellamare. Hélas! que d'hommes en ce monde, appelés à la vie religieuse, préfèrent à Dieu, comme don Joseph Cerchia, leurs parents et leur pays!

Un autre postulant tout à fait inattendu frappait à cette même époque à la porte du couvent : c'était ce Vincent Mandarini, qui venait d'en sortir avec éclat trois mois auparavant pour fonder un institut à sa convenance. Au fond, Mandarini ne pouvait s'habituer à vivre sans notre saint, qu'il aimait de tout son cœur et dont il admirait les héroïques vertus. Le 3 juin, six semaines après leur séparation, il lui écrivait déjà : « Je vous prie de réclamer mon concours toutes les fois que vous croirez en avoir besoin. Je ferai tout mon possible pour vous être utile. Bien que séparés de corps, nous resterons toujours, je l'espère, unis d'esprit et de cœur. » Alphonse ne répondit pas à ces avances, non par ressentiment, mais par crainte de désorganiser de nouveau sa communauté. Alors Mandarini, repentant de sa faute, lui demanda positivement sa réintégration dans l'institut. Pour un homme au cœur brûlant comme celui d'Alphonse, impatient de voir accourir sous sa bannière une pléiade d'ouvriers évangéliques afin de les lancer à la conquête des âmes, il faut avouer que la tentation était grande, car Mandarini entraînerait sans doute après lui tous ses compagnons. Mais la recommandation du cardinal Pignatelli revint à l'esprit du saint fondateur, et il resta sourd à toutes les sollicitations. Falcoia se

montra du reste également opposé à cette fusion [1]. « Je suis heureux de savoir, écrivait-il, que don Vincent désire rentrer dans vos rangs, mais je ne crois pas qu'il faille exaucer son vœu. Je considère, au contraire, cette scission comme un bienfait de Dieu. Je leur souhaite toutes sortes de bénédictions et de prospérités, surtout la grâce de travailler efficacement au règne de Dieu, mais qu'ils suivent leurs voies, et nous, suivons les nôtres. Nous ne marchons pas dans des sentiers qui puissent leur plaire. » Ces refus, nous le verrons bientôt, n'empêcheront pas Mandarini, toujours attiré vers Alphonse, de remuer ciel et terre pour rentrer dans l'institut.

Dieu avait donc en quelques mois changé les dispositions des déserteurs et si bien comblé les vides créés par leur départ, qu'Alphonse dut, en prévision de nouvelles recrues, se transporter de l'hospice des sœurs, devenu trop étroit, dans une maison voisine, appelée *la casa d'Anastasio*. Ce nouveau logis n'était guère plus somptueux que le premier. Tannoia, qui l'a visité, nous en a laissé la description. « Cette habitation, dit-il, consistait en quatre pièces fort étroites dans chacune desquelles quatre lits devaient trouver place. La principale chambre n'avait que dix-huit palmes de long sur quatre de large. Alphonse la transforma en un oratoire, au milieu duquel un crucifix tout sanglant, peint par lui-même, excitait tellement la pitié qu'on ne pouvait le considérer sans verser des larmes. Une sorte de catacombe de seize palmes carrés servait d'église. On y éleva un autel, qu'Alphonse décora de son mieux au moyen de fleurs artificielles. N'ayant pas de tabernacle, il dut placer le saint Sacrement dans un espèce de coffret orné de rubans et de drapeaux de soie. Malgré son extrême pauvreté, cette chapelle inspirait la dévotion et le recueillement. » C'est dans cette grotte de Bethléem qu'Alphonse et ses compagnons, aussi heureux que les bergers de la crèche, passaient une partie de leurs nuits, ne prenant qu'un peu de repos sur la terre nue au pied du saint Sacrement.

Dès lors la régularité la plus parfaite régna dans la communauté. Nous possédons encore le règlement, ou l'ordre des exercices, tracé par Alphonse au mois d'août 1733. On y trouve pour chaque jour, chaque mois et chaque année, tout le détail des observances insérées plus tard dans la règle et les constitutions, en particulier les trois méditations quotidiennes, l'office divin récité en commun, les trois heures de silence de l'après-midi en l'honneur des trois heures d'a-

1. Lettre du 4 août 1797.

2. L'exemplaire conservé dans nos archives paraît être de la main de Vitus Curzius. Il se termine par cette note approbative de Falcoia : *Così va bene.*

gonie de Notre-Seigneur sur la croix, le grand silence gardé depuis la méditation du soir jusqu'après celle du matin, les heures d'étude et les heures de récréation. Du reste, cet ordre du jour, sauf de légères modifications, n'était que la reproduction de la règle écrite par Marie-Céleste pour les religieuses du Saint-Sauveur.

Fidèles à cette règle, à laquelle s'ajoutèrent les veilles et les mortifications les plus crucifiantes, les missionnaires de Scala s'élevèrent rapidement aux plus hautes vertus. Sportelli et Sarnelli devinrent alors les deux hommes de Dieu que l'Église, nous l'espérons, placera un jour sur les autels. Vitus Curzius ne fit guère de progrès dans l'art culinaire; mais, toujours soutenu par Alphonse, il arriva par degrés, conformément à son rêve symbolique, au sommet de la perfection. Quand ses compagnons travaillaient au dehors, le bon frère formait souvent à lui seul toute la communauté. N'importe, à l'heure des exercices communs, il sonnait la cloche à toute volée, ce qui édifiait grandement les habitants de Scala. Son bonheur était de vivre seul aux pieds de Dieu, mais cet amour de l'oraison ne l'empêchait pas de remplir avec activité ses multiples emplois. Le fier gentilhomme d'autrefois, humble aujourd'hui comme un petit enfant, unissait à la charge de cuisinier celle de boulanger. Un jour ayant oublié de mettre du levain dans sa farine, il tira naturellement du four des pains durs comme le plomb, qu'aucune mâchoire ne réussit à broyer. Vitus indigné contre lui-même d'une pareille maladresse : « Tu as gâté le pain de la communauté, se dit-il, eh bien, tu le mangeras ! » Il se réserva donc toute cette malencontreuse fournée, et tous les jours il pilait dans un mortier, pour sa part de nourriture, un morceau de ce pain que les chiens auraient refusé. Il en eut pour tout un mois. Aussi Dieu combla-t-il de ses dons ce modèle du plus parfait détachement. Au rapport d'Alphonse, qui ne dédaigna pas d'écrire la *Vie* du bon frère, l'Esprit-Saint le remplissait d'une telle ferveur dans l'oraison que souvent on le voyait suffoqué par ses larmes : « Quand je lui donnais la sainte communion, ajoute-t-il, je devais attendre pour approcher de ses lèvres la sainte hostie qu'il se remît un peu de son émotion, et à peine avait-il reçu Notre-Seigneur qu'il éclatait en gémissements et en sanglots. »

Ainsi parle Alphonse du frère Vitus Curzius. Ce qu'il omet de faire remarquer, c'est l'irrésistible impulsion qu'il donnait lui-même par sa vie toute céleste à ses heureux compagnons. A cette époque et comme pour le récompenser de sa constance au sein des tribulations, Dieu l'embrasa de l'amour le plus ardent. Non loin de la

maison d'Anastasio se trouvait une grotte solitaire où il se retirait pour se livrer sans distraction à l'étude et à la prière. Là, sur cette belle colline de Scala, au milieu des rochers et des montagnes, en face de la mer dont un pli de terrain lui découvrait l'immensité, son âme s'élevait, ivre de joie, vers le Dieu qui remplissait son cœur, et lui parlait de son amour, de sa congrégation, des pauvres âmes abandonnées. Il suppliait Marie, de l'aider à propager partout le règne de Jésus. Puis, afin de ressembler parfaitement au divin Maître, il flagellait son corps et se livrait aux mortifications les plus effrayantes.

C'est une tradition constante parmi les habitants de Scala que la Vierge Marie lui apparut dans cette grotte, dès lors célèbre, et l'aida de ses conseils relativement à la congrégation, tradition confirmée par une parole que le saint prononça dans sa vieillesse. « L'année qui précéda sa mort, raconte le père J.-B. Costanzo, témoin au procès de canonisation, je lui demandai, après l'avoir confessé, s'il n'éprouvait pas le désir de voir la sainte Vierge au moment de la mort et de se sentir soutenu par elle à l'heure dernière. — Comment la sainte Vierge, me répondit-il, accorderait-elle une pareille faveur à un misérable comme moi? — La sainte Vierge, répliquai-je, a daigné faire visite à grand nombre de ses serviteurs : pourquoi n'apparaîtrait-elle pas à celui qui a tant travaillé pour sa gloire? A cette pensée le visage du saint s'illumina : Écoutez-moi bien, me dit-il; lorsque j'étais jeune encore, je me suis souvent entretenu avec la Mère de Dieu ; elle m'a donné beaucoup de conseils concernant les affaires de la congrégation. — Et que vous a dit cette bonne Mère? demandai-je. — Beaucoup de choses, dit-il, et de bien belles choses. — J'insistai, mais il refusa d'en dire davantage [1]. »

Jamais Alphonse n'oublia cette grotte bénie, ce cellier mystique, selon l'heureuse expression de Tannoia, où son âme s'enivra du divin amour et puisa cet esprit de pénitence qui caractérisa sa vie entière. Aussi quand il retournait à Scala, jamais il ne manquait de revoir ce lieu si plein de doux souvenirs. « O ma grotte, ma grotte chérie, s'écriait-il avec transport, que ne puis-je vivre sous ton abri comme dans ces heureux jours trop tôt écoulés! »

On voit par les lettres de Falcoia, datées de cette époque, que le prudent directeur n'avait autre chose à faire qu'à modérer l'ardeur de notre saint. Tous les jours Alphonse inventait de nouveaux

1. *Déposition du P. Jean-Baptiste de Costanzo*, Summarium, p. 287, § 28.

moyens de crucifier sa chair, mais il ne pratiquait aucune de ses mortifications sans l'assentiment de celui dont il voulait dépendre comme de Dieu lui-même. Il le consultait pour les moindres détails; témoin cette réponse de Falcoia du 31 juillet 1733 : « Par ces grandes chaleurs on doit procéder avec mesure. Il faut cependant que votre lit soit fait de manière à pouvoir dormir. Dans le repas mieux vaut user quelque peu des fruits donnés à chacun, que de vous en priver totalement. Il est bon de se modérer dans le boire et d'endurer la soif, mais non pas jusqu'à prendre pour règle de ne boire qu'une fois à la fin du repas. Je ne veux pas non plus que vous armiez votre discipline de pointes aiguës. Je vous bénis, mais non pas ces *immoderatezze* que vous délaisserez par esprit d'obéissance. » Et le pénitent, persuadé que *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*, se soumettait avec la docilité d'un enfant.

Avec le mois de septembre s'ouvrait la période des missions. Accompagné de Sarnelli et de deux prêtres auxiliaires, Alphonse se rendit d'abord à Raito, petit village maritime du diocèse de Cava. Leurs travaux furent couronnés d'un plein succès. « Béni soit Dieu! avec le secours de sa sainte grâce, écrivait Falcoia, la mission de Raito a produit des fruits excellents. » De Raito, Alphonse se rendit à Benincasa, où la moisson ne fut pas moins abondante. Ces deux premiers succès dissipèrent les préventions de l'évêque d'Amalfi, qui avait, on ne sait pour quelle cause, interdit aux nouveaux missionnaires l'entrée de son diocèse. Non seulement il leur en ouvrit les portes, mais il les supplia d'évangéliser cette année-là même plusieurs villages de la côte. Sur ses instances, ils passèrent les mois de novembre et de décembre dans les trois villages de Saint-Lazare, de Campola et de Vommerano. Partout ils furent reçus par les populations comme des anges de Dieu, et partout ils opérèrent dans les âmes une transformation si profonde que ces braves campagnards, après la mission, ne se reconnaissaient plus.

On s'étonnera peut-être de voir quatre missionnaires prêcher dix ou quinze jours dans des villages de quelques centaines d'habitants, mais il faut se rappeler que les hommes de Dieu devaient poursuivre pour ainsi dire l'une après l'autre ces pauvres âmes éparpillées sur les montagnes, instruire les petits enfants, apprendre aux adultes les vérités nécessaires au salut, combattre les passions et les vices, et passer de longues heures à entendre les confessions générales de presque tous les pénitents. Ajoutez que partout on rencontrait des prêtres vivant au sein de leurs familles et n'exerçant aucun ministère paroissial. Quand ils se trouvaient en nombre

suffisant, un des missionnaires leur prêchait les saints exercices dont ils n'avaient pas moins besoin que les fidèles. De plus, notre saint ne se contentait pas de remettre les âmes dans la voie du salut, mais il les exerçait à la vie de piété en les habituant à la prière, à l'oraison mentale, à la visite au saint Sacrement; pratiques qui, se perpétuant après la mission, assuraient, avec la fréquentation des sacrements, la persévérance de tous ces convertis.

On ne saurait imaginer la révolution que l'heureux succès de ces premiers travaux apostoliques produisit dans les diocèses de Cava et d'Amalfi, et même à Naples, où l'on comprit enfin le but particulier de l'institut. Dans un séjour qu'Alphonse fit à la capitale au commencement de 1734, non seulement il n'entendit plus les plaintes et les accusations accoutumées, mais déjà beaucoup de prêtres et de personnages éminents, désabusés par l'éloquente apologie de Sarnelli et plus encore par les résultats inattendus de ces premières missions, exaltaient le nom de l'héroique fondateur. Plusieurs jeunes gens sollicitèrent leur admission dans la congrégation. Évidemment aux jours d'orage allaient succéder des jours de calme, et tout faisait espérer que Dieu bénirait l'entreprise de son zélé serviteur. Encouragé par ce revirement de l'opinion, Alphonse accepta une seconde fondation, qu'un de ses admirateurs, l'évêque de Cajazzo, réclamait depuis longtemps.

CHAPITRE IV.

LA « VILLA DES ESCLAVES ».

La ville de Cajazzo. — L'évêque Vigilante. — La villa des Esclaves. — Le jeune Rossi. — Vocation instantanée. — Un acte de fondation. — Renouvellement de mission à Cajazzo. — Mission de Dragoni. — Alphonse s'établit à la « Villa des Esclaves ». — Exercices populaires. — Les ouvriers volontaires. — Anne Perella. — La vie mortifiée. — Jeûne du samedi. — Les infidèles du Cap de Bonne-Espérance. — Consultation à leur sujet.

1733-1734

La ville épiscopale de Cajazzo, qui comptait au siècle dernier environ huit mille âmes, s'élève sur une montagne d'où l'œil découvre, dans un immense panorama, les vingt-cinq ou trente bourgs et villages du diocèse. En mai 1732, Alphonse y avait prêché, avec ses confrères de la « Propagande, » une mission qui avait remué toute la contrée. L'évêque Vigilante, homme vraiment apostolique, lui voua dès lors une amitié qui ne se démentit jamais. Leurs entretiens intimes pendant la mission amenèrent notre saint à lui révéler son projet de fonder un nouvel institut en faveur des âmes abandonnées, projet qui fit tressaillir l'évêque, dont les ouailles, dispersées à travers les montagnes, avaient grandement besoin d'un pareil secours. Ils convinrent qu'après la fondation de Scala, les missionnaires s'établiraient dans un village, appelé la Villa des Esclaves.

Vigilante portait bien son nom. Avant même que l'institut existât, il rappelait à Falcoia les promesses du fondateur. « Ayez pitié de mon diocèse, ajoutait-il. On y trouve plus que partout ailleurs des âmes dépourvues de tout secours spirituel. On y prêchera facilement et fréquemment des missions qui produiront des fruits abondants. Si mes montagnards ont l'écorce un peu rude, ils sont au fond très maniables et très avides de la parole de Dieu. J'ose

comprendre ce raisonnement aux autorités de la Villa des Esclaves. Comptant sur la Providence et sur l'évêque Vigilante, Alphonse eût passé par toutes leurs exigences, sans les justes réclamations de Falcoia. « L'évêque est un bon père et la Providence une bonne mère, observa ce dernier, mais il ne faut ni tenter Dieu ni peser trop sur les épaules du pieux prélat. Les conditions qu'on vous impose sont iniques, et vous ne devez pas les subir. Avec toute la bonne volonté du monde, vous ne pourrez acquitter les charges auxquelles on vous astreint, et, malgré toute sa bienveillance, l'évêque se trouvera dans l'impossibilité de pourvoir à votre subsistance. Croyez-moi, pesez bien les clauses du traité. » Falcoia insistait d'autant plus sur ce point qu'il n'était nullement impressionné par la crainte de voir échouer la fondation. Il avait le pressentiment qu'elle s'écroulerait bien vite. « Je n'attache pas grande importance, écrivait-il, à cette Villa des Esclaves. L'affaire n'aura d'autre résultat que de procurer beaucoup de soucis à Mgr Vigilante et d'embellir sa couronne. » Parole prophétique, comme on le verra bientôt.

Cependant Alphonse plaida si bien la cause de la congrégation que les administrateurs de Villa finirent par accepter ses propositions. Dans une réunion générale du 4 août 1733, le président donna lecture d'un traité qui fut voté à l'unanimité. Nous en reproduisons le texte pour donner à nos lecteurs une idée des transactions religieuses de cette époque.

« Vu le désir manifesté par notre évêque de céder l'église de l'Annonciation, dont nous avons le patronat et l'administration, aux prêtres de la congrégation du Saint-Sauveur, qui, d'après les règles de leur institut, s'emploient au moyen des missions et autres exercices spirituels à diriger les fidèles dans la voie du salut;

« Attendu qu'il est nécessaire de fournir aux prêtres susdits, outre les frais du culte et de leur entretien, une habitation où ils puissent vivre en commun;

« Attendu que l'évêque devra leur assigner des revenus au moyen de titres ecclésiastiques jusqu'au jour où il plaira à la Providence de les pourvoir du nécessaire;

« Nous décrétons :

« 1° Toutes les messes fondées dans la susdite église seront désormais célébrées par les pères du Saint-Sauveur. Ils auront de plus la jouissance des quatre chapellenies y annexées.

« 2° Lesdits pères auront l'usage entièrement libre de cette église pour y exercer les fonctions de leur ministère, ainsi que

œuvre une partie de sa fortune, et qui sait, dit-il en souriant, si je ne m'y consacrerai pas moi-même?

Plus tard, quand Alphonse se rendit à la Villa des Esclaves pour examiner la situation, Xavier appuya de toutes ses forces les propositions de l'évêque. Quant aux frais d'établissement, il était trop heureux, disait-il, de prendre à sa charge l'aménagement de l'église et du couvent. Le saint écoutait sans mot dire les discours enflammés du jeune prêtre. Fixant alors sur lui un regard plein de tendresse : « Don Xavier, dit-il de sa voix douce et grave, j'admire votre sollicitude pour la nouvelle fondation, mais ce que Dieu vous demande avant votre argent, c'est vous-même. Donnez-vous d'abord à la congrégation, vous travaillerez ensuite à la fondation. » Xavier devint pensif et resta muet, car s'il avait songé jadis à la vie religieuse, il ne se sentait pas actuellement le courage de briser les liens qui l'attachaient à sa famille.

Cependant la grâce travaillait son âme; le lendemain, quand Alphonse eut revêtu les ornements sacrés pour célébrer le saint sacrifice, Xavier s'avança pour le servir à l'autel. C'est là que Dieu l'attendait. « En voyant, raconte-t-il lui-même, avec quelle ferveur il récitait les prières de la messe et s'acquittait des saintes cérémonies, je crus avoir devant moi, non plus un homme, mais un séraphin du ciel, et je me sentis absolument décidé à le suivre. » A peine de retour à la sacristie, il se jeta, tout en larmes, aux pieds du saint fondateur et le supplia de l'admettre au nombre de ses enfants, ce qui lui fut immédiatement accordé.

C'est ainsi que Xavier Rossi, poussé comme miraculeusement dans la congrégation, s'unit à Sportelli et Sarnelli pour remplacer auprès d'Alphonse les trois compagnons qui l'avaient abandonné. Toutefois, afin d'éprouver la constance de ce novice improvisé, le saint le laissa jusqu'à l'automne dans sa famille. Il devait, dans l'entre-temps, traiter avec les administrateurs de l'église [1] de l'ermitage et des conditions matérielles de la fondation.

Tout en se montrant très partisans de l'œuvre, les dits administrateurs voulaient imposer aux missionnaires des charges fort onéreuses sans leur fournir aucun moyen d'existence. Or, dans un pays où les missions se donnent aux frais des prédicateurs, ceux-ci doivent vivre de l'autel, comme dit saint Paul, ou mourir de faim. Malgré toute son éloquence, le jeune Rossi ne parvint pas à faire

1. Les particuliers, communes ou confréries, qui avaient fondé ou doté une église, possédaient certains privilèges ou droits de *patronage* sur cette même église.

comprendre ce raisonnement ... témoin oculaire,
Comptant sur la Providence ... r divin Le mati...
eût passé par toutes leurs ... le soir la visite ...
Falcoia. « L'évêque est ... après avoir exposé ...
mère, observa ce derni... ...arlait de son immens...
trop sur les épaules ... entretenait des gloires
impose sont iniques, ... la besogne. Dès le matin ...
bonne volonté du ... milles pour assister aux ...
auxquelles on vou... ...upart puisèrent les sentime...
l'évêque se trouve... ... aujourd'hui. Dans le cou...
tance. Croyez-m... du chemin de la croix rasse...
tait d'autant pl... ...struction aux enfants et la distrib...
par la crainte ... toutes ces œuvres s'ajouta bi...
ment qu'elle ... Alphonse institua canoniquement
importance. ... pour toute la population.
d'autre ré... ...Rossi s'improvisait architecte et préside...
et d'emb... ...ion. L'ermitage, composé de trois salles a...
verra bi... ...quatre chambres à l'étage, était insuffisant pour...
Cep... il fallait de plus bâtir un quartier pour les
que l... ...es pour les retraitants. La besogne, bien qu'a...
tion... ...acheva promptement, grâce aux généreux conc...
d... ...Villa. Artisans et laboureurs, bourgeois et genti...
d... ...ent à l'envi leurs bras aux ouvriers. Les femmes mèn...
... le chantier pour transporter les matériaux. A vo...
... erveur qui animaient tout ce peuple, on se serait c...
...ge. Alphonse donnait l'exemple à tous par son infat...
...te. On le suppliait d'abandonner aux autres un trava...
... pas fait pour lui, mais il répondait en souriant : « Vou...
... donc pas que j'aie comme vous tous ma part de mérite. »
...it miraculeux, dont tout le peuple fut témoin, accrut encore
...ation qu'inspirait l'humble et zélé missionnaire. Une de...
...ces volontaires, Anne Perella, passait un jour chargée de...
...aux près d'un mur en construction, quand tout à coup un...
...me moellon s'en détacha et lui tomba lourdement sur la tête. La
...vre femme s'affaissa sur le sol comme foudroyée. Un cri d'effroi
...chappa de toutes les poitrines, pendant qu'Alphonse, se jetant à
...noux, suppliait Marie d'arrêter les suites du fatal accident. La
sainte Vierge exauça sa prière : Anne Perella se releva aussitôt, sou...
...ant à tous ceux qui s'empressaient autour d'elle. On la croyait
morte ou mourante : elle n'avait aucun mal et ne ressentait pas la
moindre douleur.

Grâce à cette légion de travailleurs, la maison fut bientôt en état de recevoir ses hôtes. L'installation n'était pas brillante, mais Alphonse, comme sainte Thérèse sa patronne, ne demandait, pour commencer la fondation, « qu'une maisonnette et une cloche. » Aux fenêtres, des feuilles de papier huilé remplaçaient les vitres absentes. La nudité des murailles et la pauvreté du mobilier eussent fait honneur à saint François d'Assise. Quant au régime, on s'en fera facilement une idée si l'on considère que le produit des quatre chapellenies octroyées aux pères leur rapportait à chacun un carlin par jour, c'est-à-dire quarante-deux centimes de notre monnaie. Du reste, le prêtre Camardelli, alors commensal d'Alphonse, nous a détaillé le menu de ses repas. « Ils consistaient, dit-il, le plus ordinairement en un simple potage, et encore le mangeait-il à genoux, une grosse pierre suspendue au cou. Les jours de grande fête, il y ajoutait un peu de viande donnée en aumône par la famille Rossi. Tous les soirs on nous servait une espèce de panade, que le saint trouvait trop agréable au goût, puisqu'il l'assaisonnait d'herbes amères. Jamais il ne buvait de vin. Non content de la discipline prise en commun plusieurs fois la semaine, il se la donnait tous les jours dans sa cellule, dont les murs étaient rougis de son sang. Il se chargeait tellement de cilices qu'il ne pouvait faire un pas sans éprouver de vives douleurs. Pendant ses quelques heures de sommeil, il n'avait pour lit qu'une paillasse dure comme la planche et pour oreiller qu'une pierre. Se considérant comme le dernier de tous, il nous baisait les pieds avant et après les repas. Jamais il ne se servait de rasoir, mais il se contentait de se couper la barbe avec des ciseaux. Sa soutane, faite de pièces nombreuses et mal ajustées, n'avait plus aucune forme. Jamais il ne voyageait à cheval, mais il allait toujours à pied ou montait un âne. Des malveillants trouvaient cette monture peu convenable, mais il répondait qu'un âne était encore trop bon pour lui[1]. »

« Dans cette communauté naissante, ajoute le même témoin, on observait un silence presque continuel. Le soir vers six heures, Alphonse et les siens se réunissaient pour s'entretenir des vérités éternelles, de l'amour de Dieu, des exemples des saints et du zèle avec lequel on doit travailler au salut des âmes. Après les repas, la récréation n'était encore qu'un long dialogue sur des sujets spirituels. Chacun racontait les traits édifiants qu'il avait lus pendant le jour dans la vie des saints. Conversant sans cesse avec Dieu,

1. Tannoia, livre Ier, ch. vi.

Alphonse et ses compagnons ne s'entretenaient avec les hommes que par nécessité. »

C'est à cette même époque que le saint joignit à ces rudes mortifications le vœu de jeûner tous les samedis au pain et à l'eau en l'honneur de la très sainte vierge Marie : sainte pratique à laquelle il fut fidèle jusqu'au jour où ses confesseurs, en raison de sa faiblesse et de ses infirmités, la commuèrent d'autorité. En même temps, pour inspirer à tous confiance envers la mère de Dieu, il travaillait à la composition d'un livre qui devint plus tard les *Gloires de Marie*. Plusieurs lettres qui lui furent adressées à cette époque [1] par le père François Pepe, de la compagnie de Jésus, sur diverses questions théologiques relatives à la sainte Vierge, prouvent qu'Alphonse s'en occupait alors avec ardeur. Du reste, son correspondant l'engage à publier sans retard l'ouvrage qu'il méditait. « Ce n'est pas sans une espèce d'envie, ajoute-t-il, que je considère tous les travaux que vous entreprenez à la gloire de Jésus et de Marie. »

Et cependant, ces travaux qui l'occupaient pour ainsi dire jour et nuit, ne suffisaient pas à son âme d'apôtre. La pensée de se consacrer aux missions étrangères vint l'obséder à Villa comme jadis à Naples. Il se souvenait que, durant ses longs entretiens avec Ripa sur le sort des infidèles, ce dernier lui avait souvent parlé de certaines peuplades africaines qui, dans la région du cap de Bonne-Espérance, n'ont jamais vu de prêtres ni entendu parler du divin Sauveur. La détresse spirituelle de ces brebis sans pasteur lui arrachait des larmes, et sa conscience lui reprochait de ne pas voler à leur secours. Il se dévouait, ainsi que ses compagnons, à l'évangélisation des âmes abandonnées : mais ces pauvres Africains n'étaient-ils pas dénués de tout moyen de salut, plus encore que les chevriers des montagnes napolitaines? La charité ne commande-t-elle pas de subvenir aux nécessités spirituelles du prochain, même en s'exposant à de graves dangers? Il posa ce cas de conscience à Falcoia, qui essaya de le tranquilliser.

« Votre désir de secourir les idolâtres du Cap est excellent, lui dit-il, mais je lui voudrais plus d'ampleur. Pourquoi vous apitoyez-vous sur ces pauvres abandonnés du Cap de Bonne-Espérance plutôt que sur ceux de l'Asie et même de l'Europe? Ne sont-ce pas aussi des images de Dieu, des rachetés du Christ, des candidats au royaume de Dieu exposés à tomber dans l'enfer? Votre pitié doit embrasser toutes ces misères et vous porter à les secourir toutes. C'est là le

1. 13 juin et 3 juillet.

but de votre institut : aider Jésus à sauver tous les hommes, pour lesquels il a versé son sang, car, bien qu'il puisse tout faire par lui-même, il veut qu'on l'aide en tout. Or il vous a mis en main deux grands moyens de coopérer au salut de tous : cette congrégation que vous devez développer autant qu'il vous sera possible afin de pourvoir aux nécessités des âmes abandonnées, et le recours à la divine miséricorde en faveur des infortunés qui languissent encore dans les ténèbres du paganisme. *Rogate Dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* Par vos prières vous leur serez plus utile que par votre présence. »

Cette réponse ne le satisfit pas complètement, car il adressa sur ce point au père Pagano une vraie consultation théologique, dont voici le résumé. « Les théologiens de Salamanque donnent pour commune l'opinion qu'en cas de nécessité grave, on doit secourir le prochain même au risque de grands dangers. Or les infidèles du Cap se trouvent, relativement au spirituel, dans une nécessité grave, on pourrait même dire avec plusieurs théologiens dans une nécessité extrême. Donc il faut leur porter secours, fût-ce au prix de grands sacrifices. On pourrait répondre, ajoute-t-il, que si par le passé nul n'a secouru ces populations, il existe maintenant des évêques chargés de les évangéliser, et que dès lors ces contrées, n'étant plus dépourvues de secours, les particuliers sont dispensés de pourvoir au salut des infortunés qui les habitent. »

Naturellement Pagano répondit : « Vous avez vous-même résolu le cas de conscience que vous me proposez, en sorte qu'il ne me reste rien à dire. Je n'ajouterai que cette simple considération bien propre, ce me semble, à dissiper vos inquiétudes. Les Torni, les Jorio, les Costara, et tant d'autres personnages que vous connaissez, tous très doctes, très zélés, très consciencieux, ne se croient pas obligés de partir pour le cap de Bonne-Espérance, mais ils se contentent de servir Dieu dans le poste que la Providence leur a assigné. »

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans Alphonse, ou de son zèle ardent pour le salut des âmes, ou de sa délicatesse de conscience, ou de sa parfaite obéissance. A la voix de ses directeurs, il sacrifia un projet qu'il nourrissait depuis longtemps dans son cœur et consacra tous ses efforts au développement de sa congrégation. Nulle difficulté, nulle impossibilité apparente ne l'arrêtera jamais, et finalement l'obéissance lui donnera la victoire.

CHAPITRE V.

LE PROBLÈME DU RECRUTEMENT.

1735.

Moisson abondante et pénurie d'ouvriers. — Le clergé de Naples. — Beaucoup chapelains, peu de confesseurs et de prédicateurs. — Les titres d'ordination. Pourquoi Sportelli ne trouve pas d'évêque pour l'ordonner. — Francesco Viva. Un essai de Juvénat. — Judicieuse observation de Falcoia. — Alphonse, maître des novices. — Nombreuses défections. — Michel de Alteriis. — Tyrannie et châtiment de son père. — Encouragements et prédictions de Falcoia.

A mesure qu'Alphonse parcourait la ville et les villages du royaume, il reconnaissait la nécessité d'une congrégation dévouée au salut des âmes abandonnées. La moisson était abondante, les épis parfaitement mûrs; mais, comme au temps de Notre-Seigneur, les moissonneurs faisaient défaut. A la fin de l'année 1734, après avoir prêché les saints exercices au séminaire de Cajazzo, il reprit, avec sa petite troupe, le cours de ses travaux dans les campagnes. Durant quatre mois, il marcha de triomphe en triomphe. A Frondola, à Strongolagallo, village du diocèse de Cajazzo, les populations le reçurent comme un ange de Dieu. Aux premiers jours de 1735, on le retrouve avec Sarnelli et cinq prêtres auxiliaires sur cette belle côte d'Amalfi qui, plusieurs fois déjà, l'avait inondé de consolations. A Proiano, petit bourg de mille âmes poétiquement assis sur la pente d'une colline qui s'étend jusqu'à la mer, les habitants l'écoutent pleins d'enthousiasme et se convertissent en masse. Au bourg voisin de Vettica, le peuple, ravi de ses missionnaires, leur députe les notables de l'endroit pour les supplier de s'établir au milieu d'eux. La même demande leur est adressée à Positano. Les représentants de cette cité, forte de deux mille âmes, leur offrent une maison, une église, et même une rente à prélever sur leurs modiques ressources. A Cithara, gros bourg maritime, la population, plus qu'indigente au point de vue spirituel, s'ébranle à leur voix, et veut qu'un calvaire solennellement érigé rappelle à tous les souvenirs de la mission.

La congrégation naissante voyait donc devant elle un champ immense à défricher. Le peuple, plein de foi, n'opposait aucune résistance à la parole de Dieu ; mais comment porter à ce peuple l'Évangile du salut? Alphonse n'avait, après deux ans d'efforts, d'autre collaborateur que Sarnelli. Pietro Romano restait à Scala pour le service de la chapelle et des religieuses. Rossi, encore novice, s'occupait des constructions de la Villa des Esclaves. Sportelli, on le verra bientôt, ne trouvait pas d'évêque qui consentît à l'ordonner. Le problème du recrutement se dressait devant Alphonse comme un obstacle insurmontable, non seulement au développement, mais à l'existence de sa congrégation.

Les lecteurs étrangers aux choses napolitaines s'étonneront d'apprendre que, dans un royaume où l'on comptait cent cinquante mille prêtres sur quatre à cinq millions d'habitants[1], Alphonse ne fût pas à même de trouver quelques collaborateurs à son œuvre de dévouement. La France ne compte pas cinquante mille prêtres pour ses trente-six millions d'âmes, et les missionnaires du peuple y abondent : comment donc expliquer qu'à Naples, avec cent cinquante mille prêtres pour cinq millions d'habitants, il y eût des multitudes d'âmes abandonnées, sans que personne voulût aller à leur secours? C'est un phénomène étrange sans doute, mais pour ceux-là seuls qui n'ont pas étudié la situation sociale et religieuse de ce pays au milieu du dix-huitième siècle.

La plupart des ecclésiastiques, n'ayant point charge d'âmes, n'exerçaient aucun ministère actif. Ils vivaient au sein de leur famille du produit de leur bénéfice. Aux beaux siècles de foi, les chrétiens, pénétrés de l'excellence et de la vertu du saint sacrifice, multipliaient les fondations de messes tant pour les vivants que pour les morts. Ces messes devaient être célébrées dans telle église ou telle chapelle déterminée. Les confréries, si nombreuses alors, avaient aussi leurs fondations et leurs chapelles, dont les revenus constituaient une *chapellenie*, c'est-à-dire un bénéfice au profit du prêtre qui en devenait le titulaire. La rente attachée aux fondations, bien que modique, suffisait à ce chapelain, qui trouvait chez les siens le vivre et le couvert. Or ces bénéficiers dont toutes les fonctions sacerdotales consistaient à monter chaque jour à l'autel ou à diriger une confrérie, n'étaient nullement disposés à quitter leurs parents, ni à travailler au salut des âmes par le ministère de la

1. D'après les statistiques du temps, il y avait alors dans le royaume de Naples 50.000 prêtres séculiers et 31.000 religieux ; en Sicile, on comptait 63.000 prêtres ou religieux.

prédication ou de la confession, ni même à faire des études suff santes pour hasarder un examen de juridiction, de sorte que pensée ne leur venait même pas de s'enrôler dans la milice d'A phonse. Ils se bornaient à suivre les exercices de la retraite qu'il manquait jamais de prêcher aux prêtres partout où se donnait mission.

Quant aux ecclésiastiques chargés du ministère paroissial, étaient relativement peu nombreux. Il arrivait qu'une ville de pl sieurs milliers d'habitants ne possédait que deux ou trois conf seurs. On comprend que ces curés ou vicaires, déjà trop rare pourvus de bénéfices obtenus au concours après de longues étude n'eussent guère la tentation de quitter un poste lucratif po se mettre à la recherche des chevriers égarés sur les montagnes Cajazzo ou perdus dans la vallée de Tramonti. Si d'ailleurs que ques-uns d'entre eux se sentaient la vocation religieuse, ils avaie à choisir entre vingt ordres différents : bénédictins, chartreu dominicains, franciscains de toute observance, prémontrés, jésuite oratoriens, théatins, pieux-ouvriers, et beaucoup d'autres, to bien établis, dûment approuvés par l'autorité civile et religieu parfaitement rentés, et pourvus de fondations dans toutes les p vinces du royaume. A moins d'un attrait exceptionnel, le prê allait tout naturellement à l'édifice solidement appuyé, dont passé répondait de l'avenir, plutôt qu'à la chétive masure d les murs sans appui menaçaient de tomber au premier coup de ve

Les amis les plus intimes du nouveau fondateur reculaient deva cette perspective peu encourageante. Un certain Francesco Vi qu'Alphonse appelait familièrement son cher Ciccio, lui avait p mis son concours. Il se croyait appelé à la congrégation, mais il tardait toujours son entrée. Alphonse le pressait de s'exécuter, ma comme précédemment don Joseph Cerchia, le cher Ciccio rest sourd. Il finit par avouer que l'œuvre, dénuée de tout secours h main, ne lui paraissait pas viable. Cependant il voulait encore fléchir, disait-il, avant de prendre une résolution définitive. A tou ces tergiversations Alphonse répondit par des sentiments d'i branlable confiance.

« Vous croyez, lui écrivait-il, l'œuvre impossible aux homm mais le Sauveur Jésus n'a-t-il pas dit : « Tout est possible à Dieu Vous me demandez quel est mon appui. Je réponds : Dieu seul. tez-moi une œuvre surnaturelle de quelque importance, établie des moyens humains. Quels sont les appuis humains, s'il vous pl qui soutinrent les fondations de saint François, de saint Jean

la Croix, de sainte Thérèse? Tel prêtre, me dites-vous, a pour son œuvre plus de ressources que moi : j'en conclus que je dois espérer plus que lui car Dieu tire du néant les grandes œuvres afin de montrer à tous que la gloire en revient à lui seul. Connaissez-vous une entreprise plus dénuée de tout secours humain que la prédication de l'Évangile? Ah! mon pauvre Ciccio, votre langage montre assez que vous n'êtes point appelé à l'institut. Jésus n'y veut voir que des hommes morts à eux-mêmes et plus confiants en Dieu que dans les créatures.

« Vous voulez réfléchir encore, dites-vous, et vous décider ensuite. — Prenez garde de finir vos jours avant d'avoir fini de réfléchir. Évidemment il faudra des années pour asseoir l'institut. La réforme des carmes demanda cinquante ans d'efforts et de travaux. Supposez même que l'institut finisse avec nous : nous n'en aurons pas moins travaillé à nous sanctifier et à sanctifier les autres. Admettez, si vous voulez, que l'institut meure avant nous : aurions-nous donc à rougir d'avoir entrepris cette œuvre sainte dans le but de glorifier Dieu? Si les hommes nous blâment, Jésus-Christ nous glorifiera. Nos censeurs et nous-mêmes, mon cher Ciccio, nous verrons les choses d'un autre œil dans l'éternité, et nous saurons ceux qui sont le plus agréables à Dieu, des prêtres qui entrent dans la congrégation ou de ceux qui se plaisent à la discréditer. Du reste, sachez-le bien, l'institut ne périclitera que si nous nous défions de Dieu ou si nous mettons notre espérance dans les hommes. Nous le savons par notre propre expérience, car, pour avoir trop compté sur les moyens humains, nous avons déjà été menacés d'une ruine complète[1]. Si donc j'espère pour l'avenir de notre congrégation, c'est parce que je découvre en mes compagnons une confiance sans borne. Leur vol rapide vers les sommets de la perfection me ravit, et je suis vraiment confus de me trouver dans leurs rangs. »

Alphonse écrivait cette admirable lettre le 15 juin 1734[2]. Quelques jours après, ayant reçu du chanoine Torni des réflexions aussi décourageantes que celles de Francesco Viva sur l'avenir de la congrégation, il les communiqua à Mgr Falcoia : « Allez de l'avant et ne craignez rien, lui répondit l'évêque. L'œuvre ne serait pas de Dieu si pour l'établir vous n'aviez pas à lutter au dedans et au dehors. Méditez bien cette maxime quand on attaquera l'institut ou quand on vous attaquera, vous que la majesté divine a choisi pour être le

1. Allusion à Tosquez, admis peut-être trop facilement par Falcoia parce que son frère, puissant à la cour de Vienne, y aurait avantageusement négocié l'approbation de l'institut.
2. *Correspondenza generale*, I, 38.

principal constructeur de cet édifice; vous dont le mandat est de porter le nom de Jésus aux peuples, aux nations et aux royaumes [1]. »

Cette magnanime confiance d'Alphonse et de son directeur paraîtra d'autant plus surnaturelle que le recrutement des sujets, très difficile dans le clergé, comme nous venons de le voir, était moralement impossible parmi les laïques, pour des causes diverses, mais surtout en raison de la difficulté presque insurmontable de promouvoir aux ordres sacrés les membres d'une congrégation non encore approuvée par l'Église.

Afin de conserver aux ministres des autels le décorum qui leur est nécessaire, le droit canonique interdisait très justement aux évêques de conférer les ordres sacrés à un clerc dépourvu de moyens d'existence suffisants. L'ordinand devait donc présenter à l'évêque un titre ecclésiastique, c'est-à-dire un bénéfice qui lui permît de vivre honorablement, par exemple une cure, un vicariat, une chapellenie. Quant aux religieux dépouillés de toute propriété par le vœu solennel de pauvreté, le titre de la profession religieuse qui leur donnait droit à la table commune, suffisait pour l'ordination. Il fallait donc à tout ordinand, pour être admis aux ordres sacrés, l'un de ces deux titres : un bénéfice, ou le droit à la vie commune par la profession religieuse.

Or, au temps de saint Alphonse, il était fort difficile aux novices laïques de l'institut de se munir d'un titre valable pour arriver aux ordres sacrés. Un bénéfice à charge d'âmes impliquait la résidence, c'est-à-dire un genre de vie incompatible avec le ministère des missions. Quant aux bénéfices simples, certains exigeaient aussi la résidence du titulaire à cause des offices et des charges auxquels ils étaient annexés. D'ailleurs ils appartenaient pour ainsi dire de droit aux prêtres de chaque localité, et l'on regardait de mauvais œil, nous le verrons bientôt, l'étranger qui parvenait à se procurer la moindre chapellenie. A défaut de bénéfice, l'ordinand aurait eu pour vivre honorablement la ressource du titre patrimonial, qui longtemps avait suffi; mais afin de ne pas multiplier le nombre des prêtres sans fonction, le saint Concile de Trente avait décrété que les sujets, même pourvus d'un titre patrimonial, ne pourraient être admis aux ordres sacrés que si leurs évêques respectifs jugeaient leur ordination nécessaire ou utile aux paroisses. Ce décret, rendu

1. Che siete stato scelto da S. D. Maesta per istrumento principale di questo edificio, ed avete a portare il suo SS. Nome fra i popoli, genti et regione. (Lettre du 28 juillet 1734.)

plus strictement obligatoire en ces derniers temps, coupait aux sujets de la congrégation toutes les avenues du sacerdoce. L'exemple de César Sportelli le démontra péremptoirement. Il avait l'âge, la science, la vertu, mais il lui manquait un bénéfice. Comme il était riche, il se constitua un titre patrimonial et se présenta, pour être ordonné, à son évêque d'origine. Celui-ci refusa de l'admettre aux ordres sacrés, attendu que, possédant un nombre de prêtres suffisant, il ne jugeait pas cette ordination nécessaire ou utile à son diocèse. En vain employa-t-on tous les moyens pour lui procurer un bénéfice; en vain, s'appuyant sur les qualités de l'ordinand et les nécessités de l'institut, l'évêque de Cajazzo supplia-t-il la congrégation des Évêques et Réguliers de permettre, pour ce cas exceptionnel, une dérogation à la règle : toutes ces démarches restèrent infructueuses. Sportelli ne fut ordonné prêtre qu'en 1737, et grâce à une dispense que lui obtint Mgr Falcoia dans une visite *ad limina*. Cette aventure découragea tellement deux excellents jeunes gens, Philippe de Vito[1] et Janvier Rendina, qu'après deux ans de postulat, ils perdirent l'espoir d'arriver au sacerdoce dans la congrégation. L'un se fit prêtre séculier, et l'autre, voulant à toute force rester auprès d'Alphonse, s'engagea dans l'institut comme frère servant.

En somme, le saint fondateur ne pouvait compter, pour augmenter le nombre de ses sujets, que sur certains prêtres héroïques, comme Rossi et Sarnelli. Les autres, attachés à leur bénéfice ou à leur famille, ne renonceraient pas aux avantages de leur position pour affronter les dures privations d'un couvent sans ressources et les fatigues d'un apostolat sans gloire. Mais alors, avec ses quelques sujets, comment prêcher des missions, pourvoir aux besoins des deux maisons existantes, et réussir à en établir une troisième qu'à tout hasard il venait d'accepter dans le diocèse de Salerne?

Certains jeunes gens sollicitaient leur admission, même avant d'avoir achevé leurs études littéraires. Malgré les difficultées ci-dessus mentionnées, il résolut, en cette même année 1735, de créer à la Villa des Esclaves un juvénat, où ces postulants, après une année de noviciat, poursuivraient le cours de leurs études. Il espérait que pendant ce temps de formation intellectuelle et religieuse, Dieu leur ouvrirait une porte pour arriver au sacerdoce. Ce plan de recrutement, très aventureux, ne plut pas à Falcoia. Le prudent directeur persistait à croire qu'il fallait se borner à recevoir des

1. Philippe de Vito se sentait d'autant plus poussé vers la congrégation du Saint-Sauveur qu'il avait deux sœurs au couvent de Scala, la mère Marie-Angèle du Ciel et la Mère Marie Raphaël de la Charité, toutes deux modèles et soutiens de leur institut naissant.

prêtres, ou tout au plus des clercs engagés dans les ordres sacrés, pourvus par conséquent d'un titre ecclésiastique, d'abord parce qu'il serait toujours très difficile de l'obtenir, et ensuite parce que ces jeunes gens, une fois leurs études terminées, seraient exposés à déserter l'institut, soit par amour désordonné de la famille, soit par l'appât d'un poste lucratif.

« Réfléchissez bien, mon cher Alphonse, écrivait-il le 1er janvier 1735, avant d'accepter des jeunes gens encore bien loin du sacerdoce. Ils entreront chez vous comme dans un séminaire afin d'étudier sans bourse délier. Dieu sait combien de fois les Pieux-Ouvriers ont été dupés sous ce rapport. Après avoir élevé, instruit, nourri ces jeunes novices, ils les ont vus déserter l'un après l'autre. Certainement si vous avez toujours affaire à des jeunes gens appelés de Dieu et non à des escrocs, cette éducation au couvent peut être excellente, parce qu'on y habitue cette jeunesse, encore maniable, à plier sous le joug de l'observance régulière, mais n'oubliez pas le péril car il est grand. Je voudrais du moins que, pour l'entretien de ces jeunes gens, un titre patrimonal fût consigné entre les mains du supérieur. Ce serait la pierre de touche des vraies vocations, tant pour les parents que pour les postulants eux-mêmes. Dans la primitive Église, ceux qui désiraient vivre en commun avec les apôtres, commençaient par déposer leurs biens aux pieds de saint Pierre, ce qui leur donnait droit à la table commune. Ce retour à la vie apostolique serait pour vous une grande sûreté. »

A ces observations très judicieuses Alphonse opposa la nécessité absolue de préparer des sujets à l'institut. Il fut donc convenu qu'on recevrait les jeunes gens dont la vocation, après un sérieux examen, paraîtrait solide, et que, les prédications du carême terminées, on inaugurerait un noviciat à la Villa des Esclaves. Une dizaine de postulants en suivraient les exercices, notamment Mazzini et Rossi. Mazzini avait enfin obtenu de son directeur l'autorisation si longtemps refusée. Rossi se préparait à bâtir le chateau de l'âme décrit par sainte Thérèse, avec tout l'entrain qu'il mettait à élever les constructions de Villa. Un jeune prêtre d'Amalfi, don Innocenzo, plusieurs fois auxiliaire d'Alphonse dans les missions, attendait également avec impatience les jours bénis de la solitude. Don Joseph Panza, l'ancien compagnon d'Alphonse à Sainte-Marie des Monts, hésitait depuis trois ans à franchir le seuil du couvent, mais l'entrée de Mazzini, son autre ami de cœur, paraissait devoir fixer sa trop longue indécision. Enfin le diacre Julius Marocco, d'une très honorable famille de Cajazzo, venait d'entrer à Villa

malgré l'opposition de ses parents, qui, en vertu du droit de patronage, ambitionnaient pour leur fils le primiciérat de la cathédrale. A ces cinq novices, engagés dans les ordres sacrés, devaient se joindre Michel de Alteriis[1], deux jeunes gens d'Amalfi, Angelo et Pietro, Crescenzo Camardelli, et plusieurs autres dont les noms ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Le noviciat s'ouvrit au commencement d'avril, mais, première déception, plusieurs des prêtres et laïques attendus manquèrent au rendez-vous. Après quelques jours passés à Villa, don Innocenzo trouva que la vie austère du couvent ne convenait pas à son tempérament et reprit le chemin d'Amalfi. Don Joseph Panza, plus hésitant que jamais, ajourna de nouveau sa grande résolution. Parmi les jeunes gens, quelques-uns reculaient aussi devant le sacrifice. Désolé, Alphonse fit part de sa déconvenue à son directeur, qui lui répondit : « Adorons la divine Providence et soumettons-nous à ses décrets. Cela nous montre qu'il faut bien éprouver les vocations et ne pas trop compter sur les élans de ferveur que produisent naturellement les exercices d'une mission. Du reste, ne vous chagrinez par outre mesure de ces défections : ceux que Dieu vous donnera lui-même, personne ne vous les enlèvera[2]. »

Alphonse se mit à l'œuvre avec la volonté bien arrêtée de faire de chaque novice un saint religieux. Sans doute il brûlait de multiplier les ouvriers évangéliques, mais avant tout il voulait de vrais imitateurs de Jésus, le premier prédicateur de l'Évangile. « Quand j'entrai dans la congrégation, dit le frère Janvier Rendina, notre fondateur m'adressa cette parole : « Frère, veux-tu devenir un saint? Si oui, sois le bienvenu; si non, retourne d'où tu viens. » Et quand plus tard, ajoute-t-il, j'allais me plaindre à lui de mes peines ou de mes souffrances, il ne manquait pas de me répondre : « Ah! mon frère, tu ne veux donc pas devenir un saint! » Cette pensée d'Alphonse fut la pensée-mère du noviciat.

L'imitation de Notre-Seigneur, but premier de l'Institut, devait être l'objectif du novice. Pour atteindre ce but, il établit, d'après les avis de son sage directeur, que les douze vertus sur lesquelles se basaient les règles feraient l'objet principal des méditations, conférences, examens, et pratiques de chaque mois. Sans avoir recours à des mortifications imprudentes ou extravagantes, le maître des novices s'appliqua sans cesse à vaincre l'amour-propre, à mortifier

1. Ce Michel était le neveu du pieux Michel de Alteriis qui prêtait autrefois sa maison de campagne à notre saint et à ses amis pour y faire leur retraite du mois.
2. Lettre du 5 mars.

les sens, à réformer le caractère, en un mot à dompter la nature. Partout régnaient l'ordre et le silence. La table, pauvrement servie, fournissait aux novices de fréquentes occasions de souffrir. Pour les réconforter, on leur lisait durant le repas la vie des saints et l'histoire des martyrs du Japon. Les jeux étaient interdits en récréation comme contraires aux convenances religieuses.

Une loi sévère défendait aux novices de retourner dans leur famille, même en cas de maladie grave. « C'en serait fait de la congrégation, disait Falcoia[1], si l'on ouvrait cette porte. » Le vieil évêque parlait en homme qui connaissait son pays et la vraie plaie des ordres religieux en Italie. « Entourez les malades, ajoutait-il, de tous les soins que suggère la charité, de manière qu'ils n'aient point à désirer l'assistance de leurs proches. Que si les parents sont eux-mêmes gravement malades, ou si des raisons majeures exigent un séjour momentané dans la famille, les supérieurs aviseront; mais la règle doit dire comme l'Évangile : *Laissez les morts ensevelir leurs morts*[2].

Hélas ! cette dernière règle, à laquelle Alphonse tenait plus qu'à toutes les autres, devait être pour lui la source de nouvelles déceptions. Dans les premiers temps du noviciat, la ferveur fit oublier les douceurs de la famille. Par ses leçons comme par ses exemples, Alphonse entraînait les faibles aussi bien que les forts. Rossi et Mazzini le suivaient de près dans la voie des hautes vertus ; mais peu à peu les faibles trouvèrent le régime du couvent un peu dur, la vie trop austère pour des jeunes gens. De là on arriva bien vite à regretter le monde, la famille, les parents, les amis, et la débandade commença. Angelo donna le signal. D'une nature un peu maladive, on l'envoya à Castellamare pour changer de climat, et ensuite à Scala pour respirer l'air plus pur des montagnes. Il guérit, mais le cœur resta malade, et la côte d'Amalfi lui fit oublier le noviciat. Son compatriote Pietro ne tarda pas à l'imiter. Don Crescenzo Camardelli, grand admirateur des mortifications d'Alphonse, en tenait note, comme nous l'avons vu, pour les raconter à la postérité, mais il trouva ce genre de sainteté plus admirable qu'imitable, et rentra dans le monde, ainsi que plusieurs autres de ses jeunes compagnons.

A ces défections occasionnées par la faiblesse de caractère, vint s'ajouter le départ forcé de Michel de Alteriis. Irrité du parti qu'avait

1. Lettre du 15 août 1735.
2. *Relinquant mortuos sepelire mortuos suos.*

pris le pieux novice, son père, après force injures et récriminations contre les missionnaires, finit par assaillir la maison de Villa à la tête d'une bande de gens armés. Michel s'évada pendant la nuit et se cacha quelque temps à Naples, priant Dieu de lui faire connaître sa volonté. Alphonse se rendit de son côté dans la capitale pour plaider la cause du jeune persécuté près du roi et du cardinal, mais ce dernier lui conseilla de le renvoyer dans sa famille afin d'éviter les excès scandaleux auxquels le père aurait pu se livrer. « J'y consens, dit Alphonse, mais sa victoire lui coûtera cher. » En effet, à peine Michel fut-il de retour à la maison, que son frère aîné mourut. Ce terrible châtiment ouvrit les yeux au malheureux père : « J'ai enlevé à Dieu un de mes fils, s'écria-t-il, et Dieu m'enlève l'autre. » Michel quitta ainsi le noviciat sans aucune faute de sa part, et c'est pourquoi Dieu lui continua ses grâces. Après avoir travaillé toute sa vie au salut des âmes, il mourut en odeur de sainteté.

Julius Marocco, également persécuté par sa famille, ne put se soustraire à des importunités capables d'ébranler sa vocation, qu'en s'enfuyant à Scala. Sa mère étant tombée malade, il lui fit visite au mois d'août, résista courageusement à toutes les tentations, et n'hésita point, quand elle fut hors de danger, à reprendre le chemin de Scala. Cinq ans il y resta fidèle, puis l'amour du pays et de la famille lui troubla le cœur, et nous le verrons en 1740 abandonner la congrégation.

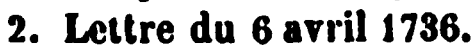
Deux ou trois jeunes gens persévérèrent jusqu'à la fin du noviciat, mais, au moment de commencer leurs études, entraînés par les séductions qui avaient fasciné leurs condisciples, ils quittèrent aussi le couvent pour rentrer dans leur famille, en sorte qu'Alphonse, après un an de soucis et de labeurs, se retrouva seul avec Rossi et Mazzini. On se figure sa peine en voyant se faner ainsi toutes ces fleurs qu'il avait cultivées avec tant de soin. Il était donc écrit que l'institut recruterait difficilement des sujets. Les hommes courageux se heurteraient aux exigences canoniques; l'inconstance, la légèreté, les vues intéressées, l'attachement à la famille éloigneraient les âmes de trempe ordinaire. Seuls, des hommes de Dieu comme ses trois compagnons, Sarnelli, Mazzini, Rossi, trouveraient en eux assez d'énergie pour rester jusqu'à la mort apôtres au dehors et chartreux à la maison. Or l'on ne peut se dissimuler que ces vrais imitateurs de Jésus-Christ constituent de rares exceptions. Pour se consoler des tristesses qui l'envahissaient, Alphonse s'abandonnait aveuglément à la volonté de Dieu, puis recourait au père spirituel que

la Providence avait chargé de le soutenir au milieu de ses tribulations. Rien de plus admirable que les sereines réponses de Falcoia dans ces conjonctures douloureuses. « Mon cher Alphonse, écrivait-il le 5 octobre après les premiers départs, votre résignation me console plus que ne ferait l'arrivée de dix excellents sujets. Ne pressons personne d'entrer dans l'institut : la vocation vient de Dieu *qui connaît ses élus*. Moins nous mettrons du nôtre dans une affaire de vocation, mieux ce sera. Nous ne pouvons que prier la majesté divine *de nous envoyer ceux qu'elle a résolu d'envoyer*. Selon l'invitation du divin Sauveur, *priez le Maître de la moisson d'envoyer des moissonneurs*. »

L'évêque de Castellamare ajoutait ces saintes et prophétiques paroles : « Adorons, mon cher ami, les décrets divins. Servons Dieu et abandonnons-lui le soin de tout ce qui nous concerne. Ces départs successifs n'ont pas seulement effleuré mon âme. De notre humiliation, voulue par Dieu, sortiront de beaux fruits, comme du grain pourri dans la terre sort un épi magnifique. De la chair de Jésus broyée sur le Calvaire sont nés tous ces saints qui ont réjoui l'univers, le paradis, et Dieu lui-même. Remercions le Sauveur, qui nous humilie avec lui pour que nous puissions fructifier à son exemple. » Le saint vieillard raconte alors un prodige arrivé à Castellamare, le jeudi de Pâques, dans une communauté[1] de jeunes filles dont il était le fondateur. Celles-ci portaient en procession une grande croix que leur avait donnée le père Sarnelli, quand tout à coup, au moment où les assistants s'agenouillaient pour prier, la jeune fille qui portait la croix, sans trop savoir comment, cessa de la soutenir. La croix resta debout, sans aucun appui, l'espace de trois heures, à la stupéfaction de tous les spectateurs. « Mon cher Alphonse, continue l'évêque, quelle est la signification de ce miracle? — Cela veut dire que le drapeau du divin capitaine est arboré, et que nous, ses soldats, nous devons marcher à sa suite, crucifiés comme lui. Cette leçon, Dieu la donne à ces pauvres enfants, mais bien plus aux membres de notre institut, qui doivent porter le saint nom de Jésus et l'étendard de la croix, sinon à toutes, du moins à diverses nations du globe[2]. »

C'était la troisième fois que l'évêque de Castellamare prédisait la diffusion de l'institut à travers le monde. Il est difficile de ne pas y voir une véritable prophétie, car, chose remarquable, le saint vieil-

1. Cette communauté avait pour supérieure la sainte mère de Sportelli, assistée de Marie, la pénitente d'Alphonse si cruellement éprouvée, comme on l'a dit plus bas.
2. Lettre du 6 avril 1736.



lard la renouvelle chaque fois que la fondation menace ruine. Le 31 juillet 1733, après le départ de Mandarini et de ses compagnons, quand tout semblait désespéré, Falcoia écrit à Alphonse : « Le démon veut nous troubler, mais vive Dieu! les fureurs de l'enfer et ses attentats n'auront d'autre effet que de vous enraciner plus solidement dans l'amour de la souffrance et la confiance la plus absolue. Or sur ces deux bases s'assoiera cet édifice qui doit monter jusqu'au ciel. Heureux les membres de l'institut! *Ils sont destinés à traîner, par le chemin des douleurs, le char de la gloire de Dieu à travers le monde entier*[1]. » Deux ans après, le 25 juillet 1735, quand les Torni, les Viva, et autres personnages, pronostiquaient la fin prochaine de la congrégation, Falcoia annonçait de nouveau, nous l'avons vu dans ce chapitre, qu'au contraire *ses membres porteraient le nom de Jésus aux peuples, aux nations, aux royaumes*. Enfin, le 6 avril 1736, après la dissolution du noviciat, alors que l'avenir paraît plus sombre que jamais, Falcoia prédit pour la troisième fois que les membres de l'*institut doivent porter le saint nom de Jésus et l'étendard béni de la croix, sinon à toutes, du moins à diverses nations du globe*[2].

Comment Falcoia pouvait-il concevoir qu'à Naples, le royaume fermé par excellence, un institut national dépasserait les frontières? Comment a-t-il pu prédire que cet institut, alors au berceau, à peine viable, se répandrait dans le monde entier? Comment a-t-il osé renouveler trois fois cette prédiction, et dans les trois circonstances où la mort planait sur ce berceau? Évidemment Dieu, en révélant à son serviteur sur les bords du Tibre la future existence de l'institut, l'avait aussi éclairé sur ses destinées.

1. A portare il carro della divina gloria per tutto il mondo.
2. Dovremo portare il santissimo nome di Jesu e l'insegna sagrosanta della sua croce a varie, se non a tutte le nazioni.

CHAPITRE VI.

LE RÉGALISME A NAPLES.

1735-1736.

Mandarini repentant. — Tosquez et le pape Clément XII. — Fusion proposée. — Refus d'Alphonse. — Fiorillo et l'approbation royale. — Le marquis de Montallegre. — Esquisse de la règle. — Conquête de Naples par les Espagnols. — Charles III et Régalisme. — Bernard Tanucci. — L'historien Giannone. — Déception du marquis Montallegre.

Pendant qu'Alphonse gémissait sur l'inconstance des Napolitains et les difficultés presque insurmontables du recrutement, un personnage, bien connu de nos lecteurs, s'offrit à résoudre le problème qui le tourmentait. Il lui présentait en bloc un certain nombre de missionnaires déjà éprouvés, plusieurs maisons convenablement rentées, et de plus faisait miroiter à ses yeux cette approbation pontificale dont on avait absolument besoin pour échapper aux exigences du droit canonique et faciliter l'ordination des sujets. Ce personnage aux mains pleines de promesses n'était autre que son ancien compagnon Mandarini, de plus en plus repentant de son schisme, et plus que jamais désireux de rattacher à l'institut d'Alphonse son essai de congrégation. Il était fortement appuyé par le dominicain Fiorillo, qui s'efforçait de démontrer à ses deux amis, Alphonse et Falcoia, les avantages de la fusion. Ceux-ci n'attachaient à ce projet aucune importance, lorsqu'un événement inattendu vint lui donner un caractère sérieux.

Depuis un an le fameux Tosquez, l'auteur principal de la scission, était devenu très puissant en cour de Rome. Ayant dû se rendre à Vienne à l'occasion de la mort de son frère, il obtint en passant une audience du pape Clément XII, qui lui témoigna beaucoup d'affection. Les beaux discours, les pieux sentiments, le dévouement à l'Église du noble gentilhomme, charmèrent si bien le souverain pontife, qu'à son retour de Vienne il le retint près de

lui, s'enquit de ses talents administratifs, et le nomma inspecteur de tous les forts des États romains sur l'Adriatique. Toutes les semaines le pape le recevait en audience privée. Il lui donnait même entrée au conseil des cardinaux chargés des affaires civiles. De contemplatif et d'apôtre, Tosquez était ainsi devenu financier et diplomate.

Dans cette haute position il se souvint d'Alphonse et de Mandarini, qu'il avait abandonnés l'un après l'autre. Il entretint le pape de la congrégation du Saint-Sauveur, des vertus et du zèle apostolique d'Alphonse de Liguori et de ses missions aux campagnards. A la même époque, Mandarini se rendit à Rome où il espérait établir une maison. Il confirma au pape Clément XII les récits de Tosquez au sujet du saint fondateur et de sa congrégation. Le pontife promit de favoriser de tout son pouvoir une entreprise évidemment utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Si donc, par la fusion des deux instituts, on parvenait à présenter au Saint-Siège une œuvre d'un peu de surface et de solidité, nul doute qu'on n'obtînt, à bref délai, l'approbation pontificale pour la congrégation du Saint-Sauveur.

Telle était l'inappréciable faveur que faisait espérer Mandarini, en même temps qu'il mettait aux pieds d'Alphonse ses sujets et ses deux maisons de Téano et de Tramonti. Après lui avoir rendu compte des négociations entamées à Rome, il le suppliait humblement de ne pas repousser le projet d'union. « Puisque le souverain pontife, disait-il, se montre animé à votre égard de dispositions aussi bienveillantes, je vous prie, et mes compagnons vous conjurent avec moi, de réunir dans le bercail les brebis dispersées, afin que nous puissions travailler d'un commun accord à la gloire de Jésus-Christ et au salut des âmes. »

Il faut avouer que pour Alphonse, acculé dans une impasse d'où il ne savait comment sortir, n'ayant que trois ou quatre compagnons pour desservir deux maisons et une troisième qu'il établissait en ce moment, la proposition de Mandarini avait de quoi éblouir. Repousser le projet d'union, n'était-ce point se priver volontairement de forces puissantes que Dieu mettait à sa disposition? Pouvait-il laisser échapper cette occasion inespérée d'obtenir pour son institut l'approbation pontificale? D'un autre côté, s'il acceptait le projet d'union, n'allait-il pas ramener le trouble et la division des esprits dans la congrégation? Cette crainte, que partageait Falcoia, l'emporta sur les autres considérations. Tout en remerciant Mandarini et Tosquez, qui avaient si chaleureusement

recommandé son œuvre, il leur exposa les difficultés de la réunioı de manière à leur ôter tout espoir.

Plusieurs fois Mandarini revint à la charge : « Ne laissons pas disait-il, échapper l'occasion qui se présente par l'entremise d don Silvestre; autrement il nous faudra rendre compte à Dieu d l'insuccès de l'œuvre. On nous offre une maison à Rome et une autr à Pérouse. Avec les quatre déjà fondées, Scala, Villa, Tramonti e Téano, nous obtiendrons l'approbation pontificale et désarmeron ainsi tous les critiques. »

Repoussé encore, Mandarini descendit aux supplications. « Nou avons été divisés aux yeux du monde, dit-il, mais non aux yeux d Dieu. Ni moi ni mes compagnons n'avons jamais cessé de vous re commander au Seigneur. Confiant dans sa bonté, j'ose vous dé clarer que si nous désirons la réunion, c'est pour n'avoir rien nous reprocher devant ce Dieu qui voudra bien nous pardonne notre faute. Tirons donc un voile sur le passé pour nous attache au présent et faire ensemble l'œuvre de la Providence. Si, tou considéré, je suis un obstacle à la réunion, si Dieu ne veut pas l'ef fectuer à cause de mes péchés, eh bien, qu'on précipite ce Jona à la mer, et que la tempête soit apaisée! »

Bien qu'ému très profondément au souvenir de ses anciens amis Alphonse resta inflexible. Le projet d'union lui paraissait ruineu pour l'un et l'autre institut. « Les premières impressions ne s'effa cent pas, disait-il. On recommencera demain ce dont on se repen aujourd'hui; quand les esprits sont refroidis, les belles promesse s'envolent. » Dix ans plus tard, nous le verrons de nouveau au prises avec le même Mandarini, mais rien au monde n'était capabl de le faire plier dès que la conscience était engagée.

Alphonse n'en regrettait pas moins de voir s'évanouir tout espoi d'une approbation pontificale dont il avait tant besoin pour faci liter l'ordination de ses sujets. En effet, une fois incorporés à un communauté approuvée par le Saint-Siège, l'Église permetta de les ordonner sans qu'ils eussent à se pourvoir d'un bénéfice puisque le droit à la table commune leur assurait un moye d'existence. Mais comment une chétive congrégation comme cell du Saint-Sauveur oserait-elle demander au pape de la constitue en société religieuse? Le père Fiorillo, profondément dévoué l'institut, croyait au contraire qu'on devait profiter des bonne dispositions de Clément XII, mais il estimait aussi qu'avant de sol liciter l'approbation du Saint-Siège, il fallait obtenir celle du roi L'existence légale, disait-il, assurerait à l'institut la protection d

l'autorité, lui donnerait aux yeux du pontife des chances de stabilité, et préviendrait les conflits qui pourraient surgir entre les deux puissances si le roi refusait de sanctionner une société approuvée par le pape. Fiorillo croyait pouvoir affirmer que, dans ces conditions, le pontife honorerait de ses faveurs un institut si utile à l'Église.

Ce projet comblait les vœux du saint fondateur. Quant aux voies et moyens pour le réaliser, Fiorillo l'informa que, parmi les favoris du monarque, le marquis de Montallegre occupait une des premières places. Or, par l'intermédiaire d'une personne très influente, il espérait en faire l'avocat de la congrégation. Le marquis se montra en effet d'une extrême bienveillance, car le 16 janvier, après une première entrevue avec lui, Fiorillo écrivait à son ami : « J'ai entretenu longuement Montallegre des affaires de la congrégation. Il m'a promis, à ma grande satisfaction, le concours le plus dévoué et le plus énergique, et désirerait avoir en main un abrégé des règles afin de savoir, pour sa gouverne, ce qu'on présentera plus tard à l'approbation pontificale. »

Il est facile d'imaginer la joie qui remplit le cœur de notre saint quand on lui communiqua cette nouvelle, et les prières ferventes qui dès lors montèrent vers le ciel pour le succès de cette négociation. Sans perdre de temps, il se mit à composer une esquisse de la règle, que nous reproduisons ici comme la plus fidèle peinture de l'institut à cette époque :

« Voici quatre ans qu'un certain nombre de prêtres se constituèrent en association dans la ville de Scala. Sur la demande de Monseigneur Vigilante, évêque de Cajazzo, ils fondèrent ensuite une maison à la Villa des Esclaves, et ils en établissent actuellement une troisième à Ciorani, au diocèse de Salerne. Partout ils ont pleinement satisfait les évêques qui les ont appelés, les populations au milieu desquelles ils résident, et les pays circonvoisins dont leurs prédications ont singulièrement amélioré les mœurs.

« Leur but principal est d'imiter d'aussi près que possible, avec la divine grâce, la vie et les adorables vertus de Notre Seigneur Jésus-Christ. En cela, ils se proposent leur propre avantage spirituel et celui des peuples du royaume, particulièrement des plus abandonnés, auxquels ils viennent en aide.

« Dans leurs maisons, ils mènent la vie parfaitement commune sous l'obéissance à leur supérieur respectif, et se partagent les fonctions du saint ministère, c'est-à-dire les instructions, les confessions, la direction des écoles, des confréries et autres pieuses réunions.

« Ils parcourent les diocèses où ils se sont établis pour y prêcher la sainte mission; puis, comme moyen de conserver le bien qu'ils ont pu faire avec l'aide de Dieu, quelques-uns d'entre eux retournent de temps en temps dans les localités évangélisées pour y entendre les confessions et confirmer les âmes dans leurs bonnes résolutions par une nouvelle série d'instructions, de sermons, et d'avis spirituels.

« Au couvent comme au dehors, ils s'efforcent, avec la divine grâce, de marcher pied à pied sur les traces du très saint Rédempteur, Jésus crucifié, afin d'instruire les populations non moins par l'exemple que par la parole.

« Comme moyen d'atteindre ce but, ils ont douze points de règle expliqués dans leurs constitutions. En voici les titres : Foi, Espérance, Charité envers Dieu, Charité fraternelle, Pauvreté, Pureté, Obéissance, Douceur et humilité, Mortification, Recueillement, Oraison, Abnégation et amour de la croix.

« Chacun des associés passe un jour de chaque semaine dans la retraite, traitant ainsi seul à seul avec Dieu des intérêts de son âme, afin de s'employer ensuite avec plus d'ardeur au bien spirituel du prochain.

« Dans leurs maisons, ils consacrent une grande partie du jour au silence, au recueillement, au chœur, à la mortification, à l'oraison, qui se fait trois fois le jour : le matin avant l'office; l'après-midi vers l'heure des vêpres, et le soir après complies. L'examen de conscience a lieu le matin avant le dîner, et le soir avant le moment du repos. Dans diverses réunions domestiques, ils traitent soit des questions de science ecclésiastique, soit des moyens d'avancer sans cesse dans la vraie et solide imitation des vertus de Notre-Seigneur, soit enfin des industries à employer pour produire plus de fruit dans les âmes et secourir plus efficacement les peuplades abandonnées.

« Leurs maisons n'auront qu'un petit nombre de sujets. Quant à leur subsistance, ils s'efforcent de n'être à charge à personne; ils vivent de leurs biens de famille, consignés entre les mains de leurs supérieurs, et des offrandes qui leur seraient faites spontanément pour l'amour de Jésus-Christ, par la piété des fidèles.

« Tel est, en substance, l'abrégé succinct des règles du Très-Saint-Sauveur [1]. »

Fiorillo remit cette pièce au marquis de Montallegre, qui entra aussitôt en campagne; mais le pieux dominicain, le confiant marquis et notre saint fondateur comptaient sans leurs hôtes, c'est-à-

1. *Corresp. gener.*, I, 48.

dire sans connaître assez les deux personnages qui venaient de s'installer tout récemment au palais royal de Naples : le roi don Carlos et son ministre Tanucci, deux personnages appelés à jouer un grand rôle dans l'histoire que nous écrivons.

L'an 1732, alors que l'héritier des Liguori quittait Naples pour l'ermitage de Scala, don Carlos, fils de Philippe V, roi d'Espagne, quittait sa patrie pour prendre possession de la Toscane, qui lui était échue en partage par suite d'un traité international. A son départ, ce prince de quinze ans s'agenouilla devant son père, qui le bénit en présence de toute la cour et lui mit en main une épée enrichie d'or et de diamants. « Mon fils, lui dit-il, voici l'épée que m'attacha au côté mon aïeul Louis XIV quand il m'envoya conquérir le trône d'Espagne : puisse-t-elle sans de trop longs combats assurer votre fortune! » Deux ans après, profitant de nouvelles dissensions entre l'Espagne et l'Autriche, don Carlos tira son épée, traversa les Romagnes à la tête d'une puissante armée, battit les Autrichiens, et s'empara de Naples, où il fit son entrée le 10 mai 1734. Peu après il chassait les Impériaux de Gaëte et de Capoue, où ils s'étaient renfermés, et enfin de toute la Sicile. En 1735, à la signature de la paix, maître du royaume de Naples, il substituait la domination espagnole à la domination autrichienne, qui avait duré vingt-sept ans.

Alphonse entendit souvent gronder le canon durant ces deux années de guerre, mais les combats qu'il livrait aux démons conjurés contre lui et contre son institut, l'occupaient beaucoup plus que les rivalités et les luttes politiques. Il n'est pas question dans ses lettres des événements qui changèrent la face du royaume. Toute la part qu'il y prit fut de réconcilier avec Dieu un pauvre Napolitain qui échappa comme par miracle aux Autrichiens pendant le siège de Capoue. Le malheureux passait près des murs de la ville quand les assiégés se saisirent de lui et le condamnèrent, comme espion, à être pendu. Il eut beau protester de son innocence : la sentence allait s'exécuter, quand un inconnu lui remit mystérieusement une image de la Vierge immaculée en lui disant d'avoir confiance et que Marie l'arracherait à la mort. De fait, trois fois on conduisit le condamné au lieu du supplice, et trois fois un obstacle inattendu empêcha l'exécution. Finalement on eut pitié de lui et on le mit en liberté. Converti par ce miracle de la sainte Vierge, il courut raconter le fait à Alphonse et lui fit une confession générale de ses péchés [1].

1. Le P. Francesco Pepe, dans un ouvrage sur la sainte Vierge, déclare tenir ce récit d'Alphonse lui-même.

Ce changement de dynastie, semblable à ceux que Naples subissait fréquemment depuis de longs siècles, ne paraît donc pas avoir grandement impressionné notre saint. Il pouvait même espérer que ce jeune prince de dix-huit ans, sorti de la catholique Espagne, et dont on vantait la vertu et la piété, se montrerait plus favorable aux droits de l'Église que les gouvernements antérieurs. Don Carlos était en effet très religieux et très attaché à l'Église catholique. A son entrée dans sa capitale le 10 mai 1734, il voulut avant tout rendre grâces à Dieu de ses succès. Sa première visite fut pour la cathédrale, où il reçut la bénédiction du vénérable cardinal Pignatelli. Il fit don à saint Janvier d'un magnifique collier de rubis et de diamants. Quelques années après, lors de son mariage avec la pieuse fille du roi de Saxe, il institua l'ordre des chevaliers de Saint-Janvier, dont les statuts portent que les membres resteront inviolablement attachés à la religion catholique et à Sa Majesté le Roi, qu'ils entendront la messe tous les jours et communieront aux fêtes de précepte, et que jamais ils n'accepteront de duel. Le roi en était le grand-maître; les chevaliers, au nombre de soixante-dix, se recrutaient dans la plus haute noblesse. Du reste, le jeune prince affirmait en toute circonstance son respect pour la religion et ses pratiques. « On le voyait chanter l'office au chœur avec les chanoines, laver à l'église les pieds des pèlerins et des pauvres, servir le prêtre à l'autel, et façonner de ses mains royales, pour la fête de Noël, la statue et la crèche de l'Enfant Jésus [1]. »

Mais si don Carlos avait en main l'épée de Louis XIV et dans le cœur son amour de la religion, il n'était pas moins pénétré que le grand monarque de sa royale omnipotence. Imbu des idées absolutistes du dix-septième siècle, il ne reconnaissait d'autre maître que Dieu, de qui il tenait sa couronne. Le peuple, l'aristocratie, l'Église, ne devaient jouir que des franchises et immunités librement octroyées par le bon plaisir du souverain. Les droits les plus imprescriptibles et les plus inaliénables du souverain pontife, des évêques, des ordres religieux, étaient considérés par lui comme autant d'usurpations sur le pouvoir royal. Aussi arrivait-il à Naples comme un réformateur, bien décidé à éliminer du droit canonique en vigueur toutes les dispositions qui lui paraissaient contraires aux attributions du pouvoir civil. Tel était ce Louis XIV au petit pied, grand ami du faste, grand bâtisseur de châteaux, et, comme Nemrod, grand chasseur devant l'Éternel; entêté dans

1. COLETTA, lib. I, ch. 3.

ses idées, ne souffrant pas la contradiction, il était capable, en un jour de colère, de se livrer aux actes du plus effréné despotisme.

Et pourtant avec son noble cœur, son intégrité morale, sa générosité royale, son amour du peuple, on peut croire que don Carlos eût exercé le pouvoir avec justice et modération s'il ne se fût constitué l'élève et l'esclave d'un des hommes les plus néfastes de ce triste dix-huitième siècle, je veux dire l'avocat Bernard Tanucci. Né à Pise en 1698 de parents pauvres mais honnêtes, Tanucci se créa une position par ses talents et surtout par ses préjugés contre l'Église. Non seulement il professait les principes régaliens comme à peu près tous les légistes, mais le philosophisme voltairien de l'époque ne déplaisait pas à son esprit frondeur. Jamais il n'attaqua la foi, on peut même croire que jamais il ne la perdit, mais les contempteurs du droit de l'Église sympathisent facilement avec les contempteurs des révélations divines. Une thèse qu'il soutint contre le droit d'asile revendiqué par l'Église, décida de sa fortune. Le jeune don Carlos, alors duc de Parme, en fit son confident. Devenu roi de Naples, il le nomma conseiller d'État, intendant général des postes, et premier ministre. C'est à ce titre que Tanucci, pendant plus de quarante ans, de 1734 à 1777, devint l'âme du gouvernement et l'exécuteur acharné des hautes œuvres du régalisme.

Son rôle de persécuteur se trouvait du reste préparé par un avocat napolitain, Pierre Giannoni. Son *Istoria civile del Regno*, publiée en 1724, avait disposé les esprits à la guerre contre l'Église. Ses quatre énormes volumes ne sont qu'une longue diatribe contre les privilèges de l'Église, les empiètements des papes sur les droits des rois, et surtout contre l'excessif développement des ordres religieux. Chacun des livres de son histoire se termine par une effrayante nomenclature de moines napolitains et une statistique plus effrayante encore des propriétés de l'Église. Le peuple indigné de tant d'insultes au clergé chassa l'insulteur. Rome anathématisa ses odieux in-folios, mais l'empereur Charles VI, déjà imprégné des idées régalistes, assigna au célèbre historien une pension de mille florins, qui lui fut payée jusqu'à l'avènement de don Carlos.

Si Giannoni fut le prédicateur de la croisade régaliste à Naples, Tanucci s'en fit l'organisateur. « Ami du roi, mais non de son pays, défenseur zélé de l'omnipotence du prince telle que la comprenait la pédantesque impiété de ce temps, animé d'un esprit orgueilleux et despotique qui ne tenait compte ni de l'histoire, ni du

caractère national[1], » Tanucci réduisit peu à peu l'Église à l'état d'ilotisme, ruina son influence sur le peuple, et prépara ainsi dans le royaume le triomphe de la Révolution.

Évidemment il ne pouvait être question d'obtenir l'approbation d'un nouvel ordre religieux, de ce régaliste qui cherchait, non à augmenter, mais à réduire le plus possible le nombre des prêtres et des moines. Quant à don Carlos, au commencement de 1736, lorsque Alphonse envoyait un aperçu de sa règle au marquis de Montallegre, il était depuis longtemps déjà brouillé avec le pape Clément XII. Même il avait rappelé son ambassadeur de Rome et renvoyé de Naples le nonce du pape. Sans compter ses plans de réforme et ses parties de chasses, le jeune roi se voyait trop d'affaires sur les bras pour s'occuper des règles et de la congrégation du Saint-Sauveur. L'intervention du marquis de Montallegre n'eut aucun résultat, et dès ce moment, au nombre des obstacles qui empêchaient les développements de sa congrégation, Alphonse vit s'ajouter le plus insurmontable de tous, le régalisme. Mais il était de cette race de fondateurs qui, sans négliger les moyens humains, savent par-dessus tout s'appuyer sur Dieu seul, avancer quand tous reculent, espérer contre toute espérance. Abandonné de ses novices, dans la presque impossibilité de recruter des sujets, n'ayant pour l'aider que trois ou quatre hommes de bonne volonté, il entrepris néanmoins de mener à bonne fin une troisième fondation, celle de Ciorani.

1. CANTU, *Stor. univ.*, lib. VI, ch. 29.

CHAPITRE VII.

CIORANI.

1734-1737.

La famille Sarnelli. — Mission à Ciorani. — Projet de fondation. — Don André et la vigne. — « Voici le saint ! » — Mission perpétuelle. — Transformation des habitants. — Construction de la maison. — Retraites aux gentilshommes et aux prêtres. — *Nego consequentiam*. — Mission au diocèse de Salerne. — « Revenez plus tard. » — Mission à Vietri. — Vocation du P. Majorino. — Mission à Majori. — La mère de l'assassiné. — Pandola et la statue de Marie. — Mission à Sainte-Lucie. — Vocation du P. Villani. — Sarnelli à Naples. — Victoire sur la prostitution.

Sur la route de Salerne à Avellino, après avoir gravi les premières pentes des Apennins, le voyageur découvre bientôt, à travers les vignobles et les prairies d'une riante vallée, le charmant village de Ciorani. A l'époque dont nous parlons, le vieux baron Ange Sarnelli y possédait un château et de vastes propriétés. Distingué par sa noblesse, ses talents et ses vertus, on le regardait à Naples et dans tout le pays comme le modèle des gentilshommes. Ses huit enfants, tous excellents chrétiens, marchaient sur les traces de leur père. Trois d'entre eux, à l'imitation de leur oncle, don André Sarnelli, mort évêque de Muro, s'étaient consacrés à Dieu : l'un dans la compagnie de Jésus; le second, don Janvier, dans la congrégation du Saint-Sauveur; et le troisième, don André, dans le clergé séculier.

Novice encore, don Janvier, de concert avec son frère André, avait conçu la pensée d'établir une fondation sur les terres de la baronie. Ils s'en ouvrirent au saint fondateur, qui, pour se rendre compte de la position, prêcha une mission à Ciorani au commencement de 1734. Les quinze jours de prédication furent quinze jours de bénédiction, non seulement pour le village, mais pour les populations des alentours. Dès lors, la fondation fut décidée, à la grande joie du baron, de sa famille et de tout le peuple. On ne l'ajourna

d'une année que pour laisser au père Rossi le temps d'achever le constructions de Villa.

L'année écoulée, don André, quelque peu impatient, ne manqu pas de prier Alphonse et Falcoia de tenir leur promesse. Il se char geait, disait-il, de leur fournir une maison, une église, et un reven suffisant à l'entretien de plusieurs missionnaires. Du reste, l'évêqu de Castellamare avait le pressentiment que cette fondation procur rait à Dieu une grande gloire. Malgré sa vieillesse et ses infirmité il se rendit en personne à Ciorani, dont il fut enchanté. « Je su ravi de ce que je vois ici, écrivait-il à notre saint. Le baron nous aim et nous fait d'excellentes conditions. J'ai découvert un emplac ment qui me semble tout désigné pour y bâtir la maison et l'églis site charmant, solitaire, exempt de servitude, et, de plus, accessib aux hameaux des environs. Je vous engage à venir sans reta pour régler les conditions de la fondation [1]. »

Don André voulut doter sur sa fortune particulière la future co munauté. Dans ce but, il acheta de son père un vignoble déjà co sacré d'une manière irrévocable à des œuvres pies. Maître de ce propriété, il résolut d'en appliquer les revenus à l'établissement missionnaires. Le 17 octobre 1735, l'acte de fondation fut dressé lennellement en présence d'Alphonse. En voici les clauses principal

« La terre et le vignoble seront affectés au monastère et devi dront la propriété des pères du Très-Saint-Sauveur.

« En attendant, une partie des revenus sera affectée aux beso dudit monastère [2].

« Le contractant s'engage à payer annuellement aux pères, ses propriétés personnelles, une somme de deux cents ducats.

« Il s'engage de plus à donner le fonds ou une partie du fonds la villa pour y bâtir l'église et le couvent.

« Enfin il promet de léguer tous ses autres biens pour fonde Ciorani un monastère de religieuses du Saint-Sauveur. »

Alphonse, de son côté, s'engageait à construire une maison de s institut pour y exercer d'une manière habituelle le ministère de prédication et de la confession. On stipula qu'il y aurait tous l samedis sermon en l'honneur de la sainte Vierge, des prédicatio pendant la neuvaine de Noël, une retraite chaque année à l'ép que la plus favorable aux ouvriers de la campagne, et une mi sion en règle tous les trois ans.

Ce traité conclu et accepté de part et d'autre, don André hât

1. Lettre du 20 mars 1735.
2. Quand la communauté se fut accrue, don André abandonna le vignoble entier.

de tout son pouvoir l'arrivée des missionnaires, mais le saint ne put se rendre à son désir qu'après la saison des missions. Il évangélisa pendant l'hiver le village de Treglia et de Recala, renouvela les exercices donnés à Dragoni l'année précédente, et retourna au commencement de 1736 à la Villa des Esclaves pour fixer le personnel de ses trois établissements avant de prendre possession de Ciorani.

Hélas! il osait à peine penser à ce personnel si pauvre, surtout qu'à ce moment son noviciat venait de sombrer. C'était bien le *pusillus grex* de l'Évangile. Le père Sarnelli, fixé à Naples, s'occupait d'une œuvre dont nous parlerons à la fin de ce chapitre. Il ne restait donc que six pères et trois frères. La maison de Scala conserva Pietro Romano comme supérieur, le père Marocco, récemment ordonné, et le frère Vitus Curzius. Mazzini devint supérieur de la Villa des Esclaves, ayant Sportelli comme aide et un certain frère Andrea pour le service de la maison. Alphonse prit avec lui le père Rossi et le frère Rendina.

Le 5 mars, les trois voyageurs, montés sur de pauvres ânes mal enharnachés, firent leur entrée solennelle à Ciorani. On se souvenait encore du missionnaire qui, deux ans auparavant, avait tant édifié la population par ses instructions comme par ses vertus. Des vivats, des acclamations, des décharges de mousqueterie saluèrent son arrivée. De tous côtés on entendait retentir ce cri poussé par la foule : « *Ecco il santo*, Voici le saint, voici le saint! » Escorté du clergé et du peuple, Alphonse se rendit, au son des cloches, à l'église paroissiale. A la vue de ces multitudes accourues du village et des pays voisins, il monta en chaire et prit pour sujet de son allocution le but sublime qui l'amenait dans le diocèse de Salerne. Comme Jésus, il n'avait d'autre désir que de sauver les âmes. Emporté par son zèle, il parla sur ce thème durant une heure avec tant de force et de tendresse qu'il tira des larmes de tous les yeux. La cérémonie terminée, le baron invita les missionnaires à se rendre au château pour s'y reposer de leurs fatigues, mais le saint ne put s'y arrêter qu'un instant, car on vint lui dire que les malades et les infirmes réclamaient ardemment sa visite. N'écoutant que sa charité, il alla ce soir-là même porter à ces affligés quelques paroles de consolation.

Le lendemain, les notables et les curés des environs vinrent lui souhaiter la bienvenue. Tous se félicitaient de posséder enfin ces hommes de Dieu si longtemps désirés, mais le plus heureux en cette circonstance était sans contredit le vénérable pasteur de la pa-

roisse, don Agnello Gaudiello. A sa prière, Alphonse ouvrit aussit les exercices d'une mission, qui furent suivis non seulement pa les habitants de Ciorani, mais par ceux des localités voisines. L'é glise se trouva trop étroite pour contenir les auditeurs. La parol du saint fit sur tous une profonde impression. A le voir si pauvre si humble, si zélé pour leur salut, ils ne purent s'empêcher de rentre en eux-mêmes et de se frapper la poitrine.

Après cette mission, qui produisit des fruits abondants, les père furent les maîtres du terrain. Le saint fondateur en profita pou établir dans l'église paroissiale les exercices de piété quotidiens comme il l'avait fait à Scala et à la Villa des Esclaves. Le peupl s'y montra si assidu que le ministère des pères prit la forme d'un continuelle mission. Ils entendaient les confessions du matin jus qu'au soir, et souvent, après avoir attendu leur tour pendant d longues heures, les pénitents devaient remettre leur confession a lendemain. On arrivait à l'église avant l'aube, si bien que le bo curé Gaudiello, infirme et souffreteux, était sans cesse réveillé p les bruits de la foule et ne goûtait plus aucun repos. Par pitié po lui, Alphonse transporta les exercices de la vie pieuse dans l'égli Sainte-Sophie, contiguë au château seigneurial.

En peu de temps, Ciorani fut transformé. A voir les habitudes piété qui régnaient dans toutes les familles, on eût dit un villa des premiers siècles. On n'y connaissait ni querelles ni rancun on n'y rencontrait ni libertins ni ivrognes. Au lieu de chans obscènes, jeunes gens et jeunes filles répétaient à l'envi les ca tiques que le saint leur avait appris. Sur le chemin, les habita se saluaient par ces mots : « Loués soient Jésus et Marie », sai formule que les enfants apprenaient à bégayer sur les genoux leur mère, et qu'ils étaient heureux d'adresser ensuite aux m sionnaires pour leur montrer qu'eux aussi aimaient Jésus et Ma

Les pères n'avaient jusque-là pour tout logement que de grandes salles dans une partie délabrée du château. Les voyant tr à l'étroit, le baron leur céda deux autres pièces, séparées des pr mières par un passage non couvert, et cloturées par de simple planches laissant libre accès au vent et à la pluie. Pour combl d'agréments, l'une de ces deux chambres avait au-dessus d'ell un cabaret, et l'autre un cachot. On comprend combien c voisinage favorisait l'étude et le recueillement. L'ameubleme était plus que pauvre, la nourriture plus que frugale, mais q venaient chercher Alphonse et les siens dans cet humble villa sinon la pauvreté et la mortification de Jésus-Christ? Le Dieu d

l'autel daignait habiter avec eux ce nouveau Bethléem : de quoi auraient-ils pu se plaindre?

Mais le peuple souffrait de voir ces infatigables travailleurs logés si misérablement et hâtait de tous ses vœux la construction de l'église et du couvent. Au mois de juillet, le baron céda le terrain nécessaire à la bâtisse. « L'excellent seigneur, écrivait notre saint, nous fait mille avances. Il nous donne un superbe emplacement pour y bâtir couvent et église; il nous fournit même du bois, de la chaux et des ressources pour commencer les travaux. » Comme à la Villa des Esclaves, le peuple, lui, fournit ses bras. Des hommes, des femmes de toute condition, des ecclésiastiques, et les fils même du baron, se mirent à transporter des pierres et du sable. Aux gens du pays s'unirent les habitants des villages voisins, désireux de montrer aux pères leur sympathie et leur reconnaissance. Rossi dirigeait tous ces travailleurs volontaires avec non moins d'habileté que d'entrain.

D'après le plan tracé par le saint fondateur, les bâtiments devaient, comme à la Villa des Esclaves, avoir d'assez vastes proportions pour loger, non seulement les pères et les novices, mais encore les prêtres et les laïques qui désireraient faire dans cette maison les saints exercices. Aussi fallut-il vingt ans pour se procurer les ressources nécessaires à l'entier achèvement de cette fondation. Deux années suffirent à peine pour élever l'aile principale du couvent et la chapelle qui servit d'église provisoire.

Pendant ce temps Alphonse prêchait des retraites aux prêtres et aux laïques dans la grande salle du château, que le baron mit à sa disposition. C'est là qu'il évangélisa les gentilshommes de Sanseverino et d'autres pays voisins qui réclamèrent cette faveur signalée. Plusieurs, dociles à ses exhortations, renoncèrent aux plaisirs de la vie mondaine, et devinrent par leur piété les modèles de la contrée. Ciorani devint ainsi un centre de récollection, surtout pendant le carême et la semaine sainte. Le fondateur prêchait aussi des retraites ecclésiastiques dans les localités voisines. Dieu se plaisait à verser sur ces réunions pieuses ses plus abondantes bénédictions, et quelquefois à manifester sa justice par des faits saisissants.

Lors d'une retraite donnée à Torchiati, dit Tannoia, il arriva qu'un prêtre scandaleux, au lieu de s'humilier à la vue de ses fautes, semblait défier le ciel par son caractère orgueilleux et frondeur. En parlant du péché, Alphonse montra que le prêtre prévaricateur se rend plus que tout autre indigne de la divine miséricorde parce qu'il

pèche en pleine lumière. Il conclut son argumentation par ce text de saint Jean Chrysostome : « *In sacerdotio peccasti, periisti.* Vou avez péché dans le sacerdoce, vous êtes perdu. » A ces mots, le mal heureux prêtre, ne pouvant plus contenir son irritation, murmur de manière à être entendu des confrères qui l'entouraient : *Neg consequentiam*[1]. En effet Dieu, dans sa souveraine miséricord relève le prêtre tombé, mais il voulut montrer qu'il ne faut pa épiloguer sur les paroles que son divin Esprit met dans la bouch des saints. Le lendemain matin, l'indigne prêtre se rendit à l'aut pour célébrer la sainte messe. Il fit le signe de la croix, articul la première parole : « *Judica me, Deus*, jugez-moi, mon Dieu, » tomba raide mort. Dieu tirait immédiatement la conséquence audacieusement niée.

Les exercices spirituels et la construction du couvent ne faisaie pas oublier à notre saint l'œuvre capitale des missions. L'archevêq de Salerne avait autorisé les missionnaires à prêcher dans toutes l paroisses de son diocèse, en même temps qu'il invitait tous les cur à les recevoir comme de précieux collaborateurs. C'était donc champ immense que la maison de Ciorani devait cultiver et culti en effet sans jamais se lasser. Jamais elle n'eut assez de sujets po satisfaire aux demandes des pasteurs. Quelques-uns pourtant reçure les pères d'assez mauvaise grâce ou même refusèrent leur concou mais Dieu se chargea souvent de les punir. Un jour, à la date fi pour l'ouverture d'une mission, Alphonse se présenta chez le cu celui-ci se trouvait sur le seuil de la porte. Sans inviter le missi naire à descendre de son âne, il refusa nettement de le recevo puis, craignant sans doute l'archevêque, il s'efforça de pallier l' convenance de sa conduite en ajournant la mission à une autre é que. « A la date que vous fixez, lui répondit gravement Alphon la mission ne sera pas possible, parce que vous ne serez plus al en état de nous appeler. » Le curé ne comprit pas le sens de cett parole mystérieuse, mais Dieu lui en donna bientôt l'explication : il mourut, bien que très jeune, avant le jour qu'il avait lui-même désigné pour l'ouverture des saints exercices.

En cette année 1736, quand arriva la saison des prédications, Alphonse eut à gémir, non plus sur le petit nombre d'ouvriers apostoliques, mais sur un dénûment absolu. Avec ses trois maisons presque vides, il se trouvait seul pour commencer l'évangélisation de l'archidiocèse de Salerne. « Comment allez-vous faire pour vou

1. Je nie la conséquence.

associer des compagnons? lui écrivait Falcoia. Je vous laisse entre les mains de la Providence, qui ne vous abandonnera pas, mais faites-moi savoir, pour ma consolation, si vous avez recruté quelques bons auxiliaires. » Dieu n'abandonna pas son serviteur : au mois de novembre, il partit pour Vietri avec cinq prêtres zélés qui consentirent à partager ses labeurs.

Viétri, située sur la côte, près de Salerne, avait alors une population de quinze cents habitants. La mission produisit dans cette ville une impression profonde et l'on y planta les croix commémoratives qui devaient rappeler aux convertis les promesses faites à Dieu. De plus, un des prêtres auxiliaires, Majorino, touché lui-même par la grâce, vint se jeter aux pieds d'Alphonse, et lui déclara son inébranlable résolution d'entrer dans l'institut. Le chef des missionnaires en conçut une joie d'autant plus grande que la pénurie de sujets faisait alors son principal tourment.

En janvier 1737, Alphonse se rendit à Majori, petite ville de trois mille âmes, sur la côte d'Amalfi si chère à son cœur. Il y opéra dans les âmes une révolution extraordinaire : témoin cette scène inoubliable qui arracha des larmes à tout le peuple. Une malheureuse mère dont on avait assassiné l'enfant, refusait depuis longtemps de pardonner au meurtrier. En vain ses parents, ses amis et les personnes les plus autorisées l'avaient suppliée d'avoir pitié de son âme : elle s'était jusque-là montrée inexorable. Un soir, pendant qu'Alphonse adressait à la foule une chaleureuse exhortation, un trouble profond s'empare tout à coup de la pauvre mère. Elle sort de l'église et revient un instant après, portant dans ses bras les vêtements ensanglantés de son fils, triste relique qu'elle conservait près d'elle pour raviver à chaque instant sa colère et sa haine. Elle traverse la foule et va déposer ces vêtements aux pieds du crucifix, en même temps qu'un écrit signé de sa main par lequel elle déclare pardonner de tout cœur à l'assassin de son fils. Ce spectacle émut profondément le prédicateur lui-même, car il n'a pu s'empêcher de le consigner au registre de ses missions, afin d'en perpétuer le souvenir.

De Majori, remontant jusque près de Ciorani, Alphonse évangélisa le village de Pandola et les hameaux voisins. Les religieuses carmélites du monastère de Saint-Georges voulurent l'entendre. A cette communauté déjà fervente il prêcha la retraite avec une piété si communicative que Dieu daigna opérer par son ministère des merveilles de grâce. Dans la mission de Pandola, raconte naïvement un bon jeune homme qui devint plus tard frère servant sous le nom de frère Michel, « Alphonse parlant un jour de la dévotion à

la sainte Vierge, exhortait ses auditeurs à jeûner au pain et à l'ea tous les samedis. Au lieu de vous faire mal, disait-il, cela vous fe beaucoup de bien en vous aidant à digérer ce que vous avez pris trop pendant la semaine. Il s'étonna aussi de voir que, dans u village de six cents âmes, où l'on compte tant de braves gens même de congréganistes, nous n'avions pas même une statue Marie. Ces paroles, ajoute le bon frère, me percèrent le cœur, et d ce jour mes amis et moi, nous mîmes en commun nos petit épargnes pour procurer à l'église de Pandola une belle statue de sainte Vierge. »

Quelques jours après, pour terminer cette campagne, Alphon prêchait la mission à Sainte-Lucie, petit bourg de douze cents âmes côté de Cava, dont Mgr Dominique-Marie de Liguori, son parent, éta alors évêque. Les habitants de Sainte-Lucie avaient grandement b soin de l'homme de Dieu; mais, comme dit Tannoia, où le péché abo dait la grâce surabonda. Bientôt on ne parla plus que d'extirper l abus, de pardonner les offenses, de restituer le bien mal acquis, réparer les scandales. Prodige plus étonnant encore! Alphon parla sur l'excellence de la virginité d'une manière si angélique q la jeunesse s'éprit d'amour pour cette vertu. Cinquante jeunes fil dont plusieurs étaient fiancées, se coupèrent les cheveux et reno cèrent au monde pour se consacrer à Dieu. Elles persévérèrent si bi dans leur résolution qu'Alphonse, cédant au pieux désir du peup les réunit en congrégation sous la conduite d'un saint prêtre.

Un autre fruit de cette mission fut la conquête du père Villani, devint l'un des plus beaux ornements de la congrégation, plus ta directeur de notre saint, son vicaire pendant sa vie, et son successe après sa mort. Laissons le père Villani, premier témoin au procès béatification, raconter lui-même, à quatre-vingt-trois ans, l'histoi de sa vocation. Répondant aux questions posées par les juges : « m'appelle, dit-il, André Villani. Je suis né à Sanseverino, au dioc de Salerne. Mon père appartenait à la famille des marquis de la Poll et ma mère à la noblesse de Sanseverino. Par la miséricorde de Die non seulement j'ai rempli chaque année le précepte de la confession de la communion pascales, mais j'ai dès mon enfance communié to les huit jours, car j'ai reçu de mes parents une sainte éducation. J ainsi vécu jusqu'à ma prêtrise, et depuis lors j'ai célébré la messe to les jours, sauf les cas de maladie. En 1737, étant prêtre et prédicateu j'eus pour la première fois l'occasion de voir à Ciorani le serviteur Dieu. Depuis, sachant que je m'appliquais au ministère apostoliqu il me demanda de l'aider dans ses missions. Je le lui promis, mai

étant alors indisposé, je lui proposai de s'adresser à un autre prêtre de Sanseverino, don Charles Majorini, prédicateur très éloquent et très zélé. Ce prêtre l'accompagna en effet, et moi-même j'allai le rejoindre, ma santé rétablie, à Sainte-Lucie de Cava. C'est là que, devenu son auxiliaire, je mis en lui toute ma confiance, et que j'eus l'occasion d'admirer ses héroïques vertus, surtout son zèle extraordinaire pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Ainsi se terminèrent les courses évangéliques du printemps 1737, pendant lesquelles Alphonse avait ramené à Dieu des milliers d'âmes et acquis deux excellents collaborateurs. Deux mois après, la promotion de Sportelli aux ordres sacrés permit enfin à ce missionnaire hors ligne d'utiliser ses talents.

On se demandera peut-être ce qu'est devenu don Janvier Sarnelli, l'ami de cœur d'Alphonse et l'inséparable compagnon de ses travaux. Comment n'apparaît-il pas à Ciorani, au moment où s'élève dans la baronie de son père un couvent de l'institut? Et pourquoi depuis deux ans ne figure-t-il plus à côté de son chef?

Sarnelli avait usé ses forces avant le temps. A la mission de Villa, où nous l'avons laissé pendant le carême de 1735, il confessait chaque jour, étant à jeun, jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Puis ayant pris un peu de nourriture, c'est-à-dire un morceau de pain et quelques raisins secs, il montait en chaire, et après le sermon reprenait jusqu'à dix heures du soir le laborieux ministère de la confession. Cela dura cinq semaines entières. Bientôt il tomba malade, ruiné par des excès trop rares, hélas! pour que l'Église les reproche à ses vaillants serviteurs. Alphonse espérait qu'un peu de repos à Scala remettrait sur pied le soldat fatigué, mais sa poitrine affaiblie ne put supporter l'air des montagnes. Au mois d'avril 1735, il se rendit à Naples, d'abord pour respirer l'air natal, ensuite et surtout pour reprendre, d'après les conseils de son supérieur, l'œuvre d'assainissement moral à laquelle tous deux attachaient une importance capitale.

La ville de Naples était alors en proie au libertinage le plus effréné. Le vice marchait la tête haute et le front levé. Les femmes de mauvaise vie, ayant partout droit de cité, se logeaient jusque dans les meilleurs quartiers de la capitale, et infectaient les familles les plus honorables. Ces misérables créatures erraient par milliers, le jour et la nuit, dans les rues de la cité, affichant leur immoralité, provoquant les passants, et bravant tous les interdits. C'était non seulement le relâchement, mais une véritable dissolution des mœurs publiques. L'Église tonnait contre ces affreux désordres, mais que

pouvaient les prédicateurs contre les excitations journalières trente mille femmes perdues, sûres de l'impunité?

Le père Sarnelli croyait avec raison que le pouvoir civil a le d et le devoir de réprimer le libertinage public. Même avant son ent dans l'institut, il avait entrepris de composer un mémoire sur c question. Alphonse le pressa d'achever cet ouvrage, qu'il pul au mois de mars 1736 sous ce titre : *Raisons catholiques, léga et politiques qui obligent le pouvoir à protéger une cité contre ravages du libertinage public*. Le livre, revêtu de l'approbat ecclésiastique, était dédié aux députés de la ville de Naples. Il gissait de le répandre et au besoin de le défendre, et c'est pourq l'auteur suivit son livre dans la capitale.

Sarnelli ne cache point le but qu'il poursuit : « L'objet princi de cet ouvrage, dit-il, c'est de faire chasser entièrement de la mét pole, des villes, des villages, de tous les hameaux de ce royaume, libertins et les libertines que les déshonorent, et de préserver a d'une manière efficace les familles honorables contre les femmes mauvaise vie. C'est aussi de faire mettre en sûreté dans des refu les parents et les parentes de ces femmes scandaleuses, ainsi les jeunes filles dont l'honneur est en péril. Il est évident que s cette double mesure, le royaume deviendrait un véritable cloaq Comment, en effet, se préserver de la corruption si l'on doit se lo au milieu de femmes perdues, si le marchand ne peut aller à affaires, le jeune homme aux écoles, le prêtre à son ministère, s se trouver en contact avec ces viles créatures? »

Voilà le mal que l'État a le devoir de combattre pour se proté lui-même et pour protéger l'Église; sinon « la santé publique s tère; l'État perd ses serviteurs; l'armée ses soldats; la société, soutiens; les sciences et les arts, leurs nobles partisans; les fami se dissolvent, l'Église voit la piété, la foi même, sombrer dan bourbier des habitudes infâmes. La ville de saint Janvier, s'é l'ardent missionnaire, a vu le vice triomphant parodier nos cé monies saintes, briser des crucifix, envahir et souiller nos te ples. La *cité très fidèle* va devenir une école d'impiété, un fo d'hérésie, et bientôt la triste victime de la colère de Dieu. » Qu à la question légale, Sarnelli la traite en véritable jurisconsult il établit que, « dans l'espace de trois siècles, de 1470 à 1734, les r de Naples ont publié plus de quinze pragmatiques contre le lib tinage public, lesquelles édictaient les peines les plus sévères, tel que la prison, le fouet et les galères. » Le plaidoyer se termine un appel à la justice du roi Charles III.

Par cette courte analyse, on peut juger de l'effet que produisit ce mémoire, jeté comme un cri de guerre à cette société corrompue. Les libertins prodiguèrent à l'auteur les injures et les menaces, les mondains ridiculisèrent l'entreprise du religieux rétrograde, les catholiques opportunistes déclarèrent qu'il était trop tard pour combattre le mal, les politiques soutinrent que l'auteur n'indiquait pas les moyens pratiques de réprimer le libertinage. L'opposition venait de tous les côtés à la fois. Les amis mêmes de Sarnelli ne lui épargnèrent ni railleries ni récriminations. Néanmoins le mémoire attira l'attention des hommes honnêtes et sérieux. Des ministres, des députés, des magistrats, des curés, des officiers de l'armée, envoyèrent au roi adresses sur adresses pour le supplier de remettre les lois en vigueur et de sévir contre les scandales. Alphonse écrivit à son père don Joseph pour le prier de mettre tout en œuvre pour favoriser l'entreprise de Sarnelli et lui assurer des protecteurs.

Encouragé par ces appuis inespérés, Sarnelli composa des *Additions* à son mémoire, où il traite « des moyens pratiques d'enfermer les femmes de mauvaise vie, de pourvoir à l'existence des repenties, de préserver les jeunes filles en péril, et de délivrer à jamais la société du libertinage public. » C'était la réponse aux objections des politiques et des trembleurs, réponse triomphante, et qui décida la victoire. Le 30 décembre de la même année, Tanucci promulguait une ordonnance royale dont voici le résumé : « A la date du 4 mai 1738, toutes les femmes de mauvaise vie devront avoir quitté les habitations qu'elles occupent dans la capitale. Un quartier spécial leur est assigné au faubourg Saint-Antoine. Les délinquantes et leurs fauteurs seront punis sévèrement. Les refuges fondés pour recevoir les repenties seront rendus à leur destination primitive. » Ainsi le ministre transformait en ordonnance toutes les conclusions du mémoire.

On s'imaginait que des mesures si graves, atteignant des multitudes, ne seraient point exécutées, mais ni Charles III ni Tanucci n'étaient hommes à reculer. Le 4 mai 1738, la police chassa sans pitié des habitations particulières, des hôtels et des auberges, toutes les personnes scandaleuses. On jeta par les fenêtres les meubles des récalcitrantes, qui durent déguerpir de force. De ces malheureuses, beaucoup se marièrent et cessèrent leurs désordres; d'autres se casèrent dans des maisons de refuge; les incorrigibles quittèrent la ville ou ne sortirent plus des quartiers spéciaux où le gouvernement les relégua. Le courageux écrivain célébra cette éclatante victoire de la morale sur le vice éhonté dans un nouvel écrit qu'il intitula : *Le 4 mai à*

Naples, pour l'instruction des générations à venir et surtout d nations catholiques. C'est une dernière réponse à ses contradicteu « Qu'ils rougissent maintenant, s'écrie-t-il, ces politiques à courte v qui, non contents de combattre cette entreprise, la déclaraie impossible. Qu'ils le sachent, le bras de Dieu n'est pas raccour et Dieu prête son concours aux œuvres difficiles entreprises pc sa gloire. Quant à la justice humaine, elle arrive à ses fins aiséme pourvu qu'elle le veuille résolument. » Rien de plus vrai que deux axiomes. Aujourd'hui comme alors, à Paris comme à Napl ou arrêterait les débordements du vice et de l'impiété, et par même le déluge de boue et de sang qui menace de couvrir l'Euro si les gouvernements voulaient compter sur Dieu et sur le glaive Dieu a remis dans leurs mains pour la défense de l'Église et de société.

CHAPITRE VIII.

DEUX RUINES.

1737-1738.

L'enfer et la Villa des Esclaves. — Un Judas. — Questions d'intérêt. — Le prince de Colombrano. — Accusation calomnieuse. — Révolution contre les missionnaires. — Départ de Villa. — Châtiment des calomniateurs. — La langue rongée par les vers. — Le prêtre impénitent. — L'archevêque de Salerne et les missions. — Alphonse à Naples. — Série de missions. — Une prophétie. — Le berceau de l'institut menacé. — Intrigues contre les pères. — Départ. — Le peuple reste fidèle. — Les bacchanales des démons.

La congrégation tout entière prit part au triomphe de Sarnelli. Tous avaient aidé le champion de la *cité très fidèle* en priant Dieu de lui accorder force et courage. Les religieuses de Scala, dont Sarnelli ne cessait de réclamer la puissante intercession, offraient pour son œuvre depuis plusieurs années leurs mortifications et leurs communions. Aussi bien vive fut l'allégresse quand on connut le décret royal qui terminait la lutte en écrasant l'ennemi. Alphonse félicita son digne ami, et le vénérable évêque de Castellamare exhorta tous les pères à remercier le Seigneur qui, « daignant bénir les rudes fatigues d'un membre de l'institut, avait par son intermédiaire mis un frein à l'insolence du vice, affranchi les familles honnêtes de la cité, et sauvé les bonnes mœurs dans tout le royaume[1]. » Comme il fallait s'y attendre, le démon ne tarda pas à prendre sa revanche contre des hommes qui ne craignaient pas de lui disputer la capitale et les provinces. Dans la seconde moitié de cette année 1737 qui marqua le triomphe de Sarnelli, une tempête, suscitée contre l'institut par de vrais suppôts de l'enfer, faillit le renverser et le ruiner. Le premier coup de vent anéantit la fondation, peu solide encore, de la Villa des Esclaves.

1. Lettre du 19 avril 1738.

Le père Mazzini, supérieur de la maison, avait en ce moment sous ses ordres quatre pères : Sportelli, son premier auxiliaire; Majorini, Villani et Marocco, arrivés tout récemment, et les deux frères servants Andrea et Francesco. La communauté se constituait ainsi peu à peu, les bâtiments s'achevaient, et Dieu semblait bénir cette fondation, si favorablement accueillie par le peuple de Villa. Les laïques, les ordinands, les prêtres se disputaient les cellules du couvent pour y faire les saints exercices sous la direction des missionnaires. La congrégation des artisans comptait déjà plus de deux cents membres, fidèles aux réunions. Les jeunes gens avaient renoncé aux fréquentations coupables pour vivre d'une vie chrétienne, quelques-uns même d'une vie sainte. Aussi l'évêque Vigilante ne savait comment remercier Dieu d'avoir doté cette partie de son diocèse d'une maison religieuse où ses jeunes clercs, l'espoir du troupeau, venaient puiser des leçons de piété et de vertu. « Sans ce secours, disait-il, loin de ma présence, combien tomberaient dans l'insubordination et le dérèglement! »

Hélas ! il suffit d'un Judas pour ruiner toutes ces belles espérances. « Le démon, dit un témoin [1] au procès de béatification, jaloux du bien qui se faisait dans cette sainte maison, s'empara d'un ecclésiastique de mauvaises mœurs. Sa complice, s'étant confessée au père Rossi, promit de changer de vie et tint parole. En vain le séducteur essaya-t-il de la replonger dans l'abîme, il ne put rien obtenir. Furieux il jura de se venger de ceux qui lui avaient arraché sa victime. Dès lors il ne cessa de calomnier les pères et d'exciter les passions contre eux. Les revenus de la maison consistaient dans les quatre chapellenies, lesquelles rapportaient chacune un carlin par jour : ce léger subside lui servit de prétexte. Des étrangers, disait-il, ne devaient pas dérober aux prêtres d'une localité le morceau de pain nécessaire à leur existence. Ces nouveaux venus exploitaient les personnes pieuses et détournaient à leur profit les honoraires de messes, les offrandes, et toutes les ressources. Naturellement les ecclésiastiques vivant dans leurs familles, leurs parents, leurs amis, tous très sensibles à ces questions d'intérêt, se laissèrent peu à peu influencer par les déclamations du mauvais prêtre, et bientôt on ne s'occupa plus dans le pays que des richesses et de l'insatiable avidité des missionnaires.

Après avoir ainsi surexcité les esprits, ce malheureux alla trouver le prince de Colombrano, seigneur de Villa, qu'il savait indisposé

1 Le prêtre Izzo.

contre le couvent, lui représenta le tort que ces moines accapareurs faisaient aux gens du pays, et complota, de concert avec lui, leur prochaine expulsion. En revenant de Formicola, résidence du prince, il rencontra un habitant de Savigano qui lui demanda des nouvelles des pères. « Je viens de compter cent ducats au prince, répondit-il, pour qu'il nous débarrasse de Liguori et de sa séquelle. »

Il lui fallait trouver un moyen de soulever le peuple contre ses victimes : l'indigne prêtre imagina de leur attribuer sa propre conduite. On attaqua les mœurs des missionnaires; on les traita publiquement d'hypocrites et de débauchés; Alphonse lui-même ne fut pas épargné. En preuve de leurs accusations, ces calomniateurs désignaient une femme qui, disaient-ils, pénétrait dans le couvent pendant la nuit. Interrogée juridiquement, cette malheureuse osa jurer que tous les pères avaient entretenu avec elle un commerce criminel, sans en excepter Alphonse, dont elle avait reçu, ajoutait-elle, de grosses sommes d'argent.

Le saint ne s'émut pas d'abord de ces inqualifiables outrages, car, il le savait, les œuvres de Dieu ne s'établissent solidement qu'au sein des tribulations. Il recommanda aux pères d'être plus que jamais prudents et circonspects. Mais quand il vit que sa patience ne faisait qu'encourager ses ennemis, il accourut immédiatement à Villa, et se rendit chez le prince de Colombrano pour réclamer justice et protection. En le voyant arriver, celui-ci se tourna vers ses familiers et leur dit en ricanant : « Admirez donc ce déguenillé! » L'entretien fut digne du compliment. Égaré par ses préventions, le prince ne voulut rien entendre, traita son interlocuteur avec le plus profond mépris, et le congédia brusquement. Il réserva toutes ses faveurs pour les méchants et desservit les pères de tout son pouvoir.

Enhardis par cette complicité de leur seigneur, les ennemis portèrent leurs accusations devant les tribunaux de Naples, demandant à grands cris l'expulsion de leurs victimes. Mais les ministres et les juges, connaissant la parfaite honnêteté, bien plus, la haute sainteté d'Alphonse, instruits d'ailleurs par le marquis de Montallegre du complot tramé contre la maison de Villa, renvoyèrent ignominieusement les persécuteurs. Ceux-ci, se sentant couverts par leur prince, eurent alors recours à la violence. Un matin, quand le frère sacristain se présenta pour sonner l'*Angelus*, une bande de vauriens, conduite par un des administrateurs, lui arracha les clés de l'église et le poursuivit jusque dans la

maison après l'avoir accablé d'injures. « Allez-vous-en tous, hurlaient-ils, on ne veut plus de vous ici. » Non contents de ce premier exploit, comme ils craignaient de voir le peuple prendre la défense des pères et enfoncer la porte, ils se munirent d'armes à feu et montèrent au clocher pour tirer sur les groupes qui oseraient les attaquer. A partir de ce jour, la panique fut si grande dans le village que personne n'osa plus s'approcher du couvent. Enfermés dans leur maison, les pères y subirent un véritable blocus.

Pour échapper à ces bandits, dont l'aveugle fureur pouvait se porter aux plus coupables excès, les assiégés, trompant leur surveillance, se réfugièrent dans une retraite solitaire qu'on appelle Sainte-Marie de Vignarello, pendant qu'Alphonse et Mazzini se dirigeaient en toute hâte vers Castellamare pour aviser, de concert avec Falcoia, aux moyens de sortir de cette impasse. Alphonse était d'avis de tenir tête à l'orage, mais Falcoia, outré, conseilla de rappeler les pères et de fermer la maison. Le bien lui paraissait impossible au milieu d'un clergé dont l'hostilité se traduisait par de telles violences. Son avis prévalut, et les pères reçurent l'ordre de prendre les dispositions nécessaires pour sauvegarder le mobilier de l'église et du couvent, puis de quitter Villa secrètement et de porter les clés à l'évêque de Cajazzo.

Les fugitifs arrivèrent au palais épiscopal alors que Mgr Vigilante ignorait encore la détermination prise par les supérieurs d'abandonner Villa. Grande fut sa surprise et plus grande sa douleur quand on lui remit en main les clés de cette église, témoin de tant de conversions. Tout en constatant la difficulté de la situation, il ne put s'empêcher de blâmer ce départ précipité, mais les pères lui citèrent en guise d'excuse la parole du maître à ses apôtres : *Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre.* Au reste, deux jours après, Falcoia lui écrivait « qu'on avait dû prendre cette résolution extrême pour éviter aux pères de nouveaux affronts, et à l'évêque la juste nécessité de sévir contre les persécuteurs. L'esprit de Dieu, ajoutait-il, est un esprit de mansuétude. Si les opposants ont agi de bonne foi, Dieu les excusera ; s'ils ont agi par passion, il faut les plaindre et demander à Dieu qu'il leur ouvre les yeux. » Il est à croire que l'évêque de Cajazzo ne goûta pas tout à fait ce genre de consolation, car il écrivait trois jours après au saint fondateur : « Je ne puis croire que l'ordre d'évacuer Villa ait été inspiré par vous. Du reste, si je me plains de cette mesure, c'est parce que je vois avec un profond chagrin les suites funestes de votre

départ, suites que j'espère conjurer en vous réintégrant avant peu dans votre domicile, avec l'agrément du prince de Colombrano [1]. » Alphonse partagea quelque temps cette illusion, tant il lui en coûtait d'abandonner ce pauvre peuple qui ne cessait de pleurer la perte de ses missionnaires. Plusieurs fois il fut question de leur retour, mais on ne parvint jamais à l'effectuer. Vingt ans plus tard, la belle-fille du prince de Colombrano, pour réparer sans doute les fautes de son beau-père, sollicitait encore la réouverture de la maison de Villa, mais des obstacles, provenant des décrets royaux, paralysèrent sa bonne volonté.

Les auteurs de ce désastre ne se félicitèrent pas longtemps de leur triste victoire, car Dieu leur infligea des châtiments exemplaires. Le prince de Colombrano tomba quelques années après dans la disgrâce du roi, qui le relégua à Gaëte, où il mourut misérablement. La femme criminelle qui n'avait pas craint d'accuser Alphonse et ses frères devant le peuple et devant les juges, mourut la langue rongée par les vers, et dans un tel état de décomposition qu'on ne put lui administrer le saint viatique. Au dernier moment, bourrelée par les remords de sa conscience, elle rentra en elle-même et confessa publiquement que ses accusations n'étaient qu'un tissu de calomnies. Nicolas Masucci, qui avait trempé dans le complot, mourut aussi peu après comme un désespéré, en poussant d'affreux hurlements. Jean-Baptiste Ricciardi, un des principaux meneurs, termina sa vie dans d'atroces convulsions. Pierre Irolda, racoleur de faux témoins dont il rédigeait lui-même les dépositions, vit sa main se dessécher, et son fils unique mourir d'une mort prématurée ; lui-même fut frappé de folie et mourut dans la misère. Un autre conspirateur, Pierre Paolillo, bien que jeune et robuste, périt de mort violente immédiatement après le départ des missionnaires. Enfin un certain Antoine Musello qui, pour un sac de grains, avait plusieurs fois attesté la calomnie, finit dans l'impénitence, sans prêtre et sans sacrements. Tous les contemporains, dit Tannoia, affirment que, des fauteurs ou complices de la persécution, aucun n'échappa à la vengeance divine.

Un seul pourtant paraissait oublié de Dieu : c'était le prêtre dont l'inconduite avait été la première cause de tant d'iniquités. Dieu lui donna et du temps pour se repentir et des avertissements capables d'ébranler le cœur le plus endurci. A peine les pères avaient-ils quitté Villa, qu'une tempête furieuse éclata sur le village, et la

1. Lettre du 10 juin 1737.

foudre tomba aux pieds du coupable dans sa propre chambre. Il resta longtemps privé de ses sens et comme anéanti, mais ce coup du ciel ne changea nullement ses dispositions. Bientôt il se vit disgrâcié par ce même prince de Colombrano dont il avait fait le complice de ses crimes, puis frappé d'interdit par son évêque à cause de ses scandales, et ces châtiments ne firent que l'endurcir dans le mal. Un an s'était à peine écoulé depuis la fermeture du couvent qu'un matin on trouva l'impénitent au pied de son lit, inanimé et baigné dans son sang. On se rappelle involontairement, en voyant cette triste fin, le mot de saint Grégoire : « Souvent ceux que Dieu a longtemps tolérés, il les frappe de mort subite, en sorte qu'ils ne versent pas avant leur mort une larme de repentir. »

Ainsi se termina cette persécution, dont le démon tira un double profit : les persécutés y perdirent une de leurs maisons, et les persécuteurs, au moins pour la plupart, y perdirent leur âme.

L'époque des missions apporta aux exilés de Villa une diversion à leur chagrin. L'archevêque de Salerne venait de donner un témoignage public de l'importance extrême qu'il attachait à leurs travaux. « Considérant, dit-il dans une lettre du 17 septembre, avec quelle sollicitude nous devons remplir les devoirs de notre charge épiscopale, et réfléchissant en même temps aux moyens les plus efficaces de sauver les âmes dont nous avons la garde, nous mettons toute notre confiance dans le zèle et la prudence des pères de Ciorani, et nous leur laissons toute liberté de prêcher des missions et retraites dans notre diocèse. Pour que leurs labeurs soient profitables à tous, nous leur accordons le pouvoir d'absoudre de tous les cas qui nous sont réservés. Nous ordonnons de plus à tous les prêtres des paroisses qu'ils voudront évangéliser, de leur faire bon accueil et de les aider dans leur saint ministère. » Naturellement, après cette recommandation du premier pasteur, les curés du diocèse réclamèrent à l'envi l'évangélisation de leurs peuples.

Avant de les satisfaire, Alphonse dut prêter main forte à ses confrères de la Propagande, lesquels exigeaient son concours sous peine de lui enlever la fameuse chapellenie dont il touchait les fruits bien malgré eux. « Si vous désirez la conserver, lui écrivirent-ils, il faut coopérer à notre œuvre toutes les fois que vous en serez requis. » Et comme Alphonse tenait aux revenus de la chapellenie, lesquels, joints à la pension qu'il s'était réservée en cédant son droit d'aînesse, l'aidaient à soutenir ses pauvres fondations, il promit de leur venir en aide quand il lui serait possible de le faire

sans nuire aux intérêts de son institut. Par suite de cet engagement, au mois d'octobre 1737, il prêcha tous les jours le grand sermon à la mission que la Propagande donnait à Naples dans l'église du Saint-Esprit. Sa parole apostolique, qu'il y faisait entendre pour la troisième fois, eut un tel succès « qu'on remplirait un volume, dit Tannoia, des conversions opérées pendant ces quinze jours. »

Dès les premiers mois de 1738, pour répondre aux désirs de l'archevêque, il se mit à parcourir avec ses compagnons le diocèse de Salerne. On le vit tour à tour évangéliser Acigliano, Carifi, Fiorino, Pretura, Contrada, Penta, Saint-Georges, Prati et Pellizzano. L'Esprit-Saint parlait par sa bouche, et au besoin faisait de lui, comme des apôtres, un thaumaturge ou un prophète. A Saint-Georges, il prêchait un jour sur la dévotion à la sainte Vierge, quand soudain un éclat de lumière, semblable à un rayon de soleil, jaillit d'une image de Marie placée à la droite du prédicateur, et vint se reposer sur son visage, qui parut absolument transfiguré[1]. Il ne faut pas s'étonner si les habitants, témoins d'un pareil prodige, renoncèrent à leurs habitudes de blasphème, d'ivrognerie et d'immoralité, et si après la mission on ne trouvait plus une seule famille où chaque jour le père et la mère ne récitassent le chapelet avec leurs enfants. A Prati, pendant que le missionnaire se flagellait en chaire, un de ses auditeurs, ému jusqu'aux larmes, lui arracha sa discipline. Après un sermon sur l'excellence de la virginité, une jeune fille dont les noces devaient se célébrer le soir même, se coupa les cheveux, ne voulant avoir d'autre époux que Jésus-Christ.

Pendant son séjour à Carifi, eut lieu une de ces étonnantes prophéties dont notre saint fut favorisé jusqu'à sa mort. Le fait est ainsi raconté au procès de béatification par don Joseph Imparato, de l'ordre des carmes : « Ma mère, Angiola Catalano, pénitente du serviteur de Dieu, était demandée en mariage par un jeune homme de Carifi, son village natal. Elle consulta don Alphonse, qui lui répondit aussitôt de ne point penser à cette alliance, qu'elle aurait pour époux un Napolitain, et que son premier enfant entrerait au carmel. Or, tout se vérifia de point en point. Quatre ans après, un concours de circonstances amena le mariage de ma mère avec don Onofrio Imparato, de Naples, qui fut mon père ; et vers l'âge de quinze ans, malgré les avances que me firent divers religieux, je suivis un instinct secret qui me poussait vers le carmel. »

[1]. Tannoia, qui raconte ce fait, le tenait du P. Villani et de plusieurs témoins oculaires.

Les bénédictions spirituelles que Dieu répandait sur les travaux du zélé missionnaire, lui faisaient oublier les tribulations de la Villa des Esclaves, lorsque le démon, plus furieux que jamais, démolit une autre de ses fondations, sa maison de Scala, le berceau de l'institut, l'ermitage béni témoin de tant de larmes, mais aussi de saintes joies dont le souvenir faisait encore tressaillir son âme. Depuis quatre ans qu'il avait quitté Scala, le peuple était resté fidèle à ses enseignements; les religieuses du Saint-Sauveur prospéraient sous le sage gouvernement de deux âmes vraiment saintes, Mathilde et Marie de Vico, en religion Marie-Raphaël de la Charité, et Marie-Angèle du Ciel, qui furent tour à tour durant de longues années supérieures du couvent. Au contraire, la pauvre communauté des hommes n'avait pu sortir du chétif provisoire où il l'avait laissée. Infidèles à leurs promesses, les administrateurs de la ville ne voulaient fournir aux pères ni habitation convenable, ni église où ils pussent décemment exercer leur ministère, ni revenus suffisants pour leur entretien, et se contentaient d'exploiter leur dévouement, c'est-à-dire de les voir travailler, sans qu'il en coutât une obole à la ville, au salut des âmes et à l'éducation des enfants.

Ce régime ne pouvant durer indéfiniment, après avoir cherché partout un emplacement convenable pour la fondation, Alphonse résolut de s'établir au hameau de Positone, sur le territoire mais à quelque distance de Scala. Un digne chanoine offrait de lui assurer une maison contiguë à une église dont disposaient les municipaux. Mais ils ne cessèrent d'opposer des fins de non-recevoir aux propositions les plus raisonnables, ou d'imposer des conditions absolument injustes, de manière à lasser la patience du supérieur et à décourager les sujets, exposés à perdre la santé dans leur masure inhabitable. En vain le père Sportelli, chargé de négocier cette affaire, essaya-t-il d'arriver à un accommodement : il ne put rien obtenir.

Au fond, les autorités de Scala, en se refusant à tout établissement sérieux, obéissaient, inconsciemment peut-être, à quelques envieux plus préoccupés de leur bien-être personnel que du salut des âmes. Comme à la Villa des Esclaves, on entendit bientôt certains ecclésiastiques déclamer contre la rapacité des missionnaires, l'accaparement des honoraires de messes, et surtout l'intrusion des étrangers dans des chapellenies enlevées aux prêtres du pays. Ces indignes accusations firent déborder le vase, déjà trop plein. D'accord avec Falcoia, Alphonse comprit qu'il fallait mettre fin à

cette situation intolérable. Les sujets reçurent l'ordre d'abandonner Scala et de se transporter au couvent de Ciorani.

Ainsi disparut, le 25 août 1738, six ans après la fondation de l'institut, cette maison de Scala, où il avait pris naissance. Les méchants se réjouirent de cette nouvelle ruine, mais Dieu changea leurs rires en larmes. Les missionnaires étaient à peine sortis de la ville qu'un ouragan détruisit toute la récolte du pays. Quant au peuple, plus chrétien et plus reconnaissant que ses magistrats, il ne perdit pas le souvenir des hommes de Dieu qui l'avaient évangélisé et sanctifié. Longtemps il conserva les saintes pratiques que les pères avaient établies : la visite au saint Sacrement, la récitation du rosaire, la fréquente communion. On voyait les ouvriers, et jusqu'aux portefaix chargés de leurs fardeaux, traverser les rues en égrenant leur chapelet ou en chantant de pieux cantiques. Deux ans après la fermeture de la maison, le père Sabbatini, des pieux-ouvriers, prêchait une mission à Scala. A la fin des exercices, il donna la bénédiction au peuple, puis, ne pouvant plus contenir son émotion à la pensée de tout ce qu'il avait vu et entendu, il s'écria : « Vraiment il n'était pas besoin que nous vinssions à Scala : nous n'y avons pas trouvé un péché véniel volontaire. C'est le fruit des travaux de vos anciens missionnaires. Toutes les pratiques que nous avons coutume d'établir dans nos missions sont ici en pleine vigueur. Malheureux ceux qui ont causé le départ de ces vrais apôtres de Jésus-Christ, mais plus malheureuse encore la ville de Scala qui les a perdus[1]. »

Aussi Alphonse ne put-il abandonner tout à fait cette population qu'il ne cessa jamais d'aimer. De temps en temps ses compagnons revenaient prêcher la neuvaine du Crucifix, et lui-même retourna plusieurs fois à Scala pour donner à ses chères filles du Saint-Sauveur les exercices spirituels.

Après avoir raconté comment s'opéra la ruine du couvent, Tannoia rapporte qu'une sainte religieuse entendit, la nuit qui suivit le départ des pères, les esprits de l'abîme célébrer leur triomphe par des danses, des cris et des rires bruyants. Il tenait ce récit de la religieuse elle-même. Le prêtre Izzo, dans sa déposition au procès de béatification[2] relate un fait semblable arrivé à Villa lors de l'expulsion des missionnaires : « Ce jour-là même, dit-il, une servante de Dieu qui se trouvait en oraison aperçut une multitude de démons en grande liesse. Ayant de-

1. Tannoia, liv. II, ch. x.
2. Tome IV, fol. 1630 seqq.

mandé au Seigneur la cause de ces bacchanales de l'enfer, il l fut répondu que les démons fêtaient le départ d'Alphonse et ses compagnons. » Que Dieu ait fait voir à ces saintes âmes l démons dansant sur les ruines de ces deux couvents, cela n'est p de foi, bien qu'affirmé par des témoins digne de foi; mais q les esprits infernaux se soient réellement réjouis en ces deux circon tances, qu'ils aient poussé des cris de joie en voyant le prêt attaquer le religieux et le pasteur s'armer contre l'apôtre, ce n'est pas douteux. Le vrai triomphe de Satan, c'est de voir les so tiens de l'Église se déchirer les uns les autres et se creuser m tuellement leur tombeau, au grand détriment des peuples qui le sont confiés.

CHAPITRE IX.

LES SOLITAIRES DE CIORANI.

1739-1740.

Travail de sanctification. — Les neuf solitaires. — Résolutions d'un supérieur. — La retraite de quarante jours. — Nouvelle Thébaïde. — Courses apostoliques. — Pèlerinage au couvent. — La pluie miraculeuse. — Un soulèvement. — Le chevalier de la *Porta Nuova*. — Deux déserteurs. — Le vœu de persévérance. — Le jeune porte-étendard.

Jamais œuvre ne fut plus traversée que l'œuvre de notre saint. Ses premiers compagnons l'abandonnent, ses novices désertent l'un après l'autre, ses meilleurs sujets ne trouvent pas moyen d'arriver au sacerdoce, ses maisons s'écroulent après quelques années. Et l'avenir ne paraît pas plus rassurant que le passé. Devant lui se dressent toujours les barrières du droit canonique, l'opposition intéressée d'une partie du clergé, et les lois persécutrices que prépare dans l'ombre le despotisme régalien. Il semblait qu'en pareille circonstance la prudence commandât de ne pas lutter plus longtemps contre l'impossible et de ne pas courir au-devant d'un échec certain; mais l'amour, dit l'*Imitation*, ne connaît pas d'impossibilité. Alphonse aime le peuple, et le peuple désire la parole du salut comme le cerf altéré désire l'eau des fontaines; Alphonse aime Jésus, et le Dieu rédempteur lui crie de sauver les âmes rachetées par son sang : confiant en Dieu, il n'abandonnera pas sa sublime vocation, mais plus ferme encore que le juste d'Horace, il avancera sans crainte à travers les ruines, *impavidum ferient ruinæ*.

Loin de considérer la perte de ses deux premières maisons comme un désastre, il y vit une nouvelle grâce, car en rétrécissant le champ de bataille, Dieu lui procurait l'inappréciable avantage de concentrer la petite troupe qui combattait sous ses ordres. « Il nous faudra réfléchir mûrement, écrit-il à Falcoia, avant d'accepter de chétives fondations. Notre petit nombre exige que nous

soyons réunis. Dieu a permis les dernières épreuves, et c'est ce q me console, parce que nous étions trop dispersés. Là où les suje ne sont pas assez nombreux, j'en ai fait la triste expérience, l'o servance se relâche, la ferveur se refroidit, la persévérance e en danger. Qu'un père s'absente du chœur pour prêcher ou confe ser, ce qui arrive fréquemment, il n'y a plus d'office en commu Les exercices de piété, les retraites même se font difficilement. L conférences domestiques, les chapitres, les récréations perdent le attrait. Je vous assure que tout cela mérite considération [1]. » Il rés lut donc de mettre à profit ces quelques années de concentratio forcée pour affermir ses sujets dans la vie religieuse.

Heureusement la nouvelle maison de Ciorani, son unique refuge, pouvait abriter tous les exilés. On n'avait encore construit qu'une aile du couvent, mais le bâtiment contenait assez de cellules pour y installer la petite communauté, et au besoin quelques novices et retraitants. A côté de la maison s'élevait une modeste chapelle, qu'Alphonse bénit au mois de juillet 1738. Il y plaça le saint Sacrement, le Dieu de son cœur, et la statue de Marie, sa tendre Mère. Dès lors c'est dans ce pieux oratoire qu'il exerça son ministère : c'est là qu'affluèrent les pénitents, non seulement de Ciorani, mais des pays les plus lointains. Depuis deux ans, confiant dans son zèle et sa prudence, l'archevêque de Salerne l'avait investi de ses pouvoirs pour tout l'archidiocèse, de sorte que, dit Tannoia, « la petite chapelle de Ciorani devint bientôt une autre basilique vaticane ».

Cette organisation matérielle facilitait singulièrement l'observance régulière. Le moment était donc venu de travailler, tout en continuant les missions, à la sanctification des sujets, afin de faire de ces premiers membres de l'institut des colonnes assez fortes pour résister aux vents et aux tempêtes. Falcoia sous ce rapport pensait comme Alphonse : « Il faut rentrer au nid, lui écrivait-il, pour fortifier ses ailes, afin de pouvoir prendre son essor sans danger. Mieux vaut former de bons missionnaires que de prêcher beaucoup de missions et de produire des fruits chétifs et sans saveur, au détriment de la plante peu enracinée. Vous avez entre les mains une œuvre sublime, une œuvre divine, qui produira dans l'Église de très excellents fruits, *frutti grandissimi*. Faites bien ce que vous faites; dévouez-vous entièrement à cette œuvre [2]. »

Du reste, l'acier était de bonne trempe et ne demandait qu'à

1. *Corresp. gener.*, I, 64.
2. Lettre de janvier 1738.



être façonné. Cinq pères et quatre frères composaient toute la communauté. Déjà nous connaissons ces hommes généreux, habitués de longue date à tous les sacrifices. Le pieux Mazzini, constitué ministre ou économe, maître éventuel des novices, remplaçait le supérieur en son absence. Le prudent et courageux Sportelli, nommé zélateur, devait veiller à l'observance et accuser au chapitre les délinquants. Le grave et paisible Villani fut spécialement chargé du soin de l'église et du règlement des offices. Rossi continua de s'occuper des constructions et de l'arrangement de la maison. Mazzini prenait soin des frères et des étrangers. Deux pères étaient absents : Marocco, toujours maladif, toujours entraîné vers sa famille, soignait sa santé à Cajazzo, tandis que l'héroïque Sarnelli, malade à Naples, entreprenait une nouvelle croisade contre l'enfer.

Les quatre frères laïques marchaient avec ardeur sur les pas de ces vaillants religieux. Vitus Curzius était arrivé, par le dur sentier des humiliations et des austérités, à l'oraison la plus sublime. Rendina méditait toujours le mot d'Alphonse : « Si tu ne veux pas te faire saint, retourne d'où tu es venu. » Francesco Tartiglione n'appartenait à la congrégation que depuis deux ans. Il exerçait à Capoue le métier de tailleur, quand il entendit un jour raconter qu'un certain Alphonse de Liguori avait quitté le monde pour se consacrer à Dieu et vivre saintement dans un ermitage avec quelques compagnons. Immédiatement François s'était présenté au couvent de Scala comme tailleur ou comme homme de peine, prêt à n'importe quel service. De fait il participa dès lors aux misères des trois fondations, veillant à tout, aidant ses frères, ne reculant devant aucune besogne. Le dernier arrivé, Joachim Gaudiello, n'était âgé que de dix-neuf ans. Neveu du curé de Ciorani, innocent et pieux comme un ange, il entendait souvent les gens du pays parler avec admiration de l'austérité et de la régularité qui régnaient au couvent. « Qui veut se faire saint, lui disait-on, doit entrer à Ciorani. » Gaudiello, brûlant de se faire saint, sollicita son admission et vécut de manière à se tresser vite une belle couronne.

Afin de se rendre plus apte à pousser dans la voie de la perfection cette phalange d'élite, Alphonse inaugura cette nouvelle période par sa retraite de dix jours. Or, sur les devoirs d'un bon supérieur, voici les résolutions que Dieu lui suggéra, résolutions qui peuvent être utiles à d'autres qu'à lui.

1. Observer la règle *ad litteram*. Ne point m'écarter de ses prescriptions et ne point en dispenser les sujets si ce n'est pour la

plus grande gloire de Dieu. La transgression des règles par les supérieurs scandalise les subordonnés et les porte aux mêmes infractions.

2. Dans le gouvernement de la congrégation, préférer toujours le bien de celle-ci aux œuvres du dehors.

3. Traiter les pères le mieux possible, vu les faibles ressources de la maison. Les pourvoir du nécessaire en fait de nourriture, de vêtements, de literies; surtout procurer aux malades l'assistance d'un médecin, et, si la maladie se prolonge, les visites de leurs confrères.

4. Ne jamais punir pour des fautes qui me concernent personnellement, sinon dans un cas d'extrême nécessité, et alors charger un autre de faire la réprimande, à moins cependant que la charité ne m'empêche de manifester la faute commise. Ne jamais parler des défauts des autres, même des défauts naturels, sans une véritable nécessité.

5. Dans les conversations, surtout après le repas du soir, entretenir la communauté de choses spirituelles, soit des actions des saints, soit de leurs maximes et de leurs pratiques. Il faut que la récréation soit commune, et chacun doit parler de manière à être entendu de tous [1]. »

D'après ces résolutions, on voit qu'Alphonse exigeait de ses inférieurs l'observance régulière et la vie parfaitement commune, mais rien de plus. Père rempli d'attentions et de charité, il voulait procurer à ses enfants tout le nécessaire, laissant à chacun d'eux le soin de s'imposer des mortifications surérogatoires. Quant à lui, non seulement il observait la règle *ad litteram,* comme il se l'était prescrit, mais il allait bien au delà. Il se réserva dans la nouvelle maison la cellule la plus étroite et la plus pauvre, véritable taudis de mendiant. Un prêtre de ses amis, Charles Zampoli, qui l'aidait dans ses missions, dépeint « ce réduit, situé sous un escalier, garni pour tout mobilier d'une misérable table et d'un lit, long de quatre palmes, où le serviteur de Dieu pouvait à peine s'étendre pour prendre un court repos. » C'est là qu'il passait ses jours, priant, travaillant, souffrant parfois un véritable martyre. Il ne sortait de cette prison que pour aller prier au pied de l'autel ou se rendre au confessionnal.

Ainsi l'apôtre se faisait chartreux à la maison, donnant à tous l'exemple de la vie solitaire et mortifiée. Ses frères suivaient


1. Déposition du P. Negro au procès de béatification.

comme lui ce chemin ardu de la contemplation. Ils demandèrent de faire l'un après l'autre ce qu'on appelait alors la retraite de quarante jours. Dans les premiers temps de l'institut, la règle prescrivait non seulement de copier les traits du Sauveur en s'appropriant ses vertus, mais même de reproduire les différentes phases de sa vie. Le noviciat, c'était Bethléem : l'aspirant devait y redevenir enfant, innocent, humble, simple, comme l'enfant de la crèche. L'étudiant devait mener la vie cachée de Jésus à Nazareth, travailler comme lui, obéir comme lui, croître comme lui en sagesse et en grâce. Alors commençait la vie publique, la vie du missionnaire; mais avant de se manifester, comme Jésus il fallait aller au désert et vivre sur la montagne dans la prière et la pénitence durant quarante jours. A la suite de cette retraite, on s'engageait par vœu à prêcher des missions au peuple partout où les supérieurs le jugeraient convenable, fût-ce dans les pays infidèles.

Alphonse avait passé ces quarante jours de solitude dans la grotte de Scala; Sarnelli, dans l'ermitage de Vignarello, près de la Villa des Esclaves; Sportelli, dans le secret de sa cellule. Les autres pères réclamèrent la même faveur. Mazzini se retira le premier sur la sainte montagne, et l'on peut juger des hauteurs où son âme s'éleva, non seulement par ses graves et saintes résolutions, mais surtout par cette déclaration qui les termine : « Le trente-neuvième jour de ma retraite, il a plu au Seigneur de me faire comprendre, par un rayon de sa divine lumière, que Dieu est le tout de chaque homme et qu'en dehors de Dieu tout n'est rien. Pénétré de cette vérité, je ne veux plus me réjouir qu'en Dieu ni ne m'affliger que de l'offense de Dieu, même dans les plus grands revers, même si la congrégation venait à périr. L'offense ou le plaisir de Dieu, voilà pour moi la seule cause d'allégresse ou de chagrin. » Puis, s'animant au combat contre lui-même, il s'écrie : « Soldat de carton, je me tiens dans l'attitude d'un homme qui va pourfendre l'ennemi, mais qui ne le touche jamais. C'est ainsi que je lutte contre mon amour-propre, mon ennemi capital. Jean Mazzini, souviens-toi de cet écrit, sur lequel Dieu te jugera. »

Ainsi entraînés par leur chef, retrempés dans la solitude, pères et frères s'élancèrent à l'envi dans les voies de la sainteté. « La Nubie et la Thébaïde, dit Tannoia, n'ont pas vu peut-être de cénobites plus adonnés à la contemplation que nos ermites de Cioranî. Jamais une parole superflue, jamais un pas hors de la cellule sans nécessité, jamais la plus légère infraction à la règle. Chacun remplissait son emploi avec joie et simplicité, puis sollicitait la

permission d'aller à l'église faire sa cour au Roi des rois, le jour, la nuit, et le plus longtemps possible. »

Un des solitaires, le père Villani, a dépeint d'une manière saisissante au procès de canonisation le genre de vie qu'on menait à Ciorani : « Nous habitions, dit-il, une maison bien pauvre, et nous vivions en commun sous des constitutions non écrites encore, mais plus strictement observées que n'importe quelle règle des instituts les plus austères. Tout entiers au recueillement, à la pratique des vertus, aux plus âpres pénitences, nous nous adonnions à la lecture spirituelle, à l'oraison, au travail, avec une sainte ardeur que stimulait encore la vie austère de notre saint fondateur. Parmi nos mortifications, il faut compter surtout celles que nous faisions à table, où l'on nous servait d'ordinaire une simple *minestra*, puis quelques légumes mal apprêtés. Cette maigre nourriture, nous la prenions assis par terre. Nous ne mangions de la viande que par exception. Le serviteur de Dieu se flagellait jusqu'au sang, mais il avait soin de faire disparaître sous une couche de chaux les taches sanglantes dont étaient couvertes les parois de sa cellule. »

La vie contemplative est le véritable foyer de l'apostolat. Celui qui aime Dieu brûle de le faire aimer. Aussi ne faudrait-il pas croire que, durant ces deux ou trois années passées dans la même maison, les solitaires de Ciorani fussent restés inactifs. Chacun d'eux, au printemps et à l'automne, se mettait en campagne à la tête de nombreux auxiliaires. Dans le cours de ces deux années 1739 et 1740, Alphonse prêcha pour sa part plus de vingt missions et retraites.

Déjà, en octobre 1738, quelques mois après la suppression de Scala, une neuvaine de prédications à Nocera de Pagani lui ouvrait la perspective d'un futur établissement. « Les sermons du serviteur de Dieu, dit un témoin oculaire, ses chants angéliques, son zèle incomparable, les fruits abondants de sa parole, firent sur nous une si vive impression, que toute la population le supplia de fonder dans la cité une maison de son institut. Nous ne voulions pas nous séparer de lui. » On verra bientôt que ce vœu fut exaucé.

En novembre, Alphonse, accompagné de neuf prêtres auxiliaires, entrait à Castellamare, à la grande joie de Mgr Falcoia. Bien que gouvernée par un saint évêque, cette ville de dix mille âmes avait plus que toute autre besoin d'une mission. Avec son commerce étendu et ses multitudes d'étrangers, ce Capharnaüm du golfe de Naples brillait moins par la pureté de ses mœurs que par sa situation pittoresque et la douceur de son climat. Alphonse y

remua profondément toutes les classes de la société. Il fit cesser, au moins généralement, les trafics illicites, les haines, les scandales, les pratiques de magie, et surtout la prostitution. Jamais on n'avait vu pareille révolution religieuse, pareil concours d'auditeurs et de pénitents.

Au printemps et à l'automne des deux années 1739 et 1740, ses courses évangéliques rappellent les voyages de Jésus à travers les bourgs et villages de la Galilée. On le trouve tantôt sur la côte d'Amalfi, prêchant le royaume de Dieu aux pêcheurs de la Méditerranée, comme autrefois le Sauveur aux bateliers du lac de Génésareth; tantôt dans les vallées et sur les montagnes du diocèse de Salerne, cherchant les brebis égarées. Ainsi le virent passer successivement et semer la divine semence, Furore, Conca, Casale, Castiglione, Saint-Cyprien, Lanzara, Mercato, Calvanico, Coverchia, Fisciano, Saint-Sauveur, Eboli, Oleano, Montecorvino, Savignano, Bracigliano, et d'autres villes ou villages. Partout les foules accouraient pour l'entendre, partout le péché fuyait devant lui, partout refleurissaient les vertus chrétiennes et la fréquentation des sacrements.

Et afin qu'il y eût similitude parfaite entre le disciple et le Maître, de même que Jésus laissait parfois les pauvres de la Galilée pour aller à Jérusalem prêcher aux docteurs du Temple, de même le Seigneur voulut qu'Alphonse interrompît le cours de ses missions populaires et se rendît dans la capitale du royaume pour y annoncer aux prêtres la parole de Dieu. En 1739, le vénérable supérieur de la propagande le chargea de la retraite annuelle du clergé. « Tous nos confrères, écrivait-il, et tous les prêtres de Naples réclament le grand missionnaire. Outre la puissance que l'exemple de sa sainte vie confère à ses paroles, il prêche avec une ferveur si communicative, une onction si touchante, qu'il est impossible de lui résister. »

Aux travaux apostoliques du dehors venait s'ajouter le ministère très fructueux de la prédication et de la confession à la maison. Le zèle d'Alphonse et de ses compagnons, leur grande réputation de sainteté, leur compatissante charité pour les pécheurs, attiraient à la chapelle du couvent une foule de pénitents et d'âmes pieuses. Ciorani devenait un lieu de pèlerinage où Dieu, disait-on, accordait des grâces de choix. Et de fait, on y respirait comme un air du ciel qui rafraîchissait l'âme brûlée par les ardeurs de la terre et lui donnait la force de s'élancer vers Dieu. Les pécheurs s'y sentaient mal à l'aise et se frappaient la poitrine, les justes y trouvaient des

joies divines : témoin la vocation du père Gaspard Corvino. Ce jeune Napolitain, postulant dans un autre ordre religieux, passait un jour à Ciorani. L'idée lui vint d'entrer à l'église pour y entendre la messe. Un prêtre était à l'autel. Le jeune homme le vit si profondément recueilli, si plein de ferveur et d'amour qu'il en fu saisi jusqu'au fond de l'âme. « C'est ici que je veux vivre et mourir, » se dit-il. Immédiatement il alla frapper à la porte du couvent pour solliciter son admission. Le bon frère vécut saintement dans l'institut et y persévéra jusqu'à la mort.

Un miracle éclatant vint encore accroître la vénération publique dont Alphonse était l'objet, et par là même l'entraînement des fidèles vers Ciorani. Au mois de juillet 1740, une longue sécheresse désola les environs de Sanseverino, et mit les arbres et les moissons en grand danger de périr. Confiants dans la puissante intercession du saint fondateur, les habitants d'Aquarola, village peu distant de Ciorani, le supplièrent de leur prêcher les saints exercices afin d'attirer la miséricorde de Dieu sur eux et sur leur pays dévasté. Ces pauvres gens firent tant d'instances qu'il eut pitié de leur détresse. Après avoir invoqué le Seigneur, il leur promit qu'à certain jour déterminé la pluie tomberait en abondance. Aucun indice n'annonçait alors une pareille faveur du ciel. « Or, affirme Nicolas Montefuscoli, j'ai entendu la prophétie, et j'en ai vu l'accomplissement. Au jour indiqué, on aperçut au-dessus de Salerne un tout petit nuage. Alphonse l'observa quelque temps d'une fenêtre de sa chambre, puis il étendit les bras comme pour l'attirer, et, se prosternant à terre, il implora la miséricorde de Dieu en faveur du peuple. A peine s'était-il mis en prière que le ciel s'obscurcit, le tonnerre fit entendre de sourds grondements, les éclairs sillonnèrent les nues, et la pluie tomba sans interruption durant cinq heures. Le saint remercia aussitôt le Dieu qui l'avait exaucé, et le peuple, convoqué par lui à l'église, unit ses actions de grâces à celles de son bienfaiteur. Je sais ce fait de science certaine, ajoute le narrateur, et je l'atteste sous la foi du serment, car il s'est passé en ma présence. »

Ces faveurs célestes expliquent l'affluence extraordinaire des pèlerins et des pénitents à l'église de Ciorani. Le couvent lui-même ne pouvait plus contenir les retraitants, bourgeois, gentilshommes, prêtres, jeunes clercs, qui venaient faire les saints exercices sous la direction des pères. Alphonse ou l'un de ses confrères y prêchait la retraite aux ordinands des diocèses voisins. Ils accouraient si nombreux que très souvent on manquait de place pour les rece-

voir, de sorte que l'on se vit dans la nécessité d'ajouter une aile au bâtiment habité depuis deux ans. Mais où trouver les ressources nécessaires pour entreprendre cette nouvelle construction? Le père Rossi, qui devait diriger les travaux et payer les ouvriers, ne croyait pas prudent de commencer une œuvre aussi coûteuse sans un sou dans la caisse.

Sur ces entrefaites, Dieu enleva de ce monde l'archevêque de Salerne, don Fabricius de Capoue, si dévoué aux pères de Ciorani. Son successeur, Mgr Rossi, appréciait également leurs services et vénérait profondément leur digne supérieur. Quand Alphonse alla le féliciter de sa promotion, l'archevêque lui saisit la main et la baisa pieusement devant tout son entourage. Lors de sa première visite au couvent de Ciorani, il fit aussi remarquer que le bâtiment était insuffisant pour recevoir les retraitants, surtout les jeunes clercs qui venaient se préparer aux saints ordres, et insista sur la nécessité de commencer sans délai les travaux d'agrandissement. Le saint vit dans ce désir du premier pasteur un signe de la volonté de Dieu ; mais le père Rossi, positif comme tout bon financier, objecta de nouveau le manque de ressources. « Mon cher père, lui dit Alphonse, nous ne devons pas agir à la manière des séculiers. Quand les séculiers veulent bâtir, ils ramassent d'abord l'argent nécessaire pour solder les dépenses, puis seulement ils se mettent au travail. Nous devons faire tout le contraire : mettons la main à l'œuvre, et demandons à la Providence de payer les ouvriers. Avec votre système, vous ne poserez jamais une pierre sur l'autre. » Rossi se le tint pour dit, et inaugura les travaux au mois de juillet 1740, ayant pour tout capital un sequin, qu'il avait emprunté au garde du baron Sarnelli.

La bonne Providence ne trompa point la confiance du saint fondateur. Les habitants de Ciorani lui vinrent en aide malgré leur pauvreté ; l'archevêque se montra très généreux ; Falcoia lui fournit cent ducats ; une dame de Solofra, quatre cents ; divers bienfaiteurs, des sommes plus ou moins considérables. Un jeune homme se présenta un jour au père Rossi sous prétexte de lui demander certains renseignements sur l'institut. L'entretien terminé, l'inconnu lui glissa un papier dans la main, en le priant de dire une messe à son intention. Rossi trouva dans ce papier cent ducats d'or, et ne revit jamais le mystérieux donateur.

Toutefois ces offrandes, si généreuses qu'elles fussent, ne pouvaient suffire aux grandes dépenses que nécessitaient les constructions commencées. N'écoutant que son zèle, don André Sarnelli s'avisa de

représenter à l'archevêque que les curés, devant tous profiter des travaux des missionnaires, devaient tous s'imposer une légère contribution pour achever la bâtisse. Mgr Rossi trouva cette observation d'autant plus juste que les pères du Saint-Sauveur donnaient les missions à leurs frais, sans imposer la moindre charge, ni pour le logement ni pour leur entretien, au curé ou à ses paroissiens. Il adressa donc une circulaire aux archiprêtres pour recommander l'œuvre des missions et prélever, sur les revenus des églises et des chapelles, une taxe, minime du reste et presque insignifiante, en faveur des constructions de Ciorani. Rien de plus équitable, mais quand il s'agit des intérêts matériels, il faut compter non avec la raison mais avec la cupidité. La circulaire de l'archevêque faillit occasionner une révolution.

Dans le diocèse de Salerne se rencontraient comme partout ailleurs des ecclésiastiques hostiles aux missionnaires. Les relâchés voyaient en eux des censeurs de leur conduite, les envieux jalousaient leurs succès et leur popularité, des cupides leur reprochaient d'accaparer les dons des fidèles. Ces ennemis-nés des religieux profitèrent de la malencontreuse taxe pour les accuser de ruiner le clergé séculier. On oublia la sainteté d'Alphonse et les services rendus au diocèse; on ne s'occupa que de la question d'argent, question intéressant toutes les familles, parce que presque toutes comptaient un prêtre parmi leurs membres. Comme à Villa, comme à Scala, les meneurs s'enhardirent jusqu'à machiner l'expulsion des pères de Ciorani. Ils osèrent même demander au curé de cette paroisse, le pieux et zélé Gaudiello, de leur prêter son concours pour obtenir la fermeture du couvent, mais ils ignoraient à quel homme ils avaient affaire. « Comment! leur répondit Gaudiello avec indignation, ces saints prêtres affrontent des fatigues inouïes, se ruinent la santé au service de mes paroissiens, et vous me croyez assez criminel pour comploter leur expulsion, assez ennemi de mon peuple pour le priver d'un pareil secours! Et il les congédia sans même vouloir entendre leurs récriminations. Au lieu de rougir de leur conduite, ils allèrent chez l'archevêque plaider leur cause « contre ces religieux rapaces qui s'enrichissaient, disaient-ils, des dépouilles du clergé. » L'archevêque se mit à rire de cette stupide accusation. « Je connais don Alphonse de Liguori, leur dit-il. Chevalier comme je le suis moi-même, s'il a quitté le monde, il l'a fait non pour s'enrichir de vos biens, dont il n'avait nul besoin, mais par un libre choix de sa volonté. Et maintenant, en parcourant les villes et les villages, il ne cherche point à garnir sa bourse, mais à

gagner des âmes à Dieu. » Ayant ensuite infligé à ces détracteurs la réprimande qu'ils méritaient, l'archevêque leur déclara qu'il prenait les missionnaires sous sa protection et qu'il les défendrait envers et contre tous, eux et l'œuvre sainte à laquelle ils avaient voué leur vie.

Cette levée de boucliers contre son unique couvent alarma d'autant plus notre saint que l'incident aurait pu en provoquer un autre beaucoup plus grave. En 1736, lors de la fondation de Ciorani, nulle autorisation gouvernementale n'était encore requise pour ouvrir un couvent ou fonder une congrégation religieuse. Mais le ministre Tanucci, voulant à tout prix diminuer le nombre des prêtres et des moines, venait d'inaugurer ses mesures régaliennes par la confiscation du droit des citoyens en matière de fondations. Un décret royal du 9 avril 1740 prohibait l'ouverture d'une maison religieuse non autorisée par le gouvernement. Or, comme la maison de Ciorani, fondée quatre ans avant ce décret, ne jouissait d'aucune autorisation, on pouvait craindre que le roi, trompé par les prêtres malveillants ou excité par son ministre, ne profitât de l'érection du nouveau bâtiment pour donner à la loi un effet rétroactif. De ce coup, Alphonse se fût trouvé sur la rue, sans abri, et sans espoir de continuer son œuvre. Plusieurs fois il reçut avis que le gouvernement préparait une enquête à ce sujet, et l'on fit en communauté des prières particulières aux saints Apôtres et à l'archange saint Michel pour conjurer la catastrophe. L'énergie de l'archevêque Rossi désarma les ennemis du couvent et peut-être éclaira Tanucci sur le danger d'ouvrir la persécution religieuse par une mesure trop évidemment illégale. Quoi qu'il en soit, Alphonse n'eut pas à souffrir en cette occasion du décret tyrannique de 1740, décret qui lui fera subir jusqu'à sa mort un véritable martyre.

Le complot des malintentionnés n'eut d'autre effet que de mettre en relief le dévouement des habitants de Ciorani envers leurs missionnaires. A la nouvelle des accusations intentées contre eux, ils envoyèrent une députation à l'archevêque pour témoigner du zèle et du parfait désintéressement d'Alphonse et de ses compagnons. Quant à la malheureuse taxe, cause occasionnelle de cette prise d'armes, nul n'insista, comme bien on pense, sur son recouvrement; mais Dieu trouva un autre moyen de tirer d'embarras son fidèle serviteur. Un jour de détresse, ne sachant à qui recourir, il commanda aux pères et aux frères d'adresser une requête au très saint Sauveur. La requête signée, il la déposa dans le tabernacle, et partit aussitôt pour Naples, où l'appelait un chevalier de ses

amis, candidat au Siège, c'est-à-dire au Conseil de la Porte-Neu... En sa qualité de chevalier napolitain, Alphonse avait droit de s... frage dans les élections. Il arrivait au quartier de la *Porta-Nuo...* pour donner son vote, et s'efforçait de pénétrer dans l'enceinte ré-servée, quand un des gardes, voyant cet étranger monté sur son âne, la barbe et les cheveux mal soignés, la soutane presque en lambeaux, le prit pour un mendiant et le repoussa du bout de sa hallebarde. Alphonse s'arrêta en souriant, mais le candidat l'aperçut, courut vers lui, et, non content de le saluer du geste selon l'usage, lui baisa respectueusement la main. L'élection fut favorable au digne chevalier qui, non content de remercier notre saint par d'affectueuses paroles, lui mit, avant de le quitter, une bourse dans les mains. Or cette bourse, c'était la réponse de l'hôte du tabernacle : elle contenait de quoi achever les constructions. « A ce prix, disait plaisamment Alphonse, je donnerais mon suffrage même au fils du boulanger. »

Mais il était écrit qu'il ne sortirait d'une épreuve que pour en subir une autre. Nos lecteurs se rappellent ce vaillant prêtre de Cajazzo, Julius Marocco, entré au noviciat quatre ans auparavant, malgré l'opposition de ses parents. Il avait rendu bien des services et montré en maintes circonstances son attachement à l'institut. Comme il était souffrant et maladif au moment de l'expulsion de Villa, Alphonse l'avait laissé dans sa famille, autant pour négocier le retour des pères que pour soigner sa santé. Rentré à Ciorani après un assez long séjour au milieu des siens, Marocco trouva bien dure la vie du couvent et demanda de retourner quelque temps encore à Cajazzo pour achever de se guérir. Ne voulant pas éteindre la mèche qui fume encore, le saint lui accorda cette permission, puis quelque temps après le supplia de rentrer. « Dieu me veut dans l'institut, lui répondit Marocco, mais bien portant, de manière à lui rendre service. — Mon cher Julius, lui fut-il répondu, que faites-vous donc de votre vocation? Rappelez-vous que de saints personnages l'ont déclarée certaine. Vous étiez alors si détaché de vos parents, et maintenant vous vous laissez vaincre par la chair et le sang! Revenez au plus vite au milieu de nous. Ne croyez pas que nous vous aimions moins qu'auparavant. Vous trouverez ici plus que des frères, plus qu'une mère. Nous soupirons tous après votre retour, bien que vous nous ayiez à peu près reniés. Je vous en conjure, par amour pour Marie notre mère, quittez Cajazzo aussitôt que vous aurez reçu cette lettre. Vos infirmités vous quitteront peut-être en même temps, et si elles vous empê-

chent de rendre ici de grands services, vous n'en serez pas moins notre compagnon et un ami dont nous ne voulons pas nous séparer. »

A ces exhortations, pourtant si paternelles, Marocco resta sourd, et il quitta l'institut pour devenir curé d'une petite paroisse à côté de Cajazzo. Or le saint pleurait encore cette défection, quand un autre de ses compagnons, le père Majorini, se laissa également aveugler par cet amour désordonné de la famille. La tentation prit un tel empire sur lui qu'un soir, découragé et comme halluciné, il s'enfuit de Ciorani pendant que la communauté était réunie au chœur. Trois jours après, le fugitif écrivait à ses confrères cette lettre qu'on ne pourrait expliquer si l'on ne connaissait la faiblesse du cœur de l'homme : « Comment vous remercier, chers compagnons, du bien qu'a fait à mon âme votre sainte société? Je ne puis m'acquitter des obligations que j'ai contractées envers vous, mais le bon Dieu, je l'espère, daignera suppléer à mon impuissance. S'il fallait seulement verser tout mon sang pour vous, je n'hésiterait pas à le faire. A genoux devant Dieu et devant vous, mes chers compagnons, je vous demande pardon des chagrins que je vous ai causés, bien que jamais je n'aie eu la volonté de vous faire la moindre peine. Toujours j'ai parlé de vous avec bonheur, toujours je parlerai de vos vertus et des saints exemples que vous m'avez donnés. Oh! que vous êtes heureux! Moi, je pleure ici ma faiblesse et ma disgrâce. J'envie votre sort, et quiconque ne l'envie pas n'a ni le sens du divin ni même le sens commun. » Majorini ne pouvait pas dire plus éloquemment : « Je vois le Thabor, je voudrais y monter, mais le cœur me manque. »

Le retour en arrière de ces deux religieux inspira au saint fondateur de sérieuses réflexions. Marocco et Majorini avaient perdu leur vocation non par malice mais par un amour déréglé de la famille, contre lequel ni vœu ni promesse ne prémunissait jusque-là les membres de l'institut. Auraient-ils cédé à la tentation si un lien sacré les eût arrêtés sur cette pente glissante des affections humaines? Ces considérations le décidèrent à dresser devant l'instabilité du cœur la barrière du vœu et du serment.

Le 21 juillet 1740, veille de la fête de sainte Marie-Madeleine, après les premières vêpres, les pères et les frères se réunirent à l'oratoire autour de leur chef. C'étaient les quatre choristes, Jean Mazzini, César Sportelli, Xavier Rossi, André Villani, et les quatre frères laïques Vitus Curzius, Janvier Rendina, François Tartaglione, Joachim Gaudiello. Le père Sarnelli, malade à Naples, ne put se

rendre à Ciorani en cette circonstance solennelle. Depuis long-
temps tous s'étaient irrévocablement consacrés à Dieu, mais il
voulaient contracter en ce jour l'engagement sacré de mourir plu
tôt que d'abandonner l'institut, et cela sous l'obligation du vœu
comme sous la foi du serment. La congrégation n'ayant pas d'exis
tence canonique, Alphonse n'avait aucun titre qui l'autorisât à re
cevoir officiellement des vœux au nom de l'Église. Ils convinre
donc de faire leur oblation entre les mains de Mgr Falcoia, que to
vénéraient en sa double qualité d'évêque et de directeur. Ap
avoir adressé aux siens une chaleureuse allocution sur le bonhe
de se lier à Dieu pour le temps et pour l'éternité, Alphonse s'a
procha de l'autel, où chacun de ses compagnons le suivit à son to
et tous s'engagèrent « par vœu, moyennant la grâce divine et
mérites du sang de Jésus-Christ, à persévérer jusqu'à la m
dans la congrégation du Saint-Sauveur [1]. »

Or, neuf mois seulement après l'oblation des neuf solitaires d
Ciorani, il plut au Seigneur d'enlever de ce monde le plus jeune
d'entre eux, le doux et pieux Gaudiello, pour en faire au ciel
l'ange protecteur de l'institut. Trois années s'étaient à peine écou-
lées depuis son entrée au couvent, et ces trois années lui avaient
suffi pour se faire saint, selon sa naïve expression. Il s'envola au
séjour des bienheureux, laissant le couvent et tout le pays embaumés
du parfum de ses vertus. Gaudiello avait aimé l'humilité jusqu'à se
complaire dans les emplois les plus vils, la pureté jusqu'à ne lever
jamais les yeux sur une femme, l'obéissance jusqu'à s'interdire
toute interprétation, même raisonnable, des ordres donnés par
ses supérieurs ou des prescriptions de sa sainte règle. Don André
Sarnelli, le grand bienfaiteur de la communauté, l'apprit un jou
à ses dépens. Au moment d'une pluie battante, il voulut se réfugi
à la cuisine, local interdit aux étrangers. Sans aucun respect h
main, le frère Gaudiello prit le bienfaiteur par la main et le co
duisit à la porte, c'est-à-dire à la pluie, en alléguant pour exc
les exigences du règlement. Don André, trempé jusqu'aux os n
profondément édifié, s'en alla répétant partout que le couven
Ciorani possédait un frère plus obéissant que les premiers disc
de saint François. Affamé de mortification, cet ange de ver
priva de nourriture, se donna la discipline, se couvrit de c
et de chaînes de fer, jusqu'au jour où, vaincu par la malac
dut passer de longs mois sur un lit de douleur. Il vit approc

1. La formule de ce vœu, signée par Alphonse et ses huit compagnons, s
dans les archives de l'institut.

mort avec le plus grand calme. Comme ses frères lui demandaient il ne regrettait pas de mourir si jeune : « Au contraire, dit-il en souriant, je suis bien heureux de mourir le premier de la congrégation : c'est moi qui porterai l'étendard ! » Pères et frères pleuraient d'attendrissement, lui resta joyeux jusqu'au dernier soupir, riant et embrassant le crucifix. Il n'était âgé que de vingt-eux ans.

Quand Gaudiello rendit sa belle âme à Dieu, le saint fondateur prêchait une mission. Il ne retrouva plus à son retour ce Benjamin de la congrégation, mais tout en versant des larmes, il se réjouit à la pensée que le premier de ses morts était un saint. Afin de conserver à sa famille spirituelle le souvenir du jeune porte-étendard, il lui composa cette épitaphe : « Frère Joachim Gaudiello, modèle de toutes les vertus, copie vivante du Seigneur Jésus, a pris à tâche de reproduire en son âme tous les traits du divin exemplaire : sa patience dans l'infirmité, sa douceur dans l'adversité, son amour de l'obéissance. S'il n'est pas mort comme Jésus sur le bois de la croix, il a aimé la croix d'un immense amour, et c'est en embrassant le crucifix que, le premier de nous tous, il a conquis la céleste couronne. »

A la mort de Gaudiello, huit ans après la fondation, Alphonse comptait en tout huit membres de l'institut : cinq missionnaires et trois frères servants. Des trois maisons qu'il avait créées, il ne lui en restait qu'une seule. La tempête avait abattu les deux premières, et le décret de 1740 interdisait quasi l'espoir de les remplacer par d'autres. N'importe, il envisagea l'avenir sans trembler, comptant sur l'inébranlable fidélité de ses compagnons, sur les prières de l'angélique Gaudiello, et sur la toute-puissance du Dieu qui se rit des décrets des rois et déjoue quand il lui plait les complots de leurs ministres.

CHAPITRE X.

LA GRANDE MISSION.

1741-1742.

Sarnelli à Naples. — Croisade de l'oraison. — Le cardinal Spinelli et les missions populaires. — Alphonse directeur de la croisade. — Spinelli et Falcoia. — Un évêque autoritaire. — Saint-Agnello. — Missions de Fragola et de Casalnuovo. — Postulants nouveaux. — Don Paul Cafaro. — Une instruction pastorale. — Missions autour du Vésuve. — Alphonse et la duchesse d'Isola. — Le menu des missionnaires. — Retour d'Alphonse à Ciorani. — Deux encycliques de Benoît XIV.

Les saints de Dieu sont tous admirables bien qu'ils suivent des voies différentes. Pendant que l'aimable Gaudiello s'épanouissait hâtivement dans la serre chaude de Ciorani, l'austère Sarnelli traînait son corps amaigri par les veilles et les mortifications à travers les rues de Naples, cette voluptueuse Babylone dont il ne cessait de combattre les vices et les scandales. Après son heureuse croisade contre le libertinage, il en commença une seconde contre le blasphème. Non content de dénoncer dans un ouvrage spécial la détestable habitude de blasphémer à tout propos contre Dieu, la Vierge et les saints, il excita les prédicateurs, les confesseurs, les évêques, les magistrats, à entrer en guerre contre les blasphémateurs. Et, grâce à l'énergique coopération du cardinal Spinelli, qui depuis cinq ans gouvernait l'église de Naples avec non moins de sagesse que de fermeté, prêtres et magistrats se liguèrent, ainsi que le demandait l'ardent missionnaire, pour extirper du royaume le grand crime national.

Mais ce n'était pas assez d'empêcher l'offense de Dieu : Sarnelli voulut mettre dans tous les cœurs l'amour de ce même Dieu. Or, en vrai disciple d'Alphonse, il croyait comme lui que l'amour naît de la méditation des choses divines. Il entreprit donc une troisième croisade en faveur de l'oraison mentale, et forma le gigantesque dessein d'en établir la pratique dans tout l'univers. Selon la mé-

thode qui lui avait réussi deux fois, il lança d'abord au milieu des peuples un ouvrage intitulé : *Le Monde sanctifié par l'Oraison mentale,* dans lequel, passant en revue les traditions de l'Église, il démontra que, des catacombes à la Renaissance païenne, cette sainte pratique fut toujours en usage sous une forme ou sous une autre. C'est en la rétablissant dans les paroisses, les séminaires, les familles de son diocèse, que saint Charles Borromée produisit cette magnifique floraison de la piété chrétienne qu'on admire à cette époque de l'histoire. L'auteur prouve ensuite la nécessité morale de l'oraison pour croître et persévérer dans la vertu, puis la facilité de l'introduire dans les paroisses et les familles. Il termine par un certain nombre de méditations que le prêtre doit lire aux assemblées des fidèles.

Le livre était dédié au cardinal Spinelli. « Votre Éminence, disait l'auteur, protègera cette œuvre qu'elle sait appuyée sur l'infaillible autorité des Écritures, vivement recommandée par les saints Pères et les conciles, établie par les souverains pontifes, et pratiquée par de vénérables prélats selon la règle de la primitive Église et des constitutions apostoliques. Vos excellents curés et missionnaires accepteront avec respect vos salutaires ordonnances sur ce sujet. Quelle gloire pour Votre Éminence de suivre le noble exemple de saint Charles, qui, au moyen de l'oraison en commun, réforma les mœurs de tout un peuple, déracina une foule d'abus, rétablit la discipline, et fit de son diocèse un véritable sanctuaire. » Afin d'allumer le feu sacré, non pas seulement à Naples, mais partout où l'on rencontre des enfants de Dieu, Sarnelli adressa le *Monde sanctifié* à tous les évêques de la catholicité.

On trouva la thèse magnifique, mais d'une application généralement impossible. Sarnelli avait prévu l'objection et préparé sa réponse. Par cinq lettres envoyées successivement à tous les évêques, il pulvérisa les difficultés avec cette chaleureuse éloquence qui remue les plus indifférents et donne du courage aux plus timides. De plus, afin de prouver par un exemple qu'il ne s'agissait pas de théories chimériques, il se mit en devoir de les appliquer immédiatement au diocèse de Naples. Sur son conseil, l'archevêque donna l'ordre à tous les prédicateurs du carême de faire chaque matin l'oraison avec le peuple. Quant aux paroisses suburbaines, aux bourgs et villages, il fut décidé qu'on y prêcherait une mission populaire, dont la conclusion serait l'établissement de l'oraison en commun. Les circonstances paraissaient d'autant plus favorables qu'en cette année 1741, à l'occasion de son élévation au

souverain pontificat, le pape Benoît XIV venait d'accorder à l'univers catholique l'indulgence du Jubilé.

Au fond, le succès de la croisade dépendait bien plus des missionnaires du peuple que des prédicateurs de carême. Il n'était pas difficile de réussir dans les paroisses populeuses de la cité; mais où trouver des orateurs assez populaires pour habituer des gens ignorants, grossiers, vicieux, comme on en trouve beaucoup dans les bourgs et les villages, aux pratiques de la piété chrétienne? Il ne manquait pas à la Propagande et dans les congrégations religieuses d'orateurs éloquents et zélés, mais leur genre, approprié aux sermons du carême, ne s'adaptait nullement au but qu'il fallait atteindre. Sarnelli ne l'ignorait pas : aussi en proposant cette mission générale, avait-il choisi son chef de mission, son directeur de la croisade, et ce chef, sur lequel il fondait tout son espoir, c'était son maître vénéré, Alphonse de Liguori. Mais comment le faire accepter, comment surtout obtenir son concours? Aussi bon diplomate que lutteur intrépide, Sarnelli se chargea des négociations.

Il fallait avant tout gagner l'archevêque. Sarnelli lui fit comprendre qu'Alphonse se trouvait merveilleusement désigné pour diriger cette croisade de l'oraison, et cela pour plusieurs motifs. D'abord il n'aurait à changer ni sa méthode ni sa pratique. Selon lui, la mission ne consistait pas précisément à ébranler les masses, ni même à les convertir; il croyait n'avoir rien fait s'il quittait une paroisse sans avoir établi, comme moyen de persévérance, ce qu'il appelait la *Vie dévote*, c'est-à-dire l'oraison en commun à l'église ou dans la famille, la récitation quotidienne du chapelet et la visite au saint Sacrement : ne fallait-il pas ce chef expérimenté pour enseigner avec succès la tactique à suivre dans cette campagne? Ensuite, Alphonse était un saint : or seul un saint pouvait inspirer à tous, missionnaires et fidèles, l'esprit de prière et d'oraison. Enfin, vrai missionnaire du peuple, solide dans ses instructions, digne dans son langage, simple et noble dans ses manières, il lui suffirait de paraître pour inspirer à tous respect et vénération. Les révolutions qu'il opérait dans les villes et les villages prouvaient éloquemment sa puissance sur les âmes. Ajoutez à cela qu'Alphonse n'abandonnait pas les paroisses engagées par lui dans le chemin de la piété. Connaissant la fragilité et l'inconstance de l'homme, six mois au plus après la mission il retournait au milieu de ses convertis pour y renouveler les saints exercices, renouer les fils brisés, consolider les œuvres établies. Qui empêcherait le cardinal

d'amener le saint fondateur à créer aux environs de Naples, une maison de son institut, d'où ses confrères pourraient rayonner dans les provinces évangélisées et maintenir partout la pratique de l'oraison?

Ce plan sourit extrêmement à l'archevêque, qui du reste connaissait Alphonse, ses talents et ses vertus. Il décida immédiatement que le saint missionnaire, à la tête d'une compagnie de prédicateurs choisis dans diverses congrégations, dirigerait toutes les missions napolitaines. Et comme il n'entreprendrait pas une œuvre de cette importance sans l'assentiment de Falcoia, dont il voulait dépendre en tout, on avisa aux moyens de gagner l'évêque de Castellamare. « J'ai parlé ce matin très longuement à l'archevêque, écrivait Sarnelli le 18 février au saint fondateur. Il est entré résolument dans mes vues. Je lui ai dit aussi que vous ne feriez rien sans Falcoia, et que par conséquent il devait écrire à ce dernier une lettre dont je lui ai dicté les idées. Béni soit Dieu! j'ai obtenu en une heure des grâces qu'on n'obtiendrait pas en dix ans. Vous pourriez insinuer à Falcoia qu'il n'aille pas mettre obstacle aux volontés du cardinal, lequel peut vous aider grandement dans vos entreprises. Surtout ne cherchez pas de faux-fuyants. Il faut venir, et soyez assuré que vos succès surpasseront même vos désirs. Je vois un large champ s'ouvrir devant vous et devant l'institut. »

Il est évident par cette lettre que Sarnelli n'avait point agi sans exposer préalablement son projet au saint fondateur. Celui-ci connaissait parfaitement la difficulté d'abandonner pour longtemps la maison de Ciorani. Rossi crachait le sang; Sportelli, très affaibli, se trouvait aux bains de Vico en compagnie de Falcoia, dont la santé déclinait sensiblement; Mazzini et Villani, brisés par les fatigues et les austérités, se traînaient avec peine. Néanmoins, l'œuvre de Dieu et des âmes emportait Alphonse vers ces pauvres Napolitains disséminés autour de la capitale, dont il connaissait si bien les misères spirituelles. Il y avait là une immense moisson à recueillir et un grand exemple à donner à ces milliers de prêtres de Naples dont la froide indifférence voyait sans s'émouvoir la perte de leurs frères, leurs compatriotes et leurs voisins. Ensuite il regardait comme souverainement important pour l'institut d'obtenir l'appui du cardinal Spinelli, qui jouissait d'une grande influence à Naples et à Rome. En ce temps de régalisme, où un simple décret de Tanucci pouvait anéantir Ciorani, un refuge dans l'archidiocèse deviendrait peut-être le port du salut. Ces considérations engageaient le saint à favoriser les desseins de Sarnelli,

mais avant d'agir, il attendit, selon sa coutume, la décision de Falcoia.

Celui-ci ne tarda pas à recevoir la demande du cardinal, demande trop habilement rédigée pour qu'on n'y aperçoive pas à chaque phrase la main de Sarnelli. « Votre Seigneurie illustrissime comprendra, disait Spinelli, que j'aie grandement à cœur la culture spirituelle d'une partie de mon troupeau abandonnée dans les bourgs et villages de mon diocèse. Les besoins spirituels des prêtres qui habitent ces localités me donnent surtout de graves inquiétudes et me font depuis longtemps chercher un moyen efficace d'arriver à une réforme salutaire. Ayant appris dernièrement, non sans de vives consolations, que don Alphonse de Liguori et ses confrères prêchent des missions aux peuples dépourvus de secours, ainsi que des retraites au clergé des campagnes, et que ces saints exercices sont partout accompagnés des plus abondantes bénédictions, j'ai résolu de mettre à profit le zèle de ces hommes de Dieu pour consoler mon âme affligée plus que je ne puis dire à la pensée des graves désordres qui règnent, au sein de nos villages, dans le clergé comme dans le peuple. Je sais que les compagnons de don Alphonse sont encore peu nombreux : aussi me contenterais-je de son concours et de celui d'un de ses collègues. Je fournirai aux deux missionnaires un logement convenable au centre des populations qu'ils devront évangéliser, et si Dieu nous est favorable, comme j'ai lieu de l'espérer, ils pourront s'établir définitivement dans mon diocèse, car si j'ai beaucoup de prêtres zélés à Naples, j'en ai bien peu qui s'inquiètent des pauvres villageois. Je prie donc Votre Seigneurie de seconder mes intentions, de tout point conformes à l'esprit de la vocation que don Alphonse et les siens ont saintement embrassée, vocation du reste bénie du ciel, car j'apprends qu'à la demande de plusieurs évêques ils ont créé des maisons de leur institut, lesquelles sont devenues des foyers de sanctification. Loin de vous opposer à mon dessein, vous userez, je n'en doute pas, de tout votre pouvoir pour déterminer don Alphonse à me prêter son concours. Ce faisant, vous procurerez à Dieu une grande gloire, et à moi une satisfaction dont je vous serai bien reconnaissant. »

Dans cette lettre, on avait fait vibrer toutes les cordes capables d'émouvoir le cœur de Falcoia. La réponse n'en fut pas moins négative et parfaitement motivée. Ce petit chef-d'œuvre est dû à la plume du père Sportelli, en ce moment le compagnon et l'interprète du saint vieillard. « Éminentissime Seigneur, disait-il, je

répondrais immédiatement à vos désirs si je ne me croyais obligé en conscience de vous soumettre les difficultés suivantes, qui me semblent dignes d'être prises en considération. Les missionnaires de Ciorani sont au nombre de cinq, auxquels se sont adjoints quelques frères servants. Plusieurs prêtres qui s'étaient unis à eux les ont abandonnés pour différents motifs. L'un des cinq se trouve ici avec moi pour raison de santé et par ordre des médecins. Les quatre autres souffrent de maladies chroniques et doivent malgré cela maintenir l'observance régulière, pourvoir à l'instruction des frères, au service de l'église et aux besoins spirituels d'une nombreuse congrégation d'hommes qui accourent à Ciorani des villages voisins, prêcher la parole de Dieu, entendre les confessions, donner très souvent des retraites aux ordinands ou aux prêtres, quelquefois au nombre de soixante. A cette besogne écrasante il faut ajouter la surveillance des ouvriers occupés à de nouvelles constructions et les courses évangéliques à travers le grand et pauvre diocèse de Salerne. Or si deux de ces quatre ouvriers s'en vont cultiver un nouveau terrain, qui s'occupera ici des missions, des retraites, des congrégations, du service de l'église et des besoins de la communauté? Ne peut-on pas craindre que leurs collègues, surchargés de travaux, ne prennent leur état en dégoût, ne s'en retournent chez eux, et ne laissent périr la petite plante qui promettait de si beaux fruits? Et nos missionnaires, transplantés à Naples, hors d'une vocation qui consiste à secourir les peuples et les diocèses plus spécialement nécessiteux, ne se verraient-ils pas exposés à végéter et à périr?

« Je comprends, Monseigneur, que votre zèle vous porte à secourir chacune de vos ouailles, mais jetez donc les yeux sur ces milliers de prêtres qui vous entourent, lesquels suffiraient à convertir plusieurs mondes. Quelques prédicateurs bien choisis sanctifieraient vos villes et villages. Il y a soixante ans, les paroisses des environs de Naples formaient comme autant de jardins spirituels, parsemés de belles fleurs de vertus. Cultivés par un petit nombre de Pieux-Ouvriers, les campagnes résonnaient d'hymnes et de saints cantiques. On eût dit la Palestine à l'époque de saint Jérôme. Sans remonter le cours du temps, si aujourd'hui encore quatre pauvres missionnaires réussissent à sanctifier nombre de villes et de villages, quels prodiges n'opèreraient pas tant d'ecclésiastiques doctes et zélés, tant d'illustres congrégations, si tous et toutes voulaient travailler sincèrement et résolûment au salut des âmes!

« Il est vrai, Monseigneur, que cette petite plante de l'institut produit des fruits merveilleux sur ce terrain où la main du Sei-

gneur l'a enracinée et l'arrose des eaux de sa grâce; mais si nous l'arrachons de ce sol pour la transplanter ailleurs, ne va-t-elle pas se stériliser et périr? D'ailleurs je n'ai pas la puissance que vous m'attribuez pour la transplanter et la soutenir. Je ne suis qu'un pauvre arbrisseau bien frêle et bien caduc : la grande humilité de ces serviteurs de Dieu peut seule les porter à s'appuyer sur un pareil tuteur. Je suis un simple trait d'union qui les empêche de se désagréger. Laissez donc près de moi cette petite plante encore faible, jusqu'au jour où, fortifiée par la divine grâce, elle poussera de nombreux rejetons, qui pourront croître en d'autres lieux et spécialement dans votre cher diocèse.

« D'ailleurs l'apparition à Naples de deux pauvres missionnaires de Ciorani tournerait au détriment de tout votre clergé. En les comparant à la multitude de prêtres et de congrégations que renferme la grande cité de Naples, on se demanderait pourquoi ces deux étrangers ont dû s'arracher à leur couvent pour travailler au salut de vos pauvres paysans. Et quelle figure feraient ces deux malheureux quand, parmi tant de prêtres distingués par la vertu comme par la doctrine, ils devraient jouer les premiers rôles!

« Je supplie donc humblement Votre Éminence de laisser croître en paix ces enfants de bénédiction et de leur accorder votre puissante protection pour le plus grand bien de la sainte Église. Je me mets pareillement aux pieds de vos excellents prêtres pour les supplier, au nom de Jésus-Christ, de travailler, tous et chacun, à faire des pauvres gens de la campagne des chrétiens véritables, dignes de posséder un jour le paradis. Prêtres de Jésus-Christ, au prix de quelques fatigues et de légères incommodités, vous sanctifieriez non seulement la Ville et le Royaume mais le monde entier si vous en aviez la volonté. Je ne vous dirai point par quels moyens, car ces moyens vous les connaissez aussi bien que moi, vous qui pourriez être mes maîtres. Je demande seulement à Dieu qu'il vous en inspire la résolution pour sa plus grande gloire, le salut du prochain, votre bonheur éternel, et la consolation de votre bien-aimé pasteur. »

En même temps qu'il adressait au cardinal ces pathétiques réclamations, Falcoia priait Alphonse de se rendre à Naples et de déployer toute son éloquence pour échapper à la besogne qu'on voulait lui imposer. Comme toujours, Alphonse obéit sans raisonner. Il alla trouver l'archevêque, qui le reçut avec une tendresse toute paternelle; mais à peine avait-il commencé sa harangue que celui-ci

l'arrêta par un argument sans réplique : « Je suis votre supérieur, dit-il, et je veux être obéi. » Et comme Alphonse reprenait la thèse de Falcoia sur les diocèses déshérités qui réclamaient son secours tandis que Naples abondait en ouvriers évangéliques, Spinelli lui répondit : « Mon diocèse compte plus de cent mille âmes dispersées dans une foule de villages et de hameaux, et ces âmes ont plus de droit sur vous que celles de tout autre diocèse, puisque c'est ici que vous êtes né. » Alphonse n'avait qu'à s'incliner, car, sa congrégation n'étant pas encore reconnue par l'Église, il restait sous la juridiction du supérieur de la Propagande.

Sens perdre de temps en discussions inutiles, le cardinal institua don Alphonse supérieur et régulateur des missions qui devaient se donner dans les trente-quatre communes suburbaines. Et comme il fallait à ce chef un grand nombre de collaborateurs, il le chargea de choisir dans toutes les congrégations de Naples, sans en excepter la Propagande, les prédicateurs les plus habiles et les plus zélés. « Tout en vous aidant, ils apprendront, lui dit-il, à faire les missions d'une manière profitable au peuple. » Alphonse désigna les prêtres les plus respectables, parmi lesquels plusieurs de ses anciens collègues. On distinguait entre autres l'illustre Mathieu Testa, qui devint lui-même plus tard chef des missions diocésaines, puis grand-aumônier du roi; les prêtres Coppola et Savastano, futurs évêques de Cassano et de Brindes; des prédicateurs renommés, comme Capozzi, de Alteriis, Crisaldi, Caraci, Romano, Colici, et plusieurs autres dont il connaissait le mérite et le dévouement. Sarnelli et Villani devaient s'adjoindre à cette troupe d'élite pour combattre le bon combat sous les ordres de leur vaillant capitaine.

Ces dispositions de l'archevêque blessèrent naturellement la susceptibilité de la Propagande. Le supérieur fit remarquer que la société des Missions apostoliques jouissant d'une véritable prééminence sur toutes les congrégations du royaume, c'était au supérieur de cette société qu'appartenait le droit de choisir le chef des missions diocésaines. Il aurait pu ajouter que certains de ses collègues se trouvaient humiliés d'avoir à prêcher sous la dépendance et la direction d'un homme qu'ils avaient autrefois exclu de leurs rangs pour cause d'indignité. Mais ces réclamations de l'orgueil froissé ne firent aucune impression sur le cardinal. « Je suis votre archevêque, répondit-il aux mécontents, et comme tel premier supérieur des congrégations du royaume. Les missions dépendent de moi seul, et c'est à moi par conséquent de nommer le chef qui les dirigera. » Il fallut baisser la tête devant cette parole

autoritaire et reconnaître que Dieu se plaît parfois à relever ceux que le monde voulait abaisser.

Alphonse et ses deux compagnons ayant à faire un assez long séjour dans le diocèse, le cardinal leur assigna pour lieu d'habitation une petite villa dépendante du village de Saint-Agnello, près de Barra. Les trois missionnaires y trouveraient un abri pendant la saison d'été. A côté de la villa se trouvait une église où ils pourraient exercer le ministère. La position centrale de Saint-Agnello leur permettrait de se transporter facilement dans les bourgs et villages qu'ils devaient évangéliser.

La mission générale ne s'ouvrit qu'au mois de mai. Au lieu de prendre un peu de repos avant le grand combat, Alphonse profita des cinq ou six semaines qu'il lui restait pour appeler à la pénitence trois ou quatre villages du diocèse de Salerne et prêcher dans la ville de Nocera une mission dont nous verrons bientôt les résultats. A l'époque fixée par l'archevêque, il prit avec lui le père Villani, et, suivi de sa troupe d'auxiliaires, inaugura cette glorieuse campagne de l'oraison.

Alphonse débuta par le bourg important de Fragola. Voici les notes consignées dans les Annales de la Propagande sur cette première mission : « En mai 1742, on ouvrit la mission dans les trois paroisses de Fragola. A Sainte-Marie d'Aiello, le père Liguori, directeur général des missions diocésaines, prêchait le sermon du soir; le père Sarnelli, l'instruction catéchistique; le père Testa, l'instruction du matin. A Saint-Georges, le père Villani, compagnon du père Liguori, présidait les exercices. Le père de Alteriis, aidé du père Colici, évangélisait Saint-Marc. Au cours de cette mission, on planta la croix commémorative, on établit la pratique de l'oraison mentale, des conférences ecclésiastiques, et la protestation mensuelle de la bonne mort. Outre les pères ci-dessus mentionnés, intervinrent comme auxiliaires les pères Romano, Capozzi, Crisaldi, Coppola, et d'autres sociétaires de la Propagande. Il y eut des communions spéciales pour les différentes classes, des prédications aux congrégations, et des instructions aux personnes pieuses. » Cet exposé, bien que très succinct, dépeint assez exactement la physionomie générale des missions organisées alors par saint Alphonse, et les moyens employés pour arriver au but final, c'est-à-dire la pratique de l'oraison en commun et la réforme du clergé.

La mission de Casalnuovo suivit celle de Fragola. Ravi des prédications d'Alphonse et des grands résultats obtenus, le seigneur du pays, don Jérôme Cuomo, voulut voir de près le gentilhomme-apôtre.

Accompagné d'un de ses amis, professeur à l'école de médecine, et du fils de ce dernier, il se rendit à la maison qu'habitait le serviteur de Dieu. Or voici comment l'enfant, devenu médecin à son tour, raconte cette visite au procès de béatification : « La maison, dit-il, se composait de trois chambres, qu'Alphonse avait cédées à ses compagnons. Pour lui, il s'était réservé une espèce de réduit souterrain sous un escalier. C'est dans cette cave inhabitée, obscure, humide au point que l'eau suintait sur les murs, que nous trouvâmes le saint missionnaire. C'est là qu'il habitait le jour, et prenait la nuit quelques heures de repos. A la vue de ce taudis malsain, meurtrier, indigne d'un homme de son rang, nous restâmes stupéfaits mais pleins d'admiration pour ce gentilhomme qui poussait le mépris de lui-même jusqu'à se contenter d'un pareil gîte. Le duc fit instances sur instances pour l'emmener dans son palais, mais inutilement. « Je trouve cette chambre très commode, répondit-il en souriant, et j'y suis vraiment fort bien. » Nous sortîmes aussi confus qu'édifiés, ne trouvant point de paroles assez expressives pour louer dignement l'humilité et la mortification du serviteur de Dieu. »

Les chaleurs de l'été forcèrent les missionnaires à interrompre leurs travaux pendant quelques mois. Retirés à Saint-Agnello, ils consacrèrent ce temps de repos à exercer le saint ministère dans l'église contiguë à leur habitation ou dans les chapelles des hameaux voisins. En récompense de leur infatigable dévouement, Dieu leur accorda la faveur qu'ils sollicitaient depuis si longtemps, c'est-à-dire de nouveaux compagnons pour travailler avec eux à étendre le règne de Jésus-Christ. Déjà la mission de Fragola avait amené aux pieds d'Alphonse deux jeunes gens qui le supplièrent de les admettre dans l'institut en qualité de frères servants. Bientôt trois prêtres du diocèse de Salerne, Bénigne Giordano, Cajetano Pepe et Pierre Genovese, sollicitèrent la même grâce. Un sixième postulant, que nous devons faire connaître à nos lecteurs, mit le comble à la joie d'Alphonse et de ses confrères.

C'était un prêtre de trente-cinq ans environ, de haute taille et de figure austère. Originaire de Cava, don Paul Cafaro, c'était son nom, avait hérité de la grande piété de ses parents. Dès son enfance il prêchait la pénitence par sa conduite, fuyait tout amusement, et s'indignait de la moindre parole inconvenante. A six ans, étendu de longs mois sur son lit de douleurs, il étonna les médecins par son courage dans les souffrances. Affamé de mortifications, il prenait sous un prétexte ou sous un autre ses repas à

part afin de faire passer en cachette ses aliments à des enfants pauvres. Chaque semaine il jeûnait deux jours au pain et à l'eau. Vers l'âge de treize ans, il revêtit la soutane et bientôt fit l'admiration de ses maîtres et de ses condisciples par son recueillement, sa ferveur, son amour de l'étude et surtout sa grande mortification. En ce temps déjà il se couvrait le corps de cilices et de chaînes de fer et couchait sur une planche ou sur la terre nue. Ordonné prêtre, il se joignait aux missionnaires pour les aider dans leurs travaux, récitait le chapelet avec les fidèles, expliquait le catéchisme aux enfants, visitait les pauvres, et courait dans les hameaux éloignés entendre les confessions. Pour se reposer de ses fatigues, il se jetait aux pieds de son Dieu et passait en oraison trois et quatre heures chaque jour, souvent dans le cimetière, où il aimait à méditer les grandes pensées de la mort et de l'éternité. Témoin de son zèle et de sa vertu, son évêque le nomma curé de Saint-Pierre de Cava. Alors, ayant charge d'âmes, il ne crut jamais assez faire pour sauver le troupeau confié à ses soins. Du matin au soir on le voyait à l'église ou près des pauvres, des malades, des moribonds. Il poursuivait à outrance les vices et les vicieux, jusqu'à se présenter, armé d'un crucifix, au milieu d'une bande de libertins que sa présence mit en fuite. En peu de temps, grâce à son zèle, la paroisse transformée présenta l'aspect d'un véritable sanctuaire, où l'oraison en commun, le rosaire, la visite au saint Sacrement, les cantiques pieux, avaient pris la place des divertissements profanes. Et le curé de Cava se mourait de scrupules, parce que, disait-il, il ne se donnait pas assez à ses paroissiens! Il s'en ouvrit à Alphonse lors de mission de Sainte-Lucie, dont nous avons parlé, et lui fit part du dessein qu'il avait conçu de quitter sa cure pour mener une vie plus parfaite. Le saint lui conseilla d'attendre; mais un jour étant allé à Ciorani, témoin de la vie qu'on y menait, don Paul déclara que cette vie devait être la sienne, et donna sa démission de curé. Soumis à une nouvelle épreuve, don Paul s'enferma dans un ermitage, y fit une retraite, puis quitta secrètement sa demeure, ses parents, ses amis, ses paroissiens, et se rendit à Saint-Agnello, où, le 25 octobre 1741, prosterné aux pieds du saint fondateur, il lui demandait la grâce d'être reçu au nombre de ses enfants.

Alphonse n'hésita plus : il accueillit avec grande joie ce renfort que Dieu lui envoyait pour le tirer de graves difficultés. L'automne allait rouvrir le cours des missions. Celles du diocèse de Palerme réclamant impérieusement le concours du père Villani,

Alphonse garda près de lui don Paul Cafaro, l'ouvrier apostolique dont il connaissait le zèle et la valeur.

A la reprise des travaux, le cardinal de Naples adressa une « Instruction aux missionnaires députés aux paroisses du diocèse pour y implanter les œuvres de la piété chrétienne [1]. » Son dessein en ordonnant une mission générale, c'était, disait-il, de réformer les mœurs, de détruire les abus, de sanctifier le peuple, d'établir partout les exercices de dévotion les plus propres à atteindre cette fin. Il énumérait ensuite rapidement les œuvres à créer : « conférences théologiques pour les prêtres et les ordinands, cours d'instruction des dimanches, catéchisme, écoles de garçons et de filles, visite au saint Sacrement, et surtout l'oraison mentale en commun le matin ou le soir. Le prélat développait ce paragraphe de l'oraison, qui comprend, disait-il, la considération des maximes éternelles et la prière, selon les règles tracées par saint Charles Borromée. » Il voulait qu'on établît cette pratique dans toutes les églises paroissales, chapelles, congrégations, écoles, familles, le matin ou le soir, durant une demi-heure. » Dans les écoles, ajoutait-il, les enfants, aidés par leurs maîtres, s'appliqueront en commun à faire un quart d'heure d'oraison tous les soirs à une heure derminée. On sonnera la cloche pour avertir les paroissiens retenus dans leurs familles de faire l'oraison en leur particulier. Les prêtres pourront tirer les méditations de ces trois excellents ouvrages : le *Monde Sanctifié*, l'*Ame illuminée*, le *Chrétien sanctifié* [2]. En aucun temps de l'année on n'omettra cet exercice, même s'il est peu suivi, tant est grand le profit qu'en retirent les âmes! » Enfin « pour conserver les fruits de la mission et enraciner les pratiques de piété, les missionnaires, disait le zélé prélat, devront visiter dans le cours de l'année les paroisses évangélisées, afin d'y renouveler la ferveur au moyen de nouvelles instructions. »

Telle était en substance cette instruction pastorale, en tout conforme à la pratique d'Alphonse et aux idées de Sarnelli. Ce dernier, qui sans doute l'avait inspirée, ne craignit pas de l'envoyer à tous les évêques de l'Italie, en les exhortant de nouveau à établir dans leurs diocèses l'exercice de l'oraison en commun : « Notre saint archevêque, dit-il, voulant réformer et sanctifier son diocèse, a écrit cette courte mais substantielle instruction sur les œuvres de la piété chrétienne et sur les moyens à prendre pour les établir. J'ai

1. *Istruzione per li Missionari deputati* etc. Naples 1741, 2 octobre.
2. Trois ouvrages du P. Sarnelli.

pensé faire un acte profitable au peuple et agréable aux pasteurs en leur transmettant un exemplaire de cette instruction, qui restera pour nous et nos successeurs un mémorial des devoirs du pasteur. »

Ainsi appuyés par le cardinal, les missionnaires se remirent en campagne au commencement de l'automne. Du mois d'octobre au mois de juillet 1742, Alphonse prêcha sans relâche. Barra, Saint-Sébastien, Bosco, Saint-Georges, Resina, Saint-Jean, Ponticelli, Polleca, toutes ces localités de six, huit, et dix mille âmes, qui s'étendent de la capitale jusqu'au pied du Vésuve, l'entendirent successivement. Que de sueurs et de larmes il répandit sur ces contrées tant admirées des touristes, mais trop souvent plongées dans les vices qui attirèrent la colère de Dieu sur Herculanum et Pompéi ! Partout il captivait ses auditeurs par la force et l'onction de sa parole, par l'exemple de ses vertus, et surtout par un dévouement qu'on ne se lassait pas d'admirer. A le voir toujours sur la brèche, on se demandait s'il était possible qu'il pût, sans miracle, résister à de pareilles fatigues. A moins de grave indisposition, il se réservait le sermon du soir. Souvent il prêchait deux et trois fois par jour, et passait ensuite de longues heures au confessionnal. Et quand il s'était ainsi exténué par des travaux sans fin, suivis ordinairement de rudes flagellations, c'est à peine s'il accordait à son corps une chétive nourriture et quelques heures de sommeil pour réparer ses forces.

Son humilité faisait partout une impression profonde. Quand on le voyait passer sur son âne, couvert de sa pauvre soutane rapiécée, on se demandait comment l'héritier des Liguori pouvait descendre jusqu'à cet excès d'abaissement. A voir son accoutrement, souvent on le prenait pour le dernier des frères servants ou pour le domestique des missionnaires, ce qui donnait lieu parfois à de plaisantes réflexions. Un jour qu'il venait de prêcher l'ouverture d'une mission, les paysans, émerveillés de son éloquence, se disaient les uns aux autres : « Si le cuisinier prêche si bien, que sera-ce des autres? » Ils s'émerveillèrent bien plus encore en apprenant que ce pauvre, fils d'un grand seigneur, s'était réduit à cet état d'abjection pour travailler au salut de leurs âmes.

Le frère Romuald, entré dans la congrégation après la mission de Fragola, raconte qu'à l'arrivée des prédicateurs dans cette ville, il courut à l'église avec d'autres jeunes gens pour voir ces étrangers dont on disait tant de bien. Il rencontra le serviteur de Dieu, qu'il prit pour un mendiant, et ne fit aucune attention à

ui. Quelqu'un lui dit : « C'est un des missionnaires! — Allons donc! répondit-il, c'est un déguenillé qui demanda l'aumône. » Quelques instants après, le mendiant parut en chaire. Il était tout transfiguré, son visage était radieux, des paroles célestes sortaient de sa bouche. Romuald quitta l'église en disant : C'est un saint! Et il alla se jeter aux pieds de l'homme en guenille pour le supplier de l'admettre au nombre de ses enfants, afin de se faire saint comme lui.

Un autre frère, nommé Léonard, cite un trait de modestie qui montre de quelles précautions s'entourait Alphonse pour ne point ternir la pureté de son âme. Pendant son séjour à Saint-Agnello, la duchesse d'Isola, qui habitait Barra, lui demanda un entretien particulier. Il prit avec lui le frère Léonard et se rendit au palais ducal. La duchesse étant venue à sa rencontre, il commença par ôter ses lunettes pour ne pas la voir. Elle entra dans un salon où il la suivit, mais en laissant le frère sur le seuil de la porte. Tout en causant avec la duchesse, il prit un livre en main et se mit à en feuilleter machinalement les pages pour n'avoir pas à regarder son interlocutrice. Comme elle approchait son siège, il s'éloigna de quelques pas. La duchesse recommençant le même manège, il se tourna de côté, approcha le livre de ses yeux, et put ainsi continuer la conversation sans arrêter son regard sur celle qui lui parlait. Au moment du départ, la duchesse fit avancer son carrosse pour le reconduire, mais il refusa d'y monter. « Je n'ai pas besoin d'autre carrosse que mon bâton, » dit-il en souriant, et il prit congé. La réserve d'Alphonse pourra paraître exagérée et sa crainte excessive; toutefois nous savons qu'un regard peut perdre une âme. Job fit un pacte avec ses yeux pour bannir de son esprit jusqu'à la pensée de la femme, et l'on ne dit pas qu'il s'en soit repenti. David au contraire pleura jusqu'à sa mort les crimes qu'il commit par suite d'un regard indiscret. On peut ne pas imiter les vertus héroïques des saints, mais il ne faut jamais les blâmer. On peut lever les yeux sur sa mère, mais qu'on se garde de reprocher à saint Louis de Gonzague de les avoir baissés devant la sienne.

C'est ainsi qu'en tous lieux, à l'église, dans les rues, dans les maisons particulières, le saint édifiait par sa contenance humble et modeste, sa pauvreté, son dévouement à toute épreuve. Ses deux compagnons, Sarnelli et Cafaro, se montraient ses dignes émules. Entraînés par leur chef, les prédicateurs adjoints marchaient avec ardeur dans la voie qui leur était tracée. Alphonse voulait qu'on prêchât la pénitence au peuple, mais comme Notre-Seigneur,

par l'exemple plus encore que par la parole. Autorisé par le cardinal, il avait établi que, durant cette longue mission, tous les ouvriers évangéliques s'astreindraient au régime de sa congrégation. Aux repas, la *minestra*, des légumes, des viandes communes, et rien de plus. Défense absolue de faire figurer sur la table du poisson de prix, du gibier, de la volaille, des pâtisseries, même sous forme de cadeaux aux missionnaires. Les visiteurs, chanoines ou autres personnages de distinction, devaient se contenter du service ordinaire. Le jour de Noël, des familiers de l'archevêque assistèrent au dîner des missionnaires pendant la mission de Bosco. Ils espéraient sans doute qu'en cette grande fête la table serait plus somptueusement servie, mais ils furent bien déçus dans leur attente. Ils en plaisantaient le soir au palais épiscopal. « A l'occasion de la fête, dirent-ils au cardinal, don Alphonse a fait des excès. Au risque de ruiner son économe, il a surchargé le menu apostolique de quelques boulettes de viande. » Relativement à la mortification en mission, le saint fondateur était inflexible. « L'apôtre, disait-il, doit se contenter du nécessaire et refuser tout superflu, surtout les friandises et autres délicatesses. »

Sous sa forte direction, les saints exercices produisirent dans toutes les paroisses des fruits abondants de salut. L'un de ses collaborateurs, Mathieu Testa, disait plus tard au père Tannoia : « Il faudrait des volumes pour en raconter les péripéties et les bienfaits. Don Alphonse a fait disparaître des scandales et des abus sans nombre. Son passage parmi nous a purgé nos églises des inconvenances qui les déshonoraient. Les dames renoncèrent alors aux costumes indécents ; les jeunes filles, dont le front ne savait plus rougir, se comportèrent désormais avec pudeur et modestie. Certaines danses déshonnêtes et certains divertissements immoraux, en usage dans nos campagnes, en furent à jamais bannis. On vit cesser les désordres des cabarets. Des cantiques pieux remplacèrent les chansons licencieuses qu'au temps des vendanges et des moissons on entendait partout. »

Dans ses visites pastorales, l'archevêque constatait avec joie la révolution opérée pendant cette première campagne. Il voyait fleurir les exercices de piété recommandés dans son instruction, l'oraison, le chapelet, la visite au saint Sacrement. Encore une année, disait-il, et toutes les paroisses auront reçu le bienfait de la mission, et nous n'aurons plus qu'à remercier Dieu et don Alphonse de Liguori. Ce dernier, retiré à Saint-Agnello, songeait aussi au bien immense qu'il pourrait faire en achevant l'œuvre commencée, mais

ses frères de Ciorani le rappelaient instamment. Pères, frères et novices se plaignaient d'une absence qui s'était prolongée au-delà d'une année. Fidèle écho de ces lamentations, Sportelli observait que les missionnaires de Naples, formés maintenant à l'école d'Alphonse, pouvaient continuer leurs travaux sans son assistance. A cette lettre, datée du 6 juin, Falcoia ajoutait ce commentaire : « Vous savez, mon cher Alphonse, que je vous aime comme la prunelle de mes yeux. Dieu vous donnera d'opérer de grandes choses pour sa gloire si toutefois vous méditez l'adage qu'en tout, même dans le bien, il faut de la mesure : *est modus in rebus.* Par suite de votre éloignement, l'institut est en souffrance, et je ne vois à cela d'autre remède que l'union de tous ses membres dans le sein de votre charité. Revenez donc, mais agissez de manière à ne pas blesser Son Éminence. Faites valoir le petit nombre de vos sujets et l'espoir que plus tard, si la congrégation prospère, vous pourrez de temps en temps en détacher quelques membres pour évangéliser les villages de son diocèse. Quant à laisser à Saint-Agnello le père Sarnelli avec un frère, il me semble que cette mesure entraînerait beaucoup d'inconvénients. »

Si l'on scrute les sentiments intimes du saint fondateur à cette époque, il est facile de voir que, tout en reconnaissant la nécessité de sa présence à Ciorani, son zèle l'inclinait à continuer les missions napolitaines et même à transformer la villa de Saint-Agnello en une maison de l'institut, où Sarnelli, aidé plus tard de quelques autres pères, travaillerait à perpétuer les œuvres commencées. Mais avant tout, il voulait obéir. « Priez pour moi, écrivait-il le 22 juin au père Sportelli, spécialement à la sainte messe. Recommandez-moi tous à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, afin que Dieu me décharge des missions napolitaines si toutefois c'est pour sa gloire. Le cardinal continue ses visites pastorales ; à son retour, je négocierai cette affaire avec lui, mais j'ai bien peur d'avoir à surmonter de grandes difficultés. »

Pour ne pas heurter de front l'éminent prélat, dont il connaissait le caractère autoritaire, Alphonse exposa au chanoine Fontana, l'homme de confiance de Sportelli, les raisons qui nécessitaient son retour à Ciorani, et le pria de les faire valoir auprès du cardinal. Fontana le lui promit, mais, au premier mot qu'il hasarda sur cette question, Spinelli lui ferma la bouche. « Laisser partir don Alphonse ! dit-il, autant cesser les missions. » En habile diplomate, Fontana revint à la charge dans un moment plus favorable, et représenta qu'à défaut de don Alphonse, le prêtre Mathieu Testa pou-

vait diriger les missions, maintenant surtout que l'œuvre était éta-blie sur un bon pied. Le cardinal résista longtemps et finit par céder, mais à la condition formelle que Sarnelli remplacerait Al-phonse comme directeur des missionnaires jusqu'à la fin de la cam-pagne. Grâce à cette combinaison, le saint fondateur put retourner au milieu des siens, tandis que le pauvre Sarnelli, déjà malade, prit sur ses épaules un fardeau qui devait l'accabler.

Le 30 juillet 1742, deux pauvres prêtres, montés sur des ânes, traversaient les rues de Naples et s'acheminaient vers l'archevêché, non sans exciter les regards et les quolibets des passants. C'étaient don Alphonse et don Paul Cafaro qui venaient prendre congé du cardinal. L'antichambre était remplie de gentilshommes et de cha-noines. Les deux voyageurs se blottirent dans un coin, en atten-dant que le prélat pût les recevoir; mais celui-ci ayant aperçu le saint, accourut à lui et l'introduisit dans son cabinet en lui témoi-gnant la plus grande affection. « Eh bien, mon cher don Alphonse, lui dit-il, ne vous paraît-il pas maintenant que mon diocèse n'a pas moins besoin de secours que n'importe quel autre ? » Il le remercia chaleureusement de tout le bien opéré et lui manifesta de nouveau dans les termes les plus expressifs la peine que lui causait son départ. A son tour, le saint fondateur remercia le cardinal des faveurs dont il l'avait comblé, et lui demanda de protéger au besoin sa pauvre congrégation. Ayant ensuite pris congé, les deux missionnaires se remirent en chemin pour Ciorani.

Avant de les y suivre, terminons ce chapitre en montrant com-ment Dieu bénit les œuvres de ceux qui travaillent pour sa gloire. Outre la transformation des paroisses évangélisées, le passage d'Al-phonse dans le diocèse de Naples produisit d'autres résultats, non moins merveilleux qu'inattendus. Ayant vu de ses yeux les effets d'une mission populaire sur les habitants des bourgs et des vil-lages, le cardinal Spinelli résolut d'en perpétuer le bienfait pour toutes les paroisses. A cet effet, il établit que, des trente-quatre districts qui entourent la capitale, cinq ou six recevraient chaque année, à tour de rôle, des missionnaires désignés par lui. En vertu de cette organisation, chaque paroisse devait être évangélisée tous les six ans. Le chanoine Mathieu Testa, nommé directeur de ces missions rurales, occupa dès lors la villa Saint-Agnello, au centre des campagnards trop souvent abandonnés.

Après avoir pourvu au salut de ses diocésains, le zélé cardinal se demanda pourquoi l'on ne travaillerait pas à régénérer le royaume entier au moyen des missions populaires. Dans un rapport au sou-

rerain pontife Benoît XIV sur l'état malheureux d'innombrables peuplades disséminées sur les Apennins, il expliqua que des milliers de chrétiens se trouvaient, faute de secours spirituels, en grand danger de se damner si des missionnaires généreux ne leur procuraient des moyens de salut. A ce rapport Benoit XIV répondit par une circulaire à tous les evêques du royaume de Naples sur l'utilité et la nécessité des missions. « Dans vos cités, leur dit-il, vous comptez sans doute bon nombre de gens honnêtes et religieux, mais combien de pauvres montagnards, ignorants et presque sans foi, vivent loin de vos sièges épiscopaux dans la dépravation et meurent dans l'impénitence! » Le docte pontife montre ensuite par l'histoire que l'unique remède à un si grand mal n'est autre que la mission évangélique. « Ce remède, dit-il, je ne l'ai pas inventé; les évêques les plus zélés n'en ont pas connu de meilleur pour régénérer leur diocèse. Mais ajoute-t-il, il faut trouver des hommes qui instruisent le peuple, qui battent en brèche les vices et les scandales, et qui prêchent d'exemple, uniquement occupés du bien des âmes [1]. » Afin de faciliter à tous la pratique des missions, le pontife confia au cardinal Spinelli la charge de fournir aux pasteurs de vrais ouvriers évangéliques et de conférer à ces derniers les pouvoirs nécessaires. Ainsi stimulés par le chef suprême de l'Église, les évêques se mirent à l'œuvre, et dès lors, nous le verrons bientôt, les missionnaires ne purent suffire à la besogne.

L'action d'Alphonse et de Sarnelli s'étendit plus loin encore. Depuis dix ans, ils instituaient dans toutes les missions la pratique de l'oraison mentale. Les ouvrages de Sarnelli sur cette matière, leur application au diocèse de Naples, les lettres enflammées de Sarnelli répandues dans tout le monde catholique, avaient fait grande impression sur les pasteurs et sur le pasteur des pasteurs. A la date du 16 décembre 1746, Benoît XIV adressa une encyclique aux évêques sur l'importance de l'Oraison mentale, « le moyen le plus efficace et le plus nécessaire pour ramener les âmes à Dieu. » — « Si l'on ne veut pas voir la désolation régner dans tous les cœurs, dit-il, il faut enseigner au peuple la prière et la pratique de l'oraison. » Et il s'étend sur les avantages de cet exercice fait en commun dans les églises ou les familles; il ne craint pas de descendre aux détails pratiques, comme par exemple d'en donner le signal au son de la cloche [2].

1. Bened. XIV *Bullarium*, tome I, 567. — Circul. 8 sept. 1745.
2. *Ibid.*, tome II, 150.

Ainsi la parole des deux saints missionnaires, répercutée pa grande voix du pape, retentit jusqu'aux frontières du royaume, même jusqu'aux extrémités du monde. Hélas! elle a cessé de tentir parmi nous, personne ne pense à renouveler la sainte cr sade, et cependant la parole de Benoît XIV restera toujours vrai « Si l'on ne veut pas voir la désolation dans toutes les âmes, il fa enseigner au peuple la prière et la pratique de l'oraison. » Il également vrai que des prédicateurs de l'oraison mentale, imb de l'esprit des Alphonse, des Sarnelli, des Spinelli, ressusciterai encore dans notre siècle d'indifférence et d'apostasie la foi qui so meille et la charité qui s'éteint.



CHAPITRE XI.

MORT DE FALCOIA.

1742

Alphonse et Falcoia. — Le jour de Noël à Scala. — L'*Illustrissime* Sarnelli, baron de Ciorani. — Maladie de Falcoia. — « L'Institut se propagera comme l'herbe des champs. » — Testament de l'évêque mourant. — La statuette miraculeuse. — Dernières paroles. — Bataille autour d'un cadavre. — Souvenir de Falcoia. — Le premier chapitre général. — Alphonse Recteur Majeur. — La profession. — Règles et constitutions. — Alphonse prend le P. Cafaro pour directeur.

Fondateur d'une congrégation religieuse dont le but principal est l'imitation du divin Sauveur, Alphonse devait passer par les différents états qui constituent la vie de Jésus-Christ. L'Enfant-Dieu vécut de longues années sous la tutelle de saint Joseph : de même Alphonse vécut dix ans sous la direction de Mgr Falcoia. Jésus obéissait à Joseph avec la plus parfaite soumission : Alphonse obéissait à Falcoia, même quand leurs idées différaient. Pendant que Jésus adolescent étonnait les docteurs de Jérusalem par la sagesse de ses réponses, Joseph était dans l'angoisse le croyant perdu : ainsi, pendant que Dieu, à l'occasion des missions napolitaines, manifestait aux docteurs de Naples les talents et les vertus du saint fondateur, Falcoia gémissait sur une absence qu'il croyait fatale à l'institut. Lorsque Jésus fut arrivé à l'âge d'homme, Dieu lui retira son gardien : de même quand le saint fondateur eut acquis assez d'expérience pour conduire à travers les écueils sa barque fragile, Dieu lui enleva presque subitement le pilote qui avait jusque-là tenu le gouvernail.

L'évêque de Castellamare endurait depuis quelques années une sorte de martyre. Presque octogénaire, travaillé constamment par la maladie de la pierre, accablé de soins, il attendait que sonnât pour lui l'heure du repos. Le père Sportelli l'aidait dans ses travaux et faisait sa correspondance. Le saint vieillard se contentait

d'ajouter un mot aux lettres de son secrétaire « pour souhaiter la paix à son cher Alphonse ». En 1741, désirant bénir une dernière fois ses filles de Scala, il gravit, aux approches de Noël, les rochers de la montagne, afin de célébrer au couvent cette fête de la Nativité de Notre-Seigneur qui, plus que toutes les autres, excitait sa piété. Or s'étant mis en oraison la veille de Noël vers neuf heures du soir, il passa toute la nuit en contemplation, à genoux, immobile, les yeux fixes, comme un homme ravi en extase. A six heures du matin, l'aumônier le retrouva dans la même position, et tellement absorbé en Dieu qu'il ne s'aperçut même pas de sa présence. « On ne comprend pas, dit la sœur Marie-Madeleine, qui raconte ce fait, comment un homme de cet âge a pu se tenir, sans miracle, dans un tel état d'immobilité durant de si longues heures. Dieu voulut sans doute donner à son serviteur un avant-goût des joies qu'il prépare à ses élus. »

Au commencement de 1742, il s'agita beaucoup au sujet d'une controverse soulevée par le baron de Ciorani. Le vieux Sarnelli, redevenu quelque peu enfant, prétendait que ses quartiers de noblesse lui donnaient droit au titre d'illustrissime, et de plus au tapis seigneurial quand il faisait aux pères l'honneur de se rendre à leur église. En l'absence d'Alphonse, pour lors occupé aux missions napolitaines, Falcoia trouvant ces prétentions ridicules et même injustifiées[1], résista formellement aux demandes du baron et de son fils André. La querelle s'envenima au point de mettre en péril la maison de Ciorani. A son retour, Alphonse réussit à jeter un peu d'eau sur le feu, mais à peine eut-il quitté la maison pour se rendre en mission, que le susceptible baron et l'inflexible évêque s'échauffèrent plus que jamais. Falcoia manda Sportelli, le 15 mars 1743, afin d'aviser aux moyens de terminer une dispute qui le chagrinait beaucoup. Il se plaignait en même temps d'un violent mal de tête. Sans perdre une minute, Sportelli accompagné du frère Tartiglione accourut à Castellamare pour assister et tranquilliser le malade, mais ils le trouvèrent couché sur le lit d'où il ne devait plus se relever. Le saint veillard avait été frappé d'apoplexie, et, bien qu'il eût conservé toute la lucidité de son intelligence, son état paraissait désespéré. Ce lui fut une suprême consolation de voir auprès de son lit de douleur son fils spirituel et le représentant de cette congrégation qu'il avait tant aimée. Bientôt

1. Les exigences du baron étaient assurément ridicules; mais il paraît qu'au fond il était dans son droit. Plus tard Alphonse, ayant pris des informations sur ces règles d'étiquette, donna au baron de l'*Illustrissime* et des coussins tant qu'il en voulut.

arriva l'archevêque de Sorrente pour lui administrer les derniers sacrements. Il les reçut avec la plus grande ferveur; puis, montrant à l'archevêque le père Sportelli : « L'institut, dit-il, est l'œuvre de Dieu, et vous verrez qu'il se propagera comme l'herbe des champs. » L'évêque mourant se souvenait de sa vision des bords du Tibre, de ces nombreux ouvriers que l'Esprit-Saint lui avait montrés portant l'Évangile aux âmes abandonnées, et il répétait sur son lit de mort la parole prophétique que, trois fois déjà, Dieu avait mises sur ses lèvres.

Le 24 mars, ayant retrouvé un peu de forces, il consigna par écrit ses dernières volontés. « Monseigneur nous a dit hier, écrit Sportelli à ses confrères, que le 25 mars doit être pour nous tous un jour mémorable, tant à cause du mystère de l'incarnation, de la nativité et de la mort de Notre-Seigneur, qu'en souvenir de lui. Il fait en ce moment son testament. Il lègue son corps aux religieuses de Scala, son cœur à la cathédrale de Castellamare, et nous laisse, à nous, sa statuette de Marie, son trésor le plus précieux. Ce qui lui reste d'argent, il le consacre au Conservatoire des enfants[1] et à la fondation d'une messe tardive qui devra se célébrer les dimanches et fêtes. Je lui ai lu votre lettre, il vous a bénis tous en versant des larmes, puis il a dit qu'il ne vous oublierait jamais. Il pensait vous envoyer immédiatement la Madone, mais il veut rendre le dernier soupir les yeux fixés sur elle. « Quand vous la possèderez, m'a-t-il dit, rendez-lui les honneurs qu'elle mérite. »

Pour comprendre l'importance que Falcoia attachait à cette image de Marie, il faut savoir qu'il ne s'en séparait jamais. Il avait obtenu par elle de grandes grâces, et, dans les derniers temps encore, elle l'avait sauvé d'un danger extrême. En 1737, lors de son dernier voyage *ad limina*, ne pouvant, à cause de sa maladie, supporter le cahot des voitures, il fit la route par mer. A son retour, matelots et passagers s'aperçurent un matin que des pirates musulmans allaient aborder leur navire. Nul moyen d'échapper; c'était la servitude pour tous : aussi l'on entendit bientôt de tous côtés des cris de désespoir. Les pirates approchaient toujours, le fusil en main, prêts à faire feu au moindre signe de résistance. Falcoia se souvint alors de sa bonne Mère. Calme et confiant, il prit dans ses mains l'image de Marie et, le bras tendu, il la présenta aux pirates en faisant le signe de la croix. A l'instant même, l'embarcation ennemie s'arrêta, et ceux qui la montaient, immobiles, l'arme au bras, laissèrent s'éloigner le

[1] Établi par lui à Castellamare.

vaisseau des chrétiens sans tirer un coup de fusil. Plus forte qu'une armée rangée en bataille, Marie avait sauvé l'évêque et ses compagnons. C'est devant cette Madone vraiment miraculeuse que Falcoia voulait mourir, c'est ce trésor de son cœur qu'il léguait à ses fils bien-aimés.

Le saint vieillard fit alors ces dernières recommandations. « Hier, écrivait Sportelli au père Villani, en nous bénissant et en nous promettant un éternel souvenir, Monseigneur nous a brisé le cœur. Il s'est mis à fondre en larmes, lui que jamais je n'avais vu pleurer, puis il nous a dit : « Aimez Jésus-Christ de tout votre cœur ; aimez-le en vérité, et non en paroles. Par amour pour lui, aimez le prochain, et travaillez non seulement à son salut, mais à sa perfection. Oh! quelle belle chose que la perfection! »

Il n'oublia pas à cette heure solennelle ses filles de Scala. On lui rapporta que l'une d'entre elles avait manifesté le désir qu'il lui apparût après sa mort. « Si je lui apparais, dit-il, ce sera pour lui rappeler ainsi qu'aux autres ce que j'ai tant de fois répété sur l'imitation de Jésus-Christ, sur l'observance des règles, et sur l'obligation de tendre à la perfection. » Alors, avec des larmes dans les yeux, il ajouta : « En les tirant du monde pour les transplanter au couvent, je n'ai pas eu d'autre intention que de les pousser à l'imitation de Jésus dans sa vie et dans sa mort. A mon dernier soupir ces sentiments sont encore les miens et m'accompagneront dans l'éternité! »

Alphonse, alors en mission, ne pouvant assister aux derniers moments de son père spirituel, avait chargé Sportelli de lui demander une grâce : c'était de le recommander tout spécialement à la sainte Vierge aussitôt qu'il paraîtrait devant elle dans le paradis. Sportelli communiqua au moribond cette requête. Au nom d'Alphonse et de Marie, le saint vieillard, attendri, jusqu'aux larmes s'écria par trois fois : « O ma Mère, ô ma Mère, ô ma Mère! » Il implorait sans doute la Vierge bénie pour celui dont il disait, quelques mois auparavant, aux membres de l'Institut : « Priez bien pour don Alphonse afin que Dieu lui accorde force et lumière! »

Quelques jours avant la fête de Pâques, on crut que le dernier moment était arrivé, mais il revint à lui. « Dieu veut prolonger votre pénitence, » lui dit Sportelli. « Non, répondit le malade en levant les yeux au ciel, il prolonge ses miséricordes. » Et, se tournant vers Sportelli, il ajouta : « Dieu prolongera aussi votre patience, et vous récompensera des peines que vous vous donnez pour moi. » Le 20 avril 1742, Falcoia expira doucement, les yeux fixés sur l'image de Marie. Il était âgé de quatre-vingts ans.

Les habitants de Castellamare pleurèrent la mort de leur saint évêque comme on pleure la mort d'un père. Après les funérailles, pour se conformer aux dernières volontés du défunt, les chanoines déposèrent son cœur à la cathédrale, et l'un d'eux, Mathieu Crispuoli, natif de Scala, aidé de quelques compatriotes, se préparait à transporter le corps chez les religieuses du Saint-Sauveur, quand tout à coup, des hommes, des femmes et des enfants, armés de bâtons et de pierres, firent irruption dans l'église afin de s'opposer à l'enlèvement du cadavre. Le chanoine et ses gens eurent beau objecter le testament de l'évêque : on se jeta sur eux, et ils furent obligés de s'enfuir pour n'être pas mis en prison. Les jours suivants, des hommes armés gardèrent le cercueil jusqu'au moment où, de guerre lasse, les autorités religieuses le firent descendre dans un caveau de l'église. Encore le peuple exigea-t-il qu'on recouvrît la tombe d'une énorme pierre pour empêcher toute autre tentative d'enlèvement. Cinq ans plus tard, l'évêque Milante, son successeur, ayant préparé dans la cathédrale un nouveau sépulcre aux évêques de Castellamare, on y déposa les précieux restes. A l'occasion de cette translation, don Joseph Cerchia, ce prêtre qu'Alphonse avait voulu naguère agréger à la congrégation, détacha de la main trois petits ossements tout à fait desséchés, avec l'intention d'offrir cette relique au Conservatoire des enfants. Or la personne qui la portait soigneusement enveloppée dans un linge, sentit tout à coup sa main s'échauffer et constata que de ces ossements dénudés sortait un sang frais et vermeil, qui, après avoir trempé l'enveloppe, découlait sur ses doigts. Dieu voulait sans doute, dit Tannoia, authentiquer par ce prodige la sainteté de son serviteur.

On comprend quelle fut la douleur d'Alphonse en apprenant la mort de son père spirituel, de celui qui durant plus de dix ans l'avait guidé et soutenu à travers les difficultés de la fondation. Afin de perpétuer le souvenir de ses vertus, il écrivit, assure l'évêque Milante, un mémorial de sa sainte vie; mais ce travail, pour lequel il avait réuni beaucoup de documents, ne fut point livré à l'impression. Il apprit aux siens à vénérer l'homme de Dieu comme il le vénérait lui-même. Dans la maison des rédemptoristes de Nocera, à côté des portraits d'Alphonse et de ses premiers compagnons, figure encore aujourd'hui un ancien portrait de l'évêque de Castellamare, sur lequel on lit cette inscription : « Si vous demandez pourquoi l'image de Mgr Falcoia se trouve en ce lieu, c'est parce que, dans les premiers temps de la congrégation, quand notre révérend père Alphonse-Marie de Liguori établissait sa grande œuvre au mi-

lieu des contradictions, Mgr Falcoia fut constamment son directeur et son soutien. »

La disparition de celui auquel il était habitué de soumettre toutes ses idées et tous ses actes obligea le saint fondateur à réfléchir sur l'état précaire de l'institut. Au fond, les membres qui en faisaient partie ne constituaient pas une congrégation, mais une simple réunion de quelques prêtres séculiers, groupés autour de lui pour travailler au salut des âmes et s'initier à la vie religieuse, qu'ils voulaient embrasser. Persuadé que l'heure était venue de donner à cette matière, suffisamment travaillée, la forme religieuse qui lui manquait encore, Alphonse résolut, en s'appuyant sur les règles acceptées, de provoquer la nomination d'un chef définitif, entre les mains duquel lui et ses confrères prononceraient les vœux de religion.

D'après les dispositions de la règle sur le gouvernement, le recteur majeur ou supérieur général devait être élu à vie par un chapitre général. A lui ensuite de nommer les recteurs locaux, mais pour trois ans seulement. Un mois après la mort de Falcoia, le saint convoqua tous les pères à Ciorani afin de les constituer en chapitre pour donner une tête à l'institut. Sans se prévaloir de son titre de fondateur, il se mit au rang de tous ses confrères, se déclarant le dernier et le plus incapable de tous. Au fond de son cœur, il espérait bien qu'on aurait pitié de sa faiblesse, et qu'un autre, plus sage et plus fort que lui, Sportelli par exemple, serait chargé du gouvernement.

Le chapitre se réunit au commencement de mai 1843. Il se composait des cinq membres qui avaient fait ensemble le vœu de persévérance : Alphonse, Sportelli, Mazzini, Rossi et Villani, auxquels s'étaient adjoints Paul Cafaro et Bénigne Giordano, nouvellement agrégés à l'institut. Le 6 mai, après la messe du Saint-Esprit, eut lieu l'élection du père qui devait présider les sessions. Contre toute attente, Sportelli fut nommé président, ce qui remplit de joie le cœur d'Alphonse, car cette élection lui semblait de bon augure pour celle qui allait suivre. Sa joie ne fut pas de longue durée. Comme certains pères, par pitié pour lui, pensaient à le décharger du pouvoir, Sportelli fit un discours sur l'obligation de ne considérer dans l'élection du recteur majeur que la gloire de Dieu et le plus grand bien de la congrégation. « Sans doute, dit-il, vous avez tous l'esprit de Dieu et le talent voulu pour exercer dignement la charge suprême, mais parmi les étoiles qui brillent au firmament, il en est de diverses grandeurs. » Et il les envoya se prosterner devant le saint Sacrement pour demander grâce et lumière afin de nommer le plus digne. A la reprise de la séance, toutes les voix se portèrent sur Alphonse, excepté la sienne.

Malgré ses excuses et ses supplications, il dut s'incliner devant le chapitre, ou plutôt devant la volonté de Dieu clairement manifestée. Il disait plus tard en toute vérité : « Je n'ai accepté cette charge que par obéissance [1]. »

Tous les saints se ressemblent en humilité. Deux cents ans auparavant, en 1540, Ignace de Loyola réunissait à Rome ses premiers compagnons à l'effet d'élire le chef de la société dont il était le fondateur. Il obtint tous les suffrages, excepté le sien, mais il se montra si surpris et si affligé de ce choix, il insista tant et si bien sur son impuissance et son indignité que ses compagnons consentirent à renouveler l'élection. Nommé une seconde fois à l'unanimité, il n'accepta pourtant la charge de préposé général qu'après une obédience de son confesseur. Ainsi, à deux siècles de distance, les saints se retrouvent dans les mêmes sentiers, à la suite de celui qui vint au monde non pour commander mais pour s'anéantir et obéir.

Après l'élection, tous les membres de l'institut firent leur profession religieuse. Le recteur majeur émit ses vœux entre les mains du chapitre, puis reçut en qualité de supérieur général l'acte de profession de tous les pères et frères. Non seulement ils s'imposèrent les trois vœux ordinaires de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mais encore ils s'engagèrent à se transporter dans les pays infidèles, partout où les enverrait le recteur majeur ou le souverain pontife. Ils ajoutèrent un cinquième vœu, celui de n'accepter ni dignité ecclésiastique, ni office, ni bénéfice, à moins d'y être contraints par la volonté formelle du pape ou du supérieur général. La congrégation du Saint-Sauveur devenait, à partir de ce jour, un corps religieux, non encore approuvé par l'Église, mais susceptible de l'être quand il aurait pris assez de consistance et de développement pour mériter cet honneur.

Dans la session suivante, comme dans les chapitres complémentaires, on s'occupa des règles et constitutions, dont la rédaction était déjà fort avancée. L'imitation de Jésus-Christ au moyen des douze vertus, avaient servi de base et de cadre aux divers articles de la règle. Mais de ces premiers linéaments il fallait tirer toute la réglementation relative aux vœux, aux emplois, aux missions, au gouvernement de la congrégation et de chaque maison en particulier. Durant les dix années écoulées, Alphonse n'avait point cessé de travailler à cette œuvre difficile sous la direction et avec l'aide de Falcoia. Dès le mois de mars 1733, il lui écrivait : « Je vous en-

1. Lettre au P. Villani, octobre 1746.

voie, comme il est convenu, l'ébauche de la règle. » Cette première ébauche fit place à plusieurs autres, écrites de la main du saint fondateur, et sur lesquelles on voit encore ces mots tracés par Falcoia : « A corriger » ou simplement : *Bene*. Souvent le saint pressait l'évêque de lui envoyer ses idées sur telle ou telle matière, et souvent aussi Falcoia lui répondait que sa santé ou ses occupations ne lui avaient pas permis de s'en occuper. A Castellamare, on lit dans une salle contiguë à la cathédrale cette inscription : « Ici M[gr] Falcoia et don Alphonse de Liguori ont travaillé ensemble à la confection des statuts diocésains et à la Règle du Très-Saint-Rédempteur. » Le chapitre décida qu'au moyen des prescriptions déjà en vigueur, des notes laissées par Falcoia et des ordonnances édictées dans ses différentes sessions, on travaillerait à former, sur les bases existantes, un corps de lois complètement organisé. C'est ce travail d'ensemble qu'Alphonse va entreprendre, et qu'il présentera plus tard à l'approbation du pape et du chapitre général.

Ainsi la congrégation, constituée en corps religieux par l'émission des vœux, placée sous la direction de son saint fondateur, munie d'une règle presque entièrement élaborée, passait, après dix ans d'une vie tourmentée, de l'enfance à l'adolescence. Ses membres étaient peu nombreux, mais capables, pour la plupart, d'actes héroïques. Déjà ils avaient remué le diocèse de Naples et dix autres diocèses : que ne feront-ils pas après avoir reçu ce nouveau baptême de la profession religieuse!

Le premier acte du recteur majeur fut de se replacer sous le joug de l'obéissance. Adolescent, Alphonse avait fait vœu d'obéir au père Pagano; prêtre, il obéissait, également en vertu d'un vœu, à M[gr] Falcoia; recteur majeur de sa congrégation, il enchaîna de nouveau sa volonté et fit le vœu d'obéir en tout au père Cafaro, qu'il choisit dès lors pour son directeur. Comme Jésus, son modèle, il obéira jusqu'à la mort, et l'on peut ajouter sans exagération jusqu'à la mort de la croix. Aussi, en récompense de ses abaissements volontaires, Dieu le glorifiera comme il a glorifié son divin Fils.

Après le chapitre, bien que chargé des intérêts généraux de l'institut, Alphonse continua de gouverner la maison de Ciorani; mais il en détacha trois pères qui, sous la conduite de Sportelli, avaient déjà jeté les fondements d'une nouvelle maison à Nocera de Pagani. Nous devons maintenant raconter les débuts assez tourmentés de cette fondation, qui aura la gloire de posséder Alphonse pendant une grande partie de sa vie et de conserver après sa mort ses restes vénérés.

CHAPITRE XII.

NOCERA DE PAGANI.

1743-1744.

Souvenirs historiques. — Projet de fondation. — Tripaldi et Cantaldi. — Décret régaliste de 1740. — Opposition du clergé. — Saint-Michel. — Supplique au roi. — Campagne de missions. — La première pierre. — Enthousiasme de la population. — La Vierge et le pécheur. — Mort de Bénigne Giordano. — Nombreux postulants. — Le noviciat de Ciorani. — Le livre des *Visites*. — Don Joseph au couvent. — Mort du vénérable Janvier Sarnelli.

La route de Naples à Salerne traverse les antiques cités assises le long du golfe : Portici, Torre del Greco, Torre dell' Annunziata; puis, laissant à gauche le Vésuve, à droite Castellamare et Sorrento, elle s'enfonce brusquement dans la magnifique vallée qui sépare la chaîne des Apennins du mont Saint-Ange. C'est dans ce paradis des poètes et des touristes, à six lieues de Naples et à deux lieues de Salerne que s'élève la riante cité de Nocera de Pagani. Devant elle se déroule la grande plaine du Vésuve, avec ses villes d'Herculanum et de Pompéi ensevelies sous la lave, ses gracieuses cités modernes, ses villas, ses bosquets, ses vignobles; et derrière elle, comme un majestueux rempart, se dresse le Saint-Ange, dont les hautes cimes s'inclinent doucement vers la mer pour dessiner, entre les golfes de Naples et de Salerne, la côte pittoresque d'Amalfi.

Les origines de Nocera se perdent dans les temps mystérieux de l'histoire romaine. On sait toutefois que son siège épiscopal remonte au siècle des apôtres, et que son premier évêque, Priscus, fut martyrisé sous Néron. Plusieurs fois saccagée par les conquérants qui se disputèrent le royaume de Naples, détruite par des tremblements de terre, Nocera se releva toujours de ses ruines et resta la reine de la vallée. Charles d'Anjou y établit sa résidence, et son fils Robert y a son tombeau près de son épouse Béatrix. C'est au château de

voie, comme il est convenu, l'ébauche de la règle ...énéré dans l'Église
ébauche fit place à plusieurs autres, écrites ...e qu'il mourut arche-
fondateur, et sur lesquelles on voit encore ...ge, saint Grégoire VII et
coia : « A corriger » ou simplement : ' ...leurs persécuteurs. Mais ces
sait l'évêque de lui envoyer ses id... abitants de Nocera ; si vous leur
et souvent aussi Falcoia lui rép... leur cité glorieuse, ils vous répon-
tions ne lui avaient pas per... Alphonse y passa de longues années
on lit dans une salle con... dans la petite cellule de Saint-Michel, e
« Ici Mgr Falcoia et dor... son tombeau vénéré.
à la confection des s... sommes parvenus, vivait à Pagani, son lieu
dempteur. » Le r... nommé Tripaldi. Ses talents et sa piété l'a
en vigueur, d... un prêtre du clergé. Ayant entendu parler d'Alphons
tées dans s... à la tête des missions populaires, des retraites sacerdotales
bases ex... institut, connaître le saint fondateur. Après quelques jour
travail... Tripaldi voulut de lui, il en fut ravi, et communiqua ses impression
tera... auprès de Saint-Félix. Celui-ci demanda aussitôt une neuvaine d
au curé de Saint-Félix, à la suite de laquelle les habitants émerveillés réclamè
prédications, mission. Elle fut prêchée en 1741, et les résultats dépas
rent une toutes les espérances. Dans leur enthousiasme, le peuple, le
sèrent notables, l'évêque, supplièrent Alphonse d'établir à Pagani un
maison de son institut. Tripaldi insistait d'autant plus que le sain
logé chez lui, avait récompensé sa généreuse hospitalité par un m
racle. Sa mère souffrait depuis longtemps au bras d'un mal que
médecine déclarait incurable. Cette femme pieuse et simple im-
gina elle-même un remède efficace. Elle enveloppa son bras mala
d'un linge dont Alphonse s'était servi, et le mal disparut sur
champ.

Pour acquitter la dette de sa mère, Tripaldi s'occupa immédiate-
ment de la fondation. Il avait pour ami le vieux Francesco Ca-
taldi, ancien curé de Saint-Félix, lequel possédait un patrimoi-
assez considérable. Retiré du ministère depuis deux ans, Cantal
habitait sa maison paternelle avec sa cousine Antonia. Dans s
entretiens il avait souvent manifesté l'intention de fonder à s
frais un établissement de lazaristes. A l'instigation de Tripaldi,
consentit bien volontiers à substituer aux lazaristes les missio-
naires du Saint-Sauveur, réclamés par tout le pays.

Le projet du reste paraissait très acceptable. La population d
Nocera s'élevait à trente mille âmes. Outre l'agglomération princi-
pale, la cité se composait d'un grand nombre de villages, pag
disséminés sur tout le territoire, lesquels se rattachaient à sept com-
munes dont la principale s'appelait Pagani. Bien que dépendant

Nocera sous certains rapports administratifs, et sa très proche voisine, la commune de Pagani, composée de huit mille âmes, formait alors une ville distincte de la cité-mère[1], Alphonse espérait qu'une maison de l'institut placée à l'extrémité de cette commune, attirerait les paysans des hameaux, trop souvent abandonnés, et deviendrait ainsi pour un grand nombre un vrai port de salut. Quant aux missions, Pagani était le centre d'un vaste champ de combat, formé de vingt diocèses sillonnés de bonnes routes, ce qui n'est pas à dédaigner dans ces pays de montagnes. Aussi la fondation fut-elle arrêtée en principe dès le mois de mars 1742. Cantaldi et sa cousine en furent si joyeux qu'ils offrirent toute leur fortune pour bâtir à Pagani un couvent et une église. Prudent et réservé, le saint leur donna six mois pour réfléchir avant de prendre une détermination. Les six mois expirés, leur volonté restant inébranlable, il accepta la donation, et l'acte en fut dressé par-devant notaire dans ces termes aussi absolus qu'expressifs :

« Le 4 octobre 1742, ont comparu devant nous, d'une part don Francesco Cantaldi et sa cousine Antonia ; et de l'autre, don Alphonse de Liguori, don César Sportelli et don Joseph Mazzini, agissant en leur nom et au nom de leur congrégation.

« Ledit Francesco a déclaré que, son intention étant d'ériger à Pagani une maison des pères du Saint-Sauveur, il avait résolu, après mûres réflexions, de céder aux susdits pères tous ses biens meubles et immeubles.

« Et voulant donner suite à cette résolution, uniquement poussé par le désir de glorifier Dieu, de contribuer au salut de ses concitoyens, et de réaliser certaines intentions personnelles, librement et en toute connaissance de cause, ledit Francesco Cantaldi a cédé aux pères susdits, par donation irrévocable entre vifs, tant pour eux que pour leur congrégation, tous ses biens meubles et immeubles, son or et son argent, en toute propriété, de manière qu'en vertu du présent acte, ils puissent les posséder et aliéner.

« A la condition : 1° que les pères établiront à Pagani une fondation de leur institut ; 2° qu'une réserve de 2.565 ducats sera tenue à la disposition du donateur pour qu'il puisse en disposer à son gré ; 3° que les pères fourniront au donateur le vivre et le couvert d'une manière convenable aux gens de sa condition.

« La signora Antonia déclare que cette fondation a été faite par son cousin en toute liberté, et s'engage de plus personnellement à

1. Aujourd'hui Nocera et Pagani sont unis sous le nom de *Nocera de Pagani*.

fournir aux pères une rente annuelle de soixante ducats, à charge de célébrer chaque jour après sa mort une messe pour le repos de son âme. »

Muni de cette pièce, libellée, comme on le voit, en bonne et due forme, et croyant pouvoir compter d'une manière absolue sur la bonne foi du donateur, Alphonse n'avait aucune raison de retarder la fondation, d'autant plus que l'évêque, les notables, les syndics des communes et tout le peuple le pressaient de mettre la main à l'œuvre. Sous la conduite du père Sportelli, nommé recteur du futur couvent, les pères Mazzini et Giordano, les frères Vitus Curzius et Tartiglione, arrivèrent à Pagani et s'installèrent dans la maison de Cantaldi, qu'ils devaient habiter jusqu'à l'érection du futur couvent. L'évêque de Nocera s'empressa de mettre à leur disposition la chapelle de Saint-Dominique, peu éloignée de leur résidence, pour y exercer le saint ministère.

Dès lors on aurait pu jeter les fondements du couvent et de l'église si le décret de 1740, exigeant l'autorisation royale, n'eût arrêté le saint fondateur. « D'après les principes du droit régalien, disait le décret, droit imprescriptible, inaliénable, inséparable de la souveraineté, on ne peut fonder ni église, ni couvent, ni congrégation, ni société quelconque, ecclésiastique ou laïque, sans le consentement du roi, à qui seul il appartient d'accorder ou de refuser cette licence, de restreindre ou de commuer les dispositions du fondateur. Toute société fondée sans l'autorisation royale est illégitime, et par conséquent nulle et non avenue. Ce droit est tellement imprescriptible, tellement inhérent à la souveraineté, que le roi, nonobstant toute concession et possession de n'importe quelle durée, peut toujours supprimer ou commuer la fondation quand il la juge dommageable à l'État ou à la tranquillité publique. » Et afin d'en assurer l'exécution, ordre fut donné le 9 avril 1740 de communiquer de vive voix, avec prudence et discrétion, le décret de Sa Majesté à tous les gouverneurs et syndics de provinces. Qu'aucun d'eux ne permette l'érection d'un couvent ou d'une église sans une autorisation formelle du roi; que, si l'on contrevient à cet ordre, ils aient à enjoindre de suspendre les travaux, et attendent, après avoir donné avis du fait à l'Audience royale, la décision de Sa Majesté[1]. »

C'était la confiscation absolue des droits de l'Église, du droit d'association, du droit à l'existence pour tous les ordres religieux anciens

1. Gatta, *Recueil des Pragmatiques* etc. Partie ecclésiastique, Tome 1, titre III, dec. 1.

ou futurs, puisque le roi se réservait d'empêcher les nouveaux et de supprimer les anciens « s'il les jugeait nuisibles à l'État et à la tranquillité publique. » Et cependant il ne faut pas croire que cet acte souverainement despotique ait révolté les Napolitains. Depuis le protestantisme et la religion nationale, surtout depuis les quatre articles de 1682, les catholiques respiraient le régalisme par tous les pores. Les historiens racontaient les usurpations des papes sur les droits des monarques, les légistes établissaient l'absolutisme royal à la base de toute législation, les philosophes renchérissaient sur les légistes. Nombre d'évêques, de prêtres, et même de religieux, trouvèrent que les pragmatiques et les décrets de Charles III n'avaient rien d'exorbitant, et qu'après tout le roi possédait bien le droit d'empêcher la création de nouveaux couvents, de nouvelles églises, de nouvelles fondations, pour ne pas détourner des anciens couvents et des anciennes églises les aumônes des fidèles. Ce qu'on appelle persécution, disaient-ils, n'est que la sauvegarde d'intérêts sacrés. Ils ne voyaient pas que l'épée régalienne avait deux tranchants : l'un pour empêcher de naître, l'autre pour donner la mort. Nous le savons aujourd'hui, et cependant combien de catholiques et même d'ecclésiastiques ont applaudi à la proscription des religieux au dix-neuvième siècle comme au dix-huitième, sans réfléchir qu'après avoir refusé aux religieux l'autorisation d'exister, les proscripteurs se serviraient de la même arme contre les prêtres séculiers, et finalement contre l'Église elle-même.

Alphonse se préparait donc à demander au roi l'autorisation requise pour bâtir à Pagani une maison et une église, quand se manifesta l'opposition de certains membres du clergé contre la fondation. Jaloux de la popularité des pères, ils ne voyaient pas sans crainte les fidèles accourir de tous les points de la ville et des villages voisins à la chapelle Saint-Dominique. Ils répandirent le bruit que ces étrangers allaient accaparer la direction des personnes pieuses et détourner au profit de leur construction les aumônes et les honoraires de messes. C'était le vrai moyen de produire une agitation plus ou moins tumultueuse contre les missionnaires et de provoquer ainsi le véto royal. On savait que le roi ne permettait plus l'érection de nouveaux couvents et que, depuis le décret de 1740, plusieurs solliciteurs avaient été évincés. Un peu de tapage suffisait pour prouver que le projet, contraire à la tranquillité publique, ne pouvait être autorisé. Conformément à ce programme, on fit un semblant d'émeute, qui ébranla Cantaldi et suscita toutes sortes de difficultés. Plutôt que d'affronter une lutte qui se terminerait peut-être

par une défaite, les pères étaient d'avis de quitter Pagani, mais Alphonse ne voulut rien décider avant d'avoir consulté Falcoia Celui-ci était alors gravement malade. D'abord il opina pour le départ, mais tout à coup, ayant jeté les yeux sur son image miraculeuse de Marie et sur une statue de saint Michel, son grand protecteur, il réfléchit un instant, puis, avec une visible émotion, il dit à Mazzini, que les pères lui avaient député : « Non, ne partez pas; ayez confiance. C'est Satan qui se démène pour empêcher le bien que produira la fondation. Élevez la nouvelle église sous le vocable de saint Michel, et l'archange vous fera triompher de vos ennemis. » Quelques semaines après cette prophétie, Falcoia s'en allait au ciel remercier le Dieu qui la lui avait inspirée.

Confiant dans cet oracle, le fondateur n'hésita plus à demander l'autorisation royale, malgré les cris de l'opposition. La supplique rédigée dans les termes les plus mesurés, portait qu'Alphonse et les siens, « prêtres séculiers, s'étaient jadis associés dans la ville de Sca[illegible] pour secourir les âmes abandonnées à travers les campagnes et les hameaux, mais ils avaient dû quitter cette résidence incommode, maintenant ils désireraient bâtir à Nocera de Pagani, à quelque distance des habitations, une humble maison à laquelle ils joindraient une petite chapelle où les pauvres gens des villages environnants, villages très peuplés, pourraient facilement trouver les secours spirituels dont ils ont besoin. Ils invoquent donc, ajoutait-il, [la] clémence de Votre Majesté, et ils la prient de leur accorder la permission d'élever à cette fin la maison et la chapelle susdites, se déclarant prêts à tout laisser au moindre signe de leur auguste souverain. La piété de Votre Majesté et le zèle ardent qui l'anime pour le salut de ses biens-aimés vassaux leur font espérer une réponse favorable [1]. » On voit de quelles précautions il fallait user pour éviter toute apparence d'institut religieux, et combien on devait se courber pour passer sous les fourches caudines. L'évêque de Nocera, tout dévoué aux pères, appuya fortement cette requête, et fit valoir le grand bien que procurerait à son diocèse un établissement de missionnaires spécialement dévoués aux gens de la campagne.

En attendant la décision royale, les pères prêchaient sans relâche et justifiaient ainsi les affirmations de l'évêque. De novembre 174[illegible] au mois d'avril 1743, Alphonse donna neuf missions, cinq dans le diocèse de Salerne, à Montuori, Saint-Pierre, Pandoli, Sainte-Marie d'Ogliara, Antessano; et quatre autres dans le diocèse de Nocera, aux

1. *Correspond. gener.*, I, 85.

deux communes de Corbara et de Saint-Laurent qui appartiennent à la cité, puis aux deux villages de Fioccano et de Pareti. Cette campagne évangélique, faite aux acclamations du peuple, démontra mieux que tous les raisonnements l'abnégation des missionnaires et l'indigne conduite de leurs ennemis, qui, pour un vil intérêt, sacrifiaient de gaîté de cœur le bien des âmes. L'évêque fut tellement enchanté des résultats obtenus, que, dans son rapport à la congrégation des Évêques et Réguliers sur l'état du diocèse, il ne put s'empêcher de faire l'éloge d'Alphonse et de ses frères. « Au grand avantage du clergé et du peuple, dit-il, j'ai eu le bonheur et l'extrême consolation de pouvoir introduire de nouveaux ouvriers dans la vigne que le Seigneur m'a confiée. Nous sommes occupés à fonder ici une maison des pères du Saint-Sauveur, qui travaillent avec le plus grand zèle, tant dans leur église que dans les missions, à évangéliser toutes les classes de la société. »

Le 10 avril 1743, arriva de Naples le décret impatiemment attendu par les partisans comme par les ennemis de la fondation. Au grand désespoir de ceux-ci, le roi accordait l'autorisation demandée, et dans les termes les plus significatifs. « Je dois apprendre à Votre Grandeur, écrivait à l'évêque le marquis Brancone, ministre d'État, qu'une œuvre aussi recommandable et aussi sainte que celle de gagner à Dieu les âmes abandonnées, a reçu le parfait agrément de Sa Majesté. » Le même jour, une dépêche royale intimait au gouverneur de Nocera l'ordre « de seconder les missionnaires et de favoriser de tout son pouvoir leur très utile ministère. » Cette bienveillance du monarque ne surprit pas trop Alphonse, car il savait qu'au fond Charles VI aimait à contribuer au bien de ses sujets. Il y avait sans doute à craindre les néfastes influences qu'exerçait Tanucci sur l'esprit du roi, mais elles étaient contrebalancées par l'influence contraire d'un ami fidèle et pieux que le saint possédait à la cour, et auquel il recourait dans les circonstances difficiles. C'était ce même marquis Brancone, ministre d'État, lequel contresignait les ordonnances royales tout en les désapprouvant, et ne manquait pas d'en adoucir la rigueur toutes les fois qu'il le pouvait. Évidemment il avait contribué à obtenir l'autorisation qu'il transmettait avec une complaisance non déguisée.

Dès lors on pouvait sans crainte commencer la construction, dont l'architecte Cimafonte avait tracé le plan. Le 22 juillet, fête de sainte Marie-Madeleine, la sainte privilégiée du père Sportelli, le vicaire général Ferri posa la première pierre de la fondation sur un vaste terrain qu'Alphonse avait acheté à l'extrémité de Pagani. On

put voir à cette cérémonie combien les missionnaires étaient sympathiques à la population. Le chapitre de la cathédrale, les doyens de la cité, une multitude de prêtres et de religieux, les syndics et les conseillers des communes, entouraient le vicaire général. Il faut pourtant excepter le syndic et les conseillers de Pagani qui, pour ne pas désobliger les prêtres mécontents, se firent remarquer par leur absence. Des flots de peuple inondaient la route et les champs voisins. De tous côtés s'élevèrent des cris d'allégresse, des acclamations en l'honneur des pères, des ovations au vieux Cantaldi. Dans leur généreux enthousiasme, ces braves Napolitains souhaitaient à ce dernier mille ans de vie et plus encore.

A peine eut-on mis la main aux constructions que se renouvelèrent les scènes si touchantes de Villa et de Ciorani. Hommes et femmes rivalisaient d'ardeur au travail, impatients de voir s'élever cette maison et cette église qu'ils désiraient depuis si longtemps. Les dames de Pagani, de Corbara, de Saint-Egidius s'unissaient aux gens du peuple pour transporter les matériaux. A leur tête se distinguait par son ardeur Antonia Cantaldi, la cousine dévouée du donateur. Les bourgeois se transformaient en manœuvres pour aider les maçons. Les ressources ne faisaient pas plus défaut que les ouvriers. A chaque instant arrivaient des offrandes considérables : l'un donnait de l'argent, l'autre des matériaux ; des dames se dépouillaient de leurs bagues, pendants d'oreilles, et autres objets précieux. Les sept communes de la cité votèrent, en assemblée générale, un subside de cent ducats pour témoigner leur sympathie à cette œuvre si populaire. En quelques mois, grâce au concours de tous, le bâtiment sortit de terre comme par enchantement.

L'édification des âmes allait plus vite encore que la construction matérielle. Appréciant le mérite de ces religieux, l'évêque leur avait confié la direction spirituelle de son séminaire, en ce sens qu'ils entendaient la confession des élèves et leur donnaient des instructions appropriées à leur sainte vocation. La confrérie du Rosaire, composée de gentilshommes, leur demanda aussi un sermon chaque semaine. Les curés sollicitaient de tous côtés des triduums, des neuvaines, des missions, en sorte que les pères n'avaient plus le temps de reprendre haleine. A la fin de septembre, les habitants de Saint-Egidius, très voisins de Pagani et très dévoués à l'œuvre, prièrent Alphonse de leur prêcher la neuvaine du Rosaire. Il le fit avec plein succès, ce qui excita les gens d'Angri, autre bourg appartenant comme Saint-Egidius à la cité de Nocera, à demander, non plus une neuvaine, mais mission en règle.

Cette mission, prêchée à toute la population d'Angri, forte alors de six mille âmes, produisit des fruits prodigieux. On comptait dans cette localité cent vingt-huit femmes de mauvaise vie : toutes se convertirent et menèrent dès lors une vie édifiante. Plus de trois cents jeunes filles dirent adieu au monde pour se consacrer à Jésus-Christ et persévérèrent dans leur résolution. Des prêtres qui avaient vécu dans le relâchement se donnèrent tout à Dieu, et certains embrassèrent même la vie religieuse[1]. Alphonse ébranlait les âmes par sa parole, mais surtout par ses exemples. Jamais on n'avait vu un homme ni plus pieux ni plus mortifié. Thomas Tortora raconte à cette occasion que le serviteur de Dieu dut un jour se rendre à Ciorani pour une affaire pressante. A midi l'abbé, qui l'avait accompagné, fut conduit au réfectoire de la communauté, mais Alphonse ne parut pas à table. Il continua de traiter avec les siens la question qui l'avait amené; puis, devant prêcher le soir, il repartit en toute hâte de Ciorani, à jeun comme il en était venu. Pour se soutenir, il mangea sur la route un morceau de pain et quelques fruits qu'il avait emportés du couvent. Sa sainteté éclatait tellement à tous les yeux que chacun désirait posséder quelque objet dont il se fût servi. Alphonse habitait pendant la mission la maison d'un certain Laurent Rossi. La fille de ce dernier, nommée Thérèse, avait obtenu d'un frère laïque une paire de chaussettes teintes du sang du serviteur de Dieu. Elle la conservait très dévotement, quand un jour son confesseur lui ayant fait observer qu'il ne fallait pas garder les reliques d'un homme encore en vie, elle donna ces chaussettes à un pauvre hydropique qui en recouvrit ses jambes toutes gonflées. Or quelques jours après, ce pauvre, tout joyeux, vint la remercier : il était parfaitement guéri. Comme elle s'étonnait de ce changement subit : « Les chaussettes que vous m'avez données, dit-il, ont fait ce miracle. A peine eurent-elles touché mes jambes, que l'enflure disparut et que je me trouvai en parfaite santé. »

Alphonse avait évangélisé depuis quelques années presque toutes les communes et paroisses de la cité de Nocera, excepté pourtant la paroisse centrale de Saint-Mathieu, qui comptait une population de six mille âmes. Témoins des merveilles de conversion opérées à Angri, les personnages influents de Saint-Mathieu vinrent, au nom du peuple, supplier le saint de leur accorder aussi le bienfait de la mission. L'infatigable ouvrier se rendit à leurs instances dans les

1. Tannoia, liv. II, chap. XVI.

premiers jours de 1744, mais déjà les miséricordes de Marie. mère, l'y avaient précédé. La veille de son arrivée, un jeu homme, tenté de commettre pendant la nuit une action criminell éprouva comme un sentiment de honte en jetant les yeux sur s scapulaire. Il s'en dépouilla et allait le déposer dans un creux la muraille, lorsqu'il se sentit fortement tiré par le bras. Saisi terreur, il remit son scapulaire autour de son cou, et s'enfuit ho de sa chambre. La nuit suivante, la sainte Vierge lui apparut « Malheureux enfant, lui dit-elle, tu respectes mon scapulaire, tu ne crains pas d'offenser mon divin Fils! Demain le père Alphon viendra prêcher la mission : va lui confesser tes péchés et reme toi dans le chemin de la vertu. » Le jeune homme n'avait jame entendu prononcer le nom d'Alphonse; il ignorait également qu fût question d'une mission à Nocera. Intrigué de ce songe qu'il savait comment interpréter, le malheureux alla trouver un dev pour lui en demander l'explication; mais il avait à peine co mencé son récit que le devin lui dit en l'interrompant : « Sav vous que le père Alphonse arrive aujourd'hui pour commencer mission? » A ces mots, le jeune homme comprit que le songe é un avertissement du ciel. Il laissa le sorcier et courut après l'hom de Dieu pour lui raconter sa singulière aventure. Le saint ne l'écouter sans verser des larmes : « Ainsi donc, mon cher enfa lui dit-il, c'est ma bonne Mère qui vous envoie près de moi. » jeune homme, très ému, fit une confession de toutes ses fautes dès lors fidèle aux résolutions dictées par l'excellent guide q la sainte Vierge lui avait choisi, il rentra dans le droit chemin p n'en plus sortir.

Un pareil début présageait de grands succès. En effet, aux paro siens de Saint-Mathieu s'adjoignirent les habitants des villages v sins, de manière que dix mille âmes au moins profitèrent de mission. Alphonse ébranla si fortement ses auditeurs qu'il parvi à détruire des abus graves et invétérés, à éteindre des haines in placables, et même à opérer de nombreuses et importantes restit tions. Des concubinaires, scandale de la population, se remiren en se mariant, dans la grâce de Dieu. Des pécheurs publiqueme impénitents quittèrent leur vie criminelle pour vivre en chrétie Des jeunes gens, des jeunes filles, des ecclésiastiques, abandonn rent le monde et embrassèrent la vie religieuse. A Saint-Mathi ainsi qu'à Angri et partout, Alphonse établit la pratique de l raison mentale en commun, la récitation du rosaire, et la fr quentation des sacrements comme moyen de persévérance. A

d'exciter dans tous les cœurs une dévotion plus vive envers la sainte Vierge, il demanda qu'on érigeât dans l'église, aux frais des paroissiens, la statue de Notre-Dame des Sept Douleurs. Aussitôt les dames apportèrent leurs bijoux les plus précieux avec tant d'empressement et de générosité que, la statue payée, on put appliquer un excédant considérable au soulagement des pauvres.

Alphonse avait eu pour collaborateurs ses confrères de Pagani, et entre autres le père Bénigne Giordano. Épuisé sans doute par les fatigues précédentes, ce jeune père, âgé seulement de trente-quatre ans, tomba malade dès les premiers jours de la mission. On le transporta dans la chambre qu'il occupait chez Cantaldi, et c'est là que, le 21 janvier, calme et résigné, il rendit à Dieu son âme innocente. Il n'avait vécu que deux ans dans l'institut, mais ses jours étaient des jours pleins. Riche en mérites, il alla, le premier des pères, rejoindre au ciel l'angélique Gaudiello. Au moment du départ, il laissa pour tout adieu à ses confrères cette parole de saint Paul, qui résume l'idée-mère de l'institut : Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum.*

Le saint voyait disparaître un de ses bons ouvriers, mais il aurait eu mauvaise grâce de s'en plaindre à Dieu, car cette dernière année lui avait amené plus de vocations que les dix années précédentes. A la suite des missions de Salerne, et surtout de Nocera, dix postulants, la plupart déjà prêtres, entrèrent au noviciat de Ciorani. Parmi eux nous devons citer le père Carmine Fiocchi, du diocèse de Salerne, qui devint une des colonnes de la congrégation. Son père, docteur en droit et successivement gouverneur de plusieurs cités, avait envoyé le jeune Carmine, l'aîné de la famille, aux écoles de Naples, où bientôt il éclipsa tous ses condisciples. Mais sa piété croissait avec sa science, et bientôt, au grand déplaisir de ses parents, il revêtit l'habit ecclésiastique. Ordonné diacre, il fréquenta la maison de Ciorani, dont il n'était éloigné que de quatre milles, et soudain, attiré par les vertus d'Alphonse, il résolut de se donner tout à Dieu. De crainte d'avoir à lutter contre son père, il entra au couvent sans avertir ses parents. Ceux-ci essayèrent de le ramener par des caresses; mais voyant que ce moyen ne réussissait pas, le père fit un appel au roi, sous prétexte que son fils avait dû être séduit ou violenté pour avoir pris un parti si contraire aux intérêts de sa famille. Un décret royal prescrivit au jeune Fiocchi de se transporter dans un monastère de Salerne afin d'y examiner plus mûrement sa vocation. Il obéit, mais il résista aux sollicitations,

aux objurgations, aux menaces, et rentra au couvent de Ciorani, où il prit l'habit le 9 mai 1743.

Un mois plus tard, arrivait au noviciat un jeune sous-diacre de Nocera, Blaise Amarante, ange de piété et de vertu. Enfant, il n'avait connu que sa maison, l'église et l'école. Pour lui, point de jeux, point de conversations profanes, mais la prière et l'étude. Pendant qu'un fléau terrible décimait la population, on voyait le jeune Amarante rassembler ses compagnons et parcourir à leur tête, une grande croix à la main, les rues de la ville, en chantant de pieux cantiques et en invitant le peuple à faire pénitence. Devenu clerc, il s'occupait de la sacristie de Saint-Félix quand Alphonse prêcha la mission dans cette paroisse. Dès lors il comprit que Dieu l'appelait à faire partie de l'institut, et, le lendemain de son ordination au sous-diaconat, au lieu de retourner chez ses parents, il prit la route de Ciorani.

Un de ses intimes amis de Nocera, Bernard Tortora, docteur dans l'un et l'autre droit, ne tarda pas à l'y suivre. Il avait aussi connu Alphonse à la mission de Saint-Félix, et son souvenir ne l'avait jamais quitté. L'attraction exercée par l'homme de Dieu fut si puissante que, pour le suivre, le jeune lauréat sacrifia toutes les espérances que le monde lui faisait concevoir. On peut en dire autant de don François Sanseverino, jeune homme de vingt ans, de noble naissance, d'une science remarquable, lequel vint, au mois d'août, frapper à la porte du novicat.

Pendant la mission, un prêtre, alors âgé de trente-trois ans, nommé Laurent d'Antonio, fit avec beaucoup de ferveur les saints exercices. Sa vie, comme il le raconta lui-même, n'était jusque-là qu'une suite de chutes. Toujours balancé entre la nature et la grâce, entre le péché et le scrupule, jamais il n'avait su se donner franchement à Dieu. Mais à peine eut-il entendu notre saint, qu'il résolut de briser tout à fait avec le monde et d'entrer dans l'institut. Alphonse ne l'admit qu'après l'avoir éprouvé pendant plusieurs mois. Il fit du reste pour suivre sa vocation un acte héroïque. Sa mère, qui était très pieuse, avait longtemps prié et pleuré pour obtenir à son fils la grâce de mener une vie vraiment sacerdotale. Or, quand vint l'heure de la séparation, la pauvre mère faiblit. Elle le conjura de ne pas la quitter, et supplia si bien ses fils et ses filles de s'opposer à ce départ, qu'au moment de monter en voiture ils se jetèrent à la tête du cheval et s'emparèrent des rênes pour le retenir de force. Mais Laurent, soutenu par la grâce dans ce terrible combat, se dégagea de leurs étreintes, ressaisit les rênes du cheval, et s'élança

vers Ciorani, où il devint un saint religieux et un grand convertisseur.

Au commencement de 1744, à la suite de la mission de saint Mathieu, le primicier de la cathédrale de Nocera, Jacques de Nola, bien qu'âgé de quarante-sept ans, supplia le saint de l'admettre au noviciat. A la même époque, un jeune homme de vingt-cinq ans, Célestin de Robertis, du diocèse de Salerne, réclama la même faveur. Il appartenait à une famille aussi distinguée par sa piété que par sa noblesse et sa richesse. Son père, docteur en droit, l'avait appliqué à l'étude des lettres. Le jeune de Robertis conquit bien vite le diplôme de docteur *in utroque jure,* mais il aspirait à d'autres luttes qu'à celles du barreau. Une retraite qu'il fit à Ciorani décida sa vocation, mais il se vit obligé de retarder quelque temps, à cause de ses parents, son entrée au noviciat. Alphonse soutint son courage par deux lettres admirables sur l'obligation de se faire violence. « Dût-on déplaire à tous les parents du monde, lui dit-il, qu'importe, si l'on plaît à Dieu et si l'on met son âme en sûreté?[1] » Un an après, le jeune de Robertis entra au noviciat et devint un des membres les plus distingués de la congrégation.

A cette phalange de nouveaux ouvriers, accourus pour travailler sous la conduite d'Alphonse à la vigne du Seigneur, joignons un frère laïque, Antonio Romito, de Naples, qui vécut soixante-trois ans dans la congrégation, fut l'inséparable serviteur et compagnon d'Alphonse depuis son épiscopat jusqu'à son dernier soupir, et l'un des principaux témoins au procès de béatification. Ce brave Napolitain, admis au noviciat en 1744, mourut en 1807, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Quand le saint, au printemps de 1744, rentra au couvent de Ciorani, il trouva ces nouvelles recrues, fruits de ses prières et de son zèle, s'exerçant dans la retraite aux vertus religieuses sous la conduite du père Cafaro, qu'il avait nommé maître des novices. Les disciples répondaient aux soins d'un tel maître, et couraient plutôt qu'ils ne marchaient dans le chemin du détachement et de l'amour divin. « Quand j'entrai au noviciat, disait plus tard le père Tortora, témoin au procès de béatification, les sujets de la congrégation étaient encore peu nombreux, mais tous étaient de grands serviteurs de Dieu. » Pour les unir plus parfaitement encore à Notre-Seigneur, Alphonse composa vers cette époque les *Visites au saint Sacrement et à la sainte Vierge*, ainsi que les *Traits de feu*, s'efforçant de

1. Lettres du 15 mars et du 7 avril 1744.

faire passer dans leurs âmes les sentiments dont il était lui-même animé. « Quelques-unes des réflexions et des affections qu'on va lire, dit-il dans sa Préface, avaient été réunies par moi pour aider les jeunes gens de notre congrégation dans la visite quotidienne qu'ils font, selon notre coutume, au très saint Sacrement et à la très sainte Vierge ; mais un pieux séculier, en retraite dans notre maison, les ayant entendu lire, voulut les imprimer à ses frais. Il m'obligea par suite à en augmenter le nombre, pour que les personnes pieuses puissent s'en servir chaque jour du mois. Agréez donc, cher lecteur, ce pauvre petit livre, et n'oubliez pas, je vous en prie, puisque nous avons voulu votre bien, de recommander au Seigneur cette personne charitable et votre indigne serviteur, soit pendant notre vie, soit après notre mort. »

Le lecteur se demandera peut-être quel était ce pieux laïque qui portait tant d'intérêt au petit livre d'Alphonse et auquel celui-ci semble s'intéresser plus qu'à un retraitant ordinaire. Nous avons tout lieu de croire que ce fut son propre père, don Joseph de Liguori. Il fit en effet à cette époque, dit Tannoia, un assez long séjour à Ciorani. Après la cruelle épreuve de la séparation, don Joseph souffrit beaucoup, non seulement de ne plus jouir de son fils, mais encore et surtout de le voir embrasser un état qu'il jugeait indigne de sa condition. Sans doute il fallait cultiver l'humilité, mais sans oublier sa dignité. Un descendant des Liguori avait autre chose à faire qu'à sermonner des paysans, et ce n'était pas la peine d'avoir conquis le bonnet de docteur pour catéchiser des ouvriers. Don Joseph s'indignait en roulant ces pensées dans son esprit, et il se disait que, pour tirer son fils de l'abjection, il fallait l'asseoir à toute force sur un siège épiscopal. Il fit des démarches à cet effet et en avertit même Alphonse, mais il reçut cette réponse bien propre à le décourager : « Mon cher père, ne me parlez plus d'évêché si vous ne voulez me causer un sensible déplaisir. Vous m'obtiendriez l'archevêché de Naples que j'y renoncerais aussitôt pour m'occuper de la grande œuvre dont Jésus-Christ me demandera compte. Si je l'abandonnais, je me tiendrais presque pour damné, parce que ce serait mépriser une vocation à laquelle Dieu m'a clairement appelé. Je vous en prie donc, ne revenez plus sur ce sujet, ni avec moi, ni avec d'autres, d'autant plus que la règle de notre institut nous fait une obligation, de renoncer à l'épiscopat et à toute dignité[1]. »

Cet oubli, ou plutôt ce mépris des choses d'ici-bas, déplaisait à

1. Lettre du 16 juillet 1736.

Don Joseph, qui, tout chrétien qu'il fût, s'en occupait beaucoup trop. Alphonse ne craignit pas d'attirer son attention sur ce point : « Croyez-moi, mon vénéré père, lui écrivait-il en 1737, vivez habituellement plus uni à Dieu, confessez-vous plus souvent, et tenez vos comptes prêts. Quand Jésus frappe à la porte, il n'est plus temps de s'amender. Songez que vous voilà avancé en âge : qui sait combien de temps vous avez encore à passer en ce monde? La chose certaine, c'est qu'il faudra tout quitter, que vous le vouliez ou non. Chaque matin je prie pour vous à la sainte messe, car je crains vraiment beaucoup pour votre salut éternel. La Vierge Marie nous viendra en aide, je l'espère; mais si vous n'y mettez la main, la mère de Dieu elle-même ne pourra rien pour vous [1]. »

Marie exauça ce fils assez aimant pour oser dire à son père une vérité qui trouble l'âme mais qui la sauve. Pendant cette année 1744, Alphonse vit arriver un jour à Ciorani l'ex-capitaine des galères. Il ne venait pas lui apporter une mitre, mais un cœur brisé par la grâce de Dieu. Don Joseph avait réfléchi à la grande pensée de l'éternité, et tout son désir était de se préparer à la mort par une sainte retraite. Alphonse, au comble de la joie, lui donna, pour le diriger dans la voie de Dieu, le père Rossi, celui qui devait l'assister aux derniers moments. Le bon vieillard suivit la règle du couvent avec la ferveur et la simplicité d'un novice. Le silence, le calme, la piété qui régnaient dans cette sainte maison, l'odeur des vertus qu'on y respirait partout, lui donnèrent comme une idée du ciel, et, en pénétrant son âme d'une sainte joie, la détachèrent des choses du monde. A mesure que les jours s'écoulaient, il comprenait mieux la sagesse de ce fils qui avait tout quitté pour se donner à Dieu, le bien immense que son institut ferait aux âmes, et même le grand honneur qui en rejaillirait sur sa famille. Il en vint à se demander pourquoi, lui aussi, ne renoncerait pas au monde afin de s'attacher uniquement à Dieu. Plein de cette pensée, il alla trouver Alphonse, le serra dans ses bras, lui parla de son bonheur, et lui demanda humblement de vouloir bien le garder à Ciorani en qualité de frère servant. Le saint mêla ses larmes aux larmes de son père, mais répondit qu'il devait retourner dans sa famille pour l'édifier et la soutenir à travers les embarras de ce monde, ajoutant que Dieu lui tiendrait compte du sacrifice qu'il avait voulu faire. Don Joseph insista d'abord, puis vaincu par

1. Lettre d'octobre 1737.

la résistance de son fils, il reprit le chemin de Naples, où il vécut dès lors, non plus seulement comme un gentilhomme pieux et vertueux mais comme un véritable anachorète. On ne le trouvait qu'à l'église ou dans sa chambre, occupé à prier, à faire de pieuses lectures, à méditer les livres saints. Il entretenait avec son fils une correspondance suivie sur tout ce qui pouvait intéresser son salut et la perfection de son âme, et c'est ainsi qu'à la grande consolation d'Alphonse, il continua de se sanctifier jusqu'aux derniers jours de sa vie.

Mais Dieu mélange toujours les joies et les peines. Au mois de juin de cette année, le père Sarnelli, l'ami de cœur de notre saint, brisé par dix ans de fatigues inouïes, tomba bientôt pour ne plus se relever. Resté seul, en 1742 et 1743, à la tête des missions napolitaines, il pouvait à peine se traîner. « Je célèbre la messe chaque matin, écrivait-il, presque mourant et l'âme sur les lèvres. » A cette époque, Naples était menacé de la peste. Alphonse et Sarnelli firent vœu de se dévouer aux pestiférés si le fléau venait à exercer ses ravages. Les Napolitains ayant organisé une procession de pénitence pour demander grâce, Sarnelli la suivit durant trois heures la tête découverte. Il en revint tellement exténué qu'il faillit expirer. Dès lors, incapable de prêcher mais toujours brûlant de zèle, il reprit sa plume et écrivit en quelques mois plusieurs ouvrages sur les fléaux, les devoirs des ecclésiastiques, la dévotion à la sainte Vierge, et la charité envers les morts. A tous ces travaux qui l'épuisaient, Dieu ajoutait encore un crucifiement intérieur qui fait frémir. Le 4 avril, il écrivait à la supérieure de Scala, Marie-Angèle du Ciel, qu'il avait dirigée dans les voies de la plus haute perfection : « Je suis plongé dans un abîme de douleurs. Après une peine des plus vives en vient une autre plus amère encore. A toute heure du jour et de la nuit j'éprouve de mortelles angoisses. Voici trois ans que l'enfer me persécute et veut m'abattre; voici un an et trois mois que ma santé va de mal en pis; voici cinquante jours que j'ai assisté ma mère à son lit de mort. Je ne sais si je suis sur la terre ou en purgatoire; il me semble plutôt que je suis en enfer. Si encore je pouvais prier! Mais voilà huit jours que je ne dis plus la sainte messe, et si je récite le rosaire ou si je fais un peu d'oraison, c'est uniquement pour remplir mes obligations. C'est ma faute, et mes péchés en sont la cause. Malgré cela, j'espère en la miséricorde de Dieu, dans les mérites de Jésus-Christ, dans l'intercession de Marie, dans la charité des saints, et j'adore les jugements de Dieu. »

Le 16 juin, il fut obligé de se mettre au lit, et cette fois pour ne plus le quitter. « Courage, sœur Marie-Angèle, écrit-il pour la dernière fois, courage! *Cupio dissolvi et esse cum Christo* [1]. Je me consume d'heure en heure sur ma pauvre couche, et me voici près de l'éternité. Sacrifiez-moi à la volonté de notre Bien-aimé toujours juste et aimable, de notre grand Dieu, notre créateur, notre providence, notre père, notre bienfaiteur, notre glorificateur. Pour moi, je me suis sacrifié tout entier; j'ai tout oublié, la vie, les œuvres, le monde, moi-même. Je souffre jour et nuit des peines cuisantes. Priez pour moi, pour mon heureux passage; je prierai pour vous dans le ciel. Priez pour moi maintenant, priez pour moi quand je serai en purgatoire, et n'oubliez pas que je suis un grand pécheur, comme je vous l'ai toujours dit. S'il plaît à Dieu, je vous écrirai encore; mais non, je ne le pourrai plus, car je trace ces lignes, réduit à l'agonie, n'ayant plus que la peau sur les os. Aimez Jésus et Marie... Au revoir en paradis!... Janvier Marie, moribond. »

Enfin les désolations intérieures cessèrent et firent place, non seulement à une grande paix, mais à un ardent désir de quitter la terre pour la patrie céleste. « Dieu vous rendra la santé, lui disait un serviteur. — Ne me parlez pas de guérison, répondit-il; ma seule consolation, c'est de penser que je vais mourir. » Le chanoine Sersale, qui devint plus tard archevêque de Sorrento, étant venu le voir, lui parla aussi de guérison. « Monsieur le chanoine, lui dit-il, je meurs tranquille. Ce que j'ai fait, je l'ai fait dans la pure intention de plaire à Dieu. Mon sacrifice est consommé : ne me parlez plus de vivre, je ne veux d'autre vie que mon Dieu. » Il demanda lui-même les sacrements et les reçut avec transport; puis, se voyant près de mourir, il se répandit en affections touchantes : « O mon Créateur, voici pour moi le temps de retourner à vous. Seigneur, je soupire après le moment où je verrai votre face si tel est votre bon plaisir, car je ne veux ni mourir, ni vivre; je ne veux que votre sainte volonté. Vous le savez, ô mon Dieu : tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, je l'ai fait et pensé pour votre plus grande gloire. ».

Les frères Romito et Tartiglione, envoyés par Alphonse, le servaient pendant sa maladie. Le 30 juin, fête de saint Paul, il leur dit : « Préparez pour m'ensevelir mes vêtements les plus usés : ainsi rien ne sera perdu à cause de moi. » Puis il avertit le médecin que

1. Je désire la mort afin de m'unir au Christ.

ce jour serait son dernier jour : « Aujourd'hui, dit-il avec une joie tranquille, j'entrerai en agonie. » A ce moment, son visage s'éclaira d'une flamme céleste, et il s'écria : « Bienvenue, bienvenue soit ma mère Marie. » Un instant après, il dit au frère Romito « Ne manquez pas de me faire réciter le rosaire, je veux mourir en le récitant. » Le frère obéit, mais, à la troisième dizaine, haletant, abattu, le malade sentit la sueur couler de ses membres « Voici les sueurs de la mort, dit-il. » On appela un prêtre pour lui suggérer de pieuses affections, mais de sa voix mourante il proféra lui-même de tendres aspirations jusqu'au moment de l'agonie. Alors il éleva la main pour bénir les deux frères qui l'assistaient. Une demi-heure après, il expira en baisant son crucifix. Il n'était âgé que de quarante-deux ans.

A peine le serviteur de Dieu avait-il rendu le dernier soupir qu'un doux sourire se dessina sur ses lèvres. De son corps exténué par la souffrance et la mortification, s'exhala une odeur suave, qui embauma longtemps la chambre mortuaire. De tous côtés un cri s'éleva dans la ville de Naples : « Le saint est mort ! le saint est mort ! » On l'invoquait à haute voix, et chacun demandait de ses reliques. En apprenant son trépas, Alphonse s'écria : « Nous avons perdu don Janvier sur la terre, mais nous avons gagné un intercesseur dans le ciel. » Pour perpétuer sa mémoire au sein de la congrégation, on exposa le portrait du vaillant missionnaire dans une salle du couvent de Ciorani, avec cette inscription : « Don Janvier Sarnelli, de l'institut du Très-Saint-Rédempteur. D'une sainteté éminente et d'une grande doctrine, il se distingua par sa charité envers les pauvres, spécialement envers les malades des hôpitaux, et par son zèle très ardent pour le salut des âmes. Mortifié jusqu'à l'excès, doué d'une patience invincible, il eut beaucoup à souffrir pour Jésus-Christ, surtout quand il fit chasser de Naples les femmes de mauvaise vie. Enfin chargé de mérites et de bonnes œuvres, il rendit son âme à Dieu l'an du Seigneur 1744, le 30 juin, à l'âge de 42 ans. » Quelques années après, Alphonse lui consacra une notice biographique, dans laquelle il relève ses héroïques vertus et exprime l'espoir de le voir sur les autels. Cet espoir ne sera pas trompé, nous en avons la ferme confiance. Plusieurs miracles opérés par son intercession ont attiré sur lui l'attention de l'Église, et depuis 1874 le procès de béatification introduit en cour de Rome nous permet de l'appeler vénérable, en attendant que nous puissions lui donner le titre de saint et l'honorer sur les autels.

CHAPITRE XIII

INSURRECTION A NOCERA.

1744-1745

Religieux et séculiers. — Levée de boucliers. — Appel au roi. — Calomnies et violences. — Les syndics et le peuple prennent parti pour le couvent. — Intervention de l'évêque. — Un complot déjoué. — Cantaldi révoque sa donation. — Procès à Naples. — Procès en cour de Rome. — Jugement favorable aux pères. — Triomphe de la charité. — Admirable générosité d'Alphonse.

Jusqu'ici saint Alphonse n'avait bâti aucune maison sans que le démon essayât de l'abattre. Il en fut de même pour Nocera. Les mécontents des premiers jours avaient dû désarmer devant l'enthousiasme du peuple et de la majorité du clergé, mais ils ne tardèrent pas à rallumer la guerre. L'envie et l'intérêt leur suscitèrent de nombreux partisans. En voyant s'élever les murs du couvent et la chapelle Saint-Dominique se remplir de personnes pieuses, de bourgeois et d'artisans, certains curés et même certains religieux laissèrent pénétrer dans leurs cœurs des sentiments de jalousie, qui se manifestèrent bientôt par des actes de violence. On ne craignit pas de mépriser et de vilipender les pères aux yeux de la population. Bientôt, pour exciter les passions, on répandit le bruit que les aumônes des fidèles s'en iraient désormais à des étrangers dont la ville s'était infatuée, et cela au détriment du pays. « Que restera-t-il à nos jeunes clercs, s'écriait l'un des meneurs, quand ces nouveaux venus auront accaparé toutes les chapellenies, toutes les confréries, tous les honoraires de messes, tous les legs pieux? » Vingt-cinq prêtres séculiers et plusieurs religieux, aidés de certains administrateurs de Pagani et de plusieurs cousins de Cantaldi, organisèrent une campagne qui avait pour but de forcer les missionnaires à abandonner la fondation. Il est triste sans doute de voir une pareille trame ourdie par des ecclésiastiques, mais il faut se rappeler que, sur le grand nombre de prêtres existants

à Nocera, ces envieux ne composaient qu'une petite minori ensuite, qu'aucun homme, clerc ou laïque, n'est à l'abri des m vaises passions.

Ce groupe de conjurés, plus régalistes que le roi, n'eurent honte d'envoyer un recours à Charles III contre la fondation q avait autorisée. Le meilleur avoué de la ville fut chargé d'expo leurs griefs, mais il eut beau se creuser la tête : son esprit, pourt très inventif, ne trouva aucun motif plausible à l'appui de s recours. Il remit son travail au lendemain; mais le lendemain, moment de formuler par écrit quelques arguments plus ou moi spécieux, une force invincible lui détourna le bras du papier. Ap quelques instants de stupeur, il reprit la plume : à peine avait tracé quelques lignes, que l'encrier se renversa de lui-même et b bouilla ce qu'il venait d'écrire. C'en fut assez pour le détermine congédier ses tristes clients. « Cherchez un autre que moi po plaider votre cause, leur dit-il, je ne veux point procéder contre missionnaires. » Ce désistement aurait dû éclairer les opposan mais, loin de rentrer en eux-mêmes, ils cherchèrent un homme loi moins scrupuleux pour rédiger leur réquisitoire.

Celui-ci s'efforça de prouver que la supplique des missionna à l'effet d'obtenir l'autorisation reposait sur des faits complè ment faux, et que par conséquent le décret d'autorisation, obte subrepticement, devait être considéré comme non avenu. « Il n pas vrai, disait le mémoire, que la cité manque de secours spi tuels. Outre l'église paroissiale, on compte à Nocera neuf égli desservies par des prêtres séculiers, et quatre monastères. Parmi prêtres figurent d'excellents prédicateurs, des théologiens, des d teurs de mérite. Les neuvaines, les octaves et les catéchismes ab dent. Il n'y a pas dans le royaume de ville mieux pourvue secours spirituels ni plus religieuse que Nocera. Quant aux missi naires, ce sont des vagabonds, composant une congrégation n autorisée, réduits pour vivre à soutirer dans les paroisses le pain prêtres et des religieux. Leur permettre d'envahir le pays et d'ac parer toutes les aumônes, c'est forcer les clercs indigènes, privés prébendes, à s'expatrier ou à mendier à la porte des nouve venus. Encore si ces intrus rendaient quelque service, mais t leur savoir-faire, à part quelques sermons aux campagnards, c siste à s'entourer d'enfants et de femmelettes pour chanter a eux des cantiques plus ou moins spirituels. » En somme, Alpho et ses compagnons, qu'on exaltait comme autant d'apôtres av leur établissement à Pagani, n'étaient plus, six mois après, que

ignorants. On se demande pourquoi ces docteurs craignaient tant la concurrence de ces ignorants, mais la passion raisonne-t-elle? De cet exposé le mémoire concluait que l'autorisation, basée sur l'utilité de la fondation, devait être rapportée, et qu'au lieu de permettre l'érection d'une nouvelle église, non seulement inutile mais nuisible au pays, le roi devait obliger ces étrangers à quitter la ville au plus tôt.

Voulant donner un peu de crédit à leurs inventions, les conjurés entreprirent alors de détacher l'évêque des missionnaires; mais ils arrivèrent à des résultats tout opposés. Le prélat, indigné, choisit l'un des pères pour son confesseur, et se fit accompagner de deux autres dans ses visites pastorales pour évangéliser le peuple, ce qui acheva d'exaspérer leurs ennemis. Sans plus garder de mesure, ils accusèrent les pères d'usurper les droits des curés, et de s'immiscer dans la direction du séminaire et des congrégations. Ils s'emportèrent jusqu'à se répandre en invectives contre les pasteurs assez imprudents pour les appeler dans leurs paroisses, et même jusqu'à prétendre interdire aux pères, les jours de fêtes, toute prédication et tout ministère dans leur chapelle. A ces folles prétentions l'évêque répondit en invitant le père Sportelli, recteur de la maison, à prêcher tous les samedis en l'honneur de la Madone, et à faire tous les dimanches, en dehors des heures assignées aux offices paroissiaux, des exercices pieux avec instruction.

De ces accusations il résulta néanmoins qu'une partie de la population, se croyant lésée dans ses intérêts, considéra les missionnaires comme des malfaiteurs qu'il fallait chasser à tout prix. On les accabla d'outrages dans les rues et jusque dans les églises. Un Père se vit arracher des mains l'amict dont il se revêtait pour dire la sainte messe. Un frère travaillait au jardin quand un furieux s'approcha de la haie pour lui débiter force injures. Comme le frère semblait ne pas l'entendre, l'insulteur franchit la haie et lui donna un vigoureux soufflet. Sans dire mot, le frère se mit à genoux et présenta l'autre joue, ce qui désarma le misérable et le couvrit de confusion. Pendant la nuit, des bandes de libertins hurlaient sous les fenêtres des pères toutes sortes d'impiétés et de blasphèmes, imitant les prédicateurs ou prophétisant à Cantaldi, sur un ton lamentable, une mort terrible et la damnation éternelle pour avoir amené dans le pays un fléau pire que la peste. Un soir, l'un de ces blasphémateurs, frappé d'apoplexie, tomba raide mort. Alphonse, vénéré comme un saint quelques mois auparavant, ne fut pas plus épargné que les autres. Dans une de ses visites à Pagani,

on l'injuria en pleine rue; on le poursuivit jusque dans la mai de Cantaldi, lui reprochant de prendre le pain des enfants afin d donner à un tas de vagabonds. Comme ses compagnons, le se teur de Dieu supportait ces avanies avec une patience héroïq Une personne lui ayant fait un affront sanglant, il s'humilia prof dément, puis il écrivit avec son sang cette parole d'amour : « Jésus, tout pour vous! » et il déposa le papier sur sa table de tra aux pieds de son crucifix.

Cependant, tout en acceptant pour son compte ces indignes t tements, il n'abandonnait pas la cause de Dieu. Il rappela ministres le décret royal autorisant la fondation, demanda aide protection contre « les personnes malintentionnées qui molestai les missionnaires afin d'empêcher les missions et les retraites, rappela que les hameaux voisins de Nocera, comptant plus de vin cinq mille âmes, avaient réellement besoin des secours spirituels c leur offrait la fondation [1]. En même temps il demandait aux person pieuses de s'unir à ses pères et à lui pour supplier le Seigneur prendre en main sa cause. Dieu intervint en effet au moment plus critique. Pendant que ce procès s'instruisait à Naples, le dont la bienveillance envers Alphonse était connue, partit pour Abruzzes, alors menacées par l'Autriche, de sorte que l'affa tomba entre les mains du vice-roi, Michel Reggio, dont il ét plus facile de surprendre la religion. Les opposants ne manquèr pas de lui dépeindre les pères sous les plus noires couleurs, m ces calomnies nuisirent à leur cause au lieu de la servir. Les min tres connaissaient parfaitement la sainteté d'Alphonse et l'exc lence de son œuvre. Ils n'eurent pas de peine à démontrer au vi roi que le mémoire n'était qu'un tissu de sottes et grossiè inventions, et que d'ailleurs la fondation de Nocera, regar comme utile et même nécessaire par l'autorité compétente, n ritait toute sa bienveillance. Là-dessus le vice-roi reconnut le cours non fondé et débouta les opposants.

Loin de les abattre, cette déconvenue ne fit qu'exciter leur a mosité. Battus sur la question d'opportunité, ils attaquèrent légitimité de la fondation, et résolurent de la dénoncer tant Rome qu'à Naples comme également contraire aux lois civiles aux lois canoniques. Leur audace s'accrut d'autant plus que curé de Saint-Félix, jusque-là favorable aux pères, prit ouvertem parti contre eux et parvint même à entraîner dans l'opposition

1. *Correspondenza generale*, t. I. LX, LXI.

ieux Cantaldi. De bienfaiteurs qu'ils étaient, Cantaldi et sa cousine, trompés par les meneurs, sollicités par des parents cupides devinrent les ennemis acharnés de la fondation qui leur devait son existence et des missionnaires qui vivaient avec eux sous le même toit.

Cette déclaration de guerre réveilla le zèle des nombreux partisans du couvent. Les personnages influents de Nocera et de Pagani se montrèrent ouvertement en faveur des pères. Dans tous les villages d'alentour on faisait des vœux pour leur triomphe. Les trois syndics généraux de la ville convoquèrent les citoyens en assemblée générale afin de délibérer sur la grave question dont tout le monde s'occupait. L'assemblée, composée d'au moins six cents hommes, se réunit le 12 juillet 1744 à Sainte-Angèle in Grotta. Tous, à l'exception de quelques habitants de Pagani, se prononcèrent en faveur des pères sans qu'aucun des opposants osât prendre la parole pour demander leur renvoi. Un seul se permit de faire allusion aux calomnies propagées contre les missionnaires, mais il dut se sauver au plus vite afin d'échapper à la colère d'un gentilhomme qui le poursuivit l'épée à la main. Avant de se séparer, les membres de la réunion s'engagèrent à payer tous les frais des procès que les pères auraient à soutenir. Cette manifestation de la population consola grandement Alphonse et son protecteur déclaré, l'évêque de Nocera.

Malgré tout, les constructions de l'église avançaient, et l'on était d'autant plus pressé de la livrer au culte que les conjurés, par de nouvelles suppliques, s'efforçaient d'obtenir du ministre un décret qui suspendît les travaux. On peut juger par là de leur exaspération quand, au début de juillet 1744, le bruit courut que l'église serait bénie avant son achèvement. Vite une députation se présenta devant l'évêque pour le supplier de ne pas sanctionner de son autorité un acte aussi préjudiciable à son clergé. On lui fit entendre qu'il n'avait pas le droit d'ouvrir une nouvelle église sans l'assentiment des intéressés, et on ne lui cacha pas que, s'il passait outre, on recourrait à Rome contre un acte qui, dans l'état des choses, constituerait un véritable abus de pouvoir.

A ces menaces M[gr] de Dominicis répondit en évêque qui ne se laisse pas intimider. Par une lettre officielle en date du 10 juillet, il autorisa de nouveau solennellement la fondation qu'on le sommait d'abandonner. « La charge épiscopale, disait-il, est justement appelée par saint Jean Chrysostome un océan de sollicitudes. Pour ne pas mériter le reproche que Jéthro adressait à Moïse de tout faire par lui-

même, surtout à un âge qui ne me permet plus de remplir le grand voir de la prédication, j'ai cru nécessaire de vous appeler à mon cours, mes bien-aimés pères, à l'instigation de notre cher fils, l minique de Maïo, curé de la paroisse de Saint-Félix, lequel, à l'is d'une mission prêchée par vous à ses paroissiens, m'a beaucc vanté vos talents et vos vertus. Après avoir examiné vos statuts pris au préalable connaissance de l'édit royal qui vous autoris bâtir dans notre ville épiscopale une maison et une église, je vc ai accordé toutes les permissions requises pour commencer ce pieuse fondation, dont notre cité sera redevable aux générosi de notre bien-aimé fils, don Francesco Cantaldi. Nous n'avons p oublié qu'à la bénédiction de la première pierre, au milieu d' peuple transporté de joie, assistaient les vénérables chanoines de n tre cathédrale, un grand nombre d'ecclésiastiques, et notamme le digne curé de Saint-Félix, lequel, tout en réservant les dro de son église, n'a élevé aucune protestation contre votre œuv: Ce jour-là, peuple et clergé ne formaient qu'un cœur et qu'une âı pour vous témoigner leur reconnaissance. Ce nous est une raison confirmer aujourd'hui, comme nous les confirmons en effet de no autorité, toutes les permissions et faveurs que nous vous avons « troyées, déclarant en plus que la maison, l'église, et les memb de votre société restent soumis à notre juridiction et à la vis épiscopale comme les autres églises et les autres membres clergé. »

Cette lettre fit fortune à Nocera. On admira le courage et l'hal leté de ce vieillard de quatre-vingts ans, qui trouvait moyen flageller les de Maïo, les Cantaldi et consorts, tout en faisant le éloge. On se demandait quel mobile poussait ces hommes à pass dans l'espace de quelques mois, de l'amour à la haine, et de haine à la persécution. L'indignation eût été plus grande encc si l'on avait su ce que les conjurés tramaient à Naples pour e pêcher l'ouverture de l'église. Moyennant finance, ils obtinr que les employés du ministère leur missent en main le décret ro; autorisant les pères du Très-Saint-Rédempteur à construire dans ville de Pagani « une maison avec église, » et ils ne craignir pas de falsifier cette pièce officielle en substituant aux mots préci cette formule négative : « maison sans église. » Nantis de ce fa décret, ils s'empressèrent de demander justice au marquis Fr giani, ministre du roi. Celui-ci, trop disposé déjà à réprimer prétendus empiétements du clergé, crut que réellement Alpho: avait donné au décret royal une extension qu'il ne comportait pas.

rdonna au délégat de Salerne de faire suspendre immédiatement les travaux de l'église.

Le vigilant Sportelli déjoua cette manœuvre. Ayant appris par hasard que les conjurés avaient obtenu du ministère l'ordre d'arrêter la construction et que cet ordre lui serait intimé à bref délai, il résolut d'opposer à l'attentat l'argument du fait accompli. Avec la permission de l'évêque, dans la nuit du 18 juillet 1744, il fit enlever les échafaudages qui encombraient l'édifice inachevé, aplanir le terrain, couvrir les murs de tentures, et dresser un autel provisoire. A la pointe du jour, quelques prêtres et quelques notables de Pagani, avertis secrètement, se rassemblèrent dans ce sanctuaire improvisé. Après l'avoir béni, Sportelli célébra le saint sacrifice, prêcha, confessa, distribua la sainte communion aux fidèles, et fit constater officiellement par les témoins que l'église venait d'être livrée au culte.

Le lendemain, 19 juillet, arrivait en toute hâte de Salerne un notaire public, porteur de la fameuse dépêche du ministre Nicolas Fraggiani. La populace le suivait pour applaudir au triomphe des conjurés. Le notaire rapporte « qu'il se présenta devant le recteur ou supérieur de la maison en construction pour l'usage des pères, lui notifia qu'il eût à exhiber un décret authentique de l'autorisation donnée par le roi à la fondation, et le somma d'interrompre, en attendant, les travaux commencés. Le père Sportelli répondit que lui et ses compagnons se trouvant établis à Nocera par une concession gracieuse du roi, ils n'avaient rien de plus à cœur que d'obéir aux ordres des ministres de Sa Majesté. En conséquence, il présenterait à la Royale Audience le décret d'autorisation émané de Sa Majesté pour la nouvelle fondation, et licencierait les ouvriers occupés à l'église, ce qu'il fit du reste séance tenante. » Puis à la grande stupéfaction du notaire et de la troupe qui l'accompagnait, Sportelli ajouta : « Nous interrompons les travaux, mais non notre ministère, car cette église est dorénavant livrée au culte. Dieu en a pris possession, puisqu'on y a célébré la sainte messe et administré les sacrements. » Aujourd'hui certains gouvernants se riraient d'une pareille protestation, eux qui ne reculent pas devant la profanation d'un lieu consacré, mais à cette époque le crime de sacrilège était encore puni par les lois. Les mécontents réclamèrent devant l'évêque contre cette bénédiction d'une église inachevée, bénédiction faite à une heure absolument indue, disaient-ils, au grand scandale des chrétiens, qui voient transformer en sanctuaire un édifice où tout manque pour la décence du culte. De nouveau

ils menacèrent d'en appeler au pape si l'évêque refusait d'annuler la bénédiction du temple.

A leur grand désespoir, non seulement l'église resta bénite, mais Alphonse obtint l'autorisation de continuer les travaux. Sur son ordre, le père Sanseverino se rendit chez le ministre d'État Brancone pour lui dévoiler la déloyale manœuvre employée par ses ennemis afin d'anéantir la fondation. A cette nouvelle Brancone se montra stupéfait, car il se rappelait parfaitement que le roi avait autorisé l'église en même temps que la maison. Il remit au père Sanseverino un billet écrit de sa main et le chargea de le porter lui-même à un employé de bureau. Celui-ci, vendu aux opposants, ouvrit hardiment son registre et montra le décret falsifié. Et comme le père lui demandait avec insistance s'il n'y avait pas d'erreur de rédaction, l'employé répondit avec dédain : « Est-ce que Sa Majesté fait de pareilles concessions à des instituts comme le vôtre? Êtes-vous des réguliers pour avoir une église publique? » Brancone se fit alors apporter le registre, et, devinant la fraude : « Je connais l'intention du roi, » dit-il, puis de sa propre main, il écrivit sur le registre : « Maison avec église. » — « Pour votre punition, ajouta-t-il en jetant sur l'employé un regard sévère, allez trouver le délégat Fraggiani et dites-lui quel était le vrai dispositif de l'ordonnance royale. » Le malheureux dut accuser la faute qu'on lui avait fait commettre, et l'ordre fut donné aux autorités locales de laisser achever la construction de l'église.

Il ne restait plus qu'un seul moyen pour décider les pères à quitter Pagani, c'était de les expulser de la maison de Cantaldi, en révoquant sous un prétexte ou sous un autre l'acte de donation. Quand ils se verraient sans feu ni lieu, sans ressources pour continuer la bâtisse, ils iraient sans doute planter leur tente ailleurs. Après avoir conçu ce beau plan, les conjurés s'adressèrent pour l'exécuter à la dame Antonia Cantaldi, plus emportée et plus audacieuse que son vieux cousin. Cédant à leurs sollicitations, elle ne craignit pas, douze jours après la bénédiction de l'église, de formuler une protestation en règle contre les prétentions des missionnaires d'occuper le palais de Cantaldi et de s'approprier les biens de sa famille. Elle possédait une part du palais et de la propriété, et par conséquent, disait-elle, son parent n'avait pu en disposer. En preuve de ses prétendus droits, la requérante s'introduisit furtivement dans le palais devenu l'habitation des pères, avec vingt témoins pour confirmer sa déclaration, et elle attesta devant deux notaires que cette maison était sa propriété.

s notaires dressèrent un acte authentique de sa revendication, , une demi-heure après, on citait Alphonse devant le conseil ›yal pour faire valoir ses droits, s'il croyait en avoir.

La ruse était grossière, mais on forçait les pères à comparaître devant les tribunaux, à débattre contre les héritiers naturels les questions de propriété, à s'afficher devant le peuple, toujours :rédule sur ce point, comme des gens intéressés et rapaces, et l'on spérait que, pour s'éviter de pareils ennuis, ils préféreraient juitter la place. Ce calcul faillit réussir. Alphonse reçut à Ciorani la :itation dont on voulait faire un épouvantail. Sa première pensée ut d'abandonner la donation plutôt que d'offrir au peuple le spectacle de religieux luttant avec des séculiers pour des intérêts temporels; mais l'évêque de Nocera, entouré de personnes éclairées et souverainement attristées de voir la fondation péricliter, lui représenta ju'en cette circonstance, l'intérêt spirituel se trouvant lié à l'intérêt emporel, céder aux conjurés c'était céder la victoire à l'enfer. Il ne fallut rien moins que cette considération et la certitude que le peuple serait plus scandalisé de la cession que de la poursuite de ses droits, pour le décider à prendre un avocat et à se défendre contre les ridicules prétentions de la dame Antonia. En pareil cas se défendre, c'était avoir gain de cause, et les conjurés le savaient bien. L'avocat démontra sans peine par quels moyens et dans quel but la dame Cantaldi avait fabriqué son faux acte de propriété, ce qui lui valut le mépris de la bourgeoisie et lui attira les huées du peuple.

Mais les meneurs ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Feignant de s'apitoyer sur les Cantaldi et leurs héritiers, ils accusèrent leur ennemi de dépouiller les familles. « Si vous teniez à faire ce métier de détrousseur, lui dit un indigne prêtre, que n'alliez-vous sur les grands chemins arrêter les passants? — Dieu soit loué, répondit humblement Alphonse, j'ai abandonné mes biens et ma maison pour être traité de voleur à Nocera! » Un jeune homme présent à cette scène en fut tellement hors de lui qu'il s'élança sur l'insulteur et allait le jeter par la fenêtre si ses compagnons ne l'eussent retenu. Poussé par des hommes qui ne reculaient devant aucune vilenie, le vieux Cantaldi lui-même résolut de continuer la campagne de revendications dont sa cousine avait pris l'initiative. Alphonse venait le quitter le pays pour évangéliser la Pouille : c'était le moment e tenter un grand coup. Donc, le 28 janvier 1745, Cantaldi se présenta devant le conseil royal et révoqua sa donation sous prétexte ıe les missionnaires l'avaient trompé en usurpant le titre de con-

grégation religieuse. Il avait cru traiter avec des réguliers, tandis qu'Alphonse et les siens n'étaient que de simples prêtres séculiers. Au lieu de bâtir un couvent, ils n'élevaient qu'une maison laïque n'ayant pas même l'apparence d'un monastère. Ému de cette réclamation qui paraissait sérieuse, le conseil royal envoya un de ses auditeurs vérifier les faits sur place, mais celui-ci trouva que les affirmations de Cantaldi n'avaient pas une ombre de fondement. Sur son rapport, le conseil royal déclara la donation irrévocable et confirma les ayants-droit dans la possession de leurs biens.

Des gens moins processifs que les Napolitains auraient laissé en repos, après ce jugement, des victimes torturées depuis six mois; les conjurés, au contraire, exécutèrent une charge à fond contre les missionnaires. Dans une requête au roi contresignée par trente prêtres, Cantaldi prétendit avoir été dupe des pères du Saint-Sauveur : « Ces hommes, disait-il, s'étaient présentés à lui sous le titre trompeur de missionnaires, et c'est ce qui l'avait séduit. Il croyait avoir affaire à des apôtres qui, à l'exemple de Jésus-Christ, parcourraient les montagnes et les vallées pour ramener à Dieu les pauvres pécheurs sans demander autre chose qu'une maison de retraite où de temps en temps ils viendraient prendre quelques jours de repos pour recommencer ensuite leurs courses évangéliques. Aussi quelle n'a pas été sa surprise de les voir bâtir une vaste maison et une église magnifique, pour se fixer à Pagani où, sous l'extérieur du missionnaire, ils passaient leur temps à cultiver des dévotes et à capter des héritages, des legs pieux, des donations de toute nature, contrairement aux prescriptions du concile de Trente et aux décrets du monarque ». Comme conclusion de cette diatribe, Cantaldi demandait qu'on lui restituât la fortune dont ces faux apôtres l'avaient dépouillé. Il suppliait ensuite le roi de leur enlever le droit de posséder à Pagani autre chose qu'une maison où ils pourraient se retirer dans l'intervalle de leurs missions.

Les syndics de Nocera opposèrent à ce factum un démenti formel. « Les pères, vrais apôtres du Seigneur, ravivaient en tous lieux par leurs prédications la foi et les bonnes mœurs, convertissaient les pécheurs, instruisaient les ignorants, et préservaient les jeunes gens de la corruption. Les sept communes de Nocera les avaient autorisés dans une assemblée générale. Au lieu d'acquérir des richesses par les moyens criminels qu'on osait leur reprocher, ils se voyaient dépouillés injustement et violemment des biens affectés à leur subsistance. Il est temps, ajoutaient les syndics, de mettre un frein à l'audace des requérants, ou plutôt de faire rentrer dans

l'ordre ces perturbateurs du repos public. Au gouvernement d'agir comme il en a le droit et le devoir, car ce qui est en cause c'est l'honneur de Dieu et ce sont les intérêts majeurs de la cité. »

Le roi savait à quoi s'en tenir sur les accusations dont l'institut était l'objet; mais, pour mieux confondre les accusateurs, il demanda au gouverneur de Nocera de lui faire, conjointement avec l'évêque et don Alphonse, un mémoire au sujet de cette question, et, sur la réponse du gouverneur que le saint était en ce moment occupé aux missions de la Pouille, le roi ordonna de suspendre les poursuites jusqu'à son retour. En vain les requérants envoyèrent-ils mémoires sur mémoires pour hâter le jugement : il leur fut signifié, le 3 avril 1745, qu'ils eussent à s'abstenir de toute démarche ultérieure. « Sa Majesté, écrivait Brancone à l'avocat des sept communes de Nocera, est grandement scandalisée de voir des prêtres, médiateurs entre Dieu et les hommes, s'acharner à la destruction d'une œuvre dont le seul but est de glorifier Dieu et de sauver les âmes. »

En même temps qu'ils organisaient à Naples cette série de recours contre la fondation, les conjurés poursuivaient à Rome, devant la congrégation des évêques et réguliers, un procès qui visait à la destruction de l'institut, comme contraire aux lois canoniques et préjudiciable au bien de l'Église. Les missionnaires, disait le mémoire accusateur, inutiles dans cette commune de Pagani qui regorge de prêtres et de religieux, s'y sont établis sans demander l'assentiment ni du pape, ni des religieux, ni du curé. Ils frustrent les prêtres des honoraires de messes, les religieux des aumônes des fidèles, les particuliers de leur argent, par un scandaleux commerce de crucifix, de cilices et de chapelets. Ils poussent la rapacité jusqu'à forcer les femmes à filer gratuitement pour eux le lin et le chanvre, et même jusqu'à contraindre les gens simples à transporter gratuitement les matériaux de leur église. On suppliait donc le pape d'interdire la nouvelle fondation et d'enjoindre aux missionnaires d'avoir à se purger des censures qu'ils avaient encourues par ces graves et nombreuses infractions aux lois canoniques.

Le coup pouvait être mortel, et les habitants de Pagani le comprirent. Le 16 juillet, trente-six des plus notables envoyèrent à Rome un procureur et un avocat pour soutenir le procès. Le chapitre, plusieurs curés, le clergé de Nocera, et vingt-trois clercs de Pagani présentèrent au pape une défense collective des pères du Saint-Sauveur, dont ils exaltèrent le zèle, le désintéressement et le

dévouement. Ils conjuraient le Saint-Père de se montrer favorable à un institut si utile à la cause de Dieu et de l'Église.

Afin de savoir la vérité sur cette nouvelle société si vivement attaquée et si énergiquement défendue, la congrégation des évêques et réguliers demanda des informations à l'évêque de Nocera. Mgr de Dominicis prouva la fausseté des accusations entassées contre les pères : « Toutes les églises de Nocera possédaient des rentes suffisantes à leurs charges. Les prêtres de l'endroit, pourvus d'intentions journalières, ne pouvaient acquitter seuls les dix-huit mille messes fondées à perpétuité. » Il raconta les acclamations qui avaient salué l'arrivée des pères à Pagani, l'enthousiasme des sept communes en leur faveur, l'allégresse du peuple et du clergé lors de la bénédiction de la première pierre de l'église. Après avoir démenti les imputations aussi absurdes qu'ignominieuses sur les exactions et le prétendu trafic des pères, le prélat s'étendait longuement sur les résultats de leurs missions et retraites. « Avant de les admettre dans mon diocèse, ajoutait-il, je les ai vus à l'œuvre, j'ai constaté les effets prodigieux et persévérants de leurs prédications, et c'est alors que j'ai conçu le désir de procurer à mes diocésains une maison de leur institut. » Le prélat terminait cette apologie en exprimant toute son admiration pour le saint fondateur, lequel, disait-il, est vénéré de tout le peuple, du clergé, des évêques, et spécialement des deux archevêques de Naples et de Salerne.

L'évêque de Cajazzo, Vigilante, écrivit de son côté au préfet de la congrégation : « La cause des pères est la cause de Dieu, et voilà pourquoi elle excite la haine des méchants. Trois années durant, mon diocèse a connu ces ouvriers de Jésus-Christ, qui ont sanctifié tous les villages par où ils ont passé. Si je m'en suis séparé, c'est parce que, dans nos campagnes, je n'ai pu trouver de quoi les faire subsister. »

A ces documents épiscopaux Alphonse ajouta la réfutation des griefs que les requérants basaient sur les lois canoniques. Il montra par des textes nombreux que les aumônes libres n'appartiennent de droit à personne et que par suite nul ne saurait alléguer la diminution des aumônes pour empêcher un ordre religieux de s'établir. Il faut d'ailleurs préférer le profit spirituel à l'intérêt matériel. Dans une dissertation très étendue sur les bulles de Clément VIII, de Grégoire XV, d'Urbain VIII et d'Innocent X, invoquées par ses ennemis, il examina si vraiment, comme ils l'affirmaient, la maison de Pagani n'a pu légitimement s'établir sans l'assentiment préalable du pape, des religieux et du curé. Or, d'après ces bulles, l'assentiment du pape

est requis pour l'érection d'un nouveau couvent quand il s'agit d'un ordre religieux approuvé par le pape, mais non quand il s'agit d'une congrégation simplement approuvée par l'évêque et placée sous sa juridiction. De même l'assentiment des religieux existant dans une localité n'est requis que pour l'érection d'un couvent de religieux approuvés par le pape, spécialement de religieux mendiants, mais non de religieux approuvés par l'évêque et vivant de leurs rentes ou de leur patrimoine. Quant à l'assentiment du curé, il n'est nullement nécessaire. Si Clément VIII parle du consentement des parties intéressées, Grégoire XV restreint ce terme général aux religieux déjà existants. D'ailleurs le curé de Pagani n'a élevé aucune protestation contre la fondation. S'il objecte que l'ouverture d'une chapelle publique amène une diminution de concours à la paroisse, aucun texte de loi n'empêche pour cette raison d'ouvrir une chapelle si l'évêque le juge convenable. « En fait, ajoute le défendeur, notre ministère à Pagani n'a pas diminué mais augmenté le concours à la paroisse. Éloignée de la dite paroisse, notre église sert aux paysans des environs bien plus qu'aux habitants de Pagani. Ajoutez à cela qu'une chapelle de secours est indispensable puisque l'église paroissiale ne peut pas même contenir le cinquième de la population. Si enfin le curé objecte que l'évêque ne peut nous autoriser à prêcher dans notre chapelle parce que cette chapelle se trouve sur sa paroisse, l'objection ne mérite pas l'examen, car jamais personne ne s'est avisé de nier à l'évêque le droit de faire prêcher qui bon lui semble dans son diocèse, non seulement aux extrémités mais au cœur même des paroisses. Tout ce que le curé peut prétendre, c'est que les religieux ne prêchent point le matin avant l'office paroissial, et, bien que la coutume soit contraire, nous le lui accorderons bien volontiers. »

Ces témoignages et ces raisons suffisaient au pape pour porter son jugement sur cette affaire, mais comme les adversaires multipliaient de jour en jour leurs accusations, il chargea le cardinal Spinelli de prendre sur place de nouvelles informations et de lui exposer son avis sur l'état de la congrégation et sur les réclamations des opposants. Le sort de la fondation et même de l'institut allait dépendre de la réponse du cardinal. Aussi les conjurés s'empressèrent-ils de se rendre auprès de lui pour le circonvenir et lui arracher une sentence favorable à leurs desseins. Ils lui dépeignirent les missionnaires sous les plus noires couleurs et insistèrent sur leur affiliation à une congrégation qui, dépendant d'un supérieur général, échappait à l'autorité des évêques. C'était prendre Spinelli par son faible. Absolu

dans son gouvernement, il préférait aux congrégations les sociétés diocésaines qu'il pouvait diriger à son gré. Tout en accueillant froidement de Maio et ses complices, dont il réprouvait la conduite, il ne put s'empêcher de leur dire qu'Alphonse eût mieux fait de créer un institut dont chaque maison relèverait immédiatement de l'évêque diocésain, comme par exemple l'institut de l'Oratoire, plutôt qu'une congrégation comme celle des pieux-ouvriers ou des lazaristes. Ces paroles n'avaient pas grande importance au point de vue du procès, mais il n'en fallait pas plus aux conjurés pour leur faire chanter victoire. De retour à Pagani, ils répandirent le bruit que le cardinal désapprouvait la règle de l'institut; que, sur son rapport, le pape supprimerait la congrégation; et que, par conséquent, les autorisations données par le roi et par l'évêque devenaient sans objet.

Cette nouvelle mit le feu aux poudres. Les trois syndics-généraux de Nocera, accompagnés du syndic particulier de Pagani, députés par le peuple et le clergé, se rendirent à leur tour auprès du cardinal, qui les reçut d'abord assez mal, croyant avoir affaire à de nouveaux ennemis d'Alphonse; mais quand il les entendit faire l'éloge de ses vertus et recommander son œuvre, il leur dit avec bonté: « Messieurs, vous m'édifiez autant aujourd'hui que j'ai été scandalisé avant-hier par les discours qui m'ont été tenus. » Il leur promit de faire droit à leurs justes requêtes, mais, toujours fasciné par son idéal, il leur exposa que mieux valait pour le public une maison purement diocésaine, soumise de tout point à l'évêque, parce que si le supérieur prétendait changer quelque bon sujet, on pouvait alors recourir à l'évêque contre le supérieur.

Cette théorie épouvanta les pères du Saint-Sauveur. Ils supplièrent Alphonse, toujours occupé aux missions de la Pouille, d'accourir à Naples sans délai pour sauver l'institut menacé. Si Spinelli proposait au pape de changer aussi radicalement la constitution de la congrégation, le pape pouvait exaucer ce vœu et il serait alors fort difficile de revenir à la règle primitive et de la faire approuver. Le saint ne crut pas devoir quitter le théâtre de son zèle, mais il énuméra par lettre au cardinal Spinelli tous les inconvénients, pour une société de missionnaires dévoués au salut des âmes abandonnées, de n'avoir que des maisons diocésaines sans chef commun pour maintenir l'observance, ramener constamment les sujets au but particulier de l'œuvre, combiner des travaux d'ensemble, fonder de nouvelles maisons, lutter contre les caprices ou quelquefois la mauvaise volonté d'un évêque. « Votre Éminence, ajoutait-il, a certainement

les meilleures intentions du monde : mais, en méditant mes raisons, elle verra que ce projet entraînerait sûrement et à bref délai la ruine de notre institut. » A partir de ce moment, l'affaire de Rome sommeilla plusieurs mois, non sans inspirer de graves inquiétudes, et même à un certain moment la pensée d'abandonner la fondation.

Déjà, au mois de décembre 1744, après six mois de procédure, le saint avait exprimé le désir de quitter Nocera. « Je ne suis nullement certain, écrivait-il à Sportelli, que Dieu veuille une fondation aussi traversée et aussi fâcheuse pour la congrégation. Sans doute Dieu a parlé par des prodiges, mais il peut avoir d'autres fins que les nôtres. » Recteur de Pagani depuis l'origine de cette fondation, Sportelli avait porté le poids du jour et de la chaleur, affronté tous les coups, déjoué toutes les intrigues des adversaires : il hésitait à sacrifier une maison, cause pour lui de tant de souffrances. Mais à mesure que les complications augmentaient, il se rapprochait de l'opinion d'Alphonse. Dans les premiers mois de 1745, les deux procès pendants à Rome et à Naples paraissaient sans issue, tant les adversaires multipliaient intrigues et calomnies. Pour comble de malheur, le vaillant défenseur de l'institut, Mgr de Dominicis avait quitté ce monde [1]. Son successeur, Mgr Volpe, venait d'arriver à Nocera. Tout portait à croire qu'il prendrait en main la défense des opprimés; mais, à son arrivée dans son diocèse, un évêque doit tenir compte des circonstances, écouter les doléances de son clergé, chercher aux partis en litige un terrain de conciliation : « Les affaires vont mal, écrivait Villani au saint fondateur. L'évêque se montre froid à notre égard, réservé dans les pouvoirs qu'il nous accorde, et imbu, semble-t-il, des préjugés du cardinal Spinelli contre les congrégations. Dieu seul et le temps vous enseigneront la conduite à tenir par rapport à cette fondation [2]. » Le même jour, Sportelli lui annonçait que l'évêque proposait aux pères, comme moyen d'accommodement avec de Maio, d'établir une résidence à Pagani mais sans chapelle publique. « Écrivez-moi, ajoutait Sportelli, un refus que je puisse montrer. Prêtres et laïques sont indignés. Mieux vaut quitter ce pays que de renoncer à l'autorisation donnée par Sa Majesté, que de détruire notre œuvre de nos propres mains, que de nous discréditer aux yeux du peuple. L'évêque voudrait satisfaire tout le monde, mais voyez vous-même si de pareilles conditions sont acceptables. »

Peut-être Alphonse allait-il répondre d'abandonner une œuvre dont le succès paraissait impossible, quand une nouvelle lettre le

1. Le 22 août 1744.
2. Lettre du 4 juin 1745.

fit hésiter. « Je suis comme vous bien tourmenté, lui écrivait Sportelli, mais j'ai réfléchi que l'abandon de cette fondation ferait d'autant plus de bruit que nos tribulations l'ont rendue célèbre. Je viens de consulter à Naples des hommes prudents et dévoués, pour le cas où l'évêque ordonnerait la fermeture de la chapelle, éventualité peu probable, car de Maio baisse singulièrement dans l'opinion. Tous m'ont conseillé de ne pas quitter Pagani, même si l'évêque se croyait obligé de fermer momentanément la chapelle, car il serait le premier à nous redemander de l'ouvrir. » Ces conjectures ne tardèrent pas à se réaliser. Mgr Volpe comprit bien vite qu'il avait affaire à des hommes passionnés et intraitables. Comme son prédécesseur, il rompit toute négociation avec de Maio, embrassa chaleureusement la cause des pères, et leur dit d'attendre avec confiance l'issue des procès intentés à Rome et à Naples.

Cette détermination arriva fort à propos. Au mois de juillet, le cardinal Spinelli, plein de respect pour Alphonse et faisant abstraction de ses idées sur les communautés séparées, envoyait à Rome le rapport le plus élogieux sur la congrégation. Il y disait en terminant : « Le but principal de cet institut est de secourir les pauvres, abandonnés et dispersés dans les campagnes. Les missionnaires établissent leurs maisons loin des grandes villes, parcourent en prêchant des missions et des retraites, les diocèses qu'ils habitent, et ne laissent pas d'évangéliser, lorsqu'ils en sont requis, les diocèses circonvoisins. Dans leurs maisons ils donnent les exercices spirituels aux prêtres, aux ordinands, et même aux séculiers. Considérant les grands services qu'ils pouvaient rendre à son diocèse, Mgr de Dominicis les appela dans sa ville épiscopale aux applaudissements du chapitre, du doyen, des curés, du clergé de la ville et des sept communes du district. Toujours ils lui ont donné pleine satisfaction, parfaitement soumis à leur évêque, comme du reste à tous les évêques qui les emploient. Il est faux qu'ils recourent à la mendicité. Ils vivent, bien que très pauvrement, au moyen de leurs revenus et des fruits de leurs travaux. Il est également faux qu'ils fassent commerce de crucifix et de chapelets. Le rapport de Mgr de Dominicis a du reste fait justice de cette calomnie. » L'archevêque de Salerne, également consulté par la congrégation des évêques et réguliers, lui répondit par une apologie des pères du Saint-Sauveur. Ainsi renseigné, le pape se prononça définitivement en leur faveur et déjoua par là toutes les machinations. Dieu se servait des méchants pour faire connaître à Rome le nouvel institut et le mettre sur la voie de l'approbation.

L'échec irrita d'autant plus les adversaires que le procès en cour de Naples semblait ne pas devoir aboutir. Alphonse travaillait aux missions de la Pouille sans s'inquiéter des sommations qu'on lui adressait. Durant ce temps, la maison et l'église s'élevaient avec rapidité, de manière que bientôt, grâce à la protection de l'évêque, les meneurs allaient se trouver devant un fait accompli. A bout d'intrigues, ils ne rougirent pas de recourir au crime. Ils introduisirent nuitamment deux barils de poudre sous les fondations de la maison pour la faire sauter, mais Dieu ne permit pas l'exécution de ce projet. Un des conjurés, accablé de remords, éventa la mine en révélant le complot au père Mazzini, et dès lors une surveillance active empêcha les conjurés de pénétrer dans la maison. Évidemment le démon leur soufflait sa haine, mais l'archange saint Michel veillait sur cette fondation qui lui était consacrée.

Avant de rejoindre Alphonse dans la Pouille, racontons comment la charité mit fin, quelques années plus tard, à cet interminable conflit. Vers les derniers jours de 1745, le père Mazzini remplaça comme recteur de Nocera le courageux Sportelli. Obligé de vivre ainsi que ses confrères dans la maison de Cantaldi pendant qu'on achevait la construction du couvent, il dut subir toutes les injures et toutes les avanies. Malgré sa patience, il écrivait à son supérieur : « Je me contenterais volontiers de manger l'herbe des champs pour hâter la bâtisse. » On alla jusqu'à l'attaquer publiquement, lui, le martyr de la mortification, dans son honneur de prêtre et de religieux. Le 29 septembre 1747, en la fête de saint Michel, il prit enfin possession du nouveau couvent, mais les ennemis de la congrégation, de Maio en tête, n'en continuèrent pas moins leurs vexations. Il fallut que Dieu lui-même, en 1748, se chargeât de les ramener à la raison. Un jour, de Maio, rencontrant un jeune débauché de sa paroisse, se crut obligé de lui reprocher sa mauvaise conduite. Celui-ci prit mal la remontrance et jura de se venger. Il attendit en effet le curé sur la route de Nocera à Pagani, 'e jeta sur lui, lui laboura le visage à coups de couteau, et le laissa ìourant sur le chemin. Des passants le portèrent par pitié dans n monastère de clarisses qui se trouvait près de là. Les gens du ys ne manquèrent pas de dire que le meurtrier n'avait été que ècuteur des vengeances de Dieu contre le persécuteur des missionnaires. Lui-même, agonisant et torturé par la souffrance, se rechait sans doute de s'être ainsi acharné contre les hommes de , quand tout à coup un prêtre se présenta pour le consoler et le ier. C'était le père Mazzini qui, ayant appris l'attentat, accou-

rait pour rendre service à son ennemi comme s'il se fût agi d'un frère tendrement aimé. A cette vue, le blessé sentit son cœur se fondre, et il se promit, si Dieu le rendait à la vie, de réparer ses torts. En effet, ayant recouvré la santé, il devint l'ami intime des pères et leur défenseur en toute circonstance, et désarma ainsi les mécontents, dont il avait été le chef avoué.

Cependant le procès intenté aux pères au sujet de la donation reçut une solution au mois d'octobre 1748. Le conseil du roi se prononça en faveur d'Alphonse et débouta Cantaldi de toutes ses revendications. Ce jugement fournit au saint l'occasion de montrer l'admirable générosité dont son cœur était rempli. S'étant rendu à Nocera, il supplia l'évêque de l'autoriser à renoncer à la donation. La Providence, disait-il, n'abandonne pas ceux qui mettent en Dieu seul toute leur confiance. Plusieurs fois il avait fait cette demande, à laquelle l'évêque refusait toujours de souscrire, ne voulant pas favoriser la mauvaise foi et les coupables desseins des conjurés, mais aujourd'hui que le procès était gagné et le couvent fondé, Mgr Volpe accéda tout ému au désir d'Alphonse. Celui-ci déchira devant Cantaldi l'acte de donation, lui demandant simplement de payer à titre d'aumône neuf cents ducats qu'il devait à l'entrepreneur des constructions. « Ainsi, dit le procès de canonisation, foulant aux pieds tout sentiment de cupidité, il renonça héroïquement aux biens qu'on lui avait légués et força ses adversaires à s'attacher à lui de tout cœur ainsi qu'à son institut. » De fait, dès ce moment la paix fit place à la guerre. Évêque, prêtres et fidèles s'éprirent d'admiration pour la congrégation. Pagani devint la maison mère de l'institut et la résidence chérie d'Alphonse, ainsi que l'avait prophétisé le père Sportelli. « Ne vous troublez pas, dit-il un jour à ses compagnons, mais ayez confiance en Dieu. Cette maison de Nocera non seulement ne périra pas, mais elle deviendra la maison principale de la congrégation. » Conformément à cette prédiction, Alphonse et après lui ses successeurs habiteront Pagani durant plus d'un siècle. Ils ne quitteront cette résidence que le jour où, la congrégation se trouvant répandue dans tout l'univers, son chef l'installera par la volonté du pape dans la ville éternelle.

CHAPITRE XIV

NOTRE-DAME DE CONSOLATION

1745-1746.

Expédition dans la Pouille. — La vallée des Chaînes. — La Vierge de la montagne.— Mission et fondation d'Illiceto. — Le chanoine Casati. — Excursion dans la province de Bari. — Les anachorètes du désert. — Sainte mort de Vitus Curzius. — Mission à Troia. — Alphonse apprend la mort de son père. — Mission à Foggia. — L'extase en chaire. — Misère extrême au noviciat d'Illiceto. — Une prédiction réalisée. — Renouvellement à Foggia.

Pendant que le démon travaillait à ruiner la fondation de Nocera, Alphonse, avons-nous dit, prêchait mission sur mission dans la province que les Romains avaient nommée *Apulia,* et que nous nommons la Pouille. Par quelle circonstance extraordinaire la Providence l'avait-elle conduit, au-delà des Apennins, dans un pays si éloigné de son couvent et du théâtre ordinaire de ses travaux? Le présent chapitre va nous l'apprendre.

Au centre de la Pouille, à deux kilomètres de la petite ville d'Illiceto, l'on aperçoit, sur les flancs d'une colline assez élevée, une église dédiée à la sainte Vierge sous le nom de Notre-Dame de Consolation. A cette montagne, à ce sanctuaire, à la vallée boisée qui l'entoure, se rattachent d'antiques et touchants souvenirs. C'est dans ces forêts que les chrétiens se réfugièrent au temps des persécutions, c'est là que beaucoup d'entre eux, morts pour Jésus-Christ, ont reçu la sépulture. On retrouve encore parfois, près de leurs ossements vénérés, la lampe funéraire et le monogramme du Christ, tels qu'on les voit aux catacombes sur le tombeau des martyrs. Plus tard, en mémoire de leurs pères emprisonnés et torturés pour la foi, les chrétiens bâtirent sur cette colline une chapelle dédiée à saint Pierre aux Liens, et donnèrent à la vallée le nom de *Val in Vincoli,* la vallée des Chaînes.

Au quinzième siècle, un homme dont toute la ville de Naples

admirait la science et les vertus, le bienheureux Félix de Corsano, rendit plus célèbre encore le désert d'Iliceto. Son amour de la solitude, de la pénitence et de la contemplation l'entraîna dans cette vallée des Chaînes qui lui rappelait l'héroïsme des premiers âges. Ermite de saint Augustin, il avait formé le dessein de réformer son ordre dégénéré. Pour cela il bâtit un ermitage et une église sur les ruines de la chapelle dédiée à saint Pierre, puis plaça sur l'autel une image de la vierge Marie tenant dans ses bras l'enfant Jésus. Cette image, qu'il appela Notre-Dame de Consolation, exprimait si parfaitement la grâce et la majesté de la Mère de Dieu, que les peuples, comme fascinés par un charme divin, ne pouvaient en détacher leurs regards. Aussi les pèlerins accoururent-ils en foule offrir hommages et prières à la céleste consolatrice, qui du reste répondit aussitôt à leur confiance par de nombreux miracles. De leur côté, les ermites adoptèrent peu à peu la réforme prêchée par le bienheureux Félix, et bientôt douze couvents, peuplés de véritables anachorètes, formèrent autour de Notre-Dame de Consolation la plus riche des couronnes.

Mais, hélas! après deux siècles de gloire, l'ordre des ermites tomba dans le relâchement et fut supprimé, en 1650, par un décret du Saint-Siège. Durant les trente années qui suivirent, la sainte image resta comme oubliée dans son sanctuaire délaissé, si bien qu'un prieur des carmes la fit transporter clandestinement dans l'église de son monastère et placer au-dessus du maître-autel. Quel ne fut pas son étonnement, le lendemain, de retrouver le tableau miraculeux, non plus à la muraille où on l'avait attaché, mais sur l'autel. Le tableau fut assujetti plus fortement au moyen de crochets de fer : le lendemain on le retrouva sur le marchepied de l'autel. Les religieux alors l'enfoncèrent dans le mur et l'y fixèrent de manière qu'il ne pût, sans une intervention surhumaine, s'en détacher. Le matin suivant, le mur était crevassé, l'autel couvert de débris, les chandeliers par terre, et le tableau sur le pavé au milieu du sanctuaire. Épouvanté, le prieur fit reporter secrètement l'image miraculeuse sur son autel du Val-in-Vincoli, trône qu'elle s'était choisi et qu'évidemment elle ne voulait pas quitter.

Au cours des cinquante dernières années, deux ardents missionnaires, Michel Ramamondi et le comte Appiani, s'étaient constitués successivement les gardiens de la sainte image. Le premier demeura vingt ans au poste d'honneur; devenu vieux et malade, il se fit porter à l'hospice d'Iliceto, où il se rétablit contre toute attente. Néanmoins le saint ermite sentit que sa mort était proche. Se con-

sidérant désormais comme mort au monde, il pria le chapitre d'Iliceto de célébrer ses funérailles. On le coucha dans un cercueil au milieu de la collégiale, et l'on chanta pour lui l'office des morts et la messe de *Requiem* en présence de tout le peuple, qui fondait en larmes. Le service terminé, Ramamondi fut transporté au désert du Val-in-Vincoli, où il resta, invisible et silencieux, jusqu'à son dernier soupir. Son successeur, le comte Appiani, garda le sanctuaire pendant de longues années, mais à l'époque où nous sommes arrivés, il avait cru devoir l'abandonner pour établir à Foggia une société de missionnaires. Notre-Dame de Consolation, seule sur sa montagne, attendait qu'un de ses pieux serviteurs consentît à lui tenir compagnie.

Comme tous les habitants d'Iliceto et des pays circonvoisins, deux grands serviteurs de la Madone, Jacques Casati, chanoine de la collégiale d'Iliceto, et André Calvini, gouverneur de la ville, gémissaient de voir l'image miraculeuse dans ce triste état de délaissement et d'oubli. Unis par la plus étroite amitié, ils cherchaient le moyen de relever le pèlerinage abandonné. « Volontiers, répétait souvent le chanoine Casati, je lèguerais tous mes biens à l'ordre religieux qui voudrait se fixer sur la sainte montagne pour y recevoir les pèlerins et évangéliser les bourgs et villages de la Pouille. » André Calvini ne manquait pas d'applaudir à cette bonne pensée et d'encourager ce généreux dessein.

Or il advint qu'étant retourné dans ses terres de Rocca, petit village des environs de Ciorani, il vit arriver Alphonse dans ce village pour y prêcher la mission. Ses sermons ébranlèrent toute la population, mais le plus impressionné de tous les auditeurs fut sans contredit André Calvini. En entendant notre saint missionnaire et ses compagnons, sa pensée se reporta aussitôt sur le sanctuaire de Notre-Dame de Consolation. Ayant pris des informations sur le couvent de Ciorani et sur son fondateur, il s'empressa d'en faire part au chanoine Casati : « Les pères du Saint-Sauveur, lui écrit-il, me paraissent éminemment répondre au but que vous poursuivez. Je les vois ici à l'œuvre : ils cherchent non leurs intérêts, mais le salut des âmes. On rencontre parmi eux des gentilshommes et même des gens de haute noblesse. A leur tête se trouve le chevalier Alphonse de Liguori, que votre prince de Castellaneta doit connaître, car il appartient comme lui au Siège de Porta-Nuova. Ce sont des prêtres de grande piété et de parfaite régularité, aussi distingués par la vertu que par la science. Tout me fait croire qu'ils accepteraient une fondation à Iliceto, où ils

seraient admirablement placés pour exercer leur ministère spécial, qui est de porter secours aux déshérités de la campagne. Vous aurez bientôt, si vous le voulez, une excellente occasion de les apprécier. Comme ils doivent prêcher une mission dans la province de Bari, ils pourraient en passant évangéliser Iliceto, et traiter avec vous, s'il y a lieu, la question de la fondation. »

La réponse ne se fit pas attendre. Non seulement le chanoine Casati, mais le vénérable évêque de Bovino, Mgr Lucci, le prince de Castellaneta, seigneur du pays, le chanoine Maffei, administrateur des domaines dudit seigneur, se montrèrent enchantés de la proposition.

Alphonse avait en effet accepté d'évangéliser la ville de Modugno et, le cas échéant, d'établir une maison dans la province de Bari, où tant d'âmes se perdaient faute de secours spirituels. C'était avec les prédications d'Iliceto une expédition laborieuse, et qu'il entreprenait sans trop savoir ce qui l'attendait dans ces pays lointains. Il prit donc avec lui quatre bons ouvriers : Paul Cafaro, Genovese, Sanseverino et Laurent d'Antonio, tous heureux d'aller porter l'Évangile dans ces vastes plaines de la Pouille à de pauvres peuplades dégradées par le vice et l'ignorance. Pour la première fois les pères du Saint-Sauveur traversaient les Apennins. Bientôt les hauts sommets s'abaissèrent, et ils découvrirent, à l'entrée de la plaine, comme la clé de cette nouvelle région, les murailles et les tourelles de la petite ville d'Iliceto. Cette place, relativement importante, comptait alors près de trois mille habitants, et possédait, outre la collégiale desservie par douze chanoines, un monastère de religieux observantins, divers couvents de femmes, et un nombre considérable de prêtres séculiers.

L'arrivée des missionnaires mit en mouvement toute la population. « Nous avons été reçus à Iliceto, écrivait Alphonse, comme des anges du paradis. L'évêque de Bovino, entouré de son clergé, nous a souhaité la bienvenue. On ne savait comment remercier le Seigneur de nous avoir envoyés en ces lieux. Surtout le chanoine Maffei, lequel jouit ici d'une grande considération, nous a fait le plus gracieux accueil. Du reste, ce peuple paraît bon, affectueux, et plein de piété. » Avec de semblables dispositions, les habitants d'Iliceto ne pouvaient manquer de profiter des grâces qui leur étaient offertes. Durant quinze jours, dans toutes les familles, prêtres et fidèles ne s'entretinrent que des prédicateurs, et surtout de leur chef, qui enflammait tous les cœurs par ses brûlantes instructions. Aussi la mission n'était pas terminée que les chanoines Casati et

Maffei venaient supplier Alphonse, au nom de toute la population, de ne pas la quitter, mais de s'installer avec ses religieux à l'ermitage de Notre-Dame de Consolation.

Avant de se décider, le saint fondateur se fit conduire à l'ermitage. A première vue, l'église lui parut d'un difficile accès, trop éloignée d'Iliceto, des villages et des hameaux de la plaine; mais bientôt cette solitude revêtit tant de charmes que ses impressions se modifièrent complètement. Il admirait cette épaisse forêt, plantée de grands arbres, où les solitaires pourraient, en se reposant de leurs fatigues, méditer sur la bonté de Dieu; ces sources limpides qui, sortant de la colline rocheuse, venaient former les deux fontaines de l'ermitage, l'une dédiée à saint Pierre, l'autre à Notre-Dame des Neiges. Devant lui se déroulait l'immense plaine de la Pouille avec ses champs, ses pâturages, ses troupeaux, du milieu desquels s'élèvent l'antique cité de Foggia et au delà les monts Gargans, dont les cimes azurées servent de fond à ce merveilleux panorama.

Tout en contemplant cette riche nature qui attirait son âme sensible à toutes les beautés, d'autres pensées plus élevées excitaient en lui l'ardent désir de dresser sa tente dans ce pays. Il y avait là, au milieu de ces champs et de ces bois, des multitudes d'hommes qui ne connaissaient ni l'auteur de la nature, ni Jésus, l'auteur de la grâce, ni Marie, la dispensatrice de cette même grâce. On lui racontait qu'à l'approche de l'hiver plus de cinquante mille hommes descendaient des Abruzzes dans ces plaines pour y garder les troupeaux et se livrer aux travaux des champs. Et personne ne s'occupait de ces pauvres âmes, brebis sans pasteur, chrétiens sans nourriture spirituelle. N'est-ce pas Dieu qui l'envoyait dans ces régions, lui le missionnaire des abandonnés, pour travailler au salut de ces pâtres et de ces campagnards?

Et puis pouvait-il laisser dans l'isolement et l'abandon cette Madone miraculeuse qui semblait lui demander de rester auprès d'elle et de ramener à ses pieds ses enfants dispersés, comme l'avait fait autrefois le bienheureux Félix? Sans doute il y aurait beaucoup à souffrir sur cette montagne, mais l'image miraculeuse ne s'appelait-elle pas Notre-Dame de Consolation? D'ailleurs n'était-ce pas dans ce Val-in-Vincoli que tant de martyrs et tant de saints ermites avaient souffert pour Dieu? On fit visiter au saint fondateur, taillée dans le rocher qui sert de base à l'ermitage, la sombre et lugubre caverne où le bienheureux Félix passait ses jours et ses nuits à flageller son corps et à contempler son Dieu crucifié.

Alphonse se rappela la grotte de Scala et les joies célestes qu'il y avait goûtées : pourquoi ne succéderait-il pas dans cette caverne au saint qui l'avait teinte de son sang?

Cette visite détermina la fondation. Alphonse l'accepta d'autant plus volontiers que ses confrères, le père Cafaro surtout, désiraient ardemment se fixer dans ce désert, où ils pourraient vivre en pénitents et courir comme Jésus à la recherche des brebis égarées. Cette décision remplit de joie tous les cœurs. Avant même la fin de la mission, le chanoine Casati, fidèle à sa promesse, fit donation, par acte public, de toute sa fortune aux pères du Saint-Sauveur, à condition qu'ils desserviraient à perpétuité l'église de Notre-Dame de Consolation. « La bienheureuse Vierge, était-il dit dans cet acte, ayant appelé à son service don Alphonse de Liguori et ses compagnons, qui dès ce jour prennent l'engagement d'habiter sa sainte maison, j'ai formé la résolution de pourvoir à leur subsistance en leur léguant les biens dont je dispose. Je cède donc tous ces biens, meubles et immeubles, à la vénérable église de Notre-Dame de Consolation et par suite aux susdits missionnaires et à leurs successeurs, pour qu'ils en jouissent à perpétuité. »

Cette donation est datée du 19 décembre 1744. Le même jour, Alphonse en expliquait les clauses au père Rossi, de Ciorani. « Remercions Dieu et Marie, disait-il, dont la protection nous a permis de conclure en huit jours cette nouvelle fondation. L'évêque, le chapitre et le municipe sont d'accord pour nous mettre en possession de la maison et de l'église. Aujourd'hui même, par donation entre vifs, le chanoine Casati nous a cédé tous ses biens, qui consistent en sept cents mesures[1] de terres labourables, vignobles, plants d'oliviers et quelques maisons, le tout constituant une rente annuelle d'environ trois cents ducats, à la seule charge d'acquitter deux messes chaque jour. Le chanoine se réserve l'usufruit, sa vie durant, à l'exception de cinquante-six ducats qu'il nous alloue chaque année. Avec cela et les trente ducats que rapportent les terres de la Madone, il est certain qu'il faudra vivre maigrement, mais il faut compter sur la Providence et conserver sa bonne humeur : aussi bien sommes-nous sûrs d'aller en guenilles jusqu'à la fin de nos jours. »

La perspective de la pauvreté, même de l'indigence, l'occupait moins que les misères spirituelles dont souffraient les habitants du pays. Avant de se rendre à Modugno, il fit le voyage de Troia pour

1. Désignées en italien par le terme *mogge*.

demander au gouverneur et à l'évêque l'autorisation d'évangéliser les bergers et les campagnards dispersés dans la plaine. « Ce sont là les missions que j'ai surtout à cœur, » écrivait-il au père Rossi. « Si je pouvais me débarrasser de Modugno, je le ferais, ajoutait-il dans une lettre au père Sportelli. Il y a dans ces parages une moisson plus abondante à recueillir. Plus de quatre-vingt-dix mille hommes des Abruzzes totalement abandonnés, et Dieu sait dans quel état! Nous pouvons faire ici un bien immense. C'est tout autre chose, comme vous le verrez de vos yeux, qu'à Nocera et à Ciorani[1]. » Il voulait parler de ces multitudes de colons descendus des Abruzzes dans la Pouille pour garder les troupeaux ou cultiver les domaines de la couronne et des nombreux seigneurs du pays. En jetant les yeux, dit Tannoia, sur chacun de ces domaines, où languissaient jusqu'à cent et deux cents personnes privées de tout secours spirituel, Alphonse versait des larmes de compassion. Il manda aussitôt le père Villani et plusieurs autres de ses compagnons, et les envoya, ainsi que les pères Cafaro, Tortora et d'Antonio, au secours de ces campagnards, qui les accueillirent comme des messagers de Dieu. Ce n'est qu'après avoir ainsi donné aux pauvres les prémices de son ministère que le saint se rendit à Modugno, où il ouvrit la mission en janvier 1745.

Depuis nombre d'années aucun missionnaire n'avait remué cette importante cité : aussi la piété s'y était-elle éteinte. Des multitudes d'âmes y croupissaient dans le vice et dans le péché. Cette mission difficile et laborieuse dura quarante jours, mais Dieu bénit le zèle de ses ouvriers. Sa grâce toucha les pécheurs les plus obstinés. Remplis de componction, on les voyait pleurer amèrement les péchés de leur vie passée. Alphonse ranima la ferveur, releva les anciennes confréries, réforma les cloîtres, et raviva dans le clergé, par ses exemples comme par ses exhortations, le feu du zèle apostolique. Une tendre dévotion à Jésus et à Marie remplaça la froide indifférence. Aux divertissements et aux plaisirs succédèrent les pratiques de piété, l'oraison, la visite au saint Sacrement, la communion fréquente. Aussi désirait-on vivement conserver à Modugno de si saints missionnaires; mais pendant que se traitait avec l'archevêque de Bari la question d'une fondation, Alphonse apprit que le roi de Naples venait d'autoriser l'établissement d'une maison de lazaristes dans la ville épiscopale, peu éloignée de Modugno. Alors, pour ne pas ériger autel contre autel, il crut devoir se désister.

1. Lettre du 28 décembre 1744.

Il exhorta l'initiateur de ce projet à reporter sur la fondation de Bari le legs qu'il voulait lui faire [1].

De retour à Iliceto, Alphonse trouva les permissions nécessaires pour entrer en possession de la maison et de l'église. Les missions de la Pouille ayant surtout pour objet de porter secours à des paysans dont le grand nombre travaillaient sur les terres de la couronne, le roi s'en montrait satisfait. Le marquis Brancone priait le saint « de continuer des travaux si utiles aux colons abandonnés. » Charles III ordonna même, comme nous l'avons vu, aux persécuteurs de Nocera, de cesser leurs poursuites jusqu'au retour d'Alphonse. Toutefois, six mois après, reparaissait la note régaliste : « Sa Majesté, écrivait Brancone, voit avec un extrême plaisir le profit spirituel que retirent de vos travaux apostoliques les pauvres populations de la Pouille. Elle vous prie donc de continuer et même de multiplier vos missions. A cet effet, elle autorise les travaux d'agrandissement que vous jugerez nécessaires, à la condition toutefois que la maison d'Iliceto ne prendra pas la forme d'un couvent, mais d'une simple résidence pour vos missionnaires ou vos étudiants, lesquels restent soumis aux évêques comme les autres prêtres séculiers. » C'est toujours la même peur des couvents et de la mainmorte, contre laquelle Alphonse luttera sans succès toute sa vie, et qui fera de l'existence de sa congrégation un miracle continuel.

Le saint évêque de Bovino, Mgr Lucci, n'avait pas de ces terreurs. Il ne connaissait pas non plus cet art royal de couper les vivres aux ouvriers tout en les excitant à travailler beaucoup. Son approbation part d'un cœur large et généreux. « Depuis longtemps, dit-il, je désire voir arriver dans ce diocèse, pour en arracher les ronces et les épines qui y croissent de toutes parts, de véritables serviteurs de Dieu et des âmes. J'aurais voulu surtout repeupler ce couvent de Notre-Dame de Consolation, autrefois la maison principale des ermites de Saint-Augustin, d'un nouvel essaim d'ouvriers évangéliques qui, du fond de ce désert, rayonneraient dans toutes les parties de ce diocèse, des diocèses voisins, et de la Pouille entière, à la recherche des laboureurs et des pâtres perdus dans ses vastes plaines. Je vous reçois donc, vénérables pères, comme un secours venu du ciel. Je connais votre charité, votre esprit d'obéissance et de mortification, votre excellente doctrine. J'ai examiné vos règles et statuts, que j'approuve entièrement. Déjà je vous ai vus à

1. *Notizie della Fondazione in Iliceto*, manuscrit de saint Alphonse.

l'œuvre et je sais du reste tout le bien que vous avez opéré dans les diocèses de Salerne et de Nocera. C'est donc avec une joie infinie que je vous remets le couvent et l'église de Notre-Dame de Consolation à Iliceto, et que je vous recommande à la bienveillance du clergé et des fidèles de mon diocèse [1]. » Le chapitre de la collégiale, bénéficiaire des revenus de la chapelle, ratifia de tout cœur la concession de l'évêque. Dans une assemblée générale, l'archiprêtre et les chanoines décrétèrent à l'unanimité que « tous les droits et émoluments attachés à Notre-Dame de Consolation seraient transférés aux pères du Saint-Sauveur, à charge pour eux de desservir l'église et de prêcher des missions et autres exercices spirituels aux populations circonvoisines. » Muni de toutes ces pièces, Alphonse entra en possession du couvent et de l'église le 28 mars 1745. Le vicaire général de l'évêque de Bovino lui en remit solennellement les clés après l'accomplissement de toutes les formalités canoniques.

La maison d'Iliceto fut immédiatement occupée par des sujets décidés à faire revivre les beaux temps du bienheureux Félix. Alphonse en prit la direction et nomma le père Cafaro son ministre. Outre les quatre missionnaires incorporés au couvent, Tortora, d'Antonio, Sanseverino et Amarante, Alphonse appelait des auxiliaires de Ciorani ou de Nocera à l'époque des travaux extérieurs. De plus, cet ermitage lui parut si propre au recueillement et à l'oraison qu'il se résolut à y transférer le noviciat de Ciorani. Les quelques novices non encore admis à la profession, le primicier Jacques de Nola, Paul Muscati, Nicolas Moscariello, vinrent y rejoindre leur excellent maître, le père Cafaro. Au mois de juillet, Célestin de Robertis, fidèle à sa vocation, suivit enfin les conseils d'Alphonse et quitta le monde pour s'ensevelir dans ce désert. Trois frères, à la tête desquels se trouvait Vitus Curzius, servaient la communauté naissante.

Des lors commença pour tous une vraie vie d'anachorète. Alphonse donnait l'exemple, plus austère et plus mortifié que jamais. Le père Cafaro, disciple des Arsène, des Antoine, des Hilarion, des Boudon, se réjouissait de se trouver au désert, qu'il appelait, comme ce dernier, « le pays de Dieu ». Il priait son directeur, le père Mazzini, de l'autoriser « à coucher sur une planche, la tête appuyée sur un in-folio, à ne manger à midi qu'un potage et des fruits, et le soir deux ou trois onces de pain, le tout assaisonné d'herbes amères. » On le comprend, avec de pareils supérieurs,

1. Lettre du 1er mars 1745.

Il exhorta l'initiateur de ce projet à reporter s..s dans la voie du Bari le legs qu'il voulait lui faire [1].

De retour à Iliceto, Alphonse trouva les ..lonté. Pour les forcer à pour entrer en possession de la maison .. Le chanoine Casati s'étant de la Pouille ayant surtout pour ob.. ..biens légués à la congréga- sans dont le grand nombre tr.. ..ommunauté avec les cinquante- ronne, le roi s'en montrait ..trente ducats provenant éventuel- le saint « de continuer d.. ..ime. On avait bien parlé de gros re- nés. » Charles III ord.. ..ement les honoraires de messes et les persécuteurs de Noc.. ..les pèlerins, mais ceux-ci, généralement d'Alphonse. Toute.. ..plutôt disposés à recevoir qu'à donner. Le « Sa Majesté, ..promis un bénéfice rapportant vingt-deux profit spirit.. ..était qu'une promesse. Alphonse comptait aussi populatio.. ..du prince de Castellaneta et sur une subvention de mu.. ..moins deux cents ducats en reconnaissance des missions d'a.. ..sur les terres du prince et du monarque, mais jus- te.. ..personne ne paraissait soupçonner qu'il pût avoir besoin ..pour nourrir ses sujets et restaurer le couvent qui tombait en ruine.

La communauté connut alors, en outre des rigueurs de la pauvreté volontaire, la tyrannie de l'indigence et du dénûment le plus absolu. Célestin de Robertis, dans son journal, raconte les souffrances qu'on endurait dans ce couvent délabré où « le vent, la pluie, la neige, pénétraient de tous côtés, jusque dans les cellules et sur les misérables grabats des novices. Pour toute nourriture, du pain noir, un grossier potage, des fèves, rarement un peu de viande, et de mauvaise qualité; pour tout dessert, quelques châtaignes; pour vêtements, des habits rapiécés ou en lambeaux. » C'était vraiment la maison des *pezzenti*, des religieux en guenilles, comme l'avait prédit Alphonse en y entrant. Heureux de souffrir, mais navré des souffrances imposées à ses compagnons, il les exhortait doucement à la résignation, comme le rapporte encore le père de Robertis. « Mes chers pères et frères, leur disait-il souvent, nous vivons bien misérablement, mais que sommes-nous venus chercher sur cette montagne si ce n'est la souffrance pour l'amour de Jésus-Christ? » En même temps, il cherchait à se procurer des ressources et se plaignait à André Calvino, le gentilhomme qui lui avait vanté les nombreuses offrandes du pèlerinage : « J'attends en vain, lui écrivait-il, les honoraires de messes et les oblations dont vous m'avez parlé. Si Dieu ne vient à notre secours, je serai obligé de congédier mes compagnons pour ne pas les voir mourir de faim. Nous ne

mangeons que des fèves, nous ne buvons que de l'eau, et me voilà déjà endetté de soixante ducats. » Dans sa détresse, il eut recours à un expédient qui fut pour lui l'occasion d'une vive douleur.

Depuis treize ans, son fidèle Vitus Curzius grandissait en grâce et en vertu. Il l'avait réellement conduit par la main, ainsi que Vitus l'avait vu en songe, jusqu'au sommet de la montagne sainte. L'orgueilleux et insolent gentilhomme d'Acquaviva était devenu le plus humble et le plus doux des serviteurs de Dieu. On le voyait bêcher la terre comme un paysan, se charger de lourds fardeaux comme un portefaix, se livrer joyeusement à de viles et répugnantes besognes devant lesquelles aurait reculé le dernier des mercenaires. Il acceptait sans mot dire les humiliations les plus mortifiantes et les plus imméritées. Pénitent jusqu'à l'excès, il crucifiait son corps jour et nuit, dormait sur une planche, portait des ceintures de fer armées de pointes aiguës, se donnait la discipline jusqu'au sang, et ne prenait souvent pour toute nourriture qu'un morceau de pain noir et les restes de la pauvre *minestra* qu'il servait à ses frères. Aussi celui qui se plaît à exalter les humbles l'avait élevé jusqu'à la plus haute contemplation. Souvent, emporté par la grâce dans ces régions sublimes où Dieu lui-même illumine l'âme de clartés surhumaines, il disait en sortant de l'oraison : « J'ai eu l'intention de m'unir à Dieu, mais il me serait bien difficile de dire ce que j'ai fait et ce que j'ai pensé [1]. »

Alphonse aimait de tout son cœur cet ami de Dieu, ce serviteur dévoué de la congrégation. Pendant le mois de juillet 1745, se voyant sans ressources et presque sans vivres, il lui demanda d'aller à Troia chez quelques amis du couvent pour leur exposer sa pénible situation et réclamer de leur charité quelques secours. Vitus obéit comme toujours avec une simplicité d'enfant; mais soit qu'il se sentît malade, soit que Dieu lui eût donné le pressentiment de sa mort prochaine, il dit confidentiellement à un père : « Je m'en vais, mais j'en mourrai. » Il resta quelques jours à Troia, s'acquitta des commissions dont il était chargé, et reprit, bien qu'un peu souffrant, le chemin d'Iliceto à travers les campagnes brûlantes de la Pouille. Vers le soir il demanda l'hospitalité dans une maison religieuse, mais Dieu permit qu'on lui refusât cette charité, en sorte qu'il se vit contraint de passer la nuit au milieu des champs. Le matin, en proie à une fièvre violente, il s'efforça de se traîner jusqu'à son couvent. Obligé de s'arrêter à Iliceto, un prêtre charitable

1. *Vie de Vitus Curzius*, par saint Alphonse.

le recueillit dans sa maison. Il y resta quarante-neuf jours, édifiant par son admirable patience ceux qui le soignaient ou venaient visiter. Son confesseur lui demanda un jour s'il désirait vivre. — « Non, répondit-il. — Alors vous désirez mourir? — Non, dit-il encore, je ne veux que ce que Dieu veut. Cependant, libre de choisir, je préférerais mourir pour être délivré du danger d'offenser Dieu et pour le voir dans le ciel s'il me fait la grâce d'y arriver. » Avant de lui administrer le saint viatique, on lui demanda s'il désirait se confesser. « Non, dit-il, par la grâce du Seigneur, je ne me rappelle aucune faute. » Et il rendit son âme à Dieu dans une paix toute céleste, le samedi 28 septembre 1745.

Les habitants d'Iliceto connaissaient la vie et les vertus héroïques du frère Vitus. A peine eut-il rendu le dernier soupir qu'on s'écria de tous côtés : « Le saint est mort ». Le chapitre accompagna son cercueil jusqu'aux confins de la commune. Grand nombre de prêtres et de fidèles se joignirent aux pères pour le conduire processionnellement à l'église du couvent et assistèrent à ses funérailles, plus disposés à invoquer son intercession qu'à prier pour le repos de son âme. Alphonse chanta la messe les yeux pleins de larmes; plusieurs fois il dut interrompre les prières parce que les sanglots étouffèrent sa voix. La renommée de sainteté du frère Vitus Curzius se répandit dans les diocèses voisins. L'évêque de Lacedogna, très dévot au serviteur de Dieu, conserva son crâne pendant vingt ans sur le prie-Dieu où il s'agenouillait chaque jour pour faire son oraison [1]. Quant à saint Alphonse, en mémoire de ce serviteur fidèle, il publia quelques années après [2] un abrégé de sa vie et de ses vertus, comme il l'avait fait pour le père Sarnelli, cet autre compagnon des premiers jours, afin que l'un et l'autre servissent de modèles aux pères et aux frères de sa congrégation.

La saison des travaux apostoliques vint faire diversion à la tristesse d'Alphonse. Le pape Benoît XIV avait lancé dans tout le royaume l'encyclique sur les missions dont nous avons parlé, et tous les évêques de la province réclamaient le concours des pères du Saint-Sauveur. Outre ses confrères d'Iliceto, Alphonse s'adjoignit des auxiliaires, entre autres le père Villani et le père Sportelli, qui venait d'être remplacé comme recteur de Nocera. Dès le mois d'octobre commença cette campagne ou plutôt cette croisade qui laissa

1. Après la mort de ce pieux prélat, cette précieuse relique fit retour à la maison d'Iliceto. On la conserve aujourd'hui avec vénération dans la maison généralice de la congrégation.

2. En 1751 ou 1752.

dans la Pouille d'éternels souvenirs. A Panni, domaine considérable du duc de Bovino, la municipalité, partageant les émotions du peuple, voulut faire tous les frais de la mission. Il en fut de même dans le village d'Accadia, où les missionnaires arrivèrent au commencement de novembre. Cette population de huit cents âmes était endurcie au point d'avoir résisté aux efforts tentés jusque-là pour la convertir. Il fallait de l'extraordinaire pour frapper ces âmes blasées : la sainte Vierge se chargea de les réveiller. Un soir que le père Sportelli exprimait à la fin du sermon de vifs sentiments de contrition, un grand rosaire fixé aux mains d'une statue de Marie s'en détacha par hasard. L'orateur, profitant de la circonstance, prit en main ce rosaire et le présenta au peuple, en suppliant l'auditoire d'invoquer celle qui s'appelle le refuge des pécheurs. En même temps, il conjura la sainte Vierge de convertir les cœurs les plus obstinés. Aux accents de cette voix forte et pénétrante, les auditeurs, comme frappés de la foudre, éclatèrent en sanglots. La glace était rompue, et le succès assuré [1].

Du diocèse de Bovino, Alphonse se rendit, vers la mi-novembre, dans la ville épiscopale de Troia. On n'était pas sans crainte au sujet de cette mission. La population, forte d'environ cinq mille âmes, désespérait à cette époque les plus célèbres prédicateurs. Le père Santorelli, jésuite très éloquent, s'en était allé après son troisième sermon. Ils avaient criblé d'épigrammes l'illustre père Carace, et forcé don Philippe Avveta, autre missionnaire distingué, à descendre de chaire. On ne connaissait pas d'orateur qui n'eût encouru le blâme et subi la critique de l'orgueilleuse cité [2], ce qui n'était nullement rassurant pour les missionnaires. Une circonstance cependant paraissait devoir leur concilier l'attention et la faveur du peuple : Alphonse était le neveu de Mgr Cavalieri, évêque de Troia, mort en odeur de sainteté vingt ans auparavant, et dont le souvenir s'était conservé dans toutes les familles. On se demandait avec curiosité si le neveu avait hérité de la sainteté de l'oncle : aussi fut-il l'objet de tous les regards quand il parut en chaire pour la première fois. Chose étrange ! ces hommes, dédaigneux des plus grandes célébrités oratoires, se sentirent désarmés devant ce pauvre missionnaire, vêtu d'habits rapiécés, prêchant les vérités du salut d'une manière simple et populaire. Ils reconnurent en lui cette grâce divine qui brillait en Mgr Cavalieri, et que depuis sa mort ils n'avaient retrouvée dans aucun prédicateur. « La première fois que je

1. Lettre de Sportelli, 29 novembre 1745.
2. *Ibid.*

vis don Alphonse, raconta plus tard le père Gaspard Cajone, ce fut à Troia, mon pays natal, où il vint avec ses religieux prêcher une mission; j'assistai aux saints exercices, j'entendis ses prédications, et bien que je ne le connusse point personnellement, je fus si frappé de sa pauvreté, de son air humble et modeste, de son profond recueillement, et surtout de son zèle apostolique, que je conçus une haute idée de sa sainteté. J'avais alors vingt-quatre ans et je me destinais au barreau, mais à partir de ce moment je ne pus oublier l'homme de Dieu, et la grâce travailla si bien mon âme que je me décidai à quitter le monde pour entrer dans sa congrégation. Du reste, tous mes concitoyens éprouvèrent en le voyant les mêmes impressions que moi[1]. »

La mission fut un triomphe, d'autant plus que Dieu semblait disposer lui-même les évènements pour faire éclater l'éminente vertu d'Alphonse. Un soir il allait monter en chaire pour le sermon, quand un courrier lui remit une lettre dans laquelle on lui annonçait la mort de son père, don Joseph de Liguori. Le bon vieillard, qui se préparait depuis plusieurs années à paraître devant Dieu, était tombé gravement malade depuis quelques jours déjà. Alphonse, ne pouvant abandonner la mission sans causer un grand préjudice aux âmes, s'était fait remplacer auprès de son père par le digne Rossi.

Don Joseph avait fait une sainte mort, et Rossi dans cette lettre lui en racontait les pieux détails. Alphonse la lut, puis se mit à genoux et pria quelque temps, adorant la volonté de Dieu. Alors, douloureusement ému mais calme et résigné, il gravit l'estrade et dit d'une voix tremblante : « Je vous recommande mon père, dont je viens d'apprendre la mort. Récitons un *Ave Maria* pour le repos de son âme. » Et il commença l'*Ave Maria*, que les assistants purent à peine achever, suffoqués qu'ils étaient par cet acte de sublime simplicité. Sous le coup de cette impression, Alphonse, plus véhément et plus entraînant que jamais, força pour ainsi dire les plus endurcis à se rendre. « Aussi, raconte Sportelli, la mission, extraordinairement bénie de Dieu, s'est terminée à la satisfaction générale. Peuple et clergé publiaient d'une voix unanime que jamais mission n'avait opéré de pareils prodiges. » Tant il est vrai que l'ascendant de la sainteté agit plus puissamment sur les âmes que les charmes de l'éloquence.

Les nombreuses conversions opérées à Troia préparèrent admi-

1. Procès de béatification, folio 294.

rablement la grande mission qui s'ouvrit le 30 novembre à Foggia. Cette antique capitale de la Pouille n'était pas plus facile à conquérir que sa voisine. Avec son commerce, ses foires, ses marchés, ses arrivages de l'Adriatique, ses magasins de blé qui l'ont fait surnommer par les anciens le grenier de l'Apulie, sa brillante couronne de villas et de villages, Foggia voyait affluer dans son sein des multitudes d'étrangers. Bien que très fière de ses antiquités chrétiennes, de ses monuments religieux et surtout de son antique Madone, la Vierge aux Sept-Voiles, l'illustre cité n'en vivait pas moins dans le relâchement et la corruption. Sur quinze à vingt mille habitants, on y comptait un millier de femmes perdues [1], d'où l'on pouvait prévoir qu'une cohorte de missionnaires décidés à tonner contre le vice et le péché y seraient assez mal reçus.

Alphonse se rappelait son pèlerinage à Foggia, alors que, treize ans auparavant, un tremblement de terre en avait fait un monceau de ruines. Dieu avait châtié la ville coupable, mais les apparitions miraculeuses, comme l'arc-en-ciel après le déluge, lui avaient rendu l'espérance. En ce temps-là tous priaient avec ferveur, demandaient pardon de leurs péchés, et condamnaient les désordres que Dieu leur faisait si durement expier. Mais peu à peu la ville s'était relevée; on avait rebâti la collégiale, replacé dans son sanctuaire la Vierge aux Sept-Voiles, oublié la terrible secousse de 1731, et repris les vieilles habitudes d'indifférence et de plaisir. Aussi les habitants furent-ils assez surpris de voir arriver quinze missionnaires pour livrer un assaut général aux quatre grandes paroisses de la cité. La mission dura trente-six jours. Alphonse s'était réservé la cathédrale, où la Madone miraculeuse, placée sur l'autel, présida aux saints exercices. Son premier sermon, qu'il prêcha devant une foule énorme, fut un coup de massue. « Chers habitants de Foggia, dit-il, pour la première fois que je vous adresse la parole, laissez-moi tout d'abord interpeller le Dieu qui m'envoie vous prêcher la mission, laissez-moi lui demander ce qu'il veut que je vous dise. — Seigneur mon Dieu, vous m'avez commandé d'aller à Foggia prêcher votre saint Évangile, me voici dans la chaire de vérité : que faut-il dire à cette ingrate cité? que faut-il dire à vos serviteurs infidèles venus ici pour m'écouter? Vous êtes indigné contre eux, et je le comprends, car vous avez vainement employé tous les moyens de les convertir. Vous les avez comblés de bienfaits, et ils vous ont payé d'ingratitude. Vous les avez épouvantés par vos châtiments,

1. Lettre de Sportelli, 29 janvier 1746.

ou pour mieux dire par vos menaces, car jusqu'ici vous avez rete votre main vengeresse. Vous les avez menacés de la peste, et ju qu'ici vous les en avez préservés; vous les avez menacés de guerre, et c'est chez leurs voisins qu'elle a exercé ses ravages; vo avez menacé, lors du tremblement de terre, de les ensevelir so les décombres, et les maisons seules se sont écroulées, car vous av épargné les personnes. Mais, Seigneur, qu'avez-vous gagné par cet longanimité? Vous n'avez rien gagné, ô mon Dieu, car ils sont de venus pires qu'auparavant. Que faut-il donc que je leur dise? Ah si je m'écoutais moi-même, je leur dirais de se préparer aux châti ments qu'ils ont mérités, de ne plus espérer un pardon dont ils s sont rendus indignes! Répondez-moi, Seigneur, est-ce là le langag que je dois leur tenir?... Oh! non, mes chers auditeurs, mes pau vres pécheurs; non, vous tous à qui je m'adresse spécialement, s vous êtes du nombre de ces ingrats dont je viens de parler, Die ne veut pas que je fasse retentir à vos oreilles les mots de justice e de châtiment, mais ceux d'espérance et de pardon si vous voule cesser de l'offenser. » Et l'orateur déroula devant l'auditoire cons terné la longue chaîne des miséricordes divines aboutissant à l mission, suprême effort du Sauveur pour les convertir.

On sent l'effet qu'un tel exorde, sortant de la bouche d'un saint dut produire sur ce peuple aux mœurs faciles, mais plein de foi e impressionnable à l'excès. Alphonse prêcha chaque soir le gran sermon. La cathédrale devint trop petite pour contenir la foule qu s'y entassait bien longtemps avant la cérémonie. Des multitudes sta tionnaient hors de l'église, avides de recueillir au moins quelque paroles du père de Liguori. Selon l'expression d'un des missionnai res, on eût dit les Ninivites accourant aux prédications de Jonas.

Il y eut toutefois des récalcitrants. Dieu, dans sa miséricorde au tant que dans sa justice, se mit à prêcher lui-même sur la mort e l'enfer. Pendant qu'Alphonse entretenait ses auditeurs des fins der nières, trois morts subites épouvantèrent la ville. Un soir qu'un de pères parcourait les places publiques pour appeler le peuple l'église, il s'arrêta devant une taverne et invita les buveurs à profite de la mission. « Ma mission, s'écria l'un d'eux en levant son verre la voilà! » Mais il n'avait pas encore approché le verre de ses lèvres qu'il tomba raide mort. Quelques jours après, une femme de mau vaise vie qui se vantait de ne pas assister aux instructions, mour aussi subitement sans avoir donné aucun signe de repentir. l corps de cette pécheresse impénitente et publiquement scandaleu fut jeté dans une fosse, loin du cimetière où reposent les fidèl

qui n'ont pas déshonoré leur baptême. L'épouvante régnait dans la ville, et Dieu frappait toujours. On apprit bientôt qu'une pauvre mère dont la fille vivait dans le désordre, était tombée comme frappée de la foudre aux pieds de cette malheureuse et d'une compagne aussi vicieuse qu'elle. Les deux pécheresses, atterrées à la vue de ce cadavre, avaient tout quitté pour entrer dans une maison de repentir.

Ces exécutions divines, coup sur coup répétées, terrifiaient les cœurs les plus rebelles, quand un miracle éclatant de la Madone, en confirmant la sainteté d'Alphonse, centupla l'autorité de sa parole et détermina un mouvement de conversions pour ainsi dire irrésistible. Vers la fête de Noël, il prêchait un soir sur le patronage de Marie, son sujet de prédilection. Il animait ses auditeurs à aimer la divine Mère, à mettre en elle toute leur confiance, et cela avec tant de suavité et d'onction qu'on croyait entendre un ange du ciel. Tout à coup un frémissement agite cette foule immense, et tous les yeux se détachent du prédicateur pour se porter sur la sainte Vierge. Dans l'ovale d'argent qui encadrait la face de la Madone aux Sept-Voiles, apparaissait en relief le visage frais et vermeil de la Vierge bénie, tel qu'on l'avait contemplé dans les apparitions précédentes. Quand tous les regards furent ainsi fixés sur cette figure céleste, un rayon d'éblouissante lumière s'en détacha soudain, traversa l'église et vint se reposer sur la face du prédicateur, qu'il illumina d'un merveilleux éclat. Tout hors de lui, Alphonse balbutiait quelques mots entrecoupés : « Ma bonne Mère... je suis à vous,... tout à vous! » Mais bientôt il entra dans un saint ravissement, et tout le peuple le vit, les yeux fixés sur Marie, les bras tendus vers elle, s'élever de plusieurs palmes au-dessus de l'estrade, comme s'il allait prendre son vol. Les deux mille personnes qui composaient l'auditoire, muettes d'abord de stupéfaction, poussèrent alors un cri d'enthousiasme qui retentit bien au-delà de l'enceinte sacrée : « Miracle! miracle! » Ce cri, répété partout, attira des flots de curieux aux abords de la cathédrale, au point que les religieuses de l'Annonciade, dont le couvent était peu éloigné de l'église, crurent à une émeute. Aux interrogations bruyantes du dehors se mêlaient les cris et les sanglots des spectateurs du prodige. Les hommes se frappaient la poitrine; les femmes exprimaient leur repentir par des larmes et des gémissements; des pécheresses publiques, frappées de terreur, s'élançaient vers l'estrade en criant : « Pardon, pardon! nous voulons nous convertir! »

Le souvenir de cette scène indescriptible était encore vivant cin-

quante ans après. En 1794, à l'occasion du procès de béatification, dont on sollicitait l'introduction en cour de Rome, les trois premiers magistrats de Foggia s'exprimaient ainsi dans leur supplique à Pie VI : « Personne n'ignore ici que, pendant la mission de 1745, donnée dans notre église cathédrale par Alphonse et ses compagnons, au moment où le serviteur de Dieu prêchait les gloires de Marie, un rayon de lumière, parti du visage de la Madone, notre glorieuse protectrice, traversa tout le peuple et vint illuminer la face du prédicateur. Aussitôt ravi en extase, on le vit s'élever de trois palmes au-dessus de l'estrade; prodige qui arracha des cris de joie et d'enthousiasme à toute l'assistance. Il existe encore ici des vieillards qui se rappellent parfaitement le grand miracle de 1745[1]. »

Il est inutile d'ajouter qu'après de pareilles scènes la mission de Foggia produisit des fruits surabondants et même, au dire de Sportelli[2], plus extraordinaires que partout ailleurs. Une fois de plus la Vierge immaculée écrasa sous son pied la tête du serpent infernal. On vit les femmes de mauvaise vie accuser publiquement leurs péchés et demander pardon de leurs scandales. On ne parlait que de conversions inattendues, de restitutions et de réconciliations inespérées. Au règne du péché succéda la vie de piété, la pratique de l'oraison, la visite au saint Sacrement, la fréquentation des sacrements, la dévotion à la sainte Vierge. Toutes les classes de la société contribuèrent à cette révolution religieuse; car, outre la mission générale, les missionnaires prêchaient les saints exercices aux gentilshommes, aux avocats, aux fonctionnaires, aux artisans,

1. Dans ses *Mémoires* comme dans sa déposition au procès, le P. Tannoia raconte les détails de ce fait merveilleux d'après les témoignages des PP. Garzilli et Corsano, présents à la mission de Foggia. Le P. Corsano, également témoin au procès en 1797, s'exprime en ces termes : « Des rayons de lumière céleste, émanant de la Madone aux Sept-Voiles, vinrent frapper directement le visage du Serviteur de Dieu, lequel, tout hors de lui, la face resplendissante, se tourna vers la sainte Image en balbutiant encore quelques paroles d'amour. » Le P. Garzilli écrit dans ses *Mémoires* : « Pendant qu'Alphonse prêchait ce grand sermon, nous entendîmes un bruit confus venant du côté de l'église. L'office terminé, nous courûmes demander aux pères ce qui s'était passé. Ils nous répondirent qu'un rayon de lumière, parti de la Madone, avait illuminé la face du prédicateur à la vue de tout le peuple et provoqué les cris que nous avions entendus. » Les deux frères Romito et Flumeri assistaient à la mission comme frères servants. Témoins au procès, voici ce qu'ils disent : « Nous avons appris par nos pères et par toute la population, dit le frère Romito, qu'un soir, pendant le sermon, un rayon de lumière parti du visage de Marie illumina la face du Serviteur de Dieu, lequel fut ravi en extase. » Le frère Flumeri se sert à peu près des mêmes expressions. Cet événement prodigieux est donc un fait incontestable.

2. Lettre du 29 janvier 1746.

aux orphelins, aux repenties, et même aux prisonniers. L'attention d'Alphonse se porta d'une manière toute particulière sur le clergé séculier et régulier. Nombre de prêtres et de religieux qui vivaient dans le relâchement et la dissipation devinrent après la mission des hommes d'oraison et de vrais apôtres de Jésus-Christ.

Les religieuses cloîtrées eurent leur part des bénédictions de Dieu. Il se trouvait dans deux couvents de dames nobles des abus assez graves. On y avait substitué au chant de l'Église la musique profane. Un maître de chant, posté à la grille, dirigeait le chœur. Alphonse leur fit comprendre combien cette coutume, introduite depuis peu en Italie, favorisait la vanité, la dissipation, les infractions à la règle, et de plus blessait la modestie qui convient aux vierges consacrées à Dieu. Par un abus non moins dangereux, chaque religieuse à tour de rôle s'occupait de la sacristie durant une année et devait pourvoir de ses deniers aux frais d'entretien, ce qui mettait le trouble au couvent et la gêne dans les familles. Alphonse montra que ces dépenses incombaient à la communauté et non pas à l'officière; mais telle est la force de l'habitude que ces religieuses, au moins dans l'un des deux couvents, se mirent à épiloguer sur la décision du réformateur, ce qui nécessita de sa part une lettre théologique[1] où il leur rappelle que, par ordre de Sa Sainteté, les religieuses de n'importe quel monastère doivent s'interdire toute dépense personnelle, même au profit de leur office, sous peine d'être privées *ipso facto* de voix active et passive[2]. Un nouveau monastère, érigé depuis sept ans à Foggia, le consola de ces petitesses : c'était le monastère du Saint-Sauveur, fondé par la sœur Marie-Céleste Crostarosa, la religieuse dont Dieu s'était servi pour lui faire connaître sa vocation. Pour la première fois depuis treize ans, il revoyait cette sœur Céleste si intimement unie à Dieu et si tristement sortie de Scala. En admirant la ferveur du monastère et les vertus croissantes de la fondatrice que toute la ville vénérait comme une sainte, Alphonse adora les décrets de Dieu qui mène ses élus au ciel par des voies à lui seul connues.

La mission se termina le jour de l'Épiphanie. Avant de quitter Foggia, Alphonse conduisit tous ses compagnons aux pieds de la Madone miraculeuse, qui daigna leur apparaître encore dans l'ovale d'argent, comme pour les remercier du bien qu'ils avaient fait à ses enfants. Cette mission fut ainsi comme un continuel miracle depuis le premier jour jusqu'au dernier. Le lendemain, au départ

1. En date du 26 juin 1742.
2. Lettre à l'abbesse de l'Annonciade, janvier 1746.

des pères, la tristesse se peignit sur tous les fronts. Un Calabr impénitent, ayant manifesté sa joie, manqua d'être lapidé par peuple.

Pendant que les pères Sportelli, Cafaro, et sept autres de leu compagnons, allaient évangéliser deux autres villes de la Pouill Rochetta et Lacedogna, où Dieu les combla de ses bénédictions, A phonse reprit le chemin d'Iliceto, emmenant avec lui deux suje précieux, le chanoine Garzilli et le prêtre Corsano, qui tous de se rendaient au noviciat.

Don François Garzilli avait alors cinquante-cinq ans. Il avait ét dié à Naples au collège des nobles, où il s'était distingué par science comme par sa vertu. Puis il s'absorba dans les études thé logiques, se préoccupant beaucoup de savoir s'il valait mieux servir simplement du texte de saint Thomas ou s'aider de comme taires, question qui trouble assez peu nos modernes étudiant Devenu, jeune encore, chanoine de Foggia, il fut chargé de dir ger une maison de repenties fondée par Mgr Cavalieri. Grâce au zè et aux largesses du chanoine, ce refuge devint si florissant qu malgré ses désirs de quitter le monde, on lui fit un cas de con cience d'abandonner l'œuvre avant de l'avoir complètement affe mie. Enfin, au mois de mai 1745, six mois avant la mission Foggia, étant venu faire une retraite à Iliceto pour apaiser s scrupules, il déclara au père Cafaro qu'il se croyait appelé à la co grégation. Celui-ci pensa que le chanoine, avec ses cinquante-ci ans et sa santé délicate, s'habituerait difficilement au régime d'Il ceto et à la vie de missionnaire. Il était donc d'avis de ne p l'admettre, mais le saint fondateur consulté lui répondit par cet prophétie : « Le chanoine peut entrer sans crainte dans notre in titut. Sa santé s'y rétablira parfaitement, et il vous survivra, bi que vous soyez jeune encore. Vous, mon père, vous mourrez ava peu d'années, et le chanoine Garzilli vivra très longtemps. » I fait, le père Cafaro mourut à quarante-six ans et le chanoine quatre-vingt-dix-sept ans. Il fut donc admis au noviciat par u intervention manifeste de Dieu. Aussi, après avoir réglé ses affair et pris une part active à la mission de Foggia, le chanoine Garzi venait-il, plein de joie, s'exerçer à la vie religieuse dans la solitu d'Iliceto. Il y fut rejoint quelques jours après par Dominique Co sano, dont Alphonse avait aussi décidé la vocation pendant son jour à Foggia.

La maison d'Iliceto ne s'était pas enrichie durant ces quelq mois. C'était toujours la même indigence, et par suite le même

gime. A la longue, les plus durs, même les plus mortifiés, finissaient par le juger intolérable. A son retour, Alphonse écouta ces doléances trop légitimes et réconforta les courages par cette prédiction : « Prenez patience encore un peu de temps, Dieu et Marie viendront à notre aide. » Quelques jours après, il partit pour Sainte-Agathe, où les missionnaires de Lacedogna devaient le rejoindre. Il y ouvrit les saints exercices le 22 janvier, mais bientôt une fièvre ardente le força de laisser à ses compagnons les travaux les plus pénibles. Cependant il paraissait quelquefois en chaire, dit Tannoia, et sa seule présence opérait des conversions prodigieuses, parce que sa vie était un prodige de vertu. Or la mission de Sainte-Agathe n'était pas terminée, que Dieu, par un événement inattendu, vint en aide, comme Alphonse l'avait annoncé, aux *pezzenti* d'Iliceto. Un courrier lui apporta la nouvelle que le chanoine Casati, frappé à mort, réclamait sa présence. Incapable de monter à cheval, le saint se fit porter jusqu'à Iliceto, et le lendemain 3 février, le chanoine expirait dans ses bras, lui demandant la grâce d'être enterré dans l'église du couvent, aux pieds de la Madone vénérée qu'il avait instituée son unique héritière. Le chapitre en deuil, les pères observantins, les confréries, et plus de six cents personnes, accompagnèrent le défunt jusqu'à la demeure qu'il s'était choisie. Une inscription gravée sur son tombeau perpétua le souvenir des vertus et des bienfaits du pieux chanoine Casati.

Quelques jours après, les pères furent mis en possession des biens légués à Notre-Dame de Consolation par le généreux donateur, et, par suite, des revenus dont il s'était réservé la jouissance jusqu'à sa mort. Ces revenus, de trois cents ducats à peine, ne suffirent jamais pour entretenir une communauté nombreuse. Les souffrances et les privations, moins dures pour le moment, augmenteront avec le nombre des novices, jusqu'au jour où ils seront forcés d'émigrer pour ne pas mourir de faim. Cet état de pauvreté, même de misère, n'empêcha pas les mécontents de faire sonner bien haut la richesse du couvent. Les pères avaient trouvé dans la succession du chanoine Casati une somme de neuf cents ducats, dont ils durent consacrer le tiers aux funérailles et aux aumônes : on répandit le bruit qu'une cachette découverte par eux renfermait un trésor de quatre-vingt mille ducats. Cette invention absurde, propagée par des malintentionnés dans un temps où l'on en voulait partout aux couvents, faillit, comme nous le verrons bientôt, causer la ruine de la congrégation. Les gens sensés, dans le clergé comme dans le peuple, n'en regardaient pas moins la situation matérielle

des pères comme très précaire. La sœur du chanoine Cicconi, archiprêtre de la collégiale, leur laissa en mourant les quelques parcelles de terrain qui constituaient tout son avoir. Le saint évêque de Bovino, Mgr Lucci, disposa aussi en leur faveur d'une chapellenie dotée de quelques rentes, « tant pour reconnaître leurs éminents services, dit l'acte de concession, que pour suppléer à l'insuffisance de leurs revenus. » Cette insuffisance était telle qu'en ce même mois de février, Alphonse fut obligé, pour parer à ses besoins, d'exiger de son frère le règlement de la succession paternelle, que celui-ci, gêné lui-même dans ses affaires, semblait vouloir accaparer tout entière[1]. De plus il voulut, par une cession de tous ses biens, subvenir aux nécessités de ses trois maisons, plus pauvres les unes que les autres. « J'établis, dit-il, la très sainte Mère de Dieu, Marie, ma Mère, et par elle la congrégation du Très Saint-Sauveur, héritière de tous les biens qui me reviennent, en particulier d'une rente viagère de cent cinquante ducats[2] que doit me servir ma famille depuis la mort de mon père; d'un capital de trois cents ducats que je me réservai par acte notarié lors de ma renonciation à mon droit d'aînesse; et enfin de la légitime de deux cents ducats que mon père m'a laissée par testament sur les biens qu'il possédait au moment de sa mort[3]. »

Ces ressources pécuniaires lui permirent d'alléger quelque peu les souffrances de la communauté, mais il n'en resta pas moins, comme il l'avait dit, un chef de *pezzenti*. Ceux qui ont vécu avec lui à cette époque nous ont dépeint sa vie pauvre et mortifiée. Laissant à ses compagnons les cellules habitables, il s'était réfugié dans un taudis qui servait de bibliothèque. C'est là que, vers minuit, s'arrachant à l'oraison ou à l'étude, il prenait sur un grabat dur comme une planche, quelques heures de sommeil. Ses vêtements, dont on ne reconnaissait plus l'étoffe, consistaient en pièces et morceaux cousus ensemble. Il ne portait du reste que de vieilles défroques achetées à la friperie, soutanes de jésuites plus ou moins ajustées à sa taille, ou même manteaux d'observantin passés au noir. Avec ces guenilles sur le dos, ses souliers roussis, son chapeau dont nul n'aurait donné un carlin, on l'eût facilement pris pour la personnification de la mendicité. Dans les froids de l'hiver, qui sont très rigoureux sur cette montagne d'Iliceto, on le voyait grelotter dans sa misérable chambrette, toujours sans feu.

1. Lettre à don Hercule de Liguori, février 1746.
2. Le ducat valait 4 fr. 25 de notre monnaie.
3. Testament olographe du saint, en date du 5 mars 1746.



Quand ses doigts engourdis refusaient de tenir la plume, il appliquait un instant sur un fer chaud sa main glacée pour y faire revenir un peu de chaleur. Et ce martyre du froid, de la fatigue, de la fièvre, du jeûne, de l'abstinence, ne suffisait pas à ce vaillant disciple de Jésus crucifié : il y ajoutait des flagellations sanglantes et se couvrait de cilices et de chaînes de fer, au point qu'étant un jour tombé sur le chemin, on eut toutes les peines du monde pour le relever.

Ses compagnons suivaient généreusement comme lui la voie du sacrifice, plus heureux mille fois dans leur désert que les mondains au sein des bruyantes cités. « Notre-Dame de Consolation, écrivait le père Cafaro, c'est pour nous la solitude des anachorètes d'Égypte. Retirés ici après nos missions d'hiver et de printemps, tranquilles, silencieux, nous vivons loin du tumulte du monde et n'entendons rien de ce qui s'y passe. Sans rapports avec les hommes, nous jouissons de nos bois toujours frais, de vues magnifiques, et de notre délicieuse montagne qui peut rivaliser sans crainte avec le coteau pierreux de saint Pierre d'Alcantara. Béni soit le Dieu qui m'a conduit dans cette sainte solitude! »

La renommée de cette nouvelle Thébaïde s'étendit bientôt dans la Pouille et les provinces voisines. Durant ce carême de 1746, que tous les pères passèrent, comme de coutume, à la maison, Alphonse y prêcha les saints exercices aux prêtres et aux ordinands. On y accourut de tous les diocèses voisins. Le silence du désert, l'onction sainte des prédications, la vie mortifiée des religieux, firent sur les retraitants une profonde impression. L'un d'entre eux, Joseph Petrella, de Trevico, ému de ce qu'il avait vu et entendu, disait à ses compagnons : « Si vous aspirez à une haute sainteté, vous atteindrez sûrement votre but au couvent d'Iliceto. » Son jeune frère Pierre, frappé de cette parole, entra au noviciat l'année suivante, et mourut, après vingt ans de vie religieuse, en odeur de sainteté.

Une demande que firent alors les habitants de Foggia démontre mieux encore quelle haute idée on se faisait de la sainteté d'Alphonse et de sa puissance sur le cœur de Dieu. Une persistante sécheresse désolait les campagnes, au point que toutes les semailles dépérissaient. Pour mettre fin à cette calamité publique, les citoyens consternés n'imaginèrent rien de plus efficace que de demander au saint une neuvaine de sermons en l'honneur de la très sainte Vierge. Il leur semblait qu'après l'apparition miraculeuse, la Madone ne pouvait lui refuser aucune faveur. Bien que souffrant

alors d'une fièvre ardente, il vit dans cette neuvaine une excellente occasion de rappeler à ses convertis leurs solennelles promesses. Il se mit donc en route au mois d'avril et descendit avec le père Villani, son compagnon, chez un de ses amis, l'avocat Ricciardi. Cet ami, qui déjà l'avait hébergé durant la mission, ne put jamais, malgré ses instances, lui faire accepter autre chose que la *minestra* et un mets des plus ordinaires. A toutes les sollicitations le saint répondait qu'il voulait observer sa règle, ce qui édifia grandement Ricciardi. Aussi l'accueillit-il en cette circonstance comme l'ange protecteur de sa famille. Chose étonnante, la neuvaine était à peine commencée qu'Alphonse se vit délivré de la fièvre. Les exercices produisirent tant de fruits qu'on put les regarder comme une seconde mission, et, pour comble de bonheur, des pluies abondantes vinrent rafraîchir la terre, féconder les semences, et donner aux laboureurs l'espoir d'une riche moisson.

Dieu bénissait son zélé serviteur. La fondation d'Iliceto, commencée quinze mois auparavant, avait déjà évangélisé la capitale, les bourgs, les villages de la Pouille, et porté au-delà de ses frontières la renommée d'Alphonse et de ses compagnons. Aussi, pendant son séjour à Foggia, Dieu lui demanda-t-il d'envoyer à d'autres peuples délaissés un nouvel essaim d'ouvriers évangéliques.



CHAPITRE XV

FONDATION DE CAPOSELE

1746

L'église de *Mater Domini*. — Une singulière méprise. — Mission de Caposele. — Comment la Madone se fait obéir. — Fondation acceptée. — Prédiction de saint Joseph de la Croix. — Un carême de Sportelli. — Les fourchettes de bois. — Sportelli et les brigands.

A dix lieues au sud d'Iliceto, entre la Pouille et la Basilicate, et pour ainsi dire au centre du royaume de Naples, s'élève la petite ville de Conza, autrefois célèbre sous le nom de Compsa, aujourd'hui presque ruinée par suite du tremblement de terre de 1694. C'est le siège d'un archevêché très important, dont les populations, ainsi que celles des diocèses voisins, sont comme perdues dans les vallées et sur les montagnes des Apennins. A l'époque où nous en sommes arrivés, l'archevêque de Conza, Mgr Nicolai, prélat aussi distingué par son zèle que par sa naissance et ses talents, après avoir relevé sa cathédrale et discipliné son clergé, cherchait les moyens d'évangéliser ses diocésains, mais les ouvriers faisaient défaut. Il confiait un jour sa peine à deux ecclésiastiques zélés comme lui, don Jean Rossi, archiprêtre de Contursi, et don François Margotta, supérieur par intérim de son séminaire, quand ceux-ci, connaissant tout le bien opéré par les pères du Saint-Sauveur dans les diocèses de Salerne et de Bovino, attirèrent son attention sur Alphonse et son institut. Des renseignements qu'il prit de tous côtés le convainquirent que le conseil venait du ciel et il fut décidé qu'on offrirait au saint, comme siège d'une nouvelle fondation, une église dédiée à la sainte Vierge dans le voisinage d'une petite ville appelée Caposele[1]. L'archiprêtre Rossi se chargea d'en-

1. Caposele avait alors 3.500 habitants. Ce bourg, éloigné de Conza de trois ou quatre lieues, situé près de la source du *Sele*, tire son nom de sa position : *Capo di Sele*.

trer en négociation avec Alphonse pendant son séjour à Fogg
Les circonstances paraissaient bien peu favorables; toutefois, les instances du messager, appuyées du reste par le père Villani saint fondateur accepta de prêcher une mission à Caposele et voir ainsi sur place quelle était la volonté de Dieu. Le 22 mai 17 après le renouvellement de la mission d'Accadia, il prit avec trois de ses compagnons, les pères Villani, Genovese et Garzilli, se rendit à Caposele, où il fut reçu comme en triomphe par le clerg et le peuple. Le soir même il prêcha le sermon d'ouverture, et cel avec tant de force et d'onction que tous, ravis, croyaient entendre un autre Paul.

L'archevêque de Conza se trouvait en ce moment à Calabritto, en visite pastorale. Alphonse crut qu'il était de son devoir d'aller lui rendre ses hommages. Il monta donc sur sa mule, selon sa coutume, franchit les deux milles qui le séparaient de Calabritto, et se présenta au palais del Plato, résidence d'une noble famille, où logeait l'archevêque. Mais comme c'était l'heure du repas, il se retira discrètement dans une chapelle contiguë au palais pour y réciter son office. A peine avait-il commencé, qu'un jeune prêtre, Xavier del Plato, fils du seigneur du lieu, se présenta, les clés à la main, pour fermer la chapelle. Cet étranger, à la barbe inculte, aux habits rapiécés, lui parut un vagabond dont il fallait se défier. « Veuillez sortir, dit-il assez brusquement, je dois fermer la porte de cet oratoire. — Voudriez-vous attendre un peu que j'aie achevé Vêpres et Complies? lui demanda le saint. — Non, sortez de suite, reprit le jeune homme, de plus en plus soupçonneux; hier on nous a volé une nappe et il ne faudrait pas qu'on nous en enlève une seconde aujourd'hui. » A cet argument qui ne souffrait pas de réplique, Alphonse sortit en souriant et récita son office dans la rue. Un peu plus tard, il se fit annoncer au palais. En entendant prononcer son nom, l'archevêque courut à sa rencontre, le prit par la main en lui témoignant la plus profonde vénération, et le présenta à ses hôtes. Don Xavier assistait à l'entrevue; il reconnut l'étranger de la chapelle et apprit bientôt, à sa grande confusion, que son prétendu vagabond n'était autre que don Alphonse de Liguori, chevalier napolitain, et directeur de la mission de Caposele. Alphonse fit semblant de ne pas reconnaître le jeune homme, et l'on n'aurait jamais su cet acte d'humilité si don Xavier n'avait dévoilé lui-même sa méprise. Après une longue conférence avec l'archevêque, l'homme de Dieu reprit précipitamment le chemin de Caposele, où il devait prêcher le soir.

La mission eut un plein succès. Les vertus du prédicateur, son humilité, sa modestie, son union intime avec Dieu, son mépris de la souffrance, lui gagnèrent tous les cœurs. En proie à des névralgies qui ne lui laissaient pas un moment de repos, il n'en continua pas moins ses travaux. Un jour, se trouvant en proie à des douleurs qu'il ne pouvait dissimuler, il s'interrompit un instant, puis, reprenant courage, dit à ses auditeurs : « Eh! qu'importe ce que je souffre, pourvu que je puisse vous dire tout ce que j'ai sur le cœur. » Et pendant deux heures, il tonna contre les occasions de péché, s'attaqua aux jeunes libertins de l'endroit, et réprimanda vertement les mères qui ne leur fermaient pas la porte de leurs maisons. « Il arrivait souvent, dit le docteur Santorelli, qu'épuisé, brisé de fatigue, il lui fallait le secours d'un bras étranger pour se traîner jusqu'à son logis. » Lors de la plantation des croix, il se chargea de la plus pesante. A le voir incliné sous ce bois, qui lui blessa l'épaule gauche, on eût dit Notre-Seigneur montant au Calvaire. L'archevêque, accompagné de ses deux amis Rossi et Margotta, assista au sermon sur la sainte Vierge. Il en fut si touché que depuis ce jour il se rendit à tous les exercices. Au dire du médecin Santorelli, la mission changea la face du pays. « Les scandales disparurent, les ennemis se réconcilièrent, les blasphémateurs et les libertins n'osèrent plus proférer leurs indignes propos, et l'on vit refleurir, même parmi les gens du peuple, les saintes pratiques de la piété chrétienne, la fréquentation des sacrements, et spécialement la dévotion à la sainte Vierge. »

Dès les premiers jours de la mission, Alphonse était allé visiter, avec quelques gentilshommes, l'église qu'on lui offrait pour la nouvelle fondation. Cette église, nommée *Mater Domini*, et située sur une colline à peu de distance de Caposele, lui rappela l'ermitage d'Iliceto. La vierge miraculeuse honorée dans ce sanctuaire attirait de nombreux pèlerins, et de ce centre les missionnaires pouvaient rayonner assez facilement dans tout l'archidiocèse et les diocèses voisins. Le saint résolut d'accepter la fondation, si toutefois on lui fournissait les moyens d'existence suffisants. Il allait donc entamer des négociations à ce sujet avec l'archevêque, l'archiprêtre Rossi, don François Margotta et le docteur Zoppi de Saint-Menna, qui tous voulaient coopérer à la bonne œuvre, lorsque le clergé fit opposition à la cession de l'église, sous prétexte que ses droits en seraient lésés. « Voilà qui me réjouit, dit Alphonse : si le démon fait des siennes, c'est qu'il prévoit les coups que nous lui porterons; mais il a beau s'agiter, Dieu triomphera. » La prédiction se réalisa le jour même.

L'archevêque s'étant rendu à l'ermitage avec ses trois coopérateurs, le prêtre don Salvatore Corona, qui jouissait à cause de ses talents d'une grande autorité sur le peuple et le clergé, s'y rendit aussi en compagnie d'un grand nombre d'ecclésiastiques avec l'intention de défendre ce qu'il appelait les droits du chapitre. Tout en méditant ses arguments, il entra dans l'église de la Madone pour prier un instant à ses pieds; mais il était à peine à genoux devant l'autel que des convulsions le saisissent, sa bouche se contourne, et des douleurs violentes tourmentent tout son être. Aussitôt il comprit que la sainte Vierge lui reprochait son injuste opposition. « Mère de Dieu, dit-il, je proteste que dès ce moment je renonce à contrarier vos desseins. » La crise qui l'agitait cessa dès qu'il eut prononcé cette parole. Cette leçon mit à néant tous ses arguments, si bien que, dans les conférences du clergé, bien loin d'attaquer la fondation, il s'en fit le défenseur, et dès lors il ne cessa de la patronner.

Cette conversion subite du principal antagoniste désarma complètement l'opposition, mais quand il s'agit de stipuler les conditions matérielles de l'œuvre, l'archevêque, tout zélé qu'il fût, faillit lui-même reculer. Se souvenant de la misère d'Iliceto, Alphonse demandait une rente de cinq cents ducats. Les revenus de l'église, unis aux dons que promettaient Rossi et Margotta, constituaient déjà une partie de cette somme. Le surplus restait à la charge de l'archevêque qui, avant de prendre aucun engagement, voulait voir les pères installés et estimer alors par lui-même les rentes nécessaires à l'entretien de la maison. Alphonse refusa ces conditions précaires : « Monseigneur, dit-il, je ne suis pas venu pour fonder une maison, mais pour prêcher une mission, comme vous l'avez désiré. Ma tâche est finie, et je ne prétends à rien de plus. » On allait rompre les négociations, quand l'archiprêtre Rossi se jeta tout ému aux pieds de l'archevêque et le supplia de ne pas laisser la victoire au démon. Le digne prélat pleura lui-même en voyant à ses genoux ce vieillard à cheveux blancs, et promit alors d'ajouter les deux mille ducats nécessaires pour constituer le capital exigé. On arrêta dès lors que les pères s'établiraient à l'ermitage aussitôt qu'on aurait obtenu du roi les autorisations nécessaires.

Cette bonne nouvelle fut accueillie par des démonstrations d'allégresse. Illuminations, décharges de mousqueterie, acclamations joyeuses, peuple et magistrats n'épargnèrent rien pour témoigner leur contentement à l'archevêque et au saint fondateur. Le prince Ignace Rota et la princesse Cornelia Sanfelice vinrent également fé-

liciter ce dernier et mettre à sa disposition, pour les futures constructions, les arbres de leurs forêts. A sa grande consolation, ils lui racontèrent une prophétie qui s'accomplissait actuellement par l'arrivée en ce lieu des pères du Saint-Sauveur. Un jour que tous deux visitaient ce domaine avec un religieux de saint Pierre d'Alcantara, en apercevant sur la colline l'église de *Mater Domini*, ce religieux ravi ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! que ce lieu conviendrait bien pour un couvent de notre ordre! » Cette pensée plut au prince et à la princesse, qui s'empressèrent de proposer au père Joseph de la Croix, alors provincial des alcantarins, de la réaliser sans délai. « Non, répondit-il, ne poursuivez pas ce projet. Dieu ne veut pas que cet ermitage soit occupé par nos religieux, mais dans vingt ans il abritera une communauté de missionnaires très dévoués à la gloire de Dieu et au salut des âmes. » Or vingt ans s'étaient écoulés depuis cette prédiction, de sorte que les pères du Saint-Sauveur en devenaient clairement l'objet. Coïncidence remarquable! le père Jean-Joseph de la Croix fut canonisé en même temps que saint Alphonse, le 26 mai 1839.

La fondation décidée, Alphonse reprit le chemin d'Iliceto. Il laissait au diocèse de Conza les pères Sportelli, Cafaro et plusieurs autres de ses collègues pour évangéliser les villes importantes, en attendant que l'autorisation royale permît d'occuper l'ermitage de *Mater Domini*. Afin de ne pas effaroucher les régalistes, le saint demandait simplement au roi la permission « d'établir quelques missionnaires dans un ermitage voisin de Caposele, à l'effet de porter secours aux populations du diocèse de Conza, très éloigné de la capitale, et par là même privé du bienfait des missions. » Il faisait observer de plus que, la maison et l'église existant, il ne s'agissait nullement de fonder un nouveau couvent. Malgré toutes ces précautions, il dut attendre toute l'année qu'il plût à Sa Majesté d'ouvrir aux pères du Saint-Sauveur les portes de l'ermitage. Ils y entrèrent au mois d'août 1747.

Pour commencer cette fondation, Alphonse avait jeté les yeux sur le prudent et vaillant Sportelli, qui du reste était connu très avantageusement des habitants de Caposele, car trois mois auparavant il leur avait prêché le carême aux pieds de la Madone miraculeuse. Durant quarante jours ils admirèrent l'homme de Dieu vivant seul sur la colline, comme Jésus sur le Mont de la quarantaine, logé dans l'ermitage délabré où pénétraient le vent et la pluie. Miné par la fièvre, ne prenant presque point de nourriture, ils se demandaient comment il pouvait se soutenir. Sa parole austère et

néanmoins sympathique fit sur eux une telle impression que tous priaient Dieu de leur renvoyer ce saint prédicateur pour établir la nouvelle fondation : aussi, grande fut leur joie quand ils virent leurs vœux exaucés.

Sur la demande du père Sportelli, Alphonse lui avait adjoint le père Garzilli et le frère Corvino. Dix pauvres carlins composaient leur avoir en arrivant à *Mater Domini.* « Pour tout mobilier, écrit le père Garzilli, nous possédions trois paillasses et une chemise de rechange. Dans la maison nous ne trouvions que le pavé, le toit et les murs. Nous n'avions pour nous trois qu'un couteau et une fourchette, mais je m'ingéniai à fabriquer deux fourchettes de bois pour le frère et pour moi. Nous exposâmes notre misère aux bonnes religieuses de Solofra, qui vinrent à notre aide avec grande charité, sans nous demander d'autre compensation que nos deux fourchettes de bois. Plusieurs fois nous fûmes obligés de mendier un morceau de pain à l'ermite de la colline. » Avant la fin de l'année, grâce à la générosité de l'archevêque, de l'abbé Margotta, et d'autres bienfaiteurs, les rentes stipulées par Alphonse dans l'acte de fondation furent mises à la disposition des pères, et dès lors ils purent envisager l'avenir sans inquiétude.

Dieu bénit cette maison de Caposele. Sous la direction du père Sportelli, toujours malade et toujours sur la brèche, les missions ravivèrent la foi dans l'archidiocèse de Conza. Bientôt un couvent spacieux s'éleva sur la colline et put abriter une communauté régulière et même de nombreux retraitants. Sportelli jeta les fondements de l'édifice, mais il n'en put voir l'achèvement. « Dieu sait, écrivit-il à notre saint, ce que me coûte de peines et d'angoisses cette maison de Caposele. J'ai bien souvent la tentation de m'enfuir au désert ou de me faire trappiste. » L'infatigable ouvrier ne s'enfuit pas au désert ni à la Trappe. Il resta au poste que l'obéissance lui avait assigné et tomba victime du devoir.

Dix-huit mois après son arrivée à Caposele, en décembre 1748, épuisé de fatigue, la tête en feu, Sportelli se dirigeait par les sentiers des montagnes vers Ciorani, où on l'attendait pour prêcher au clergé les saints exercices. La neige tombait à gros flocons. Le pauvre père avançait péniblement, quand tout à coup il s'affaissa sur le chemin, frappé d'apoplexie. Des brigands sortis de leur repaire le trouvèrent étendu, la face contre terre. Il faisait de vains efforts pour se relever, ayant un côté presque entièrement paralysé. « Mon père, lui dirent-ils, touchés de compassion, c'est sans doute la peur qui vous a mis dans cet état. — Mes amis, répondit-il gal-

ment, un homme tout à fait vivant aurait tout à fait peur de vous rencontrer, mais un homme à moitié mort comme moi n'a plus qu'à moitié peur. » Il recouvra néanmoins assez de force pour se traîner jusqu'à Ciorani. Depuis ce moment, le grand missionnaire ne fit plus que végéter. Après l'épreuve du surmenage, il subit l'épreuve plus rude de l'inaction. Ainsi Dieu récompense, en les clouant sur la croix, les âmes assez généreuses pour partager la passion de son Fils et avancer dans l'amour par le martyre.

CHAPITRE XVI

LE NOVICIAT D'ILICETO

1746-1747

Alphonse au noviciat. — Bernard Apice et Antoine Tannoia. — Le saint rassemble les matériaux de sa *Théologie*. — La « malédiction des morts ». — Dénûment extrême. — Le chanoine Maffei et l'évêque Lucci. — Le persécuteur et la victime. — Une enquête frauduleuse. — Le noviciat transféré à Ciorani. — Alphonse quitte Iliceto.

Pendant que Sportelli se dévouait à la fondation de Caposele, Alphonse, rentré dans son désert d'Iliceto, s'occupait spécialement du noviciat. Sorti dix-huit mois auparavant de Ciorani avec deux maisons en construction, il en avait maintenant quatre, qu'il fallait remplir de bons religieux. Dieu le bénit encore sous ce rapport, car aux postulants déjà mentionnés vinrent s'adjoindre, dans le cours de l'année 1746, six autres jeunes gens dont plusieurs jouèrent un grand rôle dans la Congrégation.

L'un d'eux, Bernard Apice, de Castellamare, a écrit lui-même, en arrivant à Iliceto, la naïve histoire de sa vocation. « Tout enfant, dit-il, j'avais grande envie d'être missionnaire. A quatorze ans je me présentai à Mgr Falcoia pour recevoir l'habit clérical. Un de mes parents entra chez les franciscains, et je voulus l'y suivre. On me dit que j'étais trop jeune, mais que dans un an je serais reçu. L'année suivante, j'avais si bien perdu le goût d'être franciscain que je me cachais pour n'en pas rencontrer. Mes camarades me disaient : « Si tu veux te faire religieux, choisis un ordre plus en vue, les dominicains par exemple, et tu feras ton chemin. » Un père de saint Dominique me fit entendre que j'avais la vocation, mais je ne me sentais pas attiré de ce côté.

« Un jour le maître d'école nous raconta en classe les belles actions et la sainte vie du père Alphonse de Liguori, qui, peu de temps auparavant, avait prêché des missions dans le diocèse de

Castellamare. Ces récits m'émurent tellement que je fus obligé de quitter mes compagnons. Je me retirai sous un escalier, où je me mis à pleurer en pensant au saint missionnaire, puis je résolus d'aller le trouver à Naples, où je croyais qu'il demeurait. Le maître m'ayant retrouvé tout en larmes, me demanda ce que j'avais. Je lui communiquai mon projet, et il me dit qu'on reparlerait de cela l'hiver suivant. J'allai prier aux pieds du saint Sacrement, et l'idée me vint encore de partir pour Naples, mais au port je ne trouvai ni barque ni chaloupe. Je me rendis alors chez le prêtre Joseph Cerchia pour lui parler de ma vocation. « Fais-toi missionnaire le plus vite possible, me dit-il, mais il faut avertir ta mère. » J'en parlai à ma mère, qui fondit en larmes, me reprocha de vouloir l'abandonner après tous les sacrifices qu'elle avait faits pour moi. Joseph Cerchia vint la raisonner, si bien qu'elle finit par dire : « Faites de lui ce que vous voulez. » Muni d'une lettre de recommandation de Joseph Cerchia, je me présentai à Pagani au père Sportelli. Ayant appris que je n'avais que quinze ans, il me dit de revenir quand j'en aurais dix-huit. Cela me mit dans un véritable désespoir. Impatient, le cœur brisé, j'allai tous les quinze jours à Pagani ou à Ciorani, suppliant les pères de me recevoir. Mes compagnons et les prêtres de Castellamare me répétaient que, si je continuais, je deviendrais fou. « D'ailleurs, me demandait l'un d'eux, pourquoi choisis-tu un ordre si austère? Tu ne vois donc pas que ces pères du Saint-Sauveur, à force de pénitence et de fatigue, tournent tous à la phtisie? » Mgr Milante me disait aussi que j'avais le cerveau troublé, mais tout cela ne faisait qu'accroître mes désirs.

« Après deux ans passés de la sorte, un père de Ciorani, touché de ma peine, me conseilla d'écrire au recteur majeur. J'écrivis deux lettres à tout hasard, et le père Alphonse me répondit qu'il me recevrait aussitôt que je pourrais lui présenter un titre patrimonial et des lettres d'ordination. Vite je me fis constituer un titre et demandai la tonsure, avec l'intention de m'enfuir le jour même de l'ordination. Je fus tonsuré le 16 mars 1746. Je préparai mon linge pour partir le soir; mais ma mère, qui m'avait deviné, cacha le paquet. Comme elle refusait de me le donner, je pris la porte pour fuir : elle me retint par mes habits. Je déchirai ma redingote en essayant de me dégager de ses mains : alors ma pauvre mère se mit à pleurer et me laissa suivre Jésus qui m'appelait à lui. Je couchai ce soir-là chez Joseph Cerchia, et le lendemain, de bon matin, je m'enfuis de Castellamare. Je ne portais aux pieds que de mauvais

souliers, mais, pour avoir la chaussure neuve que j'avais command
il m'eût fallu attendre le réveil du cordonnier. « Et qui sait,
dis-je, si pendant cette heure d'attente, ma vocation ne sera
exposée? » Épouvanté à cette pensée, je courus sans soulier
Pagani et je fus envoyé le lendemain à Iliceto, où j'arrivai
30 mars 1746. » Alphonse reçut à bras ouverts l'espiègle m
courageux Apiciello, comme on l'appelait alors, et lui fit co
nuer ses études jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il entra alors
noviciat et devint un missionnaire de premier ordre.

En mai de cette année 1744, deux jeunes gens d'Eboli, au dioc
de Salerne, Dominique Vacca et Joseph Landi, se décidaient a
à quitter le monde. Le premier était prêtre depuis quelques
nées, l'autre aspirait au sacerdoce. Tous deux, unis par une étr
amitié, s'entretenaient un jour de leurs projets d'avenir. « J'ai f
autrefois, disait Dominique, une retraite à Ciorani pour me p
parer aux saints ordres, et je me souviens très bien que Dieu
pressait alors de me joindre aux missionnaires de cette sainte m
son. — Si Dieu vous y appelle, dit Landi, pourquoi ne lui ol
riez-vous pas aussitôt? — Voulez-vous m'accompagner? dema
Dominique : je quitte tout à l'instant même. — Si vous partez
pars avec vous, reprit Landi d'un ton décidé. » Sans perdre
temps, les deux amis sollicitèrent leur admission et furent re
au noviciat d'Iliceto.

Trois autres novices arrivèrent au mois d'octobre, et parmi
Antoine Tannoia, l'immortel auteur des *Mémoires sur saint
phonse et sa Congrégation*. Élevé par une mère très pieuse, jusq
dix ans jamais il ne l'avait quittée. Il priait avec elle, l'accom
gnait à l'église, et communiait avec elle tous les huit jours.
amusements consistaient à peindre des images de Marie, à élever
petits autels, à imiter les cérémonies de la messe. Mais vers l'âge
dix ans, des camarades d'école déjà pervertis flétrirent cette â
innocente par leurs paroles et leurs mauvais exemples. L'enf
tomba dans l'abîme du péché sans trouver, hélas! le courage d
sortir. Pendant plus d'une année, il continua extérieurement
exercices de piété, tout en souffrant au fond du cœur, comme i
rapporte lui-même, les tortures de l'enfer. Enfin la vierge Ma
qu'il ne cessait d'invoquer, le tira du précipice. Il fit l'humble a
de ses fautes et retrouva, avec la pureté du cœur, les joies de
premières années. Dès ce jour, dégoûté du monde qui l'a
perdu, il conçut un ardent amour de la vie pauvre et pénitent
l'âge de dix-huit ans, il vint supplier Alphonse de l'admettre d

son institut. « Je ne l'avais jamais vu, disait-il cinquante ans après; jamais même je n'avais entendu parler de ses vertus; mais, au premier aspect de cet homme humble et pauvre, je restai comme frappé de stupeur, et je me formai une très haute idée de sa sainteté. Ce premier jugement ne fit que se fortifier en moi durant les quarante années que j'eus le bonheur de le fréquenter et de l'entretenir[1]. »

Heureux de se retrouver au milieu de ses chers novices, l'espérance de sa congrégation, Alphonse leur consacra tous ses moments libres pendant les deux années de son séjour à Iliceto. Déjà il avait composé pour eux le livre des *Visites;* il y ajouta, pour leurs méditations du soir, les *Réflexions et Affections sur la Passion,* publiées quelques années plus tard. Préoccupé des études auxquelles les jeunes profès devaient se livrer après l'année du noviciat, il entreprit alors un travail important sur toutes les matières de la théologie morale. Dans ce premier essai, qu'il publia plus tard sous le titre d'*Adnotationes* à Busembaum, « il avait pour but, dit-il, de fournir à ses étudiants un livre où la science si difficile de la morale serait exposée brièvement et méthodiquement. » C'est donc dans ce désert d'Iliceto et pour l'utilité de ses jeunes gens, qu'il se mit à rassembler les matériaux des grands ouvrages ascétiques et théologiques dont la publication, à diverses époques de sa vie, produisit une salutaire révolution dans le monde chrétien.

Un opuscule de cette année 1746 sur un cas de conscience intéressant les confesseurs de la Pouille, attira l'attention des théologiens. Parmi les habitudes grossières du peuple, celle de maudire les morts était tellement invétérée que les évêques, pour essayer de la déraciner, s'étaient réservé l'absolution de cette faute. Or, en examinant de près l'intention de ceux qui prononçaient ces sortes de malédictions, le saint crut y découvrir moins de haine contre les morts que de colère contre les vivants. Ces prétendus blasphémateurs assuraient tous n'avoir jamais eu la pensée de maudire les âmes du purgatoire, ni à plus forte raison les habitants du ciel, et partant Alphonse doutait qu'il y eût dans ces formules imprécatoires un péché mortel. Il s'affligeait de voir cette faute classée parmi les cas réservés, ce qui n'empêchait nullement les rechutes et forçait grand nombre d'âmes à se priver des sacrements. Il consulta sur ce sujet les congrégations de Naples, en particulier la « Propagande, » qui lui répondit par l'organe de son secrétaire : « Votre

1. *Procès de béatification,* Summ. super Virtut., p. 24 et 25.

mémoire a été lu en assemblée générale, et personne n'a trouvé la moindre objection contre votre opinion. Aussi la congrégation croit-elle nécessaire, tout en usant de prudence à l'égard des évêques qui se sont réservé ce cas, d'éclairer la conscience des fidèles et de leur expliquer qu'il n'y a faute grave, et par conséquent réserve, que si le coupable a réellement eu l'intention d'appliquer ses malédictions aux âmes des morts. » Les autres congrégations donnèrent des réponses identiques. Alors, ne consultant que le bien des âmes, Alphonse publia une dissertation fortement motivée, dans laquelle il expliquait son sentiment et combattait l'opinion contraire. La grande majorité des théologiens lui donna raison, et le regarda dès lors comme une autorité en théologie morale.

De ces travaux ascétiques et théologiques, Alphonse, se faisant tout à tous, passait aux occupations les plus humbles. Il enseignait la géographie et la cosmographie à son petit Apiciello. Il ne dédaignait même pas de reprendre ses pinceaux pour lui peindre un magnifique planisphère, aujourd'hui conservé comme une relique au noviciat de Rome, ainsi que nous l'avons dit. Afin de stimuler la piété de ses chers novices, il composa la scène de l'Adoration des bergers et retoucha, dans l'église d'Iliceto, l'antique tableau de Notre-Dame de Consolation, auquel il rendit son lustre et sa fraîcheur. Au réfectoire, il avait représenté sur la toile le cadavre d'Alexandre le Grand mangé par les rats et les vers, sans doute pour engager ses novices à ne pas trop engraisser un corps qui deviendrait bientôt la proie de ces vils rongeurs; mais, hélas! cette peinture servait plutôt à leur prêcher la résignation, car les pauvres enfants manquaient du nécessaire.

L'insuffisance des ressources, ce cauchemar d'Alphonse dans ce beau séjour d'Iliceto, se faisait d'autant plus sentir que le noviciat se multipliait davantage. On ne croirait pas aux souffrances de cette maison si ceux-là même qui les ont endurées ne nous en avaient laissé le récit authentique et détaillé. « Nous mangions, écrit le père Garzilli, du pain de seigle, mélangé de farine et de son, noir comme du charbon, et encore en manquions-nous assez souvent. Nous devions alors recourir à la charité d'un vieux paysan, nommé Benvenuto Soriano, qui vivait dans sa misérable cabane du produit de ses chèvres et des fruits d'un petit champ voisin de notre maison. Pour potage, nous n'avions le plus souvent qu'une panade, ou de la semoule à l'eau, ou encore des fèves concassées, vieilles de plusieurs années et aussi noires que le pain. Jamais nous ne voyions de viande; tout au plus mettait-on parfois dans la soupe

un peu de lard ou un morceau de bœuf mort d'épuisement. Nous croyions faire alors un grand régal. Nos fruits étaient des châtaignes sauvages, des pois grillés, des sorbes sèches et tellement dures que l'eau bouillante seule pouvait les amollir. Le peu de vin qu'on nous donnait était si mauvais, qu'il débilitait l'estomac au lieu de le fortifier. Le linge nous faisait également défaut. Nos chemises avaient été tant de fois réparées que l'étoffe primitive était complètement disparue. J'en avais apporté vingt de Foggia; elles servaient à tous et furent bientôt en lambeaux. Nos soutanes se composaient de pièces et morceaux achetés au ghetto de Naples. Quelques vieux chiffons nous tenaient lieu de mouchoirs. Nos couvertures de lit étaient presque transparentes à force d'avoir servi. Quant à la maison, vieux couvent supprimé sous Innocent XI, ce n'était qu'un amas de ruines et de décombres. Le vent soufflait, plus froid qu'au dehors, à travers les parois crevassées ou à demi-effondrées. Au lieu de vitres, nos fenêtres étaient garnies d'un papier huilé qui laissait passer à peine quelques rayons de soleil. Les toits crevés, les cellules sans plafond, permettaient à la neige de tomber parfois jusque sur nos lits... Je m'arrête, car si je disais tout, on refuserait d'y croire. »

Le témoignage du père Garzilli s'accorde parfaitement avec celui de Dominique Corsano, son conovice, et des nouveaux arrivés, Tannoia et Landi. « Nous avons souffert, conjointement avec notre père Alphonse, dit Corsano, par suite de notre extrême pauvreté, des angoisses véritablement indicibles. » Tannoia cite les pages de Garzilli que nous venons de transcrire, et ajoute : « J'ai eu ma part des souffrances qui assaillirent les membres de cette communauté. » Landi raconte que les novices allaient presque nu-pieds, malgré les neiges et les glaces de l'hiver. « Nous souffrions donc horriblement du froid qui gelait l'eau dans nos cellules, dit-il, et je me souviens que notre père Alphonse, écrivant alors sa Morale, pour réchauffer ses mains engourdies, les appliquait de temps en temps sur un fer chaud, placé à côté de sa table; mais jamais il ne s'approchait du feu, sous prétexte que la chaleur l'incommodait. Jugez, continue Landi, quelle était l'affliction de notre père Alphonse à la vue de notre misère. Par charité pour notre âme, il désirait sans doute nous voir endurer quelques privations, mais non pas nous voir mourir d'inanition. Sa désolation était d'autant plus vive que plusieurs bons sujets, incapables de supporter plus longtemps un pareil régime, avaient quitté la congrégation, entre autres le prêtre Paul Muscati, de la famille du marquis Muscati,

don Ignace Martucci, d'Eboli, et don François Sanseverino, qu entré depuis chez les pieux-ouvriers, devint dans la suite arch vêque de Palerme. » Landi aurait pu nommer encore le primici Jacques Nola, de Nocera, dont la faible santé ne put s'accommod du régime d'Iliceto.

Ces souffrances et ces départs navraient le cœur d'Alphons Dans sa détresse, un jour que le roi se trouvait aux environs à u rendez-vous de chasse, il lui députa deux de ses pères pour lu exposer l'état d'indigence de la maison et solliciter une subventio annuelle en raison des services que la congrégation rendait au pay Le roi emporta le mémoire qu'Alphonse avait rédigé à l'appui de s demande. Après examen de la question, le tribunal mixte décid qu'il serait accordé aux missionnaires d'Iliceto la somme de mill ducats une fois donnée. Alphonse insista pour obtenir un secou annuel, seul moyen de remédier à l'insuffisance de ses revenus mais le tribunal fit la sourde oreille et ne délivra pas même les mill ducats déjà octroyés.

A la misère s'ajoutaient, pour désoler le noviciat, des menac de persécution. Une partie du peuple et du clergé, dominée par l chanoine Maffei, était alors en pleine révolution contre Mgr Lucci, l saint évêque de Bovino. Aussi longtemps qu'avait vécu son ver tueux frère, don Joseph Maffei, qui pendant vingt ans administra le vastes domaines du prince de Castellaneta sans faire un seul mécon tent, le chanoine passa pour un ecclésiastique régulier et conscien cieux; mais son frère étant mort, il devint, au nom de son jeun neveu, le véritable intendant du prince, et prétendit régenter l commune, le peuple et le clergé. Malheur à qui osait contredi l'ambitieux personnage! Le prince lui-même tremblait devant ce ty ran, qui le menaçait de faire revendiquer par la commune cer taines propriétés dont les titres étaient plus ou moins contestable Voyant ainsi tout le monde à ses pieds, le chanoine entreprit d dominer l'évêque. Il s'ingéra dans l'administration du diocès prit la défense de prêtres justement frappés par l'autorité, et vou lut imposer au choix épiscopal, pour les postes vacants, des suje notoirement indignes; mais il se trouva en présence d'un homm qui jamais n'avait transigé avec le devoir.

Mgr Lucci, doux comme un agneau, devenait un lion quand s'agissait de défendre les droits de l'Église et de l'opprimé. Maffe ne craignit pas d'accuser l'archiprêtre d'Iliceto d'avoir lacéré u portrait du roi Charles III, ce qui était une insigne fausseté; l'évê que justifia son subordonné, et punit le calomniateur en lui enlevan

le titre de vicaire forain qu'il lui avait conféré. En 1746, plusieurs vacances s'étant produites dans le chapitre d'Iliceto, le Saint-Siège, sur la présentation de l'évêque, nomma trois nouveaux chanoines : Maffei souleva contre eux une partie du peuple et du clergé sous prétexte qu'ils n'étaient pas originaires de la commune. Les bénéfices de la collégiale, disait-il, appartiennent de droit aux prêtres du pays, et par suite l'évêque et le pape frustraient le clergé en conférant les canonicats à des étrangers. Ces assertions n'avaient aucun fondement, mais elles flattaient la cupidité. C'en fut assez pour déchaîner les passions contre l'évêque. La populace l'insulta publiquement dans les rues d'Iliceto. On inventa contre lui les plus noires calomnies, et finalement on lui intenta un procès en cour de Rome pour abus de pouvoir.

Tout cela se passait dans les derniers mois de 1746. « Au début de mon noviciat, dit Tannoia, je me rappelle avoir souvent entendu nos pères, et particulièrement notre saint fondateur, parler des vertus éminentes de Mgr Lucci et des persécutions dont il était en ce moment l'objet à Iliceto. Le chanoine Maffei, je l'ai su depuis, faisait signer par le peuple, par le clergé, par des ignorants, des bouviers, des laboureurs, les dénonciations les plus calomnieuses contre leur évêque. Ces malheureux, terrorisés par lui, faisaient tout ce qu'il voulait pour ne pas s'exposer à sa vengeance[1]. »

En présence de pareils attentats et de la perte des âmes qui en était la conséquence, Mgr Lucci supplia le roi d'exiger du prince de Castellaneta qu'il enlevât aux Maffei l'intendance de ses domaines, charge dont ils abusaient pour opprimer tout un pays. Avant de faire droit à cette requête, le roi s'informa des principaux chefs d'accusation contre le chanoine, et ordonna une enquête; mais le commissaire enquêteur, corrompu par les Maffei, n'interrogea que les adhérents du coupable ou bien dénatura dans son rapport les dépositions des adversaires. Le chanoine tenait surtout à se faire décerner un brevet d'innocence par les pères du Saint-Sauveur, principalement par Alphonse, dont le jugement devait être d'un grand poids près du tribunal. Il espérait du reste que, par reconnaissance ou par crainte, le fondateur hésiterait à charger l'homme qui avait été le grand promoteur de la fondation d'Iliceto et qui pouvait en être le destructeur.

Stylé par Maffei, l'enquêteur se présenta au couvent le 25 janvier 1747. « On accuse le chanoine, dit-il, de tyranniser le pays : avez-

1. *Déposition au procès de Béatif. du Vénérable Lucci.* Noviss. Summ. addit., p. 5.

vous *personnellement* à vous plaindre de lui? » A cette question précise, Alphonse put répondre négativement, car Maffei s'était toujours montré bienveillant pour la congrégation. Encouragé par cette réponse, l'enquêteur demandait une déclaration plus générale, mais il ne put l'obtenir. Cela ne faisait pas le compte de Maffei. Voici comment, avec son complice, il traduisit dans son rapport la déposition d'Alphonse : « Nous nous sommes transportés au couvent des missionnaires pour recevoir la déposition des pères Alphonse de Liguori et Paul Cafaro. Ils nous ont déclaré que les accusations de l'évêque contre le chanoine Maffei étaient autant d'impostures et qu'ils estimaient le susdit chanoine comme un homme très charitable et de mœurs très régulières. Il est vrai qu'ils ont refusé de signer cette déposition, parce qu'il ne sied point à des religieux, ont-ils dit, de signer une déposition en justice, bien qu'ils en autorisent la manifestation verbale. » Rien de plus indigne ni de plus ridicule en même temps que ce rapport. Alphonse déclare n'avoir pas à se plaindre *personnellement* du chanoine, et on lui fait dire que *toutes les plaintes* de l'évêque contre Maffei sont autant d'impostures ; Alphonse aurait refusé de signer sa déposition, et autorisé l'enquêteur à la publier!

Ces machinations ne sauvèrent pas Maffei. En punition de ses méfaits dûment constatés, le roi commanda au prince de Castellaneta de lui enlever l'intendance de ses domaines et même il exila d'Iliceto cet oppresseur du peuple. Mais une année ne s'était point écoulée qu'à force d'intrigues et de feintes réconciliations, Maffei avait obtenu sa grâce et persécutait son évêque avec plus d'acharnement que jamais. Mgr Lucci était sur son lit de mort, que le chanoine l'accusait encore de conspirer contre la vie du roi. La Providence se servit de ce prêtre ambitieux pour sanctifier l'évêque de Bovino et manifester au monde des vertus que l'Église, par un décret solennel, a proclamées héroïques[1].

1. Le procès de béatification du saint évêque fut introduit à Rome en 1764, et continué jusqu'en 1841. A cette date fut proclamée l'héroïcité des vertus. Le Promoteur de la foi ne manqua pas d'objecter contre la sainteté du serviteur de Dieu le prétendu témoignage d'Alphonse sur les *impostures* de Mgr Lucci, témoignage exhumé du rapport de l'inquisiteur Carapella. L'avocat de la cause traita ce rapport d'ignoble mensonge, *putidum mendacium*. « Comment! s'écria-t-il avec indignation, vous pourriez croire qu'Alphonse de Liguori déclarait inconvenant de signer une déposition, et en même temps permettait de la publier? Voilà cependant ce qu'affirme le rapport. Vous pourriez croire qu'Alphonse a qualifié d'imposteur l'évêque de Bovino, son ami intime, qu'il estimait un des grands serviteurs de Dieu, et dont il a demandé maintes fois la canonisation? Et il l'aurait flétri de cette épithète au temps même où, d'après la déposition du P. Tannoia, il s'entretenait journellement avec ses religieux des persécutions dont l'évê-

L'indigne chanoine ne pardonna jamais à notre saint de lui avoir refusé le certificat de bonne vie et mœurs dont il eût voulu se faire une arme pour battre en brèche le réquisitoire de Mgr Lucci. La suite de cette histoire montrera comment l'oncle et le neveu travaillèrent jusqu'à leur mort à détruire, non seulement la maison d'Iliceto, mais la congrégation. Dieu permit qu'ils se détruisissent eux-mêmes. « J'ai pitié des Maffei, avait dit un jour Mgr Lucci, bientôt on dira de cette famille : comme elle est déchue de sa splendeur d'autrefois! » Cette prédiction se réalisa d'une manière saisissante, car nous verrons Alphonse faire l'aumône aux enfants de don François Maffei, le neveu et le complice du chanoine persécuteur.

Ces graves incidents présageaient à la maison d'Iliceto des vexations de tout genre. L'absence de tranquillité allait se joindre au manque de ressources pour en expulser le noviciat. Quelques jours après la fameuse enquête, le 5 février 1747, le saint fondateur envoya la plupart de ses jeunes gens à Ciorani, avec l'intention de les y suivre au plus tôt. Du reste il n'avait jamais eu l'intention de fixer sa résidence à Iliceto. « Je n'ai pas dessein, écrivait-il au début de cette fondation, de m'installer ici d'une manière définitive, mais il me paraît nécessaire de ne pas quitter cette maison avant de l'avoir organisée. Quand Dieu le voudra, je retournerai à Ciorani[1]. » Deux ans et quelques mois s'étaient écoulés depuis lors; les questions difficiles disparaissaient par la translation du noviciat. Le moment était donc venu pour lui de rentrer au couvent de Ciorani qui, par sa position plus centrale, facilitait l'exercice de sa charge.

Avant de quitter ce Val-in-Vincoli où il avait subi bien des traverses mais aussi goûté de grandes joies, il voulut laisser un souvenir durable aux habitants d'Iliceto. Pendant la semaine de la Passion, il les convoqua dans l'église de Notre-Dame de Consolation pour leur prêcher les saints exercices. Nombre de prêtres et de gentilshommes se rendirent à son appel. Ses prédications produisirent un effet prodigieux sur toute l'assistance. « Je me rappelle tout spécialement, raconte un témoin, un sermon qu'il nous prêcha sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il nous dépeignit l'amour du divin Rédempteur avec tant de force et d'onction que toutes ses paroles, comme autant de flèches, pénétraient jusqu'au plus

que était victime! » L'orateur aurait pu ajouter que, si saint Alphonse avait traité d'impostures les accusations dirigées contre le chanoine Maffei, celui-ci, reconnaissant d'un pareil service, ne fût pas devenu le persécuteur implacable du saint fondateur et de sa congrégation.

1. Lettre au P. Sportelli, 20 décembre 1744.

intime de l'âme. L'impression fut si profonde que tous, prêtres gentilshommes, nous nous jetâmes la face contre terre en versa des torrents de larmes. Beaucoup n'assistèrent point au souper soir-là et passèrent toute la nuit dans l'église [1]. »

Le 24 avril 1747, Alphonse nomma le père Cafaro recteur d'Ilice et reprit le chemin de Ciorani, où il fut reçu à bras ouverts p ses chers novices, et surtout par les pères, qui depuis longtem soupiraient après son retour.

1. Déposition du frère Léonard Cicchetti.

CHAPITRE XVII

UN GRAVE ÉCHEC

1747

Trois illustres postulants. — L'institut non autorisé. — Alphonse à Naples. — Jean Olivieri. — Audience du roi. — Le grand-aumônier Galiano. — Encore Mandarini. — Alphonse échappe à l'archevêché de Palerme. — Étrange rapport du grand-aumônier. — Refus d'approbation. — Une tentation. — Les prédicateurs à la mode.

La maison de Ciorani jouissait à cette époque d'un calme relatif, et la vie religieuse s'y développait sans obstacle. Le père Rossi achevait les constructions commencées, les missionnaires travaillaient avec zèle, les novices se perfectionnaient sous le gouvernement prudent et ferme du père Villani. « Notre maître nous poussait si bien à la mortification, raconte naïvement le chroniqueur Landi, qu'on trouva certain jour notre frère Apice tout ensanglanté, presque inanimé dans sa cellule, à la suite d'une violente discipline qu'il avait prise. A la chapelle nous étions si recueillis qu'on venait de fort loin pour admirer ce noviciat dont on disait des merveilles. Les aspirants se multipliaient au point que notre quartier devint insuffisant. » Et le narrateur n'exagère pas trop, car, avant la fin de cette année 1747, arrivèrent six nouveaux postulants, des jeunes gens, des prêtres, des professeurs, tous désireux de marcher sur les traces du saint fondateur. L'un d'eux, Thomas Petrosini, de Nocera, avait quitté sa famille le jour de sa promotion aux ordres mineurs sans confier à qui que ce fût le secret de sa vocation. Un de ses voisins, l'ayant rencontré sur la route, lui demanda : « Où vas-tu donc à pareille heure? — Je vais à Ciorani pour me faire saint, répondit Thomas, ayez la bonté de le dire à mes parents. »

Parmi ces nouveaux venus, trois surtout illumineront la congrégation par leur savoir comme par leurs vertus, et méritent pour cette raison une mention spéciale.

Le premier, Alexandre de Meo, appartenait à une chrétienne et antique famille. D'une intelligence très vive, il étonnait ses maîtres par sa précocité et les désespérait par ses espiègleries. Il n'avait pas quinze ans, que son oncle le surprit un jour dévorant un traité de théologie. « Laisse-là ce livre, lui dit-il, tu es trop jeune pour le comprendre. » Piqué au vif, Alexandre lui rendit compte sur-le-champ des pages qu'il venait de lire avec l'exactitude et l'aplomb d'un professeur émérite. Au séminaire il éclipsa tous ses condisciples, et cependant l'évêque, impuissant à maîtriser ce caractère fougueux, eût cédé à la tentation de le renvoyer si son vicaire général, grand admirateur du jeune indiscipliné, n'eût intercédé pour lui. « Si vous le renvoyez, il donnera dans mille travers, dit-il, et nous perdrons un talent hors ligne. Les années modifieront son caractère. » La sainte Vierge, qu'il aimait beaucoup, se chargea non pas seulement de le modifier, mais de le transformer.

Avant de lui conférer les ordres mineurs, l'évêque l'envoya faire une retraite à Ciorani. Il fut si touché des prédications, qu'il s'engagea par vœu, devant une image de Marie, à ne plus boire que de l'eau durant un an. Quelques mois plus tard, il entrait au noviciat, décidé à se donner tout à Dieu. Après une assez longue épreuve qui le laissa parfaitement calme, il commença la retraite préparatoire à la vêture. Mais alors une violente tentation le poussa à s'enfuir du couvent, et il y eût certainement succombé sans une grâce particulière de la sainte Vierge. « L'esprit infernal, dit-il, me représentait si vivement les austérités de la vie religieuse, la séparation d'avec ma famille, la privation de mes amis, que mon âme en était accablée. Il me soufflait ensuite à l'oreille que dans le monde je deviendrais une célébrité, tandis qu'au couvent je ne serais qu'une méprisable nullité. Ensuite, me disait-il, on peut se sauver dans le monde aussi bien qu'au couvent; j'aurais même eu l'avantage, en restant au pays, de réparer les scandales que j'y avais donnés. Sous cette impression, j'écrivis furtivement à mes parents que bientôt je rentrerais à la maison. Cependant le remords déchirait mon âme. J'entendis le père Alphonse, sur le point d'entreprendre un voyage, nous parler de la fidélité à la vocation, et même nous exprimer la crainte de ne pas nous retrouver tous à son retour. Profondément ému, j'allai me jeter aux pieds de la Madone, et tout à coup une voix intérieure, dont l'accent resta longtemps gravé dans mon âme, me fit entendre ces paroles : « Si tu quittes la congrégation, tu mourras avant un mois; peut-être même seras-tu frappé au moment de franchir le seuil de la maison. » Je com-

mençai à trembler pour mon salut, je promis à ma bonne Mère Marie de faire sa volonté, et la tentation disparut. » Alexandre de Meo, comme nous le verrons, deviendra une des gloires de l'institut. Religieux fervent, prédicateur célèbre, écrivain distingué, le grand sauveur d'âmes sut se venger de l'infernal esprit qui l'avait ainsi entraîné jusque sur le bord de l'abîme.

Avec lui se présentait au noviciat Jérôme Ferrara, brillant professeur d'humanités au séminaire de Conza. Il avait trente ans et ne pensait nullement à se faire religieux; mais, ayant entendu notre saint à la mission de Caposele, il se sentit attiré vers lui par un mouvement de grâce extraordinaire. Après un long entretien, Alphonse lui donna, sur sa demande, un exemplaire des *Visites au Saint Sacrement.* « Dès que j'eus ce petit livre entre les mains, écrivait-il plus tard, je ne manquai plus un seul jour de faire ma visite; et s'il m'arrivait d'y lire quelque considération sur la vanité du monde ou le détachement des parents, une voix intérieure me reprochait de ne rien faire pour Dieu, et je portais envie à ceux qui quittent tout pour le servir. Mais je me disais aussitôt, la tristesse dans l'âme, qu'il m'était impossible d'abandonner mes sœurs et ma famille. » Six mois après la mission de Caposele, le père Cafaro prêcha au clergé de Conza les exercices spirituels. Vivement ému, Ferrara lui exposa ses idées de vocation et les difficultés qui l'empêchaient de les mettre à exécution. Le père lui démontra si bien l'inanité de ces prétendus obstacles qu'il fit à l'instant même le vœu et le serment d'entrer en religion avant l'année révolue. Le 7 juin 1747, sans prévenir sa famille, il partit en effet pour Iliceto; mais la nouvelle de son départ ayant transpiré, il se trouva le lendemain matin face à face avec son frère et un autre de ses parents, qui le conjurèrent en pleurant de rebrousser chemin. Il ne put les calmer qu'en leur avouant son vœu, et en leur promettant que si le père Alphonse le déliait de cet engagement, il retournerait au pays.

Ce n'était là que le commencement de ses luttes. Presque en même temps que lui, arrivait à Iliceto une de ses sœurs pour le supplier de renoncer à son projet. Ferrara refusa de la recevoir. Deux jours et deux nuits elle rôda autour de la maison, poussant des cris et des gémissements qui eussent attendri des tigres, comme il le disait lui-même en racontant cette scène. Afin de le soustraire à ces obsessions, le père Cafaro le fit partir nuitamment pour Ciorani. Quand, le lendemain, la pauvre sœur apprit ce départ, elle tomba dans un véritable accès de fureur et de désespoir. Mais

bientôt elle reconnut sa faute et en demanda pardon à Dieu. U
épreuve plus terrible encore attendait Ferrara. Quelques jo
après son arrivée à Ciorani, il apprit la mort subite de son frè
Ce coup de foudre l'écrasa, surtout à la pensée que ses deux sœ
restaient seules en ce monde. Néanmoins, Alphonse lui ayant
montré qu'elles n'avaient nullement besoin de lui ni pour subsis
ni pour faire leur salut, il resta fidèle à sa vocation. Un hom
de cette trempe deviendra facilement un saint religieux.

Le troisième novice, l'abbé Margotta, l'un des promoteurs de
fondation de Caposele, venait de léguer au couvent, sur s
patrimoine, une rente annuelle de cent ducats. Il avait été tou
avocat, gouverneur de cités, supérieur de séminaire, et main
nant il aspirait à n'être rien. Après avoir donné ses biens, il v
lait se donner lui-même. Malgré ses quarante-huit ans, il sollic
humblement la grâce d'être admis dans l'institut du Saint-Sauve
On ne peut exprimer la joie que causa cette demande à notre sai
« Mon cher et bien-aimé François, lui écrivait-il, on a lu hier s
ici la lettre par laquelle vous nous annoncez l'établissement défi
tif de la maison de Caposele et ensuite la résolution que vous a
prise de vous joindre à nous. Je ne sais si la communauté a été p
heureuse de la première nouvelle que de la seconde. Oui, mon c
François, je vous reçois dans la congrégation comme notre frè
et votre noviciat commence dès maintenant, quoi que vous a
besoin d'un peu de temps pour mettre ordre à vos affaires. V
nous avez donné tout ce dont vous pouviez disposer; mais, sache
bien, nous vous portons une telle affection que, l'institut ne v
eût-il aucune obligation, nous vous recevrions avec le même e
pressement, sûrs de posséder en vous un confrère qui veut être sa
et qui le deviendra, j'en ai la ferme confiance. »

Alphonse avait donc, en cette année 1747, mille motifs de bé
la Providence. Depuis quinze ans qu'il s'était mis à la suite
Christ pour lui gagner des âmes, que de tribulations mais a
que de grâces! Il avait vu ses premiers compagnons s'éloigner,
deux premières fondations s'écrouler, d'implacables ennemis
charner contre ses œuvres, la faim désoler ses enfants; mais,
dépit de ces revers et de ces oppositions, l'institut s'était impla
dans le royaume, ses missionnaires en évangélisaient les dive
provinces, des hommes de Dieu, Mazzini à Nocera, Sportelli à
posele, Cafaro à Iliceto, Villani à Ciorani, maintenaient fermem
l'esprit religieux. Enfin le noviciat, peuplé de bons sujets, perr
tait d'espérer un avenir prospère.

Et cependant, tout en remerciant Dieu de ces bénédictions, Alphonse ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée qu'un coup de vent, un simple décret royal, suffisait pour renverser cet édifice construit avec tant de peine. N'ayant aucune existence légale, l'institut dépendait du bon plaisir du monarque et du caprice de son ministre Tanucci. Il est vrai que le roi avait approuvé ses quatre fondations, mais simplement comme maisons de missionnaires diocésains, ce qui excluait toute idée de congrégation. Les actes d'autorisation stipulaient même que ces maisons de « prêtres séculiers » ne constituaient nullement des « couvents », c'est-à-dire des maisons religieuses, restriction qui détruisait l'institut dans son essence, mettait ses membres en contravention perpétuelle avec les lois du royaume, et permettrait toujours à leurs ennemis, témoin les procès de Nocera, de les poursuivre devant les tribunaux comme faisant partie d'une société non autorisée. De plus, n'étant pas religieux aux yeux de la loi, ils ne pouvaient posséder en commun, nouvelle source de très graves difficultés; enfin cet état précaire rendait presque impossible l'approbation de l'institut par l'autorité pontificale. Ces préoccupations et ces craintes troublaient parfois le saint fondateur jusqu'à lui ôter le sommeil. Aussi, peu de temps après son retour à Ciorani, résolut-il de tenter un effort pour obtenir du roi l'approbation tant désirée.

Le vent qui soufflait à Naples n'était guère favorable. Au lieu d'autoriser de nouveaux instituts, les ministres pensaient à supprimer les anciens. Dans un concordat conclu en 1741 avec le Saint-Siège, Charles III avait réduit singulièrement les immunités ecclésiastiques : « Prince religieux, disait-il, je n'ai point cru pouvoir taxer les biens ecclésiastiques, ni toucher aux immunités locales ou personnelles sans une entente préalable avec le pape[1]; » mais il s'était bien gardé d'aborder la question des ordres religieux. Après le concordat comme auparavant, il maintint son décret de 1740, qui portait « défense absolue d'ériger un couvent, un hospice, une église, une nouvelle congrégation, sans une autorisation royale formellement exprimée ». Il ne se croyait pas le droit de toucher aux immunités ecclésiastiques sans une entente préalable avec le pape, et il s'arrogeait le droit de vie et de mort sur les ordres religieux, en vertu « d'un droit inaliénable et imprescriptible de la souveraineté! » Est-ce que les ordres religieux ne sont pas des créations ecclésiastiques, et partant soumises à la ju-

1. Lettre du roi Charles III sur le concordat, 26 mai 1741.

ridiction du pape? Si le gouvernement n'eût voulu que le redressement des abus provenant de la multiplicité des couvents ou de l'excessif développement des biens de mainmorte, il fût entré en arrangement avec le Saint-Siège sur ce point comme sur les autres. La vérité, c'est que les régalistes, sous prétexte d'abus, cherchaient un moyen de détruire les congrégations et de confisquer leurs biens; et comme ils désespéraient de trouver un pape assez conciliant pour autoriser leurs attentats, ils décidèrent « qu'il appartient à la couronne, en vertu d'un droit inhérent à la souveraineté, de créer ou d'abolir les ordres religieux, selon qu'il les juge utiles ou nuisibles à l'État ».

Il était donc évident qu'en demandant au roi de créer par son approbation un nouvel institut religieux, Alphonse allait directement contre la politique bien connue du gouvernement napolitain; mais, pour triompher de la raison d'État, il comptait sur la piété de Charles III, son zèle pour le salut de ses sujets, et sa bienveillance envers les missionnaires du Saint-Sauveur, surtout depuis les missions de la Pouille. Sans doute Tanucci froncerait le sourcil, mais dans le conseil royal il se trouvait des catholiques, comme Brancone, dont l'avis contrebalancerait l'influence du sinistre marquis. Et puis il fallait compter sur Dieu, qui tient dans sa main les cœurs des rois et de leurs conseillers.

Vers la mi-juin, il se rendit à Naples pour entamer cette grave négociation. Il était accompagné du frère Tartiglione, et il y fut bientôt rejoint par le père de Robertis, dont les connaissances juridiques pouvaient lui être utiles. Comme d'habitude, il logea non au palais des Liguori, mais chez un gentilhomme de ses amis, Jean Olivieri, dont nous avons raconté la conversion. Vingt ans auparavant, comme il confessait froidement de nombreux et énormes péchés, Alphonse lui dit avec véhémence : « Vraiment, pour être un turc, il ne vous manque que le turban. Quel mal vous a donc fait Jésus-Christ pour que vous le traitez de la sorte? » Ces paroles percèrent le cœur du pauvre pécheur. « Je me mis à pleurer, racontait-il plus tard à Tannoia, et je pensai mourir de douleur. » Dès ce moment, Jean Olivieri, pénitent et ami d'Alphonse, vécut comme un saint jusqu'à sa mort. Receveur au département des finances, il se serait fait scrupule de détourner une obole, tandis que les principaux officiers étaient convaincus d'avoir volé au trésor plus de cent mille ducats; sa sœur Angela tenait sa maison et rivalisait avec lui de piété et de vertu. Tous deux se dirigeaient par les conseils d'Alphonse, et se faisaient une fête de le recevoir

lors de ses voyages à Naples. Leur maison devint sa maison de Béthanie, et il les affectionna comme Jésus aimait Lazare et ses sœurs. Quand son ami fut sur son lit de mort, Alphonse alla le consoler. « Je n'aurais pas entrepris ce voyage pour l'archevêque de Naples, lui dit-il, mais je ne puis laisser mourir Jean Olivieri sans l'assister à ses derniers moments. » Angela survécut à son frère ainsi qu'à notre saint. Un soir qu'elle pleurait ces chers défunts, Alphonse lui apparut environné d'une clarté toute céleste. Cette vision dissipa sa tristesse, et dès lors, comme Marie de Béthanie, Angela ne fit plus qu'aspirer au ciel, où l'attendaient son frère et son saint directeur. C'est dans de pieux entretiens avec ces âmes d'élite que chaque soir, durant son long séjour à Naples, Alphonse viendra se consoler des tribulations de la journée.

Ses premières visites furent pour le ministre Brancone et le cardinal Spinelli. Tous deux lui donnèrent quelque espoir, mais tous deux s'accordèrent à lui conseiller, s'il ne voulait pas aller au-devant d'un échec certain, de ne pas faire mention des vœux de religion dans la supplique et l'exposé des règles qu'il devait présenter au roi. Comme il ne s'agissait que d'une formalité civile, Alphonse se rendit à cette observation ; toutefois il remplaça le vœu de persévérance par le serment, afin de ne pas relâcher, même extérieurement, les liens de conscience qui unissaient les sujets à la congrégation. « J'ai dû agir ainsi, écrit-il à Mazzini, tellement on a peur ici de nous voir fonder un ordre religieux. Continuez de prier : il s'agit d'une affaire de la plus haute importance, mais il faut que Dieu nous aide[1]. »

Quelques jours après, Alphonse fut admis à l'audience du roi. Après lui avoir représenté le but particulier de l'institut et les nécessités spirituelles dans lesquelles se trouvaient les pauvres habitants des campagnes, il lui proposa de donner l'approbation royale à l'institut et d'autoriser ses diverses maisons à se constituer en congrégation au même titre que les établissements de Saint-Vincent de Paul. Le roi, touché de son zèle, accueillit avec bienveillance la pétition et l'exposé des règles. « Ces pièces, dit-il, seront transmises au grand-aumônier, lequel fera un rapport au conseil d'État sur la question. » Il y eut toujours deux hommes en Charles III, le catholique et le régaliste. « Le roi se fait de notre œuvre une haute idée, écrivait Alphonse à Mazzini, mais le fantôme d'un institut nouveau l'épouvante, et c'est pourquoi, avant de se prononcer, il veut avoir

1. Lettre du 4 juillet 1747.

l'avis du grand-aumônier et du conseil. Sa Majesté cependant comprend si bien l'importance de nos missions qu'elle demandera au pape de lui céder quelques-uns de ces couvents déserts, si nombreux aujourd'hui, pour les mettre à notre disposition[1]. »

De l'audience royale Alphonse passa au cabinet du grand-aumônier, pour solliciter de ce prélat un rapport favorable. Mgr Galiano, c'était le nom de ce prélat, le reçut avec amabilité mais sans enthousiasme. Bien que religieux lui-même, de l'ordre des célestins, il avait épousé les idées du jour et les préventions de la cour contre la création d'ordres nouveaux. Il croyait, selon les préjugés du temps, que tous les corps de l'État, civils ou religieux, sont dans la main du roi, qui leur donne l'existence ou la mort par un acte de son omnipotence. Le saint lui expliqua le but particulier de l'institut et les motifs qui en démontraient la nécessité. « C'est un fait, lui dit-il, que, malgré les travaux évangéliques des missionnaires de Naples et d'autres villes, un grand nombre de communes rurales sont privées de secours spirituels. On en trouve dont les habitants n'ont pas eu de mission depuis vingt et trente ans, et qui ne connaissent pas même les principaux mystères de la foi. Il était donc urgent de créer une congrégation comme celle des pères du Saint-Sauveur pour évangéliser les villages, instruire les pauvres, remédier aux mauvaises confessions, et consolider ensuite le bien opéré par des retours fréquents au milieu de ces peuplades abandonnées[2]. »

Le grand-aumônier promit de tenir compte de ces considérations quand l'arrivée à Naples d'un nouveau solliciteur vint compliquer la situation, déjà si difficile. C'était le fameux Mandarini qui, instruit des démarches d'Alphonse et appuyé par de hautes influences, accourait auprès du grand-aumônier pour lui proposer la fusion des deux instituts et leur approbation simultanée. Désespérant d'obtenir du saint fondateur une réunion qu'il demandait en vain depuis quinze ans, il espérait ainsi la lui imposer de force. Le prélat se laissa circonvenir, embrassa la cause de Mandarini, et mit Alphonse dans l'alternative de consentir à la fusion ou de voir sa supplique rejetée. Ce dernier eut beau représenter les inconvénients d'un tel amalgame d'éléments contraires, plus propres à dissoudre les deux congrégations qu'à les unir : Galiano ne voulut rien entendre. Placé ainsi entre deux maux, l'union avec Mandarini qui lui semblait dangereuse et le refus d'approbation qui lui paraissait mortel, il

1. Lettre du 22 juillet.
2. Lettre à Mgr Galiano, juillet 1747.

demanda du temps pour réfléchir. La question lui parut tellement grave qu'il prit l'avis de ses consulteurs, leur laissant entendre cependant qu'il opinait pour la réunion. « Nous devons préférer la volonté de Dieu à nos propres idées, leur disait-il. Si Dieu veut la réunion, nous devons la vouloir aussi. » Les consulteurs, aussi troublés que lui, ne répondirent que par des doutes et des hésitations, au-dessus desquelles on voyait planer la crainte de l'union avec Mandarini et le désir de voir ajourner à une époque plus favorable la poursuite de l'approbation. Ces réponses évasives ne firent qu'augmenter les perplexités d'Alphonse. « En vérité, répondit-il, si la congrégation n'était pas en jeu, je laisserais tout à l'abandon et j'irais m'enfermer dans ma cellule à Ciorani, sans plus me mêler de rien. Avec vos scrupules, vos conditions et vos craintes, vous me laissez dans l'embarras et je ne sais que faire. Vous me dites d'attendre un temps plus favorable, mais songez donc qu'aujourd'hui l'affaire est en bonne voie : Brancone s'en occupe avec zèle, le roi incline en notre faveur, le grand-aumônier nous appuie de son crédit. Demain les circonstances changeront et les bonnes impressions se dissiperont. Cette grave affaire, dont dépend la stabilité de la congrégation, une fois manquée, il n'y aura plus de remède. Vous ne considérez que les difficultés de l'union. Je les vois aussi bien que vous, et je n'y prêterai les mains que si je ne puis l'éviter. Je ne parle pas ainsi pour faire le fondateur ou le maître : vous savez vous-mêmes que je sais demander conseil et me soumettre aux lumières d'autrui; mais il ne faut pas mettre des bâtons dans les roues quand on voit que les choses se font avec maturité et discrétion. Je demande à Jésus-Christ qu'il ferme les yeux sur mes péchés et ne détruise point à cause de moi une œuvre qui est sienne. Pour vous, continuez à nous aider de vos prières [1]. »

Alphonse travaillait d'ailleurs à séparer sa cause de celle de Mandarini, bien que sans grand espoir de succès. « Dans un nouvel entretien avec le grand-aumônier, écrit-il le 22 juillet, j'ai tâché d'écarter cette idée de fusion en insistant sur la différence des deux instituts; mais Mgr Galiano, j'en suis convaincu, ne favorisera notre approbation que si l'on approuve en même temps son protégé. N'est-il pas mieux, dans ce cas, d'obtenir du roi cette double approbation, de laquelle dépend celle de Rome, et par suite tout le reste? Après cela, *Deus et dies :* Mandarini fera ses affaires, et nous les nôtres [2]. » Il allait sans doute s'arrêter à cette solution quand l'affaire

1. Lettre du 4 juillet 1747, *Corrispond. gener.*, I, 132.
2. Lettre du 22 juillet, *Ibid.*, I, 133.

de la fusion passa au second plan par suite d'un changement front de Mgr Galiano. Le courtisan se sentait de moins en moins c posé à formuler dans son rapport des conclusions qui lui para saient inconciliables avec la politique du gouvernement. « Demand à Jésus-Christ qu'il m'accorde force et lumière, écrit Alphonse 1er août, car j'ai perdu le sommeil et l'appétit. Hier matin, le grar aumônier nous débouta presque absolument, puis l'affaire s'est peu raccommodée, mais j'ai bien peur que son rapport ne nous s défavorable. La Madone peut seule nous sauver : faites donc con nuer les prières[1]. »

On priait de tous côtés à cette intention. Les religieuses de Nap et d'autres villes et nombre d'âmes pieuses ne cessaient de dema der à Dieu le succès des négociations. Les pères du Saint-Sauve offraient partout dans le même but leurs pénitences et oraiso Pendant qu'ils s'efforçaient de faire ainsi violence au ciel, Alpho multipliait les démarches auprès des puissants de la terre. Il ne p nait plus le temps de manger ni de dormir, dit le père de Rober Même aux heures les plus accablantes de la journée, on le voya trempé de sueur, accablé de fatigue, courir d'un palais à un au pour mendier une recommandation. Certains seigneurs lui tém gnaient toutes sortes d'égards et l'assuraient de leur protecti mais souvent il avait à dévorer les affronts et les mépris. Un gen homme très influent à la cour lui ayant fermé sa porte, il s'adre au frère de ce seigneur, qui lui fit le même accueil, puis à un chevêque, digne parent de ces deux personnages peu courtois, l'éconduisit de la même façon. Un jour qu'il attendait son t d'audience dans l'antichambre d'un prince, la princesse vint à p ser près de lui. Elle le connaissait, mais elle ne put retenir un g de mépris en voyant ce gentilhomme affublé d'un vrai costume mendiant : « Oh! le déguenillé! s'écria-t-elle. — Je ne vous cc prends pas, répondit humblement Alphonse. — Vous êtes d Calabrais! » répliqua la grande dame en lui tournant le dos. phonse acceptait ces avanies par amour pour Jésus-Christ, bien c sa fierté naturelle eût beaucoup à souffrir. « Je n'en puis pl écrivait-il à un de ses consulteurs; ces ministres de Naples font prendre la vie en dégoût. Je me sens tourner en fiel, je voudı m'enfuir, et il n'y a pas moyen. » Toutefois ses peines ne furent infructueuses. Après avoir cinq fois essayé vainement de s'abouc avec le grand-aumônier, il fut enfin admis à son audience et pla

1. Lettre du 1er août, *Corrispond. gener.*, I, 137.

si bien la cause de sa congrégation, que le prélat, alors influencé par de nombreux et puissants intercesseurs, lui promit enfin un rapport favorable.

Mais il était dit que ce séjour à Naples ne serait qu'une suite d'agonies intérieures. Pendant tous ces débats, l'archevêque de Palerme, don Dominique Rossi, étant venu à mourir, le roi dit à Brancone : « Le pape fait de bonnes promotions, mais je veux en faire une meilleure que le pape ». Et il lui annonça qu'il avait fait choix d'Alphonse pour gouverner l'église de Palerme, nul n'étant plus digne que lui par la noblesse de la naissance, les talents et le zèle des âmes, d'occuper ce poste très important au double point de vue de l'Église et de l'État. Brancone ne put qu'applaudir à cette élection, et s'empressa d'en faire part au saint fondateur. Un instant celui-ci resta comme foudroyé; puis, les yeux pleins de larmes, il supplia le ministre de faire valoir auprès du monarque les raisons qui le forçaient à refuser l'épiscopat. Il avait fait vœu de n'accepter aucune dignité et de ne jamais briser les liens qui l'attachaient à la congrégation : quel scandale pour ses compagnons, s'il allait les quitter pour devenir archevêque de Palerme! Le roi portait grand intérêt aux missions rurales : cette œuvre des missions, non encore suffisamment affermie, n'allait-elle pas crouler si on lui enlevait l'appui de son fondateur? Ce serait donc lui briser le cœur et lui ôter la paix de l'âme que de le forcer à sacrifier l'œuvre capitale de sa vie. Brancone, cédant à ses supplications, promit de présenter ses réclamations au roi; le roi répondit que si Alphonse avait fait des vœux, le pape l'en dispenserait, et que le meilleur évêque était précisément celui qui ne voulait pas l'être. Cette insistance du prince mit Alphonse dans de telles alarmes qu'il écrivit au père Cafaro : « C'est le moment de prier, car je me vois en butte à une terrible persécution. Le roi veut absolument me nommer archevêque de Palerme, mais j'irai me cacher au fond d'un bois plutôt que d'accepter cette dignité[1]. » Alors, comme dans toutes ses angoisses, il eut recours aux austérités et aux macérations; il demanda des prières aux membres de ses communautés, aux religieuses, aux saintes âmes, et ne cessa d'importuner son ami Brancone, lui suggérant tous les jours un nouvel argument pour fléchir le roi. Cette sainte opiniâtreté finit par triompher de Charles III. Un jour que Brancone lui démontrait pour la dixième fois qu'Alphonse ferait plus de bien comme missionnaire que comme archevêque de Palerme, et que l'œuvre

1. Lettre au P. Cafaro, fin juillet 1747. *Corrisp. gener.*, I, 136.

des missions des campagnes, privée de son chef, tomberait avant peu, le monarque, bien qu'à regret, se rendit à ces considérations. D'abord assez mécontent de ce refus, il en fut ensuite très édifié et n'en apprécia que mieux la congrégation. Aussi tenta-t-il plusieurs fois d'élever à l'épiscopat quelques-uns de ses membres, mais Alphonse parvint toujours à l'en dissuader. « Ce qui manque aux églises, disait-il, ce ne sont pas des évêques, mais des ouvriers qui travaillent au salut des âmes, surtout dans les villages. On trouve peu d'hommes assez généreux pour se dévouer à cette œuvre pénible, et si l'esprit d'ambition pénétrait dans leurs rangs, bientôt on n'en trouverait plus. »

Débarrassé de ce souci, Alphonse attendait avec impatience le rapport du grand-aumônier. Enfin, le 22 août, Mgr Galiano, désireux de plaire aux régalistes sans écarter absolument la demande d'approbation, présenta au conseil d'État des considérations et des conclusions qu'il est bien difficile de concilier. « Je représenterai d'abord à Votre Majesté, dit-il, qu'en ce qui concerne l'État, fonder une nouvelle congrégation, c'est exactement la même chose que fonder un ordre religieux. Les pères de la Mission, par exemple, forment une congrégation de prêtres séculiers, et non un ordre religieux comme les dominicains ou les franciscains, mais qu'importe à l'État? Les uns et les autres se multiplient de la même manière et acquièrent tous les jours de nouveaux biens, qui, retirés de la circulation, tombent dans le domaine de la mainmorte. Donc l'autorisation demandée par les pères du Saint-Sauveur de s'ériger en congrégation sous un supérieur général et des règles particulières, fera de leurs maisons des communautés légitimes ayant droit d'acquérir et de posséder. »

Cette première considération n'était pas de nature à passionner pour la nouvelle congrégation des conseillers royaux qui avaient horreur de la mainmorte. La seconde paraît encore plus étrange. « On ne peut nier, dit-il, que le père de Liguori et ses compagnons travaillent aujourd'hui utilement et avec succès à l'instruction des pauvres villageois, ni que la vie de ces missionnaire soit très édifiante; mais tous les ordres et congrégations de séculiers ou de réguliers, Votre Majesté ne l'ignore pas, ont commencé par être utiles et exemplaires; puis insensiblement on les a vus déchoir de leur première ferveur et devenir, avec le temps, une charge pour l'État sans aucune utilité pour le peuple. L'expérience du passé, cette grande maîtresse de l'avenir, doit nous faire appréhender qu'il n'en soit de même de la nouvelle congrégation, et qu'après la mort des premiers

fondateurs, l'œuvre ne dégénère comme tant d'autres pour aboutir bientôt à une complète décadence. »

De ces prémisses, on pourrait s'imaginer que le grand-aumônier va conclure à la non-approbation de l'institut; mais n'a-t-il pas promis au saint fondateur que les conclusions de son rapport lui seraient favorables? En dépit de la logique, il propose donc au conseil d'approuver la congrégation, mais avec toutes sortes de restrictions. « D'abord, la nouvelle congrégation, comprenant les quatre maisons de Ciorani, de Nocera, d'Iliceto et de Caposele, devra recevoir dans son sein les missionnaires du Saint-Sacrement, lesquels désirent se réunir au père de Liguori pour ne former qu'un seul institut sous le nom du Saint-Sauveur. » On voit que le grand-aumônier n'a pas oublié Mandarini; mais il y a d'autres conditions à l'approbation : « Les missionnaires ne pourront s'établir dans aucun lieu du royaume sans la permission de Sa Majesté. Si jamais ils s'écartent du but de leur institut, qui est de travailler à instruire les bergers et les campagnards, Sa Majesté conserve le droit de supprimer la congrégation *ipso facto*. Le même pouvoir appartiendra à ses successeurs, sans qu'il soit besoin pour cela de recourir au pape. En ce cas, les biens acquis par ces religieux seront employés à des œuvres pies au gré de Sa Majesté et de ses sérénissimes successeurs. Les missionnaires ne pourront accepter d'héritage ou de donation si le donateur a des parents pauvres, et cela jusqu'au quatrième degré inclusivement. Il ne leur sera permis de posséder pour chaque maison qu'un revenu de mille ducats, ou moindre encore s'il plaît à Sa Majesté. »

Moyennant ces restrictions et ces précautions, le rapporteur estime que la congrégation pourrait rendre des services, au moins dans certains endroits du royaume : « Votre Majesté n'ignore pas qu'on rencontre dans plusieurs districts des populations presque sauvages, ramassis de brigands, d'assassins et de criminels de toute espèce, comme par exemple les montagnes du Cilento et certaines campagnes de la Calabre et de la Basilicate. Avec l'esprit qui les anime aujourd'hui, les missionnaires du Saint-Sauveur seraient d'une grande utilité pour civiliser les habitants de ces contrées et empêcher les homicides qui s'y commettent tous les jours. »

De ce facétieux rapport l'on pouvait conclure que la nouvelle congrégation avait surtout pour but de renforcer les brigades de gendarmerie opérant contre les brigands calabrais. Les conseillers du roi trouvèrent que ce mince avantage ne compensait pas l'im-

mense inconvénient de déroger à la politique du gouvernement contre la mainmorte et les ordres religieux. Ils votèrent en majorité contre les conclusions du prélat, et le roi, confirmant leur sentence, décida qu'on resterait dans le *statu quo*. C'était un échec sans doute, mais échec providentiel, car si ces restrictions eussent été acceptées, c'en était fait de la congrégation. Comment, après l'accession des Mandarinistes, conserver à l'institut sa physionomie primitive? Comment se mouvoir, les fers aux pièds et les menottes aux mains? Comment se présenter à Rome avec une livrée d'esclave pour recevoir l'approbation pontificale? Cette dernière réflexion, Galiano la fait lui-même en terminant son rapport : « Il est vrai, dit-il, qu'en face de ces conditions Rome soulèvera plusieurs difficultés; mais, comme il s'agit d'une fondation non existante, je ne les crois pas insurmontables, et il faut laisser au père de Liguori le soin de les aplanir. » Le grand-aumônier était-il assez naïf pour croire que le pape concèderait au roi la faculté d'abolir, sans prendre son avis, une congrégation approuvée canoniquement? En tout cas, Charles III se montra plus sensé que ce régaliste, car un des motifs pour lesquels il refusa d'accepter les conclusions du rapport, c'est qu'il ne pourrait pas user du droit qu'on lui conférait sans se brouiller avec le pape.

Le 25 août, après deux mois de sollicitations et d'angoisses, le saint apprit que sa demande était rejetée. Pour le consoler, le marquis Brancone lui transmit en même temps ces paroles du roi : « Dites au père de Liguori qu'il compte sur ma protection et qu'il continue à travailler avec le même zèle pour la gloire de Dieu et le bien de l'État; je le seconderai de tout mon pouvoir ». Alphonse adora la volonté de Dieu, mais néanmoins il ne put fermer l'œil la nuit suivante, tant son âme était troublée. Le démon en profita pour lui suggérer une tentation de désespoir. Dans la matinée du 27, pendant qu'il célébrait la messe, il lui vint à l'esprit que ce refus d'approbation entraînerait à bref délai la ruine de son institut. Ses contradicteurs de Pagani allaient en profiter pour détruire cette maison, et quand celle-ci aurait succombé, les autres ne tarderaient pas à périr. La tentation croissant toujours et Dieu le privant de toute lumière, il se dirigea, la tête en feu, le front baigné de sueur, vers la demeure du marquis Brancone pour lui communiquer son inquiétude avant que le décret royal fût libellé. La porte du palais étant encore fermée, le saint, incapable de se tenir debout, s'assit au milieu des pauvres sur les marches de l'escalier. Heureusement Brancone l'aperçut de son balcon et donna l'or-

dre de l'introduire à l'instant. Mis au courant de ses terreurs, le ministre s'efforça de le rassurer en lui expliquant que les décrets particuliers autorisant chacune de ses maisons suffisaient pour les maintenir. « Le cas n'est pas aussi désespéré que vous vous l'imaginez, ajouta-t-il, et la piété du roi saura bien trouver un moyen d'affermir votre congrégation. » Et comme la tempête intérieure ne paraissait pas se calmer, le pieux marquis puisa dans son cœur le mot le plus propre à rendre au fondateur toute sa sérénité : « Avec vos découragements, lui dit-il, vous donneriez à penser que vous mettez ici-bas votre confiance ! » Aussitôt Alphonse leva les yeux au ciel, et la tentation disparut.

Ces démarches et ces tribulations qui firent de son séjour à Naples un vrai purgatoire, comme il le disait lui-même, ne l'empêchèrent pas de travailler au salut des âmes. Souvent, sur l'invitation du directeur du séminaire, il prêchait aux nombreux élèves l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Il les exhortait à méditer sans cesse la passion du Sauveur et à placer toute leur confiance en Marie. Maîtres et élèves ne se lassaient jamais de l'entendre. De même, il se rendait fréquemment au collège des Chinois, dont la chapelle lui rappelait les doux souvenirs de sa jeunesse sacerdotale, pour exciter le zèle des jeunes gens qui se préparaient à évangéliser les idolâtres. Les religieuses des divers monastères l'invitaient à leur donner les saints excercices; les âmes pieuses sollicitaient ses conseils : le saint se multipliait pour être utile à tous. Le curé de Saint-Jean, don Joseph Porpora, le pria de prêcher dans son église la neuvaine de l'Assomption. Surpris à l'improviste, Alphonse n'avait ni sermons ni loisirs pour en composer, mais il s'agissait des gloires de Marie et du salut des âmes : il n'eut pas le courage de refuser. « Je répèterai, dit-il, les paroles que la sainte Vierge me mettra sur les lèvres. » Les neuf sermons qu'il prêcha prouvent qu'il n'oubliait jamais son rôle de convertisseur. Il montra comment l'humilité de Marie contraste avec notre orgueil, son amour envers Dieu avec notre froideur, sa conformité parfaite à la volonté divine avec nos révoltes et nos désobéissances. Puis il dépeignit la sainte mort de Marie et l'horrible mort du pécheur; les assauts que le démon livre aux méchants qui vont quitter ce monde, et les secours que Marie accorde à ses serviteurs, surtout à leurs derniers moments; l'épouvante qui saisit le moribond à la pensée de l'enfer, et la douce paix du protégé de Marie. Enfin, après un vivant tableau des joies du ciel et des peines de l'enfer, il établit que le vrai serviteur de Marie se sauve sûrement. Le jour de l'Assomption, il retraça le triomphe de la reine du ciel

d'une manière si saisissante qu'il excita l'admiration générale. « Ainsi, dit le père Tannoia, cette neuvaine devint une véritable mission, pendant laquelle des milliers d'âmes qui avaient vieilli dans le péché, remuées par ces discours émouvants, se convertirent sincèrement à Dieu. »

Un incident qui fit grand bruit dans le monde ecclésiastique, montre avec quelle sainte indignation Alphonse s'élevait contre ces prédicateurs ou plutôt ces rhéteurs qui, loin de partager son zèle pour la conversion des âmes, s'amusent à faire des phrases et se prêchent eux-mêmes au lieu de prêcher Jésus-Christ. La ville de Naples avait longtemps admiré un de ces prédicateurs à la mode, dont la voix venait de s'éteindre, le père Giacchi, de l'ordre des capucins, panégyriste très en vogue. Ses sermons, pleins de mots recherchés, de périodes cadencées, de tirades pompeuses, ressemblaient à des bouquets de fleurs. Les mondains n'avaient pas assez d'éloges pour célébrer cet artiste, et les jeunes orateurs de la chaire, même à la Propagande, s'étudiaient à reproduire ses tours de phrase afin de gagner les bonnes grâces de leurs auditeurs. Cette profanation de la parole de Dieu révoltait notre saint, et il ne s'en cachait pas. Pendant qu'il parcourait les rues de Naples en quête d'un ministre ou d'un protecteur, il rencontra certain jour son ami, Nicolas Borgia, alors préfet des missionnaires de la Propagande, qui l'invita, en qualité de confrère, à faire la conférence hebdomadaire aux membres de la société. Il y consentit d'autant plus volontiers qu'il y trouvait l'occasion, en attaquant un abus préjudiciable aux âmes, de décharger son cœur et sa conscience. S'adressant à des missionnaires, il montra que le missionnaire plus que tout autre est tenu de prêcher Jésus crucifié sans se rechercher lui-même. Avec une liberté tout apostolique il flétrit ces prédicateurs qui, méprisant la simplicité de l'Évangile, couvrent la parole de Dieu des oripeaux du siècle, et la déshonorent sous prétexte de l'embellir. Sortant des généralités, il condamna dans les termes les plus véhéments et les plus expressifs le trop fameux père Giacchi « lequel s'est montré, dit-il, par sa manière de prêcher, ennemi des âmes et traître à la parole de Dieu. » Il déplora l'illusion de certains membres de la Propagande, dont l'engouement pour le célèbre panégyriste avait perverti les idées et faussé la prédication. « Tous veulent imiter le père Giacchi, s'écria-t-il, mais quel profit en résulte-t-il pour les âmes ? Si l'on prêche des panégyriques, ce ne doit être que pour porter les auditeurs à imiter les vertus des saints. Si nous ne prêchons pas à l'apostolique, nous ne produirons aucun

fruit et nous perdrons notre temps. Fasse le ciel que le père Giacchi, pour avoir noyé la parole de Dieu dans sa brillante phraséologie, n'ait point à expier sa vanité en purgatoire jusqu'au jour du jugement! »

Cette vigoureuse sortie offensa quelques-uns des jeunes prédicateurs qui se sentaient plus ou moins atteints et condamnés. L'un d'entre eux surtout ne craignit pas de réprouver tout haut la franchise du censeur. « Prononcer l'arrêt du père Giacchi, disait-il, et cela en public! » Cette parole fut rapportée au saint fondateur : « Je n'ai point parlé en public, répondit-il, mais dans une réunion privée. » Du reste, ces murmures, en lui révélant la gravité du mal, ne firent que stimuler son zèle. Borgia et les anciens avaient trop de sens et d'expérience pour ne pas lui donner raison. Ils l'invitèrent donc à s'expliquer dans une seconde conférence. Il reprit le même thème, avec de nouveaux développements. « On m'a rapporté, dit-il, que plusieurs d'entre vous se sont offensés de m'entendre réprouver le style fleuri et la façon de prêcher du père Giacchi. J'ai pensé d'abord que je devrais m'en confesser, mais comme le ferme propos me faisait absolument défaut, je m'en suis abstenu. » Il prouva de nouveau que cette adultération de la parole de Dieu est une trahison envers les âmes et un crime envers Jésus-Christ. Il s'éleva aussi contre la mise élégante de certains sociétaires de la Propagande, dont les gens du monde eux-mêmes blâmaient la vanité. Cette fois chacun profita de la leçon, et tous s'en allèrent la tête basse.

Au procès de béatification, le Promoteur de la foi, reprenant la thèse des mécontents, ne manqua pas d'incriminer la mercuriale du serviteur de Dieu contre la pompeuse rhétorique de Giacchi. « Sans doute il avait raison, dit-il, de vanter aux missionnaires le style évangélique, mais il n'est pas défendu d'orner le discours de quelques fleurs pour de justes fins, et n'est-ce pas excessif de condamner au purgatoire jusqu'à la fin du monde un panégyriste un peu trop coloré? » On lui répondit « qu'il s'agissait non d'un prédicateur qui pare comme il convient la parole de Dieu, mais d'un vain discoureur qui la charge d'ornements profanes pour s'attirer les applaudissements, en sorte que les prédications ne profitent qu'à son amour-propre, et nullement aux fidèles, qui n'y comprennent rien. Moins tolérant que le serviteur de Dieu, ajouta le défenseur, saint Bernard ne se contente pas de mettre ces vaniteux en purgatoire, il les traduit au tribunal du souverain juge, où les pauvres qu'ils ont laissés sans nourriture deviennent leurs accusateurs. « Ils

seront damnés, dit Corneille de la Pierre, non seulement pour av fait servir la parole de Dieu à leur propre gloire, mais encore p avoir empêché le salut de beaucoup d'âmes dont Dieu les av chargés. »

En somme, si Alphonse n'obtint pas ce qu'il était venu cherche Naples, son séjour de trois mois dans la capitale ne fut pas s profit pour son œuvre et pour le monde. Le peuple eut sous yeux le spectacle assez rare d'un véritable saint, puissant, com le Maître, en œuvres et en paroles, humble et doux comme lui il admira le Dieu qui fait les saints. Les seigneurs napolitains fiers de leur noblesse et de leurs richesses, ne rencontrèrent p sans rougir de leur faste, ce patricien leur égal, devenu par am pour Jésus-Christ plus pauvre que le dernier des pauvres. Qu aux prédicateurs, il leur apprit, nous venons de le voir, une véri alors rarement enseignée, que pour faire du fruit dans les âmes faut s'oublier soi-même et tâcher de se faire oublier. Il leur rév en même temps par son exemple la source où l'on puise, mi qu'à l'école des rhéteurs, le secret de l'éloquence simple mais ple d'onction qui convertit les pécheurs. Malgré ses travaux et ses p occupations, on le voyait chaque jour, à l'adoration des Quara heures, passer un temps considérable aux pieds du saint Sac ment. C'est là qu'il préparait ses discours; c'est là qu'il trouvait force de monter en chaire, même quand son corps, brisé par fatigue ou la souffrance, semblait s'y refuser. Du 25 août 13 septembre, bien que constamment en proie à de violentes vralgies, il n'en continua pas moins d'annoncer chaque jour parole de Dieu.

De si éminentes vertus inspirèrent aux Napolitains une profo vénération pour leur saint compatriote. Chacun désirait possé un objet qui lui eût appartenu, ce qui l'obligea de se précaution contre de pieux larcins, qui d'ailleurs alarmaient son humilité ne comprenait pas comment des gens sensés pouvaient témoig quelque estime à un misérable pécheur comme lui. Obligé de faire arracher une dent qui lui causait d'intolérables douleurs se rendit chez le médecin en compagnie du frère Tartiglio L'opération terminée, le frère se saisit adroitement de la dent qu venait d'extraire, et pensait bien la conserver comme une précie relique. Mais, en retournant au logis, Alphonse la lui demanda s prétexte de l'examiner, et la jeta au loin sur la rue, en adressan son compagnon un sourire et un haussement d'épaules qui se blait dire : « Es-tu fou, mon pauvre Tartiglione? »

Le saint quitta Naples à la fin de septembre. Il n'avait pas obtenu l'approbation de son institut, mais, grâce à l'ascendant de ses vertus sur le roi comme sur le peuple, son œuvre vivra sans approbation dans un temps et dans un pays où l'on exterminait sans pitié toute société non autorisée.

CHAPITRE XVIII

SIX MOIS A NAPLES

1748

Le chapitre général de 1747. — Alphonse à Naples. — Nouvelle demande d'approbation et nouvel échec. — Un protecteur inattendu. — Supplique au pape. — Série de prédictions. — Un singulier crime de lèse-majesté. — La semaine-sainte à Ciorani. — Pourquoi un nouvel institut. — *Adnotationes* à Busembaum. — Réponse à un censeur. — Une sainte indignation.

Le pape seul a le droit de créer dans l'Église de nouvelles milices, comme aussi de les supprimer s'il le juge nécessaire. Selon l'opportunité des temps, Dieu charge un de ses privilégiés de fonder un nouvel ordre religieux pour travailler à la sanctification de ses élus; un évêque approuve provisoirement et à titre d'essai l'œuvre naissante, mais c'est au pape qu'il appartient de lui donner la consécration définitive. Et quand le pasteur suprême a enrôlé cette nouvelle troupe dans les rangs de l'armée de Dieu, le devoir d'un roi, c'est non seulement de la laisser passer en toute liberté, mais de la protéger comme il doit protéger l'Église elle-même.

Alphonse désirait ardemment, nous l'avons vu, cette approbation apostolique, sans laquelle son institut ne vivait, pour ainsi dire qu'en espérance, mais son œuvre ne lui paraissait ni assez solide ni assez stable pour mériter cette faveur. C'est à ce point de vue surtout qu'il déplorait son dernier échec. L'approbation de Naples lui eût ouvert les portes de Rome, mais comment demander au pape d'approuver une congrégation qu'une fantaisie du pouvoir civil pouvait jeter par terre?

Toutefois, malgré ces quinze années de déboires et de déceptions, il espérait dans le Dieu qui avait créé l'institut. De temps en temps, il voyait sa barque sur le point de sombrer, mais il n'en continuait pas moins de ramer, persuadé que le divin pilote finirait par la

conduire au port. A peine rentré à Ciorani, il convoqua un chapitre général pour aviser aux voies et moyens de la consolider. Le chapitre de 1743 l'avait chargé de coordonner les règles et constitutions observées jusqu'alors dans la congrégation. Il soumit ce travail d'ensemble aux capitulaires réunis à Ciorani le 17 octobre 1747. Douze règles fondamentales, ou plutôt douze vertus que les sujets devaient cultiver tour à tour pendant les douze mois de l'année, formaient les grandes divisions de ce code. A chacune d'elles le législateur avait annexé les constitutions pratiques qui en dérivent comme de leur source. Deux statuts complémentaires, l'un sur l'organisation du gouvernement, l'autre sur la réglementation des offices, terminaient ces *Règles et Constitutions de l'Institut du Saint-Sauveur* qu'Alphonse désirait soumettre au plus tôt à l'approbation de l'Église. En attendant, le chapitre général en sanctionna les divers articles.

Sur ces entrefaites, de bonnes nouvelles arrivèrent de Naples. Brancone apprenait à son ami que le roi se montrait animé d'excellentes dispositions. Pour multiplier les missions prêchées à ses vassaux, il avait ordonné d'appliquer à cette œuvre l'excédent de revenus de certaines chapelles, mais le tribunal saisi de cette question venait de répondre que les charges absorbaient lesdits revenus, ce dont le monarque s'était montré fort mécontent. Peut-être, ajoutait Brancone, est-ce le moment de revenir sur l'extrême pauvreté de votre congrégation et de réclamer de nouveau un subside annuel en faveur des missions.

Cette communication raviva les espérances du saint fondateur. Au lieu de solliciter un secours matériel, l'idée lui vint d'insister auprès du roi pour obtenir une autorisation quelconque qui permît à l'institut d'exister et de posséder. Un simple *placet* royal lui eût assuré la stabilité requise pour obtenir de Rome l'approbation tant désirée. Entraîné par cet espoir, il alla de nouveau à Naples en janvier 1748 reprendre son rôle de solliciteur, s'exposer à de nouvelles avanies et probablement à de nouveaux mécomptes. Mais il s'agissait de la gloire de Dieu, et dans ce cas Alphonse oubliait tout et s'oubliait lui-même.

La difficulté, c'était de trouver un motif plausible pour représenter au monarque une pétition écartée trois mois auparavant. Sous ce rapport, la nouvelle supplique que rédigea le fondateur est un petit chef-d'œuvre. « Votre Majesté, dit-il, n'ayant pas jugé bon d'ériger en une seule congrégation les maisons du Saint-Sauveur et celles du Saint-Sacrement (les maisons de Mandarini),

Alphonse de Liguori et ses compagnons la supplient humblement d'accorder sa royale autorisation au moins et seulement aux quatre résidences de Ciorani, de Pagani, d'Iliceto et de Caposele, afin de consolider l'œuvre des missions de campagne. » En écartant les quatre maisons de Mandarini pour borner sa requête à ses propres maisons, Alphonse semblait diminuer ses prétentions et avoir ainsi plus de droit aux bienveillantes concessions du monarque. Il répondait ensuite très habilement au double danger signalé par le grand-aumônier, l'accroissement progressif des biens de mainmorte et la diminution probable de la ferveur primitive : « Le suppliant n'a nullement l'intention de fonder de nouvelles maisons, mais de consolider celles qui existent. Quant aux biens temporels nécessaires pour l'entretien de ces maisons et pour l'œuvre des missions, Votre Majesté déterminera la quotité qui lui paraîtra convenable, et nous l'accepterons de grand cœur. Nous ne prétendons nullement enrichir nos maisons, mais les pourvoir du strict nécessaire pour continuer l'œuvre des missions, afin de procurer à Dieu la gloire et à vos vassaux des moyens de salut. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise! les sujets de cette congrégation, infidèles à leur règle, oubliaient leur sainte vocation, Votre Majesté s'entendrait avec le souverain pontife pour supprimer l'institut. Le suppliant, au nom de ses compagnons présents et futurs, s'engage d'ores et déjà à n'élever aucune réclamation. »

Il était difficile de demander moins et avec plus de raison. Le ministre Brancone, grandement édifié de la modération d'Alphonse, transmit cette supplique et l'appuya de toutes ses forces. Charles III en fut lui-même touché. Reçu en audience privée, Alphonse renouvela de vive voix les sentiments exprimés dans sa lettre. « Nous n'avons d'autre but, dit-il, que de sauver les âmes en combattant la puissance de l'enfer; mais pour qu'une milice combatte avec avantage, elle doit porter les insignes de son roi, et c'est pourquoi nous demandons l'approbation de Votre Majesté. » Il fit ensuite au roi, que tous ces détails intéressaient vivement, l'énumération des missions prêchées chaque année dans les différentes provinces du royaume, et protesta de nouveau que, pour continuer cette œuvre si nécessaire au salut des âmes, ses compagnons et lui ne demandaient, comme l'Apôtre, que le vivre et le vêtement. Charles III le remercia de son dévouement, l'assura de sa protection, et lui demanda, en le congédiant, de prier pour le roi et pour la famille royale.

Mais la bonne volonté du monarque vint encore se heurter à la

politique régaliste contre les ordres religieux. Charles III baissa pavillon devant l'inflexible Tanucci. En vain le chanoine Mathieu Testa, par amitié pour Alphonse, supplia-t-il le tout-puissant marquis, avec lequel il était lié, de s'intéresser à la congrégation du Saint-Sauveur et de dicter lui-même les conditions de l'approbation : la demande, bien que réduite au minimum, fut encore une fois rejetée au nom des intérêts supérieurs de l'État.

Après la réception si cordiale du roi, on avait le droit de s'attendre à un autre dénouement. Ce nouvel échec attrista d'autant plus Alphonse qu'en ce moment il se voyait exposé, par défaut d'existence légale, aux plus injustes revendications. A Nocera, le procès que lui avait intenté Cantaldi n'était pas encore vidé. A Ciorani, le frère d'André Sarnelli annonçait à qui voulait l'entendre qu'après la mort de ce dernier, il plaiderait devant les tribunaux contre la donation faite aux pères du Saint-Sauveur. « Nous avons reçu des renseignements, écrivait Alphonse à Villani, qui nous obligent à prier don André Sarnelli de modifier son acte de donation. La fondation de Ciorani, antérieure au décret de 1740, n'a pas reçu l'approbation expresse du roi. Or, le frère de don André se propose de nous chasser de Ciorani et de nous dépouiller aussitôt la mort du donateur. Il faudrait donc exprimer dans un nouvel acte que la donation est faite, non à la congrégation, comme le porte la formule primitive, mais à certains d'entre nous, comme personnes privées. » Huit jours plus tard, il écrivait lui-même à don André Sarnelli : « Le nouvel acte devra être conçu dans les mêmes termes que celui de Caposele, dont je vous enverrai la copie. Mais surtout gardez le secret sur tout cela, afin que vos parents n'aillent pas nous intenter quelque procès, comme ils l'ont donné à entendre. J'ai peur surtout de votre frère Dominique, qui, je ne sais pourquoi, ne peut nous souffrir à Ciorani. « Laissez mourir mon frère, disait-il l'autre jour près du collège des Chinois, et leur affaire sera bientôt réglée. » Ce n'étaient pas là de vaines menaces, et Alphonse n'avait que trop raison de prendre ses précautions contre les héritiers du baron Sarnelli.

Ce second échec ruinait les espérances de notre saint, tant du côté de Rome que du côté de Naples. C'est ce moment que Dieu choisit pour intervenir en sa faveur. A l'occasion des vacances du carnaval se trouvait alors à Naples un prélat romain, M[gr] Puoti, secrétaire de l'ambassade napolitaine près la cour de Rome, et camérier secret de Sa Sainteté. Par sa haute position, ses talents et ses vertus, il avait acquis une grande influence sur le pape Benoît XIV. Or, le di-

gne prélat était en même temps l'admirateur et l'ami de notre sai qui naturellement alla se consoler près de lui de ses déconvenues sujet de l'approbation royale. Il ne lui cacha pas que s'il avait ta insisté pour donner à son institut une existence légale, c'était ava tout dans l'espoir d'obtenir plus facilement l'approbation du Sain Siège. « Dans ce cas, lui répondit le prélat, ne perdez pas courag L'opposition politique qu'on vous fait ici ne doit nullement vo empêcher de vous adresser directement au pape pour lui demand la confirmation de votre œuvre. Rédigez une supplique à cet effe et je me charge de la remettre entre les mains de Sa Sainteté. »

A cette ouverture inattendue, Alphonse remercia le Dieu qui réserve de tout sauver quand tout paraît perdu. Sans perdre u instant il exposa au pape dans une humble requête le but particuli de l'institut et les raisons en faveur de l'approbation. « Missionnai de la Propagande, il avait eu l'occasion, disait-il, de constater déplorable abandon dans lequel se trouve la classe pauvre, souve privée de prêtres, et par là même de la parole de Dieu et des s crements. Un grand nombre de chrétiens arrivent au lit de mo sans avoir connu les mystères de la foi. De là cette congrégation d Saint-Sauveur, dont les membres sillonnent les campagnes à la r cherche des âmes abandonnées dans les diverses provinces d royaume, à la grande satisfaction du Souverain, qui daigna p plusieurs décrets favoriser cette œuvre, et de l'Éminentissime ca dinal Spinelli, qui sollicita le concours des missionnaires pour éva géliser les villages de son diocèse. »

Alphonse établissait ensuite l'état de ses maisons, leurs moye d'existence, la situation du personnel qui se développait de jour e jour, et le grand nombre de missions et de retraites prêchées chaq année, non seulement au peuple, mais aux gentilshommes et clergé. « Très Saint Père, ajoutait-il, telle est notre œuvre, ma elle ne pourra se soutenir si Votre Sainteté ne daigne lui accord son approbation. Prosternés donc à vos pieds, le suppliant et s compagnons font appel à l'amour de Votre Sainteté pour la gloi de Jésus-Christ, ainsi qu'à son zèle pour le salut de tant de pauvr gens, les enfants délaissés de l'Église de Dieu. Ils vous prient d leur permettre de s'ériger en congrégation sous le titre du Tr Saint-Sauveur, et d'approuver les règles qu'ils déposeront entre v mains. Votre Sainteté, dont le zèle ardent pour le salut des âm abandonnées se manifestait naguère encore par des Lettres Encycl ques sur les missions du royaume, daignera confirmer par son a torité suprême une œuvre non seulement utile, mais nécessaire

salut d'innombrables populations privées de tout secours spirituel. »

Benoît XIV accueillit avec bienveillance cette supplique parfaitement motivée. Il la transmit immédiatement au cardinal Gentili, préfet de la congrégation du Concile, qui la renvoya au cardinal Spinelli, le chargeant de prendre les informations requises en pareille circonstance, de procéder à un examen sérieux des règles de l'institut, et de lui exprimer son opinion au sujet de l'approbation demandée. Spinelli aimait Alphonse et sa congrégation. Il avait vu les missionnaires à l'œuvre dans son propre diocèse; il les avait défendus contre les critiques des perturbateurs de Nocera. Ses conseillers intimes, Torni, Borgia, Testa, s'honoraient de l'amitié du saint fondateur. En livrant ses règles à l'examen du cardinal, Alphonse pouvait donc compter sur un rapport favorable.

Cette affaire improvisée nécessita de sa part un nouveau et assez long séjour dans la capitale. Il en profita pour achever son grand ouvrage de Morale et donner libre cours à son zèle. On le vit jusqu'à Pâques prêcher dans les paroisses et les communautés avec l'ardeur d'un apôtre qui serait venu à Naples tout exprès pour évangéliser le peuple durant trois mois. Dès la seconde semaine de janvier, son asthme le mit en danger de mort, et jusqu'au 5 février il resta cloué sur son lit, pouvant à peine respirer. Cela ne l'empêchait pas de recevoir les prêtres, les gentilshommes, et les pauvres artisans, qui venaient lui ouvrir leur conscience et demander ses avis. A peine sur pied, il prêcha le sermon du soir dans trois missions successives, et opéra d'éclatantes conversions. Partout, à Sainte-Marie des Vierges, à Saint-Jean, au Saint-Esprit, toutes les classes de la société suivirent ses prédications, non seulement avec enthousiasme, mais en versant des larmes de repentir. Le démon en fut si jaloux que, dans cette mission du Saint-Esprit, il imagina un moyen de fermer la bouche au vaillant convertisseur.

Un jour, Alphonse exalta l'extrême bonté de Notre-Seigneur qui, au très saint Sacrement de l'autel, daigne donner audience à tous et à chaque instant. A ce propos il cita ces paroles de sainte Thérèse : « Il n'en est pas ainsi des rois de la terre. Ils ne donnent audience qu'à de rares intervalles, et que de peines il faut se donner pour être admis auprès d'eux! Encore ne peut-on leur parler autant qu'on le voudrait, ni avec cet abandon, cette intimité pleine de confiance que nous témoignons à Jésus dans nos entretiens avec lui. » Un auditeur régaliste soupçonna dans cette citation de sainte Thérèse l'intention maligne d'injurier le souverain. Mécontent de son échec, Alphonse se vengeait de Charles III en le présentant du

haut de la chaire comme un prince inabordable et inexorable. Ce étrange dénonciation fit grand bruit à la cour. Dans son indign tion vraie ou feinte, Tanucci menaça d'expulser de Naples l'in lent prédicateur qui ne craignait pas d'insulter son roi deva tout le peuple, et déjà l'on s'attendait à voir le saint banni royaume. Alphonse fut très ému de cette maligne interprétati donnée à son discours, mais heureusement on lui apprit q Charles III n'avait nullement prêté l'oreille aux imaginations trop zélé courtisan. Quant à celui-ci, il fallut toute l'éloquence Spinelli et toutes les protestations de Brancone pour lui persuad qu'on pouvait très bien établir, sans insulter Charles III, qu'il ét plus facile d'approcher du bon Dieu que du roi.

Ce curieux incident n'empêcha pas le saint de continuer prédications aux séminaristes, aux religieuses, à ses confrères de Propagande, et même aux soldats de la garnison, dont les offici sollicitèrent pour eux et pour leurs troupes le bienfait d'une r traite. Du 2 au 7 avril, il prêcha tous les soirs deux sermons, l' aux officiers et l'autre aux soldats. Ces fatigues excessives lui occ sionnèrent une inflammation des yeux, dont il eut beaucoup souffrir, et un tel accès d'asthme qu'il perdit la respiration a milieu d'un sermon sur l'enfant prodigue. Les deux auditoires r cueillirent les plus grands fruits de ces prédications. Rompant av leur vie licencieuse, les militaires s'éloignèrent des tavernes et d maisons de corruption. Ils chassèrent de leurs quartiers les femm de mauvaise vie, renoncèrent à leurs habitudes de blasphème, l'on s'étonna de les voir fréquenter les églises, tenant en main l livres de piété que le saint leur avait recommandés. Les officie ne purent s'empêcher d'admirer la liberté apostolique avec laque Alphonse annonçait à tous la parole de Dieu, n'épargnant p plus les vices des chefs que ceux du simple troupier. « Celui-parle sans cérémonie », disait un capitaine, et il ne tarissait pas s la franchise de ses discours. Grand nombre d'officiers se donnère franchement à Dieu; cinq d'entre eux quittèrent même le servic avec l'agrément du roi, pour entrer en religion et faire péniten de leurs péchés. Un de ces convertis échangea son brillant uniform contre la bure grossière de saint Pierre d'Alcantara.

Bien que sa présence fût nécessaire à Naples pour l'examen d règles, Alphonse tint absolument à passer la semaine-sainte avec s frères, aux pieds de Jésus crucifié. « L'aimant des cœurs, » comm il l'appelait, l'attirait chaque année dans son couvent pendant c jours de la grande semaine. Le dimanche des Rameaux il arri

donc à Ciorani pour se retremper dans l'amour de son Dieu. N'avait-il pas des raisons particulières de s'unir plus étroitement au divin Rédempteur, alors que l'Église se préparait à faire de lui et de ses frères les coopérateurs officiels de la rédemption? Selon son habitude, le saint passa ces huit jours dans la contemplation de la passion. « On le voyait, est-il dit au procès de béatification, comme hors de lui-même, le visage pâle et triste, absorbé dans la méditation, jusqu'au *Gloria* du samedi-saint. Toute la communauté, à son exemple, gardait un silence rigoureux. C'était le temps des dures pénitences, des jeûnes prolongés, des disciplines sanglantes. Le serviteur de Dieu assistait pieusement à tous les offices du soir, et célébrait le matin avec la piété d'un ange. A table la lecture avait pour objet l'histoire de la passion. Le jeudi-saint, une fois Jésus au sépulcre, Alphonse ne quittait plus son Sauveur jusqu'à l'office du vendredi. A peine consentait-il à s'éloigner la nuit pour prendre quelques heures de repos. Le vendredi-saint il racontait aux fidèles les souffrances de son Dieu, mais avec tant d'amour et de compassion qu'il tirait des larmes de tous les yeux[1]. »

Qui n'admirerait la céleste facilité du saint à unir la vie contemplative la plus intense à la vie active la plus absorbante! Des soucis et des travaux de Naples, il passe sans transition au repos extatique de la semaine-sainte dans sa solitude de Ciorani, et, la fête de Pâques a peine terminée, nous le retrouvons au milieu des agitations de la capitale, occupé de la publication de sa Morale, et surtout de l'approbation des règles, qu'il regardait à bon droit comme une question de vie ou de mort pour son institut.

Le cardinal avait confié l'examen des règles et constitutions au chanoine Simioli et à son auditeur l'abbé Blaschi. Alphonse se mit en rapport avec ce dernier, et dès les premiers jours de mai lui transmit un mémoire destiné à éclairer son jugement sur l'opportunité de l'approbation. Dans cet écrit il s'attachait à réfuter les trois objections qu'on aurait pu lui opposer : la multiplicité des ordres religieux existant dans l'Église, la déchéance rapide d'un grand nombre d'entre eux, et enfin l'inutilité d'une nouvelle société de missionnaires.

« On dira peut-être, écrit-il, qu'au lieu d'ajouter un nouvel institut à tant d'ordres religieux et de congrégations, il eût mieux valu réformer ou supprimer les anciens. Mais l'on raisonnera tout autrement si l'on considère la fin de cet institut et les bénédictions

1. Déposition des PP. Caprioli et Cajone, *Summar.*, pages 263-265.

dont le Seigneur a favorisé ses commencements. D'ailleurs toutes l congrégations établies dans l'Église depuis plusieurs siècles, l théatins, les jésuites, les pieux-ouvriers, ont dû répondre à même objection, ce qui n'a pas empêché le Saint-Siège, inspiré p l'Esprit-Saint, de les approuver. Et l'expérience a montré que ch cun de ces instituts a rendu d'immenses services à l'Église.

« Mais, dira-t-on, ces instituts, très fervents à leur naissanc se sont ensuite relâchés. — D'abord on doit reconnaître qu'en bea coup aussi la ferveur s'est maintenue jusqu'ici, moindre qu'aux pr miers temps sans doute, mais suffisante encore pour les rendre a tes à travailler au salut des âmes. Ensuite il faut tenir compte de condition présente de l'humanité. Le propre des choses humain c'est de commencer avec ferveur, puis de se refroidir en s'éloigna du foyer primitif, de même qu'une eau perd de sa limpidité mesure qu'elle s'éloigne de sa source. Aussi Dieu a réglé que, po le bien de son Église, il surgirait à certaines époques des institu nouveaux, non seulement à l'effet d'enrichir de couleurs variées vêtement royal de son épouse, mais afin de suppléer à la ferve défaillante des ordres anciens. Si dans une vigne on ne rempla pas les plants anciens par des plants nouveaux, il arrivera fatal ment que les vieux se dessècheront, et la vigne périra.

« Mais, réplique-t-on, le nombre des congrégations religieus s'accroît dans des proportions qui dépassent les besoins des popu lations. — En dépit du nombre, il faut dire encore : La moisso est abondante, et trop rares sont les ouvriers, les vrais ouvrie qui portent secours aux âmes, surtout dans les campagnes, où le missions sont cependant absolument nécessaires. Qui s'occupe d rompre le pain de la parole de Dieu à ces populations incultes? Dan ces villages on trouve peu de confesseurs, et encore sont-ils originair du pays, d'où il arrive que bien des chrétiens, n'osant se confesse à qui les connaît, vivent dans le sacrilège. Sans la ressource d'un mission, ils continuent à faire de mauvaises confessions et se dam nent infailliblement. Il faut donc des missionnaires qui se destinen tout spécialement à évangéliser les campagnes. Or c'est là le bu particulier de notre institut.

« De plus, l'expérience prouve qu'après les missions le ma reprend bientôt son empire, les populations se refroidissent et leu état devient pire que le premier. Il faut donc chercher le moye de rendre les conversions durables. A cette fin notre institut a pou règle d'établir ses maisons au centre des diocèses et hors des en droits habités. Il est ainsi facile aux villageois d'y venir chercher le

secours spirituels. Quant aux missionnaires, affranchis des occupations qui absorbent dans les villes les ouvriers évangéliques, ils peuvent se transporter tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour y ranimer la ferveur au moyen de neuvaines et autres exercices de dévotion.

« L'institut du Saint-Sauveur exerce donc, en évangélisant les gens de la campagne, un ministère dont ne s'occupent pas les autres congrégations. On espère dès lors que le Saint-Siège daignera lui accorder l'approbation apostolique. »

Ce mémoire, si net et si concluant, fit grande impression, comme on le verra bientôt, sur l'esprit des examinateurs, mais une autre œuvre, à laquelle Alphonse mettait la dernière main, acheva de lui gagner tous les suffrages. Depuis trois ans il travaillait à enrichir de notes précieuses la *Medulla Theologiæ Moralis* de Busembaum. Cette œuvre, commencée à Iliceto, parut à Naples en septembre 1748, avec la double approbation du cardinal et du roi. Le chanoine Savastano, reviseur nommé par Spinelli, déclare qu'il n'a trouvé dans cet ouvrage aucune opinion contraire à la saine doctrine. « Les matières, ajoute-t-il, sont traitées méthodiquement et clairement. L'auteur est vraiment né pour être utile à tous, non seulement par sa vie et ses actes, mais aussi par sa plume. » Le reviseur royal, le dominicain Cherubini, « après avoir étudié l'ouvrage avec le plus grand soin, reconnaît que le noble et pieux auteur sait rendre, à l'occasion, *quæ sunt Cæsaris Cæsari.* » Il ne s'inquiète pas du *quæ sunt Dei Deo,* laissant sans doute ce soin à l'archevêque.

Aux questions de casuistique qui faisaient l'objet spécial de son livre Alphonse avait joint deux dissertations assez étendues, l'une sur l'immaculée conception de la sainte Vierge, l'autre sur l'infaillibilité du pape. « J'ai été poussé, dit-il, à écrire ces pages sur la conception immaculée de Marie, par reconnaissance envers cette Mère bien-aimée dont la main miséricordieuse et toute-puissante m'a tiré du siècle pour me conduire au port de ma très chère congrégation. J'ai aussi cédé à l'ardent désir, que je partage du reste avec tous les fidèles, de voir l'Église définir bientôt, et plaise à Dieu que ce fût de nos jours! ce glorieux privilège comme dogme de foi. » Il exprima le même vœu relativement à l'infaillibilité pontificale, qu'il regardait comme le fondement de l'Église. On voit par ce simple exposé que, dès son premier ouvrage, Alphonse se passionnait déjà pour les grandes questions qui ont ému le monde un siècle après lui.

Le saint auteur inséra dans ce volume une apologie de sa cor grégation en réponse aux attaques d'un religieux de la Pouille, qu la *Lettre sur la malédiction des morts* avait mis hors de lui. Thé logien ultra-rigide, il invectivait contre cet inconnu qui osa exempter de péché mortel ceux que lui damnait sans miséricord « Qui es-tu, disait-il à l'auteur de la *Lettre,* toi qui sors d'un boi pour donner des lois aux autres et t'improviser docteur? » No content de cette allusion, assez inoffensive du reste, aux forêts d Val-in-Vincoli, l'irascible censeur accusait Alphonse d'avoir néglig les Thomas et les Augustin pour s'appuyer sur je ne sais quell congrégation de Naples. Puis, détournant de leur sens les prédica tions d'Alphonse sur l'oraison mentale et la visite au saint Sacre ment, il lui reprochait de mépriser la prière vocale, le rosair l'oraison dominicale, et le culte des images. A l'en croire, Alphons et les siens composaient une secte d'hérétiques plutôt qu'une sociét de missionnaires. Pour s'en défier, il suffisait de savoir que cett prétendue congrégation n'avait pas reçu l'approbation de Rome.

Alphonse crut devoir répondre, mais il le fit avec le plus gran calme. Sur la « malédiction des morts », il observa « qu'il n'ava consulté ni Thomas ni Augustin par la raison bien simple que ce deux grands docteurs ne parlaient pas de cette question; mais qu'e revanche il avait étudié les auteurs modernes qui l'ont traitée, demandé l'avis, non d'une congrégation napolitaine sans impor tance, mais de toutes les sociétés de missionnaires établies dans l capitale. Quant aux hérésies dont on le chargeait, lui et les sien le censeur aurait dû remarquer qu'il s'attaquait par ces calomni aux évêques de Salerne, de Conza, de Nocera et de Bovino, lesque ont approuvé et établi dans leurs diocèses les pères du Saint-Sa veur. « Il est vrai, ajoute Alphonse, que nous n'avons pas obten jusqu'ici l'approbation apostolique. Avant de nous en faire crime, notre adversaire aurait dû savoir que notre société, trop p répandue encore, n'avait pas cru jusqu'à ce jour devoir sollicit cette haute faveur du Saint-Siège. Mais aujourd'hui que, grâ aux bénédictions divines, à la protection des évêques, et à l'app des vrais amis de Dieu, elle se développe et progresse d'une maniè sensible, nous espérons que bientôt le chef de l'Église exaucera supplique que nous lui avons adressée, et mettra le comble à n vœux en approuvant notre humble congrégation. Nous l'espéron d autant plus que le zélé pontife a montré par son encyclique à nc évêques combien il avait à cœur les missions du royaume, et qu le cardinal Spinelli, son fondé de pouvoirs, a daigné se servir d

membres de notre institut pour évangéliser plusieurs provinces. »

Descendant ensuite aux accusations particulières, Alphonse les bat en brèche les unes après les autres. « Mes compagnons et moi, dit-il, nous donnerions mille fois notre vie pour n'importe quel dogme de la sainte Église. Nous n'avons pas enseigné que l'oraison mentale fût nécessaire de nécessité de moyen pour se sauver, mais que sans la méditation des vérités éternelles il est moralement impossible, c'est-à-dire très difficile à l'homme de persévérer dans la grâce de Dieu. Ce qui est nécessaire de nécessité de moyen, avons-nous dit avec tous les théologiens, c'est la prière, la demande, parce que toutes les grâces nécessaires au salut nous sont ordinairement conférées par le moyen de la prière. Et comment a-t-on pu nous accuser de réprouver la prière vocale, le rosaire, l'oraison dominicale, à nous qui récitons le rosaire avec le peuple dans toutes nos missions, à moi qui ai fait vœu de le réciter tous les jours? Seulement nous faisons observer que les prières vocales sans méditation, sans attention, sans affection, produisent peu de fruits dans les âmes et ne les préservent pas du péché, tandis qu'avec l'oraison le chrétien devient assez fort pour ne pas tomber ou pour se relever aussitôt après sa chute. Quant au culte des saintes images, tout le monde sait que nous prêchons toujours devant une image de Marie et que nous exhortons tous les fidèles à prier dans leurs maisons devant une image de la Madone; mais nous enseignons que s'il est utile de prier devant une pieuse image, il est plus utile encore de prier devant le saint Sacrement, parce que là nous nous trouvons, non plus devant une image de Notre-Seigneur, mais devant Notre-Seigneur lui-même. Je ne vois pas en quoi ces propositions seraient erronées, exécrables même, comme l'affirme notre censeur.

« J'avais d'abord pris le parti de ne répondre à ces calomnies que par le silence, mais, tout bien considéré, j'ai cru devoir rétablir la vérité pour venger notre petite congrégation d'accusations injustes qui pourraient être très préjudiciables à nos missions, et par là même au salut des âmes. Depuis quinze ans que l'institut est fondé, nous avons évangélisé six provinces du royaume, établi quatre maisons, et refusé, faute de sujets, beaucoup d'autres fondations dans différents diocèses, notamment dans ceux de Brindes, d'Aquila, de Cassano et de Cajazzo. Nous n'aurions pu satisfaire, même si le nombre de nos ouvriers eût été doublé, aux nombreuses demandes de missions qui nous sont adressées journellement par les évêques. Dans l'intérêt même de nos travaux apostoliques, nous

n'avons pas cru devoir laisser sans réponse des accusations qui e tachent l'honneur de notre naissante congrégation[1]. »

La *Théologie morale* du saint fut accueillie favorablement par l évêques, les confesseurs et les théologiens les plus distingués de capitale. Les Jorio, les Sparano, les Coppola le félicitèrent à l'en d'avoir composé un ouvrage plein de matières, sain de doctrin et très utile au clergé. Quant au rigide censeur, il estima sans dou que, pour un homme sorti des bois, son adversaire avait la plum facile, car il se garda bien de répliquer. Comme tous les saints, A phonse était doux et patient quand il s'agissait d'injures perso nelles, mais il ressentait vivement le dommage causé aux âmes o l'affront fait à Dieu. Dans ce dernier cas il avait peine à contenir so indignation. Le père de Robertis, qui l'accompagnait pendant so séjour à Naples, en cite un exemple frappant. Le 17 juillet, l'homm de Dieu disait la messe dans l'église de l'Oratoire. En se retourna pour donner la sainte communion, il aperçut dans le chœur un ge tilhomme qui, non content de rester assis, se tenait dans u posture inconvenante. « *Ecce agnus Dei,* Voici l'agneau de Dieu! dit-il en fixant le gentilhomme, qui resta immobile. — « Vous ête donc perclus, s'écria le saint, que vous ne vous agenouillez pas de vant votre Dieu! » Et sa voix tremblait d'émotion. Tout confus, l personnage ainsi interpellé se leva, non sans témoigner son méco tentement par des gestes d'impatience qu'il répéta jusqu'à la fin d la messe. Alphonse était encore à l'autel qu'il s'élançait dans la sa cristie pour demander le nom de l'insolent qui avait osé l'apostro pher. Il le prenait aussi sans doute pour un habitant des bois e s'apprêtait à lui faire une leçon de civilité, mais quand il appr que ce prêtre s'appelait Alphonse de Liguori, il s'esquiva sans de mander d'autre explication.

Alphonse quitta Naples le 15 août. Il y avait passé six mois sa obtenir l'approbation du roi, et cependant il s'en allait conten avec la presque certitude d'arriver bientôt à conquérir une fave mille fois plus précieuse, c'est-à-dire l'approbation de l'Église d Dieu.

1. *Adnotationes ad Busembaum.* Expiatio pro auctore, p. 1030.

CHAPITRE XIX

RÈGLES ET CONSTITUTIONS

1748

Examen de la règle. — But particulier de l'institut. — L'imitation du Sauveur. — Les douze vertus. — Vertus unitives. — Vertus séparatives. — Vertus d'assimilation. — Le gouvernement. — Les officiers. — Rapport laudatif du cardinal Spinelli. — Villani député à Rome pour solliciter l'approbation.

Le cardinal Spinelli ne se dissimulait pas qu'il avait à porter un jugement sur une question grave : Était-il opportun de créer dans l'Église une nouvelle congrégation, alors que plusieurs conciles ont défendu de multiplier les ordres religieux, et dans un moment où le gouvernement napolitain saisissait toutes les occasions d'en réduire le nombre? L'institut des pères du Saint-Sauveur se distinguait-il par un but spécifique à la fois assez important et assez différent des autres instituts pour mériter l'approbation apostolique? Si le pape accordait l'approbation demandée, son bref, on avait toute raison de le craindre, n'obtiendrait pas l'*exequatur* royal, et, dans ce cas, Alphonse et ses compagnons ne se trouveraient-ils pas dans une situation inextricable, obligés par l'Église de suivre une règle dont le roi condamnerait l'observance? Ces difficultés résolues ou écartées, Spinelli devait encore, avant de formuler son vœu, examiner si la législation du nouvel institut s'adaptait au but poursuivi et si chacune des règles s'harmonisait avec les conseils de l'Évangile et les prescriptions du droit canonique. Il ne faut pas s'étonner que le prudent cardinal ait pris six mois pour étudier et réfléchir avant de se prononcer.

Laissant au jugement du pape le côté politique de la question, sur lequel on ne demandait pas son avis, il concentra toute son attention sur le mérite intrinsèque de l'institut, tel qu'il ressort des règles présentées par le saint fondateur. Le but spécial de l'œuvre

est clairement indiqué dès la première page : « Les associés ont pour but final d'imiter l'exemple du Sauveur en prêchant aux pauvres la divine parole. Chacun d'eux répète après lui : « Il m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres. » Les membres de la congrégation s'emploient donc entièrement à porter secours aux peuples des campagnes, surtout aux plus abandonnés, par le moyen des missions, des instructions, des catéchismes, avec cette particularité qu'ils retournent plusieurs fois dans les mêmes endroits pour y consolider les fruits des missions. A cet effet, ils établissent leurs résidences en dehors des lieux habités, au centre des diocèses, afin de courir avec promptitude et sans obstacle au secours des pauvres gens de la campagne et de pouvoir se mettre à leur disposition quand ceux-ci viennent dans leurs églises réclamer leur ministère. »

A s'en tenir au texte de la règle, Spinelli aurait pu croire qu'en se consacrant à l'apostolat des pauvres gens de la campagne, Alphonse excluait les riches; mais il savait bien que, dans ses mission pas plus que dans ses instructions à la maison, Alphonse n'exclua personne. Il prêchait aux gentilshommes, il prêchait aux prêtres, prêchait à toutes les classes de la société; mais, comme Notre-Se gneur, il s'adressait de préférence aux petits, et parmi eux aux plu abandonnés. On peut même dire qu'en évangélisant les gentilshommes et les prêtres il avait encore en vue le pauvre peuple qui ne serait jamais destitué de secours spirituels si les riches et le prêtres remplissaient tout leur devoir. Aussi en distribuant à to la parole de Dieu, Alphonse n'oubliait jamais qu'il était avant to l'homme du peuple, et c'est pourquoi, en présence des grands, d riches, des prêtres qui assistaient en foule à ses prédications, parole restait essentiellement populaire, apostolique, accessible au plus ignorant d'entre les pauvres.

Le but de l'institut bien établi, Spinelli en comprenait l'utili mieux que personne, ayant expérimenté dans son diocèse les fru extraordinaires des missions. D'ailleurs, le mémoire adressé par saint fondateur à l'auditeur Blaschi pulvérisait d'avance toutes l objections qu'on aurait pu soulever contre l'opportunité du nouv institut. Mais les règles répondaient-elles à l'excellence du but fourniraient-elles les moyens de l'atteindre?

Nous connaissons déjà les premiers principes de cette règle, rév lée d'abord mystérieusement à la sœur Marie-Céleste, développe ensuite par Alphonse de concert avec son saint directeur, Mgr Fa coia. L'amitié de Jésus-Christ, portée, pour ainsi dire, jusqu l'identification du rédemptoriste avec le Rédempteur, constitue

fond de cette règle. Pour se consacrer comme Jésus à prêcher l'Évangile aux pauvres, pour faire comme lui de cette œuvre son œuvre de prédilection, en dépit de la nature déconcertée et de l'amour-propre aux abois, il faut un puissant mobile, et ce mobile ne saurait être que l'amitié de Jésus. Alphonse l'a compris. Devenu l'ami de Jésus Rédempteur, le rédemptoriste ne fera qu'un avec son ami; les intérêts de Jésus deviendront les siens, les pauvres seront ses privilégiés comme ils étaient les privilégiés de Jésus; il travaillera jusqu'à la mort pour faire fructifier dans leurs âmes le sang du Calvaire, n'ambitionnant d'autre récompense que le plaisir de plaire à son divin ami. Or, pour créer cette union intime du rédemptoriste avec le Rédempteur, la règle impose la pratique de douze vertus, destinées à façonner l'âme d'après le divin modèle en imprimant en elle chacun des traits qui le caractérisent. Ces douze vertus, que nous avons déjà énumérées, le rédemptoriste doit les pratiquer en tout temps, mais il s'applique plus spécialement chaque mois à cultiver l'une d'entre elles, qui devient l'objet des conférences domestiques, des lectures spirituelles, des méditations, et même de l'examen particulier.

De ces douze vertus, comme d'autant de sources fécondes, découlent toutes les règles de l'institut. Les trois vertus unitives, la foi, l'espérance et la charité, attachent l'âme au divin Rédempteur et la font vivre de sa vie. *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi.* Sur ces trois vertus qui donnent la forme à toutes les autres, Alphonse ne s'attache pas à légiférer longuement. Il se contente de prescrire, relativement à la *foi,* une obéissance absolue au souverain pontife et aux évêques, un grand zèle pour l'instruction catéchistique des pauvres villageois, une conférence hebdomadaire sur les dogmes de l'Église et sur la sainte Écriture, et enfin l'obligation pour tous les membres de l'institut de faire, à l'âge de trente ans, le vœu d'aller prêcher l'Évangile aux infidèles s'ils en sont requis par le pape ou le recteur majeur. Quant à l'*espérance* et à l'*amour de Dieu,* un rédemptoriste, dit-il, doit tout attendre de Dieu et rien de lui-même, tout faire et tout souffrir pour Jésus avec une entière conformité à sa sainte volonté. A propos de la *charité fraternelle*, vertu dont le propre est de nous unir au prochain, Alphonse rappelle aux membres de la congrégation les règles du support mutuel, de la charité pour les malades et les affligés, de la correction fraternelle, et surtout du zèle pour le salut des âmes abandonnées, but spécifique de l'institut. A cette occasion, il indique leur genre de travaux, missions, retraites, et autres exercices spi-

rituels propres à l'institut. Le dimanche, ils prêcheront dans leurs églises; le samedi, ils feront une instruction sur la sainte Vierge; le jeudi, ils exposeront le saint Sacrement durant une demi-heure; tous les matins, ils feront l'oraison en commun avec le peuple. Ils donneront aussi les saints exercices dans leurs maisons aux prêtres, aux ordinands et aux séculiers. » Et afin que les membres de l'institut se dévouent tout entiers à ces missions, retraites, exercices populaires, la règle leur interdit « les stations quadragésimales, la direction des séminaires et des collèges, la direction des religieuses, l'administration des paroisses », en un mot toute œuvre qui les distrairait de leur œuvre spécifique, la prédication au peuple.

Ainsi uni au Rédempteur, le rédemptoriste doit vivre détaché comme lui de tout ce qui n'est pas Dieu. De là les trois vertus séparatives : la *pauvreté*, la *chasteté*, et l'*obéissance*. Prédicateur des pauvres, le rédemptoriste imitera la pauvreté de Jésus. « Il sera vêtu pauvrement, et n'aura pour logement qu'une étroite cellule. Un lit garni d'une simple paillasse, une table en bois blanc, trois chaises, quatre images en papier, un crucifix en bois, deux ou trois livres spirituels, composeront tout son mobilier. A table, il se contentera comme les pauvres d'une nourriture simple et frugale. Il n'usera que des objets mis à son usage par les supérieurs, et ne s'en appropriera aucun autre sous peine d'exclusion *ipso facto*. La vie sera parfaitement commune tant pour le vivre que pour le vêtement. Chaque mois les supérieurs feront la visite des cellules pour voir si l'on n'y recèle aucun objet superflu. Bien que les sujets conservent la propriété de leur patrimoine, ils ne peuvent cependant ni l'administrer eux-mêmes ni cumuler leurs revenus. Ils doivent en disposer soit en faveur de leurs parents jusqu'au quatrième degré inclusivement, soit en faveur de la congrégation, et celle-ci ne pourra jamais les accepter si le donateur a des parents pauvres au degré précité. Les rentes de chaque maison, dont le personnel sera au plus de douze pères et de sept frères, n'excèderont pas douze cents ducats. — A propos de la chasteté et de l'obéissance, la règle trace la conduite à tenir dans les visites, prescrit la garde sévère des sens, surtout des yeux, et insiste sur l'obligation pour tous de respecter profondément les volontés des supérieurs, d'assister fidèlement aux actes communs, et de pratiquer l'observance ponctuellement et dans les moindres détails.

Ainsi uni à Jésus, affranchi des passions qui rivent l'homme à la terre, à la chair et à sa propre personnalité, le rédemptoriste pratiquera cinq autres vertus, qui formeront en lui, s'il est permis de

parler ainsi, le caractère, les habitudes et jusqu'à l'extérieur du très bon et très saint Rédempteur. La *douceur* et l'*humilité* mettront dans son cœur comme sur son visage l'empreinte de celui qui a dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Pour acquérir cette douceur, cette humilité et cette simplicité du Christ si nécessaires au missionnaire du peuple, le rédemptoriste « étudiera soigneusement ses défauts, s'accusera chaque semaine de ses manquements au chapitre des coulpes, souffrira sans se plaindre les mépris et les affronts, et ne s'excusera jamais, même si on l'attaque injustement, excepté toutefois s'il était nécessaire, pour épargner un scandale au prochain, de dévoiler la calomnie; encore ne devrait-il le faire qu'avec l'autorisation des supérieurs. Jamais il ne parlera ni de sa naissance, ni de ses parents, ni de ses talents. Loin d'aspirer aux honneurs, il recherchera les emplois les plus humbles de la communauté. Les pères serviront à table et laveront la vaisselle à tour de rôle. Ils renonceront par vœu à toute dignité, bénéfice ou office hors de la congrégation, vœu dont ils ne pourront être relevés que par une injonction formelle du pape ou du recteur majeur. » A l'humilité de Jésus, ils joindront son esprit de *mortification.* « Ils se donneront la discipline quatre fois par semaine, prendront leur repos sur un sac de paille, et jeûneront durant l'avent, durant la neuvaine du Saint-Esprit, et la veille des fêtes de la sainte Vierge. » Ainsi conformé à Jésus humble et mortifié, le rédemptoriste vivra comme lui d'une vie intérieure par le *recueillement* et l'*oraison.* « Sauf une récréation d'une heure à midi et d'une heure le soir, il vivra dans la solitude et le recueillement, occupé à la prière ou à l'étude. L'après-midi il gardera le silence pendant trois heures en souvenir des trois heures d'agonie de Notre-Seigneur sur la croix. Depuis l'*Ave Maria*[1] jusqu'après l'oraison du matin, un silence plus absolu encore règne dans toute la communauté. Quant aux exercices de piété, outre l'office divin récité en commun, la règle impose à tous trois méditations d'une demi-heure chaque jour, la visite au saint Sacrement, la récitation du chapelet, une retraite d'un jour chaque mois, et les saints exercices durant dix jours chaque année. » Comme la vie de Notre-Seigneur, la vie du rédemptoriste est une vie laborieuse aussi bien en cellule qu'en mission, mais cependant les devoirs de la vie contemplative l'emportent de beaucoup, d'après la règle, sur ceux de la vie active. Apôtre au dehors, le rédemptoriste devient chartreux à la maison. Enfin, pour achever

1. *L'Angelus*

cette copie vivante du saint Rédempteur, la règle présente à l'imitation des membres de l'institut la vertu caractéristique de leur divin modèle, *l'abnégation et l'amour de la croix.* « Chacun s'efforcera, dit-elle, de se complaire dans les douleurs, les mépris, et le détachement des satisfactions terrestres, travaillant sans relâche à se vaincre soi-même, à contrarier ses propres inclinations et surtout le désir de se rendre dans sa famille, ce qui est expressément défendu sauf le cas de nécessité urgente. »

Si quelqu'un veut être mon disciple, avait dit Notre-Seigneur, *qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Le rédemptoriste, exercé aux douze vertus de sa règle, répond volontiers : « Me voici, Seigneur, prêt à vous suivre partout, dans les vallées, sur les montagnes, à la recherche de vos pauvres brebis égarées, et même à verser mon sang, comme vous l'avez fait sur le Calvaire, pour les ramener à vos pieds et les sauver. »

Cette partie de la règle qui concerne la sanctification des sujets, répondait donc parfaitement au but de l'institut. Après l'avoir examinée dans tous ses détails, le cardinal Spinelli la trouva excellente, et se contenta de proposer cinq modifications sur des points accessoires. Selon lui, en fixant les maisons de l'institut en dehors des lieux habités, la règle devait spécifier que ces maisons ne pourraient s'établir qu'à deux milles des villes, à un mille des villages, c'est-à-dire dans le désert. Il supprimait le vœu d'aller évangéliser les infidèles, attendu que les missionnaires seraient bien assez occupés dans leur pays. Au lieu de frapper d'expulsion les violateurs du vœu de pauvreté, il croyait plus utile, pour prévenir les transgressions, d'obliger tous les supérieurs à jurer devant leurs sujets, le jour de leur entrée en charge, que jamais ils ne permettraient à qui que ce fût de posséder en propre un objet quelconque ou d'en disposer arbitrairement. Les missions se faisant aux frais des missionnaires, la règle défendait à ceux-ci de solliciter des aumônes pour couvrir leurs dépenses : Spinelli eût voulu qu'ils refusassent même les dons spontanément offerts. Enfin, tout en laissant aux recteurs le gouvernement intérieur de leurs maisons, il faisait des réserves au sujet de l'exemption de la juridiction épiscopale. Nous verrons bientôt comment furent accueillis à Rome ces *desiderata.*

La dernière partie des règles soumises à l'appréciation de Spinelli traitait du gouvernement de la congrégation, du noviciat et des missions. « A la tête de la congrégation se trouve un supérieur général, nommé recteur majeur, lequel est élu à vie par un cha-

pitre représentant tous les membres de l'institut. Afin d'extirper radicalement toute visée d'ambition relativement aux emplois et dignités, le recteur majeur nomme lui-même les recteurs locaux, leurs consulteurs, les maîtres des novices, préfets des étudiants, lecteurs, et visiteurs. Aucun de ces emplois n'est inamovible; néanmoins les titulaires les exercent régulièrement durant trois ans, à moins qu'une raison grave ne force le recteur majeur à les en déposséder. Il appartient aussi au recteur majeur d'accepter les nouveaux sujets et les nouvelles fondations. A sa mort, un vicaire désigné par lui gouverne la congrégation jusqu'à la réunion du chapitre, qui, dans les six mois, procède à l'élection du nouveau général et des six consulteurs. Tous les neuf ans, le chapitre, composé du recteur majeur et de ses consulteurs, du procureur général, et d'un membre élu par chaque maison, se rassemble pour examiner l'état de l'institut, remédier aux désordres s'il y a lieu, et pourvoir au bien commun par des décrets ampliatifs ou restrictifs mais toujours en harmonie parfaite avec la règle. »

On voit que le gouvernement de la congrégation est essentiellement monarchique. Alphonse ne laissa jamais entamer ce principe. En 1746, un chapitre se réunit à Ciorani pendant qu'une maladie grave le retenait à Iliceto. On profita de son absence pour proposer un décret limitatif des droits du recteur majeur en matière de dispense. Averti de ce fait par le père Sportelli, président intérimaire, il n'hésita pas à dissoudre cette réunion, qui lui parut tourner au conciliabule. « Enlever au recteur majeur la faculté de dispenser, écrivit-il aux pères Sportelli et Villani, c'est méconnaître tous les principes, car il est de l'essence des choses humaines d'être sujettes à dispense. C'est renverser absolument les pouvoirs du recteur majeur et détruire notre règle principale : le gouvernement par un seul chef, à l'exemple du gouvernement de l'Église[1]. » Toutefois le pouvoir du recteur majeur est limité par la règle, dont il doit respecter les dispositions; par ses consulteurs, qu'il doit réunir tous les mois afin de délibérer avec eux sur les questions graves; enfin par le chapitre, qui, tous les neuf ans, est appelé à contrôler ses actes. S'il s'égare plus ou moins, la règle met à côté de lui un admoniteur officiellement chargé de le rappeler à l'ordre. S'il s'obstine de manière à nuire gravement à la congrégation, les six consulteurs, s'étant mis d'accord, convoquent le chapitre, qui, dans ce cas, peut déposer le recteur majeur infidèle à sa mission.

1. Lettres aux PP. Sportelli et Villani, octobre 1746.

Spinelli ne fit aucune remarque sur ce plan de gouvernement. Quant au noviciat, les postulants subissent cette épreuve durant une année, à l'expiration de laquelle ils prononçent les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ainsi que le vœu et le serment de persévérance dans la congrégation, vœux et serments dont ne peuvent délier que le pape ou le recteur majeur. Après avoir achevé ses humanités, le nouveau profès se livre pendant sept ans à l'étude de la philosophie et de la théologie. » A trente ans, comme Notre-Seigneur, il commence sa vie de missionnaire. La règle statuait enfin que les missions, même dans les plus petites localités, devaient durer au moins onze ou douze jours, et dans les agglomérations considérables se prolonger encore, pour permettre à tous les habitants de se confesser aux missionnaires. Elle prescrivait de plus les renouvellements de mission comme mesure invariable et d'absolue nécessité pour assurer la persévérance des populations évangélisées.

Telle était, en substance, la règle dont Alphonse sollicitait l'approbation. Après bien des démarches et des prières, il attendait à Ciorani, depuis le 15 août, le jugement des examinateurs. Enfin parut, le 11 octobre, le rapport du cardinal Spinelli, rapport absolument laudatif et tout à fait favorable à l'approbation, sauf sur les cinq points énumérés ci-dessus. Le cardinal exposait que l'institut du Saint-Sauveur, fondé en 1732, gouverné depuis par don Alphonse de Liguori, avait évangélisé six provinces du royaume, établi quatre maisons où l'on prêchait au clergé et au peuple les exercices spirituels, et depuis quinze ans démontré l'utilité des missions populaires avec tant d'évidence que les évêques, les magistrats et le roi lui-même n'avaient cessé de les favoriser. « Cet institut, ajoutait Spinelli, rendra d'immenses services aux populations des campagnes, lesquelles ont grandement besoin de missions, surtout dans ce royaume où nombre de villages et de bourgs très populeux sont presque entièrement dénués de secours spirituels. Autant la capitale abonde en ouvriers évangéliques, autant les provinces en sont dépourvues, au grand détriment des âmes, qui languissent dans l'ignorance et le sacrilège parce qu'il leur en coûte trop de se confesser à des prêtres indigènes, leurs parents ou leurs amis. Les missionnaires de Naples donnent bien chaque année quelques missions à la campagne, mais ils suffisent si peu à la besogne qu'on trouve des populations privées des saints exercices depuis vingt et trente ans. Cette congrégation, dévouée uniquement à l'évangélisation des gens de la campagne, a donc parfaitement sa raison d'être, et rendra d'autant plus de services que ses membres établissent leurs

maisons au centre des localités qu'ils doivent évangéliser, afin de pouvoir retourner facilement dans les mêmes endroits pour y enraciner les vertus dans l'âme des convertis et en extirper les vices toujours renaissants. C'est une des principales règles de l'institut de donner de fréquents renouvellements de la mission afin d'en consolider et d'en perpétuer les fruits, et c'est pourquoi l'auteur de cette règle a très sagement statué que les résidences des missionnaires seraient toujours placées en dehors des villes, de manière à faciliter aux pères les excursions dans les campagnes, et aux campagnards la fréquentation des églises de ces mêmes pères. » Pour conclusion de ce rapport, et sous la réserve des cinq *postulata* ci-dessus mentionnés, le cardinal émettait un vœu favorable à l'approbation.

Cette heureuse nouvelle, impatiemment attendue, causa une grande joie au cœur d'Alphonse, joie partagée par tous ses enfants. Cependant on ne se dissimulait pas que ce rapport n'était qu'un premier pas vers le terme tant désiré, une simple information pour le grand procès qui allait s'ouvrir à Rome devant la congrégation du Concile. A leur tour, les éminentissimes cardinaux de cette congrégation, saisis de la question par le pape, devaient examiner l'institut et les règles selon toutes les formes usitées, et, s'ils trouvaient bon d'émettre un jugement favorable, le pape, informé par eux, prononcerait en dernier ressort. Il fallait donc députer à Rome un fondé de pouvoir qui, au nom de l'institut, poursuivrait la cause de l'approbation devant ce nouveau tribunal. Alphonse avait, plus que tout autre, chance de réussir, mais il répugnait à son humilité de se montrer à Rome comme fondateur et de vanter aux cardinaux une œuvre créée par lui. Il craignait peut-être aussi que le docte Benoît XIV, qui déjà avait en main ses *Adnotationes* à Busembaum, ne conçût, comme le roi de Naples, la malencontreuse idée de lui donner la crosse et la mitre. Aussi prétexta-t-il un catarrhe violent qui le faisait beaucoup souffrir, pour envoyer à Rome un autre lui-même, le père Villani, alors maître des novices et recteur de Ciorani, l'un des modèles les plus accomplis des vertus rédemptoristiques.

Agé à cette époque de quarante-cinq ans, le père Villani était entré douze ans auparavant dans la congrégation, attiré, comme nous l'avons vu, par la sainteté d'Alphonse. Dieu l'avait doué de tous les dons de l'intelligence et du cœur, unis à la plus aimable simplicité de caractère. Sa famille, très noble et très chrétienne, l'avait initié dès l'âge le plus tendre à des sentiments de piété

qui se révélaient à l'occasion par des actes héroïques. A peine ... de neuf ans, il priait un jour dans une église quand on vint ... apprendre que son père venait d'être frappé de la foudre. Il ... court aussitôt et trouve en effet son père étendu mort sur son l... *Gloria Patri!* s'écria l'enfant d'une voix étouffée par les sanglot montrant ainsi sa tendresse filiale en même temps que sa parfai... soumission à la volonté de Dieu. Il étudiait à Naples avec gran... succès la philosophie et le droit quand il crut entendre une vo... qui lui disait : « Que fais-tu ici? Retourne dans ta maison. » Il renti... chez lui, prit l'habit ecclésiastique, reçut les saints ordres, et s'in... tiait au ministère de la prédication quand la Providence le conduis... à la congrégation. En ces premiers temps, le jeune novice suive... en mission le père qu'on lui donnait pour maître. Villani suivit ... père Mazzini, qui ne ménagea pas l'amour-propre de ce rejeton c... marquis de Polla. Pendant la mission de Castellamare, Mazzini ... renvoya à Ciorani monté sur une mule entre deux paniers à cha... bon. Il traversa ainsi comme un pauvre muletier les rues de Caste... lamare, la ville de Nocera où il avait de nombreuses connaissance... et les environs de Ciorani, où ses amis et ses proches ne manquère... pas de le complimenter sur son nouveau métier. Villani trouv... cela tout naturel, comme aussi de porter une soutane rapiéc... vieille défroque qui lui descendait jusqu'aux genoux. Cette souta... il la baisait avec amour : « Châtiez-moi comme vous voulez, ô m... Dieu, s'écriait-il, mais laissez-moi ma vocation. » Dans ces exerci... d'humilité il oublia sa noblesse et le monde, et il s'oublia l... même pour ne plus penser qu'à Jésus-Christ, dont son âme pie... et contemplative était toujours occupée. Durant les missions, pl... pauvre que les pauvres paysans, bon et simple avec tous, il s... vait bien vite gagner tous les cœurs. Se rapetissant pour se fa... comprendre des petits, les plus ignorants suivaient sans peine s... prédications. « Il parle comme maman, » disaient les enfants. D... venu maître des novices, il fit du noviciat un vestibule du paradi... Sa piété, sa douceur, son humilité surtout, ravissaient les jeun... gens. Si quelqu'un voulait lui baiser la main, il la retirait en disant « Demandez à Dieu que je fasse une bonne mort. » Un novice lu... ayant adressé un compliment le jour de sa fête : « Mon fils, lui dit-il va te confesser tout de suite des mensonges que tu viens de dire. Si, au contraire, on louait les autres, il disait avec une sincérité q... faisait sourire : « Les autres sont des saints, et moi je donne ici mauvais exemple : priez pour moi. » Recteur de Ciorani, il se mont... le père de ses subordonnés comme il en était le modèle, et tous

lemandaient, sans dirimer la question, lequel des deux, du père Alphonse ou du père Villani, l'emportait en sainteté.

Tel était l'homme que le fondateur avait choisi pour son négociateur auprès du pape et des cardinaux, et dont il fera plus tard son vicaire général. L'humble et naïf Villani tomba de son haut quand on lui apprit qu'on allait le lancer dans la diplomatie. Il crut d'abord à une plaisanterie; puis, voyant que la chose n'était que trop sérieuse, il allégua son ignorance, son incapacité, et mille autres défauts qui certainement compromettraient le succès d'une affaire aussi grave. Mais Alphonse connaissait Villani mieux que Villani ne se connaissait lui-même, et il était persuadé qu'un saint plein de confiance en Dieu triomphera souvent des difficultés plus vite et plus facilement que le plus retors des politiques. Force lui fut donc de prendre le chemin de la ville éternelle, en se recommandant à tous les saints du ciel, à tous les pères, à tous ses chers novices, et surtout au père Alphonse, qui lui promit de l'aider et de ses prières et de ses conseils.

CHAPITRE XX

APPROBATION DU SAINT-SIÈGE

1749

Départ pour Rome. — Incidents du voyage. — Trois protecteurs : l'a
le P. Sanseverino, le cardinal Orsini. — Le rapporteur de la cause.
tions à la règle. — Rapport favorable. — Décret approbatif des
Ratification du pape. — Publication du bref. — Alphonse recteur
Comment Villani vécut à Rome. — Voyage à Lorette.

Le père Villani se mit en route à la fin d'octobre 174[illegible] murant sa maxime chérie : « Obéissons et laissons faire lui avait donné pour compagnon le frère François Tartig s'était initié aux tracas des villes pendant les neuf ou dix venait de passer à Naples avec notre saint. En raison d pauvreté qui régnait dans toutes les maisons, Villani n qu'un nombre de ducats assez restreint, mais avec des pr nomie qui devaient les faire durer jusqu'au retour. A les voyageurs durent séjourner toute une semaine, il re chevêque et d'autres personnages influents des recomm adressées à différents cardinaux. Mgr Puoti lui promit d'ê son mentor. « J'ai vu deux fois ce bon prélat, écrit-il au dateur; il me paraît très dévoué et très entendu dans l Son désir est que je ne tente rien à Rome avant son reto dire avant la fin de ce mois. Il se chargerait lui-même sentation du rapport. Tout cela, dit-il, doit se traiter a trême délicatesse. Mon père, priez beaucoup pour moi suis propre qu'à tout gâter [1]. »

C'est le 9 novembre 1748 que les deux voyageurs prir min de Rome sous les auspices de la sainte Vierge e

1. Lettre du 8 novembre 1748.

nges de la congrégation, car c'était un samedi et en même temps l'anniversaire de la fondation de l'institut. La voiture qu'ils avaient louée mit cinq jours à faire la route. Rien de plus édifiant ni de plus curieux que leur manière de voyager. « Le soir, dit un narrateur, ils trouvaient à l'auberge nourriture et logement d'après un prix convenu avec le voiturier, et dans le jour ils se contentaient d'un morceau de pain avec quelques noix et un morceau de fromage. A Velletri ils rencontrèrent un chanoine romain très au courant des personnes et des choses de la ville, qui leur demanda où ils allaient et quel était le but de leur voyage. Le père Villani, qui avait le cœur sur la main, lui expliqua toute son affaire, espérant tirer de ce praticien quelque lumière pour se diriger. Mais, en homme habitué à ne compter que sur les moyens humains, le chanoine se mit à entamer le chapitre des difficultés, de manière à le décourager complètement. « Faire approuver à Rome un nouvel institut! disait-il en levant les yeux au ciel, c'est une montagne à porter! Il y faut beaucoup de temps, beaucoup d'argent, beaucoup de savoir-faire. » A l'en croire, le mieux eût été de rebrousser chemin; mais comptant sur Dieu plus que sur les hommes, Villani continua sa route. Le lendemain, ils arrivèrent dans une auberge où de nombreux voyageurs festoyaient à l'envi, ce qui faisait grand plaisir à l'hôtelier. Sur l'ordre de son supérieur, le frère demanda un morceau de pain et de fromage, mais l'hôtelier refusa de leur servir ce maigre déjeûner. Il fallut l'intervention d'un charitable voyageur pour le décider à leur vendre un morceau de pain. Ils allèrent le manger près d'une source voisine, qui leur offrit gratis son eau claire et limpide. Pendant qu'ils achevaient leur modeste réfection, une brillante cavalcade de jeunes dames et de nobles seigneurs vint à passer devant l'auberge et mit tout le monde en émoi. Au lieu de contenter leur curiosité en regardant comme tous les autres cette singulière exhibition, le père Villani et le frère François se retirèrent dans un endroit solitaire et se mirent à faire oraison[1]. » Ne dirait-on pas une page des *Fioretti,* et n'est-ce pas ainsi que devaient voyager Notre-Seigneur et ses apôtres?

En arrivant à Rome, le père Villani se rendit immédiatement chez les pères basiliens, où il espérait trouver un logement. Le père Muscari, abbé du monastère, avait autrefois habité le couvent des basiliens à Nocera, il tenait en grande vénération Alphonse et tous les siens; mais, à cause de l'exiguité de sa maison et pour une autre rai-

1. Récit du P. Blasucci.

son que nous connaîtrons bientôt, il préféra loger le père Villani dans le voisinage. Un de ses pénitents qui étudiait à Rome, Joseph de Rosa, de Nocera, occupait un appartement non loin du monastère. Muscari le pria de céder une de ses chambres au père, ce qu'il fit de la meilleure grâce du monde, et « sans rien exiger de nous, » écrit Villani. « Nous n'avons qu'à payer notre nourriture, ajoute-t-il, mais tout se vend ici horriblement cher. Nous vivons très parcimonieusement, néanmoins la dépense est grande. » On sent que, dès les premiers jours, le pauvre père a pressenti que ses ducats n'iraient pas loin, même en vivant de pain et de fromage. Du reste, il visitait Rome en pèlerin, mettant la piété avant les affaires. « Je suis arrivé ici le jour de saint Stanislas, écrivait-il à Mazzini. J'ai eu la consolation de vénérer ses restes mortels ; j'ai vu sa chambre, son lit, divers autres objets qui lui ont appartenu. Oh! oh! que cette petite cellule excite la dévotion ! Le même jour, je me suis trouvé sur le passage du saint-père, et j'ai reçu sa bénédiction. Hier je suis allé à Saint-Pierre, temple unique au monde, surtout pour son trésor de précieuses reliques. »

Après avoir ainsi satisfait sa piété, le père Villani commença ses visites aux personnages auxquels il était recommandé, afin de se renseigner sur les moyens à prendre pour arriver sûrement et promptement à une heureuse conclusion. Mais ceux qu'il interrogeait ne s'entendaient sur rien, pas même sur la procédure à suivre. Les uns soutenaient qu'on avait fait une faute en s'adressant à la congrégation du Concile, où les procès sont longs et coûteux. En s'adressant au pape directement, disaient-ils, on éviterait de grandes dépenses de temps et d'argent, sans compter les objections méticuleuses qui peuvent compromettre le succès. Les autres prétendaient au contraire que la voie des congrégations était la plus honorable. D'ailleurs l'institut ne comptait pas d'adversaires parmi les cardinaux, et certainement la relation de Spinelli ferait grande impression sur tous. En tout cas, on ne pouvait actuellement dessaisir la congrégation sans exciter des soupçons défavorables à la cause. Le père Villani attendait Mgr Puoti pour prendre un parti, mais on l'assura que ce prélat ne reviendrait pas à Rome pour le moment, qu'il avait perdu les bonnes grâces du pape, et que d'ailleurs sa présence ne serait d'aucune utilité. Plus il questionnait, plus il s'embrouillait. Dans son embarras, il alla consulter Mgr Amato, secrétaire des Brefs aux princes, son compatriote et son ami. Il lui donna confidentiellement connaissance des règles qu'il voulait faire approuver, et du rapport de

Spinelli. Le secrétaire, qui avait un autre idéal dans l'esprit, trouva que ces règles devaient subir une transformation complète tant pour le fond que pour la forme, et s'offrit à opérer cette métamorphose. « Je suis venu à Rome, lui repartit Villani, non pour changer la règle, mais pour en solliciter l'approbation. Je donnerais ma vie pour la moindre de ses prescriptions. » Les deux amis se séparèrent dans ces conditions, assez peu enchantés l'un de l'autre. Du reste, tout en courant les antichambres et les salons, Villani fit une découverte qui l'étonna beaucoup : c'est que trop souvent ses interlocuteurs avaient moins d'envie de le servir que de servir leurs propres intérêts. Ses premières lettres à saint Alphonse et à ses confrères se ressentent de cette impression :

« Mon père, dit-il, on traite ici les affaires tout autrement qu'ailleurs. Il ne faut s'avancer qu'avec prudence et réserve. Mon Dieu! où se trouvent donc la sincérité et la simplicité? Des paroles, des paroles plus qu'on n'en veut; mais des actes, c'est autre chose. Il y a ici un proverbe qui exprime cela très bien : « Les paroles ne coûtent rien, disent-ils, c'est pourquoi l'on en donne à foison. » Il concluait qu'au lieu de tant consulter, il aurait mieux fait de se défier de tout le monde et d'agir par lui-même. « C'est ce que je vais faire, ajoutait-il; j'ai bon pied, bon œil, et je commence à connaître les rues de Rome. Seulement priez tous pour moi, car, sur cette mer agitée, si Dieu ne me vient en aide, je suis en grand danger de faire naufrage. »

Dieu vient toujours en aide à l'homme humble et droit qui se confie en lui. Il donna au père Villani trois excellents pilotes pour diriger sa barque. Le premier était cet abbé des basiliens, ce père Muscari dont nous avons déjà parlé. Doué de hautes capacités intellectuelles, rompu aux affaires, enthousiaste et passionné, l'abbé Muscari n'avait que trente-cinq ans, et déjà il jouissait à Rome d'une grande influence. Et cependant, bien que supérieur de son monastère, secrétaire de son général, accablé d'honneurs et de distinctions, il pensait à quitter son ordre, rongé par les divisions intestines, pour entrer dans une congrégation où il pensait faire son salut plus aisément. Il s'en ouvrit au père Villani et lui manifesta son intention bien arrêtée de devenir son confrère si Alphonse, qu'il aimait et vénérait comme un saint, consentait à le recevoir dans l'institut. Quant à la dispense de ses vœux, il irait se jeter aux pieds du pape, qui certainement ne la lui refuserait pas. C'était pour traiter plus librement et plus secrètement cette affaire de conscience qu'il avait logé Villani hors de son monastère. Il

le suppliait donc d'avoir pitié de lui et d'appuyer sa demand auprès du saint fondateur.

Le père Villani ne pouvait pas refuser son concours à un homm qu'il avait tout lieu de croire sincère, et qui s'intéressait, comm un autre lui-même, au succès de ses négociations. Il écrivit don immédiatement au père Alphonse : « L'abbé Muscari veut quitte son ordre pour de justes motifs. S'il ne l'a pas déjà fait, c'est qu'il rencontré trop d'obstacles sur son chemin. Une retraite qu'il vie de terminer au noviciat des pères jésuites l'a confirmé plus q jamais dans sa résolution, résolution qu'il est décidé à rendre e fective, dût-il endosser l'habit de frère servant, car il veut à to prix sauver son âme. Il connaît notre règle, ainsi que les épreuv du noviciat. Je ne lui ai rien caché, et, malgré tout, il demand instamment son admission dans l'institut. Avec lui entrerait so pénitent, Joseph de Rosa, lequel est sous-diacre. C'est un ange e ce qui ne gâte rien, un docteur en théologie. J'espère que vo recevrez Muscari, qu'au moins vous ne le découragerez pas. L congrégation a besoin de sujets déjà formés pour diriger nos je nes gens, et celui-ci sera un maître hors ligne. » Alphonse réfl chit quelque temps avant de se décider, et enfin il promit c recevoir l'abbé si le pape le déliait de ses vœux. Dès lors celui- devint pour Villani non seulement un conseiller, mais un coop rateur aussi ardent que dévoué.

La Providence mit sur sa route un autre religieux non moi secourable dans la personne du père François Sanseverino, qui, on le rappelle, avait quitté la congrégation par raison de santé moment des grandes misères d'Iliceto. François, celui que Sporte appelait notre Ciccio, regretté de tous ses confrères et surtout d'A phonse, était entré à Rome chez les pieux-ouvriers, dont la règ s'accommodait mieux à la délicatesse de son tempérament, m il restait fidèle à ses premières affections. Aussi ne put-il voir père Villani sans se jeter dans ses bras en lui promettant de l'ai par tous les moyens à mener à bonne fin son entreprise. « He reux, disait-il, si par là je puis faire oublier au père Alphonse peine que je lui ai causée. » François était jeune encore, mais s talents, son aptitude aux affaires et une perspicacité remarqua lui donnaient tant de relief qu'il devint plus tard archevêque Palerme. Villani avait donc en lui un collaborateur de prem mérite.

Enfin, son auxiliaire le plus précieux, son ange gardien, po ainsi dire, fut le cardinal Orsini, dont la très noble famille poss

dait de vastes propriété à Solofra, non loin du pays de Villani, ce qui avait valu à ce dernier de très chaudes recommandations près du cardinal. Orsini était membre de la congrégation du Concile, et par conséquent il importait beaucoup de s'assurer non seulement son vote, mais son appui auprès de ses collègues. Comme le père lui demandait sa protection : « En quoi puis-je vous aider? demanda le cardinal. — En tout, répondit naïvement son interlocuteur, car après Dieu nous n'avons ici d'autre appui que Votre Éminence. — Eh bien, par où faut-il commencer? — Je désirerais que Votre Éminence mît au courant de notre affaire le cardinal Gentili, préfet de la congrégation du Concile, et me servît ainsi d'introducteur auprès de lui. Ensuite, si je pouvais vous avoir pour *Ponent*[1] de la cause, je serais au comble de mes vœux. » Le cardinal lui promit de ne rien négliger pour mener l'affaire à bonne fin.

Villani était en heureuse voie. Avant de se mettre à l'œuvre, il avait commencé une neuvaine aux anges gardiens de tous ceux qui devaient s'occuper de l'approbation, et depuis ce temps il trouvait de l'écho partout. Orsini se rendit chez le cardinal Gentili pour lui recommander le suppliant et la supplique; aussi quand le père se présenta chez le préfet, celui-ci le reçut très affectueusement. Et comme il lui exprimait le désir d'avoir Orsini pour commissaire de la cause, il lui répondit : « Vous en aurez un autre, et peut-être meilleur, dans la personne du cardinal Besozzi, dont j'ai déjà fait choix. C'est un homme docte et saint, dont le jugement pèsera beaucoup dans la balance. » Le père aurait cependant préféré Orsini, et il ne manqua pas d'en faire la remarque à ce dernier. « Vous avez tort, lui dit le cardinal, vous aurez ainsi deux protecteurs au lieu d'un. » Et en effet il ne cessa de s'intéresser à la cause comme s'il en eût été chargé d'office. Il commença par remettre lui-même les pièces entre les mains de Besozzi, en le priant de se montrer favorable à une œuvre qui intéressait grandement la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Le succès dépendait en grande partie du rapport que ferait Besozzi. Villani, qui ne laissait pas dormir les affaires, se présenta chez lui six jours après la déposition des pièces et n'eut qu'à se louer de sa visite. « Bien que je sois en principe opposé à la création de nouveaux instituts, lui dit le cardinal, je n'ai pu lire vos règles et la relation de Spinelli sans m'attacher de tout cœur à une con-

1. Ponent, c'est-à-dire commissaire désigné pour examiner la cause et formuler le vœu favorable ou défavorable.

grégation qui se dévoue à sauver les âmes dont les au cupent guère. » Il entretint ensuite le père de certain que celui-ci essaya de résoudre. « Besozzi est un savan au saint fondateur, et de plus un homme qui compre religieuses. Si nos règles étaient tombées dans cert Dieu sait ce qu'elles seraient devenues. Pour tout sa cardinal nous demande de le recommander tout sp Notre-Seigneur. »

Cependant ce ciel par trop serein ne tarda pas à s' cardinal désirait certaines modifications à la règle. Il p travail lui-même; mais, accablé d'occupations, il le co de son auditeur, l'abbé Puzzolani. Celui-ci se mit à l bientôt il déclara au père que sa règle avait besoin, q des matières, d'une transformation complète, et comm gne lui paraissait trop longue et trop dure, il en char amis, le père Sergio, de l'ordre des pieux-ouvriers. le père Sergio, trouvant que cette règle s'harmonisai sienne, en condamna le fond et la forme. « Tout est à et, pour mûrir un pareil travail, il faut des années. retourner à Naples : inutile de perdre votre temps à I cher père, lui répondit Villani d'un ton décidé, mon envoyé ici pour faire approuver la règle et l'insti pas du tout l'envie, après avoir depensé beaucoup d'a retourner comme je suis venu. Si vous ne voulez satisfaire le cardinal Besozzi, j'irai lui demander un au Là-dessus, les deux interlocuteurs se quittèrent en c cord. Pour dissiper ce gros nuage, le père Villani très adroit et très dévoué « Ciccio » qui, pieux-ouv était plus apte que tout autre à calmer son peu co frère. En effet le bon Sanseverino gagna si bien les de Sergio que celui-ci le délégua comme reviseur, mettre son travail. Cela obtenu, les trois amis, Villa et Muscari, se mirent à l'œuvre, et achevèrent pend de Noël cette fameuse besogne qui, d'après Sergio, années.

Du [illegible], les changements introduits dans la règ gr[illegible]rtance. La congrégation dut prendre S[illegible]pleur pou[illegible] qu'on ne la confond [illegible]ur. On sup[illegible]ma le v [illegible] avait [illegible] Spi [illegible] de[illegible] ses i

nce déterminée des villes et des villages. On élargit même la règle r ce point en décrétant que les résidences seraient fixées en de-ors des lieux habités *autant que faire se pourrait.* De même, pour les épenses des missions, il fut décidé, contrairement à l'opinion de inelli, qu'on pourrait recevoir, en cas de ressources insuffisantes, s dons spontanément offerts. On éleva de douze à quinze cents icats les rentes de chaque maison. Enfin, vu les fatigues des mis-onnaires, il parut nécessaire de tempérer les austérités de la règle supprimant deux disciplines par semaine et en adoucissant les ines et abstinences ajoutés à la loi ecclésiastique. Outre ces légers angements, l'ordre des matières fut quelque peu modifié. Le apitre des missions, le dernier dans la règle, fut mis en tête mme exprimant le but du nouvel institut. Des douze vertus, les is premières : la foi, l'espérance et la charité, furent supprimées nme renfermant des formules d'ascétisme général plutôt que des glements particuliers. Les autres vertus conservèrent leur ordre pectif ainsi que les prescriptions y annexées. Il s'ensuivit que, is le savoir et sans le vouloir, on rétablit dans la règle l'ordre mitif tel que l'avait indiqué la sœur Marie-Céleste, car le lecteur souvient que les trois vertus théologales furent ajoutées aux neuf tres par Mgr Falcoia, ce qui n'avait pas peu contribué aux dissen-ients qui s'élevèrent entre la pénitente et le directeur. Quant à la laction, on échangea la forme exhortative contre la forme éceptive, plus appropriée à la nature d'une règle religieuse.

Ce travail des trois amis, revu et accepté par Sergio et l'auditeur izzolani, fut remis entre les mains de ce dernier, qui consentit enfin rédiger un *Votum* favorable. Mais voilà qu'au dernier moment, en lisant le *Votum* du cardinal Spinelli, il voulut comme lui restrein-re l'approbation de l'institut au seul royaume de Naples. Heureu-ement Villani se trouvait toujours au poste, attentif à surveiller les ioindres détails. Il protesta fortement contre cette limitation arbi-raire : « Je suis venu, dit-il, demander l'approbation du Saint-iège, non pas pour les maisons d'un royaume, mais pour toute Église. » L'auditeur finit par céder, et, le samedi 18 janvier, le ardinal Besozzi signa la formule suivante, adressée aux éminentis-imes cardinaux :

« Je n'ignore pas que le concile de Latran a défendu de multiplier s ordres religieux, attendu qu'une diversité trop grande pourrait ngendrer la confusion, et que ce décret, confirmé par le concile énéral de Lyon, a passé dans le *Corpus Juris;* mais je sais aussi ie, nonobstant cette prohibition, l'Église n'a jamais refusé d'ap-

prouver un ordre nouveau quand cet ordre lui a paru vraiment uti
à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Or, la congrégation
question rend d'immenses services par les missions, surtout a
campagnards privés de secours spirituels, d'autant plus qu'après
avoir évangélisés, les missionnaires retournent à plusieurs repri
pour les affermir dans le bien, innovation tout à fait propre à
nouvel institut. Je suis donc d'avis qu'on peut l'approuver, en ch
geant son nom en celui d'institut du Très Saint-Rédempteur, p
ne pas faire confusion avec les chanoines réguliers du Saint-Sauve
J'ai cru aussi devoir adoucir en certains points la discipline
m'a paru trop sévère, et modifier quelque peu l'ordre et la rédact
de ces règles. »

Ce premier succès, presque décisif, combla de joie le père V
lani. Trois jours après, il écrivait au saint fondateur : « Par la mi
séricorde de Dieu, nous avons obtenu du cardinal Besozzi un vœu
favorable, et c'est un vrai miracle, car le bon vieillard, malade et
infirme, a dû partir hier en villégiature à Civita-Vecchia. Son rapport a été transmis aussitôt à la congrégation du Concile, qui doit se réunir samedi prochain, 25e de ce mois. J'ai supplié le cardinal préfet de l'inscrire au rôle : autrement il faudrait attendre bien longtemps la session suivante. J'irai voir aussi le secrétaire du Concile. Orsini, de son côté, a parlé au préfet et verra les cardinaux ses amis. Je ferai aussi visite à tous les cardinaux de la congrégation, qui sont nombreux. Tous paraissent bien disposés en notre faveur, surtout depuis le rapport de Besozzi, qui jouit ici d'une grande considération. » Villani ne manqua pas non plus de transmettre aux membres de la congrégation les suppliques d'un grand nombre de prélats, surtout des évêques de Salerne, de Noccra, de Bovino et de Conza, qui demandaient avec instance l'approbation d'un instit
nécessaire au salut de leurs pauvres diocésains. Enfin il se rem
tant et si bien que la cause fut mise à l'ordre du jour du 25 janvi

Au jour susdit, la congrégation des cardinaux se réunit au pa
du Quirinal. Villani y avait envoyé le frère Tartiglione pour at
dre le résultat de la session, qu'Orsini devait lui faire connaître
rant les délibérations, le bon père, à genoux dans l'église de S
André, voisine du Quirinal, suppliait Notre-Seigneur, la
Vierge, saint Joseph, et tous les saints, de bien inspirer les card
Il était là depuis trois ou quatre heures, et le frère François
vait pas. Enfin, il le vit accourir, mais quel désappointement
venait d'apprendre au messager que, l'ordre du jour ét
chargé, la cause n'avait pas été appelée. Il fallait donc att

ssion du mois suivant. Mais le père Villani, qui avait tout prévu, avait que les affaires ainsi différées se traitent quelquefois à huis-los chez le préfet de la congrégation. Deux jours après, il deman-ait audience au cardinal Orsini, qui lui dit en l'abordant : « Vous rez su que votre affaire n'a pas été appelée? — Éminence, vous ouvez remédier à cela, répondit le père. — Et par quel moyen? — oposez au cardinal-préfet de délibérer sur nos règles chez lui, mme c'est ici la coutume quand les affaires inscrites ne peuvent se rminer en séance publique. — Je dois justement voir le secrétaire la congrégation pour une affaire importante. — Éminence, dit llani, si vous voulez réussir, plaidez notre cause. — Je vous le omets, reprit le cardinal, allez prier devant le saint Sacrement our le succès de mon affaire, et je traiterai la vôtre de mon mieux. » s paroles consolèrent un peu le père Villani, tout en le laissant ans le doute et l'angoisse.

Le lendemain, il écrivait sa déconvenue au père Alphonse. « Or-ini, ajoutait-il, m'a promis hier de s'aboucher immédiatement avec le secrétaire du Concile pour lui demander d'expédier notre affaire en séance privée. Je ne sais s'il l'a fait, mais en tout cas j'irai ce soir relancer le secrétaire. O mon père, que de démarches à faire, et souvent que d'affronts à subir! mais qu'importe? Le pis, c'est qu'à cause du carnaval la congrégation ne se réunira pas le mois prochain, et Dieu sait quand aura lieu la session! » Il par-lait ensuite au saint fondateur de Joseph de Rosa, qui brûlait d'en-trer au noviciat, et d'un prêtre napolitain, nommé Volpicelli, grand prédicateur, chargé même d'une station quadragésimale à Rome, lequel désirait non moins vivement entrer dans l'institut. Il espérait donc, avec Muscari, ramener bientôt à Ciorani trois bonnes recrues. Pendant qu'il laissait ainsi courir sa plume sur le papier, arrive un domestique d'Orsini, porteur d'un billet. Le cardinal lui apprenait que la congrégation venait de se réunir chez le préfet et que les cardinaux avaient voté, conformément au vœu de Besozzi, l'appro-bation des règles et de l'institut. Vite le bon père se jeta à genoux et remercia Notre-Seigneur, la sainte vierge Marie, saint Joseph, de cette faveur signalée. Puis, voulant faire partager sa joie au saint fondateur et lui épargner le triste début de sa lettre, au lieu d'ajouter la nouvelle en post-scriptum, il écrivit en tête du pa-pier et en gros caractères : « *Gloria Patri!* La congrégation est ap-prouvée : un domestique d'Orsini m'apprend à l'instant cette grande nouvelle. »

Alphonse attendait avec impatience cette lettre qui devait conte-

nir le jugement des cardinaux. Il hésitait à l'ouvrir, il la déplia lentement, racontent les témoins de cette scène, il lut le mot *Gloria* qui le fit tressaillir de joie; puis il vit ces mots, qu'il lut à haute voix : « La congrégation est approuvée. » Pleurant de gratitude et de bonheur, il se jeta la face contre terre avec tous ceux qui l'entouraient, et remercia Dieu de cette grande grâce. Sur son ordre, la communauté se rendit à l'église pour chanter le *Te Deum*. Ce devoir rempli, il épancha son cœur dans celui de ses frères par une allocution chaleureuse sur ces paroles : *Visita, Domine, vineam istam, et perfice eam, quam plantavit dextera tua*[1]. Il finit en exhortant tous les siens à correspondre à cet immense bienfait de Dieu par un redoublement d'amour envers Jésus et Marie, et de ferveur dans l'observance régulière.

Il restait à obtenir du pape la confirmation du décret des cardinaux et l'expédition du bref d'approbation. Le père Villani demanda une audience pontificale pour solliciter cette dernière faveur. Benoît XIV le reçut très affectueusement et lui dit qu'il voulait avant tout voir les règles et le décret de la congrégation. Ces pièces lui furent transmises dès le lendemain. Tout en s'entretenant familièrement avec l'humble religieux, le pape lui dit : « Vous devez avoir parmi vous des membres assez forts pour supporter le poids de l'épiscopat? » Villani, qui ne s'attendait pas à cette question, commença à trembler. « Très Saint Père, répondit-il, nous ne sommes absolument bons à rien, et le mieux que vous puissiez faire, c'est de nous laisser dans nos pauvres cellules[2]! » Le pape sourit et n'insista pas. Encouragé par la bonté du pontife, Villani, timidement cependant, lui présenta une requête. Des employés du secrétariat lui avaient expliqué que le bref d'approbation avec l'insertion de la règle, d'après la taxe fixée pour chaque pays, lui reviendrait à trois cents écus romains, c'est-à-dire à quinze cents francs de notre monnaie. Villani n'avait pas cette somme et ne savait comment se la procurer. Il manifesta son embarras au pontife, exposa la grande pauvreté de la congrégation, et finit par lui demander une diminution de la taxe. Mais Benoît XIV, qui avait épuisé ses finances dans la restauration des monuments de Rome, lui répondit gaiement : « Vous êtes tous pauvres, vous autres; mais ici nous sommes pauvres aussi, et le pape est le plus pauvre de tous. » En revanche, il accorda au père Villani de grandes faveurs spirituelles, entre autres l'office

1. Visitez, Seigneur, et fortifiez cette vigne que vous avez plantée de vos mains.
2. De Risio, *Vite dei primi discepoli di S. Alfonso de Liguori*, p. 166.

vec octave du Très Saint-Rédempteur, et le privilège de réciter et office une fois par mois. Au sortir de l'audience, il racontait u substitut des Brefs son échec par rapport à la taxe, quand celi-ci lui dit : « Mais le bref, même *in formâ specificâ*, ne vous oûtera pas plus de soixante écus. » Le bon père se réjouit de cette écouverte, mais il comprit qu'il avait fait une naïveté en réclaant du pape l'exonération d'une charge relativement aussi moque. « Si ces malheureux ne m'avaient pas trompé, écrit-il en contant son audience, je n'aurais pas fait pareille bévue. » Les nployés sans doute, devinant que sa bourse devait être légère, raient voulu rire à ses dépens.

Benoît XIV lut les règles et le *Votum* des cardinaux. « Je suis eureux de voir, dit-il, que dans cet institut les charges du recur majeur et de ses consulteurs sont perpétuelles. Cela coupera ourt aux partis et aux divisions qui trop souvent désolent les congrégations religieuses. » Et il donna immédiatement le rescrit utorisant la confection du bref d'approbation pour les règles et l'institut. Le cardinal Passionei, secrétaire des Brefs, en confia la rédaction à l'abbé Fiore, son substitut. La minute était libellée et le bref allait recevoir sa forme définitive, quand Villani eut la pensée, on pourrait dire l'inspiration, de jeter un coup d'œil sur ce projet avant qu'il passât dans les mains du scribe. Le père Muscari l'accompagnait en cette circonstance. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de rencontrer cette phrase : « *Non intelligimus approbare institutum, sed tantum regulas et constitutiones.* Nous n'avons pas l'intention d'approuver l'institut, mais seulement les règles et constitutions. » D'un mot l'abbé Fiore limitait ainsi l'approbation, contrairement à la supplique du demandeur, au *Votum* des cardinaux, et à la pensée du pape. Avec ce bref ainsi faussé, l'Église approuvait la manière de vivre des rédemptoristes, mais non la congrégation du Très Saint-Rédempteur. Toutefois quel parti prendre et comment remédier à cette injustice? Le père Villani craignait de tout perdre en dévoilant une erreur où la mauvaise foi paraissait trop évidente; mais Muscari, indigné, l'entraîna chez le cardinal Passionei, et ne craignit pas d'accuser l'abbé Fiore d'avoir frauduleusement, contre la volonté du pape et des cardinaux, limité l'acte d'approbation. L'abbé, mandé par le cardinal, essaya de se justifier en alléguant l'usage d'après lequel on n'approuvait l'abord que les règles, puis plus tard l'institut, ce qu'il prouvait par l'exemple des passionistes. Mais on lui répondit que, dans le as présent, les cardinaux et le pape avaient formellement ap-

prouvé les règles et l'institut, et il allait, lui, sans aucun mand de son autorité privée, limiter leur volonté! Obligé de faire dr à cette trop juste réclamation, le cardinal prit la plume et formu nettement l'approbation des règles et de l'institut.

« C'est ainsi, écrivait Villani, que notre vaisseau déjà entré da le port faillit faire naufrage. Je connais, ajoute-t-il, l'auteur cette machination, mais je vous raconterai cette histoire de vi voix. » Hélas! c'est toujours la même histoire : l'envie d'un côté, la cupidité de l'autre. Quelques jours auparavant le père Villani rencontra dans les rues de Rome un religieux napolitain, bien connu de lui. Il alla lui faire visite et ne manqua pas, dans la conversation, de lui exprimer ses espérances au sujet de l'approbation. « Cependant, lui répondit froidement son compatriote, me trouvant hier soir avec le cardinal Porto-Carrero, nous ouvrîmes par hasard saint Thomas et nous tombâmes sur l'article où il met en question s'il est expédient ou non d'approuver une nouvelle religion. Le saint docteur conclut pour la négative, et le cardinal a noté ce passage. » Villani aurait pu répondre que saint Thomas était mort depuis cinq siècles et que, si l'Église s'était tenue strictement aux conclusions de cet article, sa propre congrégation n'eût jamais existé. Mais il aima mieux se taire, devinant qu'il avait devant lui un adversaire. C'était en effet l'agent d'une congrégation napolitaine qui voyait avec déplaisir notre institut se développer et grandir de jour en jour. L'approbation pontificale allait lui donner un surcroît de force et d'activité. Pour entraver une concurrence qui pouvait lui devenir nuisible, la susdite congrégation avait dépêché à Rome un de ses membres, avec mission de s'opposer par tous les moyens possibles à l'approbation. Celui-ci n'ayant pu gagner les cardinaux, n'imagina rien de mieux pour arriver à ses fins que de faire fabriquer un faux par l'abbé Fiore[1]. »

Le 21 février, date mémorable pour les enfants de saint Alphonse, parurent enfin les Lettres apostoliques *in formâ Brevis* portant approbation de « l'Institut et des Règles de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur. » Après avoir déclaré qu'il approuvait de grand cœur les sociétés religieuses qui se distinguaient par leur piété et par leur zèle, Benoît XIV ajoute : « Nos bien-aimés fils Alphonse de Liguori et ses compagnons nous ont fait savoir qu'en 1732 ils s'étaient réunis en congrégation pour pratiquer les conseils évangéliques et travailler au salut des fidèles, surtout des campagnards

1. Tannoia, liv. II, ch. xxx.

dispersés dans les plaines, loin des prédicateurs de la parole sainte; qu'à cette fin, liés par les vœux de pauvreté, de vie commune, de chasteté et d'obéissance, ils avaient formé une société de missionnaires sous le vocable du Très Saint-Sauveur et sous le gouvernement dudit Alphonse, choisi par eux comme recteur perpétuel; que depuis ce temps ils ont fondé plusieurs maisons dans le royaume de Naples, prêché des missions, donné les saints exercices avec grand profit pour les âmes; et qu'enfin, pour le bon gouvernement de leur société comme pour la sanctification des sujets, ils ont établi les règles et constitutions dont la teneur suit : (Ici les différents chapitres de la règle.) Les suppliants nous ayant exprimé le désir de voir donner à ces règles, par l'approbation apostolique, un caractère sacré et inviolable, sur l'avis de nos vénérables frères, les cardinaux de la sainte Église Romaine, interprètes du Concile de Trente, de Notre autorité apostolique, nous confirmons et approuvons l'Institut et les Règles de la Congrégation du Très Saint-Rédempteur. »

A la lecture de ce bref, la joie d'Alphonse et de ses compagnons fut d'autant plus grande que l'attente avait été plus longue et l'anxiété plus cruelle. Un seul d'entre eux vit sa joie se mélanger de tristesse : ce fut le saint fondateur. Il avait espéré qu'à l'occasion de l'approbation apostolique, principe d'une nouvelle vie pour l'institut, on le déchargerait du terrible fardeau qui pesait sur ses épaules. Il avait secrètement agi auprès du père Villani pour l'engager à ne pas le river à la chaîne de supérieur général. Mais Villani fit tout le contraire. Autant par raison que par justice, pour le bien de la congrégation comme par reconnaissance pour l'homme de Dieu, il insista pour que son nom figurât dans le bref avec son titre de recteur majeur perpétuel. « Mon vénéré père, lui écrivait-il le 4 février, Dieu veut que vous portiez cette croix jusqu'à la mort. Vous y opposer ce serait aller contre sa volonté sainte. Aujourd'hui plus que jamais, notre nacelle a besoin d'un bon pilote. Dieu vous aidera. Pourquoi craindre puisque vous faites son œuvre? Courage, mon père, c'est le moment de dilater notre cœur, car évidemment Dieu prend de nous un soin tout particulier. » Quelques jours[1] avant l'apparition du bref, il écrivit encore au saint fondateur une lettre de consolation : « Mon bon père, le bref vous désigne comme *Rector perpetuus*. Prenez patience, mettez la croix sur vos épaules, et marchez vers l'autel du sacrifice sans plus vous inquiéter. J'ai cru devoir agir ainsi par justice et par reconnaissance. » Que de vertus

1. Lettre du 21 février.

sont cachées sous ces débats entre l'humilité du père et la respectueuse tendresse du fils! Que nous sommes loin du monde, où l'on dispute avec acharnement les dignités et les préséances!

Le père Villani avait, en trois mois et sans dépenser plus de cent ducats, accompli sa difficile mission. « C'est un miracle, répétait-il souvent, que nous devons à la protection de la sainte Vierge et de saint Joseph. » Et il se plaisait à montrer que, durant ces longues négociations, presque tous les actes importants avaient été signés un samedi ou pendant une neuvaine de la sainte Vierge, et notifiés un mercredi. Le bon père n'a pas raconté comment il s'attirait les faveurs célestes, mais un chroniqueur fidèle nous a transmis des détails sur sa manière de vivre à Rome, détails qui expliquent ses succès. « L'excellent père Villani, dit-il, se contentait le matin et le soir d'un morceau de pain, malgré ses courses continuelles dans tous les quartiers de Rome. Jamais il ne buvait de vin, autant pour se mortifier que par esprit de pauvreté. En fait d'autres aliments, il cherchait ce qu'il y avait de plus vil et de plus pauvre, du fromage commun, des viandes de rebut. Les jours maigres, un plat de légumes lui suffisait. Jamais de fruits, rarement un peu de salade. Un jour le frère se procura du fromage de meilleure qualité, sous prétexte que le prix était le même. Le père ne l'en gronda pas moins, parce que, dit-il, ce fromage étant plus savoureux s'en ira plus vite. Il restait parfois des jours entiers sans rien prendre. Dans une circonstance urgente, il partit à jeun, malgré les protestations du frère, de la place Barberini, où il avait son logement, pour se rendre au palais Orsini, de l'autre côté de Rome. Au retour, n'en pouvant plus, il s'égara et se trouva tout à coup au pont Saint-Ange quand il croyait arriver à la place Barberini. Le pauvre père, résigné mais demi-mort, gravit les rues montueuses qui conduisaient à son logement, les yeux fixés sur Notre-Seigneur gravissant le mont du Calvaire. Mortifié jusqu'à l'excès, durant son long séjour à Rome il ne vit aucune des magnificences que les étrangers ne se lassent point d'admirer dans cette merveilleuse cité. Il ne visita que les lieux sacrés, les catacombes, la prison de saint Pierre, la chambre de saint Philippe, et les sanctuaires des bienheureux auxquels il allait recommander ses négociations[1]. »

Avant de quitter Rome, le bon père voulut prendre congé du souverain pontife et le remercier de ses faveurs. « L'affaire est donc

1. Chronique du P. Paul Blasucci.

heureusement terminée », dit le pape d'un ton bienveillant. Le père Villani se jeta aux pieds du pontife, lui témoigna toute sa gratitude et demanda la bénédiction. Benoît XIV le bénit, ainsi que le saint fondateur et tous les membres de la congrégation, puis il dit au frère Tartiglione, qui accompagnait Villani : « Et vous, mon cher frère, d'où êtes-vous? — De Naples, Très Saint Père, répondit François. — Eh bien, reprit le pape faisant allusion à l'amour des Napolitains pour leur famille, je bénis votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, et tous vos parents. » Puis il leur accorda nombre de grâces et d'indulgences.

Après avoir remercié le Vicaire de Jésus-Christ, il restait au père Villani à témoigner toute sa reconnaissance à la divine Mère, sa protectrice et son soutien aux heures critiques des négociations. Avec la permission du saint fondateur, il avait promis de faire en action de grâces le pèlerinage de Lorette. Il se mit en route le 7 mars en compagnie du frère Tartiglione. Le premier jour, ils prirent une voiture, avec l'intention de continuer à pied le reste du voyage. Arrivé à Castelnuovo vers midi, le père s'arrêta pour dire la sainte messe dans l'une ou l'autre des églises qui bordent la route; mais ici on manquait d'hosties, là de cierges, plus loin de bonne volonté pour ouvrir les portes. Il dut faire un long détour et se rendre à la paroisse. Le soir, ils arrivèrent à Civita Castellana, où ils passèrent la nuit dans une auberge. Le lendemain, chargés de leurs bagages, ils partirent à pied, pauvres pèlerins, pour épargner la dépense, mais le ciel eut pitié d'eux. A Ubricoli, où le père célébra la sainte messe, arriva un gentilhomme qui se dirigeait aussi vers Lorette, et dont la voiture, par suite d'un accident, menaçait de se disloquer avant d'arriver au terme. Il prit un autre véhicule et chargea un paysan de reconduire à son domicile la voiture à demi brisée. Le paysan pour une légère gratification accepta nos deux voyageurs dans ce bel équipage, et c'est ainsi qu'après trois jours et demi, avançant lentement, évitant les heurts, ils arrivèrent à Lorette. Ainsi voyageait, sous l'habit rapiécé d'un pauvre religieux, l'héritier des marquis de Polla, heureux et fier de participer à l'abjection du très saint Rédempteur.

A Lorette, où le père passa trois jours, il ne fit que prier, méditer, et verser des larmes d'attendrissement dans cette *Santa Casa* où l'ange salua Marie, où le Verbe se fit chair, où vécut la sainte famille. Puis, après avoir terminé ses dévotions et ses actions de grâces, il reprit le chemin de Ciorani, heureux à la pensée de revoir son père Alphonse, ses collègues bien-aimés, ses chers novices. « O mon

père, écrivait-il quinze jours auparavant, aussitôt après le voyage de Lorette je rentrerai à la maison si Dieu m'en fait la grâce. On dirait qu'il y a mille ans que j'ai quitté ces bienheureuses murailles du couvent, tant il me tarde de les revoir! » Il fut reçu par Alphonse et ses compagnons comme l'ange Raphaël après son voyage en Chaldée : il apportait du reste mieux qu'un contrat de mariage entre Tobie et Sara, il apportait l'acte authentique de l'union la plus étroite entre l'institut du Très Saint-Rédempteur et la sainte Église de Dieu.

CHAPITRE XXI

COURONNEMENT DE L'ÉDIFICE

1749

Nombreuses vocations. — Le prince de Castellaneta. — Suprême effort de Mandarini en faveur de la fusion. — Arrivée de l'abbé Muscari. — François Buonamano et le P. Sportelli. — Le frère Gérard Majella. — Dominique Blasucci. — Chapitre général. — Nomination des dignitaires. — Approbation des rédemptoristines. — Alphonse au comble de ses vœux.

L'approbation pontificale ouvrit pour l'institut une ère de progrès sans égale. Tout le personnel rassemblé en dix-huit ans se composait de trente-trois missionnaires profès; et quelques années suffirent pour en doubler le nombre, grâce à la floraison d'excellentes vocations.

A son retour, Villani trouva son petit troupeau augmenté de quatre novices : Cacciatore, Spera, de Angelis, Piccardi. Les deux premiers s'étaient enfuis du séminaire de Nocera, où ils faisaient leurs études, parce que les supérieurs mettaient obstacle à leur départ. De Angelis portait bien son nom. « C'est un ange de pureté, » écrivait Alphonse. Piccardi étudiait au séminaire de Montemarano. Un jour que les élèves se promenaient accompagnant leur évêque, Mgr Sanseverino, ils rencontrèrent notre saint, monté sur sa mule. En apercevant le prélat, il mit pied à terre et s'entretint quelque temps avec lui. Au moment où il reprit sa route et malgré ses protestations, Mgr Sanseverino voulut tenir l'étrier pour l'aider à se remettre en selle. Piccardi n'en pouvait croire ses yeux. « Un saint, se disait-il, est donc au-dessus d'un évêque, puisque Monseigneur s'abaisse ainsi devant le père Alphonse. » Depuis ce temps, le souvenir du saint ne le quitta plus, et il finit par se rendre au noviciat de Ciorani pour se faire saint comme lui.

Bientôt affluèrent de nouveaux postulants. On vit des hommes de

la plus haute noblesse, comme le prince de Castellaneta, sei d'Illiceto, multiplier les instances pour être admis au novici pareil acte d'abnégation émut le cœur du saint fondateur, cependant il ne crut pas devoir condescendre aux pieux dés prince.

Mandarini profita aussi du décret d'approbation pour renou ses tentatives de fusion. Le 8 mars 1749, il demandait « s'il ne rait pas enfin espérer cette union des deux instituts, l'objet con de ses désirs. Il se faisait fort, disait-il, d'obtenir du roi, pa fluence de ses amis de Naples, l'*Exequatur* pour le bref ponti Non content de cette entrée en matière, il essaya par une vi Ciorani de forcer Alphonse dans ses retranchements, mais se guments ne firent aucune impression sur son ancien compag qui, tout en lui restant attaché, ne pouvait oublier ni son inc tance ni son entêtement. Sans se décourager, Mandarini env deux mois après, un des sujets des plus respectables de sa congr tion, porteur d'un mandat signé de ses quatre maisons, par le tous ses confrères s'engageaient sans condition aucune à recon tre Alphonse de Liguori comme recteur majeur et à se soum aux règles et constitutions de l'institut du Très Saint-Rédempt Avant de refuser, Alphonse prit l'avis de son conseil, qui se dé pour la négative. Alors, tout espoir d'union ayant disparu, plusi collègues de Mandarini, les plus capables et les plus influents, sistèrent pour être reçus individuellement dans la congrégat mais un scrupule de charité empêcha le saint de les accepter. je les reçois, dit-il, l'œuvre de Mandarini croulera, car ces p sont les fondements qui la soutiennent. »

Au mois de juin, arriva Muscari, l'illustre abbé des basiliens. phonse l'avait reçu, comme nous l'avons dit, sur les instance père Villani. « Soyez sûr, lui avait écrit ce dernier, que cette v tion, approuvée par trois jésuites, confirmée dans une retrait rieuse, mûrie durant plusieurs années, offre toutes les gara possibles de solidité. Ici toutes les congrégations accueiller l'abbé à bras ouverts, d'autant plus que toutes manquent de su Les jésuites et les lazaristes comptent quelques rares novices pieux-ouvriers n'en ont pas un seul. Nous sommes encore, gr Dieu, plus favorisés que les autres. Ne craignez aucun trouble nous agirons secrètement, et nous sommes sûrs d'obter se du pape. » En raison des circonstances, Alphonse ne po refuser d'accepter l'homme qui lui avait rendu un inappr service. Il reçut Muscari, qui lui répondit par des protestatio

tentatives du démon. Aujourd'hui je me fais une idée si haute de la vocation, que je crains toujours de perdre ce trésor. J'ai hâte d'en prendre possession. » Joseph de Rosa entra au noviciat, mais sa faible santé l'obligea d'en sortir avant la fin de l'année. Il devint plus tard évêque de Policastro. Quant à Volpicelli, aussi mobile qu'enthousiaste, il avait renoncé aux brillantes prédications de Rome pour devenir l'humble missionnaire des pauvres paysans, mais il s'aperçut assez vite que la vie modeste et mortifiée est plus poétique de loin que de près. Il n'était pas entré de six mois, qu'il disait adieu au noviciat.

En revanche, Dieu envoya dans l'institut toute une phalange de saints religieux et de zélés missionnaires, tels que Carmen Piccone, Carbone, Caprioli, Basile, Nittoli, Siviglia, Polestra, Buonamano. Les quatre premiers devaient leur vocation aux paroles enflammées du saint fondateur dans les diverses retraites de Ciorani. Carmen Piccone assistait à l'une de ces retraites pour se préparer au sous-diaconat. « Tous les soirs, raconte-t-il, le père Alphonse fit le sermon avec tant de zèle et d'onction que nous fondions tous en larmes. Il nous émut tellement quand il parla sur la passion que l'auditoire éclata en sanglots. Prosternés devant un grand crucifix exposé dans la chapelle, nous restâmes longtemps à pousser des gémissements de douleur qu'on entendait du dehors. J'éprouvai alors un ardent désir d'entrer dans la congrégation, et j'eus beau chercher des diversions à cette pensée, me répéter à moi-même qu'on pouvait se sauver dans le monde, qu'il était trop dur de quitter ses parents et ses amis : je ne trouvai le repos qu'en entrant au noviciat. » Carmen Piccone, missionnaire, maître des novices, recteur, consulteur général, mourut en 1795, après avoir, durant quarante-six ans, donné l'exemple de toutes les vertus.

La vocation de Cristino Carbone montre mieux encore la puissance de notre saint sur les âmes. Carbone vivait dans l'oubli de ses devoirs par suite d'affections coupables. Ni les prières de sa pieuse sœur, ni les perfidies du monde, ni les sévères avertissements de Dieu, n'avaient pu triompher de la passion qui l'aveuglait. Ses amis le déterminèrent à suivre les exercices d'une retraite qu'Alphonse prêchait à Ciorani. Il le fit en effet, bien plus pour leur complaire que pour se convertir. Après un sermon sur le jugement, il se confessa, et après le sermon sur la sainte Vierge, il se donna tout à Dieu. Le démon ayant essayé de le reprendre dans ses filets, il s'enfuit à Ciorani, où il revêtit le saint habit le 15 août 1749. Carbone mourut en 1812 après soixante-deux ans de vie religieuse. Missionnaire plein

de zèle et de dévouement, on le voyait dans ses dernières années, bien que frappé de cécité, suivre ses frères dans les campagnes et travailler sans relâche à la conversion des pécheurs.

Une rencontre singulière conduisit au noviciat le père François Buonamano. Agé de quarante-trois ans, prédicateur, confesseur, il vivait tranquillement dans l'île d'Ischia, sa patrie, sans avoir jamais pensé à la congrégation du Très Saint-Rédempteur, lorsqu'un jour, se promenant avec quelques amis dont l'un était médecin, il se vit en face d'un religieux qui paraissait se traîner avec peine. Ce pauvre infirme, c'était le père Sportelli qui, depuis son coup d'apoplexie, était resté à moitié mort, comme il le disait aux brigands. Pour tenter un dernier moyen de lui rendre un peu de force, Alphonse l'avait envoyé aux eaux d'Ischia. Le médecin qui accompagnait Buonamano, donnait justement des soins à Sportelli. Il l'arrêta pour s'informer de sa santé, et lui demanda, dans le courant de la conversation, à quel ordre religieux il appartenait. « A l'ordre du Très Saint-Rédempteur », répondit le malade. Le médecin, qui ne connaissait pas cet institut, lui adressa diverses questions sur son but et sur ses règles : Sportelli leur parla d'Alphonse, de ses fondations, de ses missions aux pauvres habitants des campagnes, des règles et constitutions, avec tant d'amour et de piété, que tous les auditeurs s'éprirent de la congrégation. Buonamano surtout ne rêvait plus que missions populaires, quand une chute malheureuse le força de s'aliter. Quel ne fut pas son étonnement quand, après quelques jours, un des prêtres qui assistaient avec lui aux explications de Sportelli, lui raconta qu'il revenait de Ciorani, où l'avaient député l'un de ses confrères et le médecin. « Et pourquoi ce voyage? demanda Buonamano. — Pour prier le recteur majeur de nous admettre tous les trois au noviciat. » Il ajouta qu'Alphonse avait décidé que telle n'était pas leur vocation, ce qui leur causait un très vif chagrin. Buonamano se dit qu'il serait plus heureux et entreprit à son tour le voyage de Ciorani. Admis au noviciat, il devint un saint religieux, un infatigable missionnaire, et mourut, chargé de mérites, en 1777.

A ces nouveaux postulants il faut joindre deux autres jeunes gens ou plutôt deux anges de Dieu : Gérard Majella et Dominique Blasucci, que la sainte Vierge conduisit pour quelques années dans l'institut afin de l'embaumer à jamais du parfum de leurs vertus. Le premier est déjà sur les autels, et l'Église, nous l'espérons, décernera bientôt le même honneur au second.

Gérard avait vingt-trois ans quand il entra dans la congrégation. A cinq ans il jouissait de la familiarité de l'Enfant Jésus. Près de la

ville épiscopale de Muro, où naquit Gérard, se trouvait un sanctuaire de Marie. Un jour qu'il priait devant la Madone, l'Enfant Jésus daigna quitter les bras de sa mère, s'approcha du petit Gérard et lui mit dans les mains un petit pain, blanc comme la neige. Celui-ci le porta à sa mère en disant qu'un bel enfant lui en avait fait cadeau. Mais comme le fait se répétait souvent, la mère, justement inquiète, suivit son fils sans qu'il s'en aperçût jusqu'au sanctuaire, vit de ses yeux l'Enfant Jésus s'approcher de Gérard et lui remettre un pain semblable à ceux qu'il lui avait apportés. Dès lors Gérard vécut dans le ciel plus que sur la terre. A voir cet enfant à l'église, en classe, dans la rue, absorbé presque toujours dans un saint recueillement, on l'eût pris pour un ange égaré parmi les hommes. Il avait huit ans quand un jour, ne pouvant résister à ses désirs, il s'approcha de la sainte table pour communier. Le prêtre naturellement lui refusa la communion, mais la nuit suivante l'archange saint Michel lui apporta la sainte hostie. Ne dirait-on pas que les habitants du ciel le prenaient déjà pour un des leurs? A cette époque, sa mère le conduisit en pèlerinage à Caposèle dans l'église de *Mater Domini*. A peine son regard se fut-il arrêté sur la miraculeuse image qu'il tomba en extase. Sa vie tout entière ne fut du reste qu'un long miracle. A douze ans il perdit son père et quitta l'école pour le métier de tailleur. Son maître, brutal et grossier, le maltraitait et le battait : l'enfant se réjouissait, parce que, disait-il, quand je suis battu, c'est la main de Dieu qui donne les coups. Mortifié jusqu'à l'excès, il se flagellait lui-même et se faisait mettre en croix par ses compagnons afin de ressembler à Notre-Seigneur.

Évidemment cet enfant de bénédiction n'était pas fait pour le monde, mais comme sa santé chétive ne lui permettait pas de grandes fatigues, la vie religieuse lui semblait interdite. Plusieurs fois il se présenta chez les capucins, qui lui déclarèrent qu'il fallait pour vivre chez eux un autre tempérament que le sien. Il se retira quelque temps dans un ermitage, mais Dieu lui fit comprendre qu'il avait d'autres desseins sur lui. Au moment de la fondation de Caposele, le père Garzilli, accompagné d'un frère, ayant passé quelques jours à Muro, Gérard éprouva, dès qu'il l'aperçut, une grande sympathie pour lui et pour son institut. Il demanda même au frère des renseignements sur la vie qu'on y menait, et lui déclara son intention d'en faire partie comme frère servant. « Chez nous, lui répondit son interlocuteur, il y a trop à souffrir pour un corps si faible que le vôtre. — Et pourtant, dit Gérard, la souffrance c'est tout ce que je cherche. » Un an après, le père Cafaro, suivi de

nombreux collaborateurs, arrivait à Muro pour y prêcher la mission. Gérard ne manqua pas de renouveler sa demande et d'insister pour être admis; mais, à voir son visage pâle et amaigri, le père Cafaro ne crut pas non plus pouvoir l'accepter, d'autant plus que la mère de Gérard, apprenant les démarches de son fils, était venue tout en larmes supplier les missionnaires de ne pas le recevoir. « Nous ne le recevrons pas, lui dit le père Cafaro, mais enfermez-le sous clé quand nous partirons; autrement il pourrait bien vous échapper. » Le père n'avait deviné que trop juste. Au départ des missionnaires, la mère enferma son fils, mais il sauta par la fenêtre de sa chambre et se mit à poursuivre les pères sur la route de Rionero, où ils allaient prêcher la mission : « Pères, criait-il de loin, attendez-moi. » Ils l'attendirent par pitié, et lui répétèrent qu'il était trop faible pour servir dans l'institut et qu'il devait retourner chez lui. Néanmoins Gérard insistait toujours : « Prenez-moi à l'essai, disait-il, et puis vous me renverrez. » Il les suivit ainsi en suppliant jusqu'à Rionero. Là il renouvela ses instances, mais toujours en vain. Au lieu de s'en retourner, il resta près de la maison qu'habitaient les missionnaires, aidant le frère laïque qui les servait, jusqu'à ce qu'un jour, s'étant jeté aux genoux du père Cafaro, il le supplia, les larmes aux yeux, de le recevoir. « Si vous me refusez, dit-il, vous me verrez tous les jours avec les pauvres mendier mon pain à la porte du couvent. Encore une fois, laissez-moi essayer, et si je suis trop faible, vous me congédierez. » Il parlait avec tant de modestie et en même temps avec une si grande fermeté que le père Cafaro, croyant voir dans cette sainte obstination un signe de la Providence, l'envoya à Iliceto, où il arriva le 7 mai 1749. « Je pars pour me faire saint, » disait-il à sa mère dans un billet laissé sur sa table. Or, dès son noviciat rempli d'actes héroïques, tous ses confrères s'écriaient à l'envi : « Frère Gérard est un saint! » L'Église a ratifié ce jugement.

Six mois après Gérard Majella, Dominique Blasucci entrait dans la congrégation, dont il fut le saint Louis de Gonzague par son angélique innocence, sa soumission parfaite aux volontés divines, et sa trop courte vie, qui se termina, comme celle de saint Louis, pendant ses études. Dominique naquit à Ruvo, dans le diocèse de Muro, en 1732, l'année même de la fondation de l'institut. A peine eut-il vu le jour, qu'au grand étonnement des assistants, il croisa ses petits bras sur sa poitrine, comme pour dire avec Jésus : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*, ce que voyant la sage-femme s'écria : « Heureuse mère, vous avez donné naissance à un tel enfant, et de plus à un saint. » Dieu l'avait en effet doué d'une

grande beauté, mais surtout de cette beauté virginale de l'âme que ne ternira jamais le souffle impur des passions. Son cœur ne connaîtra qu'un amour : l'amour de Jésus et de Marie, de Jésus dont il se fera le compagnon au saint autel; de Marie, dont il disait : « Je voudrais l'aimer autant que l'aime la sainte Trinité. » Ses talents égalaient ses vertus. A douze ans il achevait ses humanités, puis il se livrait avec grand succès, sous la direction d'un de ses oncles et en compagnie de ses frères, à l'étude de la philosophie et du droit canonique. Mais Dieu attira bientôt à lui cet ami de son cœur. Ayant constaté le grand bien qu'opérait la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, il crut reconnaître que Dieu l'appelait à s'y sanctifier. Il se rendit donc, avec son frère Paul, dans un village peu éloigné de Ruvo où le père Villani prêchait la mission, pour lui exposer ses désirs. Comme il était d'une santé très délicate, le père lui représenta qu'il supporterait difficilement les fatigues des études et la vie dure des missions, mais Dominique l'assura d'un ton plein de confiance que Dieu lui donnerait les forces nécessaires pour remplir tous les devoirs d'un bon religieux. Villani, charmé, l'emmena à Ciorani, où il devint le modèle du noviciat.

En envoyant ces nombreux novices, Dieu confirmait manifestement par ses bénédictions l'approbation de l'Église. Afin que ces bénédictions portassent tous leurs fruits, il fallait maintenant mettre en vigueur la règle nouvellement approuvée, y adapter les constitutions élaborées dans le précédent chapitre, et organiser le noviciat ainsi que le scolasticat, qui jusqu'ici étaient restés à l'état d'ébauche. A cet effet Alphonse convoqua un chapitre général, qui se réunit à Ciorani au mois d'octobre 1749. Une question assez singulière se présenta tout d'abord. Bien qu'Alphonse eût été nommé recteur majeur par le chapitre de 1743 et que le bref du pape le désignât nommément comme recteur perpétuel, le père Muscari prétendit que, pour rendre indiscutable la légitimité et par conséquent l'autorité du chapitre, tous les dignitaires, à commencer par le recteur majeur, devaient donner leur démission. Dans la règle qui seule faisait loi, disait-il, le pape avait bien constaté le titre d'Alphonse, mais ne l'avait pas positivement confirmé, et comme les autres titres dépendaient du sien, il semblait utile, pour éviter toute contestation, que les dignitaires déposassent leurs pouvoirs dans les mains de l'assemblée. Tous les profès de l'institut, même les étudiants, procéderaient alors à l'élection du recteur majeur et de ses consulteurs, puis le chapitre, constitué selon la règle, poursuivrait régulièrement ses travaux. On ne voit pas trop la ra

son de cette déposition en masse des dignitaires nommés d'après les prescriptions d'une règle que le pape avait approuvée, d'autant plus qu'en désignant Alphonse comme *Rector perpetuus*, la règle approuvée reconnaissait pour valides les nominations antérieures; mais Muscari n'eut guère de peine à faire accepter sa théorie par des supérieurs qui, loin d'ambitionner les premières places, réclamaient à l'envi la dernière. Aussi, dès l'ouverture du chapitre, les profès réunis assistèrent-ils au spectacle le plus édifiant. Après la messe du Saint-Esprit et un admirable discours du père Cafaro sur les devoirs des capitulaires, on vit Alphonse s'avancer au milieu de la salle, se mettre humblement à genoux devant tous ses pères, et résigner sa charge dans les mains de l'assemblée en demandant pardon de ses fautes. Il s'humiliait et s'accusait avec tant de sincérité qu'il tira des larmes de tous les yeux. Après lui, tous les dignitaires l'un après l'autre, sans qu'il y eût une seule réclamation, renoncèrent spontanément à leurs emplois.

Comme on ne pouvait, même pour un jour, vivre sans autorité d'aucune sorte, on procéda immédiatement à l'élection du président du chapitre, élection à laquelle prirent part tous les profès. Afin que l'influence du président ne gênât point les délibérations de l'assemblée, on choisit pour cette fonction un jeune homme de vingt-quatre ans, le père Landi, que sa jeunesse même excluait de toute charge. Alors seulement on donna lecture de la règle approuvée par Benoît XIV, et tous les profès, en signe d'acceptation, vinrent renouveler leurs vœux d'après cette règle, avec le serment de persévérer jusqu'à la mort dans la congrégation.

Dans la seconde session, eut lieu l'élection du recteur majeur et de ses consulteurs, élection qui, pour être valide, devait réunir les deux tiers des voix. Tous les profès furent appelés à donner leur vote, et tous, pères et étudiants, à l'exception de deux voix discordantes, proclamèrent Alphonse recteur majeur. Des deux voix l'une est certainement la sienne; l'autre, qu'on aimerait à connaître, reste cachée dans le mystère du scrutin. Alphonse courba la tête et se soumit à la volonté du chapitre, ou plutôt à la volonté de Dieu. On élut ensuite pour consulteurs généraux les pères Villani, Cafaro, Sportelli, Rossi, Mazzini et... Muscari. Ce dernier obtint cette distinction à cause de ses éminents services et de ses hautes capacités; mais n'avait-il pas compté sur cette élection en proposant la démission de tous les dignitaires? Sa conduite postérieure autorise cet étrange soupçon.

Le recteur majeur nomma ensuite les quatre recteurs locaux :

Rossi, à Ciorani; Fiocchi, à Nocera; Cafaro, à Iliceto; Margotta, à Caposele. Puis, quand les vocaux de chaque maison eurent désigné leur délégué, le chapitre se trouva régulièrement constitué. Dès lors il s'occupa exclusivement des constitutions, surtout des statuts relatifs aux vœux, aux missions, aux chapitres, aux différents offices, et finalement au scolasticat.

Le grand nombre de jeunes gens arrivés récemment dans l'institut, nécessitait la réglementation des études. Jusque-là, les profès non promus au sacerdoce s'étaient initiés aux études théologiques sous la direction du père Cafaro à Iliceto. Ce père, aussi distingué par sa science que par ses vertus, avait même commencé la rédaction d'une Théologie dogmatique en même temps qu'Alphonse composait sa Théologie morale. Mais aujourd'hui des cours suivis d'humanités, de philosophie et de théologie devenaient nécessaires. On décréta que les sujets non encore formés à l'éloquence achèveraient leurs humanités à Ciorani sous la direction du père Ferrara, ancien professeur de rhétorique au séminaire de Conza; puis pendant sept années, ils étudieraient la philosophie et la théologie à l'école de saint Thomas, dont les lecteurs devraient, au moins d'une façon générale, suivre les enseignements. Leurs cours terminés, tous les sujets s'astreindraient par vœu à défendre l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie. Le père Muscari, que sa science et sa vaste érudition imposaient pour ainsi dire au choix d'Alphonse, fut chargé de diriger les études philosophiques et théologiques. Il s'établit avec ses étudiants dans la maison de Nocera, où, par une admirable délicatesse de sa Providence, le Dieu qui les avait envoyés venait de leur préparer une place. Les gentilshommes de Pagani, voulant donner à Alphonse un témoignage de leur affection, lui avaient demandé avec instance de fixer le studendat dans la maison de Saint-Michel. « Si la congrégation n'est pas à même de suffire à l'entretien de vos jeunes gens, lui dirent-ils, nous nous chargerons des dépenses. L'évêque Volpe et le doyen de Maio se distinguèrent surtout par leur générosité. Alphonse reçut ainsi un subside annuel qui l'aida dans sa pauvreté et surtout le consola des persécutions et des amertumes d'autrefois.

Le chapitre de 1749 acheva de constituer l'institut en appliquant à ses différents rouages les principes posés dans la règle approuvée par Benoît XIV. Il ne manquait plus, pour couronner l'édifice et compléter l'œuvre de Dieu, que de conférer à la seconde branche de l'institut, qui croissait depuis trente ans au monastère de Scala,

le bienfait de l'institution canonique. N'avaient-elles pas droit à l'approbation de l'Église, ces religieuses du Saint-Sauveur, nées du même souffle que leurs frères, dont les prières et les saintes austérités plaidaient devant Dieu la cause des âmes abandonnées pendant que les missionnaires poursuivaient ces pauvres âmes à travers les vallées et les montagnes? Du reste, rien ne s'opposait à l'approbation de leur règle. Le monastère, très florissant depuis bien des années, renfermait alors vingt-trois religieuses de chœur, sept converses, et quatre éducandes. On y vivait dans une très grande ferveur et une parfaite régularité. L'Esprit-Saint avait élevé plusieurs religieuses à une très haute contemplation, entre autres la Mère Marie-Angèle du Ciel, dans le monde Mathilde de Vito, que le père Sarnelli dirigea longtemps, et qui porta dignement pendant sa longue vie son beau nom d'ange du ciel. Sa sœur, Marie de Vito, en religion Mère Marie-Raphaël de la Charité, peut être considérée comme la fondatrice du couvent. Tour à tour maîtresse des novices ou supérieure, elle releva les murailles branlantes du monastère et contribua plus que toute autre par ses vertus et par la fermeté de son caractère à éteindre les divisions qui troublèrent, à l'occasion de la nouvelle règle, certaines âmes attachées à l'ancien régime. Toutefois, malgré son ascendant et l'exemple général, on comptait encore un petit groupe de mécontentes, lesquelles, influencées par la première supérieure, sœur Marie-Joseph de la Croix, n'avaient pu se défaire de leur première forme : pour unir les esprits et les cœurs dans l'amour de la règle, il fallait l'approbation pontificale.

La mère Marie-Raphaël songeait depuis longtemps à solliciter cette grâce. Benoît XIV ayant approuvé l'institut des missionnaires, elle se décida, d'après les conseils d'Alphonse, à demander la même faveur. « Les religieuses du Saint-Rédempteur, disait-elle, supplient humblement Votre Sainteté d'approuver leur règle, qu'elles observent exactement depuis vingt ans. Le monastère, matériellement en bon état, possède des rentes suffisantes pour l'entretien du personnel. » Avec l'approbation des règles, la supérieure réclamait la clôture papale.

Pour assurer le succès de cette cause, Alphonse demanda au roi Charles III de l'appuyer auprès du souverain pontife. « Les religieuses du monastère de Scala, dit-il dans sa supplique, au nombre de trente-quatre, représentent humblement à Votre Majesté que, depuis de longues années, elles observent très exactement une règle nouvelle, fondée sur l'imitation de la très sainte vie du Sauveur.

Rien ne manquerait à leur bonheur si le souverain pontife daignait accorder à cette règle son approbation. C'est pourquoi elles recourent très humblement à Votre Majesté pour demander sa protection et son appui près du pape par le moyen de son ambassadeur à Rome ou tout autre intermédiaire, promettant à Votre Majesté de prier toujours pour sa conservation et son bonheur. »

Charles III intervint-il en faveur des religieuses? on l'ignore. Toujours est-il que Benoît XIV renvoya la supplique à la congrégation du Concile, qui de nouveau chargea de cette cause le cardinal Besozzi. La mère Marie-Joseph, au nom de ses trois ou quatre récalcitrantes, essaya bien d'arrêter les négociations, mais la mère Marie-Raphaël montra, dans un rapport détaillé, que donner gain de cause à ce petit groupe ce serait ruiner le monastère. Le cardinal émit un vœu favorable à la cause, vœu que le pape daigna confirmer par ses lettres apostoliques du 8 juin 1750, et toutes les sœurs, sans en excepter les dissidentes, chantèrent de tout cœur un *Te Deum* d'action de grâces. Ainsi fut établi dans les formes canoniques, avec clôture que nul ne pût franchir sans encourir l'excommunication, le premier monastère des rédemptoristines.

Le saint fondateur était arrivé au comble de ses vœux. Désormais ses fils et ses filles, également adoptés par l'Église de Dieu, pourront coopérer avec plus de fruit que jamais, les uns par l'action, les autres par la prière, à l'œuvre divine de la Rédemption.

LIVRE TROISIÈME

LA CROISADE DU SALUT

1750-1762.

CHAPITRE I[er]

CONJURATION SATANIQUE

1750

État de l'Église en 1750. — Origines de la crise. — L'abbé de Saint-Cyran. — Jansénius et l'*Augustinus*, Arnauld et la *Fréquente Communion*. — L'hérésie janséniste dans l'Église. — Les quatre articles de 1682. — Guerre à la sainte Vierge. — « Écrasez l'infâme ». — Le soldat du Christ. — Un vœu héroïque. — Alphonse et Voltaire.

Alphonse était âgé de cinquante-quatre ans. Apôtre du royaume depuis un quart de siècle, fondateur de la congrégation du Très Saint-Rédempteur, on pouvait croire qu'arrivé au terme de ses vœux par l'approbation de son institut, brisé par la fatigue, souvent maladif, il se serait fait au milieu de ses enfants une vie moins laborieuse et moins agitée. Mais il avait au cœur une passion, la passion de Dieu lui-même, la passion de sauver les âmes, qui ne lui permettait pas de prendre un instant de repos. Sous l'action du feu brûlant qui le dévore, nous allons le voir agrandir toujours son champ de travail et de combat.

Jusque-là, missionnaire et chef de missionnaires, il s'était efforcé de ramener les hommes dans la voie qui conduit à Dieu : il lui restait à débarrasser cette voie des obstacles, c'est-à-dire des erreurs amoncelées sur tout le parcours par le démon et ses suppôts. A cet effet, Alphonse joindra désormais l'apostolat de la plume à celui de la parole et se constituera, contre les faux docteurs, le vrai docteur du salut. Avant de raconter ses luttes pour la vérité, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les positions qu'occupait l'ennemi au milieu du dix-huitième siècle.

Depuis que Luther et Calvin avaient enlevé à l'Église la moitié de l'Europe, il s'était tramé une vaste conjuration pour lui arracher lambeau par lambeau les nations restées fidèles. Les lettres

de notre saint font mention d'un ouvrage, publié un siècle aupara vant et intitulé : *La réalité du projet de Bourg-Fontaine,* dans lequ on cherche à démontrer que les premiers jansénistes avaient vra ment ourdi le complot d'anéantir l'Église de Jésus-Christ. Qu qu'il en soit du complot en lui-même, il demeure certain qu les trois fondateurs du jansénisme, Saint-Cyran, Jansénius et A nauld, ont miné de concert tout l'édifice de la religion.

L'abbé de Saint-Cyran prépara pendant vingt ans l'œuvre néfas de Jansénius. Il allait partout, dans les maisons, dans les co vents, prêchant la pénitence et le retour à l'Église primitive, c depuis plus de cinq siècles, disait-il, l'Église était complèteme déchue. Les papes et les conciles avaient singulièrement élargi doctrine sur les sacrements de pénitence et d'eucharistie. On trompait du tout au tout sur le mystère de la rédemption. Jés n'était pas mort pour tous les hommes : il n'avait versé son san que pour les élus. Ceux-ci obtenaient seuls de lui la grâce effica de faire le bien. Le signe qu'on appartenait au troupeau choisi, c' tait l'esprit de crainte qui tient l'âme éloignée des sacrements. Ceu qui parlaient autrement n'étaient rien moins que des moralist relâchés, et des loups ravisseurs qu'il fallait exterminer. Saint-Cyra eut des ennemis, mais aussi beaucoup de soutiens dans le mond et dans les couvents, à la cour et à la Sorbonne, voire même parn les prêtres et les évêques.

Pendant ce temps Jansénius composait l'évangile de la sect En 1640 parut son *Augustinus,* car sa doctrine, prétendait-il, n'éta que la pure doctrine de saint Augustin. En fait, c'était la destru tion complète de tous les dogmes de l'Église sur la grâce, sur l liberté, sur les bonnes œuvres, sur le Rédempteur et la rédemptio Cinq propositions, condamnées par l'Église, résument ses blasph mes. « Il y a des commandements impossibles, même aux juste parce que la grâce de Dieu fait défaut. — On ne résiste jamais à l grâce intérieure; c'est même une hérésie de croire qu'on peut résister. — Pour mériter une récompense ou un châtiment, il n'e nullement nécessaire d'être libre, c'est-à-dire de pouvoir choisi entre le bien et le mal. — C'est une hérésie de croire que Jésus Christ est mort pour tous les hommes, et qu'il a voulu le salut d tous, car il ne donne pas à tous les moyens de salut. — Il est mor pour les seuls prédestinés, et ce sont les seuls que Dieu favorise d sa grâce. » C'est l'évangile du désespoir. Le Dieu de Jansénius, qu damne les âmes en leur refusant les moyens de se sauver, n'es qu'un monstre haïssable.

Les docteurs, les évêques, les lettrés des deux sexes, discutaient les cinq propositions, quand le troisième patriarche de la secte, Antoine Arnauld, publia son livre *De la Fréquente Communion.* Il prétendait y prouver par la discipline ancienne de l'Église, par les canons pénitentiaux, par la doctrine des pères, qu'il fallait en revenir à la pénitence publique et au délai d'absolution jusqu'à complète satisfaction pour les péchés commis et purification complète de l'âme; ce qui faisait dire à saint Vincent de Paul : « Les dispositions que M. Arnauld exige sont si éloignées de la faiblesse humaine que personne ne peut s'en flatter. S'il n'est permis de communier qu'à ceux qui sont entièrement purifiés des images de la vie passée par un amour pur et sans mélange, peut-on se dispenser de dire avec lui que ceux qui communient avec les dispositions ordinaires, sont des chiens et des antéchrists? Avec de tels principes, ajoute le bon saint, il n'appartient plus de communier qu'à M. Arnauld, lequel se vante de dire la messe tous les jours. »

De fait on cessa de se confesser et de communier. Arnauld enseignait que la plus salutaire des pénitences, c'est l'abstention de la sainte communion. Il connaissait, disait-il, des âmes prêtes à différer leur communion jusqu'à la fin de leur vie pour mieux témoigner à Dieu la douleur de leurs péchés. A son avis, c'était le diable qui excitait les âmes à cette « luxure spirituelle » qu'on appelle la communion fréquente. Son livre, approuvé par onze évêques, ravagea les âmes comme un ouragan abat les arbres et détruit les moissons. On ne communiait plus à Pâques; on laissait même les malades mourir sans sacrements. Ceux qui voulaient s'opposer à ces déplorables abus passaient pour des ignorants ou des partisans de la morale relâchée.

Tel était en substance le complot janséniste contre le salut des hommes. Jansénius leur enlevait le Sauveur, la rédemption, la grâce, la liberté, c'est-à-dire tous les moyens de se sauver. Arnauld supprimait les canaux par lesquels le sang du Christ arrive aux âmes pour les purifier et les sanctifier : la confession et la communion. Les conjurés ne s'arrêtèrent pas en si bonne voie : l'Église ayant condamné leurs doctrines de perdition, ils enseignèrent à mépriser cette Église hors de laquelle il n'y a pas de salut.

Toutefois, pour séparer de leur Mère les nations catholiques qui avaient résisté au protestantisme, il fallut procéder avec adresse et pour ainsi dire à la sourdine. Les jansénistes imaginèrent de détruire l'Église sans sortir de son sein. « Le jansénisme, dit avec raison un magistrat français, est l'hérésie la plus subtile que le

diable ait jamais tissée. Ils ont vu que les protestants, en se sép rant de l'Église, s'étaient condamnés eux-mêmes. Ils ont donc pı pour maxime fondamentale de leur conduite de ne s'en sépar jamais extérieurement et de protester toujours de leur soumissi à ses décisions, à charge de trouver toujours de nouvelles subtilit pour les expliquer, en sorte qu'ils paraissent soumis sans chang de sentiments[1]. » Conformément à cette tactique, les cinq propos tions de Jansénius ayant été condamnées par Innocent X, les jans nistes soutinrent que ces propositions, au sens condamné par Rom ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*. Le pape ayant déclaré q ces propositions s'y trouvaient et qu'il les avait condamnées da le sens obvie, ils répondirent que l'infaillibilité de l'Église ne s' tendait pas aux questions de fait. Rome eut beau affirmer q l'infaillibilité s'étend aux faits dogmatiques, c'est-à-dire insépar blement liés aux doctrines : les jansénistes prétendirent qu'on éta en règle avec l'Église en se renfermant dans un « silence respe tueux » au sujet de cette décision, tout en la regardant comm erronée dans le for intérieur. On les obligea de souscrire un « fo mulaire » : avec force protestations de respect, ils refusèrent signer, ou déclarèrent ne donner en le faisant qu'un témoigna extérieur de déférence.

Cette révolte dissimulée, qui durait depuis quarante ans, ava habitué les peuples à mépriser l'autorité pontificale, quand les ja sénistes, pour la battre en brèche, rencontrèrent dans Louis X un allié aussi puissant qu'inattendu. Ce prince n'aimait pas les se taires, mais le pape Innocent XI ayant un jour protesté contre s envahissements dans l'ordre spirituel, son orgueil se révolta cont ce juste rappel aux droits respectifs des deux puissances. En 168 pour mettre des bornes à l'autorité du pape, il convoqua une a semblée du clergé de France. Les députés à cette assemblée, trent quatre évêques et trente-cinq députés du second ordre, presque to courtisans ou jansénistes, votèrent les *quatre articles* de la tr fameuse *déclaration* : « Les rois et les princes ne sont soumis, da les choses temporelles, à aucune puissance ecclésiastique. — puissance pontificale est limitée par les saints canons et les liber de l'Église gallicane. — Le Concile général est au-dessus du pa — Les jugements du pape ne sont irréformables qu'après le cons tement de l'Église. »

En détruisant la souveraineté et l'infaillibilité du pape,

1. *Nouv. opusc.* de Fleury, page 121.

« Déclaration » asservissait complètement l'Église à l'État. A partir de cette époque, le gallicanisme, ce protestantisme déguisé, ne cessera d'usurper les droits de l'Église et de violer ses immunités. Quant aux sectaires, ils se moqueront d'un pape dont les décisions, même en matière de foi, ne sont pas irréformables. Clément XI ayant condamné en 1719 les *Réflexions morales* de Quesnel, plus venimeuses que les cinq propositions de Jansénius, toute la secte partit en guerre contre le pape et la bulle *Unigenitus*. Quesnel en appela au futur concile et forma la grande armée des « Appelants », qui tint l'Église en échec durant toute la première moitié du dix-huitième siècle.

Après avoir enlevé à l'homme la rédemption, les sacrements, l'Église, quelle planche de salut lui restait-il dans cet universel naufrage? Il lui restait Marie, son dernier refuge contre les entreprises de Satan. Les conjurés ne l'ignoraient pas : aussi travaillèrent-ils de toutes leurs forces à extirper du cœur des fidèles la dévotion à la sainte Vierge. Tous les criminels qui ont conspiré contre l'œuvre du Sauveur, ont épousé « les inimitiés que Dieu a créées entre Satan et la Femme, entre la race de Satan et la race de la Femme [1]. » Ils ont senti d'instinct que, pour triompher, ils devaient détrôner « Celle qui extermine les hérésies dans le monde entier [2] ». Luther et Calvin avaient proscrit le culte de la sainte Vierge comme une idolâtrie. Fidèles à leurs habitudes de dissimulation, les jansénistes ne renversèrent pas les autels de la Mère de Dieu, mais ils inventèrent toutes les ruses imaginables pour en détourner les fidèles. Au plus fort de la lutte, l'un d'eux ne trouva rien de mieux pour fermer le cœur des chrétiens que de faire adresser par la Vierge elle-même des réprimandes sévères à ceux qui l'aimaient trop. Le livre est intitulé : *Avis salutaires de la sainte Vierge à ses dévots indiscrets*. Sous prétexte de régler son culte, la divine Mère s'ingéniait à le ruiner, et prouvait à ses fils par nombre d'arguments que c'est un grand péché de lui témoigner trop de confiance. A la bruyante indignation de la secte, un décret du Saint-Office condamna l'odieux libelle. L'évêque de Tournai, Gilbert de Praslin-Choiseul, écrivit en 1674 une lettre pastorale pour le défendre contre les anathèmes de l'Église et prémunir ses diocésains contre le danger de la superstition. Huit ans après, à l'assemblée de 1682, ce même évêque déploya toute son éloquence contre le

1. *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius*. GEN, III, 15.
2. *Cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

danger qu'il y aurait à laisser au pape une puissance excessive.

Les prières et les louanges que de toute antiquité la sainte liturgie adresse à Marie formaient un obstacle insurmontable aux attaques des jansénistes contre la dévotion à la sainte Vierge : pour les renverser, ils substituèrent des bréviaires et des missels de leur façon aux livres liturgiques en usage. L'an 1680, l'archevêque de Paris, de Harlay, publia un nouveau bréviaire, dans le but, ose-t-il dire, d'expurger les livres d'église des choses superflues et de tout ce qu'on y a introduit de superstitieux. Or, c'est surtout dans les offices de la sainte Vierge que l'évêque trouvait des « superfluités » et des « superstitions ». Il avait retranché sans pitié tous les passages des livres sapientiaux que l'Église applique à Marie, supprimé la glorieuse antienne qui félicite la Vierge d'avoir « exterminé les hérésies dans le monde entier », supprimé également la prière qui implore la grâce « de louer dignement la Mère de Dieu et de combattre avec vaillance contre ses ennemis ». En vérité le janséniste ne pouvait féliciter Marie de détruire les hérésies ni lui demander le courage de la défendre au moment où il travaillait à démolir son culte. Il n'avait pas craint non plus de faire disparaître du missel le *Salve Sancta Parens*, le *Gaudeamus* de l'Assomption, le *Beata viscera Mariæ Virginis*, en un mot toutes les prières et tous les cris d'amour de la sainte Église, répétés avec une sainte joie par tous les fidèles dans la suite des siècles.

D'autres réformateurs des livres liturgiques allèrent plus loin encore. Ils altérèrent l'enseignement de l'Église sur l'intercession toute-puissante de la sainte Vierge, en éliminant ou en falsifiant les textes qui l'établissent. Marie nous sauve par sa prière, dit l'Église, comme Jésus par son pouvoir souverain. Les jansénistes n'admettent pas que la prière de Marie nous sauve. Pour effacer cette pensée de l'esprit des fidèles, ils l'ont effacée de l'*Ave maris stella*, l'hymne si chère à tout cœur catholique. A ces paroles : « *Solve vincla reis, profer lumen cœcis*, brise les chaînes des pécheurs, rendez la vue aux aveugles », ils substituèrent ces variantes significatives : « *Cadant vincla reis, lux reddatur cœcis*, que tombent les chaînes des pécheurs, que la lumière soit rendue aux aveugles. » On sent la différence. L'Église prie Marie de briser nos chaînes et de nous rendre la lumière : le janséniste veut bien que nos chaînes tombent et que notre cécité disparaisse, mais il ne veut pas qu'on attribue ces grâces à l'intercession de Marie. Pour cette même raison, ils ont impitoyablement retranché de cette hymne ces autres invocations : « *Nos culpis solutos, mites fac et castos*, délivrez-nous de nos pé-

chés, donnez-nous la douceur et la pureté. » De même ils ont biffé d'une autre hymne cette admirable strophe : O Marie, mère de grâce, mère de miséricorde, défendez-nous contre l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort[1] ». Ils ne veulent donc rien tenir de Marie, ni la grâce, ni la miséricorde, ni la force contre l'ennemi, ni la protection à l'heure de la mort[2].

Le dénouement du drame satanique était inévitable. Après avoir, durant plus d'un siècle, transformé Dieu en exécrable tyran, bafoué la sainte Église, abaissé la sainte Vierge, ridiculisé les légendes des saints, anéanti la piété chrétienne, les jansénistes virent se dresser devant eux le spectre du déisme. Les Saint-Cyran, les Jansénius, les Arnauld, les Quesnel avaient préparé Voltaire. Le cynique blasphémateur entonna l'hymne de l'enfer : « Écrasez l'infâme! » L'infâme, c'était le christianisme, c'était l'Église, c'était Jésus-Christ! Si Voltaire a pu semer l'incrédulité en France et dans le monde entier, se faire couronner à Paris et traîner l'Église à l'échafaud, c'est à Jansénius qu'il le doit. Rien de plus vrai ni de plus juste que cette apostrophe de Diderot à un janséniste qui rejetait sur les seuls philosophes les désastres de l'Église au XVIII[e] siècle : « Cruels ennemis de Jésus-Christ, c'est vous qui l'avez mise, cette Église, dans le pitoyable état où elle se trouve. C'est vous qui avez encouragé les peuples à jeter un œil curieux sur les objets devant lesquels ils se prosternaient avec humilité, à discuter quand ils devaient adorer. Malgré l'atteinte que le protestant avait donné aux choses saintes et à leurs ministres, il restait encore de la vénération pour les unes, du respect pour les autres; mais vos déclamations contre les souverains pontifes, contre les évêques, contre tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, ont presque achevé de ruiner cette puissance. Si l'impie foule aux pieds la tiare, les mitres et les crosses, c'est vous qui l'avez enhardi. Quelle pouvait être la fin de tant de libelles, de satires, de nouvelles scandaleuses, d'estampes outrageantes, de pièces où les mystères de la grâce et des sacrements sont travestis en un langage burlesque, sinon de couvrir d'opprobre Dieu, le prêtre et l'autel,

1. Maria, Mater gratiæ,
Mater misericordiæ,
Tu nos ab hoste protege
Et mortis horâ suscipe.

2. Pour comprendre tout le mal fait à l'Église et à la piété chrétienne par les liturgies françaises du XVII[e] et XVIII[e] siècles, il faut lire les *Institutions liturgiques* de dom Guéranger, d'où nous avons extrait (vol. II) les exemples que nous venons de citer.

aux yeux mêmes de la plus vile populace? Malheureux, vous avez réussi au delà de vos espérances. Si le pape, les évêques, les prêtres, les religieux, les simples fidèles, toute l'Église ; si ses mystères, ses sacrements, ses temples, ses cérémonies, toute la religion, est descendue dans le mépris, c'est votre ouvrage[1]. »

Il était nécessaire de montrer la généalogie des erreurs antichrétiennes et leur influence sur la vie intime des âmes au XVIIIe siècle pour mettre dans tout son jour l'œuvre salutaire de saint Alphonse. Toutes les hérésies dont nous venons de parler, jansénisme, gallicanisme, régalisme, philosophisme, étaient en 1750 comme autant de vampires attachés aux flancs de l'Église. Les uns attaquaient le dogme, les autres la morale, ceux-ci le culte, ceux-là les sacrements. Ils se déchiraient entre eux, mais ils ne faisaient qu'un contre l'œuvre de Jésus-Christ. Voltaire, le coryphée de cette bande infernale, dénonçait tous les jours de sa voix sarcastique la religion comme une superstition et l'Église comme une école de fanatisme.

Alphonse était l'homme-lige du très saint Rédempteur : ami passionné de Jésus et des âmes rachetées par Jésus, il ne s'était fait missionnaire et n'avait fondé sa congrégation que pour continuer l'œuvre de la rédemption en appliquant aux âmes, même les plus oubliées, le sang du Sauveur. On peut imaginer ce qu'il dut souffrir en voyant ces suppôts de Satan se ruer contre le Seigneur et contre son Christ. Il entendit alors résonner à son oreille ce grave avertissement de l'Apôtre à son disciple Timothée : « Voici venir le temps où les hommes ne sauront plus supporter la saine doctrine, mais où ils s'entoureront de maîtres qui flattent leurs passions, et fermeront l'oreille à la vérité pour l'ouvrir à toutes les erreurs. Sois donc vigilant et laborieux, fais ton œuvre d'évangéliste. Prêche à temps et à contre-temps, réprimande et supplie en toute patience et selon la doctrine. Travaille en vrai soldat du Christ[2]. » Docile à cette voix, Alphonse va se lancer sur le champ de bataille et combattre une à une toutes les erreurs de son temps. Quarante ans, nous le verrons occupé à composer deux sortes d'ouvrages : des livres de piété pour raviver l'amour divin dans les cœurs que glaçait le jansénisme, des livres dogmatiques et moraux contre les prédicants d'impiété ou de morale erronée, afin de réveiller la foi dans les âmes et de les guider dans la voie du salut.

A dater de cette époque, la vie de notre saint va donc s'élargis-

1. *Apologie de l'abbé de Prades*. Voir Ricard, *Les premiers Jansénistes*, page 39.
2. II Tim., IV, 2-5; II, 3.

sant. Le fondateur continuera de défendre sa congrégation toujours menacée par le régalisme, dirigera ses sujets et s'efforcera de les multiplier; le missionnaire, autant que ses forces le permettront, continuera ses campagnes en faveur des âmes abandonnées; et quand, à certains intervalles, la faiblesse ou la maladie le forceront de s'arrêter, le soldat du Christ prendra la plume pour défendre, non plus seulement à Naples mais dans le monde entier, Jésus et les âmes qu'il a rachetées de son sang.

Si l'on demande comment le saint pourra suffire à cette triple besogne, il faut répondre que l'amour centuplait ses forces, et ensuite qu'il avait trouvé un merveilleux secret pour allonger ses journées et réaliser ainsi des œuvres qui paraissent impossibles. Ce secret, que le procès de canonisation appelle « nouveau, caractéristique du serviteur de Dieu, et digne de tout éloge, » consistait dans le vœu héroïque de ne jamais perdre une parcelle du temps qui nous est accordé par la divine Providence, mais d'en consacrer tous les moments au service de Dieu et des âmes, à prier, à méditer, à prêcher, à confesser, à écrire, sans dérober à Dieu ne fût-ce qu'une seconde pour une fantaisie ou un plaisir personnel. On ne sait pas au juste quand Alphonse s'astreignit à cette terrible obligation, mais ce fut certainement avant l'époque à laquelle nous en sommes arrivés. Déjà, pour remplir son vœu, il ne s'accordait plus qu'une courte récréation le matin et le soir; encore faisait-il rouler la conversation sur des sujets édifiants et utiles. A ceux qui venaient lui faire visite ou lui demander conseil, il accordait les instants réclamés par les convenances ou les affaires, puis il levait la séance. Nul ne fut plus ennemi des entretiens inutiles ou prolongés. Ceux qui l'ont connu le plus intimement pour avoir vécu longtemps dans sa société, ont tous déposé que jamais ils ne l'avaient vu oisif. Et non seulement il travaillait et priait tout le long du jour, mais souvent il consacrait la moitié de ses nuits soit à l'oraison soit à la composition de ses ouvrages.

Deux contemporains, Alphonse et Voltaire, ont ainsi traversé leur siècle en travaillant sans relâche, l'un pour Dieu, l'autre contre Dieu. Voltaire naquit en 1694, Alphonse en 1696. Voltaire mourut en 1778, Alphonse en 1787. Tous deux avaient reçu du ciel des talents hors ligne. Le premier s'en servit pour une œuvre de haine, le second pour une œuvre d'amour. L'un s'unit au Christ par le lien de la plus indestructible amitié, l'autre se déclara « l'ennemi personnel » de ce même Christ, Fils de Dieu. Alphonse créa une société de rédempteurs pour travailler avec lui au salut des

âmes; Voltaire créa la secte encyclopédique pour corrompre et perdre tous les rachetés de Jésus-Christ. Le suppôt de Satan bafoua, cinquante ans durant, l'Église, ses dogmes, sa morale, ses sacrements, son culte; l'homme de Dieu glorifia, pendant ce même demi-siècle, tout ce que l'autre venait de souiller. Voltaire versa le poison, Alphonse le contre-poison. Voltaire, aimé des âmes avilies, restera le docteur de l'éternelle perdition; Alphonse, aimé des âmes pures et du pécheur qui tend à se purifier, sera toujours vénéré comme le docteur du salut, le maître très sûr des voies qui mènent au ciel. Et tandis que l'église satanique élèvera des statues à Voltaire, ministre et coopérateur de Satan, l'Église de Dieu érigera des autels à saint Alphonse, l'un des plus puissants auxiliaires du divin Rédempteur.

CHAPITRE II

« LES GLOIRES DE MARIE »

1750

L'historien Muratori. — La *Dévotion bien réglée*. — Les dévots indiscrets. — Apparition des *Gloires*. — Dédicace à Jésus et à Marie. — Le *Salve Regina*. — Toutes les grâces nous viennent par Marie. — Réponse à Muratori. — *Lamindo redivivo*. — L'abbé Rolli. — Les quatre parties des *Gloires*. — Pourquoi l'auteur s'est étendu sur cet ouvrage.

En cette année 1750, Alphonse inaugura sa lutte anti-janséniste et anti-voltairienne par la publication de son premier grand ouvrage, *les Gloires de Marie*. Ne lui devait-il pas cet hommage, à cette bonne Mère, pour la remercier de tant de bienfaits qu'il avait reçus d'elle et en particulier de l'approbation pontificale qu'elle venait de procurer à sa congrégation?

On peut affirmer d'une manière générale que les lecteurs ne se rendent pas suffisamment compte ni de l'idée-mère ni de l'importance des *Gloires de Marie* parce qu'ils ne comprennent pas assez quelle néfaste influence avaient exercée sur les diverses classes de la société ces docteurs, ces évêques, ces prédicateurs qui, durant tout un siècle, s'étaient efforcés de rabaisser la sainte Vierge, d'amoindrir, pour ne pas dire anéantir son rôle providentiel dans l'économie du salut, et de rejeter comme superstitieuses toutes les croyances et pratiques de la tradition. Si l'on veut apprécier sur le sujet qui nous occupe les ravages causés en Italie par les « idées françaises », qu'on veuille bien lire les livres de piété de cette époque, par exemple l'ouvrage du célèbre Muratori sur la *Dévotion bien réglée*, et l'on verra comment l'esprit janséniste avait pénétré dans les meilleurs esprits.

Muratori était un homme d'intelligence, de science, et de vaste érudition. On lui doit des ouvrages de grande valeur sur l'histoire de

son temps. Il a passé sa vie à Modène, au centre de l'Italie, le pays classique de la Madone. Or, dans sa *Dévotion bien réglée,* publiée en 1747, Muratori semble beaucoup plus préoccupé de comprimer la dévotion envers la sainte Vierge que de l'exciter. Bien loin de réagir contre l'esprit janséniste, il n'a qu'une peur, c'est de donner prise aux attaques de l'ennemi. Et afin d'éviter des critiques qu'on n'évitera jamais quoi qu'on fasse, il consacre tout son chapitre sur la sainte Vierge à nous parler d'abus et d'excès de dévotion qu'il devrait reprocher, en grande partie, à l'Église et à ses saints. « Les hérétiques nous insultent, écrit-il, parce qu'ils trouvent dans certains livres des propositions trop hardies relativement au culte de la sainte Vierge. Toutes ces dévotions imprudentes et indiscrètes tournent au discrédit de l'Église catholique. » Et quelles sont donc ces propositions audacieuses et ces dévotions imprudentes qui choquent les hérétiques? Muratori va nous l'expliquer. « Sans doute il est utile et louable de prier Marie, mais il faut se rappeler toujours, dit-il, que Marie n'est pas Dieu. Elle est notre avocate, mais il ne faudrait pas donner à croire qu'il lui appartienne de pardonner les péchés ni de nous sauver. On va jusqu'à dire qu'elle commande au ciel. Ces expressions échappées à quelques saints dans le feu du discours, ne sont rien moins que théologiques. Nous devons nous guider par les enseignements de l'Église et non par les hyperboles des auteurs, fussent-ils canonisés. »

Au nombre des hyperboles qu'il proscrit, Muratori range les doctrines suivantes. « Vous rencontreriez des écrivains, dit-il, assez hardis pour affirmer qu'aucune grâce ne nous est accordée par Dieu sans qu'elle passe par les mains de Marie. Si l'on entend par là que Marie nous a donné Jésus, source de toute grâce, l'expression est juste; mais ce serait une erreur de croire que Dieu et son Fils Jésus ne nous accordent ni ne peuvent nous accorder les grâces dont nous avons besoin sans la médiation et l'intercession de Marie. Nous n'avons qu'un médiateur, et c'est Jésus-Christ. Si l'on veut appeler Marie médiatrice et tous les saints médiateurs parce qu'en priant pour nous ils nous obtiennent certaines grâces, soit; mais prétendre que tous les bienfaits de Dieu en général nous viennent par Marie, ce n'est là qu'une pieuse exagération. Qui jamais imagina que les saints dussent recourir à Marie pour nous obtenir une grâce de Dieu[1]? »

D'après ces principes, Muratori veut bien que nous appelions

1. Muratori, *Della regolata Devozion de' Cristiani*, pages 316-318.

arie notre espérance en ce sens unique qu'elle nous aide par ses prières, mais il blâme ceux qui la proclament notre espérance en cet autre sens que ses dévots serviteurs ne peuvent pas se damner. Selon lui, c'est là une fallacieuse espérance, propre à endormir les méchants dans leurs vices, et c'est même une superstition, car nul ne peut être assuré de la persévérance finale. Pour appuyer ce soi-disant privilège des dévots à la sainte Vierge, on a beau citer de prétendus miracles et des légendes controuvées : tout cela croule devant l'enseignement de l'Église [1].

La conclusion naturelle de ces principes, c'est que cette dévotion excessive envers la sainte Vierge fait tort à une dévotion supérieure et nécessaire, celle que nous devons au divin Sauveur. L'Église a déjà établi, dit-il, plus de fêtes en l'honneur de Marie qu'à la gloire de Jésus, et chaque jour on en imagine de nouvelles. La fête de l'Annonciation rappelle le grand mystère de l'incarnation, et vous trouverez rarement un orateur qui vous parle en ce grand jour du Verbe incarné : tous vous font le panégyrique de Marie. Expose-t-on le saint Sacrement, on chante devant lui les litanies de la sainte Vierge. Cependant il semble qu'un roi de la terre, assis sur son trône pour donner audience à ses sujets et leur distribuer ses bienfaits, serait peu flatté de voir ceux-ci présenter leurs requêtes, non pas à lui, mais à son favori [2]. Muratori trouve non moins excessive et indiscrète l'habitude de placer des statues de la Vierge à tous les coins de rue, de multiplier les processions et pèlerinages en l'honneur de telle ou telle Madone; et pour finir, il s'approprie cette diatribe de Godeau, évêque de Vence : « Depuis la condamnation de Nestorius, la dévotion à la sainte Vierge a toujours été croissant. L'ignorance du peuple a tellement multiplié les abus, qu'au temps de Luther et de Calvin la superstition sur ce point dépassait toute mesure et faisait gémir tous les hommes de doctrine. »

Il est certain que cette suppression du culte de la sainte Vierge par les hérétiques et cet amoindrissement de son rôle dans l'œuvre de la rédemption, amoindrissement dont certains docteurs catholiques eux-mêmes se faisaient les promoteurs, devenaient pour les âmes une calamité publique. Alphonse le comprenait et, pour plusieurs raisons, en souffrait plus que tout autre. Ami intime de Jésus, il sentait l'outrage qu'on infligeait au Fils en abaissant la Mère. Enfant dévoué de Marie, c'était le blesser au cœur que de faire descen-

1. Muratori, *Della regolata Devozion de' Cristiani*, pages 319-320.
2. *Ibid.*, p. 320-329, *passim*.

dre sa Mère du piédestal de gloire où Dieu l'avait placée. Sauve d'âmes, comment parviendrait-il à les convertir si on diminuait le confiance en la Mère de miséricorde? Il conçut donc le dessein réagir contre l'entraînement janséniste, et de combattre, en vi chevalier de Marie, non seulement les destructeurs de son culte ma aussi les catholiques dont la faiblesse ou l'inintelligence faisait jeu des hérétiques. Il avait suspendu son épée de gentilhomme l'autel de Notre-Dame de la Merci : sa plume aujourd'hui lui servir d'épée pour défendre la Reine du ciel.

Dix ans durant, il étudia dans les saints Pères et les auteurs ecclé siastiques la tradition de l'Église sur les privilèges et le culte de la sainte Vierge, prenant soin d'extraire de ces monuments séculaires les textes les plus significatifs; puis, de tous ces matériaux coordonnés et adaptés aux nécessités de l'époque, il composa en l'honneur de Marie un livre qui peut défier toutes les attaques de l'ennemi. Dans ce livre nulle concession, nulle compromission, mais la vérité franche et pure. Il l'intitula *Les Gloires de Marie,* dans ce temps où bons et mauvais s'attachaient à restreindre ses privilèges. En tête apparaissait une image de la Madone avec cette épigraphe : *Spes nostra, salve.* « Saluez Notre-Dame d'Espérance, vous tous qui dites : Dieu seul est notre espérance! » Le livre était dédié à Jésus, à ce Jésus qu'on disait jaloux des honneurs rendus à sa mère; et à Marie, malgré les *Avis salutaires à ses dévots indiscrets.* Cette dédicace pleine d'amour filial dut déconcerter tous les prudents :

« Mon très aimant Rédempteur et Seigneur, disait Alphonse, je ne suis que le plus misérable de vos serviteurs; mais comme vous vous plaisez, je le sais, à nous voir travailler à la glorification de votre sainte Mère, de cette Mère que vous aimez et que vous voudriez voir aimée et honorée de tous, j'ai cru bien faire de publier ce livre qui proclame ses gloires. A qui pourrais-je mieux le recommander qu'à vous, ô mon Jésus, à votre cœur si plein de zèle pour la gloire de votre Mère? Permettez donc que je vous le dédie et vous le recommande. Daignez agréer ce faible hommage de l'amour que je porte à vous et à votre Mère bien-aimée. Puisse-t-il, béni par vous, répandre à flots dans tous les cœurs la confiance et l'amour envers la Vierge immaculée, dont vous avez fait l'espérance et le refuge de tous ceux que vous avez rachetés. Et pour récompense de mo humble travail, donnez-moi d'aimer Marie comme je désire la vo aimée de tous mes lecteurs.

« Je me tourne aussi vers vous, ô ma douce Souveraine! Vous savez, ô ma Mère Marie, après Jésus c'est en vous que j'ai placé tou

mon espérance par rapport à mon salut éternel, car toutes les grâces que j'ai reçues de Dieu, ma conversion, ma vocation ; et tant d'autres bienfaits, je reconnais les devoir à votre intercession. Vous savez également que, pour vous voir aimée de tous et vous témoigner ma reconnaissance, sans cesse et partout, en public comme en particulier, je me suis efforcé dans mes prédications de pénétrer tous les cœurs d'une tendre et salutaire dévotion à votre égard. Je le ferai, je l'espère bien, tant qu'il me restera un souffle de vie, mais mon âge avancé et ma santé chancelante m'avertissent que la fin de mon pèlerinage approche. Et c'est pourquoi, avant d'entrer dans mon éternité, j'ai résolu de laisser au monde ce petit livre afin qu'il continue, non seulement à prêcher pour moi, mais à exciter les autres à prêcher vos gloires et votre immense miséricorde envers vos serviteurs. »

Après cette suave dédicace, Alphonse annonce à ses lecteurs qu'il traitera la question de la toute-puissante intercession de la sainte Vierge, c'est-à-dire du rôle confié par Dieu à Marie dans l'économie du salut : « Laissant à d'autres, dit-il, le soin d'exalter les diverses prérogatives de la Mère de Dieu, je veux parler surtout de sa grande miséricorde et de sa puissante intercession. Sur cette matière, j'ai recueilli pendant de longues années toutes les affirmations des saints Pères et des auteurs les plus célèbres. » Mais sous quelle forme va-t-il étaler toutes ses richesses?

Nous avons vu que les jansénistes abhorraient les prières de l'Église à la sainte Vierge au point de défigurer ou même de supprimer les strophes de l'*Ave maris stella;* mais il est une antienne particulièrement dure à leurs oreilles, c'est le *Salve Regina*. S'ils ne l'ont pas exclue, c'est qu'ils ont eu peur de révolter le sentiment populaire. Luther l'appelait « un tissu d'erreurs et d'impiété », et l'hérétique Pierre Martyr, « une insulte à l'unique médiateur. » « C'est par un respect aveugle et par esprit de parti, écrit un troisième, qu'on maintient les titres décernés à Marie dans le *Salve Regina.* » On imprima même un petit livre de prières, composé au XVIII[e] siècle, dans lequel on avait remplacé ces mots de la célèbre antienne : *Vita, dulcedo, vous êtes notre vie*, ce qui paraît aux jansénistes un blasphème contre Jésus-Christ, par ce membre de phrase poétique : *Vitæ dulcedo, vous êtes* le *charme de notre vie.* Or que fait Alphonse? Connaissant la répulsion des jansénistes pour le *Salve Regina,* il annonce qu'il prendra pour thème de son ouvrage « cette magnifique antienne approuvée par l'Église, et dont la récitation est imposée la plus grande partie de l'année à tout le clergé séculier et

régulier. On y trouve merveilleusement décrites la miséricorde et l puissance de Marie, et c'est pourquoi, dit-il, je ne ferai que la con menter. » Par où l'on voit que le saint auteur a formé le dessein non de complaire à la secte en dissimulant la vérité, mais de la con fondre en exposant la vérité intégrale sans ombre de respect hu main.

Au chapitre cinquième, le saint auteur développe la fameus thèse : « Toutes les grâces passent par les mains de Marie, et pa conséquent Marie est notre médiatrice nécessaire », thèse cont laquelle proteste Muratori et qui fait pousser des cris d'horreur tous les jansénistes. Résumons-la en quelques mots.

Un seul homme a perdu la race humaine, mais une femme a co péré à notre perdition. De même Dieu a voulu qu'il y eût un se rédempteur, mais il a voulu en même temps qu'une femme coopér à la rédemption. C'est pourquoi, en chassant Adam du paradis te restre, Dieu lui montra dans le lointain des âges la Vierge imma culée en même temps que son divin Fils.

Quand vint le temps de racheter le monde, Dieu donna le Rédemp teur promis, mais par la Femme qu'il s'était choisie comme coopéra trice. Il lui envoya un ange pour lui proposer de devenir la Mère du Verbe, c'est-à-dire de lui donner son sang et de verser ce sang pour la rançon de la race humaine. Marie consentit à la proposition de l'ange, et c'est en vertu de ce consentement qu'elle se trouvait au pied de la croix, immolant son Fils bien-aimé et s'immolant elle-même pour nous donner la vie. De là ce mot de Jésus : « Mon fils, voilà ta Mère. » En nous donnant le Rédempteur, Marie devenait la corédemptrice de l'humanité.

Toutefois l'acte de la rédemption n'est pas le salut mais seulement le moyen de salut pour tous. Le sang de Jésus, c'est la source de vie, mais il faut que de cette source la vie passe en chacun de nous sous la forme de la grâce sanctifiante, qui nous constitue membres vivants du Christ, et des grâces actuelles, par lesquelles nous opérons comme de vrais enfants de Dieu. Comment cette vie de Jésus, cette vie de la grâce, sera-t-elle communiquée à chacun de nous? Par le Rédempteur et la corédemptrice, comme par le père et par la mère, dont l'un est la source de vie et l'autre le canal par lequel la vie arrive jusqu'à nous. De même que Marie est la Mère de Jésus, Dieu a voulu qu'elle fût la Mère de chaque homm racheté par Jésus, en distribuant à chacun les grâces méritées pa

1. *Le Glorie di Maria, Introduzione*, Edit. Mariett', I, 10.

Jésus. De même qu'elle a porté Jésus dans son sein, elle nous porte dans son cœur jusqu'à ce que le Christ soit formé en nous. *donec formetur Christus in vobis.*

D'après cette théorie, Marie, constituée par Dieu trésorière et dispensatrice de toutes les grâces, n'est pas seulement corédemptrice et vraie médiatrice parce qu'elle a donné Jésus au monde, mais aussi parce qu'elle le donne à chacun de nous en nous inoculant le sang rédempteur. Or, n'est-ce pas là ce qu'insinue la sainte Église en appliquant à la sainte Vierge ces paroles de l'Ecclésiastique : *Vous trouverez en moi toutes les grâces nécessaires pour marcher dans la bonne voie, toute espérance de bien vivre et de bien agir, car je suis la mère de la sainte dilection et de la sainte espérance*[1]. On se rappelle que les auteurs du nouveau bréviaire gallican ont supprimé dans les divers offices de la Vierge ces citations des livres sapientiaux, afin de protester contre la doctrine que nous établissons. Mais pour éliminer cette doctrine, il leur faudrait encore supprimer toute la tradition catholique, que saint Alphonse résume dans son livre des *Gloires*, et aussi toutes les prières de la liturgie, qui la supposent et la confirment.

Après avoir établi sa thèse, Alphonse s'en prend à Muratori et à ses objections. « Cette proposition, dit-il, que toutes les grâces nous viennent par Marie, ne plaît guère à certain auteur moderne, lequel après avoir traité avec science et piété de la vraie et de la fausse dévotion, se montre bien avare quand il vient ensuite à parler de la dévotion à Marie, car il lui refuse ce glorieux privilège que lui accordent sans la moindre hésitation un saint Germain, un saint Anselme, un saint Jean Damascène, un saint Bonaventure, un saint Antonin, et tant d'autres docteurs. Cet auteur prétend que cette proposition : Toutes les grâces nous viennent par Marie, ne saurait être qu'une hyperbole, une exagération échappée à la ferveur de quelques saints. Ce serait une erreur de croire, ajoute-t-il, que Dieu ne peut nous accorder ses grâces sans l'intercession de Marie, car nous ne reconnaissons qu'un seul médiateur entre Dieu et les hommes, qui est le Seigneur Jésus. »

« Mais avec sa permission, je lui répondrai qu'autre chose est la médiation de justice par voie de mérite, et autre chose la médiation de grâce par voie d'intercession. Autre chose également est de dire que Dieu ne peut pas, autre chose qu'il ne veut pas nous accorder sa grâce sans l'intercession de Marie. Certes nous confessons haute-

1. *In me omnis gratia viæ et veritatis, in me omnis spes vitæ et virtutis. Ego mater pulchræ dilectionis... et sanctæ spei.* Eccl., XXIV, 24, 25.

ment que Dieu est la source de tout bien et le maître absolu de toute grâce; mais n'est-il pas très raisonnable et très convenable de dire que, pour honorer et glorifier la sublime créature choisie par lui pour être la mère de son Fils, notre commun Rédempteur, Dieu l'a faite trésorière et dispensatrice de toutes les grâces destinées aux âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ? Nous confessons que Jésus est l'unique médiateur de justice, mais nous disons que Marie est médiatrice de grâce. Elle obtient tout par les mérites de Jésus-Christ, mais tout nous est transmis par son intermédiaire. Ainsi parlent les saints Pères et les théologiens, et il n'est pas juste de qualifier leurs dires d'hyperboles et d'exagérations. Exagérer, parler par hyperboles, c'est sortir des limites du vrai, ce qu'on ne peut sans inconvenance attribuer aux saints, lesquels sont guidés par l'esprit de vérité.

« Cette doctrine, que toutes les grâces passent par les mains de Marie, justifie tous les titres que lui donne l'Église. Elle est notre « mère » et notre « vie » puisqu'elle nous donne la grâce, qui est réellement la vie de notre âme; elle est notre « espérance » puisque nous avons tout par elle et rien sans elle; elle est la « porte du ciel » puisque la grâce descend du ciel par elle et l'âme n'entre au ciel que par elle. Donc « elle nous sauve », quoi qu'en dise Muratori, puisque sans elle nous n'obtiendrions pas les grâces du salut. Donc « elle commande au ciel » en dépit de tous les jansénistes, puisque sa prière est toute-puissante sur le cœur de Dieu. Le Rédempteur ne refuse rien à la corédemptrice établie par lui souveraine dispensatrice de ses grâces. Donc les saints doivent recourir en faveur de leurs protégés à celle qui s'appelle la reine de tous les saints, et à qui Dieu a confié la clé de ses trésors.

« De cette doctrine découle cette très grave conclusion que le recours à l'intercession de Marie n'est pas seulement utile à notre salut mais nécessaire, non sans doute d'une nécessité absolue mais d'une nécessité hypothétique, et parce que tel est l'ordre providentiel établi par Dieu. « *Sic est voluntas ejus*, dit saint Bernard, *qui totum nos voluit habere per Mariam*. C'est la volonté de Dieu que nous ayons tout, mais tout par Marie. Donc, conclut ce grand saint, cherchons la grâce, mais cherchons-la par Marie, *quæramus gratiam, sed per Mariam quæramus*. Elle est toute la raison de mon espérance, *tota ratio spei meæ*, comme s'il eût dit : J'espère en Dieu, source de la grâce, mais à quoi me servirait la source sans le canal qui est Marie? » Ce texte de saint Bernard, cité à plusieurs reprises par saint Alphonse, résume admirablement toute cette doctrine.

Il est facile de comprendre, à cette lumière, pourquoi les ennemis de la rédemption s'attaquent toujours au culte de Marie. La sainte Vierge a été donnée au monde comme le canal par où les grâces et tous les dons du ciel descendent continuellement jusqu'à nous. Pour nous ruiner, il suffit d'intercepter ce canal de communication avec le ciel. « Quand Holopherne, dit saint Alphonse, voulut réduire la ville de Béthulie, il ordonna de couper tous les aqueducs; de même, quand le démon veut perdre une âme, il s'efforce de ruiner en elle la dévotion à Marie. Le canal des grâces une fois fermé, il ne lui est pas difficile de la vaincre. »

Muratori n'eut pas le temps de répondre à cette réfutation de son livre : il mourut en 1750, l'année même de la publication des *Gloires de Marie;* mais un anonyme, sous le nom de *Pritanio redivivo* [1], le fit pour ainsi dire sortir de sa tombe et protester derechef contre le culte excessif rendu à Marie. Ce nouvel adversaire prétendait, comme Muratori, que les saints, en particulier saint Bernard, s'étaient servis d'un langage hyperbolique. En affirmant que toutes les grâces nous viennent par Marie, ils auraient voulu dire simplement que Jésus, la source de la grâce, nous a été donné par Marie. Saint Alphonse combattit cette interprétation dans une brochure intitulée : *Réponse à un anonyme qui a censuré* le chapitre V des *Gloires de Marie.* « Il n'est pas défendu, dit-il, d'employer l'hyperbole quand l'exagération ressort tellement du contexte que nul ne peut se tromper sur la pensée d'un auteur; mais s'il s'agit de proposition dogmatique, l'hyperbole constituerait une fausseté et mettrait nécessairement les esprits dans l'erreur. On ne peut donc en ce cas l'employer légitimement. » Vingt exemples prouvent ensuite que, par la médiation nécessaire de Marie, les saints ont entendu non pas seulement son rôle dans l'incarnation et la rédemption, mais encore dans la distribution actuelle des grâces. Il cite en particulier ce texte de saint Antonin, qui fait ressortir admirablement ce grand mystère : « Sorties de la tête, c'est-à-dire du Christ, pour entrer dans son corps mystique, les grâces comme autant d'esprits vitaux s'y répandent par la sainte Vierge. A partir du jour où la Vierge-Mère conçut le Verbe divin, elle obtint, si je puis m'exprimer ainsi, une réelle juridiction sur toutes les processions temporelles du Saint-Esprit, de sorte que depuis lors personne n'a reçu de Dieu aucune grâce si ce n'est par l'entremise de cette

1. Muratori avait signé sa *Dévotion bien réglée* du pseudonyme Lamindo Pritanio. *Le factum* de l'anonyme était intitulé : *Lamindi Pritanii redivivi Epistola*, 1755.
2. *Risposta ad un anonimo* etc., 1756.

bonne Mère. C'est donc par les mains de Marie que se dispensent to les dons célestes, toutes les vertus, et toutes les grâces. Marie en fa part à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut. » Pour qui concerne saint Bernard, Alphonse écrase son adversaire sous u avalanche de textes qui rendent toute réplique impossible.

Mais tel était l'esprit janséniste de cette époque que, vingt a après, un certain abbé Rolli reprit pour son compte et avec un e prit de dénigrement plus marqué, les thèses de Muratori. Il att quait, sous prétexte d'abus, toutes les prières et toutes les dévotio à la sainte Vierge. C'était en 1775 : saint Alphonse avait alors qua tre-vingts ans. Le saint vieillard n'en reprit pas moins la plum « pour l'honneur, dit-il, et par amour de cette glorieuse Reine, laquelle j'ai voué dès mon enfance une dévotion toute spéciale. Dans une brochure intitulée *Courte réponse à l'extravagante te tative de l'abbé Rolli pour réformer la dévotion à la sainte Vierg* il bat en brèche les assertions véritablement impies de son adve saire.

Cet auteur en voulait surtout aux litanies, et même à la *San Casa* de Lorette. Selon lui « la translation miraculeuse de la ma son de Nazareth n'était qu'une fable. » Saint Alphonse lui cite s ce fait l'appréciation d'historiens qui font autorité et en particuli cette décision de Benoît XIV : « La chambre dans laquelle le Ver divin a pris la nature humaine fut transportée par le ministère d anges, comme en font foi non seulement les anciens monuments une tradition non interrompue, mais encore les témoignages d souverains pontifes, l'unanime persuasion des fidèles, et tant de m racles qui ne cessent de s'y opérer. »

Quant aux litanies, l'abbé Rolli en critique presque toutes l invocations. Les unes : « Tour de David, Tour d'ivoire, Maison d'o sont des qualifications affectées, ridicules, et sans aucun sens; l autres : « Miroir de Justice, Refuge des pécheurs, Porte du ciel, des usurpations injurieuses de titres dus uniquement à Jésus-Chri Il faudrait donc abolir ces litanies. Saint Alphonse lui répond q « les invocations, appelées par lui ridicules, expriment à mervei la force toute-puissante avec laquelle Marie défend ses serviteurs, l'ardente charité qui la rendit apte à devenir le tabernacle du Ver éternel. Les titres qu'il qualifie d'usurpations sont très légitimeme donnés à Marie, l'universelle médiatrice entre Jésus et les pauvr pécheurs. Quelle outrecuidance dans un prêtre de vouloir abol des litanies répétées depuis tant de siècles par les fidèles, les prêtr et les religieux, et consacrées par le culte public de l'Église! »



Ainsi que Muratori, le critique blâmait par-dessus tout l'usage de chanter les litanies de la sainte Vierge devant le saint Sacrement exposé. « Pour moi, répond saint Alphonse, je ne vois nul inconvénient à prier la divine Mère de vouloir bien nous accorder le secours de ses prières auprès de Jésus exposé sur nos autels. Dieu nous a donné Jésus comme principal médiateur; mais, dit saint Bernard, Dieu nous a donné également Marie comme avocate auprès de Jésus. Il nous faut, dit ce grand saint, un médiateur auprès du médiateur lui-même, et personne ne peut nous être aussi utile que Marie. A Jésus nous disons : *Miserere nobis*, ayez pitié de nous, mais afin d'être plus facilement exaucés, nous disons à Marie : *Ora pro nobis,* priez pour nous. »

Les scapulaires, chapelets, cordons, et autres dévotions, ne trouvaient point grâce devant l'abbé Rolli. Il s'emportait avec fureur contre ces chrétiens qui, se trouvant en état de péché, adoptent ces pieuses pratiques avec l'espoir d'obtenir ainsi de Dieu grâce et miséricorde. Il déclarait nettement qu'à tous ces dévots est réservée l'éternelle damnation. « En cela, répond saint Alphonse, l'abbé Rolli est d'accord avec Muratori. J'estime beaucoup Muratori, personnage connu de presque toute l'Europe, mais cela ne m'empêche pas de dire que, dans plusieurs de ses écrits, sa piété n'est pas à la hauteur de son génie. La *Dévotion bien réglée* condamne un chrétien qui, vivant dans la disgrâce de Dieu, met néanmoins sa confiance en Marie et espère par cette intercession échapper à la mort subite et pouvoir se réconcilier avec Dieu. « Une telle espérance, dit-il, est nuisible, superstitieuse, contraire aux enseignements de l'Église, et il faut absolument s'en dépouiller. » Rolli et Muratori, ajoute Alphonse, ont contre eux Bellarmin, cité par Benoît XIV : « Si les pratiques pieuses accomplies en état de péché mortel ne justifient pas, dit Bellarmin, au moins elles disposent à recevoir par les mérites de la divine Mère et des autres saints, la grâce de la justification. » Ils ont aussi le malheur d'avoir contre eux saint Thomas. Le prince des théologiens enseigne en effet que « si les pieuses pratiques accomplies en état de péché ne servent pas à obtenir le salut, elles ont néanmoins pour résultat de nous habituer aux bonnes œuvres et de nous disposer à la grâce sanctifiante. Si par elle-même la prière du pécheur n'est pas digne d'obtenir la grâce, Dieu l'exauce cependant par pure miséricorde. »

Ayant ainsi établi contre les jansénistes et les catholiques plus ou moins infectés de jansénisme, le rôle de Marie dans la dispensation des grâces, l'auteur s'efforce de tourner vers la divine trésorière les

cœurs que la secte en avait éloignés. Les quatre parties de son vrage visent uniquement à ce but. Les commentaires sur le *S Regina* la montrent secourable à tous, même aux pécheurs les désespérés, proposition prouvée par une infinité de témoignage d'exemples[1]. Dans l'exposé des *fêtes* et des *vertus* de Marie, il fai plus attrayant portrait de celle que l'Église appelle très sain *sanctissima,* portrait placé sous les yeux des chrétiens pour les e ter à aimer, à vénérer, à prier, à imiter leur Mère du ciel. Enfi quatrième partie énumère les *pratiques* de piété du vrai servit de Marie : neuvaines préparatoires à ses fêtes, pèlerinages en honneur, jeûne du samedi, usage de porter le saint scapulaire surtout récitation quotidienne du chapelet.

Le lecteur trouvera peut-être que je me suis trop étendu su livre des *Gloires de Marie.* La raison en est que, pour peindre s Alphonse, il faut en faire le docteur du salut, mais du salut pa sainte Vierge. On ne le connaîtrait pas si on ne lui donnait c note caractéristique. Ensuite il est nécessaire, et peut-être plus cessaire encore aujourd'hui qu'au XVIII[e] siècle, de prêcher le s par Marie à tant de pécheurs impies, endurcis, ignorants, inc vertissables, et que des miracles de miséricorde peuvent seuls ra ner à Dieu. Plus que jamais donc il est opportun de bien conna le livre des *Gloires de Marie* et de le faire connaître si l'on v sauver les âmes.

Si nous sommes logiques, prêtres, religieux, chrétiens pie nous ferons ce qu'a fait saint Alphonse. Persuadé que toutes grâces sont transmises par Marie, et que par conséquent notre s dépend de notre dévotion à Marie, il s'est dit que pour réussir à c vertir le peuple dans les missions, il faut prier Marie. Il a d établi dans sa règle que l'exercice principal commencera toujo par la récitation du chapelet avec le peuple. De plus, afin de veiller les pécheurs et d'assurer la persévérance des convertis, d chaque mission l'on prêchera toujours un sermon sur la Vie

1. Certains hypercritiques traitent d'apocryphes, d'étranges, d'impossibles, les toires miraculeuses rapportées dans les *Gloires de Marie.* Apocryphes! Il fau prouver que les auteurs cités par saint Alphonse, les Nieremberg, les Bovio, les bart, les Auriemma, sont moins dignes de foi que les Tacite et les Suétone. Étra Certains faits de l'Écriture et de l'histoire sont plus étranges encore. Imposs Veut-on classer dans les impossibles l'histoire d'un mort qui ressuscite pour se co ser? Alors il faut condamner saint Thomas, qui nous parle d'idolâtres et de da tirés de l'enfer, soit que Dieu, dit-il, ne les eût pas condamnés définitivement, soi leur peine ait été suspendue. *Non erant in inferno finaliter deputati. — Ejus fuit suspensa ad tempus.* (Suppl. q. LXXI, a. V. ad 5.) Laissons à Dieu sa puis et à la Vierge son crédit.

Marie, mère de miséricorde, et sur la nécessité de recourir fréquemment à son intercession si l'on veut persévérer et se sauver. Le missionnaire aura soin d'indiquer les pratiques de piété les plus faciles pour tous. Enfin, comme il est nécessaire d'alimenter les esprits ainsi qu'on alimente les corps, tous les samedis, les rédemptoristes adresseront, dans leurs églises, une courte instruction aux fidèles sur la dévotion à la sainte Vierge. Le livre des *Gloires* leur fournira des sources, non seulement abondantes, mais inépuisables.

Or ce n'est pas seulement à ses sujets qu'Alphonse recommandait de prêcher souvent sur la sainte Vierge, c'est à tous les ministres de Dieu. Voici comment il s'exprime là-dessus dans sa préface : « J'ai recueilli les maximes les plus exquises et les plus substantielles des Pères et des théologiens, afin de procurer aux personnes pieuses des lectures propres à les enflammer d'amour envers Marie, et aux prêtres des matériaux pour prêcher et propager de plus en plus la dévotion envers cette divine Mère. Quand on aime une personne, on en parle souvent et volontiers, afin d'amener les autres à l'estimer et à la louer. Bien faible serait notre amour pour Marie si nous nous préoccupions peu de parler d'elle pour la faire aimer. Ensuite, s'il est vrai que toutes les grâces passent par les mains de Marie et qu'on ne peut se sauver sans l'intercession de cette divine Mère, on doit affirmer, par une conséquence nécessaire, que le salut des hommes dépend de la prédication sur la confiance en Marie et la nécessité de recourir à sa puissante intercession. Aussi saint Bonaventure ne craint-il pas d'affirmer que le ciel sera le partage de tous ceux qui s'emploient à faire connaître et aimer la Vierge Marie. »

Que Dieu nous donne de nous pénétrer des *Gloires de Marie* et d'en pénétrer les autres! Un savant et pieux écrivain[1] disait en montrant ce livre : « Voilà mon thermomètre spirituel : quand je suis un peu fidèle à la grâce, ce livre, par la moindre de ses pages, m'éclaire et soutient ma confiance; quand je me néglige et m'attiédis, il ne me va presque plus : il devient, pour ainsi dire, trop simple et trop fort pour moi. A ce signe je rentre en moi-même, et je reconnais sans peine que ce n'est pas la lumière qui a diminué d'éclat, mais que c'est l'œil intérieur qui n'est plus capable de la supporter aussi vive. Je travaille alors à rendre à cet œil de l'âme sa pureté et sa force, et bientôt le thermomètre remonte, l'âme s'élève, et se retrouve à l'unisson des chères *Gloires de Marie.* »

1. Le baron de Gerlache. *La nouvelle Ève*, par le Card. Dechamps, Préface, XI.

Comme tous les ouvrages vivifiés par l'esprit de Dieu, ce livr touche au cœur les savants comme les ignorants. Aussi a-t-il e nombre d'éditions dans toutes les langues. Réimprimé dix fois Naples en vingt-cinq ans, douze fois à Bassano en un demi-siècl en même temps qu'on le rééditait fois sur fois à Venise, à Mila à Modène, à Turin, on en multiplie les éditions en France, à Pari à Tours, à Clermont, à Lille; en Belgique, à Tournai et à Bruxelle en Hollande, à Utrecht et à Bois-le-Duc; en Autriche, à Vienne; Allemagne, à Ratisbonne; en Suisse, à Einsiedeln; en Espagne, Barcelone; en Pologne, à Varsovie; en Irlande, à Dublin; en Amér que, à Philadelphie et à New-York. Les *Gloires de Marie*, répa dues dans le monde entier, inaugurèrent la renaissance du culte Marie et ouvrirent l'ère de l'espérance en montrant d'un côté Vierge immaculée les mains pleines de grâces, et de l'autre chapelet du serviteur de Marie comme moyen de les obtenir. A no de continuer l'œuvre du saint en propageant la dévotion à Mari ainsi nous aurons part à ses mérites et nous pourrons répéter prière qui termine les *Gloires :*

« O ma Mère Marie, je vous prie d'agréer cet humble trava C'est le désir de vous voir louée et aimée de tous qui me l'a fait e treprendre. Vous savez combien j'ai désiré finir cet ouvrage ava que la mort, qui s'approche à grands pas, m'enlève de ce mond Maintenant, je puis le dire, je meurs content parce que je lai après moi un livre qui continuera de prêcher vos gloires et de vo gagner des serviteurs, comme j'ai tâché de le faire depuis que vo m'avez obtenu la grâce de la conversion. O Vierge immaculée, vous recommande ceux qui vous aiment, spécialement ceux liront ce livre, plus spécialement encore ceux qui auront la char de me recommander à vous. Donnez-leur la persévérance, et san tifiez-nous tous afin que nous puissions tous ensemble vous lou dans le ciel. O ma bonne Mère, je ne suis qu'un pauvre pécheu mais je me fais gloire de vous aimer, et j'espère de vous de gra des grâces, entre autres celle de mourir dans votre amour. Quan vous me verrez dans les angoisses de la mort et que le démon m remettra mes péchés devant les yeux, vous me fortifierez, je l'es père, par les mérites de Jésus et par votre intercession, afin que, au sortir de cette misérable vie, je sois admis à vous louer et à vous remercier dans les siècles des siècles. »

Alphonse vécut encore près de quarante ans, mais la Vierge Marie n'oublia ni le livre des *Gloires*, ni la prière de son serviteur.

CHAPITRE III

LE JUBILÉ DE 1750

1750-1751.

Encyclique de Benoît XIV. — Missions d'Alphonse. — Dona Félicie Colenda. — Mission de Sarno. — Le saint chez le barbier. — Vocation de Nicolas Grossi. — Mission de Melfi. — Mort du père Sportelli. — Fleurs du Carmel. — Le crucifix sanglant. — Mission de Gragnano. — Nombreux postulants. — *Avis sur la vocation religieuse.*

L'année jubilaire arracha notre saint à ses travaux littéraires. Benoît XIV venait d'adresser à tous les évêques une instruction spéciale sur l'obligation de préparer les peuples à gagner l'indulgence. Il insistait sur la nécessité d'envoyer partout « des missionnaires enflammés d'un zèle vraiment apostolique pour tonner contre la corruption du siècle, selon ces paroles d'Isaïe : *Ne cessez point de crier contre l'iniquité. Dénoncez à mon peuple les crimes dont il se rend coupable.* Rappeler aux peuples la nécessité de la pénitence pour éviter la damnation, et les richesses de la miséricorde divine à l'égard des pécheurs qui renoncent à leurs désordres, tel est le rôle du missionnaire, d'après ces paroles d'Ézéchiel : *Convertissez-vous et faites pénitence de vos iniquités, afin qu'elles ne soient point cause de votre ruine.* Non content de ces avertissements généraux, le pontife rappelait les dispositions que requiert le sacrement de pénitence, et la nécessité d'une confession générale pour réparer les confessions faites sans ces dispositions. Il engageait même à prêcher sur l'utilité d'une confession générale pour tous, « car, disait-il avec son prédécesseur Benoît XI, si cette confession n'est pas nécessaire, elle est extrêmement salutaire à tous par l'humiliation qu'elle impose, laquelle est une partie de la pénitence[1]. » A ces instructions du pape les évêques répondirent par d'innombrables demandes de

1. BENED. XIV. *Opera omnia*, tom. III, page 125

Comme tous les ouvrages vivifiés par l'esprit ...
touche au cœur les savants comme les ignorar...
nombre d'éditions dans toutes les langues. ...
Naples en vingt-cinq ans, douze fois à Ba...
en même temps qu'on le rééditait fois ...
à Modène, à Turin, on en multiplie le...
à Tours, à Clermont, à Lille; en Bel...
en Hollande, à Utrecht et à Bois-l... en...
Allemagne, à Ratisbonne; en S... du
Barcelone; en Pologne, à Vars... re à
que, à Philadelphie et à Ne... ts l'
dues dans le monde entier ... en ... lica
Marie et ouvrirent l'èr... ...es habita... le p...
Vierge immaculée le ... ...e neuvaine de pr... ...ers
chapelet du servite... ...orme, vénérée dans tou... ...ci...
de continuer l'œu... produisit de grands fruits de con... ...t
ainsi nous aur... ...ints exercices au monastère de l'Anno...
prière qui ter... ...es pénitentes que Dieu comblait de faveurs
« O ma ... ...rs mal inspirés s'ingéniaient à tourmenter. Alpho...
C'est le d... soutenir son courage et de la guider, pendant de lo...
trepre... dans les voies difficiles qu'elle eut à traverser. Jamais ...
que l... ...ndonna jusqu'au jour où il put la remettre entre les main...
Ma... ...êque, dont il connaissait le discernement dans les choses
p... pieu [1].

Vers la fin de cette même année 1749, prêchant une retraite aux clarisses de Nocera, le serviteur de Dieu prophétisa d'une manière saisissante l'avenir d'une jeune fille de seize ans qui hésitait entre le monde et le cloître. Elle s'appelait dona Félicie Colenda. Divers prétendants la demandaient à son père, alors gouverneur de l'île d'Ischia; mais les religieuses la croyaient appelée, à cause de ses grandes qualités, à des noces plus sublimes. Voulant mettre un terme aux irrésolutions de la jeune fille, l'abbesse profita de la retraite pour la présenter à notre saint et lui demander son avis. « Pensez-vous, lui dit-elle, que cette enfant sera bientôt des nôtres? — Et quel est son nom? demanda-t-il. — Dans le monde, reprit la supérieure, on l'appelle Félicie, et dans le couvent, Victoria. » Alphonse leva les yeux au ciel et réfléchit longtemps sans prononcer une parole. « Eh bien, mon père, dit l'abbesse, que vous en semble? doit-elle entrer au couvent? — Victoria, Félicie, ce sont là deux beaux

1. *Corrispondenza generale*, vol. I.

noms, murmura-t-il comme se parlant à lui-même. Jeune fille, vous remporterez la *victoire* sur vous-même, et vous trouverez en vous-même votre *félicité*. — Cela ne nous dit pas, mon père, insista l'abbesse, si cette jeune fille doit entrer au couvent. — Ma mère, répondit Alphonse d'un ton inspiré, elle n'appartiendra ni au monde ni au cloître, je vous le certifie. » L'abbesse méditait sur cette réponse énigmatique quand, deux jours après, la jeune fille fit une chute si malheureuse qu'elle se brisa l'épine dorsale. On lui donna sur l'heure les derniers sacrements, et les médecins déclarèrent que le mal était sans remède et la mort certaine. Dona Félicie n'en vécut pas moins cinquante ans dans sa maison, n'ayant de sain que la poitrine, la tête et les bras. Incapable de se mouvoir, on la traînait dans une petite voiture. Elle vécut ainsi en recluse, loin du monde, mais non dans le cloître. Au milieu d'indicibles souffrances, elle accepta de bon cœur la croix que Dieu lui avait imposée. Victorieuse d'elle-même, elle trouva dans son propre cœur, comme Alphonse l'avait prédit, la véritable félicité. — L'abbesse se plaignait aussi du manque de novices : « Mais non, mais non, ma mère, répondit le saint en souriant, voyez comme elles arrivent en grand nombre [1]. » Il parlait ainsi à la fin de février 1750, et au mois d'avril entrèrent au couvent trois novices et quatre éducandes.

Alphonse termina ses travaux de l'année 1749 par la mission de Sarno. L'année précédente il y avait donné les saints exercices au clergé, et l'on se rappelait encore un trait de sa charmante simplicité. Depuis plus de dix-huit ans, le rasoir ne passait plus sur son visage. Quand sa barbe s'allongeait outre mesure, il la coupait avec des ciseaux sans trop s'occuper de la symétrie. Il arriva donc au séminaire de Sarno vêtu de sa soutane rapiécée, une guenille en forme de manteau sur les épaules, la barbe taillée en escaliers inégaux, plus semblable à un lazzarone qu'à un chevalier napolitain. Soit que l'évêque, encore jeune, fût choqué de cet accoutrement, soit qu'il soupçonnât quelque orgueil caché sous ce manteau de Diogène, il plaisanta le pauvre Alphonse sur sa tenue et surtout sur sa barbe. « S'il vous manque quelques sous pour vous faire raser, ajouta-t-il, je m'offre à payer le barbier. » Le saint balbutia une humble excuse. Alors, sans tenir compte de l'âge, de la condition, des hautes fonctions du saint fondateur, l'évêque lui commanda sur un ton d'autorité d'aller se faire raser à l'instant même. Sans répliquer une seule parole, Alphonse quitta la salle

1. *Déposition du père Gaspard Cajone*, *Summarium*, pages 678-679.

et livra tout de suite sa figure au barbier. Pendant l'opération, survint le père de Robertis, son compagnon, qui ne put retenir une exclamation de surprise en le voyant ainsi manquer à ses habitudes : « Eh oui! dit Alphonse en riant, il y avait de longues années que je ne m'étais fait la barbe, et je ne sais vraiment pas pourquoi. » Ce motif qu'il ne s'avouait pas à lui-même, tout le monde le connaissait, mais on comprit par ce trait qu'au-dessus de toutes les vertus il plaçait l'obéissance. Les prêtres furent enchantés de sa retraite, et l'évêque, plein d'admiration pour le saint missionnaire, ne manqua pas de l'appeler pour préparer son peuple à la grâce du jubilé.

Quand les habitants de Sarno le virent arriver, à la tête de quatorze missionnaires, ils se réjouirent de la grande faveur que Dieu leur accordait et se portèrent en foule dans les églises. Innombrables furent les conversions. Renonçant à leur vie de brigandage, nombre de malfaiteurs déposèrent leurs pistolets et leurs poignards entre les mains des prédicateurs. On vit s'opérer dans cette ville, assez mal famée, une complète réforme des mœurs, à tel point que, pendant plus de dix ans, la généralité des hommes s'abstint de fréquenter les tavernes. Plusieurs jeunes fiancées renoncèrent au mariage pour se consacrer à Jésus-Christ. Un enfant de douze ans, Pierre Volpicelli, fut si touché de tout ce qu'il vit et entendit qu'il prit dès lors la résolution d'entrer dans l'institut, ce qu'il fit cinq ans plus tard. « Je connus Alphonse de Liguori, dit-il au procès de béatification, en 1749 à la mission de Sarno. Je me confessai à lui et je reçus de sa main ma première communion. C'était le plus pauvre d'entre les pauvres. » Un prêtre de Sarno, Étienne Liguori, épris également de la sainteté d'Alphonse, entra au noviciat quelques mois après la mission. En quittant la ville épiscopale, les missionnaires se répandirent dans tout le diocèse et partout ils obtinrent des résultats merveilleux.

Vers la mi-mars, de retour à Ciorani, Alphonse prêcha la retraite habituelle aux ordinands. A cette retraite assistait un jeune clerc de Lettere, Nicolas Grossi. Il ne connaissait pas le prédicateur, et l'ordre de son évêque bien plus que le mouvement de sa volonté l'avait déterminé à suivre les exercices. Un sermon sur les deux éternités le fit rentrer sérieusement en lui-même ; puis la bonté du saint, son zèle, ses vertus, firent sur le jeune homme une telle impression qu'il lui demanda d'examiner sa vocation. Le résultat de cet examen fut qu'un mois après, sans avertir ses parents, il se rendit à Ciorani pour commencer son noviciat. Mais voilà qu'un

jour se trouvant en promenade avec ses nouveaux compagnons, il se voit assailli par des gens de son pays, à la tête desquels il reconnaît son père, son oncle, et un de ses frères. Ils l'emmenèrent malgré ses protestations, et le reconduisirent dans sa maison, où sa mère, ses amis, des prêtres même, l'attendaient pour le conjurer de renoncer à sa vocation. La tentation était rude, mais Dieu lui donna d'en triompher. Grâce aux bons conseils de l'évêque, qui le défendit contre ses parents, et aux lettres encourageantes du père Villani, deux mois après il rentrait à Ciorani. Missionnaire pieux et zélé, Nicolas Grossi vécut assez longtemps pour raconter, lors du procès de béatification en 1797, l'histoire de son entrée au couvent.

De Ciorani Alphonse se rendit, le 12 avril, à Melfi, ville de sept mille âmes, où tous les soirs il prêcha le grand sermon. Grâce aux notes qu'il nous a laissées, nous connaissons les sujets traités par lui, jusqu'au dernier jour des exercices. Ses deux premiers sermons ont pour objet l'importance du salut et la miséricorde de Dieu, deux motifs propres à réveiller les pécheurs sans les effrayer. Il traita ensuite du péché en général, puis de quatre espèces de péché, très communs et très graves : l'impureté, le blasphème, le sacrilège et enfin le scandale. On voit qu'Alphonse n'avait pas attendu les sages instructions de Benoît XIV pour stigmatiser les vices de son temps et mettre le doigt sur les plaies du pécheur. Après cet examen de conscience, il montra l'abandon dans lequel Dieu laisse le pécheur impénitent et d'autre part le pardon qu'il accorde de tout cœur à l'enfant prodigue repentant. Puis il rappela aux auditeurs les fins dernières : la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité; et, comme moyen suprême de fléchir les endurcis, la toute-puissante intercession de Marie mère de miséricorde. La mission se termina par la considération du grand motif et du grand moyen de persévérance : le ciel, notre récompense, et la prière, qui en est la clé. Après la clôture ou le sermon des *bénédictions*, Alphonse commença les exercices de la vie dévote, pour implanter dans la paroisse l'oraison en commun, la visite au saint Sacrement et la récitation du rosaire. Tel était le plan des missions si fructueuses d'Alphonse et de ses premiers compagnons, plan qu'il a imposé, sauf les modifications et les additions de circonstance, aux missionnaires du Très Saint-Rédempteur. Et l'expérience prouve que si l'on s'écarte de ces sujets, les seuls qui convertissent, on peut bien amuser les esprits mais on ne change pas les cœurs.

La mission de Melfi produisit des conversions nombreuses et inattendues. Des hommes habitués à vivre dans la débauche se don-

nèrent tout à fait à Dieu. Un gentilhomme très distingué, non content de changer de vie, renonça au monde pour entrer, comme frère servant, dans l'institut du Très Saint-Rédempteur. Un étranger, établi dans cette ville, y entretenait une concubine. Attiré comme les autres aux prédications d'Alphonse, il ne put résister aux efforts de son zèle et alla trouver l'un des missionnaires pour se confesser. Après l'avoir entendu, le confesseur lui dit : « Comment voulez-vous que je vous absolve si vous ne quittez pas la personne avec laquelle vous vivez? — Mon père, c'est déjà fait, répondit le pénitent. Et pourrais-je pécher encore, après avoir vu ce serviteur de Dieu pleurer mes fautes et se flageller pour les expier? » Toute la ville déplorait la conduite d'un chanoine, instruit mais très vaniteux, qui, pour briller et s'amuser dans le monde, avait dépouillé non seulement l'esprit mais même l'habit de son état. Versé dans la jurisprudence et le droit canonique, il exerçait les fonctions d'avocat et possédait une nombreuse clientèle. Il entendit Alphonse, et cette parole de feu, autrement persuasive que tous les raisonnements humains, fit pénétrer le repentir dans son cœur. A partir de ce moment, sincèrement converti, il renonça aux bénéfices de sa profession d'avocat pour ne plus plaider qu'en faveur des veuves et des orphelins. On le vit embrasser une vie pauvre et mortifiée et travailler au salut des âmes avec tant de zèle et d'édification que l'évêque de Sarno le nomma plus tard, à la grande satisfaction de toute la ville, curé de la cathédrale.

Les enfants eux-mêmes s'attachaient au saint missionnaire et ne voulaient plus l'abandonner. A Melfi, le fils aîné d'une dame veuve, très pieuse et très riche, Mauro Murante, demanda à entrer immédiatement au noviciat. Deux autres enfants, âgés de quinze ans comme lui, exprimèrent le même désir. Les parents y consentaient, mais Alphonse trouvait les postulants bien jeunes. Il les accepta cependant à l'épreuve, les revêtit de la soutane, et leur fit continuer leurs études en compagnie d'un autre condisciple, Donat Melaccio, sous la conduite du père Jérôme Ferrara.

Ces bénédictions spirituelles consolèrent quelque peu le cœur d'Alphonse du sacrifice douloureux que Dieu lui imposa pendant cette mission de Melfi. Le 19 avril, mourut à Pagani son premier compagnon, son ami fidèle, son soutien de tous les jours, le pieux et courageux Sportelli. Alphonse avait employé tous les moyens pour conserver à l'institut ce modèle de toutes les vertus religieuses, mais ni le changement d'air, ni les eaux d'Ischia, ni les neuvaines multipliées, n'enrayèrent le mal : Sportelli était mûr pour le ciel.

Plusieurs fois il avait prédit le moment de sa mort. Huit jours avant de quitter ce monde, il dit à un père qui devait rejoindre Alphonse à la mission de Melfi : « Baisez de ma part la main du recteur majeur et demandez-lui qu'à la nouvelle de ma mort, il veuille bien recommander et faire recommander mon âme à Jésus-Christ. » Avant d'expirer, calme et joyeux comme un exilé qui rentre dans sa patrie, il entonna le psaume *In exitu Israel de Ægypto,* et rendit le dernier soupir. D'un caractère toujours égal, modéré mais ferme au besoin comme saint François de Sales, Sportelli cachait sous les dehors d'une vie ordinaire ses vertus héroïques, son oraison contemplative, et ses dures mortifications. De temps en temps une éclaircie de cette vie céleste surprenait ses compagnons. Dieu mit en lumière sa grande sainteté par les nombreux miracles[1] qui suivirent sa mort. Quatre mois après, on ouvrit son tombeau : le corps était intact et n'exhalait aucune odeur. Trois ans plus tard, à l'occasion du transport dans un caveau nouvellement creusé, le cercueil fut ouvert une seconde fois. Sous les linges et les vêtements presque consumés, le cadavre, intact et flexible, apparut tel qu'il était au moment de la mort, sans aucune trace de putréfaction. D'une légère incision pratiquée au bras il coula un sang frais et vermeil. Cette conservation du corps, les guérisons opérées par l'intercession du serviteur de Dieu, l'héroïcité de ses vertus, poussèrent le saint fondateur à présenter une supplique à Rome à l'effet de commencer le procès de béatification. « Les cardinaux Orsini et Gonzague nous encouragèrent vivement, dit un chroniqueur[2], mais les tempêtes qui agitèrent à cette époque la petite nacelle de notre congrégation nous forcèrent d'abandonner cette cause pour le moment. » Elle est reprise depuis plusieurs années, et tout fait espérer qu'elle se terminera par la glorification du serviteur de Dieu.

Après les missions de Melfi, sur les désirs de l'évêque, Alphonse renouvela dans la commune de Rionero une mission que le père Cafaro y avait prêchée l'année précédente. Cette agglomération de huit mille âmes, composée de peuples d'origines diverses, et par là-même souvent en guerre, avait grandement besoin de secours. Les rivalités, les procès et les haines fleurissaient comme sur leur terrain propre. En peu de jours, Alphonse acheva l'œuvre ébauchée par le père Cafaro. Aux désordres de toute espèce qui dés-

1. Le P. de Risio compte dix guérisons, humainement inexplicables, obtenues par l'intercession du père Sportelli. (*Vite dei primi discepoli di S. Alfonso,* page 68.)

2. Les PP. de Robertis, Landi et de Risio nous ont transmis ces intéressants détails.

honoraient cette commune, succédèrent les saintes pratiques de religion. La transformation des habitants fut si complète que l'évêque, épris d'admiration, supplia le saint fondateur d'établir à Rionero une maison de l'institut. Alphonse l'aurait fait très volontiers, mais le gouvernement redoutait plus que la peste les nouvelles fondations. « Si Dieu le veut, écrivait Alphonse à une sainte âme, cette maison s'établira, car rien n'est impossible à Dieu. L'évêque le désire vivement, mais comment obtenir l'autorisation du roi? » Hélas! au lieu de bâtir de nouvelles résidences, le saint dut songer bientôt à défendre les anciennes.

Près de Rionero, dans le même diocèse de Melfi, la commune de Ripacandida présentait un tout autre aspect. Un homme de Dieu, l'archiprêtre Jean Rossi, mort quelques années auparavant en odeur de sainteté et déjà célèbre par ses miracles, avait régénéré et sanctifié ce pays. Aussi la mission servit-elle à enraciner les vertus dans les âmes plutôt qu'à les délivrer du vice. Alphonse prêcha les saints exercices au monastère du carmel. Il y trouva des religieuses animées d'une telle ferveur qu'il dut modérer leur amour de la mortification. Après les avoir confessées, il s'écriait ravi : « Je n'aurais jamais cru trouver sur ce rocher un pareil bouquet de fleurs. » La plus belle de ces fleurs spirituelles était sans contredit la supérieure, sœur Marie de Jésus, nièce du saint archiprêtre. Conduite par Dieu dans des voies extraordinaires, grande fut sa joie de rencontrer enfin un directeur capable de la comprendre et de la diriger. Aussi, à partir de cette époque, ne cessa-t-elle de réclamer, dans ses doutes et ses tribulations, les conseils de notre saint. Les nombreuses lettres d'Alphonse à cette digne fille de sainte Thérèse forment un véritable traité de direction à l'usage des âmes éprouvées[1].

Un événement plus qu'étrange signala cette retraite. Les deux filles d'un pieux gentilhomme, Benedetto Grazioli, venaient d'entrer au couvent en qualité de pensionnaires. Elles assistaient avec leurs compagnes, dans le chœur des religieuses, au sermon du soir. Alphonse prêchait comme partout devant un grand crucifix de bois qu'il avait fait placer en face de ses auditrices Or, un soir qu'il exposait les châtiments réservés aux pécheurs et les récompenses que Dieu destine aux âmes justes, l'aînée des deux Grazioli, à peine âgée de douze ans, se tourna, fort impressionnée, vers les religieuses en disant : « Le père nous fait voir le paradis et l'en-

1. *Corrispondenza generale*, vol. I et II.

fer »; puis elle continua à écouter les prédications en regardant le crucifix. Mais voilà que tout à coup ce Christ en bois s'anime sous ses yeux et devient un corps de chair vivant et sanglant. « Mères, s'écrie l'enfant attendrie jusqu'aux larmes, voyez donc sur cette croix le corps de Jésus tout couvert de sang! » Elle conserva de cette vision et des paroles du prédicateur une impression si vive, qu'entrée au couvent contre sa volonté, rien ne put l'en faire sortir, même la maladie. A toutes les supplications de ses parents, elle répondit que le monde lui paraissait un enfer et le cloître un paradis, et qu'elle préférait mourir plutôt que de quitter le couvent. Elle fit profession, ainsi que sa sœur, et n'oublia jamais le père Alphonse, qui avait déterminé sa vocation. Alphonse n'oublia pas non plus l'enfant du crucifix sanglant. Trente-sept ans après cette scène, il avait achevé son pèlerinage terrestre. La religieuse, alors âgée de cinquante ans, pleurait la mort de son saint directeur : « Un soir, écrit-elle, me trouvant au chœur avec mes compagnes, je fus tout à coup, pendant l'office, ravie hors de moi, et je me trouvai dans un lieu où j'entendis, sans les voir, des personnes qui s'entretenaient ensemble. L'une d'elles me dit d'un ton joyeux : « Faites savoir à votre directeur que vous avez vu Mgr de Liguori. — Et comment, m'écriai-je, puis-je écrire que j'ai vu Mgr de Liguori? Je ne vois personne. » A l'instant même, tous les voiles disparurent, et je vis Monseigneur enveloppé dans un nimbe de lumière, mais d'une lumière dont aucune clarté n'approche. Les rayons du soleil me paraissaient des ombres à côté de cette splendeur. Le saint me regardait avec bonté : « Ma fille, me dit-il, purifiez de plus en plus votre cœur, et gardez-le pour Dieu seul. En tout et toujours, abandonnez-vous à sa divine volonté, et acceptez toutes les souffrances qu'il lui plaira de vous envoyer. Vivez sur la terre comme si déjà vous ne l'habitiez plus. » A ce moment, je revins à moi et me retrouvai au milieu de mes sœurs, qui, malgré les lumières dont le chœur était éclairé, me parurent plongées dans une nuit profonde[1]. » Ainsi Alphonse, après avoir conduit cette âme au cloître en lui prêchant les joies du paradis, lui révélait la gloire des saints afin de la soutenir jusqu'au bout dans le chemin des souffrances.

Le monastère de Ripacandida, véritable oasis de la grâce au milieu du désert, procura au serviteur de Dieu des consolations bien douces, car son âme y resta fortement attachée. Au sein de

1. Le père Fabius Buonopane, directeur de la religieuse, a rapporté au procès de béatification la vision du crucifix et l'apparition de saint Alphonse. Il tenait ces deux faits de la bouche même de sa pénitente.

ses nombreuses occupations, il trouva toujours le temps de cultiver ce jardin du Seigneur où les âmes, comme autant de fleurs, exhalaient le parfum de leurs vertus. Le 18 mai, il ouvrit, à la demande de l'évêque, la mission de Montemarano, dont les heureux résultats comblèrent les vœux de Mgr Sanseverino, ami et pénitent d'Alphonse. Après les chaleurs de l'été, au mois d'octobre, nous retrouvons le zélé missionnaire à Naples, dans l'église du Saint-Esprit, où il prêche avec ses confrères de la Propagande une mission qui attire un immense concours de peuple. « Allons à l'église du Saint-Esprit, disaient les Napolitains, c'est un saint qui prêche. » Partout, du reste, sa renommée ébranlait les masses. A Torchiati, où il se trouvait en novembre, on dut abandonner l'église paroissiale, devenue trop étroite pour contenir les auditeurs, et continuer la mission dans l'église des conventuels.

Tant de courses et de fatigues l'avaient épuisé. Dans les premiers mois de 1751, il dut interrompre ses travaux. Après une retraite sacerdotale prêchée à Ciorani et une mission à Avellino, où sa vie mortifiée fit plus de conversions que ses sermons, son catarrhe de poitrine, des douleurs de tête, et d'autres infirmités, le forcèrent de regagner sa cellule. Ses directeurs furent même obligés de commuer en d'autres œuvres le jeûne au pain et à l'eau qu'il observait rigoureusement et par vœu tous les samedis. Cependant, grâce aux saintes importunités de l'évêque de Lettere, il dut au mois de juin reprendre le harnais. L'évêque voulait donner une mission à la ville de Gragnano, qui avait grandement besoin de conversion. « J'apprends, écrivit-il à Alphonse, votre détermination de ne point assister à la mission de Gragnano. Mon cher père, cela équivaudrait à empêcher tout le fruit des saints exercices. Je compatis à vos fatigues, mais la consolation de nous retrouver ensemble vous les fera oublier. Et puis, il suffit que le peuple vous voie. Je vous conjure donc, pour l'amour de Jésus-Christ, de m'indiquer le jour de votre arrivée. Encore une fois, votre présence suffira, sans que vous vous imposiez aucun labeur. » Le saint ne pouvait résister à d'aussi pressantes sollicitations : le 12 juin il arrivait à Gragnano avec vingt missionnaires pour le seconder.

Quoi qu'en eût dit l'évêque, on ne se contenta pas de la présence du saint fondateur. C'est lui que le peuple voulait entendre, et il dut prêcher presque tous les sermons du soir. Les prêtres eux-mêmes désertaient les instructions spéciales qui leur étaient adressées pour courir aux prédications de l'homme de Dieu. La mission révolutionna la ville entière, et jusqu'aux malfaiteurs, qui s'y trouvaient

en grand nombre. Ils allaient déposer aux pieds de la Mère de Dieu pistolets et poignards, puis se confessaient avec toutes les marques du plus sincère repentir. Un de ces brigands redoutés, Clément Servillo, ne craignit pas de faire en présence de la ville entière amende honorable de ses crimes. Lorsque la procession se mit en marche vers l'endroit où l'on devait planter les croix de mission, Alphonse ordonna au fier bravo de porter sur ses épaules la plus lourde de ces croix. Servillo obéit avec la docilité d'un agneau. Le peuple versait des larmes en voyant cet homme féroce, vaincu par la grâce, marcher ainsi, chargé de sa croix, dans l'attitude du plus humble pénitent. « Ne pleurez pas, vous autres, disait-il, mais laissez-moi pleurer, moi qui porte tout le calvaire sur mes épaules. » Il voulait dire le poids énorme de ses péchés. Dans cette mission, on vit des voleurs restituer des sommes considérables, des débauchés notoires renoncer à leur vie scandaleuse, des jeunes filles en grand nombre consacrer à Dieu leur virginité, et les foules, autrefois indifférentes, s'adonner aux pratiques de la piété chrétienne.

Ainsi se termina cette campagne de l'année jubilaire, pendant laquelle les missionnaires du Très Saint-Rédempteur amenèrent aux pieds de Jésus des milliers de convertis. En revanche, Jésus conduisit aux pieds d'Alphonse des recrues inespérées qui doublèrent en deux ans, comme nous l'avons remarqué, le nombre de ses compagnons. Aux postulants énumérés ci-dessus se joignirent bientôt onze nouveaux compagnons, parmi lesquels des hommes de science et de vertu, comme les pères Rizzi, Cajone, Pentimalli, Cimino; et des saints, comme les pères Latessa et François del Corpo. Certes Dieu seul pouvait les arracher à la position qu'ils occupaient dans le monde pour les incorporer au pauvre petit institut. Jean Rizzi avait alors trente-neuf ans. Après avoir fait de brillantes études à Naples et à Rome, conquis les grades de docteur en droit et en théologie, professé douze ans toutes les sciences ecclésiastiques, créé à Campagna un séminaire modèle, et forcé l'admiration du peuple et du clergé, alors qu'il pouvait aspirer aux plus hautes dignités, Rizzi sentit naître en lui un invincible attrait pour une vie plus parfaite. Malgré les oppositions les plus vives de l'évêque, du clergé, de ses parents, de ses amis, il entra en 1750 au noviciat de Ciorani. Religieux exemplaire, missionnaire infatigable, apôtre du clergé, il travailla au salut des âmes durant vingt et un ans, et mourut en odeur de sainteté.

La vocation de François Pentimalli ne fut pas moins extraordinaire. Né à Sainte-Euphémie dans la Calabre, doué de grands talents,

docteur en droit, missionnaire et confesseur très estimé, François se sentait poussé par la grâce à tout quitter pour se faire religieux. A l'âge de trente-six ans, il s'embarqua pour Naples, afin de chercher dans cette ville un directeur qui lui fît connaître la volonté de Dieu et l'ordre dans lequel il devait entrer. Trois fois la tempête, ou plutôt le démon, le força de s'arrêter en route. Pentimalli se demanda si Dieu ne l'avertissait pas par ces contretemps de retourner chez lui et de travailler au salut des Calabrais, ses compatriotes, plus dénués de secours que les peuples des autres provinces. Un religieux qu'il consulta ne manqua pas d'interpréter en ce sens les bourrasques de la mer. Plus agité que les flots, François prit le parti de pousser jusqu'à Rome, afin de gagner l'indulgence du jubilé. Comme le navire s'arrêtait quelques jours à Naples, il entra dans une église pour prier Marie de venir à son aide. C'était un samedi, le jour des grandes faveurs. Après avoir épanché son cœur dans celui de sa Mère, François revint au but premier de son voyage, qui était de consulter sur sa vocation quelque directeur expérimenté. Il s'adressa tout d'abord à plusieurs religieux de renom, qui se trouvèrent trop occupés pour l'entendre. L'un d'eux lui dit, inspiré sans doute par son ange gardien : « Allez consulter le missionnaire Mathieu Testa; c'est lui qui vous mettra dans le bon chemin. » Mathieu Testa, le grand ami d'Alphonse, écouta charitablement le prêtre calabrais, puis lui remit une lettre. « Portez ces mots, dit-il, au père Alphonse de Liguori, qui, sur ma recommandation, vous recevra dans son institut; c'est là que Dieu vous appelle. » Comme si Dieu lui-même eût fait entendre sa voix, François se dirigea vers Ciorani, et fut admis au noviciat. Aussi pieux que savant, il devint un des grands missionnaires de la congrégation.

Les pères Cimino et Cajone durent, comme beaucoup d'autres, leur vocation au saint fondateur. Fabrice Cimino, dès sa plus tendre enfance, aspirait à la vie religieuse. La mission de Gragnano le décida, bien qu'âgé seulement de dix-sept ans, à entrer au noviciat de Ciorani. Ami d'Alphonse pendant toute sa vie, il devint, comme nous le verrons, la cause involontaire des tribulations qui l'assaillirent dans ses dernières années. Son contemporain au noviciat, le père Cajone, assistait à la mission de Troia en 1744. Docteur en droit, il exerçait alors la profession d'avocat. La céleste physionomie de notre saint, ses vêtements pauvres, sa parole apostolique, ravirent le jeune docteur. Les missionnaires quittèrent la ville, les années s'écoulèrent, mais l'avocat resta sous le charme des vertus d'Alphonse. Cinq ans après il devenait son enfant et bientôt l'un

de ses compagnons les plus dévoués. En même temps frappaient à la porte du noviciat un jeune prêtre et un vieillard déjà élevés à une haute sainteté. Le jeune prêtre, François del Corpo, paraissait n'avoir qu'un souffle de vie : aussi les consulteurs refusaient-ils de l'admettre. « Vous avez tort, dit Alphonse, c'est mieux qu'un ouvrier, c'est un saint de Dieu. » François vécut seize ans dans la congrégation, silencieux, mortifié, toujours uni à Dieu. Les miracles qui suivirent sa mort confirmèrent son héroïque sainteté. Le vieillard, Ange Latessa, avait soixante-trois ans. Chanoine, supérieur de séminaire, ermite au milieu du monde, il avait opéré, lui, des miracles de son vivant. Il implora comme une grâce d'entrer dans la congrégation pour y mourir. « Qu'il vienne, répondit le saint fondateur, il nous sera plus utile par ses exemples que d'autres par leurs travaux. » Le généreux vieillard subit les épreuves du noviciat avec la simplicité d'un petit enfant. « Je suis venu tard, disait-il aux jeunes clercs, mais je saurai bien vous rejoindre. » Après cinq mois de noviciat, il tomba malade, reçut les derniers sacrements, et se préparait, tout joyeux, à quitter la terre, quand il reçut du recteur majeur l'obédience de guérir. « Que voulez-vous, dit le moribond, il faut obéir. » A l'instant même la fièvre qui le consumait depuis plus d'un mois disparut complètement, à la grande stupéfaction des religieux et des gentilshommes accourus pour assister, disaient-ils, à la mort d'un saint. Le père Latessa vécut encore quatre ans, entouré de pénitents qui réclamaient ses prières et ses conseils[1]. »

Ce développement du noviciat, considéré par Alphonse comme une divine ratification de l'approbation apostolique, lui causa une des plus grandes joies de sa vie. Rentré à Ciorani, il se plaisait à cultiver ces âmes d'élite, destinées par Jésus-Christ lui-même à rendre efficace le sang de la rédemption. Son bonheur était de passer ses récréations entouré des novices, de leur parler de Dieu, de leur apprendre les cantiques qu'il composait en l'honneur de Jésus et de Marie, ou encore de lire avec eux quelque ouvrage spirituel. En cette même année 1750, il publia à leur intention ses *Avis sur la vocation religieuse*. Il y démontre l'excellence de l'état religieux et la nécessité de répondre à l'appel de Dieu, malgré les oppositions du monde et de la famille. Comme complément à cet ouvrage, il édita bientôt les *Encouragements aux novices pour les aider à persévérer*

1. A ces novices de l'année jubilaire, il faut ajouter, pour être complet, les pères Buscigno, Gaiano, Melaccio, Bonassissa, et le jeune Zabbata, qui mourut au studendat.

dans leur vocation. Ainsi fortifiés par cette nourriture substantiell par les pieuses conférences du père Villani, et par l'atmosphèı de sainteté qu'on respirait à Ciorani, les trente novices dont no avons donné les noms, à l'exception des trois venus de Rome, re tèrent fidèles à Dieu jusqu'à la mort.

CHAPITRE IV

LE PÈRE MUSCARI

1751-1752

Organisation des études. — Science et sainteté. — Le père Muscari professeur. — Grave déviation. — Deux camps au studendat. — Avertissement donné à Muscari. — Mort du diacre Petrosini. — Muscari entraîne quatre étudiants hors de l'institut. — Alphonse expulse Muscari. — Lettre admirable au renégat. — Repentir des déserteurs. — Une scène émouvante. — Alexandre de Meo remplace Muscari. — Sa science prodigieuse.

Il était décrété que le saint fondateur ne ferait jamais un pas en avant sans voir tout l'enfer déchaîné contre lui. Pendant qu'il se félicitait de voir une aussi nombreuse jeunesse enrôlée sous ses drapeaux, c'est par elle qu'il faillit périr.

Depuis le chapitre de 1749, Alphonse s'occupait très activement de l'organisation des études. Ayant passé sa vie dans les livres et cultivé tour à tour, et souvent en même temps, la poésie et l'éloquence, la philosophie et le droit, la théologie et la patristique, il voulait former ses disciples à sa ressemblance. Comme aucune de ses maisons ne possédait de revenus suffisants pour entretenir un grand nombre d'étudiants, il en forma trois groupes, les humanistes, les philosophes, et les théologiens, auxquels il assigna trois maisons distinctes. Avant de s'appliquer à l'étude des belles-lettres, les humanistes devaient posséder parfaitement la langue latine. « S'ils ne savent pas le latin, ils n'apprendront jamais rien, disait-il. » La langue grecque, et pour quelques-uns la langue hébraïque, formaient des cours accessoires. Deux années étaient consacrées à l'éloquence et à la poésie. On sait avec quelle ténacité le saint exigeait de ses missionnaires l'emploi du style simple et vraiment apostolique ; mais il prétendait que pour parler simplement il fallait posséder à fond l'art de la rhétorique. « Celui qui l'ignore, disait-il encore, ne fera que des sermons insipides et sans

charme. » Il ne condamnait pas dans les jeunes gens la toilette un peu trop élégante de leurs exercices littéraires. « Pendant les études, aimait-il à répéter, il faut mettre dans ses compositions le plus d'art possible. On en rabattra toujours assez, parce qu'il en coûte moins pour descendre que pour monter. J'aime qu'on fasse les choses avec goût et selon les règles. Plus tard il sera facile de s'habituer au style apostolique et d'accorder les préceptes de l'art avec la dignité de la parole de Dieu. » Le cours de philosophie, auquel s'ajoutaient des leçons d'histoire ecclésiastique, durait deux années. Alphonse donnait pour règle aux professeurs d'enseigner les questions substantielles sans s'arrêter aux subtilités et aux vaines disputes de l'École. Quant à la théologie, la science par excellence, les étudiants devaient y consacrer cinq années, trois à la théologie dogmatique et deux à la théologie morale. En dogmatique, sauf sur certaines questions particulières, les professeurs devaient suivre les doctrines de saint Thomas; en morale, la diversité des opinions, que le fondateur trouvait d'ailleurs ou trop laxistes ou trop rigides, lui fit entreprendre de reviser et de réformer les décisions des casuistes d'après un système mitoyen auquel il travailla vingt ans. Vu l'importance de cet enseignement pour des ouvriers évangéliques occupés sans cesse à diriger les consciences, il préposait à ce cours des hommes d'âge, de jugement et d'expérience [1], ou même se constituait le professeur de ces jeunes gens qui « seront bientôt, disait-il, autant de juges dont les décisions sans appel auront force de loi. »

Avare de son temps jusqu'au scrupule, Alphonse ne cessait de recommander aux étudiants de ne pas perdre une minute de leur journée. Afin de les exciter au travail, il les obligeait de temps en temps à soutenir une thèse devant la communauté. Parfois même à ces petits tournois théologiques on invitait certains prêtres séculiers et réguliers, les plus capables d'argumenter contre les défenseurs. Les humanistes avaient aussi leurs académies littéraires, dans lesquelles ils lisaient des compositions latines, grecques, voire même hébraïques. On voit par ce simple exposé que le saint attachait une souveraine importance à la formation des jeunes gens. Aussi ne pouvait-il souffrir qu'on traitât ses sujets d'i-

1. Saint Alphonse défendait aux lecteurs de dicter leurs cours. « Ces dictées, disait-il, prennent beaucoup de temps et détruisent la santé des élèves. » Il aurait volontiers, comme un supérieur de séminaire, fait cet argument aux professeurs mécontents de tous les manuels imprimés : « Si votre cours vaut mieux que les autres, faites-le imprimer; s'il ne vaut pas mieux, contentez-vous d'expliquer ceux qui sont imprimés. »

gnorants, d'hommes appliqués au ministère sans études suffisantes. « Plût à Dieu, répondait-il à ces savants trop contents d'eux-mêmes, plût à Dieu que dans tous les ordres religieux les études fussent organisées comme elles le sont dans notre institut [1] ! »

Il est certain toutefois que, tout en exigeant la science, Alphonse réprouvait les études vaines ou simplement curieuses, lesquelles servent plus à contenter l'amour-propre qu'à procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes. Volontiers il eût fait sien l'adage de saint Bernard : « Il y en a qui étudient pour savoir, et c'est de la curiosité ; d'autres pour se faire un nom, et c'est une honteuse vanité ; d'autres pour se sanctifier et sanctifier les autres, et c'est de la charité [2]. » Conformément au principe de l'apôtre saint Paul, il exigeait la sobriété jusque dans l'amour de la science. « La discrétion est une vertu, disait-il, et l'excès d'ardeur est un vice. Au cours des études, les jeunes clercs doivent observer ces trois règles : n'étudier que ce qu'il importe de savoir ; ne pas faire parade de ce que l'on sait, encore moins de ce que l'on ignore ; avant tout s'efforcer de croître en vertu, et principalement en humilité. » Quand les maîtres sortaient du cadre d'études tracé par la règle, il ne manquait pas de les y faire rentrer. « J'entends dire à demi-voix que le père de Meo se lance dans les hautes mathématiques. Je veux qu'on s'en tienne aux éléments d'arithmétique et de géométrie. Mabillon lui-même, le prince des érudits, interdit aux religieux ces études oiseuses. Le cours complet de philosophie doit s'achever en deux ans. Je vois avec peine qu'on sacrifie à l'esprit de vanité, à la recherche d'une érudition dont nous n'avons que faire, et cela au détriment des études sérieuses. »

Au fond, la grande crainte d'Alphonse, c'était que la passion de l'étude ne l'emportât sur l'amour de la vertu. Il se réjouissait de voir ses jeunes gens progresser dans la science, mais bien plus de constater leurs progrès dans la sainteté. « La vraie sagesse, leur répétait-il souvent, consiste à connaître Jésus-Christ, et la science ne doit servir qu'à nous faire trouver Dieu. L'ouvrier évangélique doit étudier, mais aussi se persuader que Jésus-Christ lui demande avant tout de se sanctifier. Étudiez donc, mais uniquement pour plaire à Dieu : autrement votre science ne servira qu'à vous préparer des tourments en purgatoire, et peut-

1. Lettre du 5 mai 1776 au prêtre Vincent de Maio.

2. *Sunt qui student ut sciant, et curiositas est; ut sciantur, et vanitas est; ut ædificent et ædificentur, et caritas est.*

être en enfer. La gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà vot point de mire. » Ce but principal, il voulait l'atteindre coûte qu coûte. Pour empêcher toute déviation, la direction du studend appartenait au préfet des jeunes clercs, dont le rôle, exclusive ment spirituel, était de faire prédominer sur toutes les sciences grande science de la sainteté et de réfréner au besoin les tenda ces contraires.

Telles étaient les idées d'Alphonse sur les études quand, ap le chapitre de 1749, il confia, comme nous l'avons dit, les jeu gens au père Muscari, qui paraissait par sa science et son ex rience le plus capable d'ouvrir leur intelligence. Nouveau ve il n'avait pas eu le temps de se pénétrer de l'esprit de la c grégation, mais son attachement à l'institut et son estime de règle témoignaient suffisamment de ses bonnes dispositi D'ailleurs il y avait à côté de lui deux hommes sur lesqu Alphonse pouvait compter absolument, le père Fiocchi, recteur Nocera, jeune encore, mais aussi sage que vertueux, et le préf des étudiants, le pieux Mazzini, dont la main douce et ferme gu derait, pensait-il, le professeur et les élèves. Ceux-ci au nomb de douze, la plupart très intelligents, aspiraient à la science, ma comme moyen de s'unir plus parfaitement à Dieu. Ils avaient ap pris d'Alphonse que toute connaissance doit se changer en amour témoin ce règlement du père Tannoia : « L'étude, d'après sain Thomas, étant une partie de l'oraison, l'objet principal de mo application sera Jésus crucifié, afin d'apprendre de lui la dou ceur et l'humilité, ainsi que la force et la patience. Dans mes doutes et difficultés, je recourrai à Jésus crucifié, au seul maître qui donne la solution des questions insolubles. Toute la science devant être ordonnée par rapport à cette science de la croix, l'unique but de ma vie, je dois m'y appliquer avec mesure et discrétion, autan seulement que le prescrit la règle et que l'exige la gloire d Dieu. Toutes mes affections seront ainsi informées par l'obéis sance et la charité, *quod est vinculum perfectionis.* » Ainsi ré glaient leur vie, d'après les enseignements d'Alphonse, Tannoi Alexandre de Meo, et les anciens qui allaient terminer leurs étud sous la direction de Muscari. Quant aux plus jeunes, pleins d talent et de ferveur, Spera, Siviglia, Cacciatore, ils ne deman daient qu'à continuer au studendat la douce et sainte vie du novi ciat.

Tout d'abord, Muscari se mit avec joie au pas de la communaut Les exercices religieux enthousiasmaient son âme ardente, et

croyait avoir trouvé le paradis. Mais ce beau feu ne dura guère. Après quelques mois, la ferveur diminua, l'inflexible règle parut gênante, et l'ancien habitué des palais de Rome trouva la vie de cellule un peu monotone. Au commencement de 1750, il s'en fallut de peu qu'il ne suivît le jeune de Rosa, son disciple, lequel quittait l'institut par raison de santé. « Muscari a été bien tenté de nous abandonner, écrivait le père Cafaro, et je me suis vu par là-même en grand danger de reprendre le professorat; mais, grâce à Dieu, il a retrouvé son calme et continue ses leçons ». Le calme de Muscari n'était qu'apparent. Pour se distraire de ses noires idées, il se jeta dans l'étude avec passion, et n'eut pas de peine à inspirer sa passion à des élèves qu'il électrisait tous les jours, par sa science et son éloquence. Sortant des bornes tracées par Alphonse, il transforma son modeste studendat en école de haute philosophie. Tous les mois ou tous les quinze jours, il convoquait à des thèses publiques des docteurs et des maîtres en saint Thomas, ce qui attirait un grand concours de peuple au couvent de Pagani. On y admirait les élèves, et plus encore l'illustre maître. Les jeunes pères se félicitaient de ces succès et de la célébrité qui en reviendrait à l'institut; mais Alphonse, Mazzini et les anciens blâmaient ces excès qui leur semblaient très préjudiciables non seulement à l'humilité mais à la piété des jeunes gens. On invita donc Muscari à restreindre ses leçons aux limites tracées par la règle.

Dès lors le professeur eut moins d'estime pour ces religieux terre à terre qui l'empêchaient de prendre son essor, et pour cette règle qui lui coupait les ailes. Ces exercices de piété et d'humilité, au nom desquels on immolait la grande science, lui parurent méprisables. Bientôt il s'oublia jusqu'à critiquer divers points de l'observance, et même jusqu'à traiter de mômeries ridicules certaines pratiques d'humilité, comme de baiser la terre au réfectoire, de manger à genoux, de se tenir quelque temps les bras en croix avant de prendre son repas. Le basilien se retrouvait sous l'habit du rédemptoriste, et bientôt le professeur se donna des airs de réformateur, au grand scandale des élèves, du moins des plus anciens, qui dénoncèrent au père Mazzini les étranges allures de leur maître. Mazzini lui fit des représentations sérieuses, mais, bien loin de reconnaître ses torts, Muscari se répandit en invectives contre les rapporteurs. Il prétendit même, saint Thomas à la main, que nul n'avait le droit de le dénoncer à l'autorité avant de l'avoir averti en secret. Selon lui, les règles de la correction fraternelle s'imposaient à tous, maîtres et disciples; comme si l'on n'était

pas tenu de dénoncer un scandale public auquel les supérieurs sont seuls à même de porter remède! Informé du désaccord qui existait entre le préfet et le professeur, Alphonse recommanda la prudence à Mazzini et s'efforça de faire revenir Muscari à de meilleurs sentiments. Par amour pour la paix, il éloigna même de Pagani le père Mazzini, afin d'ôter au professeur tout prétexte de mécontentement ou de plainte.

Muscari n'était pas homme à s'arrêter à moitié chemin. Débarrassé d'un censeur qu'il redoutait, il se laissa dominer complètement par la fougue de son caractère. Ses idées extravagantes et subversives, discutées avec acharnement par ses élèves, divisèrent ceux-ci en deux camps. Les jeunes, fascinés par les talents de leur maître, s'attachèrent à lui sans réserve; les anciens, à la tête desquels se trouvait le célèbre Alexandre de Meo, le combattirent avec vigueur. C'était la guerre dans cette maison où la charité n'avait jamais reçu la moindre atteinte. Un saint jeune homme, le diacre Petrosini, alors gravement malade, se vit obligé en conscience d'avertir le recteur majeur du péril que courait l'institut, dont les règles et coutumes étaient chaque jour dénigrées et battues en brèche. Alphonse comprit alors que les concessions ne servent trop souvent qu'à empirer le mal auquel on voudrait remédier. Il appela le père Muscari à Ciorani sous prétexte de donner la retraite aux ordinands, et lui enleva sa charge de professeur, ce qui exaspéra le coupable. Au lieu d'accepter docilement les volontés de son supérieur, il réclama contre une décision qu'il qualifiait d'arbitraire; mais alors le saint fondateur, décidé à en finir, lui laissa le choix entre l'obéissance ou l'expulsion. Après avoir réfléchi toute une nuit sur cette alternative, Muscari annonça qu'il donnerait les exercices aux ordinands, mais qu'aussitôt après il quitterait la congrégation.

Cette résolution, bientôt connue, mit en émoi toute la maison. On appréciait à Ciorani les talents et les mérites de l'illustre professeur, tandis que ses méfaits restaient pour presque tous un mystère caché. Ceux même qui connaissaient plus ou moins ses torts excusaient ses intentions, et faisaient observer au recteur majeur que les étudiants, très impressionnables, avaient sans doute exagéré les actes ou mal interprété les paroles de leur maître. « De concert avec le père Fiocchi, raconte Tannoia, je pris, moi aussi, sa défense. Les pères Villani et Cafaro, occupés à prêcher la mission dans un village voisin, intercédèrent avec nous en sa faveur. Alphonse resta inflexible jusqu'au jour où le coupable,

rentrant en lui-même, vint se jeter à ses pieds et lui demanda pardon de sa faute. Croyant à sa sincérité, non seulement il consentit à oublier le passé, mais pour ne pas discréditer devant le public un homme à qui l'institut avait tant d'obligation, il lui rendit sa chaire : excès de bonté dont il ne tardera pas à se repentir, car, avec des hommes de cette trempe, si l'on peut obtenir une trêve, on n'arrive jamais à une paix définitive.

Cela se passait en décembre 1750. Muscari reprit ses leçons, mais avec tant de prudence qu'on le crut absolument converti. Les étudiants du reste s'occupaient moins de son retour à Pagani que du départ prochain d'un des leurs pour le ciel. Le diacre Thomas Petrosini, celui-là même qui avait attiré l'attention d'Alphonse sur les agissements du professeur, épuisé par de continuels vomissements de sang, allait rendre sa belle âme à Dieu. « Employez tous les moyens pour le guérir, disait un jour Alphonse au père Fiocchi, car je donnerais volontiers ma vie pour sauver la sienne. Je suis un être inutile, tandis que lui procurerait à Dieu une grande gloire. » Le saint jeune homme prenait tous les remèdes qu'on lui donnait, mais sans se faire aucune illusion sur son sort. A chaque vomissement de sang, il s'écriait : « Paradis, paradis! » avec une joie indicible. Ses parents habitaient Pagani. Un de ses frères voulait à toute force le reconduire dans sa famille sous prétexte qu'il y serait mieux soigné. « Jamais! répondit-il, je suis venu pour mourir dans la congrégation, et maintenant que Dieu me fait cette grâce, vous voulez me la ravir!.. » On lui disait de commencer une neuvaine au père Sportelli pour obtenir sa guérison : « Non, dit-il, je veux que mon tombeau soit à côté du sien, sans qu'il y ait personne entre nous deux. » Un père travaillait à suspendre une image de Marie devant le malade : « Ne vous donnez pas tant de peine, dit-il en souriant, je l'ai dans mon cœur. » Il avait reçu les derniers sacrements et attendait la mort avec une sérénité toute céleste quand le père Muscari vint le voir une dernière fois : « Mon cher frère, lui dit-il tout ému, quels sont donc les sentiments que Dieu vous inspire en ces derniers jours de votre pèlerinage? » Le malade attacha sur lui ses yeux mourants : « Mon père, répondit-il d'un ton grave, qu'il est doux, oh oui qu'il est doux de mourir dans la congrégation! » Le professeur s'éloigna, emportant cette flèche dans son cœur. Peu après survint un père qui demanda au pauvre moribond comment il allait : « Mon père, murmura-t-il en souriant, encore quelques coups de rames, et nous entrons dans le port. » Aux funérailles, Muscari aperçut le frère du défunt

qui pleurait à chaudes larmes. Il s'approcha et lui dit à l'oreille « Cessez de pleurer, Thomas est bien sûr allé au ciel sans passer par le purgatoire. »

Hélas! ni les remontrances de ses supérieurs, ni les suprêmes avertissements de son élève, tout heureux de mourir dans la congrégation, ne parvinrent à briser l'orgueil de Muscari. Ses murmures, ses critiques, ses emportements se renouvelèrent avec plus d'âpreté que jamais. Six mois après son retour à Pagani, il avait si bien perverti ses adhérents et révolté ses contradicteurs qu'il n'était plus possible de tolérer au studendat ce brandon de discorde. Cette fois, il fallait l'écarter d'une manière définitive. Pour y réussir tout en ménageant son amour-propre et sa réputation, le saint résolut de l'employer à l'exécution d'un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Il s'agissait d'établir dans la capitale du monde chrétien une maison de l'institut. Déjà, pendant son long séjour à Rome, le père Villani avait négocié, mais sans succès, cette grave affaire. Depuis l'approbation des règles, Alphonse, craignant avec raison de se voir refuser à tout jamais l'*exequatur* du bref pontifical, désirait de plus en plus fonder une maison hors du royaume de Naples, afin de s'y réfugier, lui et les siens, en cas de dissolution. Il décida donc, au mois de septembre 1751, d'accord avec ses consulteurs, que les pères Muscari et Tortora seraient envoyés à Rome pour y établir une résidence. Tout à l'espoir de se retrouver au milieu de ses amis, Muscari accepta de grand cœur la mission qui lui était confiée. Déjà Alphonse avait prévenu le père Sanseverino, l'ami fidèle de l'institut, de l'arrivée de ses mandataires; déjà l'on faisait les préparatifs du départ, qui devait s'effectuer le 16 octobre, quand une nouvelle incartade ou plutôt une trahison de Muscari fit avorter ce projet de fondation.

Les premiers moments d'allégresse passés, l'illustre professeur s'était pris à penser que peut-être on ne l'envoyait à Rome que pour l'éloigner du studendat. Ses jeunes disciples, furieux de se voir privés d'un maître dont ils s'étaient infatués, ne manquèrent pas de le confirmer dans ce soupçon. Il en conçut une telle irritation que, pour se venger, il ne craignit pas de proposer à quatre d'entre eux, Adinolfi, Spera, Cacciatore et Siviglia, de le suivre pour créer un institut plus grandiose et plus utile à l'Église. Outre les missions dans les pays chrétiens, les futurs Muscaristes devaient prêcher l'Évangile aux idolâtres, convertir la Chine, et sanctifier la Mongolie. Quant aux pères du Très Saint-Rédempteur,

sans avenir, sans horizon, ils étaient évidemment condamnés à végéter et puis à disparaître. Fascinés, les quatre étudiants se voyaient déjà, comme autant de Xavier, naviguant sur les grands fleuves ou chevauchant dans les steppes sans fin de l'Orient. Mais ni le professeur ni ses adeptes ne pouvaient quitter l'institut sans obtenir préalablement la dispense de leurs vœux; et, pour obtenir cette dispense, il fallait présenter des raisons canoniques. Non moins rusé que violent, Muscari composa un mémoire rempli d'imputations calomnieuses et le fit signer par ses quatre révoltés, avec l'intention de s'en servir en temps opportun pour appuyer le réquisitoire qu'il comptait dresser contre l'institut. Éclairé par ce document, le souverain pontife ne refuserait certainement pas de le dispenser, lui et ses adhérents, des vœux qui les liaient à la congrégation.

Tels étaient les calculs de Muscari, mais il oubliait que la Providence prend souvent le parti des simples contre les fourbes. Le 11 octobre, cinq jours avant la date fixée pour le voyage de Rome, Alphonse appela subitement tous les étudiants à Ciorani, non qu'il eût vent du complot, mais uniquement pour leur fournir pendant leurs vacances une distraction agréable. Ils se mirent en route le 12, les uns gais et contents, les autres assez morfondus de devoir quitter leur cher maître au moment où ses conseils leur étaient absolument indispensables. L'un des conjurés, Adinolfi, avait révélé confidentiellement à un de ses amis son intention de quitter la congrégation. Quelques heures après l'arrivée des étudiants, le recteur majeur, mis au courant de ce secret, fit appeler Adinolfi pour l'aider à combattre la tentation. Dès la première ouverture, celui-ci, se sentant deviné, déclara que rien au monde ne le ferait renoncer à sa décision. Et comme Alphonse lui demandait la raison d'un si brusque changement, il se répandit en récriminations, laissant échapper, sans le vouloir, des phrases assez compromettantes pour Muscari. « Oh! le traître! s'écria le saint fondateur, c'est donc lui qui t'a tourné la tête! » Vainement il essaya de vaincre l'obstination de ce malheureux, il ne put que le supplier de penser à son âme et à l'abîme dans lequel il allait se précipiter.

Sous l'impression du danger que courait l'institut, Alphonse convoqua le soir même les membres de son conseil présents à Ciorani, et leur annonça, qu'au lieu d'envoyer Muscari à Rome, il allait immédiatement l'expulser. Les consulteurs, stupéfaits, se récrièrent vivement. Si le professeur nuisait aux jeunes gens, ne suffirait-il

pas, pour remédier au mal, de l'écarter de Pagani? D'ailleurs pouvait-on expulser un consulteur général sans un vote de tout conseil, dont la plupart des membres étaient absents? Les membres du conseil n'ayant que voix consultative, répondait le saint, recteur majeur n'est nullement obligé de connaître leur opinion pour agir. La prière du soir vint terminer cette discussion, dont conclusion fut ajournée.

Le lendemain une scène violente, qui mit la désolation dans toute la maison, éclaira la conscience des consulteurs. L'oraison du matin était à peine achevée, qu'Adinolfi et ses trois complices, le bâton à la main, le manteau sous le bras, se présentèrent au recteur majeur et lui demandèrent audacieusement la dispense de leurs vœux. Alphonse et ses consulteurs n'en pouvaient croire leurs oreilles. Ému d'une tendre compassion pour ces jeunes égarés, victimes d'une odieuse perfidie, le bon père s'efforça de leur faire comprendre le piège tendu à leur inexpérience; il les supplia d'avoir pitié de leur âme; il alla jusqu'à se mettre à genoux devant eux pour les conjurer en sanglotant de ne pas briser le cœur du père qui les avait tant aimés: « Quel mal vous ai-je donc fait? s'écria-t-il, quel mal vous a fait la congrégation? » Tous les témoins de cette scène fondaient en larmes; eux seuls restèrent froids et insensibles. Aux supplications d'Alphonse ils répondaient par des déclamations pleines de fureur contre l'institut. On leur proposa de faire au moins quelques jours de retraite avant d'en venir à cette résolution extrême, mais ils répétèrent avec insolence qu'ils entendaient partir sans aucun délai, et que, si on ne leur ouvrait la porte à l'instant, ils iraient se plaindre au roi de la violence qui leur était faite. Les voyant absolument aveuglés, Alphonse les congédia, et tous les quatre, comme poussés par le démon, reprirent le chemin de Nocera pour s'entendre avec leur séducteur sur ce qu'ils avaient à faire. Mais en même temps un courrier, expédié par Alphonse, enjoignait au père Fiocchi de signifier à Muscari, immédiatement et en quelque lieu qu'il se trouvât, son exclusion de la congrégation.

A l'arrivée du courrier, Muscari ne se trouvait pas à la maison. Il était allé, en compagnie du père Tortora, son futur socius à Rome, faire ses adieux à l'évêque Volpe. Sans attendre son retour, le père Fiocchi se fit accompagner du père de Robertis, et tous deux marchèrent à sa rencontre. Bientôt ils le virent sortir du palais de l'évêque et se diriger vers la maison. Le père Fiocchi l'arrêta, mais il n'osa lui intimer le décret d'expulsion. « Vous devez savoir, lui dit-il, pourquoi quatre étudiants ont demandé leur dispense. — Je

ne sais rien, répondit Muscari, du moins que je puisse vous dire. — Si vous ne pouvez rien me dire, reprit Fiocchi, allez de ce pas à Ciorani vous justifier auprès du recteur majeur. — Très bien, fit Muscari sans se déconcerter. » Et il prit aussitôt le chemin de Ciorani; mais, se voyant découvert par la sortie prématurée de ses quatre complices, il n'eut garde d'aller trouver Alphonse. Arrivé à *Mater Domini,* localité où se trouvait le monastère des basiliens, il renonça de lui-même à ce nom de rédemptoriste si vivement ambitionné par lui et reprit l'habit de saint Basile. On trouva dans le tiroir de sa table à Nocera le mémoire calomniateur qu'il voulait présenter au pape comme pièce justificative de son indigne conduite avec la congrégation. Évidemment la Providence précipita les événements pour détruire cette trame si habilement ourdie. Mandés à Ciorani sans que nul l'eût prévu, les jeunes gens avaient inconsidérément demandé leur dispense, au lieu d'attendre, pour faire cet éclat, que Muscari fût à Rome. D'un autre côté, si Alphonse n'eût pas ordonné au père Fiocchi de signifier au coupable le décret d'expulsion « immédiatement et en quelque lieu qu'il se trouvât », celui-ci, rentré à la maison, emportait son fameux mémoire, signé de ses quatre complices. Au lieu de prouver sa criminelle perfidie, cette pièce, commentée par lui, aurait pu lui servir à justifier ses prétendus griefs contre l'institut.

De son couvent le renégat écrivit au saint fondateur pour se plaindre des accusations qu'on avait portées contre lui. Était-il responsable du départ des quatre étudiants? On allait jusqu'à prononcer, en parlant de ses actes, le mot de trahison, ce qui lui semblait une indignité. Il finissait par réclamer ses hardes et ses livres. Alphonse lui répondit de manière à lui fermer la bouche, mais en même temps à ouvrir son cœur au repentir, pour peu qu'il lui restât de conscience et d'honnêteté. « Mon cher Joseph, lui disait-il, voici deux nuits que je ne puis trouver le sommeil ni recouvrer la paix en pensant au mal immense que vous avez fait à cette pauvre congrégation, si aimée de vous avant que vous en fissiez partie, et depuis l'objet de votre haine. Que ces jeunes gens eussent perdu leur vocation à cause de vous, moi non plus je ne pouvais me le persuader; mais, après les avoir entendus, après les renseignements que je viens de recevoir, c'est un fait qui s'impose à mon esprit. Inutile de descendre à des détails qui ne pourraient que vous froisser. Mon cher Joseph, vous savez combien je vous ai aimé et estimé avant que vous fussiez des nôtres; vous savez ce que j'ai fait ensuite pour vous accorder les chétifs honneurs dont dispose notre petite con-

grégation; comment je vous confiai, dès le principe, le trésor plus précieux de l'institut, je veux dire nos jeunes gens; comment, pour vous épargner tout désagrément, j'éloignai de Nocera le père Mazzini, dont les grandes vertus sont appréciées de tous; enfin comment je vous maintins dans votre charge de lecteur et même de préfet, malgré mes craintes. J'avais tort de craindre, disiez-vous, je vous blâmais pour des riens! Pour des riens, hélas! qui aboutissent à la ruine de ces quatre pauvres jeunes gens, transformés tout à coup, d'innocents agneaux en véritables furies. Hier matin j'allai jusqu'à me prosterner à leurs pieds, les suppliant avec l'affection la plus tendre de différer au moins leur départ, car je les aimais comme la prunelle de mes yeux, ces quatre jeunes gens qui jusque-là s'étaient conduits comme des anges. Eh bien, hier matin, mon cher père, vous eussiez vous-même été scandalisé si vous aviez vu avec quelle arrogance ils me parlaient et quelles injurieuses menaces ils proféraient contre la congrégation, jusqu'à me dire qu'ils me dénonceraient au roi pour avoir voulu les retenir par force. Ils se sont consacrés librement à Jésus-Christ, et je leur fais violence parce que je ne les aide pas, en les déliant de leurs vœux, à manquer de parole à Jésus-Christ! parce que, plein de compassion pour leur faiblesse, je ne travaille pas avec Satan à leur faire perdre leur vocation!

« Mais c'est assez. Je ne veux point vous importuner davantage, car je sais que chacune de mes paroles vous afflige. Laissez-moi vous dire seulement que ni moi ni la congrégation ne méritions de votre part un pareil traitement. Je vous pardonne cependant et je prie Jésus-Christ de vous pardonner, parce que je n'ai point cessé de vous aimer. Si vous ne reconnaissez point maintenant la faute que vous avez commise et le tort que vous avez fait à la congrégation et à ces pauvres jeunes gens, un jour viendra, je l'espère, où la Madone vous les fera comprendre et pleurer comme il convient.

« On a dit, mon révérend père, que vous aviez trahi la congrégation. Vous vous plaignez de cette parole comme d'une injure; mais cette parole n'est-elle pas la constatation d'un fait dont les pierres elles-mêmes rendraient témoignage? Vous m'avez écrit que, loin de nuire à la congrégation, vous prendriez à tâche de favoriser ses intérêts. Cela je l'espère, et j'ose vous prier de ne point nous nuire si vous ne voulez grandement déplaire à Jésus-Christ. Vous savez que nous passons notre vie à travailler et à souffrir pour Jésus et les pauvres âmes; vous le savez, mais je crains que

dorénavant le démon ne vous fasse regarder ce nom de la congrégation comme un nom odieux, et ne vous pousse à nous discréditer pour justifier votre conduite. N'écoutez pas ces mauvaises inspirations, mon cher Joseph, je vous le dis en toute affection et les larmes aux yeux, espérant encore que vos préventions contre moi et contre nos pères les plus respectables se dissiperont bientôt, et qu'alors vous témoignerez à notre congrégation votre affection des anciens jours.

« Quant à vos livres et aux autres objets qui vous appartiennent, soyez sans crainte, ils vous seront renvoyés. Ah! don Joseph, ce ne sont pas vos biens, c'est vous que nous avons aimé et désiré; ce ne sont pas vos biens, c'est vous-même que nous regrettons en ce moment, car, je le répète, je vous aime encore, et dans le passé vous savez combien je vous ai estimé et aimé. »

Nous ne savons quelle impression fit sur le cœur de Muscari cette lettre si vraie et si touchante, mais elle ne l'empêcha pas de continuer ses méfaits. En passant à Naples, il se rendit au couvent des « Chinois » pour faire visite au frère d'une de ses victimes, jeune prêtre qui se destinait aux missions étrangères et que le père Fatigati, successeur de Mathieu Ripa, considérait comme son meilleur sujet. Muscari lui annonça avec emphase son projet de fonder à Rome une société de missionnaires pour les pays infidèles. Les jeunes gens qui l'accompagnaient, entre autres le frère du jeune prêtre, allaient frayer la route et cueillir les premiers la palme du martyre : pourquoi ne pas s'unir à eux et partager leur bonheur? Le jeune prêtre, séduit par ces belles paroles, quitta le collège de la Sainte-Famille pour se joindre à la petite troupe. Aussitôt, Muscari s'embarqua pour Rome, annonçant à ses futurs apôtres qu'il les manderait en temps opportun. Mais, avant d'entrer dans la ville éternelle, il avait déjà renoncé à son chimérique projet, et jamais plus les pauvres abandonnés n'entendirent parler de lui. Spera, confus et repentant, n'avait pas attendu cette déconvenue pour rentrer au bercail. Siviglia demanda quelques mois pour examiner plus sûrement sa vocation, puis revint se jeter aux pieds d'Alphonse qui, en raison de sa jeunesse, consentit à le recevoir encore. Cacciatore resta toujours attaché à la congrégation, qu'il servit longtemps en qualité d'auxiliaire. Il fit même, après de longues années, des démarches pour obtenir sa réintégration, mais on ne voit pas qu'elles aient abouti. Quant à Adinolfi, il resta dans le monde, qu'il édifia par ses vertus.

Le saint fondateur n'était pas sans crainte au sujet de Muscari.

Il écrivit au père Sanseverino, son ami et son agent à Rome, d'avoir l'œil sur le transfuge, et de supplier le cardinal Boschi, grand pénitencier, de ne pas accorder la dispense de leurs vœux aux sujets révoltés. « Soyez tranquille, lui répondit bientôt Sanseverino. Boschi m'a promis de ne jamais accorder de dispense sans s'être entendu préalablement avec Votre Paternité. Quant à Muscari, je saurai au besoin lui fermer la bouche. Je lui ai rendu un service auprès de la congrégation des évêques et réguliers, et depuis je ne l'ai pas revu. C'est un homme qui n'est plus à craindre. » L'ambitieux basilien rentra dans son ordre, où il retrouva bientôt ce qu'il cherchait : des honneurs et des dignités. Un basilien de *Mater Domini* étant venu faire une visite de condoléance à propos des événements de Pagani, Alphonse lui dit : « Muscari nous a fait pleurer, mais un jour viendra où il vous fera aussi verser des larmes. » Cette prophétie s'accomplit bien vite. Le turbulent religieux profita de son influence à Rome pour diviser les abbayes du royaume d'avec celles des États pontificaux et se faire nommer abbé perpétuel de l'abbaye de Rome ainsi que visiteur inamovible de toutes les abbayes des États. Il paraît toutefois avoir conservé certains rapports avec Alphonse, car le saint fondateur continua de lui adresser ses ouvrages. On trouve même à la suite d'une de ses dissertations théologiques une lettre de Muscari, très élogieuse pour l'auteur [1].

Il est facile d'imaginer la désolation qui régnait dans la maison de Ciorani après la sortie des quatre déserteurs. Mais à peine eurent-ils franchi le seuil de la porte qu'Alphonse dit à toute la communauté rassemblée : « Nous allons réciter l'*Agimus tibi gratias* et un *Ave Maria* à notre bonne mère Marie. Dieu nous délivre de ces malheureux qui ont bu le poison de la révolte. » Et il récita ces prières d'action de grâces au milieu de ses frères. « Il voulut même, ajoute un étudiant, que nous fissions récréation le lendemain, car, s'il était juste de nous attrister à cause de la perte de nos compagnons, nous avions grande raison de nous réjouir de ce que Dieu avait sauvé la congrégation. » Le lendemain, pour terminer ce jour de récréation, Alphonse réunit les pères, les étudiants, les frères à la chapelle, et leur annonça que, dans le but de s'attacher à Dieu et à la congrégation plus étroitement que jamais, ils allaient tous, à com-

1. Muscari écrivit lui-même plusieurs ouvrages contre les jansénistes, le synode de Pistoie et l'évêque Scipion Ricci. Son œuvre principale est intitulée : *La fede ed il cristianesimo alla moda filosofico-teologica e galante del corrente secolo* (Roma, 1790, in-8°). Le savant basilien mourut en 1792, cinq ans après saint Alphonse.

mencer par lui, renouveler l'acte de leur profession religieuse. Dans un discours plein d'une paternelle tendresse, il leur parla du malheur de perdre la vocation. « Dieu châtie dès cette vie, leur dit-il, ceux qui lui tournent le dos. Le remords de la conscience ne cessera de les tourmenter jusqu'à leur mort. Et combien brûlent en enfer pour avoir perdu leur vocation! Lorsqu'un anneau de la chaîne des grâces se rompt, tout est perdu. Mes chers frères, ajouta-t-il, je vous recommande surtout de ne point tenir votre conscience fermée à vos supérieurs. Si ces malheureux qui viennent de nous quitter avaient manifesté leurs tentations, ils en auraient triomphé. Le démon se cache sous un voile trompeur : si nous voulons éviter les pièges qu'il nous tend, découvrons aussitôt nos tentations à ceux qui sont chargés par Dieu de nous éclairer et de nous défendre. » Il insista ensuite sur l'oraison et sur la nécessité de ne pas sacrifier la prière à l'étude. N'était-ce pas cet amour démesuré de la science qui avait causé tout ce mal? « Je ne m'affligerai pas, dit-il, de vous voir retrancher quelque chose à l'étude pour le donner à l'oraison. Nous avons encore plus besoin de sainteté que de science. Appelés à secourir les pauvres âmes abandonnées, si nous ne sommes pas des saints, nous nous exposerons au péril de tomber dans mille imperfections et mille découragements. » Il les exhorta enfin à réitérer sans cesse, dans les oraisons prescrites par la règle, l'offrande de leur cœur à Dieu et à se jeter aveuglément dans ses bras divins lorsque survient la tentation, car le démon ne parviendra jamais à détacher de Dieu une âme qui s'abandonne entièrement à lui. » Après ces conseils pleins d'à-propos, lui-même renouvela ses vœux devant toute la communauté, puis ses compagnons, profondément émus, vinrent l'un après l'autre réciter à ses pieds la formule de leur oblation. « On eût dit, à nous voir tous rayonnants de joie, écrit l'étudiant Caprioli, que la congrégation prenait naissance une seconde fois. Pour ma part, je ressentis moins d'émotion le jour de ma profession que dans cette soirée bénie du 16 octobre. Et tous nous éprouvions les mêmes sentiments parce que se ravivait en nous cet antique esprit de charité que les intrigues et les dissimulations du moine basilien avaient un instant altéré. Quand notre cher frère Spera, déjà revenu au bercail, se jeta aux pieds de notre père pour lui demander publiquement pardon de son erreur, quand nous l'entendîmes prononcer la formule des vœux d'une voix étranglée par les sanglots, nous nous mîmes tous à pleurer avec lui. Enfin notre père entonna le *Te Deum*, d'abord pour remercier Dieu de nous avoir tirés du monde, ensuite

pour lui demander la persévérance, car sans sa grâce nous pour rions nous égarer comme nos frères, enfin pour glorifier la divin Providence à qui nous devons l'avortement du noir complot form contre l'institut. Et tous ces événements sont arrivés, ajoute l pieux étudiant, afin que tous, et moi en particulier, pauvre pé cheur, nous nous attachions de plus en plus à Jésus crucifié. »

Quelque temps après, à l'occasion de la mort d'un frère laïque Alphonse envoyait cette circulaire à toutes les maisons : « Je n m'afflige pas, mes chers frères, lorsque Dieu appelle l'un de nous à l'autre vie; je le pleure, parce que je suis de chair, mais je m console parce qu'il est mort dans la congrégation et que celui qu meurt dans la congrégation, j'en ai la certitude, sera sauvé. Je n m'afflige pas non plus de voir certains sujets nous quitter à caus de leurs défauts; je me réjouis plutôt de voir l'institut délivr d'une brebis galeuse qui pouvait infecter le troupeau. Les persé cutions elles-mêmes, loin de m'abattre, stimulent mon courag parce que je suis sûr que, si nous nous comportons bien, Dieu n nous abandonnera pas. Mais ce qui m'épouvante, c'est d'apprendr qu'un sujet fait peu de cas de l'obéissance et de l'observance ré gulière.

« Vous le savez, mes frères, plusieurs, après avoir été des nô tres, se trouvent maintenant hors de la congrégation. Commen finiront-ils? je l'ignore; mais ce dont je suis certain, c'est qu'il mè neront une vie malheureuse et mourront dans l'inquiétude pou avoir perdu leur vocation. Ils n'auront plus un seul jour de rep à la pensée qu'ils ont abandonné Dieu pour vivre selon leur ca price. Le remords leur rendra très difficile l'exercice de l'oraison et s'ils abandonnent l'oraison, Dieu sait où ils iront aboutir. »

Ainsi le saint fondateur profitait du fatal événement pour mettr ses confrères en garde contre les imperfections qui, à la longue entraînent sur le chemin de l'abîme ceux qui ne se corrigent pas puis il ajoutait : « Soyons bien avec Dieu, et Dieu nous viendra en aide dans toutes les persécutions que nous susciteront les homme et les démons. »

Pour effacer jusqu'aux traces des derniers événements, il ne res tait plus qu'à réorganiser le studendat selon l'esprit de l'institut c'est-à-dire de manière à y faire fleurir en même temps la piété et la science. Alphonse y pourvut par deux nominations qui satisfi rent les pères aussi bien que les étudiants. Quand ceux-ci, le 1er no vembre, rentrèrent à Nocera, ils trouvèrent réinstallé leur ancie préfet, le pieux Mazzini. Si le recteur majeur avait cru devoir l'écarte

un instant pour ménager les susceptibilités de l'intrigant basilien, il le considérait toujours comme un religieux accompli et le plus capable, par son caractère comme par ses vertus, d'infuser dans l'âme des jeunes gens l'esprit du Rédempteur. A côté de Mazzini se distinguait un jeune professeur de vingt-cinq ans, Alexandre de Meo, qui, malgré sa jeunesse, éclipsa bientôt par son merveilleux savoir le docte Muscari. Philosophie, théologie, histoire, linguistique, de Meo s'était familiarisé avec toutes les sciences, au point de jeter dans l'admiration les docteurs les plus érudits. A voir ce religieux de petite taille, humble et modeste comme ses élèves, on s'étonnait d'abord qu'Alphonse l'eût choisi pour donner des leçons de philosophie et de théologie. Un évêque l'ayant un jour reçu avec les étudiants, affecta, non sans malice, d'introduire dans la conversation des sujets de controverse assez difficiles. Alexandre, pénétrant son intention, lui tint tête sur toutes les questions avec une facilité qui le stupéfia. Alors l'évêque exposa savamment les opinions des savants sur le déluge universel, croyant embarrasser le jeune professeur; celui-ci répondit simplement : « J'ai lu en effet toutes ces opinions dans dom Calmet. » Piqué au jeu, le prélat lui donna rendez-vous au retour de la promenade. Sans défiance, de Meo se rendit à l'invitation avec ses étudiants, mais il trouva au palais un maître dominicain qui se mit à discourir sur la grâce comme s'il eût voulu lui faire la leçon, et à citer pour appuyer son système plusieurs textes de saint Augustin. « Mon père, lui dit Alexandre, si nous voulons discuter sur cette matière, mettons de côté saint Augustin. Les dominicains, vous le savez, prétendent l'avoir dans leur parti; les augustiniens se flattent d'exposer le vrai sens de ses opinions; Jansénius se vante de ne faire qu'un avec le saint docteur, si bien qu'il a donné à son livre le nom d'*Augustinus*. Laissons donc saint Augustin que chacun interprète à sa manière, et entrons dans le vif de la question. » Cette fin de non recevoir si bien motivée désarçonna le maître, qui coupa court à la discussion. Dans une autre circonstance, un certain docteur lui demanda devant plusieurs prêtres quel était son emploi dans la congrégation. « On m'a chargé d'enseigner la théologie, répondit humblement Alexandre. — Je m'étonne, reprit le docteur, que le père Alphonse, à son âge et avec son expérience, vous ait confié une charge qui demande des études approfondies. — Si vous n'atteigniez que moi, monsieur, reprit Alexandre avec fermeté, je me tairais; mais puisque vous vous en prenez à mon père Alphonse, je suis prêt à discuter avec vous sur n'importe quelle matière

de droit, de théologie ou d'histoire, à votre choix. — Je parle de théologie, repartit le docteur. — Eh bien, parlons théologie et veillez à ne point dire d'hérésie. » En moins d'une heure, aidé de sa vaste érudition et armé de son impitoyable logique, il jeta son adversaire dans une multitude d'écarts et d'erreurs qui le couvrirent de confusion. — « Monsieur, dit Alexandre, avant de m'attaquer ou d'attaquer mon père Alphonse, vous feriez bien de retourner trois ans sur les bancs pour apprendre au moins l'alphabet de la théologie; mais je doute fort que vous soyez en état de profiter en ces matières. » Le père de Meo devint un savant et un prédicateur de premier ordre, comme nous le verrons plus tard. Après l'avoir entendu, un évêque disait à notre saint : « C'est un prodige : jamais il n'a eu ni n'aura son semblable. » Renchérissant, s'il est possible, sur cet éloge, Alphonse lui répondit : « Le génie d'Alexandre me donne une idée de la sagesse de Dieu. » .

Et cependant, malgré tout son savoir, il ne l'eût pas choisi pour remplacer Muscari, si sa vertu n'eût été à la hauteur de son intelligence. Son application à l'étude ne diminua jamais sa ferveur. L'oraison et la mortification étaient ses deux compagnes inséparables. Il multipliait les abstinences, jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis, et se donnait la discipline tous les jours, souvent même jusqu'au sang. Trois amours remplissaient son cœur : le saint Sacrement, la sainte Vierge, la sainte règle. Aussi les nouveautés de Muscari n'eurent-elles aucune prise sur son âme. Trop intelligent pour se laisser éblouir et trop vertueux pour céder à l'entraînement d'une passion, il resta fidèle en dépit des défections et s'employa de toutes ses forces à maintenir au studendat l'observance régulière et les pratiques de la piété. Le saint l'aimait de tout son cœur, le dirigeait dans la bonne voie, et le redressait au moindre écart. Comme un enfant docile, Alexandre acceptait de son père, sans se plaindre jamais, humiliations et corrections. Quelques mois après sa nomination au professorat, Alphonse, pris de fièvre au moment de prêcher le sermon du samedi sur la sainte Vierge, lui commanda de le remplacer. N'ayant pas eu le temps de se préparer, le jeune professeur fit appel à ses trésors d'érudition. Il établit que la sainte Vierge avait été honorée plusieurs siècles avant sa naissance; que les druides, prêtres des anciens Gaulois, lui avaient dressé une statue avec le saint Enfant dans les bras; que les Égyptiens avaient la coutume d'adorer une Vierge assise à côté d'un enfant couché dans une crèche; que les Argonautes, au temps des juges d'Israël, avaient dédié un temple

en son honneur, et que les sybilles, échos des prophètes, avaient annoncé les grandeurs de Marie. Malheureusement pour l'orateur, Alphonse, bravant la fièvre, s'était rendu au chœur, d'où il écoutait les belles tirades auxquelles le peuple ne comprenait rien. « Quand il entendit parler des Argonautes et des sybilles, raconte Tannoia, il se retourna vers nous et s'écria : « C'est ainsi qu'on prêche ici ! » Il s'agitait, se levait, s'asseyait, faisait des gestes d'impatience, et notre Alexandre marchait toujours. Tout à coup, ne pouvant plus y tenir, le saint dit tout haut : « Je vais bien le faire descendre. » Et il envoya un frère lui signifier de descendre à l'instant. Puis, coupant la parole au prédicateur, il entonna le *Tantum ergo* à la grande surprise de tous les assistants. Le pauvre père tout confus, rencontrant sur l'escalier celui qui venait de l'humilier, se mit à genoux et lui demanda pardon. L'homme de Dieu le condamna, pour expier l'inconvenance de son sermon, à trois jours de silence durant lesquels il lui défendit de dire la messe. » Au lieu de s'indigner comme Muscari d'une réprimande publique et de nature à diminuer son prestige devant ses élèves, Alexandre de Meo reconnut sa faute, se familiarisa avec la langue et les idées populaires, et devint un des plus grands missionnaires qui aient jamais existé.

Avec de pareils maîtres, les étudiants, comme l'enfant Jésus, croissaient en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Du reste Alphonse ne cessait de veiller sur eux comme sur leurs professeurs. A partir de novembre 1752, il quitta Ciorani pour s'établir définitivement à Pagani, qui devint par le fait la maison principale de l'institut. Cette résidence sera la sienne jusqu'au moment de son épiscopat; c'est dans cette maison qu'il reviendra passer les dernières années de sa vie; c'est là que s'élèvera son tombeau et que les fidèles viendront vénérer ses précieuses reliques.

CHAPITRE V

LE DÉCRET DE 1752

1752-1753

Le bref d'approbation et l'*exequatur* royal. — Un prétendu trésor à Iliceto. — Colère du roi. — Alphonse à Naples. — Il demande l'*exequatur*. — Refus du roi. — Enquête sur les biens de l'institut. — Menaces de ruine. — Décret de 1752. — Il octroie à chaque père deux carlins par jour. — Brancone veut donner sa démission. — Contradictions du roi. — La reine Amélie.

La tempête suscitée par Muscari dans l'intérieur de la congrégation ne l'ayant ébranlée un instant que pour l'établir plus solidement, le démon chercha au dehors un levier assez puissant pour la renverser. Il eut recours à la haine fanatique des régalistes contre les ordres religieux.

L'approbation du pape avait donné l'existence canonique à l'institut sans modifier son état civil. D'après les principes alors en vigueur, les actes pontificaux restaient non avenus aussi longtemps qu'ils n'avaient pas obtenu le *placitum regium*. Maître absolu chez lui, le roi, disaient les régalistes, a le droit d'empêcher sur son territoire l'exécution des brefs pontificaux, des bulles, et même des canons conciliaires, s'il les juge contraires aux lois de l'État ou aux intérêts de son peuple. Autrefois le pape, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, jugeait les rois et réformait au besoin leurs décrets. Depuis la Déclaration de 1682, c'est le roi qui juge le pape, contrôle ses décisions, et leur refuse ou leur accorde, selon son bon plaisir, ce que les légistes appellent l'*exequatur*. Sous prétexte de se défendre contre les abus de juridiction de la cour romaine, les princes s'arrogent le droit de gouverner l'Église à leur façon. Telle était, au dix-huitième siècle, la prétention des descendants de Louis XIV à Versailles, à Madrid et à Naples. A Naples en particulier, la Chambre royale de Sainte-Claire, siégeant deux fois

par semaine, avait pour principale mission d'examiner les demandes d'*exequatur*. Les cas difficiles ou litigieux étaient renvoyés au tribunal de la Juridiction royale, chargé de s'opposer aux prétendus empiètements du pape et des évêques. Là régnait en maître, à cette époque de notre histoire, le marquis Nicolas Fraggiani, délégat de la Juridiction, celui que le peuple, dans son bon sens, appelait le *pape Nicolas*. Du haut de son fauteuil, ce pontife civil revisait les actes du pontife de Rome, des évêques et du clergé napolitain, accordant l'*exequatur* aux uns, le refusant aux autres, selon l'inspiration de son jugement irréformable.

Cet asservissement de l'Église à l'État tendait à se généraliser en Europe et paraissait tout naturel aux hommes les mieux intentionnés. Dans son *Histoire de Naples,* Pierre Giannone, l'ennemi acharné de la puissance pontificale, vante à tout propos le *placitum regium;* mais son adversaire, le cistercien Trogli, qui écrivit dix volumes pour le réfuter, soutient comme lui la légitimité du droit régalien. « Sans nul doute, dit-il, les papes tiennent leur pouvoir immédiatement de Jésus-Christ, et les peuples n'ont pas à confirmer leurs décrets; cependant les magistrats séculiers n'usurpent pas la juridiction pontificale quand ils refusent l'*exequatur* à des actes contraires aux intérêts de leurs administrés. » Ainsi, d'après ce religieux, les papes sont chargés directement par Dieu de dicter des lois aux rois et aux peuples, mais Jésus-Christ a chargé les rois d'arrêter leurs décrets au passage, en sorte que la guerre du sacerdoce et de l'empire a pour premier auteur Jésus-Christ! « Pie V, ajoute Trogli, déclare intolérable cette immixtion du pouvoir civil dans les matières ecclésiastiques. Il demande aux princes de s'occuper des choses temporelles et de laisser l'Église traiter les choses de Dieu; mais les princes n'en ont pas moins appliqué l'*exequatur,* non pour donner vigueur aux décrets apostoliques, mais pour examiner si les choses qu'on dit être de Dieu ne seraient pas contraires aux droits de César. Ainsi ont agi les rois de Naples, et l'on sait avec quelle rigueur Charles de Bourbon, actuellement régnant, applique l'*exequatur* à tous les rescrits de Rome. » Voilà comment raisonnait ou plutôt déraisonnait en 1750, un théologien, un abbé de monastère, un défenseur de la papauté, et cela de la meilleure foi du monde, sans se douter qu'en accordant aux rois le libre examen des bulles pontificales, il ne différait guère de Luther octroyant à tous le libre examen des livres sacrés. Nous avons voulu citer cet apologiste napolitain pour montrer à nos lecteurs dans quel milieu doctrinal se débattait le saint fondateur.

Sans l'*exequatur* royal le bref de 1749 restait donc lettre morte. Mais comment solliciter, à Naples, le *placitum regium* pour un bref approuvant une nouvelle congrégation et favorisant par là-même l'extension de la mainmorte, l'épouvantail de Charles III et de ses ministres! Cette difficulté, qui lui paraissait insurmontable, donnait le cauchemar à notre saint, même pendant les négociations de Villani à Rome. Il le pressait de faire jouer toutes les influences pour obtenir l'appui de l'ambassadeur napolitain. « Je ne vois pas pourquoi Votre Paternité se livre à l'inquiétude au sujet de l'*exequatur*, lui répondait Villani[1]; le Seigneur ne fait pas ici des prodiges en notre faveur pour nous abandonner à Naples. » Importuné de nouveau, il ajoutait quelques jours après : « Je crains qu'en multipliant les démarches, nous n'aboutissions qu'à nous créer de plus graves difficultés. Croyez cependant que je ne néglige aucun moyen de succès, bien qu'à vrai dire je compte peu sur nos petites industries. C'est à Dieu de nous tirer d'affaire ». On pria Dieu d'intervenir, on épia durant trois ans, de 1749 à 1752, le moment favorable pour présenter le bref à l'approbation du roi, quand tout à coup survint un incident qui rendit la situation presque désespérée.

En janvier 1752 le roi chassait dans son domaine de Tremoleto. De loin il aperçut sur une éminence tout un ensemble de constructions assez pittoresques. C'étaient le couvent et l'église d'Iliceto, que Charles III prenait pour quelque antique manoir. « A qui appartient ce château? demanda-t-il à un seigneur de sa suite. — Au chevalier don Alphonse de Liguori et à ses missionnaires, répondit le gentilhomme. Ils peuvent bâtir tout à leur aise, ajouta-t-il, car ils viennent d'hériter de soixante mille ducats. » Il s'agissait de l'héritage Casati, insuffisant, comme nous l'avons vu, pour l'entretien d'une petite communauté, mais auquel la renommée avait donné des proportions fabuleuses. Le roi entra dans une violente colère. « Ces moines, dit-il, sont donc comme les autres! Encore dans les langes, voilà qu'ils possèdent déjà de magnifiques domaines! » A peine arrivé dans la capitale, toujours hanté par le château d'Iliceto, il s'éleva avec force contre l'institut, commanda à ses ministres de faire une enquête sur les acquisitions des missionnaires et de dresser un état de leurs revenus.

A cette nouvelle inattendue, l'alarme fut générale dans la congrégation; mais Alphonse, sans se troubler, prêcha aux siens la

1. En février 1749.

soumission aux volontés divines. « Le Seigneur, dit-il, veut faire prospérer l'institut non point par la faveur ou la protection des princes, mais par le mépris, la pauvreté, la souffrance et la persécution. Quand avez-vous vu les œuvres de Dieu commencer au milieu des applaudissements? Saint Ignace augurait bien de l'avenir lorsqu'on lui apprenait quelque nouvelle tracasserie ou quelque nouveau revers. » Il recourut à ses moyens ordinaires : la prière et la mortification. Il redoubla ses disciplines, se chargea le corps de chaînes et de cilices, multiplia les aumônes, et partit pour Naples en se recommandant à Dieu.

Cette fois le ministère se préparait à fulminer un arrêt de mort. Jusque-là ses desseins hostiles avaient été contrecarrés par le roi et par le marquis Brancone, mais aujourd'hui, le roi sollicitant lui-même des mesures de rigueur, la proie ne pouvait échapper. Fraggiani montrerait que l'institut s'était établi subrepticement, en dépit des édits royaux, et la victime, du moins on pouvait le craindre, tomberait sans défense à ses pieds. Alphonse prouva péremptoirement que ses quatre maisons, loin d'être riches, possédaient à peine de quoi suffire à l'entretien de quelques missionnaires. La maison d'Iliceto, qu'on incriminait tout particulièrement, avait en tout et pour tout trois cents ducats de rente. Les revenus de Caposele et de Ciorani s'élevaient à cinq cents ducats. La maison de Nocera ne possédait que ses quatre murs et les fruits d'un petit jardin. Les ministres répondirent que l'enquête établirait officiellement la valeur des propriétés et le montant des revenus, et que d'ailleurs si l'institut n'était pas riche, il pouvait le devenir. C'était assez dire qu'on en voulait à sa vie. Toutefois, malgré les apparences, Alphonse avait confiance en Dieu, qui ne laisserait pas périr son œuvre ; dans le roi, qui avait horreur de la mainmorte, mais qui aimait les missions; et dans son ami Brancone, très décidé à le défendre énergiquement.

Tout en cherchant des appuis pour son œuvre, Alphonse se mit à prêcher dans les églises, les couvents, les confréries, partout où l'on réclamait son concours. Il donna même une mission au village de Marianella, la paroisse qui l'avait vu naître. Que de grâces reçues depuis les belles années de son enfance! On peut imaginer comment son âme, embaumée des plus doux souvenirs, se répandit en effusions de reconnaissance dans cette église où il avait balbutié ses premières prières à Jésus et à Marie. A son retour à Naples, il lui arriva une mésaventure bien propre à satisfaire son humilité.

Comme il se rendait vers le soir au palais de son frère Hercule, monté comme d'habitude sur son petit âne, la barbe négligé drapé dans son manteau rapiécé, les gens du peuple le prirent pour un mendiant et l'accompagnèrent jusqu'à la porte en l'accablant de leurs railleries. Alphonse souriait comme si on lui eût adressé des compliments, ce qui encourageait la bande joyeuse. Quand il descendit de sa monture, ce fut une huée formidable, et Dieu sait ce qui serait arrivé si des marchands du voisinage n'eussent crié aux tapageurs que ce mendiant était le frère de don Hercule de Liguori. A ce nom, connu dans tout le quartier, le rassemblement se dispersa comme une volée d'oiseaux au bruit d'un coup de fusil.

On admira l'imperturbable sérénité du saint, mais on eut bientôt l'occasion d'admirer plus encore sa grande mortification. Exténué de fatigue, Alphonse s'était aussitôt retiré dans sa chambre pour se reposer. Don Hercule alla lui faire visite, mais il trouva la porte fermée. Le lendemain matin, il monta deux fois pour le voir, et deux fois trouva porte close. Soupçonnant un accident, il força l'entrée de la chambre. Alphonse, étendu tout habillé sur son lit, ne donnait plus signe de vie. Les médecins, appelés en toute hâte, ordonnèrent de lui enlever ses vêtements. On vit alors que tout son corps, emprisonné dans un cruel cilice, devait souffrir un continuel martyre. Une forte saignée lui rendit ses sens. Alors voyant qu'on avait surpris le secret de ses dures pénitences : « Mon cher frère, dit-il au frère Tartiglione qui l'assistait, vous n'auriez jamais dû permettre cette indiscrétion. » Il était arrivé à souffrir d'une marque d'estime plus que d'un témoignage de mépris. Quelques jours après, il reprit le chemin de Nocera, laissant à son ami Brancone le soin de défendre sa cause et de le rappeler en temps opportun.

Brancone comptait sur le roi, dont il connaissait le caractère versatile. Un revirement s'opérait en effet dans l'esprit de Charles III. L'accusation contre Iliceto reconnue fausse, il regrettait d'avoir poussé son ministère dans une voie qui pouvait être fatale à l'institut. Le ministre profita de ce bon mouvement pour lui parler du bref de Benoît XIV et lui suggérer que peut-être on pourrait donner l'*exequatur*, tout en prenant des précautions contre le danger éventuel de trop grandes acquisitions. Ce moyen-terme assurerait la stabilité de l'institut sans péril pour l'État. Charles III ne s'étant pas montré défavorable à ce projet, Brancone écrivit à Alphonse, le 25 mars : « J'ai entretenu le roi du grand bien opéré dans les âmes

ıar votre institut et de l'approbation que vous a donnée le Saint-Siège. J'ai suggéré aussi à Sa Majesté un moyen de lever les difficultés qui s'opposent à l'*exequatur*. Il faudrait maintenant soumettre votre règle à l'examen du roi, qui décidera, avec l'aide de Dieu, si l'expédient proposé par moi satisfait aux besoins de l'État. »

Rien ne pouvait être plus agréable au cœur d'Alphonse. Il se mit à rédiger une supplique, qu'il comptait déposer avec le bref entre les mains du monarque. Il y rappelait comment, « depuis dix-neuf ans, lui et les siens parcouraient les campagnes, prêchant chaque année plus de quarante missions. Avec le concours des évêques et l'agrément de Sa Majesté, il avait pu fonder quatre centres d'opérations. Le pape Benoît XIV venait d'approuver l'institut par un bref dont on n'avait jusque-là fait aucun usage, en attendant que Sa Majesté daignât lui accorder l'*exequatur*. Cette faveur insigne, Alphonse la sollicitait aujourd'hui comme moyen de consolider une œuvre intéressant au plus haut degré la gloire de Dieu et le salut des âmes, surtout des pauvres abandonnés, en particulier des quarante mille paysans disséminés dans la Pouille sur les terres de Sa Majesté. »

Mais, hélas! avant que cette supplique pût être présentée au roi, les Tanucci et les Fraggiani avaient combattu et changé ses dispositions. Si bons et nobles que fussent les instincts de Charles III, chez lui la raison d'État l'emportait toujours sur les sentiments du cœur, et même sur toutes les considérations que lui suggérait sa religion. On fit miroiter à ses yeux les ducats et les terres que la congrégation allait sûrement s'approprier s'il lui donnait la faculté d'acquérir, et cela suffit pour que le monarque soupçonneux ordonnât de presser l'inventaire de toutes les propriétés acquises par l'institut.

Le 4 mai, sur l'ordre du roi, le ministère prescrivit au chef des douanes de Foggia de procéder à une enquête extra-judiciaire sur les biens laissés à la maison d'Iliceto par le chanoine Casati. Les informations, commencées le 6 juin, se terminèrent par un rapport que l'inquisiteur Balthasar Cito, un des amis d'Alphonse, expédia au roi le 30 septembre. Ce rapport, qui nous a été conservé, établit que « les biens-fonds provenant de l'héritage Casati, estimés cinq mille ducats, produisaient une rente annuelle de trois cents ducats environ. La somme d'argent laissée aux pères par le défunt ne s'élevait pas, tous frais déduits, à plus de sept cents ducats. Le tout avait été légué à don Alphonse, à charge par lui d'acquitter un certain nombre de messes et de desservir l'église de Notre-

Dame de Consolation ». Nulle trace dans cette très modique d[illegible] tion des soixante mille ducats qui avaient tant échauffé la bil[illegible] souverain. Il était donc officiellement avéré qu'en dépit de t[illegible] les calomnieuses imputations, la congrégation, bien loin de [illegible] séder de vastes domaines, ne jouissait pas même de resso[illegible] suffisantes pour entretenir ses novices et ses étudiants.

Mais qu'importait aux ministres la pauvreté de l'institut? Si fondateur obtenait l'approbation, il obtenait du même coup la f[illegible] culté de constituer des biens de mainmorte, et alors qui l'empê cherait d'accumuler propriétés sur propriétés? D'autre part, s'i continuait à exister sans autorisation, que devenaient les décrets royaux? On n'avait que trop longtemps toléré cet état de choses anormal et scandaleux. Au bout de ces raisonnements apparaissait, comme conclusion forcée, la suppression de l'institut. Tout en regrettant d'ébranler l'œuvre des missions, Charles III n'était pas loin de lâcher la bride aux passions de ses ministres.

Averti par Brancone que la situation devenait très critique et que le sort de la congrégation serait fixé dans un prochain conseil, Alphonse se rendit à Naples en septembre, non sans avoir recom mandé aux pères d'invoquer sans cesse la vierge Marie, saint Joseph et tous les patrons de l'institut. Au moment de se mettre en route, il chercha son vieux manteau sans pouvoir le trouver. Afin de lui éviter les quolibets des passants, ses compagnons avaie[illegible] caché la vénérable défroque. Ils lui présentèrent un manteau q[illegible] sans être neuf, paraissait plus convenable; mais il ne cessait [illegible] réclamer le haillon méprisé et ne consentit enfin à se couv[illegible] du nouveau vêtement que pour ne pas contrister la communau[illegible] A Naples, Brancone lui fit connaître l'état des esprits. Il ne s'agiss[illegible] plus d'approbation ni d'*exequatur,* mais simplement de conserv[illegible] la vie, fût-ce au prix d'une forte saignée, par exemple en sacrifia[illegible] au besoin quelque maison. « Notre affaire se traitera jeudi pr[illegible] chain, écrivait Alphonse le samedi 23 septembre. Prions Dieu qu'[illegible] nous laisse nos quatre maisons. Brancone m'a doucement insin[illegible] d'en abandonner deux. Si l'on nous laisse nos maisons, il faud[illegible] nous en remettre pour les rentes à la volonté divine. Les difficult[illegible] sont telles que si nous n'avions pas eu Brancone pour nous défe[illegible] dre, nous serions dissous à l'heure qu'il est. Dans le dernier consei[illegible] le roi s'est élevé plus que personne contre l'approbation. To[illegible] ce que nous pouvons espérer, c'est de conserver la vie sauve l'appui de la Providence. Faites part de ces tristes nouvelles, vous le jugez prudent, aux autres choristes, afin qu'ils nous aide

e leurs ferventes prières, car bien certainement nous ne sommes pas hors de danger ».

Il ajoutait que ce jour-là même, il avait eu une vive discussion avec Brancone sur les sacrifices que celui-ci, vu les circonstances, se croyait obligé de lui demander; mais il apprit bientôt par sa propre expérience que son ami ne se faisait pas illusion sur la disposition de ses collègues. Il demanda une audience au marquis Fraggiani, l'âme du conseil dans ces questions ecclésiastiques. Cet insolent personnage, pressé de congédier l'importun visiteur, ne lui offrit pas même un siège et le reçut fort mal. Comme le saint lui disait que son institut avait été fondé non pour gagner de l'argent, mais des âmes : « Allez conter ces sornettes aux bonnes vieilles femmes, répondit le marquis, ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire ». Sans prendre garde à ces insultes, Alphonse s'inclina devant le ministre et lui dit en prenant congé : « Monsieur le marquis, je vous recommande la cause de Jésus-Christ. — Jésus-Christ n'est pas en cause dans la Chambre royale! » répliqua Fraggiani. Il aurait dû se souvenir qu'en crucifiant l'Église dans la Chambre royale ou ailleurs, c'est le Christ qu'on crucifie.

Le saint évêque de Bovino, Mgr Lucci, grand ami d'Alphonse et de la congrégation, crut devoir intervenir en ce péril extrême. Il profita de ses relations particulières avec le marquis Fraggiani pour recommander l'institut à sa bienveillance. Il en reçut cette réponse : « Ces gens-là feront comme les jésuites. Ils commencent pauvrement, mais plus tard ils ne seront jamais rassasiés. — Rassasiés de quoi? répliqua le prélat, qui ne put s'empêcher de rire; de vermine sans doute? Dans les trous où ils s'établissent et dans les taudis qu'ils fréquentent, je ne vois pas trop ce qu'ils pourraient récolter si ce n'est de la vermine. S'ils trouvent le morceau de pain de chaque jour, il faudra les féliciter. » N'osant pas nier une vérité par trop évidente, le marquis répondit sèchement qu'il persistait dans son opinion et tourna le dos au courageux prélat. D'autres personnages influents dont Alphonse implora la protection, se montrèrent moins arrogants envers lui, mais pas plus bienveillants pour sa cause.

Cependant la séance du Conseil royal, séance de vie ou de mort pour l'institut, était imminente. Espérant contre toute espérance, Alphonse supplia Brancone de faire comprendre au roi qu'il acceptait toutes les restrictions relatives au droit d'acquérir et de posséder, pourvu qu'on assurât l'existence de l'institut et la possibilité pour lui et les siens d'évangéliser les pauvres âmes

abandonnées. Treize grains par jour, c'est-à-dire environ c quante centimes, suffisaient à chacun de ses compagnons p sa subsistance. Brancone rapporta au roi ces paroles. « Tre grains! dit le roi, c'est vraiment trop peu! » Au Conseil mit une dernière fois en balance l'utilité des missions et raison d'État, le bien que faisait l'institut et le mal que p duisait une augmentation de la mainmorte, et l'on allait décic que la raison d'État devait l'emporter sur toute autre considératic quand Brancone, d'accord avec le roi, proposa un expédient nature à contenter tout le monde : c'était de laisser subsister l'i titut, mais en interdisant aux missionnaires toute nouvelle acq sition. Le roi saisit avec empressement ce moyen-terme qui s tisfaisait en même temps son catholicisme et son régalisme. Qua aux membres du Conseil, partisans d'une solution plus radicale, se rallièrent à la proposition de Brancone par complaisance po le monarque. L'adoption de ce *modus vivendi* fut consacrée p le décret royal du 9 décembre 1752, ainsi conçu :

« Appréciant tout le bien que font les saintes missions prêch sous la direction de don Alphonse de Liguori, le roi n'a pas perr la destruction d'une œuvre si glorieuse pour Dieu et si profital à ses vassaux. Sa Majesté, guidée par sa piété, désire que ce œuvre se maintienne dans sa ferveur native, et c'est pourquoi e a édicté le règlement qui va suivre.

« Il est défendu aux missionnaires vivant en société sous la rection de don Alphonse de Liguori d'acquérir et de posséder commun des immeubles ou des rentes. En conséquence sont c clarés nuls et invalides les donations, legs ou héritages qui le seraient faits non à titre personnel, mais comme membres d'u communauté.

« Afin que les missionnaires puissent continuer l'œuvre à quelle ils se sont dévoués jusqu'aujourd'hui avec un infatigal dévouement, et conserver leur louable coutume de donner grat tement leurs missions, Sa Majesté leur permet de retenir leurs bi patrimoniaux. Quant aux biens acquis par eux jusqu'ici, ils ser administrés par les évêques respectifs des quatre maisons de C rani, d'Iliceto, de Nocera et de Caposele. Sur les revenus de biens les évêques attribueront à chacun des missionnaires et leurs serviteurs deux carlins[1] par jour, et l'excédent sera dis bué aux pauvres.

1. 85 centimes.

« Ces dispositions resteront en vigueur aussi longtemps que se continuera l'œuvre des missions. En cas de dissolution de la société, les revenus desdites propriétés seront employés par les évêques à secourir les pauvres des diverses localités où ces propriétés sont situées.

« A ces conditions, le roi permet aux compagnons d'Alphonse de Liguori de vivre en commun dans les seules maisons de Ciorani, d'Iliceto, de Nocera et de Caposele, que Sa Majesté leur accorde comme résidences, mais qu'elle ne reconnaît pas comme communautés religieuses. »

Ainsi, par ce décret spoliateur, le roi enlevait à l'institut tous ses biens pour les faire passer aux mains des évêques, lesquels, en qualité d'administrateurs, octroyaient à chaque membre de la congrégation quatre-vingt-cinq centimes par jour! L'excédent des rentes, le roi le distribuait généreusement aux pauvres. Cette confiscation revêtait un caractère d'autant plus odieux que, pour se conformer à la législation existante, Alphonse avait acquis ces biens, non pas au nom de la communauté, qui n'existait pas légalement, mais à titre privé. La maison de Ciorani faisait seule exception parce que la donation d'André Sarnelli, antérieure au décret régaliste de 1740, avait pu s'enregistrer au nom de la communauté; mais, le 4 juin de cette même année 1752, par un nouvel acte en bonne et due forme, André déclara faire sa donation, non point à la communauté de Ciorani, mais « à don Alphonse de Liguori, comme simple individu, et à ses héritiers[1]. » Le roi catholique dépouillait donc au nom de la raison d'État, les particuliers aussi bien que les communautés. Il commettait cet attentat à la propriété au détriment de missionnaires généreux qui, de son propre aveu, se dévouaient avec un zèle infatigable au bien spirituel de ses sujets. Et cela soi-disant pour alléger les charges de la population, alors qu'il bâtissait aux frais du public les splendides châteaux de Capodimonte et de Portici, le magnifique théâtre de San-Carlo, et cette merveille de l'art, ce Versailles napolitain, qu'on appelle le château de Caserta! En cette année 1752, l'année où l'on allouait deux carlins par jour à don Alphonse de Liguori, l'architecte Vanvitelli construisait, pour loger Sa Majesté quelques mois de l'année, le plus beau palais de l'Europe. Le peuple versait des millions pour en payer les pierres, les marbres précieux, les statues, les tableaux, et les décorations artistiques. Quant aux

1. Memorie alla real Camera di S. Chiara. 9 décembre 1759.

régalistes de la cour, ils applaudissaient le grand monarque qui, docile à leurs avis, dépouillait de pauvres religieux pour alléger les charges de son peuple.

Et telle était la tyrannie de ces autocrates, qu'Alphonse s'applaudissait d'un décret qui lui permettait de vivre au moins jusqu'à nouvel ordre. Malgré ses clauses restrictives, cet acte gouvernemental, basé sur l'utilité publique des missions, constituait un *modus vivendi* officiel, très précaire sans doute, mais suffisant pour le garantir contre toute tentative de suppression brutale. Si le roi ne reconnaissait pas l'institut comme une congrégation, ni ses maisons comme des communautés religieuses capables de posséder, il tolérait cependant que les missionnaires formassent une espèce de corporation sous la direction de leur fondateur. Ces maisons sortaient ainsi de leur isolement pour s'organiser en société. C'était un progrès qu'Alphonse annonçait en ces termes à la vénérable supérieure de Ripacandida : « Nous avons failli périr, mais grâce à Dieu et au marquis Brancone, le roi vient de sanctionner un décret très favorable à l'institut[1]. » — « La tempête déchaînée par l'enfer nous a fortement secoués, écrivait-il encore à un ami, mais le calme succède à l'orage. Après nous avoir fait une forte opposition, le roi se montre aujourd'hui très bienveillant pour nous. Il est vrai que le décret nous met à la portion congrue, mais cela importe peu. L'essentiel, c'était d'assurer à l'institut une certaine stabilité. » Comme le voyageur échappé aux mains des brigands, il se félicite d'avoir sauvé sa vie et de n'avoir perdu que sa bourse.

Le ministre Brancone se sentait, au contraire, tout meurtri par cet accident. Il avait sans doute réussi à empêcher la destruction d'une bonne œuvre, mais il ne pouvait se dissimuler que ses adversaires au Conseil du roi gagnaient du terrain chaque jour. Tanucci devenait le maître absolu, Fraggiani jouait à Naples le rôle du pape, le concordat disparaissait sous les décrets du régalisme, et Brancone voyait arriver l'heure où, en sa qualité de ministre chargé des affaires ecclésiastiques, on le forcerait à contresigner des actes que sa conscience serait obligée de réprouver. Décidé à ne pas subir cette contrainte, il résolut de donner sa démission, d'autant plus que sa santé, fort ébranlée, lui commandait le calme et le repos. Il manifesta au saint fondateur son intention de quitter la cour pour ne plus s'occuper que du salut de son âme, tout en

1. Lettre du 12 décembre 1752.

lui demandant son avis sur une résolution dont il comprenait la gravité. Après avoir pesé les conséquences désastreuses d'une démission qui laissait les ennemis de l'Église sans contrepoids au conseil d'État, Alphonse se crut obligé de la déconseiller; mais, trop intéressé dans la question pour oser la trancher d'une manière absolue, il engagea fortement son ami à ne prendre aucune résolution avant d'avoir consulté des personnes éclairées et consciencieuses.

De son côté, il demanda l'avis de la mère Marie de Jésus, la prieure des carmélites de Ripacandida, dont il connaissait la sagesse toute surnaturelle. « Je vous prie, lui dit-il, de recommander à Dieu le marquis Brancone. Il croit devoir renoncer aux affaires pour rentrer dans la vie privée et s'occuper exclusivement de son âme. Je l'ai détourné de son projet, car, selon moi, le bien de l'Église exige qu'il reste à son poste. Faites une neuvaine à son intention, et puis dites-moi ce que le Seigneur vous aura inspiré. » La sainte prieure abonda dans ce sens, paraît-il, car sa réponse, manifestée au marquis Brancone, provoqua de la part de ce dernier la lettre suivante : « Très honorable ami, j'ai lu la lettre de la prieure de Ripacandida, que vous avez eu la bonté de me faire parvenir. Son sentiment est de tout point conforme à celui d'autres personnes très pieuses et très doctes que j'ai consultées. J'adore donc les dispositions de la divine Providence à mon égard, et je continuerai à porter mon fardeau avec allégresse et simplicité, espérant que le Seigneur dans sa miséricorde daignera bénir mes efforts pour lui plaire. » Brancone resta donc ministre, tout en s'occupant du salut de son âme. Avec la permission et par l'intermédiaire de son saint ami, il entretint une correspondance spirituelle avec la mère Marie de Jésus, dont il avait aussi apprécié l'esprit supérieur et les hautes vertus.

Au fond, Charles III estimait Brancone et tenait à le conserver dans ses conseils, soit pour empêcher les Tanucci et les Fraggiani d'aller trop vite en besogne, soit pour réparer les injustices qu'il avait laissé commettre et que sa conscience lui reprochait. A propos du décret de 1752, il ne tarda pas à reconnaître l'iniquité des mesures prises contre un institut nécessaire au salut de son peuple, et dont il désirait assurer la diffusion et la perpétuité. Aussi eût-il voulu trouver un moyen de l'ériger en société religieuse sans déroger à son principe sacrosaint de combattre la mainmorte et par conséquent de n'autoriser aucun ordre nouveau. Il cherchait avec Brancone ce secret introuvable, quand tout

à coup il crut l'avoir découvert. La reine Amélie, son épouse, lui apprit qu'un ordre ancien, très respectable, déchu de sa splendeur, avait grandement besoin de réforme, mais la réforme n'était possible qu'en y infusant du sang nouveau. Plusieurs couvents étaient presque vides. Nul espoir de transformer les vieillards, d'ailleurs peu nombreux; mais on pouvait par les jeunes gens arriver à une régénération. Comme la reine paraissait tenir à cette réforme, Charles III dit à Brancone : « Pourquoi ne chargerait-on pas don Alphonse de Liguori de réformer cet ordre? Lui et les siens, tout en continuant leur œuvre et en pratiquant leur règle, prendraient le nom et l'habit de ces religieux approuvés. Les sujets réfractaires se retireraient dans quelques-uns de leurs couvents; les autres se formeraient dans les noviciats à l'esprit de l'institut. Du même coup Alphonse et ses missionnaires, incorporés à un ordre approuvé, jouiraient, sans nouveau décret royal, des privilèges inhérents aux ordres religieux. »

Informé par Brancone de ce singulier projet, le saint commença par remercier chaleureusement le roi de ses bonnes dispositions à l'égard de l'institut, puis il demanda du temps pour réfléchir. Les inconvénients et les impossibilités se présentèrent bien vite à son esprit. Une réforme religieuse ne s'opère pas sans rencontrer de grandes contradictions; même avec l'appui des papes et des souverains, les réformateurs ont dû souvent baisser pavillon devant l'opposition. Dans le cas présent, il s'agissait non seulement d'une réforme, mais d'une véritable substitution. Les éléments anciens n'auraient pas cédé sans combat la place aux nouveaux. Quant à fusionner les anciens et les nouveaux, l'entreprise paraissait impossible. Les anciens auraient refusé la règle des nouveaux, et les nouveaux, le nom et l'habit des anciens. Alphonse risquait de perdre son institut sans sauver l'ordre qu'il s'agissait de réformer. Ces raisons, développées par Brancone, convainquirent le roi, qui n'insista pas.

Ces bienveillantes dispositions du monarque réveillèrent dans le cœur d'Alphonse l'espérance de vaincre son obstination relativement à l'*exequatur* par la haute influence de la pieuse reine Marie-Amélie. Pour mettre celle-ci dans ses intérêts, il jeta les yeux sur une de ses pénitentes, la mère Angèle du Divin-Amour, fondatrice du carmel réformé de Capoue. La reine aimait beaucoup cette sainte religieuse. En été, quand la cour séjournait au château de Caserta, elle avait l'habitude d'aller souvent conférer avec elle des intérêts de son âme. La mère Angèle parut à l'homme

de Dieu l'intermédiaire désigné pour gagner la reine à sa cause. Il lui fit donc dans ce sens une proposition, qu'elle accepta de grand cœur, mais non sans objecter les difficultés de l'entreprise.

« Toute la difficulté, répondit le saint, roule sur les acquisitions. Or, sous ce rapport, nous nous contentons de ce que fera Sa Majesté. Veut-elle que nous ne possédions absolument rien, et qu'il nous soit seulement permis de recevoir quelque subside des évêques? Nous obéirons à ses ordres. Seulement que le roi veuille bien approuver l'institut et ne pas le laisser suspendu en l'air. S'il savait que nous proposons nous-mêmes de ne rien posséder, je crois qu'il s'adoucirait, mais comment lui faire parvenir cette proposition? Si je pouvais lui parler, je m'en chargerais; mais il n'accorde point d'audience. C'est en vain que j'ai tâché d'obtenir une entrevue. La reine pourrait s'en charger si elle le voulait. Notre-Seigneur se servira de votre intermédiaire, je l'espère, pour asseoir définitivement une œuvre destinée à sauver tant de pauvres âmes abandonnées. Dieu sans doute vous a ménagé les bonnes grâces de la reine non seulement en faveur de votre réforme, mais pour le succès de tant d'autres œuvres qui intéressent sa gloire. Et toutefois, quant à notre institut, je ne puis m'empêcher de penser que Dieu veut mortifier mon orgueil et que l'approbation ne s'obtiendra qu'après ma mort. Dieu est le maître : qu'il fasse ce qu'il lui plaît[1]. »

Quand vint le moment des chasses royales, Alphonse fit savoir à la pieuse carmélite qu'il tenait à sa disposition le bref de Benoît XIV et le mémoire qu'il avait composé pour appuyer sa requête. « Mais, ajoutait-il, si vous ne parlez fermement à la reine, lui affirmant absolument que, pour plaire à Dieu, elle doit s'employer à consolider la congrégation, nous n'aboutirons à rien. Du reste, sans l'assurance formelle d'une intervention de la reine, je n'exposerais pas le bref à s'égarer dans les mains des ministres, car ceux-ci se déclareront certainement contre moi[2]. »

Alphonse avait pleine confiance dans la mère Angèle, mais deux sûretés valent mieux qu'une. En même temps qu'il écrivait cette lettre, il en adressait sous le secret une autre à un de ses pénitents, don Louis Sagliano, pour le prier de stimuler et de diriger les démarches de la religieuse. « J'ai recommandé à la sœur Marie-Angèle, lui dit-il, notre congrégation persécutée. Voilà quatre ans que nous travaillons vainement à obtenir l'*exequatur* pour le

1. Lettre du 4 juillet 1753.
2. Lettre du 1er novembre 1753.

bref apostolique. J'ai donc prié la sœur de nous aider auprès de la reine, ce qu'elle m'a promis de faire; mais voici le service que je réclame de vous. Quand vous saurez l'arrivée prochaine de la reine à Caserta, rendez-vous auprès de la sœur Marie-Angèle, et dites-lui comment elle doit s'y prendre pour engager Sa Majesté à solliciter l'approbation royale. Si la reine promet son concours, je présenterai le bref immédiatement, et je prierai le marquis Brancone de faire son rapport concernant mon mémoire. Que le roi limite nos acquisitions et nos rentes comme il l'entend; pourvu qu'il nous approuve, nous sommes satisfaits. Quinze grains par jour pour chacun, comme aux serviteurs en livrée, et moins encore, cela nous suffit. Nous n'avons que quatre maisons, et dans chacune d'elle dix-neuf sujets, douze pères et sept frères laïques. Sur cette base, que le roi nous assigne de quoi vivre, et rien de plus.

« Je désirerais, avant de mourir, voir cette œuvre définitivement assurée. Tout ce que vous ferez dans cette intention, Jésus-Christ vous en récompensera, car il s'agit du salut de centaines de milliers de personnes, de quarante missions par an, d'innombrables retraites prêchées dans nos maisons, c'est-à-dire de faire recouvrer la grâce chaque année à trente ou quarante mille âmes abandonnées. Que la sœur Marie-Angèle ne craigne donc pas de dire à la reine que Dieu veut la voir s'intéresser à l'avenir de cette grande œuvre, et qu'après Dieu nous n'avons d'autre appui que son cœur royal[1]. »

Le saint vivait dans l'attente d'une bonne nouvelle qui n'arrivait jamais. Quatre mois plus tard, il écrivait encore à Louis Sagliano : « Je vous remercie de vos charitables démarches auprès de la prieure. Si elle obtient quelque succès, avertissez-moi; sinon, qu'elle se fasse sainte! » Hélas! il attendit en vain; ni la mère prieure ni la reine ne crurent prudents d'attirer les regards du roi sur la pauvre congrégation, et celle-ci resta suspendue en l'air, comme disait Alphonse, n'ayant pour soutien que le bras de Dieu.

1. Lettre du 30 octobre 1753.

CHAPITRE VI

LA « THÉOLOGIE MORALE »

1754-1755

Probabilistes et probabilioristes. — Un mot de Thyrse Gonzalez. — Le futur Docteur de la morale. — Inquiétudes d'Alphonse au sujet du probabilisme. — Les *Annotationes* à Busembaum. — Thèse sur le clerc habitudinaire. — La « Théologie morale ». — Le juste milieu. — Revision générale des opinions. — Leur degré de probabilité. — « Peut-on suivre la moins probable? Je m'abstiens de traiter cette question. » — En pratique, Alphonse choisit l'opinion plus probable. — De la confession. — De la communion fréquente.

Tout en défendant sa congrégation contre les attaques des régalistes, Alphonse continuait sa croisade contre le jansénisme. Après avoir rendu aux chrétiens Marie, la trésorière des grâces, il fallait leur rendre Jésus lui-même, source des grâces, source presque tarie depuis que la nouvelle hérésie rendait quasi impossible l'accès du confessionnal et de la table sainte. C'est pour délivrer le monde chrétien de cette tyrannique oppression qu'Alphonse publia, en 1753-1755, les deux volumes de sa *Théologie morale*, l'œuvre capitale de sa vie, dans laquelle il traça aux confesseurs, au grand dépit des sectaires, la vraie conduite à tenir pour mener les âmes au ciel.

La voie du ciel, c'est la voie des commandements, « voie étroite », a dit Notre-Seigneur, qu'il faut nécessairement suivre si l'on veut se sauver. Le directeur spirituel doit maintenir cette voie telle que Dieu l'a faite, sans l'élargir ni la rétrécir. S'il l'élargit en tenant peu compte des lois, il lâche la bride aux passions et conduit à la perdition; s'il la rétrécit en forgeant des lois qui n'en sont pas, il impose aux chrétiens un joug intolérable et les éloigne du service de Dieu.

Or à l'époque où notre saint entre en lice, le monde venait précisément d'assister à un tournoi séculaire sur la question des

lois douteuses ou probables et sur les dispositions plus ou moins nécessaires pour recevoir avec fruit les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Les moralistes s'étaient divisés en deux camps : les uns demandaient trop, les autres trop peu ; les uns sacrifiaient la loi de Dieu à la liberté, les autres enchaînaient la liberté à des lois de leur façon ; ceux-ci oubliaient la miséricorde de Dieu, ceux-là sa justice.

Pour se faire une idée de cette importante controverse, il faut remarquer que beaucoup de lois, vu la faiblesse de notre esprit, nous apparaissent, non comme certaines, mais comme douteuses ou plus ou moins probables. Dieu défend l'homicide, cela est certain ; mais n'y a-t-il pas des circonstances où la société, où l'individu même, peuvent donner la mort sans transgresser la loi de Dieu? Et jusqu'où s'étend cette loi par rapport aux sentiments et aux actes qui se rapportent plus ou moins à l'homicide? Sur tous les préceptes du décalogue, sur toutes les lois de l'Église, on peut poser une multitude de questions qui donnent lieu à des milliers de cas de conscience. Dans tous ces cas il y a des raisons de croire qu'une loi existe, et par conséquent une obligation ; il y a aussi des raisons de croire qu'elle n'existe pas, et que par conséquent l'homme reste libre. Sur quel principe s'appuyer pour se décider en faveur de la loi ou de la liberté? C'est là l'objet de la fameuse controverse sur le probabilisme, laquelle a produit une montagne d'in-folio.

Les probabilistes soutinrent que, dans ces conflits entre la loi et la liberté, on peut suivre le parti de la liberté quand l'opinion en sa faveur est vraiment probable, c'est-à-dire appuyée sur des raisons assez fortes pour entraîner l'assentiment d'un homme prudent. Cette proposition, très vraie en un sens, présentait le grave inconvénient d'être élastique et de prêter par conséquent à des interprétations diverses. Une opinion en effet peut être plus ou moins probable. De là cette question si vivement controversée : « Peut-on suivre une opinion *moins probable* en faveur de la liberté quand l'opinion favorable à la loi est certainement plus probable, c'est-à-dire appuyée sur de plus fortes raisons, et par conséquent plus vraisemblable? » Les théologiens de la première moitié du dix-septième siècle, du moins assez généralement, se décidèrent pour l'affirmative, et posèrent en principe qu'il est permis de suivre une opinion moins probable en faveur de la liberté, et par conséquent de regarder comme nulle une loi plus probablement existante.

Mais s'il est permis d'adopter une opinion certainement moins probable, où s'arrêter sur l'échelle descendante des opinions? De fait on ne s'arrêta pas, et beaucoup de théologiens déclarèrent licites des opinions absurdes et parfois immorales. Le janséniste Pascal en profita pour dénoncer au monde la « morale relâchée » des casuistes, qu'il enveloppa tous dans la même condamnation. En 1660, quatre ans après l'apparition des *Provinciales*, le jésuite Térillus, bien que probabiliste lui-même, s'effrayait du grand nombre des laxistes qui « depuis trente ans, disait-il, remplissaient les bibliothèques de leurs cas de conscience, jetant en pâture au vulgaire des opinions toujours plus laxes afin de capter la bienveillance... Je n'ai pu voir sans horreur, ajoutait-il, comment on foule aux pieds, par les plus frivoles arguments, des lois de Dieu et de l'Église basées sur les preuves les plus solides. Il y en a qui font des recueils de ces opinions immorales pour les présenter au public comme le code des consciences. Cela s'appelle un recueil d'opinions probables... Satan a trouvé ce champ de la théologie ensemencé d'opinions graves et sévères; il a semé sur ce froment la zizanie du laxisme et s'en est allé, persuadé qu'on n'arrachera pas l'ivraie sans faire tort au froment. »

Cinq ans après ce cri d'alarme, le pape Alexandre VII condamnait les propositions les plus scandaleuses des laxistes. « Il ne pouvait voir sans une profonde douleur, disait-il, se répandre, au grand détriment des âmes, une multitude d'opinions relâchées. L'extrême licence des esprits avait inventé un mode d'opiner absolument contraire à la simplicité évangélique ainsi qu'à la doctrine des saints Pères, et de nature à dépraver les mœurs si les fidèles l'adoptaient comme règle de conduite. La condamnation avait pour but, ajoutait-il, de sauvegarder la voie du salut, déclarée étroite par Notre-Seigneur, et d'empêcher qu'on ne l'élargisse et qu'on ne précipite les fidèles dans le chemin de la perdition. » Par ce décret du 24 septembre 1665, et par un second en date du 18 mars 1666, le pape réprouva quarante-cinq propositions. Le 2 mars 1699, Innocent XI en condamna soixante-cinq autres « comme pernicieuses et scandaleuses, » ce qui n'impliquait nullement, ajoutait-il, l'approbation de beaucoup d'autres opinions déjà dénoncées ou qui seraient dénoncées dans la suite. Il réprouvait en particulier cette proposition du probabilisme le plus excessif : « Pour agir prudemment, il suffit d'avoir en sa faveur une probabilité quelconque, si légère soit-elle, *quantumvis tenuis*, pourvu qu'on ne sorte pas des limites de la probabilité. »

Ces condamnations répétées portèrent un coup fatal au probabilisme, dont le principe, bien que non formellement condamné, parut dangereux et justement suspect. On chercha donc un autre système pour établir les droits de la liberté sans léser les droits de Dieu. Mais, comme il arrive toujours, la réaction fut excessive. La majorité des théologiens répudia non seulement l'opinion moins probable en faveur de la liberté, mais même l'opinion également probable, c'est-à-dire appuyée sur d'aussi fortes raisons que l'opinion favorable à la loi. Pour qu'on puisse licitement la suivre, dirent ces réactionnaires, l'opinion en faveur de la liberté doit être non seulement probable, mais *plus probable* que l'opinion opposée : de là leur nom de *probabilioristes*. Allant plus loin encore, les rigoristes soutinrent qu'il fallait toujours prendre le parti de la loi tant qu'on n'avait pas la certitude de sa non-existence. L'un d'eux affirma qu'il n'est pas permis de suivre l'opinion très probable, *probabilissima*, en faveur de la liberté, proposition qui fut condamnée en 1690 par Alexandre VIII. Cette condamnation tempéra jusqu'à un certain point les excès du jansénisme théologique, mais le rigorisme n'en resta pas moins la tendance dominante pendant la première moitié du dix-huitième siècle.

Telle avait été durant cent cinquante ans la marche de l'esprit humain, oscillant entre le probabilisme et le probabiliorisme. N'existait-il donc pas un milieu entre ces systèmes rivaux? Avant de mourir, le général des jésuites, Thyrse Gonzalez, qui avait eu beaucoup à souffrir de ces discussions, écrivait au pape Clément XI : « Vos prédécesseurs ont condamné l'extrême laxisme et l'extrême rigorisme, *extrema laxitatis et rigoris :* à vous, Très Saint Père, de nous préciser le juste milieu de la vérité dans une question de suprême importance pour la vie chrétienne. Votre Sainteté jugera dans sa sagesse quand et comment il conviendra de le faire. » Les papes n'ont pas encore déclaré authentiquement quel est ce milieu de la vérité entre les systèmes librement controversés, mais quand Gonzalez réclamait cette définition, déjà avait paru l'homme providentiel qui passa une partie de sa vie à chercher ce milieu tant désiré, et dont l'Église a fait un de ses Docteurs, en déclarant que, entre autres titres de gloire, « il a su tracer une voie sûre entre les opinions ou trop larges ou trop rigides des théologiens [1]. »

En destinant Alphonse à cette œuvre de salut, Dieu l'avait doué

1. *Cum inter implexas theologorum sive laxiores sive rigidiores sententias tutam straverit viam.* Decretum super concessione tituli Doctoris, 23 mart. 1871.

le tous les dons nécessaires au moraliste : esprit lucide, mémoire enace, jugement droit, bon sens pratique. De plus, sa grande hor-eur du péché lui avait acquis cet œil pur qui pénètre, par une orte d'intuition, les arcanes des lois et les arcanes plus insondables encore du cœur humain. Homme de prière, il obtint du ciel cette prudence surnaturelle que Dieu refuse aux sages de ce monde, mais qu'il accorde si volontiers aux humbles. Sur sa table de travail se trouvait l'image de Notre-Dame de Bon Conseil, dont les inspirations n'auront pas été étrangères au *Nil censura dignum* [1]. Enfin, pour s'orienter dans le monde moral à travers les innombrables ouvrages accumulés depuis deux siècles par les écoles rivales, Dieu lui avait accordé ce *labor improbus,* ce courage opiniâtre qui triomphe de tous les obstacles.

En 1723, date de la vocation d'Alphonse, Naples était envahi par les idées régnantes. Des auteurs et des maîtres rigoristes l'initièrent aux querelles des partis. Or, à cet âge, on ne réagit guère contre l'influence des auteurs et des professeurs; on s'imprègne des idées en vogue comme on respire l'air ambiant. Alphonse devint naturellement probabilioriste ardent et militant : « Quand je commençai à m'occuper des sciences ecclésiastiques, dit-il lui-même, on me donna pour maîtres des partisans de l'opinion rigide, et pendant un certain temps je rompis des lances en sa faveur. » En le familiarisant ainsi avec ces doctrines rigoristes qu'il était appelé à détrôner, Dieu lui faisait explorer le terrain sur lequel il l'appelait à combattre.

Devenu missionnaire, l'amour des âmes lui révéla bien vite les inconvénients de la morale rigide. Il est facile de multiplier les lois sur le papier, mais moins aisé de trouver des chrétiens qui les observent. De même il est à désirer que tous s'approchent des sacrements avec des dispositions parfaites, mais si on pousse trop loin l'exigence, la foule désertera le confessionnal et la sainte table. Alphonse comprit que le rigorisme avait le double désavantage de multiplier les péchés et d'empêcher les conversions. Il chercha donc dans les auteurs probabilistes une direction plus bénigne; il persuada comme eux qu'on peut suivre les opinions vraiment probables; mais de nouvelles difficultés vinrent l'assaillir. Quelle est la ligne de démarcation entre les opinions vraiment probables et celles qui ne le sont pas? Peut-on croire, par exemple, qu'une opinion moins probable reste sérieusement probable en présence

1. *Rien qui mérite censure.* Decretum super approbatione operum S. Alphonsi, maii 1803.

d'une opinion certainement plus probable? N'est-ce pas en suivant cette règle sans aucune distinction que les probabilistes du dix-septième siècle sont tombés dans des aberrations dont les plus sages eux-mêmes n'ont pas su se préserver? Et dès lors comment naviguer sur cette vaste mer des opinions probables sans boussole pour s'orienter et sans pilote pour se diriger au milieu des écueils?

Dès 1741, les notes de conscience d'Alphonse trahissent ses inquiétudes. Pouvait-il suivre au saint tribunal les opinions probabilistes? Il consulta son directeur, Mgr Falcoia, qui le rassura, comme le prouve cette note : « Ce 24 octobre 1741, Mgr Falcoia m'a donné l'obédience de suivre l'opinion probable, ainsi que le font tant d'autres. » Il obéit aveuglément, sans pouvoir toutefois se tranquilliser, car en 1748 il posa les mêmes questions au père Cafaro qui confirma la décision de Falcoia. Malgré cela, plus il étudiait, plus son doute prenait de consistance. Beaucoup d'opinions soutenues par les auteurs, lui paraissaient tellement invraisemblables, qu'il prit, dès 1745, le parti héroïque de reviser par lui-même les divers traités de morale, afin de se faire un choix d'opinions vraiment probables. Le fruit de ses recherches, nous l'avons dit, fut un volume in-4° de mille pages, qui parut en 1748 sous le titre d'*Adnotationes* à la *Medulla* de Busembaum. L'auteur y prend place entre les deux systèmes. Contre le probabiliorisme il établit qu'on peut suivre une opinion probable. Quant au probabilisme, toujours inquiet au sujet de sa licéité, il s'abstient de traiter cette question. Telles étaient ses dispositions lorsqu'il entreprit le grand ouvrage qui fait l'objet de ce chapitre.

Une controverse assez chaude avec le père Jorio, l'un de ses nombreux amis, en fut l'occasion. Dans les *Adnotationes*, Alphonse avait soutenu, contrairement à beaucoup de théologiens, qu'un clerc habitué au péché mais sincèrement repentant, pouvait, sans épreuve préalable, recevoir les ordres sacrés. Le père Jorio attaqua cette doctrine, qui lui parut dangereuse, et porta même la question au tribunal du souverain pontife. Benoît XIV pesa les raisons des deux champions et loua Jorio de son zèle sans toutefois condamner son contradicteur. Mais on vit alors se produire un phénomène assez rare dans l'histoire des controverses. Ayant mieux étudié la question, Alphonse, que le pape n'avait pas condamné, se condamna lui-même, et publia, en septembre 1751, un opuscule composé tout exprès pour désavouer son premier sentiment et renforcer les raisons de son adversaire. Cette conduite lui valut l

applaudissements des théologiens et surtout du père Jorio, qui, enchanté de l'opuscule, lui conseilla de l'envoyer à Rome afin de décider le pape à sanctionner de son autorité une thèse si nécessaire à la moralité du clergé. Et en effet dans son traité *De synodo diœcesana*, Benoît XIV parle avec éloge d'Alphonse et de sa thèse : « Le prêtre Alphonse de Liguori, dit-il, établit qu'un aspirant au sacerdoce esclave d'habitudes vicieuses, peut très bien, s'il se repent sincèrement, recevoir l'absolution sacramentelle sans qu'il soit pour cela en état de recevoir licitement les ordres sacrés. Avant l'ordination, il doit subir un temps d'épreuve afin de montrer, en se corrigeant de ses mauvaises habitudes, que le fardeau des obligations sacerdotales n'est pas trop lourd pour lui. Que s'il refuse de consentir au délai imposé, il se rend par là-même indigne d'absolution. » Cette décision d'Alphonse, sanctionnée par Benoît XIV, doit faire loi plus que jamais, aujourd'hui que les jeunes clercs, arrachés aux asiles d'innocence, sont jetés violemment dans les casernes, et par là-même exposés à contracter les habitudes les plus vicieuses. Sans les épreuves et les purifications nécessaires, on verrait en peu de temps la dissolution et le scandale envahir le sanctuaire et déshonorer les rangs du clergé.

Le succès de cette dissertation dans le public et près de Benoît XIV, poussa les amis d'Alphonse à lui demander une nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, des *Adnotationes* publiées en 1748. D'après leur avis, ces *Adnotationes* devaient être considérées comme une simple ébauche de l'œuvre future. Cette théologie morale, traitant de tous les cas de conscience, on la soumettrait au jugement et à l'approbation de Benoît XIV, dont la bienveillance et la haute estime étaient maintenant acquises au saint fondateur, et l'on pouvait affirmer sans crainte qu'elle deviendrait le code des confesseurs.

Alphonse se mit sans retard à l'œuvre. Avec quelle constance et quelle ardeur, on peut le conjecturer par ces quelques mots adressés en décembre 1751 à la supérieure des carmélites de Ripacandida, qui réclamait sa visite : « Ma santé ne supporte plus de pareils voyages. D'ailleurs je suis occupé à composer un ouvrage destiné aux confesseurs, je n'ai plus un moment libre, et je ne sors plus de la maison. » Il en sortait encore, mais par nécessité : témoin son séjour à Naples en 1752 pour solliciter l'approbation royale en faveur de la congrégation. L'homme de Dieu resta ainsi à la chaîne durant quatre ans, compulsant les auteurs, transformant les *Adnotationes* de 1748 en véritables dissertations, pesant sur chaque

question les arguments et les autorités, puis formulant son jugement après avoir invoqué sa divine auxiliatrice, Notre-Dame de Bon Conseil.

A côté de lui, Aniello Ruscigno copiait les nombreux extraits des auteurs qu'Alphonse voulait mettre en œuvre. Ce jeune père venait de faire profession juste au moment où le saint avait besoin d'un homme intelligent pour l'aider dans ses recherches. Ruscigno se mit à la besogne avec tant d'activité qu'en peu d'années il usa complètement sa santé. Un jour qu'il était courbé selon son habitude sur quelque vieil in-folio, il se mit à vomir des flots de sang. Alphonse l'envoya aussitôt dans une autre maison, mais ni le changement d'air, ni le repos, ni les remèdes, ne purent arrêter les ravages de la phtisie. Il mourut à l'âge de trente ans, doux et affable jusqu'au dernier soupir, heureux d'avoir pu contribuer, du moins matériellement, à élever le monument qui devait immortaliser son père bien-aimé.

Les deux volumes de la *Théologie morale* parurent séparément, l'un en 1753 et l'autre en 1755. La préface indique clairement le but poursuivi : « En lisant les auteurs, dit le saint, j'en ai trouvé de trop indulgents qui, sans se préoccuper du vrai, écrivent pour plaire au monde, ainsi que s'exprime Isaïe : *Dic nobis placentia.* Toujours prêt à mettre des coussins sous la tête des pécheurs, ils les endorment dans le vice. Il n'est pas douteux que ces théologiens causent un immense dommage à l'Église, car les amateurs de la vie facile s'empressent de suivre leurs maximes. J'en ai trouvé d'autres qui, dans leur excessive rigidité, confondent les conseils avec les préceptes, et chargent les consciences de commandements nouveaux sans tenir compte de l'humaine faiblesse. Les uns mènent les âmes à leur perte par le relâchement, les autres par le découragement. En composant ce nouvel ouvrage, j'ai eu pour but de tenir le juste milieu entre les opinions laxes et les opinions rigides. »

Pour arriver à ce but, il soumit à un examen minutieux les milliers de questions qui font l'objet de la théologie morale, afin d'établir la certitude ou le degré de probabilité des opinions émises par les théologiens. Et comme il est impossible de porter un jugement réfléchi sur des opinions en conflit sans connaître les fondements qui les appuient, c'est-à-dire les raisons et les autorités alléguées en leur faveur, il dut non seulement constater les opinions des auteurs parus depuis deux siècles, mais encore peser leurs raisons et les juger. « Pour m'éclairer dans les questions douteuses, dit-il, je n'ai reculé devant aucune fatigue. J'ai compulsé les auteurs

classiques tant anciens que modernes, ceux de l'opinion bénigne comme ceux de l'opinion rigide. Je me suis spécialement appliqué à examiner dans leurs sources tous les textes de droit canonique relatifs aux matières traitées. J'ai noté soigneusement les passages des Pères en les accompagnant de réflexions. J'ai transcrit et rapporté les doctrines de saint Thomas, puisées à leurs sources. Dans les controverses embrouillées, quand il m'était impossible de résoudre mes doutes par la lecture des auteurs, j'ai consulté les doctes personnages dont les lumières pouvaient m'être utiles. En appréciant les opinions, j'ai toujours tenu compte de la raison plus que de l'autorité. Avant de prononcer mon jugement, j'ai tâché de conserver la plus complète indifférence, afin de ne me laisser influencer ni par le préjugé ni par la passion. Ayant ainsi déterminé justement, autant qu'il m'a été permis de le faire, la valeur respective des opinions, je leur ai donné les notes caractéristiques de : *moins probable, également probable, plus probable,* et, pour ne pas laisser les lecteurs perplexes, je me suis efforcé, du moins généralement, d'indiquer le sentiment que j'adopte, contrairement à tant d'auteurs qui se contentent de rapporter les opinions des autres sans faire connaître la leur, au grand désappointement de ceux qui lisent leurs ouvrages[1] .»

D'après cet exposé, l'on voit que la *Théologie morale* du saint constitue une vaste encyclopédie de toutes les questions, certaines ou controversées, résolues d'après la doctrine de l'Écriture ou des saints Pères, les décisions de la sainte Église, les principes des grands théologiens, et tous les arguments que la raison peut fournir. L'ouvrage, vraie bibliothèque des théologiens, contient quatre-vingt mille citations, tirées de huit cents auteurs.

Par ce premier travail sur le degré de probabilité des opinions, le terrain se trouvait singulièrement déblayé, car Alphonse avait éliminé comme improbables une multitude d'opinions que les laxistes faisaient entrer dans le cercle des probabilités. Mais ces opinions qu'il divise en trois classes : moins probables, plus probables, également probables, permet-il de les adopter et les adopte-t-il lui-même indistinctement? — C'est la brûlante question du probabilisme, qu'il n'a pas tranchée jusqu'ici et qu'il ne veut pas trancher encore. « Je n'ai pas l'intention, dit-il, d'étudier dans cet ouvrage si l'on peut suivre l'opinion moins probable en face d'une opinion plus probable. Cette controverse, agitée depuis deux siècles et par-

1. *Théologie Morale*, préface de la seconde édition, Naples, 1758.

ticulièrement de notre temps, a beaucoup exercé la plume des savants, lesquels à mon avis nous ont d'autant moins éclairés qu'ils se sont échauffés davantage. Avec plus de modération, ils eussent mieux réussi à mettre la vérité en lumière. Je ne traite donc pas cette question, bien que je déclare ignorer pourquoi l'on rejetterait comme improbables des opinions appuyées sur un grave fondement de vraisemblance ou d'autorité quand l'opinion opposée n'a point pour elle une autorité infaillible ou une raison évidente qui nous convainque de sa vérité. »

Évidemment à cette époque Alphonse inclinait vers le principe probabiliste. Spéculativement, il croyait qu'une opinion moins probable peut rester probable; mais, en pratique, reste-t-elle suffisamment probable pour qu'on puisse l'autoriser? il n'osait se prononcer sur ce point[1]. En 1757, dans une troisième édition de sa Morale, il se refusera de nouveau à traiter la question. Ce n'est qu'en 1759, et mieux encore en 1762, qu'après avoir établi les principes de son système équiprobabiliste, il condamnera définitivement l'usage de l'opinion moins probable.

Mais, même dès à présent, il faut ici distinguer soigneusement la spéculation de la pratique. Si Alphonse hésite à condamner le principe probabiliste, il ne s'en sert jamais dans sa Morale pour choisir ses opinions. De deux opinions en présence, il adopte toujours la plus probable, en d'autres termes la plus vraisemblable. Sous ce rapport il pratiquait l'équiprobabilisme bien avant d'en avoir

1. Alphonse imprima cependant, en 1749 et 1755, deux dissertations qu'il appelle *scolastico-morales,* dans lesquelles il accumule les preuves en faveur du probabilisme; mais ces essais ou études, distribués à quelques amis, ne constituent nullement un enseignement officiel, car : 1° il ne les a pas signés, 2° il ne les a point livrés au grand public. La preuve, c'est que les rigoristes, si acharnés contre son prétendu laxisme, ne lui ont jamais reproché ces deux brochures probabilistes. D'ailleurs, comment aurait-il pu dire dans sa *Théologie morale :* « Je m'abstiens de traiter la question du probabilisme » si ces deux dissertations, où il en traite *ex professo,* eussent été dans les mains de ses lecteurs? 3° Jamais il n'inséra ces dissertations dans ses ouvrages de Morale. On ne les trouve ni dans la *Théologie,* réimprimée neuf fois du vivant de l'auteur, ni dans les diverses éditions de l'*Homo apostolicus,* ni dans le *Confessore diretto.* Elles ne prouvent donc rien contre un enseignement officiel qui les contredit ouvertement. Le vrai sentiment d'Alphonse à cette époque se trouve parfaitement exprimé dans une *Réponse adressée à un censeur anonyme.* « Il est vrai, dit-il, que j'ai appelé probables certaines opinions, bien que la mienne me parût plus probable, car je suis d'avis, du moins *spéculativement parlant,* qu'une opinion peut être vraiment probable en face d'une opinion plus probable... Mais, *pratiquement,* nous est-il permis ou ne nous est-il pas permis de suivre les opinions qui nous paraissent moins probables, je n'entre pas dans cette question. Je l'abandonne aux auteurs qui, de nos jours, n'ont que trop écrit là-dessus. Plût à Dieu qu'ils l'eussent fait avec plus de modération! » (*Réponse à un censeur anonyme,* 1756.)

trouvé la formule exacte. Cela résulte clairement des trois déclarations suivantes :

« Vous trouverez dans cet ouvrage, dit-il, l'ensemble des questions les plus pratiques. Sur chacune de ces questions je n'ai rien négligé pour discerner les opinions les plus conformes à la vérité, *veritati conformiores,* » c'est-à-dire les plus vraisemblables. Et il ajoute dans un *Monitum* spécial : « Ne croyez pas, cher lecteur, que j'approuve une opinion par le fait seul que je ne la réprouve pas, car parfois il m'arrive d'exposer certaines opinions avec leurs raisons et leurs patrons, laissant à la prudence de chacun le soin d'en juger la valeur. Quand j'appelle une opinion plus vraie, *veriorem,* alors je ne regarde pas l'opinion opposée comme probable; quand, de deux opinions en conflit, j'appelle l'une plus probable, *probabiliorem,* sans me prononcer sur la probabilité de l'opinion opposée, ou même que j'emploie cette formule *non audeo damnare*, je n'entends nullement dire par là que je considère celle-ci comme probable, mais que je m'en remets là-dessus au jugement de plus sages que moi. » N'étant pas fixé sur la licéité du principe probabiliste, il n'osait pas condamner ceux qui adoptaient une opinion moins probable, mais pour son propre compte il suivait toujours l'opinion plus probable. Celle-là, c'est la *sienne,* comme il le dit au censeur anonyme.

La seconde déclaration se trouve dans la dédicace de la *Théologie morale* au pape Benoît XIV : « Appelé par un bienfait spécial de Dieu, dit-il, à évangéliser les âmes les plus dépourvues de secours spirituels, je compris bien vite que ce ministère requérait une science plus qu'ordinaire. Je me mis donc à recueillir les opinions que je jugeai *plus probables, probabiliores,* et plus utiles au salut des âmes. Je lus pour cela une foule d'auteurs tant de l'opinion bénigne que de l'opinion rigide. Je trouvai les uns trop indulgents et les autres trop sévères. Je crus donc utile de publier un ouvrage qui gardât le juste milieu, et dans lequel j'exposerais les opinions les plus *vraisemblables, magis veritati consonas,* et les plus utiles à la direction des âmes. De là mes *Adnotationes* à la *Medulla* de Busembaum, et cette seconde édition, mieux ordonnée, et enrichie de nombreuses additions. »

Ces deux déclarations ne laissent subsister aucun doute, mais le fait suivant en appela une troisième, plus explicite encore. Dans les *Adnotationes* de 1748, Alphonse avait adopté nombre d'opinions qui, après réflexion, lui parurent peu fondées. Il voulut les rétracter, mais ses amis lui firent observer que ces opinions étaient

patronnées par des auteurs graves et justement estimés. Des théologiens probabilistes et même probabilioristes, consultés à cet effet, furent aussi d'avis qu'il n'y avait pas lieu à rétractation. On fit même valoir, dit Tannoia, qu'une pareille palinodie compromettrait gravement sa réputation. « Peu m'importe ce que le monde pensera de moi, répondit-il; je ne cherche point ma gloire, mais la gloire de Dieu. » Malgré tous les opposants, il mit son projet à exécution dans cette seconde édition : « J'ai cru devoir réformer, dit-il en sa préface, certaines opinions que j'avais d'abord embrassées. Sujet à l'erreur comme tout homme ici-bas, je ne rougis pas de me rétracter. Saint Augustin et saint Thomas l'ont fait avant moi. » Et l'ouvrage commence par un catalogue de quatre-vingt-dix-neuf propositions rétractées ou réformées. Or pourquoi le saint s'est-il obstiné à faire cette solennelle rétractation d'opinions enseignées par des théologiens sérieux, d'opinions regardées par ses amis comme solidement probables? Il nous l'apprend lui-même : « Si j'ai réprouvé dans ma Morale, dit-il, un grand nombre d'opinions approuvées par beaucoup d'auteurs, c'est que je les ai jugées certainement moins probables, *come certamente meno probabili* [1]. Il est donc évident que, loin de composer sa Morale d'après le principe probabiliste, Alphonse en a éliminé avec le plus grand soin les opinions certainement moins probables.

Cette doctrine qu'Alphonse a suivie pratiquement, comme nous venons de le voir, il l'établira rationnellement et l'enseignera jusqu'à sa mort, ce qui lui permettra de dire : « Je n'ai point écrit pour me faire une réputation de savant, mais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. J'ai écrit contre les auteurs trop faciles, et ils ne m'ont épargné ni les lamentations ni les mépris. Je l'ai fait pour ne pas voir la morale chrétienne élargie par cette liberté sans frein des opinions qu'Alexandre VII réprouvait en l'appelant un mode d'opiner tout à fait contraire à la simplicité évangélique. J'ai écrit également contre les auteurs trop rigides, afin de ne pas voir les consciences enchaînées et les âmes en danger de se perdre par les exigences d'un injuste rigorisme [2]. »

Alphonse appliqua ce principe du juste milieu à toutes les questions théologiques, mais surtout aux lois concernant les sacrements de pénitence et d'eucharistie, desquels dépend plus particulièrement le salut des chrétiens et que pour cette raison les jansénistes avaient le plus maltraités. Il combattit à outrance le rigorisme, qui

1. *Dell' uso moderato dell' opinione probabile*, 1765, c. III, § 3, n. 81.
2. *Dichiarazione del Sistema.*

éloignait des sacrements, mais sans tomber dans le laxisme, qui les rend inutiles et même nuisibles. Voici la très juste observation par laquelle il ouvre son très salutaire traité de la pénitence : « Notre Seigneur Jésus-Christ, dit-il, a institué ce sacrement comme remède à la faiblesse humaine. Avant tout, pour s'acquitter équitablement du devoir qui lui incombe, le confesseur doit savoir que, s'il est juge, il est aussi père et médecin des âmes. Sa facilité trop grande deviendrait une source de péchés; sa trop grande sévérité pousserait au désespoir. L'esprit du Christ n'est point avec ceux qui traitent durement les pécheurs, et les saints Pères condamnent également l'excessive condescendance et l'indiscrète rigueur envers les pénitents. « Gardez-vous, dit saint Bonaventure, de vous faire une « conscience trop large ou trop étroite : l'une enfante la présomp« tion, l'autre le désespoir. » Il est certain, ajoute saint Alphonse, que les confesseurs trop indulgents ont fait un mal immense à l'Église, parce que la grande majorité des hommes a suivi sans aucun frein la pente des vices; mais ceux-là aussi ont nui singulièrement aux âmes, dont la sévérité a poussé les pécheurs, d'abord dans la voie du sacrilège, puis du découragement, enfin dans un abîme de fange et de péchés[1]. »

Mais en quoi consistait, du temps d'Alphonse, la trop grande sévérité des confesseurs? On se rappelle que les jansénistes, sous prétexte de mieux préparer les pénitents, différaient l'absolution quelquefois pendant des années, et même jusqu'à la mort. Sans être jansénistes, les directeurs suivaient plus ou moins les méthodes de ces hérétiques et l'on imposait aux pécheurs des délais d'absolution absolument injustifiables, de sorte que, dans certains diocèses, jamais un pénitent n'était absous après la confession de ses péchés. Il fallait subir un temps d'épreuve entre la confession et le pardon. Alphonse enseigne, contrairement à cet usage abusif, que le confesseur n'a pas le droit de refuser l'absolution au pécheur disposé à la recevoir. Sans doute il a le droit et le devoir de connaître les dispositions du pénitent, si vraiment il est contrit de ses fautes, s'il a le ferme propos de ne plus les commettre à l'avenir; mais quand il peut juger prudemment que ces dispositions existent, il est tenu de donner l'absolution. Le pécheur y a droit, et c'est alors une injustice tant de le priver de la grâce du sacrement que de lui imposer une nouvelle et inutile démarche pour la recevoir[2]. « Renvoyer ainsi les pécheurs de mois en mois

1. Lib. VI, tract. IV, n. 426.
2. *Ibid.* n. 604.

selon la méthode de certains directeurs, ce n'est pas secourir les pécheurs, disait-il, c'est les perdre. Quand le pénitent reconnaît et déteste son état, il ne faut pas l'abandonner à ses propres forces dans la lutte qu'il soutient contre la tentation, il faut le secourir; et le plus puissant secours à lui donner, c'est la grâce des sacrements. Différer l'absolution pendant des mois et des mois, c'est une pratique janséniste : ceux qui la suivent n'ont pas à cœur de faire aimer mais plutôt de rendre inutiles les sacrements. »

D'un autre côté, si le confesseur doit donner l'absolution aux pécheurs qu'il juge dans sa prudence disposés à la recevoir, il doit la refuser à ceux qui viennent à lui dépourvus de ces dispositions, c'est-à-dire sans contrition ni bon propos. « Le bon propos, dit saint Alphonse, implique la résolution de prendre les moyens nécessaires pour ne pas retomber dans les mêmes péchés, notamment d'éviter les occasions prochaines de péché. Qui peut et ne veut pas les éviter est indigne d'absolution, dit Innocent XI, en condamnant une proposition qui affirmait le contraire. En donnant l'absolution à tout venant sans tenir compte des occasions prochaines de péché, le confesseur croit faire acte de miséricorde envers son pénitent, et il exerce à son égard la plus barbare cruauté. Saint Thomas de Villeneuve appelle *impie pios* ceux qui, pour ne pas contrister un pénitent, le laissent croupir dans son bourbier[1]. » De même Alphonse s'élève contre les confesseurs qui absolvent, sans aucun signe particulier de contrition, des récidifs revenant toujours chargés des mêmes péchés, toujours infidèles à leurs résolutions. Comment leur simple parole vingt fois trahie pourrait-elle être un signe de bon propos si aucun autre signe n'autorise le confesseur à croire que le cœur du pénitent est mieux disposé? « Plût à Dieu, s'écrie notre saint, que les confesseurs attendissent, pour absoudre ces relaps, un vrai signe de contrition! Mais, chose triste à dire! il en est qui donnent l'absolution à tout venant, sans autre signe de contrition qu'une vaine parole, sans aucune admonition, sans indication de remède pour prévenir de nouvelles chutes; et de là provient la ruine d'une infinité d'âmes[2]. »

Le saint docteur eut à lutter contre les mêmes excès relativement à la sainte communion. Les jansénistes, nous l'avons vu, exigeaient des dispositions impossibles afin d'écarter tous les fidèles de la table sainte. Innocent XI condamna cette proposition de Baïus, chère à Saint-Cyran et au grand Arnauld : « On ne peut communier

1. *Theolog. mor.*, lib. VI, tr. IV, n. 452.
2. *Ibid.*, lib. VI, tract. IV, n. 464.

si l'on n'a dans le cœur le très pur amour de Dieu, sans ombre de mélange. » D'autres, non moins coupables, enseignaient que la fréquente confession et la fréquente communion sont des signes de prédestination, même pour ceux qui vivent d'une manière toute profane et toute païenne [1]. Cette proposition fut aussi condamnée par Innocent XI. « Signe de prédestination! s'écrie saint Alphonse en rapportant cette sacrilège énormité, dites plutôt signe de réprobation! » Ici encore il prit la voie moyenne, et prouva aux rigoristes qu'ils perdent les âmes en leur refusant le fruit de vie, et aux relâchés, qui donnent la communion sans exiger les dispositions requises, qu'ils damnent les âmes en transformant le fruit de vie en fruit de mort. Puis il trace des règles pratiques dans lesquelles la fréquence plus ou moins grande des communions se mesure sur les dispositions plus ou moins parfaites du pénitent et le fruit qu'il en retire.

A tous les chrétiens décidés à pratiquer les commandements en matière grave et à se préserver de tout péché mortel, il accorde et conseille même la communion hebdomadaire, bien qu'ils n'aient pas encore le courage de combattre le péché véniel. La communion leur donnera la force de lutter contre les tentations, et si parfois ils font une chute, de se relever avec courage.

Si l'âme veut résolument sortir de la tiédeur, sacrifier toute affection à n'importe quel péché véniel délibéré, combattre ses inclinations vicieuses, et s'exciter à la ferveur par l'oraison, Alphonse lui permet de communier plusieurs fois la semaine, plus ou moins fréquemment selon le fruit qu'elle retirera de ses communions. Sans doute l'âme ainsi disposée pourra de temps en temps manquer à ses résolutions, mais si elle persévère à communier souvent, sa volonté s'affermira, son cœur se purifiera, et la grâce de Dieu, toujours plus forte et plus active, finira par dominer les vices et les concupiscences.

Enfin si l'âme parvient à surmonter d'une manière générale ses mauvaises inclinations, si elle s'adonne à l'oraison et à la mortification, si elle conçoit un vif désir de la perfection et de l'union avec Dieu, le saint lui permet la communion quotidienne, comme étant le grand moyen de s'enflammer du divin amour.

On peut s'imaginer la fureur des jansénistes quand ils lurent dans la Théologie de saint Alphonse une doctrine sur la communion fréquente qui renversait tous leurs plans. Plus tard certains

1. *In his qui gentiliter vivunt*, XI[e] prop. damn. ab Inn. XI.

rigoristes attaquèrent cette doctrine, mais il la défendit avec vigueur. Non content de la défendre, il la propagea dans tous ses écrits, la recommanda dans toutes ses missions et retraites, et la popularisa par tous les moyens en son pouvoir. Avec l'oraison et la dévotion à la sainte Vierge, la fréquentation des sacrements devint, dans sa congrégation, le thème obligé de tous les sermons sur la persévérance. On peut dire sans exagération que, si la sainte table, autrefois déserte, est aujourd'hui encombrée de fidèles qui viennent y chercher le pain de vie, c'est en grande partie aux écrits et à l'influence de notre saint que le monde chrétien en est redevable. Puisse le saint docteur, après avoir triomphé des rigoristes qui exigeaient des communiants « l'amour très pur », triompher aujourd'hui des complaisants qui permettent la communion fréquente et même quotidienne aux âmes mondaines, *quæ gentiliter vivunt!*

L'apparition de la *Théologie morale* fut un véritable événement. Les théologiens les plus éminents naviguaient difficilement entre Charybde et Scylla. Les uns, emportés par leur nature inflexible, se jetaient sur l'écueil du rigorisme; les autres, trop flexibles au contraire, « voulaient forcer la règle de se plier jusqu'à un certain point aux temps, aux lieux, aux caractères, et gagner ainsi des âmes à tout prix, ce qui n'est pas permis. Telle est la loi de notre nature, dit Joseph de Maistre. Si quelquefois des qualités sublimes et d'un caractère opposé se trouvent réunies dans le même sujet en parfait équilibre, ce sont des prodiges qui viennent de temps en temps honorer l'humanité, sans donner, hélas! espérance au grand nombre. » Ce prodige du parfait équilibre, Alphonse l'avait réalisé dans sa *Théologie,* ce qui lui attira des approbations sans nombre. Dans une lettre du 15 juillet 1755, le docte pontife Benoît XIV déclara que cet ouvrage serait de la plus grande utilité et réunirait tous les suffrages, *utilissimum et probatissimum*. Le reviseur ecclésiastique lui donna l'approbation la plus élogieuse : « Dans ce livre, dit-il, rien qui blesse les bonnes mœurs ou la piété chrétienne; aucune de ces propositions rigides dont l'Église a souverainement horreur; encore moins de ces opinions relâchées qui perdent les âmes. Tout y est marqué au coin de la bonne doctrine, tout y est ordonné d'après les principes les plus propres à réformer les mœurs. Cette doctrine, fruit d'une profonde sagesse et d'un labeur opiniâtre, l'auteur en a puisé les éléments dans les saints canons, la jurisprudence civile, les écrits du Docteur angélique, les décisions des grands moralistes, et les décrets du pontife heureusement régnant. Cet ouvrage sera un trésor pour les prêtres, spécialement

les confesseurs, car ils y trouveront toute la doctrine néces-
tant à l'instruction qu'à la direction des âmes. » Munie de ces
es approbations, la *Théologie morale* fut accueillie comme une
e d'utilité publique. Neuf éditions de ce grand ouvrage s'é-
rent du vivant de l'auteur, sans compter les nombreuses
pressions des divers abrégés composés par lui soit en italien
n latin [1]. La *Théologie morale* de saint Alphonse, mise par
ise à l'abri de toute censure, est aujourd'hui dans toutes les
s, et n'a pas peu contribué, comme chacun le sait, à méri-
notre saint le titre de docteur.

'*Istruzione e Pratica*, l'*Homo apostolicus*, le *Confessore diretto*, dont on ne
e plus les éditions.

CHAPITRE VII

LES TEMPS HÉROIQUES

1750-1754

Vivre en saint ou sortir de l'institut. — Deux circulaires sur ce sujet. — Quatre exclusions — Sarnelli et Vitus Curzius proposés comme modèles. — Sainteté d'Alphonse. — Vie active et contemplative. — Au pied du crucifix. — Un plan d'ouvrage sur l'amour de Jésus. — Les saintes images. — Les pauvres et les malades. — Cruelle flagellation. — Une retraite à Ciorani. — Miracles et prédictions. — Les disciples vivent et meurent en saints : Dominique Blasucci, Moscariello, Zabbata, Paul Cafaro, Ange Latessa, Ange Piccone.

Alphonse traçait dans sa *Théologie morale* la voie du salut et de la véritable sainteté. « Si vous voulez aller au ciel, disait-il avec Jésus, aimez Dieu de tout votre cœur, pratiquez ses commandements, fuyez le monde et les occasions de péché, fréquentez les sacrements, qui sont les sources de la vie spirituelle. Au lieu de vous éloigner de Dieu par crainte, approchez-vous de lui par amour. » Or ces principes étaient en contradiction formelle avec la théologie sectaire du dix-huitième siècle, et par suite avec les tendances générales des chrétiens. Le système des commandements impossibles, des passions invincibles et des sacrements inutiles, devait nécessairement précipiter le monde dans tous les désordres. De fait, l'hérésie avait glacé les cœurs, même dans le cloître, même dans le sanctuaire.

Il fallait donc prêcher la croisade du salut, mais où trouver des croisés, c'est-à-dire des soldats assez généreux pour rompre avec le monde, rentrer dans la voie de l'Évangile, et y ramener les chrétiens par la prédication comme par l'exemple? Alphonse comprit que cette tâche exigeait de vrais chevaliers de Dieu et des âmes. De là sa grande préoccupation de composer sa congrégation, non d'une multitude de religieux plus ou moins tièdes, mais d'une élite de

cidés, comme les apôtres, à donner leur vie pour étendre
le Dieu et sauver les âmes.
vingt ans il pouvait se flatter d'avoir réalisé son idéal, car
agnons, marchant sur ses traces, pratiquaient vraiment
s héroïques. Mais le nombre des sujets augmentait sensi-
les maisons se constituaient peu à peu, Ciorani élevait les
ion église, Caposele et Iliceto devenaient habitables, Pa-
t construire l'aile principale du couvent; les retraitants,
laïques, affluaient dans toutes les maisons; les pères ne
suffire aux demandes de missions; l'institut jouissait de
t de la faveur des évêques : n'était-il pas à craindre que
prospérité n'éteignît peu à peu le souffle divin de la fer-
pauvreté, l'obéissance, le détachement, le recueillement,
les fleurs du Calvaire, n'allaient-elles pas s'étioler sur un
oins favorable à leur épanouissement? Ne faudrait-il pas
péter le mot de l'Écriture : *Les hommes se sont multipliés,*
ie n'a pas augmenté[1]*?* En voyant la faiblesse de quelques-
onse n'avait que trop raison de craindre. De là son éner-
olution de maintenir à tout prix la sainteté primitive,
frappant d'exclusion ceux qui ne voudraient pas y tendre.
é d'un sujet, profès depuis six ans, lui fournit l'occasion
er à tous l'idéal que chacun devait avoir devant les yeux.
Bernard Tortora, originaire de Nocera, docteur en théolo-
llent prédicateur, appartenait à la maison de Ciorani.
jour reçu de son supérieur une réprimande juste mais
se laissa tenter par l'esprit d'orgueil. Dans un moment
n, il partit pour Nocera sans communiquer à qui que ce
ation qui l'obsédait. Son but était de se rendre à Pagani
istifier auprès du recteur majeur; mais en chemin il ou-
ux et comprit tout ce que sa démarche avait d'irrégulier.
oint paraître devant Alphonse, au lieu de se diriger vers
t, il se rendit dans sa famille, d'où il sollicita la dispense
ux. Cela se faisait le 25 juillet 1752; deux jours après, le
ateur adressait cette circulaire à tous les membres de la
ion :
chers pères et frères en Jésus-Christ, je prie Dieu de
ien vite de la congrégation les esprits superbes qui ne
souffrir ni réprimande ni mépris. Qu'il me chasse moi-
t le premier si cet esprit d'orgueil s'emparait jamais de

[1] *icasti gentem, sed non magnificasti lætitiam.*

moi. C'est ce maudit amour-propre qui vient d'exclure de nos rangs le père Tortora, et je remercie Jésus-Christ de l'avoir éloigné, car de pareils sujets sont la ruine de l'institut, dont ils écartent les bénédictions divines. Si quelqu'un parmi nous ne veut pas être foulé aux pieds comme un grain de poussière, qu'il s'en aille, et s'en aille au plus tôt! Ne restât-il que deux ou trois sujets, s'ils sont humbles et mortifiés, ils glorifieront Dieu plus que mille imparfaits. Et que sommes-nous donc venus faire dans la congrégation si nous ne voulons pas même supporter un léger affront pour Jésus-Christ? C'est bien à nous de prêcher l'humilité aux peuples si nous avons horreur des moindres humiliations! Or, parce que nous sommes tous de misérables pécheurs, je vous prie de graver dans votre mémoire les recommandations que je vais vous faire. J'ordonne à chacun de vous, au nom de l'obéissance, d'adresser tous les jours, soit pendant l'oraison, soit pendant l'action de grâces, une prière à Jésus méprisé, pour lui demander la grâce de supporter les mépris avec allégresse et sérénité. Les plus fervents lui demanderont même d'être méprisés pour son amour. Et si quelqu'un ne fait point cette prière de tout cœur et avec un vrai désir d'être exaucé, qu'il craigne d'être un jour chassé de la congrégation comme l'ont été plusieurs autres en punition de leur orgueil. »

Ce n'était pas une vaine menace. Quelque temps après, le père Mathieu Criscuoli, sujet peu édifiant, revenait de mission assez fatigué. Désigné par son recteur pour un autre travail, il refusa par deux fois de l'accepter. Le même soir Alphonse l'exclut de la congrégation et, bien que le lendemain le coupable implorât son pardon, resta inflexible. Un autre père, Nicolas Grossi, envoyé de Nocera à Iliceto, refusa de s'y rendre pour ne pas s'éloigner de sa famille : il fut également chassé de la congrégation. Un jeune étudiant, Manfredonia, préoccupé de sa santé, sollicité par ses parents, effrayé des sacrifices qu'impose la vie religieuse, demanda la dispense de ses vœux malgré son serment de persévérance. N'ayant aucune raison pour la lui accorder, Alphonse la lui refusa. Le jeune homme crut lui forcer la main en prenant la fuite : Alphonse lui fit savoir que jamais il ne le délierait de ses engagements. En vain les pères le supplièrent de lui rendre la liberté : il répondit que s'il suffit de s'obstiner pour obtenir sa dispense, il est inutile de faire plus longtemps le vœu de persévérance; que si le fugitif se trouvait dans une impasse, c'était sa faute. Manfredonia fut donc obligé de rentrer au couvent. Le saint fondateur le reçut

·ec bienveillance, mais le condamna à rentrer au noviciat, d'où fut chassé bientôt après comme incorrigible.

En même temps qu'il expulsait les sujets infidèles, il rappelait ux vrais enfants de la congrégation l'obligation qui leur incombe . tous de marcher dans la voie de la sainteté, et sa volonté bien ırrêtée de ne souffrir parmi eux ni tièdes ni relâchés. « Mes chers ›ères et frères, disait-il dans la magnifique circulaire du 8 août 1754, la congrégation ne compte que vingt-deux années d'existence ›t cinq ans d'approbation canonique. Elle devrait donc avoir con›ervé sa ferveur primitive et même l'avoir accrue. Ses membres en ;rande majorité, je le reconnais, sont pleins d'ardeur, mais on en rouve qui languissent et n'avancent pas. Où aboutiront-ils? Je 'ignore, car Dieu, en nous appelant à la congrégation dans les ›remiers temps de son existence, a voulu faire de nous des saints t nous sauver en saints. Celui qui voudra se sauver, mais non en aint, je ne sais s'il se sauvera.

« Si ce manque de ferveur venait à se propager, pauvre conrégation! où en serait-elle dans cinquante ans? Ce serait le cas e s'écrier en versant des larmes : Pauvre Jésus-Christ! Si nous e l'aimons pas, nous qui avons reçu tant de grâces spéciales et tant e lumières extraordinaires, qui donc l'aimera? Que sommes-nous onc venus faire dans la congrégation si nous n'y travaillons pas à evenir des saints? Nous trompons le monde, qui nous regarde tous omme des saints, et se moquera de nous au jour du jugement.

« Les novices sont maintenant nombreux et fervents; mais, en royant nos imperfections, ils s'autoriseront de nos exemples, et le relâchement ne tardera pas à s'introduire dans la congrégation. Si l'on doit en venir là, il vaut mieux demander à Dieu qu'il l'anéantisse dès à présent.

« Me voici vieux et souffrant, le jour des comptes arrive pour moi. Dieu sait que chacun de vous m'est beaucoup plus cher que mes frères et que ma propre mère, mais cependant Dieu ne veut pas que par une condescendance excessive pour quelqu'un d'entre vous je mette en péril mon salut éternel. Faibles comme nous le sommes, nous commettons tous des fautes : aussi ne sont-ce pas les fautes passagères qui m'affligent, mais celles qui prennent racine et nuisent ainsi à toute la communauté. Que d'autres excusent ces faiblesses coupables, je déclare, moi, que je ne puis ni ne veux les tolérer. Telles seraient, par exemple, les fautes contre l'obéissance, a pauvreté, l'humilité, la charité à l'égard du prochain. Dieu me era la grâce, je l'espère, de garder jusqu'à la mort la résolution

prise à ses pieds de corriger mes frères sans respect humain quand je les verrai faiblir en choses notables et préjudiciables au bien commun. Vous le savez bien, mon faible c'est l'excès de condescendance, mais Dieu me donnera la force de poursuivre les imparfaits qui refusent de s'amender et veulent même justifier leur imperfections. Vous qui êtes jeunes encore, et qui serez appelés plus tard à gouverner la congrégation, ah! je vous en conjure, ne supportez jamais un imparfait de cette trempe qui, non content de commettre une faute, la justifie au lieu de s'en humilier. Au jour du jugement, je vous le certifie, j'accuserai au tribunal de Jésus-Christ tout supérieur qui, pour ne froisser personne, aura toléré des fautes pernicieuses et introduit par sa faiblesse le relâchement dans la congrégation. »

Le saint fondateur recommandait alors à chacun d'avoir la plus haute estime de sa vocation, « le plus grand bienfait de Dieu, disait-il, après ceux de la création et de la rédemption. » Comme la tentation particulière du Napolitain était de retourner au pays natal pour y vivre au sein de sa famille, sous le fallacieux prétexte qu'on peut faire autant de bien dans le monde qu'en religion, il leur rappelait le mot de Notre-Seigneur : *Nul n'est prophète dans son pays.* « Un prêtre dans la congrégation, ajoutait-il, sauvera plus d'âmes en un an qu'il n'en sauverait, hors de la congrégation, durant toute sa vie. Et quant au profit personnel, un membre de l'institut acquerra plus de mérites en un an par la pratique de l'obéissance qu'il ne ferait en dix ans au milieu du monde, où il mènerait une vie capricieuse et sans règle. On quitte le couvent, dit-on, pour trouver la paix; et quelle paix Dieu donnera-t-il à des religieux infidèles qui, pour ne pas se mortifier, foulent aux pieds sa volonté et méprisent leur sainte vocation? Quelle paix surtout goûteront-ils à la mort, en pensant qu'ils exhalent leur dernier soupir hors de cette congrégation où Dieu les avait appelés? »

Cela dit pour raffermir les courages contre les tentations de désertion, il revient à sa pensée dominante, à savoir que les membres de la congrégation doivent vivre en saints. Le départ des imparfaits ne l'effraie nullement. « Grâce à Dieu, dit-il, l'institut se fournit tous les jours de bons et nombreux sujets, de jeunes gens pleins de ferveur et de talent. Sa réputation s'est répandue dans tout le royaume et au delà. Il nous restera les bons pour prêcher les missions et les retraites. Dût-on d'ailleurs prêcher un peu moins de missions, mieux vaut rester un petit nombre et garder l'observance que de nous multiplier au détriment de la ferveur. » Et il

conclut par cette déclaration solennelle : « Quiconque ne voudra pas devenir saint ne persévèrera pas dans la congrégation. Jésus-Christ lui-même, à qui la congrégation est très chère, l'en chassera. Dieu ne veut pas que les premières pierres de cet édifice, qui est le sien, soient sans consistance. Si les premiers appelés n'édifient pas même leurs contemporains, pourront-ils servir de soutiens et de modèles aux sujets à venir? »

En terminant cette circulaire vraiment dictée par l'esprit de Dieu, l'excellent père montre son cœur à découvert. Il exige de ses enfants de grands sacrifices, mais il veut les aider à les faire. « Chacun de vous, dit-il, est après Dieu mon unique affection sur cette terre. Pour chacun de vous j'offre à Dieu dès à présent mon sang et ma vie ; car votre vie, à vous qui êtes jeunes, peut servir efficacement à la gloire de Dieu, mais moi qui suis âgé, malade et impotent, à quoi puis-je servir encore? Je vous prie donc, si vous êtes éloignés de moi, de m'écrire en tous vos besoins. Méprisez cette appréhension, suscitée par le démon pour nous troubler moi et les autres, à savoir que l'on m'est à charge en me parlant ou en m'écrivant. Plus vous prendrez cette confiance avec moi, sachez-le bien, plus vous m'attacherez à vous. Soyez certains que j'abandonne volontiers toute occupation quand il s'agit de consoler un de mes frères et un de mes fils. Aider un de mes fils l'emporte sur tout autre bien, car c'est l'office capital de ma charge et par conséquent la volonté de Dieu. »

La grande crainte d'Alphonse à cette époque était donc de voir s'introduire dans la congrégation, avec la multiplicité des sujets, une diminution de ferveur. Pour prévenir ce malheur, en même temps qu'il purgeait l'institut par l'exclusion des récalcitrants, il se montrait de plus en plus difficile pour l'admission de nouveaux membres. A Caposele, le médecin Santorelli, homme d'une grande vertu et d'une grande piété, l'ami et le bienfaiteur des pères dès la fondation de la maison, avait vu avec une sainte joie son fils entrer au noviciat. Mais le jeune homme, peu sérieux et peu fervent, voulait être religieux sans viser à la perfection. Alphonse refusa de l'admettre à la profession bien que ce renvoi dût être pour Santorelli et sa famille une cause de profonde affliction. « Ne vous tourmentez point, écrivait-il en 1755 au maître du noviciat, par la pensée qu'un de vos novices pourrait nous quitter. Aidez-les tous de votre mieux, mais si quelqu'un d'entre eux commet des fautes d'habitude et ne témoigne pas d'un bon esprit, signalez-le-moi et je le congédierai. Restera qui voudra, et plaise à Dieu qu'il

nous reste uniquement ceux qui ont pris le parti de tout souffrir pour devenir véritablement saints. Dites cela à vos novices. Faites-leur bien comprendre que, sans cet esprit, l'on n'est pas fait pour la congrégation, et que les têtes indociles, les gens attachés à leurs parents, les esclaves de leur amour-propre, en sont absolument exclus. »

A ces pressantes recommandations Alphonse joignit en ce temps, comme stimulant à la sainteté, le souvenir des deux grands serviteurs de Dieu, Janvier Sarnelli et Vitus Curzius. Il publia en 1752 une *Notice* assez étendue sur leurs vertus héroïques, excitant pères et frères à marcher sur leurs traces. En même temps il révélait à tous le secret, peu connu, d'arriver promptement au sommet de la perfection.

On sait comment les travaux de l'esprit trop souvent dessèchent le cœur, surtout les travaux absorbants, comme par exemple l'étude des questions épineuses de la philosophie ou de la théologie. Occupé à composer un cours de dogmatique, le père Cafaro, pourtant si pieux, faisait ce remarquable aveu : « Je ne puis me recueillir à cause de mes distractions théologiques. Elles remplissent mon esprit, soit à l'oraison, soit pendant la messe, soit pendant l'office [1]. » Alphonse, lui, avait résolu le problème, en apparence insoluble, d'unir Marthe et Marie, c'est-à-dire l'action et la contemplation, le travail incessant et la prière continuelle. Sous ce rapport, aucun saint peut-être ne l'a surpassé. Après quatre ou cinq heures consacrées à l'étude ou à la composition de ses ouvrages, il montait à l'autel et se trouvait aussitôt comme ravi en Dieu. C'est que, tout en travaillant, son esprit et son cœur restaient près de Jésus, son unique trésor. A chaque instant il interrompait son étude pour se répandre en oraisons jaculatoires. Loin de le détourner de Dieu, les créatures l'élevaient vers leur auteur, dont elles reflètent les invisibles perfections. En 1753, en même temps qu'il livrait à ses étudiants le premier volume de sa *Théologie morale*, il publia un petit livre d'or sur la *Manière de converser familièrement avec Dieu*. Il y montre comment toutes les créatures animées ou inanimées nous parlent de Dieu, et comment, à propos des moindres incidents de la journée, de nos peines, de nos joies, de nos difficultés, de nos tentations, nous devons parler à Dieu. C'est par ces instructions et surtout par son exemple que le saint conduisait ses disciples à l'union intime avec Dieu.

1. Lettre au P. Mazzini, 7 janvier 1747.

Il leur apprenait surtout à contempler perpétuellement Jésus crucifié. « Le jeudi-saint 1752, raconte un témoin, dans l'allocution d'usage avant le lavement des pieds, il s'exprima en ces termes : « Avec la semaine-sainte ne doivent pas finir les méditations sur la passion du Sauveur. C'est en méditant continuellement sur les douleurs de Jésus qu'on apprend à connaître son amour. Je ne vous impose pas de méditer toujours sur ce sujet, mais du moins faites-en la matière d'une de vos oraisons quotidiennes. Pour moi, misérable que je suis, jamais je ne l'omets, et s'il faut vous dire toute la vérité, je ne sais pas méditer sur autre chose. Je trouve tout en Jésus crucifié. Ah! si nous méditions ainsi au pied de la croix, nous obéirions plus parfaitement, nous ferions les missions avec plus de zèle, nous souffririons avec plus de résignation! »

Pour aider ses frères à vivre dans l'intimité de Notre-Seigneur, le saint avait amassé depuis longtemps des matériaux considérables sur la passion du Sauveur, sur le saint Sacrement, sur la sainte enfance de Jésus, afin d'en composer un ouvrage complet sur l'amour de Dieu envers les hommes. Mais le père Cafaro, son directeur, lui interdit ce travail, qu'il considérait comme incompatible avec ses autres compositions et les devoirs de sa charge. Or le père Cafaro étant mort en 1753, comme nous le dirons bientôt, Alphonse choisit pour son confesseur le père Villani et lui demanda la permission d'achever et de publier cet ouvrage. Le prudent directeur lui permit seulement d'en extraire un opuscule qu'il publia cette année-là même sous ce titre : *Réflexions et Affections sur la Passion de Jésus-Christ*. On s'en servait presque toujours et on s'en sert aujourd'hui encore dans l'institut pour l'oraison du soir.

Le saint fondateur enseignait aussi aux siens la charité héroïque envers le prochain, c'est-à-dire à faire du bien à ceux qui nous font du mal. Le roi Charles III ayant assigné à chaque père un revenu de quelques centimes pour leur subsistance, les habitants de Caposele trouvèrent bon de frapper d'un impôt ce morceau de pain de chaque jour. « Je provoquai une réunion du conseil, raconte le père Cajone, pour demander la suppression de cet impôt, attendu que les dons du souverain sont exempts de contributions. Mais je ne pus rien obtenir, je me vis en butte à toutes sortes de contradictions, et je dus me retirer couvert de confusion, ce dont j'informai le serviteur de Dieu. Voici ce qu'il me répondit : « Les habitants de Caposele se sont conduits d'une singulière façon à votre égard. Eh bien, il faut nous venger. Voici donc ce que vous ferez :

désormais vous distribuerez de plus larges aumônes à la porte du couvent et donnerez à tous les pauvres qui demanderont. Soyez plus assidus que jamais au confessionnal. Quand on vous appelle pour assister les malades, allez-y sans retard. Enfin ne vous plaignez jamais du tort que l'on vous a fait. Que ce soit là votre vengeance. Ce qui m'afflige, c'est que vos contradicteurs déserteront peut-être la confrérie et n'oseront plus vous approcher : de là un dommage spirituel qui me cause bien plus de peine que le dommage temporel. Tâchez donc de gagner leurs cœurs par de bonnes paroles; engagez-les et faites-les engager à ne pas déserter l'association; faites-les même chercher, s'il le faut, et surtout ne soufflez jamais mot de leurs mauvais procédés. Que voulez-vous, mon cher père, voilà le monde! Vivent Jésus et Marie! »

Quant à la mortification du corps et de l'âme, sans laquelle la charité meurt bien vite, Alphonse l'enseignait par des actes que personne ne pouvait oublier. En 1754, le cardinal Orsini vint lui faire visite à Nocera. « Père Alphonse, dit-il en l'abordant, j'arrive tout exprès de Rome pour vous voir et faire plus ample connaissance avec vous. » Tout confus, le serviteur de Dieu ne savait quelle contenance prendre. Un prince de l'Église lui témoigner pareille estime, à lui le dernier des misérables! N'était-ce pas une ruse du démon pour éveiller dans son âme un sentiment d'amour-propre? A peine le cardinal se fut-il éloigné, que le saint, plein de ces pensées, s'arma de sa discipline et se dirigea contre son habitude vers les combles de la maison. Ayant rencontré un frère, il lui dit : « Ne dites à personne que vous m'avez vu monter ici. » Une fois seul, et sûr de n'être point entendu, il s'infligea une cruelle et sanglante flagellation, puis descendit dans sa cellule, persuadé que cette expiation de l'honneur rendu à sa personne resterait ignoré de tous. Mais le frère l'avait trahi. Deux pères se rendirent immédiatement à l'endroit de la flagellation et y trouvèrent une telle quantité de sang qu'on aurait pu croire à un meurtre. De fait, Alphonse avait manié la discipline avec tant de rudesse qu'il s'était blessé un nerf, ce qui le força de s'asseoir à l'oraison durant plus d'un mois et le fit boiter légèrement jusqu'à la fin de sa vie. Au procès de béatification, le promoteur de la foi taxa cet acte d'imprudence et d'excès, mais on lui répondit que, si saint Benoît s'était roulé dans les épines pour combattre une tentation charnelle, le serviteur de Dieu avait bien le droit d'affliger son corps pour réprimer une tentation de vaine gloire. D'ailleurs, s'il est permis, d'après Benoît XIV, d'embrasser, par un motif surnaturel, un genre

le vie qui accélère la mort, il ne faut pas trop facilement accuser l'excès ou d'imprudence les mortifications des saints, d'autant plus que ce genre d'excès n'est nullement contagieux.

On peut juger de l'effet que produisaient sur ses compagnons les héroïques vertus d'Alphonse par la vénération qu'il inspirait aux étrangers. En juillet 1752, il prêchait la retraite au clergé d'Avelino. Les séminaristes y assistaient : « J'avais alors douze ans, raconte le père Buonopane, et je voyais le serviteur de Dieu pour la première fois. Mes condisciples et moi, nous ne faisions que nous entretenir de sa sainteté, de l'humilité qui respirait dans tout son extérieur, et de l'impression profonde que produisaient ses discours. C'est à cette impression surnaturelle que je dus ma vocation. »

Depuis plusieurs années le saint n'avait plus donné les exercices spirituels à Ciorani. En 1754, le père Rossi obtint qu'il prêcherait aux prêtres et aux gentilshommes pendant la semaine-sainte. A cette nouvelle, accourut une telle foule de retraitants que Rossi se vit obligé d'expédier quatre messagers sur les routes pour avertir qu'on ne trouverait plus de place au couvent. Prêtres et laïques répondirent qu'ils passeraient la nuit devant la porte. Deux cents étrangers assistèrent aux pieux exercices, parmi lesquels le prince de Castellaneta, le comte d'Aquila, et bon nombre d'autres seigneurs. Plusieurs couchèrent sur des paillasses dans les corridors, et d'autres chez le baron de Ciorani. « On ne connaîtra qu'au jugement dernier, dit Tannoia, les fruits extraordinaires de cette retraite. Le comte d'Aquila en sortit si pénétré de l'esprit de Dieu, qu'ayant entendu un de ses soldats proférer un blasphème, il voulait à toute force qu'on lui perçât la langue. Il ne lui fit grâce qu'après l'avoir condamné à rester pendant huit jours, trois heures le matin et trois heures le soir, attaché à un poteau avec un mors à la bouche. Un gentilhomme de Cava conçut une telle vénération pour Alphonse que, se trouvant à Nocera, il demanda comme une grande faveur de passer une nuit dans sa cellule et de coucher sur la pauvre paillasse. »

Les nombreux miracles opérés à cette époque par le serviteur de Dieu mirent le comble à son prestige. En décembre 1751, le père Rossi était aux portes du tombeau. Déjà les habitants de Ciorani pleuraient celui qu'ils regardaient tous comme leur bienfaiteur. « Notre père, très inquiet, dit le chroniqueur Landi, m'écrivait tous les jours pour me demander des nouvelles du cher malade. Ayant appris que les médecins ne conservaient aucun espoir et que déjà l'on entendait le hoquet précurseur de la mort, il en-

voya au moribond l'ordre suivant : « Cher Xavier, je veux q vous guérissiez, et je vous commande au nom de l'obéissanc pour l'amour de Jésus et de Marie, de guérir promptement. » n'eus pas le courage de lire ce billet au malade, mais je charge le père Villani, plus autorisé que moi par son âge et ses vertu de transmettre la volonté du recteur majeur. Le père Villani s'a procha de l'agonisant : « Père Xavier, dit-il, avez-vous foi da l'obéissance? — Certainement. — Eh bien, le père recteur maje vous ordonne de guérir. » Et il lut la lettre du père Alphons Don Xavier prit cette lettre, la baisa tendrement, et la mit so son chevet. A l'instant même il se trouva mieux; quelques jou après, la fièvre disparut, et le malade, en pleine convalescence, remit à ses occupations. »

En 1754, Alphonse se rendit à Naples pour y prêcher une traite au collège des « Chinois ». Or quand, jeune prêtre enco il desservait l'église du collège, il avait eu pour pénitente u enfant de douze ans qui plus tard se fit religieuse sous le nc de Marie-Madeleine du Crucifix. La pauvre sœur, alors âgée trente-trois ans, était au lit depuis un mois. Apprenant l'arriv du serviteur de Dieu, elle témoigna un vif désir de s'entrete quelques instants avec son ancien confesseur. Toujours chari ble, Alphonse se rendit auprès de la malade, qui lui parla de s âme et lui demanda de prier pour sa guérison. « Mais il n'est p question de guérison! lui dit Alphonse. — Comment! que voule vous dire? reprit la sœur avec émotion. — Je vous dis qu n'est pas question de guérison pour vous. Vous irez de ce lit paradis. » Et il partit, laissant la chambre embaumée d'une ode si suave que, trois jours après, les religieuses demandaient enco à la malade si elle faisait usage de parfums. Et comme celle répondait négativement, elles comprirent qu'un saint avait pas par cette chambre et que leur sœur ne guérirait pas. Trent trois ans plus tard, la sœur Marie-Madeleine, toujours sur le lit douleur, racontait cette prophétie d'Alphonse en preuve de sainteté.

Au mois de juillet de cette même année 1754, le serviteur Dieu prêchait à Saragnano la neuvaine de Notre-Dame du Mo Carmel. Il était logé chez le médecin Mori. Un jeudi, vers l'heu du dîner, survinrent le père Fiocchi avec neuf de ses compagno et, quelque temps après, deux autres pères de Ciorani. Le méd cin, très ami de tous les pères, leur souhaita la bienvenue, ma non sans se demander, comme les apôtres au désert, où il tro

rerait des vivres pour tout ce monde. Ayant en vain cherché de la viande dans les environs, il demanda au saint la permission de servir des poulets, contrairement à la règle. « Non, non, dit Alphonse en souriant, ne vous tourmentez pas, servez ce que vous avez, et Dieu ne nous laissera manquer de rien. » On avait acheté huit livres de viande[1] pour la famille, qui comptait dix-huit personnes. Or, trente-deux convives entouraient la table. Pendant qu'on découpait à la cuisine, on remarqua que les portions grossissaient à vue d'œil, si bien que tous furent abondamment servis sans qu'on eût, à beaucoup près, épuisé les provisions. D'après les calculs de Mori, les vivres avaient dû être au moins septuplés. Toute la famille pleurait de joie et d'attendrissement, le médecin ne pouvait contenir son admiration : « Don Francesco, lui dit le saint, dans nos embarras, recourons à Dieu, et ne nous défions jamais de sa Providence[2]. »

En 1755, Alphonse prêchait à Salerne la neuvaine de l'Assomption. Là encore Dieu se plut à glorifier son serviteur par une guérison miraculeuse. La jeune Emmanuelle de Raito faisait tous les jours à pied, pour entendre les prédications, les trois milles qui la séparaient de Salerne. Vers la fin de la neuvaine, il lui survint au palais une tumeur si énorme qu'elle ne pouvait plus même avaler une goutte d'eau. Des douleurs aiguës l'empêchaient de travailler ou de se reposer. Vaincue par la souffrance, elle était enfin tombée dans une espèce de prostration léthargique, quand tout à coup le missionnaire lui apparut. Il tenait à la main une fiole remplie d'un breuvage blanc comme le lait : « Emmanuelle, dit-il, buvez cette eau de saint Louis. » Elle obéit, se trouva instantanément guérie, et raconta le fait à sa mère[3].

Subjugués par les exemples de leur père, les enfants gravissaient héroïquement comme lui la montagne de la perfection. Il avait dit un jour en parlant de la vocation : « Le Seigneur veut peut-être faire d'un frère un saint Pascal, d'un étudiant un saint Louis, d'un missionnaire un saint François Régis ; mais il faut correspondre à ces grâces : autrement on se prive du secours nécessaire pour atteindre le but voulu par Dieu, et par suite on court risque de se damner ». En parcourant le catalogue des pères à cette époque, si l'on excepte quelques individualités qui, du reste, ne persévérèrent pas dans la congrégation, on peut dire que tous

1. Tre rotoli.
2. Tannoia, lib. II, cap. xxxiv.
3. Déposition du P. Caprioli, *Summ.*, p. 677.

visaient à la sainteté. Tous méritaient les éloges qu'après une retraite à Ciorani, l'évêque de Cava, Nicolas Borgia, décernait à la congrégation : « Béni soit le Seigneur, écrivait-il à don Alphonse, qui a donné à votre institut tant de sujets abondamment pourvus de doctrine et d'esprit apostolique. Ils peuvent dire en toute vérité : *Ex Deo, coram Deo, in Christo loquimur.* Chez vous on prêche la perfection chrétienne et ecclésiastique par les paroles et par les œuvres. Dieu veuille disposer tous nos prêtres à faire les exercices dans votre sainte maison[1] ! » Pour confirmer ces témoignages, il suffit d'évoquer les noms des religieux qui moururent à cette époque, de 1752 à 1755, tous en odeur de sainteté. « Appelés à vivre dans l'humilité comme saint Pascal, dans l'innocence comme saint Louis, dans la pratique du zèle comme saint François Régis, » ils correspondirent aux grâces de Dieu et moururent en saints, comme le voulait leur fondateur.

Dominique Blasucci fut le Louis de Gonzague de la congrégation. Entré au noviciat en 1750, à l'âge de dix-huit ans, il éclipsa bientôt tous ses confrères, qui pourtant étaient des anges, dit le père Landi. Telle était la perfection de ses actes qu'on aurait cru voir une apparition céleste enseignant pratiquement à tous le recueillement, l'humilité, l'obéissance, et la mortification. Dominique vivait dans une sorte de ravissement continuel, prenant à peine chaque jour quelques onces de nourriture assaisonnée d'herbes amères. Innocent jusqu'à ignorer ce qu'était une tentation contre la pureté, il se couvrait de cilices et flagellait rudement son corps. Rien qu'à voir son extérieur angélique, tous l'appelaient un saint Louis ou un saint Stanislas. Quand il faisait la lecture au réfectoire, les étrangers venus à Ciorani pour suivre les saints exercices ressentaient une émotion telle qu'ils se jetaient à genoux pour baiser les pieds de ce novice extraordinaire.

Dominique fit les vœux de religion le 2 février 1751, quand déjà il était mûr pour le ciel. La phtisie, en ruinant rapidement son corps virginal, allait délivrer son âme des faibles liens qui la retenaient ici-bas. Mais avant de le rappeler à lui, Dieu voulut montrer au monde, surtout à ses frères en religion, ce prodige de sa grâce et de son amour. Sa santé s'affaiblissant de jour en jour, il dut interrompre après quelques mois le cours de ses études, et reçut d'Alphonse l'ordre de se rendre dans les diverses maisons de l'institut, autant pour se distraire que pour changer d'air. « Je fus

1. Lettre de Borgia, février 1752.

chargé de le conduire à Iliceto, raconte le père Apice. Épuisé, respirant à peine, il se tenait silencieux dans le fond de la voiture; mais quand venait l'heure de l'oraison, il me disait à ma confusion : « Père, mettons-nous en prière. » Arrivés au pont de Bovino, nous dûmes gravir à pied la montée qui conduit à la ville. Le pauvre enfant ne poussa pas une plainte, bien qu'il fût sur le point d'expirer.

A Notre-Dame de Consolation comme à Ciorani, il captiva tous les cœurs par l'héroïsme de ses vertus. Dans cette maison se trouvait un saint, le frère Gérard Majella. Les saints se comprennent vite : aussi Dominique et Gérard se lièrent-ils d'une étroite amitié. Ils se promirent de dire chaque jour un *Ave Maria* l'un pour l'autre jusqu'à la mort. Gérard était en ce temps-là plongé dans un abîme de désolations intérieures, au point qu'un jour il dit à son jeune ami : « Mon cœur est près d'éclater, priez pour moi. » Dominique lui fit un signe de croix sur la poitrine, et à l'instant même Gérard retrouva le calme et la paix. Alphonse avait ordonné aux pères missionnaires de le prendre quelquefois avec eux, ne fût-ce que pour enseigner aux fidèles les mystères du rosaire. Il assista ainsi à plusieurs missions et fit partout l'admiration de l'auditoire. A Lacedogna, l'évêque, Mgr Aniceto, allait l'entendre tous les soirs, et fut si ravi de son angélique piété qu'il voulut l'avoir chaque matin pour lui servir la messe.

En novembre 1751, on le conduisit à Nocera, où il reprit l'étude de la théologie. On vit bientôt que son intelligence égalait sa force d'âme, mais encore une fois la maladie l'empêcha de se livrer au travail. De nouveau on l'envoya en mission. Il fit alors le catéchisme aux enfants qui, ravis de l'entendre et plus encore de le contempler devant le saint Sacrement, le suivaient partout pour lui baiser la main. « O mon Dieu ! disait alors Dominique, s'ils connaissaient le pécheur que je suis, ces pauvres enfants ne me donneraient pas ces marques de respect. » A la mission de Langusi, le père Amarante imagina un nouveau moyen de conversion. Il dit à Dominique : « Placez-vous au milieu de l'église et priez pour les pauvres pécheurs. » Dominique obéit, et le père se rendit au confessionnal. Chaque fois qu'il rencontrait un pécheur obstiné et endurci : « Allez voir le saint jeune homme qui prie devant le saint Sacrement, et puis revenez me trouver. » A la vue de cet ange revêtu de chair, immobile et comme en extase devant l'autel, les pécheurs, émus et convertis, revenaient aux pieds du père Amarante demander le pardon de Dieu. A Pagani le père Ferrara disait

en parlant de Dominique : « C'est une âme innocente aujourd'hui comme au jour de son baptême. » Et dans les rues, en le voyant passer, on s'écriait : « Voilà le saint, voilà le saint! »

Au mois de juillet 1752, on l'envoya à Caposele, où le père Cafaro le reçut avec un vrai transport de joie. Un frère partait pour Ciorani : « Vous direz aux pères de là-bas, lui recommanda-t-il, que nous ne sommes pas dignes d'avoir parmi nous l'étudiant Blasucci. » Quelques jours après, le saint jeune homme éprouva une vive consolation. Il avait un frère qu'il aimait beaucoup. Appelé comme lui à la vie religieuse, il tardait à se donner à Dieu. Après sa profession, Dominique lui avait écrit cette lettre : « Mon cher Paul, tu penses toujours quitter le monde, et cela me réjouit; mais je crains que tous ces délais ne compromettent ta vocation. O mon cher frère, je désire que tu sois un saint, un grand saint, et voilà pourquoi je brûle de te voir enfin dans notre sainte maison. Oh! dis-moi donc l'obstacle qui t'arrête, afin que je trouve moyen de le briser. » L'obstacle, c'était l'opposition de sa famille; mais Paul, entraîné par les touchants appels et fortifié par les prières de son frère, s'enfuit de la maison paternelle et vint se réfugier à Ciorani. Le 15 août 1752, Paul Blasucci, l'une des gloires de la congrégation, son second supérieur général, prit l'habit du Très Saint-Rédempteur. Au comble de ses vœux, Dominique dit à ceux qui l'entouraient : « Maintenant je puis mourir! »

Dès lors la maladie fit des progrès rapides. On lui interdit d'appliquer son esprit et même de penser à Dieu, ce qui jeta son âme dans de mortelles angoisses. Il voulait se distraire pour ne pas désobéir, et son amour l'entraînait vers Dieu malgré lui. « Mon père, écrivit-il à son directeur, pour épargner ma santé, vous voulez que je me détache de Dieu, mais la violence que je m'impose pour m'en éloigner me fait mourir. J'ai beau faire, je me retrouve avec Dieu sans m'en apercevoir. Je me défends comme je puis contre la plénitude des affluences célestes, mais comment lutter contre Dieu, qui allume dans mon cœur une flamme ardente que je n'ai ni le courage ni la force d'éteindre? » On le laissa libre, mais la contemplation d'ici-bas ne lui suffisait plus. Se promenant un jour dans le jardin avec un ami, il leva les yeux au ciel et s'écria : « Ah! Seigneur, quand viendra le moment qui doit m'unir à vous? »

Pendant les derniers mois qu'il passa sur la terre, ses souffrances furent cruelles. Il ne pouvait sans des efforts douloureux ni prendre de nourriture ni même avaler le vin que le médecin lui avait prescrit. Jamais il ne poussa une plainte, jamais il ne témoigna la

oindre impatience. Quand on lui demandait comment il se trou-it, il répondait invariablement : *Sto bene*, je vais bien. Le mé-cin qui le soignait dit un jour en souriant : « Celui-là, c'est le ere *Sto bene*, » et en sortant il ajouta : « En le voyant, je crois voir int Stanislas. »

Le 2 novembre, jour des morts, aux questions ordinaires sur sa nté, il répondit : « Je me sens moins bien. » On comprit que la ort approchait. Le père Cafaro ne voulut pas qu'il descendît au œur comme tous les jours pour recevoir la sainte communion, ais il lui fit porter le saint viatique. Après l'action de grâces, il esta silencieux et reçut l'extrême-onction. Les pères et les frères se assemblèrent autour de son lit pour réciter les prières des agoni-ants. Lui, calme et tranquille, tenait le crucifix dans ses bras. Les rières terminées, il rendit doucement le dernier soupir. « Le aint est mort ! » s'écrièrent tous les assistants.

Il avait vingt ans et six mois. « C'est un saint, disait un jour lphonse, mais vous verrez que Dieu nous le prendra, parce que *nsummatus in brevi explevit tempora multa.* » Il avait, en effet, arché à pas de géant dans le chemin des vertus. « Il a été héroï-ie en tout, écrivait le père Cafaro au recteur majeur, tellement i'on pouvait le canoniser de son vivant. Moi qui passe pour dif-cile, je le regarde comme un grand saint, et je conserve un mor-au de son habit comme une précieuse relique. » — « Je suis sûr i'il n'a point passé par le purgatoire, écrivait à son tour le père oice, car si cet ange a dû passer par le lieu d'expiation, personne e nous ne peut espérer d'y échapper. » Dieu lui-même ratifia ces oges : « Deux jours après sa mort, son corps restait flexible comme il eût été vivant. Pendant qu'il était exposé à l'église, on prit son ortrait. Tout à coup le cadavre ouvrit les yeux et les tint attachés ir le père Cafaro, à la grande stupeur du médecin Santorelli, qui se ouvait présent à cette scène : « Ne vous étonnez pas, lui dit le ère Cafaro, je lui ai donné mentalement l'obédience d'ouvrir les eux jusqu'après le travail du peintre. » Quelques jours après la épulture, on lui fit au bras une légère incision d'où s'échappa un sang frais et vermeil. Depuis ce temps, grand nombre de guérisons miraculeuses ont été obtenues par son intercession. Par l'ordre d'Alphonse, de nombreux documents sur la vie et les vertus de Do-minique Blasucci ont été recueillis et conservés en vue de sa béatifi-cation, qui, nous pouvons l'espérer, n'est pas éloignée.

Le fondateur prit occasion de cette bienheureuse mort pour donner ne leçon à ses chers étudiants : « La vraie science, leur dit-il,

consiste à connaître Jésus-Christ. A quoi sert la science si elle ne mène pas à Dieu? Notre frère Blasucci, je vous le dis en vérité, a possédé la vraie science, car en toutes choses il n'a cherché que Dieu. Aussi a-t-il fait, comme vous le savez tous, la mort d'un saint. Étudiez donc, puisque vous êtes les ouvriers de Dieu, mais avant tout pour devenir des saints, comme notre cher défunt. »

Six mois après, mourait saintement à Nocera le vaillant Moscariello, qui depuis neuf ans s'était donné à la congrégation. Tout jeune, mais plein de talents, il fut aussitôt envoyé en mission, « car dans ce temps-là, dit naïvement Tannoia, on naissait missionnaire. » Chargé plus tard du cours de philosophie, il se fit aimer de tous les étudiants comme de tous les pères, et surtout d'Alphonse, qui, pour ne pas le perdre, vint en aide à sa mère au prix de grands sacrifices. Malgré l'affaiblissement de sa santé, on commanda un jour à Moscariello de prêcher le sermon du soir. Bien que la tâche lui parût au-dessus de ses forces, il obéit sans aucune réclamation, car il avait juré d'obéir toujours ou de mourir. Il se mit à cracher le sang pendant tout le sermon et retourna à Ciorani plus mort que vif. Là il put donner encore quelques leçons de philosophie, mais bientôt on l'envoya se reposer à Nocera.

Cela se passait à la fin de 1752, alors que Blasucci rendait sa belle âme à Dieu. Peu de jours après, Moscariello écrivait au père Tannoia, alors maître des novices, cette lettre où respire la plus tendre charité pour ses frères : « Mon cher père Maître, je vous remercie de vos bontés pour moi. Dites donc à vos chers novices de prier pour Moscariello, qui les porte tous dans son cœur, et qui les embrasse tous dans le Seigneur Jésus. Vous me parlez de ma santé: je ne vais ni mieux ni plus mal. Je suis une sentine de misères intérieures et extérieures, spirituelles et morales. Je deviens hypocondre, et parfois je crains de tomber dans le désespoir. Demandez donc au Seigneur qu'il me donne de souffrir avec joie. Vous avez prié et fait prier pour moi, je n'en doute pas, mais priez plus encore. Ah! aimons-nous tous en Jésus-Christ, et que jamais ne se brisent ces doux liens qui nous tiennent tous unis et qui ont jusqu'ici conservé la congrégation. Pour moi, je désire vivre dans le cœur de tous mes frères, comme ils vivent tous dans mon cœur. Je le désire, je le veux, je l'espère, vous tenant tous embrassés dans le Seigneur. »

Quelques jours après, se sentant décliner, il écrivait plaisamment à un autre père : « Les médecins consultants ne peuvent tomber d'accord. L'un croit que je suis fini, l'autre conserve un peu d'espoir. L'opinion très probable, *probabilissima*, c'est que je vais

trouver nos compagnons auprès de Jésus et de Marie ; donc l'autre
inion, en faveur de la guérison, n'est que faiblement probable,
nuiter probabilis. Qui sait si je pourrai vous revoir et vous re-
ercier de nouveau de vos bontés pour moi? Après tout, à quoi
ais-je bon, si ce n'est à augmenter les charges de nos maisons? Et
uis, mon cher père, qu'il est doux de mourir dans la congrégation!
i j'avais mieux vécu, je me dirais le plus heureux homme du
onde. Aidez-moi donc à faire le grand voyage et priez vos étu-
iants de m'ouvrir les portes du paradis. » Deux mois après, le
) mars 1753, Moscariello expirait saintement entre les bras du
ère Mazzini, et allait recevoir au ciel la récompense de ses travaux
t de ses souffrances.

Il y fut rejoint, vingt jours plus tard, par l'étudiant Zabbata,
u'on pourrait appeler sans exagération un second Blasucci.
ndré Zabbata entra au noviciat le 7 novembre 1750, à l'âge de
ix-huit ans. Possédé par l'esprit de Dieu dès son enfance, dit un
ncien manuscrit, il eut au noviciat plus besoin de frein que d'é-
eron. On ne pouvait jeter les jeux sur ce jeune homme humble et
nodeste sans se sentir porté au recueillement et à la componction.
l consacrait à l'oraison tous ses moments libres. Quant à ses actes,
amais le père maître ne put le prendre en défaut. Après sa pro-
ession, il commença le cours de philosophie. Esprit vaste et pro-
ond, dit Tannoia, travailleur infatigable, il se livra joyeusement à
'étude, se faisant scrupule de perdre une minute. Néanmoins sa
iété n'en souffrit pas. A voir son attitude et sa ferveur dans l'o-
aison, vous eussiez dit qu'il contemplait Dieu face à face et lui
arlait en tête à tête.

Après sa première année de philosophie, comme sa santé s'af-
iblissait, Alphonse l'envoya à Nocera pour se reposer; mais là
us les symptômes de la phtisie se déclarèrent, et, pendant plus
e cinq mois, d'octobre 1752 à février 1753, il traîna dans ce cou-
ent sa vie mourante. Comment il supporta ce supplice, une rela-
ion du père Cajone va nous l'apprendre. « Pendant son séjour à
ocera, dit-il, je n'ai jamais pu saisir sur son visage une ombre
le mélancolie, bien qu'il fût obligé de rester presque toujours au
lit, en proie à la fièvre. Chaque fois que j'allais le voir, brillait sur
son front l'allégresse du paradis. De quelle couleur était sa vo-
lonté, je n'ai jamais pu le savoir. En fait de nourriture ou de mé-
dicament, il ne témoignait ni inclination ni répugnance. Que la
potion fût douce ou amère, il la prenait en souriant. Modeste jus-
qu'à l'excès, il se tenait dans son lit immobile comme une statue. Sa

conformité à la volonté de Dieu m'inspirait une telle admiration que je disais parfois aux pères : « Supposez les plus grands saints à la place de Zabbata : comment s'y prendraient-ils pour agir plus vertueusement? De son cœur partait à chaque instant cette oraison jaculatoire : Béni soit Dieu toujours! Il entendait de son lit les messes qui se succédaient à la chapelle voisine de l'infirmerie, puis il tenait les yeux constamment attachés sur son crucifix ou sur une image de la Madone. »

En février 1753, le mal continuant ses ravages, on transféra le pauvre malade à Ciorani, où son état parut d'abord s'améliorer; mais un matin, en entrant dans sa chambre, le frère infirmier s'aperçut que les couvertures du lit, le pavé, la muraille même, étaient couverts de sang. « Mon cher frère, dit-il avec angoisse, vous avez donc eu une hémorragie? — *Gloria Patri!* toujours, toujours, répondit le malade. — Mais vous pouvez en mourir, reprit l'infirmier de plus en plus effrayé. — N'est-ce pas pour cela que nous sommes nés ? » dit joyeusement Zabbata.

Le 23 mai, une nouvelle hémorragie le mit à deux doigts de la mort, ce qui lui causa une vraie jubilation. Comme les conversations paraissaient le fatiguer, le père Villani interdit à tous l'entrée de sa chambre. Et comme il lui expliquait qu'il avait pris cette mesure, non pas pour l'isoler de la communauté, mais par précaution pour ménager sa faiblesse : « Ne craignez rien, mon père, répondit le malade : quatre murs et un crucifix me suffisent. » Il écrivit à cette époque à un père de Nocera : « Désespéré des médecins, j'attends l'heure de retourner dans la patrie. Je n'ai pas oublié le pacte que j'ai fait avec vous et plusieurs étudiants de nous recommander à Dieu vivants ou morts. Je n'y ai pas manqué, je n'y manquerai pas dans l'éternité. Je compte également sur votre charité et sur celle de mes bien-aimés frères. »

Dès lors il passa ses jours dans une union continuelle avec Dieu, acceptant tout avec amour et allégresse. « J'ai lu beaucoup de vies de saints, dit Tannoia, jamais je n'ai vu plus parfaite conformité à la volonté divine. Ses derniers moments furent admirables. Le 30 mai, veille de l'Ascension, après avoir reçu la sainte communion, il ressentit une violente secousse qui le jeta dans une sorte de délire : « Père, me dit-il avec agitation, quand me ferez-vous aller en paradis? — Le médecin dit qu'il faut encore attendre un peu. — Et qu'ai-je à faire avec le médecin? s'écria-t-il, je veux aller en paradis. » Mais bientôt il se calma et me demanda de lui faire une lecture sur le saint Sacrement. Le soir, il s'unit de cœur à la récita-

tion du chapelet, mais sans pouvoir articuler un mot. Le jeudi matin, le père lui ayant demandé s'il ne désirait rien : « Lisez-moi quelque chose sur l'amour de Jésus-Christ, » répondit-il. Vers dix heures, l'agonie commença : « Père, dit-il, je me meurs! » Attendri jusqu'aux larmes, je l'embrasse : « Mon cher frère, lui demandai-je, vous voulez faire plaisir à Jésus-Christ? — Oh oui! répondit-il. — Dites-lui : Mon Jésus, je vous aime de tout mon cœur! » Et il répéta ces paroles avec effusion. « Vous aimez beaucoup la Madone? — Beaucoup, beaucoup! dit-il de ses lèvres mourantes. » Il étreignit son chapelet avec force, baisa son crucifix à plusieurs reprises, puis tout à coup, les yeux tournés vers la muraille, il s'écria tout épouvanté : « Père, voyez là contre le mur!.. » Il ne put achever. C'était sans doute un dernier assaut de l'ennemi. Je fis l'exorcisme. Un mouvement d'une violence extrême donna le frisson à tous les assistants. Je continuai l'exorcisme. Alors, prenant en main son chapelet et son crucifix, il les posa sur sa tête en disant : « Je veux Jésus-Christ! » Ce furent ses dernières paroles. Il s'endormit dans un repos, prélude du repos éternel. On fit la recommandation de l'âme, et le saint jeune homme, chargé de vertus et de mérites, alla rejoindre dans le ciel son Jésus bien-aimé [1]. »

Son corps resta exposé dans l'église durant trente-quatre heures. Le peuple ne cessa d'affluer auprès du saint, comme on l'appelait, emportant des morceaux de sa soutane, au point qu'il fallut la renouveler plusieurs fois. Son crucifix, son chapelet, ses sandales, tout fut enlevé. On dut l'ensevelir précipitamment et en cachette pour éviter un tumulte populaire. Depuis, plusieurs personnes affirmèrent avoir été guéries instantanément par le seul attouchement de ses vêtements. Son portrait, pris après sa mort, fut bientôt dans toutes les mains. Au bas de ce portrait on lit ces mots, qui résument bien sa vie : « André Zabbata, de l'ordre du Très Saint-Rédempteur. Modèle de pureté, d'humilité, de patience au milieu des plus grandes douleurs, il n'a rien désiré, rien demandé, rien refusé. Jeune encore, mais chargé de mérites, Dieu l'attira dans le ciel à la suite de son Fils le jour de l'Ascension 1753. » Un de ses condisciples avait hérité d'une *Imitation* de Jésus-Christ dont il s'était servi; il écrivit en tête du livre : « O saint, trois fois saint jeune homme, ta mémoire sera en éternelle bénédiction! » Puissent ces quelques pages perpétuer le souvenir du vertueux André Zabbata dans les cœurs de tous les enfants d'Alphonse et de tous ceux qui, au sein

1. Relation manuscrite du P. Tannoia.

d'un monde avili, restent sensibles au charme des grandes âmes!

En ces temps héroïques, Dieu secoua fortement l'arbre encore jeune qu'il avait planté lui-même; il en tomba des fruits en abondance, mûrs pour le paradis. Au mois d'août de la même année 1753, deux mois seulement après la mort de Zabbata, une lettre de Caposele annonça au saint fondateur que le père Cafaro, l'homme de sa droite, son directeur, l'ardent missionnaire, l'apôtre chartreux, saisi tout à coup par une fièvre maligne, se trouvait, lui aussi, en danger de mort. Agé seulement de quarante-six ans, il n'était entré dans la congrégation que depuis douze ans, mais tous les jours de sa vie sacerdotale, il les avait consacrés au salut des âmes avec une ardeur qui ne se démentit jamais. De plus, pendant ses six dernières années, il souffrit « un martyre intérieur comme n'en souffrit, dit Alphonse lui-même, aucun martyr de Jésus-Christ. Si je pouvais dire les tortures qu'il a subies, ajoute-t-il, je ferais pleurer les pierres les plus dures. » Et jamais l'épreuve, pour poignante qu'elle fût, ne put l'abattre. « Si j'avais à peindre le père Paul Cafaro, disait un de ses compagnons, je le ferais représenter debout sur une colonne de marbre, avec cette inscription : *Semper idem, toujours le même,* » pour marquer sa constance dans l'exercice des plus hautes vertus et son imperturbable sérénité dans les plus terribles angoisses. »

Sa mort fut héroïque comme sa vie. Il l'annonça lui-même : « Cette année, dit-il un jour, je dois mourir. » A la fin de juillet 1753, il précisa : « Au début du mois prochain, je serai saisi par la fièvre, et j'en mourrai. » Or, le 2 août, bien portant encore, il se rendit au couvent des conventuels pour gagner l'indulgence de la Portioncule, et le lendemain on le trouva dans sa cellule, le visage pâle, les yeux hagards, la bouche et les bras ouverts, ne donnant plus signe de vie. Appelé en toute hâte, le médecin Santorelli, son ami, accourut et lui dit : « Qu'avez-vous donc, père Paul? — Je veux mourir, dit-il en sortant de sa léthargie, oui je veux mourir : priez Dieu qu'il me fasse faire une sainte mort. » Il défendit alors aux pères et aux frères de demander à Dieu le rétablissement de sa santé, et les pria de solliciter pour lui uniquement la grâce d'une bonne mort. « Et pourtant, dit Santorelli, si Dieu veut se servir encore de vous pour la conversion des pécheurs? — Dieu seul est nécessaire, » répondit le malade. Le dimanche 5, on ne remarquait encore aucun symptôme de fièvre. « Elle me saisira aujourd'hui, » dit-il. Elle le saisit en effet dans l'après-midi, et

d'une manière si violente que trois jours après les médecins désespérèrent de le sauver.

Cette nouvelle, à laquelle il était loin de s'attendre, fut un coup de foudre pour Alphonse. Il recommanda aussitôt le malade à tous les membres de la congrégation, fit prier pour lui dans tous les couvents, et lui envoya, par le père Giovenale, ministre de Caposele, les trois obédiences suivantes :

« Moi Alphonse, comme votre supérieur et de la part de Jésus-Christ, je vous commande, premièrement, de vous tranquilliser dans vos angoisses et de croire en toute confiance que non seulement vous êtes dans la grâce de Dieu, mais que Dieu, l'infiniment bon, vous aime beaucoup. Si le Seigneur vous appelle à l'autre vie, n'oubliez pas de lui recommander la congrégation ainsi que moi, pauvre misérable. Au nom de l'obéissance, je vous impose, en second lieu, de demander à Dieu votre guérison, s'il y va de sa gloire. En troisième lieu, comme supérieur et de la part de notre très saint Rédempteur, je vous donne l'obédience de guérir promptement de cette maladie s'il y va de la plus grande gloire de Dieu. »

Le père Giovenale annonça au père Cafaro, en présence du médecin Santorelli, qu'une lettre du recteur majeur était arrivée à son adresse. Il se recueillit pour en entendre la lecture. A la première obédience, qui lui ordonnait de déposer toute inquiétude de conscience, il fondit en larmes. « Pourquoi pleurez-vous? demanda Santorelli. — Tendresse d'un fils pour son père! » répondit-il. A l'instant, la sérénité revint sur son front, et il se mit à faire des actes de confiance en Jésus et en Marie. Le père Giovenale continua la lecture, mais quand il entendit parler de guérison, il leva les mains sans mot dire et fit signe que telle n'était point la volonté de Dieu.

Pendant les onze jours qu'il vécut encore, une tranquillité céleste régna dans son âme et sur ses traits. Toujours patient, toujours obéissant, il ne fit aucune demande, il n'exhala aucune plainte. « Sachant qu'on recueille avec soin les dernières paroles des serviteurs de Dieu, il garda le silence et se tint dans un recueillement continuel les yeux fixés sur les images de Jésus et de Marie. Comme ses frères réclamaient de lui quelques paroles d'édification, il n'articula pas un seul mot, craignant toujours qu'on ne fît cas des pensées qu'il aurait exprimées. Un père le supplia d'ordonner, en qualité de supérieur, que la communauté priât Dieu de lui rendre la santé dans l'intérêt de la congrégation. Il rompit alors le si-

lence et dit : « Non, il est expédient que je meure. » Il perdit alors la parole, mais conserva sa connaissance entière.

Cependant la population de Caposele remplissait l'église du couvent et implorait avec larmes la guérison du saint missionnaire. Le 11 août, elle demanda avec instance que l'on portât dans la chambre du malade le portrait du père Sportelli, devant lequel plusieurs grâces miraculeuses avaient été déjà obtenues. Mais, au lieu de lui apporter la guérison, Sportelli vint pour ainsi dire prendre par la main son cher confrère pour le conduire au ciel. A peine le portrait fut-il introduit dans la cellule, que le malade entra en agonie. Le 13 août 1753, toujours calme et tranquille, les yeux tournés vers le crucifix, Paul Cafaro rendit sa belle âme à Dieu. Il était une heure de l'après-midi. A ce moment-là même, au couvent d'Iliceto, le bienheureux Gérard Majella entrait en extase et s'écriait devant tous ses confrères : « Je vois l'âme du père Paul entrer au ciel. »

La mort du père Cafaro fut un grand deuil pour toute la congrégation; mais nul ne le pleura plus qu'Alphonse, parce que nul ne l'avait connu et aimé comme lui. Il se consola en composant son célèbre cantique sur la volonté de Dieu, cantique qui commence par ces mots : « J'aime ton plaisir, et non le mien, ô Dieu de mon cœur! Je ne veux que ce que veut ta divine bonté. Je t'aime, toi digne de tout mon amour, ô divine volonté! » Trois jours après il écrivait aux siens : « Que la divine volonté soit toujours adorée. Ce qui plaît à Dieu doit nous plaire aussi. Le père Paul nous aidera du haut du ciel plus qu'il ne l'eût fait sur cette terre. Personne n'a ressenti sa perte plus vivement que moi, mais nous devons nous résigner : Dieu le veut. Je vous embrasse tous en Jésus-Christ. Puissions-nous mourir tous comme est mort le père Paul! Pour cela vivons saintement, et soyons plus que jamais attentifs à bien observer notre règle. » En même temps, pour conserver au monde le souvenir du saint missionnaire, et à la congrégation les exemples d'édification dont sa vie abonde, il composa une biographie assez étendue du serviteur de Dieu, biographie qui se termine ainsi : « Un grand nombre de fidèles ont obtenu, par le moyen de ses reliques, des grâces prodigieuses qu'on a pris soin d'enregistrer, et qui seront publiées en leur temps, lorsqu'il plaira au Seigneur, si telle est sa volonté, de le faire honorer sur les autels. » L'espoir du saint fondateur se réalise aujourd'hui, puisque l'Église informe sur les vertus et miracles du père Cafaro en vue de sa future béatification.

Pour compléter cette liste funèbre, mentionnons encore un jeune homme et un vieillard de douce mémoire, que la mort faucha l'année suivante. Le vieillard, Ange Latessa, avait vécu dans le monde comme un reclus jusqu'à l'âge de soixante-trois ans. Il entra dans la congrégation en 1751 pour apprendre à mourir saintement. Disciple du père Cafaro, mortifié comme lui, il fut pour ses frères un sujet de constante édification, surtout par une régularité qu'il poussait jusqu'au scrupule. Ne pouvant aller en mission, il passait ses jours au confessionnal, où il donnait à chacun des avis salutaires. Doux, affable envers tous et principalement envers les pauvres et les malades, il avait l'habitude de dire : « Celui qui n'est pas charitable n'est pas un vrai enfant de la congrégation. » Et en effet n'y fait-on pas profession d'imiter celui qui, doux et humble de cœur, passa en faisant le bien? Il ne pouvait penser à l'incarnation de Jésus-Christ sans verser des larmes. Une nuit de Noël, lorsqu'on entonna au chœur le *Christus natus est nobis,* il éclata en sanglots devant l'assistance attendrie. Le 2 août 1754, il tomba malade et dit sa messe pour la dernière fois. « Que vous a dit Jésus-Christ? lui demanda le médecin Santorelli. — Nous nous sommes fait nos adieux, répondit le vieillard. Offrez ce dernier sacrifice à votre Père éternel, lui ai-je dit, car à l'autel nous ne nous verrons plus. » Après deux mois d'une maladie qu'il supporta sans jamais se plaindre, il dit au père Cajone, alors recteur de Caposele : « Mon père, il est temps de me donner l'extrême-onction. » Il reçut les sacrements avec une vive piété au milieu des larmes de tous les assistants, puis, tenant d'une main le crucifix et appuyé de l'autre sur l'épaule de son supérieur, il rendit à Dieu son âme pure qu'aucun péché véniel délibéré, au rapport de ses confesseurs, n'avait jamais ternie.

Dans cette maison de Caposele, à côté du vieil Ange Latessa, se mourait alors le jeune Ange Piccone. Le pauvre enfant avait mené dans le monde une vie assez dissipée jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. Ses parents l'exhortaient à changer de vie, mais il reculait toujours devant le sacrifice. Il se résolut enfin, sur le conseil d'un de ses frères, à faire une retraite à Ciorani. Or, un jour qu'on prêchait sur la sainte Vierge, il sentit naître dans son cœur une telle componction de ses péchés qu'il tomba la face contre terre et éclata en sanglots au point de troubler le prédicateur. Les saints exercices n'étaient pas terminés qu'il prit la résolution d'entrer au noviciat. Cependant le souvenir de sa vie passée le faisait trembler pour l'avenir. Aurait-il le courage de changer toutes ses habitudes, de vaincre ses

passions, de renoncer à ses péchés? Inquiet à cette pensée, il jeta aux pieds de Jésus crucifié et lui demanda une de ces grâces triomphantes qui métamorphosent complètement les âmes. « Seigneur, s'écria-t-il à plusieurs reprises, cette grâce il me la faut; vous me la donnerez, car je ne bougerai pas d'ici avant de l'avoir obtenue. » Il l'obtint du Dieu qui ne refuse rien à la prière confiante, entra au noviciat le 21 juin 1752, et se mit à l'œuvre avec cette ardeur joyeuse que seul l'Esprit-Saint peut donner : « Si tu savais, écrivait-il à sa sœur, quelles joies je goûte dans cette sainte maison! Ici les souffrances ont je ne sais quelle douceur; ici le jeûne rassasie, les veilles reposent, le silence en dit plus à l'âme que les longs entretiens; ici, en un mot, j'ai trouvé le paradis. »

Hélas! les jours de sa probation n'étaient pas terminés que cette allégresse se changea en profonde douleur. Le jeune novice tomba malade, et comme son mal paraissait sérieux, les supérieurs voulurent l'envoyer pour quelque temps dans son pays natal. Cette décision, qu'il prit pour un congé définitif, le jeta dans une inénarrable tristesse. Sous le coup de cette épreuve, il écrivit alors au saint fondateur la lettre la plus touchante qui se puisse concevoir : « O mon père, lui dit-il, je ne puis vous exprimer les angoisses de mon âme, car on ne me parle plus ici que de changement d'air et de pays natal. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que, me dit-on, vous-même l'avez ainsi ordonné. O père, me voici prosterné à vos pieds, vous suppliant, pour l'amour de Jésus et de Marie, d'avoir pitié de moi. J'ai mérité, il est vrai, d'être chassé de la congrégation à cause de mes défauts, mais si j'ai péché, je vous demande pardon à genoux, prêt à faire toutes les pénitences que vous m'imposerez. Comment? ô mon père, vous voudriez que je retourne dans ce monde où j'ai passé dix-neuf ans et où mon âme courrait de nouveau le plus grand risque de se perdre! O père, je ne puis vous dire la désolation dans laquelle je me trouve. Au noviciat j'ai pu supporter tous les dégoûts par cette considération que j'appartenais à la congrégation. Jamais je n'ai eu l'ombre d'une tentation contre ma vocation, j'ai même failli mourir de joie en pensant à la bonté de Dieu qui m'a tiré du monde pour me renfermer entre ces saintes murailles. Combien de fois, en pensant à cette insigne grâce, j'ai baisé ma soutane, embrassé ces murs, et dansé comme un fou dans ma cellule en m'écriant : D'où me vient un pareil bonheur? Mes directeurs peuvent vous le dire, car je ne les entretenais que de cela dans mes comptes de conscience. Mais aujourd'hui, mon père, comment me consoler, moi qui suis sur le point de perdre

toutes ces grâces et le beau titre d'enfant du très saint Rédempteur : Moi hors de la congrégation! cette pensée me fend le cœur. Oh non! cela ne sera pas, jamais, jamais! Quand bien même, de concert avec tous les consulteurs, les recteurs et les sujets, vous me chasseriez de la congrégation, je ne m'en irais pas. Chassé par une porte, je rentrerais par l'autre. Si on me refuse à manger, je me mêlerai aux pauvres que nourrit la communauté; si on me refuse une place dans le couvent, je resterai sur le seuil de la porte. Non, non, jamais je ne te quitterai, ô congrégation ma mère! Je mourrai dans ton sein en dépit de l'enfer. »

« Père, je vous ai appelé mon père et vous m'avez reconnu pour votre fils durant une année, et maintenant vous me chassez de la maison! Sans doute je l'ai mérité par mes péchés, mais l'enfant prodigue a-t-il été chassé par son père? Non, après l'avoir quitté et déshonoré, il fut accueilli au retour avec tendresse et jubilation. Et vous mettriez à la porte un enfant qui se repent et pleure ses fautes! Si vous me chassez comme un serviteur inutile à cause de ma faible santé, je vous supplierai dans ce cas de me garder par charité! Le père Xavier nourrit ici beaucoup de misérables, il me fera l'aumône comme à eux. En somme, ô père, je suis fermement résolu à mourir dans la congrégation, et c'est Dieu qui me donne cette volonté. Je n'ose vous demander de faire les vœux, je m'en reconnais incapable et indigne : il me suffit de porter le glorieux titre de frère dans la congrégation du Très Saint-Rédempteur, titre que je préfère à tous les royaumes du monde. Père, pardonnez-moi mon audace, car je ne sais plus où j'en suis, et consolez par deux mots de réponse un de vos fils qui tremble à la pensée de perdre son âme, et qui cependant espère que, pour l'amour de Jésus et de Marie, vous mettrez fin à ses angoisses. »

Cette lettre aussi sainte que touchante, témoigne d'un attachement si profond à la congrégation, que nous n'avons pu nous résoudre à l'abréger. Alphonse n'avait pas besoin de cet éloquent appel pour garder le pauvre malade, lui qui disait des novices : « Si Dieu veut qu'ils meurent, mieux vaut qu'ils meurent dans la congrégation qu'au milieu du siècle. Quelle mère a jamais chassé son fils de sa maison parce qu'il est malade? » Il répondit donc à la lettre d'Ange Piccone : « Le médecin a déclaré que l'air du pays natal vous ferait du bien, et mon grand désir de vous voir rétabli m'avait porté à sanctionner cette décision. Je n'ai d'ailleurs aucun sujet de plainte contre vous. Puisque vous n'aimez pas de retourner dans votre pays, j'ai donné l'ordre de vous envoyer à Caposele ou

à Iliceto. Je veux de plus que dans le cours de juillet ou d'a
vous preniez les bains à Monticchio, et que vous fassiez les vo
à la Saint-Louis. Voyez par là si je veux vous renvoyer de la c
grégation. Tant que durera la maladie, veillez à ne pas trop v
appliquer, soignez votre santé, promenez-vous dans la matin
obéissez au médecin, et priez chaque jour pour moi. »

Ange Piccone fut envoyé à Caposele dans les premiers jours
juin, deux mois avant la mort du père Cafaro. Celui-ci le reçut a
tendresse. Il avait lu sa lettre au recteur majeur et l'avait mouil
de ses larmes. Quelques jours après, le malade faisait professi
entre ses mains. « *Gloria Patri!* écrit-il à Tannoia, j'ai fait
vœux malgré tous les démons de l'enfer. » Il témoigna sa gratitu
au recteur majeur de la manière la plus expressive : « Comm
vous remercier, lui dit-il, non seulement de m'avoir gardé dans
congrégation, mais de m'avoir admis à la profession? O mon pè
vous l'avez fait pour Dieu : que Dieu vous récompense! Je ne p
que prier pour vous, et je le ferai tous les jours de ma vie.
voici donc votre fils, l'enfant de la congrégation : cela suffit po
me rendre la santé ou me faire mourir joyeusement. Mon père,
ne désire plus rien : vienne la mort, je ne la crains pas; que l'enf
se déchaîne contre moi, peu m'importe : j'appartiens au très sai
Rédempteur, et je m'en ferai gloire pendant toute l'éternité. Qua
à ma santé, je vais plutôt mieux, mais cela m'inquiète peu : je
désire ni vivre ni mourir; je ne veux qu'une chose : vivre et mou
fils du très saint Rédempteur! »

Il vécut encore une année, s'affaiblissant de jour en jour, prat
quant des vertus héroïques, aspirant après le paradis. Ses paren
essayèrent à plusieurs reprises de l'arracher du couvent, mais
résista vigoureusement à toutes les tentations. Enfin, après avo
plusieurs fois changé de maison, il revint à Caposele pour y mouri
Le 22 octobre 1754, quinze jours avant de quitter ce monde, il e
voya au père Tannoia une lettre d'adieux qui se termine par ces mo
pleins de cœur : « Je désirerais bien écrire à chacun des novices
des étudiants, au moins les nommer tous un à un, mais je suis
bout de forces. J'embrasse donc les pères, les étudiants, les novic
les frères, en les suppliant de me recommander à Dieu. Mon pè
je meurs content, parce que je meurs dans la congrégation.
gagnerait-on à vivre parmi nous que de mourir en paix et sans
cune crainte, cet avantage compenserait mille fois toutes les m
tifications imposées par la règle. Et si moi qui n'ai fait que pas
et encore bien misérablement, dans la congrégation, je me

ussi joyeusement, que sera-ce de celui qui aura vécu dans son sein de longues années et avec ferveur? Sa mort sera déjà le paradis. Enfin, mon père, je baise vos pieds pour la dernière fois en vous priant de me recommander au Seigneur. Adieu, cher père maître; adieu, vénérés pères; adieu, chers étudiants et novices; adieu, frères bien-aimés, au revoir, en paradis! »

Ainsi, dans ces temps héroïques, vivaient et mouraient en saints étudiants et missionnaires, jeunes gens et vieillards. En apprenant la mort d'un de ses frères, Alphonse pleurait la perte d'un ouvrier évangélique, mais il se réjouissait d'avoir un nouvel avocat dans le ciel. Aussi, donnait-il récréation à table pour tempérer le deuil de la communauté et pour fêter le nouvel élu de Dieu. Puis, il profitait du passage de la mort pour exhorter ses frères à vivre plus saintement encore, de manière à ne pas craindre sa visite plus ou moins prochaine. « Les jours qu'il nous reste à passer sur cette terre seront-ils courts, nous n'en savons rien, écrivait-il quelques mois avant la mort d'Ange Latessa et d'Ange Piccone. En peu de temps nous avons vu mourir trois de nos jeunes gens, Blasucci, Zabbata, Moscarelli, et le père Paul Cafaro, dont la santé valait celle d'un jeune homme. Travaillons donc à devenir des saints; aimons beaucoup Jésus-Christ, qui mérite d'être aimé de tous, mais particulièrement de nous qu'il a aimés plus que les autres. Ne vivons ni pour nous, ni pour le monde, mais pour Dieu et l'éternité [1]. »

1. Circulaire du 8 avril 1754.

CHAPITRE VIII

SAINT-ANGE DE LA COUPOLE

1755

L'évêque Borgia. — Nécessité d'une fondation hors de l'État napolitain. — Borgia et Villani à Bénévent. — Saint-Ange de la Coupole. — Villani prêche aux Bénéventins. — L'archevêque et le pape autorisent la fondation. — Alphonse prêche la mission à Bénévent. — Mort de sa sainte mère, Anne Cavalieri. — Chapitre général de 1755. — Mort du B. Gérard Majella.

Parmi les admirateurs d'Alphonse, de sa congrégation et de sa croisade antijanséniste, figurait au premier rang un de ses anciens collègues de la Propagande, Nicolas Borgia. Devenu chanoine de la cathédrale de Naples, il avait souvent servi d'intermédiaire au saint fondateur, soit auprès des ministres, soit auprès du cardinal Spinelli. Enfin, promu à l'évêché de Cava, cité voisine de Nocera, il ne passait pas une semaine sans réclamer les conseils de notre saint. Connaissant à fond l'esprit des missionnaires du Très Saint-Rédempteur, il leur confiait non seulement les missions paroissiales, mais aussi les retraites ds son séminaire et des maisons religieuses de son diocèse. Lui-même assistait chaque année, avec un grand nombre de prêtres, aux retraites sacerdotales de Ciorani. De son côté, Alphonse vénérait cet évêque selon le cœur de Dieu, charitable, désintéressé, tout entier aux devoirs de son ministère, dévoué corps et âme à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Il appréciait sa haute intelligence et sa prudence consommée, et le consultait volontiers sur les affaires de sa congrégation.

Or, vers la fin de 1754, les deux amis discutaient un jour sur l'état précaire de l'institut. Extérieurement la situation paraissait prospère : une soixantaine de pères, et parmi eux des hommes renommés par leur éloquence et leur sainteté, prêchaient chaque année de nombreuses missions; les évêques se montraient de plus

; favorables; Benoît XIV avait approuvé la règle et la Théolo-
lphonse; mais un point noir apparaissait toujours dans ce ciel
Depuis cinq ans, malgré les efforts réitérés du saint fonda-
la protection de Brancone, le roi refusait l'*exequatur* au bref
obation. Le pape lui-même n'avait pas cru pouvoir influencer
: rapport le gouvernement napolitain. La position devenait
; en plus critique par suite du décret de 1752, qui interdisait
itut toute acquisition et toute fondation nouvelle. Comment
nir les novices, qui se présentaient en grand nombre, et où
les nouveaux profès? De plus, l'hostilité toujours croissante
les religieux faisait craindre une catastrophe. Que devien-
et l'institut, et les missions, et la lutte contre les sectaires,
aprice du roi ordonnait la suppression des quatre maisons,
s plutôt qu'approuvées dans le royaume?
suite de cette conférence, les deux amis convinrent que le
oyen d'échapper à une ruine possible, était de créer un re-
ıns les États de l'Église. Alphonse, du reste, y pensait depuis
ıps. Lors de son séjour à Rome pour l'approbation des règles,
l'avait pressé de s'établir dans la ville éternelle. Il fut même
n, on l'a vu plus haut, de confier à Muscari l'exécution de ce
N'était-ce pas le moment de le reprendre et de fixer à Rome,
ision de bouleversements à Naples, le centre de la congréga-
out bien pesé, Borgia ne fut pas de cet avis. « Rome, disait-il,
› loin de Naples. Vous devrez faire d'énormes dépenses pour
une maison, et encore sans savoir si vous réussirez. Sup-
ıême un plein succès, il faudra y envoyer de nombreux mis-
res qui, vu la distance, ne pourront pas s'unir à ceux du
ıe et leur prêter secours. » En conséquence, Borgia opinait
création d'une maison dans le duché de Bénévent, qui offrait
ble avantage d'être très rapproché de Naples et d'appartenir
ıts de l'Église. Alphonse se rattacha d'autant plus volontiers
iment de son ami que, deux ans auparavant, un vicaire-gé-
e Bénévent lui avait proposé une fondation dans cette pro-
ù d'ailleurs ses religieux avaient évangélisé déjà plusieurs
es. Mais comment mener à bonne fin cette entreprise?
ia se chargea des négociations. Pour agir plus efficacement
chevêque, il résolut de recourir aux bons offices de M[gr] Pas-
évêque de Montemarano, suffragant de Bénévent, lequel
t une grande influence sur son métropolitain. Sachant que
at, son ami, devait sous peu prêcher les saints exercices au
de Bénévent, et par conséquent séjourner à l'archevêché, il

n'hésita pas à faire le voyage de Montemarano, en compagnie du père Villani, afin d'exposer les intentions du saint fondateur et de plaider sa cause.

Les deux voyageurs durent traverser des montagnes abruptes et des plaines inhabitées, par des chemins impraticables, surtout au cœur de l'hiver. Pour comble de malheur, ils furent surpris en route par un épouvantable orage : le démon voulait sans doute ruiner leur entreprise. Aux éclairs et aux éclats de tonnerre se joignirent bientôt la pluie et la grêle. Deux fois la foudre tomba aux pieds de Borgia et faillit l'écraser; mais, pleins de confiance en Dieu, ils ne reculèrent pas devant le danger. Après avoir voyagé deux jours, ils arrivèrent un soir à Montemarano, brisés de fatigue, trempés jusqu'aux os, à demi-morts, au point que Mgr Passante ne put, en les voyant, retenir cette exclamation : « Il n'y a que des saints ou des fous pour voyager par un temps pareil ! » Quand Borgia lui eut expliqué l'objet de leur voyage, l'évêque loua leur zèle et leur dévouement, leur promit son concours le plus actif, et décida qu'ils l'accompagneraient tous deux à Bénévent afin d'exposer eux-mêmes leur requête. Leur démarche, il s'en portait garant, obtiendrait un plein succès.

L'archevêque de Bénévent, Mgr Pacca, était un prélat très pieux et très zélé. A peine eut-il appris le dessein d'Alphonse de fonder une maison dans les États de l'Église pour échapper à la juridiction royale, qu'il s'écria les larmes aux yeux : « Non seulement je ne fais pas d'opposition, mais dussè-je vendre ma mitre, je veux coopérer à cette fondation. Il y a longtemps, ajouta-t-il, que je désire recruter des ouvriers évangéliques pour m'aider à sauver les âmes dans ce vaste diocèse, et voilà que Dieu lui-même daigne m'en envoyer! Je ne sais vraiment comment l'en remercier. » Sauf dans la ville de Bénévent, qui regorgeait de maisons religieuses, il leur permit de choisir dans son diocèse l'emplacement le mieux approprié aux œuvres de l'institut.

Après avoir visité tous les environs, Borgia et Villani s'arrêtèrent à un endroit appelé Saint-Ange de la Coupole, sur une colline d'où l'on domine tout le pays. Les archevêques de Bénévent, princes de Saint-Ange, y passaient leur temps de villégiature dans un palais bâti par le cardinal Orsini, depuis Benoît XIII. On y jouit d'un air très pur et d'un spectacle ravissant. De ce centre les missionnaires pourraient rayonner facilement dans les vingt-deux diocèses suffragants de la métropole. Prêtres et laïques se porteraient volontiers sur ce plateau solitaire pour y faire les exercices spirituels. « C'est

ici que Dieu vous veut, s'écria Borgia, c'est ici qu'il faut planter votre tente. » Villani abonda d'autant plus dans son sens que l'archiprêtre de Saint-Ange le suppliait de s'installer dans sa paroisse. Mgr Pacca confirma leur choix, et décida qu'en attendant l'érection de l'église et du couvent, les pères résideraient dans la villa archiépiscopale et exerceraient le saint ministère dans l'église de la paroisse, ce qui combla les vœux du pieux archiprêtre.

En avril 1755 le père Villani prit possession de la villa en qualité de recteur de Saint-Ange. Les PP. Margotta et de Robertis l'y rejoignirent peu de temps après. Son premier soin fut d'appeler le peuple à l'église pour y faire chaque soir la visite au saint Sacrement. « Hommes et femmes, dit-il, accouraient en foule et priaient de grand cœur avec moi. J'étais content dans ma solitude lorsque, le 5 mai, m'arriva un courrier de l'archevêque qui me mandait immédiatement à Bénévent pour y prêcher les exercices spirituels, à l'occasion de la grande sécheresse qui désole le pays. Je me mis aussitôt en route et bien m'en trouvai, car le vicaire général arrivait au-devant de moi avec une voiture que je n'aurais pu esquiver, mais Dieu ne permit pas que je le rencontrasse, ajoute naïvement le bon père, car j'avais pris un autre chemin. La procession, à laquelle assistaient plus de sept mille hommes, eut lieu le lendemain, puis s'ouvrirent les exercices. Je ne sais pas trop ce que le bon Dieu me mit sur les lèvres, mais je parlai pendant trois quarts d'heure et fis grande impression, grâce aux prières de la congrégation. Les exercices se prolongèrent durant une douzaine de jours. Jamais on n'avait vu pareille affluence de laïques, de prêtres et de religieux. Ceux-ci comptent seize couvents dans la ville. Trois mille hommes communièrent ensemble. Oh! si nous eussions été en nombre, quelle abondante moisson nous eussions recueillie! »

Dans cette relation le père Villani omet le fait principal. Au beau milieu d'un sermon, il s'interrompit tout à coup et s'écria, comme inspiré de Dieu : « Demain nous aurons de la pluie. » Le lendemain le temps resta toute la journée au beau fixe, si bien que les Bêneventins commençaient à murmurer contre le prophète, mais voilà que le soir, pendant le sermon, le ciel se trouble tout à coup, le tonnerre commence à gronder, une pluie diluvienne inonde la ville et les campagnes. Dès ce jour Villani fut considéré par tout le peuple comme un grand ami de Dieu, ce en quoi le peuple ne se trompait pas. Aussi prêcha-t-il, immédiatement après, avec le plus grand succès une mission à Saint-Ange.

Sans perdre de temps, le nouveau recteur s'occupa de recueillir

toutes les autorisations nécessaires pour commencer la fondati
Dans une pièce officielle, les administrateurs de la cité déclarèr
« que tous les citoyens étaient heureux, très heureux, de voir
pères du Très-Saint-Rédempteur s'établir à Saint-Ange, tant p
l'honneur du pays qu'au profit spirituel de leurs âmes. » Ils su
pliaient humblement l'archevêque d'approuver cette résolution
Conseil [1]. Trois jours après, Mgr Pacca signa l'approbation dem
dée : « Considérant, dit-il, les fruits abondants que les mission
res du Très-Saint-Rédempteur procurent aux âmes tant par le
travaux incessants que par l'observance de leurs règles, je les au
rise à bâtir un couvent et une église dans la ville de Saint-An
qui temporellement et spirituellement relève de ma juridicti
Je réserve, pour autant qu'il en est besoin, la ratification du Sai
Siège [2]. »

Cette ratification, l'archevêque la demanda immédiatement
congrégation des évêques et réguliers : « Je n'ai dans mon
cèse, dit-il, aucune maison religieuse qui s'occupe de donner
exercices spirituels aux prêtres et aux séculiers. Or Dieu vient
m'envoyer les pères du Très-Saint-Rédempteur, qui se propos
de bâtir un couvent et une église dans le bourg de Saint-An
à quatre milles de Bénévent. Des rapports absolument dignes
foi m'ont appris le bien considérable qu'ont opéré ces dig
religieux au moyen des exercices spirituels et des missions.
pu moi-même constater, le mois dernier, les fruits vraiment in
plicables des exercices prêchés par eux dans ma cathédrale. C
étant, comme cette nouvelle fondation ne préjudicie en rien a
droits des paroisses ou des couvents, je l'ai autorisée de gra
cœur aux acclamations de tout le peuple, comptant que, pour
plus grande stabilité de cette œuvre, vous daignerez joind
votre approbation à la mienne. » Le recteur majeur expédia u
pétition identique à la congrégation des évêques et réguliers q
donna, le 13 juin, son assentiment.

Muni de ces pièces, l'archevêque rédigea en septembre le diplôm
solennel d'approbation, en vertu duquel les pères du Très-Saint
Rédempteur sont autorisés à s'établir à Saint-Ange et à évangélise
tout le diocèse. « Depuis longtemps, dit-il, nous demandions a
Père des miséricordes de nous envoyer des ouvriers pour défr
cher le vaste champ qu'il nous a confié. Dieu nous a exaucé a
delà de nos vœux. Sans doute nombre de prêtres et de religie

1. Acte du 13 avril 1755.
2. Acte du 16 avril 1755.

travaillent avec nous au salut des âmes; mais si Dieu nous a jadis parlé par les prophètes, c'est-à-dire les collaborateurs qu'il nous a donnés jusqu'aujourd'hui, il nous parle en ces derniers temps par son Fils, le divin Rédempteur, c'est-à-dire par la congrégation qui non seulement porte son nom, mais à laquelle il a communiqué son esprit et l'abondance de ses dons pour évangéliser les pauvres habitants des campagnes et restaurer la discipline ecclésiastique. Ces ministères, les pères du Très-Saint-Rédempteur les remplissent par les missions populaires et par les exercices spirituels qu'ils prêchent dans leurs maisons aux prêtres, aux ordinands et aux séculiers. Nous gémissions à la pensée que nous ne possédions dans le diocèse aucune maison ecclésiastique ou religieuse où l'on donne ex-professo les exercices spirituels, lorsque Dieu, au carême dernier, nous envoya ces vénérables religieux sans que nous les ayons demandés. » Après cette entrée en matière, d'après laquelle on peut juger de l'effet produit dans le monde par Alphonse et sa congrégation, le prélat raconte l'histoire des religieux installés à Saint-Ange, et les autorise à y construire un couvent et une église, comme aussi à exercer le saint ministère selon leur règle.

Dès le mois d'août furent jetés les fondements du nouvel édifice, auquel on travailla très activement pendant onze années. Grâce aux libéralités de l'archevêque qui jusqu'à sa mort fournit sa contribution annuelle, grâce à d'autres généreux bienfaiteurs et aux offrandes des populations soit de la ville, soit des campagnes, on y dépensa trente mille ducats. Et cette somme, relativement considérable, n'eût pas suffi pour construire, outre l'église, un couvent qui peut contenir cinquante religieux et cent retraitants, sans le travail gratuit d'ouvriers volontaires et la coopération constante de six frères servants, maçons et charpentiers, dont les labeurs furent estimés, au dire d'Alphonse lui-même, à plus de cinq mille ducats. Un de ces infatigables travailleurs, le frère Jean Muratori, y trouva la récompense qu'il était venu chercher au couvent. Humble, obéissant, pieux, il s'acquittait le matin de ses exercices de piété avec la plus grande ferveur, puis il allait au chantier avec l'ardeur d'un homme qui remplit une tâche imposée par Dieu lui-même. Après avoir contribué à l'édification du couvent d'Iliceto, il travaillait depuis quatre ans à celui de Saint-Ange quand, le 5 septembre 1759, il tomba du quatrième étage sur le sol. Mortellement blessé, il reçut les derniers sacrements, et mourut une heure après sa chute, heureux d'avoir consacré ses jours

et usé sa vie à bâtir la maison de Dieu. Un an après, le 26 octobre 1760, Dieu prenait solennellement possession de cette maison : Mgr Foschi, évêque de Lucera, député par l'archevêque, consacrait l'église et l'autel, en présence du père Villani et des sept autres pères qui formaient alors la communauté de Saint-Ange.

Cette fondation combla de joie Mgr Pacca. Dans l'élan de sa gratitude, il se rendit lui-même à Nocera pour faire la connaissance d'Alphonse et le remercier du grand bienfait accordé à son diocèse. Il alla plus loin : comme les prédications du père Villani avaient excité dans tous les cœurs le désir d'une grande mission, le prélat exposa au saint fondateur les vœux ardents des Bénéventins et le supplia de présider lui-même les saints exercices. Bien qu'infirme et maladif, Alphonse accepta cette mission, et la fixa au mois de novembre de cette même année 1755. Dieu voulait qu'il parût sur ce nouveau théâtre afin d'accroître par le spectacle des vertus héroïques du père le prestige des enfants.

Le saint se mit en route vers le 10 novembre. Vingt pères devaient le rejoindre à Bénévent. Il se dirigea sur Naples pour y voir, en passant, sa mère, gravement malade. Anna Cavalieri avait alors quatre-vingt-cinq ans, ses jours avaient été tous consacrés à Dieu, mais depuis son veuvage, c'est-à-dire depuis dix ans, elle menait la vie d'une religieuse cloîtrée. L'oraison, l'office divin et les pieuses lectures occupaient toutes ses journées. Malgré son âge et ses infirmités, elle se soumettait rigoureusement aux lois du jeûne et de l'abstinence. Dieu l'avait éprouvée par de grandes peines, surtout par les angoisses des scrupules ; mais Alphonse, qui la dirigeait, l'avait toujours soutenue et consolée. Aussi fut-il heureux d'aller lui prêter assistance au moment du dernier passage. Il la trouva parfaitement calme, résignée, prête à paraître devant Dieu. Il lui administra les derniers sacrements et resta auprès d'elle durant trois jours. Puis, forcé de se rendre où le devoir l'appelait, il la quitta pour ne la revoir qu'au ciel. Quelques jours après son arrivée à Bénévent, il écrivait à son frère Hercule : « Quelle consolation pour moi de voir notre mère délivrée de ses scrupules ! Demandez-lui encore de m'accorder sa bénédiction, et dites-lui que Dieu et la Madone l'attendent sûrement en paradis. Ici je ne manquerai pas de la recommander aux prières des fidèles. »

Alphonse fit à la cathédrale l'ouverture solennelle de la mission, puis il prêcha tous les soirs les grandes vérités du salut, pendant que ses confrères annonçaient les mêmes vérités dans quatre autres paroisses. La mission dura un mois et produisit des fruits aussi

merveilleux que durables. « Depuis longtemps, dit un témoin [1], on n'avait vu à Bénévent des hommes vraiment apostoliques; on ne soupçonnait pas même ce que la grâce de Dieu produit dans les âmes par leur intermédiaire; mais l'arrivée d'Alphonse révéla tout à la fois ce qu'est un apôtre et ce que peut la grâce. Ce saint homme était le zèle personnifié; au seul son de sa voix, les cœurs les plus durs se fondaient comme de la cire. L'âge et la fatigue en ont affaibli le timbre et la clarté, mais rien qu'à voir en chaire cet homme de Dieu, on sent naître dans son cœur la componction et la haine du péché. »

Des faits racontés par des témoins oculaires prouvent la vérité de cette dernière remarque. Pendant une des prédications d'Alphonse, un prêtre se trouvait au fond de l'auditoire, non loin de la porte. Comme la cathédrale est extrêmement vaste, ni lui ni ses voisins n'entendaient une seule parole du prédicateur. A peine pouvaient-ils apercevoir ses gestes et distinguer le son de sa voix. « Quel dommage, disait ce prêtre en lui-même, que le père Alphonse ait l'organe si faible! » Mais quel ne fut pas son étonnement quand, au moment de l'acte de contrition, il vit tout ce peuple agenouillé fondre en larmes, se frapper la poitrine et crier miséricorde! Le seul aspect du serviteur de Dieu avait pénétré leur âme de componction [2].

Après un sermon d'Alphonse, un grand pécheur se présenta au père Rizzi pour lui demander l'absolution de ses crimes. Vivement ému en voyant la profonde douleur du pénitent, le père voulut savoir quelle pensée touchante ou terrible avait pu remuer à ce point cette âme que l'habitude du péché avait dû endurcir. « Je n'ai rien entendu du sermon, lui répondit cet homme, car je n'ai pu pénétrer dans l'église à cause de la foule, mais de la porte j'ai aperçu le saint de Dieu, et le repentir est entré dans mon cœur. »

Alphonse comptait sur la Madone, bien plus que sur ses sermons, pour convertir les pécheurs. Aussi voulait-il que son image fût placée près de lui en chaire comme au confessionnal. La première fois qu'il parut dans la chaire, n'apercevant pas l'image de Marie, il dit à ceux qui l'accompagnaient : « Le sermon ne fera pas grande impression, car la Madone est absente. » Le lendemain, par son ordre, la Madone était là pour toucher les cœurs que sa parole ne pouvait atteindre.

1. Le chanoine de Vita, depuis évêque de Rieti.
2. Déposition du père Nicolas Grossi.

On peut voir par deux traits saisissants, comment l'âme d'Alphonse, morte aux choses d'ici-bas, adhérait à Dieu seul. Un jour qu'il était à table avec ses compagnons, un courrier lui apporta une lettre dans laquelle on lui annonçait la mort de sa mère. « Béni soit Dieu toujours, dit-il avec calme, ma mère est allée en paradis; veuillez avoir la charité de dire demain la messe pour le repos de son âme. » Ses confrères savaient tous combien il aimait sa mère. A son imperturbable sérénité qu'ils ne pouvaient attribuer ni à l'indifférence ni à l'insensibilité, ils comprirent qu'avant tout et par-dessus tout il aimait la volonté de Dieu. L'autre trait montre mieux encore peut-être son esprit de détachement et de mortification. Étant à Bénévent, il se trouvait à quatre milles de Saint-Ange, la nouvelle résidence de ses religieux. Tout naturellement il devait profiter de cette occasion, qui ne se renouvellerait pas sans doute, pour voir l'emplacement choisi et la construction commencée; mais il prétexta qu'il n'y avait aucune nécessité de faire ce voyage. Les pères eurent beau insister : ni pendant ni après la mission, ils ne réussirent à l'entraîner à Saint-Ange, ce qui excita grandement leur admiration, car ils savaient qu'il s'imposait cette privation par amour pour Dieu.

Quand le Rédempteur a en mains de pareils instruments, on comprend qu'il opère des miracles de conversion. « Bénévent fut sanctifié, dit un témoin oculaire. Les malfaiteurs eux-mêmes, assez nombreux dans cette ville, devinrent des modèles de piété. Il n'y eut personne qui ne voulût profiter des travaux des saints missionnaires. De son passage au milieu de nous date la réforme des mœurs et la fréquentation des sacrements. » Alphonse lui-même constate les grands fruits de la mission, parmi lesquels il cite l'établissement d'une congrégation de jeunes prêtres destinée à former des ouvriers évangéliques. « Bon nombre de jeunes gens, ajoute-t-il, veulent aussi entrer dans notre institut, mais ce sont là des vocations de circonstance et d'entraînement qu'il faut laisser mûrir [1]. » La renommée des merveilles opérées à Bénévent se répandit jusque dans Rome, ce qui réjouit extrêmement le souverain pontife. « Je viens de faire visite au pape, écrivait à notre saint le cardinal Orsini, il m'a fait un grand éloge de Votre Révérence, dont il m'a beaucoup vanté la science et la piété. Il m'a ensuite parlé de la mission que vous avez donnée à Bénévent. Enfin, quant au bref d'approbation de votre congrégation, le pape

1. Lettre au père Amendolara, 23 nov. 1755.

era de toute son influence sur le duc de Cerisano pour qu'il obnne enfin l'*exequatur* royal [1]. »

Ces derniers mots répondent aux constantes préoccupations d'Alonse et aux démarches nouvelles qu'il se proposait de faire à ples pour obtenir l'approbation du roi. Aussi laissa-t-il Bénéat aussitôt après la mission pour rentrer dans sa cellule et prérer ces graves négociations. « J'ai hâte de me retrouver à Pani, écrivait-il au père Amendolara, qui l'aidait dans ses travaux ėologiques; il me semble vous avoir quitté depuis mille ans. » 14 décembre, il prit congé de l'archevêque, et se mit en route, ureux de laisser sur cette terre de Bénévent une pléiade de misnnaires pour y travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Dieu lui ménagea une autre consolation en cet automne de 1755. ant de partir pour la mission de Bénévent, il avait convoqué à ›rani le second chapitre général de la congrégation qui, d'après décret du chapitre de 1749, devait se réunir dans un délai de : ans pour examiner si les règles et constitutions, adoptées alors, urvoyaient suffisamment à la sanctification des sujets et au bon ıctionnement des œuvres de l'institut. « Or, les membres du apitre étant rassemblés, dit le père Landi, notre père recteur ajeur ordonna de lire posément, chapitre par chapitre, le texte s règles approuvées par Benoît XIV, ainsi que les constitutions plicatives de ces mêmes règles, demandant à chacun si ces difrentes prescriptions étaient en vigueur. En cas de difficultés, acun présentait librement ses observations; puis, s'il y avait vergence d'opinions, on tranchait la question au scrutin secret; ais notre Père avait toujours soin de nous exhorter, avant le vote, nous dépouiller de toute considération personnelle pour n'enviger que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

« Du reste, ajoute Landi, le chapitre édicta peu de décrets ›uveaux. L'observance régulière florissait dans toute la congrétion et l'esprit primitif de l'institut animait tous les sujets. Aussi, ture faite des règles et constitutions, quelques additions ayant délibérées et acceptées unanimement, notre père Alphonse serva que le chapitre, après avoir constaté que la plus parfaite gularité régnait dans l'institut, surtout en matière de pauvreté d'obéissance, devait considérer sa mission comme remplie et dissoudre. Chacun fut de son avis, et l'on chanta le *Te Deum* action de grâces. »

[1] Lettre du 20 fév. 1756.

Les quelques innovations mentionnées plus haut concernaient le noviciat. On décréta que les postulants y seraient admis à seize ans, deux ans plus tôt que ne portait l'ancien règlement, et de plus que le noviciat serait transféré de Ciorani à Iliceto. Cette dernière disposition fut adoptée sur les instances du Père Tannoia, maître des novices, qui déclara le climat de Ciorani peu favorable à la santé des jeunes gens, et les exercices spirituels, auxquels assistaient dans cette maison jusqu'à deux cents retraitants, tout à fait contraires au recueillement d'un noviciat. Dans le désert d'Iliceto, aux pieds de Notre-Dame de Consolation, rien au monde ne viendrait troubler leur solitude. Alphonse se rendit comme les autres à ces raisons, tout en craignant que la terrible visiteuse d'autrefois, la faim, ne vînt déranger les pauvres reclus.

La clôture du chapitre eut donc lieu le 15 octobre. Le lendemain mourait à Caposele le bienheureux Gérard Majella, comme pour permettre à Alphonse d'offrir à Dieu l'une des plus belles fleurs du paradis qu'en six ans la règle du Très Saint-Rédempteur fit éclore et épanouir. Gérard, comme nous l'avons vu, entra dans la congrégation après le chapitre de 1749, et le lendemain du chapitre de 1755, le ciel s'ouvrait pour le recevoir. Ce court espace de temps avait suffi pour faire de lui l'image vivante de Jésus crucifié. Il n'avait eu pour cela qu'à se modeler à chaque instant sur les constitutions. Comme Jésus à Nazareth, il ne vécut au noviciat d'Iliceto que pour prier, obéir, et travailler. « J'aurai toujours devant les yeux, écrivait-il, ma résolution d'observer minutieusement la règle et de croître en perfection. » Et de fait, il croissait, comme Jésus, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. « Volonté de Dieu ! volonté de Dieu ! disait-il encore, heureux qui ne connaît et n'aime que vous ! » On l'appelait « le saint de l'obéissance ». Pour devenir, selon l'esprit de la règle, un fidèle imitateur de Jésus, il s'éprit avec passion de ce Jésus, la vie de son âme, au point de ne pouvoir se détacher de l'autel et d'entrer en extase au seul nom de Jésus. Pour mieux ressembler au Dieu du Calvaire, il vécut comme le plus pauvre d'entre les pauvres, ne mangeait que des restes, couchait sur la dure, se donnait des disciplines sanglantes, et se fit souvent attacher à la croix par des ouvriers qu'il transformait en bourreaux. Il arriva, après deux ans d'épreuves, à la profession. « Maintenant, dit-il, je veux vivre sur cette terre comme si j'étais seul avec Dieu. » Et comme sainte Thérèse, il fit le vœu héroïque de faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait, afin de pouvoir dire

à chaque instant avec Jésus : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. »

Dès lors Dieu le tira de la solitude pour l'associer, bien qu'humble frère servant, à la vie publique de son divin Fils. Il lui mit au cœur l'amour de Jésus pour les âmes : « Que ne puis-je, s'écriait Gérard sous l'action du feu divin, convertir autant d'âmes qu'il y a d'étoiles au ciel ! » Et avec le zèle, il reçut tous les dons du Rédempteur : l'intelligence des mystères, au point d'étonner par sa science les plus grands théologiens, la pénétration des cœurs et des consciences, le don de prophétie, le don des miracles, et à un degré tel que sa vie tout entière est semée de prodiges.

Après avoir ainsi préparé lui-même l'humble frère au rôle glorieux d'apôtre et de thaumaturge, Dieu permit que pendant trois ans ses supérieurs fussent obligés de l'envoyer au milieu du monde. Et partout où il passait, témoins de sa vertu et de sa puissance, évêques, curés, confesseurs, l'employaient à la conversion des âmes les plus obstinées. Gérard n'avait qu'à se présenter, les cœurs fondaient devant lui comme la cire devant le soleil. Si le pécheur endurci voulait cacher ses crimes, Gérard, lisant dans sa conscience, lui en faisait l'énumération, et le malheureux courait se confesser, en disant comme la Samaritaine : Voici un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ! A un récidif qui se prétendait converti, Gérard dévoila ainsi des péchés secrets; puis, lui montrant Jésus attaché à la croix : « Quel autre que toi, lui dit-il avec feu, a fait couler le sang de ses veines ? » A l'instant même le sang coule des plaies du Sauveur, et des yeux du pécheur coulent des larmes de contrition. Comme Jésus, il parcourut les villes et les campagnes guérissant les malades, secourant les pauvres, chassant les démons, convertissant les pécheurs. Partout on s'attachait aux pas du serviteur de Dieu. Après un séjour de trois mois qu'il fit à Naples, ses supérieurs furent obligés de le rappeler, pour le soustraire aux foules qui l'entouraient. « Cent ouvriers évangéliques, disaient les pères Cajone et Margotta qui l'avaient vu à l'œuvre, n'auraient pu ramener à Dieu ceux que Gérard a convertis. »

Comme Jésus, Gérard travailla trois ans à la conversion des pécheurs, puis il dut passer par le Jardin des Oliviers. Aux extases succédèrent les agonies de l'âme. « Dieu a fui mon âme, disait-il, je suis crucifié autant qu'on peut l'être, ayez pitié de moi ! » N'est-ce pas le cri de Jésus : *Mon Père, éloignez ce calice, mais cependant que votre volonté soit faite*. Puis, après l'avoir

plongé dans cet abîme de désolation, Dieu lui envoya la plus cruelle épreuve que puisse subir un religieux. Une indigne créature l'accusa d'un crime horrible, et trompa si bien un prêtre recommandable que celui-ci, dans une lettre au saint fondateur, représenta Gérard comme un hypocrite et un séducteur. Inquiet et troublé, Alphonse manda l'accusé, lui fit part de la dénonciation, et lui demanda ce qu'il avait à dire pour se disculper. Impassible comme le marbre, Gérard n'articula pas un mot. Alphonse lui interdit la communion et toute relation avec le dehors : le frère ne se permit pas le moindre murmure. Convaincus de son innocence, les pères le pressaient de se justifier : « Il est un Dieu, répondit-il ; c'est à lui d'y penser. » Et comme on lui conseillait de demander au moins, pour alléger son martyre, la permission de communier : « Non, dit-il, mourons sous le pressoir de la volonté divine. » Cinquante jours après, Dieu, content d'avoir fait de son Gérard comme de son divin Fils « l'opprobre des hommes, » révéla son innocence. La malheureuse qui l'avait accusé rétracta la calomnie, avouant qu'elle avait agi sous l'inspiration du démon. La justification n'émut pas Gérard plus que l'accusation. Comme Alphonse lui demandait pourquoi il avait refusé de se disculper, il fit une réponse sublime : « Mon père, est-ce que la règle n'ordonne pas de ne jamais s'excuser, mais de souffrir en silence toute espèce de mortification? »

Gérard vécut encore un an dans la pratique des plus hautes vertus. Voyant sa fin approcher, il demanda en grâce au Seigneur Jésus de le faire participer aux douleurs de sa passion. Il ressentit alors des peines si crucifiantes qu'on l'entendait s'écrier : « Seigneur, assistez-moi dans ce purgatoire. » — « J'éprouve un vrai martyre, dit-il à un prêtre qui lui demandait s'il souffrait beaucoup ; je suis dans les plaies de Jésus, et ses plaies sont en moi. » Le 15 octobre, il dit au médecin : « Je mourrai cette nuit. » Puis il récita le *Miserere* avec un tel accent d'amour et de componction que tous les assistants fondaient en larmes. A huit heures il répéta plusieurs fois : « O mon Dieu, où êtes-vous? Montrez-moi votre face. » A dix heures il s'écria : « Voici la Madone ! » Et il s'absorba quelque temps dans une profonde extase. Puis, les yeux fixés sur son crucifix et sur la Madone, il répéta plusieurs fois : « Mon Dieu, je veux mourir pour faire votre très sainte volonté » Et, comme Jésus, rendit son âme à son Père du ciel[1].

1. Après la mort du frère Gérard, saint Alphonse fit recueillir tous les documents

Ainsi mourut, à l'âge de vingt-neuf ans, ce fils bien-aimé de la congrégation, que l'Église vient de placer sur les autels et dont Dieu se plaît, depuis plus d'un siècle, à faire resplendir, par des miracles sans nombre, l'éclatante sainteté.

cessaires pour écrire sa vie. Cette vie, composée d'abord par le père Tannoia, a été donnée au public dans tous ses détails par le P. Frédéric Kuntz, de la congrégation du Très-Saint-Rédempteur.

CHAPITRE IX

LA SECTE A NAPLES

1756

État moral et religieux de la capitale. — Lettre du saint au cardinal Sersale. — Retraite au clergé napolitain. — Croisade contre les mauvais livres. — *Dissertation contre les incrédules.* — Œuvres de préservation. — Maladie mortelle. — Un censeur de la *Théologie morale.* — Nouvelle tentative pour obtenir l'*exequatur* et nouvelle déconvenue. — *Fiat voluntas Dei!*

Tout en s'assurant un refuge dans les États de l'Église, Alphonse cherchait toujours à s'abriter contre un coup de force en arrachant au roi l'*exequatur* pour le bref pontifical. Ne pouvant plus compter sur le crédit de Brancone ni sur l'influence de la reine Marie-Amélie, il avait décidé le pape à appuyer sa requête. Esprit conciliant, Benoît XIV restait en bonnes relations avec la cour de Naples malgré les larges brèches que le ministère régaliste faisait sans cesse au concordat. « Je n'ai peut-être pas pour vous servir l'influence que vous me supposez, répondit-il au saint fondateur; néanmoins je ferai le possible. » De fait nous avons vu, par la lettre du cardinal Orsini, que Sa Sainteté recommanda fortement cette question de l'*exequatur* au marquis de Cerisola, ministre de Charles III près la cour de Rome. Alphonse put espérer que cette démarche du pape modifierait les dispositions du monarque, et, dès les premiers mois de 1756, il se rendit de nouveau à Naples afin d'explorer le terrain.

L'état moral et religieux de la capitale était loin de s'améliorer. L'incrédulité voltairienne s'infiltrait peu à peu dans la noblesse et la bourgeoisie. La décadence des mœurs suivait naturellement la diminution de la foi. Le clergé perdait chaque jour de son zèle et de sa ferveur. Aussi longtemps que le cardinal Spinelli avait tenu les rênes, la discipline, la moralité, l'activité dans les paroisses et

s congrégations, s'étaient maintenues. Mais en 1750 ayant tenté, our arrêter le débordement des mauvaises doctrines, d'introduire Naples le tribunal du Saint-Office, un soulèvement populaire l'obligea de reculer. Il saisit l'occasion du jubilé pour se retirer à ome et ne reparut plus. Malgré les supplications d'Alphonse, qui conjura maintes et maintes fois de ne pas abandonner son Église ans des circonstances aussi critiques, Spinelli donna sa démission, t fut remplacé en 1754 par le cardinal Sersale. Successivement vêque de Brindes et de Tarente, ce dernier avait bien mérité de es deux Églises, mais il n'était pas à la hauteur des difficultés qui attendaient sur le siège de Naples. Autrefois son collègue à la ropagande, le saint fondateur le connaissait intimement. Il le félita de sa promotion, et ne manqua pas de lui signaler la déchéance orale et religieuse de la capitale et du diocèse.

« Le clergé napolitain, écrivait-il le 4 juin 1754, n'est plus tel ue vous l'avez laissé. Vous trouverez un clergé déchu, un peuple lâché, des ordinands bien tièdes, et, chose plus lamentable enre, les trois congrégations de missionnaires, lesquelles conseruient le bon esprit parmi les prêtres, déchues elles-mêmes de leur emière ferveur. Hélas! ce clergé digne jadis de servir de modèle tout le royaume, et même à tous les clergés du monde, on ne ut aujourd'hui penser à son état sans verser des larmes.

« C'est sûrement pour remédier à tant de maux que Jésusrist a promu Votre Éminence au gouvernement de ce diocèse. ous allez faire refleurir, je l'espère, les beaux temps de saint arles Borromée. Ce grand prélat prêcha jadis au peuple de Milan ec un incroyable succès : vous marcherez sur ses traces en prêant au peuple de Naples. J'aurai la consolation de vous voir angéliser comme premier pasteur ce diocèse qui accueillait si en autrefois votre parole de missionnaire.

« Vous me pardonnerez la hardiesse de mon langage, car je n'ai en e, vous le savez, que la gloire de Jésus-Christ. Quel bien vous riez si vous organisiez des missions dans les diverses paroisses de aples, et si, du moins pendant les premières années, vous prêiez vous-même l'une ou l'autre de ces missions! Quel bien n'opèrait pas une retraite prêchée par vous au clergé, si vous insistiez rtement sur la fréquentation des congrégations, sur l'observance s règles prescrites aux associés, et surtout sur la fidélité au mistère évangélique, car c'est par les missions que la capitale prore des secours spirituels au royaume tout entier. Quant aux ornands, vous leur feriez comprendre qu'ils doivent donner des

signes sérieux de vocation ou se retirer. Qu'on sache bien que Votre Éminence exigera des ordinands de solides garanties non seulement pour la science mais, ce qui est de beaucoup plus important, pour la conduite. »

L'archevêque remercia le saint des avis que lui inspirait son zèle; il alla même lui rendre visite à Nocera, en compagnie de leur ami commun, l'évêque de Cava, et dès lors il se promit de faire souvent appel à l'irrésistible éloquence de l'homme de Dieu pour l'aider à convertir son troupeau. Deux ans après, Dieu lui en fournit l'occasion sans la moindre démarche de sa part.

Le 24 février 1756 Alphonse arrivait à Naples, avec l'intention, non de prêcher, mais de traiter de nouveau la question de l'*exequatur*. Son ami Brancone lui déclara que, malgré la recommandation du pape, aucune négociation n'aboutirait en ce moment. Tout désappointé, il se rendit chez le cardinal et lui conta sa mésaventure. Sersale lui rappela ses avis sur le clergé. « C'est la Providence, dit-il, qui vous a conduit à Naples : vous êtes venu en apparence pour votre congrégation, mais en réalité pour donner aux prêtres et aux clercs la retraite de dix jours qui doit précéder la prochaine ordination. A vous d'ébranler le clergé napolitain et de le rappeler à la ferveur. » Le saint ne pouvait refuser de contribuer à cette œuvre capitale; il accepta la proposition de l'archevêque; seulement, à cause de sa mauvaise santé, il fit venir un père de Pagani pour donner les instructions du matin.

Quand le bruit se fut répandu qu'Alphonse dirigeait les exercices spirituels, outre les ordinands, on vit accourir en foule les chanoines, les missionnaires, les prêtres de paroisse, des communautés entières de religieux, des ecclésiastiques étrangers à la ville, en sorte que le prédicateur trouva rangés autour de sa chaire plus de mille auditeurs. Jamais on n'avait vu aux retraites un pareil concours, mais jamais non plus orateur ne produisit pareille émotion. Pour réchauffer des cœurs glacés par l'esprit janséniste, il fallait des paroles de feu : Dieu mit ce feu divin dans le cœur de son apôtre. Un littérateur célèbre, Jacques Martorelli, frappé de la simplicité d'Alphonse et de l'impression profonde que tous ressentaient en l'écoutant, disait à qui voulait l'entendre : « Ce n'est pas un homme, c'est Dieu qui nous parle ». Après le sermon les auditeurs maudissaient tout haut leurs péchés et donnaient les marques les plus saisissantes de repentir. On signalait des conversions extraordinaires. Un jeune prêtre, vaincu par la grâce, triompha de criminelles passions et publia lui-même ses iniquités. Un clerc, tombé dans un abîme de pé-

chés, ne se confessait plus depuis trois ans. Après le sermon sur la sainte Vierge, il courut se jeter aux pieds du prédicateur, lui raconta l'histoire de sa vie en versant des torrents de larmes, et lui demanda, pour glorifier Marie, de publier sa conversion du haut de la chaire, ce qu'Alphonse fit le lendemain. Chose plus étonnante, à la suite de cette retraite, grand nombre de prêtres et de jeunes clercs embrassèrent l'état religieux ou se vouèrent à la vie la plus austère et la plus mortifiée.

Outre ces exercices généraux, le saint rassembla en particulier les retraitants qui devaient prendre part à l'ordination, pour leur rappeler la dignité du sacerdoce et la sainteté qu'exigent les ordres sacrés. Ses instructions, remplies des maximes des saints, firent trembler les tièdes, et stimulèrent même les plus fervents. Il exhorta vivement ces jeunes clercs, futurs sacrificateurs de la sainte Victime, à méditer chaque jour sur la passion de Jésus-Christ, à visiter tous les soirs le saint Sacrement, à communier au moins tous les huit jours, et à mettre toute leur confiance en Marie afin de s'affermir et de persévérer dans leur sainte vocation.

Pendant ces dix jours de prédications au clergé, Alphonse avait remarqué que les gens de service du cardinal, ainsi que les domestiques du séminaire, occupés du matin jusqu'au soir, ne trouvaient guère le temps de remplir leurs devoirs religieux. Il eut pitié de leur misère spirituelle, les rassembla tous jusqu'aux plus humbles, et les instruisit avec une bonté toute paternelle des devoirs de leur condition. Ces pauvres gens, touchés de la charité du saint et pénétrés de repentir en écoutant ses instructions, se donnèrent sincèrement à Dieu. On les vit dès lors remplir leurs devoirs d'état et les exercices de la piété chrétienne avec grande régularité. Le cardinal ne savait comment témoigner sa reconnaissance au saint missionnaire. Il pleurait de joie en voyant ses prêtres, ses séminaristes, et jusqu'à ses domestiques, transformés par l'apôtre que Dieu lui avait envoyé.

A partir de ce moment, Alphonse se vit l'objet d'une vénération qui étonna même la foule de ses admirateurs. Chanoines, supérieurs d'ordres, évêques, se disputaient la faveur de lui baiser la main. Les curés accouraient l'un après l'autre pour l'inviter à prêcher dans leurs églises. Les directeurs de séminaires réclamaient des instructions pour leurs élèves; les religieuses, des conférences spirituelles; l'archevêque, des entretiens avec les jeunes clercs pour consolider le bien opéré pendant la retraite. Afin de contenter tous les solliciteurs et de satisfaire son propre zèle, le saint dut prêcher plusieurs

fois chaque jour durant six semaines, sans compter les audiences particulières données aux gentilshommes, aux magistrats, aux prêtres et aux évêques, qui venaient lui demander des conseils ou régler les affaires de leur conscience.

Ces démonstrations religieuses n'empêchaient pas Alphonse de voir le chancre qui commençait à ronger la société napolitaine. Le libertinage de l'esprit l'effrayait plus encore que le libertinage du cœur. Les mauvais livres importés de France dépravaient les jeunes gens. Déjà le rire de Voltaire se retrouvait sur leurs lèvres. On attaquait l'autorité du pape, la divinité de Jésus-Christ, l'existence même de Dieu. Alphonse se souvint que, pour sauver les âmes et les peuples, il fallait réchauffer les cœurs glacés par l'hérésie, mais surtout éclairer les intelligences perverties par l'incrédulité. C'est durant son séjour à Naples qu'il inaugura sa croisade contre l'impiété. Du haut de la chaire il tonna contre ces livres impies et immoraux qui, introduits dans la capitale, passaient ensuite dans les provinces pour infecter tout le royaume. Il ne craignit pas de déclarer coupables de péché grave les libraires qui débitaient ces ouvrages empoisonnés et les chefs de famille qui les conservaient dans leurs maisons.

Mais cela ne suffit pas à son zèle. Pour réparer le mal fait aux âmes, il commença dès lors ce rôle d'apologiste qui le classa bientôt parmi les plus illustres défenseurs de la sainte Église. Déjà dans sa *Théologie morale*, il avait inséré, bien que ce n'en fût pas le lieu, deux dissertations dogmatiques, l'une sur l'immaculée conception, l'autre sur l'infaillibilité et l'autorité suprême du pontife romain. Il y prouvait savamment ces deux vérités qui, un siècle plus tard, devaient être définies comme deux dogmes sacrés. En 1756, il publia un court mais substantiel opuscule[1] contre les matérialistes et les déistes, les Spinosa, les Hobbes, les Bayle, les Locke, les Voltaire, dont les blasphèmes pervertissaient l'Italie après avoir gâté l'Angleterre et la France.

« Autrefois, disait-il dans son introduction, les athées se cachaient pour ne pas être traités d'insensés. De nos jours ils s'affichent sans vergogne, s'érigent en censeurs de la religion, et s'élèvent contre Dieu lui-même dont ils osent nier l'existence pour s'attirer le renom d'esprits forts et d'hommes sans préjugés. Au fond, ce qu'ils prétendent, c'est s'affranchir de toute loi morale, car le Dieu rémunérateur et vengeur disparu, la religion chrétienne abolie, l'homme devient semblable ou même inférieur

1. *Breve dissertazione contra gli errori de' moderni increduli, oggidì nominati materialisti e deisti.*

brute, ne reconnaissant d'autre droit que la force ni d'autre e que le plaisir. Et ces incrédules modernes ne se contentent de déclamer contre la religion chrétienne, ils lancent sans disinuer dans le public des livres infectés de leurs erreurs. Si ıre ces écrits empoisonnés ne circulaient qu'en pays héréti! Mais ils pénètrent dans notre patrie, où ils sont lus avec ité, avec fureur même, par des catholiques dont l'esprit conera toujours les traces du poison corrupteur. J'ai publié cet ;cule, afin que les confesseurs et les hommes de zèle, qui peutn'ont pas le temps de lire des ouvrages plus étendus, aient noins quelque notion des erreurs modernes et des arguments ıres à les réfuter. »

enant ensuite à partie chacune de ces erreurs, « il montre ılie des athées, qui, en présence de la création, méconnaissent réateur; des panthéistes, qui confondent Dieu avec les créa-s, en sorte que l'homme, l'animal, les montagnes, les plantes, oleurs, les assassins, les adultères, sont autant de parties de leur ıstrueuse divinité; des déistes, assez aveugles pour ne pas voir ; la sainte Écriture et dans l'histoire de l'Église les preuves ma-stes de la divinité de Jésus-Christ; des indifférents enfin, qui arent toutes les religions également bonnes, et pour qui la té n'est qu'une affaire de latitude. Dieu se considère comme ement honoré, disent-ils, si le chrétien adore Jésus-Christ ou si ıif le crucifie; si l'on croit à la présence réelle de Jésus au saint ement en Italie et si on le nie en Angleterre; si à Rome on idère le pape comme le vicaire de Jésus-Christ et si on le e à Londres d'antéchrist. »

ımme tous les ouvrages du saint auteur, ce petit livre est plein ubstance. « Il renferme peu de pages, écrit-il à son éditeur, dans ce peu de pages se trouve le suc de beaucoup d'auteurs étendus. » Benoît XIV daigna l'en remercier en ces termes : « Le t de votre dissertation ne pouvait être mieux approprié aux ins de notre temps, et vous l'aurez sans doute traité avec le talent dont vous avez donné tant de preuves. » Le chae Sparano, reviseur de l'ouvrage, en a fait cet éloge : « Ce petit écrase, comme sous un pressoir, ce virus de l'incrédulité pénètre de plus en plus dans notre société. Il confond les ırs des impies et met au grand jour la vérité de notre sainte ion. C'est un petit chef-d'œuvre qui ne laisse rien à désirer le triple rapport de l'utilité pratique, de la composition et érudition. » Et cependant ce n'est là que le germe des grands

ouvrages que le saint accumulera plus tard contre les erreurs de Voltaire et des pseudo-philosophes.

Après avoir ainsi combattu l'impiété, Alphonse réunit les ecclésiastiques les plus influents de la capitale afin d'aviser avec eux aux meilleurs moyens à prendre pour prémunir les fidèles contre la propagande et les artifices des mécréants. La nuit qui précéda ce conseil, il ne put fermer l'œil, tant il était préoccupé du danger que couraient la religion et les âmes. « Pauvre ville de Naples, s'écriait-il, pauvre ville de Naples, ton sort me fait verser des larmes ! » Entre autres moyens d'enrayer le mal, il fut surtout question des œuvres de jeunesse. « Les jeunes gens, dit Alphonse, voilà les plantes qu'il faut cultiver avec le plus grand soin. Le progrès du bien ou du mal dépend surtout de la jeunesse. Le dérèglement des jeunes gens, c'est la ruine du monde. » Une de ces sociétés de préservation établie dans le couvent de Saint-Laurent, après avoir été longtemps prospère, se voyait alors presque abandonnée. Deux excellents prêtres auraient pu raviver cette œuvre, mais ils hésitaient à se charger d'un fardeau qui leur semblait par trop lourd. Alphonse leur démontra la responsabilité qu'ils encouraient devant Dieu s'ils laissaient périr par leur faute tant d'âmes qui avaient absolument besoin de leur secours.

Enfin l'État possédant seul le pouvoir d'arrêter le débordement des mauvais livres, pouvoir dont il est obligé d'user pour protéger l'Église et se protéger lui-même, le saint ne craignit pas, dans ses entretiens avec le cardinal Sersale sur l'introduction des ouvrages français dans le royaume, de lui signaler le recours au roi et à ses ministres comme l'arme défensive par excellence et par conséquent celle que doit employer le pasteur s'il veut pourvoir efficacement au salut du troupeau. Nous verrons plus tard qu'Alphonse n'hésita pas à manier cette arme, et avec la plus grande énergie, toutes les fois qu'il s'agissait du bien de l'Église ou du salut des âmes.

Il y avait six semaines que notre saint travaillait à Naples sans prendre un instant de repos. Les fêtes de Pâques étant proches, il fit ses adieux à l'archevêque, mais avec la pensée de revenir incessamment présenter sa requête au roi, car on lui donnait certaines espérances au sujet de l'*exequatur*. Il rentrait donc à Pagani le 8 avril, tout heureux d'avoir combattu pour notre sainte religion, quand Dieu le récompensa comme il lui plaît de récompenser ses généreux soldats : il le cloua à la croix de son Fils. A peine arrivé dans sa cellule, épuisé de fatigue, brûlé par la fièvre, Alphonse ressentit des douleurs de tête intolérables. Le samedi, veille

.caux, les médecins déclarèrent la maladie mortelle. En
ıt sa chambre, il rencontra plusieurs étudiants, malades
Aimez bien Jésus-Christ, leur dit-il, et faites sa volonté.
ıis me mettre au lit pour lui obéir. » Quelque temps après,
par trois fois à ceux qui l'entouraient : « Ce serait cepen-
n beau de mourir pendant la semaine-sainte! »
: subitement comme par un coup de foudre, il conserva
·rand calme. « Au moment de paraître devant Dieu, dit-il,
›uve aucune inquiétude. Une seule chose m'afflige, c'est
uivi l'opinion probabiliste. » On se rappelle que, dans les
s années de son ministère, au moment de ses doutes sur
de l'opinion moins probable, il avait consulté ses confes-
ıi lui avaient commandé de se tranquilliser à ce sujet. Aussi
il aussitôt : « Si j'ai agi d'après cette opinion, je l'ai fait
e de mon confesseur à qui j'étais, par vœu, tenu d'obéir.
amais eu la volonté de pécher; cela, j'en suis certain. »
·ères l'assurèrent qu'il n'avait rien à craindre. « Quant
utes, dit-il avec autant d'humilité que de confiance, Dieu
onnera, je l'espère. »
lant il pensait à l'avenir de sa congrégation. « Si le mal
:, fit-il observer, il faut appeler immédiatement don
C'était don André Villani, recteur de Saint-Ange, qu'il
ommer supérieur intérimaire de la congrégation. « Pour-
ıs mettre en tête une idée semblable? lui dit un de
.eux. — Mais c'est la chose la plus importante pour moi,
·il. Si je n'y pense pas, qui donc y pensera? » Et il chargea
·ecteur de mander aussitôt le père Villani si la maladie
s progrès.
es s'embrouillaient par suite de ses violentes douleurs de
t à coup il demanda la sainte communion. « Vous l'avez
matin, lui dit l'infirmier. — Voilà ce qui s'appelle un faux
ge! » reprit-il en souriant. Et il se fit lire dans les *Visites*
:ation à la communion. Mais bientôt il revint à lui et re-
a méprise. — « Ai-je fait l'oraison, mon cher frère, de-
il, car, même à moitié mort, je ne veux pas l'omettre. »
e frère l'assurait qu'il avait fait oraison, il le pria de lui
·oficiscere de hoc mundo. Il écouta cette admirable prière
érénité d'un ange, puis il dit : « Ces paroles-là, ce sont
ıx du paradis! »
ıt toute la durée de sa maladie, on put admirer son ab-
ıformité à la volonté de Dieu : « Je veux ce que Dieu

veut, répétait-il souvent, son bon plaisir est le mien. » — « J'espère vous trouver mieux demain, » lui disait un soir le père recteur. — « Comme Dieu voudra, répondit-il. » On lui présentait une lettre des religieuses de Scala : « J'en prendrai connaissance au jour du jugement, dit-il. Priez-les de demander pour moi la grâce de faire toujours la volonté de Dieu. Peu importe que je vive ou que je meure, ajouta-t-il, nous ne devons demander à Dieu que ce qui intéresse sa gloire. »

Du reste, il attendait la mort avec le plus grand calme. « Ma *Théologie morale* est terminée, dit-il un jour à l'infirmier; rien n'empêche que je ne m'en aille pendant la semaine-sainte. — Dans ce cas, dit le frère, vous auriez dû commencer un autre ouvrage : Dieu vous aurait prolongé la vie. — Eh! mon cher frère, reprit-il, plus on vit, plus on commet de péchés. » — « On prie de tous côtés pour votre guérison, lui disait un père. — On ferait mieux de prier pour que je fasse une bonne mort, » répondit-il.

Malgré ses cuisantes douleurs, il se tenait constamment uni à Dieu. Le matin, il se faisait lire les actes préparatoires à la sainte communion, et, dans la journée, de pieuses considérations sur l'amour de Dieu. Afin de méditer plus facilement sur la passion de Jésus-Christ, il avait fait placer sur son lit un grand crucifix, qu'il considérait sans cesse avec amour. La contemplation de Jésus mourant l'aidait à supporter ses souffrances : « Oh! quelle douleur de tête! s'écriait-il parfois, mais mon Jésus n'a-t-il pas été couronné d'épines? » — « Ma tête s'en va, dit-il un jour, je ne puis plus faire un acte méritoire, je ne sais plus quelle position prendre : je suis comme Jésus sur la croix, mais lui se trouvait suspendu par trois clous de fer, tandis que moi je suis couché sur un matelas. »

Il avait les plus bas sentiments de lui-même et se croyait digne de mille enfers. Un père lui parlait un jour de la mort des saints, et lui racontait qu'au moment où saint Jean de la Croix rendit le dernier soupir, on vit une auréole de lumière se dessiner autour de sa tête : « Pour moi, dit-il, je serai plutôt enveloppé d'un cercle de démons. »

Le pauvre malade fut ainsi huit jours entre la vie et la mort, sans qu'on pût constater le moindre symptôme d'amélioration. Après une visite des médecins, il demanda au frère infirmier quelles étaient leurs conjectures. « Ils craignent une complication, répondit le frère, ce qui serait un mauvais signe. — Mauvais signe! reprit-il, la seule chose mauvaise, c'est de mourir dans la disgrâce de Dieu. »

Heureusement la complication n'eut pas lieu, et le samedi, veille

ques, un mieux notable se déclara. Aussitôt les étudiants, de joie, accoururent dans sa chambre. « Mes enfants, leur vous avez fait votre retraite pendant cette semaine, et moi suis préparé à entrer dans l'éternité. Quand on se voit sur le de quitter ce monde, toutes les choses d'ici-bas paraissent à peu près la même valeur qu'un fétu de paille. On s'é- que les hommes s'attachent à la terre et ne ferment pas ns et boutiques pour sortir au plus tôt de ce pauvre monde. » : raconta aussi qu'un soir Dieu lui avait fait voir en songe ıelle prison comme un abîme immense, ténébreux, horrible. ne voyais sur le point d'y tomber, ajouta-t-il. Dans mon ante, je poussai un grand cri, et je me mis à fuir. »

nd on le vit en pleine convalescence, l'allégresse éclata de parts; lui seul conserva son calme habituel. « Nous prions pour vous, lui dit un jeune père qui venait de recevoir la se, afin que Dieu daigne prolonger une vie si nécessaire à pauvre congrégation. — Alors, dit Alphonse avec sévérité, e ne dois jamais mourir! Je suis nécessaire à la congréga- Si vous ne deviez pas célébrer aujourd'hui votre première , je vous interdirais de monter à l'autel, pour vous apprendre plus tenir de pareils propos. » Un pieux-ouvrier de ses amis, ıé Charles Pallante, vint le féliciter de son rétablissement. : Alphonse, lui dit-il, je vous ai recommandé à tous mes péni- j'ai même prié Dieu de m'enlever quelques années de ma vie es ajouter à la vôtre, mille fois plus utile que la mienne. — her Charles, lui répondit Alphonse, je vous remercie, mais :-moi vous dire que vous avez fait une sottise. » De leur côté, res de la communauté l'entretenaient des vœux et des prières s habitants de Nocera offraient à Dieu pour sa guérison. « J'ai- ien mieux, dit-il, qu'ils prient pour ma délivrance. — Et, un père, quand Dieu vous appellera, ils désirent tous que vous ez ici. — Ah oui! dit-il en riant, le beau trésor qu'ils pos- ont, si je leur lègue mon cadavre! » Alphonse ne pensait pas n plaisantant une grande vérité. Les habitants de Nocera pos- t ses restes mortels, qu'ils ne céderaient pas pour tout l'or onde.

mardi de Pâques, trompé par ses désirs, il se crut assez fort célébrer la sainte messe, consolation dont il était privé depuis ours. Sa tête, torturée par la douleur, menaçait d'éclater à ne instant; néanmoins, le visage calme et serein, il gravit les s de l'autel, et commença les prières. Bientôt, brisé de fa-

tigue, la tête en feu, il se demanda s'il arriverait à la communion mais son énergie le soutint jusqu'au moment où, ayant donné bénédiction, il fut obligé de s'asseoir pour réciter l'évangile de saint Jean. Dès lors, malgré la rapidité de sa convalescence, considéra son rétablissement comme une courte trève avant la mort. « Je viens de faire une maladie mortelle, écrivait-il à la prieure de Ripacandida, je vous remercie de votre bon souvenir et de vos prières. Continuez à me recommander à Dieu pendant le peu de jours qu'il me reste à passer sur cette terre. » On l'eût bien étonné et bien affligé si on lui eût appris que son pèlerinage devait durer encore plus de trente ans, et au milieu de péripéties sans nombre.

Après cette rude secousse, le saint se décidera-t-il à prendre un peu de repos? Son vœu s'y oppose. Le 30 avril, il écrit à son éditeur : « Pendant la semaine-sainte, j'ai fait une maladie mortelle, mais Dieu m'a laissé encore pour quelques jours sur cette terre. Je ne puis plus travailler que par intervalles, car ma tête est ruinée. » Et avec cette tête ruinée, il composait de nombreuses additions à sa *Théologie morale* pour une troisième édition de cet ouvrage. De plus, il écrivait un assez long opuscule pour défendre la seconde contre un censeur janséniste.

Ce censeur infatigable était cet admirateur de Muratori qui, sous le pseudonyme de *Pritanio redivivo*, avait attaqué les *Gloires de Marie*. Alphonse crut devoir répondre à son acrimonieux pamphlet. « Mon censeur anonyme, dit-il, me charge d'injures et m'avertit ensuite charitablement que, si je veux faire mon salut, il me faut interdire à mes compagnons la lecture de ma *Morale*. Hélas! je crains pour mon salut quand je pense à mes péchés, mais l'ouvrage qu'il condamne ne m'inspire aucune inquiétude. Quoi qu'il en dise, je l'ai composé, Dieu le sait, uniquement pour sa gloire. Après avoir quitté le monde pour me faire religieux et pleurer mes péchés, je serais un véritable fou si j'avais travaillé dix ans, et avec quelles fatigues et quels ennuis! pour m'attirer des louanges, surtout en traitant de matières controversées, où je devais m'attendre à de nombreuses contradictions de la part des partisans de l'opinion bénigne comme de l'opinion rigide. Et en effet, cela ne m'a pas manqué.

« Quant à mes doctrines, j'attends également en paix le jugement de Dieu. Dans les questions douteuses, j'ai pris tous les moyens m'éclairer. Je n'ai pas hésité à rétracter dans cette seconde édition beaucoup d'opinions que j'avais soutenues dans la première. Là

m'apparaissait une raison convaincante en faveur d'une opinion, je n'ai pas osé donner l'opinion opposée comme probable, en dépit des auteurs qui la soutiennent, ce qui ne m'a pas mis en crédit auprès d'eux ni auprès de leurs partisans. Par contre, quand je n'ai pas trouvé de raison convaincante, je n'ai pas osé condamner l'opinion contraire à la mienne, et soutenue néanmoins par certains auteurs graves. Il est vrai que j'ai appelé probables certaines opinions, bien que la mienne me parût plus probable, car je crois, du moins *spéculativement*, qu'une opinion peut être probable bien que l'opposée paraisse plus probable; mais *pratiquement*, est-il ou n'est-il pas permis d'embrasser une opinion qui paraît *moins probable?* je n'entre pas dans cette question. Je l'abandonne à ceux qui, de nos jours, se sont longuement occupés de cette controverse. Plût à Dieu qu'ils eussent écrit là-dessus avec plus de modération! » Cette déclaration d'Alphonse établit péremptoirement, nous l'avons fait remarquer, qu'à cette époque il n'avait pas d'opinion faite sur la licéité ou la non licéité du probabilisme.

Mais quel principe a-t-il donc suivi dans le choix de ses opinions? Sa réponse au censeur nous le fait connaître. « On dira peut-être que je m'appuie sur des principes probabilistes. — J'ignore, répond-il, si mes principes sont probabilistes ou anti-probabilistes. Je voudrais seulement qu'on me dît sur quels fondements je dois baser mes opinions. Ni l'Écriture, ni les Pères, ni les canons des conciles, ne suffisent à dirimer les controverses morales. Or dans l'incertitude, comme il est aussi périlleux d'approuver que de condamner les opinions, il me semble que le plus sûr est de suivre en pratique l'opinion qui paraît juste aux hommes les plus prudents. Je crois donc n'avoir point erré en adoptant les opinions qui m'ont paru les plus conformes, ou plutôt de tous points conformes à la raison, et plus communément approuvées par les anciens et les modernes. Là où je n'ai pu discerner l'opinion la plus sage, j'ai pris le parti de me rallier au sentiment de la majorité, mais d'une majorité d'hommes doctes et pieux, théologiens de profession, auteurs d'ouvrages que l'Église a pu examiner. »

Saint Alphonse ne pouvait pas dire plus clairement, semble-t-il, qu'il a toujours adopté les opinions plus probables, *probabiliores*, comme il l'affirme dans sa Dédicace à Benoît XIV.

Après ces explications si calmes et si judicieuses, Alphonse termine sa « réponse » en opposant l'appréciation du pape à celle du censeur anonyme. « Selon vous, dit-il, ma Théologie est « un livre pernicieux, plein de faussetés. Usant de mon autorité de supérieur,

je dois enjoindre à tous mes frères de n'en salir ni leurs cœurs ni leurs mains ni leurs cellules, *hanc theologiam abjiciant procul a corde, a manibus, a cellula.* » Mais voici un jugement assez contraire au vôtre. Il émane du pontife glorieusement régnant, Benoît XIV, lequel joint à toutes les sciences qu'il possède, une connaissance approfondie de la théologie morale, ainsi qu'en témoignent ses œuvres. Voici donc la lettre qu'il daigna m'adresser lorsque je lui envoyai mon ouvrage : « Après avoir parcouru votre *Théologie morale,* je l'ai trouvée remplie d'excellentes observations : vous pouvez être certain qu'elle sera universellement applaudie et reconnue souverainement utile. » Après cela, je ne répondrai plus aux censeurs de ma Morale ; je me contenterai de les renvoyer au jugement de la sainte Église et de faire appel à l'intelligence des lecteurs. »

Pritanio redivivo se le tint pour dit, et rentra dans le sépulcre d'où il aurait bien fait de ne pas sortir. Ses confrères de l'opinion rigide gardèrent tous le silence, jusqu'au jour où Alphonse, s'étant nettement déclaré contre le probabiliorisme, ils se levèrent tous ensemble pour l'accabler. Nous aurons à retracer cette lutte mémorable.

Son adversaire ainsi confondu, le saint se disposa, malgré sa faiblesse, à reprendre le chemin de la capitale afin de mettre à profit les ouvertures qu'on lui avait faites au sujet de l'*exequatur*. Au mois de juillet, en pleine chaleur d'été, nous le voyons se traîner vers cette cité de Naples où l'attendaient de nouveaux déboires. Il écrivait, le 24, au père Cajone : « Je m'occupe ici de l'approbation, mais à chaque pas je rencontre des pierres d'achoppement. Que Dieu nous aide! Faites une neuvaine avec le peuple et une autre dans la communauté, avec la discipline tous les soirs. Et puis vivent Jésus, Marie, Joseph! »

Aidé par son ami Brancone, il présenta au Conseil des affaires ecclésiastiques une requête fortement motivée, dans laquelle, après avoir établi la situation matérielle et morale de l'institut, il ajoutait :

« En l'année 1749, le souverain pontife régnant reconnut l'utilité et la nécessité de notre œuvre. Il approuva l'institut par un bref apostolique et l'érigea en congrégation sous le titre du Très-Saint-Rédempteur. Le défaut d'approbation de Sa Majesté n'a pas encore permis que le bref susdit fût mis à exécution. Mais, en attendant, les missionnaires ont continué le cours de leurs missions, sillonnant pendant neuf mois de l'année six provinces du royaume, et prêchant jusqu'à quarante missions par an aux pauvres campagnards

: Nous faisons appel à la royale clémence de notre Souverain, ıous lui demandons qu'en faveur d'un grand nombre de ses saux dépourvus de secours spirituels, il daigne accorder à cette vre son approbation et lui assurer ainsi la stabilité. Sans cet ›ui, l'édifice croulera, car les jeunes gens appelés à vivre en ımunauté se décideront difficilement à entrer dans une associa-ı non approuvée; et, d'autre part, ses membres actuels, voyant ›probation toujours différée, seront tentés de l'abandonner, par inte qu'en cas de dissolution ils ne se trouvent sans commu-ıté comme sans famille. »

›our empêcher le grand-aumônier de renouveler les objections il avait fait valoir contre une précédente supplique, Alphonse y ›ondait par avance :

‹ On dit qu'il y a trop de maisons religieuses dans le royaume de ›les : fussent-elles plus nombreuses encore, celles qui se ;tinent à évangéliser les campagnes sont néanmoins très rares; ·tout les évêques zélés pleurent en voyant une grande partie leur troupeau périr faute de secours, partout ils réclament des ;sions sans pouvoir les obtenir. Les prêtres ne manquent pas, st vrai, mais plût à Dieu qu'il y en eût moins et que tous fus-ıt de vrais ouvriers apostoliques!

‹ On ajoute qu'augmenter le nombre des maisons religieuses, st nuire aux intérêts des laïques. — Mais il a été stipulé par lre du roi que nos maisons n'acquerront aucun nouveau revenu, que les biens déjà acquis seront administrés par les évêques, quels donneront deux carlins par jour à chaque sujet, et le ıte aux pauvres. Les missionnaires ont accepté avec résignation :te disposition du prince. L'objection n'a donc aucun fondement ce qui nous concerne.

« Enfin on prétend que les fondations commencent bien, puis relâchent et finissent mal. — Qu'on daigne jeter les yeux sur fondations de missionnaires, telles que les pieux-ouvriers et lazaristes, et l'on verra que ces instituts, fondés depuis un cle, n'ont pas cessé d'être utiles au public. Le travail continuel ne part les tient éloignés de la dissipation, et de l'autre, le ›érieur ayant la faculté de renvoyer les négligents, ceux-là seuls tent dans l'institut qui poursuivent le but pour lequel il a été dé.

‹ La nouvelle congrégation a fait ses preuves depuis vingt-trois ;. Elle compte déjà bon nombre de sujets, et le souverain pontife l'a approuvée qu'après de sérieuses informations. Nous espérons

donc que Sa Majesté ne refusera pas d'accorder sa royale approbation à une œuvre créée dans l'unique but de procurer le bien de ses vassaux, le progrès de la religion, et la tranquillité de l'État[1]. »

A ces raisons d'ordre général le conseil opposa, comme toujours, les difficultés mesquines de la politique régaliste. Les délibérations durèrent un mois, durant lequel Alphonse multiplia les démarches pour triompher des résistances. On le voyait, en dépit d'un soleil brûlant et malgré sa santé chancelante, battre chaque jour le pavé de la capitale pour se rendre à l'audience d'un conseiller ou d'un ministre. S'il lui restait quelques moments libres, il les consacrait à prêcher des triduums dans les paroisses ou des retraites dans les couvents. Et quand il eut attendu pendant un long mois la décision du conseil, on lui fit savoir que sa requête était de nouveau rejetée. Ses raisons n'avaient pu prévaloir contre la fameuse objection du grand-aumônier Galiano, à savoir que si le roi accordait l'*exequatur* au bref pontifical, il ne serait plus libre de supprimer la congrégation dans le cas où elle viendrait à dégénérer : argument ridicule, mais péremptoire aux yeux de ministres autocrates qui se croyaient un droit absolu sur l'Église et ses institutions. Quant au roi, pour consoler le saint fondateur, il lui promit, comme il l'avait fait dans des circonstances analogues, sa bienveillance et sa protection. Mais Alphonse n'était pas dupe de ces vaines protestations. Tout en excusant le monarque de n'être pas plus catholique que son grand-aumônier, il ne le rendait pas moins responsable d'un refus que rien ne pouvait justifier. « Si notre affaire n'aboutit pas, écrivait-il quelque temps après à la supérieure de Ripacandida, la faute n'en est pas, comme vous le supposez, au peu de zèle de Brancone : il fait tout ce qu'il peut pour nous venir en aide. C'est le roi qui ne veut pas accéder à notre désir. Il l'a lui-même formellement déclaré à l'archevêque de Naples, qui intercédait en notre faveur. Il faut demander à Dieu qu'il change le cœur du roi. En fin de compte, que Dieu bénisse Sa Majesté, et tâchons de devenir des saints. »

Cette dernière phrase prouve que rien n'était capable ni d'ulcérer son cœur ni d'altérer la paix de son âme. Le secret de cette sérénité qui résistait à tous les échecs et à tous les dénis de justice, il le laissa échapper en causant avec ses compagnons. Naturellement, dans les récréations, la question toujours intéressante et toujours actuelle de l'*exequatur* revenait fréquemment

1. Al Consiglio degli affari ecclesiastici, *Corrispond. spec.*, page 350.

ur le tapis. Un jour qu'on avait longtemps discuté sur ce sujet, e saint fondateur dit au père de Cunctis : « Eh bien! après tout ela, quel est le plus grand désir de votre âme? — L'approbation le l'institut, sans aucun doute, répondit l'interpellé. — Et vous, ère de Jacobis? demanda Alphonse. — La volonté de Dieu, réondit celui-ci. — A la bonne heure, reprit Alphonse : moi, je e veux comme vous que la volonté de Dieu. »

Or la volonté de Dieu était que le saint fondateur passât au ailieu du monde, comme Jésus son modèle, évangélisant les auvres, combattant les nouveaux pharisiens, combattu par eux ans cesse, et que la petite barque qui le portait, lui et ses disiples, fût toujours sur le point de sombrer, afin que lui et les iens, toujours près de l'abîme, restassent unis à Jésus, leur seule espérance, répétant le cri des apôtres : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons!*

CHAPITRE X

MISSION D'AMALFI

1756

La voluptueuse Amalfi. — Arrivée d'Alphonse et de ses dix compagnons. — Mortifications et pénitences. — Prédictions. — Bilocation. — Ravissement. — Transformation de la cité pendant la mission. — Tremblement de terre. — Persévérance des convertis. — Les vêtements du saint mis en pièces. — Retraite aux étudiants de Naples. — Nouvelle bilocation. — Une plaisante anecdote.

Alphonse sentait ses forces défaillir et parlait souvent de sa fin prochaine. Il n'en était que plus pressé de donner aux âmes « les restes d'une voix qui s'éteint, » comme disait Bossuet, mais assez puissante encore pour déterminer des ébranlements populaires que l'aigle de Meaux n'eût pas réussi à produire, même aux beaux jours de son éloquence. Au mois d'octobre de cette année 1756, à peine remis de sa cruelle maladie, nous le voyons s'acheminer avec dix de ses compagnons vers la riante cité d'Amalfi. Il y allait prêcher une mission, que l'évêque l'avait fortement pressé de présider en personne. En passant à Vietri, il s'arrêta un instant pour rendre ses hommages à l'archevêque de Salerne qui se trouvait dans cette ville. Avec sa soutane râpée et rapiécée, sa barbe coupée aux ciseaux, son air chétif et maladif, il avait plutôt l'aspect d'un mendiant que d'un missionnaire. « Père Alphonse, lui dit Mgr Rossi, vous avez pris le chemin qui mène droit au ciel, tandis que moi je crains bien de me perdre. » Alphonse sourit; mais, dans son humilité, il n'avait pas moins peur que l'archevêque de manquer son salut. Les habitants d'Amalfi, le voyant arriver sous cet accoutrement, se demandaient si c'était bien là don Alphonse de Liguori, le chevalier napolitain, le missionnaire célèbre dont la renommée publiait partout les talents et les vertus.

Ce n'était pas sans raison que l'évêque demandait un saint pour

iger la mission dans sa païenne cité. Alphonse avait aussi cédé es instances parce qu'il connaissait de longue date cette reine de :ôte enchanteresse, cette Amalfi, fière de son golfe magnifique, de belles montagnes, du doux soleil qui dore les fruits de ses jar-is. Il savait son amour effréné du plaisir, des danses, des specta-s, et le libertinage effronté d'un grand nombre de femmes dont la nduite scandaleuse causait la perdition des habitants et des étran-rs. Plusieurs fois les pères du Très-Saint-Rédempteur avaient évan-lisé cette ville avec un certain succès, mais les habitudes vicieuses vaient emporté bien vite sur des résolutions prises dans un mo-:nt d'entraînement et de ferveur. Le saint eut pitié de cette cité i lui rappelait des souvenirs bien chers à son cœur. N'était-ce s sur les rochers voisins d'Amalfi que, vingt-cinq ans auparavant, ıvait placé le berceau de sa congrégation? Combien de fois, des .iteurs de Scala, agenouillé dans sa grotte solitaire, il avait arrêté regards sur les villes et villages de la côte, demandé à Dieu r conversion, et imploré en particulier sa miséricorde pour la ère et voluptueuse Amalfi? Et n'était-ce pas à cause de ces sou-ıirs qu'il acceptait, tout brisé qu'il fût par les fatigues et les in-ıités, de présider lui-même cette très difficile et très importante sion?

ılphonse comprit que, sur ces âmes blasées par les plaisirs sen-ls, la pénitence ferait plus d'effet que l'éloquence. Dès leur ar-èe, ses compagnons et lui se mirent à pratiquer des mortifica-ıs que les anachorètes eussent trouvé bien dures. Un témoin ılaire, le chanoine Casanova, raconte des faits qui révoltent notre icatesse. « Le serviteur de Dieu et ses compagnons, dit-il, prati-èrent durant toute la mission des abstinences effrayantes, afin de ècher par l'exemple plus que par la parole. Un jour on leur voya par charité un plat de ces excellents macaronis, si chers x Napolitains. Cela leur parut du luxe, mais comme on ne pou-it renvoyer ce présent sans froisser les donateurs, Alphonse fit sser le plat deux ou trois fois, midi et soir, sans que personne ulût y toucher. Le quatrième jour, quand ce mets fut devenu ide et répugnant, il le représenta de nouveau en disant : Maintenant nous pouvons en manger sans crainte. » Un autre ır, de très beaux poissons, envoyés par une dame pieuse, eurent même sort : on les servit quand ils n'étaient plus mangeables. »
chanoine di Luca rapporte aussi qu'Alphonse pouvait à peine ırcher, tant il était couvert de cilices et de chaînes de fer. « Je i vu de mes yeux tous les soirs, dit-il, armé d'une grosse corde,

se donner la discipline en public du haut de la chaire. » On comprend l'impression que ces vrais imitateurs de Jésus devaient produire sur ce public efféminé. « Le matin, dit le même Casanova, il suffisait de voir Alphonse à l'autel pour être attendri jusqu'aux larmes. Ce n'était plus un homme, c'était un ange absorbé dans la contemplation de Dieu. »

A cet ascendant de la vertu se joignit bientôt le prestige des dons surnaturels, des prophéties, des miracles, des extases. Le chanoine Casanova raconte au procès trois prédictions faites par Alphonse durant cette mission, toutes trois vérifiées depuis. Une dame Anastasio, sur le point de mettre un enfant au monde, tomba gravement malade, et fit appeler Alphonse pour se recommander à ses prières. Le serviteur de Dieu se rendit près d'elle et lui annonça qu'elle aurait une fille, laquelle se ferait religieuse, que son jeune fils mourrait d'une mort prématurée, et qu'elle-même ne guérirait pas de son infirmité. Cette femme mit au monde une fille, qui entra dans la communauté de Santa-Rosa; son fils mourut à dix-huit ans; elle-même, toujours malade, mourut après avoir maintes fois raconté à son confesseur les détails de cette prophétie. Durant la même mission, Alphonse dit à une dame qui se confessait à lui : « Vous aurez bientôt un fils, qui sera prêtre et deviendra chanoine. » — « Cet enfant, ajoute Casanova, c'est don Angiolo Proto, aujourd'hui chanoine de l'église métropolitaine. » — « J'avais un frère plus jeune que moi de trois ans, continue le même témoin. Comme il tombait fréquemment dans des convulsions épileptiques, ma mère le porta au serviteur de Dieu, qui lui fit une croix sur le front et dit : « Ne craignez rien, votre fils guérira, deviendra prêtre, et gagnera beaucoup d'âmes à Dieu. » Depuis ce jour, mon frère ne ressentit plus aucune atteinte de son mal; il est actuellement primicier de l'église Saint-Pancrace à Conza, diocèse d'Amalfi. »

Le même témoin, Casanova, rapporte un fait de bilocation des plus étranges. « Un de mes compatriotes, dit-il, nommé Matteo Volpe, alla se confesser au serviteur de Dieu dans la maison qu'il habitait. Comme le sermon du soir allait commencer, il se rendit immédiatement à l'église après sa confession, laissant Alphonse entouré d'autres pénitents. En arrivant à l'église, il voit un homme en chaire parlant au peuple assemblé : c'était Alphonse. Frappé de stupeur, car le serviteur de Dieu n'avait pu entrer à l'église qu'en suivant le même chemin que lui et en passant par la même porte, il se mit à crier de toutes ses forces : « Alphonse confesse dans sa maison et prêche en même temps à l'église, » et

qui excita une grande et générale commotion. Ce fait, attesté par deux autres témoins, le curé de Saint-Étienne et le chanoine di Luca, peut s'expliquer, dit Tannoia, en supposant qu'un ange, pour laisser à Alphonse la facilité de confesser ses pénitents, aura pris, avec sa ressemblance, sa place dans la chaire de la cathédrale. »

Mais ce n'était là que le prélude d'une scène plus émouvante. « Le jour du sermon sur la sainte Vierge, dit Casanova, Alphonse excitait ses auditeurs à se recommander à elle dans tous leurs besoins spirituels et temporels ; puis, tout à coup, comme inspiré de Dieu, il s'écria : « Vous n'avez pas assez de confiance en votre Mère. Vous ne savez pas la prier avec cœur ; moi, je vais prier pour vous. » Et son âme ardente exhalait les plus touchantes supplications, quand tout à coup, de l'image de Marie, placée au côté droit de la chaire, s'échappa un rayon de lumière qui vint frapper le visage du prédicateur. Nous le vîmes alors la figure enflammée, les yeux fixes, ravi en extase, se dresser de deux palmes au-dessus de la chaire, semblable à un séraphin qui prendrait son vol vers les cieux. Ce ravissement dura plus de cinq minutes, pendant lesquelles, au milieu d'une indescriptible émotion, les sanglots de l'auditoire se mêlaient à ces cris poussés de toutes parts : Miracle ! miracle [1] ! »

Une mission prêchée par un saint à qui Jésus et Marie prêtent visiblement leur assistance, ne pouvait manquer de produire des effets extraordinaires, même dans une ville aussi corrompue qu'Amalfi. « J'assistai tous les soirs, dit le père Déodat Criscuoli, à la mission d'Amalfi, mission qui me sera toujours chère parce qu'elle fut la cause prochaine de mon entrée dans l'institut. Je sais donc de science certaine ce qui s'y est passé. Or, je me rappelle en particulier la transformation complète de deux quartiers de la ville, lesquels étaient remplis de prostituées. Par un coup de la grâce, ces créatures livrées au vice se convertirent toutes et totalement en écoutant le serviteur de Dieu. La ville fut ainsi purgée de cette peste qui occasionnait la ruine non seulement des habitants d'Amalfi mais d'une multitude d'étrangers. Ce résultat inespéré, disait Joseph Panza, curé de la paroisse, quand même Alphonse n'en aurait pas obtenu d'autres par sa mission, peut être considéré comme un miracle de premier ordre. »

Il en obtint d'autres presque aussi surprenants. On entendait tous les jours les tambours de basque et les guitares appeler les

1. Quatre témoins oculaires de ce fait prodigieux, les chanoines Casanova, di Luca, de Stefano et le père Criscuoli, l'ont attesté sous la foi du serment.

jeunes gens dans la rue pour se livrer aux danses les plus lubriques et les plus scandaleuses. Alphonse tonna contre ces désordres avec une force si persuasive que jeunes gens et jeunes filles firent en face de la cathédrale un énorme bûcher de tous les instruments de musique, et y mirent le feu devant tout le peuple. De même il s'éleva fortement contre les personnes du sexe, même les dames de qualité, qui ne craignaient pas de se présenter à l'église tête nue et décolletées d'une manière indécente. Son autorité triompha de l'habitude, et dès lors la réforme des mœurs fut complète.

Des inimitiés terribles, invétérées, avaient tellement divisé certaines familles qu'on avait à craindre chaque jour des scènes sanglantes. Tout ce qu'on avait tenté jusque-là pour les réconcilier n'avait servi qu'à les exaspérer. Avec l'aide de l'esprit de charité qui parlait par sa bouche, Alphonse parvint à calmer ces ennemis implacables et à les réunir tous ensemble à la sainte table, ce qui fut également considéré comme un miracle de la grâce.

Mais ce qui donne à cette mission d'Amalfi un caractère tout particulier, c'est moins la conversion de la ville que sa persévérance. Alphonse connaissait la légèreté des habitants : aussi avait-il fait l'impossible pour enlever les causes de rechute ou de scandale. Le dernier jour de la mission, il les prémunit contre leur amour effréné des jeux et des plaisirs et leur fit cette menace prophétique : « Nous n'avons épargné, pour vous sauver, ni les sueurs ni les fatigues. Eh bien, demain un démon descendra de la montagne sur la place pour ravager tous les fruits de la mission. Prenez garde à vous, n'assistez point à ce spectacle : autrement, je vous le prédis, vous serez châtiés par un tremblement de terre. » En effet, le lendemain vers une heure de l'après-midi, un buffle fut lancé sur la place pour l'amusement du peuple, que la chasse au buffle passionnait toujours. Aussitôt on accourut de toutes parts, sans penser que cet animal figurait le démon du plaisir dont Alphonse avait parlé la veille. Mais à peine le spectacle était-il commencé, qu'une violente secousse épouvanta la ville. Le peuple, saisi de terreur, s'enfuit à l'église. L'archevêque y accourut aussi. Il rappelait aux assistants terrifiés la prédiction d'Alphonse et le mépris qu'on venait d'en faire, quand tout à coup une nouvelle secousse, plus forte que la première, renversa les chandeliers de l'autel. Tous tombèrent à genoux, demandant pardon de leurs fautes. A cette menace d'un cataclysme imminent, l'archevêque ordonna aux prêtres dispersés dans les groupes de donner l'absolution à ceux qui les entouraient.

La crainte des châtiments de Dieu fut le commencement de la sagesse. Les Amalphitains se fortifièrent contre les tentations et prirent la résolution de rester inébranlablement attachés au service de Dieu. Pour arracher les jeunes personnes aux dangers du monde, Alphonse les avait réunies en congrégation particulière, dirigée par l'archevêque lui-même. Plus de trois cents jeunes filles en firent partie. Dès lors on vit les sacrements fréquentés, la piété en honneur, et le vice méprisé. De pieux cantiques remplacèrent les chansons profanes, et la récitation du rosaire, les conversations licencieuses d'autrefois. Par l'édification qu'elle ne cessa de donner à toute la ville, cette confrérie fut la grande consolation de l'archevêque : « A mon arrivée ici, disait-il un jour, vous viviez sans règle et sans frein; si aujourd'hui vous menez une vie régulière, vous le devez au père de Liguori, le saint missionnaire. Persévérez, et Dieu vous bénira. » Mariées depuis, ces jeunes filles restèrent l'exemple et l'édification de toute la cité.

Six mois après, un jeune libertin prit en main un instrument de musique pour exciter de nouveau les jeunes gens à la danse. On se jeta sur lui et peu s'en fallut qu'on ne le lapidât sur place. Cinq ans plus tard, des religieux de la congrégation des pieux-ouvriers vinrent prêcher une nouvelle mission. Ils trouvèrent la ville dans l'état où l'avait laissée Alphonse, si bien que l'un d'eux s'écria du haut de la chaire : « Nous avons parcouru bien des pays, mais nous n'avons pas trouvé de cité aussi morale que la vôtre. Vous devez en rendre grâce à Dieu d'abord, et ensuite au père de Liguori, dont le zèle vous a fait entrer dans le chemin de la vertu et de la piété. »

Les habitants d'Amalfi conçurent pendant cette mission une si haute idée de la sainteté d'Alphonse qu'ils le traitèrent comme si l'Église l'eût déjà canonisé. Chacun voulait avoir de ses reliques. Moins discrets que l'hémorroïsse de l'Évangile, ils ne se contentaient pas de toucher ses vêtements, ils les mettaient en pièces pour se les partager. On allait jusqu'à couper des lambeaux de sa soutane et du manteau qu'il avait sur le dos. « Ils finiront par me faire aller sans soutane, disait-il un jour; mais, pour l'amour de Dieu, à quoi peuvent servir ces vieilles nippes? » Les religieuses durent en effet lui confectionner une nouvelle soutane, que la nécessité le força d'accepter. Quant au manteau, il n'échappa que par miracle. Un jeune homme profita un jour de l'absence du saint pour en découper une partie. Tout fier de son pieux larcin, il alla conter cette bonne fortune à ses parents, qui le forcèrent de resti-

tuer l'étrange relique. Mais quel ne fut pas l'étonnement du jeune homme et d'un de ses frères qui l'accompagnait, de trouver le manteau absolument intact! « Et pourtant, ajoute naïvement le chanoine Casanova, c'était bien le même manteau, car assurément Alphonse n'en avait pas un second. »

Cette dévotion s'accrut encore quand, six mois après, le saint revint prêcher la neuvaine de l'Assomption. « Chaque jour, dit le missionnaire qui l'accompagnait en cette circonstance, on lui changeait son linge et les divers objets dont il s'était servi. Plusieurs prêtres l'escortaient dans les rues pour écarter les jeunes gens qui le suivaient, ciseaux en main, à l'effet de se tailler des reliques dans sa soutane ou sa simarre. »

On lui donnait partout, du reste, de semblables marques de vénération. Un jour la princesse Lancellotti, de Lauro, l'ayant appelé pour le consulter sur les affaires de sa conscience, toutes les personnes de son entourage s'estimaient heureuses d'avoir pu se procurer un objet quelconque dont l'homme de Dieu s'était servi. Des religieuses de cette localité l'invitèrent à vénérer une image de la Vierge qu'il aimait beaucoup. Après qu'il eut satisfait sa piété, elles le prièrent de revêtir l'étole et de leur faire baiser la sainte image. Ce n'était qu'un prétexte imaginé par ces saintes filles pour se procurer une relique d'Alphonse. Pendant cette pieuse cérémonie, quelques-unes de leurs jeunes élèves, armées de ciseaux, lui coupèrent le bas de son manteau. Le soir, quand le saint voulut étendre sur son lit ce manteau raccourci de moitié, il dit au père Galdieri, son compagnon : « Ce manteau n'est pas à moi, c'est le vôtre. — Non, non, il est bien à vous, répondit le père. — Mais il est de moitié trop court pour moi! reprit le saint. — Ce sont les religieuses qui vous ont joué ce tour-là, dit Galdieri. — C'est donc pour cela que je sentais comme une petite souris me courir à chaque instant dans les jambes. » Puis il ajouta plaisamment : « Il me faudra donc encore recourir à la friperie d'un juif pour rajuster cette guenille. »

Quelques mois après, en décembre 1756, une nouvelle bilocation montra mieux encore de quelle abondance de grâces Dieu favorisait son serviteur. Alphonse prêchait les saints exercices aux élèves de l'Université de Naples. Depuis quelques années on l'appelait souvent dans la capitale pour donner des instructions dans les établissements d'instruction publique, et toujours il exerçait sur les jeunes gens une très salutaire influence. « Les premières fois que je l'entendis, raconte un prêtre distingué, je me disais : Si le père

Alphonse croit émouvoir avec ces simples et douces paroles des cœurs aussi durs que des rochers, il perd bien son temps! Mais le sermon n'était pas fini que la contrition brisait tous les cœurs. Rassemblés par milliers, ces jeunes gens éclataient en sanglots et remplissaient de leurs gémissements la grande salle où se donnaient les exercices. » Cette fois encore, un sermon sur l'enfant prodigue arracha des larmes à tous les assistants. Au dire du chanoine Cafora, la parole vive et pénétrante du prédicateur remua profondément ces esprits ouverts à la science mais trop souvent rebelles à la parole de Dieu. Pressés de se réconcilier avec celui qu'ils avaient offensé, ces jeunes gens ne trouvaient pas assez de prêtres pour entendre leurs confessions. Un de ces étudiants, Joseph Imperato, raconte qu'à la suite d'un sermon sur le péché mortel, la plupart des auditeurs, pour expier leurs fautes, se revêtirent d'un cilice et prirent la résolution de se donner la discipline tous les vendredis. Fidèles au règlement de vie tracé par le prédicateur, ils marchèrent à grands pas dans le chemin de la perfection. Après cette retraite, en se rappelant leurs émotions, ils se disaient : « Alphonse est un saint, et il prêche comme un saint! »

Or cette appréciation se fût singulièrement corroborée dans leur esprit s'ils avaient pu voir ce qui se passait à Pagani pendant que le saint prêchait à Naples. Il y avait près du couvent une femme de mauvaise vie que le saint était parvenu à convertir. Comme cette malheureuse n'avait vécu que de ses désordres, il lui accordait un secours mensuel pour lui éviter la tentation de reprendre son infâme métier. En partant pour Naples, il oublia, raconte le père Caprioli, de remettre au frère portier l'aumône accoutumée, de sorte que, quand la femme se présenta pour recevoir cette aumône, le portier, Joseph Caputo, lui dit que le père Alphonse prêchait à Naples et n'avait, en quittant la maison, rien laissé pour elle. Toute désolée, la pauvre mendiante entra dans l'église et se mit à pleurer devant l'autel de l'Immaculée Conception. Après avoir conté sa détresse à la sainte Vierge et imploré sa pitié, elle allait se retirer, quand elle aperçut Alphonse près de son confessionnal, qui de la main lui faisait signe d'approcher. Elle se dirigea toute joyeuse vers lui, et reçut de sa main le subside dont elle avait tant besoin. En sortant de l'église, sa première pensée fut d'aller reprocher au frère portier de l'avoir trompée : « Comment! lui dit-elle, vous qui êtes religieux, vous vous amusez à conter des mensonges à une pauvre femme comme moi! Vous osez me dire que le père Alphonse prêche à Naples, et je viens de le voir auprès de son confession-

nal. — Vous êtes folle, ma brave femme, lui dit le portier, le père Alphonse est à Naples, comme je vous l'ai affirmé. — Et moi je vous dis que vous êtes un menteur, reprit la mendiante irritée, il est dans l'église, et vient de me remettre sa charité ordinaire. » Et comme preuve elle montra la pièce d'argent qu'elle en avait reçue. Stupéfait, le portier courut informer le recteur et plusieurs autres pères, qui, après avoir interrogé minutieusement la mendiante sur toutes les circonstances de ce fait singulier, s'assurèrent que, tout en prêchant à Naples, le serviteur de Dieu faisait la charité à sa convertie de Pagani. Dieu sans doute permit cette bilocation pour récompenser Alphonse de sa grande charité envers les pauvres, et aussi peut-être pour ne pas exposer la malheureuse femme à retomber dans ses désordres[1].

Le plus admirable dans toute cette série presque ininterrompue de faits prodigieux, c'est que les miracles, les prophéties, les bilocations, les témoignages de vénération dont Alphonse était partout l'objet, au lieu de l'exalter, aient toujours creusé plus avant dans son cœur l'abîme de son humilité, comme le prouvera toute sa vie, comme le prouve en particulier le fait suivant, arrivé au mois de février 1757, c'est-à-dire quelques semaines après la bilocation que nous venons de rapporter.

L'évêque de Telese, Mgr Gentile, grand ami et grand admirateur de notre saint, désirait conférer avec lui au sujet de certains travaux évangéliques qu'il réclamait pour son diocèse. Alphonse se rendit à Cerretto, où demeurait le prélat. Arrivé dans le vestibule du palais épiscopal, il trouva un domestique en train de balayer et demanda si l'évêque pouvait le recevoir. Pascal, c'était le nom du domestique, dévisagea un instant le visiteur, dont la figure, encadrée dans une barbe négligée, lui parut peu rassurante. A son air, à ses vêtements, il se dit que ce devait être quelque brigand calabrais. « Monseigneur est empêché, dit-il, asseyez-vous sur ce banc. » Alphonse s'assit humblement à la place indiquée, et Pascal continua de balayer sans s'occuper de lui. Après un assez long espace de temps, le patient visiteur réitéra sa demande et pria le domestique d'informer l'évêque. — « Vous êtes bien pressé, » lui répondit Pascal, et il continua son travail. Tout en balayant, il s'approcha de l'endroit où Alphonse était assis, et lui dit avec humeur : « Vous

1. Témoin au procès de béatification, le père Caprioli a fait cette déposition sous la foi du serment. — Etaient présents à Pagani au moment du prodige, les pères Mazzini, Margotta, Ferrara. Tous trois interrogèrent la mendiante et racontèrent le fait à toute la communauté. (Déposition de Tannoia.)

me voyez donc pas! Otez-vous de là. » Avec le plus grand calme
ohonse se leva et fit place au balayeur. La salle entièrement
toyée, Alphonse pria pour la troisième fois Pascal d'avertir l'é-
[ue de sa présence. Sans lui répondre, Pascal avertit son maître
un mendiant, ou un brigand, il ne savait pas au juste, demandait
ui parler. « Informez-vous de son nom, » dit l'évêque. Sur ce,
cal revint à l'étranger : « Votre nom? » fit-il brutalement. —
lphonse de Liguori. » Ce nom ne disait rien à Pascal, qui fut tout
pris de voir son maître, en l'entendant prononcer, se lever avec
pressement, quitter sa robe de chambre, s'habiller en toute hâte,
ttre sa perruque, prendre sa croix épiscopale, et se diriger vers
estibule pour aller recevoir lui-même l'étranger, qu'il embrassa
affectueusement et conduisit, en le tenant par la main, dans
appartement. Stupéfait d'un pareil accueil, Pascal se dit que ce
gand calabrais, si maltraité par lui, devait être un grand per-
nage caché sous ce déguisement. Il prit peur et courut se cacher
is les combles du palais. Or voilà qu'après avoir conféré assez
gtemps avec l'évêque, Alphonse lui demanda la permission de
ébrer la sainte messe, n'ayant pu le faire avant son départ pour
retto. Vite le prélat fait appeler Pascal pour préparer l'autel et
ornements. Du lieu où il était caché, Pascal n'entendait rien. Le
jordome parcourt tout le palais, l'appelle à grands cris, et
t par le découvrir. Aussi mort que vif, Pascal lui raconta son
nture en ajoutant qu'il n'oserait point paraître devant celui
il avait si indignement traité. « Bah! dit le majordome, va te
er à ses pieds et demande-lui pardon. » C'était un bon conseil.
scal alla se jeter aux pieds d'Alphonse, qui le prit par la main et
dit en souriant : « Ce n'est rien, mon brave ami, lève-toi, va-
n préparer la chapelle, et puis tu me serviras la messe. » Pauvre
scal! il raconta lui-même en pleurant tous les détails de cette
ne au père Adéodat Criscuoli, qui lui-même les transmit au pro-
de béatification pour prouver l'héroïque humilité et la patience
n moins héroïque du serviteur de Dieu.

CHAPITRE XI

EN CALABRE

1757-1758

Le vénérable Arciero. — Première expédition en Calabre. — Enthousiasme du peuple. — Conversion d'un seigneur scandaleux. — Seconde expédition. — Un prédicateur de carême. — Débauchés châtiés publiquement. — Missions aux infidèles. — On demande des missionnaires pour l'Asie. — Profès, étudiants et novices s'offrent au saint fondateur.

Pendant qu'Alphonse terminait par d'éclatantes missions le cours de ses pérégrinations apostoliques, un nouveau champ de travail s'ouvrait pour la congrégation. Jusque-là elle avait évangélisé les provinces centrales du royaume : il s'agissait maintenant de porter la lumière aux régions les plus reculées et aussi les plus abandonnées, je veux dire les Calabres. Ce rêve, caressé par Alphonse depuis la fondation de l'institut, allait enfin se réaliser.

Lorsqu'il se préparait aux missions apostoliques, il avait eu pour professeur de théologie, conjointement avec Torni, un membre très distingué de la Propagande, don Janvier Fortunato, qui, en 1729, devint évêque de Cassano dans la Calabre citérieure. L'évêque n'oublia pas son élève, qui était en même temps son ami; il le soutint énergiquement dans ses tribulations au moment de la fondation, et, quand Alphonse eut rassemblé quelques disciples sur les rochers de Scala, il lui demanda d'établir une maison dans son diocèse. On le pria d'attendre que Dieu envoyât des sujets à l'institut naissant, ce qui contrista le zélé prélat. Les âmes dénuées de secours n'ayant pas le temps d'attendre, il manda auprès de lui un saint prêtre de Naples, don Mariano Arciero, dont il connaissait le zèle, pour en faire le missionnaire de son diocèse. Arciero se mit à l'œuvre avec un courage incomparable. Cheminant à pied dans les montagnes, ses hardes sur le dos, exposé à tous les dangers et à toutes les incon-

›dités de pareils voyages, il allait de village en village, rassemıit les enfants pour leur apprendre les rudiments de la foi, puis êchait la mission aux grandes personnes. Il travailla ainsi pendant ıgt ans, sema partout la divine semence, et mérita le nom d'apô: des Calabres ainsi que le titre de *vénérable* que lui donna l'É.se de Dieu [1].

Toutefois l'évêque Fortunato se disait qu'Arciero vieillissait et e d'ailleurs un homme seul, malgré tout son dévoûment, ne uvait suffire aux besoins des populations calabraises. Il revint nc à la charge auprès d'Alphonse, et, le 13 mai 1748, il lui écrila lettre suivante : « Je viens vous supplier de nouveau d'étar une maison de votre institut dans mon diocèse, par exemple, Formanno, sur la montagne, où vos pères jouiront d'un air excel.t. Une personne charitable s'offre à faire, du moins en partie, les is de la fondation. Quant aux missionnaires, ils devront parcoutout le diocèse et rester un mois, ou à peu près, dans les loca.:s populeuses, car j'ai expérimenté que les missions de quelques ırs produisent peu de fruit. Terminons, je vous en prie, cette ıire au plus vite, car le bienfaiteur généreux qui consent à m'ai: n'a plus longtemps à vivre, et moi-même je ne suis pas loin de tombe. »

A cette époque Alphonse, encore très pauvre en sujets, ne suffit qu'à grand'peine aux besoins des maisons récemment fondées. répondit comme Notre-Seigneur : « Je vois partout les épis unir, mais les ouvriers manquent pour faire la moisson : attenz encore quelques années. » Mais, en 1751, l'évêque Fortunato la recevoir au ciel la récompense de ses travaux. A la même époıe, le vénérable Arciero, brisé par les fatigues, quitta les Cala'es et revint se fixer à Naples. Toutefois ni l'évêque ni l'apôtre oublièrent dans leurs prières cette malheureuse province, théâtre leur zèle apostolique.

Il y avait alors à Naples un médecin distingué, Carmine Ventane, lequel était originaire de Maratea, petit bourg du diocèse de ssano. Chrétien zélé, il déplorait aussi le dénûment spirituel ns lequel vivaient ses pauvres compatriotes. Il en parlait souvent père Margotta, procureur de la congrégation, résidant à Naples, ec lequel il était très lié. Possesseur d'une fortune considéble, il proposa d'envoyer chaque année à ses frais une comgnie de missionnaires dans son diocèse. Margotta transmit au

[1] Les informations diocésaines sur ses vertus et ses miracles ont été acceptées par la :régation des Rites.

saint fondateur la décision et l'offre généreuse de son ami. Alphonse y reconnut l'intervention de la Providence, qui lui rouvrait ce champ de travail juste au moment où elle lui envoyait de nombreux ouvriers. Il accepta donc, mais à la condition que l'évêque de Cassano obtiendrait du roi la permission d'installer les missionnaires dans une de ses maisons, car il lui en coûtait d'imposer aux siens, pour se rendre en Calabre, des voyages lointains et dangereux. Cette condition paraissant impossible à réaliser, vu les dispositions de la cour, il se détermina néanmoins à organiser, non pas chaque année, mais de loin en loin, ces difficiles expéditions. Une escouade plus ou moins nombreuse de missionnaires se transporterait en Calabre au mois de novembre, évangéliserait les villes et les campagnes durant l'hiver, et rentrerait au couvent en mai ou juin. La première campagne eut lieu de novembre 1756 à juin 1757.

On ne peut se figurer les labeurs et les dangers de l'apostolat au milieu de ces hautes montagnes et de ces gorges sauvages. Les difficultés morales étaient plus grandes encore. Dans les bourgs comme dans les villages, les missionnaires trouvèrent un peuple plein de foi mais plongé dans l'ignorance la plus grossière. Le Calabrais a bon cœur, mais ce cœur subit les impressions d'une imagination furibonde. De là des passions ardentes, des vices sans frein, des colères et des haines implacables; de là l'inexorable *vendetta* dans toute sa férocité, et le brigandage à l'état endémique. Si dans les romans on a beaucoup abusé du brigand calabrais, il est sûr cependant qu'au dix-huitième siècle on le rencontrait assez souvent sur sa route.

La première expédition avait à sa tête le père Laurent d'Antonio, excellent prédicateur. Il était secondé par le père Pentimalli, calabrais de naissance, et par un assez grand nombre de missionnaires, tous recommandables par leur âge et leur esprit religieux. Alphonse exclut de ce voyage tous les jeunes gens afin de ne pas exposer leur vertu dans un pays où la facilité des mœurs et la familiarité trop démonstrative des habitants peuvent être un danger. Il prescrivit même aux membres de la caravane de laisser croître leur barbe afin de se donner un aspect plus sévère, et défendit expressément de se laisser baiser la main, bien que ce fût la coutume dans le pays[1].

Les missionnaires furent accueillis avec transport par le peuple et le clergé. Ils prêchèrent d'abord la mission à Maratea, patrie de Ven-

1. Déposition du P. Caprioli, Summ., page 531.



tapane, puis à Cassano, la ville épiscopale, puis dans cinq ou six localités importantes du diocèse, telles par exemple que Mormanno, qui compte près de six mille âmes. Selon les règles de la congrégation, ils retournèrent après quelques mois dans les endroits qu'ils avaient évangélisés, afin de consolider le bien opéré pendant la mission.

Privées presque partout de la parole de Dieu, les populations accouraient de tous côtés pour les entendre. Les instructions pénétraient leur âme affamée comme l'eau du ciel pénètre la terre après une longue sécheresse. Aussi voyait-on partout les pécheurs se frapper la poitrine, les femmes de mauvaise vie renoncer à leurs désordres, les ennemis se réconcilier. Sauvage jusque dans la pénitence, un homme se flagella jusqu'à tomber sur place. Il mourut, avant le départ des pères, des suites de ses blessures.

Parmi ces nombreuses conversions, il faut compter celle d'un seigneur qui, depuis plusieurs années, scandalisait le public par ses désordres. Il se rendit un soir à l'église bien plus pour se moquer du prédicateur que pour s'amender. Mais la grâce de Dieu changea subitement ses dispositions. A la voix du missionnaire, il se sentit tellement ému qu'il demanda publiquement pardon des scandales qu'il avait donnés. Non seulement il bannit de son cœur tout amour déréglé, mais, après avoir rompu ses liens honteux, il réduisit le nombre de ses serviteurs et vécut à l'avenir, isolé dans sa maison, d'une vie pieuse et pénitente. Il ne sortait que pour se rendre à l'église. Ses vertus édifièrent tellement les habitants qu'après sa mort ils l'invoquèrent comme un saint. Cette conversion, connue bien vite de tout le pays, en détermina beaucoup d'autres non seulement dans la localité mais dans tous les environs.

Les missionnaires rentrèrent à Nocera au mois de juin 1757. Alphonse pleura de joie en entendant le récit de leurs travaux, le grand nombre de conversions opérées, et surtout la transformation subite du seigneur pénitent. De toutes les paroisses évangélisées lui arrivaient des lettres de remercîment, tandis que, des paroisses voisines, peuple et clergé s'unissaient pour réclamer à leur tour le bienfait d'une mission. Le pieux et zélé prince de la Rocca, don J.-B. Filomarino, désireux de faire évangéliser ses nombreux vassaux, demandait une escouade d'apôtres pour la Calabre ultérieure. Comme Ventapane, il s'offrait à couvrir toutes les dépenses que nécessiterait une expédition dans ces lointains diocèses. Incapable de résister à ces pressantes sollicitations, le saint fondateur accepta une nouvelle campagne de missions dans

les deux provinces calabraises. En novembre 1757, quand les chaleurs de l'été furent passées, il réunit à Nocera la double cohorte de missionnaires, fit exposer le saint Sacrement, félicita les élus d'avoir été choisis pour aller guerroyer au loin contre le démon et le péché, et leur donna sa bénédiction en regrettant de ne pouvoir les accompagner.

Cette seconde campagne fut aussi fructueuse que la première. Ils prêchèrent dans les deux Calabres quinze grandes missions et autant de renouvellements. Partout on les reçut avec enthousiasme et on écouta leur parole avec une sainte avidité ; partout les pécheurs revinrent à Dieu en pleurant leurs égarements. Des manifestations inouïes se produisirent en certains endroits. A Saraceno, le prêtre qui devait prêcher le carême ne voulait pas céder aux pères la prédication du soir [1] : le peuple se précipita sur la chaire dans laquelle il était monté, et le contraignit à céder la place. Il y eut des bourgs où les habitants restèrent deux jours à l'église sans manger autre chose qu'un morceau de pain. Les femmes passaient la nuit près des confessionnaux pour être les premières à se confesser le lendemain. A Policastro, fief du prince de la Rocca, la police ayant saisi pendant la nuit une femme avec deux jeunes débauchés, les missionnaires déclarèrent qu'ils allaient quitter une ville où se commettaient de parcils attentats même en ces jours de pénitence et de salut. Cette résolution mit la désolation dans tout le peuple. Le clergé, le syndic, les gentilshommes, vinrent supplier les pères de ne point exécuter leur menace, promettant une réparation aussi éclatante que le scandale. En effet les deux coupables, chargés de cordes et couronnés d'épines, furent conduits dans toutes les rues de la ville et contraints à demander pardon devant tout le peuple du scandale qu'ils avaient donné. La femme à son tour vint à l'église, où elle donna, pour expier ses fautes, des marques non équivoques du plus vif repentir. Dans cette même ville de Policastro, après un sermon sur la paix, des prêtres et des gentilshommes, gravement lésés dans leurs intérêts, firent remise à leurs débiteurs, qui étaient en même temps leurs ennemis, d'une somme de quatre mille ducats.

Quand, après six mois de travaux continus, les pères durent

1. Pour le dire en passant, telle était la principale raison pour laquelle les pères du T.-S.-Rédempteur prêchaient peu de missions en carême. Des stations quadragésimales bien rétribuées par des fondations *ad hoc* existaient en beaucoup d'endroits. Si les pères avaient accepté de prêcher des missions en carême, ils eussent excité l'envie des *quadragésimalistes*, comme on les appelait, et provoqué des scènes violentes comme celle de Saraceno.

quitter la Calabre pour rentrer à Nocera, ce furent des scènes de désolation inexprimable, malgré la promesse que firent les missionnaires de revenir après quelques années continuer une œuvre si bien commencée. « Restez avec nous, disait-on : nous vous procurerons des établissements dans le pays. » Et en effet de Mormanno, de Cutri, de Policastro, on fit des démarches et même le voyage de Naples pour obtenir du roi l'autorisation de créer de nouvelles fondations. Le prince de la Rocca offrit de céder la moitié des revenus de son fils, abbé commendataire de Saint-Jean de Fiore, si l'on voulait établir une maison du Très-Saint-Rédempteur dans cette localité. Mais les ministres évoquèrent le spectre de la mainmorte, et le roi, tout en reconnaissant que ses fidèles sujets des Calabres avaient grandement besoin des missionnaires, interdit à ceux-ci de s'établir au milieu des Calabrais. Ils furent réduits, pour travailler au salut de ce peuple délaissé, à organiser de temps en temps des expéditions semblables à celles que nous venons de mentionner[1].

En cette même année 1758, quelques mois seulement après le retour des missionnaires calabrais, Alphonse vit s'ouvrir devant lui, non plus une province napolitaine, mais un monde nouveau. Plusieurs peuples d'Asie, par l'organe du souverain pontife, réclamaient son secours. C'étaient des hérétiques infectés de l'erreur nestorienne qui, dès le sixième siècle, se répandit dans tout l'Orient, en Perse, en Mésopotamie, en Assyrie, en Chaldée, et s'y est maintenue jusqu'à nos jours. Un certain nombre de ces peuplades nestoriennes, ayant ouvert les yeux à la vérité, supplièrent le pape de les admettre dans le giron de l'Église et de leur envoyer des missionnaires pour les instruire et les diriger. A cet effet, les éminentissimes cardinaux de la Propagande jetèrent les yeux sur Alphonse et ses religieux, dont ils connaissaient le zèle apostolique.

On ne pouvait pas procurer au saint fondateur une plus grande joie que de lui demander des ouvriers pour travailler au salut de ces peuples encore *assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.* Les missions étrangères, n'était-ce pas son rêve des premiers jours? A peine avait-il fondé sa congrégation qu'il demandait à son directeur si sa conscience ne l'obligeait pas à porter la lumière de l'Évangile aux peuples de l'Orient, mille fois plus abandonnés que les chevriers des montagnes napolitaines. Il fallut, pour le

1. Cependant en 1790, le roi demanda lui-même la fondation de quatre maisons en Calabre. Trois furent acceptées, Catanzaro, Tropea et Stilo.

retenir, lui prouver par d'excellentes raisons que le bien général de sa fondation l'emportait sur le bien particulier qu'il aurait pu faire dans ces régions lointaines. Il se soumit, mais il n'oublia pas les pauvres infidèles. Dans la règle primitive de l'institut, il est stipulé que « tous les sujets nourriront le plus vif désir de propager la foi catholique, particulièrement dans les pays infidèles, et seront toujours prêts à donner leur vie pour Jésus-Christ. A l'âge de trente-trois ans, après une retraite de quarante jours, ils s'obligeront par vœu à évangéliser les peuples encore païens s'ils en sont requis par le souverain pontife ou le recteur majeur. » En vertu de cette règle, le père Cafaro s'offrait généreusement à inaugurer ces missions lointaines. « Je connais ma faiblesse et mon peu d'aptitude, disait-il ; je sais que le voyage par mer me fera beaucoup souffrir et peut-être mourir, mais je m'embarquerai joyeusement quand même : arrive ce que Dieu voudra ! » Dans la règle approuvée par Benoît XIV, il n'est plus question du vœu relatif aux missions, mais le désir qui l'avait inspiré resta gravé dans le cœur des sujets. Lors du chapitre de 1749, Carmine Fiocchi, grand serviteur de Dieu et grand missionnaire, rédigea conjointement avec le père de Robertis une touchante supplique, dans laquelle ils exprimaient leur désir « de prouver la vérité de la foi catholique par le témoignage du sang ». En conséquence, ils conjuraient Alphonse « de les destiner aux missions étrangères et d'assigner une époque pour leur départ, ou du moins de les préférer à tous ceux qui nourrissaient le même désir ».

Dans ces conditions, Alphonse ne pouvait manquer d'agréer la demande des cardinaux, sauf à statuer sur la situation qui serait faite à ses missionnaires. Toutefois comme la règle se taisait sur l'évangélisation des pays étrangers et que d'ailleurs tous les religieux ne sont pas des héros comme les Cafaro et les Fiocchi, au lieu de choisir lui-même les futurs messagers de l'Évangile, il fit appel aux hommes de bonne volonté. Dans une lettre adressée « aux pères et aux étudiants de la congrégation, » après leur avoir communiqué la demande de Rome, il ajoutait : « Voici donc un vaste champ qui s'ouvre devant vous. La moisson y est mûre ; on n'attend que des ouvriers pour faire la récolte. Je vous présente ces pauvres peuplades qui, les yeux baignés de larmes, élèvent vers Dieu leur voix suppliante pour lui demander des apôtres, et en même temps vous tendent les bras en vous conjurant de les tirer de l'abîme d'ignorance où ils sont plongés depuis plus de treize

.es. Ils quittent leurs chefs, qui pourraient les tromper, pour urir à vous, qu'ils considèrent comme les vrais dispensateurs a sagesse divine. Ils sollicitent les secours nécessaires pour rer dans le sein de l'Église, secours abondants partout ail-s, et nuls pour ainsi dire dans leur pays. Ils vous supplient egarder leurs âmes comme aussi précieuses que celles de vos patriotes, car elles sont créées par le même Dieu et rachetées le même sang divin. De plus, c'est de l'Orient que nous est ıe la lumière de la foi : n'est-ce pas justice de la lui porter à e tour? Si le voyage vous effraie, pensez à l'accueil qu'on vous ›are ; si le labeur vous épouvante, pensez à la récolte qui vous ıd ; si les difficultés vous arrêtent, pensez à l'éternelle récom-se que Dieu vous donnera. Plusieurs d'entre vous répondront ›t appel du Seigneur et ne laisseront pas échapper la couronne l leur met pour ainsi dire dans les mains. »

ı réponse des enfants dépassa les espérances du père. Tous ›tudiants, philosophes de Ciorani, théologiens de Caposele, s'ins-irent pour les missions étrangères. Les novices se joignirent étudiants. Le père Margotta, malgré ses soixante ans, s'offrit rminer sa vie au milieu des infidèles. Le père Fiocchi réitéra demande. D'autres pères en grand nombre réclamèrent la ne faveur. Ce fut une grande joie pour Alphonse de voir tous compagnons, jeunes et vieux, se détacher ainsi de leur pays e leur famille par amour pour Jésus et les âmes. Il lui fallut pas exciter mais modérer leur ardeur. « Vos lettres m'ont ıdement consolé, écrivait-il aux étudiants de Ciorani. J'ai le ; vif désir d'envoyer un bon nombre d'entre vous dans les ; infidèles, mais il faut que je puisse compter sur la ferveur et ersévérance de chacun. Étudiez donc avec zèle, mais par-dessus unissez-vous de plus en plus à Jésus-Christ. Qui va évangéli-les infidèles sans avoir fait une bonne provision d'amour et courage risque fort de perdre la foi et son âme. Si vous per-èrez dans votre bon désir, renouvelez-moi votre demande de ps en temps. En attendant, persuadez-vous bien que, pour rester ; la congrégation, il faut conserver le désir de devenir un saint. imparfaits, tôt ou tard Dieu trouve moyen de les chasser. » On qu'il saisissait toutes les occasions pour inculquer sa devise la sainteté. Aux théologiens de Caposele, après avoir exprimé oie qu'il avait ressentie en lisant leurs lettres, il ajoutait : os demandes doivent être subordonnées à l'obéissance, car ıe puis expédier en Asie tous ceux qui en ont manifesté le

désir. Le Seigneur me fera connaître ceux qu'il a lui-même choisis. » Aux jeunes novices enfin il assurait que leur demande serait exaucée, mais quand ils auraient prouvé par des faits qu'ils avaient vraiment l'esprit apostolique. « Prenez garde, leur disait-il, qu'en voyant votre peu de ferveur, on ne vous dise quelque jour en souriant : C'est donc vous qui faisiez tant d'instances pour partir au Japon ! »

Ces jeunes gens n'eurent que le mérite de la bonne volonté. L'entreprise échoua par suite des conditions que la Propagande imposa aux missionnaires dont elle réclamait le concours. Ces missionnaires, sécularisés, devaient renoncer à la congrégation. Alphonse ne pouvait consentir ni à démembrer son institut naissant, ni à délier ses sujets des vœux et serments qu'ils avaient faits à Dieu. D'un autre côté tous déclarèrent qu'ils étaient prêts à quitter famille et patrie pour évangéliser les infidèles, mais qu'ils aimaient mieux mourir que de quitter la congrégation à laquelle Dieu lui-même les avait appelés. D'où l'on peut conclure que les propositions de la Propagande, bien que sans effet, ne furent pas inutiles. Elles fournirent aux sujets de l'institut l'occasion de faire un acte héroïque, et montrèrent aux rédemptoristes futurs qu'un véritable enfant de saint Alphonse, pénétré comme lui de l'esprit apostolique, doit être prêt à porter l'Évangile en Orient ou en Occident au premier signe de ses supérieurs.

CHAPITRE XII

DERNIÈRES MISSIONS D'ALPHONSE

1758-1759

ı de Salerne. — Dix-sept missionnaires. — Le saint prêche le sermon du — Ses pénitences. — Sa charité. — L'immodestie des femmes. — Conversion ›ale. — Mort du P. Rossi. — Alphonse réforme le séminaire de Nole. — Der- mission. — Transformation subite d'un pécheur endurci. — Le bienheureux :hi. — Le cierge de Nole.

ablé d'infirmités, notre saint ne sortait plus guère de sa cel- Cependant il cédait de temps en temps aux instantes prières :tains évêques qui le réclamaient pour évangéliser leur ville ›pale. C'est ainsi qu'au commencement de 1758, pendant que res parcouraient les Calabres, nous le trouvons à Salerne, ant la mission sur la demande de son ami, l'archevêque Rossi. ıaint connaissait Salerne de vieille date. Les habitants l'avaient du plusieurs fois au début de son ministère. Les miracles et nversions opérés à Amalfi, cité voisine, avaient singulière- accru la vénération qu'ils portaient à l'homme de Dieu. Or ıe comptait alors une population de dix mille âmes. Il ne faut étonner si, dès l'ouverture de la mission, des foules énormes ssèrent dans la vaste cathédrale. Alphonse s'était réservé e toujours le grand sermon du soir. En voyant paraître ce rd infirme et souffrant, il y eut d'abord un certain désappoin- t dans l'auditoire. On se demanda pourquoi le saint, dont la ›risée par l'âge et les fatigues aurait peine à remplir un si édifice, ne cédait pas la place à l'un des dix-sept mission- qui l'accompagnaient. Les pères eux-mêmes lui représentè- u'il n'était pas suffisamment entendu et lui conseillèrent de se emplacer par le père Rizzi, dont l'organe puissant et la grande ›nce auraient certainement produit une profonde impression

sur ces multitudes. Contrairement à leur attente, Alphonse n'en voulut rien faire et monta en chaire tous les soirs. Or, à leur grande stupéfaction, il se produisit à chaque sermon un phénomène humainement inexplicable. Sans doute la voix du prédicateur n'arrivait aux oreilles que d'un nombre restreint d'auditeurs, mais tous les regards étaient fixés sur lui, et le simple aspect de cette figure séraphique suffisait pour inspirer componction et repentir. Pendant l'acte de contrition, tout le monde fondait en larmes. Après le sermon, tous restaient à l'église, continuant à pleurer leurs péchés, ou couraient se jeter aux pieds des confesseurs. Un malheureux, chargé d'iniquités, commença l'accusation de ses fautes en sanglotant. « Pourquoi pleurez-vous ainsi? lui dit le père. — Et comment ne pleurerais-je pas, répondit-il, moi qui ai tant offensé Dieu, quand je vois ce saint religieux faire pénitence pour moi! »

C'était bien là le secret d'Alphonse : faire pénitence pour les pécheurs et leur mériter ainsi la grâce de la conversion. Durant cette mission, le saint fondateur logeait ainsi que ses compagnons au couvent des carmes. « Or, tous les soirs, dit l'un d'eux, on l'entendait se flageller cruellement avec une discipline de fer, puis il enlevait le matelas du lit et se couchait sur la planche. A table il ne mangeait que la *minestra* et quelques feuilles de salade. » A la mortification il joignait la prière continuelle. Le père Corsano déposa que dans le cours de cette mission comme dans toutes les autres qu'il fit avec lui, le serviteur de Dieu trouva toujours moyen, malgré ses extrêmes fatigues, de réciter, outre les heures canoniales, le rosaire avec ses autres prières vocales, et de faire la visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge. Dur envers lui-même, il voulait aussi que ses religieux pratiquassent la mortification. Pendant cette mission, il reprocha au père Rizzi de se montrer trop délicat parce qu'un fromage trop avancé excitait sa répugnance. En revanche, il était rempli de sollicitude pour ses compagnons fatigués ou malades : témoin l'ordre donné au père d'Agostino, qui souffrait de la poitrine, de prendre du chocolat tous les matins. Un acte de charité, accompli durant le cours des exercices, prouve du reste l'extrême bonté de son cœur. Il se trouva dans cette ville de Salerne deux jeunes filles de noble famille que des revers avaient réduites à la misère. Depuis ce temps Alphonse leur fit passer chaque année six ducats par l'entremise de leur confesseur, et cette aumône la leur continuait encore vingt ans après.

C'est ainsi que par ses vertus il appelait la bénédiction de Dieu

ɜs travaux. Salerne fut transformée par la mission comme l'a-
ɜté Amalfi. Jusque-là les personnes du sexe se montraient beau-
trop libres, même à l'église, dans leur costume et leur maintien.
ɔnse leur reprocha cette tenue scandaleuse, ce qui mécontenta
ɔoup certaines dames de qualité. Sans s'effrayer de l'opposi-
il revint le lendemain sur ce sujet avec plus de force encore :
ı'ai voulu offenser personne, dit-il, mais je vous ai demandé à
s de garder à l'église plus de réserve et de modestie. On y
[ue ici gravement, et non sans péril pour le prochain. » Puis,
é d'une sainte indignation, il ajouta : « Ce sont là des péchés
ɜs, je vous le répète, des péchés qui crient vengeance et qui ne
ɾeront pas d'excuse au tribunal de Dieu. Encore une fois je ne
offenser personne, je ne veux qu'une chose : travailler à
sanctification pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des
res âmes que vous scandalisez. » Le sermon porta coup, car
e lendemain, et toujours dans la suite, les dames édifièrent
la ville par leur maintien grave et modeste.

ɜ inimitiés, qui faisaient le scandale et la désolation du
.c, régnaient depuis quelques années entre plusieurs familles
noblesse. Après avoir réconcilié les ennemis, pour affermir
bon propos, Alphonse établit dans l'église du Gesù une con-
ɜ des nobles sous la direction d'un père de la compagnie. Les
iés s'obligeaient à fréquenter les sacrements, à prendre une
a semaine la discipline en commun, et à pratiquer des bonnes
es pour le soulagement des âmes du purgatoire. Cette con-
ɜ fervente exista jusqu'à la suppression des jésuites.

ɩe profit de la mission, dit Mgr Pinto [1], fut considérable, gé-
, et permanent : considérable, parce qu'on y vit des con-
ɔns aussi nombreuses qu'étonnantes; général, parce que toute
le y participa, depuis les personnes de la plus haute noblesse
ı'aux classes les plus infimes de la société; permanent, car
ant nombre d'années la plupart ont continué de vivre en bons
iens. Aujourd'hui même, après vingt-cinq ans, les fruits de
mission persévèrent en beaucoup d'âmes. Pour moi, si j'ai
ɜ le monde, je suis redevable de ce bonheur aux lumières que
me donna pendant cette mission. » Aussi disait-on communé-
qu'un des douze apôtres de Jésus-Christ n'aurait pas fait plus
en à Salerne que n'en fit Alphonse.

ɜu le récompensa par une nouvelle épreuve. Un courrier, ar-

ɾêque de Tricarico.

rivant de Ciorani, lui apprit que le père Xavier Rossi, l'un de ses plus anciens compagnons, venait de mourir. Comme nous l'avons vu, sept ans auparavant don Xavier allait rendre le dernier soupir quand Alphonse lui envoya l'obédience de guérir. Xavier guérit pour s'enrichir de nouveaux mérites en traînant quelque temps encore une vie qui fut un vrai martyre. Malgré son zèle ardent pour le salut des âmes, il avait dû, presque aussitôt après son entrée en religion, renoncer à la vie apostolique à cause d'une toux violente et opiniâtre qui lui brisait la poitrine et déterminait de fréquents crachements de sang. Mais il se consacra tout entier à la maison de Ciorani, dont il fut l'architecte, l'entrepreneur et le soutien. Alphonse lui apprit, nous l'avons vu, à considérer Dieu comme son trésorier. Bien lui en prit, car ce trésorier lui versa des sommes suffisantes pour bâtir, outre l'église, un couvent qui pouvait contenir cinquante religieux et cent retraitants. Son secret pour se procurer des ressources, c'était de donner beaucoup aux pauvres et de compter sur la Providence divine avec une entière confiance. « Pour que l'aumône entre au couvent, disait-il, il faut qu'elle en sorte ». C'est la traduction du mot de l'Évangile : *Date, et dabitur vobis.*

Dieu lui avait mis au cœur un immense amour pour les pauvres. « Oh! les pauvres! les pauvres! » répétait-il souvent avec le sentiment de tendresse d'un père pour ses enfants. Alphonse lui permettait de se livrer sans réserve aux inspirations de sa charité. Aussi secourait-il abondamment tous les indigents de Ciorani et des villages voisins. « Je lui demandai un jour, dit Tannoia, combien de familles à Ciorani ne recevaient pas de secours de notre maison : « Dix ou douze, » me répondit-il. Or Dieu lui rendait au centuple ce qu'il lui donnait dans la personne de ses membres souffrants.

Au début de la fondation, la maison de Ciorani n'avait qu'une lingerie très insuffisante, ce qui faisait beaucoup souffrir tout le monde. Le saint était désolé de cette pénurie, mais comment y remédier? « Si vous voulez me laisser faire à ma tête, lui dit un jour don Xavier, je vous procurerai du linge. — Eh bien, je vous donne toute permission, » lui dit Alphonse. Xavier court à la lingerie, s'empare des quelques chemises qui restaient encore, et donne tout cela aux pauvres. Quelques jours après, sans qu'on se fût ouvert à qui que ce fût du dénûment dans lequel se trouvait la maison, on frappe à la porte : c'étaient des étrangers qui apportaient une grande quantité de linge et une grosse pièce de toile

: Xavier devait un jour cinq cents ducats, et ne savait où les ıver. Il demandait à son céleste trésorier de le tirer d'affaire : ve un jeune homme qui lui met une bourse dans la main et va. La bourse contenait la somme dont il avait besoin. Une ·e fois se présente à la porte un pauvre pèlerin qui demandait norceau de pain. Toujours compatissant, Xavier le fait entrer, parle du bon Dieu; puis, le voyant tout déguenillé, il l'ha- ͻ à neuf de la tête aux pieds, et lui fait servir ensuite un bon ͻr. Avant de partir, le pèlerin lui dit : « Voilà bien des an- ͻ que je suis errant en ce monde, mais je n'ai trouvé personne, ı père, qui m'ait traité comme vous : voici pour vous remercier. » .l lui glissa dans la main deux cents écus.

ˌui le croirait? Ce religieux si compatissant, si plein de sollicitude ers tous ses frères, était dominé par un de ces tempéraments .eux, irascibles, qui portent l'homme à des violences sans nom. ınd survenait un de ces accès de colère, il faisait de tels efforts ır se maîtriser qu'on le voyait trembler et blêmir. A bout de ces, incapable de résister plus longtemps, il courait à l'étable, se ɑit aux pieds de l'âne et s'humiliait comme le dernier des misé- ›les jusqu'au moment où il reprenait enfin possession de lui-même. dans ces moments d'emportement, il lui était arrivé de prononcer mot désagréable, il demandait aussitôt pardon à celui qu'il yait avoir offensé.

'el était l'homme généreux qui allait rejoindre au ciel les Sar- li, les Vitus Curzius, les Sportelli, les Cafaro, morts comme lui en ˌur de sainteté. Nous pouvons répéter après Tannoia : « Sa mé- ire sera toujours en bénédiction dans la congrégation du Très- ɑt-Rédempteur, dont il fut un des plus dignes enfants. »

:n février 1759, Alphonse prêcha aux habitants de Nole une sion, qui fut sa dernière pendant cette période de son histoire. ›lques années auparavant, à la prière de l'évêque, Mgr Caracciolo, vait complètement transformé le séminaire de Nole. Cet établis- ›ent, autrefois la gloire de la cité, en était devenu le déshonneur. laïques eux-mêmes déploraient les désordres des jeunes gens qui réquentaient. Ceux-ci se moquaient ouvertement du prédicateur nenaçaient de mort quiconque tenterait de réformer des abus ils voulaient maintenir à tout prix. L'évêque, âgé de quatre- ʒts ans, ne se sentait pas le bras assez ferme pour triompher de jeunes révoltés. Il essaya de les prendre par la douceur, mais ıpunité ne fit qu'accroître leur audace. « Monseigneur, lui répé- souvent Alphonse, beaucoup d'évêques se damnent à cause de

leur séminaire, et c'est ce qui vous arrivera si vous n'employez pas la rigueur pour réformer le vôtre[1]. » Épouvanté, l'évêque, qui connaissait son merveilleux empire sur les âmes, lui demanda de prêcher une retraite de conversion à ces jeunes indisciplinés.

Les débuts ne furent pas heureux. Les séminaristes affectèrent des airs d'indifférence et de mépris, riant des vérités les plus terribles, contrefaisant le ton et les gestes du prédicateur. Mais celui-ci usa contre eux de ses deux armes puissantes : la pénitence et la prière. Tout à coup, quand déjà les exercices touchaient à leur fin, sans qu'on pût dire pourquoi, une terreur subite s'empara de tous ces railleurs. Quatre des principaux meneurs prirent la fuite; certains renoncèrent spontanément à une vocation pour laquelle ils n'étaient point faits; les autres manifestèrent les plus vifs sentiments de repentir. Le saint imposa un règlement de vie auquel tous durent s'assujettir : oraison en commun le matin, récitation du rosaire, visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge, pratiques de mortification, retraite du mois. On vit bientôt la piété et la vertu, les lettres et les sciences, refleurir dans le séminaire, qui retrouva, par suite de ces conversions inespérées, sa première splendeur.

Aussi les missionnaires furent-ils accueillis à Nole avec enthousiasme. Avant d'ouvrir les exercices, le saint se présenta devant le vieil évêque pour recevoir sa bénédiction; mais celui-ci le prévint : « Ce n'est pas à moi, lui dit-il en lui baisant la main, ce n'est pas à moi de vous bénir : c'est vous qui devez appeler sur moi les bénédictions de Dieu. » Dans cette mission comme dans les précédentes, malgré ses infirmités et ses fatigues, Alphonse se réserva le sermon du soir. Cependant à certains jours il se fit remplacer par un de ses compagnons afin de prêcher lui-même, dans un local particulier, aux nobles et aux militaires. L'impression fut profonde dans tous les rangs de la société. « La ville de Nole, dit le chanoine Crisci, doit beaucoup aux sueurs du père Alphonse. La grâce y opéra par son ministère des prodiges en grand nombre. Le peuple et surtout les gentilshommes restaient confondus de ce qu'ils entendaient et plus encore de ce qu'ils voyaient. Sa vie pauvre et mortifiée était pour tous, particulièrement pour la noblesse et le clergé, une pré-

1. Persuadé de la grande responsabilité des évêques relativement aux séminaires, Alphonse publia vers cette époque un opuscule intitulé : *Règlement pour les séminaires*. Le chanoine Fontana, reviseur archiépiscopal, en a fait cet éloge : « Le pieux auteur, toujours attentif à procurer la gloire de Dieu, a parfaitement exposé dans ce travail tout ce qui est requis pour la bonne direction d'un séminaire. » Le saint envoya cet opuscule à tous les évêques.

dication très efficace. Sa doctrine tout apostolique, simple et sans apprêt, pénétrait tous les cœurs. Personne ne pouvait le voir ou l'entendre sans devenir meilleur. »

Les conversions furent innombrables, et l'on peut dire que cette ville, qui comptait environ douze mille âmes, subit en quelques jours une véritable transformation. On vit les prostituées abandonner leur infâme métier, les jeunes gens cesser leurs fréquentations scandaleuses, nombre de jeunes filles se consacrer à Dieu par le vœu de virginité, les tavernes se vider, les églises se remplir, et les pécheurs les plus endurcis se réconcilier avec Dieu.

Une conversion, que tout le monde désirait mais que personne n'osait plus espérer, caractérisa surtout cette mission. Un vicaire général de Nole, promu depuis lors à l'épiscopat, raconta ce fait prodigieux au pape Pie VI dans une supplique où il demandait la canonisation d'Alphonse. « Il y avait, dit-il, à Nole un grand dignitaire de l'armée qui l'emportait sur tous les personnages de la cité par ses dérèglements plus encore que par sa naissance et son rang. Non content de vivre en concubinage, il se livrait avec une telle fureur à ses passions qu'on eût dit un animal immonde se vautrant dans la boue. On le croyait abandonné de Dieu et perdu sans ressource. Ni les exhortations des personnages les plus respectables, ni les supplications de l'évêque, ni la menace des châtiments de Dieu, n'avaient touché ce cœur flétri par le vice. C'était surtout en vue de tenter un suprême effort pour convertir cet homme dont nous désespérions tous, que l'évêque avait demandé la mission. Or un jour que le serviteur de Dieu prêchait aux nobles et aux militaires, ce gentilhomme se rendit à l'église par respect humain. Le sermon roula principalement sur la puissance et la protection de la vierge Marie. De cette voix inspirée « qui brise les cèdres et ébranle le désert », Alphonse tonna contre les âmes endurcies, et le pauvre pécheur ressentit une si vive impression de terreur qu'il ne put cacher son trouble et faillit s'évanouir. En même temps naquit dans son cœur une telle confiance dans la bonté de Dieu qu'il se mit à fondre en larmes. Transformé par ce coup de la grâce, il courut se confesser au père Alphonse et lui promit solennellement de renoncer à ses maudits plaisirs. De fait il chassa sa concubine, vécut dès lors de la vie la plus édifiante, et longtemps après s'endormit dans le Seigneur[1]. » Cette conversion inespérée remplit de joie toute la ville de Nole et prouva de plus en plus la grande sainteté d'Alphonse.

1. Supplique de l'évêque Charles Nicodemi, 1794, pour solliciter la béatification du saint.

Dans la même lettre, à l'occasion d'un fait tout personnel, le même témoin signale l'esprit prophétique du serviteur de Dieu. « A cette époque, dit-il, un de mes frères, très versé dans le droit, résidait à Rome en qualité d'agent de plusieurs évêques du royaume. On m'apprit tout à coup qu'il avait reçu les derniers sacrements et que d'heure en heure on attendait sa mort. Je fus tellement ému de cette triste nouvelle que je ne cessais de pleurer. « Séchez vos larmes, me dit un jour le serviteur de Dieu, la Providence vous épargnera la croix que vous redoutez. » La prédiction ne tarda pas à se vérifier. Quelques jours après, un courrier arrivant de Rome m'annonça, contre toute apparence, la complète guérison de mon frère. »

Ainsi Alphonse passait comme Jésus au milieu du peuple, semant sur ses pas les prodiges et les merveilles. Avant de quitter Nole, il voulut revoir encore ses chers convertis du séminaire. Il les avait plusieurs fois évangélisés depuis la réforme opérée par lui dans cet établissement, mais il ne se lassait pas d'admirer en eux la puissance de la grâce divine. Ce n'étaient plus ces révoltés turbulents et grossiers d'autrefois, véritables émules de Giordano Bruno, leur sinistre compatriote, mais des anges de Dieu reproduisant les vertus et la tendre piété de saint Paulin, l'illustre patron de leur cité. L'amour de Jésus et de Marie pénétrait tous les cœurs. « Quand le saint Sacrement était exposé sur l'autel, dit le prêtre Xavier Ruspoli, cet amour se traduisait par des larmes, quelquefois par des soupirs et des sanglots qu'on entendait du jardin. Au lieu de pousser ces jeunes gens à la mortification, les confesseurs devaient modérer une ardeur souvent excessive. Le serviteur de Dieu leur donna ses derniers avis : « Persévérez, leur dit-il, dans votre amour pour Jésus et Marie : ce sera pour vous tous le moyen d'éviter le péché, de vivre heureux, et de devenir tout à la fois saints et savants. Surtout fuyez comme la peste les occasions de péché, car ni Jésus ni Marie ne protègent les téméraires. » Et il bénit de tout son cœur ces enfants qu'il avait gagnés à Dieu.

Parmi eux se trouvait un pieux jeune homme arrivé au séminaire depuis quelques mois seulement. Il se croyait appelé à la vie religieuse, mais ses parents entravaient sa vocation. A la vue du saint missionnaire, il se sentit tellement attiré vers lui qu'il ne put résister au désir de demander ses conseils. Alphonse l'accueillit affectueusement et conféra longtemps avec lui. Que se passa-t-il dans cette rencontre entre l'âme du jeune séminariste et celle du saint vieillard? C'est le secret de Dieu; toutefois nous savons qu'à

de cette conférence le jeune homme prit la résolution for-
e quitter le monde en dépit de tous les obstacles. De fait,
e longues luttes, il entra dans l'ordre des barnabites,
jusqu'aux vertus les plus héroïques, et mourut en odeur de
. Jamais il n'oublia l'entretien qu'il avait eu à Nole avec
teur de Dieu, et il n'en parlait qu'avec le plus vif sentiment
titude. Ce jeune homme s'appelait Xavier Bianchi; c'est
e religieux que l'Église a placé sur les autels le 22 jan-
)3.

lle de Nole n'oublia pas non plus son grand missionnaire.
te ans après son passage on entendait encore, tous les jeudis
pt heures du soir, les clochers sonner leurs joyeuses volées,
ι cierge s'allumait à l'une des fenêtres de chaque maison.
uelque étranger demandait la raison de cette cérémonie,
répondait qu'Alphonse de Liguori l'avait instituée à la mis-
1759 pour remercier Jésus-Christ du grand don qu'il a fait
même aux hommes dans la sainte eucharistie.

CHAPITRE XIII

LES EXPLOITS DU RÉGALISME

1759

Privilèges non autorisés. — Le gibier du roi. — Persécution de Maffei. — Sarnelli revendique la vigne de Ciorani. — Alphonse à Naples. — Dons surnaturels. — Alphonse chez les jésuites. — Avènement au trône du prince Ferdinand. — Régence de Tanucci. — Persécution contre les jésuites en Portugal. — Lettres d'Alphonse à ce sujet. — Dissertation sur l'*Index*. — Colère de Tanucci. — L'hospice des Enfants trouvés de Gaëte. — Sinistre prophétie.

La tyrannie du pouvoir civil et ses empiétements sur les droits de l'Église, applaudis par la secte janséniste, amenaient tous les jours de nouvelles difficultés et de nouvelles menaces. Il ne s'agissait plus de réclamer l'*exequatur* pour le bref du pape, ni de solliciter l'autorisation de fonder une nouvelle maison. « Tout ce qu'on peut espérer de mieux du gouvernement, écrivait Alphonse, c'est qu'il ferme les yeux sur nos affaires[1]. » Mais ni le gouvernement ni les sectaires ne fermaient les yeux sur ses faits et gestes : ils épiaient au contraire ses moindres démarches afin de les dénoncer à la vindicte du roi.

Depuis longtemps le saint sollicitait de Benoît XIV des facultés spéciales en faveur des missions; mais le pontife lui répondait très sagement : « A quoi bon des privilèges dont vous ne pourriez pas faire usage? Le roi de Naples ne sanctionne pas un rescrit pontifical octroyant des privilèges religieux à une société qu'il refuse d'élever légalement à l'état de société religieuse. » Cependant après la fondation de Bénévent, que le despotisme napolitain ne pouvait atteindre, le pape, sur une nouvelle supplique du saint fondateur, lui accorda des pouvoirs très étendus, et en particulier communication des grâces et privilèges dont jouissaient les « doctrinaires

1. Lettre du 3 août 1761.

les pieux-ouvriers [1]. » Les pères de Bénévent usèrent librement des concessions pontificales, mais ceux du royaume, pour ne éveiller les susceptibilités des ministres, les tinrent prudemment hées durant sept ans. Ce ne fut qu'en 1763 qu'ils s'enhardirent à ttre sous les yeux d'un grand-aumônier plus accommodant le f contenant ces pouvoirs spirituels. Celui-ci constata l'innocuité document, et la Chambre royale donna l'*exequatur*. Mais des nemis de la congrégation, plus clairvoyants que les ministres, prirent occasion pour constater que l'institut, participant aux vilèges de deux congrégations, était lui-même une société recuse introduite subrepticement dans le royaume, et partant contravention avec toutes les lois sur l'autorisation préalable. là, dénonciation et procès qui mettront en émoi les tribunaux ndant vingt ans, au grand péril de la congrégation.

ces exactions morales le régalisme ajoutait la persécution de famine. Le décret de 1752 avait chargé les évêques de faire valoir modiques propriétés de l'institut et de donner à chacun des pères ix carlins par jour pour leur subsistance, mais ces propriétés, l administrées, ne produisaient pas même de quoi fournir les ix carlins, en sorte que les évêques dirent aux recteurs des isons : « Gérez vous-mêmes vos affaires au mieux de vos intérêts. » st ce qui arriva en particulier pour Iliceto.

Personne ne voulait louer les terres laissées à cette maison par le noine Casati. Ces terres, contiguës aux chasses royales, étaient aque année ravagées par des troupes de chevreuils, de daims, et nimaux divers. Les paysans labouraient, semaient, sarclaient; et and venait le temps de la moisson, le gibier du roi faisait la colte. Dans ces conditions, la maison d'Iliceto, où le chapitre 1755 avait transporté le noviciat, ne pouvait nourrir ses habants. Tannoia, qui trouvait cette solitude si favorable aux exercices novices, commença dès cette même année 1755 à pousser des s de détresse. « Vous m'écrivez, lui répondait Alphonse, que vous vez ni pain ni vin, et que vous accumulez les dettes à Lacedogna à Foggia. Allons, allons à Iliceto! disiez-vous au chapitre; et us voilà réduit à manger l'herbe des champs ou à vous voir prisonné pour dettes. Je me verrai contraint de vous faire rentrer ns le tumulte de Ciorani. » Il lui envoyait quelques ducats et lui nseillait de quêter un peu de blé dans les environs; mais ces bles ressources ne pouvaient que prolonger l'agonie. « Je ne sais

[1] Le rescrit pontifical, daté du 19 juillet 1756, fut confirmé par le bref *Æterni Patris* 11 août 1757.

plus quelle mesure prendre, écrivait le saint fondateur en juin 1756. Obliger nos pauvres maisons à vous envoyer de l'argent, je ne le puis. Vous abandonnerez Iliceto plutôt que de laisser nos jeunes gens mourir de faim. » Et de fait, au mois de juillet, on transféra le noviciat à Pagani.

Les novices éloignés, il n'en fallait pas moins pourvoir à la subsistance des missionnaires. Alphonse exposa dans un mémoire au roi le détriment considérable que le voisinage des chasses royales causait au couvent d'Iliceto. Il réclamait des dommages-intérêts pour le passé et une indemnité pour l'avenir. Après constatation des dégâts, des experts justifièrent auprès de Charles III les réclamations du saint fondateur. Conformément à leur estimation, le nouveau Nemrod lui octroya quatre cent soixante-dix ducats en compensation des ravages déjà consommés, et vingt-cinq ducats par an comme équivalent des futures razzias. Moyennant cette légère indemnité, les pères obtiendraient peut-être leurs deux carlins par jour, et le gibier royal pourrait s'en donner à cœur joie. Le roi Charles III n'y regardait pas de si près quand il s'agissait de la chasse. Un jour il défendit sous peine de mort de garder un seul chat dans l'île de Procida, parce que les chats ne se gênaient nullement pour manger les lapins de Sa Majesté. Or, les chats une fois exterminés, les rats et les souris se multiplièrent à tel point qu'ils dévoraient les enfants dans leurs berceaux. Les habitants allaient tous s'expatrier, quand Charles, pour ne pas voir déserter l'île, daigna révoquer son édit [1].

Bien que parfait autocrate, le roi du moins était juste. S'il permettait à ses bêtes de détruire les récoltes, il indemnisait les propriétaires. Les seigneurs, plus autocrates que lui, n'avaient pas de ces scrupules. Nous avons vu les Maffei, oncle et neveu, intendants du prince de Castellaneta, jurer une haine mortelle à la congrégation parce qu'Alphonse refusait d'entrer dans leur plan de persécution contre le saint évêque de Bovino. Jamais ils ne lui pardonnèrent cet acte d'indépendance et de courage. L'intendant du prince avait dans sa main les administrateurs de la commune. Il en profita pour enlever aux pères, sous prétexte qu'ils étaient étrangers, le privilège accordé à tous les habitants de ramasser le bois mort dans les forêts. Les pauvres religieux, qui mouraient déjà de faim, furent ainsi exposés à mourir encore de froid sur leur montagne. Alphonse fit tout ce qu'il put pour apaiser les colères

1. *Mémoires sur le royaume de Naples*, par le prince Orloff, II, 356.

ı vindicatif chanoine, mais sans aucun succès. Aussi, à propos je ne sais quel litige, écrivait-il le 15 avril 1757 : « Si nous ons Maffei contre nous, c'en est fait de la maison d'Iliceto. » En ılité, si la maison d'Iliceto resta debout, ce ne fut pas la faute de ffei, qui ne négligeait rien pour la ruiner.

Un autre petit potentat de cette époque, le baron Sarnelli, se nnait aussi la satisfaction de tourmenter Alphonse et sa congrétion. Cet indigne frère du vénérable Janvier avait vu de mauvais son frère André fonder et doter la maison de Ciorani. Devenu ef de la famille à la mort d'André [1], il ne craignit pas de revenuer, comme héritier de son frère, la vigne léguée aux pères ır leur subsistance. Ennemi des procès, Alphonse proposa de payer par annuités une somme de deux mille ducats à la condiı qu'il renoncerait par un acte légal à toute prétention sur les ns légués à la congrégation. Sarnelli accepta, et reçut en quatre huit cents ducats; puis, quand on lui présenta la cinquième anité, il feignit d'ignorer la convention intervenue, et intenta un ocès devant la Chambre royale de Sainte-Claire en revendication l'héritage fraternel. D'après un décret en date du 28 mars 1759, tribunal devait entendre les parties et présenter un rapport au sur ce litige. Aussi, en ce même mois de mars, immédiatement rès la mission de Nole, trouvons-nous Alphonse à Naples, où il ıférait avec ses amis et ses avocats sur les moyens à prendre ır débouter son adversaire. « J'ai le vent favorable, disait Sarli, il faut en profiter. » Il avait en effet pour lui, non le droit, s la politique du ministère et la servilité des tribunaux. Le ès dura vingt ans, grâce aux efforts réunis de Maffei et de Sar- qui, pour avoir raison de leur ennemi, plaidèrent l'illégalité institut et ne cessèrent d'en réclamer la suppression.

utefois plus l'horizon s'assombrissait, plus Dieu se plaisait à rer le saint fondateur en lui prodiguant les marques de sa miuse protection. Durant ce dernier séjour à Naples, il prêcha les exercices dans plusieurs monastères, entre autres dans celui ıt-Gaudioso, où l'on conserve le sang du premier martyr, saint e. Le père Galdieri, son compagnon, désira vénérer la préelique. Dès que la châsse fut placée sur l'autel, Alphonse l'enet le sang se liquéfia, au grand étonnement des religieuses. lige n'avait jamais eu lieu qu'à la fête du saint martyr et de l'Invention de ses reliques. — Quelques jours après, le

il 1756.

père Galdieri devait partir pour la Calabre. Sa place était retenue sur un navire quand, la veille du départ, Alphonse lui dit de ne pas faire le voyage par mer. « Un de ces jours, ajouta-t-il, il vous arrivera un prêtre calabrais qui vous cèdera sa monture. » Galdieri obéit, tout en se demandant ce que signifiait cette fantaisie du saint fondateur. Or, suivant cette prédiction, un prêtre arriva de Mormanno quelques jours après, et Galdieri profita de son cheval pour retourner en Calabre. Quant au navire sur lequel il devait s'embarquer, il fit naufrage et se perdit corps et biens dans le golfe de Policastro. — Un autre jour, Alphonse corrigeait des épreuves d'imprimerie impatiemment attendues, quand un grand seigneur lui fit savoir que sa femme, agonisante, voulait lui parler avant de mourir. « Dites au duc que je suis empêché, répondit-il, mais qu'il prenne courage. La duchesse ne mourra pas, et demain j'irai *lui* faire visite. » Contre toute prévision, l'état de la malade s'améliora subitement, et le lendemain elle était hors de danger.

Plus Dieu le comblait de ses dons, plus le saint s'abîmait dans son néant et sentait grandir sa confiance dans la divine Providence. D'un autre côté, aux incessantes attaques des méchants, les âmes pieuses, les prêtres, les religieux, répondaient par des témoignages plus marqués de respect et de vénération. Avant de quitter Naples, il fut un jour invité à dîner par le provincial des jésuites. Les pères ne pouvaient assez admirer sa pieuse conversation, l'extrême pauvreté de ses vêtements, et surtout les humbles sentiments qu'il avait de lui-même. Voyant en lui un vrai saint de Dieu, ils cherchaient le moyen de se procurer un souvenir de sa visite. A cet effet, ils lui firent observer que sa ceinture, une simple lisière de drap, était bien usée, fort mal rapiécée, de couleur équivoque. Ils lui en offrirent une neuve, avec l'intention secrète de s'approprier la vieille et de se la partager. Mais le serviteur de Dieu déjoua ce pieux stratagème : non moins rusé que ses hôtes, il accepta la ceinture neuve et mit la vieille dans sa poche.

Alphonse quitta la capitale au mois d'avril 1759 sans prévoir l'issue du procès dans lequel la congrégation se trouvait engagée. Le péril était d'autant plus grave qu'à cette époque un changement de gouvernement vint aggraver encore sa situation vis-à-vis des pouvoirs publics. Le roi d'Espagne, Joseph VI, étant mort dans le courant du mois d'août, la couronne revenait de droit à son plus proche parent, Charles III. Celui-ci, en quittant le royaume de Naples, laissait le trône à son fils Ferdinand, alors âgé de huit ans, et le pouvoir effectif, durant la minorité du prince, à un conseil de

égence présidé par le marquis Tanucci. C'était pour l'Église, et our Alphonse en particulier, tomber de Charybde en Scylla. On ouvait reprocher à Charles III de bâtir trop de châteaux et de ourrir trop de gibier, de régenter l'Église et de légiférer à tort et travers contre les droits du clergé tant séculier que régulier ; mais ı fond, bien qu'ardent régaliste comme tous les souverains de ette époque, il aimait la religion, il en pratiquait les devoirs, et il 'avait que du mépris pour les doctrines impies des encyclopédistes ançais. Ce contemporain de Louis XV et de la Pompadour était e mœurs irréprochables. Ses idées sur la mainmorte l'avaient emêché de donner l'autorisation légale à l'institut : toutefois il le issait vivre et travailler au salut des âmes en dépit de son conseil t de Tanucci, son mauvais génie. Aujourd'hui que ce légiste troit, dont toute la politique consistait à comprimer la vie de l'É;lise, devenait tout-puissant, tolèrerait-il un institut dont le plus nince avocat pouvait démontrer l'illégalité?

L'arrivée de Tanucci au pouvoir inspirait d'autant plus de crainte ue la guerre à l'Église prenait alors, dans tous les pays d'Europe, ın caractère aigu. Pendant la première moitié du dix-huitième iècle, les jansénistes et les philosophes avaient attaqué la religion coups de plume, par le mensonge et le sarcasme; mais en 1759, ls employaient déjà contre les défenseurs du christianisme les noyens violents. Un régaliste de la pire espèce, le trop fameux 'ombal, après avoir calomnié les jésuites pendant dix ans, venait de es chasser du Portugal et de toutes les possessions portugaises. En ain le pape Clément XIII, qui depuis un an remplaçait Benoît XIV ur le siège de Pierre, avait pris en main la défense des persécutés : uinze cents religieux, arrachés à leur domicile, languissaient en rison ou en exil, et déjà l'on voyait poindre le jour où les jésuites e France subiraient le même sort.

L'expulsion des jésuites portugais émut profondément le saint ondateur, non seulement de compassion pour les victimes, mais ussi de commisération pour ces millions d'Indiens que la compagnie de Jésus avait amenés de l'idolâtrie à la foi catholique et de tat sauvage à la civilisation. Au premier bruit de la persécution, il crivit au père de Matteis, un de ses amis de Naples : « Ces nouvelles e préoccupent plus que s'il s'agissait de notre humble congréation : on veut détruire un ordre religieux qui a sanctifié, peuta dire, le monde entier, et qui continue à le faire. » A ce même ère jésuite, qui lui communiquait tous les détails de l'expulsion, répondit le 3 décembre 1759 : « L'attentat de Portugal m'est

un sujet de profonde et continuelle affliction. Quelques-uns, paraît-il, s'en réjouissent; pour moi le récit de ces funestes événements m'attriste autant que s'ils concernaient ma congrégation. Votre lettre cependant m'a consolé en m'apprenant la constance de vos jeunes gens et même de ceux qui n'avaient pas encore fait profession. C'est une preuve évidente que l'esprit de Dieu anime la compagnie. J'ai, malgré tout, le ferme espoir que de cette tempête Dieu tirera sa gloire et le bien de votre institut. Je sais du reste que le pape et les cardinaux qui l'entourent vous sont très dévoués. »

Les jésuites comptaient de nombreux ennemis, même dans le clergé. Pour eux, les calomnies inventées contre la compagnie et propagées par Pombal et ses scribes, étaient autant d'articles de foi. Ces injustices révoltaient Alphonse. « Je ne cesse de lutter, écrivait-il à son ami, contre certains hommes prévenus qui admettent sans discussion toutes les calomnies débitées contre la compagnie. Pour le moins, leur dis-je, les plus injustes tyrans ne condamnent pas un accusé sans l'interroger; les jésuites seuls sont condamnés avant d'avoir été entendus. »

Comme on propageait alors toutes sortes de libelles diffamatoires contre ces religieux, en particulier les ouvrages du fameux Norbert, capucin apostat aux gages de Pombal, Alphonse s'en affectait pour ainsi dire plus que les jésuites eux-mêmes, comme on le voit par une lettre qu'il adressa en 1760 au père Ricci, général de l'ordre : « Bien que je n'aie pas l'honneur d'appartenir à la compagnie, lui disait-il, je l'aime comme si j'étais un de ses membres : aussi ne puis-je voir sans émotion les attaques dont elle est l'objet à l'occasion des faits que rapporte le père Norbert. J'ai prié vos pères de Naples de réfuter ce mauvais livre, afin de fermer la bouche à nos lettrés d'aujourd'hui, qui croient avoir beaucoup d'esprit dès qu'ils ont dit du mal des jésuites. Votre Paternité voudra bien excuser cette hardiesse de ma part. Dieu a suscité votre compagnie pour le bien général de la chrétienté : nous savons tout ce qu'elle a fait pour le salut du monde depuis deux siècles, et tout ce qu'elle peut faire encore. Mais à des ouvriers apostoliques il faut l'estime publique. Or cette estime nécessaire, vos ennemis veulent vous l'enlever, et ils se prévalent des livres du père Norbert, aujourd'hui répandus partout, pour accréditer des mensonges inouïs. Comme on laisse courir ces infâmes récits sans les réfuter, vos adversaires posent ce dilemne : « Si les faits sont faux, pourquoi les jésuites ne les réfutent-ils pas? Et s'ils sont vrais, pourquoi ne condamnent-ils pas, pourquoi même cherchent-

ils à justifier les coupables? » Aux faits de Malabar et de la Chine on ajoute d'horribles imputations dont le seul énoncé me fait mourir de douleur.

« En m'adressant à Votre Paternité, j'ai en vue la gloire de Dieu et l'honneur de la compagnie. Prescrivez donc à vos pères, je vous en supplie, de rétablir la vérité des faits : c'est un travail indispensable. On me dit qu'une réfutation du père Norbert a paru en France : qu'au moins Votre Paternité fasse traduire et imprimer cet ouvrage soit à Rome soit à Naples. Encore une fois, pardonnez une hardiesse inspirée par mon affection pour votre compagnie. Je ne suis bon à rien, mais au moins je me proclame le panégyriste de la compagnie de Jésus. »

Cette inondation de livres impies et immoraux qui, de France et de Portugal, débordait sur l'Italie, excitait depuis longtemps dans le cœur d'Alphonse les plus vives inquiétudes. On a vu comment il conjurait en 1755 le cardinal Sersale d'employer toute son influence auprès du roi pour le déterminer à opposer une digue à ce torrent fangeux. Le gouvernement avait prohibé les mauvais livres, mais, tout en détestant l'irréligion et le libertinage, il fermait les yeux sur des ouvrages qui en distillaient le venin parce qu'il y trouvait ses théories favorites sur les droits des rois et les empiétements des papes. D'ailleurs, en quoi les lois prohibitives de l'État auraient-elles gêné la conscience de chrétiens à qui l'on apprenait à fouler aux pieds sans scrupule les lois édictées par l'autorité pontificale? Alphonse comprit que le seul moyen de réprimer la curiosité malsaine des lecteurs, c'était d'éclairer leur conscience et de les terrifier en leur remettant sous les yeux les anathèmes de l'Église contre les lecteurs, détenteurs, et propagateurs de livres hérétiques ou impies. Il n'ignorait pas les révoltes du gouvernement contre le Saint-Office et contre l'Index. Les ministres venaient de refuser l'*imprimatur* à un ouvrage composé par le nonce sur les livres prohibés. Un particulier pouvait donc s'attendre aux colères de Tanucci s'il reprenait une thèse que l'État jugeait attentatoire à ses droits souverains. N'importe, Alphonse oublia tout danger personnel pour ne voir que le danger auquel les âmes étaient exposées, et il ne craignit pas d'écrire, en cette même année 1759, une *Dissertation sur la prohibition et la destruction des mauvais livres*. Il commence par exposer le but et la matière de cet opuscule. « Il m'est tombé dernièrement entre les mains, dit-il, un écrit ayant pour objet d'attaquer la très nécessaire et la très salutaire discipline de l'Église sur la prohibition des livres.

n'imprimerai une ligne qui puisse tourner au préjudice de l'Église. » Donc, moyennant quelques retouches, Sacco avait approuvé « l'excellente dissertation du très estimable Alphonse de Liguori, laquelle ne contenait rien de contraire aux bonnes mœurs ni d'attentatoire aux droits du roi ».

Tanucci ne connaissait ni la dissertation ni le permis d'imprimer donné, sur le rapport de Sacco, par les commissaires préposés à la publication des livres, quand le nonce du pape, Baldieri, vint lui témoigner son grand mécontentement. Pourquoi refusait-on l'*imprimatur* à son ouvrage sur les livres prohibés par l'Église, tandis qu'on l'accordait bénévolement à un écrit du père de Liguori sur la même matière? Tanucci allégua son ignorance absolue du fait en question, et se mit immédiatement à parcourir la dissertation. Il constata, non sans stupeur, qu'Alphonse ne craignait pas d'y rappeler les décrets de l'Inquisition, abhorrée par les Napolitains; d'exposer ensuite que, ce tribunal ne pouvant suffire à l'examen des livres suspects, l'Église avait créé tout exprès la congrégation de l'Index pour purger le monde de la peste des livres corrupteurs; et enfin d'affirmer que, nonobstant toutes les dénégations, les lois de l'Index, promulguées par Philippe II, obligeaient dans le royaume. Il n'en fallait pas tant pour mettre en fureur le terrible marquis. Il envoya ses agents saisir à l'instant tous les exemplaires de la dissertation. Non content de cet exploit, il ne parlait de rien moins que de disgrâcier le censeur Sacco et d'envoyer aux galères l'imprimeur di Domenico.

Cet incident pouvait amener la ruine de l'institut. Pour parer le coup qui le menaçait, le saint adressa sans délai une lettre apologétique à Tanucci et à ses collègues de la Régence. Il leur représenta qu'en publiant son opuscule, il n'avait eu nullement l'intention de nier les droits du prince, mais simplement de remédier à deux grands maux, la damnation des âmes et la ruine de l'État, lesquels provenaient de ce que les peuples, ne tenant plus compte des condamnations de l'Église, s'abreuvaient sans scrupule aux sources les plus infectes. De là l'urgente nécessité de rappeler avant tout aux fidèles la loi ecclésiastique sur ces matières. » Cette apologie jeta de l'eau sur le feu. Tanucci se ravisa, au point de laisser circuler l'ouvrage, sans donner aucune explication de cette volte-face inattendue. L'incident ne fit que procurer à la dissertation une plus grande célébrité, et à la croisade d'Alphonse contre les mauvais livres un succès plus complet et plus étendu.

Du reste, malgré leurs préventions et leur constante hostilité envers l'institut du Saint-Rédempteur, les régalistes du gouvernement n'hésitaient pas à recourir au saint fondateur quand ils avaient besoin d'hommes de dévouement et d'abnégation. A Gaëte, l'hospice des Enfants trouvés, succursale de l'Annonciade de Naples, lequel comptait alors plus de quatre cents jeunes filles, se trouvait dans l'état le plus déplorable. D'accord avec les administrateurs, les maîtresses vendaient à leur profit les vivres et les vêtements qu'on leur expédiait de la capitale. Les pauvres enfants n'avaient que d'infectes guenilles pour se vêtir, de la paille à moitié pourrie pour se coucher, et des restes malpropres pour se nourrir. Ne recevant aucune instruction, elles ignoraient jusqu'aux premiers éléments de la doctrine chrétienne. Nulle notion de vertu; le vice dans toute sa laideur. De cet établissement fondé par la piété, la cupidité avait fait une étable pour les corps et un enfer pour les âmes. Plusieurs fois des prêtres zélés tentèrent d'assainir ce bouge : ils se heurtèrent à l'impossible. Enfin, des personnages influents ayant révélé au gouvernement les horreurs qui s'y commettaient, les membres de la Régence ne trouvèrent rien de mieux pour obtenir une réforme que de faire appel à la charité d'Alphonse. En avril 1760, ils le chargèrent de cet établissement avec plein pouvoir de remédier aux abus. Navré de la misère matérielle et spirituelle de ces pauvres enfants, le saint dressa tout un plan de réforme, et envoya, pour l'exécuter, des hommes dont il connaissait la sainteté et la prudence, entre autres les pères Mazzini et Fiocchi.

Ils furent accueillis comme des réformateurs, c'est-à-dire avec toute l'hostilité qu'on imagine. Les directeurs ainsi que les maîtresses, menacés de perdre leur place, avaient excité les enfants contre les missionnaires. Celles-ci croyaient voir arriver autant de tyrans chargés de les molester, en sorte que les pères se virent en présence d'une bande de révoltées. Mais leurs préventions se dissipèrent bien vite. On commença par les revêtir de vêtements convenables, ce qui ne déplaît pas plus aux petites filles qu'aux grandes; puis on leur accommoda de bons lits, et on leur servit une nourriture saine autant qu'abondante. Quand elles virent les missionnaires s'abaisser jusqu'à les servir eux-mêmes à table, elles comprirent que Dieu leur avait envoyé de véritables pères, et non pas des ogres, comme on le leur avait annoncé. Leur cœur, fermé jusque-là, s'ouvrit à l'affection et à la reconnaissance. Elles écoutèrent les instructions avec bonheur et se mirent aux exercices

e piété. L'oraison, la visite au saint Sacrement, la récitation du ›saire, les travaux domestiques, se partagèrent les heures de la ›urnée. Bientôt une retraite fournit à toutes l'occasion de régler s affaires de leur conscience, et l'on vit fleurir la régularité, la iété, la mortification, toutes les vertus chrétiennes, là où avaient :gné si longtemps l'ignorance et le vice.

Cette transformation demanda plusieurs années de travaux, pendnt lesquelles cinq ou six pères passaient à Gaëte des mois entiers. nfin, pour maintenir la réforme, quatre sœurs de Saint-Vincent e Paul envoyées de Naples, prirent la direction de l'établissement, ; deux prêtres charitables la direction des âmes. Quant au gouverement, heureux des résultats obtenus, il témoigna toute satisfacon au saint fondateur, ce qui n'empêcha pas Tanucci et ses ollègues de le tourmenter sans cesse et de remettre à chaque insant en péril l'existence d'un institut dont ils n'avaient qu'à louer es services.

Ainsi se terminèrent, pendant cette phase de sa vie, les relations l'Alphonse avec le gouvernement. S'il se rendit encore deux ou trois ois à Naples, ce fut à la requête du cardinal, pour prêcher quelques retraites dans les couvents. Il y allait par obéissance, malgré a mauvaise santé. « L'archevêque me demande, écrivait-il au :hanoine Sparano, priez pour que Dieu me soutienne, car avec 'hiver reviendra mon catarrhe de poitrine, ce qui me rend très ›énible le séjour dans la capitale. » Ensuite, il détestait le faste :t le tapage de cette grande cité. Ses étudiants lui disaient un our en plaisantant qu'un de leurs condisciples désirait beaucoup iller à Naples. « Et moi, dit-il, rien que la pensée d'y résider juelques jours me donne le frisson. Oh! que je préfère mille ois le désert d'Illiceto aux splendeurs de Naples! » D'ailleurs il ne ›ouvait penser aux péchés qui s'y commettaient sans verser des armes. Il y voyait un gouvernement occupé sans cesse à paralyser le bien en ruinant l'influence du clergé, la noblesse poussant a galanterie jusqu'au libertinage, le peuple plongé dans les vices es plus grossiers, toutes les classes de la société plus ou moins ravaillées par des artisans d'impiété. En 1761, il prêchait un jour lans l'église de la Misericordiella. Sous l'influence de ce sentiment le tristesse, il s'éleva de toutes ses forces contre le péché, et signala les vices et les désordres qui déshonoraient la capitale; puis, ıvec l'accent d'un prophète, il s'écria : « Prenez garde, prenez ;arde! Dieu vous punira de vos crimes par une épouvantable amine. Oui je vous le repète, Dieu vous punira par la famine! »

Ne croirait-on pas entendre Jésus annonçant à la perfide Jérusalem les maux qui la menaçaient? On prit sans doute cette prophétie pour une vaine menace d'un prédicateur aux abois, mais trois ans plus tard, comme nous le verrons, les Napolitains souffrirent de la faim presque autant que les Juifs lors du siège de Jérusalem. Ils purent alors, en pleurant leurs fautes, se rappeler le sermon prophétique de leur saint compatriote.

CHAPITRE XIV

EN SICILE

1761

Un chevalier d'industrie. — L'évêque de Girgenti. — Départ d'une caravane pour la Sicile. — Deux fois la tempête rejette les missionnaires sur la côte. — Mort du père Pentimalli. — Arrivée à Girgenti. — Premiers travaux. — Voyage du père Apice. — Campement en Sicile.

Pendant que les régalistes multipliaient les obstacles au développement de la congrégation, la Providence conduisait comme par la main les missionnaires du Très-Saint-Rédempteur à travers tout le royaume. En 1761, une aventure singulière leur ouvrit les portes de la Sicile. Les faits les plus insignifiants produisent parfois les conséquences les plus graves et les plus inattendues, et les puissants de la terre devraient bien courber le front devant celui qui, malgré leur mauvais vouloir, se joue dans les événements de ce monde.

Un chevalier d'industrie exploitait depuis quelque temps la ville de Naples. Se trouvant à bout de fonds, il ne trouva rien de mieux, pour duper le public, que d'emprunter le nom d'Alphonse, de contrefaire son écriture, et d'envoyer à bon nombre d'évêques des lettres très pressantes pour réclamer du secours en faveur de l'œuvre des missions. Il se disait, non sans habileté, que le nom très connu et très vénéré du saint fondateur ferait affluer l'argent dans son escarcelle. A l'arrivée du courrier il se précipitait au bureau de la poste et s'emparait des lettres portant l'adresse d'Alphonse de Liguori. Il avait ainsi escroqué des sommes assez fortes quand un jour le frère Tartiglione, qui résidait à Naples avec le père Margotta, s'étant trouvé au bureau de poste avant l'honnête filou, réclama les lettres du saint et les lui envoya à Nocera. On découvrit ainsi la fraude et bientôt après le faussaire. Les amis d'Alphonse le pressaient vivement de le faire saisir et punir selon la rigueur des lois;

mais il se contenta, par un avis public, de mettre en garde les évêques contre l'escroc qui abusait de son nom.

Or l'aventure eut un dénoûment qu'on était loin d'imaginer. Parmi les lettres qu'avait saisies le frère Tartiglione, s'en trouvait une de M[gr] Lucchesi, évêque de Girgenti, en Sicile. Le bon prélat, touché des supplications de l'imposteur en faveur des missions, envoyait au saint fondateur vingt ducats. Alphonse le remercia de sa générosité, tout en l'informant qu'il avait été dupe d'un escroc. L'évêque lui répondit de garder les vingt ducats pour son œuvre, mais il ne s'en tint pas là. Depuis longtemps il nourrissait le désir d'appeler des missionnaires dans son diocèse et même de consacrer ses revenus à leur bâtir une maison à proximité de son palais. Un de ses vicaires généraux, Jean Martinez, qui connaissait la congrégation, lui avait souvent parlé du grand bien qu'opéraient les pères de l'institut. L'incident que nous venons de rappeler lui remit en mémoire toutes ces conversations et excita en lui un tel désir de posséder ces religieux qu'il sollicita immédiatement une fondation. Il offrait une maison, et une rente de cinq à six cents ducats. Alphonse répondit qu'il lui enverrait volontiers des sujets si l'on pouvait obtenir l'agrément du roi pour établir une fondation en Sicile; mais, réfléchissant ensuite que, vu les dispositions du gouvernement, c'était tenter l'impossible, il se décida à n'envoyer qu'une simple colonie de missionnaires, lesquels résideraient provisoirement dans une maison appartenant à l'évêque et passeraient ainsi pour des prédicateurs diocésains.

Le supérieur de la nouvelle fondation, le docte et pieux Paul Blasucci, le père Pentimalli, trois autres jeunes pères, et deux frères laïques, se réunirent à Nocera pour faire leurs adieux à leurs confrères. « Dieu vous envoie dans ce royaume de Sicile, leur dit le saint, afin que par vos bons exemples et vos saintes instructions vous y fassiez glorifier le très saint Rédempteur et honorer la congrégation votre mère. » Il leur recommanda par-dessus tout la fidélité aux observances régulières, la charité, l'humilité, et le dévoûment apostolique envers ces pauvres Siciliens si dépourvus de secours spirituels. Puis, après les avoir embrassés et bénis avec la plus tendre affection, il se recommanda vivement à leurs prières, « afin, dit-il, que je gouverne sagement la congrégation et que je me sanctifie ». Il se mirent à pleurer, dit le père Landi, en prenant congé de notre bon père qu'ils n'espéraient plus revoir, et nous pleurions comme eux, tout en enviant le sort de ces heureux apôtres, choisis parmi tant d'autres pour porter au loin le nom de

Jésus-Christ. Le lendemain donc, ils se rendirent à Vietri, où bientôt ils s'embarquèrent sur un vaisseau faisant voile vers Palerme, capitale de la Sicile.

C'était aux premiers jours de septembre 1761. Le temps était magnifique, le vent favorable, tout promettait une belle navigation. Mais le démon rugissait à la vue de ces sept voyageurs qui s'en allaient, la croix sur la poitrine et le chapelet en main, ruiner son empire et lui arracher des milliers d'âmes. Soudain le ciel se couvrit de nuages, le tonnerre se mit à gronder, un épouvantable ouragan bouleversa la mer, tout à l'heure si calme, et jeta la terreur dans l'âme des matelots aussi bien que des passagers. Les mâts brisés, les voiles déchirées, le vaisseau complètement désemparé, ils se crurent arrivés à leur dernière heure. Cette agonie dura trois jours, pendant lesquels, abandonnés à la merci des vents et des flots, ils furent ballottés d'une côte à l'autre sans pouvoir aborder nulle part. Ils se trouvèrent un jour en vue de Palerme, puis la violence des vents les refoula jusque dans le détroit de Procida, et finalement les rejeta dans le golfe de Naples. Ils abordèrent aussi morts que vifs dans le petit port de Baia, d'où, en remerciant Dieu d'avoir échappé miraculeusement à un naufrage qui paraissait inévitable, ils retournèrent à Nocera.

Durant leur absence, Alphonse semblait voir en esprit leurs périls et leurs angoisses. A chaque instant, les yeux baignés de larmes et élevés vers le ciel, il s'écriait : « Mes pauvres enfants, mes pauvres enfants! » Il s'approchait de la fenêtre, considérait le temps, puis revenait sur ses pas en répétant les mêmes lamentations. Les témoins de cette scène essayaient de le tranquilliser en lui démontrant que le vaisseau devait se trouver depuis longtemps dans le port de Palerme : il n'écoutait personne et continuait à répéter en soupirant : « Mes pauvres enfants! » Aussi l'on peut se figurer sa joie quand il revit ses bien-aimés fils sains et saufs après les dangers qu'ils avaient courus.

Toutefois il ne voulut pas céder la victoire au démon des tempêtes. Quand les voyageurs eurent pris un mois de repos, il les renvoya en Sicile, non plus par mer, car on était au mois de novembre, la saison des bourrasques et des naufrages, mais par voie de terre, c'est-à-dire à travers la Basilicate et la Calabre. Dans ces régions montagneuses, il n'est pas question de voitures; il s'agissait donc de parcourir à cheval les soixante-quinze ou quatre-vingts lieues qui séparaient nos voyageurs de Reggio, puis, après avoir passé le détroit de Messine et côtoyé la Sicile jusqu'à Palerme,

de traverser l'île, toujours à cheval, jusqu'à Girgenti. Le diable avait donc du large aussi bien par terre que par mer pour entraver leur marche. A peine eurent-ils quitté Nocera que des pluies torrentielles, tombant jour et nuit, détrempèrent les routes, déjà presque impraticables en temps ordinaire, et les changèrent en fondrières. Pentimalli manqua de périr en traversant un pont dont les planches disjointes et pourries s'écroulèrent sous les pieds de son cheval. Vingt fois, trempés jusqu'aux os, brisés de fatigue, ils furent sur le point de rebrousser chemin ; mais Jésus et Marie, qu'ils ne cessaient d'invoquer, soutinrent leur courage et les conduisirent à travers ce déluge jusqu'à Reggio.

Toutefois ils n'étaient pas au bout de leurs angoisses. Ils erraient sur le port cherchant une embarcation pour se transporter à Messine, quand on leur apprit qu'un ordre du roi prescrivait une quarantaine sévère à tous les voyageurs de la Calabre, attendu que deux navires du Levant avaient apporté la peste dans cette province. Que faire et que devenir durant ces quarante jours sur cette plage inconnue, et comment subvenir à toutes ces dépenses imprévues? Pendant que ses compagnons se désolaient, le père Pentimalli proposa un moyen très économique de passer le temps avec joie et réconfort : c'était de gagner le bourg de Sainte-Euphémie, son pays natal, distant seulement d'une vingtaine de lieues. Là son vieux père et ses frères les recevraient et les hébergeraient comme des envoyés de Dieu. Cet avis rallia tous les suffrages; on dépêcha un courrier pour annoncer l'arrivée de la caravane, et nos voyageurs remontèrent à cheval pour longer la côte jusqu'à Sainte-Euphémie, où ils furent reçus et fêtés non seulement par la famille de Pentimalli, mais par toute la paroisse, heureuse de revoir son prédicateur d'autrefois.

De Sainte-Euphémie le père Blasucci annonça au vénérable évêque de Girgenti le contretemps qui retardait leur départ pour la Sicile. A cette nouvelle, l'évêque écrivit au saint fondateur : « L'enfer s'est déchaîné contre vos enfants à cause du grand bien qu'ils doivent procurer à mon diocèse. Périls sur mer, obstacles par terre : le démon s'acharne contre eux, mais vive Dieu! nous prierons tant qu'ils nous arriveront sains et saufs! » Il se trompait : tous n'arrivèrent pas à Girgenti. Après quelques jours passés au sein de sa famille, le père Pentimalli, saisi par une fièvre maligne, fut en peu de temps réduit à l'agonie. Quand on lui annonça que sa mort était proche, il dit : « Que la volonté de Dieu soit faite! Je suis heureux de mourir au milieu de mes frères en religion, et de

mes parents que je ne croyais plus revoir. Du reste, je ne crains pas la mort, car je ne suis, grâce à Dieu, attaché à rien ici-bas. » Puis il demanda à être enterré dans l'église où il avait reçu le baptême, ajoutant que, si plus tard la congrégation établissait une maison en Calabre, on voulût bien y transporter ses ossements. Il reçut alors avec amour les derniers sacrements, et rendit bientôt le dernier soupir en prononçant encore les doux noms de Jésus et de Marie. Ainsi, pour cette famille si heureuse de le revoir après douze ans d'absence, les jours de joie se changèrent en jours de deuil, selon cette parole de l'Écriture : *Extrema gaudii luctus occupat.*

Alphonse pleura aussi le père Pentimalli. « Je ne sais vraiment, écrivait-il au frère du défunt, si ma douleur n'a pas été aussi vive que la vôtre en apprenant la mort de votre frère. Nous ne pouvons que répéter pour nous consoler : Que la sainte volonté de Dieu soit toujours faite! Je vous suis extrêmement reconnaissant de la tendre charité que vous avez témoignée à nos pères, et je vous prie de relever leur courage, s'ils sont encore chez vous[1]. » Alphonse devinait la désolation de ses fils, lesquels regardaient le père Pentimalli comme leur guide et leur soutien. Paul Blasucci possédait bien toutes les qualités requises dans un supérieur, mais il était jeune et par conséquent sans grande expérience. Pentimalli, âgé de quarante-sept ans, avait passé onze années dans la congrégation; c'était un grand missionnaire, capable de prêcher avec un égal succès au peuple, aux gentilshommes, et aux prêtres. Affable, enjoué, plein de cœur, il avait été la joie de ses frères au milieu des tribulations du voyage. Ceux-ci se demandaient, dans leur abattement, si Dieu, en multipliant les traverses et surtout en les privant de Pentimalli, ne se déclarait pas contre la fondation. « Ne vous découragez pas, leur dit alors le frère du défunt, inspiré par Alphonse. Vous avez perdu votre guide : eh bien! je prendrai la place de mon frère, et je ne vous abandonnerai pas avant de vous avoir remis entre les mains de l'évêque de Girgenti. » Les voyageurs apostoliques crurent voir l'ange de Tobie leur offrir ses services, et, tout joyeux, ils se mirent en route sous sa conduite.

Le voyage s'acheva sans nouvelles péripéties. A Reggio ils s'embarquèrent pour Messine et Palerme, d'où ils annoncèrent à Mgr Lucchesi leur prochaine arrivée. Le 10 décembre, ils faisaient leur entrée à Girgenti aux acclamations d'une foule enthousiaste

1. Lettre à D. Nicolas Pentimalli, 28 novembre 1761.

qui s'était portée à leur rencontre. Girgenti, l'ancienne Agrigente, comptait alors dix-huit mille âmes. Le jansénisme y avait infecté le clergé, et par le clergé, grand nombre d'âmes, surtout au sein des classes supérieures; mais la foi y était vivace comme dans toute la Sicile. Impatient de faire connaître ses chers missionnaires, l'évêque leur demanda, trois jours après leur arrivée, de prêcher les saints exercices aux trois cent soixante élèves de son séminaire. Cette retraite eut un plein succès, car l'heureux pasteur écrivait au saint fondateur quelques jours après : « Hier se sont terminés les exercices spirituels dans notre séminaire. Mes jeunes clercs en retireront le plus grand fruit, ce qui me cause, je puis vous l'assurer, une joie inexprimable. »

En janvier 1762, les pères ouvrirent à la cathédrale une mission générale pour toute la ville, mission qui fut aussi très goûtée, car Mgr Lucchesi, on ne peut plus prompt à renseigner Alphonse sur les affaires de la fondation, lui écrivait le 27 : « Vos pères ont commencé leurs travaux apostoliques. Ils prêchent la sainte mission à toute la ville, et je suis enchanté de vous le dire, à la satisfaction universelle, car le peuple en masse court les entendre; j'en rends grâces à Dieu, et je le conjure de vouloir bien les soutenir dans leurs fatigues, tant pour le bien spirituel de cette cité que pour la régénération de tout mon diocèse. Au carême prochain ils donneront ici des retraites particulières aux différentes classes de la société. Je ne sais comment vous remercier de m'avoir envoyé ces hommes de Dieu, qui se dévouent du matin au soir au salut des âmes. » En terminant, le bon évêque demandait un missionnaire nouveau pour remplacer le père Pentimalli.

Le remplaçant était déjà désigné. C'était le père Apice, qu'Alphonse avait placé d'abord sur la liste des apôtres siciliens. Tombé malade quelque temps avant le départ de ses confrères, en deux jours la fièvre le réduisit à l'extrémité, si bien qu'il reçut les derniers sacrements. « J'avais une si grande peur du purgatoire, écrit-il, que je tremblais de tous mes membres en pensant à ma mort prochaine. » Après vingt jours il entra en convalescence, et il fut envoyé à Iliceto pour respirer l'air pur des montagnes et se rétablir. Le bon père Apice y oublia bien vite le purgatoire. « Dans cette charmante solitude, écrit-il, je me crois en paradis. C'est dans cette maison que j'ai commencé mon noviciat : puissè-je y terminer ma vie! » Pauvre Apice! il écrivait cela le 24 janvier, et quelques jours après, sur l'ordre du saint fondateur, il s'embarquait pour la Sicile avec le père de Jacobis.

Il était écrit que le démon tâcherait d'ensevelir au fond de la mer les missionnaires de la Sicile. Arrivé à Palerme, Apice racontait ainsi son voyage : « Nous sommes entrés ici plus morts que vifs. Partis de Salerne vers la mi-février, nous fûmes jetés par les vents contraires sur les côtes de Lipari, ce qui allongea notre route de cent quarante milles. Nous attendîmes dans cette île que la mer, complètement démontée, retrouvât un peu de calme; puis nous fîmes voile de nouveau vers Palerme. Nous approchions de cette cité, nous étions pour ainsi dire arrivés, quand les vents contraires nous rejetèrent en arrière, et nous nous retrouvâmes en face de Lipari. Au moment d'entrer dans le port, une horrible tempête nous assaillit, et nous allions faire naufrage, quand des marins accoururent à notre secours au péril de leur vie. Sans leur dévouement, nous étions perdus. Quelques jours après, nous quittâmes de nouveau Lipari. Au sortir du port, un autre vaisseau, surpris par un violent coup de mer, sombra sous nos yeux. Il avait quitté la rade en même temps que nous, et certainement, sans un secours miraculeux de la Providence, nous devions partager son sort. Nous continuâmes notre route vers Palerme, où nous arrivâmes après trois jours de tempête, épouvantés et terrifiés des périls que nous avions courus. »

L'arrivée à Girgenti de l'éloquent Apice et de son compagnon renforça la colonie sicilienne. Au carême de 1762, ils purent entreprendre, selon qu'ils l'avaient projeté, l'évangélisation des diverses classes de la société. Ils prêchèrent les exercices spirituels au clergé, aux gentilshommes, aux militaires, aux hommes et aux femmes du peuple, et même aux forçats du bagne. « Nos pères sont infatigables, écrivait l'évêque Lucchesi à notre saint. Ils sont occupés à prêcher des retraites particulières. Demain soir l'un d'eux donnera les saints exercices, dans mon palais, à moi et à toutes les personnes de la famille épiscopale; un autre, aux chanoines de la cathédrale et à tous les prêtres de la ville, à qui j'ai intimé l'ordre d'y assister. Après Pâques, ils sillonneront mon diocèse, et je vous réponds qu'ils ne seront pas oisifs. Ils sont ici estimés et aimés; j'espère qu'avec la grâce de Dieu nous pourrons perfectionner cette œuvre et la rendre stable [1]. »

Ce dernier mot indiquait la difficulté capitale de l'entreprise. L'évêque de Girgenti ne se rendait pas aussi bien compte qu'Alphonse des exigences du gouvernement. Il ne croyait pas que

1. Lettre du 20 mars 1762.

les régalistes de Naples s'opposeraient à l'établissement des religieux en Sicile, surtout dans les conditions où Mgr Lucchesi voulait les placer. Son intention était de les introduire, très légalement selon lui, dans un couvent destiné par son prédécesseur aux lazaristes, mais dont ceux-ci n'avaient pas pris possession bien qu'ils y fussent autorisés par le gouvernement d'alors. Comme il ne s'agissait que d'une simple substitution de personnes dans une fondation déjà concédée par acte authentique, le gouvernement, disait l'évêque, ne refusera pas son assentiment. Mais notre saint, mieux renseigné sur les dispositions des ministres, répondait : « Si vous parlez de fondation, vous allez ruiner l'œuvre commencée. » De fait, après avoir consulté ses amis et ses avocats de Naples, Mgr Lucchesi comprit que, pour le moment, il était impossible d'exécuter son projet. Il installa les pères dans le couvent susdit, propriété épiscopale, et leur servit une pension annuelle de cinq cents ducats. « C'est une situationbien précaire, écrivait-il au saint fondateur, mais la Providence nous fournira bientôt, je l'espère, les moyens d'établir plus solidement une œuvre si utile au salut des âmes. »

Ainsi partout le régalisme contrecarrait les plans de la Providence, le zèle des évêques et les travaux des missionnaires. Et cependant la congrégation du Très-Saint-Rédempteur, soutenue par le bras de Dieu et la sainteté de son fondateur, se développait et s'étendait malgré les oppositions et vexations des puissants de ce monde.

CHAPITRE XV

L'ART D'AIMER DIEU

1758-1760

Les Œuvres spirituelles. — La sainteté, c'est la charité. — L'art d'aimer Dieu. — Pour aimer Dieu, il faut le connaître. — Le Dieu de Jansénius. — Le Dieu d'Alphonse, bonté et justice. — La crèche. — Le Calvaire. — L'autel. — Le Sacré-Cœur. — Les fins dernières. — Rôle capital de l'oraison mentale. — Méthode d'oraison. — Les images de Dieu. — Le moyen des moyens.

Pendant ces dernières années, nous l'avons vu, Alphonse ne pouvait plus, à cause de ses infirmités, accompagner habituellement ses confrères dans leurs courses apostoliques; il s'en consolait en évangélisant par la plume les pasteurs et les fidèles. C'est à cette époque qu'il composa, outre plusieurs abrégés de sa *Théologie Morale,* cette longue série d'Œuvres spirituelles[1], véritables exercices de mission prêchés non seulement à ses contemporains, laïques, prêtres et religieux, mais à tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde. Pour se faire une idée de la somme de travail qu'exigea la composition de ces Œuvres spirituelles, il faut considérer que chacun de ces sept ou huit volumes résume et condense la tradition de l'Église sur les matières traitées. Si l'on peut produire en peu de temps une œuvre d'imagination ou d'éloquence, il faut de longues recherches

1. En 1758 parurent successivement : *Noël*, soixante discours et méditations pour les temps de l'Avent, de Noël et de l'Épiphanie; la *Neuvaine au Sacré-Cœur de Jésus;* sept *Méditations en l'honneur de saint Joseph;* la *Préparation à la mort*, ou *Considérations sur les Vérités éternelles;* neuf *Discours sur les fléaux.*

En 1759, *le Grand Moyen de la Prière.*

En 1760, *la Vera Sposa*, ou *la Religieuse sanctifiée*, *la Selva*, ou *le Prêtre sanctifié*, *l'Instruction sur les Missions.*

En 1761, *la Passion, d'après le récit des Évangélistes;* les *Cérémonies de la Messe; Lettre à un religieux sur la prédication apostolique;* la *Manière de converser familièrement avec Dieu;* la *Conformité à la volonté divine.*

Il faut ajouter une cinquantaine d'appendices à ces divers ouvrages.

et beaucoup de lectures pour composer une œuvre de tradition. Alphonse passa plus de dix ans à extraire des saints Pères et d'une multitude d'auteurs ascétiques les matériaux de ses ouvrages. Avec lui travaillait le jeune Pascal Amendolara, lequel avait succédé au père Ange Ruscigno, mort à la peine. Pascal, ordonné prêtre en 1752, passa depuis tous ses jours à côté du saint fondateur, et succomba bientôt à la fatigue. Courageux comme son vénéré père, mais d'un tempérament moins solide, il mourut en 1758. Comment Alphonse a-t-il résisté au labeur incessant de la composition, le plus épuisant de tous, surtout lorsqu'il se complique d'autres occupations et de soucis sans nombre? c'est le secret de Dieu qui l'avait choisi pour guider les âmes dans la voie du ciel.

Les Œuvres spirituelles nous exposent en effet la doctrine ascétique de notre saint, c'est-à-dire le chemin par lequel il conduit les âmes, non seulement au port du salut, mais même au sommet de la perfection.

D'abord, Alphonse pose en principe que la sainteté n'est point un privilège réservé à certaines catégories de personnes. Tout chrétien peut et doit y prétendre. « C'est une erreur de croire, enseigne-t-il, que Dieu ne nous veut pas tous parfaits. *Dieu veut que nous soyons tous des saints,* dit saint Paul, mais chacun selon notre état : le religieux comme religieux, le prêtre comme prêtre, l'homme marié dans le mariage, le marchand comme marchand, le soldat comme soldat. Il est certain qu'en nous appuyant sur Dieu, nous arriverons graduellement, par de constants efforts, là où beaucoup de saints sont parvenus [1]. » Conformément à cette doctrine, Alphonse veut que ses missionnaires, après avoir prêché la conversion aux pécheurs, les initient à la vie parfaite. Ils ne doivent jamais quitter le peuple qu'ils ont évangélisé, sans l'avoir formé aux pratiques de la vraie piété, lesquelles affermissent les résolutions prises, font naître et croître l'amour divin dans les cœurs, et assurent ainsi la persévérance. De là, tant de livres de piété adressés à tous les fidèles, et dont Léon XIII a dit : « Saint Liguori a su mettre très habilement les vérités catholiques à la portée de toutes les intelligences, pourvoir à la direction morale de toutes les âmes, et exciter admirablement la piété dans tous les cœurs. Par ses nombreux et doctes ouvrages ascétiques, comme par des charbons ardents, il a entretenu ou ranimé la charité languissante, principalement à l'égard de Notre-Seigneur et de sa très douce Mère, pour qui, au grand avan-



1. ...ique de l'amour envers Jésus-Christ, ch. Ier.

tage du peuple fidèle, il a su enflammer d'amour les cœurs les plus glacés[1]. »

Il est donc faux qu'un chrétien, baptisé dans le sang de Jésus-Christ, doive borner ses aspirations vers Dieu à réciter du bout des lèvres une courte prière matin et soir, à entendre une messe basse le dimanche, à faire la communion à Pâques. Sous cette *loi du moins possible*, selon l'expression d'un docte évêque, les hommes vivent et meurent, non seulement sans avoir pratiqué, mais même sans avoir connu la vie chrétienne, presque aussi étrangers au vrai christianisme que les païens d'autrefois. Saint Alphonse, lui, demandait du peuple *le plus possible*, et ne faisait pas difficulté d'enseigner à tous, avec le saint Évangile, que les enfants de Dieu doivent *être parfaits comme leur Père céleste est parfait*.

Ce principe posé, le saint docteur explique en quoi consiste cette perfection et cette sainteté à laquelle tous les chrétiens sont tenus d'aspirer. La définition de la sainteté s'impose à tous, car elle a pour auteur le divin Maître. En effet, au docteur qui lui demandait quel est le chemin du salut, Jésus répondit : *Aimez Dieu de tout votre cœur*. « Donc la vraie sainteté, conclut Alphonse, consiste dans l'amour de Jésus-Christ, notre Dieu, notre souverain bien, notre Sauveur. Placer la sainteté dans l'austérité de la vie, dans de longues oraisons, dans de larges aumônes, c'est se tromper : la sainteté consiste à aimer Dieu de tout son cœur[2]. » Il s'ensuit que le grand art, l'art par excellence, celui qu'il faut enseigner à tous, c'est l'art d'aimer Dieu.

Un ancien a enseigné l'art d'aimer les créatures, et il s'est donné en cela une peine bien inutile, car, pour s'attacher aux choses créées, l'homme n'a qu'à suivre la pente de sa nature. Entraîné par la concupiscence vers ces idoles qui le fascinent, il foule aux pieds, pour les saisir, son Dieu, les commandements de son Dieu, et ne recule pas devant l'abîme éternel. L'art d'aimer Dieu consiste précisément à détacher son cœur de toute créature et de sa personnalité propre pour l'attacher à Jésus et l'unir tellement à la volonté de Jésus que l'homme, transformé, puisse s'écrier comme saint Paul : *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi*. C'est donc l'art de crucifier la nature viciée et de porter la croix avec amour, selon cette parole de Notre-Seigneur : *Si vous voulez être mon disciple, renoncez-vous vous-même, prenez la croix, et suivez-moi*. Ainsi entendu, l'art d'aimer Dieu, c'est l'art de créer des héros plus forts qu'Alexandre et plus invincibles que César. Le traité de la *Con-*

1. *Lettre au P. Dujardin*, 28 août 1879.
2. *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, ch. Ier.

formité à la volonté de Dieu explique fort bien que l'amour autrement compris n'est que du pharisaïsme.

Mais quel moyen prendre pour tourner les âmes vers Dieu? Le moyen nécessaire, c'est de leur faire connaître Dieu. Dieu n'est pas aimé parce qu'il n'est pas connu. On ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas : si les saints au ciel sont pénétrés d'amour pour Dieu, c'est qu'ils le connaissent, et contemplent ses amabilités infinies. Persuadé de cette vérité, Alphonse entreprit de faire voir à l'homme Dieu dès ici-bas et de nous révéler ses amabilités et ses perfections adorables, en nous remettant sous les yeux son image increéée, son portrait vivant, Jésus-Christ. C'est ce portrait de Jésus, touché et retouché sans cesse, qu'il nous présente dans ses Œuvres spirituelles comme l'aimant qui doit attirer tous les cœurs.

Il était d'autant plus nécessaire de peindre à nouveau l'aimable figure du Sauveur que Jansénius l'avait complètement déshonorée. Loin d'attirer les âmes à lui, le Dieu de Jansénius les épouvante par sa dureté et les révolte par ses injustices. S'il descend du ciel, c'est pour y conduire certains favoris qui ne méritent aucune récompense, car leurs actes vertueux sont accomplis sous l'empire d'une grâce à laquelle ils ne sont pas libres de résister. Le reste des hommes, il les jette impitoyablement dans l'enfer pour des péchés que, faute de grâce suffisante, ils n'ont pu éviter. On peut trembler devant un pareil Dieu, mais il est impossible de l'aimer. A cette sacrilège caricature Alphonse opposa, dans tout le relief de sa céleste beauté la très douce et très aimable figure du divin Sauveur.

Rien de plus émouvant que le livre de *Noël*, ou les méditations sur l'Enfant-Dieu. En le lisant, on croit voir le tendre et pieux Alphonse, agenouillé devant la crèche, contemplant amoureusement celui que chantent les anges, et nous racontant avec la simplicité de saint François d'Assise ce qui se passe dans le cœur de Jésus. Tous les jours pendant deux mois, nous l'y retrouvons en extase devant une nouvelle merveille de l'amour divin. « Il est Dieu, dit-il, et il s'est fait homme pour notre salut; il est l'immense, il est l'infini, et voyez comme il s'est fait petit, afin que le pauvre pécheur n'ait pas peur de l'approcher; roi du ciel et de la terre, il a pris la forme d'un esclave; innocent, il s'est fait coupable; assez fort pour porter tous les mondes, il est devenu la faiblesse même; infiniment heureux, il assume toutes les souffrances; infiniment riche, il se fait le dernier des pauvres. En un mot, il est le Très-Haut, et nul ne saurait sonder la profondeur des abaissements auxquels il a daigné descendre par amour pour nous. »

Après avoir fait ressortir par ces éloquents contrastes les ineffables sacrifices de l'Enfant-Dieu, le saint, penché sur son berceau, ne cesse de découvrir, en le contemplant, de nouveaux motifs de l'aimer. Il le voit dans ses pauvres langes, comme un prisonnier dans les fers couché sur la paille, comme il le sera bientôt sur la croix; endormi, pendant que son cœur veille et prie pour nous. S'il pleure, c'est pour laver nos péchés par ses larmes; s'il est relégué dans une étable, c'est pour expier notre orgueil. Alphonse l'adore avec les bergers, lui offre ses présents avec les Mages, l'accompagne au désert avec Marie et Joseph, le suit dans ses pérégrinations en Égypte, et enfin le contemple à Nazareth, obéissant à Marie et maniant le rabot et la scie dans l'atelier du charpentier. Impossible de lire ces suaves méditations, dont nous ne faisons qu'indiquer les titres, sans répéter chaque jour avec l'auteur le cri de la sainte Église : « Qui donc n'aimerait un Dieu qui nous a tant aimés? »

De la crèche le saint nous conduit à la croix, pour nous peindre sous des couleurs toujours plus vives l'amour de Jésus. Le livre des *Réflexions et Affections sur la Passion* s'ouvre par ce mot de saint Augustin : « Seigneur, gravez vos plaies dans mon cœur, afin que j'y lise sans cesse vos douleurs et votre amour : vos douleurs, pour m'exciter à supporter pour vous toute douleur; votre amour, pour m'apprendre à mépriser tout autre amour que l'amour de mon Jésus. » C'est là tout le dessein de l'auteur. Les *Réflexions* sur les souffrances de Jésus nous montrent combien il nous a aimés; les *Affections* brûlantes qui les suivent, combien nous devons l'aimer. Dans le second ouvrage, l'*Exposé des circonstances de la Passion*, Alphonse suit Jésus pas à pas depuis son entrée triomphale à Jérusalem jusqu'à sa mort sur le Calvaire, nous dépeignant ses humiliations et ses tortures jusqu'au moment suprême. « Il est mort, s'écrie-t-il alors, il est mort, le Fils unique de Dieu, le Maître de l'univers! Il a versé son sang, il a donné sa vie pour ses ingrates créatures. Regarde, ô mon âme, ton Dieu crucifié par amour pour toi. Vois ses bras étendus pour t'embrasser, cette tête inclinée pour te donner le baiser de paix, ce côté percé pour t'ouvrir son cœur. Qu'en dis-tu? mérite-t-il d'être aimé, ce Dieu d'amour? L'entends-tu te crier du haut de sa croix : Mon enfant, cherche donc dans le monde entier quelqu'un qui t'aime plus que moi! »

Avant de mourir, par un acte qui résume toutes les merveilles de sa miséricordieuse tendresse, Jésus a institué le sacrement de l'autel. Alphonse continue ses méditations au pied de cet autel où réside, comme le dit saint Bernard, l'amour des amours, *amor*

amorum. Il nous montre la victime sainte s'offrant chaque jour en sacrifice pour nous appliquer les mérites de sa passion, l'ami fidèle demeurant jour et nuit au tabernacle, comme notre compagnon et notre soutien pendant notre pèlerinage sur cette terre, l'époux des âmes se donnant à nous dans la sainte communion pour nous transformer en lui par sa grâce en attendant la déification glorieuse qu'il nous prépare. Son cœur s'enflamme en méditant ces miracles du Dieu d'amour, et il s'écrie : « O Jésus, jamais je ne serai satisfait si je ne parviens à vous aimer plus qu'on n'aime un ami, un frère, un père, un époux; car où trouver un ami, un frère, un père, un époux, qui puisse rivaliser d'amour avec vous au très saint Sacrement de l'autel? » Le livre des *Visites* n'est du reste qu'une longue effusion d'amour aux pieds de Jésus-Hostie.

Dans une ravissante *Neuvaine de méditations en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus,* le saint met pour ainsi dire la dernière main au portrait qu'il a tracé de Notre-Seigneur. Il nous découvre la source même d'où jaillissent ces flots de divine tendresse. « Voilà, dit-il avec Jésus, voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes! C'est le cœur le plus aimable, à cause de ses sublimes vertus; le plus aimant : témoin son incompréhensible dévoûment pour l'homme; le plus désireux d'être aimé, car il nous poursuit sans cesse comme s'il ne pouvait se passer de notre amour; le plus méprisé des hommes, qui, en retour de tant de sacrifices, lui prodiguent chaque jour l'ingratitude et l'outrage; le plus souffrant, car plus on aime, plus on souffre de se voir repoussé et abandonné; le plus miséricordieux : non seulement il pardonne, mais il expie lui-même nos iniquités; le plus libéral : non content de donner tout ce qu'il a, il se donne lui-même; le plus reconnaissant : il paie au centuple le moindre de nos actes accomplis pour lui plaire; le plus fidèle : jamais il n'a manqué ni à sa parole ni à ses promesses. En nous montrant son Cœur sacré, Jésus n'a-t-il pas le droit de nous dire : Aimez-moi de tout votre cœur. »

Tel est l'admirable portrait du Dieu *très bon,* tracé par saint Alphonse dans les méditations que nous avons citées. Ce portrait forme le plus saisissant contraste avec le Dieu malfaisant des jansénistes : aussi les écrivains de la secte ont-ils poursuivi de leurs sarcasmes les plus amers les ouvrages pieux de notre saint. Les *Nouvelles ecclésiastiques*, feuille janséniste du dix-huitième siècle, les qualifient « d'ineptes écrits inspirés par une dévotion idiote ». « Alphonse de Liguori, ajoute le pamphlétaire, a grandement con-

tribué à populariser le culte fantastique, incohérent, pharisaïque, superstitieux, du cœur charnel de Jésus-Christ, culte rêvé par la visionnaire Alacoque[1]. » Ces hérétiques du reste n'exagéraient pas l'influence exercée par notre saint, surtout grâce à sa célèbre *Neuvaine,* car déjà en 1766, le premier propagateur de la dévotion au Sacré-Cœur en Allemagne[2] s'appuie sur l'autorité du saint docteur pour la faire accepter. Depuis ce temps « les ineptes écrits » d'Alphonse font les délices des pieux fidèles; ses « dévotions idiotes » sont pratiquées en tous lieux; la fête du Sacré-Cœur se célèbre dans toute l'Église, et la « visionnaire Alacoque » a reçu les honneurs de la béatification. Quant aux *Nouvelles ecclésiastiques,* Rome les a stigmatisées par ses décrets, et Paris les a brûlées par la main du bourreau.

Toutefois si, pour inspirer aux hommes le vrai amour de Dieu, il faut leur dépeindre sa bonté, il n'est pas moins nécessaire de faire resplendir sa justice. « Dieu est infiniment juste comme il est infiniment bon : ne scindez pas Dieu, dit saint Basile, pour n'en considérer qu'une moitié[3]. » La miséricorde de Dieu sans la justice ferait de Dieu le père débonnaire dont tous se moquent, et surtout ses enfants. Or ne pourrait-on pas soutenir qu'à force de réagir contre le Dieu sans entrailles des jansénistes, nous l'avons remplacé par le Dieu sans justice qu'on peut outrager impunément? Saint Alphonse, l'homme du juste milieu, rapporte cette parole de Dieu à sainte Brigitte : « Je suis miséricordieux, mais je suis juste : or les pécheurs ne veulent envisager que ma miséricorde[4] ». Les pécheurs d'aujourd'hui ressemblent sous ce rapport aux pécheurs des siècles passés, mais ce qui caractérise notre époque, c'est qu'on laisse assez volontiers ces malheureux hypnotisés dormir dans leur funeste erreur. Qui leur parle de la justice de Dieu, de la colère de Dieu, de la mort prochaine, de l'épouvantable jugement de Dieu, de l'enfer éternel? Non seulement on prêche des carêmes entiers sans parler des vérités éternelles et sans exhorter à la pénitence les malheureux pécheurs; mais au milieu d'un monde impie et presque athée, on avance parfois du haut de la chaire que le péché mortel est une chose assez rare, que la grande majorité des chrétiens et même des païens se sauvent, et

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, 17 sept. 1784.
2. Le P. Goldhagen, vid. *de Triumpho finali*, par le P. Nilles, p. 230.
3. *Bonus est Deus, sed etiam justus; nolite Deum ex dimidia parte cogitare.*
4. *Ego sum misericors et justus, sed peccatores misericordem tantum me existimant.*

que, d'ailleurs, l'enfer n'est pas aussi brûlant qu'on se l'imagine. Le résultat du silence sur les fins dernières et de ces thèses plus dangereuses que le silence, c'est de jeter les âmes dans la présomption, et par la présomption dans la perdition.

Saint Alphonse, lui, croyait que, pour être solide et durable, l'amour divin doit être mélangé de crainte, et procéder d'une notion complète de Dieu, de sa justice aussi bien que de sa bonté. Si l'homme veut triompher de ses passions, surtout au commencement de sa conversion, il doit méditer sur l'amour de son Dieu, et toutefois ne pas oublier la recommandation de l'Esprit-Saint : *Pensez à vos fins dernières, et vous ne pécherez pas.* « Celui qui craint l'enfer, dit saint Bernard, fait tous ses efforts pour n'y pas tomber; celui qui néglige d'y penser, s'y précipite tête baissée. » C'est pourquoi, conjointement avec ses ouvrages sur l'amour de Jésus-Christ, Alphonse publia sa *Préparation à la mort,* où se trouvent développées plus de cent méditations sur les vérités éternelles, bien propres à faire trembler, non pas seulement les tièdes et les pécheurs, mais tout chrétien qui connaît sa faiblesse et les dangers du monde. Impossible d'approfondir les pensées de notre saint sur l'importance du salut et le prix du temps que Dieu nous donne pour l'opérer, sur l'abus de la divine miséricorde et le nombre des péchés après lequel Dieu abandonne le pécheur, sur la folie de l'homme qui préfère à Dieu les vanités de ce monde, sur la mort et le désespoir du pécheur à cette heure suprême, sur le jugement, sur l'enfer, sur l'éternité ; impossible, disons-nous, de creuser ces grandes et terribles vérités sans se retourner avec épouvante vers le Dieu de miséricorde pour lui demander le pardon des péchés passés et la grâce de persévérer dans son amour. Ainsi la bonté de Dieu et la crainte de ses jugements conspirent ensemble pour nous attacher à lui.

Mais ce portrait du Dieu juste et bon, comment l'imprimer dans les âmes de manière que, toujours présent à l'esprit, il excite toujours l'amour dans le cœur? Alphonse, fidèle écho de la tradition, répond : par l'*oraison quotidienne,* qui consiste précisément à prendre tous les matins un temps déterminé pour fixer notre regard sur le Dieu d'amour et nous exciter à l'aimer. Dans la pensée du saint docteur, l'art d'aimer Dieu se confond avec l'art de méditer ou de faire oraison, parce que, dit-il, c'est dans la méditation que l'âme acquiert la connaissance de Dieu et s'éprend d'amour pour lui, selon le mot de l'Écriture : *In meditatione mea exardescet ignis.* De là l'importance suprême qu'il attachait à la pratique de

n mentale. D'après lui, « le chrétien apprend à aimer Dieu exercice comme le soldat apprend à se battre par les exer- ilitaires. Plus on progresse dans l'oraison, plus on progresse sainteté. L'oraison, c'est la fontaine au centre du jardin. ıx bienfaisantes donnent aux fleurs et aux plantes la vie et heur. Supprimez la fontaine, les fleurs tombent, les plantes ıt, tout languit et meurt. De même l'oraison fait croître · et les vertus; supprimez-la, l'âme n'est plus qu'une terre u. Il est moralement impossible que sans l'oraison l'homme ɔe pas dans le péché mortel. Au contraire, il est impossible ıomme persévère dans l'oraison et vive dans le péché. Avec n, l'homme se perfectionne chaque jour; sans l'oraison, dit il ne peut, à moins d'un miracle, s'élever jusqu'à la vie ıne. »

si l'art d'aimer Dieu se confond avec l'art de méditer ou de raison, il faut donc l'enseigner à tous les chrétiens. C'était ıt la conviction de saint Alphonse que ses Œuvres spiri- n'ont pour ainsi dire pas d'autre objet. Les ouvrages cités ıut sont, au moins pour la plupart, des livres d'oraison e à l'usage des fidèles, et il est curieux de voir comment ces opulaires, sans apparat comme sans prétention, sont fondés, ur les sujets que pour la méthode, sur les principes les ofonds de la psychologie naturelle et surnaturelle.

néditations d'Alphonse sont divisées en deux parties : la ·e contient une *considération;* la seconde, des *affections* et *ères*. La considération s'adresse à l'esprit : c'est une vue sur ur Jésus, sur ses amabilités, capable d'émouvoir le cœur, nous l'avons expliqué dans tout ce chapitre. Mais ce premier 'est qu'une introduction, et si l'on s'adresse à l'esprit c'est ·river au cœur, si l'on contemple Dieu c'est pour l'aimer. ınsidération, c'est l'aiguille après laquelle doit venir un fil mposé d'*affections,* de *prières* et de *résolutions.* » Cette tion, le saint la jugeait si essentielle que, dans une circu- ses religieux en date du 26 février 1771, il disait : « Je ıande que, pour la méditation, on se serve le plus ordinai- de mes livres. Je dis cela, non pour prôner mes misérables ɜs, mais parce que ces méditations sont mêlées de pieuses ns et, ce qui importe plus encore, remplies de saintes prières, ıe trouve guère dans les autres livres. »

ıffections, auxquelles il faut joindre les résolutions et les , forment, dans les livres d'Alphonse, un entretien familier

avec Dieu, et c'est là proprement l'oraison. Mais il ne faudrait pas croire qu'il s'agisse d'affections sensibles ou de sentiments romanesques. Les affections sont des actes de volonté : c'est, par exemple, l'acte d'amour par lequel l'âme se donne à Dieu sans réserve, lui sacrifiant les faux biens qui l'attirent encore; c'est l'acte de contrition, qui lui fait détester par amour pour Jésus-Christ les fautes commises; c'est l'acte de conformité à la volonté divine dans le travail comme dans la souffrance.

Mais pourquoi entremêler les prières aux affections? On ne trouve point généralement cette particularité dans les méthodes d'oraison mentale. Est-ce lacune dans ces méthodes ou superfluité dans celle d'Alphonse? Bien loin qu'elle soit une superfluité, notre saint docteur regarde la prière comme la cheville ouvrière de l'oraison, en ce sens que tous les autres actes ne se font bien qu'avec le concours de la prière. Il faut que Dieu nous aide pour faire comme il faut un acte d'amour, un acte de contrition, un acte de conformité à la volonté divine, et c'est pourquoi la prière est nécessaire. « Il est extrêmement utile, dit Alphonse, et peut-être préférable à toute autre chose, de faire de fréquentes prières dans l'oraison, et de demander à Dieu avec humilité et confiance les lumières dont on a besoin, la résignation, la persévérance, et surtout le don de son amour. » En tête de la *Préparation à la Mort,* il ajoute : « Je prie le lecteur de ne pas s'ennuyer en m'entendant toujours demander la grâce d'aimer Dieu et de persévérer dans son amour, car ces deux grâces sont les plus indispensables au salut éternel. » Personne n'a insisté comme Alphonse sur le rôle de la prière dans l'oraison. Aussi le père Olivaint, de sainte mémoire, a-t-il écrit dans ses souvenirs de retraite que la lecture des ouvrages de notre saint lui a fait mieux comprendre le rôle prépondérant de la supplication dans l'oraison.

La conclusion logique de tous ces actes, c'est la résolution de nous donner complètement à Dieu par l'accomplissement fidèle de tous nos devoirs, car telle est la vraie pratique de l'amour. A cette résolution générale, l'âme joindra quelque résolution particulière, comme par exemple de combattre tel défaut ou de faire pour plaire à Jésus-Christ tel sacrifice déterminé.

Il est donc vrai de dire que, d'après saint Alphonse, l'art d'aimer Dieu, c'est l'art de faire oraison. Quiconque pratiquera l'oraison selon ces règles deviendra nécessairement un saint, surtout s'il a soin de ne pas laisser s'éteindre durant la journée le feu allumé dans le cœur par ce saint exercice. Pour l'entretenir et le raviver, il

ffit de jeter de temps en temps un peu de bois dans ce feu par
ıe bonne pensée, un acte d'amour, une courte prière. Alphonse
ıus donne encore ici les plus utiles enseignements dans son petit
re d'or sur la *Manière de converser familièrement avec Dieu,* et
nous servir de toutes les créatures pour nous rappeler sa justice
sa bonté. On y trouve les pensées les plus familières au saint
teur, pensées si sublimes que nous ne résistons pas au désir d'en
ettre quelques-unes sous les yeux de nos lecteurs.

« Quand vous êtes au lit ou dans votre cellule, dit-il, pensez qu'un
ur vous y serez jugé par le Seigneur Jésus. Quand vous voyez
rter un mort au cimetière, pensez que vous passerez bientôt par
même chemin. Quand vous voyez le soleil descendre sur l'hori-
n, pensez qu'à chaque seconde vous descendez la pente qui con-
it au tombeau.

« Quand vous entendez les grands du monde s'enorgueillir de
ırs parchemins et de leurs trésors, compatissez à leur folie et di-
-vous que Dieu suffit. Quand vous voyez un superbe mausolée
essé sur un cercueil, dites-vous : S'il est damné, le pauvre trépassé,
beau marbre ne le sauvera pas. Quand vous voyez un arbre des-
hé, rappelez-vous que l'âme sans Dieu n'est que du bois mort
stiné à l'enfer.

« Si vos yeux tombent sur un coupable tremblant devant son
ge, représentez-vous l'effroi du pécheur comparaissant devant son
eu. Quand vous tremblez de frayeur aux grondements du ton-
rre, pensez à l'épouvante des damnés quand passe sur eux l'ou-
gan des vengeances divines.

« Quand règne sur l'océan le calme ou la tempête, figurez-vous
ıe âme dans la grâce ou la disgrâce de Dieu. A la vue d'une four-
ıise ardente, rappelez-vous, pauvre pécheur, que vous mériteriez
être plongé pour l'éternité dans l'abîme de feu. Quand le ciel
ous apparaît tout constellé d'étoiles, pensez qu'un jour vous joui-
z là-haut des divines splendeurs si dès ici-bas Dieu règne dans
otre cœur.

« Quand vous traversez des jardins en fleurs, des campagnes ver-
oyantes, des plages enchantées, songez aux ineffables délices que
ieu réserve à ceux qui l'aiment. Quand vous voyez les ondes des
rrents se précipiter du haut des montagnes pour s'unir aux
ots de l'océan, courez, vous aussi, vous jeter dans le sein de Dieu.
uand à votre oreille arrive le gazouillement des oiseaux chantant
leur manière les louanges du Seigneur, que votre cœur fasse
ussi monter vers lui l'hymne de l'amour.

« Si par hasard quelque objet vous rappelle un de vos péchés, renouvelez aussitôt votre acte de repentir et vos promesses d'éternelle fidélité. Quand vous voyez le chien fidèle lécher la main qui lui présente un morceau de pain, proposez-vous d'aimer toujours le Dieu qui se donne à vous en nourriture. Quand vous voyez monter les flammes d'un brasier, désirez que de votre cœur s'élèvent vers Dieu autant de flammes d'amour.

« A la vue d'une étable, d'une crèche, représentez-vous l'enfant Jésus sur la paille de Bethléem. Si vous cheminez dans une plaine aride, pensez au divin Enfant traversant les déserts de l'Égypte. Quand vos yeux s'arrêtent sur une scie, une hache, un rabot, reportez-les sur l'humble apprenti de Nazareth.

« Quand vous voyez des cordes, des épines, des clous, réfléchissez aux tourments de Jésus dans sa douloureuse passion. Quand vous suivez un tendre agneau conduit à la boucherie, suivez par la pensée Jésus montant au Calvaire. Quand vous voyez un autel, un calice, la grappe ou l'épi mûrissant au soleil de Dieu, pensez à l'amour de Jésus au très saint Sacrement de l'autel. »

Ainsi les choses visibles élèvent continuellement l'âme vers les choses invisibles et l'aident à produire de temps en temps les mêmes affections que dans l'oraison du matin, affections courtes et vives que nous appelons oraisons jaculatoires, parce qu'elles nous tirent un instant de nos occupations pour nous relancer vers Dieu.

Cette dernière considération nous conduit au dernier mot de notre saint docteur sur l'art d'aimer Dieu et de persévérer dans son amour. L'oraison bien pratiquée inspire à l'âme des actes intérieurs très sanctifiants et des résolutions généreuses, parfois même héroïques; mais ces résolutions, il faut les tenir, cette pratique même de l'oraison, il faut la continuer malgré les difficultés et les tentations. Or l'homme, surtout avec sa volonté affaiblie et inclinée au mal, ne peut produire ces actes de vertu ni persévérer à gravir cette pente escarpée du sacrifice sans le secours de la grâce divine. L'art d'aimer Dieu doit donc finalement nous mettre en main le moyen sûr d'obtenir ce secours divin sans lequel l'âme ne saurait ni faire oraison ni pratiquer ses résolutions. C'est ici qu'Alphonse achève de nous instruire par son ouvrage capital *Le Grand Moyen de la Prière*.

Pour montrer l'importance qu'il attache à cette question, il suffit de citer quelques lignes de son introduction : « J'ai publié, dit-il, divers ouvrages spirituels, mais je ne crois pas en avoir écrit de plus utile que celui-ci. Je voudrais qu'il me fût possible d'en impri-

mer autant d'exemplaires qu'il y a de chrétiens sur la terre, afin d'apprendre à tous la nécessité absolue de prier pour faire son salut. Cette nécessité absolue de la prière, je la vois enseignée avec insistance dans tous les Livres saints et dans tous les écrits des Pères. D'un autre côté, je vois les chrétiens oublier ce moyen de salut, et, ce qui m'afflige le plus, les prédicateurs et les confesseurs négliger d'en parler à leurs auditeurs ou à leurs pénitents. Les livres spirituels qu'on met entre les mains des fidèles n'insistent pas sur ce point. Or tous les prédicateurs, tous les confesseurs, tous les livres, ne devraient rien inculquer avec plus de chaleur que l'obligation de prier. On recommande plusieurs excellents moyens pour se conserver dans la grâce de Dieu, par exemple la fuite des occasions, la fréquentation des sacrements, la résistance aux tentations, la méditation des vérités éternelles; mais, je le demande, à quoi servent tous ces moyens sans la prière, puisque le Seigneur, comme il l'a déclaré, ne veut accorder ses grâces qu'à celui qui prie : *Petite et accipietis*. Sans la prière, selon la conduite ordinaire de la Providence, nos méditations, nos résolutions, nos promesses, resteront inutiles. Nous serons infidèles à nos engagements les plus sacrés, parce que, pour les tenir, le bon propos ne suffit pas : il faut le secours actuel de Dieu, qui s'obtient par la prière. Lisez donc ce livre avec toute l'attention qu'il mérite, non point parce qu'il est mon œuvre, mais comme un grand moyen de salut que le Seigneur vous présente. Et quand vous l'aurez lu, ayez la charité de le faire lire à vos amis et à toutes les personnes avec lesquelles vous êtes en relation. »

Le saint développe sa thèse sur la nécessité de la prière en commentant le texte de Notre-Seigneur : « Il faut prier toujours, *oportet semper orare* ». Il faut prier toujours, parce que, dans l'ordre de notre salut, nous ne pouvons rien faire sans un secours actuel de Dieu, comme l'Écriture le dit expressément. Jansénius enseigne qu'il y a des commandements dont l'observation est impossible, même aux justes, dans notre état actuel de déchéance, et cette proposition pourrait s'entendre dans un sens orthodoxe, mais il ajoute : « La grâce qui les rendrait possibles leur fait défaut », et c'est cette propositon hérétique qui l'a fait condamner. « Non, Dieu ne commande rien d'impossible, affirme l'Église avec saint Augustin, mais en nous imposant ses commandements, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander le secours plus puissant dont nous avons besoin pour agir en certains cas. Si nous demandons ce secours, il supplée à notre impuissance. »

D'après ce texte de saint Augustin, que le concile de Trente s'est

approprié, il y a des choses faciles et que nous pouvons faire avec la grâce ordinaire qui est donnée à tous les hommes, mais il y en a d'autres difficiles, vu la faiblesse de notre nature, et que nous ne pouvons accomplir sans un secours extraordinaire de Dieu. Parmi ces œuvres difficiles, il faut ranger les luttes que nous avons à soutenir contre la concupiscence, contre le monde et contre le démon pour observer les commandements de Dieu. Certaines tentations sont tellement fortes que, sans le secours de la grâce puissante que les théologiens appellent efficace par elle-même (*ab intrinseco*), l'homme est dans l'impossibilité morale d'y résister. Saint Alphonse insiste fortement sur la nécessité de cette grâce triomphante, par laquelle Dieu non seulement excite l'âme à vouloir, mais encore, sous la pression des motifs d'amour, d'espérance ou de crainte qu'il lui inspire, la détermine à vouloir infailliblement, bien que librement, ce qu'il veut lui-même.

Or ces grâces efficaces, sans lesquelles l'homme ne résiste pas aux tentations, ne sont nullement des grâces communes à tous. Si elles étaient données à tous, aucun homme ne se perdrait puisque ces grâces obtiennent infailliblement leur effet. Mais, parce que Dieu est la bonté même et qu'il veut sauver tous les hommes, il a donné à tous un moyen sûr et infaillible d'obtenir ces grâces nécessaires au salut : c'est de les demander. De là cette parole du concile de Trente : « Dieu ne commande rien d'impossible : il vous avertit de faire ce que vous pouvez (avec les grâces ordinaires) et de demander les grâces extraordinaires, sans lesquelles en certains cas vous vous trouvez dans l'impuissance d'agir, et il vous donnera le supplément de force qui vous manque ».

Il s'ensuit que la prière est nécessaire pour se sauver, non seulement de nécessité de précepte et parce que Notre-Seigneur nous en a fait une obligation, mais de nécessité de *moyen* et parce que, suivant sa Providence ordinaire, Dieu n'accorde ses grâces efficaces qu'à celui qui les demande. Alphonse cite à l'appui de cette vérité une longue série de preuves tirées de l'Écriture, des Pères et des conciles, lesquelles reviennent toutes à cette parole de saint Augustin : « Dieu veut donner ses grâces, mais il ne les donne qu'à celui qui les demande : *Deus dare vult, sed non dat nisi petenti.* »

Voici donc deux choses également vraies : Dieu veut que l'homme, humilié devant lui, reconnaisse son impuissance et implore le secours de sa grâce ; mais si l'homme prie sincèrement, Dieu exauce sa prière : *Demandez, et vous recevrez.* — *Dieu est fidèle,* dit saint Paul, *il tiendra ses promesses. Il ne permettra pas que vous soyez*

tenté au-delà de vos forces, mais au moment de la lutte il vous donnera le secours nécessaire pour remporter la victoire. De ces deux vérités Alphonse tire cette double conclusion que tout chrétien doit méditer : « Celui qui prie se sauve certainement, celui qui ne prie pas se damne certainement. »

Telles sont, d'après le saint docteur, les lois providentielles du salut. Dieu veut le salut de tous les hommes. Il est vrai que les grâces efficaces nécessaires au salut ne sont pas données immédiatement à tous, mais la grâce de prier, moyennant laquelle on obtient la grâce efficace, est accordée à tous, même aux plus endurcis, aussi longtemps qu'ils vivent sur la terre. — Des théologiens ont prétendu que l'homme n'a pas toujours le pouvoir réel de prier, et que de fait il ne priera jamais sans qu'une grâce efficace l'y détermine, grâce qui n'est pas donnée à tous. Saint Alphonse combat de toutes ses forces cette doctrine au nom de l'Écriture et des Pères, et surtout au nom de l'espérance chrétienne. Nous sommes tenus d'espérer avec une ferme confiance que Dieu nous accordera sa grâce en ce monde et sa gloire dans l'autre. Or si Dieu n'accorde sa grâce qu'à la prière, et si je n'ai pas toujours le pouvoir de prier réellement, en d'autres termes s'il me faut attendre pour prier une grâce efficace qui n'est pas donnée à tous, comment puis-je faire l'acte d'espérance? — Je ne pourrai faire qu'un acte conditionnel : j'espère faire mon salut si vous me donnez la grâce efficace. Si nous n'étions pas certains, dit Alphonse, que Dieu nous donne à tous la grâce de pouvoir prier actuellement sans avoir besoin pour cela d'une grâce spéciale et non commune à tous, personne au monde, à moins d'une révélation particulière, ne pourrait espérer le salut comme on doit l'espérer[1].

Le lecteur trouvera peut-être que nous nous sommes trop étendu sur les Œuvres spirituelles de notre saint, et particulièrement sur sa doctrine de l'oraison, de la grâce et de la prière; mais il faut remarquer que la vie d'un saint doit faire ressortir avant tout sa note caractéristique. Or on pourrait définir saint Alphonse en trois mots : c'est l'homme, c'est le docteur, c'est l'apôtre de la prière. Dans sa conduite, il a résolu le problème, en apparence insoluble, de prier toujours en travaillant toujours. Dans aucune de ses prédications il ne manque de recommander la prière, et dans toutes les missions ses religieux doivent faire un sermon sur la nécessité de la prière. La prière était tellement pour

1. *Grand Moyen de la Prière*, 2e partie, ch. IV, § 3.

lui le grand moyen de salut que, parmi les fruits de l'oraison, le principal lui paraît être de disposer le cœur à la prière. « Si l'on ne pratique pas l'oraison, dit-il, on pourra bien réciter des prières vocales, mais le plus souvent l'âme distraite prononcera ces prières du bout des lèvres : elles ne viendront pas du cœur. » La prière est nécessaire pour bien faire oraison, et l'oraison à son tour est nécessaire pour bien prier. De là surtout son zèle à établir dans ses missions la pratique de l'oraison mentale, et son ardente campagne entreprise de concert avec Sarnelli afin d'introduire l'oraison dans le monde entier; de là son insistance sur la nécessité de prier dans les tentations, de prier pour demander l'amour de Dieu et la persévérance finale; de là les formules de prières qui abondent dans ses livres; de là enfin une série de prières à Jésus et à Marie pour demander la grâce de toujours prier, « car, dit-il, je suis assuré du secours de Dieu si je le réclame, mais je puis négliger de le réclamer dans les tentations et perdre ainsi la grâce de Dieu par ma négligence. O mon Dieu! donnez-moi la grâce de prier, une grâce abondante, efficace, qui me fasse prier toujours, et prier comme il faut prier ».

La doctrine spirituelle de notre saint pourrait se résumer dans ce texte d'Isaïe, qu'il cite dans le *Grand Moyen de la Prière : Ceux qui mettent leur espérance en Dieu, échangeront leur faiblesse contre la force divine; ils auront des ailes puissantes comme celles de l'aigle; ils s'envoleront vers le ciel sans faiblir jamais.* De son rocher solitaire *l'aigle contemple sa proie*, dit Job : *contemplatur escam*. De même le chrétien dirigé par saint Alphonse se retire chaque matin dans la solitude pour contempler son bien suprême, le Dieu très juste et très aimable. En fixant sa proie, l'aigle conçoit un vif désir de la posséder : il secoue ses fortes ailes et fond sur cette proie. De même le chrétien en oraison sent naître en lui un vif désir d'aimer et de posséder son Dieu; il secoue les deux ailes de l'âme, l'amour et l'espérance, il exprime à Dieu ses *affections*, il s'élance vers lui par ses prières : *assument pennas ut aquilæ*. Et s'il est fidèle à lever ainsi les yeux vers celui d'où vient tout secours, Dieu le soutiendra dans son vol vers la sainte montagne : *volabunt et non deficient*.

CHAPITRE XVI

POÈTE ET MUSICIEN

Alphonse, poète populaire. — Les *Canzoncine spirituali.* — Caractère et style de ses poésies. — Métastase. — « L'âme éprise de Dieu. » — « La volonté divine. » — Une extase du frère Gérard. — « L'âme désolée ». — « Paradis, paradis! » — Cantique au saint Sacrement. — A la sainte Vierge. — Alphonse musicien. — Le *Duetto.* — Les Cantiques. — Musique et plain-chant. — Un dernier jour de mission.

En lisant le titre de ce chapitre, certaines personnes seront sans doute quelque peu étonnées. Saint Alphonse, diront-elles, possède assez de titres à l'admiration sans qu'on lui en forge de factices. Orateur, moraliste, apologiste, mystique, il n'est nullement nécessaire à sa gloire d'en faire encore un poète et un artiste. Du reste, on n'est pas poète parce qu'on a composé quelques cantiques, ni musicien parce qu'on les fait chanter sur un air quelconque. Cette appréciation, pour être assez générale, n'en est pas moins fausse, car voici ce qu'écrivent sur cette question des Italiens dont on ne peut nier la compétence.

Don Mario Palladino, du clergé de Naples, excellent poète lui-même, ne craint pas d'avancer que « seul, Alphonse de Liguori a donné à l'Italie le chant populaire dans toute sa perfection. Aujourd'hui encore, après cent cinquante ans, dit-il, ses cantiques résonnent à travers nos vallées et nos montagnes, et, comme toute vraie poésie, ils ont conservé la fraîcheur de leur jeunesse. Combien de poètes depuis cette époque, au milieu de nos transformations littéraires, ont abordé ce genre de poésie! On les a vantés un instant, et puis le peuple les a oubliés, tandis que saint Alphonse, son vrai, son doux poète, reste vivant dans son souvenir [1]. »

Un autre littérateur italien, le cardinal Capecelatro, écrit à son tour : « Alphonse se rattache à ce groupe de poètes illustres où bril-

1. *Sant' Alfonso poeta*, page 25.

lent, parmi tant d'autres, les Ambroise, les Paulin, les Grégoire le Grand, les Anselme, les Bernard, les Thomas d'Aquin. Ses poésies sont moins célèbres dans l'histoire de la littérature que celles de ses devanciers, non qu'elles leur soient inférieures, mais parce que, destinées au peuple et par conséquent écrites en italien, elles n'ont pu être introduites dans la liturgie. Les fidèles connaissent ces poésies et les aiment. Les jeunes filles, les femmes chrétiennes, les répètent encore, soit dans les églises, soit dans les campagnes, où les chants religieux s'harmonisent si merveilleusement avec les riantes et simples beautés de la nature[1]. »

L'œuvre poétique de notre saint se compose de quarante à cinquante pièces lyriques composées à diverses époques et réunies en 1774 sous le titre de Cantiques spirituels, *Canzoncine spirituali*. L'auteur écrivit sous l'inspiration du moment, mais son but fut toujours le même : enflammer les âmes de l'amour divin en leur communiquant le feu sacré qui brûlait son propre cœur; c'est pourquoi ce chapitre n'est qu'une annexe du précédent. Alphonse donnait une forme poétique, plus imagée et par là-même plus émouvante, aux sentiments qu'il exprimait dans ses livres de méditation, et les faisait ainsi pénétrer au foyer comme à l'atelier, dans les campagnes aussi bien que dans les cloîtres.

Trois dons caractérisent le vrai poète : l'inspiration, l'imagination, l'expression. C'est à ce triple point de vue qu'il faut juger notre auteur.

L'inspiration vient du cœur. Le poète chante l'objet de son amour, son excellence, sa beauté, sa bonté. S'il aime une créature, il en fait un être supérieur à tout ce qui existe, un dieu ou une déesse qu'il adore. C'est le poète profane, c'est Virgile, c'est Horace, c'est Pétrarque. S'il aime Dieu, c'est David exaltant Jéhovah sur les hauteurs de Sion, et de ce côté de la croix, le séraphique François et la séraphique Thérèse aux pieds de Jésus, lui disant l'amour dont leur cœur est enivré. Alphonse est un de ces poètes séraphiques qui ne connaissent d'autre muse que la divine charité. Il écrit au sortir d'une extase ou de quelque oraison fervente. Son cœur déborde, et a besoin d'exhaler son amour.

Le poète ne se contente pas d'énoncer ses pensées : il veut les peindre, *ut pictura poesis*. Il évoque toutes les images que la nature peut fournir pour représenter son idéal et les sentiments qu'il lui inspire. Cela est surtout vrai pour le poète chrétien qui con-

1. *Vita di S. Alfonso*, lib. II, cap. 12.

temple et qui aime, dit saint Paul, *non les êtres qu'il voit, mais les êtres qu'il ne voit pas*[1]. Comment se figurer les choses invisibles autrement que par leur image visible, naturelle ou révélée? Le saint, nous l'avons vu, sous l'empire de son amour, cherche partout son Dieu; l'imagination lui découvre partout la trace de ses infinies perfections, le ciel et la terre lui chantent comme à David sa gloire et ses bienfaits.

Quant à l'expression, il dispose à merveille de son instrument, il connaît toutes les délicatesses de sa langue, il a le sens de l'harmonie. Alphonse naquit la même année que Métastase, le poète le plus vanté, l'idole de son temps. Métastase chanta l'amour profane, mais d'une voix si douce, si moelleuse, si musicale, que ses strophes semblent distiller le miel, miel dont la saveur ravit et empoisonna ses contemporains pendant un demi-siècle. Notre saint, tout en condamnant cette poésie païenne, n'en reconnaissait pas moins le génie de l'auteur, et qu'il le voulût ou non, son style se façonnait sur le sien. Plus simple et plus populaire, sa phrase n'en aime pas moins la douceur et la limpidité du rythme métastasien. Quelques citations nous donneront une idée des poésies de saint Alphonse, bien qu'il soit impossible de rendre en français, et en prose, la grâce et la naïve simplicité de la strophe italienne.

Les *Cantiques spirituels*, composés séparément, forment cependant un ensemble parfaitement harmonisé qu'on pourrait appeler le poème de l'amour divin[2]. Un premier chant nous met sous les yeux une âme éprise de la divine beauté, *l'anima innamorata delle bellezze di Dio.*

Aimez, si vous le voulez, s'écrie-t-elle, un autre que Dieu. Pour moi, c'est Dieu seul que j'aime, Dieu seul, la vie de mon âme. O beauté infinie, si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer?

Où donc trouver beauté plus parfaite, plus digne d'amour? Il est si beau, mon bien-aimé, que les saints du ciel eux-mêmes n'ont qu'une faible idée de ses perfections.

O âmes insensées, vous vous laissez captiver par des beautés trompeuses, et vous vous étonnez que ces fausses amours ne donnent pas la paix au cœur!

1. *Non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur.*
2. Le R. P. Reuss, C.SS.R., a publié en 1896 une édition très complète des *Cantiques* avec une traduction en vers latins que le pape Léon XIII a honorée d'un bref très élogieux. La classification adoptée par l'auteur fait parfaitement ressortir l'unité des compositions. (Voir *Carmina Sacra S. Alphonsi Mariæ de Ligorio*, Rome, 1896.)

Ames éprises de Dieu, parlez : dites si je me trompe en vous appelant bienheureuses, dites quelle joie vous goûtez déjà sur cette terre.

Et bientôt, plus fortunées encore, vous arriverez au port et vous direz le ravissement qu'on éprouve quand le ciel s'ouvre, quand les voiles tombent et laissent voir Dieu dans tout l'éclat de sa beauté !

Aimer Dieu, c'est faire sa volonté. Cette vérité tant de fois prêchée, le saint la chanta un jour de profonde douleur. La mort venait de lui enlever son directeur et son ami, le père Paul Cafaro. Inconsolable, il leva vers Dieu ses yeux pleins de larmes, et composa l'hymne à la volonté de Dieu : *Quanto sia amabile la volontà di Dio.*

Ton bon plaisir, non pas le mien ! Je n'aime que toi, mon Dieu, je ne veux que ce que veut ta bonté. Oh ! qu'aimable est la volonté de Dieu !

Ton amour est un amour jaloux, mais si tendre, mais si doux, mais si brûlant pour le cœur qui se donne tout à toi ! Oh ! qu'aimable est la volonté de Dieu !

De la croix tu fais un lit moelleux, tu fais aimer même le trépas. Plus de croix, plus de terreurs pour qui sait s'unir à toi. Oh ! qu'aimable est la volonté de Dieu !

Dans l'enfer si les damnés pouvaient s'unir à ta volonté sainte, l'abîme de douleurs deviendrait un lieu de délices. Oh ! qu'aimable est la volonté de Dieu !

Puissè-je finir mes jours, mon cœur uni à ton cœur. Mourir ainsi, ce n'est pas mourir : c'est commencer la vie qui ne finit pas. Oh ! qu'aimable est la volonté de Dieu !

Ce chant devint un des plus populaires de saint Alphonse. Un jour le bienheureux Gérard distribuait des vivres aux pauvres rassemblés à la porte du couvent de Caposele. Parmi eux se trouvait un mendiant aveugle qui jouait de la flûte d'une manière ravissante : « Jouez-nous un air à la gloire de Dieu, lui dit Gérard. — Et que voulez-vous que je joue? demanda l'aveugle. — *Ton bon plaisir, et non pas le mien*, s'écria le saint religieux, que le cantique de la volonté de Dieu passionnait toujours. L'aveugle commença, mais à peine les pauvres eurent-ils entonné le premier vers : *Il tuo gusto e non il mio*, que Gérard entra en extase. Que d'âmes brisées ont trouvé force et consolation en murmurant les paroles de ce chant tout céleste !

Le poète célèbre ensuite l'union de l'âme avec son Dieu. Il emprunte au Cantique des cantiques ses sentiments les plus sublimes,

et les développe en homme qui connaît par expérience les suavités du divin amour. Il connaissait aussi, nous le savons, les épreuves et les délaissements par lesquels le céleste époux fait passer les cœurs qui lui sont unis. Pour sa consolation et celle d'une de ses pénitentes qui subissait ce purgatoire, il mit en scène l'âme désolée, *l'anima amante di Dio desolata*. On reconnaîtra facilement à la première strophe l'homme qui vivait alors sur la montagne boisée d'Ilieto :

· Forêt sombre et solitaire, j'aime tes sentiers ténébreux, tu es vraiment la compagne qui convient à ma douleur. Compatis donc à mes tourments : laisse-moi pleurer et gémir.

Je pleure, et mes larmes ne cesseront de couler jusqu'au jour où j'aurai trouvé mon bien-aimé. O Dieu, vie de mon âme, où donc es-tu? Dans quel désert as-tu fui, et pourquoi me laisser ainsi languir sans toi ?

Le temps n'est plus, ô Dieu d'amour, où ton simple regard m'enivrait de joie. Hélas! au calme a succédé la tempête. Je ne vois partout qu'épouvante et terreur, et dans mon triste abandon, personne qui puisse me consoler.

Viens donc à mon secours, ô bien-aimé : tu vois que jour et nuit je soupire après toi. Tu m'as blessée, mais tu peux me guérir; tu avais sans doute de justes raisons de me fuir, mais je n'ai point pourtant brisé les chaînes qui me lient au Dieu de mon cœur.

Dussè-je ne jamais obtenir mon pardon, sache que je t'appartiens et appartiendrai toujours. Et quand bien même tu me fuirais jusqu'aux extrémités du monde, fidèle toujours, j'y serai près de toi.

Ici-bas l'âme, même la plus attachée à Dieu, ne le possède qu'imparfaitement : aussi soupire-t-elle comme Paul après sa délivrance, comme Thérèse « elle se meurt de ne pouvoir mourir ». Alphonse a dépeint admirablement *l'anima che sospira il paradiso.*

Je me meurs, mon Jésus, du désir de te voir; je me meurs d'ennui sur cette terre. Être exilé loin de toi, mon bien-aimé, c'est un tourment que je ne puis plus supporter. Je ne sais plus que dire et redire : Paradis, paradis!

Tout ce que le monde peut me donner n'est que cendre ou fumée, illusion passagère, scène de théâtre qui finira bientôt. Encore puis-je y perdre mon Dieu! Vous qui l'aimez, comprenez mon chagrin. Aussi, les yeux levés au ciel, ne fais-je que soupirer : Paradis, paradis!

En vain tu m'offres tes faveurs, ô monde, tu ne saurais me tromper.

Prodigue tes biens aux insensés qui les cherchent. Honneurs et plaisirs, n'attendez de moi que le mépris. Mon cœur brûle pour d'autres biens, mon cœur au ciel aspire : Paradis, paradis!

Belle patrie, où l'amour se donne en salaire à l'amour, où le grand roi se montre dans toute sa splendeur, quand donc me sera-t-il donné de te voir et de m'unir à mon Dieu? Jusque-là, ivre de joie et d'espoir, j'irai, répétant sans cesse : Quand m'ouvriras-tu tes portes : paradis, paradis!

Après avoir ainsi décrit les merveilles du saint amour, le poète passe aux deux objets de sa tendresse, Jésus et Marie. Vingt-cinq cantiques sont consacrés à leur exprimer, en strophes pleines d'harmonie, les sentiments dont son cœur est pénétré. Nous n'en citerons que deux, comme exemples. Le premier s'adresse *A Gesù sacramentato nel ciborio.* Qu'on se représente Alphonse, déposant sur l'autel le bouquet de fleurs qu'il aimait à offrir au saint Sacrement, et puis adorant le Dieu caché.

O fleurs, que vous êtes heureuses! Près de mon Jésus vous restez nuit et jour, vous ne le quittez jamais, vous vous fanez et périssez près de lui sur cet autel. Que ne puis-je aussi longtemps que vous prolonger mon séjour dans ce saint lieu! Que ne puis-je partager votre sort et terminer ma vie près de celui qui est la vie de mon âme!

Flambeaux, heureux flambeaux, qui brûlez en l'honneur de mon Dieu, je voudrais que mon cœur devînt un jour comme vous tout ardeur, tout lumière; je voudrais me consumer comme vous dans les flammes du divin amour. Oh! que je vous porte envie et que volontiers j'échangerais mon sort contre le vôtre!

O saint ciboire, plus heureux encore, vous renfermez en vous Jésus, mon bien-aimé. Qui donc est plus fortuné que vous, noble asile du grand roi? Si seulement un seul jour vous pouviez céder votre office à mon pauvre cœur! Dépositaire du feu sacré, il deviendrait tout feu et tout amour.

Mais quoi! fleurs, flambeaux, ciboire, combien je suis plus heureux que vous quand mon Jésus, doux et tendre agneau, daigne descendre en moi! Misérable ver de terre, je reçois dans la sainte hostie mon trésor et mon Dieu! Et comment se fait-il que je ne brûle pas, que je ne meure point d'amour quand mon bien-aimé se donne tout à moi?

Quelle riche poésie, et comme le saint sait profiter de toutes les créatures pour s'élever jusqu'à Dieu! Parmi les nombreux cantiques à la sainte Vierge, citons celui qui célèbre la Mère de miséricorde, *A Maria madre di misericordia.*

De votre trône céleste, ô Marie, tournez vers nous, pauvres pécheurs, ne fût-ce qu'une seule fois, vos yeux compatissants, et si votre cœur 'est pas ému de pitié, détournez-les de nous pour toujours, nous y conentons.

Voyez combien nous avons été ingrats et coupables envers votre 'ils. Voyez comme son cœur, pourtant si bon, se soulève d'indignation ontre nous. Cependant, si vous voulez apaiser sa colère, une parole de ous suffit, et cette parole qui nous obtiendra le pardon, vous seule, Marie, pouvez la dire.

O tendre mère, si vous voulez nous sauver, dites que nous sommes os enfants, et il aura pitié de nous. Il est vrai qu'après tant de péhés, nous ne sommes plus dignes d'être appelés vos enfants, mais ous n'en êtes pas moins notre mère.

Abritez-nous sous votre manteau : protégés par vous, nous serons ans crainte. Exaucez l'enfant qui vous invoque, sauvez celui qui vous ime et met en vous toute sa confiance.

Ces quelques extraits suffisent pour justifier les appréciations que ous avons citées au début de ce chapitre. Alphonse fut un poète ans toute la force du terme, et non pas un versificateur, suant sang t eau pour mettre en bouts rimés le *Credo* et le décalogue. L'indination qu'éprouvait Juvénal en voyant les vices déshonorants de es compatriotes le rendit poète : il les flétrit dans ses vers immorels. On peut dire aussi que le glacial et désespérant jansénisme ontribua pour sa part à exciter la verve de notre poète. De plus, on horreur des chansons érotiques répandues dans le peuple, ıême des compositions de Métastase qui, disait-il, faisait plus de al que Voltaire, excitait en lui l'ardent désir de lutter contre ces andales. Il se fit le poète de l'amour divin afin de réchauffer les œurs glacés par Jansénius et corrompus par les chantres de l'amour rofane. Aux rigoristes qui ne connaissaient que la crainte, il 'avait cessé dans ses ouvrages de prêcher la bonté de Dieu, la endresse de l'Enfant de la crèche, la miséricorde du divin Crucifié, incompréhensible amour du Dieu de l'autel; dans ses cantiques pirituels sur Jésus et Marie, il met en scène ces mêmes vérités et s présente à l'imagination d'une manière si vive qu'elles remuent le œur et en tirent des larmes. De même aux âmes sensuelles, amollies ar les poésies voluptueuses du temps, il montre l'âme enivrée u divin amour, il raconte ses joies et ses tristesses, il emprunte u Cantique des cantiques les plus belles images et les plus célestes entiments pour allumer dans tous les cœurs le désir d'aimer celui ui seul mérite d'être aimé.

Prodigue tes biens aux insensés qui les cherchent. »
n'attendez de moi que le mépris. Mon cœur br
mon cœur au ciel aspire : Paradis, paradis!

Belle patrie, où l'amour se donne en salaire
roi se montre dans toute sa splendeur, quand
de te voir et de m'unir à mon Dieu? Jusque-l
j'irai, répétant sans cesse : Quand m'ouvri
paradis!

Après avoir ainsi décrit les merveill
passe aux deux objets de sa tendres
cantiques sont consacrés à leur expr
monie, les sentiments dont son cœ
que deux, comme exemples. Le
mentato nel ciborio. Qu'on se
l'autel le bouquet de fleurs q
et puis adorant le Dieu cach

O fleurs, que vous êtes
nuit et jour, vous ne le q
de lui sur cet autel. Qu
mon séjour dans ce sa
miner ma vie près de

Flambeaux, heu
je voudrais que n
lumière : je vou
divin amour.
gerais mon se

O saint ci
mon bien-
grand ro
à mon p
et tout

Mais
que v
en m
et n
poi

... ses poésies,
...ulaires, popu-
...t d'être goûtées
...s. Afin d'être com-
...antiques en dialecte
...e de Jésus à Bethléem
...alemme
...orno[1].

...ngage du bas peuple sont
...lus gracieux, les plus riches de
...eurs, les plus parfaits.
...laires sans cesser d'être lyriques.
... Alphonse, dit-il, compose des mé-
... d'une simplicité remarquable. Et
... sont répétés par une multitude de
...ans les temples; la voix rude des monta-
...ait retentir sur les collines : que dis-je? ils
...teaux des seigneurs, et les nobles dames qui
...rent les ariettes du poète impérial (Métastase)
...aveur pieuse et pure des nouvelles poésies, ins-
...ne divine et oubliée du Calvaire[2]. »
... et la poésie sont sœurs : elles sont nées d'un même
... et concourent au même but, passionner l'âme pour
... la poésie échauffe le cœur, la musique l'enivre. Le
... de Dieu, David, est musicien en même temps que poète.
... ses psaumes à la gloire de son Dieu, mais ce n'est pas
... il les chante et les fait chanter par un chœur de musiciens.
... chantez, dit-il, un cantique nouveau en l'honneur de Jéhovah. »
L'Église, épouse du Christ, emprunte au Prophète-Roi ses sublimes
cantiques et en compose à son tour pour exprimer son amour.
Alphonse profita tout naturellement de son talent musical pour
adapter à ses poésies les mélodies les plus capables d'élever les
âmes et de les impressionner.
Dieu l'avait mis à même, dès son jeune âge, d'acquérir les
connaissances artistiques qui devaient servir à son apostolat.
Comme tous les gentilshommes de son temps, don Joseph de Liguori
aimait la musique avec passion. Il voulut que son fils cultivât assi-

1. Quand naquit Jésus à Bethléem, il était nuit, et l'on se serait cru en plein midi.
2. *Panegirici*, vol. 1, pages 519-520.

, dit Alphonse, j'aime beaucoup
beaucoup quand j'étais encore
st un art qu'il faut posséder dans
n de charmer, il dégoûte. » Et
n, dit Tannoia, que, devenu vieux,
ux cantiques. L'historien cite en
célèbre que le saint faisait exécuter,
on, dans la grande église de Naples,
ns, lorsqu'il y donnait les exercices

urd'hui contrôler l'appréciation de Tan-
portante composition littéraire et musicale
ns. Cette pièce, perdue depuis plus d'un siècle
rsements politiques et religieux de l'Italie, vient
u British Museum de Londres. Elle est intitulée :
ma e Gesù Cristo, Dialogue entre l'âme et Jésus,
on Alphonse de Liguori, recteur majeur du T.-S.-Ré-
.760. Le manuscrit porte deux corrections qui sont in-
nent de la main de l'auteur. C'est bien l'œuvre dont
nnoia, œuvre qui dénote un artiste au double point de
la musique et de la poésie.

sujet de cette composition vraiment dramatique, c'est une
contre de l'âme avec Jésus allant au Calvaire. Après quelques
sures d'une introduction grave et majestueuse, l'âme, agitée,
ement émue, entre en scène par cette apostrophe indignée contre
ite :

uge inique, plusieurs fois tu as déclaré mon Seigneur innocent, et
intenant tu le condamnes, comme un criminel, à mourir sur un gi-
. Barbare, pourquoi l'as-tu fait flageller si tu voulais ensuite le
damner à mort? Mieux valait le livrer de suite à ses féroces enne-
, puisque tu leur abandonnes la sainte victime!

Ces reproches se succèdent rapidement et avec une gradation
e le chant fait ressortir. La voix monte, le cœur s'émeut, quand
t à coup le chœur d'instruments annonce une nouvelle scène.
entend le bruit lointain des soldats et les cris de la populace
i accompagne le Sauveur au Calvaire.

) Dieu! qu'entends-je? s'écrie l'âme; d'où viennent ces bruits d'ar-
s, ces cris, ces plaintes? quel est ce son terrible, lugubre? Hélas!

Tannoia, lib. 1, cap. III.

c'est la trompette qui publie en tous lieux l'horrible nouvelle : Jésus est condamné à mort!

La trompette sonne toujours, et l'âme aperçoit dans le lointain la victime qui s'avance. Elle distingue ses traits, elle pousse un cri :

O mon Dieu, c'est lui! O douleur! c'est mon bon Maître affligé, ensanglanté, marchant à pas tremblants. Hélas, hélas! il peut à peine se soutenir, son sang rougit le sol partout où posent ses pieds. Voyez la lourde croix qui pèse sur ses épaules meurtries, la couronne d'épines aiguës qui entoure sa tête adorable! Ah! Seigneur, l'amour t'a fait roi, roi de douleur et d'ignominie!

Il est difficile d'imaginer une scène plus émouvante. Le récitatif finit par ces exclamations de l'âme éplorée; mais déjà l'orchestre, par une marche lugubre et plaintive, annonce que Jésus approche, et l'âme peut lui parler. Alors commence un sublime dialogue :

— O mon Jésus, où vas-tu?
— Je vais mourir pour toi.

A cette réponse de l'amour, l'âme n'y peut tenir : « Que dis-tu, ô mon Seigneur? » Et le Seigneur de répondre avec plus de force : « Je vais mourir pour toi. » Sur ce mot, l'âme semble réfléchir, puis soudain, sur un ton résolu et presque joyeux, elle reprend : « Puisque mon Dieu s'en va mourir pour moi, je veux le suivre et mourir avec lui. »

L'orchestre accentue cette déclaration d'absolu dévoûment, mais bientôt la voix grave du Sauveur y répond par ces paroles d'ineffable tendresse :

Reste en paix, chère âme,
Comprends combien je t'aime,
Et quand je serai mort
Souviens-toi de moi!

L'âme ne se rend pas d'abord, elle proteste qu'elle veut mourir avec Jésus, et les deux voix s'unissent, l'une répétant : « Je veux mourir avec toi, » l'autre redisant : « Reste en paix, et souviens-toi de moi, » jusqu'à ce qu'enfin Jésus tranche le différend en demandant à l'âme un autre acte de dévoûment :

Reste en paix, chère âme,
Et, comme preuve de ton amour,
Donne-moi ton cœur
Et conserve-moi ta foi.

e répond avec une indicible émotion :

> Oui, mon Jésus, mon trésor,
> Je te donne tout mon cœur,
> Tout ce que j'ai, tout ce que je suis,
> Tout est à toi, ô mon roi!

s deux voix, entrelacées comme les deux cœurs, s'unissent ı duo final; l'une dit : « Conserve-moi ta foi, » et l'autre : à toi, ô mon roi! »

ın peut apprécier l'originale beauté de cette composition e. Quant à l'inspiration musicale, voici le jugement qu'en naguère un artiste romain : « La musique, écrite avec une ble clarté, commence par un récitatif d'une tendresse indi- ›ur passer ensuite au chant le plus élevé, chant céleste qui ıit avec une douceur infinie le drame de la passion. L'heu- veloppement du motif mélodique et la pureté de l'harmonie une pièce très suave. Elle révèle par le style un disciple des se, des Gluck et des Astorga, et les meilleures plumes du ı'auraient point fait difficulté de la signer. » Tel est aussi ment d'autres excellents maîtres de musique religieuse, qui dié le *Duetto* [1].

ı saint était donc un compositeur de grand mérite, comme ı cette œuvre de sa jeunesse sacerdotale; il aurait pu se faire ›utation d'artiste, mais, tout entier au but apostolique qu'il a de poursuivre, il ne se servit de son talent que pour po- ɜr, par des mélodies pleines de douceur et d'onction, les es spirituels appropriés aux missions et aux retraites. Il t ses missionnaires à les chanter et les chantait lui-même peuple. C'est ainsi qu'ils sont devenus populaires en Italie, dans le royaume de Naples. Ces chants aussi gracieux qu'é- ıts, dit Tannoia, enthousiasmaient les auditeurs non moins ı prédications. La voix d'Alphonse était douce et sonore. Elle ssait les plus vastes églises. Son articulation était si nette qu'on ; aisément le comprendre des endroits les plus éloignés.

nait à chanter un cantique sur la passion du Sauveur, qu'il ›mposé sur un ton lent et plaintif, et dans lequel le mission- lternait avec le peuple. « Mon Jésus, demandait le mission-]ui donc t'a ainsi garrotté comme un criminel? » Et le peuple

1. P. Bogaerts, C.SS.R., a reproduit le *Duetto*, paroles et musique, dans son ıe opuscule : *S. Alphonse de Liguori musicien*, que nous avons largement uti-

répondait : « C'est moi, malheureux ingrat; ô mon Dieu, pardon et miséricorde! »

Sono stata io l'ingrata :
Ah Dio mio, perdon, pietà!

Le prêtre multipliait les questions : « Qui donc a osé souffleter ta face adorable? qui donc n'a pas craint de couvrir ton beau visage de boue et de crachats? » Et à chacune de ces interrogations, la foule, de plus en plus émue, répétait :

Sono stata io l'ingrata :
Ah Dio mio, perdon, pietà!

La longue série des souffrances du Sauveur n'était pas épuisée que tout l'auditoire éclatait en sanglots.

Saint Alphonse prêchait un jour les exercices spirituels dans une église de religieuses. Avant de commencer le sermon, il s'agenouilla au pied de l'autel et chanta un de ses pieux cantiques. Au fond de l'église se trouvait un soldat espagnol, et non loin de lui un prêtre confessait. Le soldat écoutait attentivement le chant du missionnaire : la mélodie et les paroles lui perçaient le cœur. Tout à coup, comme hors de lui, il met son sabre de côté, prend son ceinturon, et se flagelle impitoyablement. Au bruit des coups et des gémissements, les religieuses, alarmées, accourent à la grille; mais Alphonse les rassure et commence le sermon. Le soldat alla se jeter aux pieds du prêtre, confessa ses fautes avec des larmes de repentir, et se mit à travailler de toutes ses forces à la conversion de ses camarades[1].

Un cantique encore célèbre aujourd'hui en Italie, c'est celui qui commence par ces mots : *Tu scendi dalle stelle,* pour la fête de Noël. Alphonse le composa en mission, chez don Michel Zambadelli, qui lui donnait l'hospitalité. Le cantique achevé, don Michel demanda la permission d'en prendre copie, mais le saint lui répondit qu'il ne pouvait y consentir avant que le morceau eût été livré à l'impression. Alphonse se rendit à l'église, laissant le cantique sur sa table. Don Michel en prit secrètement une copie et la mit dans sa poche. Le soir, comme on était au temps de Noël, le saint chanta le nouveau cantique devant le peuple émerveillé. Don Michel l'écoutait avec ravissement, lorsque tout à coup, ayant oublié quelques vers, le chanteur s'interrompt et dit au clerc assis auprès de lui : « Allez demander à don Michel la copie de mon cantique : il l'a

1. Berruti, *Lo spirito di S. Alfonso*, page 198.
2. *Ibid.*, cap. 32, page 388.

dans sa poche. » En recevant cette communication, don Michel rougit, et il allait exhiber le papier, mais déjà le saint continuait son chant. Rentré à la maison, il dit plaisamment à don Michel, confus et déconfit, qu'il lui intenterait un procès pour vol de manuscrit.

Ainsi devinrent populaires les *Cantiques spirituels*. Après les missions, citadins et campagnards répétaient les refrains qu'ils avaient chantés tous les soirs, et ces belles mélodies, transmises de génération en génération, charment les oreilles et émeuvent les âmes aujourd'hui comme aux temps de notre saint. « Un soir du mois de février, écrit Mario Palladino, je me trouvais sur la cime d'une montagne, dans un pays où l'on venait de clôturer la mission. La neige couvrait de son blanc manteau les monts et les vallées, les toits des maisons et les arbres dépouillés de leur feuillage. Tout à coup je vois des lumières scintiller çà et là dans les champs, puis se rapprocher, et finalement se grouper, formant un vaste cercle rougeâtre sur ce linceul de neige. C'était tout un peuple qui entourait la maison des missionnaires. Et dans le silence de la nuit, à travers les vallées et les montagnes, résonna bientôt un chant d'espérance et d'amour. Tout ce peuple répétait les strophes joyeuses du cantique de saint Alphonse à Marie :

O bella mia speranza,
Dolce amor mio, Maria,
Tu sei la vita mia,
La pace mia sei tu [1].

Les missionnaires pleuraient, ajoute le narrateur, mais, dans ce tableau digne de Rubens, comme se dessinait, suave et douce, la figure du poète de Marie, de notre saint Alphonse! »

Terminons cette étude sur le poète-musicien par une remarque essentielle. La musique ne parut jamais à notre saint qu'un moyen de porter les âmes à Dieu. Aussi condamnait-il comme une anomalie et presque un sacrilège l'introduction de la musique profane et théâtrale dans les temples. Pour lui comme pour la sainte Église, comme pour tous les musiciens dignes de ce nom, le chant qui convient à une assemblée de fidèles unis au pied des autels dans une même prière, c'est cette mélodie toujours simple, pieuse, mystérieuse, que nous appelons le plain-chant. Devenu évêque, nous le verrons interdire aux religieuses le chant musical. Il porta même

1. O Marie, mon esperance, ô Marie, mon tendre amour, vous êtes la vie de mon âme et la paix de mon cœur.

un décret rétablissant l'usage du chant grégorien dans toutes les églises de son diocèse, « comme répondant mieux à la gravité des fonctions saintes, plus propre aussi à maintenir le respect et le recueillement et à bannir la curiosité et la dissipation, causes de beaucoup de péchés [1]. » S'il admet de temps en temps l'emploi de la musique, c'est à condition que les compositions seront tout à fait religieuses et se rapprocheront, quant à la forme et au style, du chant grégorien, *in concerto e al modo di canto fermo*. « A l'occasion d'une solennité, un diacre, engagé au conservatoire de Naples, entonna un jour devant lui des litanies d'un goût tout à fait profane. Alphonse l'interrompit en disant : « Nous ne sommes pas au théâtre. Au lieu de porter à la dévotion, ce chant ne fait que dissiper les fidèles. » Et sur son ordre, on continua les litanies en chant grégorien [2]. »

Poète et musicien, il se faisait même peintre pour représenter aux yeux d'une manière saisissante les objets de son amour. On a de lui un Christ en croix, tout couvert de sang et de plaies, tel qu'il apparut un jour à sainte Thérèse ; un Enfant Jésus, assis sur le bord d'un fleuve, tenant d'une main un cœur et de l'autre un hameçon avec lequel il attire et prend les âmes qu'il est venu sauver ; une image de la sainte Vierge qu'il fit graver en tête des *Gloires de Marie* avec ces mots : *Spes nostra, salve;* enfin le Sacré-Cœur représenté comme un foyer d'où jaillissent des torrents de flammes. Ces peintures n'avaient d'autre but que d'imprimer dans les cœurs les images de Jésus et de Marie. Des copies du Christ sanglant furent envoyées à toutes les maisons de l'institut pour être exposées devant le peuple quand les missionnaires, avant de quitter une paroisse, enseignaient pratiquement à faire l'oraison sur la passion de Jésus-Christ.

Ainsi notre saint se servait des beaux-arts, que tant d'autres consacrent à fomenter les plus viles passions, pour élever les âmes à la connaissance et à l'amour de la suprême beauté.

1. Berruti, *Lo Spirito*, p. 200.
2. Tannoia, liv. III, p. 35.

CHAPITRE XVII

LES SAUVEURS D'AMES.

La *Selva*. — Le prêtre du passé et le prêtre de l'avenir. — Dignité et sainteté du prêtre. — But unique de sa vocation : sauver les âmes. — Ses moyens d'action : union au Prêtre éternel, prière d'intercession, prédication, exemple. — Confesseur et pasteur. — Le missionnaire. — Lettre sur l'importance des missions. — Lettre sur la prédication apostolique. — Le livre des missions. — La *Vera Sposa*. — Moyens humains et moyens divins. — Un mauvais livre sur la prédication.

Jésus-Christ *est venu allumer le feu sur la terre, et ne désire rien tant que d'en embraser tous les cœurs*. Ce feu, c'est celui de la Pentecôte, c'est l'amour divin, c'est l'amour qui sauve les âmes et les sanctifie. Jésus se choisit des apôtres et des disciples pour le porter jusqu'aux extrémités du monde. Parfait imitateur du divin Maître, Alphonse ne cessa de prêcher le divin amour par ses missions, par ses livres ascétiques, par ses poésies et mélodies sacrées. De plus il créa une légion d'apôtres pour travailler avec lui et comme lui à continuer l'œuvre de la rédemption. Mais ce n'était pas encore assez pour satisfaire son zèle : il voulut avoir des disciples, c'est-à-dire inspirer sa noble et ardente passion à ceux qui sont spécialement chargés par Dieu de lui gagner des âmes : les prêtres et les religieux. C'est dans cette intention qu'il composa deux importants ouvrages : la *Selva,* ou les devoirs de l'âme sacerdotale, et la *Vera Sposa*, ou les devoirs de l'âme religieuse.

De même qu'il n'y a de salut pour le monde que par Jésus-Christ, il n'y a de salut pour le monde que par le prêtre, continuateur officiel de l'œuvre divine. C'est pour cette raison que saint Alphonse aimait tant à prêcher aux clercs, aux ordinands, aux pasteurs, à tous les membres du clergé. Sanctifier un prêtre, c'est sauver des milliers d'âmes. Or tous les matériaux de ses retraites ecclésiastiques, il les a condensés dans la *Selva*, titre bien choisi, car l'ouvrage est une véritable forêt d'idées à l'usage du clergé et de ceux qui prêchent au clergé. On y trouve toutes les doctrines du saint

sur le prêtre et sur l'action du prêtre. Il est donc souverainement utile de l'étudier, aujourd'hui surtout qu'on voit surgir, sur ce sujet capital, les théories les plus singulières.

On prétend que le prêtre du passé ne répond plus aux besoins du présent, et y répondra de moins en moins s'il ne se transforme pas. La révolution du siècle dernier, dit-on, a brisé le vieux moule politique et social. Le peuple a conquis l'indépendance et la liberté. Une nouvelle ère commence, l'ère de la démocratie, du libéralisme, de la science, de tous les progrès. Il est vrai que l'Église a perdu de son autorité sur les âmes et sur la société, qu'on lui a enlevé toutes ses immunités, et que la plupart des chrétiens vivent maintenant dans l'indifférence ou l'incrédulité. On en trouve même beaucoup qui, non contents d'apostasier, font une guerre parricide à l'Église qu'ils ont quittée. On pourrait croire que nous arrivons à ces temps dont Notre-Seigneur a dit : *Pensez-vous que, lorsque je reviendrai, il y aura encore de la foi sur la terre?* Tout cela est grave sans doute, mais que le prêtre se transforme comme le siècle, qu'il s'accommode aux idées, aux goûts, aux tendances de ses contemporains, qu'il se réconcilie avec la civilisation moderne, et nous verrons le peuple revenir à l'Église. Il faut donc former le prêtre de l'avenir, qui s'occupera moins des âmes et un peu plus des corps, moins du ciel et un peu plus de la terre; moins de théologie dogmatique et morale, et un peu plus de sciences politiques et sociales, moins de prière et de méditation, et un peu plus de clubs et de syndicats populaires. C'est le prêtre ainsi modernisé qui sauvera le monde.

Nous allons voir, en analysant la *Selva*, que saint Alphonse professait des doctrines diamétralement opposées aux théories des novateurs. Il croyait, lui, que, pour ramener le monde à Dieu, il fallait ressusciter le prêtre du passé, le prêtre de la tradition, le prêtre formé sur le type du Pontife éternel, Jésus-Christ. La description qu'il en fait ne cadre guère avec le portrait du prêtre qu'on nous représente comme le futur sauveur.

Une différence fondamentale entre les formateurs du prêtre de l'avenir et l'auteur de la *Selva*, c'est que celui-ci exige avant tout du prêtre la sainteté avec tout son cortège de vertus surnaturelles, l'amour divin, la piété, l'humilité, la mortification du corps et des sens, l'obéissance parfaite, tandis que ceux-là gardent le silence sur la sainteté et font moins de cas des vertus surnaturelles que des vertus naturelles. Ils ne sont pas éloignés de croire que l'ascétisme ou le mysticisme du prêtre paralyse son action sur le monde. Notre saint affirme au contraire que, sans une véritable sainteté, le

prêtre produira peu ou point de fruit, en dépit de ses talents et de ses industries. Et la sainteté qu'il requiert, ce n'est pas la sainteté négative ou l'exemption du péché : le prêtre doit viser selon lui à la perfection des vertus. Cet enseignement, il l'appuie sur la doctrine des saints, dont il cite les textes suivants. Saint Laurent Justinien : « Placé au plus haut degré d'honneur, le prêtre doit s'élever au plus haut degré de vertu ». Saint Isidore : « Autant le ciel est au-dessus de la terre, autant la sainteté du prêtre doit surpasser celle du séculier, même le plus vertueux. » Saint Augustin : « Cléricature et sainteté doivent marcher de pair. » Salvien : « Dieu conseille la perfection aux séculiers, il en fait aux clercs une obligation d'état. »

A ces citations l'auteur ajoute cet extrait de saint Thomas qui donne, comme toujours, la raison de sa doctrine : « Celui qui embrasse un état, dit le grand théologien, doit posséder les qualités requises pour en remplir les obligations. Or par le sacrement de l'ordre l'homme se trouve investi des plus sublimes fonctions. Aussi doit-il posséder une sainteté bien supérieure à celle des religieux qui ne sont pas engagés dans les ordres sacrés. » De là cette célèbre sentence de saint Augustin : « Avec un bon moine on ne peut pas toujours faire un bon prêtre ». Et voilà pourquoi, quand on voulait les ordonner, certains moines s'enfuyaient au désert, alléguant leur indignité.

Le prêtre doit donc posséder une haute sainteté, c'est-à-dire n'avoir qu'un seul amour, l'amour de Jésus-Christ, et reproduire en lui les pensées, les sentiments, la vie de Jésus-Christ. Le prêtre plus que tout autre doit répéter le mot de l'Apôtre : *Je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*

Saint Alphonse établit ensuite que, si l'Église demande à ses ministres cette parfaite union avec Notre-Seigneur, c'est que seuls les prêtres saints travaillent ardemment et exclusivement aux intérêts de son Époux. C'est l'amour qui donne à l'homme le courage de renoncer à toute satisfaction terrestre pour se dévouer corps et âme, partout et toujours, à la propagation du règne de Dieu dans les âmes.

N'oublions pas les conditions dans lesquelles se trouve ici-bas l'homme déchu. Par nature il est cupide, sensuel, ambitieux. S'il ne se dépouille pas du vieil Adam pour se revêtir de Jésus-Christ, il sera nécessairement détourné par la concupiscence du but divin qu'il poursuit. Au lieu de travailler pour Dieu, il travaillera au profit de son égoïsme. C'est en vain que l'Apôtre lui criera : *Quiconque*

est enrôlé au service de Dieu ne s'embarrasse pas dans les affaires du siècle; il s'occupe de satisfaire celui à qui il s'est donné; c'est en vain qu'on lui représentera la pauvreté et le détachement de son Maître : les passions l'emporteront, et, comme Judas, il ne pensera plus qu'à arrondir sa bourse. « Il sera de ceux, dit Alphonse en citant plusieurs saints, qui s'engagent dans les ordres sacrés pour ramasser de l'argent, non pour sauver des âmes; non pour paître leurs brebis, mais pour leur enlever le lait et la laine; et qui demandent, non le bien qu'on peut faire dans une paroisse, mais les revenus qu'on en retire. » Celui-là est au service de Mammon, et non au service de Jésus-Christ. L'homme qui gagne des âmes à Dieu, c'est le prêtre désintéressé qui peut dire comme saint Paul : *Ce n'est pas votre bien que je cherche, c'est votre âme.* Il faut raisonner de même à propos des autres passions. Par la prière et la mortification l'homme qui aime Jésus triomphera des passions sensuelles; celui qui ne l'aime pas succombera aux assauts de la tentation. Or, s'il est dominé par les créatures, se dévouera-t-il aux intérêts d'un Dieu qui ne possède plus son cœur? De même, sans un véritable amour de Dieu, le prêtre triomphera-t-il de l'ambition? et s'il cherche sa propre gloire, s'occupera-t-il beaucoup de celui à qui seul est dû tout honneur et toute gloire?

Il est donc prouvé que, sans la sainteté, les passions entraîneront le prêtre loin du but qu'il doit poursuivre et lui ôteront jusqu'à la volonté de travailler au salut des âmes. Saint Alphonse développe ensuite une thèse bien propre à faire réfléchir : c'est que, sans la sainteté du prêtre, les moyens d'action dont il dispose pour convertir et sanctifier les fidèles, perdent en grande partie leur efficacité.

Le prêtre est coopérateur de Jésus-Christ dans l'œuvre rédemptrice, mais évidemment s'il convertit une âme, s'il en devient le père spirituel, c'est en vertu d'une grâce d'en haut. La justification du pécheur est une œuvre que Dieu seul peut accomplir. Nous n'enfantons le pécheur à la grâce que si le Père nous communique sa divine paternité. C'est là ce que les modernes, imprégnés de naturalisme, oublient trop souvent. Or à qui Dieu communique-t-il ses grâces abondantes de conversion et de sanctification? A ses amis intimes, à ses dignes instruments, en un mot à ceux qui sont unis à lui par une vraie sainteté. Ceux-là produisent des fruits merveilleux et même miraculeux, tandis que le ministère des autres sera toujours peu fécond et souvent stérile. C'est pourquoi saint Grégoire s'écrie : « Purifiez-vous avant de purifier les autres;

approchez-vous de Dieu, et vous lui conduirez ensuite votre prochain; sanctifiez-vous, et puis vous sanctifierez les âmes. »

De plus, le prêtre est médiateur entre Dieu et le pécheur. Il prie pour le peuple, et ses supplications attirent le pardon du ciel. Il offre au Père qui est dans les cieux l'hostie du sacrifice, il tient en main le livre de la prière, et, au nom de l'Église, il intercède pour les âmes qui lui sont confiées. Mais un médiateur n'est exaucé que s'il est l'ami de l'offensé. Si Marie est une excellente médiatrice, c'est parce qu'elle ne fait qu'un avec Jésus-Christ, son fils. Si donc le prêtre est lié à Jésus par une étroite amitié, s'il est ardent à son service, surtout si à la prière pour les pécheurs il joint la pénitence, Jésus pardonnera au peuple à cause de son serviteur. Mais si l'intercesseur n'est pas son ami, si même peut-être il s'est fait son ennemi, que peut-il espérer? Aussi saint Bernard s'écriait : « Beaucoup de prêtres, mais peu de médiateurs! »

Le prêtre est prédicateur, et c'est par la prédication qu'il attire les âmes à Dieu, leur enseigne les vérités saintes, et les excite à l'amour divin, à la piété, à la fréquentation des sacrements. Par la prédication les apôtres ont changé la face du monde. Le prêtre saint opérera comme eux des merveilles de conversion en prêchant apostoliquement, c'est-à-dire franchement et simplement. Mais si le prédicateur n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, ce n'est pas l'Esprit-Saint, c'est l'homme qui parlera. Il amoindrira les vérités que le monde n'aime pas, il adoucira les commandements qui révoltent les passions, il taira les fins dernières parce qu'un certain public ne veut plus en entendre parler, il se gardera bien de réveiller les consciences en flétrissant les vices, il se servira d'un langage fleuri, incompréhensible pour la moitié de son auditoire. Peut-être essaiera-t-il le langage du cœur, mais l'onction fera défaut : « La langue de l'amour, dit un saint, dans la bouche de celui qui n'aime pas, est une langue étrangère et barbare. » Le prédicateur fera peut-être du bruit, mais ses sermons ne produiront aucun fruit : il y manque la vertu de Dieu.

Le prêtre est le modèle du troupeau. S'il est saint, sa vie est une prédication plus puissante que celle de la parole; ses vertus sont une démonstration vivante du surnaturel. Celui qui le voit ou qui l'entretient pense aussitôt à Jésus-Christ. S'il n'est pas saint, au contraire, ses exemples malédifient, et font mépriser ses enseignements. Au lieu d'entraîner les âmes vers Dieu, il les en éloigne.

Le prêtre est confesseur. S'il est saint, il regardera son office comme le plus utile aux âmes; il remplira consciencieusement son

devoir de père, de juge et de médecin, et sanctifiera ceux qui s'adresseront à lui. Si l'amour de Dieu et des âmes ne le stimule pas, il trouvera la charge de confesseur écrasante et tâchera de s'y soustraire. S'il confesse certaines personnes, aura-t-il le courage d'exiger les dispositions requises pour recevoir validement le sacrement de pénitence, et de prescrire, comme médecin, les remèdes nécessaires?

Enfin le prêtre est pasteur. S'il est saint, il aimera ses brebis, leur donnera une nourriture saine et abondante, soulagera les pauvres, visitera les malades, éloignera du troupeau les loups dévorants, et donnera sa vie, s'il le faut, pour le sauver. Si la sainteté lui manque, il ne sera qu'un mercenaire sans aucun dévouement : trop insouciant pour soigner son troupeau, trop lâche pour le défendre, il le laissera périr sans pitié.

La conclusion qui s'impose, c'est que les ministres de Dieu ne remueront le monde indifférent et impie qu'avec le levier de la sainteté. Mais des saints, armés des moyens dont le prêtre dispose, pourront toujours ébranler les peuples et les jeter aux pieds de Dieu. Saint Alphonse cite cette parole de saint Philippe de Néri : « Donnez-moi dix prêtres véritablement animés de l'esprit de Dieu, et je me charge de convertir le monde entier » ; et il ajoute : « Que n'a pas fait un saint François Xavier en Orient? A lui seul, disent ses historiens, il convertit dix millions d'infidèles. En Europe, que n'ont pas fait un saint Patrice et un saint Vincent Ferrier? Très certainement un prêtre animé de l'esprit de Dieu, quelque médiocre que soit sa science, convertira beaucoup plus d'âmes que n'en convertiront cent prêtres fort instruits, mais sans grand amour pour Dieu. »

La première partie de la *Selva* est ainsi consacrée à dépeindre la vie et les vertus du prêtre, le zèle qui doit l'enflammer, le but qu'il doit poursuivre, et les moyens que Dieu met à sa disposition pour l'atteindre : moyens efficaces, s'il est vraiment saint; trop souvent inféconds, parce qu'il n'est pas suffisamment uni à Jésus-Christ. La seconde partie de l'ouvrage traite spécialement du grand moyen établi par Dieu pour la conversion des âmes et le salut du monde, c'est-à-dire l'œuvre des missions.

Plusieurs fois notre saint est revenu sur cette œuvre qu'il avait tant à cœur. Dans une *Lettre à un évêque sur l'importance des missions*, il montre que le monde a été converti par des missionnaires, et qu'aujourd'hui encore la mission reste le secours providentiel donné par Dieu pour fortifier la foi et réformer les mœurs. Souvent

les paroissiens n'assistent point aux sermons de leurs curés, ou n'en tirent aucun fruit parce qu'ils ne les comprennent pas. « Il en va tout autrement, dit Alphonse, dans les missions. Les prédicateurs sont des prêtres entièrement dévoués à ce genre de ministère. Leurs sermons ne dépassent la portée d'aucune intelligence. Les plus ignorants eux-mêmes y apprennent les mystères de la foi, les préceptes du décalogue, la manière de recevoir avec fruit les sacrements, les moyens de persévérer dans l'amitié de Dieu, en même temps qu'ils se sentent pleins de ferveur pour correspondre à la grâce. Il se fait un grand concours de monde aux missions, parce qu'on y entend des voix nouvelles et parce que les missionnaires parlent d'une manière simple et populaire. De plus, les vérités éternelles les plus propres à toucher le cœur, comme l'importance du salut, la malice du péché, la mort, le jugement, l'enfer, l'éternité, se suivent et s'enchaînent si bien que le pécheur le plus endurci se laisse attendrir. Aussi que d'âmes perdues rompent avec les habitudes mauvaises et les occasions dangereuses, sacrifient leurs projets de vengeance, et réparent leurs injustices ! Combien d'autres, qui ne se confessaient pas ou se confessaient mal depuis de longues années, mettent ordre à leur conscience durant la mission ! » Le saint répond ensuite à toutes les objections que les ennemis de Dieu et des âmes accumulent ordinairement contre ce grand moyen de conversion.

La *Selva* traite des exercices de la mission : exhortations nocturnes pour déterminer les plus récalcitrants à ne pas mépriser l'appel de Dieu, explication et récitation du rosaire, catéchisme aux enfants, instruction aux adultes, grand sermon du soir. A propos du sermon, l'auteur développe toute une rhétorique sur les matériaux qui doivent le composer et sur le style qui lui convient. Les discours pompeux et fleuris étaient son cauchemar. Non seulement il consacre ici de nombreuses pages à les flétrir, mais il écrivit encore sous la forme d'une *Lettre à un religieux de ses amis* tout un traité *sur la prédication apostolique*. Impossible de lire cette lettre sans trembler. Les aligneurs de phrases aussi prétentieuses qu'inintelligibles, qui de gaieté de cœur stérilisent ainsi leur ministère sacré, y sont traités de pervers, de traîtres à Dieu et à sa divine parole, de bourreaux des âmes. Ils y trouveront des textes et des exemples qui font frémir, entre autres le fait suivant. « Un de ces prédicateurs à la mode avait prêché une première fois d'une manière toute mondaine dans la cathédrale de Brescia. A quelque temps de là, rappelé dans cette même ville, il étonna tout le monde par son

évangélique simplicité. Comme on lui demandait la raison de ce changement, il répondit : « J'avais parmi mes amis un prédicateur célèbre dont l'éloquence, semblable à la mienne, était pleine de vanité. A son lit de mort il refusa de se confesser. J'eus beau insister, il se contenta de me regarder fixément sans dire mot. Son supérieur se présenta devant lui avec le saint Sacrement pour l'exhorter à faire son devoir, mais il s'écria sur le ton du désespoir : « Voilà le Dieu dont j'ai trahi la parole! » Trois fois il répéta cette phrase lugubre, et à la troisième fois il ajouta : « Il n'y a plus de miséricorde pour moi. Par un juste châtiment de Dieu, je suis damné! » Il mourut ainsi dans l'impénitence. Voilà pourquoi, dit le narrateur en finissant, j'ai changé ma manière de prêcher. »

Qu'on se figure maintenant, outre les sermons enflammés des missionnaires, les moyens rappelés aux derniers chapitres de la *Selva* pour exciter dans les cœurs l'amour et le repentir : l'acte solennel de contrition après les sermons sur les vérités éternelles, la flagellation que les hommes s'infligeaient en expiation de leurs péchés, l'amende honorable au saint Sacrement, les supplications à Marie, mère de miséricorde, la réconciliation publique des ennemis, les communions générales des différentes classes de la société, les exercices de la vie dévote continués pendant plusieurs jours afin d'assurer la persévérance des convertis, et l'on ne sera plus étonné de la révolution morale que la mission opérait au sein de ce peuple napolitain si impressionnable et, malgré ses défauts, si plein de foi.

Telles étaient les armes que saint Alphonse, d'accord avec la tradition catholique, mettait entre les mains des pasteurs et des missionnaires pour convertir le monde à Jésus-Christ. Ajoutons cependant que, pour assurer le succès, il croyait devoir leur adjoindre, comme troupes auxiliaires, toutes les âmes consacrées à Dieu par la profession religieuse. Le naturalisme moderne traite volontiers les ordres contemplatifs de pieuses inutilités. Ceux qui ne comprennent rien à la communion des saints, et par conséquent à la puissance de la prière d'intercession, se demanderont toujours, sans pouvoir se l'expliquer, pourquoi l'Église a créé les cloîtres et pourquoi des religieuses s'enferment derrière leurs grilles pour mener une vie de prière et de pénitence. Mais notre saint, qui n'avait cessé de méditer sur le plan providentiel de la rédemption, savait combien le prêtre et le missionnaire ont besoin du secours des épouses de Jésus-Christ pour réussir dans leurs travaux. Aussi, s'agissait-il d'une mission difficile ou d'un combat à li-

vrer contre ses ennemis, il se recommandait aux prières des saintes âmes qui passent leur vie aux pieds de Dieu. Pour lui, les rédemptoristines de Scala étaient la seconde branche d'un ordre apostolique. Pendant que les missionnaires combattaient dans la plaine, elles levaient les bras vers le ciel, comme Moïse sur la montagne, et à force de supplications obtenaient la victoire.

C'est dans cette pensée qu'il écrivit la *Vera Sposa*, la *Vraie Épouse* de Jésus-Christ. « Vous devez être utiles à tous, dit-il aux âmes religieuses, spécialement par vos prières. Les épouses de Notre-Seigneur doivent être zélées pour son honneur. N'a-t-il pas dit lui-même à sainte Thérèse : « Maintenant que vous êtes mon épouse, vous devez travailler avec zèle à me glorifier. » Et en effet si l'âme aussi étroitement unie à Jésus ne prend pas à cœur ses intérêts, qui le fera? Or Notre-Seigneur a promis d'exaucer quiconque le prie : recommandez donc à Dieu à l'oraison, à la communion, à la visite, les pauvres pécheurs, les infidèles, les hérétiques, et tous ceux qui vivent sans Dieu.

« C'est Notre-Seigneur lui-même qui vous le demande : « Aide-moi, dit-il un jour à une vénérable religieuse, aide-moi par tes prières à sauver les âmes. » Et à Marie-Madeleine de Pazzi : « Vois, na fille, comme les chrétiens sont entre les mains du démon; si nes élus ne les délivraient par leurs prières, ils deviendraient la roie de ce monstre. » De là cet avis que la sainte donnait à ses re-igieuses : « Mes chères sœurs, Dieu nous a retirées du monde, sans loute par intérêt pour notre âme, mais aussi afin qu'en intercé-ant en faveur des pécheurs, nous apaisions sa colère. Nous aurons rendre compte de la perdition de beaucoup d'âmes si nous omet-ons de les recommander à Dieu. » Aussi cette grande sainte ne lais-ait-elle passer une seule heure de la journée sans prier pour les écheurs. Une autre servante du Seigneur fit pendant quarante ns de rudes pénitences et les appliqua toutes au salut des âmes rivées de la divine grâce. Oh! combien de pécheurs doivent leur onversion moins aux sermons des prédicateurs qu'aux prières d'une ainte religieuse! Il fut révélé à un célèbre orateur que les conversions pérées par lui n'étaient nullement dues à son éloquence, mais ux prières du frère qui le servait. Priez donc pour les pécheurs, ais aussi pour les prêtres, afin qu'ils travaillent avec un véritable èle au salut des âmes [1]. »

Mais si les âmes religieuses sont puissantes auprès de Notre-Sei-

1. *Vera Sposa*, cap. XII, § 3.

gneur, c'est à condition qu'elles seront ses vraies épouses, *vera sponsæ*. Aussi, comme il l'a fait pour les prêtres, Alphonse trace-t-il aux religieuses la longue série de leurs devoirs. Au dix-huitième siècle, de nombreux abus s'étaient introduits dans les couvents. L'esprit mauvais soufflait partout le relâchement, la tiédeur, la mondanité. Le saint prêcha la sainteté, les vertus à pratiquer, et les moyens à employer pour déraciner les abus. « Cet ouvrage, écrit avec autant de force que d'onction, renferme, dit avec raison un traducteur allemand, la quintessence de la théologie ascétique et l'exposé pratique de toutes les vertus religieuses. Je ne crains pas d'affirmer qu'on y trouve en substance tout ce qu'ont écrit sur la spiritualité les anciens et les modernes. Il résume une multitude de livres et tout ce que notre saint auteur a développé plus longuement dans ses divers autres écrits sur les mêmes matières. »

Voilà, croyons-nous, la méthode enseignée par Notre-Seigneur, par ses apôtres, par les saints de tous les siècles, pour répandre la foi, réformer les mœurs, et soumettre le monde à Jésus-Christ. Pourquoi ne serait-elle pas la méthode de l'avenir?

Les peuples, dit-on, s'éloignent de l'Église. — N'est-ce pas précisément parce que la vieille méthode n'est plus suffisamment employée? N'est-ce pas parce que le prêtre est moins prêtre, moins surnaturel, moins uni à Dieu, que son ministère est moins fructueux? La prédication produit moins de fruit! Mais n'a-t-on pas depuis plusieurs siècles trop abandonné la prédication apostolique, la seule qui instruise et vivifie? Pourquoi en effet le concile du Vatican s'est-il proposé d'examiner comment on ramènerait la prédication à la simplicité évangélique? Pourquoi, dans ces derniers temps, l'Église a-t-elle traité cette question de vie ou de mort pour une infinité d'âmes? N'est-il pas vrai que, s'ils étudient les prolégomènes de la Bible, peu de prêtres passent du vestibule dans le temple et se pénètrent de la vraie parole de Dieu pour la transmettre ensuite au peuple? Ne peut-on pas dire que si nous étions dans toute la force du terme pasteurs et missionnaires, si les vierges du cloître plaidaient avec plus de zèle et de ferveur la cause des pécheurs, le monde ne resterait pas longtemps dans l'abîme de fange où il est plongé? Et si cela est vrai, il faudrait convenir que nous perdons notre influence, non pas parce que nous sommes trop prêtres, mais parce que nous ne le sommes pas assez.

Quant au prêtre de l'avenir, s'il espère convertir le peuple et le ramener à l'Église en arborant le drapeau libéral, démocratique et social de la Révolution, qu'il veuille bien réfléchir. Les moyens

humains, fussent-ils bons, ne suffisent pas pour changer un cœur et y faire entrer l'amour de Dieu. Ensuite les principes de la Révolution sont essentiellement opposés aux principes de l'Évangile. C'est la Révolution qui a vidé les églises, ce n'est pas elle qui les remplira ; c'est elle qui a opposé les droits de l'homme aux droits de Dieu, et cet antagonisme est irréductible comme la lutte du bien et du mal.

Du reste, il ne faut pas croire que le prêtre de l'avenir soit une création du temps présent. Saint Alphonse le connaissait il y a un siècle et demi. Vers l'époque de son histoire où nous sommes arrivés, parut un ouvrage français intitulé *De la Prédication*. L'auteur, un prêtre d'imagination, prétendait que la prédication de Jésus-Christ, des apôtres, des saints, n'avait eu aucune efficacité pour réformer les mœurs et que, par conséquent, il fallait chercher un autre moyen pour tirer le monde du bourbier où il patauge. « Les prédicateurs, disait-il, ne parlent que de biens et de maux éternels. Mais ces biens et ces maux, réservés pour l'avenir, nous ne les voyons pas. Voilà pourquoi ils ne font que peu ou point d'impression sur les hommes. » Il concluait que le gouvernement civil, avec de bonnes lois, des châtiments pour les vicieux et des récompenses pour les vertueux, obtiendrait bien vite des résultats que la prédication n'a jamais pu obtenir.

Notre saint, toujours sur la brèche, répondit à cet auteur que toutes les forces humaines s'uniraient en vain pour extirper les vices du cœur. Le monde avec ses promesses pourra faire des pharisiens, des sépulcres blanchis, mais jamais des hommes vertueux. Dieu seul par sa grâce peut transformer l'homme déchu. Et comme cet utopiste attendait toutes ces merveilles non d'un gouvernement quelconque, mais seulement d'un gouvernement démocratique, Alphonse lui dit qu'il ne voulait en rien s'occuper du pouvoir civil, mais que, dans l'espèce, jamais les hommes sages n'avaient regardé cette forme de gouvernement comme la plus propre à maintenir la bonne harmonie dans la société.

Arrivant alors à la thèse antichrétienne sur la prédication, le saint distingue. « Si vous parlez, dit-il, de la prédication mondaine, vous avez raison, et nous sommes d'accord. Les prédicateurs qui cherchent leur propre gloire et non celle de Dieu, ne sont pas seulement inutiles, ils sont nuisibles aux auditeurs parce qu'ils les ennuient et les dégoûtent de la parole de Dieu. Pour moi, je déclare que si la divine parole n'était pas altérée, si on la prêchait dans toute sa pureté et sa simplicité, tout le monde deviendrait

saint. Quel terrible compte rendront à Dieu ces prêtres qui profanent la parole de Dieu, la mettent hors de la portée du peuple, et perdent ainsi les âmes qu'ils auraient dû sauver!

« Si vous parlez de cette sorte de prédication, je vous l'abandonne; mais si vous attaquez la prédication en général comme incapable de réformer les mœurs, je déclare que votre thèse est non seulement fausse, mais scandaleuse et impie, attendu qu'elle va directement contre les saintes Écritures. Les auteurs sacrés ne cessent d'affirmer que les bonnes mœurs s'établissent et se maintiennent, comme la foi, par la prédication. »

Alphonse montre ensuite par l'histoire comment les nations se sont converties malgré les persécutions, et il ajoute : « Les apôtres eurent donc la joie de voir les gentils non seulement mépriser et fouler aux pieds toutes les fausses divinités, mais encore extirper les vices enracinés dans les cœurs depuis tant de siècles, quitter les coupables plaisirs, renoncer aux richesses et aux honneurs du monde pour embrasser les souffrances, la pauvreté, la persécution, l'exil, les tortures, et la mort. »

Concluons. Sans méconnaître l'influence des pouvoirs humains sur l'état moral et religieux des peuples, et tout en demandant à Dieu qu'il les dispose à protéger l'Église, comme c'est leur devoir, n'oublions pas que Jésus seul est le sauveur, et qu'*il s'est plu,* dit saint Paul, *à sauver le monde par la folie de la prédication.* Si les ministres de Dieu, remplis de l'Esprit-Saint comme les apôtres, prêchent comme eux *Jésus crucifié,* bien qu'il soit aujourd'hui encore *scandale pour les juifs et folie pour les gentils,* ils pourront répéter avec eux : *La parole de Dieu,* semée par nous, *fructifie dans le monde entier : In mundo est et fructificat.*

CHAPITRE XVIII

LE RECTEUR MAJEUR

1756-1762

Sollicitude paternelle du saint à l'égard de ses sujets. — Défense des postulants persécutés. — Une singulière apparition. — Douceur et fermeté. — Gouvernement des frères servants. — Réprimande méritée. — Direction des novices. — Le père et les enfants. — Soin de l'âme et du corps. — Lettre sur la persévérance.

Avant de terminer cette période de la vie d'Alphonse, il convient de jeter un coup d'œil sur le caractère particulier de son gouvernement comme supérieur général de la congrégation. On se demandera peut-être comment le saint, occupé à prêcher des missions et des retraites, à lutter continuellement avec les ministres du roi pour l'existence même de son institut, à composer toutes sortes d'ouvrages de morale et d'ascétisme, pouvait remplir sa charge de supérieur. Mais on va voir que tout ce travail de composition n'était pour lui qu'un simple accessoire. Sa grande préoccupation, c'était la direction de sa famille spirituelle, comme il l'affirme dans une circulaire du 13 août 1758.

« Écrivez-moi librement, dit-il à ses sujets, et toutes les fois que vous en avez le désir. Surtout ne craignez pas de m'être à charge ou de retarder l'impression de mes ouvrages. Comme supérieur, je suis obligé d'écouter le plus humble de nos frères et de lire ses lettres, mais rien ne m'oblige à imprimer. Je ne puis m'occuper de composition qu'après avoir lu attentivement toutes les lettres qui me sont envoyées et y avoir répondu. Si l'un de vous, malgré ce que je viens de dire, néglige de me parler ou de m'écrire quand il s'agit de son intérêt ou des intérêts de la congrégation, je lui en fais un cas de conscience, et je lui en demanderai compte au jour du jugement. Je déclare que, sur ce point, si je devais mourir à l'instant même, ma conscience ne me ferait aucun reproche. Quand

un sujet m'entretient de vive voix ou par lettre de choses qui le concernent ou intéressent la congrégation, je quitte tout sur le champ. Si je ne réponds pas de ma propre main, c'est que souvent, depuis ma dernière maladie, mes maux de tête m'empêchent d'écrire. Quand le sujet désire n'être pas connu, j'ai soin de ne pas le nommer à celui qui écrit sous ma dictée, et je fais moi-même l'adresse; et s'il en est besoin, je m'efforce d'écrire la lettre de ma propre main, au moins petit à petit. » — On reconnaît, à ces détails, un père préoccupé avant tout du soin de ses enfants.

Cette sollicitude paternelle, toujours si vive en lui, s'accrut avec le nombre des sujets qui, dans ses dernières années, prit des proportions considérables. Lors du chapitre de 1755, la congrégation comptait soixante profès parmi les choristes : elle en comptait quatre-vingt-dix en 1762, malgré les décès, les défections et les expulsions. En moyenne, Dieu envoyait chaque année au saint fondateur dix ou douze postulants pour remplir les vides du noviciat. Au nombre des nouveaux venus de cette époque se rangent des hommes de valeur, de vaillants missionnaires, de sages supérieurs, tels que les Nigro, les Paravento, les Criscuoli, les Costanza, les Lacerra, les Apicella, qui vécurent trente ans avec le serviteur de Dieu, admirèrent son zèle, ses vertus, les miracles opérés par son intercession, et dont plusieurs furent témoins au procès de sa béatification. A côté de ces hommes de Dieu, dont la plupart verront l'aurore du siècle suivant, s'épanouirent des âmes choisies : les Gisone, les Cancer, les Gaudioso, les Minervino, les Morza, les Vincent Buonopane, et tant d'autres fleurs de sainteté que Dieu ravit prématurément à la congrégation pour en orner son paradis.

De ces nombreux novices, attirés les uns par la renommée des vertus d'Alphonse, les autres par la grâce d'une mission, ceux-ci par l'influence d'un condisciple, ceux-là par un appel puissant de l'Esprit-Saint, beaucoup durent, pour suivre leur vocation, triompher des plus grands obstacles et même s'enfuir de la maison paternelle. Dans ce cas, les parents allaient parfois jusqu'à recourir à l'autorité des évêques et même à celle du souverain pour obliger leurs enfants à quitter le couvent. Or un premier trait du gouvernement d'Alphonse, c'était l'invincible fermeté avec laquelle il disputait aux parents et aux puissants les jeunes gens qui se donnaient à lui et imploraient sa protection. Il croyait qu'aucun homme sur terre n'a le droit de contrarier les desseins de Dieu sur les âmes, ni de forcer les âmes à dévier du chemin que la Providence leur a tracé pour arriver au salut éternel. A toutes les épo-

ques il eut à combattre au sujet des vocations, mais surtout durant la période que nous décrivons.

En 1757 se présenta au noviciat le jeune Nicolas Mansione. Né en 1741, de parents pieux, Nicolas avait été élevé saintement. « Tout jeune encore, disait-il, je servais plusieurs messes chaque jour, et je jeûnais trois fois la semaine, comme c'était l'usage à la maison. » Très studieux, l'enfant surpassa bientôt tous ses condisciples et manifesta le désir d'embrasser l'état ecclésiastique. A seize ans, il se sentit appelé à la vie religieuse, mais son père, sa mère et ses trois sœurs ne prétendaient en aucune manière se séparer de lui. Il profita d'une absence de son père pour effectuer son dessein. Un jour il déclara nettement qu'il allait à Pagani solliciter son admission dans l'institut. Aussitôt éclatèrent les cris et les lamentations. Sa mère le retint par un bras, ses sœurs s'attachèrent à ses vêtements, si bien que le jeune homme, exaspéré, hors de lui, saisit un couteau sur la table et le brandit en l'air comme s'il eût voulu frapper. S'étant ainsi arraché de leurs mains, il s'enfuit, mais ses sœurs le suivirent bien loin en sanglotant et en l'appelant par son nom. Il s'élança sur une voiture, mais le cocher, témoin de cette scène, le supplia aussi de rebrousser chemin par pitié pour sa mère et ses sœurs. *Celui qui ne veut pas laisser pour moi son père, sa mère et ses sœurs, n'est pas digne de moi,* pensait Mansione, et cette parole du Maître soutint son courage. A Pagani une nouvelle épreuve l'attendait. Alphonse se trouvait à Naples. Après avoir examiné le jeune homme, les consulteurs lui déclarèrent qu'étant fils unique, peu avancé dans les études, en guerre avec toute sa famille, ils n'osaient le recevoir. Toutefois ils lui conseillaient d'attendre le retour du recteur majeur. Alphonse revint quelques jours après, examina le postulant à son tour, et lui dit : « Je te reçois : la Madone te veut dans la congrégation. » Nicolas Mansione entra au noviciat le 29 juin 1757, et mourut à Nocera le 13 décembre 1823, après avoir passé quatre-vingt-deux ans sur la terre, dont soixante-six dans l'institut. La Vierge Marie avait éclairé le saint fondateur sur l'avenir de ce jeune homme qui devait être l'un de ses successeurs dans le gouvernement général de la congrégation.

En 1753 arrivait à Pagani un jeune séminariste du diocèse de Muro, nommé François de Paule. Cousin des Blasucci, il avait connu par eux la congrégation et sollicitait son admission avec toute l'ardeur de ses dix-huit ans. Des faits saisissants attestaient sa vocation, en sorte qu'Alphonse le reçut sans hésiter, mais des obstacles

en apparence insurmontables retardèrent son entrée au noviciat. Non seulement ses parents s'y opposaient, mais l'évêque de Muro, qui voyait en François de Paule l'honneur de son séminaire, prit fait et cause pour les parents et déclara que, si le jeune homme quittait le diocèse, jamais il ne consentirait à l'ordonner. De là grand embarras pour notre saint, car s'il acceptait le postulant, il se mettait sur les bras un religieux à qui les portes du sacerdoce resteraient toujours fermées, et de plus il encourait la disgrâce de l'évêque et fermait lui-même à ses missionnaires l'entrée d'un diocèse où les âmes réclamaient leur secours. D'un autre côté, pouvait-il abandonner un jeune homme qui le suppliait d'avoir pitié de lui? « François de Paule, écrivait-il en 1755, ne me laisse pas de repos avec ses lettres. Il me fait vraiment compassion. S'il quittait de lui-même la maison paternelle et venait me trouver ici, je ne le renverrais pas, mais je n'ose lui écrire dans ce sens, car mes lettres pourraient être mal interprétées. » Après deux ans de luttes, François s'enfuit du séminaire et se réfugia à Ciorani. L'évêque menaça de recourir au roi. Alphonse le prévint, courut à Naples, et disposa le ministère en sa faveur, si bien que le jeune homme entra au noviciat, et, après un an d'épreuve, fit profession. L'évêque ne se tint pas pour battu : il déclara qu'il refuserait absolument les lettres dimissoriales sans lesquelles son diocésain ne pouvait être ordonné. Cependant des amis du saint fondateur adoucirent le prélat, qui revint sur sa décision, mais en exigeant la promesse qu'aucun de ses sujets ne serait désormais admis dans l'institut sans son consentement. Alphonse le promit, persuadé que l'évêque, pour faire oublier cet abus de pouvoir, s'empresserait d'envoyer au couvent les postulants futurs, ce qui arriva en effet.

A la même époque, Alphonse soutenait une lutte semblable en faveur d'un jeune homme de Cava, Louis Capuano, qui, lui aussi, désespérant d'amener ses parents à reconnaître sa vocation, s'était enfui à Ciorani. Comme le père menaçait de demander main forte à l'autorité civile, Alphonse écrivit au postulant : « Courage, mon cher frère; puisque le diable fait tant de fracas, on vous enverra sans doute, par ordre du roi, dans un monastère quelconque pour éprouver votre constance; mais recommandez-vous à la Madone, et ne craignez rien. Vos parents viendront vous y tenter; les religieux eux-mêmes rempliront peut-être près de vous l'office du démon, en vous représentant que vous allez causer la perdition de vos parents. Méprisez ces scrupules; si vos parents veulent se

erdre, ce sera leur faute. Vous ne pouvez pas, pour leur plaire, enoncer à votre vocation et mettre en péril votre salut éternel. » es parents renoncèrent à la violence pour employer la séduction : J'apprends, écrit Alphonse, que votre père et votre mère viendront à Ciorani vous tenter par leurs tendresses et leurs caresses; oyez sur vos gardes, ce sera le dernier assaut. » Ainsi fortifié conre l'ennemi, ce jeune homme de seize ans resta inébranlable, prit habit de l'institut le 14 juillet 1756, et devint un des grands ıissionnaires de la congrégation.

Plus opiniâtre que les parents de Capuano, un certain scribe des ribunaux de Naples ne se borna point à de vaines menaces. Son eveu, Constantin Santorelli, qu'il avait fait étudier chez les jésuites, e distingua dans tous ses cours, lettres, sciences, philosophie, par a maturité de son jugement, son mépris des plaisirs mondains, et urtout sa profonde piété. A dix-huit ans, ravi des merveilles que es pères de l'institut opéraient dans une mission, il résolut de 'adjoindre à eux. Son oncle s'opposait ouvertement à son dessein. ur l'avis de son confesseur, le jeune homme en différa quelque emps l'exécution. Un jour qu'il exprimait à l'un des pères son arent désir d'entrer au noviciat : « Mon fils, lui dit son interlocueur, réfléchissez sérieusement. Cet institut est bien jeune et bien auvre. On y travaille beaucoup et on y souffre encore plus. C'est n lourd fardeau que vous allez mettre sur vos épaules. — Mon ère, répondit l'intrépide jeune homme, c'est justement pour cela ue je l'ai choisi. Si le fardeau est lourd, Dieu me fera la grâce de e porter. » Son directeur spirituel lui dit enfin qu'il avait assez atienté, et qu'il pouvait traiter de sa vocation avec le père Margotta. Ce dernier conduisit le postulant à Nocera, où, après l'avoir examiné, Alphonse l'admit au noviciat. L'oncle irrité rédigea ın recours au roi, qui décida l'internement du jeune homme dans e couvent des minimes de Nocera, où l'on procèderait, sans violenter sa conscience, à l'examen de sa vocation. Son oncle, ses frères, ses amis, ne manquèrent pas d'accourir pour faire le siège de sa volonté: mais, soutenu par les conseils et les prières d'Alphonse, Santorelli demeura invincible. L'évêque de Nocera, chargé de faire un rapport au roi, ne put que vanter l'inébranlable fermeté du jeune homme et applaudir à sa résolution. Avec l'autorisation du monarque, Santorelli rentra au noviciat, fit profession en 1759, et devint un des sujets distingués de la congrégation.

A l'occasion de ces luttes en faveur des vocations, eut lieu, vers e même temps, un fait des plus étranges. En l'année 1757 étu-

diaient au séminaire d'Avellino les deux frères Fabius et Vincent Buonopane, aussi remarquables par leurs talents que par leur piété. Fabius avait dix-sept ans, Vincent n'en avait que quatorze. appartenaient à une noble et riche famille, très honorée dans pays. Leur mère était morte deux ans après la naissance de Vin-cent, mais leur père, Pascal Buonopane, s'étant remarié, avait eu de sa seconde femme un grand nombre d'enfants. Or, après une mission à laquelle ils assistèrent, Fabius et Vincent, qui s'aimaient beaucoup, se décidèrent tous deux, sans se communiquer leurs pensées, à entrer dans la congrégation. Pendant les vacances, Fabius ayant obtenu de son père la permission d'aller faire une retraite à Caposele, dit à son jeune frère en l'embrassant : « Je m'en vais, mais pour entrer au noviciat. — J'irai t'y rejoindre, » lui répondit Vincent. En effet, Fabius sollicita son admission et fut envoyé par Alphonse au noviciat de Ciorani. Vincent rentra au séminaire d'Avellino, où il se distingua entre tous par une piété et une pureté véritablement angéliques.

Pascal Buonopane, très hostile à la vocation de Fabius, l'avait cependant laissé goûter du noviciat, persuadé qu'il en fuirait bien vite les épreuves et les rigueurs. Mais voilà que le bruit se répand dans le pays que Fabius crache le sang et se meurt de consomption. Vite le pauvre père dépêche à Ciorani Vincent et son professeur pour lui ramener le malade. C'était une fausse alerte. Fabius se portait très bien et n'avait nulle envie de quitter le noviciat. Autre désappointement pour le professeur : au moment de partir, Vincent déclara que, lui aussi, voulait rester à Ciorani comme novice, mais les pères refusèrent de le recevoir, au moins pour le moment, afin de ne pas exaspérer Pascal Buonopane.

Ils avaient bien raison, car en apprenant que Fabius restait au couvent et que Vincent voulait l'y rejoindre, le pauvre père entra dans une violente colère. Il renvoya Vincent au séminaire, protestant que jamais il ne consentirait à son entrée en religion. Quant à Fabius, il résolut d'employer le moyen suprême pour l'empêcher de prononcer ses vœux, c'est-à-dire de recourir au roi; et afin d'agir plus efficacement sur le conseil, il s'entendit avec le baron Sarnelli, dont il connaissait l'animosité contre les pères de Ciorani.

Il en était là lorsque, le vendredi 17 novembre 1758, aux premières lueurs du jour, étant assis sur son lit, il aperçut dans sa chambre un inconnu portant le costume des missionnaires du Très-Saint-Rédempteur. A peine eut-il levé les yeux sur lui qu'il en-

tendit sortir de sa bouche ce sévère avertissement : « Cessez de pousser votre fils Fabius à sortir du noviciat; de même, ne vous opposez plus à la vocation de votre fils Vincent, car c'est Dieu qui l'appelle à la congrégation pour en faire un saint. Le Seigneur vous éprouvera prochainement dans vos autres enfants, mais résignez-vous à sa sainte volonté; il vous donnera d'autres fils pour remplacer ceux qu'il vous demande. » Ces paroles prononcées d'une voix claire et distincte, l'inconnu disparut. Pascal, abasourdi, se demandait s'il veillait ou s'il rêvait, s'il avait vu un être réel ou un fantôme créé par son imagination; mais il ne tarda pas à être fixé sur ce point. Quelques heures après l'apparition, un de ses fils, âgé de cinq ans, tomba dans une chaudière d'eau bouillante et ne survécut pas vingt-quatre heures à cet accident. N'était-ce pas l'épreuve annoncée par le mystérieux visiteur? Dès ce moment, Pascal cessa de contrarier la vocation de ses fils. Il ne fut plus question de recourir au roi, et le baron Sarnelli du rentrer dans ses cartons la requête insidieuse qui servait si bien ses rancunes. Fabius prononça ses vœux de religion le 25 décembre 1758. La maison de Buonopane devint l'hôtellerie charitable des compagnons d'Alphonse, quand la nuit les surprenait dans leurs courses apostoliques. Toujours Pascal se faisait une fête de leur préparer le vivre et le couvert. Toutefois il lui en coûtait trop de se séparer de son petit Vincent, son idole, son ange, le portrait de celle qu'il avait perdue. Il se disait que, faible de complexion comme sa mère, l'enfant ne pourrait jamais supporter le régime austère du couvent. Il le tint ainsi trois années encore au séminaire d'Avellino, où Vincent fit d'admirables progrès dans la vertu et s'affermit de plus en plus dans la volonté de se donner tout à Dieu Mais comment triompher de l'amour paternel et de ses résistances? Fabius exposait un jour à Alphonse les difficultés que rencontrait son frère pour répondre à l'appel de Dieu : « Nous sommes tous des fugitifs, répondit le saint; le pauvre enfant devra sans doute faire comme nous tous, c'est-à-dire se sauver de la maison paternelle. » Mais Dieu en disposa autrement. Un soir Vincent, retiré dans sa chambre qu'il avait transformée en oratoire, priait avec ferveur devant son crucifix. Il demandait à Dieu de toucher le cœur de son père, puis, s'armant d'une grosse corde, il commença à se flageller sans pitié. Comme la chambre se trouvait dans la partie la plus reculée de la maison, il ne pouvait être entendu; mais Dieu voulut qu'à ce moment-là même Pascal se rendît dans le quartier. Le bruit de la discipline ayant attiré son attention, il

ouvrit la porte, et il vit son fils cinglant d'une grêle de cou sa chair innocente. Sans dire mot il s'éloigna en pleurant et - murmurant : « Va, mon fils, où Dieu t'appelle ! » A quelque tem de là, une caravane de missionnaires, en route pour la Pouil s'arrêta chez Pascal pour y passer la nuit. Le lendemain, au dép des pères, Pascal dit au supérieur : « Prenez avec vous mon V cent, et conduisez-le au noviciat d'Iliceto. »

Ainsi se termina la lutte. Vincent prit l'habit du Très-Saint- dempteur le 25 décembre 1761, et devint un saint, selon que vait prédit l'apparition. Du reste, la prophétie se vérifia de poin en point. Pascal eut encore trois fils, dont l'un entra aussi dans la congrégation. Quant à l'identité du personnage mystérieux qui lui avait ainsi révélé l'avenir, Pascal ne la connut que sept ans après. En 1768, accompagné de Fabius, il conduisait un de ses fils au séminaire de Nole. Il lui prit envie de pousser une pointe jusqu'à Arienzo pour y faire la connaissance d'Alphonse, qu'il n'avait jamais vu. Le saint fondateur, alors évêque de Sainte-Agathe, habitait Arienzo. Pascal s'entretint longtemps avec le serviteur de Dieu et se recommanda vivement à ses prières. Or on remarqua que, pendant tout son séjour dans le palais épiscopal, il se montra, contrairement à son habitude, taciturne et pensif. On le voyait souvent absorbé en lui-même et les yeux pleins de larmes. Et comme on lui demandait la raison de son émotion, il répondit : « Comment en serait-il autrement !... En voyant les traits de l'évêque j'ai reconnu celui qui m'apparut le 17 novembre 1758. » Toutes les particularités de l'apparition d'Alphonse à Pascal Buonopane ont été racontées bien des fois par Pascal lui-même à ses confidents, et par le père Fabius, en 1788, au procès de béatification [1].

On voit par ces exemples avec quelle sainte ténacité Alphonse revendiquait les enfants que Dieu destinait à sa famille, et, pour le dire en passant, avec quelle énergie Dieu lui-même tient aux vocations qu'il a déterminées, puisqu'il emploie tous les moyens, y compris le miracle, pour arriver à les fixer; d'où il est facile de conclure combien sont coupables les parents qui, par des vues purement humaines ou par une aveugle tendresse, s'opposent aux desseins du ciel sur leurs fils ou leurs filles.

En constituant cette famille spirituelle, le saint fondateur n'avait d'autre intention que de sanctifier ceux qui se donnaient à lui, afin de travailler par eux à la sanctification du monde. Il voulait que

1. *Summ.*, page 692. Fabius Buonopane assista à la bienheureuse mort d'Alphonse et mourut lui-même, en 1796, de la mort des justes.

ses enfants fussent des saints, mais il le voulait avec cette persévérante énergie qui est le fruit de l'amour véritable. Nul n'a pu répéter plus sincèrement que lui ce mot de l'Apôtre : *Mes petits enfants, je vous porte dans mon cœur, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous,* le Christ de ses méditations, le Christ des douze vertus constituant sa règle, de la pauvreté poussée jusqu'au dénûment, de l'humilité jusqu'à l'abjection, de l'obéissance jusqu'au sacrifice complet de la volonté propre, de la mortification jusqu'au crucifiement du corps et des sens, et par-dessus tout de l'observance régulière jusqu'à la réalisation du mot de Jésus : *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.* Cette sainteté, but suprême de la vie religieuse, il la voulait pour les siens et en imposait la pratique avec douceur mais avec fermeté.

Ceux qui ont vécu avec lui s'accordent tous à le représenter comme un père plein de bonté et d'affabilité. C'était là le fond de son caractère, et, comme il le dit lui-même, s'il était naturellement porté à excéder, c'était plutôt en condescendance qu'en sévérité. Cette bonté se reflétait sur sa figure. « Dans sa physionomie toujours calme, dans ses traits empreints de sérénité, il y avait, ainsi que l'exprime Villani, comme un air de paradis qui impressionnait vivement les âmes et les attirait à lui. » Villani s'étonne même qu'avec cette bonté de cœur, ce caractère plein de douceur et de suavité, ces rapports toujours dignes et toujours agréables, le serviteur de Dieu n'ait jamais conçu d'affection particulière pour qui que ce fût, et que personne au monde ne se soit attaché à lui d'une manière naturelle [1]. C'est que les saints, transfigurés par la charité, aiment divinement comme Jésus lui-même, et se font tout à tous pour attirer les âmes, non à eux, mais à Dieu seul; et, d'un autre côté, devant un saint les âmes éprouvent, non une affection naturelle, mais ce sentiment supérieur qu'on appelle la vénération.

Alphonse n'avait donc aucun effort à faire pour gouverner avec douceur, mais jamais cette douceur ne dégénérait en faiblesse. Ne connaissant ni sympathies ni antipathies, il ne voyait dans ses sujets que des âmes à sanctifier. Chargé de les diriger dans le droit chemin, il ne pactisait ni avec les fautes ni avec les défauts. Il excitait les uns, reprenait les autres, punissait les récalcitrants, et chassait les incorrigibles afin d'empêcher la contagion de l'exemple. Il agissait de la sorte avec tous les membres de l'institut, frères

1. Déposition de Villani, *Summar.*, page 381.

servants, novices, étudiants, missionnaires, ainsi que le prouvent surabondamment les documents et mémoires de cette époque.

Les frères servants avaient part à sa sollicitude comme les religieux choristes. Il ne négligeait aucun moyen de procurer leur avancement spirituel. « Ils sont des marins, disait-il, qui se fatiguent à ramer pendant que le pilote travaille avec d'autres dans l'intérieur du vaisseau. S'ils nous aident dans le temporel, il est juste que nous les secourions dans le spirituel. » Il établit qu'ils seraient nourris et traités comme les pères. D'après sa règle, ils devaient assister à l'oraison du matin et du soir ainsi qu'à l'examen, réciter chaque jour le chapelet, faire la visite au saint Sacrement et la lecture spirituelle, communier trois fois la semaine, et faire, outre la retraite du mois, trois jours de retraite à tous les Quatre-Temps. On ne les admettait à la profession qu'après deux noviciats, de six mois chacun, séparés par un temps plus ou moins long de probation. Alphonse exigeait d'eux, comme vertus propres de leur état, l'humilité, l'obéissance, l'amour du travail. Il ne tolérait pas l'orgueil dans un missionnaire, mais il le regardait comme une monstruosité dans un frère servant. « Humiliez ce frère, écrivait-il au père Margotta, et dites-lui que, s'il ne s'anéantit pas, il sera chassé, comme un autre Lucifer, de la maison de Dieu. » Un autre frère laïque se montrait plus fort en horlogerie qu'en obéissance : « Envoyez-le-moi, écrit-il au père Cajone, et, s'il ne change pas de conduite, il ira exercer son métier où il voudra. Nous n'avons pas besoin d'horlogers habiles, mais de frères édifiants. »

Le frère François Tartiglione avait vécu depuis longtemps dans la congrégation en marchant sur les traces des Vitus et des Gérard. C'était l'homme dévoué par excellence. Alphonse l'avait envoyé à Rome avec le père Villani, et le prenait presque toujours avec lui pendant son séjour à Naples. Mais il arriva que, dans un mouvement de colère, François s'emporta jusqu'à lancer à la tête d'un confrère l'objet qu'il tenait en main. Instruit de cette brutalité, Alphonse l'exclut de la congrégation; mais les pères de Ciorani, où se trouvait le frère François, l'ayant supplié de revenir sur sa décision en considération du mérite et du profond repentir de cet excellent frère, il écrivit au père recteur : « Le frère François ne mérite pas de compassion, mais parce qu'il a longtemps servi la congrégation et qu'il s'humilie de sa faute, je veux bien le garder, à la condition toutefois qu'il acceptera une pénitence longue et sévère. Otez-lui la soutane et qu'il revête l'habit séculier. Sa condition sera celle d'un postulant ordinaire. Consigné au noviciat, il y prendra ses repas et

n'assistera point aux récréations communes. Quant à son âme, ayez-en grand soin, et permettez-lui la communion une fois la semaine[1]. » Le bon frère se soumit humblement à cette dure expiation et n'obtint de renouveler ses vœux qu'après une année révolue. Dès lors Alphonse le traita avec sa bonté ordinaire, l'envoya à Naples comme compagnon du père procureur Margotta, et c'est lui qu'il chargea de veiller sur sa mère mourante, alors qu'il dut la quitter pour prêcher la mission de Bénévent.

Au commencement de janvier 1756, poussés par des frères carmes, qui avaient obtenu de ne plus laver la vaisselle, et par des frères dominicains, qui avaient bataillé pour gagner je ne sais quel autre privilège, les frères d'Iliceto prétendirent faire aussi leur petite révolution. En qualité de profès, ils voulaient marcher avant les novices choristes, faire la sieste en hiver comme en été, bien que le repos de la nuit soit suffisant quand les journées sont courtes; vaquer, comme les pères, aux exercices ordinaires de l'après-midi et ne plus les remettre après les travaux de la journée; enfin ne plus laver la vaisselle. On s'imagine facilement quel dut être l'état d'esprit d'Alphonse, l'humble et l'anéanti, en lisant ces prétentions aussi ridicules qu'orgueilleuses : « Je viens d'apprendre les belles prouesses de vos frères, écrivit-il au père Tannoia, recteur d'Iliceto; les organisateurs du complot mériteraient tous d'être chassés, mais je leur pardonne pour cette fois à cause de leur repentir. » Il renvoya cependant un novice qui avait trempé dans cette affaire et remit au noviciat le principal meneur; puis il leur adressa cette lettre où respire, en même temps que la bonté, une juste sévérité :

« Dieu sait, mes frères, avec quel chagrin j'ai appris vos nombreuses fautes, fautes d'orgueil, ce qui m'afflige davantage encore puisque l'humilité doit être la vertu propre des frères servants. Je vous pardonne pour cette fois, du moins en général; mais à l'avenir ne m'obligez pas, je vous prie, à vous infliger un châtiment qui pourrait entraîner votre perte éternelle. Une fois chassés de la congrégation, je ne sais ce que vous deviendriez, et il faudrait trembler pour votre salut. Et ne pensez pas m'effrayer en disant : « Nous partirons. » Je renvoie chaque jour une foule de postulants, et d'ailleurs, quand vous partiriez tous, le surplus des autres maisons suffirait abondamment à la maison d'Iliceto. Donc que je n'entende plus cette parole : « Nous partirons. » Il ne m'en faudrait pas plus pour me forcer à vous congédier.

1. Au P. Rossi, 10 mai 1752.

« Nous voici en hiver. Vous ferez donc le soir les actes communs de l'après-midi : vous en avez le temps, puisque vous n'avez pas à étudier comme les choristes. Comme les journées sont courtes, le repos de l'après-midi ne vous est pas nécessaire. Dites-moi, si vous étiez restés dans vos familles, auriez-vous passé votre après-midi à dormir ou à faire oraison? On sera du reste condescendant pour ceux d'entre vous qui, fatigués ou infirmes, ont besoin de repos. Quant à la place que vous devez occuper, ce sera toujours la dernière, après les pères, les étudiants et les novices. N'est-ce pas une honte de voir des frères servants aspirer à la préséance? L'office propre des frères est de servir et de travailler des mains, tandis que celui des pères est d'étudier et de prêcher; c'est donc à vous de servir à table et de laver la vaisselle. Si parfois, je dis *parfois*, on confie cet office aux choristes, c'est uniquement pour leur faire pratiquer l'humilité.

« Ne me causez donc plus de peine. Je vous aime comme des frères, mais je veux vous voir saints. Si vous ne travaillez pas à le devenir, pourquoi êtes-vous entrés dans la congrégation? Or sans l'humilité, l'obéissance, la patience dans les souffrances, que devient la sainteté? Je bénis tous les frères de bonne volonté, mais ceux qui ont mauvaise volonté, je les maudis. Et sachez-le bien, ma malédiction ne va pas seule : celle de Jésus-Christ l'accompagne! »

Dès lors il prit la résolution de n'admettre les frères laïques à la profession qu'après de longues années d'épreuve. Du reste, cette tempête dans un verre d'eau fut bien vite apaisée : la crainte inspirée par la lettre d'Alphonse devint pour ces quelques esprits troublés le commencement de la sagesse.

La portion la plus intéressante de la congrégation, c'était sans contredit le noviciat, devenu à cette époque très florissant. Il s'agissait pour Alphonse non seulement d'entretenir la ferveur dans ces jeunes gens, mais surtout d'assurer leur persévérance. En général ils arrivaient dans la maison de Dieu tout pleins d'ardeur, comme des fugitifs du monde et de la famille, décidés à tous les sacrifices pour sauver leur âme. Mais l'expérience prouvait que ce beau feu s'éteignait assez souvent après la profession, ce qui amenait de regrettables défections. Le Napolitain, au cœur pieux, à l'imagination vive et enthousiaste, au régime frugal et sévère, se donne généreusement à Dieu. S'il persévère, il devient un saint, mais son caractère même le porte à la versatilité. Les tentations du dehors s'ajoutaient aux luttes intérieures. Désespérés de voir leurs enfants leur échapper, les parents, par affection ou par intérêt, employaient tous les

ırtifices pour les arracher au couvent, jusqu'à les saisir quelquefois ıu cours d'une promenade et les entraîner de vive force à la maison ›aternelle. On faisait miroiter devant eux la facilité de se procurer lans la paroisse un poste honorable et lucratif, le bonheur de vivre n famille entouré de tous les siens, la joie qu'allait éprouver, avant le mourir, un vénérable aïeul en voyant revenir son petit-fils. Tous ;es sentiments montaient au cerveau du jeune profès comme les ıuages dans un ciel serein, et la tempête, bientôt déchaînée, ame-ıait un naufrage. De plus, en ce temps de régalisme, on se deman-lait facilement si les lois de l'Église et les vœux émis dans une congrégation non approuvée entraînaient une obligation sérieuse avant d'avoir reçu la sanction royale. Il n'est pas étonnant, vu les circonstances, que, malgré le serment de persévérance, Alphonse ait eu à gémir sur de coupables désertions.

Sa grande préoccupation était d'aguerrir les novices contre les tentations. « Mes enfants, leur disait-il souvent, la vocation et la persévérance sont deux grâces distinctes. Dieu peut nous donner la première au milieu de nos infidélités; mais la seconde, nous ne l'obtiendrons que si nous la méritons par nos prières et nos bonnes œuvres. C'est cette couronne de la persévérance que le démon veut nous ravir. Pour triompher des tentations, ajoutait-il, il faut au novice l'humilité, l'obéissance, et l'ouverture de cœur. L'humilité désarme le démon, qui est l'orgueil même; l'obéissance aux supérieurs nous préserve de tout égarement; l'ouverture de cœur chasse la tentation comme le soleil chasse les nuages. »

Il voulait que le père maître fût tout cœur pour ses novices. « Il ne cessa de me faire cette recommandation, dit Tannoia, pendant les vingt-quatre ans que j'ai eu la direction du noviciat. » Lui-même leur montrait une affection toute paternelle. Son bonheur, quand il se trouvait dans la maison des novices, c'était de passer avec eux la récréation du soir. Il n'y manqua jamais pendant les quinze mois que ces jeunes gens restèrent à Nocera, de juillet 1756 au milieu d'octobre 1757. Tous l'écoutaient avec une sainte joie; plusieurs notaient même les paroles qui sortaient de sa bouche. « Il nous disait souvent, raconte le frère Messina : « Celui qui néglige l'oraison, ne peut rien faire de bon. Tous les biens nous viennent de l'oraison. » Un jour il nous montra qu'on ne peut fuir la croix. « Les ermites, disait-il, s'imaginaient fuir la croix et les tentations en fuyant le monde. Ils se croyaient inattaquables dans leur solitude, mais Dieu leur envoyait de plus lourdes croix, que le démon et la chair se chargeaient de mettre sur leurs épaules. On a beau

faire : Dieu nous veut tous sur la croix, et chacun doit porter la sienne. » Dans une autre occasion il nous mit en garde contre le découragement : « Ne vous attristez pas, nous dit-il, à la vue de vos fautes. Sans le secours de Dieu nous ne savons que pécher. Humiliez-vous devant Dieu, faites un acte de bon propos, et puis en avant avec courage! — Si ceux qui écrivent la vie des saints, ajoutait-il, notaient leurs défauts aussi bien que leurs vertus, l'histoire des saints serait beaucoup plus longue. » Remarque très juste, mais qui ne s'applique en aucune manière à la vie de son auteur, si j'en crois le père Cajone, un des principaux témoins au procès de béatification, car voici ce qu'il n'a pas craint d'affirmer : « Dans les milliers de circonstances qui m'ont mis en rapport avec le serviteur de Dieu, et pendant les longues années que j'ai vécu avec lui, soit dans la congrégation, soit au temps de son épiscopat, soit après sa démission jusqu'à sa bienheureuse mort, je déclare devant Dieu n'avoir jamais remarqué en lui le plus petit défaut. Je connais la gravité de la cause dont il s'agit, mais la vérité m'oblige à faire cette déclaration. » Les lecteurs ne peuvent donc nous en vouloir si nous n'ajoutons pas à l'histoire de ses vertus celle de ses défauts.

On comprend quelle impression devait produire sur ces jeunes gens les paroles comme les actes d'un saint arrivé au sommet de la perfection. Il les habituait à la vie dure, aux humiliations, aux mortifications, aux abstinences sévères, mais ils marchaient à l'envi sur les traces de leur bon père dans ce chemin âpre et rocailleux de la sainteté. Du reste, il fallait avancer coûte que coûte ou quitter le noviciat. A l'exemple d'Alphonse, qui en avait fait le vœu, tous les membres de la congrégation jeûnaient au pain et à l'eau le samedi, les novices comme les autres. Le saint fondateur y tenait beaucoup, car, avait-il coutume de dire, sans une grande dévotion à la sainte Vierge, ils ne persévèreront pas. Or, un samedi de l'année 1757, deux novices mangeaient à la seconde table un peu de biscuit pour leur collation du soir. Se trouvant en même temps qu'eux au réfectoire, Alphonse entendait le bruit des mâchoires qui travaillaient à démolir ce pain dur comme la pierre. Il s'imagina que les novices croquaient des noix. Arrivé en récréation, il appela le maître des novices et lui raconta le fait scandaleux. « Comme j'avais servi à table, ajoute Messina, je fus sommé de dire ce que je savais. Je répondis que mes conovices n'avaient eu comme les autres que du biscuit et de l'eau; mais, suspectant ma sincérité, notre père fit appeler encore le cuisinier et le réfectorier pour ren-



dre témoignage à la vérité. Ils protestèrent qu'aucun fruit n'avait paru sur la table, mais notre père profita de la circonstance pour recommander au maître des novices de veiller à ce que nous jeûnions tous les samedis au pain et à l'eau. « Je m'enquerrai de votre fidélité sur ce point, nous dit-il, avant de vous admettre à la profession. »

Après les quarante jours de carême, pendant lesquels, d'après la règle, l'abstinence est de rigueur, les novices attendent naturellement avec une certaine impatience la fête de Pâques. Comme ce jour-là la table est abondamment servie de viande et de *dolci*[1], on peut craindre que des jeunes gens ne se souviennent que très vaguement en pareil cas des principes spirituels sur la mortification. Or, dit Messina, « le samedi-saint de cette même année 1757, notre père nous dit publiquement à la prière du soir : « C'est demain le saint jour de Pâques. Tous ceux qui lundi matin se sentiront l'estomac plus ou moins embarrassé, je leur défends de communier : tenez-vous pour avertis. » Nous profitâmes si bien de l'avertissement que le lendemain nous comptions les morceaux que nous mangions, de peur de ne pas pouvoir faire la sainte communion. » D'un caractère joyeux, Alphonse n'était pas fâché de s'égayer quelquefois aux dépens de ses chers novices.

Si la maladie venait visiter un de ses enfants, Alphonse le soignait comme la plus tendre des mères. Il y avait alors au noviciat un jeune orphelin, Gaétan Gaudioso, lequel, ayant perdu son père à trois ans et sa mère à sept ans, avait été élevé par son oncle, chanoine de Cava. Placé au séminaire vers l'âge de onze ans, il y vécut comme un petit saint. Chaque fois qu'il voyait un missionnaire du Très-Saint-Rédempteur, il demandait son admission au noviciat, mais on lui répondait qu'il était trop jeune. Il courait alors à Nocera et suppliait Alphonse de ne pas le faire languir davantage. Vaincu par les larmes de cet admirable enfant, le saint fondateur lui donna l'habit le 20 juillet 1756. Gaudioso n'avait que quinze ans. Comme au séminaire, il ravit tout le monde par ses vertus et sa séraphique piété. Mais le ciel enviait à la terre cette âme toute céleste. Le novice tomba malade au mois d'octobre, et c'est en vain qu'Alphonse employa tous les moyens pour le guérir. Il l'envoya à Ciorani, le rappela à Nocera, puis au mois d'avril 1757, lui permit un séjour à Cava chez son oncle. Il y fut aussitôt frappé d'apoplexie et perdit l'usage de la parole. Un

1. En français nous dirions des *douceurs*.

père l'assista pendant son agonie, et c'est dans ses bras qu'il prononça mentalement ses vœux avant de mourir. Ce que sa langue ne pouvait dire, ses yeux, pleins de larmes, fixés sur les images de Jésus et de Marie, l'exprimaient avec une émotion qui passait dans le cœur de tous les assistants. Son confesseur rendit ce témoignage que Gaudioso n'avait jamais perdu l'innocence baptismale. Un prodige accompli le jour de ses funérailles signala sa haute sainteté. En apprenant sa mort, Alphonse s'écria, et ce mot peut lui servir d'éloge funèbre : « Ce jeune homme m'a mis dans le cœur une sainte envie. C'était véritablement un ange. Bienheureux Gaudioso! »

La maison de Nocera comptait en ce temps-là cinquante habitants, vingt-cinq novices et vingt-cinq profès. Comme elle ne possédait aucun revenu depuis que le saint, par amour de la paix, avait rétrocédé à Cantaldi les biens qu'il en avait reçus, le père ministre se demandait chaque jour comment se procurer des provisions pour toutes ces bouches. « Le serviteur de Dieu, raconte l'étudiant Messina, nous excitait à la confiance. « Mes enfants, disait-il, soyons sans crainte : la Providence distribue les vivres selon le nombre des sujets. » Cependant arriva le jour, cruel pour lui, où il dut se séparer de cette jeunesse, l'espoir du troupeau. Les bâtiments devenaient insuffisants pour les contenir, les malades y étaient nombreux, et les ressources faisaient défaut. Rien de plus plaisant qu'une réponse d'Alphonse au père Cajone qui, à ce moment de détresse, lui demandait un secours : « J'ai lu votre lettre, lui dit-il, très jovialement, et je me suis dit : Il ne manquait plus que ce violon à la fête, et maintenant l'orchestre est complet. Le recteur de Ciorani jette les hauts cris et me demande de l'argent : quarante sujets à nourrir, me dit-il, deux mille ducats de dettes, et pas de revenus, car le rapport de la vigne sert à payer le baron Sarnelli. Ici des centaines de ducats à payer aux fournisseurs, et peu d'argent. Mazzini me déclare qu'il ne pourra pas garder le noviciat. J'avais beaucoup loué le recteur de Caposele, parce qu'il ne me demandait rien, mais voilà que la famine lui met aussi la plume à la main. Très bien, mes amis, criez tous, je vous donne raison à tous, mais je voudrais bien que vous me disiez ce que je dois faire pour vous contenter tous. Je vous engage à embrasser notre sœur la patience, laquelle est proche parente de la pauvreté. »

Contraint par la nécessité, Alphonse renvoya, le 15 octobre, les novices à Iliceto, où la Providence se chargea de les nourrir pendant trois années, jusqu'au jour où le noviciat fut installé définitivement

à Saint-Ange de la Coupole. De Nocera, il ne cessa jamais de veiller sur eux. « J'apprends, écrivait-il au père Tannoia, que les novices donnent dans des excès de ferveur qui les rendent malades. Veuillez donc les modérer un peu dans leurs oraisons devant le saint Sacrement. Outre les visites accoutumées, qu'ils en fassent une ou deux le soir ou dans la journée, cela suffit; encore ces visites surérogatoires ne doivent-elles pas durer plus d'un demi-quart d'heure. » Le 28 janvier 1762, en réponse aux souhaits de Noël, il adressait aux novices une lettre collective, qu'il ordonna de lire à la chapelle afin qu'on l'écoutât avec plus d'attention et de dévotion. C'est une admirable exhortation à la persévérance.

« Mes chers enfants, leur disait-il, Dieu sait combien je vous porte envie. Que n'ai-je eu le bonheur, moi aussi, de me retirer dès ma jeunesse dans la maison de Dieu et d'y vivre comme vous avec de pieux compagnons qui s'excitent mutuellement au divin amour, loin de ce monde maudit où tant d'âmes se perdent! Oui, je vous porte envie, et je vous prie de remercier Dieu continuellement de la grâce qu'il vous a faite préférablement à tant d'autres jeunes gens de votre pays et de votre connaissance, lesquels vivent dans les distractions, les inquiétudes, les dangers de toute espèce, et probablement dans la disgrâce de Dieu; car, au milieu du monde, il est bien difficile à la jeunesse de ne pas tomber sous l'esclavage de Satan.

« Soyez donc fidèles à votre vocation. L'ennemi de vos âmes s'ingéniera par tous les moyens à vous ravir ce bien suprême. Cela gagné, tout est gagné pour lui. Vous aurez donc vos heures de tempête et de ténèbres. Au moment de la tentation, ne discutez pas avec l'ennemi, mais recourez au Seigneur et dites-lui : « Mon Dieu, je me suis donné à vous, je ne veux pas me séparer de vous! Tous vous abandonneraient, que moi du moins je vous resterais fidèle! » Recourez à Marie, la mère de la persévérance : celui qui recourt sans cesse à la Madone ne peut perdre sa vocation. Tenez encore ceci pour certain : celui qui meurt dans la congrégation non seulement se sauvera mais se sauvera en saint et jouira d'une belle place en paradis. Unissez-vous de plus en plus à Jésus-Christ par les liens de l'amour. L'amour, cette chaîne d'or, lie les âmes à Dieu si étroitement qu'elles ne peuvent plus, semble-t-il, se séparer de lui. Faites donc toujours et partout des actes d'amour de Dieu : dans vos oraisons, communions, visites, pendant la lecture, dans vos cellules, au réfectoire, dans vos promenades. Qui aime Jésus sincèrement n'a pas à craindre de le perdre; il souffre volontiers

pour lui toutes les peines, tous les mépris, toutes les privations.

« Celui qui ne suit point cette voie s'expose à perdre sa vocation, c'est-à-dire au plus grand malheur qui puisse lui arriver. Mes enfants bien-aimés, je demande à Dieu qu'il vous envoie la mort plutôt que ce malheur, source de tous les malheurs. La vocation perdue, Dieu abandonné, le monde réintégré, vous laisseriez l'oraison, une voix intérieure ne cesserait de vous reprocher votre infidélité. Alors, environnés de mauvais compagnons et d'occasions de péché, sans les grâces spéciales de Dieu, grâces qu'il n'accorde plus d'ordinaire aux déserteurs, qu'adviendrait-il de vous en cette vie et dans l'éternité? Oui, je le repète, que Dieu vous envoie la mort plutôt qu'une telle disgrâce!

« Et maintenant, je vous bénis au nom de la très sainte Trinité, surtout au nom de ce Jésus qui vous a mérité par sa mort l'inappréciable grâce de la vocation. Je vous bénis aussi au nom de la sainte Vierge, afin qu'elle vous obtienne la grâce de la persévérance. Aimez-la, priez-la sans cesse, si vous voulez devenir des saints. Courage donc, aimez beaucoup Jésus qui vous a aimés au point de donner son sang pour vous, et priez pour moi, pauvre vieillard, arrivé aux portes du tombeau sans avoir rien fait pour Dieu. Vous du moins qui êtes jeunes, aimez-le pour moi.

« J'espère pourtant, avant de mourir, vous voir et vous embrasser tous ici, quand vous vous serez liés à Jésus-Christ par la sainte profession. Je ne passe pas un jour sans prier pour vous; ne m'oubliez pas non plus. Je vous embrasse dans le cœur de Jésus, et je vous bénis de nouveau. »

A cette lettre, dictée par l'amour le plus tendre, il ajoutait une dernière recommandation qui montre mieux encore sa sollicitude pour ses enfants : « Quand l'un de vous, disait-il, sera tenté contre sa vocation d'une manière opiniâtre, qu'il m'écrive à l'instant, et surtout qu'il ne prenne point de parti avant d'avoir reçu ma réponse. »

Sous cette sage et paternelle direction, les novices arrivaient presque tous à la profession. Soixante firent les vœux de 1756 à 1762, avec l'intention bien arrêtée de se donner parfaitement à Dieu. Mais les difficultés et les tentations augmentaient et se multipliaient au sortir du noviciat. Nous verrons dans le chapitre suivant avec quelle prudence Alphonse gouvernait les profès, étudiants ou missionnaires, et s'efforçait de les faire croître en sainteté par une inviolable fidélité à leurs engagements.

CHAPITRE XIX

LE RECTEUR MAJEUR (*Suite*)

1756-1762

Gouvernement du studendat. — Les sciences sacrées. — Idées du saint sur la théologie morale et sur la dogmatique. — Choix des professeurs. — Santé des étudiants. — Vertus qu'ils doivent cultiver. — Quatre modèles : Jérôme Ferrazzano, Xavier de Gattis, Félix Cancer, Dominique Telesca. — Dispense des vœux. — Expulsions. — Histoire de Maur Murante. — Conduite d'Alphonse à l'égard des missionnaires.

L'année du noviciat terminée, les jeunes profès consacraient sept années à l'étude des sciences ecclésiastiques. La période des études est dure partout, mais surtout au couvent, où le jeune homme doit combiner l'amour de la science avec l'amour de l'oraison, les travaux intellectuels avec les exercices de la vie religieuse. Que de tentations pendant ces sept longues années, que de pénibles mortifications, de déconvenues dans les cours, de sécheresses et d'aridités dans la prière, de souffrances corporelles, d'assauts peut-être de la part des parents! Combats au dehors, angoisses à l'intérieur, *foris pugnae, intus timores,* disait saint Paul, et nombre d'étudiants pouvaient s'approprier cette maxime, alors qu'il fallait combattre les ennemis de la vocation en même temps que la violence des passions. Alphonse avait grande pitié de ces jeunes plantes, encore si frêles, qui devaient croître au milieu des orages. Tout en surveillant la formation de leur esprit, il s'attachait plus encore à fortifier leur volonté par la pratique des vertus religieuses, seul moyen d'assurer leur persévérance.

Le saint fondateur voulait que les missionnaires possédassent à fond les sciences nécessaires à leur état de prédicateurs et de convertisseurs. « Il faut exercer les facultés intellectuelles, dit-il dans sa règle, et ne pas ressembler à ceux qui, vivant dans la pa-

resse, ne craignent pas de tenter Dieu. Dieu n'est pas obligé de faire des miracles. Il faut donc user de notre intelligence comme si la conversion des âmes dépendait de nous seuls, et mettre en Dieu notre confiance comme si nous ne pouvions rien de nous-mêmes. En effet Dieu fait tout par sa grâce, mais il se sert de nos facultés comme de moyens pour arriver à ses fins. Il veut donc que nous employions à sa grande œuvre toute l'intelligence et toutes les forces qu'il nous a départies. Autrement il nous privera de son secours et nous traitera comme des serviteurs inutiles, paresseux, dignes du feu éternel. Le missionnaire s'appliquera donc constamment à l'étude et passera sa vie dans les livres, afin de posséder à fond les sciences qui ornaient l'âme de notre divin Maître et très saint Rédempteur[1]. »

Ces sciences auxquelles les scolastiques s'appliquaient pendant leurs sept années d'études, c'étaient exclusivement les sciences sacrées. Le cours de philosophie, préparation nécessaire à la théologie, durait au moins deux ans; le cours de théologie dogmatique, conjointement avec les notions générales de l'histoire de l'Église, trois ans; le cours de théologie morale, conjointement avec les institutions de droit canonique, deux ans. Quant à la sainte Écriture, le saint voulait que ses missionnaires l'eussent toujours dans les mains. Prédicateurs de la parole de Dieu, ils doivent se nourrir journellement de cette divine parole. Les novices eux-mêmes, qui d'après la règle s'abstiennent de toute étude pendant l'année de probation, sont néanmoins tenus de lire et même d'apprendre par cœur certaines parties des épîtres canoniques ou des livres sapientiaux.

L'attention d'Alphonse se concentra principalement sur la théologie morale, la science qu'il regardait comme la plus nécessaire aux missionnaires et aussi la plus difficile. Il composa son grand ouvrage, comme il le dit lui-même dans sa préface, parce qu'aucun des manuels existants ne lui paraissait convenir à ses étudiants. Il les trouvait trop longs ou trop courts, trop laxes ou trop rigides. Il recommandait sa Morale aux missionnaires et l'enseignait à ses élèves. « Pesez attentivement, dit-il à ses religieux, ce que j'ai écrit au prix de tant de travail, de recherches et de fatigues. Cet ouvrage, mes frères, je ne l'ai pas composé pour m'attirer des louanges : si je n'avais dû en retirer qu'un peu de cette fumée qu'on appelle la gloire, volontiers je me serais épargné ce tra-

1. Constitut., n° 29.

vail. Dieu sait ce qu'il m'a coûté d'ennuis et de labeurs! Je l'ai composé avant tout pour vous, mes frères, afin que l'on s'attache dans la congrégation à une doctrine sûre; au moins qu'on procède avec réflexion. Beaucoup d'opinions qui, je l'avoue, m'avaient d'abord semblé sérieuses, je les ai rétractées dans cette seconde édition comme improbables. Du reste, faites-y attention, je ne regarde ordinairement comme probables que les opinions auxquelles je donne cette qualification. Lisez donc cet ouvrage puisque je l'ai composé pour vous, et puis que chacun agisse comme il croira devoir le faire devant Dieu[1]. »

Non seulement il exposa dans ce livre la doctrine morale qui lui parut la plus équitable et la plus salutaire, mais cette étude présentait à ses yeux tant de difficultés qu'il s'en réserva l'enseignement. Quand les étudiants avaient fini le cours de théologie dogmatique, ils arrivaient à Pagani, et l'on voyait le saint fondateur, le vieux missionnaire, l'écrivain déjà renommé, quitter ses occupations si multiples et si graves pour instruire ses chers jeunes gens, « ce qu'il faisait, dit un de ses élèves, avec la plus grande patience et la plus tendre charité. » — « Et quand il arrivait, écrit un autre, aux matières concernant le sixième précepte ou le mariage, matières qu'il réservait toujours pour la fin du cours de Morale, on le voyait pendant toute la classe tenir d'une main son crucifix et de l'autre son chapelet. Il se servait toujours de la langue latine, et n'employait que des expressions graves et parfaitement honnêtes. » A ces leçons de Morale il ajoutait pour les jeunes prêtres des exercices pratiques sur la confession, la prédication, et autres travaux de mission. « Je me souviens, raconte le père Carmine Piccone, qu'un jour il voulut nous apprendre à faire l'acte de contrition qui termine le sermon du soir. Après nous avoir donné ses instructions sur ce sujet, il me désigna pour prendre la parole en présence de mes confrères. Il paraît que je m'en tirai assez mal, car bientôt notre bon père me prit le crucifix des mains, et se mit lui-même à faire devant nous tous l'acte en question. Nous le vîmes alors présenter le crucifix avec tant d'émotion, nous lui entendîmes exprimer des sentiments si enflammés, des affections si tendres, si pathétiques, que notre défunt père Ruscigno, attendri, hors de lui, s'écria : « Père, vous feriez pleurer des murailles! »

Quant à la théologie dogmatique, les manuels qu'on mettait de son temps entre les mains des étudiants ne lui plaisaient guère

1. Circulaire du 8 août 1754.

plus que les manuels de casuistique. Il ne les trouvait pas rédigés de manière à former des prédicateurs et des missionnaires. Pour ce motif il avait d'abord chargé le père Cafaro de composer certains traités, besogne que ce grand sauveur d'âmes, toujours à la poursuite des pécheurs, ne mena pas bien loin. Le savant père de Meo, devenu professeur de dogmatique après l'aventure de Muscari, reprit ce travail, qu'il était bien capable de mener à bonne fin; mais, en érudit passionné, il donna aux traités sortis de sa plume une couleur plus historique que didactique. Ayant dû interrompre son cours pour cause de maladie, il fut remplacé en 1757 par le père de Leo, l'un des hommes les plus distingués de la congrégation. Entré au noviciat à dix-neuf ans, il en avait trente à cette époque[1]. Excellent religieux, missionnaire aussi savant qu'éloquent, il possédait toutes les qualités requises pour cultiver les intelligences qui lui étaient confiées.

Sur l'ordre d'Alphonse, il reprit à son tour la composition des traités dogmatiques, en se conformant, pour le fond comme pour la forme, aux indications très précises du saint fondateur. Après avoir consulté des auteurs renommés, tels que Habert, Contenson, Petau, Tournely, Gonet, le professeur devait composer non pas des encyclopédies sur chaque matière, mais des *Institutions* renfermant les questions principales avec leurs preuves les plus solides et les objections les plus sérieuses, le tout dans un style concis, mais clair et limpide. « De cette façon, dit Alphonse, l'élève, parfaitement quoi que sommairement renseigné, n'avancera point d'erreur et ne donnera pas pour certaine une opinion controversée. Il pourra toujours, quand il en aura besoin, lire les auteurs qui traitent les matières avec plus de développements[2]. En d'autres termes, ajoutait-il, ce que je veux, c'est que le père de Leo expose bien les dogmes, ainsi que les distinctions, les termes, et les questions capitales de la scolastique, et qu'il nous donne ainsi les *Institutions* nécessaires aux prédicateurs, sans se perdre dans des détails historiques comme l'a fait le père de Meo, ni dans une multitude de questions accessoires, que chacun peut, si bon lui semble, étudier en particulier[2]. »

Le père de Leo réussit-il mieux que ses devanciers à contenter notre saint? Nous l'ignorons, car son œuvre n'a pas vu le jour. Mais

1. Le père de Leo termina sa sainte vie en 1811, après avoir passé soixante-quatre ans dans la congrégation. Il eut la gloire de faire à Ciorani l'oraison funèbre de saint Alphonse, sept jours après la mort du saint fondateur.

2. Lettre au père Cajone, 3 juin 1757.

on peut regretter qu'Alphonse n'ait pas lui-même réalisé son programme, car on verra plus tard, par ses œuvres dogmatiques sur toutes les questions de la théologie, qu'avec son grand discernement et son sens pratique, il eût facilement condensé dans un compendium les trésors de science et d'érudition accumulés dans ces ouvrages.

Une autre question capitale pour les étudiants, c'était le choix des professeurs. Rien de plus aisé pour un maître habile que de faire dévier l'esprit des jeunes gens, et de leur donner, avec un bon auteur, de très mauvaises leçons. L'exemple de Muscari tenait l'attention d'Alphonse très éveillée sur ce point. Le maître devait professer les opinions communes dans la congrégation ou descendre de chaire. Le saint enseignait lui-même la théologie morale, et ne permettait nullement au professeur de dogme d'adopter, dans certaines parties qui relèvent également de la morale, des opinions contraires à celles qu'il soutenait lui-même. « Touchant les questions importantes, dit-il, qui ont rapport aux sacrements, telles que l'attrition, le ministre du sacrement de mariage, l'intention que doit avoir le ministre de faire ce que fait l'Église, et autres semblables, je veux que l'on défende les opinions communes et celles que j'ai enseignées dans ma *Théologie morale*. Sur ce point, je n'admets aucune réplique. Si le professeur est d'un sentiment contraire, qu'il le garde pour lui, mais qu'il obéisse en défendant nos opinions par les meilleurs arguments qu'il pourra trouver, et mieux encore en s'efforçant de conformer son jugement à celui de ses supérieurs[1]. » — « Sur la grâce, dit-il ailleurs, je recommande au père Rizzi de pénétrer les étudiants du système que j'ai développé dans mon opuscule sur la prière[2]. »

Le père Rizzi, religieux plein de piété, non moins savant qu'éloquent, était entré dans l'institut après avoir professé longtemps dans un séminaire certaines thèses gallicanes sur l'infaillibilité du pontife romain. Alphonse l'aimait et l'estimait à cause de ses talents et de ses vertus; toutefois il ne craignait pas de lui reprocher ses tendances. A propos d'une retraite que Rizzi devait prêcher dans une communauté religieuse, il lui recommandait une âme très unie à Dieu, mais très tourmentée par les scrupules. « Exhortez-la, lui écrivait-il, comme je l'ai fait moi-même, à ne pas omettre la communion quotidienne. Vous n'êtes pas, j'espère, un disciple d'Arnauld, comme vous l'êtes, me dit-on, de Juenin, qui refuse au pape l'infaillibilité à moins que l'Église n'accepte ses décrets. A vous

1. *Corrispondenza generale*, I, page 376.
2. *Corrispondenza generale*, I, page 440.

parler sincèrement, je suis grandement scandalisé de voir un prêtre italien, imbu des préjugés français, rejeter une doctrine que Bellarmin, Bannez et Suarez regardent comme *proxima fidei* pour en adopter une autre que le même Bellarmin déclare « erronée et voisine de l'hérésie ». Est-ce en cela que consiste le probabiliorisme, à regarder comme plus probables les opinions qui confinent à l'hérésie? En voilà assez là-dessus, mais, en tout cas, si vous gardez cette opinion, ne dites jamais qu'elle est vôtre, parce que l'un ou l'autre de nos jeunes gens pourrait s'appuyer sur votre autorité pour la regarder comme probable[1]. »

En bon religieux, Rizzi tint compte de l'avertissement. Mais Alphonse rencontrait parfois des têtes moins dociles. Il s'était adjoint à Nocera comme répétiteur des étudiants moralistes un père de grande capacité, nommé Vincent Striano. Encore jeune, ce religieux se laissa tenter par le démon de l'orgueil, se complut dans ses talents, rechercha les applaudissements, et tout naturellement se dégoûta de la piété. Les observations qu'on ne manqua pas de lui faire, l'irritèrent au lieu de le corriger. Il en vint, par gloriole, à combattre les doctrines morales d'Alphonse et à mépriser les auteurs les plus sages pour vanter les plus rigoristes et leurs systèmes. Après avoir essayé longtemps et vainement de le faire rentrer en lui-même, le saint fondateur lui enleva sa charge, lui défendit de confesser, et l'envoya professer les humanités à Ciorani. Trop plein de lui-même pour supporter cette humiliation, il déclara qu'il ne pouvait accepter ce déplacement, parce que sa famille habitant Nocera, il avait besoin de l'assister dans un procès important. « Mon fils, lui dit Alphonse, vous persistez dans votre obstination, vous ferez une fin malheureuse. » Exclu de la congrégation, Striano retourna chez ses parents, d'où il entendait à chaque instant la cloche du couvent sonner les exercices et lui rappeler sa vocation perdue, ce qui le jeta dans une espèce de désespoir. Bientôt un affreux cancer lui rongea la figure et lui causa de telles douleurs que, ne trouvant de repos nulle part, il courait dans les rues en poussant des hurlements. Alors, confus et repentant, il reconnut ses erreurs, et demanda pardon au saint fondateur. Sur le point de mourir, il supplia en grâce qu'on le réintégrât dans la congrégation et qu'on l'ensevelît avec les religieux du couvent, ce qui fut accordé par le père Villani, alors vicaire général.

Tous ces faits prouvent combien Alphonse tenait à la pureté de

1. *Corrispondenza generale*, I, page 414.

la doctrine, le bien suprême d'une société quelle qu'elle soit. Il se croyait donc obligé de donner à ses jeunes gens des maîtres absolument sûrs, n'admettant pas qu'un supérieur, c'est-à-dire un père, pût permettre à des orgueilleux ou à des fantaisistes d'empoisonner l'esprit de ses enfants. Quant aux étudiants, il exigeait d'eux l'application sérieuse à la leçon du jour, tant comme pratique de la vertu d'obéissance que comme moyen d'acquérir une vraie science. Il n'aimait pas voir le jeune philosophe ou le jeune théologien papillonner dans les livres, moins encore s'abattre sur les orateurs sacrés sous prétexte d'amasser de beaux extraits pour la chaire. « C'est négliger, disait-il, l'essentiel pour l'accessoire. On ne rassemble des matériaux utiles qu'après avoir achevé ses cours. C'est donc travailler sans fruit et au détriment des études. » Rien de plus vrai, car si Boileau a dit qu'avant d'écrire il faut apprendre à penser, il n'est pas moins vrai qu'avant de collectionner il faut avoir assez de science et assez de jugement pour discerner ce qui doit ou ne doit pas entrer dans la collection. Un étudiant, emporté par cette manie des extraits et plusieurs fois réprimandé, ne voulait pas se corriger. Le saint le renvoya chez lui, en lui prédisant les tristes suites de sa désobéissance. En effet, après avoir mené une vie errante et méprisée, le malheureux, réduit à exercer le métier d'aubergiste, mourut inconnu dans une misérable taverne.

La vie religieuse et la vie d'étude combinées ruinent assez facilement, si la modération fait défaut, la santé des jeunes gens. Alphonse veillait avec la plus grande sollicitude sur ce point, persuadé qu'un âne vivant, comme dit le proverbe, vaut mieux qu'un lion mort. Sans la santé, que fera le missionnaire le plus savant? « On me dit, écrivait-il au père Cajone, que le frère de Michele a repris sa mauvaise mine d'autrefois. Voyez, je vous prie, où il en est au point de vue de la santé. S'il le faut, interdisez-lui non seulement les études dont je l'ai dispensé, mais toute étude, car vienne une rechute, il ne s'en relèvera pas. D'autres encore, me dit-on, souffrent plus ou moins. Diminuez comme vous l'entendez le temps consacré à l'étude, et, dans le doute, inclinez toujours du côté de la santé. Je vous donne tous mes pouvoirs, mais vous voudrez bien me rendre compte de l'usage que vous en ferez [1]. » Le 15 juillet 1757, il ajoutait : « J'apprends que plusieurs étudiants sont un peu indisposés. Par ces chaleurs, faites-les

1. *Corrispondenza generale*, I, page 363.

sortir le matin aussi longtemps que le soleil n'est pas trop ardent. Je désire que mes étudiants aient bonne santé, et peu importe qu'ils perdent deux heures d'étude. »

Mais il avait surtout à cœur de développer dans l'âme de ces jeunes gens la science des saints, c'est-à-dire l'amour de Dieu et le zèle apostolique. Il leur citait volontiers le mot du cardinal Tarrucci à son neveu, qui venait d'entrer chez les franciscains : « Appliquez-vous principalement à la science des saints : il y a dans votre ordre plus de saints que de savants. » Aussi prenait-il toutes les précautions pour que l'amour de l'étude n'étouffât pas l'esprit d'oraison, et que la science, vaniteuse de sa nature, n'enflât point le cœur de ses jeunes gens. A chaque instant il leur recommandait l'humilité, l'obéissance et la mortification, et tenait sévèrement aux exercices de piété. Afin de les maintenir dans un saint recueillement, toute la matinée du dimanche se passait dans le silence et la prière. Comme on l'interrogeait sur certains points controversés de la constitution des étudiants, il répondit : « Relativement à cette demi-retraite du dimanche matin, c'est trop, me semble-t-il, d'une heure de préparation à la communion et d'une heure d'action de grâces : il suffit d'une demi-heure pour chacun de ces exercices; qu'il y ait conférence, récitation de l'office en commun, une demi-heure de lecture spirituelle. Le reste du temps, chacun l'emploiera en exercices de son choix. » Sage et pondéré toujours, il retrempait les âmes dans la piété, mais sans les écraser sous le poids d'exercices trop continus.

Pour les tenir dans l'humilité, surtout relativement à la prédication, il leur montrait que souvent le catéchiste fait plus de bien que le prédicateur du grand sermon. « La vanité, disait-il, nous fait mettre au premier rang ce rôle du prédicateur, et cependant il est plus nécessaire d'instruire les peuples que de prêcher le sermon du soir. Les vérités de l'Évangile s'impriment mieux dans les âmes au moyen des catéchismes que par les prédications solennelles. » Un jour qu'il en envoyait un certain nombre faire le catéchisme dans les paroisses : « Mes enfants, leur dit-il, attachez-vous toujours aux âmes les plus nécessiteuses. Vous allez maintenant enseigner le catéchisme, remplissez cet office avec un vif désir d'instruire les petits enfants, et ne croyez pas que ce soit là peu de chose : Jésus fut envoyé par son Père pour instruire les ignorants. » Ainsi les rappelait-il sans cesse au but de l'institut, qui est d'évangéliser les pauvres âmes abandonnées, et non de parader devant un brillant auditoire.

Chaque année, en terminant la visite canonique, il laissait par écrit des ordonnances relativement aux imperfections qu'il avait cru remarquer dans l'observance régulière. On voit, par le *recessus* de 1761, qui nous a été conservé, combien il se montrait exigeant sur le respect envers les maîtres, l'humble acceptation des réprimandes, le silence, la modestie religieuse, l'esprit d'union et de charité, l'isolement complet des séculiers. Jusque-là il avait permis le jeu de balle aux étudiants, comme exercice corporel. Il prenait même plaisir à leurs ébats et marquait lui-même les points des gagnants; mais il supprima ce jeu en 1761 comme trop dissipant pour les jeunes gens et peu édifiant pour les étrangers.

Avec une discipline de ce genre il ne restait d'autre alternative aux étudiants que de marcher dans la voie des saints ou de quitter la congrégation. La plupart se lançaient avec ardeur dans ces sentiers escarpés où, comme dit Bossuet, « on grimpe plutôt qu'on ne marche; » quelques-uns, attirés par les bruits du monde, cessaient de regarder le ciel et finissaient, après un temps plus ou moins long, par perdre pied et regagner la plaine. Parmi les premiers, courageux imitateurs de saint Louis de Gonzague, on en compte au moins sept, morts comme lui en odeur de sainteté dans le cours de leurs études : sept bienheureux dont les noms peuvent figurer à côté de ceux des Petrosini et des Blasucci, des Piccone et des Zabbata. Rappelons seulement ici le souvenir des quatre étudiants enlevés par Dieu durant cette période de 1756 à 1762 : Jerôme Ferrazzano, Félix Cancer, Xavier de Gattis, et Dominique Telesca.

Jérôme Ferrazzano appartenait à l'une des premières familles de Solofra. Tout enfant il vivait comme un solitaire, s'amusant à faire de petits autels et des crèches pour le *Bambino Gesù*. A dix ans il prit l'habit clérical, puis s'imagina que Dieu l'appelait à vivre en ermite sur une montagne voisine, appelée Saint-Ange. Comme son patron saint Jérôme, dont il avait lu la vie, il pensait toujours au jugement et à l'éternité. Les pères du Très Saint-Rédempteur prêchant souvent à Solofra, il les considérait, dit-il, comme des saints, des messagers de la justice et de la miséricorde de Dieu. Bientôt il eut l'envie de les suivre pour se faire saint comme eux. A quatorze ans, il étudiait à Vietri la rhétorique et la philosophie, et préludait à la vie religieuse par des oraisons sublimes, des communions angéliques, et des mortifications d'anachorète. « Mon cœur débordait tellement, dit-il, que j'aurais rempli des volumes de mes sentiments pour Dieu. » Cet amour de la vie intérieure le fit hésiter entre l'ordre des

chartreux et l'institut du Très Saint-Rédempteur, mais il se décida pour l'institut à cause du zèle apostolique qui dévorait sa âme. Deux ans il dut lutter contre ses parents, qui désapprouvaient sa résolution, et contre les pères, qui ne voulaient pas l'admettre avant sa dix-huitième année. Lettres, visites, importunités, il n'épargna rien pour se faire ouvrir avant l'âge la porte de Ciorani. Enfin, à seize ans, s'étant rendu auprès d'Alphonse, il obtint, à force de prières, d'entrer immédiatement au noviciat. « Soyez ferme, lui dit le saint fondateur, car je vous prédis de rudes assauts. » Quelques jours après, il quittait Solofra en laissant sur sa table un billet avec ces mots : « Chers parents, ne vous inquiétez pas, je suis à Ciorani. » Il prit l'habit en mars 1754.

L'assaut commença aussitôt. Le démon lui suscita d'horribles tentations contre la foi, Dieu sembla se retirer de lui, son père l'accabla de visites et de lettres, menaçant de recourir au roi s'il ne rentrait pas à la maison. Jérôme répondit que sa vocation, examinée pendant deux ans, avait été approuvée par tous ses confesseurs; que sans doute il était faible de santé, mais qu'il était parfaitement soigné au noviciat, et qu'après tout, s'il mourait après quelques années de vie religieuse, il en bénirait Dieu. « Les jeunes gens morts ici, dit-il, sont tous morts en odeur de sainteté; on recueille même les actes de leur vie; tandis que ceux que j'ai vus mourir dans le monde, n'ont laissé réputation ni de sainteté, ni même d'honnêteté. » Le père et la mère, excellents chrétiens, finirent par se rendre aux désirs de leur fils, et le jeune homme fit ses vœux en mars 1755.

Il avait recouvré la paix et la joie, mais une nouvelle épreuve l'attendait au début de ses études. Sa santé s'affaiblit, et bientôt on lut sur son visage amaigri les signes d'une fin prochaine. Courageux et fervent, Jérôme marcha toujours sans s'inquiéter de sa faiblesse, jusqu'au moment où les ravages de la phtisie le forcèrent de s'arrêter. On employa tous les moyens pour enrayer le mal, mais sans aucun succès. Le médecin ayant conseillé l'air natal, le saint fondateur, confiant dans la vertu de son malade, lui commanda d'aller passer quelque temps dans sa famille. A peine arrivé, Jérôme se sentit frappé à mort. Sans se troubler, toujours uni à Dieu, il se prépara joyeusement au dernier voyage. Les yeux fixés sur son crucifix et sur l'image de Marie, il rendit sa belle âme à Dieu le 28 novembre 1756. Après avoir pleuré ce jeune hommes de grande espérance, pour se consoler Alphonse écrivit sur le catalogue des défunts : Jérôme Ferrazzano, *morto da santo*, mort en odeur de sainteté.

Il avait eu pour compagnon au noviciat François Xavier de Gattis,

sur le tombeau duquel on put écrire aussi deux ans plus tard : *morto da santo*. Comme Ferrazzano, de Gattis était faible de santé. Enfant, il allait toujours nu-pieds. En hiver, par des froids rigoureux, ses parents lui mirent des souliers, mais son maître, qui l'aimait beaucoup à cause de son intelligence et de son bon naturel, les lui fit ôter sous le prétexte, raconte François-Xavier, qu'à pieds nus on apprend mieux les sciences. Quoi qu'il en soit de cette méthode pédagogique, l'élève fit de rapides progrès. A douze ans il revêtit l'habit clérical, et voulait même se faire religieux, mais ses parents s'y opposèrent formellement. Il vécut alors d'une vie assez dissipée pendant deux années, et peut-être, entraîné par de mauvais compagnons, allait-il se perdre, quand les pères du Très Saint-Rédempteur donnèrent une mission à Nusco, son pays. Les premiers jours, au lieu d'aller au sermon, il courait s'amuser avec ses camarades; mais comme on lui demandait à la maison ce qu'on avait dit au sermon, il se vit obligé d'assister au moins pendant quelques minutes aux exercices. Les prédications lui plurent, sans toutefois faire grande impression sur son cœur. Un soir, après le sermon, il se donna la discipline avec les hommes. Pendant qu'il se flagellait, les versets du *Miserere* l'attendrirent jusqu'aux larmes. Le lendemain un de ses compagnons lui dit en parlant des missionnaires : « Ils sont heureux ceux-là, parce qu'ils sont saints et servent Dieu de tout leur cœur. Si nous partions avec eux? » Xavier ne répondit pas, mais il alla se confesser à un père, qui lui donna pour pénitence de faire tous les jours pendant la mission un quart d'heure de visite au saint Sacrement. C'est là que Jésus l'attendait. A la première visite, une voix intérieure lui dit avec insistance : « Laisse là le monde, et pars avec les pères. » Bouleversé, mais hésitant, il répond : « Si un père s'approche de moi, je me présente. » Il avait à peine articulé ces mots qu'un des missionnaires vient se placer près de lui. Trois fois il veut s'aboucher avec le père, et trois fois il recule; mais enfin, vaincu par la grâce, il lui ouvre son cœur et demande son admission au noviciat. Le père remit l'examen de sa vocation au lendemain. Joyeux, il conta son histoire au camarade qui la veille lui avait proposé de suivre les pères, et tous deux furent acceptés. Seulement il dut partir seul pour Nocera, car, au moment où ils allaient quitter Nusco, les parents de son ami l'attachèrent à un banc et le battirent sans pitié jusqu'à ce qu'il criât merci. Plus heureux, de Gattis entra au noviciat en mai 1754, et mourut en 1758, après avoir, comme novice et comme étudiant, donné l'exemple des vertus qu'on admire dans les saints.

En 1756 prenait l'habit du Très-Saint-Rédempteur un jeune clerc de seize ans, nommé Félix Cancer, vrai prodige de science et de sainteté. A quatre ans il pleurait quand le maître expliquait une chose que sa petite intelligence ne parvenait pas à comprendre. A sept ans, entendant lire l'histoire sainte, il se passionna tellement pour Abraham qu'il voulait à toute force imposer le nom du saint patriarche à son frère nouveau-né. A douze ans il savait le latin et composait de très belles poésies. Après l'avoir examiné pour l'admission à la tonsure et aux ordres mineurs, les juges, étonnés, se disaient entre eux : « On pourrait l'admettre au sacerdoce : » il avait treize ans. De douze à seize ans, pendant ses cours de poésie et de rhétorique, il se délectait dans la lecture des saints Pères, particulièrement de saint Jérôme. Un jour qu'il se trouvait chez son oncle, l'archiprêtre Cancer, le poème du Tasse lui tomba sous la main. L'archiprêtre lui conseilla de le lire : « Je ne lis que les livres des saints, répondit-il, ou ceux qui traitent de la sainteté. »

C'est que Félix était aussi saint que savant. Il aimait Dieu avec passion et faisait ses délices de l'oraison. Le plus léger mensonge répugnait à sa belle âme. Ses confesseurs ne trouvaient jamais matière à absolution. Il voua une sainte haine à une malheureuse qui avait essayé de le tenter. Pour mortifier son corps, il couchait souvent sur la terre nue ou sur une planche, se donnait la discipline jusqu'au sang trois fois la semaine, et s'imposait toutes sortes de privations. Une année il jeûna tout un carême au pain et à l'eau. A force de s'humilier et de se crucifier, il était arrivé à une sorte d'impassibilité stoïque. Ni le froid ni les coups ni les injures n'avaient d'empire sur lui. Il se cassa un jour l'os de la jambe, et ne se plaignit pas. « Tout pour Dieu, » disait-il, et il souffrait en silence. Il avait quinze ans quand il perdit son père. Le jour des obsèques, sa pauvre mère, restée veuve avec six enfants, pleurait toutes les larmes de ses yeux, ses frères et sœurs pleuraient avec elle. Pendant tout le service, Félix, les yeux secs, servit la messe à plusieurs prêtres qui offraient le saint sacrifice pour l'âme de son père. Sa mère lui reprocha cette apparente insensibilité. « Ma mère, répondit-il on doit pleurer quand l'âme se sépare de Dieu, mais non quand l'âme se sépare du corps pour aller jouir de Dieu. »

Depuis son enfance Félix pensait à la vie religieuse, mais il ne savai quel ordre choisir. Un jour, en lisant l'introduction des *Visites au saint Sacrement*, il fut frappé de ces paroles d'Alphonse : « Je n'a quitté le monde qu'à vingt-six ans, et j'exhorte vivement ceux qui veulent se sanctifier à le quitter plus tôt que moi. » J'ai seize ans, se di

Félix, il est temps de mettre la main à l'œuvre, — et il se décida à entrer dans l'institut. Il en parla à son oncle, un saint prêtre, qui lui dit : « J'ai moi-même désiré toujours me retirer au couvent, mais la décadence des ordres religieux m'en a empêché. Si j'étais moins âgé, je t'accompagnerais dans ce nouvel institut. » Sur le conseil de son oncle, il écrivit au saint fondateur une fort belle lettre latine pour solliciter son admission. On lui répondit de se présenter à l'examen. Aussitôt il se jeta aux pieds de sa mère pour lui demander sa bénédiction, et comme ses frères et sœurs étaient en larmes : « Je pars pour faire mon salut, leur dit-il; vivez de manière à ne pas manquer le vôtre. » Puis, la joie au cœur, accompagné d'un de ses amis, il prit le chemin de Nocera. Le long de la route, toutes les créatures, les arbres, les fleurs, les vallées, les montagnes, lui donnaient l'occasion de bénir Dieu. Le soir, il se coucha sur la terre nue, et comme son compagnon s'en étonnait : « Je n'avais pas d'autre lit à la maison, » lui dit-il. Il soupirait après le moment où on l'admettrait dans la congrégation : « Qu'ils me reçoivent, s'écriait-il, et puis qu'ils me tuent s'ils le veulent. »

Alphonse apprécia bien vite cette âme d'élite. Félix prit le saint habit le 26 juillet 1756 et fit profession l'année suivante à la même époque. Inutile de dire qu'au noviciat ses vertus héroïques étonnèrent ses confrères, pourtant si vertueux. Du noviciat il passa au studendat, où bientôt le travail, la mortification, l'application constante à Dieu, affaiblirent sa santé mais non son courage. Quand Alphonse, en 1758, demanda des hommes de bonne volonté pour aller prêcher aux infidèles, Félix lui répondit avec son calme de stoïcien : « Je désire vivement évangéliser les infidèles, et voici les motifs qui excitent de plus en plus ce désir : d'abord, l'espérance du martyre, qui est le sacrifice le plus complet de notre être à Dieu, et par conséquent la chose du monde la plus désirable. Quand la volonté de Dieu n'y est pas manifestement opposée, il faut tenter l'impossible, me paraît-il, pour y arriver. Mon second motif, c'est la compassion pour tant de pauvres âmes qui s'en vont, sans presque s'en douter, dans l'abîme éternel. Le troisième, c'est la volonté de faire connaître et aimer Jésus-Christ de tous les peuples, et cela au prix de toutes les souffrances, fatigues et voyages, faim et soif, veilles et tribulations. Enfin, le quatrième motif, ce sont les fruits de salut, qui seront, nous pouvons l'espérer, plus abondants dans ces pays que dans les nôtres. » Il terminait sa lettre en suppliant le saint fondateur de l'inscrire sur la liste de ceux qui auraient la bonne fortune de s'expatrier pour Jésus-Christ.

Jésus était son unique amour. « Ma vie, écrit-il, doit être une vie d'amour; mon unique occupation consiste à faire la volonté de Dieu. Voilà quel doit être mon unique désir, la nourriture de mon âme, l'unique but de mes pensées, à l'exemple du divin Maître, qui fut obéissant jusqu'à la mort. » C'est bien ainsi, dans cet acte d'amour perpétuel, que se consuma sa courte existence. Plusieurs crachements de sang lui annoncèrent que le départ était proche : il n'en fut ni surpris ni ému. Dans une pièce de vers latins écrite peu auparavant, il disait : « Déjà fuit l'automne, déjà la nuit triomphe du jour, déjà le vigneron cueille les grappes vermeilles. Ainsi la vie s'écoule, et la mort s'avance à grands pas. Donc, puisque la scène du monde va disparaître, n'abusons pas des créatures qui nous disent en leur langage: Recevez les dons de Dieu, mais remerciez ou tremblez! » Lui qui n'avait abusé de rien mais qui avait dès son enfance tout sacrifié pour Dieu, vit arriver la mort sans trembler. Il la salua comme sa libératrice, comme une amie qui lui prenait la main pour le conduire dans le sein de Dieu. Plein de joie en pensant qu'il mourait dans la congrégation du Très Saint-Rédempteur, il embrassa son crucifix une dernière fois, arrêta son regard sur sa bonne mère Marie, et rendit le dernier soupir le 7 juillet 1759. Félix Cancer avait vingt ans : il n'en passa que trois dans la congrégation, mais jamais ne disparaîtra le souvenir de ses vertus.

Deux mois avant sa mort, arrivait au noviciat un autre Louis de Gonzague qui, lui aussi, ne devait que traverser l'institut pour aller au ciel. Dominique Telesca, tout enfant, jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine, se livrait à l'oraison, et récitait le rosaire chaque jour. Il convint avec un de ses compagnons de se retirer dans un ermitage; mais au jour fixé pour le départ, le compagnon fit défaut. Dominique alors se mit à étudier avec l'intention d'embrasser la vie religieuse. Les pères du Très Saint-Rédempteur étant venus prêcher la mission à Potenza, son pays, il les suivit et fut admis au noviciat. Il avait alors dix-huit ans. Deux ans après, en 1761, la phtisie, « le mal de ces premiers temps », dit le père Landi, saisit le saint étudiant parmi ses livres et l'envoya rejoindre au ciel ses trois émules en sainteté, Ferrazzano, de Gattis et Cancer.

Ces jeunes héros, qui prenaient le ciel d'assaut, réjouissaient le cœur d'Alphonse. Il recueillait les actes de leur sainte vie pour l'édification des générations futures, et remerciait Dieu d'avoir placé dans les fondations de son institut les ossements de ces martyrs volontaires. Mais, à côté de ces braves, il y avait les faibles et

les inconstants, qui reculaient devant le sacrifice. Le saint pressait, suppliait, menaçait; puis, quand un sujet se montrait absolument incorrigible, il l'expulsait. Mais il n'en venait à cette extrémité que pour des raisons très sérieuses. « Dès qu'on a reçu un sujet, il faut des motifs graves pour le congédier, disait-il. Après la profession, il en faut de très graves, joints à l'incorrigibilité. Ce serait un péché mortel que de congédier un sujet sans motif suffisant[1] ». D'un autre côté, si un sujet lui demandait une dispense non justifiée, ou même commettait des fautes dans le but de se faire expulser, il refusait nettement de briser les liens qui l'attachaient à Dieu. Si l'infidèle quittait l'institut, il le forçait à revenir ou à traîner dans le monde une chaîne que personne ne pouvait lui enlever. « Jamais, disait-il, je n'accorderai de dispense à un déserteur avant qu'il soit rentré dans la congrégation. Quand il aura réintégré sa cellule et accepté la pénitence que je lui imposerai, je verrai quelles mesures prendre à son égard. Ainsi doit agir, à mon avis, tout recteur majeur qui ne veut pas se damner et ruiner la congrégation. J'ai prévenu le cardinal grand pénitencier, et si je voyais que le pénitencier accorde de pareilles dispenses, je suis résolu d'écrire et d'écrire encore au souverain pontife. » De fait, on ne voit pas à quoi serviraient l'engagement des vœux perpétuels ni le serment de persévérance, si le sujet pouvait demander et le supérieur accorder, sans raison légitime, la dispense de ces obligations sacrées.

Durant cette période, Alphonse donna certaines dispenses pour des raisons de famille ou de santé, que la gravité des circonstances le forçaient d'accepter. Ainsi, par exemple, un jeune frère de Jérôme Ferrazzano, Michel, âgé de seize ans, malgré les supplications de ses parents, entra au noviciat au moment où Jérôme faisait profession. Pieux et vertueux comme son frère, il émit lui-même ses vœux quand celui-ci partait pour le ciel. Mais, comme son frère, il avait hérité de leur mère les germes de la maladie qui ne pardonne pas. Bientôt des commencements d'hémorragie firent craindre pour ses jours. Ses parents, au désespoir, supplièrent Alphonse de l'envoyer à Solofra pour quelques mois afin d'y respirer l'air du pays. Or, à peine arrivé dans sa famille, le pauvre jeune homme, moins héroïque que son aîné, céda aux importunités de ses parents, auxquelles vinrent se joindre les coupables exhortations de certains religieux, et demanda sa dispense. Par pitié autant pour le père et

1. *Corrispondenza generale*, I, page 328.

la mère que pour l'enfant abusé, le saint fondateur le délia de ses vœux.

Un autre profès étudiant, nommé Tamangi, vivait dans un relâchement qui lui avait attiré maintes réprimandes. Loin de se corriger, il multipliait les fautes dans l'intention assez visible de se faire expulser. Le préfet des étudiants, découragé, l'avait plusieurs fois envoyé au recteur majeur et proposait de le lui adresser encore : « Je vous le défends, répondit Alphonse, et je lui défends, à lui, de venir me trouver pour autre chose que pour me demander pardon. S'il m'écrit au sujet de sa dispense, je déchirerai sa lettre dès que j'en aurai lu le premier mot. S'il ne s'amende pas, employez les châtiments, le jeûne, l'isolement, la privation de la communion. Du reste, je me demande comment on peut accorder la communion à un jeune homme qui, sans autre raison que sa lâcheté, veut abandonner le Dieu auquel il s'est consacré. » Tamangi s'enfuit, croyant bénéficier du fait accompli, mais Alphonse, inflexible, refusa de briser des liens librement contractés.

Gabriel Ippolito vécut dans la ferveur jusqu'à la fin de ses études ; mais, devenu prêtre et missionnaire, il se laissa gagner par sa mère, qui fit miroiter à ses yeux l'honneur et l'argent pour le déterminer à quitter le couvent. Infidèle à ses vœux, il s'imagina trouver dans le monde un magnifique avenir : il y trouva l'indigence. Sans poste et sans ressources, chassé par sa mère qui voulait bien l'avoir chez elle pour s'enrichir mais non pour le secourir, il vécut d'aumônes, et mourut en s'écriant : *Ergo erravimus a via veritatis*[1].

Pascal Bianchi demanda aussi la dispense de ses vœux pour complaire à ses parents. Puis, se voyant inutile au monde et honni de tous comme transfuge, il supplia le saint fondateur de lui rouvrir les portes du couvent. Mais Alphonse avait pour maxime qu'une pierre ébranlée dans une muraille y retrouve difficilement son assiette. Il ne crut pas devoir céder à ses instances réitérées. De retour à Cava, son pays natal, il y périt dans une inondation que personne n'avait prévue. Citons encore l'étudiant Laporta qui, prenant la voie large du relâchement et de l'immortification, finit par se trouver, selon son expression, trop à l'étroit entre les murs d'un couvent. Devenu libre, il se fit avocat et se maria. Il s'imagina dès lors avoir trouvé le Pactole, se livra aux plus folles dépenses, et mangea tout son avoir en quelques années. Réduit à la dernière

1. *Je me suis donc égaré loin des sentiers de la vérité.*

misère, il mourut à la fleur de l'âge, après avoir vécu beaucoup plus à l'étroit que dans la maison de Dieu.

Ces jeunes transfuges, pour la plupart, avaient été condisciples. Leur chute fournit au saint l'occasion d'exhorter tous les pères et frères à l'observance régulière. « Pour ranimer notre courage, leur écrivit-il dans sa circulaire du 13 août 1758, ayons toujours devant les yeux la mort bienheureuse de nos confrères défunts, étudiants ou missionnaires, comme aussi le triste sort des malheureux qui ne sont plus des nôtres. Ceux-ci gémissent sur leur infortune, et ceux qui n'en gémissent pas sont encore plus dignes de compassion. Soyons sur nos gardes et rappelons-nous bien que leur ruine provient des fautes réitérées dont ils n'ont pas tenu compte.

« Quant à la dispense des vœux, je répète pour les nouveaux que jamais je ne l'accorderai sans cause nécessaire et légitime, cause dont le sujet n'est pas juge, parce qu'il se trouve sous le coup de la passion. A l'égard de celui qui demanderait la dispense sans juste motif, qu'on emploie d'abord les mesures de douceur pour dissiper la tentation ; s'il refuse de rentrer en lui-même, on lui infligera un mois de retraite avec trois jeûnes au pain et à l'eau par semaine. N'oubliez pas que demander sa dispense sans juste motif, par passion ou par caprice, c'est se rendre indigne de la congrégation, et risquer de s'en voir chasser.

« Vous connaissez tous ce frère qui nous a quittés sans permission. Depuis de longs mois il vit dans la disgrâce de Dieu sans trouver personne pour l'absoudre. Cet exemple doit faire trembler tous ceux qui ont la crainte du péché. Soyons donc fidèles à communiquer nos tentations à ceux qui peuvent nous aider, surtout la tentation contre la vocation, la plus terrible de toutes à cause des conséquences qu'elle entraîne. Tous les jours, dans la visite au saint Sacrement et à la sainte Vierge, demandons tout spécialement la grâce de persévérer dans notre vocation. Et que personne ne se confie en ses résolutions ou en ses bons sentiments : au premier mouvement de la passion, l'entendement s'obscurcit et tout change d'aspect. Les exemples dont j'ai été témoin, je vous le dis en vérité, me font trembler pour chacun de nous. »

Alphonse dénonce alors la principale cause des infidélités et des désertions, ainsi que son énergique résolution de la retrancher. « Je le rappelle à tous, particulièrement aux jeunes gens, c'est une faute très grave que de demander, en cas de maladie, d'aller respirer l'air natal. L'air du pays natal et de la famille est, pour les religieux, un air empesté qui ruine la ferveur et la vocation :

l'expérience universelle en fait foi. Si donc un sujet doit changer d'air par ordre du médecin, les supérieurs l'enverront, s'ils le jugent à propos, dans l'une de nos maisons, mais nulle part ailleurs. Si, par le passé, des exemples contraires se sont produits, ils ne se renouvelleront pas à l'avenir, car les faits ont montré que l'indulgence sur ce point peut entraîner une foule de désordres et de tentations. Je rappelle ensuite qu'il n'est permis à personne d'aller dans la maison des séculiers, à plus forte raison dans sa famille, sans juste motif et sans une permission expresse. Ainsi le veut la règle, et j'entends que cette règle soit observée plus rigoureusement que toute autre. La règle, il est vrai, permet aux sujets de retourner dans leur famille (avec l'autorisation du supérieur, bien entendu) dans le cas de maladie mortelle du père ou de la mère; mais j'ai vu avec grande édification que plusieurs y ont renoncé. Ils ont écrit à leurs parents que leur présence ne ferait qu'accroître la douleur de la séparation, et que, de leur cellule, ils ne cesseraient de les recommander à Dieu. C'est un acte singulièrement agréable à Notre-Seigneur, tant par la mortification qu'ils se sont imposée, que par le bon exemple qu'ils ont donné. »

Pour apprécier combien était nécessaire cette mesure relative à la séparation complète de la famille, mesure qui, à première vue, paraît outrée, il faut se rappeler toujours que le retour dans la famille était, pour les Napolitains, la pierre d'achoppement des vocations. L'histoire d'un infortuné jeune homme, appelé Maur Murante, montre qu'Alphonse n'a édicté cette règle qu'après en avoir reconnu l'absolue nécessité, et pourquoi, une fois promulguée, il la fit rigoureusement observer.

D'une nature pieuse, sensible, expansive, le jeune Maur était sympathique à tous. Sa mère, devenue veuve, avait reporté sur cet aîné de ses cinq enfants toute l'affection de son cœur. Or le petit homme, à l'âge de sept ans, pensait déjà à se faire religieux. Quand des missionnaires arrivaient à Melfi, son pays, il lui prenait une irrésistible envie de partir avec eux pour se faire aussi missionnaire, non pas, écrivit-il plus tard avec une naïve simplicité, non pas pour gagner des âmes à Dieu, mais pour être entouré et applaudi comme ces prédicateurs. En attendant il étudiait les belles-lettres et vivait un peu en étourdi. Il avait quinze ans quand Alphonse, accompagné de plusieurs autres pères, vint à Melfi prêcher la mission. Malgré les larmes et les supplications de sa mère, Maur voulut absolument les suivre. Il fit tant d'instances auprès des pères que ceux-ci décidèrent Alphonse à le recevoir, non

comme novice mais comme juvéniste. La mère consentit à l'épreuve, et Alphonse, vaincu par l'opiniâtreté du jeune homme, l'emmena à Ciorani.

Les premiers mois, Maur se crut en paradis. La vie était un peu dure pour le corps, mais aussi l'âme nageait dans la joie. Malheureusement un gros nuage obscurcit bien vite ce ciel par trop serein. Comme il était de complexion délicate, il tomba malade. « Alors, dit-il, en proie à la fièvre, je commençai à penser à ma mère, à la maison, aux douceurs que j'y trouverais. Je me représentais les vallées et les montagnes de mon pays, et bientôt il me prit un violent désir de rentrer dans ma famille. » L'illusion de l'imagination était tellement forte que rien ne put le retenir. Sa mère, avertie, envoya une litière pour le transporter à Melfi, mais il voulait partir à pied, malgré sa faiblesse, n'ayant pas la patience de l'attendre. Il fallut toute l'autorité d'Alphonse pour l'arrêter.

Le bonheur à la maison dura vingt jours. Il n'était pas encore guéri, que déjà l'idée de sa vocation perdue le jeta dans un vrai désespoir. On le consola en lui disant que les pères, en considération de sa grande jeunesse, lui pardonneraient son infidélité; il écrivit au couvent, on lui répondit qu'avant tout il pensât à se guérir. Il alla frapper à la porte, mais on refusa de la lui ouvrir; il courut à Iliceto, où plusieurs missionnaires le connaissaient, car souvent, dans leurs voyages, ils s'arrêtaient chez ses parents pour y passer la nuit. Le recteur et d'autres pères, émus de sa douleur, écrivirent à Alphonse, alors à Naples, que le jeune homme mourrait de chagrin si on refusait de l'admettre à une seconde épreuve. Alphonse s'en remit à leur jugement, et Maur rentra à Ciorani où il fut reçu à bras ouverts.

A peine avait-il passé trois mois au couvent qu'un nouvel accès de nostalgie suscita en lui une furieuse tentation de s'évader, mais il s'en accusa et fit vœu de persévérer dans sa résolution de se donner à Dieu. Toutefois l'obsession devint si violente que, sous de spécieux prétextes, il se fit relever de son vœu; puis, trop attaché aux pères pour les affliger en manifestant son inconstance, il écrivit à un de ses parents de venir le reprendre et de donner pour raison que sa mère venait de mourir. C'est ainsi qu'il quitta pour la seconde fois Ciorani.

Les joies du retour disparurent bientôt pour faire de nouveau place au désespoir. Maur se crut damné : « Dieu m'a créé, se disait-il, non pour vivre non dans le monde, mais en religion, et moi, j'ai

honteusement déserté mon poste! » L'idée d'entrer chez les jésuites hanta quelque temps son esprit, mais son cœur le portait à Ciorani. Seulement voudrait-on l'y recevoir encore? Il manifesta ses perplexités à son confesseur, qui lui dit d'attendre une année avant de faire une nouvelle demande. L'évêque de Melfi, qu'il prit ensuite pour directeur, lui donna meilleur espoir. Étant allé un jour avec l'évêque au monastère de Ripacandida, dont la mère Marie de Jésus était supérieure, il lui parla de sa vocation. Elle n'hésita pas à lui dire qu'il devait retourner à Ciorani. Il avait alors dix-neuf ans. Sur la recommandation de l'évêque et de la religieuse, les pères consulteurs, considérant les escapades de Maur comme des espiègleries du jeune âge, furent d'avis de l'admettre au noviciat. Dans son extrême charité pour cet enfant si bon, si pieux, attaché à l'institut malgré sa légèreté, le saint consentit à ce troisième essai. Maur prit l'habit au commencement de 1754, et vécut saintement pendant son année de probation.

Heureux de le voir dans ces excellentes dispositions, Alphonse écrivait à la mère Marie de Jésus : « Notre petit Maur va très bien et travaille à sa sanctification. » Ayant fait profession à la fin de 1754, le jeune profès se lança dans les études avec courage sans rien perdre de sa piété ni de sa régularité. Aimé de ses condisciples et de ses maîtres, il était la joie de la communauté. Cependant cette vie d'étude, d'oraison et de mortification affaiblit en moins d'un an sa chétive santé, au point que les médecins conseillèrent leur remède ordinaire, l'air natal. Alphonse lui permit de retourner pour quelque temps à Melfi et le chargea même d'y recueillir des renseignements sur le bienheureux frère Gérard, mort tout récemment à Caposele. Gérard avait fait plusieurs séjours à Melfi, remué tout le pays par ses vertus et ses miracles, et comme il recevait l'hospitalité chez *mamma Vittoria,* comme il appelait la mère de Murante, celui-ci eut toute facilité pour se procurer les documents désirés. Sa santé rétablie, il annonça son retour prochain. « Revenez, mon cher Maur, lui répondit Alphonse, mais voyagez le plus commodément possible. Prenez, je vous prie, les mêmes précautions qu'à votre départ. Choisissez un temps favorable moins affreux que celui d'aujourd'hui. N'oubliez pas de m'apporter les renseignements que vous aurez pu recueillir sur notre frère Gérard. » Et il ajouta à sa lettre ce post-scriptum dicté par son cœur paternel : « Je vous attends ici, mon cher enfant, et les heures me paraissent des siècles. Toutefois, bien portant ou malade, il suffit que vous soyez à Dieu. Encore une fois, ne partez pas



par un temps humide, et garantissez-vous du froid le plus possible. » Dans son *curriculum vitæ*, Maur, parlant d'Alphonse, dit quelque part : « Tous les pères nous aimaient, mais le recteur majeur était pour nous une mère. » Cette lettre prouve qu'il n'exagérait pas.

Maur acheva ses études sans dévier d'une ligne et fut ordonné prêtre en 1757. Hélas! deux ans après, le démon le reprit dans le piège auquel il avait échappé deux fois : l'amour de la famille et l'amour de la santé. Tombé de nouveau malade, il demanda la permission de retourner à Melfi, mais cette fois il se heurta contre la circulaire qui prohibait à tout jamais les séjours dans la famille sous prétexte de respirer l'air natal. Maur s'imagina qu'en sa faveur Alphonse ferait une exception. Il lui écrivit avec force détails les raisons médicales qui démontraient la nécessité de son retour à la maison, mais il reçut cette réponse[1] : « Mon cher Maur, je réponds brièvement à votre longue lettre, dans laquelle j'ai vu, à ma grande désolation, que votre âme est encore plus malade que votre corps, puisque vous voulez absolument, sous prétexte de changer d'air, aller vivre dans votre famille. J'ai aussi reçu une lettre de votre mère, qui me demande de vous envoyer à Melfi. Je lui ai répondu que la chose est impossible et qu'il était inutile d'insister, parce que je ne m'écarterai plus jamais de la résolution prise au sujet de nos malades, c'est-à-dire l'interdiction absolue de tout séjour hors de nos maisons. Les inconvénients que nous avons eu à déplorer pour l'avoir permis à quelques-uns, ont dicté cette décision irrévocable.

« Je suis extrêmement affligé de voir que le désir de vous guérir vous a fait perdre la ferveur. Si vous veniez à mourir maintenant, vous ne mourriez donc pas en saint comme je l'espérais. Je vous ai envoyé à Iliceto parce que je voyais votre vif désir d'y aller. Je pensais bien que ce climat ne vous convenait pas. Ici les bains chauds vous avaient un peu relevé, et je comptais sur le temps pour améliorer peu à peu votre santé, car votre genre de maladie exige de longs soins.

« Vous dites bien en terminant votre lettre que vous vous en remettez à ma volonté, mais il est facile de voir par ailleurs que, sous cette formule de pure cérémonie, se cache une détermination bien arrêtée. Dieu vous bénisse donc, mon cher Maur, car je ne prends pas sur moi de le faire. Quant à la lettre de votre mère, je soupçonne que vous n'êtes pas étranger à sa rédaction. Dieu vous le

1. *Corrispondenza generale*, I, pages 426-427.

pardonne, mais je puis vous certifier que vous me brisez le cœur. »

Alphonse avait bien deviné. La résolution fatale était prise et rien ne put en arrêter l'exécution, car « une fois que le démon, dit le père Landi, obtient d'un sujet de consentir à une tentation contre la vocation, il ne le lâche plus. C'est ce qui advint, ajoute-t-il, à notre père Murante, si pieux et si saint jusque-là. Ni les avertissements de ses supérieurs ni les dangers du monde ne purent le retenir. Il demanda la dispense de ses vœux, et se retira dans sa famille le 12 janvier 1760. » Pauvre Maur Murante, victime de son inconstance et de son excessive sensibilité! A peine eut-il quitté l'habit religieux que sa conscience, bourrelée de remords, lui reprocha son infidélité. Tremblant pour son salut éternel, il tomba dans une mélancolie profonde qui aggrava sa maladie et le conduisit au tombeau peu de temps après sa malheureuse désertion. Espérons que Dieu aura eu pitié de cette pauvre âme, dont nous avons rappelé l'histoire uniquement pour montrer avec quelle tendresse le saint fondateur traitait les sujets tentés contre la vocation, sans toutefois qu'il sacrifiât la règle, sauvegarde de la congrégation.

Les études terminées et les jeunes gens parvenus au sacerdoce, la règle leur faisait faire un second noviciat de six mois avant de leur ouvrir la carrière de l'apostolat. Ces six mois de récollection avaient pour objet de raviver dans leurs âmes la vie intérieure, plus ou moins affaiblie par la diversion des études, et en même temps de les initier à la prédication et aux autres fonctions du missionnaire. Ainsi préparés, ces jeunes pères accompagnaient de temps en temps leurs aînés pour s'exercer aux travaux apostoliques; mais jusqu'à l'âge de trente ans ils s'occupaient spécialement de composer leurs instructions. Quand ils avaient ainsi forgé leurs armes, Alphonse les envoyait combattre, au milieu du monde, pour Dieu et pour les âmes, mais il les surveillait de plus près que jamais, sachant parfaitement que le travail extérieur, bien que très saint en lui-même, expose l'homme très occupé à se relâcher dans la pratique de l'oraison et de l'observance régulière. Il ne cessait de rappeler aux missionnaires les vertus au moyen desquelles l'apôtre se sanctifie et sanctifie les autres : l'humilité, la pauvreté, l'obéissance, la mortification. La plus petite faute contre ces vertus attirait au délinquant, quel qu'il fût, réprimande et punition.

L'humilité lui paraissait le caractère propre de son institut. « Notre but, disait-il, est de nous conformer à Jésus-Christ, mais à Jésus-Christ humilié et méprisé. C'est notre fin principale. Celui qui n'a pas ce but devant les yeux reculera au lieu d'avancer. Là

où règne l'humilité il y aura de la sainteté; mais sans l'humilité point de vertus. Faute d'humilité, Lucifer est devenu le prince des démons. C'est l'humilité qui distingue le catholique du protestant. » Aussi le seul nom d'amour-propre lui faisait horreur. « C'est ce maudit amour-propre, disait-il encore, qui jette tous les jours en enfer une foule de laïques, de prêtres et de religieux. Si j'entendais un sujet me faire une proposition qui sente l'amour-propre, je croirais voir un damné. Si cet esprit-là devait jamais s'introduire dans la congrégation, je prie Dieu qu'il la détruise. » Un jour il échappa à un père de répondre, je ne sais à quel propos : « Et mon honneur! » Ce fut pour Alphonse, dit Tannoia, une parole plus qu'hérétique. Le samedi suivant il fit rouler sur ce sujet toute la conférence à la communauté. « *Et mon honneur!* répétait-il sans cesse. Notre honneur, c'est d'être méprisés, vilipendés, et de devenir, comme Jésus-Christ, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. » Il s'échauffa tellement contre ce maudit honneur, qu'il fut saisi, tout en parlant, d'un violent point de côté.

L'obéissance est fille de l'humilité. Alphonse la chérissait comme la prunelle de son œil et ne souffrait pas qu'on lui portât la moindre atteinte. Dans sa circulaire de 1758, après les lignes que nous venons de citer, il ajoutait : « Je recommande de nouveau à tous, prêtres, étudiants, frères servants, d'obéir à tout supérieur fixe ou temporaire, fût-il le plus humble de nos frères, dans tout ce qui concerne l'office qui lui est dévolu. C'est à cette marque qu'on reconnaît les vrais obéissants. Je suis moins touché de l'obéissance qu'on me témoigne à moi-même que de la soumission aux recteurs locaux, aux préfets, ministres, et autres officiers subalternes. Sur ce chapitre il y a eu des défaillances, mais j'espère qu'à l'avenir je n'aurai plus à constater certains manquements qui m'ont grandement affligé. L'obéissance peut seule conserver la congrégation et y maintenir la ferveur. Sans l'obéissance c'en est fait de l'institut. Aussi peut-on pardonner à la rigueur toute espèce de fautes, mais non les fautes contre l'obéissance. »

De fait, il était inflexible sous ce rapport. En 1760, plusieurs pères prêchaient une mission dans l'église Saint-Mathieu, à Nocera. Alphonse avait ordonné au prédicateur du soir de terminer le sermon à six heures afin que chacun pût rentrer chez soi avant la nuit, de manière à prévenir tout désordre. Comme les auditeurs arrivaient un peu plus tard, le prédicateur ne se pressa pas de commencer le sermon, et dépassa d'un quart d'heure le temps fixé. Alphonse l'apprit, réitéra l'ordre qu'il avait donné, et répondit à toutes les

objections : « Qu'on obéisse, et si à six heures sonnant le prédicateur n'est pas descendu de chaire, qu'on donne la bénédiction. » Ces interprétations et ces objections lui déplurent tellement qu'il se rendit auprès des missionnaires et leur fit un chapitre en règle. A leur retour, nouveau chapitre à la communauté sur l'obéissance aveugle, dans lequel il s'exprima avec autant de force que de sévérité. Le prédicateur en sortit avec l'interdiction de dire la sainte messe pendant les trois jours de retraite qui lui furent assignés comme pénitence.

Il exigeait la même obéissance des supérieurs locaux. Dans cette même année 1760, il envoya à Iliceto un certain frère Pompilius pour y respirer l'air vif de la montagne; mais il arriva que le père Tannoia, n'ayant pas lu la lettre annonçant l'arrivée de ce frère, le renvoya quelques jours après à Nocera. Il reçut d'Alphonse ce billet : « Vous m'avez renvoyé bien vite le frère Pompilius. Je vous dirai franchement qu'en le voyant revenir contrairement à mes ordres, je restai stupéfait, et je crus d'abord que vous n'aviez pas lu ma lettre; mais non, m'affirme-t-on, vous aviez lu la lettre, vous l'aviez comprise, et malgré cela vous avez fait le contraire de ce que je vous disais. Je vous renvoie donc le frère Pompilius, et vous paierez son voyage. Ensuite vous donnerez des détails précis sur cette affaire et vous m'indiquerez, s'il y a lieu, les pères qui vous ont conseillé d'agir comme vous l'avez fait. » Heureusement le père Tannoia put prouver qu'il n'avait pas lu la lettre en question : autrement il n'en eût pas été quitte avec trois jours de retraite.

Comme l'obéissance, la pauvreté est fille de l'humilité : aussi Alphonse maintenait-il scrupuleusement les prescriptions de la règle relatives à cette vertu. En dehors des objets de première nécessité mis à leur usage par la communauté, les sujets ne pouvaient se procurer quoi que ce fût, pas même un verre d'eau, sans l'agrément du supérieur. A leur entrée en charge, les recteurs s'engageaient par serment à ne pas conserver et à ne pas permettre à leurs sujets de conserver dans leur cellule de l'argent ou des comestibles. Maison, cellule, vêtement, nourriture, tout devait sentir la pauvreté. Les moindres actes contraires, je ne dis pas au vœu, mais à la perfection de la vertu, l'épouvantaient, comme on peut le constater par le trait suivant.

Il avait chargé le père Ferrara de pourvoir de vêtements toutes les communautés, de sorte que bientôt on vit paraître certains missionnaires mieux vêtus qu'autrefois. Un jour qu'Alphonse se trouvait à Naples, un gentilhomme de ses amis lui en fit compli-

ment. « Je vous félicite, lui dit-il, de ce que vos pères ont remplacé par des habits neufs leurs vieilleries d'antan. » Cette parole l'affecta tellement que, sans attendre son retour à Nocera, il manda près de lui le malheureux Ferrara, le chapitra d'importance, et lui prescrivit d'écrire à toutes les maisons : « 1° qu'il ne donnerait plus de vêtements si ce n'est à la demande des supérieurs locaux; 2° que ceux-ci ne devaient en réclamer qu'après avoir bien constaté l'impossibilité de porter plus longtemps les anciens; 3° que le ministre doit veiller à faire raccommoder les habits si les sujets se montrent négligents à cet égard; 4° que les pièces doivent être bien ajustées et cousues avec du fil de soie, l'autre fil blanchissant trop vite; 5° que si le tailleur de la maison ne suffit pas à cette besogne, on recoure aux étrangers. » Dans sa circulaire de 1758, il renouvela ces recommandations. « Quant aux habits, dit-il, soutanes ou manteaux, dès qu'ils sont vieux ou déchirés, les supérieurs doivent les faire rapiécer aussi longtemps qu'ils sont susceptibles de l'être. Pauvre congrégation, elle sera bien à plaindre quand les sujets rougiront de porter des vêtements rapiécés! Je ne voudrais pas avoir à déplorer de mon vivant un pareil malheur. »

Outre ces vertus, Alphonse exigeait de ses missionnaires la mortification corporelle. Il croyait avec tous les saints que l'homme pécheur, s'il connaît sa misère, doit mener une vie pénitente. Disciple de saint Paul, il savait que l'âme esclave de la chair tend naturellement au vice, et que l'apôtre, après avoir beaucoup prêché aux autres, peut très bien devenir un réprouvé s'il ne châtie son corps et ne le réduit en servitude. De là les jeûnes, les abstinences, les disciplines, prescrites par la règle tant à la maison qu'en mission, et plus sévèrement encore en mission, d'abord pour obtenir des grâces de conversion, ensuite pour édifier les fidèles. Le supérieur devait veiller à la santé de ses sujets, car « la santé, disait-il, c'est le capital du missionnaire; s'il la perd, il fait faillite. » Mais il avait soin d'ajouter que « le sujet, confiant dans son supérieur, doit travailler sans craindre les fatigues. Jésus-Christ veut à son service des hommes actifs et non des lâches. »

Sous l'impulsion de ces vertus, l'apôtre s'oublie lui-même et part à la conquête des âmes pour l'amour de Jésus-Christ, leur Rédempteur. Brûlant d'amour lui-même, Alphonse ne cessait de souffler le zèle dans l'âme de ses frères, mais encore voulait-il un zèle discret, qui ne s'écarte jamais des lois de la prudence. Il exigeait qu'on respectât les évêques, sans jamais s'immiscer, sous n'importe quel prétexte, dans leur administration; que jamais, sous couleur d'empê-

cher le mal, on ne fît de rapport aux ordinaires sur l'état du clergé ou du peuple. « Le bien que vous feriez par là, dit-il, ne compenserait jamais le mal que vous occasionneriez en enlevant à l'institut la confiance du clergé et des populations. » Il blâma fortement le père Rizzi qui, voyant un diocèse brouillé avec son évêque, crut devoir informer le prélat du mécontentement général et lui adresser certaines représentations. Celui-ci reçut très mal l'avis, et ne parlait de rien moins que de faire incarcérer son auteur. Informé de l'affaire, Alphonse écrivit au recteur du père Rizzi : « Dites-lui qu'il a mal agi. Sans doute il a obéi à son zèle ; mais il ignore qu'en dehors du sacrement de pénitence, il nous est défendu de nous mêler d'affaires qui peuvent causer des embarras à des tiers. Pour l'amour de Dieu, qu'il s'abstienne désormais de ces inspirations d'un zèle malentendu ! Nous devons avoir en vue le bien commun de la congrégation plutôt qu'un bien particulier. » Il écrivit luimême à l'évêque pour l'apaiser, et ordonna au père Rizzi de lui demander pardon de son indiscrétion. Dans une circonstance également délicate, le père Blasucci se montra plus sage que Rizzi. La mission de Girgenti commençait avec beaucoup d'entrain quand il prit fantaisie au bon vieil évêque, Mgr Lucchesi, de faire jouer au séminaire une comédie de Goldoni, et cela au grand désespoir des missionnaires, qui suppliaient Blasucci de représenter au prélat l'inconvenance d'une telle exhibition en pleine mission. Blasucci n'en souffla mot à Monseigneur qui, lui, n'y voyait pas malice. Comme les pères se montraient assez mécontents de sa tolérance, Blasucci exposa le différend au saint fondateur. « Vous avez très bien fait, répondit celui-ci ; on doit supporter certains ennuis pour ne pas entraver l'œuvre des missions, l'œuvre par exellence pour tout un diocèse. Et puis, ajouta-t-il pour excuser l'évêque, avec nous autres vieux il faut beaucoup de patience. »

Nous voyons l'importance qu'il attachait à l'œuvre des missions. Afin de consacrer tout son monde à cet apostolat, il avait exclu dans sa règle toute autre occupation. Les pères du Très Saint-Rédempteur ne devaient ni prêcher des carêmes, ni diriger des collèges, ni devenir confesseurs ordinaires ou extraordinaires des religieuses. Jamais Alphonse ne voulut déroger à cette règle. « Mettez des pères, disait-il, à la tête d'un séminaire : cette charge exigera les meilleurs sujets. Ceux-ci, en s'attachant au séminaire, oublieront la congrégation. La liberté, la vie commode, leur feront perdre la vocation. » L'archevêque de Conza voulut charger les pères de Caposele de confesser les religieuses de Calitri. Le père Cajone,

supérieur de la maison, lui répondit que la règle ne lui permettait pas d'accepter cette fonction. « Vous avez parfaitement répondu, lui écrivit Alphonse ; mais faites en sorte qu'il ne se hasarde pas à m'adresser la même demande. Vous me mettriez dans l'embarras, car non jamais, jamais, jamais, je ne consentirai à permettre une chose si opposée à notre règle, et d'un autre côté je m'expose, en parlant avec force, à mécontenter l'archevêque. » Heureusement celui-ci se désista, et Alphonse n'eut pas à intervenir.

Ainsi, pendant ces six dernières années passées à Nocera, tout en travaillant à ses ouvrages, le fondateur dirigeait sa famille, chaque jour plus nombreuse, dans les voies de la sainteté. Sa main douce mais ferme leur donnait à chaque instant une nouvelle impulsion, tandis que l'exemple de ses héroïques vertus les entraînait à sa suite d'une manière presque irrésistible. Pour bien comprendre l'influence qu'il devait exercer sur ses frères, il nous faut admirer, avant de clore cette phase de sa vie, l'éminente sainteté à laquelle sa correspondance fidèle aux grâces de Dieu l'avait élevé.

CHAPITRE XX

VIE INTIME

1756-1762

Au sommet de la montagne. — La journée du saint. — Obéissance et observance. — Amour de complaisance. — Union à Jésus et à Marie. — Extases et ravissements. — Charité envers les pauvres, les malades, les âmes affligées. — Bonté et affabilité. — Récréations. — Un autre François d'Assise. — Le vieil homme et l'homme nouveau.

Alphonse croissait de jour en jour en sainteté. Il avait passé soixante ans au service de Dieu, utilisant tous ses moments pour la gloire du divin Rédempteur, l'unique objet de son amour. Et comme les grâces de chaque jour sont en rapport avec l'usage qu'on a fait des grâces de la veille, on peut imaginer à quel degré de perfection le saint était parvenu. Du reste, les miracles, les prophéties, les bilocations, les apparitions de Marie à Foggia et à Amalfi, montraient assez que le Seigneur le traitait en ami. Les peuples le révéraient à l'égal des bienheureux placés sur nos autels. Un chanoine de Naples, qui l'avait beaucoup connu à cette époque de sa vie, apprenant trente ans plus tard qu'on instruisait sa cause de béatification, disait : « Pour moi, si j'étais le pape, je le canoniserais sans aucune forme de procès. » Les pères du Très Saint-Rédempteur, vivant à ses côtés, avaient de lui la même opinion. Novices, étudiants, missionnaires, recueillaient comme des oracles les paroles sorties de sa bouche, et les notaient, ainsi que ses actions, soit pour s'édifier, soit pour les publier en temps opportun. De là les chroniques des pères Tannoia et Landi, les dépositions circonstanciées d'une foule de témoins aux divers procès de la canonisation, et tant d'autres documents qui nous permettent aujourd'hui de le faire revivre sous nos yeux.

Grâce aux informations données par le frère Romito, son compa-

gnon plutôt que son serviteur, nous assistons pour ainsi dire aux divers actes de sa journée : « Le matin, dit-il, aussitôt éveillé, il commençait par se donner la discipline. Il fut fidèle à cet exercice de mortification aussi longtemps que ses directeurs le lui permirent. Il descendait ensuite au chœur pour faire oraison avec la communauté. Malgré ses infirmités, il restait à genoux durant cette demi-heure, puis, après avoir récité les heures canoniales, il rentrait dans sa cellule et s'asseyait à sa table de travail devant l'image du crucifix et de Notre-Dame de Bon Conseil. Cinq heures durant, il travaillait à ses divers ouvrages, mais l'étude ne l'empêchait pas de rester uni à Dieu, ni de multiplier les actes d'amour et les oraisons jaculatoires : « Mon Dieu, disait-il à chaque instant, vous savez que je vous aime et que je travaille pour vous. » Chaque fois que sonnait l'horloge, il interrompait sa lecture ou sa composition pour réciter un *Ave Maria*, ce qu'il faisait toujours avec une extrême dévotion. Une demi-heure avant le dîner de la communauté, il célébrait la sainte messe, puis prolongeait son action de grâces tant que durait le repas, c'est-à-dire plus d'une demi-heure. A voir son visage enflammé, son attitude pleine de dévotion, vous l'eussiez pris pour un séraphin. Il descendait alors au réfectoire prendre un peu de nourriture, mais le mercredi, le vendredi et le samedi, il mangeait assis par terre ou à genoux, non sans avoir tracé avec la langue plusieurs signes de croix sur le pavé. Après ce maigre repas, il passait environ vingt minutes en récréation avec les pères, soit à parler de Dieu, soit à s'entretenir des missions ou des cas de conscience qu'on lui soumettait.

« La récréation terminée, quand sonnait l'heure de la sieste, il se rendait au chœur, où il faisait une longue visite au saint Sacrement, abrégeant ainsi le temps d'un repos pourtant si nécessaire. Au premier coup de cloche il commençait les exercices de l'après-midi, lecture et méditation, pendant une heure. Il récitait alors Vêpres et Complies, puis se remettait au travail jusqu'à cinq heures et demie. Venait ensuite une demi-heure pendant laquelle il traitait avec les consulteurs des affaires de la congrégation, soit dans sa cellule soit au jardin. Au jardin, tout en discourant avec ses compagnons, il cueillait des fleurs pour le saint Sacrement. A six heures, il entrait au chœur avec la communauté pour la méditation du soir, puis il récitait Matines et Laudes et retournait dans sa cellule pour y travailler jusqu'après le souper de la communauté. Alors il prenait à la seconde table une faible collation, et de nouveau, pendant une vingtaine de minutes, assistait à la récréation,

qu'il faisait toujours rouler le soir sur des matières spirituelles, interrogeant l'un ou l'autre, comme c'est l'usage dans la congrégation, sur les saintes pensées ou les traits édifiants remarqués dans la lecture spirituelle. Après la récréation, il se rendait au chœur pour la prière et l'examen du soir. Les actes communs terminés, il récitait le rosaire avec les frères laïques, faisait la visite à la sainte Vierge Marie, récitait la face contre terre trois *Pater* à Jésus crucifié, trois *Ave* à la sainte Vierge, un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de ses saints patrons. Il rentrait alors dans sa cellule, se donnait encore la discipline, et s'étendait sur sa paillasse, un livre de piété à la main, jusqu'au moment où, brisé de fatigue, il succombait au sommeil. »

Telle fut la journée d'Alphonse pendant ses dix ans de séjour à Nocera. Attaché de tout son cœur à l'observance régulière, jamais il ne manquait aux actes de la communauté. Si parfois un évêque de ses amis, Mgr Volpe de Nocera, Mgr Borgia de Cava, Mgr Coppola de Castellamare, désirait l'entretenir quand la cloche sonnait un exercice, il envoyait un frère demander au recteur de vouloir bien l'en dispenser. « Jamais, autant que je m'en souviens, dit un étudiant, il ne manquait à l'oraison. Au plus fort de l'hiver, en proie à la fièvre et à des douleurs de tête qui lui permettaient à peine de se tenir sur pied, il descendait au chœur de grand matin avec la communauté. » — « Le 17 décembre 1761, écrit le père Verdesca, on lui fit une forte saignée en raison d'une douleur à la cuisse, qui l'empêchait de marcher. Le soir, à six heures, il était à la méditation, à genoux comme les autres. » — Un soir de février 1762, il descendait l'escalier du réfectoire, marchant avec beaucoup de précaution pour ne pas tomber. Il donna du talon contre une marche avec tant de force que, vaincu par la douleur, il dut s'arrêter un instant pour reprendre haleine. Il n'en continua pas moins la série des actes communs jusqu'à l'heure du coucher. En se déchaussant, il trouva que la peau du talon, déchirée et saignante, s'était collée à son bas, si bien que, pour le retirer, il dut couper cette peau avec un canif, et comme le sang coulait en abondance, il l'étancha en le saupoudrant de poussière. Il passa ainsi la nuit dans de vives souffrances. Le matin, en examinant la plaie, l'infirmier lui dit assez mécontent : « Pourquoi donc ne m'avez-vous pas appelé ? — Mais, mon cher frère, lui répondit-il, c'était le grand silence, et puis il ne fallait pas pour si peu déranger toute la communauté. »

Il avait vraiment la passion de l'obéissance. Bien que recteur

majeur, il s'était mis volontairement sous la dépendance du recteur local, de son confesseur, et des moindres officiers de la maison. Étant gravement malade à Nocera, il se faisait lire la vie des saints pendant des heures entières, soit pour nourrir sa piété, soit pour ne pas manquer à son vœu de ne pas perdre de temps. Voyant que ces lectures lui fatiguaient la tête, l'infirmier lui dit un jour : « Père, nous devons vous obéir quand vous commandez ; mais, en tant que préfet des malades, j'ai aussi le droit de commander et vous devez m'obéir. Je sais fort bien que vous avez fait le vœu de ne pas perdre de temps, mais n'importe : je vous prie de ne plus lire et de ne plus faire lire aussi longtemps que vous éprouverez ces fortes douleurs. » A l'instant il coupa court à la lecture et laissa de côté tous ses livres jusqu'au moment où l'infirmier lui permit de les reprendre.

Si l'on cherche la raison dernière de cette obéissance parfaite, on la trouve dans cet amour d'union qui conformait en tout sa volonté à la volonté divine. Faire plaisir à Dieu par chacun des actes de sa vie, tel était le besoin de son cœur. « Il remplissait d'une manière très parfaite, dit le père Mazzini, le précepte divin d'aimer Dieu par-dessus toutes choses, de tout son cœur et de toutes ses forces, comme chacun a pu le voir, et comme je l'ai vu mieux que personne durant les longues années que j'ai passées avec lui. L'amour de Dieu éclatait dans tous ses actes, ses oraisons, sa manière pieuse de parler de Dieu, son recueillement, son attitude extatique devant le saint Sacrement, l'exercice continuel de la présence de Dieu, attesté par toutes ses paroles et toutes ses actions. Il avait le plus grand soin de se cacher aux yeux des hommes, mais parfois, pendant ses oraisons, se croyant seul, il révélait le fond de son âme. A ses soupirs ardents, à ses expressions toutes célestes, aux élans de son amour, on reconnaissait l'homme de Dieu. Aussi tous, et moi le premier, nous le regardions comme un grand saint, profondément recueilli dans son intérieur, vil à ses propres yeux, n'ayant de complaisance ici-bas qu'en Dieu et dans le Christ Jésus. Toute sa joie, dans nos récréations, était de parler de Dieu, et avec quelle douceur, quelle ferveur, quel saint enthousiasme il se laissait aller à l'entraînement de son amour! Si on rapportait un fait attestant qu'une personne s'était signalée par son amour pour Dieu, il exultait ; si, au contraire, il s'agissait d'une offense de Dieu, son front se voilait de tristesse. A tout venant il parlait de Jésus et de Marie, exhortant tous ses visiteurs à les aimer de cet amour ardent qui fait les saints.

Quand il pensait avoir déplu à Dieu, son unique amour, même dans des choses insignifiantes où il n'y avait pas la moindre faute, il ne trouvait plus un instant de repos, et de là souvent les scrupules sans fin qui torturaient son âme[1]. » Aussi avait-il coutume de dire qu'il eût mieux aimé se laisser couper la tête que de proférer le plus léger mensonge. Ce qu'il se reprochait le plus dans toute sa vie, c'était d'avoir, étant enfant, cueilli quelques oranges dans le jardin de son père et d'avoir résisté trop violemment à don Joseph, un jour qu'il voulait lui faire jouer un rôle dans une comédie de famille.

Son amour pour Notre-Seigneur se révélait par des signes non équivoques. Tous ceux qui l'ont vu au saint autel affirment qu'il leur donnait l'idée d'un ange en contemplation devant Dieu. « Allons dans telle paroisse, disaient un jour les Napolitains, c'est un saint qui célèbre la messe. » — « Je l'ai souvent considéré à l'autel, dit le père Criscuoli, ce n'était plus un homme de la terre. » Il avait fait placer à l'oratoire, du côté de l'Évangile, un tableau représentant l'Annonciation de la très sainte Vierge, afin d'avoir sous ses yeux ce grand mystère quand, à l'Évangile de saint Jean, il répétait les paroles sacrées : *Et Verbum caro factum est.* Aussi, dans la journée, son bonheur était de se retrouver près de l'autel, de contempler le Dieu qui consent à y naître tous les matins et à demeurer avec nous nuit et jour. Il s'entretenait cœur à cœur avec ce Dieu d'amour, lui portait le bouquet de fleurs qu'il avait cueillies au jardin, et ne cessait de lui recommander son salut éternel. Son amour envers Jésus se manifestait ensuite par l'insistance qu'il mettait à méditer la passion du Sauveur et à suivre chaque jour toutes les stations de la voie douloureuse. L'après-midi, quand la cloche avait sonné le repos, on le voyait s'acheminer vers le tabernacle. Il y priait longtemps, puis il remontait à l'étage supérieur pour y faire le chemin de la croix. Et afin de ne pas troubler le sommeil de ses confrères, il ôtait ses souliers et les tenait dans ses mains en allant d'une station à l'autre.

Cette dévotion à la passion du Sauveur éclatait surtout, comme nous l'avons fait remarquer, pendant la semaine-sainte. On le voyait alors silencieux, absorbé dans la contemplation du douloureux mystère, triste comme s'il eût ressenti les souffrances du Sauveur. Pendant les trois derniers jours, il redoublait les mortifications à

1. Déposition de Mazzini, *Summarium,* page 383.

table et se flagellait jusqu'au sang en méditant sur la cruelle flagellation de Notre-Seigneur. Il tenait fortement à ce que tous les offices se célébrassent avec piété et que le chant fût exécuté d'une manière simple et pieuse. Un père ayant un jour chanté les *Lamentations* avec force trémolos selon le goût du théâtre qui s'introduisait peu à peu dans les églises, il l'en reprit vivement et lui interdit ces trilles et fioritures, qui, disait-il, ne sont propres qu'à distraire l'esprit des fidèles et à chasser du cœur tout sentiment de dévotion. Son chant, à lui, plein de douceur et d'onction, exprimait si admirablement l'amour dont il était pénétré qu'on ne pouvait l'écouter sans se sentir porté vers Dieu. De même ceux qui le voyaient à l'autel le jeudi-saint et le vendredi-saint ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes. Un père avoue qu'un jour en examinant l'expression de sa figure, son attitude recueillie, et le respect avec lequel il s'acquittait des cérémonies, il ne put retenir un cri d'admiration. Le vendredi-saint il prêchait la Passion au peuple. Un jour il commença par ces mots : *Dio è morto,* notre Dieu est mort ! mais il les prononça avec un tel accent de tristesse et de componction que l'auditoire éclata en sanglots.

Il ne séparait pas Jésus de sa mère Marie. Il invoquait à chaque instant celle qu'il considérait comme son avocate nécessaire auprès du Sauveur. Outre les pratiques de piété dont nous avons déjà parlé, il avait fait le vœu de réciter tous les jours en son honneur les cinq psaumes de saint Bonaventure. Il saisissait toutes les occasions de publier ses gloires. Le jour de l'Assomption, en 1758, les pères se trouvant en grand nombre à Nocera, on y célébra une fête littéraire en l'honneur de la bienheureuse Vierge. Alphonse lut, pour sa part, aux applaudissements de tous, un sonnet en dialecte napolitain. Cette poésie d'une naïve simplicité était adressée « A notre Mère, devenue en ce jour Reine du paradis ». Le saint y chantait le triomphe de Marie et la confusion du prince de l'abîme « qui n'ose lever la tête de peur d'apercevoir la Femme à côté de son Fils ».

Heureux et fier du triomphe de sa Mère, il disait, un an après, en cette même fête de l'Assomption : « Qu'il sera beau de contempler Marie dans toute sa splendeur ! Je veux l'aimer beaucoup pour l'admirer dans le paradis. » Et puis il ajouta : « Qui d'entre nous aura la bonne fortune de mourir en un jour consacré à Marie ? — Votre Paternité, bien sûr », répondit le père Saccardi. Alphonse le regarda avec un sourire qui signifiait : « Oh ! si vous disiez vrai ! » Très dévot à saint Joseph, il lui demandait sans cesse la grâce d'une bonne mort. Saint Joseph lui obtint de quitter cette terre un mercredi,

quelques jours avant cette belle fête de l'Assomption de Marie, afin qu'il pût la célébrer avec les anges en arrivant dans le ciel.

Du reste, le Dieu qui aime ceux qui l'aiment, lui faisait goûter par anticipation les joies du paradis. « Il nous disait, écrit Michel de Michele, un de ses étudiants de Morale, qu'il sortait de l'oraison le cœur pleinement rassasié. Un jour, ajoute cet étudiant, c'était en septembre 1759, pendant l'oraison de l'après-midi, comme j'étais logé près de notre père, j'entr'ouvris la porte de sa chambre, croyant entrer dans la mienne. Il était à genoux, la figure resplendissante, les yeux fixes, dans l'attitude d'un saint en extase. Au bruit que je fis, je le vis tressaillir mais sans changer d'attitude. Je me sentis près de m'évanouir, et je m'enfuis tout bouleversé. »

Deux ans après, un autre étudiant, le frère Verdesca, fut témoin d'une extase accompagnée de ravissement. « Au commencement de 1762, dit-il, j'allais un matin chez notre père pour réciter, comme de coutume, l'office avec lui. En entrant dans sa cellule, je le vis élevé de deux ou trois palmes au-dessus de sa chaise dans l'attitude d'un homme moitié assis moitié à genoux. Il avait les bras étendus, les yeux ouverts et levés vers le ciel, le visage embrasé, lumineux, comme transfiguré. J'entrai doucement dans la cellule, et je me mis à genoux entre le fauteuil et le lit, de manière à pouvoir, en tournant la tête, contempler sa figure. Le ravissement dura près d'un quart d'heure, mais pour moi ce quart d'heure ne parut qu'un instant. Pendant que, les yeux baignés de larmes, je considérais ce spectacle tout céleste, le serviteur de Dieu poussa un profond soupir, et s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu ! » Il revint à lui à ce moment, et se retrouva sur son siège dans son état naturel. J'éclatai en sanglots, ce qui lui fit remarquer ma présence et le couvrit de confusion. Se tournant vers moi, il me dit d'un air de doux reproche : « Malheureux, vous étiez donc là ! Surtout ne racontez à personne ce que vous avez vu. » Et nous nous mîmes à réciter l'office, mais il restait comme étourdi sous l'impression de ce long ravissement[1]. »

De cette union intime avec Dieu découlait dans l'âme d'Alphonse une immense charité pour tous les privilégiés du cœur de Jésus. Il éprouvait à l'égard des pauvres, des malades, des malheureux, les mêmes sentiments que Jésus, et volontiers il lui eût emprunté la sublime formule de sa charité : *Venez à moi, vous tous qui souffrez, et moi je vous soulagerai.* De là ses efforts inouïs pour secou-

1. Le P. Mansione, qui raconte ce fait au procès, le tenait de Verdesca lui-même, témoin absolument digne de foi.

rir les pauvres âmes abandonnées en Calabre, en Sicile, et jusqu'aux confins de l'Asie. De là sa tendresse compatissante pour les indigents et ses abondantes aumônes. Il exhortait tous les recteurs à donner aux pauvres, bien qu'ils fussent pauvres eux-mêmes. « Ayez confiance en Dieu, disait-il, et si vous donnez aux membres souffrants de Jésus-Christ, il vous donnera ce dont vous avez besoin : *Date et dabitur vobis.* » Lui-même, quoique se trouvant presque toujours en détresse, distribuait des vivres à tout venant, sans trop demander qui implorait sa pitié. Arrive un jour à Nocera un homme assez bien vêtu et qui se disait chevalier français : il n'en sollicitait pas moins l'aumône. « Faites-le bien dîner, dit-il au père ministre, et donnez-lui deux carlins. — Mais, père, lui répondit celui-ci, il y a beaucoup de ces prétendus chevaliers qui sont tout simplement des chevaliers d'industrie. — Jésus! Marie! s'écria-t-il, que dites-vous là? En tout cas je ne perdrai pas mon aumône, puisque je la fais à Jésus-Christ. » Son cœur est tout entier dans cette parole. Dans une autre circonstance, cheminant par les rues avec un compagnon, il rencontra un pauvre. Il ôta son chapeau et fit à ce malheureux un profond salut. Comme son compagnon lui témoignait son étonnement : « Il faut respecter tout le monde, dit-il, et particulièrement les pauvres de Jésus-Christ. »

Il s'intéressait surtout aux personnes dont la vertu, par suite de la misère, pouvait être en péril. Combien d'âmes faibles, par ses exhortations et ses charités, il a préservées du naufrage ou retirées de l'abîme! Les religieuses, qui parfois manquent de tout au fond de leurs couvents, excitaient aussi sa sollicitude. Ayant appris que le monastère de Foggia, fondé par la sœur Marie-Céleste, se trouvait non seulement endetté mais privé de toute ressource, il envoya un père à Foggia pour intéresser à cette situation les personnes charitables de la ville, et réussit ainsi à tirer d'embarras ces religieuses du Saint-Sauveur qu'il regardait à bon droit comme les sœurs cadettes de l'institut. Plusieurs fois aussi il vint en aide aux religieuses de Scala, qui mouraient de faim sur leurs rochers. La pension que lui servait son frère Hercule, celle de la société des Docteurs, les revenus de sa chapellenie, tout l'argent, en un mot, qu'il recevait de divers côtés, ne faisait que passer par ses mains pour s'en aller dans la bourse, toujours vide, des recteurs, ou dans les mains des pauvres.

Les malades eurent toujours en lui un père plein de compassion et de tendresse. Il allait les voir plusieurs fois le jour, sans aucune distinction entre novices ou profès, frères ou domestiques. Assis près

de leur lit, il s'informait de leurs besoins, les consolait, les fortifiait en les animant à souffrir pour Jésus-Christ. Quand il rencontrait l'infirmier, il lui demandait encore de leurs nouvelles et lui recommandait d'exécuter ponctuellement les ordonnances du médecin par rapport à la nourriture et aux médicaments. Quand le cas était grave, dans les convalescences dangereuses, par exemple, il assistait lui-même aux repas des malades, afin de s'assurer personnellement de la quantité et de la qualité des aliments. Un étudiant, Lorenzo Nigro, avait l'estomac tellement débilité qu'il ne pouvait retenir aucune nourriture. Alphonse prit un soin infini de sa santé. « J'écrivais un jour sous sa dictée, dit Lorenzo, sa *Préparation à la Mort.* Faible de complexion, je fus pris tout à coup de vomissements fréquents. Notre père m'envoya à Naples avec le père Margotta pour consulter le célèbre médecin Ventapane. Je restai dans cette ville pendant plus d'un mois, et je revins au couvent parfaitement guéri. »

Alphonse avait surtout grande pitié des âmes désolées par les scrupules ou d'autres épreuves spirituelles. On peut voir par ses lettres à certaines pénitentes combien il compatissait à leurs souffrances et s'ingéniait par tous les moyens à les soulager. Le remède auquel il revenait toujours, c'était l'obéissance; mais les scrupuleux cesseraient de l'être sans l'aveuglement qui les porte comme invinciblement à préférer leurs imaginations aux décisions de leur confesseur; d'où la nécessité de les soutenir perpétuellement contre une tentation qui ne cesse jamais. Le père Jean Rizzi, malgré sa science et son jugement, tomba dans des anxiétés désespérantes. Il ne songeait plus guère au gallicanisme que lui reprochait jadis le saint fondateur. Que le pape fût infaillible *ex sese,* ou par le consentement de l'Église, cela l'inquiétait peu maintenant; mais lui, si saint, si ennemi du péché qu'il fuyait comme le diable toute personne du sexe, se voyait à chaque instant coupable des fautes les plus graves. Dans ses crises de terreur il informait de son état le patient et charitable Alphonse, qui le rassurait de son mieux : « Vous êtes donc toujours tourmenté par vos scrupules, lui écrivait-il le 5 juillet 1761; pourquoi aussi ne faites-vous pas ce que je vous ai tant de fois recommandé? Ne vous confessez pas, mais pas du tout, mais jamais, de toutes ces tentations et complaisances dont vous me parlez. Je vous le dis en conscience et de la part de Dieu, ce sont là des peines et non des péchés. Cela, je vous l'affirmerais mille fois, et j'aurais avec moi tous les probabilioristes et les tutioristes : les Concina, les Sinnichius, les Vendroch, les Fagnan. Il faudrait avoir

perdu la tête pour vous dire le contraire. Donc paix et tranquillité. Vous êtes dans la grâce de Dieu; loin de pécher, vous gagnez des mérites à l'occasion des suggestions qui vous tourmentent. Dites la messe sans vous confesser, en toute sécurité et liberté. »

Le père Rizzi, comme tous les scrupuleux, s'apaisait un jour et recommençait ses lamentations le lendemain. Il avait oublié, disait-il, des péchés dans ses confessions passées, il pouvait le jurer devant Dieu : n'était-il pas obligé de les confesser? « Non seulement vous n'y êtes pas obligé, lui répondait Alphonse, mais vous êtes tenu de ne pas le faire, et ceux qui vous écoutent là-dessus font très mal. Inutile de vous exposer les raisons décisives qui me font ainsi parler. Courage! je regarde votre salut éternel comme assuré. » Il ajoutait, quelques jours après : « Votre état est bien misérable, dites-vous; plût à Dieu qu'il fût celui de tout le monde! Soyez sûr que Dieu vous aime. » Ainsi consolait-il le père Rizzi, qui vécut encore dix ans dans la pratique des plus hautes vertus, prêchant et confessant malgré ses tortures intérieures. Vingt jours avant sa mort, le Dieu qui l'avait mis, pour le purifier entièrement, dans le creuset des tribulations, lui fit bien voir qu'il l'aimait. Le nuage disparut, et jusqu'à son dernier soupir, son âme, calme et sereine, ressentit comme un avant-goût des joies du paradis. A peine avait-il quitté la terre que tout le peuple, témoin de sa vie héroïque, s'écriait : « Le saint est mort, le saint est mort ! »

La tendre charité d'Alphonse brillait plus encore quand il s'agissait de raffermir une vocation chancelante. Si la tentation provenait de quelque assaut du démon, de l'aveuglement de l'esprit plutôt que de l'obstination de la volonté, il priait et faisait prier pour le malheureux engagé dans les filets de l'ennemi. Il employait pour le sauver tous les moyens que la prudence lui suggérait, sans s'offusquer de ses extravagances ni de ses impertinences. Un jeune profès, Joseph Melchionna, neveu du père Jérôme Ferrara, ayant été envoyé à Iliceto, s'imagina qu'on l'avait confiné dans ces bois de la Pouille par punition. Comme sa conscience ne lui reprochait aucune faute, il écrivit au saint fondateur une lettre insolente pour protester contre l'injustice dont il était victime. Il menaçait même de quitter la congrégation si on ne le retirait d'Iliceto. Au lieu de se fâcher, Alphonse plaisanta le jeune révolté : « Saint Antoine, lui écrivit-il, suppliait un jour saint Paul, premier ermite, de l'introduire dans sa cellule. « Si vous n'ouvrez pas, lui disait-il, je mour-« rai sur le seuil de votre porte. — La belle manière de prier, lui « répondit saint Paul, que de prier en menaçant! » Je vous dis la

même chose, et vraiment je ne puis excuser votre lettre qu'en la mettant sur le compte de votre imagination échauffée. D'abord, où avez-vous pris cette belle idée qu'on vous a envoyé à Iliceto pour vous punir? — Je demanderai la dispense, dites-vous. Très bien, mais qui vous la donnera? Hé! maître Georges, vous perdez votre temps. Ne vous laissez pas troubler par les tentations; recourez à la Madone, et puis ne craignez rien. Je ne communiquerai pas votre lettre au père Ferrara; mais, de grâce, une autre fois moins d'emportement, s'il vous plaît. Vous avez de la chance que je connais votre bon cœur. Comment! vous ne savez pas encore que chez nous les sujets changent de résidence, non pas seulement à raison d'une faute commise, mais selon les convenances des supérieurs? Voulons-nous donc faire de notre institut le pendant des *monache di famiglia*[1]? Allons, je vous excuse, parce que ce n'est pas vous, mais dame fantaisie qui a dicté votre lettre; seulement dites à cette dame de se montrer à l'avenir un peu plus discrète. » Un coup de fouet, durement appliqué, eût peut-être jeté loin de la voie le fougueux Melchionna : cette manière toute paternelle de lui reprocher en riant une incartade assez sérieuse l'attacha pour toujours à la congrégation.

Dans la vie de communauté, ses rapports avec ses frères étaient empreints du même esprit de charité. Toujours affable et patient, n'affectant aucune singularité, ceux qui vécurent avec lui nous le représentent comme un bon père au milieu de ses enfants, leur donnant l'exemple de toutes les vertus, mais avec la simplicité d'un religieux ordinaire. « Les religieux moroses, aux lèvres cadenassées, au visage renfrogné, ressemblent, disait-il, aux novateurs, qui, pour en imposer au public, prennent des airs d'austère gravité. Dieu, ajoutait-il, n'aime pas l'affectation. »

Craignant de pécher par la langue, cette machine d'universelle iniquité, comme l'appelle saint Jacques, Alphonse parlait peu et avec mesure à l'exemple des saints. « Jamais, dit le père Costanza, ne sortait de sa bouche une parole tant soit peu répréhensible. » Mais cette réserve habituelle ne l'empêchait pas d'être très aimable, enjoué même dans les récréations. Il savait écouter les autres avec intérêt, ce que ne savent pas faire les loquaces, et dire son mot avec à propos. Quand, après la seconde table, il arrivait dans la salle commune où les pères l'attendaient avec impatience, l'entretien devenait général et roulait habituellement sur des ma-

1. Personnes qui menaient la vie religieuse dans leur famille.

tières spirituelles. On parle de ce qu'on aime, et les enfants comme le père ne voulaient aimer que Dieu. Du reste, étrangers au monde qu'ils ne fréquentaient pas, et préservés des gazettes, qui heureusement n'existaient pas, de quoi auraient pu s'entretenir les pères du Très Saint-Rédempteur si ce n'est de Dieu et des âmes, les deux objets de leur amour? La récréation reposait l'esprit sans le dissiper. Les contemporains d'Alphonse, pères ou étudiants, notaient, en rentrant dans leurs cellules, les paroles édifiantes sorties de sa bouche. Nous pouvons, grâce à eux, donner à nos lecteurs une idée de ces conversations dont Alphonse savait toujours profiter pour inculquer à ses compagnons quelque pieuse pensée.

Le 6 septembre 1759, l'entretien roulait sur le départ de Charles III. C'était la grande nouvelle du jour. Appelé au trône d'Espagne, le roi allait quitter Naples. « Il paraît, dit un père, que le roi Charles se montre fort désolé, et témoigne un vif regret de ce départ forcé. — Les royaumes ne suffisent donc pas pour rassasier un homme, répondit Alphonse; non, Dieu seul peut nous rassasier. » Quelques jours après, toujours à propos du même Charles III, on s'extasiait sur les magnifiques découvertes qui avaient illustré son règne, on vantait surtout le musée d'antiquités de Portici, et l'on sentait aux exclamations des interlocuteurs qu'ils n'auraient pas été fâchés de le visiter. « Pour moi, dit Alphonse en souriant, vous rassembleriez ici tous les musées de l'univers que je ne ferais pas une enjambée pour les voir. J'ai visité un jour le musée de Nole et je m'en suis toujours repenti. »

Parfois, sans doute à l'occasion de quelque décès, la conversation prenait un tour plus sombre. Le 4 avril 1760, comme on parlait de la mort, Alphonse avoua que la pensée de la mort le terrifiait, par la raison qu'il avait si peu satisfait pour ses péchés. « Quand ces craintes me tourmentent, dit-il, je n'ai d'autre refuge que de me jeter dans les bras de la Madone. » Le lendemain quelqu'un exprimait ses anxiétés au sujet du salut éternel. A ce propos le saint raconta les terreurs de saint André Avellin et de saint Louis Bertrand. « Ce sentiment des hommes de Dieu, ajouta-t-il, ne laisse pas que de m'impressionner beaucoup; cependant, nous autres religieux, nous ne devons pas craindre autant que les gens du monde. Nous sommes dans la situation des marins qui subissent une tempête dans le port, où rarement on fait naufrage, tandis que les gens du monde ressemblent aux passagers ballottés par les vagues furieuses en pleine mer, et menacés à chaque ins-

tant de sombrer au fond de l'abîme. » De fait, la mort l'effrayait plus de loin que de près, car plusieurs fois il la vit arriver sans se troubler. A cette même époque, étant tombé malade à Naples, ses amis et ses confrères le trouvaient en grand danger. On appela Carmine Ventapane, son ami. Quand le médecin l'eut bien examiné : « Carmine, lui dit-il avec calme, il faut me dire si je suis gravement atteint, afin que je me prépare au grand voyage. » Le médecin sourit, et montrant du doigt les pères consternés, il dit : *Trepidaverunt timore ubi non erat timor* [1]. Cette citation dérida tout le monde, mais ne produisit aucune impression sur Alphonse, qui, devant la vie ou la mort, ne voulait que le bon plaisir de Dieu.

Le 20 avril 1760, on s'entretenait du libertinage qui régnait dans le monde. Alphonse rappela les désordres de la cour de Versailles, l'immoralité de la noblesse française à cette époque, l'effronterie des dames napolitaines entretenant un sigisbée, et il prit occasion de là pour montrer quelles actions de grâces le religieux doit au Seigneur pour l'avoir tiré de ce monde pervers. « En religion, dit-il, les oraisons multipliées, les saintes lectures, les bons exemples, impriment profondément dans l'âme les choses divines, dont le souvenir, toujours présent, la fortifie au moment des tentations. Les mondains, au contraire, dont la pensée et les conversations ne s'élèvent pas au-dessus de la terre, ne trouvent dans leur imagination, au moment du danger, que des idées terrestres, propres à déchaîner les passions au lieu de les réprimer. »

Jamais Alphonse ne parlait de lui-même que pour édifier ses frères. Un jour, à l'occasion de je ne sais quel anniversaire, il raconta aux étudiants un grand nombre de particularités relatives à sa vocation, par exemple l'échec qui détermina sa retraite du barreau, sa lutte contre son père, la série de difficultés qu'il eut à vaincre pour quitter Naples. Quant à la raison déterminante de sa sortie du monde, ce fut la méditation du *quid prodest*. « Cette maxime, dit-il, a poussé beaucoup de saints à renoncer au monde, par exemple saint Ignace et saint François Xavier ; et, pour dire la vérité, c'est aussi cette pensée qui me l'a fait fuir. Mon père m'énumérait tous les avantages d'une position naturellement très satisfaisante, mais je me dis : *Quid prodest ?* tout cela passera bien vite, — et je me décidai à quitter, comme des vanités, ces biens périssables. » Bonne leçon pour des jeunes gens que l'image enchan-

1. *Vous tremblez, alors qu'il n'y a rien à craindre.*

teresse de la famille et du monde pouvait encore fasciner et entraîner à leur perte!

De temps en temps, à propos d'un sermon ou d'un cas de conscience, la conversation tombait sur des questions littéraires ou scientifiques. Alphonse n'aimait pas les discussions qui fatiguent l'esprit au lieu de le reposer, mais il se prêtait volontiers aux entretiens pacifiques sur des points controversés de dogme ou de morale. Quand les oppositions se manifestaient avec trop de vivacité, il intervenait par quelque saillie, synonyme d'un rappel à l'ordre. Il discutait un jour sur une question morale avec le père Ferrara, qui s'opiniâtrait dans son sentiment et s'échauffait d'autant plus que son adversaire, par des arguments serrés, le forçait un peu à battre la campagne. La lutte continua quelque temps, sans que le père Ferrara, malgré ses nombreuses blessures, parlât de se rendre. Ce que voyant, le saint coupa court aux argumentations : « Que la volonté de Dieu soit faite! dit-il; il ne veut pas que je sois compris, ou plutôt je ne parviens pas à m'expliquer clairement. »

Quand un ami de la congrégation venait passer quelques jours à Nocera, Alphonse le recevait avec la plus grande cordialité et l'entourait de soins et de prévenances. C'est dans ces circonstances que, sous la bure du religieux, il était facile de reconnaître la délicatesse du gentilhomme. Un jour, il avait pour hôte don Joseph Ricciardi, personnage distingué de Foggia, qui plusieurs fois lui avait donné l'hospitalité dans sa maison, en particulier durant la fameuse mission de 1745. Après le dîner, Alphonse introduisit son ami dans la salle de récréation où les pères se trouvaient réunis. Ricciardi ne trouva rien de mieux, sans doute pour reconnaître les bontés de son hôte, que de rappeler les beaux jours de la mission, et surtout le miracle de l'apparition. Alphonse était sur les épines. Il essaya de donner un autre tour à la conversation, mais le narrateur tenait à expliquer aux pères tous les détails de ce fait prodigieux, comment le rayon lumineux frappa la figure du prédicateur, l'extase qui s'ensuivit, etc. Alphonse n'y tenait plus : « C'est bien cela, dit-il en interrompant Ricciardi, vous avez bonne mémoire, » et il entama résolument un autre sujet. Ricciardi sourit, mais il se promit bien de se venger en racontant aux pères tout ce qu'il savait des vertus et surtout des mortifications de leur saint fondateur.

Quand survenait un motif de réjouissance ou simplement si la conversation languissait, Alphonse se mettait au clavecin et jouait quelques-uns de ses morceaux favoris. Il eut souvent l'occasion de

constater que les compositions des grands maîtres n'étaient pas toujours celles qui charmaient le plus ses auditeurs. Dans une circonstance il leur faisait entendre une symphonie d'un idéalisme transcendant, pour parler comme les dilettanti de nos jours, mais il s'aperçut bientôt, à des signes non équivoques, que certains pères entraient dans une douce quiétude. Sans aucune transition, il attaque un air populaire d'un rythme rapide et alerte, et voilà qu'à l'instant les têtes se relèvent et les mains applaudissent. « Seigneur, dit Alphonse en riant avec les pères de son joli succès, je le vois de plus en plus, j'ai réussi à fonder la congrégation des bonnes gens. » Mais, ce qui les captivait toujours, c'étaient ses chants simples et pieux, que personne ne pouvait entendre sans émotion : témoin le fait suivant raconté par le père Lorenzo Nigro.

Le père Margotta, qui résidait à Naples en qualité de procureur, faisait assez souvent le voyage de Nocera. C'était un homme d'une grande sainteté, mais, parce que Dieu purifie ceux qu'il aime, il subissait depuis plusieurs années un véritable martyre. Un voile épais lui dérobait les clartés d'en haut, tandis qu'une lumière pénétrante lui montrait toutes les misères de son âme : de là des aridités sans fin, des scrupules sans nombre, des angoisses à briser le cœur. Aussi le voyait-on toujours triste, abattu, désolé comme une âme du purgatoire, et chacun en avait pitié. Pendant une récréation qu'il passait à Nocera, Alphonse le vit comme toujours morne et silencieux : « Vous ne dites rien, père Margotta, vous n'allez donc pas mieux? » lui demanda-t-il. Le bon père sourit à cette question, mais on voyait bien qu'il avait plutôt l'envie de pleurer. Comme Alphonse s'efforçait de le consoler : « Mon père, dit-il, si vous voulez me soulager quelque peu, chantez-moi un de vos beaux cantiques à la Madone. » Et voilà qu'aussitôt, pour réjouir son ami, Alphonse se met au clavecin et entonne ce chant si doux et si suave :

Quanto è dolce, o Madre mia,
Il tuo nome di Maria!

Et pendant qu'il chantait de sa voix harmonieuse des strophes inspirées par la plus tendre confiance, de grosses larmes coulaient des yeux du père Margotta. « Et nous tous, dit le père Lorenzo Nigro, nous partagions son émotion. Nous sortîmes de cette récréation plus pénétrés du divin amour que si nous avions passé une heure en contemplation. »

Cette charité compatissante, entée sur la bonté naturelle, s'étendait à toutes les créatures de Dieu, et même aux animaux. Alphonse

ne pouvait les voir souffrir sans souffrir lui-même. Le 16 janvier 1761, dit un témoin, ayant trouvé un petit oiseau mourant de froid, il le prit dans ses mains, s'efforça de le réchauffer, et le porta à la cuisine, où il n'entrait presque jamais, pour essayer de le ranimer. Il le confia au frère cuisinier, en lui recommandant d'en prendre soin. Mais il était trop tard; quelques heures après, le frère le lui montra expirant. Il détourna les yeux et dit : « Non, non, je ne veux pas le voir! » Et il s'en alla tout affligé. En une autre circonstance, un oiseau blessé par un chasseur fut recueilli par un père qui vint l'apporter à notre saint. En voyant ce petit être meurtri et sanglant, des larmes vinrent à ses yeux. Il commanda au frère Mathieu de lui donner à manger et de soigner ses plaies avec grande précaution. Après plusieurs jours, quand le blessé fut guéri et assez fort pour jouer des ailes, il le fit mettre en liberté.

Son plaisir était de ramasser les miettes de pain laissées sur la table, et d'aller, après son repas, donner leur nourriture aux poules et aux poussins, qui ne manquaient pas d'accourir autour de lui du plus loin qu'ils pouvaient l'apercevoir. « Toute cette gent gallinacée, dit naïvement un père, s'enfuyait à notre approche; lui n'avait qu'à paraître, et petits et grands accouraient au plus vite. »

Il aimait ainsi toutes les créatures de Dieu, surtout celles qui symbolisent le mieux l'innocence et la pureté, comme l'oiseau et l'agneau. Un jour le père Corsano lui porta dans sa cellule un petit agnelet, blanc comme la neige. Le saint, attendri jusqu'aux larmes, vit aussitôt dans l'innocente créature l'Agneau immolé pour le salut du monde. Il le considéra longtemps, puis, après l'avoir caressé avec amour et posé sur son cœur, il le rendit au père en disant : « Je ne veux pas qu'il soit égorgé. »

Les animaux domestiques avaient tous en lui un ami et un défenseur. Un frère ayant jeté par la fenêtre un chat dont il avait à se plaindre, dut, en punition de sa brutalité, se priver de fruits pendant huit jours. Pendant la disette de 1764, dont nous aurons à parler bientôt, Alphonse, alors évêque, vit tout à coup, au moment où il prenait son repas, entrer dans la salle un pauvre chien, décharné, agonisant, qui se traîna non sans peine jusqu'à lui. Il en eut compassion : « Donnez-lui à manger, dit-il au domestique, et soignez-le bien jusqu'à sa mort. » Le chien reprit des forces et l'évêque, par pitié, le garda. Un jour, je ne sais pour quel méfait commis à la cuisine, le domestique infligea au pauvre animal une bastonnade qui le fit hurler de toutes ses forces. Alphonse descendit à ses cris et s'aperçut qu'il avait un œil tout sanglant. Non content d'infli-

ger au domestique une verte réprimande, il lui intima l'ordre, s'il voulait rester au palais, de ne plus maltraiter les animaux.

Voici deux traits qui rappellent l'apôtre saint Jean et saint François d'Assise. Pour faire plaisir à leur bon père, les étudiants lui envoyèrent deux charmantes tourterelles. « Oh! la douce et gémissante créature! dit Alphonse; elles sont nommées avec honneur dans la sainte Écriture. » Familières avec lui, les deux tourterelles le suivaient partout. S'il prenait son repas, elles accouraient, passaient et repassaient devant lui, et il les nourrissait de sa main. Puis, quand il les avait rassasiées, il leur disait : « Allez maintenant dans votre cage. » Et les tourterelles obéissaient au premier signe.

Un jour Alphonse avait rendu la liberté à un oiseau. Il n'avait pas de plus grande joie que de voir ces petits captifs déployer leurs ailes et prendre leur essor. Ce jour-là, le prisonnier, devenu libre, au lieu de fuir bien loin, alla se poser sur une branche d'arbre presque à portée de son bienfaiteur, et se mit à chanter longtemps, bien longtemps, ses airs les plus joyeux. Ni les regards ni les rires bruyants de ses auditeurs ne l'intimidèrent un instant : il ne prit son vol qu'après avoir répété cent fois son chant d'action de grâces. Dépouillé du vieil Adam, l'homme de Dieu, en reconquérant l'innocence, semble reconquérir du même coup l'empire que l'Adam primitif possédait sur tous les êtres de la création, et la vie des grands saints fait souvent rêver au paradis terrestre.

Si l'on veut maintenant apprécier la vertu d'Alphonse, il faut se demander jusqu'à quel point il a dû lutter contre sa nature pour orienter ainsi son âme vers Dieu, la pénétrer de charité, et ne la mouvoir dans toutes ses opérations qu'au souffle de la grâce. *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Jésus qui vit en moi :* telle est bien la vie d'Alphonse. Mais quel était ce moi, et qu'a-t-il dû faire pour l'anéantir?

Il avait reçu de la nature, disent ceux qui ont vécu avec lui, ce tempérament qu'on appelle sanguin-bilieux, foyer de passions fortes et de grandes hardiesses. L'homme doué de ce tempérament est un homme de désirs et d'entreprises; de courage pour atteindre son but, et d'audace pour briser les obstacles qu'il rencontre sur sa route. Il peut devenir un grand saint ou un grand scélérat, selon qu'il applique ses puissantes facultés au bien ou au mal, en d'autres termes, selon qu'il se cherche lui-même ou qu'il cherche Dieu. Or l'homme déchu inclinant naturellement vers l'égoïsme, plus les passions sont violentes, plus le chrétien doit combattre pour réprimer leurs tendances instinctives et régler leurs mouvements

d'après la volonté divine. De là le crucifiement volontaire d'Alphonse pendant toute sa vie, de là en particulier ses exercices d'humilité, de pauvreté et de mortification. C'est l'homme qui redresse énergiquement ses puissantes facultés et les tourne, contrairement à l'inclinaison de la nature viciée, vers Dieu, l'unique but de leur activité.

On ne se donne tout à Dieu et au prochain qu'à condition de s'anéantir comme Jésus et de se faire l'esclave de tous. Aussi le saint ne cessa-t-il de travailler à se dépouiller, pour ainsi dire, de sa propre personnalité pour vivre dans l'humilité et l'oubli. A l'époque où nous sommes arrivés, il avait si bien triomphé de l'orgueil naturel, que les actes d'humilité ne lui coûtaient plus. D'autres sont fiers de leur famille et se glorifient du nom de leurs ancêtres : lui ne parlait jamais de sa naissance. Un jour qu'un malencontreux ami pensait lui faire plaisir en vantant la noblesse des Liguori : « Les Liguori, dit-il, et c'est ce qu'il y a de plus sûr dans leur généalogie, descendent d'un savetier; de sorte que, ajouta-t-il en riant, mon aïeul était savetier et mon père galérien, » allusion plaisante à l'emploi de don Joseph de Liguori, capitaine des galères royales. Recteur majeur, il ne reculait pas devant les offices les plus bas. « Je l'ai vu, dit un de ses étudiants de 1757, je l'ai vu, et cela trois fois par semaine, laver la vaisselle avec les frères et les novices. Toujours il prenait le rôle le plus fatigant et le plus rebutant. S'il se trouvait des plats chargés de graisse à nettoyer, c'est lui qui s'en emparait, au risque souvent de se brûler les doigts dans l'eau bouillante. Je me rappelle qu'une fois, honteux de le voir s'abaisser jusque-là, je voulus lui arracher des mains une casserole qu'il avait entrepris de dégraisser. Il ne voulut pas la lâcher : « Je ne vaux pas plus que vous, dit-il, et ce que je suis, vous l'êtes. » Jamais il ne souffrit qu'on arrangeât sa chambre. La règle met un frère au service du supérieur général : jamais il ne recourait à lui que pour l'aider dans ses écritures. Lui-même faisait son lit, balayait sa chambre, cirait ses souliers, brossait ses habits, et nettoyait son chandelier. C'est aussi par humilité qu'il portait des habits râpés et rapiécés qui lui attiraient toutes sortes de quolibets. « Pour ses voyages d'été dans la capitale, dit le frère Romito, il acheta dans une friperie un vieux manteau qui lui coûta vingt-cinq carlins. » Comme on parlait d'adopter pour la soutane une étoffe moins grossière sous prétexte que cette étoffe était moins coûteuse, il répondit : « Ce n'est pas la communauté qui a fait le vœu de pauvreté, c'est nous. Il faut conserver cette étoffe plus conforme à la

pauvreté parce qu'elle est plus humble. » On le voyait heureux du dénûment dans lequel se trouvait la congrégation : « Tous pauvres, disait-il, recteurs, ministres, sujets. Savez-vous ce que veut dire recteur majeur? Cela veut dire général d'une bande de mendiants. »

Quant à la gloire humaine, il était arrivé à la mépriser et à se complaire dans les affronts et les dédains. Au lieu de chercher à paraître, il cherchait par tous les moyens possibles à se faire oublier. L'éditeur Remondini, au moment de réimprimer les œuvres spirituelles d'Alphonse, s'imagina qu'un portrait de l'auteur placé en tête de l'ouvrage lui donnerait plus de prix. Il lui fit part de cette belle idée, mais il en reçut cette réponse, à laquelle sans doute il était loin de s'attendre : « Ne me parlez plus, s'il vous plaît, de portrait : ce serait déshonorer un ouvrage de spiritualité, car ce serait montrer à tous que l'auteur est assez vain pour avoir fait faire son portrait de son vivant. Quand je serai mort, on fera de mon corps ce qu'on voudra ; le mieux, ce serait qu'on le jetât à la voirie, comme je le mérite; mais tant que je suis en vie, je voudrais même n'être pas nommé. Si j'ai mis mon nom en tête de mes ouvrages, c'est uniquement pour exciter la curiosité des lecteurs : sans cela j'aurais gardé l'anonyme. » Plusieurs fois Remondini revint à la charge, mais sans plus de succès. « Le public veut se procurer un livre utile, lui dit Alphonse, et non s'amuser à regarder le portrait d'un misérable tel que moi. » L'insistance de Remondini paraît d'autant plus naturelle que ses nombreux clients ne l'avaient sans doute pas habitué à ces sortes d'appréciations sur leur propre compte. Il put se convaincre cette fois qu'il avait enfin trouvé un auteur de renom, insensible à l'honneur et à l'argent, accumulant volumes sur volumes dans l'unique but de glorifier Dieu et de sauver les âmes. Le pauvre Remondini! quelle eût été sa stupéfaction s'il eût entendu Alphonse dire aux pères en pleine récréation : « Imaginez que l'imprimeur de Venise me demande mon portrait : j'ai bien l'envie de lui envoyer le portrait d'un damné! »

Ces bas sentiments de lui-même, Alphonse s'efforçait de les inculquer aux autres. Il arrivait que certains personnages, attirés par sa renommée de savant, de saint, et même de thaumaturge, sollicitaient de lui un entretien dans l'unique but de satisfaire leur curiosité. Le saint se permettait alors, si l'intérêt de la congrégation n'était pas en jeu, de les mystifier à ses dépens. Il leur parlait avec un sans-façon si vulgaire, une simplicité si naïve, quelquefois si puérile, que ces visiteurs, désenchantés, s'en retournaient en di-

sant : « Cette merveille tant vantée, ce n'est pas autre chose qu'un bonhomme retombé en enfance! » Alphonse riait de tout son cœur quand on lui rapportait ces propos. On parlait beaucoup dans les environs de Nocera, et même au loin, de l'impression que produisaient ses sermons sur la sainte Vierge. Il prêchait tous les samedis en l'honneur de Marie, et jamais les habitants de Nocera ne se lassaient de l'entendre, tant son éloquence pieuse et communicative pénétrait les cœurs. Un soir, il apprit, au moment de monter en chaire, que des personnages étrangers, des gentilshommes et des prêtres distingués, se trouvaient parmi les auditeurs. Ainsi prévenu, se disaient les pères, il fera honneur à sa réputation. « Mais ce fut tout le contraire, écrit l'un d'eux dans ses notes. Au lieu de développer ses pensées avec cette chaleur pleine d'onction qui ravissait d'habitude tous ses auditeurs, il se mit à faire un petit catéchisme, bon tout au plus pour des enfants de village. La rougeur nous montait au front en pensant à la triste idée que ces étrangers allaient se faire de notre père. » En effet, ils se retirèrent absolument déçus, pendant qu'Alphonse savourait dans sa cellule, en l'offrant à Dieu, son humiliation volontaire. De même, dans ses compositions, il sacrifiait à l'utilité pratique toute recherche littéraire sans s'inquiéter de sa réputation d'écrivain. Il dictait un jour une phrase dans laquelle se trouvait un mot que l'Académie de la Crusca eût trouvé peu noble. Le scribe le lui fit remarquer, et lui suggéra un terme du plus pur toscan. « Très bien, lui dit Alphonse, mais les bonnes femmes comprendront-elles votre joli mot? » Le scribe comprit à cette réponse que, dans ses écrits, le saint cherchait le bien des âmes et non les suffrages des académiciens.

Aussi ingénieux pour s'abaisser que les mondains le sont pour s'exalter, on a remarqué maintes fois qu'à propos de certains faits retentissants, conversions, guérisons, prodiges arrivés pendant ses missions, il trouvait toujours moyen de cacher la part qu'il y avait prise sous mille particularités insignifiantes, et de voiler ainsi la gloire qui lui en revenait. Si, confiant dans sa sainteté, quelqu'un s'adressait à lui pour obtenir de Dieu une grâce extraordinaire, il faisait une réponse absolument renversante. Un homme presque aveugle, ayant appris les miracles d'Amalfi, le suppliait un jour d'intercéder auprès de Dieu pour qu'il lui rendît l'usage de ses yeux. « Eh! mon ami, lui dit Alphonse, si je savais faire de pareils miracles, je ne porterais pas de lunettes. » On sait qu'il était très myope. Une autre fois une dame qui n'avait pas d'enfants se recommandait à ses prières : « Ma bonne dame, lui dit-il, mon frère Hercule

n'en a pas non plus, bien qu'il réclame aussi le secours de mes prières. Vous voyez que je ne jouis pas d'un grand crédit auprès de Dieu. »

Mais pour s'affranchir entièrement du vieil homme, Alphonse savait qu'à l'anéantissement de la superbe il faut joindre la mortification de la sensualité. Sans cela, le corps révolté impose à l'esprit son joug honteux et le fait descendre de la dignité de créature raisonnable à l'état du vil animal enseveli dans la sensation. Pour mater le corps rebelle, Alphonse commença par le condamner aux travaux forcés : grâce à son vœu de ne pas perdre une parcelle de temps, la conscience, plus rigide qu'un gardien de prison, lui interdisait une minute d'oisiveté. Un galérien aurait trouvé bien dur le régime alimentaire qu'il s'imposait volontairement. « Je l'ai connu et pratiqué pendant un demi-siècle, dit Villani au procès, presque toujours il prenait son repas — et quel repas ! — assis par terre ou à genoux. » Comme il entrait au réfectoire après le départ des pères, les chats y entraient avec lui et l'entouraient avec empressement, dans l'espoir de quelque bonne aubaine. En effet Alphonse se contentait souvent de la *minestra*, d'un morceau de pain, d'un peu de légumes et de quelque fruit. Les mercredis, vendredis et samedis, il ne touchait ni à la viande ni aux fruits. Les autres jours, il prenait par force un peu de bouilli, mais quand il pouvait éviter l'œil des servants, dit un novice, sa part de viande allait aux chats. Les samedis, il jeûnait par vœu au pain et à l'eau. Quand ses confesseurs le dispensèrent de son vœu à cause de sa faiblesse et de ses infirmités, il prenait le soir un peu de légumes. Comme ce jour-là on ne faisait pas de cuisine, toute la communauté se contentant de pain et d'eau, le cuisinier vint un jour lui demander ce qu'il voulait pour son souper. Ébahi d'une pareille demande, Alphonse lui dit en riant : « Quelque chose qui se mange par la bouche, » ce qui laissait du large au pauvre frère. Et ce n'était pas assez pour lui de vivre de peu : ce peu, il l'assaisonnait ou plutôt l'empoisonnait d'herbes tellement amères que lui seul pouvait y goûter. Les animaux refusaient les restes auxquels ces herbes avaient été mêlées. Un jour on jeta par mégarde dans la soupe des pauvres la *minestra* qu'il avait laissée ; les pauvres y eurent à peine trempé leurs lèvres qu'ils ne voulurent plus y toucher : « Les pères, disaient-ils, ont mis du poison dans la soupe. » En mission, comme nous l'avons vu, il redoublait sur ce point ses mortifications et imposait à ses compagnons un régime sévère. « Sans cela, disait-il, nous scandaliserons les peuples au lieu de

les édifier, nous serons privés des grâces de Dieu, et dans ce cas quel bien pourrons-nous faire? »

Si l'on ajoute à ce régime peu fortifiant le jeûne de tous les jours, jeûne absolu, puisqu'il ne terminait son action de grâces après la messe qu'à midi et demi, les veilles prolongées, et les disciplines du matin et du soir, on pourra dire d'Alphonse ce que l'*Imitation* dit de Notre-Seigneur : « Sa vie ne fut qu'un long crucifiement et un continuel martyre. »

« En 1759, la veille de la Nativité de Marie, dit Michel de Michele, il se flagella si cruellement qu'après cette discipline il pouvait à peine se traîner. Pour dissimuler la cause de sa faiblesse, il dit aux étudiants en traversant péniblement la salle de récréation : « Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, mais je boite plus que d'ordinaire. — Père, fit observer un malicieux, la cause de votre mal est écrite sur le talon de vos souliers. — Comment? reprit Alphonse en soupirant, que voulez-vous dire? » Et, se baissant, il trouva en effet, collé au talon de son soulier, le papier imbibé de sang dont il s'était servi pour essuyer ses plaies. Il le mit dans sa poche, et entama une conversation tout indifférente.

Non content de châtier son corps, il le tenait en servitude, comme l'Apôtre, c'est-à-dire il l'emprisonnait, pour l'empêcher de nuire, dans les règles de la plus sévère modestie. « Je crains plus l'ombre d'une femme, disait-il, que cent mille démons. » Et peut-on lui donner tort quand on voit David l'invincible guerrier, Samson le fort entre les forts, Salomon le plus sage des hommes, sur lesquels l'enfer ne pouvait rien, vaincus l'un après l'autre par la femme? Le prince des démons n'a pu triompher de l'homme au paradis qu'à l'aide de la femme. Ceci soit dit pour quiconque trouverait exagérée la prudence d'Alphonse et des autres saints en matière de pureté. « Nous sommes naturellement assez portés au mal, disait-il, pour ne pas nous exposer aux tentations : il faut donc user de la plus grande prudence dans nos rapports avec les personnes du sexe. » Aussi ne cessait-il de recommander à tous ce qu'il pratiquait lui-même : brièveté dans les conversations, modestie dans les regards, gravité et réserve dans le maintien comme dans les paroles. « Celui qui ne sait pas réfréner sa curiosité, avait-il coutume de dire, est un homme perdu. » Le prince de Caposele avait fait présent à la congrégation d'un ouvrage monumental qui contenait tous les dessins du musée d'Herculanum. En le parcourant, Alphonse y trouva grand nombre de nudités dont la vue pouvait être dangereuse. Sans s'inquiéter de

l'art, il se mit à les barbouiller d'encre, et comme on lui faisait observer qu'il gâtait une œuvre de grand prix : « Oh! dit-il en riant, combien de tableaux magnifiques j'ai ainsi noircis, taillés, déchirés dans ma famille, parce que les peintres y avaient violé la sainte modestie! » Et il continua sans pitié son honnête et très saint barbouillage.

Ces exercices continuels d'humiliation et de mortification nous le font voir toujours armé contre lui-même. Apôtre de la trempe de Paul, il sent en lui l'aiguillon du vice, et comme Paul il entend la voix de Dieu qui lui dit : « Tu vaincras si tu sais prier et combattre. » Il prie toujours, il combat toujours pour ne pas être réprouvé après avoir prêché aux autres, et il conserve l'innocence baptismale. De plus, dans cette lutte, il n'a pas tué sa nature ardente, il l'a simplement purifiée; il n'a éteint en lui ni le feu de la passion ni la violence du désir, mais c'est la passion du bien qui brûle son âme, c'est le désir de glorifier Dieu et de sauver les âmes qui l'anime et l'entraîne. Comme Paul, il donnerait mille fois sa vie pour ces deux objets de son amour.

Cette transformation du désir explique aussi comment Alphonse, ardent et violent par nature, est dépeint par ses contemporains comme un modèle de douceur et de patience. « On l'aurait pris, dit Villani, pour un caractère flegmatique, tant on le voyait imperturbable et pour ainsi dire insensible dans des circonstances où l'homme le plus calme conserve difficilement son sang-froid. Les affronts les plus sanglants ne lui causaient pas la moindre émotion. » L'explication de ce phénomène est bien simple. L'irascibilité n'est autre chose que la violente énergie de l'homme de désirs : s'il rencontre un obstacle à leur réalisation, il s'emporte contre l'obstacle et le brise s'il le peut. Mais si l'homme étouffe en lui toutes les concupiscences, c'est-à-dire s'il ne désire plus rien, il ne rencontre aucun obstacle à des convoitises qui n'existent pas, et par conséquent l'irascibilité naturelle n'a plus d'objet. Un mort est insensible à tous les mépris. L'homme mort à lui-même par l'humilité, la pauvreté volontaire, et le mépris des voluptés sensuelles, souffre tout avec douceur. Il est devenu comme Jésus « doux et humble de cœur. » L'humilité profonde d'Alphonse explique l'inaltérable placidité dont il fit preuve à toutes les époques de sa vie, et particulièrement pendant la période que nous décrivons. Des témoins oculaires en citent des traits vraiment admirables.

« Un jour, dit le père Cajone, un frère servant lui fit une réponse

impertinente et vraiment grossière. Alphonse lui demandait de lui servir la messe. « Je n'ai pas le temps, s'écria le frère d'un ton insolent; pensez-vous donc que je n'ai que cela à faire? » Le serviteur de Dieu s'éloigna sans dire mot et pria le père ministre de lui envoyer un servant de messe. Il aurait châtié sévèrement l'audacieux qui eût ainsi traité le dernier des officiers de la maison; mais comme l'affront ne s'adressait qu'à lui, il le souffrit en silence.

Jamais il ne se plaignait des incommodités ou des ennuis que lui causait parfois la maladresse ou la négligence des subalternes. Il avait recommandé le silence le plus strict pendant les temps de repos; il évitait lui-même de faire le moindre bruit, jusqu'à se déchausser, à l'heure de la sieste, pour faire le chemin de la croix. On ne lui rendait pas toujours la pareille. Un infirmier, appelé pendant la nuit pour soigner un malade dont la cellule se trouvait au-dessus de celle qu'habitait le saint fondateur, fit un tel tapage jusqu'au matin qu'Alphonse ne put fermer l'œil. Après cette pénible insomnie, il fit appeler l'infirmier et lui dit avec le plus grand calme : « Mon cher frère, vous m'avez empêché de dormir cette nuit. Pour moi ce n'est rien, j'ai offert bien volontiers à Notre-Seigneur cette petite mortification; mais je vous le dis afin que, le cas échéant, vous preniez des précautions pour ne pas en incommoder d'autres qui pourraient souffrir plus que moi de la privation de sommeil. » Il fit la même observation à un frère qui l'avait laissé dîner sans pain. Il n'en demanda pas, mais vers la fin de son repas, il appela le frère pour lui faire remarquer sa distraction. Le pauvre servant, désespéré, allait s'élancer vers son panier rempli de tranches de pain; mais il l'arrêta. « Inutile, lui dit-il, je dîne très bien sans pain, mais il y en a qui ne peuvent pas s'en passer : c'est par charité pour eux que je vous avertis. » Étant un jour en voyage, le cocher qui le conduisait fit deux fois verser la voiture. D'autres auraient envoyé au maladroit phaéton une bordée d'épithètes qui ne l'eussent pas rendu plus expert dans l'art de l'équilibre; Alphonse, doux et patient, se contenta de remonter tranquillement en voiture, au risque de faire une troisième culbute et de se casser les reins. On dit que l'Anglais est flegmatique, mais ce trait nous montre un bouillant Napolitain devenu plus flegmatique par vertu que ne l'est par nature n'importe quel enfant d'Albion.

Voici un fait plus stupéfiant, s'il est possible. Se trouvant à Naples où il était très connu, Alphonse entra un matin dans une église pour y célébrer la sainte messe. Il commençait à se revêtir et déjà il avait l'amict autour du cou, quand le sacristain, qui ne l'avait ja-

mais vu, jeta par hasard les yeux sur lui. A l'aspect de ce vieillard tout cassé, à la barbe inculte, à la soutane faite de pièces et de morceaux, il le prit pour un vagabond sans feu ni lieu. « Dites donc, commença-t-il à vociférer en se jetant sur Alphonse, qui vous a permis de toucher à ces ornements? Allez porter votre vermine ailleurs. » Et lui arrachant violemment l'amict, il lui montra la porte. Sans décliner son nom, sans adresser le moindre reproche à ce rustre, Alphonse prit son chapeau et son manteau, et s'en alla chercher dans une autre église un sacristain moins brutal [1].

Dans tous ces faits nous voyons un homme transformé par la grâce de Dieu, indifférent aux mépris et aux injures qui s'adressent à lui personnellement, mais jamais aux faits ou aux actes qui intéressent la gloire de Dieu ou le salut des âmes. La patience n'est point de l'apathie. L'irascibilité ne s'exercera plus en faveur d'un égoïsme désormais vaincu; mais pour Dieu, l'unique amour, elle attaquera les vices, les péchés, les scandales. Le même Alphonse, si imperturbable en face des affronts, ne pourra pas supporter sans indignation un outrage fait à Dieu. Il tonnera du haut de la chaire contre le blasphème, contre la luxure, contre les occasions de péché. Il s'emportera, en parlant à ses pères, contre le faux point d'honneur avec tant de violence qu'il manquera de se trouver mal. Il s'irritera contre lui-même jusqu'aux flagellations les plus cruelles. Alphonse, doux et humble de cœur, reste un violent, comme tous ceux dont Notre-Seigneur a dit : *Seuls les violents emportent d'assaut le royaume de Dieu.*

Nous pouvons conclure ce court aperçu sur la vie sainte d'Alphonse par ce mot du père Cajone au procès de béatification : « La vertu propre et caractéristique du serviteur de Dieu fut, ce me semble, la pureté d'intention. En tout et toujours il agissait pour Dieu, sans aucun mélange de passion. » Ainsi agissent les anges du ciel. Le père Cajone ajoute : « Il nous dit un jour en récréation : « Par la grâce de Dieu, je ne me suis jamais confessé d'avoir agi par passion. Il peut se faire, continua-t-il en s'humiliant, que je n'aie point remarqué ce qui se passait en moi, mais je ne m'en suis jamais confessé. » La noble passion du bien qui l'enflammait, dominait tout son être.

C'est ainsi que, durant ces trente années d'apostolat, Alphonse

[1] Les faits cités dans ce chapitre, et qui ne figurent pas au procès, nous ont été transmis, dans des notes manuscrites, par les PP. Costanza et Criscuoli, par le novice Messina, et par les étudiants Michel de Michele, Verdesca, Paravento et Saccardi, témoins oculaires.

s'éleva, de vertu en vertu, jusqu'à la perfection, consacrant à Dieu du matin au soir sa triple vie de missionnaire, de fondateur et d'écrivain. Aussi Dieu qui, pour gouverner son Église, veut des hommes parfaits, le fit, en 1762, monter au rang des pontifes. Placée sur le chandelier, la grande lumière de sa doctrine et de ses œuvres illuminera, non seulement un diocèse, mais le monde tout entier, et les hommes glorifieront Dieu et le remercieront de leur avoir donné un guide sûr pour les conduire, en dépit des tempêtes, au port du salut.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LES APPELS MYSTÉRIEUX (1696-1732)

Chapitre Premier. — ENFANCE ET ADOLESCENCE (1696-1713).

Chapitre II. — L'AVOCAT (1713-1715).

Chapitre III. — LE CHEMIN DE DAMAS (1716-1723).

Chapitre IV. — UNE LUMIÈRE CÉLESTE (1723).

CHAPITRE V. — L'ASPIRANT AU SACERDOCE (1724-1726).

CHAPITRE VI. — LE FEU SACRÉ (1727-1728).

CHAPITRE VII. — AU COLLÈGE DES « CHINOIS » (1729).

CHAPITRE VIII. — LE PÈRE THOMAS FALCOIA (1729).

CHAPITRE IX. — LES REDEMPTORISTINES (1730).

CHAPITRE X. — SUPRÊME APPEL (1731-1732).

LIVRE SECOND

APOTRE ET FONDATEUR (1732-1749).

LIVRE TROISIÈME

LA CROISADE DU SALUT (1750-1762).

Pages.

CHAPITRE II. — « LES GLOIRES DE MARIE » (1750).

CHAPITRE III. — LE JUBILÉ DE 1750 (1750-1751).

CHAPITRE IV. — LE PÈRE MUSCARI (1751-1752).

CHAPITRE V. — LE DÉCRET DE 1752 (1752-1753).

CHAPITRE VI. — LA « THÉOLOGIE MORALE » (1754-1755).

CHAPITRE VII. — LES TEMPS HÉROÏQUES (1750-1754).

CHAPITRE XIV. — EN SICILE (1761).

CHAPITRE XV. — L'ART D'AIMER DIEU (1758-1760).

CHAPITRE XVI. — POÈTE ET MUSICIEN.

CHAPITRE XVII. — LES SAUVEURS D'AMES.

CHAPITRE XVIII. — LE RECTEUR MAJEUR (1756-1762).

CHAPITRE XIX. — LE RECTEUR MAJEUR (*Suite*) (1756-1762).

FIN DU TOME PREMIER.




3 2044 029 879 335

